LA

REVUE DE PARIS

78141

CINQUIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1898

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1898

LE TEMPS ET LA VIE[1]

LA FORCE

I

Par les routes, les sentes, les pistes, l'armée du Directoire continuait sa retraite à travers la forêt hérissant le pays de Bade. Soixante mille Autrichiens poussaient à la rive du Rhin les divisions de Jourdan ; une brigade de cavalerie protégeait, à l'extrême gauche, la marche rétrograde. Avec dix hussards, le maréchal des logis Héricourt formait le dernier échelon d'arrière-garde. Ils sortirent à leur tour d'un vallon, gravirent le terrain, demeurèrent sur la crête, selon l'ordre reçu.

Les uniformes du régiment achevèrent de s'effacer derrière les colonnades de sapins. Une cuivrure de selle, un fourreau de sabre, luirent encore, peu d'instants. Des croupes grises

1. Sous ce titre commun l'auteur publiera l'épopée d'une famille française au XIXe siècle, une trilogie composée de trois romans : *La Force, la Ruse, l'Esprit*. Aux temps héroïques du Consulat et de l'Empire, — durant l'évolution industrielle et commerciale de la Restauration, de la Monarchie libérale, de la deuxième République et du second Empire, — enfin de nos jours, — cette famille, qui réunit en elle divers éléments sociaux, l'armée, la diplomatie, la finance, etc., et représente ainsi toute la nation, poursuit jusqu'à son achèvement l'œuvre de la Révolution française.

se dandinèrent, qui supportaient les silhouettes lasses des soldats aux dolmans amarante. Après, demeura seule l'ombre vaporeuse d'une vedette immobilisée à la fourche des chemins.

Les dix hussards s'étant arrêtés au signe, Bernard Héricourt appuya la bride sur l'encolure du cheval, qui tourna dans une flaque ; et les cavaliers firent face à la marche probable de l'ennemi. L'air lui-même parut dangereux. Devant, s'obscurcissait la profondeur du vallon qu'ils venaient de traverser. Des bois aussi bordaient, en face, l'autre pente, où, près d'une cabane, quatre bûcherons cessèrent de scier un orme.

D'abord il ne passa que des vols d'hirondelles parmi la finesse grise de la pluie. En s'éclairant davantage, le ciel laiteux révéla, fort loin sur la gauche, les plumets rouges aux bicornes des fantassins : une compagnie semée dans les houblonnières guettait aussi. Bernard compta les havresacs velus sur les échines des soldats accroupis dans les fossés. Se savoir près de cette force le réconfortait. Avec moins de prudence, il mena sa bête hors des arbres, se redressa sur les étriers.

De nouveau il eut faim.

Depuis la veille, c'était la sensation maîtresse, un insupportable goût de sur à la bouche sèche. Le souvenir de certaine lourde tarte, servie naguère aux noces de sa sœur Aurélie, flatta le palais d'une saveur trompeuse ; et la langue chercha la succulence de quelque bribe incrustée, par hasard, entre les dents. Il ne délogea que le débris acide d'une feuille mâchée. Sa mémoire évoqua l'engloutissement du liquide versé dans sa gorge, d'une viande chaude avalée. Vide était la gourde. Les cantines ayant suivi les chemins larges, au nord, derrière l'artillerie, personne de la brigade ne mangerait avant le lendemain, midi, lorsque les fourgons s'ouvriraient à l'abri sur le versant occidental de la Forêt Noire.

Bernard haït sa misère. Ignoblement la boue recouvrait ses bottes courtes, ses culottes collantes, les jambes et le ventre du cheval, les emblèmes en cuivre de la sabretache. Huit boutons manquaient à son dolman, un morceau de drap pendait le long de la manche, jusqu'aux galons du grade, et mettait à nu la doublure. Ses mains noircies par le cirage des brides

lui répugnaient autant que les effluves de sueur et de cuir. Le cheval fumait aux flancs. Le poil puait. Bernard envia ses frères, les marins, qui, de Dunkerque, menaient leur trois-mâts aux côtes barbaresques. Sur quelles mers de soleil, à cette heure, respiraient-ils la brise gonflant les voiles qui inclinent le navire contre la pente infinie des eaux ?

Or il aperçut là-bas une miche aux mains d'un bûcheron qui en coupait des tranches pour ses camarades ; et il frissonna de convoitise. Sa bouche huma l'air comme si le goût du pain rassis pouvait lui parvenir au-dessus du vallon ; sa main pesa sur les rênes, comme si la bête devait bondir, docile à l'instinct secret de l'homme, vers la proie. Rustres en bas bleus, les bûcherons mangèrent. Héricourt chercha de la salive, et regarda les hussards, leurs mufles barrés de moustaches rousses ou leurs profils de vautours que les tresses des cadenettes dépoudrées unissaient aux schakos. Leurs narines poilues aspiraient l'air aussi. Il y avait là Hermenthal, qui mangeait crues les volailles de la maraude ; Auscher, dont le poing défonçait un tonneau ; Mercœur, qui avait mis fin à la vie de quatorze contradicteurs sur les terrains de duel. Efflanqués, boueux, ils demeuraient à la tête de leurs chevaux dont les harnais et les sangles avaient écorché le cuir. Du sang s'agglutinait entre les poils roux ; les mouches se repaissaient de la chair à vif, malgré que la peau des grisons se ridât pour les chasser.

— Héricourt, pria Mercœur, laisse-nous aller aux vivres.

— Faisons patrouille, proposa Hermenthal, du côté de ces rustauds. L'ennemi pourrait bien cueillir la noisette sur l'autre crête du vallon. Faut y voir !...

Ils se remirent en selle. Comme à l'ordinaire, Héricourt donna l'ordre qu'ils exigeaient de sa jeunesse imberbe ; mais il divisa la troupe en deux. Cinq durent rester à leur poste. Il suivit le galop des autres, plein d'une joie famélique à l'espoir de la réquisition, et tout amusé par l'attitude stupide des bûcherons, qui admirèrent, immobiles et la bouche pleine, la descente de l'élan. L'Alsacien Hermenthal dépassa les camarades, cria en allemand qu'il achetait le pain tenu par le plus vieux contre sa chemise, qu'il désertait, qu'il fallait le conduire aux Autrichiens, dégaina sous prétexte de leur offrir

son sabre ; mais, brusque, il piqua de sa pointe la miche et l'enleva des mains du bûcheron niais.

Riant aux éclats, il trotta vers ses camarades, le trophée à la pointe, et sans hâte. Parce qu'il mit sa bête au pas et mordit le pain, tout de suite les autres hussards précipitèrent contre lui le trot de leurs grisons. Auscher saisit Hermenthal par la queue de cheveux, tordit le collet, étrangla l'accapareur, qui fit ruer sa monture. Atteint au genou, Auscher ne voulut point lâcher prise. Le pain tomba. Hermenthal abattit son sabre, qui entailla le garrot d'un cheval. Tous se mêlèrent du conflit, les uns par jeu, les autres par faim exaspérée. Les bras s'empoignèrent. Héricourt cria des ordres que les brisquards ne voulurent pas entendre ; il menaça, distribua des punitions. Son prestige fut nul, malgré la colère qui rougit ses oreilles, malgré ses cris. Le pain disparut sous les sabots des bêtes pressées, piétinantes. Assailli par tous les coups, par toutes les injures, Hermenthal donna du sabre à tort et à travers jusqu'à pourfendre le schako de Mercœur renversé par le choc sur la croupe du cheval, dont les jarrets ployèrent. Entraînant son cavalier qui perdit les rênes, l'animal galopa dans la direction probable des éclaireurs autrichiens.

La rage d'Héricourt s'accrut. Il craignit d'attirer l'ennemi, de perdre un cheval. Quelle excuse offrir ? On le casserait. Il connaîtrait la prison. Pour séparer les fous, il aborda la mêlée ; mais, glissant des quatre fers, sa monture tomba. Le sous-officier rampa quelques toises parmi l'herbe humide, afin d'échapper aux coups de sabots. Comme il se relevait sur les genoux, il sentit une matière dure égratigner sa main. Il vit là, rejeté sans doute par le fer d'un cheval, le pain de leurs désirs, le pain pour lequel les hommes menaçaient leurs vies. Aussitôt ses peurs disparurent, tandis qu'il se courbait dessus, heureux de le cacher aux regards des combattants. Il enfouit sa tête dans ses bras croisés sur la proie.

Il mangea.

Ses dents enfoncèrent, plongèrent, coupèrent et broyèrent. Sa bouche se remplit d'une saveur où disparut le goût sur. Ses narines flairaient et aspiraient la mie. De la tiédeur amollit ses organes jusqu'à ce moment desséchés. La vie inté-

rieure, endolorie, reprit de l'aise. Attirée, saisie, charriée, pétrie, absorbée par l'appétit de ses muscles, la nourriture transforma Bernard. Son imagination ressuscitée franchit les distances, se complut à revoir la maison blanche de sa famille, dans l'Artois, au bord de la rivière battue par la roue du moulin. Odeur du froment qu'écrasent les hautes roues de pierre, bruit de la chute d'eau mouvant les machines, figure du très vieux père aveugle, qui se réjouit de peser l'or au trébuchet, romance de sa sœur Caroline, qui tricote gravement au milieu des sacs ; — cela se retraçait à mesure que le jeune homme apaisait son envie de ce pain rare pour lequel ses deux frères aînés, les marins, s'efforçaient, en route sur les eaux afin d'acquérir les récoltes étrangères.

Il ne lâchait point les rênes du cheval resté sur le flanc et qui les tira en redressant la tête. Il appréhenda qu'on ne vînt à l'aide. Vorace, il engloutit davantage. Puis il eut honte, car il se rassasiait. Les soldats souffraient de faim... Le capitaine, peut-être, inspectait la ligne des postes... Où courait Mercœur maintenant?... Les cris des hussards s'interrompirent, comme le piétinement des chevaux. Inquiet de cette subite sagesse, le maréchal des logis leva un visage prudent.

Groupe silencieux, les hommes examinaient le bois. Évidemment, ils apercevaient des forces.

Héricourt se remit sur jambes. De la main, Auscher indiqua la futaie. Les arbres, successivement, se dédoublèrent. A côté de chacun surgit un soldat. Il fallut reconnaître les plaques de cuivre marquant les bonnets à poil des grenadiers autrichiens, leurs cheveux sans poudre, les justaucorps blancs. Hermenthal décrocha de la selle son mousqueton et vérifia l'amorce.

Sans finir d'avaler, Bernard redressa son cheval à coups de botte ; il enjamba la selle. Furieux contre l'indocilité des hommes, il ne contraignit plus sa rage et se haussa sur les étriers, avide d'assaillir noblement le péril. L'imminence de la gloire l'excitait encore. Il murmura : « Scipion... Cincinnatus... César... » Il pressentit à son front le poids du laurier vert, et se félicita de l'escarmouche qui justifierait devant les chefs l'abandon du poste, la disparition de Mercœur, la blessure du grison. Le sabre en l'air, il appela les cinq demeurés sur la

hauteur. Ils accoururent. Les autres montraient les gros pains serrés dans les courroies des havresacs au dos des Autrichiens. Chacun guida son cheval à l'abri des arbres, et tenta d'épauler le mousqueton en l'appuyant contre l'écorce.

Bernard compta les ennemis. Devrait-il battre en retraite? Mais les hussards voulaient le pain; ils déclarèrent qu'ils le dévoreraient plutôt entre les épaules des fuyards. Pour s'être rassasié clandestinement, Héricourt s'attribua moins le droit de les retenir. Une minute se prolongea, une minute d'angoisse et de faim. Le sang bouillait aux artères. Les entrailles grognaient.

— Attends, petit! patience, patience! nous les aurons à la main! répétait Auscher clignant de son œil aux cils blonds.

Lentement, les Autrichiens s'approchèrent. Ils se savaient loin de leur bataillon; peut-être redoutaient-ils aussi l'infanterie française des houblonnières. Ils firent halte, leur officier passa hors du rang et se posta, une belle canne à la main. Sous Hermenthal, la jument labourait du sabot une flaque de boue.

La conscience d'Héricourt lui enjoignait de ne pas risquer dix existences contre les forces qui pouvaient survenir; mais la bagarre autour du pain, comment l'expliquer?

Il pensa fiévreusement. Les motifs se choquaient, disparaissaient, renaissaient en tumulte. Il crispa les mains sur la poignée du sabre et sur la bride... « Qu'eût décidé Marius?... » La solution ne parut point. Il craignit de sembler lâche à ses hommes. Mieux valait le choc. D'ailleurs, les Autrichiens mettaient en joue. L'âme d'Héricourt se tendit... Dix chiens s'abattirent; un seul coup détona; les autres armes crachèrent... Il pleuvait depuis le matin: les cartouchières humides avaient gâté la poudre. La joie du triomphe certain transporta le courage de Bernard; il désigna le demi-cercle formé par les fantassins; il cria:

— En avant!

Les sabres sautèrent au bout des bras; les chevaux tentèrent le galop, mais le terrain glissait: l'élan ne dura point. Il fallut aussi contourner des buissons; le maréchal des logis retint sa bête qui bronchait; et il dut s'arrêter à une toise des baïonnettes.

Il se trouva faible : essoufflé, en sueur et l'âme palpitante. Le cheval refusait toute allure autre que le pas sur le terrain fangeux. Les hommes aussi firent halte devant les grenadiers immobiles contre un large roncier. Les hussards allèrent, revinrent, trottant le long des Autrichiens, et frappant du sabre les baïonnettes vite redressées, car la longueur des fusils ne permettait pas d'atteindre les figures bien rasées, les poitrines blanches, ni même les bonnets à poil, garnis chacun d'une haute plaque de cuivre fourbi. Grands garçons stupéfaits, les grenadiers regardèrent les hussards, et leurs yeux s'animèrent. Hermenthal, l'Alsacien, leur parlait allemand.

— Donne-moi ton pain, disait-il, et je t'épargne...

Il allongeait son grand bras et son sabre comme pour piquer.

— Immobile ! criait au fantassin l'officier à la belle canne.

Le sabre d'Hermenthal écorchait à peine le canon du fusil qui ne fléchissait guère.

— Tu veux du pain, mon garçon ? disait encore l'officier. Voici toujours une belle étrille, et ton coursier en a besoin !

Ses hommes de rire, alors, d'un bon gros rire germanique, découvrant leurs dentures gâtées par l'abus de la pipe.

Bernard admira cet esprit jovial. Ainsi qu'aux deux précédentes rencontres avec l'ennemi, il lui fallait encore se raidir. « Marius... César... Cincinnatus ! » murmurait-il. Les syllabes de ces noms l'encourageaient aux attitudes nécessaires. Pour ne pas avoir peur, il importait qu'il se partageât mentalement, qu'il s'aperçût comme idéal de victorieux sous l'œil de l'histoire. A ces moments-là, d'habitude, tout grandissait en lui ; sa poitrine s'élargissait au souffle de ces ambitions magnifiques ; il se dressait ivre, sur les étriers, en hurlant parmi les autres, en brandissant le sabre, les yeux fermés, en étouffant son cheval avec les genoux crispés dans la chabraque. Mais cette fois, nul élan, nulle fougue, nul galop ne l'entraînait. La chose se continuait en ridicule entrevue de goujats, comme une bagarre de la rue.

Auscher cependant saisit par le canon sa carabine. Avec la crosse, il frappa de toute sa vigueur la herse de baïonnettes. Deux autres l'imitèrent. Héricourt vit les fantassins ébranlés se soutenir de l'épaule. Leurs gros poings serrés

autour des canons devinrent exsangues. Au choc, les fusils baissaient, puis se relevaient. Enfin une baïonnette toucha la terre, et le sabre d'Hermenthal rapidement lancé coupa la jugulaire du bonnet à poil. Les fantassins blêmirent. Leurs yeux grossirent sous les sourcils. Les narines se pincèrent. Ils serraient les dents. Les maxillaires bossuaient les joues. Derrière eux, le *junker* appuya sur les crosses des fusils.

Bernard s'étonna de prendre le parti des Autrichiens ; il craignit pour eux. Leurs poings allaient faiblir, les fusils échapper. Alors les hussards, dispersant le demi-cercle rompu, troueraient les ventres, tailladeraient les figures, fendraient les têtes. A l'avance, il s'épouvanta du premier sang qui rougirait une poitrine blanche : la vision de la mort vieillissait déjà les faces bises des fantassins. Ils n'osaient pas pointer, de peur que la herse ouverte ne laissât passer un sabre ; et d'ailleurs les hussards, très maîtres de leurs chevaux, évitaient les rares coups lancés par un nerveux. Le maréchal des logis regardait la scène, d'une âme étrangère. Il ne reconnaissait plus son courage. La besogne d'abattre à coups de crosse un homme, et de le saigner ensuite pour en conquérir le pain, ne lui donnait pas l'ivresse de la charge ni l'attente de la gloire.

Mais, pareil à un maçon joyeux de démolir, Auscher, avec la crosse de sa carabine, piocha le mur de baïonnettes. Rouge, excité, farceur, il poussait des « han », suivis de rire quand fléchissait le fusil. Avec la mine narquoise de celui qui s'apprête pour chatouiller à l'improviste la servante, Hermenthal épiait, la pointe offerte, les instants où sa lame pourrait atteindre un cœur. Et ils étaient de formidables gens, tous deux, les solides Alsaciens, sous l'étreinte desquels frémissaient les chevaux.

Héricourt ne sut que faire. Il se crut inférieur, petit. Il menait sa bête, brandissait le sabre, ébréchait les baïonnettes, s'avouait ridicule, avec la peur intime qui secouait ses intestins. — « Qu'eût accompli César, à ma place?... » Il se désola de ne pas le concevoir. Aucune des figures autrichiennes tassées dans le rang, les yeux vitreux, ne lui sembla terrible. Les hussards trottaient, pointaient du sabre, en vain. Héricourt se demanda pourquoi ces gens-là ne les prenaient pas

en flanc. Certains regards de fantassins vite coulés loin, puis revenus à la crainte des cavaliers, le persuadèrent que des renforts lui arrivaient. Retourné sur la selle, il aperçut les schakos de son escadron, les trognes parées de cadenettes, les étoiles au front des chevaux gris, les lueurs des sabres droits. Au dédale des arbres, habilement, les hussards s'insinuaient, silencieux et prompts. Il entendit les fers claquer la boue.

Héricourt rallia son peloton contre ceux accablés déjà, par Auscher et ses coups de crosse. Il prétendit faire mettre bas les armes avant que le supérieur eût approché. Il aurait l'honneur de la capture, un grade. Sa peur disparut. Il hâtait la besogne de ses cavaliers ; il sabrait à tour de bras les quatre baïonnettes des grenadiers les plus solides.

— Rendez-vous, monsieur ! — criait-il au *junker*, délicieux garçon coiffé en catogan et poudré jusqu'aux épaulettes.

Celui-ci se démena, les larmes aux yeux. Il suppliait ses soldats. Il haranguait. Il hurlait. Il invectivait. De sa canne à pomme de porcelaine, où la miniature d'une dame s'enchâssait, il frappa les havresacs poilus qui reculaient jusqu'à lui ; rompant leur muraille humaine : un de ses soldats, la gorge ouverte par le sabre d'Hermenthal, s'écroulait après avoir embroché le cheval d'Auscher au poitrail. La herse de baïonnettes se divisa.

Fou, le *junker* bâtonna les bonnets à poil de ses hommes bousculés par les chevaux et vers qui plongeaient déjà les sabres.

— *Schweine !... Schweine !... Füchse !* — hurlait-il, pâle et vert, en trépignant.

— Rendez-vous, monsieur ! — ordonna Bernard qui poussa son cheval jusque sur lui et lança son sabre vers la cravate de crin.

En même temps, il sentit du froid crever sa cuisse... Un grenadier hagard retirait sa baïonnette dont les rainures contenaient une sorte d'huile... « Mon sang... », pensa le jeune homme. Il éprouvait peu de mal. Il souffrit plus au bras du coup asséné contre son sabre par la canne du *junker* en délire, qui la faisait tournoyer sans même extraire sa mince épée du fourreau.

— Mais rends-toi donc, imbécile !...

Furieux, Héricourt leva le sabre. Un Autrichien encore s'écroula entre eux. Le cadavre éventré entraîna la canne du muscadin viennois ; la crosse d'Auscher enfonça le vaste chapeau où disparurent le joli visage, les lèvres de rose et le catogan poudré. Aveugle, vociférant sous le feutre, le *junker* fut pris. Alors les grenadiers jetèrent les fusils et levèrent les mains vides pour marquer leur désir de paix.

— *Brod!... Brod!* — demandèrent les hussards.

Ils empoignèrent chacun leur Autrichien par l'épaule, et, laissant leur sabre pendre à la dragonne, arrachèrent les pains serrés sous la courroie des havresacs.

Sans descendre de son cheval, qui versait par le trou du poitrail un gros jet rouge, Auscher mordit la miche à pleines dents ; et, tous ayant agi de même, les hussards mangèrent, devant les mines ahuries des Autrichiens qui s'asseyaient, fourbus, dans la boue, où bâillait un cadavre français.

Il pleuvait dru. Les images se pressaient, successives, dans l'esprit d'Héricourt, qui les avait vues passer trop vite au cours de l'action. Il frottait doucement sa cuisse saignante. Une courbature continua d'endolorir ses reins, ses omoplates, sa nuque...

Tout l'escadron s'aligna pour recevoir les rations de pain que plusieurs prisonniers distribuèrent sous la conduite de l'adjudant français. Les hussards dévorèrent en silence.

Trapu, les cadenettes rousses aux côtés de ses bajoues bleuies par le rasoir, le capitaine déclamait, de sa bouche remplie, des phrases imitant celles de l'héroïsme antique, à la manière des gazettes. Il félicita Bernard, remercia tout haut le sort de lui « avoir commis les destins d'un jeune guerrier qui couvrait le régiment des rayons de sa gloire ».

Héricourt se crut déjà maître d'une lieutenance. Son cœur battait encore et ses intestins grognaient toujours. Il se vit héros cuirassé de boue, puant le cuir et le poil humide... Avec les débris de son jabot, le *junker* épongeait les bosses de son front, son visage tout ruisselant de larmes puériles. Entre les bruyères et les fougères foulées, le sergent autrichien achevait de mourir, se tordait, râlait, vomissait rouge, tandis que, près de là, Auscher débouclait la sangle de son cheval qui venait de s'abattre, vidé de sang, les dents nues.

Peu à peu la colonne se forma et le premier peloton défila entre les sapins vers la cabane des bûcherons. Les chevaux firent rejaillir la boue des flaques. Pendues aux arçons, les armes des vaincus tintaient. Les prisonniers marchèrent. Sans demander la permission, le muscadin viennois empoigna l'étrivière gauche de Bernard, car il boîtait ; puis il régla ses enjambées difficiles sur celles de la bête.

« Bon, crut Héricourt, je suis le chemin des lauriers, et j'aurai pour maîtresse la Victoire. Comme tout cela semble commode ! Pourquoi ma peur ?... Je me sens fort... Ce jeune homme est bien ridicule, qui boîte à pied dans la boue, avec ses cheveux dépoudrés, son catogan épars, et sa bélière veuve du fourreau... Comme il regarde devant lui en reniflant... ah ! ah !... » Il retint son rire :

— Vous avez perdu votre belle canne, monsieur !

— Elle est gassée, oui... oui... gassée, monsieur... Fous chêne-t-elle ma main sur le guir... ?

— Non, non... allez toujours...

— Fous êtes mon anche cartien... che regonnaîtrai fotre oplicheansse... Che souis le fils tu paron Hand.

— Vous êtes un brave soldat... d'abord...

— Non... non... puisque ch'ai laissé prentre fingt-sept crenatiers par tix houzards... Non, non, che ne souis pas un prafe soltat...

Et il se remit à sangloter ; les consolations ne le calmèrent pas.

Quand l'escadron eut rejoint les postes d'infanterie française semés parmi les houblonnières, une lourde détonation roula dans le nuage. Le canon autrichien soufflétait l'arrière-garde de Jourdan.

« C'est vrai ! s'étonna Bernard, nous sommes les vaincus !... »

II

Passé des semaines, le cor du conducteur réveillait à l'aube Héricourt endormi sur le haut du coche. Son œil perçut les blanches apparitions des vapeurs épaissies aux rives de la Moselle,

au creux des pentes lorraines. Désirant le retour du sommeil, le voyageur laissa retomber le poids de sa paupière. Il enfonça mieux ses mains dans les vastes manches du manteau de cavalerie, et se garda de bouger.

La chaleur du col à ses oreilles le câlina, celle aussi de la peau de mouton mise contre ses bottes. Dans la somnolence, il s'imagina sur un caisson d'artillerie parcourant les champs de bataille ; mais il ne distinguait pas le bruit des roues ni la clameur lointaine d'une canonnade. Fuyait-il encore les grenadiers autrichiens, à travers les massifs du Schwartzwald ? Il se débarrassa du rêve. Le soleil éclos teignit de rose le voile de ses paupières et chauffa ses yeux. Il les ouvrit.

Au trot de six bêtes pommelées, le coche écrasait la route pierreuse, issue des bruyères et des sapins. On s'engageait sur un pont. Héricourt admira paresseusement l'adresse du postillon en selle, plantureux gaillard surmonté d'un chapeau conique à galon d'argent, et qui menait les deux chevaux de tête. Moins habilement, le cocher mania les huit rênes de son quadrige. Malgré le secours du fouet et de la voix injurieuse, l'énorme roue érafla la borne. Toutes les ferrailles de la voiture gémirent. Alors Bernard acheva de s'éveiller.

Par les sombres verdures de ses coteaux en étage, le pays encaissait le cours laiteux et lent de la rivière, que frappaient déjà les battoirs des laveuses à genoux sous la dernière arche du pont. Une barque glissait à la perche le long des balises. On croisa un cabriolet où rirent, sous des casquettes de renard, les faces rubicondes de bourgeois engoncés aux quadruples pèlerines de leurs redingotes vertes. Le coche dut s'arrêter. Au faîte de charrettes à légumes fleurant l'humidité des jardins, des rustres dormaient étendus, en culottes de bure, et guêtrés de toile bleue. Du haut de leurs ânes, et assises sur les paniers du bât, quelques vieilles en coiffes noires marmonnèrent, devant une cohue de moutons poussiéreux qui s'étouffaient, la laine dans la laine. Des compagnons à pied s'adossèrent au garde-fou, leurs havresacs lourds d'outils retenus dans les courroies. Ainsi, gens, bêtes et chars s'entassaient vers la ville pour attendre l'ouverture des portes.

On apercevait les vieux murs et les talus jaunis des remparts au delà du faubourg que de vastes lanternes suspendues à des potences éclairaient encore.

En s'étirant sur la banquette abritée par le cuir de la capote, Héricourt répondit au salut des deux hommes installés près de lui. Depuis dix heures il les connaissait : deux frères ; le cadet, solennel, poudré comme un ci-devant, sanglé dans son habit bleu, ramenait au sein d'une famille inquiète un incorrigible aîné.

— Homme dur ! criait celui-ci dans l'oreille du mentor, tu appelles l'amour un mal fiévreux, et pour moi ce premier rayon de lumière me présente ma chère Héloïse en habit du matin. Je la vois penser à moi, me sourire. Hier au soir, elle mit ma main sur son cœur... Vois, mes yeux s'enflamment ; mon sein se gonfle... Quelle est donc, ô infortunés humains, la boisson dépravatrice qui altère ainsi les penchants écrits dans votre sang, sur vos nerfs, dans vos yeux, pour que vous refusiez de vous attendrir !...

Le défenseur de l'amour avait des cheveux taillés en boucles autour d'un visage poupin, rasé, qu'une grosse cravate de mousseline serrait au menton. Ses gestes d'orateur écartaient le velours brun d'un manteau défraîchi ; et l'agrafe de son chapeau en humble cuivre remplaçait sans doute une autre plus précieuse laissée pour gage à l'usure. Déjà, par ses soins, nul dans la voiture n'ignorait plus que l'Académie lyonnaise couronnerait bientôt son *Essai sur le sentiment*.

Sa main attestait le ciel, le troupeau de moutons et le cocher maussade dans sa veste à revers écarlates. Pour être admiré de tous, il continua de chanter sa peine.

Lors de chaque relai, il avait prétendu partir à rebours, rejoindre Héloïse. Deux fois il avait, contre ses boucles, braqué le canon d'un pistolet minuscule, que le frère arrachait aussitôt afin de satisfaire le désir évident du désespéré.

Patient et sournois, ce frère solennel, de temps à autre, émettait un aphorisme :

— La passion est comme le Danube. Près de la source, un enfant peut le détourner en ses jeux. Quelques lieues plus bas, il inonde les provinces, renverse les villes.

— Qu'importe demain ! répondait l'autre. Dans la hutte

comme dans le palais, couvert de peaux comme de broderies de Lyon, à la table frugale de Cincinnatus comme à celle de Vitellius, chacun, par le sentiment, devient heureux. Homme froid, ton cœur jamais ne palpita... Je te plains et je t'abhorre.

Cela proclamé, il y eut quelques instants de silence, puis le lauréat académique entonnait l'éloge de ses propres vertus, citait l'*Homme sensible* de Mackenzie, des passages de Jean-Jacques.

— Mélancolie! mélancolie! Charmante mélancolie, tu es à présent mon seul recours... Ah! jeune guerrier, apprenez à chérir la mélancolie. C'est la consolation des maux qui frappent le cœur.

Timidement, Héricourt approuvait. Par une telle éloquence il eût aussi voulu traduire son âme. Dans les cafés, les auberges, les relais de poste, dans les camps mêmes, il avait écouté bien des jeunes hommes qui louaient cette rhétorique, Jean-Jacques, Mackenzie, Gœthe, lorsqu'ils ne déploraient pas les défaites des armées en Allemagne et en Italie, l'imminence d'une paix humiliante, et cette banqueroute qui s'appelait le tiers consolidé. Pour dissimuler le péril public, les gazettes employaient l'héroïsme du même style gréco-romain ; usant de phrases pareilles, le commissaire aux armées avait renvoyé chez eux, en semestre, Héricourt et plusieurs sous-officiers de son corps, fils de famille à l'aise. La nation faisait faillite.

Dominant ces groupes de populaire et les légumes des charrettes, au bout du pont, l'arbre de la Liberté ne parut pas moins minable que ses guirlandes de feuillage flétri. Les deux glaives de vélites croisés par-dessus l'emblème bucolique d'un soc de charrue formaient une panoplie de rouille. Même, le bonnet de bois rouge s'inclinait, déteint et pitoyable, à la pointe de la perche plantée sur le hangar d'un maréchal ferrant jacobin.

Certes on ne s'occupait guère de ces symboles dans les petites maisons du faubourg, au milieu des potagers blanchis par la rosée du matin. Les paysans ne se tutoyaient plus; ils n'affectaient plus les paroles brutales des sans-culottes. Les compagnons ouvriers ne lançaient plus ces plaisanteries, échos des clubs parisiens, qui vouaient à la guillotine le passant ridicule. Ces allures terroristes, affichées naguère par un peuple

adversaire de la réaction thermidorienne, avaient fini de séduire les gens depuis le coup d'État du 18 fructidor an V.

Héricourt le constata. Il avait quitté un pays tumultueux, un peuple enclin à reprendre les mœurs des septembriseurs. Il retrouvait, dix-huit mois plus tard, des hommes indifférents. Les cris s'éteignaient avec les indignations, à force d'usage, sans doute.

Un des compagnons, à demi couché sur son havresac, ressemblait à tel patriote d'Arras qui avait ahuri les quatorze ans de Bernard. Ce mufle barbu, ces cheveux gris taillés en « oreilles de chien », il les avait connus d'abord sous la fourche des émeutes anciennes qui portait aux pointes des pancartes manuscrites. Elles acclamaient le conventionnel Joseph Lebon, avant Thermidor, l'insultaient ensuite, louaient à la mi-vendémiaire le massacre des royalistes sur les marches de Saint-Roch, et, en prairial, la bousculade de la Convention par le peuple affamé. Toujours ce mufle de patriote était apparu entre les têtes sales de la populace flamande, sur la petite place, au pied du beffroi, qui carillonnait les heures du destin en sa rigide dentelle de pierre.

Adolescent, Bernard avait vu cet homme conquérir la dévotion de la foule ; et lui-même avait suivi ces cortèges en criant *la Carmagnole*, en dansant :

Les aristos à la lanterne !
Vive le son
Du canon !

Féru de cet enthousiasme pour la tragédie de la mort, il s'était rué, hussard, avec l'orgueil de vouloir vaincre. Etre une part de l'élément qui tonne, qui s'élance et qui sabre, étourdi par les fumées blanches, les hurlements des chefs ! Il avait chéri la gloire que prônaient cent gazettes et maintes proclamations, les brassées de drapeaux saisis, le retour au milieu des foules délirantes, et l'accolade offerte par le citoyen directeur, évoquant Décius, Scipion, la grandeur romaine. Réellement il avait eu les occasions d'héroïsme souhaitées par son ardeur. Il avait galopé, les yeux clos, fou, dans le troupeau de la charge ; puis, sous-officier, obéi aux vieux soldats qu'il commandait.

Il avait lu, sous la tente, César, Montluc, les traités de fortification. Il enviait la chance du général Bonaparte, la renommée de Moreau, la prudence de Masséna, la mort de Joubert aux champs de Novi.

Devenir héroïque comme Léonidas aux Thermopyles, vertueux comme Cincinnatus à la charrue, se juger noble sans restriction de sa conscience solide ; voilà ce qu'il désirait. En outre, il eût voulu parler poétiquement, à l'exemple de l'homme mélancolique qui rêvait dans l'ombre de ses boucles, la main crispée au bord du manteau.

Une rumeur et un mouvement des campagnards détournèrent sa réflexion. Lentement, au bout des chaînes déroulées, le pont-levis s'abaissa. Alors le conducteur du coche souffla dans sa trompe la fanfare ; les charrettes se rangèrent aux bas-côtés de la route ; les piétons descendirent dans le fossé, puis l'énorme voiture roula derrière les six chevaux pommelés agitant la pleurnicherie de leurs grelots. Le postillon mena ses bêtes par les détours obscurs des voûtes qui retentirent... Au bout, dans le cintre de la porte, la rue accroupie sur ses boutiques encore closes déchiquetait la bande du ciel avec ses pignons aigus et les pointes des cheminées. On passa devant le corps de garde. Les hautes guêtres noires boutonnées jusqu'à mi-cuisses contre des culottes de coton, les pans de l'habit bleu aux mollets, plusieurs soldats coiffés de bonnets de police à glands jaunes jouaient à la marelle. La sentinelle présenta les armes pour l'adjudant reconnu au faîte de la voiture : Héricourt salua, bousculé par les cahots. Des bichons aboyèrent. En coiffes de linge, en écharpes vertes, des femmes, à leur seuil, s'appuyèrent sur leurs balais de bouleau. Grande botte écarlate, l'enseigne d'un savetier encombra la perspective tortueuse de la rue. Aux fenêtres, des visages parurent qu'ornaient des boucles blondes et courtes. Les bonnets de coton d'épiciers s'assemblèrent sous le pain de sucre en tôle peinte qui pendait au bout d'une tringle, signe de leur commerce. Parés de vastes bicornes, vêtus de carricks à pèlerine, des jouvenceaux, à la porte du tripot qu'ils quittaient, exagérèrent leurs révérences et brandirent des cannes monstrueuses. Plus loin, on rencontra des chasseurs habillés de gros velours ; ils portaient en ban-

doulière poires à poudre et sacs à plomb. De jolis chiens braques pataugèrent dans le ruisseau. Courbé sous la hotte, un vendeur de poisson cria : « Du bon hareng bien frais !... » En courtes jupes de serge, l'écharpe drapée aux épaules, les ouvrières entraient dans la manufacture. Leurs bas bleus gardaient maintes traces de boue sèche, mais elles souriaient, gracieuses dans leurs fanchons nouées autour des cheveux.

Bernard Héricourt retrouvait la vie pacifique : il remercia le soleil perçant les fumées des cuisines. Il huma l'odeur du lait roussi. La mine d'un sansonnet en cage devant les petits carreaux verdâtres de la fenêtre le fit sourire doucement. Sa mémoire active reconnut la tonnelle de la maison où, depuis le temps jadis, reste encastré le boulet que lancèrent les canons de l'Électeur.

Après, ce fut la place ornée d'un arc de triomphe en marbre, le jet d'eau craché par un dauphin de bronze au centre de la vasque. Des gamins aux bas déroulés se tirèrent par les pans de leurs carmagnoles. Pour dépasser le postillon, plusieurs se précipitèrent entre les roues et les boutiques, au risque de renverser les barils de la porteuse d'eau. Les poules s'enfuirent éperdues vers la cour de l'auberge, où l'attelage pénétra.

Deux vieillards en tricornes et en manteaux attendaient avec une jeune fille encapuchonnée dans sa douillette de soie puce. Ils accueillirent un capitaine d'infanterie qui revenait aussi du Rhin.

— Salut, héros malheureux ! dirent-ils ; viens t'asseoir au foyer où siège toujours la vertu.

De la caisse jaune descendit encore une longue femme et sa robe grecque dont les plis tombaient droit vers les franges de glands. Elle enfila ses mitaines jusqu'à l'épaule, se cacha le menton dans son boa de renard ; sur sa tête oscillait un chapeau de soie verte à galon d'or. Héricourt eut envie d'elle, qui, malheureusement, disparut à la suite d'une servante. Il obtint son porte-manteau de cuir et suivit le palefrenier jusque dans la chambre, dont il fit réduire le loyer à deux livres six sous par jour. La glace du trumeau réfléchit son visage hâlé de poussière. Les chenets en fer représentaient les corbeilles de Pomone ; et le dossier des chaises, la

lyre de Polymnie. Un parfum de thym filtrait aux cotonnades des larges rideaux jonquille enveloppant le lit. Tôt déshabillé, Héricourt s'étendit ; et le foin craqua dans la paillasse. Quelques minutes, le voyageur compta machinalement les carreaux rouges du parquet. Il énuméra ses qualités. Il pallia ses défauts. Sa raison chassa des craintes, des doutes. Comme Augereau, comme Bonaparte, pourquoi n'aurait-il pas ses victoires, un jour ? Il regretta qu'on n'eût point pensé à rétablir pour le général vainqueur le triomphe romain : il l'aperçut, le laurier aux tempes, le bâton d'*imperator* aux doigts, devant les aigles dressées des légionnaires..., et puis ceux-ci se confondirent dans la foule qui s'obscurcit elle-même. Héricourt s'entendit ronfler...

A midi, s'éveillant au joli soleil automnal, il pensa tout de suite à la maison de sa famille, où, faute d'argent, il s'allait retirer. Son beau-frère, Praxi-Blassans, le féliciterait-il d'avoir si vite mérité les galons d'adjudant ? Encore une fois, devant les yeux perçants de sa mémoire, il revécut la dure journée d'Allemagne où il avait acquis son grade ; et comme, depuis la veille, il n'avait rien mangé, le goût sur de la faim lui revint aux lèvres.

Il se rappela l'odeur du pain mou fumant sous le couteau, et que feu sa mère divisait jadis entre les pauvres à la porte des Moulins-Héricourt. Maintenant Caroline, la fille aînée du second lit, coupait la portion des pauvres en robe de jaconas parée d'une écharpe orange, depuis que la grâce et la dot d'Aurélie, sa sœur cadette, contentaient un mari, M. de Praxi-Blassans. Ce diplomate de l'ancien régime voulait, à l'exemple de Talleyrand, servir le nouveau. Déjà son influence avait valu la fourniture des farines militaires au père aveugle, pesant du matin au soir, uniquement pour se distraire, les centaines de pièces d'or sur le trébuchet.

Il vit ces figures dans ses yeux clos, celles aussi de ses frères du premier lit, les marins qui, las d'avoir conquis très loin les blés de prix moindre, agaçaient avec leurs gestes paresseux le perroquet des îles, pour rire, dans le salon lumineux au bord du verger.

Entre les plates-bandes de choux et de capucines s'avança l'image de feu sa belle-mère Constance, admirant à travers

ses besicles la richesse des pruniers, tandis qu'au fond d'une tonnelle le petit Augustin, engoncé dans sa collerette et les parements de son habit vert, étudiait les manuels qui enseignent l'art de l'ingénieur. Tous ceux-là pensaient-ils que Bernard Héricourt, au milieu de la fange, avait rongé du pain, vautré comme une bête, ce pain que la famille entière s'évertuait à produire sur la grasse terre de Flandre?

Il se leva, dîna, sortit.

Sous ses brandebourgs, et le sabre battant le pavé, Héricourt retrouvait, orgueilleux, l'admiration d'accortes blanchisseuses le long des boutiques. Au *Café de la Comédie*, dont l'enseigne d'or sur champ d'azur le séduisit, il s'installa, s'allongea.

Grandies par leurs fourreaux de soie, les élégantes de la ville défilaient comme nues; et ce fut un jeu charmant pour l'œil de voir, à travers les gazes, les pointes mauves, ou roses, ou brunes, des seins reposant sur la ceinture qui passait aux aisselles. Les bichons suivaient les traînes, en jappant.

Le jeune homme sourit de sa chasteté obligatoire, là-bas, par les fatigues harassantes de la campagne, la légèreté de son pécule, par le dégoût des maritornes en étal dans les voitures de louches cantines qui suivaient les brigades, au pas de haridelles écorchées.

La « rose des sultanes », parfum de sa sœur Aurélie, lui flatta soudain les narines. En même temps, l'œillade fauve d'une femme caressa l'amour-propre du flâneur. Le sang lui battit au cœur; la délicieuse impatience du désir chatouilla ses nerfs. Ayant payé, il vida debout son verre d'eau-de-vie pour commencer l'obsession galante.

Aux plis droits de la robe couleur de noisette, la gaillarde se moulait, callipyge et dodue. Une amie l'accompagnait. Elles se rirent en tournant la tête vers le hussard. Les yeux de la brune parurent tels que des papillons battant de l'aile, sous les frisures de cent boucles cerclées par les bandelettes amarantes, à la grecque. Le teint du bras était vif entre l'épaulette du corsage et la broderie du long gant.

Contre les pavés Bernard fit sonner son sabre; il le tenait à la main : il rythma les chocs, fier aussi de sa jambe cambrée jusqu'à la botte basse, de son dos qu'il savait creux parmi

les soutaches. Les cadenettes pendantes frôlaient ses joues.

Il suivit les femmes à la promenade, le long du canal, s'amusa des réticules en soie rose qu'elles tenaient au bout de rubans noirs, verts et jaunes.

A l'abri de tentes, de guinguettes, sous les arbres dépouillés par le vent, maint bourgeois en bas bleus achevait sa chope, la pipe au poing. Crieurs de coco et marchands de gaufres appelaient la clientèle. Pour s'asseoir, les femmes choisirent des chaises de paille, dans une allée où les ormes réunissaient leurs branches en manière de dôme ; Héricourt prit place non loin d'elles. Alors seulement il considéra la toilette noire de la seconde, ses seins lourds qui pesaient dans les côtes du satin ; il la préféra.

Vraiment, il s'estimait heureux. Le boute-selle ne sonnerait point. Les vieux hussards n'étaient plus occupés à quelque sottise dont il pâtirait devant ses supérieurs. Un soleil languide tiédissait les membres dans le parc riche de ses rousseurs brûlées. La senteur des feuilles mortes était agréable. Les deux courtisanes lorgnèrent l'adjudant, et mimèrent la joie avec leurs lèvres peintes.

— Le soleil, leur dit-il en saluant, fait oublier les fatigues que Bellone nous impose, mesdames... et je demande la liberté de m'excuser auprès de vous si je m'étire de façon incongrue... mais je sors à peine des boues d'Allemagne.

Elles se regardèrent, en liesse.

— Vous fûtes à la guerre cueillir des lauriers, sans doute ?

— Non point les lauriers de la victoire... en tout cas. Nos armées se replient en deçà du Rhin...

— Honneur au courage malheureux ! ricana la dame à la robe de satin noir, qui caressait sa gorge considérable avec une complaisance infinie.

— Je rentre en Artois, dans ma famille ; de longues journées de route me restent à faire, et j'ai moins d'ardeur pour me remettre en chemin depuis que vos yeux, beautés, lancèrent adroitement leurs dards de feu jusqu'à mon cœur...

— Vous brûlez pour nous ?...

— La passion me dévore, belles !

— Cœur bouillant !

— Amour botté !

Elles se renversèrent au dossier des chaises ; les yeux battirent, les bouclettes dansèrent ; les seins tressautaient avec des pointes mauves, avec des pointes brunes. Les réticules posaient à terre, au bout des bras sans force.

— Laquelle de nous?

— L'une et l'autre.

— Fi! l'insolent!

— Il se vante, Adélaïde.

— Si nous le prenions au mot...

Bernard se leva, exécuta une volte.

— Mon bras?...

— Eh! eh !...

— Où nous conduit-il, le brigand?

— Chez vous.

— Le fat!

— Polisson !... J'ai soif...

— Des rafraîchissements? Un doigt de marasquin? Une larme de vespétro?...

— Cydalise vend des tartes à l'angélique, et chez elle on a la paix.

— Qui donc, Cydalise?

— Ma tante.

— Ma marraine.

— Le sofa y est moelleux?

— Il se croit déjà...

— Par ici?

— A main gauche... la deuxième ruelle, où débouche la carriole.

Une femme du peuple, en bavolet, cracha contre terre par indignation de vertu, et elle entraîna son petit garçon, encore coiffé du bonnet phrygien. A travers le carré du binocle, des muscadins les contemplèrent de leurs chaises, sans retirer la main gauche du pont de leurs culottes serrées à la cheville.

Les joues chaudes, Héricourt se croyait gris. Ses compagnes se parlaient bas, narquoises; et l'odeur de leurs gorges nues encensait l'air. Bernard leur montra des louis afin de les prémunir contre toute appréhension.

Ils traversèrent une place minuscule, bordée d'hôtels dont les porches supportaient les écussons d'armoiries détruites.

Ensuite ce fut une étroite ruelle dont le ruisseau médian inondait presque toute la largeur; des murs de parcs la resserraient à droite et à gauche. Contre une porte basse, Adélaïde et Margot s'arrêtèrent. A tour de rôle elles soulevèrent le heurtoir.

Derrière l'enfant qui vint ouvrir, ils traversèrent un jardin humide ; les feuilles mortes craquèrent sous leurs pas jusqu'aux trois marches du perron où les reçut une dame vive, en cotillons courts, et plumant un pigeon. Les plaques de fard ne ravivaient pas le teint mort de Cydalise. Elle courut à l'intérieur appeler sa servante.

Des amours se culbutaient aux gravures suspendues contre les boiseries grises des murailles...

III

— Monsieur, j'aurai le plaisir de vous voir à Paris, avant de rejoindre?

— Monsieur l'adjudant, l'honneur sera pour Caroline et pour moi. Je vous serai obligé d'apprendre le chemin de ma demeure.

Devant les paroles cérémonieuses et l'attitude guindée de Cavrois, ce commis des Relations Extérieures, marié ce jour même à Caroline, Bernard restait sans verve. Malgré la culotte de satin, les bas blancs, les pétales d'oranger à la boutonnière de l'habit bleu, le beau-frère nouveau ne se départait point d'une réserve qu'affectait beaucoup moins Praxi-Blassans, l'autre beau-frère, dont l'habit tabac tournoyait entre les épaules nues des femmes riant à sa voix impérieuse et criarde. Parmi les suavités odorantes des fleurs partout dressées, touffes de roses, gerbes de lys, bottes de marguerites, corbeilles de renoncules et de violettes, la sage Caroline, pâlie par sa tunique de mariée, souriait, les larmes aux cils, car les deux chevaux de la calèche piaffaient au bas du perron.

Toute la terre, le ciel lumineux, la roue des Moulins-Héricourt que submergeait tumultueusement la chute d'eau, sollicitèrent la tristesse de Caroline, attentive à la suprême

impression laissée en elle par le domaine, la campagne d'Artois, les prairies ombrées de peupliers et de saules.

— Heureuse sœur! consola Bernard; vous habiterez Paris. La voiture d'Aurélie vous mènera souvent au théâtre... n'est-ce pas?

Le bruissement de soie et la voix d'Aurélie ne se distinguèrent point l'un de l'autre. Preste, le rire en arc, dans l'ovale du visage, la jeune femme, que ses boucles caressaient aux joues, glissa devant sa traîne jusqu'au hussard.

— Paôle d'honneu! nous i-ons, mâ belle, au théât-e et aux cou-ses... à condition que tu ne me pââles pas latin...

Elle affectait encore le langage des incroyables, supprimait les *r*, appuyait sur les *o* et sur les *a*.

— *Dulcissima linquimus arva!* — dit Caroline, pour taquiner sa sœur, hostile aux citations romaines. Elle les tenait de prêtres cachés qui avaient élevé virilement leur adolescence au temps de la Terreur.

— Messidor ne veut pas mourir; messidor échauffe vendémiaire, cette année, pour votre mariage, ma sœur: voyez comme les feuilles tardent à tomber!

— La sâ-mante mélancolie de la natu-e convient à ton visage angélique, Câ-oline... Paôle d'honneu panac-ée! Je se-ai fiè-e de te mont-er aux bals des victimes...

De ses bras gantés, elle entoura la taille de Caroline; puis, sans forfaire à cette mode du langage, elle l'accabla de tendres promesses.

Bernard respira le parfum de la « rose des sultanes », qu'il avait, sur d'autres épaules, savouré.

— Aurélie! Aurélie! — appelait le père Héricourt, dont la stature se dressa entre les fausses colonnes doriques encadrant la porte blanche.

Aveugle, il marcha droit: son infirmité n'apparaissait pas; ses mains ramèrent à peine devant sa veste de damas, pour écarter la troupe des jeunes filles en tuniques légères, promptement rangées contre les massifs fleuris.

— La harpe, Aurélie, la harpe... Tu m'as promis...

Vite la jeune femme s'approcha de l'instrument... elle s'assit sur un X, déganta ses mains, et elle frôla les cordes hautes, tandis que son escarpin faisait fléchir la pédale.

— Chut, chut! Aurélie va chanter! — se murmurèrent les demoiselles.

— Il pleut, il pleut bergère...
Serre tes blancs moutons!

La voix se développait, aérienne. L'aveugle, debout, écouta, les mains enfouies aux poches de son habit en velours noir, que blanchissait la poudre de la perruque dominant la couperose violacée du visage. Le silence respectueux des gens se fit comme près d'un souverain. On n'osa point le regarder, encore qu'il ne pût voir si des yeux hardis examinaient ses rides et sa grosse lèvre dédaigneuse. Bernard, en grande tenue, maintenait son sabre, crainte d'un cliquetis, et il admirait sa sœur. Elle lui sembla le type de toutes les élégances heureuses. Leur amitié certaine le flatta. Pourtant ce n'était plus leur chère et intime camaraderie de l'adolescence, depuis le mariage avec ce diplomate bavard qui continuait, par le jardin, à discourir sur les manigances de Tallien, parti pour l'Égypte à la suite du général Bonaparte, le sicaire de Barras, que Talleyrand lui imposait de soutenir, à lui, Praxi-Blassans. Il le faisait à contre-cœur, afin de ne pas trahir la politique du cercle constitutionnel.

— Mais, monsieur, madame la baronne de Staël partage mon sentiment. Elle s'y donnerait toute, monsieur, si je ne sais quel fanfaron suisse, un Constant de Rebecque, ne la détournait du bien en faveur de ce petit scélérat corse... Ils verront, ils verront tous, monsieur, où les mènera ce coureur de maquis... Voilà son frère Lucien aux Cinq-Cents : il case les gens de la famille! Ça lui rapporte d'avoir épousé la Beauharnais, qui avait servi de joie aux Barras, aux Tallien et à leur séquelle. Ah! monsieur, en quel temps vivons-nous!... Prenez de ceci : il est d'Espagne et on le râpe spécialement pour moi chez Zermine, au Palais-Royal, à l'enseigne des *Fils de Brutus*.

La tabatière de vermeil fut offerte au beau-frère aîné, le marin Joseph, prudent sous son habit carré neuf, et dans ses culottes, dans ses bottes à revers. Les grosses mains noircies par le hâle jouaient avec les breloques énormes suspendues au ruban de montre. Bernard timidement les rejoignit; le diplomate parlait toujours.

— Vous qui voyagez, monsieur, fûtes-vous en Angleterre? J'en arrive, moi, monsieur ; si vous saviez comme l'on nous y juge !... On arme de toutes parts. Nous sommes refoulés sur le Rhin, défaits en Italie... Votre général Masséna vient de vaincre à Zurich, mais il faut qu'il se replie sur Gênes s'il veut retarder la marche de Mélas. Le tiers consolidé a ruiné notre crédit, monsieur, vous pouvez m'en croire ! La France n'aura la paix que le jour où M. le comte de Lille se débottera dans une chambre des Tuileries. Et il y reviendra, monsieur ! savez-vous comment ?... Ramené par l'étranger, oui, monsieur. Toutes les couronnes se sont engagées à cela, et, dût-elle y mettre dix ans, quinze ans, vingt ans, l'Europe royale vaincra le jacobinisme... Voilà où nous en sommes, monsieur... M. de Talleyrand m'a rappelé de Londres. Madame la baronne de Staël m'a conseillé de revenir. On assure qu'on n'inquiétera point les émigrés qui rentrent : et l'on ne m'inquiète pas, en effet, depuis les deux ans que je vais et que je viens par la France, encore que j'aie servi dans les régiments de M. de Condé. Ma chaise circule d'auberge en auberge sans attirer le gendarme. On sent peu à peu sa tête se recoller sur les épaules, soit !... je veux bien ! Le jacobinisme désarme. Soyez sûr que les couronnes ne désarment pas... En voulez-vous? Il est d'Espagne... Et ce hussard fera encore la guerre, je vous en donne ma parole... Eh bien, monsieur le soldat, quand vous mariez-vous à votre tour? On m'écrit à votre propos, on m'envoie vos notes. Vous manquez d'énergie auprès de vos hommes... C'est d'un blanc-bec, cela, monsieur ! N'avez-vous pas le sentiment de votre valeur? J'entends que vous recevez votre nomination d'officier au début de la campagne prochaine ; qu'est-ce que cela donc... hein ?

Pirouettant, à la vieille mode, sur ses talons, et se frottant les joues contre le haut col de son habit tabac, Praxi-Blassans intimidait par la certitude de ses affirmations. — « Pourquoi Aurélie l'aime-t-elle ? » pensait Bernard qui examina l'homme un peu gros, flétri de visage.

« Elle est trop ambitieuse... Cet homme aigri, autoritaire, à trente ans ne pouvait plus aimer. Il tient à notre argent, et l'a prise par surcroît, afin de diriger lui-même les finances de la famille selon ses besoins. Cependant il semble tout savoir, et

juger clair. Sans doute, cet esprit séduit ma sœur. Mon père aussi l'écoute. Voici que partout, dans le domaine, s'élèvent les toits rouges des nouvelles tanneries, qui fourniront aux armées les cuirs d'équipement... Et si la guerre ne dure pas, que ferons-nous de cette masse de peaux, amenées par les charrois du nord, du sud et de l'est !... de ces blés et de ces farines empilées dans toutes les granges !... »

Praxi-Blassans l'entraînait à travers les clos. Sur maintes portes du villages un H peint au goudron indiquait les magasins que comblaient d'actifs débardeurs, en course depuis les bateaux arrêtés au long de la Scarpe dans les roseaux jaunis.

Les paysans admiraient cette richesse dont crèveraient bientôt les murs.

Graves, ils se regardaient, soufflaient la fumée de leurs pipes; puis se remettaient au spectacle, les bras croisés sur leurs vestes, et comptaient mentalement les sacs. Bernard imagina lire la désapprobation sur leurs figures rasées. Il le dit à son beau-frère, qui laissa fuir de ses dents un rire grêle et criard.

— Croyez-moi, monsieur l'adjudant, commandez vos hussards, troussez-moi les filles et ne vous mêlez point du reste. J'emprisonne Cérès dans nos greniers, parce que les cris de Bellone m'avertissent ! Oh ! j'ai l'ouïe fine, monsieur !... Voici quatre ans que je cours la poste sur les routes de l'Europe, ce ne fut point une promenade vaine. Mes oreilles entendent et mes yeux voient, monsieur... du moins, je l'espère.

Praxi-Blassans retira son chapeau, qu'il saisit par les deux cornes pour s'éventer, comme si l'émotion d'être méconnu lui donnait chaud.

— Monsieur, reprit-il, vous êtes un brave jeune homme que je veux renseigner sur les choses du monde: vous n'imaginez point comme un propos sage émis devant les chefs favorisera votre avenir, plus que ces exploits de guerre dont le dernier goujat enrôlé par la réquisition saura se faire louer justement. S'il a placé son frère aux Cinq-Cents, Buonaparte le put-il parce qu'il pointa convenablement son artillerie contre Toulon ? Non pas; mais il sut montrer à Barras certaine intelligence des choses, faire pres-

sentir l'aide qu'il donnerait en Vendémiaire sur les marches de Saint-Roch, et comment il débarrasserait le citoyen Directeur d'une maîtresse aussi gênante que la Beauharnais, en l'épousant, sur la promesse de commander en chef l'armée d'Italie... Voilà ce qui servit sa fortune plus que Toulon et Arcole. Pensez à être utile avant que de prétendre à être glorieux !

— Souffrez que je vous le dise, monsieur, voilà de singuliers avis.

— Je ne vous conseille pas les méfaits du petit Corse, mais de suivre cet exemple, en appliquant à des desseins honnêtes sa méthode.

Ils revinrent à la roue du moulin, inondée par les eaux bruyantes du petit affluent.

Praxi-Blassans fut plus amical. Il exposa des espoirs. Bientôt ils s'installeraient à Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Honoré, que l'acquéreur de biens nationaux allait rendre moyennant une somme raisonnable. Il rouvrirait la maison. Aurélie, qu'il vanta, serait délicieuse les jours de réception.

Que Barras, Sieyès ou leur condottiere s'emparât du pouvoir momentanément, chacun viserait à rétablir le monarque légitime quelque jour ; sinon, ils s'aliéneraient bientôt le peuple des provinces, respectueux de la seule autorité établie par le temps, la coutume, les traditions légitimes, par l'Église, qui promet les peines éternelles aux insoumis et les béatitudes aux dociles. Quel gouvernement possible sans le respect ni la foi ? La masse demeure trop sotte pour discerner le juste et l'injuste par elle-même. Avant peu les jacobins le reconnaîtraient, comme ils avaient reconnu, en Thermidor, l'impuissance de la guillotine à niveler les ambitions des partis.

Le menton fort et le nez plat, Praxi-Blassans ricanait vers les saules des prairies. Les dentelles des manchettes cachaient l'énervement de ses doigts légers. Ses narines fines reniflaient, non sans un faible bruit, l'odeur des feuilles, des résines.

— Qu'est-ce ?

Une explosion retentit au milieu du village, et des rumeurs montèrent jusqu'aux cimes des arbres. Ils coururent à la

maison. Aurélie feignait de s'évanouir, soupirant : « Ciel ! Ciel ! » Les nymphes aux tuniques nouées sous les seins retinrent la harpe qui chancelait. Avec un instinct timide, Caroline se réfugia contre l'habit bleu de Joseph Cavrois ; il fronçait les sourcils, indigné qu'en sa présence officielle une incartade pût advenir.

— Quelque imprudence ? interrogea-t-il.

— Augustin ? demanda le père.

— Augustin !... Augustin !...

Les nymphes se répandirent dans le verger, et leurs robes frissonnèrent parmi les arbustes alourdis de pommes jaunes. Elles appelèrent aussi. L'aveugle s'écria :

— Augustin aura joué avec la poudre !... Je lui casserai les reins.

Terrible, les paupières rouges, il sortit du salon, vociféra, et la couperose de son visage suait. La grande voix tremblante insultait Augustin, attestait sa paresse, ses vices. Le vieillard effrayait, lors de ces fureurs. Il avait, disait-on, tué jadis à coups de pierres un contremaître insolent. Praxi-Blassans rassurait Aurélie. A leur prière, Bernard suivit de loin son père, dont les vastes enjambées dépassèrent vite les pelouses et les charmilles, comme si la colère lui restituait la vue pour le conduire jusqu'au lieu de sa justice.

— Mon père, écoutez ! pria Bernard.

— Laisse-moi, toi ! laisse-moi !... Je ne veux pas qu'un enfant me désobéisse ! Le jour du mariage de sa sœur ! Le jour du mariage ! Je l'assommerai... Je lui avais défendu de voler de la poudre ! C'est un voleur ! Je ne veux pas de voleurs dans ma maison !... Mon fils a volé, a volé !... Il a volé la poudre dans le magasin. Mon fils est un voleur ! Un Héricourt a volé !

Au bout du bras furieux, la lourde canne décapitait les arbustes, amputait les tiges, écorchait les troncs de pommiers, tandis que le colossal vieillard bondissait lourdement, et que la terre humide rejaillissait à son pas.

Bernard l'avait toujours connu tel, violent, sanguin, maître par la frayeur inspirée à ses deux femmes successives, à ses quatre fils du premier lit, à ses deux filles du second lit et à leur petit frère, Augustin, à cent ouvriers silencieux. Par

cette épouvante, il avait de chacun exigé le plus de force, le plus de dévouement, le plus de servitude, le plus de production. Mortes à la tâche, les deux épouses reposaient sous les ifs du cimetière.

Ce fut rapidement, au souvenir du soldat, la tristesse évoquée de la seconde : Constance Gresloup, la mère d'Aurélie, de Caroline, du jeune Augustin, une blonde étique, penchée sur son Christ de cuivre, le matin et le soir, pendant une heure de prières. La peur du mari avait aussi flétri, ridé, le visage de la première femme, Antoinette Dessling, venue en France avec sa marraine, lingère de Marie-Antoinette. Sept ans de ménage, l'enfantement des quatre garçons, l'avait épuisée jusqu'à la mort entre les cierges, parmi les religieuses et les orphelines de confrérie à genoux, qui chantèrent les psaumes dans sa chambre, durant quarante-huit heures d'agonie. Avec les marins, dont cet Émile péri en mer, Bernard en était le fils.

L'aveugle courait encore, maudissait. Les demoiselles fuyaient vers les sentes latérales, derrière les buissons. La rumeur du village s'apaisa, et un ouvrier s'approcha de l'aveugle.

— Augustin ?

— Oui, notre maître. Il a brûlé de la poudre dans le bénitier de l'église...

— Amène-le.

— Ah! bien, il court!... Le bénitier tombe en pièces, et la première colonne de l'église est fendue.

— Amène-le... ou je t'assomme.

— Bon! bon!... Ça vous coûtera cinq cents livres, notre maître, ce jeu-là.

— Amène-le, je te dis. Cinq cents livres!

— Je vais le querir. Si je le trouve...

— Si tu ne le trouves pas, je te jette dehors, tu comprends? Je n'y vois plus, mais je sais encore me servir d'un bâton...

La rage du vieillard lui fit heurter à toutes forces un arbre de sa canne, et l'homme s'enfuit, sa veste à la main, en protestant de son zèle.

Au bout du verger le frénétique s'arrêta.

— Cinq cents livres!... Il a démoli l'église, le bandit!...

Cinq cents livres! Je ne suis plus le maître donc! Je ne suis plus rien, moi... moi... moi... moi!

A chaque « moi », la canne défonçait le sol, la bave moussait sur les lèvres. Il dégrafa d'un seul coup tous les boutons de sa veste, déchira le jabot, et mit à nu les fanons rouges du cou.

— Cinq cents livres!... Il les paiera ou je l'assommerai, ton frère, tu entends, Bernard? Il les paiera.

— Avec quoi?

— Avec sa peau! sa peau!... Ah! monsieur voulait apprendre le métier d'ingénieur!... pour se faire nourrir ici... Tu ne sais pas, tu ne sais pas, Bernard, tu ne sais pas tout. Il vole de l'argent à Caroline, oui, dans sa bourse... C'est un bandit!... Il a engrossé Gotte, la petite Gotte, qui vend des oublies à la foire... On l'a mise aux Repenties; elle a tout avoué... j'ai donné cent écus...

— Vous êtes assez riche, père!

— Assez riche! peut-être... Mais je veux qu'on obéisse; tu sais!

— Peuh! des bagatelles de freluquet!

— Non, il ne respecte pas son père... Il ne me respecte pas; moi! moi! moi!... Je le sais bien, je vieillis, je n'y vois plus. Tout le monde me manque, me crache au visage... Toi, tu me cracherais au visage... si tu osais. Caroline aussi me crache au visage, et Aurélie et tous, tous!... Je vous ai fabriqué une fortune; sans moi vous n'auriez ni sou ni maille, gredins que vous êtes! Et vous ne respectez pas votre père! Vous insultez votre père! Vous m'insultez, moi, moi!

Cela lui semblait sacrilège. Il haussait contre le vent sa forte tête rouge, aux yeux couverts de taies blanchâtres. Son bras ne cessait point de ravager avec la canne un buisson d'épines, ni son pied de talonner la terre. Il injuriait les noms de ses enfants.

— Aurélie se fait servir à table avant moi... Pendant le dîner, tout à l'heure, je n'ai pas obtenu une goutte d'eau fraîche pour boire : les feux de la cuisine avaient chauffé les carafes... Tu entends : pas une goutte d'eau! pas une goutte d'eau!... pour ton père!... Samedi, ce Cavrois, parce que je sommeillais dans la bergère, m'a conseillé une promenade!...

— Eh bien?

— Il ne faut pas me prendre pour un innocent, corbleu! Je sais ce que parler veut dire, hein?... On se dégoûte du vieil aveugle de père, on voudrait le voir sortir pour la promenade; et si ça pouvait être la dernière, de promenade, celle dans le corbillard, vous danseriez une ronde de joie, tous, tous, tous et toi!...

— Je vous jure que vous vous méprenez entièrement.

L'eau des larmes envahit les yeux de Bernard. Il voyait souffrir la démence du vieillard, dont les boutons de couperose se violacèrent. Mais les paroles d'apaisement restèrent inefficaces. Le père respirait fort pour crier mieux.

— Misérables!... misérables!... Oh! la terrible vieillesse que vous me faites!... Je partirai... Je préfère cela. Je m'en irai. Vous tous excitez contre moi cet Augustin... Vous avez gâté sa nature pour qu'il m'insultât, moi, moi, moi!

Le vieillard trépignait. Il ne laissa pas interrompre sa colère. Soixante ans, il avait réuni cette fortune dont eux profitaient seuls. Il voulait que sa race dominât sur le pays des Flandres :

— J'ai acheté pour Aurélie la situation de Praxi-Blassans, et pour Caroline celle de Cavrois. Vous voilà soutenus par Talleyrand, par les personnages des Relations Extérieures. Avant six mois, dans ces greniers, ces tanneries, on livrera par chariots les grains et les cuirs aux fournisseurs des armées. Alors l'argent remplira les sacs. Tes frères repartent sur mer dans deux décades pour ramener sur nos bricks les récoltes de l'étranger. Ici j'ai créé un cœur qui pousse le sang de la race au levant, au couchant, au septentrion, au midi... Et moi? Je n'ai joui de rien, que de voir cela se créer; et vous? vous jouirez de tout; et moi je vais mourir... et je ne veux que mourir, mais mourir en paix, tu entends!... On laisse mourir un vieux chien en paix, dans la niche... Je ne pense plus qu'à la mort, je ne veux plus que la mort en paix, en paix!...

Il jeta son chapeau et le défonça de coups de talons.

— Mais qui vous fait du mal, père?

— O Dieu!... Mais hier encore! Le Commissaire des Guerres vient me voir : c'est Praxi-Blassans qui se lève, qui lui tend la

main sur le seuil... Moi, je ne suis plus chez moi. Je suis, paraît-il, chez monsieur de Praxi-Blassans. C'est lui qui reçoit à ma place... Voilà ce qu'on me fait !

— Mais ils se connaissent.

— Qu'importe, monsieur ! On ne se permet pas de recevoir chez les autres. Cela est d'une insolence !... Une injure impardonnable. Et je ne pardonnerai pas. Je partirai, je mendierai sur les routes jusqu'à ce que je crève dans le fossé... puisque je ne suis plus bon qu'à cela.

— Mais je vous assure que Praxi-Blassans...

— Suffit ! Taisez-vous quand je parle !... Qui a donné de la poudre à Augustin ?

— Je ne sais.

— Vous ne savez ! Vous soutenez le jean-f..., par esprit de contradiction, pour me désobéir !... Oh ! vous irez jusqu'au bout du crime !... Je suis faible maintenant !... Je n'ose plus manger sans que j'aie entendu l'un de vous manger du plat qu'on apporte... Je sais que des pas me suivent le soir... On veut en finir ! Et peut-être te fait-on revenir à dessein, toi, le soldat, qui as l'habitude de ces besognes !... Ah ! laisse-moi ! je dis ce que je pense.

— Mon Dieu ! sanglotait une voix frêle.

Bernard se retourna. Les sœurs pleuraient : Caroline dans ses blancheurs de mariée, Aurélie tremblant sous l'écharpe. Les deux beaux-frères gesticulaient à l'ombre de la charmille, et les groupes de nymphes timides s'effaçaient au fond du jardin entre les habits bleus, les habits verts, les habits puce et les profils à oreilles de chien blondes ou brunes.

— Père, voulez-vous rentrer ? dit Bernard.

Une angoisse infinie gonflait sa gorge, noyait ses yeux. Le vieillard, évidemment, croyait à ses paroles.

— Ah ! le calvaire ! gémit-il.

Cependant il s'apaisa, comme si la voix de Bernard et les pleurs de ses filles le pouvaient convaincre. Joseph, le marin, avec ses oreilles percées pour de légers anneaux d'or, le prit au bras.

— Allons, le père... vous n'y pensez point... Venez dire adieu à Caroline. Quoi ! nous vous aimons tous. C'est bien à

cause de vous que le frère et moi nous traversons la tempête, et que l'adjudant fait campagne. Est-ce que Caroline ne tenait pas votre maison comme il faut? Est-ce que le beau-frère Praxi ne vous a pas gagné les fournitures militaires? Est-ce qu'Aurélie ne joue pas de la harpe à ravir, dans l'espoir de vous contenter?... Et moi, j'éduque les perroquets qui vous amusent!

Il reformait le tricorne du vieux avec sa grosse main dont le goudron avait noirci les rides.

— Vous avez voulu qu'il y eût un soldat dans la famille : eh bien, me voici soldat! — dit Bernard. — Aurélie a épousé un diplomate, et Caroline un commis aux Relations Extérieures, parce que vous désiriez les deux.

— Quoi! reprit Joseph : vous avez voulu des marins : nous parons à virer, le frère et moi; nous avons laissé notre pauvre Émile dans le golfe de Biscaye... Vous comprendrez bien que c'est des imaginations, tout cela... et des imaginations pas bonnes... Rentrez...

Le vieil Héricourt radota... Ses rides et sa couperose pâlissaient. Ils le laissèrent seul aller par le jardin jusqu'à la maison. Planté de travers, troué, le tricorne tenait mal sur la tête branlante, qui s'inclina vers le sol; les hautes épaules remontèrent. Le vieillard marchait pensif, en tâtonnant le sol du bout de la canne. Il discourut. Son poing menaçait; puis son bras détendu renonçait. Le chef branlant affirmait et niait tour à tour.

— Malheureux vieillâ! zézayait Aurélie... déjà tu touches au tombeau, et tu igno-es les douceu-s d'une tend-e confiance... Pou-tant le labou-eu ve-tueux, à la fin du jou, s'assied devant sa chaumiè-e, l'âme apaisée; ses enfants l'entou-ent, il leu sou-it. Tu ne connais point, pè-e info-tuné, cette châ-mante émotion!... Au sein de la ichesse... un ho-ible soupzon empoisonne ton cœu... Qui ne se-ait zenzible à tant d'alâ-mes, ma sœu?... O ché époux, aidez-moâ à rend-e à mon Pè-e la paix du cœu!...

Délicieuse, elle fléchit sa taille sur le bras amoureux du diplomate, et pleura contre l'épaule virile parmi ses boucles.

IV

Une élégance plus délicate encore inspirait les gestes et les attitudes d'Aurélie dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Pour presser un limon au-dessus de la timbale, elle arrondissait les bras, elle relevait les petits doigts tout arqués. Sur la chaise romaine blanche, elle s'accoudait de trois quarts, la joue soutenue par les ongles de l'index, du médius. Le velours jaune des meubles illuminait le salon, ses panneaux de boiseries grises. Sur un fût de marbre s'érigeait le buste de la muse Euterpe.

Là, Bernard s'immobilisait des heures, sans penser, heureux des plis antiques tombant le long de la robe unie jusque sur l'escarpin.

Le voix de la jeune femme blâmait le peu de noblesse de certains romans. Elle était grande lectrice. Son libraire, Barba, venait de lui offrir *les Barons de Falsheim*, dus à l'imagination d'un nouvel auteur, Pigault. Mais elle jugeait cet ouvrage dépourvu des sentiments sublimes qu'elle aimait. D'Anne Radcliffe, elle admirait l'*italien*. En une seule année de mariage, elle avait lu et relu les volumes de la traduction.

— Toujou-s, je me ret-ace la scène où le moine, levant zon poignâ pou f-apper za victime endô-mie, reconnaît sa fille dans l'infô-tunée. O que voilà du sublime!... J'ai vê-sé de douces lâ-mes... Gaëtan lit Restif, mais il ne veut pas que je l'imite. J'en ai si grande envie, moâ!... Tu lis Restif!... toâ?

Elle rougit. Comme la mode tendait à disparaître, elle zézayait moins, replaçait aussi les *r* dans les mots.

— Votre mari?

— Mon cœur!... il est inc-oyable. Talleyrand le déteste, et le suppo-te. Gaëtan a de hauts desseins sur la Nation! Ta lieutenance, il va l'obteni... Va jusqu'au Luxembourg, cet après-midi, tu le verras. On dit que Buonapâ-té a ramené d'Égypte un mameluk.

Bernard rappela comment le peuple venait, à Lyon, d'acclamer le vainqueur des Pyramides. Il tenta de maintenir son

langage à distance égale de l'admiration qu'il professait, comme beaucoup de militaires, et d'une grande jalousie : Bonaparte prenait sa place !

Mais il lui sembla qu'il se devait à lui-même de vanter le triomphateur. Durant son discours, il s'estima de ne point reprendre les insinuations fâcheuses de Praxi-Blassans sur les rapports du général et de Barras. Aurélie l'estimerait, sans doute, de ne pas faire de concessions à des intérêts personnels ni aux idées du beau-frère qui l'hébergeait.

Mesurant ses incidentes, il suivait au visage de sa sœur le progrès attendu de la sympathie. Il pensa : « Je ne vais pas dire que la chance sert la fortune du rival. Au contraire !... parce qu'il est noble de garder de la défiance envers les sentiments qui flattent notre envie. Je ne vais pas approuver l'enthousiasme de Lyon : car il convient de résister à l'inclination irréfléchie du vulgaire, et de se distinguer par là... Il faut fortifier en soi le caractère. »

Un « caractère » ! Le mot se répétait à son esprit. Bernard s'était fait une règle de ne point agir sans consulter ce mot. Toute sa force nerveuse, musculaire même, il la contractait pour ne rien vouloir qui ne formât mieux ce caractère idéal, rigide envers soi, pareil à ceux de Cincinnatus et de Scipion.

— Moâ, je n'aime pâs ce Buonapâ-té, dit Aurélie. Madame Tallien soutient que c'est un petit intrigant mal fagoté... et qui se pousse par tous les moyens. Pa-ôle, cependant, s'il remet les choses en place, et nous délivre des Jacobins...

Une moue de la bouche en cerise acheva son vœu. Bernard dit en riant :

— Aurélie, vous me découvrirez une femme comme vous.

— Quand tu seras grand.

— Plaît-il ?

— Comme Buonapâ-té !

L'adjudant rougit fort. La futée dénichait l'ambition secrète. Il hésita. Le croyait-elle apte à parvenir aussi haut ? ou bien jouait-elle de l'ironie ?... Lentement il expliqua les causes de cette gloire nouvelle : l'entrain vers la mort d'une multitude chassée des villes par le chômage, excitée à la lutte par cinq ou six ans d'émeutes continuelles, débilitée par la misère des camps provisoires et le manque de tout, déliée

de la famille par les secousses révolutionnaires, les dissentiments politiques, et à qui rien ne restait que la colère, la haine, l'envie, l'espoir obscur d'une catastrophe capable de mettre fin à cette détresse. Lui-même avait vu cela dans l'armée du Directoire : et il conta le pain dévoré sous les sabots des chevaux. Une semblable multitude, soûle de privations et de souffrances, brusquement jetée sur la riche Lombardie, tuait afin de ne pas mourir, afin de conquérir le pain, les souliers, les culottes, le bois du bivouac. Chaque soldat de l'armée d'Italie ne luttait pas seulement pour la nation, mais pour sa faim ; et Buonaparte avait profité de cette démence des estomacs vides, des pieds meurtris, des membres froids, de cette misère ruée sur la richesse des villes heureuses. Quel autre retrouverait un pareil élan militaire?

Aurélie, quand il releva les yeux, tâtait le ruban de sa chevelure. Elle n'écoutait plus. En même temps les plis de sa robe, entre les seins, sollicitèrent l'œuvre des doigts. D'une petite lippe, le menton collé contre la gorge, elle signifiait que tous ses soins revenaient à la toilette. Bernard se vexa. D'autre manière elle restait attentive quand pérorait Praxi-Blassans.

— Très jolie, la grecque de ce corsage! — jugea-t-il afin de dissimuler son dépit.

— Alors, vous aimeriez une femme comme votre sœu..., monsieur?

— Roses et lys!... Pervenches de vos yeux!

Certes, il eût souhaité la semblable ; il se disait pourtant que de telles élégances le gêneraient.

Elle jasa, coquette, parla encore de ses lectures. Jamais, avant le mariage, leur père n'avait toléré les romans ; et, depuis, elle se livrait aux terreurs de la littérature anglaise, fertile en fantômes, aux sentimentalités de *Rosa ou la Fille mendiante*, — ornée de tous les talents et de toutes les vertus, toujours en péril de passion et ne succombant jamais. — Ces aventures exagérées ne l'empêchaient point de s'attendrir aux finesses émues de Sterne, à la mort du chien de l'aveugle, à l'entrevue avec la fraîche soubrette en petit bonnet, en simple tablier... Et le fifre français, si franc, si jovial !... Et Marie, la pauvre fille, qui gardait sa chèvre au bord de la route. Et la

plainte du sansonnet réclamant la liberté de l'air !... Aurélie récitait de mémoire des paragraphes, tandis que Bernard, silencieux, méditait sur l'humiliation de ne rien paraître qu'un auditoire docile à cette éloquence.

Le père Héricourt, éducateur rude, avait mis entre ses enfants peu de sympathie fraternelle. Élevés à part, les garçons et les filles ne se rencontraient qu'au dîner de midi et au souper du couvre-feu. Des quatre fils du premier lit, trois, vers l'adolescence, avaient passé les murs du collège, pour prendre du service à bord des bricks marchands. Instruit par un ancien colonel de cavalerie, M. de Monchy, qui tenait dans Péronne une sorte de pensionnat militaire, où, aidé d'un bénédictin, il enseignait l'équitation, la fortification, le latin et quelques mathématiques aux cadets nobles comme aux fils de familles riches, Bernard Héricourt n'avait vu ses sœurs que rarement, aux vacances d'été. Enrôlé simple hussard, dès la dix-huitième année, il avait couru les dépôts de remonte, servi comme fourrier le capitaine commis à l'achat des avoines, sans pouvoir, deux années durant, visiter sa famille. Tout à coup, il avait assisté au mariage de Praxi-Blassans et retrouvé, après trois jours de poste, ses sœurs grandes filles, en robes à la grecque, les écharpes entourant des tailles faites. Après la noce, il avait fallu rejoindre à franc étrier le corps de Jourdan, pour cette campagne de Souabe d'où il revenait vaincu, triste, soucieux de se créer un caractère supérieur aux déboires. Admirateur docile des Romains, il souhaitait l'éloge de sa conscience. Qu'Aurélie ne soupçonnât point ces qualités de son frère, il en souffrait. Depuis six jours, il vivait dans l'hôtel de Praxi-Blassans, retenu par le temps fangeux de brumaire, qui noircissait encore les hautes murailles des hôtels voisins, celles de la petite cour caillouteuse, vêtue de lierre, emplie de laquais actifs à fourbir la berline verte.

— Je suis encore un étranger pour vous, ma sœur.

— C-ois-tu ?... Non, mon cer !

Elle se défendit, puis s'excusa, admit en effet que, depuis son mariage, elle changeait d'âme. Tant de choses se pressaient dans sa vie ! les personnages de romans, l'installation de Cavrois et de Caroline au Marais, les intri-

gues dont l'entretenait son mari anxieux de savoir s'il suivrait les lubies de M. de Talleyrand, la complaisance des Anciens pour Bonaparte et Moreau, ou s'il conserverait ses préférences à Jourdan, Barras, Gohier, aux Cinq-Cents et au général directeur Moulins, qui parlait déjà de mettre en arrestation le « déserteur d'Égypte » pour le livrer aux fusils d'un piquet d'exécuteurs. Inquiète, elle s'appliquait à comprendre tout cela et, de plus, comment lui siérait, à la ville, une douillette anglaise de drap gris, avec un chapeau polonais en velours garni de plumes d'autruche.

Elle examina la pointe de son escarpin jaune, et ses petites dents mordirent la lèvre inférieure.

— Oui, oui, tu me juges mal ; tu n'es pas un homme sensible, toâ... tu penses que je lis de mauvais livres, et ton sourire m'a donné de la peine, lorsque je t'ai parlé du sieur Restif.

— Ma sœur, vous vous méprenez...

Gravement, Bernard se leva. Il n'approuvait point qu'elle aimât les sornettes des romans, mais il ne voulait pas le lui dire, redoutant de la vexer. Son silence suffirait à l'avertir.

Il crut bon de marcher en suivant les losanges du parquet ciré qui mira ses bottes et leurs glands d'or, ses jambes culottées d'amarante.

— Si je lis, c'est que je ne veux point avoir l'air d'une petite sotte chez madame de Staël ou madame Tallien, reprit-elle ; et vous devriez, mon frère, m'aider à paraître honnêtement partout, à seule fin de servir vos intérêts, ceux du père, les nôtres... Ainsi, je dois rencontrer le général Moreau, quelque jour ; il pourrait vous agréer au nombre de ses aides de camp..., dès que vous aurez la lieutenance. Conviendrait-il que la recommandation semblât d'une pécore de province ?... Papa veut aussi fournir les rations et les cuirs de brides à l'armée qu'on rassemble sur le Rhin...

— Peste, ma sœur ! Je n'imaginais point que ce fût là de vos affaires ; je pensais que votre mari...

— Gaëtan vise plus haut : il oublierait nos petits avantages. Au moins, j'éperonne les bonnes volontés qu'il a mises en branle... Tu devrais rejoindre Gaëtan au Luxembourg. Ils bavardent tous dans l'antichambre des Directeurs. On te

présenterait au général Moreau ou à Buonaparte, qui rôde là en redingote et prend chacun sous le bras pour lui expliquer son mérite... Que restes-tu ici comme un écolier en pénitence? Tout à l'heure il faudra rejoindre ton régiment, et tu n'auras rien obtenu. Va plutôt au Palais-Royal... Ça t'amusera. Veux-tu des louis, pour jouer?...

Il refusa; il se dandinait, honteux. Elle le congédiait, lasse de sa présence; afin qu'il s'amusât en compagnie galante, elle offrait même de l'argent!

— Je vous incommode, ma sœur?

— Moi? non; reste, si tu veux.

Il s'étonna qu'elle n'eût point l'amitié de le retenir avec plus de chaleur. Il se plaisait dans l'élégance de la pièce qu'elle parait de sa jolie personne. Le prenait-elle pour un grossier coureur de filles?

— Voyez le temps, Aurélie: on n'est point tenté de sortir.

— Je pensais que les jeunes guerriers ne négligeaient pas ainsi les occasions de rencontres galantes et qu'ils aimaient faire parade au dehors.

— Ce n'est point mon cas.

— Sans doute, les aventures du bivouac te flattèrent à souhait, polisson!

— Ma sœur!...

Aurélie lui montra le doigt, et se fit soudain camarade. Elle lui raconta ses souvenirs d'aventures survenues en des romans, puis lui demanda si, dans sa vie guerrière, il en avait connu de pareilles.

Le « caractère » de Bernard se sentit de nouveau choqué. Brusquement la jeune femme, par la malice des sous-entendus, le gênait, plus experte que lui à introduire, dans l'équivoque des métaphores, certaines gaillardises alors en vogue... Le caractère se scandalisa. Aurélie lui plaisait davantage avec d'autres manières.

Ce jour-là et ceux qui suivirent, elle ne cessa de le taquiner, enhardie. Praxi-Blassans l'aidait. Il laissa Bernard chez des dames faciles de la rue Greneta, certain soir, afin de parfaire une plaisanterie un peu lourde commencée à table. L'orgueil de l'adjudant souffrit. Lointaine, étrangère, éclose par hasard au milieu de ses frères marins, près de la lourde Caroline

Cavrois, cette apparition d'Aurélie dont s'était rafraîchie sa lassitude, aux heures pénibles des garnisons et des camps, se transformait en une petite personne railleuse, grivoise, bavarde, utilitaire aussi, qui se moquait.

Devant le soldat, les époux s'embrassaient à l'aise.

— O povre Bernard! criait Aurélie, sur les genoux du diplomate, dont elle caressait la joue râpeuse.

Ce petit homme trapu, sa tabatière, le haut col rabattu de ses redingotes brunes, les revers pointus de ses gilets aurore, la toiture lisse des cheveux poudrés couvrant l'ovale dur d'un visage ironique et mobile, le parfum brutal du jabot, la faconde de la voix et l'importance du geste, tout augmentait l'aversion de Bernard. Il devait, à chaque heure, pour ne pas médire, se convaincre du savoir réel acquis en chaque matière par ce prodigieux travailleur annotant dès l'aube les livres innombrables épars sur les meubles de la bibliothèque.

Bien que le jeune homme eût remarqué des sourires entre les deux époux, il ne consentait pas à croire que sa gravité fût l'objet de leurs conversations intimes et railleuses. Or, un après-midi, à la fin du dîner, le laquais ayant dit deux mots à l'oreille de madame de Praxi-Blassans, elle s'égaya :

— Faites entrer cette fille!... C'est la chambrière nouvelle que j'ai choisie pou toâ, Bernard!...

Praxi-Blassans parut aussi joyeux.

— Pour moi? dit Bernard étonné.

— Vous la trouverez bien, si madame de Blassans ne m'a point leurré! assura le mari.

Et, la porte ouverte à nouveau, ce fut dans le cadre d'une fanchon une figure rosée, des yeux d'or assombri, un corps de petite nymphe replète en simple robe de coton à rayures jaunes, des bras menus enfoncés aux poches d'un tablier noir, de frissonnantes épaules masquées par le croisement d'une écharpe verte. Timide, l'enfant restait immobile, les yeux au plancher, tandis que la jeune femme lui prescrivait de menues besognes, celle d'apporter le chocolat de son frère, le matin... On fit sortir la grisette. Praxi-Blassans expliqua comment Aurélie l'avait découverte dans un magasin de modes, apprentie, et comment elle l'avait engagée, lui offrant

un surcroît de gages, pour s'occuper de la couture et de travaux gracieux, à la maison.

— Qu'en dis-tu, mon frère?... Je suis sûre qu'elle te plaît, pa-ôle d'honneur panac-ée !

— Parbleu ! renchérit le diplomate, qui boucha sa narine nerveuse d'une prise de tabac.

Et tous deux savouraient leur plaisanterie.

Le hussard examina l'intérieur doré de sa tasse. Il sentit la rougeur brûler ses joues.

Sa sœur et son beau-frère l'estimaient donc comme un pitre dont ils se plairaient à voir le jeu d'amour près d'une servante ! Ce qui l'indigna.

— Quand pourrai-je quitter Paris? demanda-t-il.

— Oh ! oh ! fit le beau-frère. Vous ne vous accommodez donc point de notre compagnie, monsieur ?... Cependant il convient que vous demeuriez... Je ne sais encore si je dois obtenir, pour votre avantage, la faveur du général Moreau, ou s'il vaut mieux que vous continuiez auprès de Jourdan votre carrière. Au cas où le paltoquet corse et M. Sieyès l'emporteraient, ainsi que l'affirme M. de Talleyrand avec beaucoup de chaleur, l'intérêt commun de la famille serait que vous permutiez aux dragons de Moreau, lequel gagnera sans doute le commandement de l'armée du Rhin... Attendons la fin. Je ne saurais encore tenir la gageure pour l'une ou l'autre faction ; et toute démarche en ce moment nous compromettrait par avance devant celui qui n'aura point le succès... Donc, courez, amusez-vous, faites le jeune homme... et ne vous occupez point. On veille sur vous.

— Il faut quelqu'un des nôtres près du général commandant la plus nombreuse armée. Papa périrait de courroux, si tu ne l'aidais pas, Bernard, dans son affaire des fournitures...

— Une larme de cette liqueur ?...

Le jeune homme exagéra sa réserve, dès lors. On le traitait légèrement ; on s'amusait de lui, en attendant qu'il pût servir à quelque chose : son caractère prêtait donc à la risée ?

Il s'enferma dans son logis. Par-dessus la cour qui séparait l'hôtel de la rue, il contemplait la peine des portefaix chargés

de cartons et de marchandises en balles ; les petits pas des élégantes qui passaient la boue sur la planche du balayeur ; la fuite des cabriolets, verts de caisse, jaunes de roues, où se raidissait tantôt un monsieur en carrick, tantôt un général que gênaient les deux cornes de son chapeau barré d'or. Des crieurs de gazettes bousculaient les militaires et les patriotes vêtus de la courte carmagnole bleue. Les boucles anglaises d'une coquette s'agitaient autour d'un sourire cherchant quel homme en voiture sauverait de la crotte la mousseline cerise de sa robe. Il y avait des mollets en bas blancs tirés, des visages roses dans des cornettes tuyautées, des tailles fines sous des écharpes à grands effilés de soie. Des jockeys en veste ronde conduisaient des couples de percherons attelés à de vastes berlines bleu de roi. De jolies boutiquières méditaient, le front aux vitres des devantures que décoraient maintes enseignes : bottes et gants monstrueux, balais géants, touffes de simples chez l'herboriste, boule d'or du perruquier, portrait de la sage-femme saignant le bras d'une pâle dame en atours de nuit.

L'ardoise du ciel ne semblait pas moins sombre que les toitures ; les lignes des perspectives étaient rompues par l'avancée des échoppes où se succédaient la ravaudeuse, l'écrivain public, la marchande d'abats, le raccommodeur de porcelaine et le vendeur de chansons patriotiques.

Plutôt que ce spectacle mal égayé par les parapluies rouges et verts, soudain éclos partout, Bernard souhaitait l'espace des grandes routes sonnant au pas de son cheval. Il se revoyait dans les bois de Souabe, lorsque le vent attaquait son manteau, et que la pluie refroidissait les figures de ses hommes endormis en selle. Un Picard de l'escadron chantait une complainte à la queue de la colonne. Les branches ployaient sous l'averse. Au loin, un lièvre traversait prudemment le chemin. L'odeur humide de la forêt enivrait l'espace que ne troublait pas le roulement de la canonnade, reprise peut-être là-haut, dans les nuages gris et noirs afin de satisfaire la gloire d'un peuple aérien... Et l'inquiétude de l'officier accouru sur son cheval noir ; et les mains aux yeux des brigadiers ; et le profil des soldats attentifs ; et les voix basses ordonnant de plier les manteaux en bandoulière, de

décrocher la carabine ; et l'exquise palpitation du cœur curieux de sentir la peur, avide de surprendre la faiblesse de l'ennemi au bivouac... Quel instant ! La chair tremble, le souffle se précipite, les mains suent, les entrailles crient ; cependant le désir de gloire se dresse avec le courage dans la carcasse effrayée : à deux, ils espèrent la joie de se voir forts, plus forts que la peur instinctive, que la vigueur de l'adversaire. L'ennemi et la nature seront vaincus. L'énergie s'accroît, s'excite. Les yeux sortent, le poing serre l'arme prête ; les genoux étreignent les flancs du cheval... On entend râler les haleines, l'adversaire paraît, les fusils tonnent, le sabre tournoie dans la main, le cheval bondit avec votre désir de dompter le fantassin ahuri derrière la lueur de sa baïonnette qu'il lance vers les cris des hommes, les sauts des bêtes, les jets de boue, le claquement des pistolets... La peur n'est plus. Une démence illumine l'être se jetant au galop, sur la proie fugitive que culbute un coup asséné...

Bernard évoquait la fièvre orgueilleuse de ce moment. Y penser le débarrassa de tout le malheur valu par la moquerie du ménage. Comme il aimait la gloire ! Son âme s'évasait, pour ainsi dire. Au combat, on devient mieux qu'un homme. Des forces magnifiques et puissantes, le vœu de la race, voilà ce qui vous possède, s'élance de vous, tue pour vous.

« Un caractère !... » Il fallait éblouir les hommes par la gloire, — les hommes, les femmes, — faire pleurer un jour Aurélie de regret pour ce caractère méconnu. Bernard revenait à sa table, aux livres béants, au *Traité de Cavalerie*, aux ouvrages de Turpin de Crissé, à cet *Essai sur l'Art de la guerre*, lumineux effort d'un esprit encyclopédiste instruit par la pratique des campagnes sous Louis XV, à ces *Commentaires sur les mémoires de Montecuccoli*, le savant adversaire de Turenne, à ceux *sur les Institutions de Végèce*, curieux stratège du IVe siècle, si expert dans l'art de l'attaque et de la défense des places, dans le choix des tempéraments propres au service militaire. Bernard s'asseyait au fond du grand fauteuil bas, appuyait sa tempe sur l'oreillette et lisait, les bottes contre la bûche blanchie de cendre, jusqu'à ce que les lueurs du jour eussent quitté les fourreaux des sabres accrochés au mur, les cuivres des gros pistolets, la gravure anglaise où

paradait le cheval persan du prince de Nassau, — naguère connu dans Paris pour avoir été distancé par le cheval barbe de Dauvergne, mestre de manège à l'École militaire.

On grattait à la porte, vers le tard. Zulma, la grisette, apportait le haut quinquet de bronze, dont la lumière aussitôt révélait sur la table les cours manuscrits de fortification.

Religieusement, Zulma, du bout de ses ongles, écartait les feuilles. A la dérobée, elle admirait le jeune homme capable de tant de travail, et s'attardait à lisser la courtine du lit tendu sur quatre lances de grille coupées à mi-hampe.

— Le feu ?... murmurait-elle.

Bernard repoussait son fauteuil ; Zulma s'agenouillait dans sa jupe de calicot bleu ; la forme de sa croupe s'épanouissait tandis que sa jolie poitrine, un peu rustique, pesait dans l'écharpe grise nouée derrière sa taille. Malgré sa résolution, l'adjudant ne réussissait pas à proscrire les idées libertines. La peau duveteuse de la nuque le tentait fort. Zulma, devinant le désir, rougissait.

— Vous rougissez, Zulma ! — commença Bernard, certain jour, alors que le sang chantait à ses oreilles.

— Je rougis, moi ?...

Elle sourit ; et la malice des yeux se voila de longs cils.

— Pourquoi rougir ?

— Pour rien.

Elle n'osait point se remettre debout et continua le geste inutile de tisonner. Bernard brusqua les choses :

— Vous pensez que j'ai envie de vous mettre un baiser au cou... C'est cela qui vous fait rougir.

— Oh ! je n'aurais pas cru monsieur assez osé pour cela.

— Les hussards ont de l'audace.

— Oh ! les militaires !...

— Vous en avez connu, Zulma ?

— Un tantinet.

Plus rouge, elle cacha son rire dans son épaule et se redressa légèrement sur les genoux, les yeux au feu.

Bernard lui saisit les mains, qu'elle défendit à peine, et la pria de conter son roman. Il fut le même que ceux connus : un cousin en semestre, un sergent de l'infanterie légère... Main-

tenant, il avait rejoint son corps, et elle lui écrivait chaque dimanche.

— Voulez-vous, Zulma, que je le fasse revenir à Paris ?

— Oui.

— J'en prendrai soin...

— Ce n'est pas bien d'embrasser sa servante !

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas bien, pour un monsieur comme vous.

— Petite Zulma, votre peau est bien agréable...

— Si monsieur entrait... non, non... Monsieur va entrer. Il a dit qu'il venait voir monsieur... Non, non... je suis sûre qu'on me sonne en bas... Qu'est-ce que madame va penser?... Mon écharpe !... Oh ! non... Si madame me sonne !... Si monsieur montait... Ce n'est pas beau, ça, non... Ah bien ! ah bien ! monsieur n'est pas raisonnable ; non, ça, monsieur n'est pas raisonnable... Oh ! regardez comme je suis faite... Mes cheveux !... Voulez-vous bien !... Assez !... en voilà assez... je vous prie !

Subitement, Bernard se rasseyait en silence. Zulma jacassait, fière, les mains à ses boucles qu'elle refrisait autour du doigt :

— On connaît le monde ; on sait se mettre... je m'attife un peu... C'est un sort ! on ne reste pas tranquille auprès de moi ; ils sont enragés. Qu'est-ce que j'ai donc ?... Quoi que je fasse, quoi que je dise, ils veulent prendre leur plaisir... J'aime autant ça...

Elle lui rit à la moustache, en sautillant. Une joie simple illuminait ses yeux, colorait ses lèvres qu'elle avalait, voluptueuse. De l'enfant timide et rougissante, rien ne restait. Coquine, elle se flattait de l'aventure qui la dépouillait de toute allure vertueuse pour la rendre simplement elle-même, avec ses appétits sensuels et ses yeux devenus vicieux.

Bernard l'eût voulue loin. Par bonheur, la sonnette retentit.

— Oh ! oh ! c'est madame !... Vite un bécot, que je dégringole !... Monsieur mon ange... Tout de même... jamais je n'aurais cru monsieur assez osé pour la fredaine.

De cette aventure, Bernard ne garda qu'un déplaisir accru par la malice des époux, dont mille allusions le taquinèrent. Il se désola dans sa chambre, de longs jours, sans que parvinssent à l'égayer les derniers « Attiques », qui recevaient la pluie de la rue sur leur courte tunique laconienne, leur chlamyde, leurs jambes, leurs têtes, leurs bras nus, pour affirmer ainsi la résurrection jacobine de la vertu antique et la précellence de l'art qu'illustrait le nom de David.

Rien ne lui réussissait. Chaque mot d'autrui louant Bonaparte, Moreau, le poignardait d'un reproche. N'être pas leur émule certain, cela lui parut une humiliation infinie. Il se consuma tristement l'âme à récriminer contre le destin. Ne formerait-il jamais son caractère? Il essaya des méthodes.

« Vaincre d'abord ma paresse. » Cette phrase, écrite sur de grandes feuilles de papier, il l'afficha, en dix endroits de sa chambre, de manière à rencontrer toujours l'exhortation salutaire sous son regard. Il lisait jusqu'à ce que les caractères d'imprimerie devinssent des mouches d'or qui lui sautaient aux yeux. Dix fois il recommençait la page, si l'intelligence, distraite par des rêveries ou la crainte de la vie médiocre, ne lui semblait pas avoir saisi de façon lucide la théorie du changement de front par corps d'armée ou la manœuvre de la brigade débordant l'aile adversaire par échelons d'escadrons.

Mécontent de lui-même, il copiait le passage difficile, le recopiait. Il mettait sous le joug l'attention rebelle, comme son père avait ployé les vies des épouses et des enfants sous sa volonté, afin d'obtenir le triomphe de la race. « Je dois être, jugeait-il, sévère pour mon attention qui se dissipe; je dois, comme mon père, créer le prestige de ma maison. »

Au cours de son adolescence, l'aveugle lui prêchait le devoir, pour l'aristocratie du Tiers, de substituer la noblesse des sentiments et l'honnêteté de la fortune aux qualités des ci-devant. Il fallait, comme eux, être héroïques à la bataille, instruits au salon, magnifiques dans l'apparence. Lui, le vieux, se chargeait d'obtenir la richesse qui prépare la distinction des manières. A ses fils de surpasser par l'héroïsme et la science ; à ses filles de dominer par l'élégance et la vertu.

Cela semblait à Bernard une tâche historique. Il prévoyait une noblesse nouvelle, de Décius, de Catons, de Lucrèces, succédant à celle des Rohan, des Villars, des Marie-Antoinette, et qui l'éclipserait.

La Rome de la République, celle des Gracques et des Scipions, secouait enfin le joug des barbares Francs, subi pendant quinze siècles, et la tête du dernier Capétien venait de choir, sans doute, sous la hache justicière du licteur.

Tous les souvenirs latins criaient en lui. Il différenciait mal la violence habituelle à son père de celle qui poussa Brutus à condamner ses fils. Partout Rome renaissait, avec les cannelures des fausses colonnes ioniques élevant les plafonds, avec la tige en bronze vert des hautes lampes, les trépieds sacrés des guéridons, les tuniques et les cothurnes des femmes, la rhétorique des gazettes, les sabres courts des vélites, les surnoms des sans-culottes, les guirlandes de feuillages pétrifiées à la corniche des monuments nouveaux.

A table, les jeunes femmes amies de sa sœur contaient la vie nouvelle du Luxembourg, où s'agitaient les membres du Directoire. On ne parlait que de « dîners grecs », et de « festins gymnastiques ».

Certain jour, à l'imitation des patriciens engoués des choses helléniques, on servit, chez Praxi-Blassans, « le brouet spartiate » : les convives se régalèrent avec cette bouillie où se mêlaient la farine de sarrasin et le hachis de porc. Inclinant leurs cheveux nattés à la Porcia, les dames se délectèrent. Mais une discussion éclata entre les *démophilhellènes*, qui avaient le culte de l'hellénisme pur, et les partisans de madame Tallien, qui inclinaient plutôt vers l'amour de la mode romaine. De ces dernières était Aurélie. Au contraire, Praxi-Blassans ne leur pardonnait pas d'avoir mis des bagues à tous les doigts de leurs pieds, en bas de soie tissée selon la forme des orteils, lors d'une fête. La plupart des convives mâles exagéraient ce goût des merveilleuses : afin de réagir contre l'art hellénique et jacobin, ils portaient des boucles d'oreilles et des cadenettes roussies à la teinture, que relevaient des peignes courbes. Parmi ce monde, l'austère Cavrois, immobile dans son raide habit bleu, le menton juché sur les tours de sa

cravate, émettait des sentences prudentes pour intéresser une dame vêtue en odalisque, avec des pièces d'or sur les seins, et qu'un fort rhume de cerveau contraignait à tirer sans cesse son mouchoir du réticule pendant le long de sa chaise romaine.

— Monsieur de Talleyrand engage beaucoup le général à l'action...

— Il voudrait en faire son bras droit, dit l'odalisque...

— Une main, plutôt, pour prendre et pour garder.

— Fi ! la vilaine langue !...

Mais ils s'extasièrent sur le goût du pain où l'on avait mis du cumin, comme faisaient les Grecs. Bernard trouvait incommode de boire dans des coupes enguirlandées de violettes naturelles : on avalait les pétales des fleurs en même temps que le vin.

— La manie constituante de Sieyès... cria Praxi-Blassans.

— ... Vaut mieux que la dépravation de Barras ! interrompit l'odalisque. — Gohier ne voit rien, ni le jeu de Buonaparte, ni celui de son frère. — Croyez-vous au navire envoyé secrètement en Égypte par Cambacérès, Rœderer et Talleyrand, pour prier le petit Corse de revenir ? — Certes, si Lucien Buonaparte préside, il le doit à ces gens-là, à Rœderer, à Saint-Jean-d'Angely... — D'abord ils avaient offert l'aventure à Jourdan. — Il refusa, comme Bernadotte, comme Augereau. — Des naïfs ! — Des habiles ! — Des sages ! — Des vertueux ! — Des imbéciles !... — Et le peuple ? — Il boit. — Toute l'énergie nationale est soûle !... — Les Anciens ? Ils voulaient Pichegru avant Fructidor, ils veulent Buonaparte. — Les cinq cents têtes de bois ne les empêcheront pas. — Quel troupeau !... — Son café finit de f... le camp !... — Ils ont tâté Moreau. — Eh bien ? — Il a hésité. C'est sa manie ! Il avait hésité à dénoncer Pichegru ou à marcher avec lui. Il hésite entre supplanter Buonaparte ou le porter au pavois... — Moulin prétend les faire fusiller. — Il dissimule. Il faut le voir, l'échine en l'air devant le « Vainqueur des Pyramides !... » — Et lui ? — Lui, il allonge des phrases... Il se montre sous l'habit de l'Institut pour faire croire à son respect du civil... Il veut ; il ne veut plus. Il se laisse faire violence. Il a des

vapeurs. — Une femme ! — Et la sienne ? — La Beauharnais ?... — Elle rabat ses amants sur l'hôtel de la rue de La Victoire. — Il y a foule. — Un peuple ! — Sa bonne femme ! — Buonaparte voit trois cents hommes par jour. — Et sa femme aussi... Fi ! — Des sels ! — On meurt ! — Voulez-vous bien ne pas rire de la sorte, petite Messaline !

— Pourquoi nous marier,
Quand les femmes des autres,
Pour être aussi les nôtres
Se font si peu prier ?
Pourquoi nous marier ?
Que les chiens sont heureux !
. . . . . .
Deux à deux ils s'unissent,
Sans qu'on médise d'eux :
Que les chiens sont heureux !

Elle s'acheva parmi des murmures, la chansonnette de ce vieillard, ancien ami de Jean-Jacques ; en sa faveur, la compagnie tolérait encore le cynisme polisson du « retour à la nature »... Le jabot plein de sauces, il haussait le tremblement de ses mains jusqu'aux « repentirs » de sa voisine où dégouttait « l'huile antique ». Bernard supporta mal qu'Aurélie ne cessât de faire retentir sa joie aiguë.

Elle portait une robe de mousseline rose, venue jusque sous les seins, dont les deux poches d'un corsage en velours brun dessinaient les courbes inférieures. Autour du col, un ruban écarlate *à la victime* affichait encore ses opinions thermidoriennes, sa tendresse pour les guillotinées.

Cette prétention de perpétuer à table les souvenirs des exécutions terroristes déplut au soldat. Il trouvait Aurélie, ce soir, agitée, sans grâce. A travers le lorgnon de merveilleuse aidant sa réelle myopie, elle dévisageait les femmes et les hommes. Ses paroles tendaient à la travestir en ci-devant que la Révolution ruina.

— Buonapâ-té a donné sa paôle d'honneu de nous rendre la fo-êt de Blassans... On l'a promis encô-e à madame de Coislin, à la princesse de Guéménée, en compensation de ses bois de Lorient, et à la marquise de Créqui !...

— Talleyrand tient bureau de promesses ! ricana quelqu'un.

— Oui, môssieu, rue d'Anjou, à l'hôtel de Créqui... Le suisse vous indique les heû de guichet.

Et d'éclater de rire, comme si elle avait dit la chose la plus spirituelle du monde.

Aurélie lui coupait les discours en criant à tue-tête :

— Avez-vous lu Pigault ?... Faut lî Pigault, mon cer !

Ou bien, si Cavrois, pour excuser les audaces de Talleyrand, louait cet esprit qui jugeait de façon parfaite les hommes et les États, l'enfant s'occupait tout à coup des camées suspendus aux oreilles de son voisin et lui demandait le nom de l'orfèvre qui les restaurait, à Rome... Sa voix de tête décrivait le char d'Apollon, dont le relief se détachait en blanc sur l'agate. Elle vantait la délicatesse de l'artisan.

— Les proclamations sont déjà tout imprimées, rue Christine, chez Demonville... Allez-y voir. Vous demanderez de ma part le citoyen Bouzu, qui tient l'état de prote. Regnault a signé le bon à tirer. Bouzu le montre à qui veut ! — annonçait Cavrois dominant les cris de sa belle-sœur. — Cela serait plaisant. — Quelles balivernes ! C'est le millième complot que les nouvellistes imaginent. — Tout le monde veut jeter les avocats à la rivière... Bouzu comme vous et moi ! — Le général Lefebvre a promis le concours de la division de Paris. — A d'autres ! — Les Anciens sont convoqués pour sept heures, aux Tuileries. — La bonne histoire ! — A-t-on oublié les hommes de Fructidor ?... Ils voteront la translation à Saint-Cloud. Les généraux feront cortège à Buonaparté. — Ou Buonaparté aux Anciens. — Morbleu ! mossieur, voici enfin le sabre qui va racler l'ordure ! — La crasse tient bon. — Bernadotte marcherait contre lui. — Et l'argent ? — Oui, l'argent ? — L'argent ?... Il a pillé l'Italie. — Il a trouvé deux millions chez les fournisseurs. — Bah ! il leur a promis la guerre ? — Mon père a envoyé trente mille livres ! dit étourdiment Aurélie.

Un silence s'ensuivit. L'ami sénile de Jean-Jacques essaya d'entonner une autre chansonnette gaillarde. Sa face cadavéreuse et riante bavait sur la haute cravate de mousseline soulevant les bajoues fripées. Il commença :

Lubin a dit à Colette :
Prends ma houlette...

On l'interrompit. Il retomba assis, en secouant la tête, comme si tout lui semblait absurde.

Il souriait de ces gens qui portaient une attention infinie aux imminences des complots. Il en avait tant vu depuis Louis le Bien-Aimé et la Fête de la Fédération ! Il haussa les épaules, battit une marche avec sa tabatière contre son assiette, au fond de laquelle un centaure peint tirait de l'arc.

— Vous me la baillez belle, tous !... Est-ce qu'Augereau a pris le pouvoir après Fructidor ? Ou ce petit Corse, après Vendémiaire ?... La liberté épouvante la tyrannie !

Il tapa du poing, et le vin sauta de sa coupe jusque sur ses manchettes de dentelle.

On se levait. On laissa les sièges romains en acajou, raides, ornés de serpents de cuivre, les bouillottes à trois lumières sous leurs abat-jour de tôle verte, et, sur le marbre de la table, les fruits amoncelés dans la claire-voie des corbeilles de Pomone en faïence dorée.

Bernard quittait toujours avec soulagement ces agapes qui, commencées vers quatre heures, duraient jusqu'à sept, aux chandelles.

Il souffrait le dépit d'avoir admiré Amélie et de l'apercevoir maintenant presque vulgaire.

L'impatience visible encore sur les traits du mari le confirma dans sa remarque. Praxi-Blassans entreprenait-il un discours, écoutait-on attentivement ses réflexions sur les manigances de la diplomatie, sa femme se plaignait d'une dent qui la faisait gémir soudain. Et chacune de s'empresser pour extraire de son réticule des sels britanniques, pour agiter les plumes de son éventail... D'autres fois, si l'ami de Talleyrand révélait les origines du formidable complot organisé depuis Fructidor, avec Roger-Ducos et Sieyès, Aurélie se levait, gentille, tendre, glissait sur la cire du parquet afin d'interrompre par un baiser silencieux l'ennuyeuse période :

— Voilà des chôses qu'il ne me dit zamais, à moâ... Il pâ-le aux aût-es ; moâ, il ne me dit rien, le scélé-at !...

Et, assise sur le coin du siège, elle entourait de ses bras, de son affection craintive, la tête fatiguée de l'époux qui souriait péniblement.

Par bonheur, l'entrée d'un homme illustre, celle de Sieyès, par exemple, l'attirait vers ce visiteur nouveau. Elle répandait ses grâces en révérences de cour. Le citoyen directeur, d'un sourire affable, saluait, inclinait devant tous sa tête crépue, se rengorgeait dans le double menton qui écrasait les tours de sa cravate, puis vite se dérobait, courant à l'un, à l'autre, récitant ses brochures. Aux dames, il montrait la cicatrice d'une blessure reçue au poignet, lorsque l'abbé Poulle tira sur lui deux coups de pistolet.

— Pitt avait mis l'amorce, mesdames !...

Ou bien, c'était Constant de Rebecque, l'astre du salon que présidait madame de Staël ; ses longs cheveux et ses favoris encadraient la carrure d'un front et d'un nez grecs que lorgnaient les merveilleuses.

— Non, monsieur ! criait Sieyès ; je me rejetterai plutôt dans le jacobinisme. La royauté ne reparaîtra plus céans !... Eh ! contre elle, contre Coblentz, nous avons des outils merveilleux : les généraux de la République.

— Buonaparte ?

— Lui et les autres ! La pensée de la Nation fécondera le monde à la pointe des baïonnettes françaises !

Bernard ne l'aimait point. Au contraire, il se trouva plein de sympathie pour Moreau, dont la taille rigide, la physionomie large, aimable, les yeux francs et grands, la jolie bouche sensuelle le séduisirent. Des cheveux sans poudre, réunis en une courte queue, découvraient un front monumental, et seyaient bien à l'homme en habit de général, dont les revers vastes se chargeaient de feuillages d'or. Présenté, Bernard énonça toute son admiration pour les guerres d'Allemagne, et exprima le souhait de prendre une leçon de tactique à la suite du grand capitaine.

Ils causèrent. Moreau déclarait modestement n'avoir point assumé la mission de désunir les conseils, parce qu'il se reconnaissait incapable de lutter subtilement contre l'ambition, l'intrigue, l'intérêt. Buonaparte lui paraissait l'homme nécessaire à qui rien ne répugnerait. Il le loua. Comme Ber-

nard, jaloux de cette gloire, médisait, le général sourit et caressa les plumes tricolores de son chapeau :

— Les hommes sont bas ; il convient qu'on les mène avec les moyens indispensables. Laissons cette besogne à qui elle plaît. Pour moi, j'aspire au repos. Croyez-moi, monsieur l'adjudant : une chaumière, un cœur d'épouse adorée, les fruits du champ cultivé par nos mains, l'eau fraîche de la source...

Et, les regards mouillés, il se perdit dans l'éloquence à la mode depuis Jean-Jacques, les yeux aux glands d'or de ses courtes bottes où finissaient deux jambes osseuses culottées de casimir blanc.

Il fut entendu que Bernard obtiendrait sa nomination de lieutenant, et qu'il suivrait Moreau à l'état-major de l'armée qu'on assemblait sur le Rhin.

Heureux, le jeune homme fut en avertir Caroline délaissée dans sa robe blanche, au bas des cannelures d'une colonne ionique. Joseph Cavrois accaparait Moreau, de la part de Talleyrand qu'on aperçut alors, gras du ventre, en redingote marron, en perruque poudrée, traînant son pied-bot malaisément autour des chaises. Sa bonne humeur riait à tous.

— Hein ! dit Caroline, si notre père pouvait nous voir !...

La sage jeune femme s'émerveillait, humble et rougissante. Elle calcula ce que les moulins d'Arras fournissaient à la troupe, et ce que produiraient les tanneries pour les harnais des guerres nouvelles. Sa grosse tête ronde, joufflue, méditative, murmurait des additions difficiles. Elle entretint Bernard des constructions à finir, là-bas ; elle redouta le coup de sang qui menaçait l'aveugle ; l'indiscipline du petit Augustin la tourmentait.

— Nous le formerons, dit Bernard.

Un éclat de voix d'Aurélie monta jusqu'au lustre. Admirée par vingt jeunes femmes bruyantes, aux yeux ivres, elle ne voyait point son frère ni sa sœur.

— Ce joli hussard ? interrogeait l'une.

— Mon frère.

— Un cœur !

— Imaginez-vous, ma chère, il n'ose point sortir le soir, par pudeur !

— L'innocent !

— Ze vous zure, cela devenait inquiétant, paôle d'honneu !...

— Et alors ?...

— Alô, zai engazé une pécore de bon visage... Cette fille qui po-te à rafraîchir dans les chambres...

— Et ?

— Et ils sacrifient à Vénus, entre chien et loup, quand Zulma lui monte le quinquet !... Paôle d'honneu ! Paôle d'honneu ! ma belle !

En fusées, les rires s'éternisèrent.

PAUL ADAM

(A suivre.)

UNE CONVERSATION

AVEC

FERDINAND IV

— MARS 1813 —

Lorsqu'en 1812 Ferdinand IV et Marie-Caroline, les Bourbons chassés de Naples par Murat et réfugiés à Palerme, avaient remis aux mains de leur fils, François, proclamé Vicaire Général, le gouvernement de la Sicile, et avaient consenti l'abolition du régime féodal et la constitution de Juin, ils avaient cédé à contre-cœur devant la menace de douze mille hommes de troupes anglaises et les impérieuses exigences du capitaine général lord William Bentinck. L'énergique et violente Marie-Caroline, trahie une première fois par la nonchalante et imbécile inertie du roi, prépara longuement sa revanche : le 9 mars 1813, Ferdinand rentrait à l'improviste à Palerme, et déclarait reprendre le pouvoir. Bentinck, résolu à briser la résistance de la reine, s'emporta, menaça, exigea le départ immédiat de Marie-Caroline, fit avancer les troupes anglaises. Le 16 au matin, le roi affolé manda au Palais le duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe, son gendre par son mariage, en 1809, avec la princesse Marie-Amélie des Deux-Siciles. Le lendemain, Ferdinand

cédait, remettait à nouveau le pouvoir aux mains de son fils, et sortait de Palerme. Trois mois plus tard, Marie-Caroline quittait la Sicile en exilée, escortée jusqu'au cap Spartivento par une frégate et deux corvettes anglaises.

Un hasard m'a fait découvrir au *Record Office (Foreign Office, Sicily*, volume 91, Annexe 6 à la dépêche n° 16 de lord William Bentinck à lord Castlereagh) le récit que le duc d'Orléans rédigea de cette incroyable et tragi-comique conversation du 16 mars. En transmettant cette relation à son gouvernement, Bentinck faisait les plus grands éloges du concours zélé et désintéressé que Son Altesse Sérénissime lui avait donné « dans une affaire qui touchait de si près au salut de la famille royale et aux intérêts de l'Angleterre ».

COMMANDANT WEIL

Palerme, ce 17 mars 1813.

Hier, 16 mars, à huit heures et demie du matin, je reçus un billet du Roi, dont voici la traduction[1] :

« Faites-moi le plaisir de venir au plus vite chez moi, ayant un besoin absolu de vous parler d'une chose qui m'intéresse extrêmement ainsi que toute notre famille. En attendant, croyez-moi toujours le même,

» Votre très affectionné beau-père,

» FERDINAND, ROI. »

Je me rendis immédiatement chez Sa Majesté. Le Roi me dit :

— Je me trouve dans le plus grand embarras.

— Votre Majesté peut dire plus, Elle est dans un danger imminent.

— Eh ! je le crois aussi...

Il faudrait écrire un volume pour rapporter tout ce qui a

1. « Toutes mes conversations avec le Roi se passaient en italien, mais je les rends en français. » — *(Note du duc d'Orléans)*.

été dit par le Roi et par moi dans cette première conversation qui a duré plus de deux heures, et, par conséquent, je dois me borner aux principales remarques de Sa Majesté et à mes réponses, et ce sera peut-être encore trop long.

Le Roi se plaignit de ce que lord William avançât[1] qu'il y avait toujours eu de la mésintelligence entre son gouvernement et celui de la Grande-Bretagne. Il me dit :

— Cela est faux, très faux! J'ai toujours été dans la plus parfaite intelligence avec l'Angleterre, et l'Angleterre n'a jamais eu un allié plus fidèle que moi.

— Mais, Sire, lui dis-je, il me semblait au contraire qu'il y avait eu des plaintes continuelles de la part de l'Angleterre contre le gouvernement de Votre Majesté.

— Ah! cela oui, reprit le Roi, vous avez raison. Oh! je suis juste et de bonne foi. Vous avez raison, il y a toujours eu des plaintes, mais elles étaient sans fondement.

— Cela peut bien être, Sire, mais enfin, puisqu'il y a eu des plaintes, lord William a donc raison de dire qu'il y a toujours eu de la mésintelligence.

— Eh bien, à la bonne heure, continuez la lecture.

Lord William avançant que le Roi n'avait jamais coopéré comme il l'aurait dû à la défense de la Sicile et qu'il en avait toujours laissé le poids aux troupes anglaises, le Roi me dit :

— Ah! ceci pourtant est un peu trop fort, tandis que j'ai toujours eu plus de troupes que mes moyens ne me permettaient d'en payer!

— Oui, Sire, mais malheureusement Votre Majesté ne peut oublier qu'en 1810, lorsque Murat vint en Calabre avec toutes ses troupes, et que les Anglais vous demandèrent d'envoyer des troupes à Messine, vous ne l'avez point fait.

— Ah! mon Dieu, oui, me dit-il, cela n'est que trop vrai, vous n'avez que trop raison, c'était une grande faute.

— Votre Majesté se rappelle-t-Elle que, dès le printemps de cette année, j'avais moi-même soumis une opinion par écrit à Votre Majesté sur la nécessité d'arranger avec les chefs

1. Dans sa Note officielle, que le roi fit lire immédiatement au duc d'Orléans. Cette note énonçait les griefs de l'Angleterre, et menaçait le roi d'une rupture de l'alliance, s'il refusait de céder.

anglais un plan général de défense et de coopération pour la défense de la Sicile, que Votre Majesté m'avait fait la grâce de vouloir que j'allasse à Messine pour faire cet arrangement avec les chefs anglais, mais que, ma personne n'ayant pas été agréable à cette époque, ni aux Anglais, ni aux personnes qui avaient la confiance de Votre Majesté, l'affaire en resta là, rien ne fut conclu, et Votre Majesté n'envoya pas un homme pour coopérer à la défense du royaume?

— Je m'en souviens à merveille, reprit le Roi, que voulez-vous que je vous dise? Je suis juste et franc, je vous dis que vous avez raison. Dieu, qui voit mon cœur, sait si j'ai jamais voulu manquer, mais cela a été une grande faute.

— Oui, Sire, mais c'est que ces fautes-là laissent des traces indélébiles et qu'il devient bien difficile de les réparer.

— Ah! sans doute; que voulez-vous que je vous dise? Vous avez raison; continuez la lecture.

Lord William se plaignait qu'en 1811 le Roi avait réuni et entretenu à Palerme une force étrangère considérable dans des vues hostiles pour l'Angleterre, et qu'il avait fomenté parmi ses troupes des sentiments également hostiles à l'Angleterre. Le Roi s'écria :

— Quelle absurdité que celle-là! est-il possible d'entendre de sang-froid de ces choses-là? Cela n'est-il pas horrible? Venir me dire ces choses-là, à moi, le meilleur allié que l'Angleterre puisse avoir, à moi, qui ai perdu deux fois le royaume de Naples pour être fidèle à l'alliance anglaise!

— Mais, Sire, si Votre Majesté me permet une observation, il est cependant de fait que Votre Majesté avait réuni ici une force de soldats étrangers d'environ vingt mille hommes, par conséquent le double de ce que Votre Majesté pouvait raisonnablement entretenir, et que d'une part on croyait en imposer aux Anglais par cette réunion, de l'autre on croyait se mettre en mesure de défendre Palerme contre eux, s'ils l'attaquaient. Sa Majesté la Reine n'en faisait pas mystère, et, si Votre Majesté me permet de le dire, cela était absurde, car cette réunion de troupes que vous ne pouviez pas payer, que vous ne pouviez pas armer, que vous ne pouviez pas nourrir, suffisait seule pour vous rendre, par famine, aux Anglais. Je l'ai dit cent fois à la Reine.

— Eh ! qui peut nier cela ? me dit le Roi ; moi, je l'ai toujours dit, c'était une absurdité que cette réunion de troupes ; cela ne pouvait nous servir qu'à nous casser le col. J'en conviens franchement, c'était une grande faute. Ah ! sur cela vous avez toute raison.

— Je suis bien aise que Votre Majesté approuve mon opinion.

— Eh ! il n'y a rien à dire à cela.

— Et Votre Majesté ne peut pas disconvenir non plus que le langage de toutes ses troupes était en général hostile à l'Angleterre, et que quiconque osait professer de l'attachement ou de la partialité pour l'Angleterre était suspect et mal vu de la Cour. Elle sait que je l'ai éprouvé moi-même d'une manière assez pénible, et malheureusement Elle ne peut pas avoir oublié non plus que pour être protégé ou avancé, ou seulement pour ne pas être accusé de trahison, il fallait se piquer de haïr l'Angleterre et les Anglais. Votre Majesté ne peut pas avoir oublié tout cela.

— Eh ! sûrement non, que je ne l'ai pas oublié. Que voulez-vous que je vous dise ? Moi, je suis de bonne foi. Tout cela n'est que trop vrai. Mais enfin, continuez la lecture.

Quand j'arrivai à la partie de la note de lord William qui était relative à la Reine, le Roi m'arrêta et me dit :

— Cet article est terrible. De cela, je dois en convenir, il est terrible. Je suis persuadé que la Reine n'a jamais correspondu directement avec les Français. Elle n'a jamais voulu le mal. *Ma, figlio mio, ha fatto imprudenze; ne ha fatto assai, assai*[1]. Ce que dit Bentinck, que ses agents à Messine correspondaient avec les Français, est une chose certaine.

— Quoi ! Sire, cela est certain ?

— *È certissimo, e questo lo so io*[2].

— Mais, Sire, si de telles choses étaient vraies, Votre Majesté doit sentir combien il était fâcheux pour Elle de ne pas les empêcher.

— Eh ! sûrement que c'était fâcheux pour moi ! Croyez-vous que je ne le sente pas ? Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

1. « Mais, mon fils, elle a fait des imprudences ; elle en a trop fait, trop. »

2. « C'est incontestable, et je le sais bien. »

Je n'ai jamais pu sentir toute cette canaille, tous ces espions qu'a la Reine! Ah! tout cela n'approche pas de moi!

— Non, Sire, oh! non, cela, on sait parfaitement que Votre Majesté est inaccessible à ces gens-là. Mais, Sire, vous êtes le Roi, et, étant le Roi, il est bien fâcheux pour vous de n'avoir pas fait cesser ces intrigues, parce que je ne peux pas vous dissimuler, Sire, qu'étant Roi, vous en êtes responsable.

— Responsable! Je suis responsable de ce que je fais, moi; mais pour être responsable de ce qu'elle fait, Dieu m'en délivre!

— Oui, Sire, mais si les espions de la Reine étaient des espions français...

— Eh! cela est certain, me dit-il, en m'interrompant : *se vi dico che lo sono tutti quanti*[1].

— Eh bien! Sire, alors il fallait chasser toute cette canaille de vos États et en interdire l'entrée à tous les autres.

— Cela aurait été mieux, mais enfin cela ne s'est pas fait. Que voulez-vous que je vous dise? Cela ne s'est pas fait et c'est fini.

— Mais, Sire, c'est que les choses finissent bien mal quand elles finissent comme cela, et c'est alors qu'on arrive à des conséquences irrémédiables, à des embarras et à des dangers tels que ceux où Votre Majesté se trouve aujourd'hui, et alors on ne sait plus comment en sortir.

— Eh! cela je le comprends comme vous, savez-vous? Mais que voulez-vous que je vous dise? Notre Seigneur est mort sur la croix pour racheter le genre humain. Il a supporté ses souffrances avec patience et résignation. Moi je dois en faire autant. Je dois me résigner de même aux châtiments que Dieu m'envoie en expiation de mes péchés, et j'espère en Dieu, qu'il me donnera la force de le faire en vrai chrétien, ce que je suis, grâce à Dieu, et que Dieu soit béni et que sa volonté soit faite.

— Sire, tous vos malheurs et ceux de la Reine viennent de l'illusion sur la grandeur de votre puissance.

— Mais cette illusion-là, moi je ne me la fais pas du tout, savez-vous? Tout au contraire.

1. « Puisque je vous dis qu'ils le sont tous. »

— Tant mieux, Sire, mais la Reine se la fait et je le lui ai dit bien des fois.

— Ah ! la Reine, oui ; mais pas moi. Moi je ne désire que la paix et la tranquillité, et je voudrais déjà être sous terre afin qu'on me laissât tranquille. Je voudrais être mort, Dieu le sait.

— Sire, j'espère que Votre Majesté vivra encore de longues années et qu'Elle trouvera la paix et la tranquillité sur terre.

— Oh ! Dieu le veuille ! mais je n'en sais rien.

— Moi je m'en flatte, mais pour cela, Sire, il faut que Votre Majesté s'adapte aux temps où Elle vit ; il ne faut pas qu'Elle fasse des entreprises qu'Elle ne peut pas achever et qui la mettent toujours à deux doigts de sa perte, parce que comme cela Elle se perdra infailliblement.

— Eh ! cela je le comprends comme vous, savez-vous ?

— Oui, Sire, mais quoique Votre Majesté le comprenne, Elle s'embarque sans cesse dans des entreprises de toute espèce, et, par exemple, cette fois-ci, quand vous êtes venu reprendre le pouvoir, voyez où cela vous a conduit.

— Oh ! Jésus Marie, n'en parlons pas. Je l'ai fait parce que je n'ai pu déterminer la Reine à partir de la Ficuzza[1] qu'en lui promettant de le faire... Elle est partie, j'ai dû tenir ma parole. J'ai repris le pouvoir. Laissons tout faire à Dieu ; que sa sainte volonté soit faite et que Dieu soit béni !

— Mais, Sire, pardonnez-moi de dire que même quand cette promesse à la Reine de reprendre le pouvoir aurait été un motif suffisant pour le faire au milieu de toutes les difficultés, de tous les inconvénients et de tous les dangers qui se présentaient, il a été au moins bien maladroit de faire connaître cette promesse à lord William. Car cette révélation ne pouvait que l'exciter à insister encore plus fortement sur le départ de la Reine en lui donnant une preuve aussi forte de son influence sur Votre Majesté.

— Vous n'avez que trop raison, cela a été une grande maladresse ! mais que voulez-vous ! elle est faite à présent !

— Votre Majesté a été bien mal conseillée. Elle s'est fait un

1. Un des châteaux du Roi, sorte de rendez-vous de chasse situé au milieu des bois, au pied du Bussamara.

mal irréparable. Et cette manière furtive dont on a déterminé Votre Majesté à venir reprendre le pouvoir sans en rien dire à personne !...

— Ah ! quant à cela, je l'ai fait pour que personne ne vînt au-devant de moi, qu'il n'y eût pas d'acclamations, comme je savais bien qu'il y en aurait si le secret n'en était pas bien gardé.

— Il me semble que Votre Majesté n'aurait jamais dû faire cette démarche sans la participation de lord William Bentinck ; mais on croyait par là lui en imposer, l'intimider ; on a toujours l'air de croire que le déploiement de la puissance de Votre Majesté doit en imposer. Hélas ! Sire, ce déploiement-là produit un effet bien différent, il ne fait que montrer votre faiblesse à découvert.

— Hélas ! dit-il avec un soupir, ce n'est que trop vrai.

— Votre Majesté avait senti la nécessité d'entamer une négociation avec lord William Bentinck avant de reprendre le pouvoir, et il semble que la raison exigeait de la conclure, d'une manière ou d'une autre, avant de faire la démarche de venir tout à coup annuler le Vicariat au milieu de cette négociation.

— Que voulez-vous que je vous dise? La Reine était partie et je le lui avais promis.

— Mais Votre Majesté aurait toujours dû conclure sa négociation. Cette négociation ne pouvait se terminer que de deux manières. Ou les demandes de lord William auraient paru inadmissibles à Votre Majesté, et alors Elle aurait dû nécessairement renoncer à reprendre le pouvoir, ou Elle aurait accédé à toutes ses demandes, et alors lord William lui aurait déclaré à son tour que, tout étant arrangé, Elle pouvait revenir prendre le pouvoir. Quelle différence pour vous, Sire ! Au lieu d'entrer dans votre capitale furtivement et en cachette, le prince, votre fils, avec tous les grands du royaume, les chefs de la nation et tout le peuple auraient été vous recevoir hors des portes de la ville. Lord William Bentinck y aurait été lui-même avec tous les chefs anglais. Les troupes anglaises auraient formé la haie dans les rues avec les vôtres ; vous seriez entré dans la ville avec toute la pompe royale, au bruit des cloches et de l'artillerie. Vous auriez été comme en triomphe, au milieu des acclamations générales, assister au *Te Deum* d'actions de grâces à la cathédrale. Rien n'eût été

plus beau pour vous, Sire, et rien n'eût été plus efficace pour étouffer toutes les divisions et réunir tous les partis. Voilà ce qui était digne de vous, digne d'un Roi, et voilà ce qui serait arrivé si vous aviez agi de concert avec le ministre d'Angleterre ; mais vous avez suivi des conseils contraires, et vous voyez où cela vous a conduit !

— Ah ! ne le dites pas. Je ne sais que trop la sottise que j'ai faite. Que voulez-vous que je vous dise ? *Ho fatto una bestialità*, je vous le dis sincèrement ; j'ai fait une bêtise, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Elle est faite !

— Hélas ! oui, Sire, elle est faite, mais c'est parce qu'elle est faite qu'il est difficile de la réparer.

Dans le courant de la conversation, j'eus encore occasion de faire sentir au Roi la grande faute qu'il avait commise en refusant de recevoir les preuves que lord William lui avait dit avoir de la correspondance de la Reine avec les Français, et je lui dis, à ce sujet, qu'il aurait dû faire de deux choses l'une : ou aborder la question franchement, si la Reine se sentait de force à en soutenir l'examen, et confondre les calomniateurs, ou, dans le cas contraire, engager lord William à étouffer l'affaire et la finir en faisant partir la Reine pour l'Allemagne, comme Sa Majesté avait toujours dit qu'elle voulait le faire. Le Roi convint, sur cela comme sur tout le reste, que j'avais raison, mais que je ne savais pas ce que c'était que faire faire quelque chose à la Reine quand elle ne voulait pas le faire, que je lui rendrais un grand service si je pouvais lui trouver un moyen de la faire partir, mais que je ne savais pas tout ce qu'il avait souffert sur ce point, qu'on le tourmentait pour qu'il la chassât, mais qu'il ne le pouvait pas, qu'elle était sa femme, qu'il en avait eu dix-sept enfants, et qu'il ne pouvait pas la chasser comme cela.

— Mais, Sire, lui dis-je alors, si Votre Majesté, son mari et son roi, ne croit pas pouvoir le faire, comment peut-Elle croire que moi, son gendre, je puisse y parvenir ou seulement m'en mêler ? Elle doit sentir que je ne le peux pas !

— Tâchez au moins de lui faire donner de l'argent par Bentinck ; car on veut que je la maintienne sur ma liste civile, et je ne le peux pas. Cette liste civile est si peu de chose que je ne peux pas m'en tirer, et la Reine est abîmée de dettes.

Elle a ses diamants en gage. Il n'y a pas moyen de se tirer de tout cela.

Alors je représentai au Roi qu'on s'y était bien mal pris; que d'abord la Reine parlait sur l'Angleterre d'une manière qui était peu propre à lui obtenir des secours pécuniaires de ce côté-là et qui rendait embarrassant pour elle d'en recevoir.

— Eh! ce que vous dites là n'est que trop vrai, savez-vous? Mais la Reine, que Dieu la bénisse, elle parle, parle. Elle se fait bien du mal, et à moi aussi. Que ne fait-elle comme moi! Moi, je ne parle pas. J'enrage souvent tout aussi bien qu'elle, mais je ne dis rien. Je sais me taire. Plût à Dieu qu'elle le sût aussi!

*
* *

Quand j'eus fini de lire le projet de Note du Roi, Sa Majesté me remit un billet de sa main et signé de lui, qui était conçu en ces termes : *Ceci est ma réponse à la Note de lord William Bentinck*. Je lui rendis le billet et la note, en lui disant :

— Sire, il m'est impossible de me charger de porter cela à lord William Bentinck.

— Mais pourquoi donc?

— Parce que, Sire, excepté la concession que Votre Majesté fait au sujet du prince de Cassaro[1] qu'Elle déclare n'être plus ministre, Elle se contente de répéter les mêmes arguments, de s'en tenir aux mêmes moyens que lord William Bentinck a déjà déclaré plusieurs fois qu'il ne trouvait pas satisfaisants, et que, par conséquent, le résultat de cette note sera, selon moi, qu'il dira à Votre Majesté : *qu'Elle persiste dans ses évasions et qu'il procédera aux hostilités*. Et je ne suis pas celui qui portera la note qui les fera éclater. Je supplie Votre Majesté de m'en dispenser.

— Mais je ne veux pas de ces hostilités, savez-vous? Je n'en veux pas du tout.

1. Prince de Cassaro, ministre de l'intérieur et de la justice dans le cabinet imposé le 28 mars 1812 par lord William Bentinck au Vicaire général. Le prince de Cassaro n'en resta pas moins un des plus chauds partisans des droits de la famille royale, un des plus ardents adversaires de Bentinck et du nouveau régime qu'il voulait implanter en Sicile.

— Il faudrait que Votre Majesté eût perdu la raison pour en vouloir. Mais si pourtant Elle ne veut pas adopter les seules mesures par lesquelles Elle puisse les arrêter, les hostilités arriveront tout comme si Elle voulait les faire arriver. Et que Votre Majesté y prenne bien garde. Une fois qu'il y aura eu des hostilités, adieu tous les traités par lesquels l'Angleterre est liée à vous. Elle n'aura plus rien à observer envers vous que les lois de la guerre. Vous serez traité en *vaincu*, et la Sicile en conquête.

— Eh! cela n'est que trop clair; croyez-vous que je ne l'entends pas comme vous?

— Mais, Sire, si Votre Majesté l'entend, il me semble que Votre Majesté doit empêcher les hostilités de commencer, à quelque prix que ce soit. Sire, je sais qu'on a beaucoup dit à Votre Majesté que l'Angleterre voulait s'emparer de la Sicile; moi, j'en doute beaucoup, et je trouve clair que jusqu'à présent elle ne l'a pas voulu. Mais si Votre Majesté lui résiste, ou si, *en ayant l'air de céder*, Elle ne cède pas *réellement*, alors, de deux choses, l'une: ou Elle fournira à l'Angleterre de bons prétextes pour se justifier de prendre la Sicile, si tel est son désir, ou, au moins, Elle oblige l'Angleterre à le faire, même contre son gré si elle ne s'en soucie pas: car il est évident que l'Angleterre veut qu'on fasse sa volonté en Sicile, et il est certain que ni Votre Majesté, ni personne, ne pourra plus régner en Sicile que par la permission de l'Angleterre.

— Eh! cela, je le comprends tout comme vous.

— Eh bien! si Votre Majesté le comprend, qu'Elle agisse en conséquence, qu'Elle prenne pour règle de sa conduite qu'Elle doit toujours faire ce que veut l'Angleterre, et qu'en lui cédant Elle ne peut courir aucun risque, parce qu'il est probable que, par ce système, Elle donnera plus satisfaction à l'Angleterre, et que si, au contraire, l'Angleterre avait un désir secret de s'emparer de la Sicile, la complaisance de Votre Majesté lui ôterait tous les prétextes dont elle aurait besoin pour amener la réalisation de ses vues.

— Eh bien, puisque vous ne voulez pas porter ma note à Bentinck, qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

— Sire, de l'envoyer chercher vous-même, de lui deman-

der vous-même ce que vous devez faire pour donner satisfaction à l'Angleterre, et de le faire au plus vite, franchement et sans aucune réserve.

— Mais Bentinck ne me demande que quatre points. Dès que je lui cède ces quatre points, tout est dit, et, si au lieu de cela je vais lui demander ce qu'il veut, il me fera peut-être de nouvelles demandes... Je lui accorde les siennes et tout est fini.

— Sire, si Votre Majesté veut relire la note de lord William, Elle verra qu'il demande plus que les quatre points, puisqu'il demande que Votre Majesté prenne des mesures efficaces pour la sûreté présente et future de la constitution, etc. Pouvez-vous, Sire, vous tirer de ce vague-là sans vous être expliqué avec Bentinck, et ne vaut-il pas mieux pour vous en finir une bonne fois pour toutes et savoir à quoi vous en tenir, que de continuer plus longtemps dans le vague, dans l'incertitude et la crainte de ce que vous ne connaissez pas?

— J'ai une répugnance infinie à voir lord William. Cela ne s'arrange pas bien entre nous. Voyez-le, vous, parlez-lui de ma part; mais, moi, je ne peux pas discuter avec lui.

— Eh bien, Sire, si Votre Majesté ne veut pas le voir, soit. Elle se prive, selon moi, du moyen le plus efficace et le plus noble de savoir à quoi s'en tenir; mais Elle ne le veut pas, soit. Elle veut que j'aille le demander à lord William. Sire, c'est une commission très délicate pour moi, et je ne manque pas d'ennemis autour de votre personne qui s'efforceront d'envenimer tout ce que j'aurai fait. Mais enfin, Sire, si vous croyez que je puisse vous être utile, je suis prêt à l'entreprendre. Je désire seulement, Sire, que vous vouliez m'écrire une note de votre main, dans laquelle vous diriez « que, comme vous n'avez d'autre intention que celle d'entretenir l'harmonie et l'union la plus parfaite entre l'Angleterre et vous, vous me chargez de demander à lord William ce que vous devez faire pour cela, étant bien décidé à faire tout ce qui dépendra de vous pour y parvenir ».

— Non, me dit le Roi, je ne veux rien écrire; allez-y tout simplement et parlez-lui de ma part.

— Mais, Sire, oserais-je vous demander d'abord pourquoi vous ne m'écririez pas ce que vous voulez que je dise? ensuite,

si vous ne sentez pas que lord William attachera plus de prix à quatre lignes de votre main qu'à tout ce que je dirai et que Votre Majesté pourra désavouer?

— Ah! me dit-il, c'est que, si je vous donnais cette question par écrit, lord William me ferait peut-être des demandes embarrassantes; il me demanderait peut-être d'abdiquer, et je ne veux pas abdiquer. Je n'abdiquerai jamais, — continua-t-il en élevant la voix, comme s'il voulait m'en imposer.

— Sire, si lord William veut en venir à l'abdication de Votre Majesté, croyez bien qu'il saura en venir là sans le papier que je lui demande. Moins vous ferez de pas envers lord William, plus vous le mettrez à son aise, s'il veut en venir à la rupture de l'alliance et à l'anéantissement des traités.

— Cela peut bien être, mais je ne veux pas écrire cela. Dites-le, vous, de vive voix!

— Alors, Sire, ce ne sera pas ma faute si lord William ne met pas autant de confiance dans ce que je lui dirai de votre part qu'il serait nécessaire qu'il le fît pour le bien-être présent et futur de Votre Majesté. Je la prie d'y penser.

— Non, j'aime mieux que vous parliez.

— Eh bien, Sire, c'est comme Votre Majesté voudra, c'est une commission où je n'ai, pour ainsi dire, à trouver que des désagréments, mais, si je puis contribuer à sauver Votre trône et à empêcher l'interruption de l'harmonie entre l'Angleterre et vous, je me tiendrai pour trop heureux. Votre Majesté n'a qu'à me dire ce qu'Elle veut que je dise de sa part à Bentinck, je le lui dirai exactement, et je Lui redirai tout aussi exactement ce que Bentinck voudra que je lui dise de sa part.

— Eh bien, me dit le Roi, voici ce que je désire que vous lui disiez de ma part. Bentinck me demande quatre points : 1° le départ immédiat de la Reine, 2° le renvoi de Cassaro du ministère, 3° la convocation du Parlement pour le 1er avril, 4° de faire sortir du royaume plusieurs étrangers dont il me donnera la liste.

» Sur le premier point, vous lui direz que je désire que la Reine parte le plus tôt possible ; mais que d'une part je ne peux pas la chasser, que de l'autre elle ne peut pas partir

sans en avoir les moyens, et vous verrez quels sont ceux que Bentinck peut donner pour cela. Vous lui direz qu'il faut de l'argent et des moyens de transport.

» Sur le second, vous direz à Bentinck que Cassaro n'est plus ministre, et que j'ai fait, hier au soir, la dépêche à ce sujet-là.

» Sur le troisième, que j'ai fait aussi la dépêche pour la convocation du Parlement et qu'elle est là sur mon bureau ; que ce n'est pas ma faute si elle n'a pas été faite plus tôt, mais celle de Castelnuovo qui ne m'en a envoyé la minute qu'hier au soir, quoique je la lui aie fait demander tous les jours depuis 8 jours.

» Sur le quatrième point, que je ne désire pas plus que lord William qu'il y ait *des mauvaises gens* en Sicile, et que, dès qu'il en aura donné la liste, je l'examinerai avec soin et impartialité pour lui donner toute satisfaction.

» Relativement aux mesures efficaces pour la sûreté présente et future de la Constitution, vous lui demanderez ce qu'il veut dire, et si c'est *l'abdication*, dites-lui que *je n'abdiquerai jamais*, et rappelez-lui que lui-même m'a dit que je ne devais jamais abdiquer.

— Sire, lui dis-je alors, il ne m'appartient sûrement pas de donner une opinion à Votre Majesté sur une matière aussi délicate lorsqu'Elle ne me la demande pas. Mais il me semblerait que l'abdication assurerait sa tranquillité future plus efficacement que toute autre mesure.

— Sûrement, me dit-il, mais c'est que, quand on a abdiqué, on ne peut plus en revenir, au lieu qu'en se bornant à suspendre seulement l'exercice du pouvoir on peut toujours revenir. Je veux cesser de gouverner, comme il est dit dans ma note, mais je n'abdiquerai pas, dites-le bien à Bentinck. Dites-lui bien aussi que je ne veux pas d'hostilités, et que quant à moi je n'en commettrai pas très certainement.

***

Après cette longue et pénible conversation, je m'en allai chez lord William m'acquitter de la commission du Roi et, ayant écouté de mon mieux ce qu'il voulait que je dise en

réponse à Sa Majesté, je retournai chez le Roi à trois heures, selon ce que le Roi m'avait ordonné ; et, le Roi ayant commencé par me demander :

— Eh bien! où en sommes-nous? Bentinck est-il content?

Je lui répondis :

— Sire, je dois malheureusement dire à Votre Majesté qu'il ne l'est pas.

— Et qu'est-ce qu'il veut donc? quand je lui cède tout ce qu'il demande.

— Sire, c'est que malheureusement il ne voit pas la chose comme cela. D'abord, Sire, je dois vous dire que je ne suis pas arrivé à un moment favorable. Car lord William venait de recevoir des avis que Votre Majesté avait envoyé des ordres à des colonels de volontaires de se préparer : on lui a dit, au prince de Trabbia[1] et au duc de Cruillas, qu'on ne regarde pas comme bien disposés pour l'Angleterre ; et il lui a été dit, en outre, que Votre Majesté répandait de l'argent dans le peuple, qu'Elle avait appelé les consuls des Métiers, etc.

— Tout cela est faux, me dit le Roi, très agité. Je vous prie de dire au plus vite à Bentinck que tout cela est faux, que je lui donne ma parole de Roi et d'homme d'honneur que je n'ai donné aucun ordre à aucun colonel des volontaires. Oh, quelle absurdité! Tout cela est inventé par des coquins qui ne veulent que le trouble. Au contraire, j'ai dit à tout le monde : Tenez-vous tranquilles, que personne ne bouge. Vous voyez qu'après que Bentinck a pris aussi mal les acclamations qui m'ont été faites quand j'ai été à la cathédrale, je ne suis plus sorti de chez moi. Je suis enfermé depuis huit jours, je n'en peux plus, je suis malade, je ne dors plus, je ne mange plus. Si ceci dure, j'en mourrai. Oh! ceci est vraiment une belle histoire! et c'est que ce n'est pas une plaisanterie, savez-vous? Lord William va peut-être m'arriver avec ses troupes, me planter du canon sur la place et tirer à mitraille dans mes fenêtres. Oh! Jésus Marie! Et c'est que je n'en veux pas de sa canonnade, savez-vous? *Non ne voglio affatto*[2]. Je n'en veux

1. Il s'agit ici du fils d'un des plus fidèles serviteurs de la famille royale.

2. « Je n'en veux pas du tout. Jamais de la vie! »

pas du tout. Et vous ne savez peut-être pas la belle algarade qu'il m'a faite un moment après que vous étiez sorti de chez moi? Il m'a envoyé une note pour me dire que, si dans vingt-quatre heures il ne recevait pas de moi une réponse satisfaisante, les hostilités commenceraient.

— Oui, Sire, je le sais, lord William me l'a dit.

— Eh bien, ce sera donc demain matin qu'il va m'arriver avec son canon?

— En vérité, Sire, je ne peux rien dire sur cela. Tout ce que je peux faire, c'est de supplier Votre Majesté de ne pas attendre, pour faire ce que lord William désire, qu'il en vienne aux extrémités, parce que, quand une fois le fracas a commencé, on ne sait plus où cela s'arrête. Les conséquences d'un fracas sont incalculables.

— Eh! à qui le dites-vous? croyez-vous que je ne le sais pas aussi bien que vous? Je suis plus vieux que vous. J'ai soixante ans passés. Quand le tapage commence, on ne sait plus où cela s'arrête. Et c'est que Bentinck n'entend rien! Il va arriver avec tout ce vacarme! Mais enfin, qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Sire, sur le premier point, lord William m'a dit que Votre Majesté disait toujours la même chose et qu'il ne voyait pas que cela assurât le départ de la Reine. Il dit, Sire, que, pour des moyens pécuniaires, il n'est pas autorisé à en fournir, qu'il a écrit à son gouvernement pour en avoir l'autorisation, qu'il n'a pas eu de réponse, et qu'ainsi il ne le peut pas et qu'il l'a déjà fait dire deux fois à Votre Majesté. Que, quant aux moyens de transport, il en fournira autant que la Reine en voudra, mais sur la côte sud de la Sicile, pas de ce côté-ci. Il donnera une frégate pour la Reine et des transports pour les effets, et la Reine sera transportée dans tel lieu que Sa Majesté jugera à propos. Lord William m'a de plus chargé de dire à Votre Majesté que le départ de la Reine devait être immédiat, et que, si Sa Majesté veut encore écrire en Autriche avant de s'y rendre, elle devait aller attendre la réponse ailleurs qu'en Sicile.

— Oh! Jésus Marie! et comment veut-il donc alors que je la fasse partir?

— Sire, je ne peux que répéter exactement ce que lord

William m'a dit. Votre Majesté sait qu'il m'est extrêmement désagréable d'avoir à Lui répéter des choses aussi pénibles, et que je ne peux pas me mêler de faire partir la Reine dont je suis le gendre. C'est déjà bien assez de devoir répéter ce que lord William m'a dit.

— Mais où veut-il donc qu'elle attende la réponse d'Autriche ?

— Partout ailleurs qu'en Sicile ; à Malte, à Cagliari, partout où elle voudra.

— Cagliari serait le meilleur endroit ; pour Malte, elle ne voudra pas en entendre parler ; mais croyez-vous que les Anglais la laisseront tranquille à Cagliari ?

— Sire, je le crois, mais je n'en sais rien ; mon opinion est que la Reine y sera tranquille, si elle s'y tient tranquille.

— Eh ! je vous entends. Vous avez raison. Qu'est-ce que dit Bentinck sur les autres points ?

— Sire, relativement à Cassaro il m'a paru fort mécontent.

— Comment, il n'est pas content qu'il soit mis hors du Ministère ?

— Il est très content de cela, Sire ; mais c'est que Votre Majesté ne m'avait pas tout dit. Bentinck m'a fermé la bouche en me disant que, tandis que Cassaro sortait du Ministère sur sa demande...

— Oui, dit-il en m'interrompant vivement, je le faisais *Maggiorduomo maggiore* (Grand Maître de la Maison du Roi). Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? Bentinck veut-il que je renvoie un serviteur comme cela sans lui donner une marque de mon regret d'être obligé de le faire.

— Sire, Bentinck ne m'a pas dit cela, mais il trouve que cette grande charge de Cour donnée à un individu dont il exige la sortie du Ministère, n'est pas analogue à ce désir d'union avec l'Angleterre dont Votre Majesté m'a chargé de lui renouveler l'assurance.

— Oh ! Jésus Marie ! il me fallait encore cela, cela me manquait !

— Sire, sur le troisième point, celui de la convocation du Parlement, lord William est parfaitement satisfait de ce que Votre Majesté m'a chargé de lui dire.

— Eh ! trop heureux au moins qu'il soit content de quelque chose ! Dieu en soit loué ! Et sur le quatrième ?

— Sire, sur le quatrième, lord William est content aussi de ce que Votre Majesté lui a fait dire ; mais, comme de raison, il se réserve de voir la manière dont Votre Majesté accueillera la liste d'étrangers à renvoyer qu'il lui présentera.

— Eh ! cela est tout simple. Oh ! moi, je suis juste. Il a raison, d'ailleurs ; moi aussi je veux voir la liste avant de rien dire.

— Oui, Sire, c'est entendu, ceci est un point suspendu de part et d'autre.

— Et sur le reste, qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Sire, sur le reste j'ai trouvé lord William très boutonné ; il m'a dit qu'il ne trouvait pas nécessaire d'entrer en détail sur cela, qu'il était habitué à ce qu'on épluchât tout ce qu'il disait, tout ce qu'il proposait, avec mauvaise foi et malignité. Votre Majesté me pardonne. Je dois dire ce qu'il m'a dit, que Votre Majesté savait aussi bien que lui ce qu'Elle devait faire pour agir franchement dans le sens de la Constitution et dans l'esprit de l'alliance anglaise ; que si Elle voulait le faire, il lui était facile de l'en convaincre, mais que si Elle ne le voulait pas, comme il avait tant de sujets de le croire, il était inutile qu'il s'expliquât, et que, par conséquent, il ne voulait rien dire, qu'il attendrait ce que ferait Votre Majesté. Je ne dois pas vous cacher non plus, Sire, que ces communications verbales inspirent peu de confiance à lord William et le préparent toujours à s'attendre à des désaveux.

— Mais si personne ne veut lui porter mes Notes, qu'est-ce que je peux faire ? Est-ce qu'il vous a parlé de l'abdication ?

— Il en a été question, Sire, mais vaguement. Lord William nie qu'il ait *jamais* conseillé à Votre Majesté *de ne pas abdiquer*. Il dit qu'il ne l'a jamais *exigé*, mais, qu'au contraire, toutes les fois qu'il en a été question, il a toujours dit *que ce serait une bonne mesure*, et qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de la *conseiller* à Votre Majesté.

— A moi il ne me l'a jamais conseillée.

— Il me semble qu'il me l'avait dit et qu'il l'avait dit aussi à la Reine.

— Ah ! à la Reine, il peut l'avoir dit, mais pas à moi.

— Cela se peut bien, Sire.

— Mais qu'est-ce qu'il veut ?

— Je n'en sais rien, Sire, il ne me l'a pas dit ; quoiqu'il m'ait dit l'avoir conseillée parce qu'il la croyait une bonne mesure et, par conséquent, il est clair qu'il la désire.

— Lui avez-vous dit que je *n'abdiquerai jamais* ?

— Je lui ai dit que Votre Majesté m'avait dit de le lui dire.

— Lui avez-vous dit que j'étais prêt à quitter le gouvernement et à le remettre à mon fils?

— Votre Majesté ne m'a pas chargé de dire cela à lord William, et, par conséquent, je n'ai pu le lui dire.

— C'est vrai, je ne vous en ai pas chargé : je me le rappelle à présent, mais croyez-vous qu'il sera content?

— Votre Majesté sait qu'il est impossible de le deviner. Lord William s'est très peu ouvert sur tout cela... Si Votre Majesté veut mon opinion personnelle sur cela, j'en doute beaucoup, et je sais qu'après la malheureuse démarche que Votre Majesté a faite de venir reprendre le pouvoir au milieu d'une négociation sur cet objet, lord William exigera au moins une promesse de Votre Majesté de ne plus le faire sans le consentement exprès du ministre ou du gouvernement anglais, et encore je ne sais s'il s'en contentera. Cette promesse faite par Cassaro et Circello[1] au sujet du départ de la Reine, a fait dire sur les promesses de Votre Majesté des choses si désagréables que je ne peux pas les Lui redire, mais qui peuvent peut-être empêcher lord William de s'en contenter. Je ne peux pas préjuger les intentions de lord William. Si Votre Majesté veut que je retourne chez lui pour les lui demander, je le ferai immédiatement.

— Non, doucement, me dit le roi, il faut que j'y pense ; mais c'est qu'avec cette note des vingt-quatre heures, Bentinck ne me donnera pas le temps; il va m'amener son canon et le tapage commencera, et Dieu seul sait ce qui en résultera ! Si on pouvait au moins obtenir un répit ! Ah ! si vous pouviez le faire, vous me rendriez un bien grand service !

1. Don Tommaso di Somma, marchese Circello, ministre des Affaires étrangères de Ferdinand IV de juillet 1805 au 28 mars 1812. Remplacé à cette date, sur l'ordre de Bentinck, par le prince de Belmonte di Ventimiglia.

— Sire, je l'entreprendrai si Votre Majesté le juge à propos, mais il faut au moins que vous m'autorisiez à promettre à lord William que vous lui donnerez demain une réponse satisfaisante.

— Oui, je promets cela très volontiers. Allez-y seulement bien vite, et donnez aussi de ma part le démenti le plus formel et le plus catégorique à l'histoire de Trabbia et de Cruillas.

— Je le ferai, Sire; mais Votre Majesté s'aperçoit que ce sont encore des promesses verbales.

— Eh ! mais, attendez donc, voyons donc un peu d'abord ce dont il se contente.

— J'ai peur, Sire, que cela me soit difficile à pénétrer par des promesses verbales, parce qu'il craindra toujours qu'Elle ne les nie et me désavoue.

— Bentinck peut se reposer sur ma parole. Aussi allez-y seulement et tâchez d'arranger cela, qu'il me donne un répit.

— Votre Majesté sera obéie.

Et je m'en allai directement chez lord William, qui se déclara très satisfait de ce que le Roi m'avait chargé de lui dire au sujet de Trabbia et de Cruillas, et qui consentit à donner encore la journée du lendemain au Roi pour faire ses réflexions.

Le Roi me chargea encore de dire à lord William que le prince de Cassaro lui avait offert d'aller à Castelvetrano[1] pour engager la Reine à quitter la Sicile, mais que Cassaro ne voulait y aller qu'autant que lord William lui donnerait par écrit qu'il ne croyait pas qu'il y allât pour d'autres objets. Je dis au Roi qu'il me semblait impossible que lord William donnât d'avance cette déclaration à Cassaro, que probablement le succès du voyage serait ce qui fixerait l'opinion de lord William sur son véritable objet, mais que pourtant je lui en parlerais comme le Roi le voulait.

J'en parlai, en effet, à lord William qui envisagea la chose comme je l'avais prévu, et je le dis au Roi le lendemain matin.

*
* *

Le lendemain, 17 mars, à 9 heures du matin, je me rendis chez le Roi selon l'ordre qu'il m'en avait fait donner la veille au soir.

1. Castelvetrano, à environ cent vingt kilomètres sud-ouest de Palerme.

Je rendis compte à Sa Majesté de la satisfaction de lord William sur la parole que Sa Majesté m'avait chargé de lui porter au sujet des préparatifs des volontaires et des mouvements populaires, et je lui dis qu'en considération de la promesse de lui donner une réponse satisfaisante dans la journée, lord William consentait à la lui accorder encore, mais que sans cette promesse il aurait commencé les hostilités à midi.

— A midi? reprit le Roi, et qu'est-ce qu'il aurait fait à midi?

— Sire, je n'en sais rien, mais il a dit qu'il aurait commencé les hostilités.

— Oh! Jésus Marie! il serait arrivé avec son canon!

— Probablement, Sire, mais enfin vous avez la journée et il faut se dépêcher d'en profiter.

— Eh! sans doute, oh! bon Dieu! dans quelle position je suis! dans quelle affaire je me suis embarqué là. C'est pour l'expiation de mes péchés que Dieu m'a infligé ce terrible châtiment; mais je dois adorer sa justice, je dois tout supporter et me résigner à tout. Que sa sainte volonté soit faite! Écoutez, vous pouvez dire à Bentinck que voici ce que je compte faire. *Je remettrai de nouveau le pouvoir à mon fils comme Vicaire général;* je promettrai de ne me mêler de rien, et Bentinck verra comme je tiendrai cette parole. En outre, je promettrai *verbalement* à Bentinck de ne jamais reprendre le gouvernement sans le consentement *(senza l'annuenza)* du ministre et du gouvernement d'Angleterre, et, cela fait, je m'en irai dès ce soir aux *Colli*[1] tâcher de me remettre de cette horrible secousse et de ne plus m'occuper que du salut de mon âme. Bentinck se contentera de cela, n'est-ce pas?

— En vérité, Sire, je ne peux pas prendre sur moi de le dire. Je vois déjà dans ce que Votre Majesté vient de me dire une petite clause à laquelle je suis sûr que lord William objectera.

— Et quelle est-elle donc?

— Sire, c'est que votre promesse de ne pas reprendre le pouvoir sans le consentement de l'Angleterre soit donnée *verbalement*. Lord William n'en voudra pas comme cela.

1. Un des châteaux royaux.

— Eh bien ! allons, je la donnerai *par écrit,* mais seulement qu'elle reste un secret absolu entre son gouvernement et moi, et qu'on n'aille pas la publier aux quatre coins de la ville.

— Sire, je lui dirai que Votre Majesté en désire le secret.

— Et comme cela il sera content, Bentinck ?

— Sire, il m'est impossible de le savoir... Et qu'est-ce que Votre Majesté juge à propos de me dire sur la Reine ?

— Sur la Reine ? rien du tout. Que voulez-vous que je vous dise sur la Reine ? Je ne peux pas la faire partir ! Bentinck ne veut pas donner d'argent ! Il ne veut pas donner de garantie à Cassaro pour son voyage ! Que Dieu soit béni, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Mais, Sire, c'est que Votre Majesté sait par expérience que cet article-là est un objet premier pour Bentinck, et si Votre Majesté ne me charge pas de quelque annonce sur ce point, autant vaut qu'Elle ne me charge de rien.

— Mais, que voulez-vous ? je ne peux pas la faire partir de force, cela m'est impossible. Si, au moins, Bentinck voulait donner de l'argent !

— Sire, j'en ai encore reparlé hier à lord William, et il m'a dit que, pour moi qui connaissais l'Angleterre, je devrais sentir et comprendre combien il était difficile d'y faire donner de l'argent pour la Reine, parce que le gouvernement devait forcément s'adresser au parlement pour cela, et que l'opinion publique en Angleterre était si défavorable à la Reine que les ministres ne se souciaient pas d'en demander pour elle.

— Et cela je le comprends bien aussi, me dit le Roi.

— Lord William me disait à ce sujet-là que, si cet argent pouvait être arrangé comme une partie du subside, comme un don à Votre Majesté, alors il pourrait y avoir plus de facilités.

— Et cela serait excellent ! s'écria le Roi. Lord William pourrait être bien tranquille. Il n'a qu'à me donner l'argent à moi, et je lui réponds que la Reine n'en aura pas un sol, à moins qu'elle ne soit hors de Sicile. Ah ! sur cela, il n'y a qu'à me laisser faire. Moi, moi, j'arrangerai cette affaire-là, qu'il me donne seulement l'argent et je me charge du reste.

— Oui, Sire, mais c'est que je crois que lord William n'a

de pouvoirs pour cela que dans le cas où Votre Majesté abdiquerait ; au moins, c'est ce que j'ai entrevu. Lord William m'a lâché cela dans la conversation, et, quand je lui ai demandé s'il m'autorisait à vous le dire, il m'a dit que *non*.

— Oh ! me dit le Roi, j'ai su l'année passée que, si j'avais voulu abdiquer, les Anglais m'auraient donné beaucoup d'argent ; ils m'auraient donné des monts d'or. Mais je ne l'ai pas voulu, je ne l'ai jamais voulu.

— Je croyais que Votre Majesté l'avait voulu l'année passée, la Reine me l'avait dit.

— Non, non, je ne l'ai jamais voulu, et puis, je ne voudrais pas avoir l'air de vendre mon abdication. Ce n'est pas pourtant que mes affaires pécuniaires ne soient bien mal arrangées... Et cette malheureuse liste civile qui n'est votée que pour un an ! il y a de quoi s'en désespérer !

— Sire, c'est encore un point dont j'ai parlé à lord William, et peut-être ne serait-il pas impossible d'obtenir que l'Angleterre vous la garantisse.

— Oh ! ce serait une chose sainte, me dit-il. Plût à Dieu qu'ils le voulussent ! La garantie de la liste civile est un traitement annuel donné à moi, à charge d'entretenir la Reine hors de Sicile. Oh ! cela ne sera pas mal.

— Eh bien ! Sire, c'est une chose que l'Angleterre peut faire. Ils ont de tels moyens... On ne peut avoir d'argent que de l'Angleterre. C'est une des choses qui font que partout les peuples désirent les Anglais : c'est que toujours ils apportent de l'argent. Les Anglais enrichissent tous les peuples chez lesquels ils vont et payent leurs vassaux au lieu d'exiger d'eux des tributs, comme nous l'avons toujours vu dans l'histoire, et comme le font les Français, qui ne laissent pas un écu où ils passent, et qui réduisent les souverains et les princes à la mendicité.

— Mais si on pouvait arranger tout cela avec Bentinck ?

— En vérité, Sire, je crains que Bentinck n'ait de pouvoir sur tout cela que dans le cas où Votre Majesté abdiquerait.

— Eh bien, me dit le Roi en me fixant, je veux bien abdiquer, mais c'est à une seule condition, c'est que Bentinck *me donnera par écrit qu'il a l'ordre de son Gouvernement de m'y forcer :* alors, j'abdique.

Dans une partie subséquente de la conversation, le Roi me dit que, si Bentinck exigeait son abdication, il convoquerait lui-même le Parlement et leur demanderait s'ils voulaient qu'il abdiquât.

— Sire, tout ce que je vous souhaite, c'est que Votre Majesté arrive au plus vite à s'entendre avec Bentinck, parce que si, une fois, il en vient aux hostilités, il pourra être trop tard, et l'abdication de Votre Majesté pourra même lui être indifférente.

— Eh ! cela, je le comprends tout comme vous. Mais moi, de ces hostilités, je n'en veux pas, je vous l'ai dit, je le dirai à tous, je n'en veux pas, je n'en ferai pas.

— Tant mieux, Sire, mais ce qu'il faut empêcher, c'est qu'on n'en commette pas contre vous.

— Eh bien! pour cela, allez chez Bentinck, dites-lui ce que je vous ai dit, sur ma volonté de remettre le pouvoir à mon fils, ma promesse de ne me mêler de rien, ma promesse écrite à Bentinck de ne pas reprendre le pouvoir sans le consentement de l'Angleterre. Allez, et que Dieu vous accompagne.

— Mais, Sire, Votre Majesté ne me dit rien sur la Reine. Que veut-Elle que je dise à Bentinck sur cela ?

— Que voulez-vous que je vous dise sur cela? Je ne peux pas la faire partir de force. Je n'y peux rien !

Je retournai chez lord William, qui fut peu satisfait de la réponse que je lui apportai sur la Reine, et je lui dis que j'espérais avoir fait quelque bien à cette affaire par mes conversations avec le Roi, et qu'au moins je croyais pouvoir me flatter de n'y avoir pas fait de mal, mais que je ne voyais pas ce que je pouvais y faire davantage, que ma position était trop délicate pour que je pusse continuer plus longtemps à être l'intermédiaire de commissions aussi épineuses, et que je le priais de trouver bon que je me retirasse.

Lord William entra pleinement dans ma manière de juger ce qui me convenait de faire, et, fort de son approbation, je retournai chez le Roi pour prier Sa Majesté de me permettre de me retirer de cette négociation.

Dès que je fus seul avec le Roi, il me dit :

— Eh bien ! où en sommes-nous ?

— Il ne l'est *(sic)* pas du tout, Sire.

— Comment! il n'est pas content que je me retire du pouvoir et que je le remette à mon fils en donnant les deux promesses dont je vous ai parlé?

— Sire, il est peut-être content de cette partie des propositions de Votre Majesté, et peut-être ne l'est-il pas. Je n'en sais rien. Nous avons très peu parlé de cela, parce qu'il revenait toujours à l'article de la Reine, et, comme je n'avais rien de satisfaisant à lui dire sur cela, je lui ai dit que je n'y pouvais rien, et que, par conséquent, j'allais me retirer de cette négociation, et actuellement je suis venu prier Votre Majesté de me faire la grâce de me le permettre.

— Eh! comment cela? Point du tout. Vous me ferez beaucoup de peine et vous m'embarrasserez beaucoup. Vous vous êtes conduit là dedans à ma pleine satisfaction.

— Votre Majesté est trop bonne et je suis bien heureux d'avoir pu lui donner satisfaction et obtenir son approbation. Mais je n'ai plus rien à faire. Sire, lord William est déterminé à ce que la Reine parte immédiatement et, si Votre Majesté ne s'y décide pas volontairement, lord William la fera embarquer de force. Voilà, Sire, tout ce que je peux dire à Votre Majesté, et ceux qui Lui disent autre chose La trompent. Mais, en attendant, comme la négociation paraît s'attacher à ce point-là, je vous supplie de permettre que je me retire. C'est autant par sentiment de devoir que par convenance. Votre Majesté en ferait autant à ma place.

— Eh! sûrement j'en ferais autant! mais cela me gêne beaucoup, et, si je ne renoue pas cette affaire, qui sait ce qui m'arrivera demain? Bentinck va m'arriver avec ses canons, ses troupes, et tout le train va commencer. Mais il faut que je trouve quelqu'un pour vous remplacer. Vous avez raison, je le vois.

— Sire, puisque Votre Majesté daigne m'approuver, qu'Elle me permettre de Lui demander de m'écrire deux lignes qui exprimassent sa satisfaction.

— Ah! cela n'est pas nécessaire entre nous.

— Votre Majesté est bien bonne, mais Elle n'ignore pas que j'ai beaucoup d'ennemis, et un billet fermerait la bouche à mes calomniateurs. Pourquoi ne m'écrirait-Elle pas ce qu'Elle daigne me dire?

— Écoutez, je vous le dirai franchement, c'est que cela dépendra de l'heureuse terminaison de l'affaire *(del felice esito dell'Affare)*. Comment puis-je juger autrement de ce que vous avez dit ou de ce que vous n'avez pas dit à lord William Bentinck?

— Votre Majesté entend que celui qui ne peut changer ni les termes de lord William, ni les vôtres, sera responsable de la brouillerie qui peut éclater entre eux. Je remercie Votre Majesté de me l'avoir dit, car je ne l'aurais jamais imaginé, et cette leçon me servira de règle à l'avenir, surtout pour des commissions aussi délicates, aussi désagréables que celles-ci. Je m'appuyerai sur ma conscience et sur ma mémoire qui est bonne, et je m'embarrasse peu de ce qu'en diront certaines gens.

— Ah! me dit le Roi, on me calomnie aussi, et, quand on se conduit bien, on doit dédaigner tout cela. *Addio. Vi benedico.* Que Dieu vous bénisse!

***

En sortant de chez le Roi j'allai chez le prince héréditaire qui était très curieux de savoir ce que c'était que ma négociation. Je le mis au fait, et il me dit qu'il s'attendait à ce que le Roi décampât dans la nuit.

— Songez à une chose, lui dis-je alors. Si le Roi vous appelle, n'acceptez aucun poste, ne prenez aucune cédule sans vous être concerté avec lord William. Alors vous vous donnez son support. Sans cela vous vous mettez dans de grands embarras, et vous prenez sur vous une grande responsabilité.

Il me serra la main, me remercia, me dit qu'il le ferait, et il l'a fait.

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS

ERNEST RENAN

Ernest Renan semble avoir été mis au monde « par décret nominatif de la Providence», — pour lui emprunter une de ses formules, — afin de montrer aux hommes ce que c'est que l'*intelligence*, en donnant à ce mot tout son sens, de quelle souplesse elle est capable, quelles extensions successives elle peut prendre, quelle action elle peut avoir même sur le caractère, quelles transformations naturelles elle peut subir, à quels jeux elle peut se livrer, dans quels écarts même, passagers et rapides, elle peut donner. — Personne ne fut plus que Renan, pour parler comme à l'époque classique, un homme d'*esprit*. Il était né pour avoir des idées et ne jamais se lasser d'en avoir, pour comprendre toutes les idées des autres et ne jamais se lasser de les comprendre au moins aussi bien qu'eux; pour vivre aisément, voluptueusement, et comme en son élément naturel, de la vie spirituelle la plus intense, la plus compréhensive et, de quelques contradictions qu'elle fût pleine, dès qu'il le voulait la plus harmonieuse. Un homme chez qui l'intelligence l'a emporté sur toutes les autres facultés et a dominé l'être toutentier, c'est Rena n.

Son caractère, son premier caractère, car il en eut au moins deux, ne s'y opposait pas trop. Il était doux, timide, patient et entêté. C'était de quoi tenir tout d'abord infiniment à ses idées, ce qui est un moyen de ne jamais en avoir. Mais il était curieux extrêmement, et d'une probité intellectuelle, aussi bien que morale, très forte. La curiosité et la probité sont même les deux sentiments qu'il a le plus honorés, preuve qu'il les sentait très puissants en lui. Il a toujours appelé la science une « haute curiosité », et il semble que c'est surtout à titre de curiosité qu'il la vénère; et l'acte dont il s'est le plus loué toute sa vie, et que du reste il a renouvelé plus d'une fois, est un acte de probité courageuse et de haute loyauté. C'est ce caractère, très beau d'ailleurs, que je dis qui n'a pas trop gêné tout d'abord l'essor de son intelligence conquérante. Assez curieux pour s'enquérir de toutes les idées, assez intelligent pour les saisir et pour en mesurer d'abord toute la portée, assez entêté aussi pour ne pas se détacher facilement de ses idées anciennes, restait qu'il gardât toutes ses anciennes idées en en acquérant sans cesse de nouvelles, qu'il élargît ainsi indéfiniment le cercle de ses conceptions, qu'il accueillît toujours sans jamais éliminer, jeu où ce qu'il y avait de puissant dans son intelligence trouvait son compte et où ce qu'il y avait d'alerte dans son intelligence trouvait son plaisir; et qu'enfin il devînt comme l'arène pacifique où toutes les idées possibles se jouent, se battent ou se groupent. — Et telle fut à peu près sa destinée, qui est celle d'un esprit s'enrichissant sans cesse, jouissant de ses richesses jusqu'à y prendre un certain goût de somptuosité et de faste, jouissant surtout de les acquérir et de les entasser sans confusion; mais s'en faisant quelquefois un amusement. — La vie de Renan, c'est une intelligence faisant fortune et qu'on surprend quelquefois en bonne fortune.

I

Il commença par la foi chrétienne dans toute sa pureté et dans toute sa rigueur. Il croyait avec naïveté, ardeur et joie. Ses premiers maîtres, qui furent des prêtres catholiques, lui

inspirèrent une vénération et un attachement dont la religion bénéficia et qu'il ne cessa jamais tout à fait d'avoir pour elle; car ses sentiments, tout comme ses idées, étaient tenaces et faisaient une place aux nouveaux arrivants, mais ne quittaient pas pour cela la maison. Ce qu'il croyait dans la religion, c'était toute la religion, comme on la lui enseignait, et cela devait passer; mais ce qu'il aimait dans la religion, et cela devait ne passer jamais, c'était l'élévation morale, l'austérité, la pureté, l'habitude de vivre avec une idée pure, de l'aimer, de s'en entretenir perpétuellement et de n'avoir pas besoin d'autre chose. Il y a des parties dans la religion qu'il ne me semble pas que Renan ait jamais senties très profondément. Ni la charité, ni l'humilité, ni l'instinct de fraternité humaine ne paraissent avoir été embrassés très ardemment par lui, encore qu'il ait connu ces sentiments. Mais le recueillement de l'âme en face, ou plutôt au sein du mystère, une vie intérieure très riche, très silencieuse et un peu jalouse, la retraite dans la contemplation : voilà ce qui prenait Renan d'une forte étreinte, ce qui a laissé sur lui une marque éternelle. La religion, pour lui, c'était « l'adoration perpétuelle », et il n'a jamais cessé entièrement d'être de cette religion-là.

Joignez-y un certain goût de la *dignité*. La religion, l'état ecclésiastique surtout, mais l'état d'âme religieux lui-même, étaient pour Renan une distinction. L'horreur de la vulgarité, des trivialités, des amusements grossiers, des plaisirs faciles, de l'habitude de penser bassement, de tout ce qui est un peu gros et un peu bête, était la moitié de la religion de Renan jeune. Il nous dit que, tout enfant, il ne se plaisait pas avec les garçons, craignait leurs jeux bruyants et leurs cris de joie, se plaisait mieux avec les petites filles tranquilles, sages et proprettes. L'influence des femmes, de sa mère d'abord, de sa sœur ensuite, fut immense sur lui. Son âme fut toujours féminine par bien des côtés. Il aima la religion un peu comme les femmes l'aiment et pour les raisons qui font qu'elles l'aiment. Il voyait, soit dans le prêtre, soit simplement dans l'homme religieux, un être qui se sépare du commun, un élu de lui-même qui se fait une place à part, qui cultive en soi certaines qualités d'esprit et d'âme par où il s'isole pour s'épurer. Non seulement cela n'est pas bien démocratique,

mais cela risque un peu de n'être pas très chrétien; mais il y a tant de façons très diverses de comprendre une religion et surtout de la sentir! Celle-là était la sienne. Il était d'Église. Dans la vaste humanité, un peu confuse et trouble, il lui plaisait de voir, circonscrite, retirée à une certaine hauteur, une société d'esprits non point raffinés, mais graves, réfléchis, réservés, et comme pudiques, disant un peu au reste du monde : *noli me tangere*; et il ne lui déplaisait point d'appartenir à une société ainsi faite.

Il était doux, il était bon, il était tendre; il n'était rien moins que familier. Sa timidité fière et un peu ombrageuse s'y opposait. Il lui faudra trente ans de succès et de caresses de la fortune et du monde venant le chercher, non pas pour qu'il le devienne, mais pour qu'il s'efforce et affecte un peu de le paraître, sans l'être jamais. La religion était pour lui une sélection, un moyen de se tenir un peu à l'écart pour se préserver des contacts rudes et des contagions avilissantes. Il y a des âmes qui ont comme un épiderme très sensible, et pour elles ce que nous appelons la société est une manière de promiscuité.

Presque en tous les temps, — et les religions à « mystères » et les philosophies ésotériques de l'antiquité sont là pour nous en faire certains, — les âmes de cet ordre ont cherché au sein de la société proprement dite une société religieuse, et au sein même de la société religieuse un sanctuaire plus réservé, plus ou moins défendu, plus ou moins cloîtré, aux bruits plus doux, aux gestes plus lents, à l'atmosphère plus calme, où la pensée, fût-elle la même, semble plus pure, comme étant plus pénétrée de silence. La religion catholique et l'état ecclésiastique furent pour Renan jeune une espèce d'Orphisme.

Et enfin ses instincts d'artiste y trouvaient une satisfaction qu'ils ne trouvèrent jamais nulle part autant que là, et qu'aussi bien ils y retrouvèrent toujours. Son esprit fut français; il a même dit gascon; mais son âme fut toujours bretonne, septentrionale plutôt; sa conception du beau, son goût poétique a toujours eu quelque chose d'antipathique au Midi. Il n'a jamais aimé franchement la littérature classique, même antique; et il a vraiment répugné à la littérature française antérieure à

Chateaubriand. Chez les modernes mêmes l'éclat violent de Victor Hugo l'a blessé. Un art un peu pâle et triste, évoquant des mers brumeuses, des côtes aux rochers noirs, des forêts mystérieuses, convient mieux à sa nature d'esprit. Quand il devient poète lui-même, il rappelle Ossian : « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent aux bords d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés que l'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel... J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui, prenant leur vol tous ensemble, obscurcissent le ciel. »

Ce goût, cet instinct artistique trouvaient un élément et un entretien dans la religion catholique telle qu'elle était pratiquée dans sa chère Bretagne. Ni le catholicisme méridional avec ses pompes somptueuses, son appareil d'opéra, ses dorures criardes, ne lui aurait agréé, ni, non plus, le catholicisme mêlé d'humanisme, littéraire, élégant, se plaisant aux jolis vers latins, fidèle aux traditions des Jésuites, et quand il rencontra cette forme particulière d'éducation religieuse, chez M. Dupanloup, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il en fut profondément blessé, scandalisé, humilié comme chrétien, froissé comme artiste, et en garda toujours contre la religion mondaine d'une part, d'autre part contre l'éducation classique, purement littéraire, comme une manière de ressentiment.

Mais il existe un esprit catholique d'une tout autre sorte, sérieux jusqu'à l'austérité, mélancolique jusqu'à la tristesse, dans lequel survit la profonde poésie du moyen âge. C'est celui dont nos cathédrales gothiques sont comme les témoins égarés et nous donnent, au milieu de nos villes modernes, la sensation étrange. Ce catholicisme-là est plus poétique et fait pénétrer en nous plus profondément la poésie propre aux races

septentrionales que tout Ossian et Shakespeare; et c'est de celui-là et de la poésie qu'il contient que Renan se pénétra jusqu'au fond de l'âme dans sa ville d'enfance, « vieille ville épiscopale, riche en poétiques impressions, grande cité monastique à la façon galloise et irlandaise », dans sa cathédrale hardie, aventureuse et troublante comme un rêve : « La cathédrale, surtout, très bel édifice du XIVe siècle, avec ses nefs élevées, ses étonnantes hardiesses d'architecture, son joli clocher prodigieusement élancé, sa vieille tour romane, reste d'un édifice plus ancien, semblait faite exprès pour nourrir de hautes pensées. Le soir on la laissait ouverte fort tard aux prières des personnes pieuses; éclairé d'une seule lampe, rempli de cette atmosphère humide et tiède qu'entretiennent les vieux édifices, l'énorme vaisseau vide était plein d'infini et de terreurs. »

Les premiers instincts, les plus forts, d'Ernest Renan, rêve indéfini s'égarant de pensée en pensée jusqu'aux profondeurs du ciel comme de flot en flot jusqu'à l'horizon de la mer armoricaine, goût de recueillement loin des foules bruyantes et vulgaires, soif de quelque chose qui soit à la fois sans borne, sans définition précise et très mystérieux et très doux, trouvaient là leur aliment, leur entretien, leur patrie et leur repos : « Ces temples me plaisaient; je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer; reine de ceux » qui gémissent..., rose mystique, tour d'ivoire, étoile du » matin. » Tiens, Déesse, lorsque je me rappelle ces chants, mon cœur se fond. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue. »

Tel fut Renan catholique. Spiritualisme profond, besoin d'appartenir à quelque chose qui ne soit pas la foule humaine, sens artistique tourné vers une beauté mélancolique et grave, voilà de quoi était fait son catholicisme, en dehors de la foi apprise et héritée. — Et nous verrons peut-être que, sauf la foi héritée et apprise, tout lui en est resté, même quand il y eut ajouté beaucoup d'autres choses.

II

La foi tomba quand il l'analysa, quand il y appliqua non plus seulement sa sensibilité ; mais son intelligence. Le christianisme est fondé sur sa connaissance du cœur humain, sur la médication des maladies de l'âme que sa connaissance du cœur humain lui a enseignée, sur les règles et préceptes de conduite intérieure et extérieure, personnelle et sociale qu'il a donnés au monde ; — c'est là son fondement moral, très profond, d'une solidité presque inébranlable et très probablement indestructible.

Il est fondé, d'autre part, sur l'idée providentielle, sur cette idée que Dieu, qui est bon, s'occupe de l'humanité, intervient dans sa vie par des actes de faveur et de grâce qui sont des infractions aux lois universelles de la nature, et est intervenu particulièrement comme en personne par la première et la seconde révélation ; — et c'est là le fondement proprement théologique du christianisme.

Il est fondé enfin sur sa suite même, sur ce que, de toute mémoire d'humanité, il a été annoncé par des prophéties, vérifié par l'accomplissement des prophéties, manifesté par la venue du Christ et son passage sur la terre, vérifié par l'authenticité et la concordance des histoires relatives à la venue du Christ, etc. ; — et c'est là le fondement historique du christianisme ; c'est le christianisme présenté comme une série de faits qui sont prouvés, qui concordent et, partant, qui forment un système recevable à la raison.

Les études que fit Renan au séminaire l'amenèrent à mettre en doute la légitimité de ce dernier fondement ; les études qu'il fit ensuite firent qu'il rejeta le second ; il n'a jamais eu un doute sur le premier.

L'exégèse, où il s'appliqua de toute l'ardeur et avec toute la loyauté d'esprit dont il était capable, eut pour lui ce résultat qu'il crut voir que le christianisme n'était pas fondé en fait. Cette authenticité et cette concordance des témoignages qu'on lui montrait, il la trouva factice et forcée. D'abord il n'y

trouva que des probabilités, ce qui est insuffisant pour l'affirmation; puis il n'y trouva plus même de probabilités assez fortes. Il arriva à cette conclusion : le christianisme n'est pas démontré par l'histoire; il ne doit pas se démontrer par l'histoire. Ce n'en était pas assez pour n'être plus chrétien, c'en était assez pour n'être pas prêtre. Car le prêtre catholique doit démontrer le catholicisme et par sa morale et par sa théologie et par son histoire, et la démonstration historique du catholicisme fait partie du dogme. Désespérément, courageusement, Renan renonça aux ordres. Il était encore chrétien, dans le sens un peu large du mot, sans doute; mais beaucoup plus que ne le sont bien des hommes qui fermement croient l'être.

Mais l'avidité de son intelligence et la tournure même d'esprit que ses études théologiques lui avaient donnée le jetèrent dans les lectures et les méditations philosophiques. Il y trouva assez vite, et probablement tout d'abord, un principe qui le frappa par son air de justesse, qui eut pour lui, dès qu'il lui apparut, et qui garda toujours pour lui le caractère de l'évidence. C'est le grand principe rationaliste que « Dieu n'agit pas dans le monde par des volontés particulières ». Cette idée, qui est d'un chrétien, Malebranche, d'abord n'est pas prouvée, ensuite contient en elle-même l'antichristianisme, et l'exclusion même de toute religion, et, pour parler franc, l'athéisme lui-même.

Elle n'est pas prouvée; elle est trop générale pour l'être. Que jamais aucun de nous n'ait vu un acte contraire aux lois de la nature s'accomplir et par conséquent avoir pour agent un être libre et puissant qui a des volontés particulières, je ne songe pas à le contester; que jamais un fait contraire aux lois de la nature ne se soit produit devant une académie des sciences, comme Renan aimait à le répéter, d'accord aussi; mais que *jamais*, et songez à ce que veut dire jamais, un fait contraire aux lois de la nature ne se soit produit, nous n'en savons rien du tout; et il est d'un dogmatisme effréné de le dire. Oui, sans doute, quand ce que nous connaissons de l'histoire du monde se réduit, comme connaissance un peu précise (et fort peu détaillée) à trois cents ans ou quatre cents ans, et quand, comme Renan l'a dit très spirituellement lui-même, « ce qu'on appelle l'histoire est l'histoire de la dernière heure, comme si pour comprendre l'histoire de France nous en étions réduits

à connaître ce qui s'est passé depuis une dizaine d'années ». Et oui, sans doute, quand, du reste, ce que nous connaissons des « lois invariables de la nature » est tout aussi borné et tout aussi fuyant sous nos prises que ce que nous savons de l'histoire du monde. Il est assez curieux de voir un homme abandonner le christianisme parce qu'il n'est pas prouvé historiquement, et s'emparer, pour y fonder sa conviction, d'un principe qui ne peut être prouvé qu'historiquement et qui ne l'est pas et qui ne le sera jamais. Ce principe, très satisfaisant du reste pour la raison, n'en est pas moins une simple affirmation, comme toutes les idées si générales qu'elles dépassent les bornes du contrôle humain.

Il faut remarquer de plus, comme j'ai dit, qu'il contient l'exclusion de toute religion, même naturelle, et conduit au pur athéisme, ce que Malebranche n'a pas remarqué, mais ce dont Renan a très bien fini par s'apercevoir. Si Dieu n'agit jamais par des volontés particulières, ce n'est point à dire qu'il n'existe point; mais il est pour nous comme s'il n'était pas; il se confond avec ces lois invariables de la nature où on l'emprisonne; il n'est plus qu'elles; il est la loi des lois, la loi suprême; mais rien qu'une loi. Le Dieu vivant n'existe plus. Et les hommes n'ont jamais adoré qu'un Dieu vivant, qu'un Dieu providentiel, qu'un Dieu qu'on peut prier, qu'un Dieu à qui l'on peut demander quelque chose, qu'un Dieu par conséquent capable d'agir par des volontés particulières. Toute religion est cela même : la confiance en un être que la nature n'asservit pas et qui peut quelque chose pour nous. — Et sans doute, ce Dieu est un Dieu de païens, nous le savons parfaitement; sans doute ce Dieu, tant qu'il ne sera pas dépouillé de toute puissance gracieuse ressemblant au caprice humain, aura quelque chose de l'ancien fétiche; sans doute on n'échappe pas complètement au paganisme tant qu'on prie et tant qu'on espère; mais il faut savoir aussi qu'à ce compte on n'échappe complètement au paganisme que par l'athéisme pur et simple, ou du moins par un athéisme pratique qui, sans nier Dieu, l'ignore, et à force de l'abstraire des préoccupations de l'âme en perd absolument la pensée. Un esprit subtil et raffiné se tire peut-être de ces difficultés par des adresses de dialectique ou d'abstraction; et nous ver-

rons assez cela ; mais l'humanité, ou croira au Dieu providentiel, ou cessera de croire en Dieu.

Au fond même, cette affirmation que Dieu n'agit point par des volontés particulières, quand on n'y échappe pas après l'avoir eue, comme a fait Malebranche, par des distinctions entre Dieu le père et Dieu le fils, quand on l'accepte pleinement et sans détour, et sans retour, elle est le signe qu'on ne croit plus. On ne l'aurait pas si l'on croyait encore ; car on ne croit pas en Dieu sans se le figurer, et l'on ne se le figure pas sans le voir plus ou moins comme un être vivant, comme un être agissant d'une manière analogue à notre façon d'agir, comme un être qui nous ressemble. L'infirmité de notre conception n'est pas la mesure de notre croyance, mais elle en est la marque. Si nous concevons Dieu un peu bassement, c'est que nous l'*imaginons*, avec notre imagination débile ; mais si nous ne l'imaginions pas, c'est que nous aurions cessé d'y penser. On peut considérer la négation du Dieu providentiel comme la limite extrême où cesse le Déisme convaincu, et comme le signe que Dieu s'est retiré de l'âme. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé », disait Dieu à Pascal. « Tu ne me verrais qu'agissant si tu songeais à moi », dirait Dieu à l'homme qui cesse de croire.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette limite qu'était arrivé Renan, et, cette fois décidément, il n'était plus chrétien. Mais nous allons voir que tout ce qu'il avait trouvé de particulièrement beau et précieux dans le christianisme, que tous les sentiments que le christianisme avait fait naître ou avait développés en lui, il trouva le moyen comme de les transporter dans un autre culte.

C'était en 1848, c'était l'époque où il écrivait l'*Avenir de la Science*, publié seulement quarante ans plus tard. Il était tout rempli alors de philosophie allemande, de science allemande et de « libéralisme » français. Fichte lui enseignait le culte de la science ; Herder la philosophie de l'histoire ; Hegel la théorie du « devenir » et de l'éternelle transformation ; le libéralisme français une confiance généreuse dans les promesses de l'avenir. Il accueillit tout cela, en donnant à tout cela un tour particulier, en y faisant pénétrer, pour ainsi parler, la plupart des sentiments qu'il avait jusque-là appliqués

à sa religion et qui se trouvaient comme sans emploi. La Science fut pour lui ce qu'avait été jusqu'alors la Foi. Il l'embrassa avec ferveur, avec une confiance absolue et avec une espérance sans bornes. Elle fut sa nouvelle divinité. — Ce ne sont pas ici des métaphores. Les termes qu'il employait à cette époque, en parlant d'elle, sont d'un croyant si enthousiaste qu'il en est jaloux et impérieux. Il méprise la science qui n'est qu'utile; il somme ce Dieu à nous donner le grand secret, d'être révélateur comme l'était l'autre; il lui dit qu'il n'est rien s'il n'est tout; il lui enjoint d'atteindre et d'ouvrir l'infini : « *La science ne vaut qu'autant qu'elle peut remplacer la religion*... Je ne connais qu'un seul résultat à la science, c'est de résoudre l'énigme, c'est de dire *définitivement* à l'homme le mot des choses, c'est de lui donner le symbole que les religions lui donnaient tout fait et qu'il ne peut plus accepter. » — « La science ne vaut qu'autant qu'elle peut rechercher ce que la révélation prétend enseigner. Si vous lui enlevez ce qui fait son prix, vous ne lui laissez qu'un résidu insipide. Je félicite les bonnes âmes qui s'en contentent. Pour moi, dès qu'une doctrine me barre l'horizon, je la déclare fausse; je veux l'infini seul pour perspective. » — On retrouve ici l'homme des solutions définitives et des vérités absolues, l'homme qui ne souffre pas l'inconnaissable et qui n'admet pas qu'une doctrine n'explique que quelque chose; l'homme qui veut et qui exige la solution totale. Seulement, il l'acceptait tout à l'heure de la religion et la demande maintenant à la science. L'orientation a changé, l'homme est resté le même. Il n'est que lévite d'un autre autel.

Aussi bien, écoutez-le : il prie encore. L'hymne s'échappe de ses lèvres pour la nouvelle idole : « ... Si je voyais une forme de vie plus belle que la science, j'y courrais... Oh ! Vérité, sincérité de la vie ! O sainte poésie des choses, avec quoi se consoler de ne pas te sentir ? Vivre ce n'est pas jouer avec le monde pour y trouver son plaisir; c'est consommer beaucoup de belles choses, c'est être le compagnon de route des étoiles, c'est savoir, c'est espérer, c'est aimer, c'est admirer, c'est bien faire. Celui-là a le plus vécu qui, par son esprit, par son cœur et par ses actes a le plus adoré. »

Dès lors la volte-face est accomplie. Tout ce que Renan

espérait de la religion, il va l'espérer de la science ; tous les hommages qu'il rendait à celle-là, il va les adresser à celle-ci, tout l'office qu'il attribuait à celle-là, l'autre en est investie. La science organisera scientifiquement l'humanité comme la religion a essayé de l'organiser théocratiquement ; « organiser scientifiquement l'humanité, tel est le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention ». La raison doit gouverner le monde. Si elle n'y prétendait, à quoi prétendrait-elle ? Si on s'y opposait, par quoi voudrait-on donc être gouverné ? Une raison qui ne voudrait pas être directrice de l'humanité confesserait qu'elle a quelque chose au-dessus d'elle : revenons à la religion. Une humanité qui n'accepterait pas d'être gouvernée par la raison réclamerait par cela même une religion pour se laisser conduire par elle. Il y a le choix, il n'y a pas de milieu. Ou plutôt il n'y a ni choix ni milieu. La religion a fini son œuvre ; c'est à la raison de faire la même autrement ; il faut l'investir de la même autorité que la religion posséda naguère. Autrement dit, Renan est resté prêtre, il a toujours les mêmes « prétentions », les mêmes exigences, les mêmes sentiments et le même ton ; ce n'est que sa divinité qui n'est plus la même.

Aussi la société idéale qu'il avait rêvée, il la rêve encore, toute semblable, avec cette différence seulement que ce ne sont plus les prêtres, mais les savants qui sont à sa tête. Un clergé de savants, voilà ce qu'il réclame maintenant : « Les temples de cette doctrine, ce sont les écoles, où les hommes se réunissent pour prendre ensemble l'aliment suprasensible. Les prêtres, ce sont les philosophes, les savants, les artistes, les poètes, c'est-à-dire les hommes qui ont pris l'idéal pour la part de leur héritage et ont renoncé à la portion terrestre. » — Ce clergé doit être à la fois église et gouvernement ; il doit enseigner et commander ; il doit éclairer et administrer ; il doit être et la lumière et la loi. « L'idéal d'un gouvernement serait un gouvernement scientifique où des hommes compétents et spéciaux traiteraient les questions gouvernementales comme les questions scientifiques et en chercheraient rationnellement la solution. Jusqu'ici c'est la naissance, l'intrigue ou le privilège du premier occupant qui ont généralement conféré les grades aux gouvernants. Je ne sais si un jour... le gouvernement ne

deviendra pas le partage naturel des hommes compétents, d'une sorte d'académie des sciences morales et politiques. » C'était la conception du « nouveau pouvoir spirituel », si cher, non seulement à Saint-Simon, mais à presque tous les penseurs de 1825 à 1848, qui s'emparait de Renan, qui, en vérité, n'avait pas grand'peine à s'emparer de lui; car il l'apportait comme toute faite de son ancienne Église dans son Église nouvelle. Prêtres de Dieu, prêtres de la science, c'étaient toujours pour lui « les serviteurs de l'idéal », désignés par leur dignité, par leur supériorité morale, par leur mépris des choses vulgaires et un peu des hommes du commun, constituant chez eux une vocation, au gouvernement du monde.

Et Renan ne faisait même pas la distinction, que d'autres établissaient ou à laquelle ils se résignaient, entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel; il les confondait volontairement tous les deux et les assemblait sur les mêmes têtes. Prêtre devenu savant, il organisait ou esquissait une *théocratie scientifique*. La Révolution lui apparaissait comme la transmission des pouvoirs entre le gouvernement religieux et le gouvernement de la raison.

Ce n'est pas qu'il n'y eût dans ce manuscrit de l'*Avenir de la Science*, où Renan déposait en 1848 tous ses rêves, tous ses projets, et toute sa pensée sur l'organisation du monde nouveau, bien des réserves et des demi-rétractations. Jamais Renan, depuis qu'il eut quitté la foi religieuse, n'a eu de dogmatisme sans tempéraments. Il se disait déjà que peut-être la foi au progrès indéfini par la raison est-elle un leurre, que peut-être les préjugés sont nécessaires, qu'il semble même qu'eux seuls ont la vraie force à conduire ou à pousser les masses, que la raison semble éclairer sans échauffer et animer, sans donner la puissance d'agir, que s'il en était ainsi « le légitime développement de l'humanité » aboutirait à en être la dégradation »; qu'elle serait condamnée à chercher le vrai pour obéir à sa propre loi qui est le progrès rationnel, et à languir ensuite pour l'avoir trouvé, *quærem lucem, ingemens repertâ*; qu'ainsi elle « serait engagée dans une impasse » où il lui est inutile de persévérer, et où il était même inutile qu'elle entrât. Mais ces réflexions ne se présentaient que comme fugitivement à son esprit; et son optimisme rationaliste reprenant aussitôt le

dessus, il s'écriait : oui, au fond, notre doctrine n'est pas sûre d'elle-même, ne peut pas prouver qu'elle est la plus sûre; elle s'affirme comme légitime plus qu'elle ne se démontre comme salutaire; elle a un peu « le mérite » ou plutôt le caractère « de la foi, qui croit sans avoir vu »; l'optimisme qu'elle contient est comme une « générosité faite à Dieu en toute gratuité »; mais qu'importe encore? « Je verrais l'humanité crouler sur ses fondements, les hommes s'égorger dans une nuit fatale que je proclamerais encore que la nature humaine est droite et faite pour le parfait, que les malentendus se lèveront et qu'un jour viendra le règne de la raison et du parfait. »

Tel était l'état d'esprit de Renan à cette époque. Il était un savant pieux et presque un savant mystique. Dans le temple de la science, il transportait toutes les vertus religieuses, et à la science il attribuait tous les caractères de la religion : force moralisante, force gouvernante, certitude, infaillibilité; et de la science il était le ministre passionné, impétueux, presque intolérant et presque extatique, comme il avait voulu l'être de Dieu.

III

Mais de quelle science? De la science totale, qui va de l'histoire naturelle à l'histoire de l'homme et de l'histoire de l'homme à la métaphysique. Mais encore, car il faut choisir? Soit. Eh bien, la science que Renan prendra pour sa part, ce sera la science de l'homme par l'histoire, la science des développements successifs de l'esprit humain étudiés avec toutes les lumières des découvertes historiques et des méthodes historiques nouvelles. Ce n'est sans doute pas là toute la science; mais c'en est le centre. Si la science doit être ou doit devenir une religion, il faut qu'elle soit avant tout une révélation faite à l'homme de ses destinées. La révélation divine étant écartée, ce qui reste c'est que l'humanité se révèle à elle-même par la connaissance de soi, par la connaissance de ce qu'elle a été menant à celle de ce qu'elle doit

être. Le savant doit être avant tout un historien, un *philologue* (dans le sens le plus étendu du mot, c'est-à-dire un expert en esprit humain d'après les monuments et témoignages les plus éloignés et les plus récents), et la science doit avoir une base historique et philologique qui ne sera jamais assez large.

Vue très profonde et qui explique la passion toute moderne des hommes pour l'histoire générale. L'histoire chez les anciens est nationale et n'a pour but que de constituer et confirmer la cité par le souvenir des gestes des ancêtres; l'histoire chez les modernes est générale, et, autant qu'elle peut l'être, universelle, depuis surtout que la foi décline, parce qu'avec la foi les hommes n'ont besoin que d'elle pour savoir leur but, la foi manquant, ils ont besoin de chercher l'indication de leur but dans le chemin parcouru déjà. Renan sera donc prêtre de la science en étant historien de l'esprit humain, et cette histoire de l'esprit humain, il l'étudiera spécialement dans les grands changements religieux qui sont arrivés dans l'humanité. Ce sera sa tâche propre.

Cependant, il lui est dur de renoncer absolument à toute spéculation métaphysique. Il sait bien que, logiquement, il devrait se les interdire; le point de vue nouveau où il s'est placé le lui défendrait. Si le mot du grand problème est dans la connaissance complète de l'histoire, tant que cette connaissance sera fragmentaire, la métaphysique n'est pas atteinte et ne doit pas être tentée. La religion est une métaphysique complète précisément parce qu'elle est une révélation intégrale donnée par celui qui sait tout; elle est une métaphysique parce qu'elle n'est pas humaine. Mais pour tirer une métaphysique de la connaissance de soi-même et de ses entours, l'humanité devra attendre qu'elle sache tout d'elle-même et même tout de tout. La métaphysique est ajournée au développement définitif et même surhumain de l'humanité.

Renan n'a pas le courage de remettre à de si lointains successeurs l'élaboration de la métaphysique. Justement parce qu'il a des habitudes d'esprit religieuses, il ne peut se résoudre à n'être aucunement métaphysicien. Après tout, si la métaphysique doit, en effet, être le couronnement de toutes les sciences quand elles seront faites, sur les sciences telles

qu'elles sont on peut bâtir une métaphysique provisoire, qui sera suivie d'une autre et d'une autre encore. Seulement elles devront ne pas se croire définitives, ne se tenir que pour pierres d'attente, et, à dire le mot, se constituer sans croire à elles-mêmes, et subsister sans croire qu'elles existent. — Renan sera donc métaphysicien et historien, historien en croyant fermement à l'histoire, métaphysicien sans croire à la métaphysique. Deux tâches : l'une très sérieuse, qui consistera à savoir comment l'esprit humain a pu passer de l'antiquité au monde moderne et opérer sur lui-même une révolution si profonde : *Origines du Christianisme* ; — l'autre très brillante à laquelle on donnera un coup d'œil et quelques heures de méditation de temps en temps : spéculations de philosophie générale.

Ainsi Renan régla sa vie vers 1850 ; et il n'a pas dévié de son programme jusqu'à sa mort. A ce régime sa pensée s'agrandit et s'assouplit. L'étude des petits faits contre-balancée par le goût persistant des idées générales, l'élaboration des idées générales accompagnée des travaux minutieux de l'érudition est une excellente discipline d'esprit. Dans cette intelligence ainsi remuée, exercée et aérée constamment, un ensemble, sinon un système, d'idées générales se forme où entraient toutes les anciennes conceptions et aussi tous les anciens sentiments d'Ernest Renan et où de nouvelles idées et de nouvelles façons de sentir trouvaient leurs places.

Cette philosophie, volontairement assez flottante, mais permanente en ce sens que Renan y revient toujours, quelquefois par les chemins les plus détournés, a pour point de départ l'idée de progrès et pour point d'aboutissement le perfectionnement moral de l'homme. Le progrès existe : il existe partout, dans l'histoire matérielle du monde comme dans l'histoire de l'humanité, comme dans l'histoire personnelle de chacun de nous. L'essence de ce progrès, c'est un effort pour exister d'une façon de plus en plus organisée et harmonieuse. Ce que les hommes appellent création est un élan, un essor, un *nisus* de la matière qui veut sortir du chaos et entrer dans un état eurythmique. — C'est ce que Gœthe aurait dit d'un mot si profond dans le *Second Faust* : « Au commencement était le verbe. Non. Effaçons. Au commencement... *au commencement*

était l'action. » — Toute naissance d'être est même chose, un mouvement en avant vers la lumière, une soif de jour. Toute naissance d'espèce est même chose encore, un effort pour exister d'une manière plus forte, plus organisée, plus complète. De tous ces efforts multipliés et accumulés s'est formée la hiérarchie des êtres qui remplissent le monde. La vie universelle est une ascension. Elle s'élève du minéral où elle dort à la plante où elle sommeille, à l'animal où elle palpite, à l'homme, où enfin elle prend conscience d'elle-même. Une fois là elle devient morale, c'est-à-dire que sachant ce qu'elle est, elle cherche à être davantage, non plus, comme tout à l'heure, par un mouvement aveugle, mais par une combinaison de réflexions, de comparaisons, de souvenirs et d'aspirations précises. En ce sens l'homme est la conscience de l'homme et la conscience de l'univers. D'une part, il est le point d'aboutissement où l'univers prend conscience de lui-même, d'autre part il est le seul être qui réfléchisse sur lui-même et sur le monde. L'homme est l'âme de l'univers; il est le terme où le *nisus* universel aboutit pour savoir qu'il existe et se rendre compte de ce qu'il est. Être conscient, c'est donc la dignité la plus haute qui existe; c'est elle qui nous crée nos devoirs; nos devoirs sont nos obligations envers l'âme du monde que nous portons en nous.

Ce *nisus* universel s'arrête-t-il à l'homme, comme nous semblions le dire tout à l'heure? Point du tout; car on peut être, et puis être davantage, et davantage encore, indéfiniment. Le progrès universel se continue dans l'homme à mesure que l'homme est davantage ce qu'il est, à mesure qu'il est davantage la conscience et de lui-même et du monde, c'est-à-dire à mesure qu'il est plus savant et plus pur; plus savant, voilà pour le monde, qu'il s'agit, en le comprenant mieux, de contenir plus pleinement; plus pur, voilà pour lui-même, qu'il s'agit, en le détachant des sens, de rendre plus capable de science et de conscience. L'homme, à le considérer comme isolé, est donc agent de progrès non pas seulement personnel, non pas seulement humain, mais universel, quand il sait mieux le monde et se rend plus capable de le savoir. L'humanité, à la considérer dans son ensemble, a donc comme le dépôt du monde, qu'elle porte en elle, puisque c'est en elle

qu'il a conscience de lui; et elle le fait progresser en progressant, elle le porte en avant en le sachant mieux. Le progrès de l'humanité, c'est le progrès de l'univers.

Et l'on voit ainsi que les idées anciennes et les idées nouvelles de Renan se rejoignent ici et se fondent ensemble. Il était dévot de religion, il fut dévot de science, et maintenant ce qu'il fait, c'est l'éloge à la fois du savant et de l'ascète. Le savant ne sera vraiment savant que s'il est pur; l'ascète n'aura de mérite en son ascétisme que s'il y trouve le moyen de comprendre mieux et de mieux savoir l'univers. Non seulement « science sans conscience est ruine de l'âme », comme dit Rabelais; mais science sans conscience n'existe pas, et conscience sans science manque le but, qui est de faire vivre l'univers en nous; et aussi bien science sans conscience que conscience sans science est ruine et de l'âme et de l'univers. Le vrai savant est un savant qui est ascète, le vrai ascète est un ascète qui est savant. Donc, sinon la religion, du moins ce qui était pour Renan l'essence de la religion, rentre dans la conception générale qu'il se fait des choses. C'est avec plaisir sans doute qu'il se dit qu'en quittant la religion pour la science, il n'a rien abandonné véritablement; qu'au fond religion et science sont mêmes choses, tentatives toutes deux pour embrasser l'infini, pour, au moins, avoir commerce avec lui, et lui sacriper tout le reste, ces vaines apparences dont « ceux qui sont du monde » se repaissent. Le prêtre, ou l'homme né pour l'être, reprend dès lors toute sa sécurité, toute son assiette et peut-être tout son orgueil. En tout cas, Renan respire plus à l'aise dans une conception plus large où se concilient, semblent se concilier, tout au moins circulent ensemble, des idées qu'il avait crues contraires.

Mais Dieu? Car enfin Renan ne semble plus déiste du tout. Un monde gouverné par le progrès, c'est-à-dire par une conscience obscure qui finit par être moins obscure dans l'homme; voilà qui est exclusif de Dieu; ou bien le Dieu de ce monde-là sera l'être où ce monde prend conscience de lui, et le Dieu de Renan sera l'homme, et plus particulièrement le savant, comme le sage était le vrai Dieu des Stoïciens. — Il y a un peu de cela, comme nous le verrons; mais qu'une des idées primitives de Renan ne réapparaisse pas dans l'ensemble de ses

conceptions de l'âge mûr, n'y comptez point. Dieu un peu changé, un peu métamorphosé, et comme raffiné, dirait peut-être Renan lui-même, va revenir dans le monde tel que Renan le comprend désormais et le décrit.

En effet, qu'est-ce que les hommes, depuis qu'ils adorent un seul être surnaturel, ont appelé Dieu? D'abord la cause de l'auteur de tout; ensuite l'être moralement parfait dans lequel ils placent, agrandies, poussées à leur dernier degré de pureté et de beauté, toutes les vertus, qualités, choses morales estimées bonnes, qu'ils portent en eux. Or la cause de tout, dans le système exposé ci-dessus, ce n'est pas une cause extérieure au monde, un être qui donne au monde, une fois pour toutes, la « chiquenaude » de Descartes. Cette conception toute mécanique de l'univers n'est plus la nôtre. La cause de tout, c'est cette force intime, ce secret ressort, qui « pousse le possible à exister » et qui pousse tout ce qui existe à exister davantage et plus pleinement; c'est ce *nisus* universel qui, avec ces deux facteurs : temps et tendance au progrès, a, de la matière cosmique, fait des mondes organisés, puis des êtres vivants, puis des êtres pensants et qui pensent d'une façon de plus en plus étendue, de plus en plus compréhensive de l'univers. Cette cause, c'est ce que les hommes ont appelé Dieu. — Mais remarquez qu'elle n'est pas extérieure au monde, mais immanente en lui, et, surtout, qu'elle n'est pas immobile au commencement des temps; mais qu'elle marche avec eux, se développe, s'étend, s'organise et s'affine avec ce qu'elle développe, étend, organise et affine. Elle est dans le temps et dans le progrès, ou plutôt elle est le progrès et le temps eux-mêmes, ou plutôt, temps et progrès étant même chose sous deux aspects, car sans le temps le progrès ne serait pas, et sans progrès on ne s'apercevrait pas que le temps existe puisqu'il ne serait mesuré par rien et vraiment il ne serait pas, cette cause c'est le progrès indéfiniment continué et se poursuivant indéfiniment. Dieu est progressif; il se cherche, s'essaie, se trouve, se réalise, se cherche encore pour se trouver plus, s'essaie encore pour se réaliser plus pleinement; et recommence; car il a l'infini à épuiser dans ces indéfinies métamorphoses et dans cette ascension éternelle.

Et ainsi s'expliquent et la « création continue » de certains

anciens docteurs chrétiens, et ce mot singulier de certains philosophes allemands que « Dieu n'est pas, mais qu'il se fait ». Le *fieri*, le Dieu qui se fait sans cesse, c'est la création continue; seulement nous comprenons mieux peut-être que la création continue c'est la création progressive; ce n'est pas seulement l'action incessante de Dieu sur le monde pour qu'il subsiste, c'est l'action incessante de Dieu dans le monde pour qu'il progresse. A le prendre ainsi, la création, encore qu'étant à tous les moments du monde, est plutôt à la fin des choses qu'à leur commencement, puisqu'elle ne sera complète et définitive que dans l'avenir. Le monde marche vers sa création. Dieu s'achemine vers la réalisation de lui-même. Il est cause surtout en tant que cause finale, et ce qui le crée continûment c'est son aspiration à être. Voilà ce qu'il y a au fond des idées traditionnelles des hommes sur le créateur et la création. Tout le monde ici a raison (ce qui est, et de plus en plus sera un des plaisirs intellectuels de Renan) : Vous dites que Dieu est, et vous dites vrai; car le voilà qui se forme; — vous dites que Dieu n'est pas, et vous dites vrai, car il n'est pas encore arrivé à sa réalisation dernière; — vous dites que le mal sur la terre prouve que Dieu n'existe pas, et cela est juste, car c'est l'élimination du mal qui sera la vraie création, qui signalera la naissance de Dieu; — vous dites que le mal dans le monde ne prouve rien contre Dieu : certes non, puisque Dieu se forme précisément par l'anéantissement progressif de l'impur. — Et ainsi de suite on pourra répondre à toutes les questions de tous les points de l'horizon. Renan a trouvé une de ces théories larges et flottantes où se plaisent et son intelligence pour s'y mouvoir à l'aise et son hospitalité intellectuelle pour y accueillir toutes les opinions.

Mais par ce mot de Dieu les hommes n'ont pas entendu seulement la cause du monde; ils ont entendu aussi l'être parfait. Ils ont eu raison, et beaucoup plus raison dans la conception de Renan que dans la leur. Car, dans la leur, dans la conception traditionnelle, Dieu, être parfait, est au commencement, et de lui sortent et tombent des choses imparfaites et des êtres au moins à demi mauvais. Le monde est une dégradation de Dieu. C'est le scandale de la piété et l'étonnement de la raison. Prenez les choses à l'inverse. Le monde

commence, la matière s'organise, Dieu tend à être; la matière poursuit des organisations plus compliquées et plus délicates, les soleils brillent, les planètes bouillonnent, puis se refroidissent, Dieu est; la vie apparaît, Dieu existe davantage; l'homme naît, la conscience obscure de l'univers se précise dans un être qui le comprend, Dieu grandit; l'homme progresse, Dieu progresse avec lui. Quand sera-t-il l'être parfait? quand nous serons parfaits nous-mêmes. Nous disions plus haut que l'homme était dépositaire du monde; disons maintenant, ce qu'en parlant ainsi nous disions déjà, que l'homme a le dépôt de Dieu.

— Autrement dit, c'est l'homme qui est Dieu! — Oui, en ce sens que de tout ce qui est Dieu, c'est l'homme qui l'est le plus, étant celui-là seul qui, en l'étant, a conscience de l'être; non, en ce sens que tout étant Dieu, Dieu est dans le tout et non dans une partie à l'exclusion du reste; mais que cet immense effort vers le mieux, qui est Dieu lui-même, ne trouve son expression consciente, lumineuse, et définitivement progressive, parce que volontairement progressive, que dans l'homme, c'est ce qu'il faut reconnaître. L'homme sur la terre, les êtres conscients d'eux-mêmes et compréhensifs de l'univers dans les autres planètes, s'il en est, voilà les êtres qui ont vraiment part à la formation de Dieu. Ils le forment, ils «l'organisent» en le pensant; ils le créent; ils le font avancer vers la création. Ils sont «les enfants de Dieu»; le mot est juste; c'est-à-dire qu'ils sont comme sa chair; ils sont ce dont il est fait, plus que quoi que ce soit dans l'énorme univers. Ils disent: «que votre règne arrive», le mot est juste; c'est-à-dire: «pressons, hâtons, amenons, forçons à être l'avènement de Dieu». Le but du monde est que la raison règne; c'est-à-dire le but du monde est que Dieu soit. C'est à cette œuvre que travaille et doit travailler l'humanité. Nous sommes créateurs de Dieu quand nous le comprenons, comme il est notre créateur en ce qu'il nous a choisis pour le comprendre, ce qui est la vie véritable, la vie éternelle.

«Vie éternelle», encore un mot très juste: il signifie que tout passe excepté l'être qui a conscience de tout, de son progrès, de son infinité, de son éternité, de sa direction et de son but. Cet être-là participe à l'infini et à l'éternité. Il a

quelque chose d'éternel et d'infini parce que l'infini et l'éternel sont dans sa pensée. « La partie éternelle de chacun, c'est le rapport qu'il a eu avec l'infini. » Les hommes ont ainsi personnellement une communication avec l'éternité, et en commun ils forment ou peuvent former une société intellectuelle qui est éternelle ; ils communient dans l'infini et dans l'idéal. Rien de plus précis que l'idée de la communion chrétienne ; l'homme qui pense l'idéal, l'éternel, l'infini, reçoit Dieu dans son cœur, l'embrasse pour ainsi dire et le contient, le mêle à sa vie et en est animé comme d'une âme.

Et cette âme est immortelle. L'immortalité de l'âme a été comprise par les hommes d'une façon un peu grossière et intéressée. Elle n'en est pas moins une vérité. Elle est la vérité même. A la bien comprendre elle signifie que comprendre l'infini c'est y participer, que concevoir l'éternel c'est faire acte d'éternité. L'âme est sortie du temps si elle a compris l'infinitude des temps ; elle a trompé la mort, qui ne frappe que ce qui ne vit qu'en soi et pour soi. Vous êtes immortel dès que vous comprenez qu'il y a quelque chose qui ne meurt pas ; car dès que vous le comprenez, vous en faites partie ; vous êtes associé à cette âme du monde qui a ses transformations innombrables, dont vous êtes l'une, mais qui existait avant tout commencement et existera après toute fin.

C'est ainsi que Renan, après avoir éliminé tout le christianisme de sa conception scientifique, le fait rentrer tout entier dans sa conception philosophique par des métaphores. Dans ce panthéisme idéaliste, si beau, si brillant, si inconsistant aussi, le christianisme reparaît comme un système d'idées très justes en leur fond et qu'il suffit d'expliquer et de subtiliser pour les pouvoir admettre sans la moindre peine.

Et non seulement le christianisme ; mais toutes les religions à vrai dire, sont ici accueillies comme des formes fragmentaires ou élémentaires de la religion nouvelle qui consiste dans l'idée de l'union intime de Dieu avec le monde et de Dieu avec l'homme. Toutes ont dit ou balbutié quelque chose de cela. Il suffit : elles avaient la vérité en elles ; qu'elles soient bien venues. Ce Panthéisme est un Panthéon.

A la vérité, c'est par un parti pris continuel d'équivoques que Renan soutient ainsi cette gageure de haut syncrétisme.

Les mots ayant toujours pour lui trois sens, celui qu'ils ont dans les doctrines constituées, celui que la foule leur donne et celui qu'il leur attribue, il les emploie indifféremment dans l'un ou l'autre, selon les besoins de sa démonstration, et selon qu'il veut définir ou concilier. Il dira le « Divin » au lieu de dire Dieu, quand il voudra faire entendre sa théologie à lui, sa manière de concevoir ce qu'il y a d'éternel dans le monde ; et tout de suite après, pour exprimer la même idée, il dira Dieu, afin de laisser croire qu'il n'y a au fond nulle différence entre les déistes et lui. Dieu, conscience, immortalité sont pour lui de « bons gros vieux mots », un peu vulgaires, à conserver pour ce qu'ils contiennent de vrai, et qu'il conserve surtout pour les moments où il a besoin de n'être pas absolument précis. C'est ainsi que, toujours très attaché à la négation du supranaturalisme, toujours très ferme sur ce point que Dieu n'agit jamais sur le monde par des volontés particulières, il emploie très souvent le mot de Providence, qui n'a pas de sens s'il ne désigne le Dieu personnel et distinct des lois invariables du monde et s'y dérobant.

Il y a ainsi dans Renan toute une terminologie à double ou à triple face dans laquelle il se joue avec une parfaite désinvolture, et du reste, jusqu'à présent, avec une entière bonne foi, mais qui est très décevante et très dangereuse pour l'esprit du lecteur et qui finira par être l'un et l'autre pour l'esprit de Renan lui-même. Jusqu'à présent il y est, comme je dis, de très bonne foi, parce qu'il est persuadé que la vérité est dans les nuances, et que si tout, dans la réalité même, se transforme indéfiniment, tout dans la pensée, doit être ondoyant et souple pour comprendre et pour refléter et pour exprimer l'évolution incessante de son objet. Il dirait au besoin, je crois, que tout ce qui a été pensé a été en effet, et que tout ce qui a été a, au moins partiellement, été pensé, tant la pensée de l'homme n'est pour lui que l'univers s'exprimant, et tant, pour lui, l'univers n'existe vraiment que dans la pensée humaine, par suite de quoi il n'y a pas de pensée fausse, mais il y a une suite de pensées se rapprochant de plus en plus de la vérité.

Un scepticisme d'un genre particulier est contenu dans cette disposition d'esprit, un scepticisme qui consiste à affirmer tout, puisque tout a été, est, ou sera vrai, et par synthèse, le temps

supprimé, en absolu, est vrai puisqu'il l'a été, l'est ou le sera. Ce scepticisme, Renan y atteindra peu à peu, et y versera tout entier, au moins en apparence. Pour le moment il en est à un idéalisme très élevé, de nature panthéistique, acceptant toutes les spéculations des religions et toutes les affirmations de la conscience comme des ébauches grossières et respectables, comme des images enfantines et précieuses de cette vérité, subtile et fuyante, qui est que *Tout* est une grande intelligence qui se forme et s'organise, et que le devoir de l'homme est de contribuer par adhésion d'abord, par collaboration ensuite, au grand et douloureux mystère du parfait se dégageant lentement et laborieusement du chaos.

Tel était, sans tenir assez compte, ce dont je m'accuse, des mille détails de la pensée la plus sinueuse et finement capricieuse qui fut peut-être jamais, l'esprit général de la philosophie de Renan depuis 1860 environ jusqu'à 1875 environ, la date des *Dialogues philosophiques* étant 1871 et celle de la lettre à Berthelot 1863. Il convient de s'arrêter à cette période pour voir l'influence de cette pensée générale sur les travaux historiques et politiques d'Ernest Renan dans le même temps. Cette seconde partie de la tâche qu'il s'était assignée était celle assurément à laquelle il avait consacré le plus de temps et de patients efforts. Il écrivit toute l'histoire des *Origines du christianisme* depuis Jésus jusqu'à Marc-Aurèle, et, pour compléter cette exposition, toute l'histoire des Juifs depuis leur origine jusqu'à Jésus. Cette histoire est celle de la plus grande crise morale qui se soit jamais produite, à notre connaissance, dans l'humanité. Ce qu'il fallait expliquer, c'est la banqueroute de l'antiquité. Ce qu'il fallait expliquer, c'est comment la « vieille nourrice », l'éducatrice du genre humain, avec sa philosophie séduisante, ingénieuse et profonde, avec sa littérature morale vigoureuse et fortifiante, avec sa poésie adorable, et aussi avec la civilisation générale qu'elle avait répandue, avec la paix, relative, mais très réelle et très bienfaisante qu'elle avait enfin fait régner sur le monde, n'a point suffi au genre humain. Ce qu'il fallait expliquer, c'est comment le mysticisme exalté des prophètes juifs s'est emparé si rapidement et du peuple juif et de tout le monde romain, et beaucoup plus du monde romain que du peuple juif. Fait miraculeux, dont l'étrangeté n'a pas

été pour peu, dans les esprits réfléchis, à leur faire admettre la divinité du principal acteur de ce grand drame psychologique.

Ce problème psychologique en effet et historique n'a pas été complètement résolu par Renan et ne le sera sans doute par personne. Il en a du moins exposé les données et les éléments divers avec une clarté assurément inconnue avant lui. Les erreurs de détail ont ici peu d'importance. Ce qui est ici l'essentiel c'est la psychologie des peuples, et c'est où Renan est passé maître. Nul ne sait mieux, pour avoir poussé aussi loin que possible tous les travaux d'exploration et de reconnaissance, nul ne montre mieux, pour être d'une finesse merveilleuse dans l'analyse morale, ce que c'est qu'un Juif, qu'un Arménien, qu'un Corinthien, qu'un Italien, qu'un Romain de Rome, qu'un Africain du premier, du second ou du troisième siècle après Jésus. Nul ne montre mieux les aspirations confuses et profondes qui s'agitaient dans tous ces cerveaux et dans tous ces cœurs. Le christianisme est suivi pas à pas dans sa rapide expansion, et à chacun de ses pas, une raison nouvelle (et quelquefois plusieurs ; car c'est le beau défaut de Renan d'avoir trop d'idées) est donnée du nouveau succès qu'il remporte et du nouveau progrès qu'il accomplit.

Et de tout cela se démêle enfin et s'élève une grande idée générale qui est que le christianisme, depuis ses origines dans la prédication des prophètes jusqu'à son organisation sacerdotale est, d'une part, un prodigieux réveil de l'idée de justice, d'autre part une soif de moralité et de sainteté, et c'est-à-dire, à ces deux titres, l'avènement longtemps préparé, longtemps retardé du plébéianisme.

Le monde antique n'avait pas connu la justice, mais seulement le droit. Le droit est l'organisation rationnelle et le maintien précisément calculé des choses établies, pour qu'elles durent et ne soient pas lésées par les caprices de la violence; c'est un système de garanties contre la force accidentelle; mais c'est aussi une organisation et une consolidation de la force établie et traditionnelle. La justice, elle, ne reconnaît pas le droit de la force; elle veut que le faible ait autant de droits que le fort, elle veut que les hommes soient des frères participant à titre égal à l'héritage universel. Idée plébéienne,

que toute l'antiquité a ignorée, que les prophètes hébreux ont jetée aux quatre coins de leur horizon étroit, dont la facilité des communications dans l'Empire romain, et la disparition des aristocraties au sein de ce même empire a rendu après Jésus la diffusion possible et facile; idée d'une incalculable conséquence; car, à force de pénétrer les esprits et de s'établir dans le genre humain comme un dogme, elle finira par révolter le genre humain contre la nature, laquelle ne connaît, sans doute, aucunement la justice; contre Dieu, responsable, sans doute, des lois de la nature; et, après avoir fondé une religion, par l'ébranler, la miner et la faire fléchir.

Et aussi le christianisme était, dans l'ordre sentimental, une folie mystique, une soif ardente de moralité et de sainteté. Le monde antique avait connu la morale et la vertu, à un haut degré, puisque le sacrifice volontaire de l'individu à autre chose qu'à lui ou aux siens était chose connue et fréquente; mais cette morale était encore utilitaire, puisque cette vertu était civique; c'était à la cité, à la patrie qu'on se sacrifiait, pour elle qu'on était pur, qu'on était courageux, qu'on était patient, qu'on était désintéressé et qu'on mourait. C'est une idée tout autre, c'est un sentiment tout autre, que celui de la sainteté en soi, pour soi, ou pour l'amour de Dieu, ce qui revient à dire pour l'amour de la sainteté. C'est une exaltation de la dignité humaine rattachée au service de Dieu, c'est l'homme se faisant pur, saint, sacré, héroïque pour le service, c'est-à-dire pour la réalisation de l'idéal. De là naîtront des choses, parfois très contestables au point de vue social, vénérables toujours au point de vue de l'effort sur soi-même, et en tout cas tout à fait inconnues de l'antiquité : l'ascétisme, le monachisme, la chasteté sacerdotale, et en général la chasteté tenue pour vertu, l'amour de la pauvreté, l'esprit de sacrifice pour la beauté du sacrifice lui-même. C'est un véritable changement de la nature humaine, changement qui ne pourra pas être aussi profond — qui s'en étonnerait? — que les premiers chrétiens l'ont rêvé; mais cependant qui a été rêvé par une immense multitude d'hommes pendant trois siècles, réalisé par un grand nombre d'abord, par quelques-uns ensuite, toujours, et dont, toujours, jusqu'au moment où nous sommes, quelque chose est resté sur la terre. C'est depuis le Christ, ou

depuis ses précurseurs, que le culte de l'idéal existe sur la planète. C'est la plus grande nouveauté qu'aient connue les hommes.

Trois choses, parmi celles qui sont discernables, l'ont amenée, l'ascension du plébéianisme, l'esprit propre aux prophètes hébreux, la merveilleuse légende du Christ qui, en frappant fortement l'imagination des hommes, a servi de véhicule universel à l'esprit des prophètes et l'a fait pénétrer de proche en proche dans tout le monde antique et avec le temps dans tout le globe.

La figure centrale de cette histoire d'une révolution morale est Jésus. Ce n'est pas celle que Renan a peinte avec le plus de sûreté. Peut-être a-t-il eu le tort de commencer par elle. Le dernier des prophètes aurait dû peut-être être étudié après les prophètes. Quand Renan aborda Jésus, il connaissait l'esprit juif, il n'en était pas assez pénétré, n'était pas assez familier avec lui. Aussi, sans précisément trahir Jésus, il l'a peint plutôt d'après les sentiments qu'il avait pour lui que d'après ce que nous pouvons inférer de ses actes et d'après toutes les vraisemblances. Très épris de douceur élégante, de grâce attendrie et de distinction raffinée, ému délicieusement d'un voyage en Galilée auquel se rattachait le souvenir d'une sœur chérie qu'il avait perdue pendant ce même voyage, il a un peu féminisé Jésus-Christ. Il en a fait, non seulement un jeune sage d'une douceur et d'une tendresse infinie, au sourire irrésistible et à la parole enchanteresse, ce qu'il semble bien que Jésus a été à certains moments ; mais un philosophe distingué, presque détaché de son œuvre, ayant au moins un commencement de mélancolique désenchantement et d'ironie supérieure. Il a mis un peu de Renan dans Jésus. Ces traits sont de trop. Ils gênent Renan quand il en faut bien venir aux circonstances où Jésus s'est montré autoritaire et impérieux, ce qu'il semble avoir été, au travers de sa bonté, dès les premiers temps de sa prédication. Jésus a eu évidemment bien des aspects divers, ce qui explique précisément l'immense ascendant qu'il a exercé, et ce ne sont pas tous ces aspects, et ce ne sont pas peut-être les plus importants et les plus décisifs que Renan a mis en pleine lumière. Il y a dans la *Vie de Jésus* quelque chose, au moins dans le ton et la couleur, de romanesque, qu'on ne remarque

point ou qu'on remarque beaucoup moins dans les autres parties de cette grande histoire.

Celle-ci n'en reste pas moins d'une grandeur et d'une beauté majestueuse dans toute sa suite, d'une finesse et d'une pénétration et aussi d'un pittoresque solide, dans le détail, qui en font peut-être la plus grande œuvre française du XIXe siècle. Une critique historique un peu sévère regrette quelquefois que Renan ne se résigne pas assez à ignorer. Là où il n'a, assurément, qu'une légende entre les mains, a-t-il le droit d'en faire de l'histoire? Ne vaudrait-il pas mieux dire qu'on ne sait rien de l'histoire du peuple juif jusqu'à telle date, que d'interpréter, toujours un peu arbitrairement, la légende pour l'élever à la dignité de l'histoire, ou pour en tirer une histoire qui reste toujours hypothétique? Grote me semble avoir donné la réponse sur ce point, avoir excusé Renan en s'excusant lui-même, et avoir exposé à peu près le procédé de Renan en expliquant le sien propre : « Je décris les temps les plus anciens séparément, tels qu'ils ont été conçus par la foi et par le sentiment des premiers Grecs, et tels qu'ils sont connus seulement au moyen de leurs légendes, sans me permettre de mesurer la quantité, grande ou petite, d'éléments historiques que ces légendes peuvent renfermer. Si le lecteur me reproche de ne pas l'aider dans cette appréciation; s'il me demande pourquoi je n'enlève pas le rideau pour découvrir le tableau, je répéterai la réponse du peintre Zeuxis à la même question qui lui fut faite quand il exposa son chef-d'œuvre d'art imitatif : « Le tableau, c'est le rideau. » Ce que nous lisons comme légende était jadis de l'histoire généralement acceptée et la seule véritable histoire de leur passé que les anciens Grecs pussent concevoir au goûter. Rien n'est caché derrière le rideau, qu'aucun art ne pourrait tirer. »

Renan, lui, il faut le dire, essaye un peu de « mesurer la quantité d'éléments historiques que la légende renferme ». Ne fût-ce que pour obéir à cet instinct et à ce don d'interprétation et de transposition des idées si grand chez lui, comme nous l'avons vu, il interprète un peu et sollicite et manie un peu les légendes; il secoue un peu les légendes; mais, le plus souvent, il suit le procédé de Grote, ne supprime pas l'histoire légendaire comme indigne d'être recueillie, ne s'acharne

pas non plus à en extraire l'élément de vérité qu'elle peut contenir, la donne pour un témoignage de la façon dont les anciens hommes ont compris leur passé et leurs origines. C'est que, si pour l'histoire positive, la légende est un pur rien, pour l'histoire des idées, pour l'histoire morale, elle a tantôt plus tantôt moins, tout compte fait, autant d'importance que les faits établis. Elle révèle l'état d'esprit le plus ancien d'une race, elle est le document psychologique sur l'enfance de cette race et par conséquent sur la formation de son tempérament et de son âme. Elle ne nous apprend pas ce qu'elle a été; elle nous apprend plus, en nous renseignant sur ce qu'elle a cru être; elle nous livre ses premiers rêves, ses premières idées générales, ses premières conceptions, populaires, spontanées et naïves, sur toutes choses et particulièrement sur elle-même. Les légendes sont les « confessions » des peuples; et confessions non pas arrangées et composées dans l'âge mûr, mais transmises sans altérations trop sensibles par l'enfance à la jeunesse, et par la jeunesse à la maturité; et, comme elles ont été, dans les entretiens des peuples même vieillis, un moyen de se ramener à leur enfance, elles sont à la fois et un témoignage de l'état d'esprit primitif et un signe de l'état d'esprit permanent, de celui où le peuple qu'on étudie aimait à revenir toujours.

Rien n'est donc plus important pour l'histoire morale des nations. Or, c'est une histoire morale que Renan a écrite, et c'est son honneur qu'il n'y en a pas, quelques objections de détail qu'on puisse lui faire, de plus attachante, de plus émouvante ni de plus vivante. Les idées générales qui en découlent fussent-elles controuvées, resterait le tableau le plus animé qui puisse être et le plus présent à nos yeux, et j'ajouterai le plus dramatique, du monde oriental, du monde grec et du monde romain aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Resteraient les merveilleux portraits de tant d'hommes célèbres dont le souvenir ne s'efface plus, les portraits de David, de saint Paul, de Néron, de Marc-Aurèle. On s'aperçoit, en lisant les premiers ouvrages de Renan, comme l'*Avenir de la Science*, que Renan, vers 1848, n'était pas moins nourri de Michelet que de Fichte, Herder et Hegel. Il eut beaucoup de Michelet en histoire. L'histoire qui réveille les âmes, qui fait

revivre des cerveaux et des cœurs humains, qui a cette puissance de faire vivre l'auteur d'abord, et nous un peu ensuite, avec les hommes des anciens âges comme avec nos contemporains et de nous les faire voir avec la même netteté que nos proches voisins, cette muse ou cette magicienne a inspiré Renan comme Michelet, et il semble qu'en prenant Renan sous sa garde et sous son empire, elle se soit apaisée sans se refroidir, qu'elle ait eu autant de puissance d'évocation et moins de prestiges. Renan est un Michelet avec autant de science, autant de labeurs, autant d'imagination et moins d'écarts, un historien-poète plus loin déjà du romantisme et qui n'aima jamais le romantisme, un historien-moraliste tout aussi passionné, mais passionné seulement pour son art et qui a pénétré aussi avant dans les cœurs, mais d'une démarche plus lente, plus avisée et qui ne s'égare point. Cette grande gloire, qui est presque exclusivement la nôtre, la gloire d'avoir écrit l'histoire en moralistes, d'avoir été une vieille race de moralistes exacts et fins appliquant sur le tard à l'homme dans l'histoire ces qualités dès longtemps acquises, et renouvelant ainsi l'art historique et même la science historique ; Renan l'a poussée aussi loin et aussi haut qu'il semble qu'elle puisse aller.

Et enfin, si l'histoire religieuse et sociale à laquelle il a consacré les deux tiers au moins de sa vie a été utile à tout ce qui pense, elle lui a été surtout utile à lui-même. A voir comment une religion, et une religion presque universelle, germe, naît et se développe dans l'humanité, son sens religieux; qu'il allait perdre, s'est comme raffermi et est comme descendu en lui plus profondément.

Ce qu'il y a entre l'*Avenir de la Science* et les *Dialogues philosophiques*, ce sont vingt-trois années d'études historiques sur la gestation de la religion chrétienne. Science et religion s'étaient posées d'abord en antagonistes dans son esprit. Il avait cru que, si l'on abandonnait l'une, il fallait ne croire qu'à l'autre, s'attacher à l'autre de toute sa foi et de toute son espérance. Lorsqu'il en fut à contempler l'humanité enfantant une religion, il comprit, ou, tout au moins, il comprit mieux, que science et religion sont tendances également fortes, et probablement toutes deux indestructibles de

l'humanité. Son positivisme même, ou, si l'on veut, l'impossibilité où il était d'admettre l'intervention du surnaturel dans le monde, lui servit à comprendre à quel point les religions sont choses profondes et à quel point il est probable que l'humanité ne s'en passera jamais. Car c'est précisément si les religions sont des faits humains qu'elles sont éternelles. Le croyant peut craindre que les religions ne disparaissent, le « philologue » ne peut guère estimer qu'elles disparaîtront. Celui qui croit que la religion est un fait divin, né d'une révélation, peut craindre que les hommes ne s'en détournent et que Dieu ne leur refuse une révélation nouvelle, et qu'il n'y ait plus de religion sur la terre. Celui qui croit que l'humanité enfante la religion dont elle a besoin pour entretenir son rêve et pour appuyer sa morale, et qui sait que depuis les temps connus les plus reculés, l'humanité a toujours créé des religions, et, ce semble, de plus en plus pures, celui-ci voit dans la religion comme dans la science le produit d'un besoin éternel, *un organe créé par un besoin*, un membre moral de l'humanité, sans laquelle l'humanité serait comme amputée et boiteuse. Car « le principe indubitable, c'est que la nature humaine est en tout irréprochable et marche au parfait par des formes successivement et diversement imparfaites ». Ce qui était dit là, dans l'*Avenir de la Science*, pour revendiquer les droits de la raison et de la science, peut être dit pour reconnaître les droits des religions : dans ses grandes lignes, dans ses tendances générales et permanentes, l'humanité ne se trompe pas, et la religion est un de ces instincts généraux et universels. Comme grand fait, donc, elle porte sa légitimité en elle-même ; et c'est ce que Renan a compris en l'étudiant comme fait. S'il s'est efforcé de faire rentrer les principales idées religieuses, en les raffinant ou les déformant, et comme de biais dans l'ensemble de ses idées philosophiques, c'est que, non seulement son intelligence hospitalière, mais sa science historique aussi, l'inclinaient et le contraignaient presque à penser religieusement autant qu'à penser scientifiquement, pour penser humainement, et, ce qui a toujours été son vœu secret, pour penser en lui l'humanité.

Le reflet de ses études religieuses sur ses idées politiques n'est pas moins apparent. A vrai dire, le Renan scientifique

et le Renan religieux semblent avoir également contribué à former le Renan politique. Ce que le Renan scientifique savait en sociologie, c'est que la science est toujours l'apanage et le privilège d'une élite et que la science politique est « une science comme une autre ». En conséquence, il n'a jamais pu admettre la démocratie. Elle lui a toujours paru un contresens. Si l'on admet que le but de la science est « d'organiser scientifiquement l'humanité », le gouvernement, organisation permanente, organisation continue d'une nation, doit nécessairement avoir un caractère scientifique. Il n'en a aucun dans le régime démocratique. Le seul gouvernement rationnel, selon Renan, serait celui d'un corps de savants spéciaux faisant de l'art de gouverner leur constante étude et leur perpétuelle application. Le gouvernement serait une magistrature politique comme la « magistrature » proprement dite est une magistrature juridique. Hors de cela, il n'y a que confusion et intérêts d'une grande nation livrés au hasard. Le gouvernement non scientifique est l'absence de gouvernement. C'est une anarchie revêtue d'une apparence d'organisation. Le gouvernement sera scientifique ou il n'y aura pas de gouvernement.

Ainsi raisonne le Renan homme de science. Le Renan religieux est amené à une solution moins tranchée, un peu plus large, mais sensiblement la même. Sans doute toutes les religions, en général, ont un caractère populaire, et en particulier le christianisme a été l'avènement, une des formes les plus sensibles et un des *moments* décisifs de l'avènement du plébéianisme. Mais l'organisation religieuse a toujours été aristocratique. Les organisations religieuses antiques ont été aristocratiques au suprême degré, l'organisation religieuse du christianisme, après avoir été quelque temps démocratique, est devenue pleinement aristocratique à son tour. La chose est fatale : le sentiment religieux est un sentiment; mais une religion est un patrimoine d'idées générales. De ce patrimoine le dépôt doit être quelque part; il ne peut être aux mains de la foule diverse, changeante, disséminée et qui n'a rien de fixe; il faut qu'il soit aux mains d'un corps constitué, permanent, traditionnel et qui ne dépende pas de la foule. Un gouvernement civil peut-il être bien différent?

N'a-t-il pas, lui aussi, un dépôt, sinon de vérités, du moins de traditions nécessaires à l'existence de la nation? N'est-il pas, lui aussi, comme l'histoire vivante d'un pays? Un pays est gouverné par son histoire, qui l'oblige, qui pèse sur lui et le pousse dans la direction qu'elle a suivie. Un gouvernement c'est cette histoire même dans la personne de ceux qui la savent, la comprennent et la pensent. S'il est autre chose, il est l'incertain dans la marche érigé en principe, il est l'histoire interrompue, puis se renouant, puis interrompue encore. Si nous poursuivions la comparaison d'une religion et d'un gouvernement, nous dirions que le gouvernement qui n'a pas un caractère aristocratique est, au lieu de « la suite de la religion », une succession d'hérésies. Tout ce que Renan a gardé de sens religieux et d'instinct sacerdotal le mène donc à ne pas concevoir le gouvernement d'un peuple, surtout d'un grand peuple, autrement que comme aristocratique.

Et enfin le Renan philosophe, qui s'est formé partie du Renan scientifique, partie du Renan religieux, est, nous l'avons déjà vu, éminemment aristocratique. On sait que pour lui l'homme ne se détache véritablement de l'animalité que par sa participation avec l'infini, que c'est dans l'homme que l'univers prend conscience de lui-même et commence à devenir Dieu; mais, en sortant des définitions générales, à combien d'hommes s'appliquent ces qualifications et convient cette dignité? A ceux seulement qui, par le sentiment, même obscur, peut-être, mais surtout par l'intelligence et le savoir, ont cette idée générale de l'univers et sont capables de l'embrasser. Au fond Renan ne voit d'hommes dignes de ce nom que le savant et le penseur, au fond il ne croit « immortels », miroirs reflétant l'idéal et êtres participant à l'infini, que les hommes absolument supérieurs. Il ne lui semble pas démontré ni même démontrable que l'âme d'un papou soit immortelle. Pour M. Renan, disait spirituellement Caro, le paradis est un palais dont l'Institut est l'antichambre. Avec une telle conception de l'humanité, Renan ne pouvait être que profondément aristocrate; tous ses instincts y tendaient, et il l'a été toute sa vie, même parmi les méandres de ses pensées capricieuses et de ses paradoxes déconcertants. Il n'a pas l'aristocratisme tranchant de Jean de Maistre; mais il l'a aussi hautain ; il le

tempère d'un sourire, mais ce sourire est beaucoup trop spirituel, tout en étant aimable, pour n'être pas ironique.

A tout dire Renan s'est trouvé mal à son aise dans notre société. On le voit bien, même en tenant compte de ce qui est donné à l'amusement, même en prenant garde à l'avertissement : « *cum grano salis* », même en se gardant bien de prendre les choses à la lettre, dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Ne disons pas grossièrement : il eût voulu une société où il aurait été gouvernant; mais il eût voulu une société où seulement ses pairs — mais c'eût été trop peu — où seulement ceux qui étaient à peu près capables de le comprendre, eussent possédé constitutionnellement le gouvernement. Il faut beaucoup d'humilité pour se dire : du moment que je crois m'entendre à la politique, je ne puis reprocher à personne la prétention de s'y entendre. Renan n'était pas humble, ou, au moins, n'avait pas cette humilité-là. Il a souffert de l'ascension à la politique et à l'administration d'hommes littérairement et scientifiquement trop inférieurs à lui. La démocratie blessait en lui toutes ses idées scientifiques, religieuses et philosophiques, toutes ses idées générales; elle offensait un peu la très légitime estime qu'il faisait de lui. Il était difficile, tout cela étant, qu'il ne fût pas aristocrate. Il l'a été sans acrimonie, à l'ordinaire, sans violences, sans emportement, sans morgue, vraiment aristocrate encore en cela, et sachant que quand on est aristocrate il faut l'être d'une façon aristocratique.

IV

La dernière période de la vie de Renan, de 1875 environ à 1892, a vu le développement complet et pour ainsi dire *excessif* de son intelligence. — Plus que jamais il a voulu tout comprendre, tout faire entrer dans le tissu brillant et souple de ses pensées, et il a pris peut-être, à exercer indéfiniment et diversement son intelligence, un plaisir trop vif, exclusif, décidément, des points d'arrêt, des solutions précises et des convictions arrêtées. Il semble qu'avant de mourir il ait voulu

avoir, ou qu'il ait eu, par une transformation naturelle de son cerveau, tous les états d'esprit presque à la fois. — Il avait connu l'état d'âme religieux, l'état d'âme scientifique, un état d'âme où science et religion coexistaient sans s'exclure; il connut l'état d'âme optimiste, l'état d'âme pessimiste, la hautaine ironie et l'indulgence indéfinie, la résignation et le sarcasme, l'élévation religieuse et le persiflage voltairien, tous les modes, en quelque sorte, de pensée et même de croyance, donnant à chacun une expression si vive qu'on eût pu croire à chaque fois, que c'était le seul qu'il entendît et pratiquât. Les favorables, et presque tous lui furent favorables à cette époque, tant son charme était grand sur le monde, appelèrent cela du « dilettantisme », c'est-à-dire des fantaisies d'artiste en idées; les grondeurs y virent un grain de charlatanisme et le désir de surprendre à chaque fois le public par un prestige nouveau; c'était surtout la vraie nature de Renan qui se révélait tout entière, à savoir le besoin de comprendre sans cesse et de comprendre encore, d'exercer de plus en plus son intelligence et de l'agrandir en l'exerçant.

Il avait annoncé d'ailleurs au public cette dernière transformation de son génie. Ce que je donnerai désormais, avait-il dit dans la Préface de ses *Dialogues philosophiques*, ce sont «les pacifiques dialogues auxquels ont coutume de se livrer les différents lobes de mon cerveau, quand je les laisse divaguer en toute liberté... *Autrefois, chacun avait un système; il en vivait, il en mourait; maintenant, nous traversons successivement tous les systèmes, ou, ce qui est bien mieux encore, nous les comprenons tous à la fois.* » — Ce n'est pas tous les systèmes qu'il a exposés dans les dernières années de sa vie, mais c'est, de tous les systèmes, l'esprit et comme l'essence subtile qu'il a laissé s'échapper de son esprit qui les contenait tous. Un jour, c'était la mort de l'déal qu'il pleurait comme la mort d'Adonis ou de Daphnis dans l'*Eau de Jouvence*; un autre jour, c'était la réconciliation avec le positivisme moderne un peu grossier et un peu vulgaire, qu'il prêchait avec une suffisante apparence de résignation dans *Caliban*. Et voici qu'un âpre pessimisme, une malédiction jetée à l'absurdité incorrigible et à la férocité incurable de l'humanité éclate dans le *Prêtre de Némi*, le véritable *Candide* de Renan, et certainement plus

amer que celui de Voltaire, parce que c'est sur les sources mêmes, sombres et profondes, de l'éternelle folie humaine qu'il semble que l'auteur se soit penché; et, auprès de lui, le pénétrant Voltaire de *Candide* paraît superficiel. Le lendemain, Renan se donnait le plaisir d'appeler les jeunes gens, « la jeune fleur de la ville » à la joie de vivre, et de sourire à la vie, et faisait amende honorable pour avoir dit jadis un peu de mal de Béranger.

Tout cela peut à peu près se résumer d'un mot : *il prenait plaisir aux antinomies*. Les antinomies, les demi-vérités qui se contredisent, les fragments opposés l'un à l'autre de la vérité totale sont le tourment de la raison qui veut les résoudre, et l'amusement divin de l'intelligence qui les approfondit sans prétendre les concilier. C'était le grand plaisir et comme le ravissement intellectuel de Renan.

Une théorie entre autres, nouvelle alors, répandue dans le monde par Schopenhauer, le ravissait, parce qu'elle contenait une antinomie formidable et absolument irréductible ; c'était celle du sacrifice inconscient de l'individu à l'espèce. Pourquoi l'individu agit-il contre son intérêt et même ne voit pas son intérêt quand celui de l'espèce est en jeu? Pourquoi l'égoïsme, si naturel, cède-t-il, disparaît-il dans l'individu au moment précis où l'espèce a intérêt à ce que l'égoïsme disparaisse? Ce qu'on peut si difficilement apprendre aux hommes pour le service de l'État, l'abnégation, est pour le service de l'espèce chose, sinon universelle, du moins infiniment répandue. Il semble qu'il existe un génie de l'espèce qui dise à chacun de nous : « meurs pour que la race survive »; et qui attache à cet héroïsme un tel plaisir, ou une telle illusion de plaisir, un tel emportement de passion que presque personne n'y peut résister. Il semble que la nature nous aveugle au moment juste où elle a besoin de nous. Il semble qu'il existe quelque part un grand trompeur qui nous dupe pour nous faire servir d'instruments aveugles à des fins qui nous dépassent. Cette théorie, déjà exposée dans les *Dialogues philosophiques*, entêtait en quelque sorte Renan, et il y revenait sans cesse, parce qu'elle était un joli exemple de l'impossibilité où est l'intelligence humaine d'expliquer rationnellement la chose qui nous touche de plus près, la vie humaine elle-même.

Et que peut-elle expliquer du reste? Cette fine et subtile duperie, ne la rencontrons-nous point partout? La vertu, la morale ne sont-elles-pas de mauvais marchés où nous sommes dupés et où nous prenons plaisir et où nous mettons notre honneur à être dupés? Êtes-vous vertueux? Vous avez raison; car c'est une erreur, c'est une sottise; mais les plus grandes joies humaines sont attachées à se tromper de cette manière et à être sot de cette façon-là. Êtes-vous vicieux? Vous avez peut-être raison; car on ne voit pas que ni la nature punisse plus le vicieux que l'ascète, ni que la société ait jamais eu de sérieuses préférences pour le vertueux et de vraies rigueurs pour le corrompu. Il est étonnant comme tout est vrai, comme tout, plus on y regarde, non seulement peut se défendre, ceci est affaire au sophiste, mais a sa raison profonde qui fait réfléchir et hésiter le philosophe. La science sans doute est une belle chose; n'est-il pas curieux cependant que l'ignorance la plus complète amène naturellement et par le chemin le plus aisé ce gamin de Paris à avoir précisément les opinions philosophiques de M. Littré ou de M. Renan? Il se pourrait bien que tout fût vanité parce que tout est incertitude.

Ainsi Renan allait, un peu enivré de paradoxes et un peu excité d'ironie, se moquant de nous, n'en doutons nullement; mais se moquant un peu de lui-même, c'est-à-dire prenant ce suprême plaisir de l'intelligence qui consiste à se contredire au moment où elle parle, à se réfuter au moment où elle prouve, à se confondre au moment où elle s'enorgueillit, ce qui, du reste, ne l'enorgueillit que davantage; à passer brusquement de l'autre côté de l'idée qu'elle envisage pour jouir de sa promptitude et de son adresse. Le suprême plaisir de l'intelligence c'est l'ubiquité, et c'est vers ce dernier état que dès le commencement l'intelligence de Renan s'était dirigée.

— Pour dire les choses franchement, à force d'avoir toutes les idées Renan en était arrivé au pur scepticisme? — Il faut s'entendre : Renan, vers la fin de sa vie, a eu à peu près toutes les formes connues du scepticisme; mais il n'en a pas eu le fond.

Il a eu un scepticisme intellectuel, qui consistait à croire que la vérité était « une pointe si subtile », comme disait Pascal,

que nos grossiers instruments ne pouvaient l'atteindre, qu'elle était fuyante et coulante sous nos prises, qu'elle était dans les nuances et dans des nuances aussi changeantes que « le cou de la colombe »; et que par conséquent une façon de ne la point manquer peut-être était de multiplier les points de vue et les conceptions et même les contradictions. Quand on s'est beaucoup contredit on a au moins une chance d'avoir attrapé une fois le vrai. Ce genre de scepticisme, il l'avait toujours eu un peu depuis la foi perdue, et on le surprend déjà dans ses premiers écrits; mais il a comme « pris conscience de lui-même » aux saisons du déclin ou plutôt de l'apaisement.

Il a eu un scepticisme de modestie. Rien ne répugnait plus à Renan que d'avoir l'air trop sûr d'avoir raison. Le dogmatisme intempérant des philosophes français de la première moitié du XVIIe siècle lui paraissait un pédantisme, et tout pédantisme lui faisait littéralement horreur. Il n'était à l'aise, il n'avait l'approbation de sa conscience de penseur que quand, à ses aperçus, à ses expositions, à ses leçons les plus sérieuses, les plus méditées, il avait ajouté un : « Du reste, je n'en suis pas sûr ». Il y a un tel orgueil, en effet, dans la conviction quand on n'a pas la foi, que l'affirmation est pour l'homme raisonnable une véritable souffrance. C'en était une et presque aiguë pour Renan. Il aurait dit non seulement, comme Montaigne : « C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif »; mais encore : « C'est mettre ses hypothèses à bien haut prix que de les prétendre imposer, ne fût-ce que par l'assurance du ton et la décision du geste. Que suis-je pour me croire assuré de ce dont ma raison m'assure? » — En cela il restait dans l'esprit chrétien, comme il lui est arrivé en tant de choses. Il restait humble, relativement; il disait encore à sa manière : « Ma substance n'est rien devant vous. » Au fait le chrétien qui perd la foi et qui ne perd pas la tête, qui reste humble ou qui ne devient pas trop orgueilleux, ne sera jamais trop dogmatique; l'habitude est prise d'humilier sa raison; il ne l'humiliera plus devant un dogme; mais il l'humiliera encore devant le mystère. Or le mystère est partout, tout autour du cercle, si borné, de pâle lumière que forme à quelques pas de nous la petite lanterne

dont nous sommes munis. L'ancien chrétien qui n'a pas voulu affirmer la religion parce qu'il la trouvait mal prouvée, trouvera peu de choses assez prouvées pour les affirmer avec fermeté. Il y avait déjà dans l'*Avenir de la Science* quelques traces, sinon encore de cette modestie, déjà du moins de cette pudeur intellectuelle. A partir de 1850, cette réserve sera continuelle chez Renan; elle fera partie de son tempérament « d'honnête homme ».

Il a eu aussi un scepticisme de timidité, j'entends de timidité civile en quelque sorte; car sa pensée est hardie, on le sait assez, mais il avait de la timidité dans le caractère et dans ses relations avec les hommes. Il ne voulait point paraître trop convaincu, parce que la conviction a toujours quelque chose d'un peu naïf et peut faire sourire. Ce sentiment, qui est mauvais, a été faible chez Renan; mais il a existé et il doit entrer en ligne de compte. Voyez dès les commencements, aux premières pages, à la première page presque, de l'*Avenir de la Science*, les précautions oratoires très significatives que Renan prend déjà à l'encontre d'une raillerie possible. Il vient d'affirmer la supériorité de la vie de l'âme sur la vie inférieure, sur la vie des intérêts et des plaisirs. Vite il se met en garde, très empressé, ce semble, à s'inquiéter : « En débutant par de si pesantes vérités, j'ai pris, je le sais, mon brevet de béotien. Mais sur ce point je suis sans pudeur. Depuis longtemps je me suis placé parmi les esprits simples et lourds qui prennent religieusement les choses... » Vraiment, c'est avoir bien peur de passer pour béotien que prendre si vite les avances et se hâter de s'attribuer ce titre, pour qu'on ne puisse plus vous le donner. Il y a là une certaine timidité qui contribuera plus tard à donner à Renan ces airs de détachement et d'ironie contre lui-même quelquefois un peu désobligeants par l'insistance. Ce qu'il y a eu d'affecté, ce qui est devenu « manière » à cet égard vient de cette légère crainte du ridicule. L'air supérieur, un grain ou un soupçon de ce « pédantisme à la cavalière » reproché par Malebranche à Montaigne ne fut pas étranger à Renan sur la fin de sa carrière.

Et il a eu peut-être encore un scepticisme de politesse. Poli, il le fut toujours, incapable de rompre en visière avec le genre

humain et même avec l'adversaire, d'un savoir-vivre très surveillé et presque cauteleux, à la manière ecclésiastique. Ces habitudes sont difficilement conciliables avec l'affirmation très tranchée et très décisive. Une affirmation un peu vive est presque un défi. Comme il n'est pas très obligeant d'être sûr de soi, il ne l'est pas beaucoup d'être sûr de quelque chose, parce que, en dehors de la foi, être sûr de quelque chose est précisément être sûr de soi-même. Renan aimait donc à ne pas affirmer parce qu'il n'aimait pas à contredire. Affirmer c'est contredire d'avance. Tout au contraire Renan faisait d'avance ses excuses. Ses propos de scepticisme étaient petites amendes honorables préalablement faites à quiconque ne serait pas de son avis. Il semblait dire : « Si ces opinions ont le malheur de n'être pas les vôtres, croyez-m'en si désolé que je voudrais croire qu'elles sont fausses; et, tenez, voilà qui est fait, je les crois du moins très contestables. »

Ce genre de politesse ne va pas sans quelque ironie, par définition même, puisque la politesse est un demi-mensonge, et l'ironie de Renan était à la fois une forme et une sourde revanche de sa politesse. Il se moquait un peu de son lecteur à force de le respecter avec esprit, à force d'avoir pour lui d'ingénieuses condescendances. Ces manières de courtoisie captieuse ont des retours inattendus et ne sont pas sans porter des coups obliques. Faire si bon marché de ses idées donne à entendre aux hommes un peu avertis à quel point on est prêt à faire peu de cas des leurs. Si tel est mon détachement à l'égard de mes idées, jugez comme il m'est sans doute facile de me détacher des vôtres; et si je suis si modeste pour mon compte supposez combien pour le vôtre il est vraisemblable que je le sois. Tout un dédain secret, toute une raillerie couverte et toute une taquinerie enveloppée étaient contenus dans les politesses de ce scepticisme de bonne compagnie et « eutrapélique ».

Et ainsi, insensiblement Renan devenait mystificateur. Il ne détestait pas donner à ses anciennes formules un tour piquant et énigmatique pour se donner le plaisir raffiné de n'être pas compris. Il avait dit par exemple que Dieu est dans un éternel devenir; il disait maintenant : « Dieu n'existe pas; mais il existera peut-être un jour. » Ce n'est qu'une nuance;

mais pourtant le premier mot est d'un philosophe et le second d'un homme un peu trop spirituel, qui aime un peu plus à étonner qu'à instruire. — Tranchons le mot, il avait des moments d'aimable perversité. Il aimait à faire un peu scandale. Il abusait du « qui sait? ». Qui sait si la beauté ne vaut pas la vertu, puisque toutes deux sont des manifestations de l'idéal? Qui sait si le vice est si coupable? Chacun a sa manière de réaliser la part d'idéal qu'il porte en soi, et de toutes ces réalisations partielles le total sans doute est harmonieux. Il manquerait probablement une note au grand concert, il manquerait sans doute quelque chose à la fête de l'univers si le vice et si la sottise n'existaient pas. — Ces boutades le réjouissaient quand elles étaient prises pour ce qu'elles étaient, et un peu plus quand elles n'étaient pas comprises. La fête aussi de l'esprit de Renan n'aurait pas été complète s'il n'y avait admis une note ou deux de méphistophélisme. Mais décidément le « Béotien » était loin. « Ce que vous nous faites maintenant, aurait dit une austère, c'est l'histoire du Béotien perverti. »

Notez encore qu'on finit toujours par avoir les opinions de son talent. Le talent de Renan était un bonheur prodigieux pour exprimer les nuances les plus délicates de la pensée. Ce talent avait donné des habitudes à son esprit. Il avait des opinions contradictoires, parce qu'il était merveilleux à exprimer dans le même moment et comme du même mot des opinions contradictoires et à glisser insensiblement, au tournant d'une phrase, de la négation à l'affirmation avec un retour sur le peut-être. Les souplesses de son style passèrent à son esprit. Il savait trop bien écrire pour ne pas finir par mal penser. Les orateurs très experts commencent toujours leur phrase sans savoir comment ils la finiront, sûrs qu'elle finira sans encombre. Renan commençait à penser sans savoir où sa pensée l'entraînerait, sûr qu'elle se retrouverait toujours plausible et toujours séduisante.

Aussi bien, et c'est le dernier trait de cet état d'esprit, l'intelligence, après tant d'exercice, un développement si continu et un déploiement si magnifique, en était venue chez Renan à agir comme sans objet, d'elle-même et pour se satisfaire elle-même. Comme « la poule à qui on a ôté le cerveau, sous certaines excitations continue à se gratter le nez », ainsi

son intelligence, d'habitude prise, travaillait, sinon dans le vide, du moins sans objet très déterminé, se séduisant elle-même par le jeu facile et sûr de ses étonnantes facultés. Comme les orateurs finissent par avoir le besoin de parler et parlent éloquemment presque sans occasion ni matière, Renan avait le besoin de penser, et pensait ingénieusement, habilement, adroitement, sans qu'il y eût occasion ou nécessité bien évidente de prouver quelque chose. Décadence, si l'on veut, et je ne ferai pas difficulté de l'admettre à demi, mais décadence singulièrement brillante et qui serait le moment d'éclat et de plein épanouissement d'un autre homme.

Son caractère même avait un peu changé. Sa timidité, à force de se couvrir d'ironie aimable, avait disparu, sinon cessé d'être; sa ténacité, son intransigeance, sa fermeté intime, qui ne fléchirent jamais, n'apparaissaient plus nullement aux yeux. Il passait parmi les hommes comme un vieillard doux, souriant, gai même, d'une inépuisable indulgence, et d'une facilité invraisemblable à l'approbation. Il ne discutait jamais, semblait toujours ravi de la profondeur de la pensée que vous exprimiez devant lui et aussi peu sûr que possible de l'importance et de la justesse de la sienne; et l'on était libre de croire qu'il y avait là bonté naturelle, ironie secrète ou indifférence, et il est probable qu'il y avait un peu de tout cela. Il semblait vouloir être le conciliateur raffiné entre les hommes, comme il avait été, dans l'hospitalité de son vaste esprit, le conciliateur subtil entre les idées. Il donna l'impression d'un Montaigne moderne, plus savant, plus ouvert à différents ordres d'idées et à différents genres de beautés, plus modeste aussi et véritablement meilleur, mais aussi *revenu*, aussi détaché, aussi neutre entre les partis, aussi nonchalant de propagande et d'action personnelle, aussi aimable encore et que tout le monde aurait souhaité, comme madame du Deffand l'autre Montaigne, « avoir pour voisin ».

Encore qu'il y eût du vrai dans cette idée qu'on se faisait de lui, ce n'était pas tout à fait vrai. Sans que Renan ait jamais joué aucunement la comédie, le nouveau Renan recouvrait l'ancien sans l'altérer, sans le ronger et peut-être pour le conserver mieux. Ce nouveau Renan n'était pas factice ; mais il n'était pas profond; il était d'une réalité super-

ficielle. Comme les êtres très riches, Renan laissait vivre à la surface de lui-même un *moi* qui faisait partie de son *moi*, mais qui ne l'était pas tout entier. Il vivait bien dans l'éclat chatoyant de son plumage, mais il vivait encore plus dans le fond de son cœur. Quand il publia l'*Avenir de la Science*, comme pour se rappeler à lui-même et rappeler aux autres ce qu'il avait été, et pour jouir un peu de l'effet de surprise que produirait ce brusque rapprochement, il dit avec douceur, en prologue : « Un peu trop d'optimisme là dedans, un peu trop d'intrépidité d'affirmation ; mais au fond je n'ai guère changé. » C'était vrai. Ce qui n'avait pas changé en lui, c'était le fond, et le fond était sa foi en la science, sa confiance au progrès et son culte de l'idéal. Cette foi était moins entière et surtout moins persuadée d'une réalisation rapide ; cette confiance était moins naïve et admettait que sur la route du progrès il y a des points d'arrêt et des périodes de régression ; ce culte était moins ardent et se permettait des relâches et des moments de mauvaise humeur, et, ce qui est plus grave, de bonne humeur, envers son objet ; mais cette foi, cette confiance et ce culte étaient restés. Renan avait connu toutes les formes du scepticisme, détachement, dilettantisme, ironie et même légèreté ; il n'en avait jamais connu le fond ; il n'en avait pas eu en lui l'essence. — L'essence du scepticisme, c'est l'indifférence, et voilà où Renan n'était jamais ni descendu, ni, si l'on veut, monté. On le voyait quand un malheur public, ou ce qu'il considérait comme tel, quand un abaissement, une dégradation morale et sociale menaçait son pays. Il n'y avait plus ni ironie ni même condescendance dans ses paroles ou son attitude. On disait ces jours-là, en le quittant : « L'homme de 1848 a reparu. » — Et, plus encore que dans ses idées, il y avait eu constance dans son caractère. Le désintéressement, le mépris des intérêts matériels, l'application à des tâches obscures, utiles et non rémunératrices, alors que son nom au bas d'une page amusante était pour lui, quand il le voulait, une petite fortune ; le plus grand sérieux dans l'accomplissement de son devoir quoditien ; le stoïcisme dans la souffrance ; en un mot, non plus seulement le culte, mais la pratique de l'idéal étaient choses que le monde ignorait de lui, et qui lui étaient aussi

naturelles au dernier jour qu'au premier. Il s'est cent fois comparé à un prêtre, à un « prêtre manqué » qui a souvent la nostalgie de sa vocation première. C'était un prêtre en effet et cette nostalgie, il l'eut toujours, mais il a passé la plus grande partie de sa vie à la satisfaire. Aux « bavards du siècle », il a donné beaucoup, parce qu'il était riche ; il leur a donné des idées, des fantaisies, des paradoxes, des poèmes, des romans, et même quelques religions mondaines par surcroît; à lui-même, il n'a jamais cessé de se réserver une vie intérieure, profonde, austère et délicieuse où il savourait la jouissance intime d'être, de quelque nom qu'on l'appelle, avec ce qui ne passe pas, et de se distinguer, plaisir encore qu'il ne méprisait point, de ceux qui passent.

V

Tel fut Renan : une intelligence souveraine qui eut quelquefois des jeux de prince. Sorte de démiurge intellectuel, sa manière de faire le monde a été de le penser d'une première façon, puis d'une autre, puis d'une autre encore sans se lasser et en l'agrandissant sans cesse ; car il ne brisait pas les moules dans lesquels il lui avait donné une première figure : il les retrouvait, les reprenait, et en tirait de nouveaux exemplaires qu'il associait aux figurations plus récentes qu'il avait imaginées de l'univers. Les idées générales s'accumulaient ainsi dans son esprit, puis s'y organisaient, s'y enchaînaient plus ou moins étroitement et formaient des groupes en tout cas très harmonieux et très imposants. Chacun de ses systèmes était une idée nouvelle, accompagnée, un peu gênée et finalement enrichie du souvenir de toutes les autres. Chacun de ses moments intellectuels était une invention, qui voulait être en même temps une synthèse de tous ses moments intellectuels passés. La synthèse finissait par devenir impossible, et Renan était embarrassé pour l'ordonnance de son train par l'accumulation de ses richesses. Peu lui importait encore. L'essentiel était pour lui que l'humanité et l'univers se reflétassent en lui suc-

cessivement par tous leurs aspects, et qu'en lisant ses livres, il ne fut guère de pensée profonde, de grande conception philosophique, scientifique, historique, religieuse, qu'on ne retrouvât plus vivement comprise et plus vivement exprimée qu'elle ne l'avait jamais été par personne. L'univers idéal serait la réalisation de tous les possibles. Renan eût souhaité que son œuvre fût l'expression de tous les possibles intellectuels.

De tous ces aspects divers, de toutes ces considérations multipliées une impression d'ensemble devait bien se dégager un jour; il la dégageait lui-même de temps en temps, mais il comptait surtout sur le lecteur de l'avenir pour la démêler, et prenait trop de plaisir à diversifier ses façons de sentir et de penser pour être très soucieux de les ramener à l'unité. Cette diversité même était un besoin de son esprit, une nécessité de sa nature : « Un esprit ne peut s'exprimer que par l'esquisse successive de points de vue divers, dont chacun n'est vrai que dans l'ensemble. *Une page est nécessairement fausse*; car elle ne dit qu'une chose, et la vérité n'est que le *compromis* entre une infinité de choses. » L'Albert de *Werther* « quand il croit avoir avancé quelque chose d'exagéré, de trop général ou de douteux, ne cesse de limiter, de modifier, d'ajouter ou de retrancher jusqu'à ce qu'il ne reste rien de sa proposition ». Renan méprisait cette sotte manière-là. Il allait chaque fois jusqu'au bout de sa pensée actuelle, quitte à aller le lendemain jusqu'au bout de la pensée contraire, c'est-à-dire complémentaire; et quelquefois c'était le même jour qu'il poussait ainsi dans deux directions différentes; et quelquefois c'était dans la même phrase, et alors il revenait bien un peu au procédé d'Albert, mais c'était par antinomie et non par atténuation, de sorte qu'au lieu qu'il ne restât rien de sa proposition, plutôt il en restait deux. Et c'était à l'avenir ou au public jugeant sur l'ensemble de démêler le *compromis*.

Ce compromis, le mot, trop modeste, est pourtant juste, a été pour le public ceci : Renan, en son ensemble, à le prendre en gros et un peu grossièrement, fut un positiviste resté chrétien. Du christianisme, sauf le dogme, il a tout gardé : le goût de la vie intérieure; le culte de l'idéal; l'effort pour s'associer à l'infini; le mépris de la terre et une sorte de défiance du

« monde »; une manière d'humilité qu'il associait à beaucoup de dédains, car l'humilité n'exclut pas le dédain des autres, à condition qu'on en ait pour soi; le goût et une pratique suffisante, et même rare, du désintéressement, une charité insuffisante, mais réelle, et relativement aux temps où nous sommes, assez vive; une sorte d'heureuse impuissance à abstraire la métaphysique au moins de ses préoccupations, ce qui s'appelle en langue de Bossuet « le goût de Dieu »; tous les traits essentiels enfin qui caractérisent l'état d'âme habituel du chrétien. Et ajoutez-y encore l'habitude de l'examen de conscience avec ses excellents avantages et quelques-uns de ses périls et l'habitude de la prière, ou comme il disait de « l'oraison », qui a laissé ses traces dans beaucoup de pages de ses œuvres, et parmi les plus belles. Tout cela était comme les effets du christianisme, sans leur cause, conservés dans une âme couvée d'abord par l'Église; comme les produits du christianisme emportés loin du sol d'où ils sortent. « Nous vivons, disait-il, du parfum d'un vase vide. » Je dirai plutôt que c'était le fond de sentiment et d'instincts sur lequel croît le christianisme quand il doit croître, sur lequel il a cru depuis le Christ et même un peu auparavant, sur lequel il refleurirait dès demain si, par une cause ou par une autre, le rationalisme fléchissait ou perdait un peu de son empire. Renan était la vie morale chrétienne, moins le christianisme formel et codifié. Il était chrétien comme le serait un catéchumène à qui son missionnaire aurait oublié de parler des conciles. Je reconnais que ce missionnaire est un peu fantastique et ce christianisme un peu vague. C'en est un pourtant et non pas seulement le parfum y reste, mais l'esprit y vit.

Du positivisme il avait embrassé fermement le grand principe que rien dans le train du monde n'est surnaturel; il avait accepté cette idée qu'il ne peut y avoir ni, d'une part, de révélations, ni, d'autre part, démonstration humaine de ce qui dépasse la portée de l'observation; il croyait en conséquence que les seuls instruments de connaissance de l'homme sont l'observation, la science et le raisonnement; il croyait que ces instruments étaient les outils sociaux, et que le devoir de l'homme était d'organiser scientifiquement et rationnellement l'humanité; et il croyait enfin que le *processus* laborieux et

lent vers le mieux était à ce prix, et que, par conséquent, les outils sociaux, observation, science et raison, étaient outils de progrès.

Telles étaient ses deux fois, l'une de sentiment, l'autre de réflexion, l'une d'âme, l'autre d'esprit; et aimant à être complet, prenant plaisir à être riche et ne détestant pas être complexe, il ne sacrifiait ni l'une ni l'autre. A l'une, il accordait sa vie morale, reconnaissant que la vie morale et même toute moralité (sauf la morale sociale, qui est où peut s'élever la conception transcendante d'un policier) n'avait aucune base rationnelle, aucune raison de raison, était scientifiquement et rationnellement une absurdité, et était uniquement pour le plaisir d'être, ce qui constitue précisément sa dignité. — A cette même foi il accordait encore ses méditations métaphysiques, les donnant loyalement pour des rêves, pour des poèmes, pour de belles chansons mystiques; mais faisant remarquer que l'humanité vit d'esthétique comme de science et se dégradera, éprouvera une sorte de *deminutio* lorsqu'elle renoncera à ces rêves-là, ce qui du reste n'arrivera jamais.

A sa foi scientifique, en homme de son temps, en homme qui n'était pas du tout du moyen âge, en loyal ouvrier qui accepte la règle de l'usine où il est inscrit, et qui, du reste, en admet l'esprit et en approuve le but, il donnait les quatre cinquièmes de son temps de travail, étudiant les langues, écrivant l'histoire, déchiffrant et recueillant des inscriptions, enseignant l'hébreu, contribuant de presque toutes ses forces, jusqu'au jour où il n'en eut plus, et même passé ce jour-là, à l'édifice scientifique que dresse l'humanité pour mieux s'aménager, si elle le peut, sur la terre.

Ces deux fois ne sont peut-être pas formellement très conciliables. Elles se concilient dans le fond même de la nature humaine; elles se concilient dans la vie réelle, dans la vie vraie, dirai-je dans la vie vivante, parce qu'elles sont les expressions de deux besoins également impérieux de notre nature. Chacun de ces besoins croit que l'autre est factice et va bientôt disparaître, et, à vrai dire selon les époques, l'un l'emporte sur l'autre à faire croire que l'autre n'était chez nous qu'accidentel et comme une maladie de quelques siècles. En définitive, ils paraissent tous deux immortels, et

leurs oscillations finissent par donner l'idée de poids égal. Il est donc possible que Renan, avec son apparent dualisme, ait donné « la formule de l'avenir » et aussi celle du passé, et ait assez bien figuré la nature humaine elle-même, autant qu'il est possible à un homme d'en donner une représentation approximative.

Son influence a été, comme on peut croire, très considérable. Toutes ses suggestions avaient de l'autorité précisément à cause de leurs correctifs. On ne pouvait suspecter « l'esprit chrétien » d'un homme qui avait rompu avec éclat et décision avec le christianisme organisé; on ne pouvait suspecter le rationalisme d'un homme qui était si ferme sur la question de l'exclusion du supranaturalisme, alors que ses tendances étaient si religieuses et presque mystiques. Ses conclusions en différents sens lui coûtaient trop pour n'être pas sérieuses. Il bénéficiait de la violence que certains de ses sentiments faisaient à d'autres. On aimait à le suivre à cause de cela. On s'habituait à voir en lui un guide qui n'était guidé que par la recherche. Quand le plaisir de penser l'entraîna à une diversité de conceptions qui ressemblait à un certain vagabondage, on le suivit encore. Il rendait encore le service d'être un merveilleux excitateur d'idées. Il est permis d'avoir quelque chose du sophiste lorsqu'on a jeté dans le monde, en y insistant, quelques idées générales très nettes, qui font centre, auxquelles les disciples peuvent se rattacher, et quand, ainsi, celles qui viennent s'y ajouter sont manifestement des récréations intellectuelles et des exercices brillants de l'esprit. La manie de « chercher la vérité après qu'on l'a trouvée », qu'il s'est reprochée si élégamment, doit être très surveillée, mais n'est pas sans avantages. C'est comme un contrôle des opérations antérieures de l'intelligence, qui met les résultats acquis précédemment dans tout leur jour, et aussi ce sont des digressions qui finissent par ramener au premier objet.

Le scepticisme où il semble que Renan a incliné quelques-uns de ses contemporains, trop séduits par sa dernière manière et ne voyant qu'elle, n'a guère été qu'une mode, et assez courte. Ce qui reste, c'est une véritable restitution de l'esprit religieux dans la classe des hommes qui s'en tenaient à la négation sèche et brutale, familière au XVIIIe siècle. Ce

qui reste, c'est un rationalisme plus large et plus libéral, qui sait faire auprès de lui une place aux tendances élevées de la nature humaine, et aux tendresses délicates du cœur. « Le voilà encore, disait Doudan, qui confectionne à l'usage du public des bonbons qui sentent l'infini. » C'est quelque chose que de trouver, et sans effort, le moyen de faire encore sentir l'idéal aux hommes qui en ont perdu ou qui croient en avoir perdu le besoin.

Ce qui reste surtout, et cela c'est toute l'œuvre de Renan qui le respire, c'est un esprit vraiment nouveau de tolérance. La tolérance avait elle-même, jusqu'à Renan, quelque chose de sec et de négatif. On disait, ou à peu près : « Laissons les autres penser des absurdités. Qu'ils s'en arrangent. L'homme a le droit d'être stupide. Ne les persécutons pas, ne les troublons pas. C'est tout ce que nous leur devons. » — Il y a mieux : c'est démontrer que toutes les grandes idées humaines sont dignes d'un certain respect parce qu'elles sont toutes fondées en quelque raison ; c'est de chercher dans chacune la part, ou l'apparence, ou le reflet plus ou moins lointain de vérité, qu'elle peut, qu'elle doit renfermer, et de le montrer aux hommes. La tolérance active n'est pas une abstention, laquelle ne va jamais sans mépris ; c'est une hospitalité, un bel accueil, qui n'entraîne pas l'adhésion, mais qui est un acte de « bonne volonté ». — Cette hospitalité, Renan l'a pratiquée avec intelligence et avec empressement. Avec un peu d'abandon aussi et l'on comprend bien que, là encore, il y a une pente vers le scepticisme. Mais tout est dans la mesure. Il n'y a pas de tolérance sans un certain mélange de scepticisme ; et la tolérance est une si belle chose qu'il faut lui passer quelque commerce, pourvu qu'il soit discret, avec ce compagnon. Renan a enseigné aux hommes la tolérance vraie, celle qui excite un homme, sans abandonner ses convictions, à s'enquérir avec bienveillance de celles des autres, à en tenir compte, à les estimer louables et belles, sinon sûrement fondées, à en féliciter l'adversaire même, quand on cherche à l'en détacher, et à le consoler de les lui faire perdre. — Tout cela est un peu raffiné ; mais c'est un raffinement du cœur autant que de l'esprit ; et c'est une forme exquise de la fraternité.

Ce grand intellectuel a donné un très considérable exemple. Il a prouvé par sa vie que l'agrandissement progressif de l'intelligence ne va pas sans un élargissement de l'âme. Selon Renan, la dernière pensée de Marc-Aurèle fut, à l'égard de notre pauvre espèce, « un sentiment doux, mêlé de résignation, de pitié et d'espérance »; et cette dernière pensée a dû être aussi, après tant d'investigations dans tous les sens sur le passé et l'avenir de l'humanité, la dernière pensée d'Ernest Renan.

ÉMILE FAGUET

NOTES SUR L'INDE

I

— A BOMBAY —

Dans l'air lourd flotte un imperceptible parfum. L'Inde, que nous côtoyons déjà, reste invisible, ne s'annonce que par des bouffées d'air plus chaud, saturé de cet insaisissable arome fait de musc et de poivre. A babord, un phare que longtemps nous prenons pour une étoile se perd dans la brume légère, flottant au-dessus des côtes... et, de nouveau, c'est l'immensité seule de l'eau dans la nuit claire, bleuie de lune.

Toute la journée, d'innombrables méduses ont entouré le bateau : des blanches, grosses comme un œuf d'autruche, avec au milieu un point rose ou mauve, pareil à une fleur ; d'autres, énormes, d'un bleu plus pâle que la mer, bordées de vert lumineux, intense, tachant de clarté la profondeur assombrie de la mer. Puis des blanches encore, fleuries de tous les roses et de tous les violets. Et vers le soir, des toutes petites, par myriades, épaississent l'eau, lui donnent leur couleur jaunâtre, collées au bateau, remuées dans le sillage, et durant des heures, toujours compactes, toujours renouvelées, enfin disparues, elles laissent la mer pure, transparente,

illuminée de gros points de phosphorescence, montés lentement du fond, brillant à la surface, tout de suite éteints à la lueur du ciel...

Avant l'aurore, dans l'incertain de la nuit finissante, des montagnes grises et violettes s'estompent, des montagnes en forme de temples, dont deux semblent couronnées de tours basses, massives, comme inachevées.

A la vapeur du jour levé, tout se voile, s'embrume, passe insensiblement par des teintes pâlies, reparaît bientôt dans la netteté d'une lumière rose, colorant la grande rade de Bombay d'un poudroiement d'or chaud.

La magie de cette terre couleur de rose, toute vibrante de soleil, ne dure pas. La ville surgit en épaisses masses blanches, docks et usines, surmontées de cheminées, et, au-dessus de maisons carrées, sans style, des cocotiers alignent leurs troncs uniformes.

De plus près, des tours gothiques émergent des bâtisses, lointains souvenirs de Chester gauchement évoqués sous l'ardente lumière de l'Asie blanche.

*
* *

Dans le vaste port, où toute une flotte de vapeurs est à l'ancre, s'agite un encombrement de barques pontées aux couleurs amorties, à l'avant très longuement relevé en pointe, sous d'immenses voiles effilées, croisées en ciseaux, semblables à des ailes de mouette.

Aux docks, un bruit affolant. La douane, la police, la « santé », lâchées sur le voyageur : des formalités imprévues, telles qu'une feuille à signer par laquelle on déclare n'avoir qu'une montre et qu'une épingle de cravate et que leur valeur est en rapport avec la fortune du soussigné... Puis, c'est l'éparpillement des bagages qu'il faut aller repêcher plus loin au milieu de la horde hurlante des coolies rués sur les malles, se servant des valises comme de projectiles... et enfin, c'est la rue.

Dans la lumière aveuglante du soleil, reflétée par les maisons crépies à la chaux, une foule extraordinairement mélangée,

pressée contre les barrières de la douane, regarde sortir les voyageurs. — Nègres tout nus, un mince pagne enroulé autour des reins. — Parsis en longues tuniques blanches, pantalons étroits blancs, sur la tête d'atroces mitres basses en toile cirée noire, poursuivant l'étranger de leurs offres de change. — Hindous vêtus de soies pâles et fraîches; sur la tête, des enroulements de mousselines pâles. — Soldats anglais à casques blancs, dont deux obstinément me regardent sous le nez, constatent que « *by Jo!* Eddy a encore manqué ce steamer ».

Des voitures fermées, des victorias, des chars à bœufs surmontés d'un dais rouge, et dont le timon forme un triangle.

Les cochers crient, appellent les porteurs, se disputent à coups de fouet le client, tandis qu'au-dessus de nos têtes, sans cesse, des milans et des faucons tournoient en poussant un cri plaintif.

De hautes maisons plâtrées, le long des rues en simple terre battue où passent des tramways. Aux étalages des boutiques, un pêle-mêle négligé rappelle les bric-à-brac, donne aux marchandises un air de vieilleries, sous l'épaisse couche de poussière qui recouvre tout. Seulement au centre de la ville, dans « Fort », les maisons et les magasins ont un air d'Europe.

En face de l'hôtel, après le Tennis-Club, s'étendent des terrains vagues où, sous des tentes, sont remisés des équipages. Des nègres époussettent, lavent, essuient les voitures, au soleil déjà très chaud, et, la besogne finie, les voitures rentrées, surgit tout un fourmillement de négrillons, qui jusqu'au soir piaillent en courant parmi les tentes.

Plus loin, sous des banians, le camp des cipayes, auxquels, à cause de la peste, on a fait quitter leurs casernes, et, apparue par éclairs entre la verdure grasse et sombre des arbres, la nappe d'acier de la mer immobile.

Dans la partie anglaise de Bombay, des maisons à l'européenne : la Haute Cour, la Poste, la Municipalité, véritables palais entourés de jardins; — puis des huttes de paille abritant des buffles, ou des tentes plantées dans des terrains vagues; — et, après des chaussées dallées, la terre battue et d'énormes tas d'ordures sur lesquels volètent des oiseaux de proie et des corbeaux.

Une bâtisse immense en pierres rouges et blanches, à grandes colonnades, à dôme central, aux dimensions de cathédrale, s'étend à l'angle de deux avenues : la gare terminus ; — puis une vaste halle de fer et de verre : le marché Crawford. Des montagnes de fruits, de légumes, de verdures, toutes les couleurs, tous les chatoiements, et, reliant entre eux les divers pavillons du marché, un jardin de fleurs où de petits coolies de bronze à peine voilés de blanc vendent des oranges et des citrons.

Au fond du jardin se tiennent les marchands d'oiseaux ; leurs cages toutes petites, bondées de perruches, de maïnas, de bulbuls et de tout petits bengalis, — guère plus gros que des papillons, — sont pendues aux branches d'ébéniers et de daturas fleuris.

*
* *

Dans la ville indigène, les maisons deviennent plus basses, plus serrées, sans jardins entre elles. Par les rues étroites, bordées de boutiques et d'échoppes, coupées de mosquées blanches où prient des formes claires, de temples polychromes à gongs assourdissants que frappent des bonzes, passent des tramways, des attelages de bœufs dont les conducteurs jettent des appels aigus, des fiacres qui sonnent la ferraille. Parmi les voitures circule une foule compacte de toutes les races, de toutes les couleurs. — Grands Afghans aux vêtements blanc sale, venus avec des chevaux de Perse qu'ils mènent par la bride, et dont ils crient le prix ; — Parsis affairés, Somalis tout nus, au crâne rasé, leurs corps noirs huilés exhalant une écœurante odeur de poivre et de nénuphar ; — fakirs à longues chevelures incultes, le corps et le visage enduits de safran, le fil de la seconde naissance passé en sautoir sur leur torse nu ; — Birmans à figures jaunes, aux yeux bridés, vêtus d'éclatantes soies roses ; — Mongols à tuniques de satin foncé, brodées de soies éclatantes et de fils d'or.

Des femmes aussi dans la foule des hommes, mais en moins grand nombre. — Des Parsies drapées de légers *saris* en mousseline pâle, soutachés de velours noir, qui les enve-

loppent toutes, s'enroulent au-dessus de la jupe très collante, s'entre-croisent plusieurs fois autour du buste, passent sur l'épaule droite pour couvrir la tête et retomber flottant sur l'épaule gauche. — Des Hindoues à peine couvertes d'étoffes rouges déteintes en rose chaud; un tout petit corsage, le *tcholi*, brodé de soies et de paillons, habille le buste, laisse les seins et les bras libres; une légère cotonnade, enroulée autour des jambes, serrée à la ceinture, remonte en manière de châle sur la tête et les épaules. Des bracelets d'argent aux chevilles et aux bras ; des bagues aux doigts de pieds et aux mains, de larges colliers à pendeloques, des boucles d'oreilles et, dans la narine gauche, un petit clou de cuivre ou d'or encerclant des pierres de couleur. Elles marchent pieds nus, souples, évitant les heurts des passants, portent sur leurs têtes des pots de cuivre qui luisent comme de l'or, posés les uns au-dessus des autres, à peine maintenus par un bras frêle dont les anneaux brillent au soleil. Le cliquetis des *nouparas* aux chevilles rythme la démarche balancée, infiniment gracieuse, et des étoffes légères se dégage un parfum de jasmin et de santal. — Des musulmanes emprisonnées dans d'épais sacs de toile blanche, un grillage de mousseline sur les yeux, presque toujours deux ou trois ensemble, trottinent gauchement à la queue leu leu. — Des négrillons mendient, poursuivent le passant jusque sous les pieds des chevaux, dominent de leurs voix pointues le bruit des cris d'appels, des cloches et des gongs, qui énerve, abêtit, finit par enivrer.

Tout se confond sous le soleil de plus en plus chaud, devient dans l'air vibrant une masse où le rouge et le blanc dominent et où persiste l'harmonie de mouvements de cette foule marchant pieds nus.

L'air est imprégné de musc, de santal, de jasmin et de l'âcre odeur des houkas que des vieux fument tranquillement assis à l'ombre de leurs portes.

A terre, par places, de larges taches roses d'un désinfectant qui sent le chlore, répandu devant les maisons où quelqu'un vient de mourir. — Et cela seul met soudain à l'esprit le spectre de la peste qui décime Bombay : dans cette agitation, cette vie de couleurs et de cris, on n'y pensait plus...

Par groupes, les mêmes boutiques se succèdent, menuisiers assemblant leurs pièces, ouvriers qui sculptent des ornements avec des outils simples, presque gauches, qu'ils manient à petits coups timides, persistants... Plus loin, des batteurs de cuivre tapent ces petits pots que l'on voit ici aux mains de tous. A l'ombre du velum, tendu au-dessus de la boutique toute petite, des cuivres finis, empilés jusqu'au plafond, auréolent de leur éclat les travailleurs au torse nu qui, sur des enclumes, fabriquent sans cesse des vases d'une forme consacrée, pour les ablutions. Deux ouvriers par boutique, trois au plus, et près d'eux, parfois, un vieux qui fume, les yeux mi-fermés.

Une petite ruelle très tranquille embaumée de santal, où des hommes, dans des échoppes larges ouvertes, impriment avec de primitifs morceaux de bois sculpté des dessins toujours répétés sur des soies fines, s'enroulant en cordes minces, réduites à rien, lorsqu'on les tend pour les sécher.

Des fabricants de joujoux en bois peint : — poupées rouges et vertes, balles de bois, petites boîtes dans lesquelles entrent d'autres petites boîtes aux couleurs alternées et criardes.

Loin, au fond du bazar, dans une rue où personne ne passe, des échoppes de cordonniers encombrées de copeaux de cuir : de vieilles caisses et des bidons de pétrole servent de sièges ; entre les ouvriers tout un grouillement d'enfants en guenilles, qui crient et se jettent des sandales...

Très imprévues, à un tournant, après les batteurs de cuivre, une série de boutiques de thé à grosses potiches ventrues en montre. Des Chinois, vêtus de bleu et de noir, assis au seuil de leurs magasins dans de larges fauteuils rigides, leur fine tresse descendant jusqu'à terre par-dessus le dossier, attendent le client avec un bon air d'indifférence abrutie.

*
* *

Des jongleurs, après le déjeuner, viennent devant l'hôtel ; à l'ombre d'un banian, sur un petit tapis posé par terre, ils font leurs tours. Acrobaties, d'abord, échelles humaines, jeux de force, puis muscades disparues, retrouvées, et, enfin, ils s'escamotent eux-mêmes, à tour de rôle, dans de petits

paniers carrés qu'ils lardent de coups de couteau pour bien faire voir que personne n'est dedans... Pour attirer l'attention, aux moments intéressants, ils tapent sur un tam-tam et soufflent dans une musette aiguë.

Les jongleurs partis, un enfant, pour demander l'aumône, ouvre un panier rond qu'il porte et d'où jaillit un serpent, la tête élargie de colère, la langue sortie, sifflante.

Après lui, un autre petit Hindou traîne, au bout d'une laisse, une mangouste très pareille à une grosse fouine à queue de renard. D'un sac il tire un serpent, et le combat commence entre les deux bêtes qui se mordent de toutes leurs forces ; les dents pointues de la mangouste cherchent la tête du serpent, le reptile s'enroule autour de la mangouste pour la mordre sous l'épaisseur de son poil. Enfin, la mangouste déchire d'un dernier coup de dent la tête du serpent et, tout de suite, un faucon descend d'un arbre, emporte le vaincu.

A midi, sous l'ardeur du soleil qui décolore tout, un accablement tombe sur la ville ; les voitures se font plus rares ; quelques piétons cherchent au ras des maisons à peine un étroit abri d'ombre... Et sur tout cela pèse le silence, rompu par le seul bourdonnement des mouches, le cri strident des oiseaux de proie...

Le long de Back Bay, s'étend le promontoire de Malabar Hill, où habite le monde élégant, dans des *bungalows* bâtis au milieu de jardins. Au bord de la route s'épanouissent des palmiers, et, sur des blocs de rochers surplombant le chemin, on entretient à grande eau des fougères de toutes les espèces. Les *bungalows*, maisons carrées à un seul étage, entourées de larges vérandas, surmontées d'un immense toit pointu qui laisse circuler l'air au-dessus des plafonds, apparaissent parmi des massifs de bougainvilliers et de jasmins fleuris, entre les troncs des hauts cocotiers, des dattiers, des baobabs et des aréquiers qui les protègent de leur ombre.

Les jardins sont encombrés d'exubérantes végétations tropicales, d'orchidées, de daturas fleuris en larges cloches violettes, de gardénias et de lianes ; — et pourtant, ce que le frère d'un de mes amis de Londres, à qui je viens faire visite,

me montre avec le plus de fierté, ce sont de rarissimes pots de géraniums, deux vraies violettes et un tout petit bout de gazon dru, vert d'émeraude.

Colaba, le quartier des docks à hautes maisons, entre les gigantesques bâtisses des entrepôts. Un silence angoissant, les fenêtres, les portes toutes fermées. Sous le soleil blanc, seuls quelques coolies passent très vite, leur mouchoir sur la bouche, pour éviter la contagion, dans ces rues d'où la peste est venue, gagnant peu à peu d'abord les faubourgs, puis plus rapprochée toujours du centre, chassant devant elle la population affolée...

*
* *

A Mazagoon, l'un des faubourgs de Bombay, un mariage parsi.

Dans son jardin garni d'arcs et de tonnelles constellés de lanternes blanches, le fiancé, assis, attend ses hôtes. Dissimulé dans un bosquet, un orchestre joue.

Maintenant, tous les invités sont là, vêtus de longues tuniques blanches. Le fiancé, en blanc aussi, a autour du cou un collier d'orchidées, de lys et de jasmins, qui descend jusqu'à la ceinture. D'une main il tient un bouquet blanc, de l'autre une noix de coco. Sur son bras pend un châle plié.

Au-dessus de la grille d'entrée et de la porte de la maison, des guirlandes légères, faites de fils passés dans des fleurs, se balancent à la brise et embaument.

Sur de grands plateaux, des domestiques apportent aux gens de la noce de drôles de petits paquets verts : une feuille de bétel, en cornet fermé d'un clou de girofle, contenant un mélange d'épices et de chaux que l'on mangera après dîner, pour digérer l'amas de victuailles qu'on voit là, étalées sur les tables de la salle à manger. D'autres plateaux suivent, avec des boules de jasmin piquées au milieu d'une rose du Bengale. Et lorsqu'on prend les fleurs, le domestique asperge le bouquet, puis l'invité, d'essence de roses.

Un peu avant le coucher du soleil, arrive le Grand Dastour, — le Grand-Prêtre, — en blanc, avec un turban de

mousseline blanche au lieu de la mitre en toile cirée que porte le commun des parsis.

Le ciel rouge, que l'on aperçoit entre les hauts cocotiers, se fait rose et bleu tendre, nuageux, puis mauve gris, s'assombrit très vite, et, presque soudain, la nuit tombe.

Alors, lentement, un ancien de la maison allume le premier feu, une lampe suspendue dans le vestibule, et, lorsqu'ils voient la flamme, le Grand Dastour et tous les invités s'inclinent, les mains jointes, en adoration. Le fiancé et le prêtre rentrent dans la maison, vont se laver les mains et le visage, puis, précédés de la musique et suivis de tous les invités, se rendent chez la mariée.

Là, de nouveau, on s'assoit dans le jardin. Les mêmes cornets contenant du bétel, mais entourés de feuilles d'or, sont offerts aux invités, ainsi que des paquets de chrysanthèmes aspergés de senteurs.

Deux par deux, portant sur l'épaule de lourds plateaux chargés de présents, des femmes gravissent le perron au bas duquel attend le fiancé. A leur rencontre s'avance la mère de l'épousée, un fin *sari* blanc sur sa robe en crêpe de Chine pâle. Au-dessus des cadeaux elle fait trois cercles de sa main fermée, contenant du riz, qu'elle jette. Puis elle recommence avec du sucre et des bonbons, enfin avec une noix de coco. Et, chaque fois que ce qu'elle jette tombe par terre, sort on ne sait d'où un négrillon tout nu, qui ramasse et se sauve, tout de suite disparu dans l'ombre du jardin.

Enfin le marié monte les marches. La belle-mère, avec du riz, du sucre, un œuf et une noix de coco, alterne au-dessus de la tête du jeune homme les cercles de bienvenue, puis ôte de son cou la guirlande, déjà un peu fanée, et la remplace par une autre tressée de fils d'or et de jasmins entremêlés, coupés à distances égales de roses. Elle change aussi le bouquet et accepte la noix de coco que son gendre portait à la main.

Au milieu d'une grande salle, encombrée de femmes aux *saris* clairs, le marié prend place entre deux tables supportant de grands plateaux de riz. En face de lui une chaise, bientôt occupée par la mariée, qu'amène un groupe de jeunes filles. Quatorze ans à peine, en blanc; sur la tête, un voile

dix fois replié d'imperceptible mousseline, qui l'enveloppe de fraîcheur et que couronnent des brins de myrte fleuri.

La cérémonie commence. Le Grand Dastour psalmodie et, tout le temps des prières, jette sur le couple des poignées de riz. Entre les époux, on met un drap, et un prêtre enroule du fil autour de leur chaise. Au septième tour, le drap est enlevé et, avec un grand éclat de rire, les mariés se jettent une poignée de riz.

Tous les invités accourent, cessent leur conversation, qui parfois dominait la voix du Dastour, demandent qui a jeté sa poignée d'abord, — chose très importante, paraît-il.

On pose les chaises l'une à côté de l'autre, et le prêtre continue à chanter les prières sur une mélopée lente, nasillarde, bientôt couverte de nouveau par le bruit des assistants. Le riz, de nouveau, tombe sur le couple, et, dans un grand vase de bronze, brûle de l'encens dont le parfum se mêle aux jasmins enguirlandés le long des murs.

Puis, en procession, avec la musique, le cortège retourne à la maison du marié. Au seuil, le Grand-Prêtre dit encore une courte prière sur les époux inclinés, et, enfin, on pénètre dans la salle aux longues tables, où les convives s'installent.

Sous chaque couvert, un grand carré découpé dans une feuille de bananier sert d'essuie-mains. Innombrables, défilent les plats de sucreries à la graisse, de glaces parfumées, de bonbons aux couleurs violentes, tandis que les mariés font le tour des salles, mettent des colliers de fleurs au cou des invités.

Dehors, la nuit sans lune est d'un bleu profond. Vénus semble tout près de nous, brille d'une lueur intense, et les jasmins embaument parmi la lueur douce des lampions qui, un à un, s'éteignent...

*
* *

Dans un long bateau mince, un *bunder-boat*, à voile blanche pointue, nous traversons la rade vers Elephanta, l'île des temples sacrés. Des hommes nus, avec seulement le *langouti* autour des reins, sont à la manœuvre : en se tenant aux cordages avec leurs doigts de pieds, ils grimpent au haut du

mât pour le moindre bout de filin dérangé, montent et descendent à propos de rien la voile, dans une inutile dépense de mouvements et de cris, s'agitent absurdement sous le ciel blanc, qui fond sur nous une chaleur de plomb.

Après une heure de route, nous abordons à l'île, toute plantée de grands beaux arbres.

Un escalier à hautes marches égales, découpé dans le roc, sous des ombrages de banians et de bambous entrelacés de lianes fleuries, mène tout droit au temple. Une vaste salle, creusée dans le granit, soutenue par des colonnes massives à chapiteaux en sphères demi-aplaties, — colonnes qui, de près, s'amincissent, paraissent trop frêles presque pour supporter la masse énorme de la montagne qui s'élève à pic sous un rideau de lianes retombantes. Le temple est tourné vers le nord, et une lumière très douce, une lumière de vitrail filtrée par les branches des ficus, met du calme, une beauté de plus sur la splendeur de cette architecture de titans.

Les murs sont décorés de haut-reliefs sculptés dans le roc, les plafonds ornés d'architraves de pierres aux motifs indéfiniment répétés. La pierre est grise, par places teintée de larges plaques noires, ailleurs jaunâtres avec des reflets d'or pâli. Quelques sculptures subsistent encore presque intactes. — Le mariage de Siva et de Parvati. L'épousée timide, toute mignonne, appuyée au bras du dieu géant, dont la haute stature redressée se termine d'une tiare monumentale. — La Trimurti, divinité à triple figure, calme, souriante, convulsée, image de Siva créateur, dieu de clémence et de colère. — Dans un retrait d'ombre, une tête d'éléphant immense. — Ganéça, dieu de la sagesse, bombe hors du mur, au milieu d'une ronde de femmes souples, fines, vivantes. — Tout au fond de la salle, deux cariatides puissantes et minces donnent l'impression de lys-femmes. — Dans le sanctuaire, édicule aux épaisses murailles de pierre, percées de petites fenêtres ne laissant passer qu'une lumière éteinte, se dresse le *lingam*, pierre cylindrique, couronnée de fleurs rouges qui, dans l'indécis de cette pénombre, semblent des flammes. — Puis, plus loin encore dans l'obscurité, sous un dais de pierre, un autre *lingam* mystérieux, presque invisible...

Sur toutes les statues des divinités les brahmines étalent de larges taches de couleur pourpre, fraîche, constamment renouvelée, dont les sectateurs de Siva se font des points au milieu du front.

Deux lions, raidis dans une pose hiératique, gardent l'entrée du second temple, plus petit, ouvert au fond d'une cour, recouverte de lianes formant vélum. Dans l'air flotte une fumée pâle et bleue, s'élevant d'un tas d'herbes que brûlent des enfants : encens étrange, âcre et suave, évaporé sur le ciel trop bleu.

A la descente vers la mer, toute une smala de petits noirs nous vend des scarabées, des cannes, des nids d'oiseaux, semblables à des poches, et des fleurs de rêve cueillies aux lianes du temple : larges lys à odeur d'amande, grappes d'ébéniers d'une chair si frêle, fripée tout de suite au soleil, exhalant encore jusqu'au soir un arome léger de verveine et de citron.

Au retour, le vent tombé, les hommes rament. La lune se lève, d'or pâle, et au loin, dans la brume violette, les lumières de Bombay se confondent avec les étoiles. La mélopée des rameurs est très vague, balancée sur une phrase ascendante...

*
* *

Au fond de Girgaum, un des faubourgs de Bombay, à une fin de rue, sous un grand aréquier, un vieux vend du *gram* et du riz dans deux paniers ouverts. Sur sa marchandise s'ébat toute une volée de moineaux batailleurs, qu'il regarde d'un bon air heureux, sans les chasser.

En ville, une vache zébu se promène d'un air affairé. Pour éviter un chariot, elle monte sur le trottoir, continue sa route le long des dalles, et tous les Hindous qu'elle croise caressent sa croupe, puis de la même main se touchent le front, en grande vénération.

En dehors de Bombay, par une allée couverte de tamarins, parmi des haies étoilées de mauve et de rose, on arrive à l'hôpital des animaux. Dans un jardin sablé, entre des bosquets et des massifs de fleurs, s'élèvent des hangars où l'on

soigne des vaches, des chevaux, des buffles malades. A part, dans une petite bâtisse divisée en cellules closes de grillages, de pauvres chiens éclopés pleurent pour que je les emmène, lorsque je passe devant eux. Des poules circulent avec des pattes de bois ; très agité, criant de toutes ses forces, un vieux perroquet est là en traitement pour faire repousser ses plumes tombées, qui laissent nu son affreux petit corps tout noir sous la grosse tête à bec énorme. Dans un box ouvert, voilé de jasmin fleuri, un cheval arabe, est suspendu aux poutres du toit, et auprès de lui deux gardes agitent des chasse-mouches de longs crins blancs. Tout un monde de domestiques est occupé au soin des bêtes, les litières sont fraîches.

*
* *

A Byculla, le soir, dans Grant Road, la rue des filles et des maisons de jeu. Aux fenêtres ouvertes, près d'une lampe allumée, des femmes à maquillage violent, vêtues d'oripeaux criards. A l'entrée des escaliers, des filles encore, immobiles, assises dans des poses d'idoles, quelques-unes merveilleuses, leurs fins corps de bronze à peine enroulés dans des gazes transparentes et sombres, des anneaux d'or au cou et aux bras, de lourdes *nouparas* aux chevilles.

L'une d'elles se tient debout, contre un rideau de satin noir brodé d'or : une mousseline, qui semble de la toile d'araignée, nimbe à peine le corps mat, presque blanc, pâle, sur le miroitement du satin et de l'or très éclairés. Une grande fleur de « flamboyant » à la main, elle garde une pose simple de peinture égyptienne, puis change, abaisse ou relève un bras, ne paraît pas voir les passants qui la contemplent, — absorbée dans un rêve qui noie ses yeux sombres en d'étranges lueurs vertes.

Des Japonaises, habillées de toutes les couleurs, des montagnes de verroterie et de fleurs au-dessus de leurs figures plates enduites de safran et de minium. Petites perruches remuantes, jacassant d'une fenêtre à l'autre, interpellant les promeneurs de leurs voix pointues et nasillardes.

Entre les maisons de filles, dans des boutiques, autour d'un billard creusé de trous à numéros, les joueurs suivent

des yeux la bille qui lentement tourne, se cogne aux parois, cahote, s'immobilise enfin dans un des godets. Pièces de quatre annas, billets de dix roupies, tout est enjeu pour le ruffian hindou à chemise empesée, à veston déboutonné sur la cravate claire, par-dessus le *dhouti* qui enveloppe ses jambes nues, pour le matelot et le soldat à moitié ivres, le parsi circonspect, ne hasardant que de rares coups, après de longs calculs; pour le coolie haillonneux venu tenter la chance de sa dernière pièce d'argent.

Tous se grisent de l'assourdissante musique d'harmoniums et de tam-tams installés au fond de chaque boutique de jeu, et dont le bruit domine les cris de joie et les querelles.

Après la grande rue, aux mille lumières, des coins d'ombre, des antres de prostitution, des coupe-gorge pas éclairés.

Une petite rue tranquille. Notre guide s'arrête devant une maison peinte à la chaux. Une vieille vient à notre rencontre et, après force salamalecs et souhaits de bienvenue, nous introduit dans une grande salle basse.

Une à une, les *nauch girls*, les danseuses, arrivent. Engoncées dans des saris raides, les jambes gênées par des pantalons trop bouffants, elles se tiennent cambrées exagérément, les bras loin du corps, les mains pendantes. Au premier son des tambourins, que battent des hommes accroupis contre le mur, elles se mettent à danser. Sauts des deux pieds en avant, en arrière, puis des heurts saccadés des chevilles l'une contre l'autre, faisant sonner les *nouparas* très lourdes, qui retombent sur les pieds nus ornés de bagues d'argent. L'une d'elles longtemps tourne, tourne, tandis que les autres traînent un son toujours plus haut, plus aigu, puis, en débandade, tout cesse, la musique d'abord, les danses ensuite arrêtées à un geste en l'air, et, moutonnières, les *nauch girls* restent en grappe, dans un coin de la pièce, essaient de là vers nous les trois seuls mots d'anglais qu'elles sachent, mots que la vieille nous répète...

Et comme, décidément, nous ne voulons pas comprendre, les sauts, les tournoiements imbéciles, les cris reprennent dans l'air surchauffé de la salle.

— *Nauch girls* pour touristes *like Europeans!* me dit mon

domestique indien Abibulla. — *Cancan dancing girls!* ajoute-t-il l'air ravi de m'avoir montré une merveille.

*
* *

En haut de Malabar Hill, dans un jardin à petites allées fraîchement ratissées, à massifs de fleurs entourés de plaques de nacre, cinq tours blanchies à la chaux, terminées d'une mouvante couronne de vautours : le Grand Dokma, les tours du Silence où l'on expose les Parsis après leur mort « nus comme ils sont venus au monde, comme ils doivent retourner au néant », en pâture aux oiseaux de proie qui, au bout de quelques heures, ne laissent du cadavre que les os blanchissant au soleil, calcinés en poussière, bientôt emportés à la mer par les premières pluies des moussons.

L'une des tours, plus petite, éloignée des autres, tout au fond du jardin, cachée derrière les bambous, sert aux suicidés. Dans un grand bâtiment jaune à toit de zinc, demeurent les porteurs de cadavres. Ils habitent là, séparés de tous, ne descendent à Bombay que pour aller chercher les morts, les rapporter aux vautours, et n'osent se mêler aux vivants, assister à quelque fête, qu'après neuf jours de purification. Une autre maison renferme la salle où les Dastours disent en présence des parents les dernières prières sur le mort; on le déshabille ensuite dans une niche consacrée, puis on l'abandonne dans le mystère de la tour... Sur les grands banians du jardin, sur les palmiers, des vautours engourdis au soleil attendent la nourriture que leur fournira le premier convoi funèbre.

Un murmure, sorte de chant traîné, vient de loin, anime tout d'un coup les oiseaux, les fait battre des ailes, s'étirer gauchement, puis s'envoler tous vers l'une des tours.

Dans un chemin creux qui monte directement de la vallée au Dokma, et où les Parsis seuls ont le droit de passer, nous voyons le cortège : les huit porteurs en blanc, la bière recouverte de blanc, puis, loin derrière, les parents et les amis du mort, en blanc aussi, deux par deux, tenant entre eux un carré d'étoffe blanche en signe d'union. Très lentement ils gravissent les marches du sentier escarpé, rythment une mélopée monotone, comme étouffée, sur des paroles toutes en

voyelles. Et, des arbres environnants, de partout, dans un grand mouvement d'ailes, les vautours s'agitent vers le cadavre qu'on apporte, obscurcissent un instant le ciel.

Le soir, quand je repasse devant les Tours du Silence, c'est de nouveau sur les palmiers un encombrement d'oiseaux dormant, rassasiés de toute la nourriture que la peste leur envoie. De l'autre côté de Back Bay, au-dessus du champ des bûchers, s'élève une épaisse colonne de fumée roussie aux derniers rayons du soleil rouge.

Dans le calme de la nuit sans lune, neuf heures sonnent à la grande tour du Palais de Justice : tout un joli carillon évoquant des souvenirs de Bruges ou d'Anvers, — et, lorsque c'est fini, dans les baraquements de cipayes, un bugle reprend l'air du carillon infiniment adouci, attendri en mineur, sur un mode plus lent, tandis qu'au loin un clairon anglais, très net, sonne en contre-chant le couvre-feu.

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

(A suivre.)

LE FÉMINISME

EN ALLEMAGNE

Sur cinquante-deux millions d'habitants, il y a en Allemagne vingt-six millions et demi de femmes, un peu plus de la moitié de la population. Soixante-quinze pour cent de ces femmes appartiennent au peuple proprement dit, vingt-quatre pour cent à la bourgeoisie, un pour cent à la noblesse.

Parmi ces vingt-six millions de femmes, il serait difficile de fixer exactement le chiffre des féministes. Diverses données permettent cependant de les évaluer à 50 000 approximativement. Il entre dans ce nombre plus de célibataires que de femmes mariées.

Les femmes mariées en Allemagne pourraient être ramenées à trois types principaux, la ménagère, la compagne, dans l'acception la plus noble du mot, et la mondaine.

Le type de la ménagère est le plus commun en Allemagne. Épouse fidèle, mère dévouée, de goûts très simples, la ménagère est absorbée par les soins de la maison et de la vie matérielle. Livres et journaux ne l'intéressent pas; elle parle enfants, domestiques, cuisine et lessive. Mais d'autres femmes, tout en restant des femmes d'intérieur entendues et vigilantes, savent être aussi dans le mariage de véritables compagnes. Ces femmes sont en Allemagne plus nombreuses qu'on ne

croit; elles font la valeur et la force de la bourgeoisie cultivée et libérale. En dépit d'une instruction peu solide, leur intuition des choses, leur jugement pénétrant et sûr, la finesse de leur tact font d'elles des associées précieuses non seulement pour la vie matérielle, mais aussi pour la vie intellectuelle et morale. A l'égard des enfants, ces femmes ne sont pas seulement des nourricières et des gardiennes, mais encore des éducatrices, c'est-à-dire de véritables mères. Leurs ménages sont parmi les plus beaux et les plus heureux de l'Allemagne.

Le type de la femme mondaine, qui a toujours existé, s'est multiplié depuis vingt-cinq ans, en Allemagne, par suite des goûts grandissants de bien-être et de luxe. Sous des dehors charmants, cette femme est sèche, positive et pratique.

Les femmes mariées s'intéressent peu au mouvement féministe. La ménagère croit qu'une infériorité de nature la voue à un rôle exclusivement domestique et subordonné. Vouloir l'en faire sortir, lui paraît une tentative criminelle qu'elle réprouve avec une vertueuse indignation. La femme qui, par ses qualités intellectuelles et morales, s'est fait au foyer une place équivalente à celle de l'homme, se montre plus sympathique au mouvement féministe. Elle ne le condamne pas, mais elle n'y prend aucune part active. Respectée et heureuse, elle a, au moins comme épouse et comme mère, la situation qu'elle peut désirer, et elle ne croit pas nécessaire que la loi lui confirme des droits qu'elle possède en fait. Enfin, la mondaine qui, par la coquetterie, sait imposer jusqu'à ses caprices, juge le féminisme inutile, et, dans la franchise du programme féministe, elle ne voit qu'une maladresse.

Mais, dira-t-on, puisque toutes ces femmes sont indifférentes ou hostiles, quelles sont donc, en Allemagne, parmi les femmes mariées, les féministes?

Nous n'avons parlé que d'une manière générale. Il y a partout des esprits et des cœurs élevés, qui savent voir et sentir en dehors de tout intérêt personnel. Il y a les femmes de toute condition sociale et de toute situation de fortune que tente une cause généreuse et juste. Il y a celles que de douloureuses déceptions, dans le mariage, ont fait réfléchir. Il y a la femme, il y a la mère que la mort, que l'abandon du mari ont laissées sans conseils, sans appui, souvent sans ressources. Ces

femmes sentent alors tout ce qu'il y a d'incomplet dans leur éducation. Elles voient combien elles sont peu protégées, combien l'existence est plus dure pour elles que pour l'homme.

C'est alors qu'elles vont au féminisme.

*
* *

Parmi les femmes de la noblesse le mouvement féministe est encore peu répandu. De grandes fortunes, ou tout au moins de puissantes relations les mettent pour la plupart à l'abri des difficultés de la vie matérielle. Grâce à des parents influents, les moins riches sont placées dans les cours, dans les chapitres de dames nobles, ou comme supérieures dans les maisons de diaconesses. D'autres, il est vrai, sont obligées de se faire institutrices ou de travailler en cachette pour des magasins de modes. Ce sont surtout, dans la petite noblesse, les veuves, les filles et les sœurs d'officiers et de fonctionnaires. Mais la femme noble, même lorsqu'elle est obligée de travailler pour vivre, reste en général en dehors d'un mouvement encore inexactement apprécié, et par suite mal vu en haut lieu. Elle a peur de braver les préjugés, les idées reçues du monde auquel elle appartient.

Les préventions des classes élevées n'ont pas empêché cependant plusieurs femmes de l'aristocratie, comme la comtesse Bülow von Dennewitz, la comtesse von Linden, la comtesse von Geldern, et d'autres encore de se prononcer en faveur du féminisme. Quelques-unes d'entre elles n'ont pas pris ce parti sans rencontrer les résistances de leurs familles. Pour la comtesse Bülow, notamment, ce fut avec les siens une véritable lutte. Petite-fille du général prussien du même nom qui, en 1813, dut à sa ténacité et à sa bravoure la victoire de Dennewitz, elle montra qu'elle ne le cédait point à son aïeul en persévérance et en courage et, comme lui, elle triompha.

*
* *

C'est dans la moyenne bourgeoisie que le féminisme trouve, en Allemagne, le terrain le plus propice à son développement, et qu'il compte ses adhérentes les plus nombreuses.

Il a débuté, par une coïncidence logique et significative, avec l'ère de la grande industrie, qui commença pour ce pays vers 1850. L'emploi des machines a eu pour résultat la production en grand des articles de première nécessité, et le machinisme a par suite enlevé à la femme de la bourgeoisie son principal champ d'activité. Jusque-là les occupations ne lui avaient pas manqué au foyer : elle filait, tissait, brodait, confectionnait les vêtements de la famille entière. Elle brassait la bière, faisait cuire le pain, préparait, pour l'hiver, toutes sortes de conserves. Les ménages étaient les fabriques de nos aïeux, fabriques où les femmes avaient la direction en même temps qu'elles y étaient la main-d'œuvre.

Gœthe a décrit cette activité domestique de la femme dans un charmant petit poème qui porte ce titre : *Epistel* (épître). Il s'emporte plaisamment contre les mauvais romans du jour; mais il espère que les occupations multiples des ménagères allemandes, mères, filles, servantes, leur seront une sauvegarde contre ces livres de perdition. C'est, bien entendu, uniquement aux mauvais romans que Gœthe s'en prend, car il n'a pas, à l'égard de la femme, les idées du bonhomme Chrysale.

Mais les choses ont changé depuis le temps de Gœthe, et il n'y a plus, à la maison, de place pour cette activité domestique de la femme.

Une fille, autrefois, était non seulement sous le toit du paysan, mais même dans la bourgeoisie, une ouvrière utile, une ressource, une richesse. Elle n'est plus guère aujourd'hui, dans les classes moyennes de l'Allemagne, qu'une charge, presque un luxe coûteux. Aussi, dans la bourgeoisie allemande, à moins qu'elle ne survienne dans une famille où il y a déjà beaucoup de garçons, la naissance d'une fille cause d'ordinaire moins de satisfaction que celle d'un fils. La formule même qu'on emploie dans les lettres de faire part, ou dans l'insertion que souvent en pareille circonstance on se borne à faire dans les journaux de la ville, témoigne d'une déception. Pour un garçon, la formule est ainsi conçue : « Très joyeux *(hocherfreut)*, nous annonçons la naissance d'un fils. » Pour la petite fille, on se contente d'ordinaire d'annoncer qu'elle est née, sans manifester aucune allégresse. Il

faut croire que la joie le cède au souci que cause aux parents la pensée de l'établissement incertain d'une fille.

Dans l'Ouest de l'Allemagne, l'emploi des machines et le progrès de l'industrie ont, du moins, enrichi une partie de la bourgeoisie. A l'Est, au contraire, la crise a sévi non seulement dans la classe moyenne, mais dans la bourgeoisie tout entière. L'Est de l'Allemagne est un pays presque exclusivement agricole. Il a été envahi par les produits industriels de toutes sortes, venant de l'Ouest. L'invasion des objets manufacturés a rendu inutile le travail domestique des femmes. En même temps, les provinces de l'Est traversaient une crise agricole. Pour la conjurer, les propriétaires fonciers ou « agrariens », désignés sous le nom de *Iunker* quand ils appartiennent à la noblesse, réclamèrent l'intervention de l'État. Ils en obtinrent un système protectionniste, qui fonctionne depuis 1878. Ce système n'a guère, jusqu'à présent, amélioré la situation des propriétaires, mais il a eu, en revanche, pour résultat de ruiner presque entièrement le commerce maritime et fluvial des grands ports de l'Est, comme Kœnigsberg et Dantzig.

Par suite de cette crise industrielle et agricole, des familles entières appartenant à la haute et à la moyenne bourgeoisie ont été rejetées dans les classes laborieuses. Brusquement, des jeunes filles auxquelles on n'avait donné qu'une éducation peu pratique ont dû se mettre au travail et gagner leur vie. Elles avaient rêvé du monde et de ses fêtes, et elles se sont trouvées, tout d'un coup, derrière un pupitre ou à la caisse d'un magasin. Le réveil a été terrible. Quelques-unes ont été accablées; d'autres, dans ces circonstances difficiles, ont montré les qualités solides de travail et d'énergie qui sont en général le fruit de la discipline protestante.

Ce sont toutes ces jeunes filles sans fortune et d'une éducation supérieure à leur condition nouvelle, ce sont toutes ces « déclassées » vaillantes, — s'il est possible d'employer le mot de « déclassées » dans un sens qui n'ait rien de défavorable, — qui ont grossi les rangs du féminisme. Elles en sont l'élément le plus nombreux, en même temps que le plus intéressant peut-être. A côté de la jeune fille qui est sortie d'une famille de négociants ou de propriétaires ruinés, on trouve un grand nombre de filles de fonctionnaires ou

d'officiers sans fortune, également réduites à demander des ressources au travail. Les emplois publics, civils ou militaires, en effet, bien qu'ils obligent à du *décorum* et à un certain train de maison, sont, en Allemagne, souvent moins payés en argent qu'en considération.

***

L'éducation de la jeune fille allemande l'a-t-elle préparée à gagner sa vie par le travail?

Vers l'âge de cinq à six ans, la petite fille allemande va, en général, s'asseoir sur les bancs du *Kindergarten*, du jardin d'enfants. On l'appelle ainsi parce que la plupart de ces petites écoles ont un jardin ou un jardinet, mais il y a aussi, je crois, dans le choix de ce nom, une intention qui n'est pas sans grâce. Ces jeunes enfants, en effet, comme des plantes frêles et délicates, demandent des soins attentifs et une affectueuse culture de tous les instants. D'après la méthode de Pestalozzi, perfectionnée par Frœbel, on les occupe à des travaux de pliage, de tissage, de découpage. On leur apprend des chansons et des poésies à la portée de leur âge, et on leur enseigne les premiers éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul.

La loi allemande a fixé à l'âge de sept ans le commencement de l'instruction primaire obligatoire. Les fillettes de la bourgeoisie la reçoivent dans les petites classes des lycées de jeunes filles. Le nom de lycée ne s'applique pas en France et en Allemagne à des institutions semblables. Le lycée allemand n'est point un pensionnat, mais un établissement où l'on suit des cours. On y enseigne l'allemand, l'histoire et la géographie; les sciences ne comprennent guère que l'arithmétique et des notions sommaires d'histoire naturelle. Au contraire, beaucoup de temps est consacré à la langue française et à la langue anglaise. Mais comme, dans les lycées de jeunes filles, on n'enseigne ni les langues mortes, ni les sciences mathématiques, les élèves ne peuvent se présenter au baccalauréat. Seul, en effet, le *Gymnasium*, ou lycée de garçons, permet à ses élèves de subir l'examen de sortie qui, passé avec succès, confère le titre de bachelier *(Abiturient)*. C'est un

titre important, en ce sens qu'il ouvre l'accès des universités, de toutes les carrières de l'État et de toutes les professions libérales.

Ces détails serviront, dans la suite, pour mieux faire comprendre certains desiderata du programme féministe.

A moins qu'elle ne soit très jeune, la petite Allemande se rend seule à son lycée. Les parents comptent, et avec raison, sur l'habitude que l'on a, en pays protestant, de voir les femmes et les filles, même des meilleures familles, circuler seules dans les rues. C'est là un trait de mœurs caractéristique. C'est en même temps un aimable spectacle que de voir nombre de jeunes et fraîches écolières aux longues tresses pendantes, qui vont leur chemin d'un air sage et d'un pas délibéré.

Dans la bourgeoisie allemande protestante, la dernière année de lycée des jeunes filles est une année largement remplie. La jeune Allemande a seize à dix-sept ans; le monde et le ciel, à ce moment, se la disputent. C'est l'âge où l'on fait suivre à la jeune fille, à la fois, un cours de danse et, en vue de la confirmation, un cours d'instruction religieuse. Ce mélange du profane et du sacré n'est pas sans choquer certains parents, mais il leur est souvent difficile d'échapper à l'usage.

Les cours de danse sont arrangés par les mères des jeunes gens et des jeunes filles, entre familles qui, en général, se connaissent de longue date ou appartiennent à la même société. Dans les salons des parents où ces cours ont lieu, à tour de rôle, sous l'œil des mères, robes claires et redingotes noires valsent et tourbillonnent au commandement du maître de danse. Les mères regardent avec attendrissement cette jeunesse dont le cœur commence à s'éveiller. Elles se rappellent leur premier cours de danse, leur premier rêve de jeune fille, et peut-être choisissent-elles déjà un beau-fils, une belle-fille parmi ces jeunes couples gais et rieurs, qui sont à l'entrée de la vie.

La confirmation, en pays protestant, correspond à la première communion chez les catholiques. Ce jour-là, en Allemagne, solennellement, devant l'autel, on déclare accepter les dogmes de la religion protestante, on fait vœu d'y rester fidèle, et on reçoit la communion pour la première fois. Pour se préparer à la confirmation, la jeune Allemande suit, en

dehors de l'école, un cours d'instruction religieuse. Ce n'est pas toujours dans sa paroisse. Les parents ont la faculté de choisir le pasteur qui fera le cours parmi les ministres protestants de la ville. Cet enseignement est généralement donné en commun aux deux sexes, dans les presbytères, et il est fréquent que les jeunes gens et les jeunes filles qui, dans l'après-midi, suivent le même cours d'instruction religieuse, se rencontrent le soir chez leurs parents, au cours de danse.

*
* *

A quelque point de vue qu'on se place, la jeune fille qui va entrer dans la vie a trouvé au lycée un enseignement bien insuffisant.

De l'avis général on reproche à cet enseignement de n'être pas assez scientifique, pas assez moderne, pas assez pratique. On n'apprend rien à la jeune fille ni de l'économie politique, ni de la constitution de son pays, ni même du droit civil. Rien ne la prépare à l'intelligence des intérêts, à la pratique des devoirs qu'elle aura comme épouse, à l'accomplissement de son rôle important de mère et d'éducatrice. D'une façon générale, on charge la mémoire beaucoup plus qu'on ne développe le sens critique, qu'on ne forme le jugement. On oublie trop que la vie a ses exigences matérielles, ses luttes, et que, s'il est bon d'orner un esprit, il est plus nécessaire de le fortifier.

Ce que le lycée allemand donnera de mieux à la jeune fille, c'est l'impression qu'elle pourra conserver de la lecture des classiques allemands du XVIIIe siècle, de l'œuvre très large, très élevée, très moderne des Lessing, des Schiller et des Gœthe. Lessing est l'âpre et généreux chercheur de la vérité; Schiller est l'apôtre du perfectionnement moral; enfin Gœthe lui-même, si peu Allemand par certains côtés, sauve Faust de la damnation par la foi au travail, par l'activité incessante. Ce sont là, lorsqu'elle les comprend, les véritables maîtres de la jeune Allemande. Ils développent chez elle le sentiment du devoir et l'amour du travail.

Au sortir du lycée la mère apprend, ou fait apprendre à sa fille à tenir une maison. On ne manque pas de lui enseigner la cuisine, et parfois la jeune fille suit aussi un cours de coupe et de

confection. La musique, la peinture sont cultivées avec plus ou moins de talent et de succès. L'usage de la bonne société fait une obligation des leçons de conversation anglaise et française.

Pour ces jeunes filles qui commencent à rêver mariage, le premier bal est un grand événement. Jusqu'alors elles n'avaient dansé qu'avec des lycéens. C'étaient de grands enfants, ce n'étaient pas des hommes. Jusque-là, la jeune fille ne connaissait d'autres hommes que son père ou ses frères, son pasteur, le médecin de la famille, le directeur de son lycée. Aussi est-ce en quelque sorte un être inconnu qu'elle va rencontrer au bal, et parmi ces inconnus se trouvera peut-être le Prince Charmant. La jeune Allemande est en général un peu sentimentale; les romans anglais qu'elle a lus ont développé cette tendance, et elle s'est fait du mariage un idéal de dévouement réciproque et de bonheur. Mais le plus souvent, pour les jeunes filles sans dot, le Prince Charmant ne se présente pas. Le mariage leur est devenu d'autant plus difficile qu'en Allemagne le nombre des femmes dépasse d'un million environ celui des hommes, et que les exigences de la vie augmentent chaque jour. D'après une statistique récente, le chiffre des femmes qui, en Allemagne, travaillent pour vivre s'est, depuis 1882, accru de 1 040 000.

*
* *

Les jeunes filles sans dot de la bourgeoisie, obligées de prendre un métier pour vivre, choisissent d'ordinaire le professorat. Mais la carrière est devenue difficile. Autrefois, vers 1850, alors que les établissements d'enseignement public pour les jeunes filles étaient moins nombreux, il y avait, de la part des familles, dans les petites villes et dans les campagnes, une demande assez considérable d'institutrices. Ni l'État, ni les villes n'avaient encore fondé d'écoles normales, et, pour devenir institutrice, même dans l'enseignement public, on n'avait guère besoin de diplôme. On ajoutait quelques études complémentaires à celles qu'on avait faites au lycée, on suivait un cours de pédagogie chez le pasteur de la ville, et cela était suffisant.

Il n'en est plus ainsi à l'heure actuelle. Aucune institutrice

ne peut aujourd'hui espérer un emploi, si elle n'est pourvue d'un brevet, du brevet élémentaire pour les études primaires, du brevet supérieur pour les études secondaires. Comme professeurs, les femmes n'occupent guère dans les lycées de jeunes filles qu'une place de second ordre et des postes inférieurs. La direction des écoles publiques de jeunes filles, écoles primaires ou lycées, est toujours confiée à un homme. Ordinairement il a de quarante à cinquante ans ; il est marié et père de famille. Dans les lycées, il porte le titre de docteur d'une Université allemande.

Le personnel enseignant dans les petites classes des lycées est, il est vrai, presque entièrement composé de femmes. Elles sont munies du brevet supérieur, le seul grade que, jusqu'à ces derniers temps, les institutrices aient pu obtenir en Allemagne. Dans les cours moyens, le nombre des professeurs-femmes diminue déjà ; on n'en trouve pas, pour ainsi dire, dans les cours supérieurs. Dans ces derniers, l'enseignement des jeunes filles est presque exclusivement confié à des hommes. Les femmes, sauf pour les travaux à l'aiguille, ne sont pas, en général, jugées aptes à le donner. Le motif allégué est que, n'étant pas admises dans les Universités allemandes, elles n'ont pas pu faire les hautes études nécessaires.

A tous les degrés de l'enseignement public, la femme, pour le même travail, a un traitement inférieur à celui de l'homme. Il en est même ainsi dans les écoles primaires, où l'institutrice ne le cède certainement pas à l'instituteur en instruction, où elle lui est souvent supérieure par l'éducation, par le milieu social d'où elle est sortie. On ne voit guère de fils de famille instituteurs ; beaucoup de jeunes filles de famille sont institutrices.

La place laissée aux femmes dans l'enseignement des jeunes filles étant si étroite en Allemagne, beaucoup d'institutrices ont émigré. Elles se sont dirigées principalement vers l'Angleterre, pays protestant, et pays de l'éducation privée par excellence. Elles y ont fort bien réussi, et s'y sont fait, par leur patience et leur enseignement consciencieux, une véritable réputation. Pour des raisons diverses, parmi lesquelles il faut noter la différence de religion, les institutrices allemandes ont moins bien réussi auprès des familles françaises. Pourtant, par l'initiative et sous la direction de mademoiselle Schliemann,

nièce du célèbre archéologue du même nom, une « Association des Institutrices Allemandes » s'est fondée à Paris.

Peu à peu, l'émigration des institutrices allemandes s'est étendue au monde entier, à l'Amérique, à l'Australie, aux îles Sandwich, aux îles Samoa. Beaucoup de ces jeunes filles, surtout dans les pays lointains, contractent le mariage. Bien petit est le nombre de celles qui, dans leur exil, continuent à s'intéresser encore aux progrès du féminisme.

***

Au contraire, l'institutrice qui est restée au pays est le plus souvent une militante. Le féminisme allemand doit aux institutrices ses principales protagonistes. C'est une institutrice, mademoiselle Augusta Schmidt, de Leipzig, qui, avec le concours d'une autre femme de bien, madame Louise Otto-Peters, a établi la première société féministe en Allemagne.

Elle a été fondée en 1865, à Leipzig même, et s'appelle la « Société générale des femmes allemandes ». Les deux fondatrices appartenaient, par leur naissance, leur éducation, et madame Peters aussi par son mariage, à la société cultivée et libérale de 1848. Elles désiraient obtenir pour les femmes en général un champ d'activité plus vaste, une éducation plus solide, un rôle social plus important. Pour les institutrices en particulier, elles réclamaient l'accès des universités et le droit d'enseigner dans les cours supérieurs des lycées de jeunes filles. L'Association, lorsqu'elle eut réuni quelques fonds, donna des bourses aux rares femmes allemandes qui, à cette époque, allaient étudier la médecine dans les universités suisses.

Les fondatrices de l'Association de Leipzig firent de la propagande pour leurs idées d' « émancipation », sans obtenir aucun résultat immédiat : les universités allemandes restèrent fermées à la femme, et les institutrices n'eurent toujours accès que dans les petites classes des lycées de filles. Cependant le féminisme avait trouvé, dès sa naissance, de hautes protections. En 1868, par l'influence de la princesse royale de Prusse, plus tard l'impératrice Frédéric, des cours libres d'enseignement supérieur pour institutrices et

femmes du monde furent fondés à Berlin. La nouvelle institution prit le nom de la protectrice et s'appela *Victoria-Lyceum* (lycée Victoria).

En 1874, un nouveau progrès s'annonce. Sous le nom modeste de *Hausfrauenzeitung* (journal des ménagères) madame Lina Morgenstern fonde, à Berlin, un organe zélé du féminisme, et fait pénétrer les vues nouvelles dans un milieu jusqu'alors réfractaire. Aussi en 1878, l'initiative privée trouve-t-elle, dans la bourgeoisie berlinoise, le terrain suffisamment préparé pour fonder une université mixte, appelée Académie des Humboldt.

Tous ces progrès n'améliorent pourtant pas la situation des jeunes filles sans dot, qui chaque jour, pour vivre, se tournent du côté du professorat et demandent qu'on leur ouvre plus largement cette carrière. Ce n'est qu'à partir de 1880 qu'elles commencent à obtenir d'importants résultats.

Une femme intelligente et énergique, mademoiselle Lange, s'était fait une situation indépendante et distinguée dans l'enseignement privé à Berlin ; elle prit, dans le mouvement féministe, la direction des institutrices. Elle essaya d'abord de les grouper en association. Il lui fallut dix années de patients efforts pour y arriver. Mademoiselle Augusta Schmidt, de son côté, travaillait dans le même but, et en 1890 ces deux femmes courageuses et persévérantes réussirent à fonder la « Société générale des Institutrices allemandes ».

Cette Société, aujourd'hui, compte dix mille membres. Elle a créé un bureau de placement qui exige de sérieuses garanties de la part des institutrices et de la part des familles. On y veille à ce que l'institutrice soit capable de bien remplir ses fonctions, et à ce que, d'autre part, elle soit suffisamment rémunérée et traitée avec égards.

En même temps, mademoiselle Lange, dans des brochures qui frappèrent l'attention du ministre de l'Instruction publique de Prusse, présentait, avec autant de netteté que de force, la principale demande des femmes-professeurs : elle réclamait pour elles le droit d'enseigner dans les cours supérieurs des lycées de jeunes filles. En 1888 elle arracha une première concession au gouvernement prussien. Si elle n'obtint pas que les universités fussent ouvertes aux femmes-professeurs,

elle réussit du moins à faire créer à Berlin, par le ministre, des cours spéciaux et supérieurs pour les femmes appartenant déjà à l'enseignement. On appelle ces cours *Oberlehrerinnencurse* (cours d'Agrégation). Ces cours permettent aux femmes d'obtenir le titre de *Oberlehrerin* (Agrégée), et par suite d'être placées, dans les lycées de jeunes filles, sur un pied d'égalité avec les professeurs-hommes.

*
* *

Mais les jeunes Allemandes continuent, sous la direction de mademoiselle Lange, à demander l'accès des universités. Pour prouver que c'est de leur part une demande sérieuse, elles abordent résolument les études du baccalauréat, avant même de savoir si, à la fin de leurs classes, elles seront autorisées à se présenter aux épreuves de cet examen. Elles ne peuvent se préparer au baccalauréat dans les lycées de jeunes filles, les programmes de ces écoles, nous l'avons déjà dit, ne comprenant ni langues mortes, ni mathématiques. Elles ne peuvent pas non plus suivre les cours des lycées de garçons, l'éducation mixte, règle presque générale pour les enfants en bas âge, cessant en Allemagne à l'âge de sept ans. Mais mademoiselle Lange a fondé à Berlin des cours supérieurs libres, connus sous le nom de *Realcurse* (littéralement : cours réels, c'est-à-dire cours de sciences exactes et positives). Des cours analogues ont été créés en province, à Kœnigsberg, à Danzig, à Cologne, par les associations féministes.

Cependant le ministre de l'Instruction publique de Prusse continuait à refuser aux jeunes filles le droit de se présenter à la fin de leurs études devant un jury de baccalauréat. Mademoiselle Lange redoubla d'efforts. Elle insista pour obtenir du gouvernement prussien la permission, pour les femmes, de passer le baccalauréat devant une commission spéciale, constituée à cet effet. En 1893, le ministre de l'Instruction publique de Prusse l'autorisa enfin à fonder des cours, appelés *Gymnasialcurse* (cours de gymnase, c'est-à-dire cours où l'enseignement est le même que dans les lycées de garçons), et à y préparer au baccalauréat des jeunes filles de dix-huit ans. Le ministre s'était engagé à admettre, à la fin de leurs études,

les élèves de ces cours aux épreuves du baccalauréat. La durée de ces cours ayant été fixée à trois ans, c'est au mois d'avril 1896 que les féministes ont pu acclamer les huit premières bachelières allemandes.

Une autre femme, madame Kettler, de Weimar, poursuivait depuis plusieurs années le même but que mademoiselle Lange, et cherchait à faire ouvrir aux femmes les universités allemandes. Elle concentra tous ses efforts pour obtenir la création, à titre d'essai au moins, d'un véritable gymnase de jeunes filles. En 1893, le grand-duc de Bade, toujours favorable aux idées libérales, l'autorisa à fonder un gymnase à Karlsruhe, au même moment où mademoiselle Lange fondait ses *Gymnasialcurse* à Berlin. On reçoit au gymnase de Karlsruhe les jeunes filles dès l'âge de douze ans. C'est en 1899 que les premières élèves de ce gymnase de jeunes filles se présenteront, pour subir les épreuves du baccalauréat, devant le jury du lycée de garçons de Karlsruhe.

Les cours de mademoiselle Lange, le gymnase de madame Kettler doivent leur fondation et leur entretien à l'initiative privée, à des cotisations, des dons, des legs. Ils vivent des mêmes ressources et des rétributions payées par les élèves.

Le nouveau gymnase de jeunes filles fondé en 1894 à Leipzig, se trouve dans la même situation. Il a été créé et il est entretenu par l'Association générale des Femmes allemandes. Il est question depuis quelque temps de fonder à Breslau un nouveau gymnase de jeunes filles. Il paraît que cette nouvelle école ne sera plus l'œuvre de l'initiative privée, mais sera fondée par la municipalité même de cette ville. Si le projet se réalisait, les féministes auraient lieu de se réjouir : l'enseignement secondaire des jeunes filles sortirait de la période des essais, pour entrer dans la voie du développement régulier. Entre les mains des municipalités, en effet, les gymnases de jeunes filles auraient un caractère officiel et obtiendraient de la loi même, et non plus des dispositions toujours révocables d'un ministre, le droit de conférer à leurs élèves le grade de bachelières [1].

1. Le ministre de l'Instruction publique de Prusse vient de refuser son autorisation à ce projet. De curieux débats ont eu lieu à ce sujet à la séance de la Chambre des députés du 30 avril de cette année.

*
* *

En ce qui regarde les huit premières bachelières des *Gymnasialcurse* de Berlin, leur précieux parchemin n'a pas encore suffi à leur conférer les droits du *civis academicus;* si leur présence aux cours de certaines universités est tolérée, on ne leur a permis jusqu'ici nulle part de prendre des inscriptions. Elles ignorent même si l'autorisation leur sera donnée de subir les examens et d'acquérir les titres d'agrégée et de docteur. Ces titres seuls leur donneraient le droit d'être nommées professeurs dans les cours supérieurs des lycées de jeunes filles, chargées de cours et maîtres de conférences dans les universités, ou bien encore leur permettraient de se faire notaires ou avocates, et d'exercer la médecine dans les mêmes conditions que les hommes.

Mais si la conquête du baccalauréat, et, par suite, la présence des femmes sur les bancs des universités est chose encore nouvelle en Allemagne, il y a longtemps qu'un certain nombre d'Allemandes étudient à l'étranger, en Suisse, en France, en Angleterre et en Amérique. C'est dans la Suisse allemande, à Zurich surtout, qu'elles ont toujours été le plus nombreuses. Quand, après y avoir obtenu le titre de docteur, elles désirent se faire une situation en Allemagne, les difficultés qu'elles rencontrent sont très grandes. Elles se font d'ordinaire journalistes, conférencières, écrivains et professeurs. Quelques-unes, plus récemment, ont été nommées *Docenten* (chargées de cours) à l'académie des Humboldt, cette université mixte de Berlin.

Les mieux partagées, au point de vue pécuniaire du moins, sont encore les femmes-docteurs en médecine. Mais que de flots d'encre, que d'éloquence n'a-t-il pas fallu, pour convaincre l'opinion publique, et les femmes elles-mêmes, qu'il y avait là une heureuse innovation ! L'honneur d'avoir la première entrepris la campagne en faveur des femmes-médecins, revient à madame Weber, de Tubingue, femme d'un professeur à l'université de cette ville. Encore à l'heure actuelle les femmes-médecins ne sont, dans toute l'Allemagne, qu'au nombre de six. Elles exercent dans de grandes villes, cinq à Berlin, deux à Leipzig, une à Francfort-sur-le-Mein, etc.

Appuyées par les Associations féministes, elles ont su se faire une assez belle clientèle. Mais au point de vue des responsabilités légales, leur situation ne laisse pas d'être très délicate.

Les lois allemandes autorisent le libre exercice de toutes les professions, même de la médecine, mais elles n'admettent pas l'entière équivalence des titres acquis devant une faculté étrangère. Comme docteurs étrangers, les femmes sont obligées de faire suivre leur titre de la désignation de l'université dans laquelle elles l'ont obtenu, et de mettre le public, pour ainsi dire, en garde contre elles-mêmes. Elles sont de plus dans la nécessité, qui ferait trembler plus d'un confrère du sexe fort, de guérir leurs malades, ou tout au moins de ne pas les tuer; car, plus que personne, elles courent le risque, en cas d'accident, d'être poursuivies pour homicide par imprudence. Elles doivent faire signer les déclarations de décès par un docteur homme, et le pharmacien qui, sur leurs ordonnances, délivre des poisons, le fait toujours à ses risques et périls.

*
* *

On voit qu'il a fallu aux femmes allemandes de longs et pénibles efforts pour obtenir de petites satisfactions. La résistance qu'elles durent vaincre n'était pas pour les encourager à demander des droits civils plus étendus, et moins encore des droits politiques, à l'exemple des Américaines et des Anglaises. Aussi ont-elles longtemps hésité. Il existe pourtant en Allemagne un petit groupe de féministes qui a des ambitions politiques. Ce groupe, qui forme pour ainsi dire l'aile gauche des féministes de la bourgeoisie, est « l'Association pour le Bien de la Femme » *(Frauenwohlverein)*. Ce *Verein*, dont le siège central est à Berlin, a des adhérents en province, à Munich, Kœnigsberg, Danzig, Dresde, Brême, Bonn, etc. Il a été fondé il y a une dizaine d'années environ, par madame Cauer, de Berlin.

L'air jeune encore, jolie et distinguée, d'une mise un peu sévère, mais élégante, madame Cauer appartient à la meilleure société. Elle habita d'abord la province, et ne vint que plus tard à Berlin, où son mari était appelé par ses fonctions dans l'instruction publique. A Berlin, sa vocation se décida en

présence des misères qu'on trouve dans toute grande ville, et du mouvement socialiste auquel ces misères ont donné naissance. Madame Cauer jugea que les classes supérieures manqueraient à tous leurs devoirs, si elles laissaient aux socialistes le monopole des améliorations à réaliser. Après la Société du *Frauenwohl*, société de propagande qui, par des conférences et des discussions, essaie d'intéresser les femmes aux questions de la vie publique, madame Cauer fonda l'*Association des Employées de commerce de Berlin*, qui compte aujourd'hui dix mille membres. Cette Société a institué pour ses adhérentes des cours de comptabilité, de correspondance et de langues vivantes, qui donnent de bons résultats. Elle a un cercle avec bibliothèque et possède une caisse de secours et un bureau de placement. Elle fonctionne sous le patronage de la *Kaufmannschaft* de Berlin, institution analogue à celle des Chambres de Commerce en France, et elle doit une grande partie de son succès au dévouement d'un homme, M. Julius Meyer.

Pendant que madame Cauer poursuivait son œuvre, une autre femme de mérite, madame Bieber-Bœhm, s'occupait, de son côté, des jeunes filles qui viennent chercher un emploi à Berlin. Elle avait fondé, à leur intention, la « Société pour la Protection de la Jeunesse » *(Jugendschutz)*, qui met à la disposition de ces jeunes filles des logements et une nourriture à bon marché.

Madame Bieber-Boehm est la femme d'un homme de loi, avocat à Berlin. Ardents féministes tous deux, ils ont assisté, en 1893, au Congrès féministe de Chicago. Ensemble, ils ont visité le Wyoming et le Kansas, deux États de l'Union américaine où les femmes possèdent déjà des droits électoraux. Convaincus que le droit de vote était le chemin le plus court pour réaliser toutes les autres réformes qui composent le programme féministe, M. et madame Bieber, à leur retour en Allemagne, inscrivirent sur leur programme le suffrage politique des femmes.

Se trouvant sur beaucoup de points d'accord avec madame Cauer, ils ont fait alliance avec elle, et ont donné une impulsion nouvelle au groupe du *Frauenwohl*. Dès lors, les modifications à apporter aux codes n'ont plus cessé d'être à l'ordre du jour, et elles ont donné lieu à de nombreuses conférences,

suivies de débats contradictoires entre orateurs des deux sexes. Ces débats ont, pour la première fois, fourni aux femmes l'occasion d'aborder la tribune et de parler en public.

De Berlin, le mouvement a gagné les provinces. Il a pris, sur divers points, notamment à Dresde, une grande intensité. Sous la conduite de madame Stritt, qui a révélé un talent oratoire de premier ordre, on y a fondé une « Association pour la Protection du Droit de la Femme ». Cette société est dirigée par mademoiselle Dose, fille d'un ancien notaire, qui a puisé la science du code dans l'étude paternelle. Elle a ouvert, au nom de l'Association, un cabinet gratuit de consultations juridiques pour les femmes. Mademoiselle Dose aurait fait un excellent juge de paix, car, d'après les derniers rapports de la société, elle réussit, dans une large mesure, à concilier les parties adverses. Lorsque son éloquence et son talent de persuasion demeurent impuissants, elle adresse les plaignantes aux avocats dont la Société s'est assuré le concours. Les services que l'Association rend aux femmes de toutes les classes sont considérables : on renseigne les ignorantes, on prête un appui aux faibles, on encourage les timides, on calme les emportées.

Cependant, les femmes allemandes ne se sont qu'assez tardivement émues des dispositions du nouveau Code civil. Ce code, adopté par le Reichstag au mois de juin 1896, et qui en 1900 sera mis en vigueur dans tout l'Empire, a maintenu une partie des principes et des dispositions qui ont réglé jusqu'à présent la situation légale de la femme dans les divers États de l'Allemagne. Partout la femme mariée restera une mineure. En l'absence d'un contrat de mariage, le régime matrimonial du nouveau code est toujours l'union des biens, c'est-à-dire que, les époux restant séparés au point de vue de la propriété, l'administration et l'usufruit des biens de la femme reviennent au mari. Le mari est chef de la famille et, d'après l'article 1254, sa seule volonté décide dans toutes les questions intéressant la communauté.

La mère n'est pas mieux partagée que l'épouse. La loi ne connaît qu'une puissance paternelle, la puissance maternelle est un mot inconnu. Pour être juste, il faut dire que le nouveau code accorde à la femme mariée la libre disposition de son salaire, ce qui n'est pas encore obtenu en France.

Au point de vue commercial, la femme mariée possède, lorsqu'elle vit sous le régime de la séparation de biens, tous les droits d'un commerçant. Sous le régime de l'union des biens, le mari peut, sans donner aucun motif de sa décision, lui interdire d'être commerçante ; et si elle persiste à faire le commerce, le défaut d'autorisation du mari constaté au greffe du tribunal de commerce enlèvera tout crédit à la femme.

Pris dans son ensemble, le code n'est guère libéral à l'égard de la femme. On pourrait dire que l'homme a fait du mariage, à son profit, un contrat léonin. Pourtant les femmes n'ont protesté qu'au dernier moment, c'est-à-dire quelques semaines avant les séances du mois de juin 1896 où le code fut discuté et adopté par le Reichstag. Elles adressèrent alors une pétition à cette Assemblée. Pendant les journées décisives de la discussion, des meetings féministes eurent lieu dans différentes villes de l'Allemagne, notamment à Berlin. On y réclama la séparation de biens comme régime de droit commun en l'absence de contrat de mariage ; l'admission, comme cause de divorce, des maladies mentales incurables ; des dispositions plus favorables pour l'enfant naturel, etc. Aucune de ces demandes ne fut admise par le Reichstag. Elles n'y ont été défendues que par les députés socialistes, quelques libéraux et un seul conservateur. Mais le nouveau code n'entrera en vigueur qu'en 1900, et il reste un espoir : le Reichstag nouvellement élu. Les féministes ne considèrent donc point encore la partie comme perdue, et poursuivent leur campagne. Pour en assurer le succès, une commission permanente de femmes a été instituée. Elle est assistée d'un conseil d'hommes de loi et de députés.

*
* *

Durant ces trois dernières années, le féminisme allemand s'est manifesté en de nombreuses occasions. Il a depuis 1894 un centre d'action dans le « Conseil national des Féministes allemandes ». Cette association a été fondée à l'instigation des femmes américaines et sur le modèle du Conseil Féministe national, qui existe aux États-Unis. Seules les présidentes de sociétés féministes peuvent faire partie de ce Conseil, qui comprend des

ouvrières de la première heure, comme mademoiselle Augusta Schmidt, et de nouvelles recrues comme madame Stritt. Les femmes qui font partie de cette association élisent un comité, formé d'une dizaine d'entre elles, qui est en quelque sorte le pouvoir exécutif du Conseil national. Il a pour principale mission de rechercher les points sur lesquels toutes les sociétés adhérentes peuvent se mettre d'accord, et sur lesquels peut se concentrer l'action commune.

Le Conseil national représente aujourd'hui environ vingt mille femmes, groupées dans une soixantaine de sociétés. Son siège central varie selon le domicile de la présidente, qui est élue pour une durée de quatre ans. Il se tient en dehors des questions religieuses et des partis politiques. Il a rédigé et appuyé de son autorité morale la pétition, adressée au Reichstag, au sujet du nouveau code civil. Il a également demandé au même Reichstag la nomination d'inspectrices de fabriques. Dans toutes les circonstances où elle pourra se produire utilement, son action ne fera pas défaut.

***

Le féminisme s'est, en Allemagne, acquis le concours d'un grand nombre de femmes-écrivains et de conférencières. Parmi les femmes dont le talent d'écrivain est un argument en faveur du féminisme ou qui sont même nettement féministes, citons : madame de Suttner, madame Ebner-Eschenbach, la comtesse Bülow, Gabrielle Reuter, Helène Böhlau, Marie Stritt, etc. Celles de ces écrivains qui sont nettement féministes sont aussi conférencières, et chaque hiver, dans l'intérêt de leur cause, elles parcourent l'Allemagne de l'ouest à l'est et du nord au sud. Leurs conférences servent à dissiper les malentendus et les erreurs répandus au sujet du féminisme. Après le passage des conférencières, des adhésions nouvelles se produisent, et chaque année voit s'accroître le nombre des féministes.

Des journaux féministes poursuivent d'une façon continue et régulière l'œuvre des conférencières. L'Allemagne compte actuellement sept de ces journaux. Une de ces feuilles, *le Secours*, sert d'organe à un groupe particulier, formé d'hommes

et de femmes. Ce groupe existe depuis quatre ans environ, et, contrairement aux principes des sociétés féministes, il a un caractère nettement protestant, politique et social. Les adhérents s'appellent les « socialistes chrétiens ». Leur chef est le pasteur Naumann, à Berlin, qui a des visées politiques. Sous la conduite de madame Gnauck-Kühne, des femmes sont entrées dans ce groupe. Leur programme ne diffère guère des autres programmes féministes, mais elles s'en distinguent par cette conviction que seul un réveil de la foi protestante pourra assurer le succès du féminisme.

*
* *

Un Congrès féministe international a été tenu à Berlin au mois de septembre 1896; il a été une des plus importantes manifestations du féminisme en Allemagne.

Des questions nombreuses et d'intérêt fort inégal y ont été traitées, depuis la réforme du costume féminin jusqu'à l'électorat politique des femmes. Le groupe qui, à Berlin, poursuit la réforme du costume de la femme, a été constitué par mesdames Prœlls et Pochhammer. Cette réforme est très éloignée des excentricités qu'on imagine volontiers à ce sujet dans le grand public, et qui inspirent tant de caricatures et de plaisanteries. Il s'agit seulement de modifier les costumes de travail et de ville, et de les rendre plus commodes, plus pratiques, plus hygiéniques en même temps que jolis. Les réformatrices laissent libre cours à l'imagination des couturières pour inventer longues traînes, volants, plissés, ornements de toutes sortes; mais ces toilettes recherchées et coûteuses seraient réservées pour les salons. Très habilement, les femmes qui composent ce groupe réformateur se sont assuré le concours d'un des meilleurs journaux de modes berlinois, *le Journal illustré des Femmes*. Elles y publient les patrons des nouveaux modèles. Elles sollicitent le génie inventif en mettant au concours la création d'un costume féminin qui réponde à toutes les exigences de l'hygiène et du goût. Le signal est donné, et de Berlin cette réforme a gagné les provinces.

Au même congrès, madame Schwerin a introduit une question plus importante. Femme d'un médecin distingué de

Berlin, madame Schwerin, depuis des années, assiste les pauvres et les malades. Les expériences qu'elle a faites lui ont permis de constater que l'assistance publique a besoin de collaboratrices. D'ailleurs, madame Schwerin est convaincue que la collaboration de femmes, connaissant et comprenant le peuple, serait un des meilleurs moyens de rapprocher les classes, d'atténuer les haines et de prévenir les luttes sociales. C'est une idée qu'elle a développée avec beaucoup de force au congrès : « Par l'assistance publique, a-t-elle dit en terminant son discours, nous voulons faire œuvre de paix sociale. » Depuis, elle a, dans diverses villes, fait sur le même sujet de nombreuses conférences. Grâce à son initiative, M. Münsterberg, docteur en droit, a ouvert à Berlin un cours dans lequel il enseigne aux femmes les lois, les règlements et l'organisation de l'assistance publique. Il expose en même temps les moyens les plus pratiques de venir efficacement en aide aux véritables indigents.

La question du suffrage des femmes a été discutée aussi au congrès de Berlin, et cela sans heurter le sentiment du public très varié qui se pressait aux séances. Nous savons quelles préventions existent à ce sujet, surtout en France, et nous ne nous risquons pas sur ce terrain sans quelque appréhension. Mais en réponse à ceux qui, dans cette partie du programme féministe, ne veulent voir qu'une utopie et une extravagance, il ne nous paraît pas inutile de citer quelques exemples et de présenter quelques observations.

Chose singulière, et qui doit frapper tout d'abord, ce n'est pas dans des pays de rêveurs et d'idéologues que l'on a le plus vite reconnu le lien étroit qui existe entre la vie politique et la vie domestique. C'est en Amérique, en Australie, dans la conservatrice Angleterre même, c'est-à-dire dans des pays et au milieu de races dont on vante chaque jour la jeunesse, l'énergie, le sens essentiellement pratique, que pour la première fois les femmes ont été appelées à prendre part, dans des mesures diverses, à l'administration de la chose publique. En Allemagne, les femmes grands propriétaires exercent seules le suffrage communal. Aucune femme n'est électeur ni aux divers *Landtags* ni au Reichstag.

Les femmes, dit-on souvent, ne sont pas soldats, et, n'ayant

pas toutes les charges du citoyen, elles ne sauraient en réclamer tous les droits. Les femmes, il est vrai, n'exposent pas leurs jours sur les champs de bataille, mais elles sont les mères des soldats. Elles ne bravent pas les périls de la guerre, mais elles bravent d'autres dangers ; elles ne donnent pas la mort sur les champs de bataille, mais elles succombent souvent en donnant la vie.

Lorsque la femme est resserrée, séquestrée dans un monde d'idées étroites, qu'elle est éloignée de la vie publique, et traitée de mineure devant la loi, son horizon, ses sentiments ne peuvent que se rétrécir. Au lieu des grandes vertus et des abnégations héroïques, elle ne peut enseigner qu'un égoïsme de famille ; elle ne voit pas plus loin que son clocher, ou plutôt sa vue est bornée par les murs mêmes de sa maison. Filles, femmes et mères de citoyens, les féministes s'intéressent à la cité, à la patrie, qui sont aussi leur cité et leur patrie. Êtres humains, elles réclament le droit de participer plus largement et plus directement au devenir, au développement de l'humanité.

Si on a pu voir au Congrès de Berlin que ces sentiments étaient déjà partagés par beaucoup de féministes de la bourgeoisie, aucune pétition d'ordre politique n'a encore été adressée au Reichstag. En présence des difficultés que fait le gouvernement allemand à ouvrir les universités aux femmes, en présence des résistances de l'opinion publique, on a pensé, sagement, croyons-nous, que ce serait compromettre le succès de réformes plus mûres, que de demander actuellement des droits politiques.

*
* *

Nous n'avons point parlé jusqu'à présent du féministe socialiste ; tout le mouvement dont nous avons parlé s'est produit dans la bourgeoisie ; il est odieux aux socialistes, dont les sentiments se sont montrés avec véhémence au Congrès de Berlin. Les féministes socialistes ont déclaré qu'elles ne feraient jamais cause commune avec les féministes de la bourgeoisie. « Vous et nous, ont-elles dit, nous appartenons à deux mondes différents, et le fait que nous sommes toutes femmes et féministes, ne peut nous faire oublier les distinctions de classes. Les haines populaires, les luttes de classes sont né-

cessaires à la réalisation de notre programme. Nous n'admettons pas vos demi-mesures qui assoupissent. Vous voulez bien détruire la domination de l'homme sur la femme, mais vous ne songez pas à attaquer la domination que le capitaliste exerce à l'égard de l'ouvrière. C'est de l'ouvrière et de son ennemi terrible, le capitalisme, que nous nous occupons surtout. Sur cent femmes, en Allemagne, soixante-quinze vivent de leur travail et sont par conséquent des ouvrières. Voilà les masses féminines dont le sort malheureux nous touche avant tout. Nous vous abandonnons les femmes de la bourgeoisie et celles de la noblesse. Vous ferez pour elles ce que vous pourrez. Obtenez quelques chapeaux de docteur, fondez des gymnastes, tout cela ne changera rien à l'état actuel de la société. Elle n'en restera pas moins une société capitaliste, une société inique. Et c'est au capitalisme, à l'iniquité sociale que nous en voulons. »

Dans une séance mouvementée, d'un intérêt vraiment saisissant, du Congrès de Berlin, ces déclarations ont été faites. Madame Schwerin, au nom des féministes de la bourgeoisie, a répondu avec beaucoup de calme et de dignité à cette apostrophe véhémente. « Vous pouvez être nos ennemies, a-t-elle dit en substance, nous ne serons jamais les vôtres. Les femmes n'ont pas dans le monde une mission de haine, mais une mission de paix. »

Les féministes socialistes sont souvent des propagandistes au langage violent; mais on trouve aussi parmi elles des organisatrices intelligentes et des esprits pratiques : telles sont mesdames Ihrer, Bader, Zetkin, etc. Le but principal de ces féministes est d'organiser, comme elles disent, le prolétariat féminin : elles groupent les ouvrières en syndicats professionnels pour les mettre en état de maintenir et, mieux encore, d'élever leurs salaires. Elles s'occupent aussi de l'éducation intellectuelle de leurs adhérentes. Elles les réunissent, soit seules, soit avec les ouvriers, pour qu'elles entendent des conférences, et discutent les questions qui les touchent. On traite dans ces réunions de « l'exploitation de la classe ouvrière », de la nécessité pour les travailleurs des deux sexes de se syndiquer. On demande la journée de huit heures, la nomination d'inspectrices de fabriques, et on réclame pour

les femmes le suffrage politique. Enfin on commente les événements du jour, et on fait une critique accerbe de la société capitaliste. La tâche des conférencières est souvent difficile. La femme n'étant pas électeur, les lois allemandes lui interdisent, dans plusieurs États, d'assister à des réunions politiques. Comme les sujets des conférences socialistes-féministes ont presque toujours un côté politique, il n'est pas rare que la police allemande empêche au dernier moment l'assemblée d'avoir lieu.

Les ouvrières, d'ailleurs, ne répondent pas toujours avec beaucoup d'empressement à l'appel des conférencières. L'ouvrière allemande, cependant, est souvent mal payée. Pour un travail égal à celui de l'homme, elle n'obtient d'ordinaire que les deux tiers ou la moitié seulement du salaire de l'ouvrier. Elle fournit toujours de longues journées, de dix à seize heures. Mais, dans bien des cas, l'ouvrière est mariée et mère de famille, et les occupations domestiques réclament ses heures de loisir. Toutefois, la parole imprimée peut atteindre celles que le travail ou la fatigue retiennent à la maison. Les féministes socialistes ont donc fondé un journal, *l'Égalité*. Il est l'organe des ouvrières, et, grâce à un prix très modique, il peut être largement répandu dans le milieu auquel il s'adresse. Ce journal est bien rédigé et donne des chiffres, des renseignements, des détails instructifs et intéressants. Le ton des articles est vif, moqueur, parfois très violent. C'est un journal de propagande socialiste et féministe à la fois.

Les revendications des féministes socialistes sont vigoureusement défendues par le groupe des députés socialistes du Reichstag. Ceux-ci, dans l'ancien Reichstag, au nombre de quarante environ, étaient entièrement d'accord au sujet du féminisme. Il n'en est pas de même des députés libéraux. Ces derniers sont loin d'être tous des partisans du mouvement féministe, et les pétitions des femmes de la bourgeoisie ne trouvent pas toujours de leur part l'appui vigoureux que les députés socialistes prêtent aux réclamations des ouvrières.

*
* *

En somme, le féminisme allemand n'est point un mouvement artificiel dû à l'ambition de quelques femmes, à un

désir de nouveauté, au goût et à la recherche de l'extraordinaire. C'est un des côtés de la question sociale, le résultat logique, inévitable d'une situation économique et de l'individualisme moderne. Cette opinion est aujourd'hui, croyons-nous, généralement admise en Allemagne. Par leur discipline, leur sérieux, leur modération, leurs patients efforts, les féministes de la bourgeoisie ont appelé l'attention sur leur cause et ont su se concilier l'opinion publique. Depuis le congrès de Berlin la plus grande partie de la presse leur est favorable.

Déjà dans le monde universitaire les hostilités désarment et font place à des dispositions meilleures. Les femmes sont aujourd'hui admises comme auditrices dans toutes les facultés de l'Université de Berlin, où leur nombre est de cent vingt. La résistance même des pouvoirs publics n'est pas inutile aux féministes. Car les difficultés sont une école, et rien n'aura mieux préparé les femmes à l'exercice des droits qu'elles demandent que la peine même qu'elles auront dû prendre, que les qualités qu'elles auront dû développer, pour acquérir ces droits.

Puissent toutes les femmes retenir les sages conseils de madame Schwerin, et, à l'exemple des féministes de la bourgeoisie, rester en dehors des divisions politiques et sociales, dans la pensée qu'il n'est pas de mission plus belle et qui convienne mieux à la femme qu'une mission de paix.

KAETHE SCHIRMACHER

LE VIEUX BUREAU

De ma fenêtre,
en regardant le Luxembourg.

La table où j'écris a tenu,
Dans son cadre de chêne nu,
Tous mes rêves sombres ou roses,
Et ce travers est bien permis :
Ne pas quitter ses vieux amis
Pour des visages moins moroses.

Ma chère table d'autrefois !
J'entends mieux, près d'elle, les voix
Indécises de la pensée ;
Elle connaît bien mes penchants
Et me dicte presque les chants
Dont ma veille est le mieux bercée...

Soleil, ciel bleu, temps rajeuni !
Est-ce pour tout de bon fini,
Cette pluie incessante et grise
Qui tombait jusque dans mon cœur ?
Salut, réveil, été vainqueur,
Dont la vieille terre est éprise !

1er Juillet 1898.

Ma fenêtre ouverte, je vois
Une apparence de grands bois
Où luisent des blancheurs de marbres.
On a rétréci l'horizon :
Pour le profit d'une maison
Il ne faut pas blesser les arbres ;

Ce qui reste encore est si beau!...
A quoi bon chercher du nouveau
Lorsqu'on entend l'eau des fontaines?
Aujourd'hui vaut mieux que demain ;
Les fleurs que l'on a sous la main
Valent bien les roses lointaines.

En faut-il plus pour être heureux
Et pour chasser le rêve affreux
D'une âme qui, blessée et lasse
Et redoutant même l'effort,
Comme dans la chambre d'un mort
N'osait plus parler qu'à voix basse?

L'essaim chantant des rimes d'or
Je sais m'en faire suivre encor,
Malgré les roses effeuillées ;
L'âge ne m'a point fait d'affront
Et je sens battre sous mon front
Les belles strophes réveillées!

ALBERT MÉRAT

LA DANSEUSE DE POMPÉI[1]

XXVI

C'était la grande semaine du solstice d'été, celle où le soleil, dans la plénitude de sa force, accordait au golfe de plus longs jours ; et c'était la semaine aussi des fêtes annuelles d'Apollon, qui mettaient en effervescence toute la ville. Et, véritablement, le dieu solaire était bien le triomphateur de ces contrées, amoureuses de lumière et de couleur ; il les animait de sa vie magique et tendait sur elles, comme un grand velum de soie changeante, l'éclat mobile de sa pourpre et de ses ors. Mais, tandis que le peuple célébrait dans le plaisir les fastes glorieux d'Apollon-Soleil, les initiés, adeptes de la pure tradition orphique conservée dans le temple, adoraient en esprit le dieu invisible. Et les fêtes se déroulaient avec leur double courant sacré et profane, avec le flux du mystère emporté vers l'infini et le reflux des désirs bornés de la multitude.

Chaque midi, alors que flambait l'incendie des rayons brû-

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin.

lants, la procession des initiés sortait du temple, et, par le côté de la mer, gagnait les vieilles murailles en terrasses qui, du nord à l'est, entouraient encore la ville et dont les neuf tours démantelées servaient de reposoirs au cortège. Un éblouissement, une vision supra-terrestre, que ce défilé des mystes en robes blanches, dominant tout ce qui dans les faubourgs fourmillait en nuances heurtées et violentes; à chaque reposoir, la foule s'approchait : alors Chrestus, devant un autel improvisé, récitait les prières, que tous répétaient à voix haute, et distribuait à ceux qui voulaient y prendre part les gâteaux de pur froment, hosties pacifiques en forme de lyre.

Pour Nonia, le héros de ces manifestations, c'était Hyacinthe ; elle le voyait s'avancer dans une apothéose de musique, d'encens et de fleurs, vêtu de la chlamyde sacrée dont les deux pointes déployées formaient deux ailes au-dessus de ses épaules, ses boucles brunes enfermées dans un anneau d'or, et ses mains rejointes portant le calice où Chrestus puisait le vin des libations; et elle s'étonnait que la beauté surprenante du camille n'arrachât pas à tous des cris d'admiration passionnée : comment les femmes ne tombaient-elles pas en adoration devant lui quand il se retournait à la gauche de Chrestus pour faire communier le peuple aux précieuses largesses d'Apollon? Mais, sans doute, personne n'eût osé le considérer avec des yeux trop charnels; lui-même semblait tellement détaché de la terre que ses regards, quand par hasard ils venaient à se poser sur Nonia, ne semblaient même pas la reconnaître. Au neuvième reposoir, on brûlait une plus grande quantité d'encens, et les vapeurs qui s'en élevaient formaient un voile opaque, une séparation de plus entre les mystes et la multitude. Puis, quand la procession arrivait aux derniers talus des murailles qui aboutissaient à la porte Stabienne, une splendeur encore enveloppait les initiés, une splendeur qui venait du ciel prolongé jusqu'aux lointains horizons de la Campanie, de la mer qui se découvrait par delà les crêtes luisantes des îles ; et lentement les robes blanches descendaient les escaliers des terrasses, où de gros bourrelets de mousse retenaient les pierres disjointes.

Alors Nonia rentrait dans la ville. Libre et facile, la fête s'y continuait en gaieté : sur toutes les places, à tous les car-

refours, on dansait au son des cymbales ; il y avait des récitations de poèmes, des parades de faiseurs de tours, des devins qui se prétendaient inspirés et prédisaient l'avenir aux passants. En rythmes pittoresques, en chansons improvisées, en mimiques expressives se célébrait la gloire d'Apollon ; et à tous les seuils, sous les portiques, entre les colonnes d'un rouge laqué, apparaissait l'image multipliée du dieu.

Car on en vendait partout, de ces images, tant que durait la grande semaine ; des marchands ambulants s'installaient aux angles des rues avec leur éventaire chargé d'Apollons de toutes les grandeurs, aux attributs innombrables : assis ou debout, sur le char qui le ramenait des régions hyperboréennes, portant la lyre à sept cordes ou l'arc d'argent, c'était toujours lui, éclatant, harmonieux, de beauté immarcessible. Et on le mêlait à la fièvre populaire, on l'associait au branle de plaisir qui secouait Pompéi, pendant les sept jours, jusqu'au vertige. Et Nonia, comme les autres, se laissait emporter par ce tourbillon de vie ; des jonquilles pendantes sur ses yeux violets, ses cheveux de lin épars sur sa gorge frêle, elle figurait dans le char des Muses, et aussi parmi les groupes enlacés des Charites, qui parcouraient les rues de la ville et sur qui les jeunes hommes jetaient des fleurs.

Cependant Chrestus, Hyacinthe et les initiés se sanctifiaient par l'abstinence et la prière. L'avant-dernière nuit, ils se réunirent secrètement pour la purification. Être pur, être racheté du péché, fuir le mal pour trouver le mieux, échapper à l'horreur du bourbier éternel où croupissent après la mort les âmes de ceux qui ont trop aimé la matière, — voilà ce qui préoccupait ces rares croyants échappés à l'esprit du siècle, imbus encore de l'ancienne doctrine orphique. Dehors, le bruit de la fête augmentait ; des rires, des clameurs de foule entraient par instants, comme des éclats fulgurants de tonnerre, dans la paix recueillie du temple. Au pied de l'autel, Chrestus, assisté du camille, faisait l'onction sainte sur les fronts couronnés du laurier noir.

Aussitôt après, le chant mystique commença : c'était Hyacinthe qui, de sa voix haute et claire, proclamait le dogme initial de la doctrine, la naissance d'Orphée ; Orphée, verbe d'Apollon, sauveur mélodieux des hommes, de qui le sang,

injustement versé, libéra la terre des horreurs des ténèbres et du chaos. Quand la dernière strophe de l'hymne eut révélé cette origine mystérieuse, les initiés se levèrent et acclamèrent le fils d'Apollon en ces termes : « Salut, nouvel Époux ! Salut, nouvelle Lumière ! » — Et ils s'embrassèrent en signe de paix.

Maintenant les portes du temple, largement ouvertes, laissaient pénétrer la clarté rose de l'aube : sur le forum, des couples dansaient encore, des couples sous les deux arcs de triomphe mêlaient leurs lèvres durcies par la soif du baiser ; des couples, des couples partout se célébraient eux-mêmes dans l'amour ; et Vénus Physica, patronne de la ville, triomphait seule, affermissait son règne dans les cœurs sensuels. Un des initiés traversa l'esplanade pour rentrer chez lui ; tout pénétré des douceurs de la nuit mystique, purifié, il voulut dire les joies supérieures de l'idéal, le bonheur promis après la mort à ceux qui vivent par l'esprit ; mais un immense éclat de rire l'accueillit, et, lascive, une jeune Pompéienne lui jeta ces paroles :

— Alors, que ne te hâtes-tu de mourir, pour aller jouir plus vite de ce bonheur ?

D'ailleurs, cette dernière journée appartenait aux pratiques vulgaires des profanes. Après la procession sur les terrasses jonchées de fleurs, la population tout entière accompagnait les initiés dans le temple ; là, parmi l'odeur amère des lauriers, parmi les lueurs clignotantes des candélabres, devait s'accomplir le miracle de la lyre vibrante. Il était de tradition que, le septième jour des fêtes, la lyre d'Apollon s'animait d'elle-même sous les supplications ardentes du prêtre, en présence de la multitude assemblée, qui attachait une grande importance à ce miracle : s'il tardait à s'accomplir, et surtout s'il ne s'accomplissait point, c'était l'indice des pires malheurs ; et à la beauté des sons obtenus se mesuraient les dispositions plus ou moins favorables du dieu.

Et tous ils étaient là, haletants, surveillant la lyre d'écaille blonde entre les mains immobiles d'Apollon. Oh ! qu'un souffle invisible en fît vibrer les cordes muettes, qu'une parcelle de l'harmonie éparse en les mondes passât sur cette chose fragile et fît d'elle pour un instant la voix d'en haut, la voix de l'espoir qui rassure et qui console !... Agenouillés sur les

marches du sanctuaire, Chrestus et Hyacinthe priaient fervemment; malgré que leur foi fût éclairée, malgré l'élévation de leur savoir, eux aussi frissonnaient devant les forces inconnues, attendaient le miracle. Mais le miracle ne se faisait point; et dans la foule couraient des impatiences et des murmures; et, comme toujours, on s'en prenait au prêtre du mauvais vouloir de la divinité.

Chrestus cependant imposa silence à tous ces bruits, et de nouveau il récita les supplications; Hyacinthe, à côté de lui, promenait des regards inquiets sur la houle des têtes avides, des têtes brutales, tendues vers le dieu. Grossiers et sensuels, tels ils étaient tous, ces hommes qui exigeaient d'Apollon le plus grand prodige; et d'eux montaient des relents d'animalité dont l'odeur sainte de l'encens se trouvait couverte. Pourtant ce n'était pas dans cette atmosphère, commune à toutes les multitudes et la même chaque année à pareille date, que devait résider l'obstacle; mais parmi les milliers d'êtres accourus là, n'y en avait-il pas quelques-uns, un seul peut-être, de qui l'âme, désagréable à Apollon, arrêtait le cours des divines harmonies? Et tout à coup les regards du camille découvrirent Nonia, parmi l'océan des têtes avides, des têtes brutales. On ne voyait d'elle que son petit visage étroit et blanc aux paupières meurtries, que le fruit sanglant de sa bouche si souvent écrasée de baisers. Elle était là, presque au premier rang, les yeux attachés à Hyacinthe, obstinément, l'unique au milieu de cette multitude à ne pas penser au miracle, l'unique à ne pas subir la fascination de la lyre d'écaille blonde qui reluisait entre les mains immobiles du dieu.

Les supplications répétées encore une fois, l'attente silencieuse encore une fois déçue, un frémissement de colère agita la foule. Des insultes jaillirent de toutes les bouches contre Chrestus :

— Hypocrite!

— Menteur!

— Mauvais prêtre!

Plus hautes, des voix dominèrent le tumulte :

— Savez-vous pourquoi Apollon refuse le miracle? C'est parce que Chrestus est impur.

— Il s'est souillé avec Nonia la danseuse. C'était écrit sur le mur de la Basilique.

Et, comme quelques protestations, faiblement, se faisaient entendre, les voix accusatrices redoublèrent :

— Il est impur! il est impur!... On a vu la danseuse entrer la nuit dans le temple. S'il n'est pas impur, que le miracle se fasse!

Mais Hyacinthe déjà était debout; un instant, les ailes vertes de sa chlamyde flottèrent entre l'enceinte sacrée et le cloître. Il marcha droit vers Nonia et, l'ayant prise par la main, il sortit avec elle, aux yeux de la foule.

XXVII

A peine étaient-ils sous le porche que des accords infiniment doux retentirent, puis des acclamations enthousiastes, où le nom du prêtre était mêlé à celui du dieu; alors Hyacinthe, malgré sa douleur, fut délivré d'une grande angoisse. Mais qu'allait-il faire maintenant? Oserait-il jamais retourner dans le temple? Chrestus, Apollon surtout, lui pardonneraient-ils le scandale qu'il avait causé?

Il jeta les yeux sur Nonia, qui cheminait à côté de lui, la tête baissée. Il se sentait désormais plus lié à elle, rapproché d'elle par une déchéance commune. Dans la ville aux jardins déserts, aux maisons abandonnées, dans la ville dont la population s'était ruée au temple aujourd'hui, comme elle s'était ruée la veille aux jeux publics, dans la ville capricieuse et inconstante, n'était-ce pas le seul cœur qui fût vraiment à lui, ce cœur de la petite danseuse restée candide au milieu de la corruption universelle?

Et combien elle était humble et douce, semblant porter à elle seule toute la peine de leur faute! Un grand besoin de se réfugier en elle, d'oublier par elle les joies du temple perdu, força le camille à rompre le silence qui s'appesantissait entre elle et lui :

— Nonia, murmura-t-il, le dieu nous a chassés de sa demeure. C'est à toi seule désormais que j'appartiens.

— Oh! oui, — répondit Nonia avec ivresse, — moi seule! moi seule, je suffirai à t'aimer!

Devant eux, l'hémicycle des terrasses s'arrondissait, jonché de pétales, embaumé encore d'encens : — car, instinctivement, ils avaient repris la voie que la procession, le matin, avait parcourue ; — et le soleil était si éblouissant que c'était dans l'air un tournoiement de vie blonde dont ils étaient aveuglés.

— Viens vite, dit Nonia, viens vite !

Maintenant, elle marchait la première ; elle avait relevé le front, elle était la consolatrice ; et, de temps en temps, elle se retournait vers Hyacinthe pour lui sourire. A la hauteur de la dernière tour, où la procession s'était arrêtée, elle voulut s'engager dans une traverse étroite qui coupait en biais le nord de la ville, mais il protesta :

— Oh ! non, pas par là ! Trop de gens vont y passer tout à l'heure en revenant du temple !

Et, tout à coup il s'aperçut que jusqu'à présent il avait suivi Nonia sans savoir où elle le conduisait ; mais ce mystère lui était doux. Pourvu qu'il ne vît qu'elle, pourvu qu'il ne fût pas en contact avec la foule odieuse, la foule inepte, qui avait insulté Chrestus, il se soumettait d'avance à ce que lui réservait le Destin.

Longtemps encore ils marchèrent sur les terrasses d'où ils entendaient, à leurs pieds, bruire et palpiter la ville : le miracle accompli avait mis de nouveau la population en joie, et c'était, sous les portiques, dans les tavernes, parmi les jardins glorieusement fleuris, de l'amour et des refrains, la fête qui se recommençait. Quand le soleil noircissait pour de luxuriantes vendanges les grappes aux flancs du Mont, quand la mer, plus bleue que le ciel, berçait les barques assoupies sur des vagues aussi douces que des seins de femmes, pouvait-on penser à autre chose qu'à savourer la coupe de la vie, qu'à aimer éperdument dans l'ivresse et dans l'extase ?

Ils avaient déjà dépassé la porte du Sarne et vu la profonde vallée blanchie par les saules, caressée par la perpétuelle coulée du fleuve. Encore un quart d'heure de marche sous l'étincellement d'une lumière toujours plus intense, et Nonia s'arrêta victorieuse ; elle montra à Hyacinthe la petite maison que les clématites vêtaient de blancheur. Et Hyacinthe se souvint du premier soir de leur rencontre, lorsque de loin elle lui avait désigné la maison clémente.

Ils entrèrent. La vieille Plancine, assise, le dos tourné au portique, sourit à Nonia en l'apercevant ; mais son sourire s'effaça quand parut le camille, dans la chlamyde sacrée aux ailes mouvantes. Alors elle se leva péniblement, la vieille : elle rassembla ce qui lui restait de voix tremblante, pour rappeler Nonia auprès d'elle :

— Prends garde, ma fille, oh ! prends garde !... N'as-tu pas assez, pour aimer, de tous les jeunes gens de la ville ? Celui-ci appartient à la Divinité, qui l'a marqué de son sceau : regarde comme son front est lisse et brillant ; on dirait une plaque de pur ivoire. Écoute ce que la science de la vie m'a révélé : la beauté de la femme est la consolation de l'homme ; c'est pour qu'il en jouisse que les dieux l'ont faite ; mais, quand un adolescent porte en soi cette beauté surhumaine qui étonne les yeux, il faut l'admirer de loin sans désir, car elle n'a pas été créée pour la terre.

Mais Nonia avait pris par la main le camille :

— Ne l'écoute pas, Hyacinthe, viens avec moi !

Dans sa chambre étroite, elle eut une joie d'enfant à tout lui montrer ; elle raconta quels rêves heureux lui envoyaient les Heures, qui dénouaient l'envolement de leur ronde sur la cloison teintée d'ocre pâle ; elle ouvrit pour lui le petit coffret d'argent où étaient renfermés les bijoux dont elle se parait pour aller danser dans les festins. Et naïvement, sans trouble, elle expliquait d'où lui venaient ces minces trésors : cette ceinture travaillée en filigrane, avec une double tête de bélier pour fermoir, c'était Labéon qui la lui avait donnée, la première fois qu'elle avait paru chez lui ; ces bracelets aux mailles flexibles, en forme de tresse, lui avaient été attachés aux jambes par le riche édile Pansa ; cette broche d'or bruni, où était enchâssée une sardoine, elle l'avait méritée en figurant aux fêtes anniversaires de la ville.

Quand elle eut vidé entièrement le coffret, elle alla chercher ses tuniques de danseuse, dont le tissu plus léger que l'air du temps l'enveloppait d'un transparent réseau, d'une vapeur aérienne ; et, pour amuser Hyacinthe, elle les déploya toutes, elle les revêtit l'une après l'autre. Elle fut tour à tour une tremblante naïade, verte comme les premières vagues du rivage ; une abeille très blonde, baignant dans

un clair rayon de soleil; une bacchante irritée, sur qui des flammes rouges dardaient leurs morsures; une rieuse faunesse, revêtue seulement de la courte nébride à l'odeur fauve.

Et le camille oubliait, à la contempler, la malédiction qui pesait sur lui.

Puis, comme la chaleur les avait lassés, et que des ombres incertaines se promenaient par la chambre, ils s'endormirent voluptueusement aux bras l'un de l'autre.

XXVIII

Jamais ils n'avaient goûté ainsi les profondes délices de s'appartenir à l'exclusion de tout, d'être l'un pour l'autre tout l'univers. Leur amour, jusqu'à présent soumis aux vicissitudes de leurs existences séparées, s'exaltait jusqu'au paroxysme en cette intime communion des heures, où les couples, dédaigneux du temps, croient toucher le fond de l'éternité. Aux lèvres frémissantes de Nonia, Hyacinthe percevait tous les accords: — telle la lyre d'Orphée dont les sept cordes exprimaient toutes les modulations de l'âme des mondes; — et la petite danseuse, sous les baisers du camille, perdait jusqu'au souvenir de sa destinée.

Cependant, par instants, quelque chose de l'ancienne tristesse d'Hyacinthe reparaissait. C'était le soir, surtout, lorsqu'ils s'accoudaient l'un près de l'autre sur la terrasse : de l'excès même de leur bonheur, des émanations trop douces de la clématite enlacée aux pilastres, un accablement leur venait, qui se résorbait en indéfinissable mélancolie, tandis qu'au bout de la rue il y avait du tapage et du rire, et que plus loin éclatait, comme d'autres rires encore, l'irradiation des lumières sur l'ocre rouge des portiques.

Et Nonia, croyant voir des larmes perler au bord des yeux du camille, se reprochait cet égoïsme d'amour qui lui faisait garder pour elle seule toute la présence de l'aimé ; elle se rappelait les paroles que le médecin Eudoxe avait dites à la mère d'Hyacinthe, sous le péristyle du jardin des Vette : « A l'âge de votre fils, la tristesse est la plus dangereuse des ma-

ladies », et elle cherchait des moyens de le distraire, de le faire participer à toute la joie qui était autour d'eux. Un soir, elle le décida à l'accompagner à l'école des danseuses, où elle avait négligé d'aller depuis longtemps, malgré le règlement des édiles : elle ne devait y rester qu'un moment ; ensuite ils reviendraient par le chemin des remparts, qu'ils aimaient. Et ils se mirent en route, ayant chacun sur la tête le capuchon d'étoffe sombre qui, selon les heures, protégeait du soleil ardent ou des regards indiscrets. A mesure qu'ils descendaient vers la ville, l'ombre opaque rapprochait les distances, faisait plus sensible la familiarité des voisinages, et partout la population répandue secouait la poussière du jour.

Pour se rendre à l'école des danseuses, qui formait l'angle de la rue des Augustales, il leur fallut traverser la voie Tortueuse, bordée à droite et à gauche par les loges des courtisanes populaires. C'était le quartier le mieux éclairé de Pompéi, le centre d'une orgie perpétuelle. Alors que dans les autres villes la débauche se dissimulait aux faubourgs obscurs, ici elle s'épanouissait en plein air, au cœur même de la cité ; elle attirait à elle par toutes les tentations multipliées, par tous les moyens de séduction. Un indescriptible mélange de chairs nues, d'étoffes transparentes, de sons et de parfums, de couleurs et de lumières, saisissait dès l'abord les passants amusés de ce spectacle. Devant l'entrée des loges ouvertes, toutes semblables, toutes ornées à l'intérieur de fresques lascives et fleuries à profusion de gerbes odoriférantes, ces femmes se tenaient assises, leurs pieds bridés d'or pendant au-dessus de la chaussée ; quelques-unes tenaient entre leurs genoux le triangle d'une sambuque aux branches peintes en rouge vif, et de leurs deux mains à la fois elles en tiraient des notes monotones, aiguës, qui exaspéraient les sens comme un appel réitéré à la volupté.

Quelquefois, sur le tympan des loges, où le nom de chaque hôtesse était inscrit, les visiteurs de passage avaient consigné leurs impressions en phrases brèves, en déclarations vibrantes :

Tyché, que je meure si je voudrais être un dieu sans toi !

Le baiser de Zatema brûle comme le feu; mais son souffle ensuite rafraîchit les blessures les plus cuisantes.

La blonde enfant m'apprit à détester les brunes...

A quoi quelque rivale avait répondu :

Tu les détestes, mais tu y reviens.

Le plus souvent, elles avaient pris le soin de faire elles-mêmes leur éloge. La jeune fille aux regards ingénus, qui sur le seuil de sa porte enguirlandée de roses blanches, souriait à tous dans sa nudité, avait, d'une main naïve tracé cette invite :

Salut, étranger; tâche de m'aimer.

Et plus loin, celle qui était inscrite sous le nom de Dicé et dont les yeux, enchâssés d'un cerne bleuâtre, semblaient les étranges yeux d'une idole abyssine, formulait ainsi son serment :

Si Dicé ne tient pas ce qu'elle promet, qu'on l'envoie tourner la meule à la place de l'ânesse du boulanger.

Enfin, quelque philosophe sans doute avait utilisé le pan d'une cloison resté intact pour y répéter cette maxime courante :

Qui donc peut empêcher d'aimer? Qui donc peut retenir les amants?

Et les lettres rouges et bleues flamboyaient comme des oracles; et, dans les loges fleuries, le mystère se consommait aux yeux de tous; et les scènes lascives, évoquées aux fresques des murailles, se répétaient sur les lits de maçonnerie élevés en face des portes béantes.

Devant ce débordement sensuel, dont les effluves l'atteignaient en plein visage, Hyacinthe se sentait douloureux et confondu. Oh! que ce fût le même simulacre d'amour, pour ceux qui se sont promis l'éternité et pour ceux qui, s'étant étreints, se quittent et ne se revoient plus, cela lui paraissait impossible et monstrueux. Et pourtant cela était : les ca-

resses qu'il échangeait avec Nonia, c'étaient les caresses qu'il voyait profaner sur les lits banaux, accessibles à la multitude; et toute la soif qu'ils avaient l'un de l'autre les laissait inhabiles à trouver de meilleurs secrets de se posséder.

Oh! échapper à cette loi, se laver de cette souillure! Oublier que l'on est un homme pareil aux autres hommes, et voué aux mêmes désirs; aspirer à l'infini sur les ailes de la Psyché immatérielle à qui, seule, la pure beauté est révélée; échapper au monde, à la ville luxurieuse et peinte, à la ruelle étroite et tortueuse où la brise trop lourde de cette nuit d'été emprisonnait les lueurs, les chansons et les parfums!...

Cependant les courtisanes ne se contentaient plus de rester assises sur leur seuil; elles descendaient au milieu de la chaussée; elles y promenaient l'odeur musquée de leur chair et la clarté falote de leurs prunelles. Pour avancer, il fallait les coudoyer, marcher sur elles, respirer leur souffle.

Nonia évoluait dans cette atmosphère étouffante sans en paraître gênée : la petite danseuse trouvait naturel qu'on fêtât ici la vie en plein air, comme on le faisait chez les riches en des salles somptueuses et closes.

— Enfin, dit-elle toute souriante au camille, nous voilà au bout!

En face d'eux, la rue des Augustales ouvrait son artère libre et déserte; mais, comme ils passaient devant les dernières loges fleuries, où se recommençait encore, sans cesse, l'éternel simulacre de l'amour, Hyacinthe tournoya sur lui-même et tomba évanoui.

XXIX

Le camille, sur sa demande, avait été transporté au temple, et Chrestus l'avait accueilli paternellement, sans témoigner de son retour aucune surprise. Le prêtre savait que les âmes qu'a touchées une fois l'amour du dieu reviennent tôt ou tard à la source de ces inoubliables joies : il attendait chaque jour le camille, et, quand il le vit arriver, souffrant et défait,

vaincu par les puissances mauvaises de la vie, il lui ouvrit ses bras en lui disant simplement :

— Mon fils, que la paix d'Apollon soit avec toi !

Mais cette paix d'Apollon, cette sublime harmonie des accords célestes, l'âme inquiète du camille ne pouvait plus la contenir. La débauche, dont l'effleurement dès son enfance lui avait causé de si douloureux reploiements d'âme, il en avait eu maintenant la révélation brutale ; elle était entrée en lui par les yeux, par les narines ; désormais jusqu'à la fin de ses jours il en subirait l'écœurement ; et il souhaitait de mourir, pour échapper à ce grand dégoût qui lui était venu de toutes les choses terrestres.

Pourtant il avait repris le service du temple ; mais, sans cesse, entre le dieu et lui, des images, des formes étrangères passaient ; son adoration était troublée de perpétuelles réminiscences ; il songeait à Nonia, qu'il n'avait pu aimer autrement que dans la chair, et de qui les baisers lui avaient semblé de précieux joyaux ciselés pour lui seul jusqu'au moment où la monstrueuse uniformité de l'amour lui était apparue. Pendant les cérémonies, l'odeur de l'encens lui rappelait le parfum musqué des chairs de femme ; et les lumières autour de l'autel, les fleurs déposées sur le parvis avaient le même cillement provocateur, les mêmes nuances de pâmoison que dans la ruelle tortueuse où s'ouvraient les loges des courtisanes.

Cette hantise poursuivait ses nuits, augmentée d'autres hantises encore : du fond de son jeune passé, des fantômes obscurs se levaient, le forçaient à les reconnaître, des fantômes qu'il avait tenus jusque-là enchaînés dans les cachots de sa mémoire, et qui se joignaient à la ronde des visions impures dont ses rêves étaient remplis. Un soir, de sa chambre d'enfant — oh ! pourquoi cela s'évoquait-il devant ses yeux ! — il avait vu sous le péristyle son père soulever d'une main licencieuse la tunique d'une des servantes ; un autre jour, la honte de sa mère lui avait été révélée entre les massifs d'héliotropes et de roses, près de la table de brocatelle où le jeune pocillateur versait dans les coupes le vin de Cécube. Et la ronde des visions impures se multipliait à l'infini : la ville, la ville tout entière, se dressait en une colos-

sale figure de la Débauche, avec, sur le front, le signe de sa corruption inéluctable et, sous les pieds, la foule des amants anonymes, la tourbe indistincte des esclaves de la chair.

Et la nostalgie le prenait d'une autre existence, par delà la mort, d'une autre existence depuis longtemps pressentie, où rien ne serait de ces réalités brutales ; peu à peu le mal dont il avait déjà souffert, l'étrange mal, qui pâlissait subitement son visage et transperçait son cœur de flèches aiguës, lui revenait par accès, l'obligeait à rester couché de longues heures. Chrestus s'en alarmait, parlait de prévenir ses parents, d'envoyer chercher Eudoxe ; mais le camille le suppliait de le laisser dans la solitude du temple, sous les regards fascinants du dieu. Et le prêtre cédait aux désirs de cette âme blessée que, seul, d'ailleurs, quelque secours d'en haut pouvait guérir.

Les journées et les nuits torrides se succédaient : Hyacinthe, par la fenêtre de sa cellule, voyait tour à tour le soleil emplir le porche, et les étoiles couvrir le ciel : il percevait, comme à travers plusieurs couches d'atmosphère, le bruit de toutes les heures, l'agitation qui d'une aurore à l'autre secouait la cité ; le cri des marchands d'herbes, les disputes des chalands devant les comptoirs, le rire des filles, la chanson des ouvriers, — et, le soir, un seul bruit confus, un bruit immense qui était le bruit de l'orgie, l'écho des baisers ivres et des caresses exaspérées.

Le sommeil ne lui venait plus qu'à de rares intervalles, et même ses cauchemars l'avaient quitté ; mais, parfois, sans qu'on sût s'il était endormi ou éveillé, des paroles incohérentes lui échappaient. Chrestus alors accourait, et, longtemps, doucement, il le berçait par des exhortations pieuses ou par quelqu'une des mélodies sacrées que le camille aimait tant. Il s'était fait son garde-malade, et il le soignait avec cette compréhension avertie que donnent les hautes tendresses ; et constamment il restait assis à son chevet.

Une après-midi cependant, il avait été obligé de s'éloigner pour aller visiter le petit sanctuaire d'Apollon, situé hors des portes de la ville. Hyacinthe, resté seul, s'était assoupi ; la fenêtre ouverte laissait entrer des bouffées d'air chargé

d'aromes, — car le vent du sud rabattait sur la ville l'odeur des citronniers, — et le mur du porche, illuminé de soleil, envoyait dans la cellule bleue des gerbes d'or. Tout à coup, la voix du camille s'éleva, plaintive, dans un appel, et c'était la petite danseuse, sa petite amante d'autrefois, qu'il nommait à plusieurs reprises, avec instance :

— Nonia ! Nonia ! Nonia !...

Où était-elle ? où se cachait-elle pour guetter le moindre signe de l'aimé ? Elle fut là aussitôt, lumineuse et blonde.

— Me voici, Hyacinthe ! cher Hyacinthe !

Mais il ne la reconnut pas ; il continua à appeler de sa voix plaintive, tandis que ses yeux inquiets regardaient à vide dans la chambre :

— Nonia ! Nonia !...

Puis ce furent d'autres mots entrecoupés qui sortirent de ses lèvres :

— Le dieu !... Lui seul !... Lui seul est pur !... Oh ! ces couples ! Tous ces couples enlacés !... Et ce sont les mêmes baisers, les mêmes baisers pour tous !

Il se croyait encore dans la ruelle étroite, surchauffée d'haleines et de parfums, et il voulait se sauver, échapper à cette obsession. De ses bras agités il repoussait une foule imaginaire.

— Allons-nous-en, Nonia... plus loin, plus loin !... Il n'y a pas dans toute la ville une seule maison que la débauche n'ait souillée... et nous aussi, nous aussi, nous sommes impurs... Oh ! ton corps ! il est couvert de plaies... je vois des plaies partout sur ton corps !

Elle essayait de contenir entre ses petites mains les mains errantes du camille ; mais il se débattait, les yeux perdus dans le vague ; et il répétait, inconscient, les mêmes phrases :

— Nonia !... Apollon !... Lui seul est pur !

Enfin il s'endormit, le souffle oppressé ; et Nonia eut un fol accès de désespoir : quoi qu'il pût advenir, c'était fini ! Jamais plus Hyacinthe ne l'aimerait ; le dieu, le dieu terrible et jaloux, qui longtemps lui avait disputé le cœur du camille, venait cette fois de triompher d'elle. Hyacinthe avait vu des plaies sur son corps, sur son corps qu'il avait tant aimé !

Elle pleurait, les poings convulsivement attachés aux yeux; elle était encore là, toute en larmes, au retour de Chrestus; et l'apparition du prêtre dans la cellule ne lui donna même pas l'idée de s'enfuir. Elle lui dit comment elle se trouvait là :

— Écoute. Il a prononcé mon nom, et je suis venue ; depuis qu'on l'a transporté ici, je passe tout mon temps à rôder autour de l'Hermès du porche, et si tu ne m'as pas aperçue, c'est que tu étais trop occupé auprès de lui...

Mais il l'entendait à peine, penché sur la face décolorée d'Hyacinthe.

— Vois, tu l'as rendu plus malade ! dit-il.

D'un geste, il lui intimait l'ordre de sortir ; alors elle se jeta à ses pieds, elle lui dit, toujours pleurante :

— Oh ! je t'en supplie, ne me chasse pas ; je sais que tu es bon. Ce n'est pas vrai que j'aie augmenté son mal : il ne m'a même pas reconnue, et c'est dans le délire qu'il m'a appelée. Permets que je le soigne avec toi. Je me ferai toute petite, et, quand il s'éveillera, je me dissimulerai contre la muraille ; et si tu me le défends, je ne prendrai même pas sa main dans la mienne pendant qu'il dort.

Humble, elle eut soudain un redressement d'orgueil :

— Il a été à moi, cependant ! J'ai pu l'embrasser autant que j'ai voulu, le couvrir de mes caresses ; rien au monde, pas même le dieu, n'empêchera que nous nous soyons appartenus.

Chrestus se laissa fléchir par cette toute-puissante force de l'amour.

— Reste, dit-il à voix basse.

Et toute la nuit, la petite danseuse et le prêtre veillèrent ensemble au chevet du camille.

XXX

Hyacinthe, pour mourir, avait recouvré la paix d'Apollon. La vision prochaine de l'au-delà, où se réalisaient les ineffables harmonies, avait remplacé devant ses regards la hantise

des luxures de la ville; et, une main dans les mains de Chrestus, l'autre dans celles de Nonia, doucement il avait souri en même temps que s'éteignait la flamme de ses yeux d'ambre clair.

Selon Eudoxe, cette fin prématurée avait pour cause une lésion du cœur. Il y avait des précédents, d'ailleurs, dans la famille d'Hyacinthe, et sa petite sœur Marcie était morte du même mal: sans doute quelque ancêtre lointain avait-il transmis à travers plusieurs générations le germe mystérieux qui dès le seuil de la vie avait fait incliner ces deux enfants vers la tombe, — tandis que leurs parents immédiats, le père, l'oncle, la mère, dépensaient impunément en toutes sortes d'outrances une inépuisable santé.

Maintenant l'orgueil des Vette s'épanouissait au luxe des honneurs funèbres: il semblait que toute leur douleur s'élançât en dehors d'eux-mêmes, comme surgirait d'un sol desséché une fleur énorme et sans parfum; et leur inquiétude en ces heures de deuil c'était surtout, c'était uniquement d'étaler devant la ville l'éclat de leur fortune, de se servir de la mort comme d'une complice à leur vanité. Qu'il y eût des pleureuses en grand nombre derrière le char, beaucoup de fleurs, beaucoup de bruit; qu'il y eût pendant neuf jours des festins autour du tombeau, et que sur un cippe de marbre surmonté d'un vase d'émail d'un bleu limpide, les passants pussent lire le nom gravé du camille; et sa mémoire devant les hommes serait suffisamment honorée.

Et toute la ville, avec eux, se préoccupait de ce grand événement qu'allaient être les funérailles d'Hyacinthe. On en parlait de porte en porte; on en décrivait d'avance les splendeurs; et cela prenait les proportions d'une réjouissance publique; les corporations avaient décidé de chômer ce jour-là, l'école de Valentin et celle de Verne devaient fermer, et la population entière profiterait de ce spectacle; qui sait même si elle n'y participerait pas en ajoutant quelque figuration au cortège, comme cela s'était déjà vu pour d'autres funérailles de gens illustres?

En attendant, près du corps soigneusement embaumé du camille, Chrestus et Nonia étaient seuls à verser des larmes pures, des larmes exemptes de vaines pensées terrestres; le

même sentiment profond les réunissait, faisait leurs deux douleurs, si dissemblable qu'en fût la nature, égales devant le grand silence de la mort. Certes le prêtre ne songeait plus à chasser du temple recueilli d'Apollon la petite danseuse vouée au culte de la Vénus pompéienne. C'était elle qui rangeait les bouquets et les couronnes, et qui renouvelait avec des gestes pieux l'huile des lampes funéraires. Dans l'étroite cellule bleue, réfractaire aux ombres de deuil, sa présence était comme la continuation de la lumière ambiante, comme un reflet de ce soleil d'été trop ardent qui mettait de fugitifs baisers sur les lèvres closes du défunt.

Et ce même soleil triomphant illuminait encore la ville au matin des funérailles ; pendant la nuit, une pluie légère était tombée, avivant aux façades des architectures l'éclat vernissé des laques, des carmins et des chrysocales, dont les nuances se fondaient en un seul tableau lumineux et clair, sous l'azur uniforme du ciel. Quand le convoi descendit les marches du temple et que les trompettes toutes ensemble eurent déchiré l'air de leurs notes aiguës, ce fut un frisson universel, un immense cri d'allégresse, et devant le visage découvert d'Hyacinthe, devant son blanc visage qui reposait parmi des tiges fleuries d'asphodèle, sur la pourpre soyeuse des coussins, ce que disaient les clameurs de la foule, c'était la joie d'être, l'ivresse de vivre, en face de la mort qui passait.

De la vie ! de la vie partout ! de la vie dans les hystériques sanglots des pleureuses, dans les lamentations exubérantes des crieurs funèbres ; de la vie dans les contorsions des gamins qui dansaient et cabriolaient autour du char ; de la vie encore dans les grimaces burlesques des ludions et des mimes pleurant d'un œil et riant de l'autre, pour satisfaire à la fois la famille qui avait commandé des larmes et le peuple qui réclamait du plaisir. Au sortir du forum, le cortège traversa le bout de la rue des Augustales et il se grossit de la bande bariolée des courtisanes : elles venaient, les mains pleines de fleurs et la gorge nue, avec le scintillement de leurs yeux glauques sous leurs paupières peintes, elles venaient apporter jusque-là l'odeur de leurs fards, la dissipation de leur présence, la gaieté de leurs tuniques

chamarrées d'or. Alors la vie davantage encore exulta ; derrière la dépouille froide du camille, il y eut des flambées de désirs, des promesses d'amour échangées ; et les cris, les cris rauques et vibrants, redoublèrent. Jamais Pompéi n'avait vu d'aussi magnifiques funérailles.

Cependant, devant la porte d'Herculanum, un peu de calme se fit : il fallait se ranger sur deux haies pour laisser défiler d'abord la partie la plus importante du convoi, les images en cire des ancêtres qui accompagnaient le défunt à sa dernière demeure, et que les Vette avaient multipliées par vanité. Une à une, passèrent sous la haute voûte de la porte les orgueilleuses figures de cire, les ancêtres aux traits si habilement modelés qu'on les eût crus vivants et parlants ; tous ils avaient des faces de passion et de vice, des fronts étroits, des nez trop gros, des lèvres plissées par les incessantes convoitises ; aucun n'annonçait, même de loin, la beauté merveilleuse du jeune mort, du camille, terme mystérieux de leur race, dont le visage blanc reposait parmi les tiges fleuries des asphodèles.

A leur suite, la foule bruyante se referma, envahit pêle-mêle les trois arches cintrées de la porte. Une lumière rose, si claire, si fluide, qu'elle semblait distillée par quelque lointaine aurore, baignait d'un bout à l'autre l'allée des Tombeaux ; des dattiers balançaient leurs palmes sur la blancheur immaculée des cippes ; et la brise du golfe y promenait des vapeurs tièdes qui semblaient le souffle d'êtres invisibles, la caresse des âmes errantes attachées encore à la terre par quelque lien. Et le monument des Vette, le monument qui allait recevoir Hyacinthe, tranchait sur tous les autres par la beauté plus rare encore de son marbre, venu à grands frais de Paros ; il s'élevait à droite de l'allée, en face de la mer et du rivage lointain de Stabies ; et, à ses quatre côtés, des guirlandes de roses sculptées étaient suspendues.

Quand on eut placé le corps dans une cavité pratiquée à l'intérieur, Chrestus s'approcha et rouvrit doucement les yeux du camille afin qu'ils s'emplissent une dernière fois de toute la lumière diffuse, de tout l'azur épars dans le ciel ; et les prunelles pour toujours éteintes, les prunelles sans regard, semblèrent une minute revivre sous l'éclat de cette incompa-

rable clarté. Mais déjà Chrestus les avait closes, et sur le front d'Hyacinthe ses parents vinrent déposer tour à tour le baiser d'adieu, avec la formule du souhait ultime : « Que la terre te soit légère ! »

Alors, pour la foule, la véritable fête commença. Il était d'usage de faire combattre des gladiateurs ou des gladiatrices avant que la tombe fût refermée : car, selon la superstition populaire, le sang versé devait apaiser le courroux des dieux. Et l'on vit s'avancer, hiératiques et nues, Sarra et Marcella, si impénétrables, si statuaires, qu'on eût dit leur corps pétri dans une incorruptible argile. Leur bras droit passé dans l'anneau du bouclier ovale, elles se placèrent face à face, et longtemps se contemplèrent avant d'échanger le premier choc.

En ce moment l'horizon élargi s'embrasait de flammes rouges ; le disque du soleil, énorme et comme éclaboussé de sang, s'éloignait à l'occident, vers d'autres plages inconnues. Et sur tous les monuments funèbres, sur ceux qui contenaient les urnes de crémation et sur ceux où les morts pieusement étaient couchés, sur tous les cippes, sur toutes les stèles, sur tous les belvédères ajourés qui servaient de salles de festin, se propageait la même traînée d'incendie que l'astre en disparaissant avait allumée. Devant la tombe aux guirlandes, les deux corps en profil des gladiatrices prenaient des transparences d'amphores pleines d'un liquide vermeil, et un cordon de feu serpentait du sommet de leur tête casquée d'or à l'extrémité de leurs pieds arcboutés au sol.

Et le combat semblait s'en accroître en violence, se compliquer de quelque infernale passion. Les yeux aux yeux, les pointes de leurs seins qui se menacent, elles cherchent à s'arracher l'une à l'autre le spasme éperdu de la douleur. Laquelle des deux triomphera ? Elles sont de vigueur pareille ; leurs reins lisses, leurs cuisses nerveuses ont les mêmes élans irrités. Longtemps leurs boucliers se rencontrent avec une impulsion égale ; mais elles sont lasses, à la fin, de se provoquer sans s'atteindre. D'un geste mutuellement consenti, elles lancent loin d'elles les boucliers : et les voilà qui s'enlacent dans un corps à corps éperdu ; on ne sait plus sur quelles épaules de blanche argile les têtes ardentes sont posées ; les

deux torses recourbés se nouent; les jambes frémissantes se mêlent; ensemble Sarra et Marcella s'entraînent à terre, elles roulent devant la tombe. Est-ce du sang qui rougit le sol? Sont-ce les derniers reflets de l'astre? Si elles se sont blessées, c'est d'une invisible blessure. Mais la Divinité est satisfaite et le peuple sur elles deux jette des fleurs.

Dans les belvédères ajourés commencent les repas funèbres. Le vin déborde des coupes, les bouches gourmandes se gavent des mets succulents; le soir venu, l'orgie se poursuit à la lueur blafarde des lanternes. Et le rire de Pompéi éclate dans l'allée obscure, sous le ciel éteint; il éclate et se répercute entre les tombeaux.

XXXI

Dans la ville bruyante, Nonia s'était retrouvée comme dans un désert. Tout s'anéantissait devant la solitude de sa petite âme enfantine, inhabile à supporter la douleur. En perdant Hyacinthe, elle avait perdu le goût de la joie et même cet instinct, commun à tous les êtres, qui les fait se fixer davantage à la terre, à mesure que s'éloigne d'eux leur idéal. Si elle existait encore, c'est qu'il y avait en elle ou au-dessus d'elle des puissances étrangères dont elle subissait le joug; elle y obéissait machinalement et marchait dans la vie comme dans un rêve.

Elle n'avait rien changé à ses habitudes extérieures. Comment, d'ailleurs, l'eût-elle fait? Inscrite au tableau des édiles, il lui fallait bien remplir les obligations de son état, continuer à paraître dans les festins. Elle y allait sans se préoccuper de plaire, l'âme absente, les nerfs détendus; elle qui avait aimé jusqu'à la folie son métier de danseuse, qui se grisait comme une petite bacchante de bruits, de gaieté et de parfums, elle n'entendait plus l'appel des rythmes; et le feu sacré en elle était mort.

On s'en plaignait chez les gens où elle avait été le plus applaudie autrefois; de nouvelles venues la remplaçaient dans la faveur publique. Maintenant, lorsqu'elle

arrivait sur l'estrade, enveloppée de ses voiles transparents, un frisson ne courait plus parmi les convives ; nul contact ne s'établissait entre elle et eux ; à peine jetaient-ils sur elle un regard distrait. C'était pourtant toujours les mêmes pas réglés d'avance qu'elle exécutait, les mêmes étoffes en « toile de verre » qui s'enroulaient et se déroulaient autour de son corps ; — et ses membres purs et graciles aussi étaient les mêmes. Seule, l'harmonie intérieure était rompue, dont naguère s'exaltaient les transports de la danseuse ; et les bourgeois murmuraient, les bourgeois exigeants et difficilement satisfaits, qui voulaient sentir vibrer les plus intimes accords de l'être et battre les artères dans la chair émue et pantelante.

Un soir, elle avait été appelée chez Labéon. Revenu depuis peu de Corinthe, il donnait une nouvelle débauche à ses amis. Nonia se rendit dans la somptueuse demeure du quartier de l'Acropole ; elle revit les statues grecques dont l'onctueuse nudité se mélangeait d'or et d'ivoire, les jardins où les jets d'eau polychromes édifiaient dans l'air de chimériques architectures, et les grandes salles ornées de tableaux, non point dessinés à même la muraille comme dans les autres maisons de Pompéi, mais enfermés en des cadres magnifiques. Et de tout cela des réminiscences en foule lui venaient. C'était là que sa réputation de petite danseuse avait été consacrée ; elle se souvenait de la peur qu'elle avait eue au moment de s'avancer toute seule sur l'estrade, car jusqu'alors elle n'avait figuré que dans des chœurs ou dans les marches compliquées des ballets ; elle se souvenait surtout des bravos qui l'avaient accueillie, des voix enthousiastes qui l'avaient forcée à descendre parmi les convives pour recevoir les félicitations, les caresses... Et c'était les mêmes visages qu'elle revoyait aujourd'hui, la même attente excitée qu'elle rencontrait dans les regards. Cela lui donna une secousse, le désir de se sentir encore emportée par les ailes invisibles qui tant de fois l'avaient ravie jusqu'aux nues.

Et elle essaya de se ressaisir ; elle tâcha de retrouver ses premiers élans ; mais nul rythme ne la soulevait plus, nulle ivresse ne la possédait. Au dedans d'elle, c'était comme un souffle de naufrage, qui dérangeait l'eurythmie de ses mou-

vements et contrariait ses efforts ; et les nombres mystérieux, les nombres qui autrefois la pressaient, la devançaient, répétaient la vie partout, sur toute la surface de son corps et projetaient au dehors d'elle son âme, — les nombres, chanteurs d'infini, s'étaient tus ; et elle n'était plus qu'un petit fantoche, un petit fantoche aux flexions inconscientes, qui accomplissait de mécaniques gestes sous les aériennes écharpes en toile de verre.

Dans la salle, ce fut d'abord un étonnement, puis des murmures discrets, puis les regards des convives fixés avec insistance sur Labéon ; enfin l'armateur frappa dans ses mains, et ordonna qu'on fît sortir la danseuse.

Nonia ne protesta point : cet affront, elle savait bien qu'elle le méritait. Depuis la mort d'Hyacinthe, c'était fini ; pas une fois elle n'avait pu danser comme auparavant. Elle rentra humiliée et confondue dans la petite maison aux clématites.

Dès lors elle cessa de fréquenter l'école des danseuses ; elle cessa même de faire chaque jour les deux heures d'exercices qui assuraient à ses muscles leur souplesse, et elle passait tout son temps sous le portique, en face de la vieille Plancine, le dos tourné au soleil trop éclatant, aux fleurs trop vives, qui lui donnaient envie de pleurer. Le petit Sannion même ne pouvait obtenir qu'elle jouât avec lui, ainsi qu'autrefois ; — si, enfant, lorsqu'elle le poursuivait à travers le jardin, ou qu'elle lui apprenait à recevoir dans sa bouche les poires qu'elle lançait en l'air, très haut, quelquefois jusqu'au velum ! Maintenant ces gamineries la laissaient indifférente. Un jour, le petit s'avisa d'une consolation :

— Écoute, lui dit-il, ne te tourmente pas. Aussitôt que j'aurai l'âge d'aller devant le préteur, je t'épouserai.

Et, comme Plancine souriait, il se rengorgea :

— Eh bien ! quoi ? Je suis déjà un homme ! la fille de Modeste, le boulanger, me donne rendez-vous tous les soirs derrière la boutique de son père.

Mais il se sauva, car la voix de Philippe le relançait, menaçante.

Ludius aussi s'efforçait de distraire Nonia. En traversant

le portique, le matin, avant de se rendre à son atelier, il avait toujours quelques paroles réconfortantes à lui adresser :

— Voyons, la petite, il ne faut pas perdre ainsi ta jeunesse! Des amoureux, il n'en manque pas, va! Tu en trouveras d'autres, pas aussi beaux peut-être que le camille, mais qui auront le cœur plus solidement accroché!

Il feignait de plaisanter, mais au fond il n'avait jamais cessé d'aimer Nonia ; et il se disait, avec sa philosophie facile de Pompéien, qu'aucun regret n'est éternel, et que, le jour où la petite danseuse en aurait assez de souffrir, elle serait peut-être heureuse de l'avoir là, tout disposé à lui adoucir l'existence.

Cependant elle ne répondait rien à ces témoignages affectueux ; elle paraissait toujours aussi affligée. Sa douleur, depuis ce qui s'était passé chez Labéon, se changeait en une sorte de prostration muette : danser, aimer Hyacinthe, voilà quelles avaient été les deux seules passions de sa jeune vie ; et même l'amour d'Hyacinthe ne s'était jamais substitué entièrement à cette impérieuse vocation de ses sens, qui était de se transfigurer en une petite ménade, en une petite nymphe de l'air, en une petite fleur de rêve, de s'élever plus haut que la vie parmi d'imaginaires roseaux, parmi des thyrses chargés d'impossibles fruits, de créer autour d'elle toute une atmosphère d'erratique poésie et de désirs.

Elle ne sortait plus que pour aller chaque jour prier sur la tombe aux guirlandes, en face de la mer changeante et du ciel mouvant de l'automne ; encore sa prière était-elle incertaine et déconcertée comme son âme. La seule divinité qu'elle sut invoquer, Vénus Physica, la Vénus sensuelle aux tresses noires, que pouvait-elle pour Hyacinthe, de qui le corps glacé dormait au fond du tombeau? Et pour elle-même, Nonia, qu'avait-elle à demander à la Déesse? Rien ne lui faisait plus envie ; elle ne souhaitait même pas de mourir : il lui semblait que les destinées de la mort l'entraîneraient plus loin encore du camille, consommeraient entre eux une plus irréparable séparation.

Ainsi la foi s'était éteinte en elle, du même coup que l'espérance et l'amour. Pourtant la Déesse-patronne semblait à chaque instant l'appeler, lui sourire. Nonia apercevait aux

angles des rues sa statue peinte, entourée de fleurs et de flambeaux ; mais elle évitait de la regarder, elle passait vite, sans la reconnaître : elle ne voulait pas se souvenir qu'elle s'était vouée à son culte.

Un soir que, pour rentrer, elle avait pris par le chemin des terrasses et par la porte du Vésuve, elle se trouva conduite devant le sanctuaire où elle allait faire autrefois ses dévotions. La porte en était ouverte et, parmi les ex-voto pendus à la voûte, Nonia revit la figurine en pâte de verre qui la consacrait à la Déesse. Une main pieuse l'avait réparée, en avait fermé les blessures; et, comme le soleil couchant s'attardait encore dans l'édicule, la petite image, doucement balancée au bout d'un fil, était traversée de chauds rayons — et paraissait vivre...

XXXII

Un an! Il y avait un an, jour pour jour, qu'ils s'étaient rencontrés sur le Mont dans la folle ivresse des vendanges; et aujourd'hui encore le Géant gonflé de sèves élevait, attirait tout à lui. Aux grappes mûries à ses flancs, le peuple venait chercher la vie et l'espoir, la promesse des dons futurs. Et des chansons, des baisers bruissaient parmi les pampres frêles, sous les ornes mouillés de clarté.

Ses trois étages escaladaient le ciel, dominaient les villes. Plus distincts dans la clarté automnale, ils marquaient les étapes d'une miraculeuse ascension: c'était d'abord les jardins fertiles, facilement accessibles, des vignes; puis les oléandres touffus, doublés d'ombre; enfin la clairière mystérieuse que gardait la forteresse des roches et où se profilaient de grêles silhouettes d'arbrisseaux. Et Nonia ne pouvait sans frissonner lever les yeux vers cette altitude; elle comprenait maintenant pourquoi Hyacinthe en avait voulu faire le lieu de leur première nuit d'amour: jamais d'autres qu'eux n'en avaient violé l'asile, et du secret brûlant qu'ils y avaient surpris ensemble tous leurs baisers depuis avaient été pénétrés.

Oh! tenter ce pèlerinage de leur mutuel consentement!

Monter jusqu'à la clairière mystérieuse, pour y retrouver quelque chose des éternelles minutes de possession! Revoir sur sa tête la pâle auréole du ciel tout proche, et, à ses pieds, sous la carapace déchirée du Géant, l'être prodigieux une seule fois aperçu, le serpent aux anneaux de braise rampant dans un formidable silence! Elle irait, elle saurait seule se frayer un chemin à travers les roches abruptes; une force invincible l'y poussait: là-haut, elle en était sûre, l'âme du camille, d'un souffle léger, effleurerait la sienne.

Cependant le Mont exultait d'orgueil et de joie. Sa gloire était une draperie de pourpre étendue sur toute la contrée: par-dessus l'allée des Tombeaux, les reflets de ses feuillages rougissaient la mer; ses flancs étaient une ruche féconde ouverte à d'innombrables abeilles; et son odeur, où se mêlaient le jus des pampres acides et le sang répandu des grappes, était celle d'une chair amoureuse que trop de baisers auraient fait pâmer.

Nonia attendit que la nuit fût venue pour aller à lui. Des couples en descendaient encore, leurs lèvres turgescentes barbouillées de lie, leurs cols nus enlacés de sarments flexibles; des couples et aussi des bandes de vignerons, garçons et filles, qui s'offraient indifféremment le baiser et mêlaient au hasard leurs jambes dansantes. Et, le long du chemin, des appels fréquents lui étaient lancés:

— Holà! la petite, viens donc, toi aussi!

— Que vas-tu faire là-haut? Toutes les vignes sont vendangées.

— Tiens, cette demande!... Elle va rejoindre son amoureux!

Et Nonia montait toujours, à travers les festons de vignes attachés aux ornes; et chacun de ses pas marquait une station de ses anciens bonheurs. Sous cet érable isolé, Hyacinthe s'était assis; il jouait de la buccine, et les sons qu'il en tirait étaient si doux qu'on eût dit l'âme même des vergers chantant par les trous d'ivoire; à cet endroit, où les festons s'accrochaient aux plus hautes branches, ils avaient grimpé l'un derrière l'autre sur l'échelle de tremble étroite et flexible, pour cueillir les grappilles noires que le soleil avait mûries davantage; et dans chacun de ces sentiers ils avaient

couru, la main dans la main, inconscients de la volupté qu'ils portaient en eux, mais heureux de vivre.

La lune molle s'était levée au-dessus des oléandres. Nonia pénétra dans le temple muet que formait l'enlacement de leurs verdures. Là, l'image d'Hyacinthe plus fidèlement lui était rendue, recueillie par la solitude. Elle revoyait le pâle visage de l'aimé lui sourire entre les larges pétales des fleurs défaillantes; elle entendait l'accent de sa voix, troublée déjà par l'oppression du prochain aveu; sur les mousses, côte à côte, ils s'étaient couchés, et dans les yeux l'un de l'autre ils avaient lu le désir. A ce souvenir, Nonia sentait encore son cœur battre; elle prolongea pieusement sa halte en cette région de la paix; toute vision des choses extérieures s'était évanouie, et même du ciel on n'apercevait plus qu'un reflet incertain à travers l'épaisseur des feuillages. Pourquoi irait-elle plus haut? Pourquoi s'exposerait-elle au mystère redoutable de la clairière? La même crainte, qui l'avait fait, l'année précédente, supplier Hyacinthe de ne pas l'entraîner davantage, lui persuadait maintenant de résister aux puissances inconnues qui la poussaient. Pourtant lui ne l'avait pas écoutée; il l'avait forcée à suivre jusqu'au bout le chemin unique de leur passion.

Fût-ce les ailes de son génie-protecteur, ou les énergies décuplées de sa volonté, qui transportèrent la petite danseuse jusqu'au centre de la clairière mystérieuse? Entre les roches d'amphigène, la même anfractuosité s'ouvrit à elle, où elle s'était glissée avec le camille; et, sans effort, sans que rien eût blessé sa peau fragile, elle se trouva au sommet.

Oh! ce paysage élargi par la clarté lunaire, les yeux aussi d'Hyacinthe l'avaient contemplé. Nulle terreur d'être si haut, d'être si seuls, ne les avait atteints en face de l'immensité nocturne; le golfe était un autre ciel très bleu et, comme celui d'en haut, tout semé d'étoiles; les promontoires, pareils à des nuages dentelés, s'avançaient dans la frange argentée des eaux; et Stabies toute blanche, Neapolis ruisselante d'ors, Herculanum dans la beauté verte de ses bronzes, Pompéi laquée de carmins et d'ocres, étaient des amantes de rêve, des sirènes endormies, que les flots en amour venaient baiser. Oh! aimer! Aimer encore! Aimer comme elle avait aimé Hyacinthe!...

A cette place même, leurs lèvres s'étaient mêlées, leurs poitrines palpitantes s'étaient unies!...

Une chaleur montait au corps de Nonia; à ses pieds, l'être prodigieux, le serpent de feu, s'était réveillé; elle vit glisser entre les pierres branlantes la braise liquide de ses anneaux, tandis que l'orbe du ciel s'emplissait de lueurs écarlates... C'était lui! C'était lui, qui avait présidé à leur première nuit d'amour, qui avait consacré leur hyménée!...

Alors, comme si Hyacinthe encore eût été là, elle rejeta pardessus sa tête sa tunique; un rythme impérieux chantait en elle, le rythme des harmonies infinies, le rythme de la terre et des abîmes; et longtemps, éperdument, elle dansa; elle dansa dans l'ivresse de sa jeune ardeur retrouvée, dans l'allégresse nouvelle de sa vie; elle dansa, soulevée d'un indicible élan, au-dessus des villes endormies, au-dessus des eaux immobiles; et sa silhouette grêle s'allongea au miroir du golfe, semblable à une mince tige d'asphodèle sur le front glorieux du Géant.

JEAN BERTHEROY

AUTOMOBILISME

Jadis, il était d'usage de douter des inventions nouvelles, et la routine, habilement encouragée par ceux dont les progrès industriels lésaient les intérêts, s'opposait comme un obstacle infranchissable à tout ce qui venait modifier le mécanisme traditionnel de l'existence. A la fin de ce siècle qui, si nous en croyons notre vanité, a vu réaliser à lui seul plus de progrès qu'il n'en avait été fait depuis mille ans, on est presque tombé dans l'excès inverse. L'industrie a si souvent dépassé les prévisions les plus optimistes, que nous ne doutons plus de rien. Nous voulons que toute chose nouvelle soit du premier coup parfaite. Nos pères se montraient rebelles aux nouveautés par une sorte de terreur de la mécanique, dont la substitution au travail de l'homme leur semblait presque sacrilège; et nous, par un curieux retour, c'est notre trop grande confiance en la puissance de l'industrie qui nous fait dénigrer les nouveautés. Chacun de nous s'est fait l'écho des critiques qu'on peut adresser aux automobiles actuelles, et s'est autorisé souvent de ces critiques pour dénier aux automobiles

toute chance de réussite dans l'avenir. Par suite d'une illusion habituelle, nous oublions que les perfectionnements des machines qui nous sont familières n'ont pas été obtenus du premier coup, et que la locomotive actuelle est le résultat de longues années de recherches, et nous nous irritons que les machines nouvelles n'aient pas du premier coup atteint la perfection. On crie que le pétrole sent mauvais, que les automobiles trépident d'une façon exagérée, que les changements de vitesse sont bruyants et, qu'en somme, imparfaites comme elles sont, ces machines coûtent beaucoup trop cher. Nous parlons comme si l'industrie avait dit son dernier mot, comme si ces défauts étaient irrémédiables — et nous condamnons le pétrole, et l'automobilisme.

***

L'industrie automobile date de sept ans environ. Je veux dire qu'à cette date seulement ou commença la vente régulière des véhicules mécaniques. Durant les premières années, le public porta surtout son attention sur les voitures à vapeur, dont quelques modèles fonctionnaient depuis longtemps déjà. C'est en 1894, au concours du *Petit Journal*, organisé par M. Pierre Giffard, que l'attention générale se porta sur les voitures à pétrole. De ce moment date véritablement l'essor de la nouvelle industrie.

La mémorable course Paris-Bordeaux, en 1895, montra que les automobiles n'étaient pas uniquement capables de satisfaire la curiosité des « sportsmen », et qu'elles pouvaient aussi fournir un nouveau mode de locomotion. Dès que cette vérité fut considérée comme acquise, on put croire que les promoteurs de l'automobile renonceraient aux courses sur route, qui n'avaient d'autre objet que de forcer l'attention du public ; malheureusement, il n'en fut pas ainsi, et, pendant trois années, le public n'eut qu'un seul moyen de comparer les voitures entre elles : enregistrer leurs rangs de classement dans les diverses courses auxquelles elles prenaient part.

Les voitures électriques se trouvaient, en fait, éliminées de ces épreuves, car il est à peu près impossible matériellement d'établir sur un long parcours les dépôts d'accumulateurs nécessaires. Les quelques essais tentés n'ont amené aucun résultat pratique. La vapeur elle-même, en ce qui concerne son application aux voitures légères, vit le nombre de ses partisans diminuer de jour en jour, malgré les travaux remarquables de M. Serpollet. Le pétrole restait donc seul maître des courses sur routes.

Mais la vitesse n'est pas la seule qualité que le public raisonnable demande à une automobile, et ces épreuves n'ont servi qu'à donner un faux critérium de la valeur des différents systèmes. Augmenter la solidité des organes, atténuer les trépidations, le bruit, l'odeur, tel devait être l'objet des constructeurs. L'engouement du public pour les marques qui triomphaient en course fit sacrifier quelque temps ces perfectionnements nécessaires. On fabriqua des voitures légères, portant des moteurs puissants, ne pouvant marcher qu'à deux ou trois vitesses différentes, et n'offrant aucun confortable. On vit des ingénieurs s'extasier sur les vitesses fantastiques obtenues, et prédire que l'automobile remplacerait les chemins de fer : ils oubliaient que les prouesses accomplies par quelques hommes vigoureux et expérimentés, sur des routes déblayées de tout obstacle et soigneusement policées, ne permettaient nullement de préjuger que tout le monde en pourrait faire autant sur les routes encombrées par les voituriers et les troupeaux, et dépourvues du drapeau rouge sauveur qui signale les endroits dangereux.

Nous ne pouvons savoir ce que verront nos fils. Un jour viendra peut-être où les routes seront unies et nivelées, où elles seront peut-être séparées en deux voies, montante et descendante... La conception du réseau actuel des voies ferrées pouvait sembler jadis un rêve tout aussi chimérique. Mais nous pensons que l'industrie doit remettre, l'avenir et s'occuper de satisfaire aux besoins présents. Elle y trouvera un emploi suffisant de son activité.

Pour nous, l'automobile a deux rôles principaux à remplir : donner des voitures à ceux qui n'en ont pas, et remplacer les mauvais chevaux. Ces pauvres animaux que l'on

voit, traînant des tombereaux trop lourds pour eux, relevés à coups de fouet quand un choc les a fait céder sous le poids du brancard qui les meurtrit, ces lamentables chevaux de fiacre dont l'âge et les longues stations ont courbé les genoux, voilà ce qu'on pourrait remplacer sans dommage. Dût-on mettre à leur place un mécanisme fort laid, l'esthétique, certes, n'y perdra guère.

Déjà plusieurs maisons de commerce, par une ingénieuse compréhension de la réclame, emploient des automobiles pour leurs livraisons. Peu à peu leur nombre augmente ; les expériences ont été concluantes : avantageuses pour les longues courses, puisque leur emploi n'y a d'autre limite que la fatigue de leurs conducteurs, elles ont encore cette autre supériorité de ne « manger » que les jours où elles travaillent.

Voitures de place, voitures de livraisons, transport des matériaux de construction, voilà les trois gros débouchés qui s'offrent aux constructeurs. Un très petit nombre de maisons suffiront bien vite à fournir les voitures de luxe, car le nombre des acheteurs de cette catégorie qui ne sont pas encore pourvus tend évidemment à décroître.

*
* *

Fort heureusement l'amour de la vitesse, qui, nous voulons l'espérer, aura dans quelques jours dans la course Paris-Amsterdam sa dernière manifestation officielle, a trouvé un dérivatif puissant dans les concours organisés depuis un an par l'Automobile-Club de France. Au mois d'août dernier, le concours des Poids Lourds, organisé autour de Versailles par M. Forestier et le comte de Chasseloup-Laubat, mit en évidence toute une classe de véhicules restés jusque-là dans l'ombre. Dans les dix mois qui se sont écoulés depuis, plusieurs services publics ont été assurés par des véhicules construits sur le modèle de ceux qui s'étaient présentés devant la commission.

Ce concours, dont nous aurons cette année une réédition,

a été imité en Angleterre, il y a peu de jours, par la section de Liverpool de la « Self Propelled Traffic Association », mais il semble que les constructeurs anglais aient répondu avec peu d'empressement à l'appel des organisateurs.

Cette année, l'Automobile-Club organisa le concours tant attendu des fiacres automobiles, dont les résultats techniques ne sont pas encore connus. Enfin, l'exposition internationale s'est ouverte aux Tuileries : c'est la première fois qu'une manifestation de ce genre est tentée. Le succès auprès du public a dépassé toutes les prévisions, et M. Rives, directeur général de l'Exposition, a trouvé dans cette heureuse réussite juste récompense de son dévouement à la cause de l'industrie.

***

L'affluence des visiteurs a montré que la curiosité publique est éveillée. Beaucoup de personnes s'intéressent aux automobiles, mais cette curiosité court le risque d'être rebutée par la difficulté de comprendre le fonctionnement des automobiles ; faute de quoi, on est incapable de vérifier si tout va bien, on ne sait ni régler la prise d'air, ni « écouter » le bruit du moteur, ni remédier aux accidents imprévus. Je sais bien que l'automobile ne sera vraiment pratique que le jour où l'on pourra s'en servir sans en connaître le mécanisme, où la « panne », l'accident ne seront plus que des exceptions fort rares, où la manœuvre, limitée à quelques mouvements simples, ne nécessitera plus un sang-froid particulier. Mais il ne faudrait pourtant pas qu'on se montrât plus exigeant pour l'automobile que pour le cheval, car, si tout le monde peut « diriger » un cheval facile, il faut de sérieuses et longues études pour arriver à « conduire » proprement un attelage.

Un jour viendra — et peut-être n'est-il pas fort éloigné — où, au collège, on enseignera dans la classe de physique le fonctionnement du moteur à pétrole. Alors on ne risquera plus de croire que l'automobile à pétrole est une voiture à vapeur où l'eau est chauffée par le pétrole, ou que ces véhi-

cules sont dangereux parce qu'ils peuvent sauter. Alors aussi, les notions de mécanique étant mieux comprises parce qu'elles auront un objet plus immédiat, on ne verra plus des inventeurs perdre leur temps, et des capitalistes bien intentionnés leur bonne volonté, à l'étude de ces appareils ingénieux que l'on voit éclore chaque jour, où la propulsion est obtenue par un simple mécanisme « empruntant sa force au mouvement ». Malheureusement nous n'en sommes pas encore à ce temps désiré par tous les techniciens, et souvent encore nous aurons la stupeur, après une longue explication, de nous voir poser telle question saugrenue d'où il appert que l'interlocuteur n'a rien compris de l'ensemble du fonctionnement, après avoir paru en saisir un à un tous les détails.

Le mécanisme moteur, en lui-même, est très simple, et, si les organes ont une complication apparente, c'est par suite de la nécessité de faire passer le véhicule d'une vitesse à une autre sans modifier brusquement la marche du moteur, et de grouper les mécanismes de commande sous la main du conducteur. En principe, un moteur à essence se compose d'un cylindre dans lequel se meut un piston dont le mouvement de va-et-vient détermine la rotation d'un volant par l'intermédiaire d'une bielle, tout comme dans la machine à vapeur. Mais, comme on le sait, la machine à vapeur obtient le mouvement alternatif par la pression exercée sur l'une ou l'autre face du piston par la vapeur, comprimée dans la chaudière, tandis que dans le moteur à pétrole il n'y a pas de réservoir de compression : ce sont des explosions, produites dans le cylindre même, qui mettent le piston en mouvement.

Le gaz qui fait explosion au moment voulu, par un dispositif spécial d'allumage, est un mélange d'air et de vapeur de pétrole, obtenu par le passage d'un courant d'air dans le « carburateur », petit réservoir contenant de l'essence. Ce mélange détonant est produit au fur et à mesure des besoins, et non pas emmagasiné dans un récipient spécial; de là vient que le moteur à pétrole ne risque point de sauter. Dans les moteurs les plus répandus, il ne se produit qu'une explosion pour quatre mouvements de déplacement du piston, c'est-à-dire pour deux tours du volant. Voici la série des opéra-

tions qui se succèdent : Prenons le moteur au moment où l'explosion se produit; le piston est chassé jusqu'au bout de sa course, à droite par exemple, et donne l'impulsion au volant; en vertu de la vitesse acquise, le volant continue à tourner, et ramène, par l'intermédiaire de la bielle, le piston en arrière. Une soupape s'ouvre, et les gaz encore chauds, provenant de la combustion du mélange détonant, peuvent s'échapper librement à l'extérieur. Ils sont expulsés par le retour du piston qui va jusqu'au point le plus à gauche de sa course. A ce moment, la première soupape se ferme ; une deuxième s'ouvre alors, et quand, toujours entraîné par le volant, le piston revient à droite, il aspire le mélange détonant venant du carburateur; quand le piston est revenu à droite, le cylindre en est rempli. Puis le piston revient sur lui-même, la deuxième soupape étant fermée, et comprime ce mélange dans la partie de gauche. A peine a-t-il terminé ce quatrième mouvement, que l'explosion du mélange se produit, et le piston, étant à nouveau chassé, donne une nouvelle impulsion au volant ; — et la série des opérations se reproduit : elle constitue le cycle d'Otto ou cycle du moteur à quatre temps.

D'autres moteurs à pétrole, dits à deux temps, comportent une explosion par tour du volant; le fonctionnement est analogue à celui que je viens de décrire, mais les gaz brûlés sont évacués au moment où, sous leur pression, le piston a accompli la moitié de sa course.

Dans tous les moteurs l'explosion du mélange s'obtient, soit par le passage d'une étincelle électrique, soit par l'échauffement des parois d'un petit tube de platine fixé à la partie gauche du cylindre. Ce tube est porté à l'incandescence par une sorte de lampe à essence, que l'on nomme le brûleur, qui chauffe la partie du tube sortant du cylindre. La mauvaise odeur, tant reprochée aux automobiles à pétrole, provient de ce que la vapeur d'essence n'est pas entièrement brûlée dans l'explosion. Par un meilleur réglage de la carburation, c'est-à-dire de la production du mélange détonant, on fera certainement disparaître cet inconvénient.

La plupart des moteurs employés tournent à une grande vitesse, de quatre cents à douze cents tours par minute : soit,

pour un moteur à quatre temps, trois à dix explosions par seconde. On conçoit que des systèmes d'engrenages ou de courroies fort compliqués soient nécessaires pour démultiplier la vitesse de rotation en la transmettant aux roues motrices de la voiture. Il nous est impossible d'en décrire ici les innombrables dispositifs.

Ces notions sommaires feront comprendre, sans doute, pourquoi on ne peut, dans une exposition, mettre en évidence les qualités d'une automobile, qualités qui résident presque entièrement dans des détails de réglage.

*
* *

Pour le public, en général, la promenade à travers les stands n'a pas laissé l'impression de la nouveauté. On a regardé ces voitures; on y a reconnu celles qu'on voit circuler tous les jours dans Paris. Sans doute on a pu voir de près quelques détails de mécanismes qui ont paru assez ingénieux, mais l'ensemble laisse visiblement une légère déception de ne pas trouver autre chose que le déjà vu.

Il est juste de dire d'abord que le reproche n'est pas entièrement vrai, et que, de la similitude de la « carrosserie », le public conclut encore trop vite, en général, à la similitude des mécanismes. Mais une autre considération nous expliquera dans une large mesure l'absence des vraies nouveautés : c'est qu'il faut être un constructeur déjà « lancé » pour exposer, et que l'inventeur qui vient de terminer sa première voiture ne la montrera pas tout de suite. On ne se résout pas facilement, quand on ne possède qu'un seul exemplaire de son invention, à l'immobiliser dans un stand pendant trois semaines. Comment l'acheteur commanderait-il une voiture qu'il n'a jamais vue marcher, et comment le capitaliste s'intéresserait-il à cette affaire pour ainsi dire en suspens? Tout bien pesé, l'inventeur hésitera à marquer le pas si longtemps, et s'abstiendra.

Le grand constructeur, dont la machine est déjà connue, peut dire au public : « Vous savez que ma voiture marche;

voici quelques types des carrosseries que je puis vous faire; à l'usine, vous me gênez quand vous venez demander des renseignements sur mon mécanisme; ici, regardez, questionnez tout à votre aise, faites vos commandes, voici mes prix, je vous livrerai dans six mois, et la voiture marchera comme toutes celles que vous avez vues circuler. » — Le petit constructeur craint les questions plutôt qu'il ne les sollicite. Avare de détails sur son mécanisme, il cache quelquefois les dispositifs nouveaux qu'il a pu inventer et dont la paternité ne lui est pas encore assurée. Quel prix vend-il sa voiture? Il n'en sait rien. Celle que vous voyez là lui a coûté plus de quarante mille francs, et les prix de séries sont loin d'être établis. Dans combien de temps peut-il livrer? Il n'en sait rien. Cela dépendrait du nombre des commandes qu'il aurait, et qui lui permettraient de passer à son tour des marchés avec son fondeur. La voiture marche-t-elle bien? Il peut en donner sa parole, elle a fait le parcours Paris-Versailles, mais pour l'essayer il faut attendre la fin de l'exposition, — et le client s'adresse ailleurs, riant de voir un constructeur qui ne peut dire le prix de ce qu'il offre.

De là à penser que dans l'exposition on devrait pouvoir faire marcher les voitures, il n'y a qu'un pas, mais ce pas est malheureusement difficile à franchir. L'avenir seul nous montrera comment on peut installer une telle exhibition. Nous voulions seulement indiquer pourquoi l'invention récente, à moins d'être patronnée par une maison déjà connue, a peu de chance d'être exposée avant le moment où, les journaux spéciaux s'en étant occupés, le public a été mis petit à petit à même de se convaincre de sa réalité.

Une autre raison majeure arrête un grand nombre d'exposants : la voiture n'est pas prête. On s'est hâté en vue de l'exposition; pour quelques pièces ajustées avec trop de précipitation, il a fallu tout refaire et, le jour de l'ouverture, la voiture est encore en chantier.

Nous connaissons plus de vingt constructeurs qui n'ont pas exposé pour l'une ou l'autre des deux raisons qui viennent d'être mentionnées. Et pourtant, si nous constatons que l'exposition organisée par l'Automobile-Club a réuni 70 constructeurs exposant des véhicules à pétrole, 25 exposant des moteurs,

12 exposant des voitures électriques, et plus de 150 carrossiers, marchands d'essence, fabricants d'accumulateurs, de machines-outils, de roues de pneumatiques, d'accessoires, on ne peut qu'être émerveillé de l'essort sans exemple pris par la nouvelle industrie.

***

Une agréable constatation se présente à nous : l'industrie automobile est une des rares industries où la France ait pris l'avance sur les autres nations. Il est à craindre que cet avantage ne soit que temporaire ; peut-être l'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique, dans un avenir peu éloigné, nous envahiront-elles de leurs produits. Notre supériorité actuelle tient au grand nombre d'inventions nouvelles que le développement de la locomotion automobile a fait naître chez nous. La France possède les plus belles routes du monde; elle est un des rares pays où l'on puisse organiser des courses d'automobiles, beaucoup de nos ingénieurs se sont donc trouvés conduits à s'occuper de notre industrie. Grâce au nombre considérable d'intelligences qui se sont consacrées aux perfectionnements et aux inventions nouvelles, grâce aussi au don incontestable de simplification que possède l'esprit français, nous sommes arrivés à produire des voitures qui marchent bien, en perfectionnant ces mêmes moteurs Benz et Daimler dont leurs inventeurs eux-mêmes n'ont pas su tirer un aussi brillant parti.

La plus grande partie de nos moteurs, baptisés de noms divers qui en constituent en général la principale marque distinctive, dérivent de ces deux moteurs allemands. Mais de même que nous les avons perfectionnés en nous les appropriant, de même les constructeurs étrangers copieront nos produits sans que des brevets de valeur incertaine puissent nous protéger efficacement. Quelque temps encore nous profiterons de la vogue dont nos constructeurs jouissent aujourd'hui par le monde entier, mais il est à craindre que bientôt nous ne soyons obligés de céder devant le bas prix de la fabrication étrangère. Alors que chez nous il a fallu aménager à grands

frais les usines nécessaires à la construction des automobiles, aux États-Unis des fabriques de bicyclettes, en Belgique des fabriques d'armes offrent, par une simple modification de leur outillage, des locaux tout installés pour l'industrie nouvelle. De plus, la main-d'œuvre est plus chère chez nous que partout ailleurs. Nous avons un seul moyen de nous défendre contre la concurrence étrangère : tout en continuant à soigner l'élégance de la forme, qualité que l'industrie étrangère a entièrement négligée jusqu'ici, mais qui ne suffirait peut-être pas à nous garantir la victoire, il est nécessaire que nous ne produisions que des voitures d'une solidité à toute épreuve. Le souci de la sécurité de l'acheteur suffira pour nous conserver le premier rang, même s'il nous est impossible de lutter avec nos voisins pour l'abaissement des tarifs.

Du petit nombre de maisons étrangères qui exposent aux Tuileries — une dizaine — il ne faudrait d'ailleurs pas conclure qu'il n'en existe pas d'autres qui puissent rivaliser avec nos constructeurs. Dans les diverses expositions de Berlin, de Londres, qui n'ont pas, il est vrai, atteint l'importance de la nôtre, la France n'a pas, elle non plus, été représentée par un grand nombre de maisons. Les tricycles de Dion ont seuls figuré à peu près partout. La véritable preuve que l'on puisse donner de notre supériorité actuelle est l'empressement des étrangers à nous commander des voitures. Les États-Unis sont peut-être la seule nation qui ne semble pas devoir faire grand cas des produits de notre industrie. On a coutume de considérer les Américains comme un peuple fanatique de vitesse, insatiable de mouvement, et se plaisant aux prouesses qui font la gloire de nos « hardis chauffeurs ». Nos voitures ne les séduisent pourtant pas. La plupart des échantillons de leur industrie que nous avons pu voir sont des véhicules d'allure beaucoup plus modeste et plus calme que les nôtres. De plus, le pétrole, qui l'emporte jusqu'ici chez nous, est de beaucoup distancé aux États-Unis par l'électricité, par suite du nombre considérable des usines de production qui y sont installées.

*
* *

La plupart des constructeurs que nous trouvons à l'Exposition des Tuileries nous sont déjà connus. La mise au point d'une voiture à pétrole est si longue et si délicate, qu'il est naturel de n'y voir guère représentées que les maisons anciennes. MM. Panhard-Levassor, Peugeot, Delahaye, Mors, Rochet-Schneider, Gautier-Wehrlé, Audibert-Lavirotte, Cambier, de Diétrich, G. Richard, Léon Bollée, la Maison Parisienne, etc., continuent à appliquer leurs moteurs à des véhicules de formes et de dimensions variées. Étant donné qu'on ne peut guère, pour le moment, diminuer le prix des voitures, on s'ingénie à réaliser des types qui servent à plusieurs usages. En particulier, la voiture couverte semble être en faveur. Audibert-Lavirotte, Panhard, Peugeot, exposent même des coupés qui, il y a deux ans, auraient fait pousser de beaux cris à tous ceux qui ne veulent pas qu'une automobile ressemble à une voiture dételée.

La préoccupation du confortable a beaucoup augmenté, et, fort heureusement, la question de la « voiture dételée » dont nous venons de parler, a presque disparu. Peu à peu l'œil s'est habitué à l'aspect du véhicule, de même qu'il s'est habitué à l'énormité des pneumatiques ; on a pensé faire un sérieux progrès en disposant à l'avant de la voiture une caisse aux lignes arrondies qui contient soit le moteur lui-même, soit le réservoir d'eau qui sert au refroidissement du moteur.

Ce qu'on peut appeler le type de 1898 est caractérisé par une recherche constante de la solidité. Au début de l'industrie on voulut éviter l'aspect de lourdeur ; les ouvriers carrossiers continuaient à travailler pour les automobiles comme ils faisaient pour les voitures où rien ne fatigue, où les roues ne font que porter, où le châssis n'a besoin que de résistance à l'allongement. Maintenant, au contraire, la caisse de la voiture est, presque chez tous les constructeurs, posée sur un solide châssis en fer, de forme rectangulaire, châssis qui porte tout le mécanisme et repose

sur des ressorts fixés aux essieux. Les moyeux, les roues, les ressorts, tout est devenu plus vigoureux, les sièges sont profonds, les dossiers élevés sont pourvus de coussins élastiques, des pavillons ou des dais mobiles ou fixes protègent contre les intempéries, et une glace fixée à l'avant abrite contre le froid et la poussière. Une des formes qui semblent devoir se répandre le plus est le phaéton américain, dont les sièges parallèles, chacun à deux places, sont tous deux tournés vers l'avant.

L'Exposition des Tuileries a été pour beaucoup de constructeurs l'occasion de faire une véritable étude de carrosserie, et la science et le goût de nos carrossiers ont trouvé dans l'automobile une occasion de se manifester. Comme le disait très justement le rapport annuel de la Chambre syndicale des carrossiers, c'est en étudiant les moteurs, en se pénétrant des besoins nouveaux, que les carrossiers se mettront en mesure de satisfaire, non seulement ceux de leurs clients anciens qui se portent vers l'automobilisme, mais encore toute une clientèle nouvelle d'acheteurs qui ne possédaient de voiture d'aucun genre. On a voulu voir je ne sais quel antagonisme entre le mécanicien et le carrossier. Nous pensons que cet antagonisme n'est qu'apparent, et est factice. Nous espérons qu'il se transformera sous peu en une collaboration féconde, profitable aux deux industries. Chacun y trouvera l'emploi de ses connaissances professionnelles. Au reste, cette année a marqué un sensible progrès dans la voie de cette entente. Pour n'en citer que quelques-uns, MM. Felber, Rothschild, Bail-Pozzi, Hannoyer, Boulogne, Kellner, se sont résolument lancés dans la fabrication de la carrosserie automobile, sans parler des Belvallette, des Labourdette, des Mühlbacher, etc., dont nos principaux constructeurs sont les clients habituels.

*
* *

La véritable nouveauté de l'exposition a été l'apparition de nombreuses voitures électriques. Elle a été accueillie avec enthousiasme. L'électricité a paru attendre que la vogue du

pétrole fût passée, pour se manifester à son tour : elle nous a accoutumés à des résultats si merveilleux qu'on lui a fait aisément crédit. On peut même dire que la défiance qui s'est manifestée contre le pétrole provient, pour une grande part, de la foi du public dans la toute-puissance de l'électricité.

Pourtant, jusqu'ici l'électricité n'a pas montré une supériorité bien marquée. Il est probable, il est même sûr que, plus tard, elle finira par triompher; mais il faudra encore de longues années ; il faudra que dans tous les pays civilisés on établisse des stations de rechargement aussi nombreuses que le sont actuellement les boutiques qui vendent de l'essence ; il faudra qu'on invente des accumulateurs d'une capacité bien supérieure à celle des accumulateurs actuels, ou qu'on crée des piles d'une puissance incomparablement plus grande que celles que nous connaissons. D'ici là, le pétrole semble devoir encore l'emporter pour le tourisme, laissant peut-être à l'électricité la circulation dans les villes. Et si quelque jour les automobiles à pétrole viennent à nous sembler barbares et démodées, elles n'en resteront pas moins l'exemple le plus remarquable de la rapidité avec laquelle l'esprit français peut perfectionner une invention, et elles auront eu le mérite de faire naître la voiture électrique qui, sans cette concurrence, serait encore à l'état d'embryon.

Tout en reconnaissant le mérite des essais faits antérieurement, nous pouvons dire que c'est au concours des fiacres organisé cette année, à la veille de l'exposition, par l'Automobile-Club de France, que le public a dû de pouvoir constater pour la première fois que ces voitures sont capables de marcher dans les conditions particulièrement difficiles de la circulation parisienne. Déjà depuis longtemps on parlait des résultats satisfaisants obtenus à New-York, à Chicago et à Londres. MM. Morris et Salom en 1894, Riker en 1896 ont construit aux États-Unis des voitures électriques dont plusieurs types ont été mis en usage régulier. En France, MM. Darracq, Jeantaud, Kriéger étudiaient la question avec un égal succès, mais avec moins de hâte à les mettre en service public. Tout récemment, la nouvelle nous parvenait que Londres possédait le fiacre idéal, le fiacre de la London Electrical Cab C°; la Compagnie générale des voitures à Paris en ex-

pose actuellement un exemplaire dans son stand des Tuileries. Malheureusement il nous sera difficile d'être fixés définitivement sur la valeur de ces véhicules, cette Société n'ayant pas pris part aux épreuves du concours des fiacres.

Nous pouvons aujourd'hui apprécier les résultats pratiques de la traction par accumulateurs — les piles semblant abandonnées pour le moment, et pour cause — d'après un assez grand nombre de véhicules : la « Columbia Motor Carriage », construite par la Pope Manufacturing C°, de Hartford : ses prétentions se bornent à faire un service journalier de cinquante kilomètres environ à la vitesse maxima de vingt à l'heure ; les voitures Bouquet-Shivre, Doré, Mildé et Mondos, Oppermann, Patin : les visiteurs les ont admirées dans leurs stands avec cette curiosité muette et pour ainsi dire respectueuse que l'on éprouve en face de ces mystérieux véhicules dont on n'aperçoit presque pas le mécanisme ; enfin, les voitures Kriéger, Jeantaud et Jenatzy qui ont, seules, affronté les rigueurs du concours de fiacres. Sur ces trois sortes de véhicules nous aurons bientôt des documents précis, car la Commission technique du concours a réuni tous les renseignements désirables pendant les trois fois trois jours que ces véhicules ont circulé dans Paris par les itinéraires les plus épouvantables qu'on ait pu imaginer. Nous pourrons, lorsque ces documents auront été publiés, évaluer avec exactitude les rendements et les prix de revient ; dès à présent, l'expérience semble avoir mis surtout en évidence ce fait, qu'il ne suffit pas d'avoir de bons accumulateurs, mais qu'il faut encore savoir s'en servir. Certaines voitures ont fait les parcours sans accrocs, d'autres ont été poursuivies par une malchance tenace. Il paraît néanmoins assuré que la circulation de ces véhicules est possible dans les voies les plus encombrées, que leur marche sans bruit et sans odeur a fait la meilleure impression sur le public parisien ; dès à présent, on peut espérer voir bientôt les fiacres électriques initier les masses aux charmes de la locomotion automobile.

Pour ne pas être accusé de partialité, et tout en reconnaissant qu'il est naturel de préférer l'électricité pour la circulation dans les villes, mentionnons qu'un fiacre à pétrole de la maison Peugeot a pris part victorieusement à toutes les

épreuves du concours. Il y aura, pour les amateurs de chiffres, curieuse matière à controverses dans la comparaison de sa dépense avec celle de ses concurrents électriques.

*
* *

Le succès de l'exposition d'automobiles est arrivé fort à propos pour apporter une diversion aux polémiques fâcheuses que de récents incidents avaient soulevées.

Depuis quelques mois il se fait une campagne terrible contre les automobilistes, les chauffeurs, les *chauffards !* comme on les appelle. Des voix se sont élevées, et ont jeté l'anathème sur ces écraseurs, qui jusqu'ici n'ont, par bonheur, pas écrasé grand monde. Des représailles terribles ont été annoncées par des *piétonistes* farouches. Comme toujours, il y a eu des paroles excessives prononcées de part et d'autre. Mais il est un fait certain, c'est que les chauffeurs vont trop vite à Paris, que leur passage effraie les chevaux, et que la police se reconnaît jusqu'ici inhabile à empêcher ces inconvénients.

Quelques chauffeurs prétendent avoir le droit d'aller trop vite; ils oublient que la liberté de l'un s'arrête où commence la gêne de l'autre. Ils disent encore que s'il arrive des accidents, ce n'est pas, le plus souvent, parce qu'ils entrent en collision, mais parce qu'ils effraient les chevaux; et que ce sont donc les propriétaires de ces chevaux qui ont tort d'avoir des chevaux peureux. Ce n'est pas là parler sérieusement, car le cheval le plus calme peut prendre peur soudainement et, d'ailleurs, certains accidents auraient pu être évités par le conducteur s'il s'était arrêté plus vite. Il s'agit donc de trouver un moyen d'empêcher les chauffeurs de marcher trop vite, et de passer, au risque d'effrayer les chevaux, par un passage trop étroit. La Préfecture a demandé au ministre des Travaux publics de faire apposer sur les voitures de gros numéros qui permettent de constater plus aisément la contravention. Cette proposition tant plaisantée a un caractère vexatoire qui en rend l'adoption difficile.

Mais est-il donc si nécessaire de prendre des mesures répressives contre les chauffeurs? Constituent-ils donc une race à part, une race différente de celle du piéton ou du cocher? Les chauffeurs sont ou seront tout le monde : vos amis aujourd'hui, vous-même demain. Désirez-vous écraser votre prochain? Dès que vous aurez le levier en main, perdrez-vous toute prudence et tout sens moral? Cela est invraisemblable.

Il est vrai que quelques écervelés se laissent emporter par la griserie de la vitesse, la *célerite,* comme on dit pour caractériser cette nouvelle maladie, que des hommes fort raisonnables, et qui pestent volontiers contre les vitesses exagérées, s'amusent presque inconsciemment, une fois montés sur leur automobile, à frôler les voitures et à terroriser les passants, et qu'en général le chauffeur se croit trop sûr de sa direction et de ses freins. Le piéton dit : « Est-ce assez ridicule d'aller si vite, au risque de m'écraser! » Et le chauffeur riposte : « Je saurai bien l'éviter. Pourquoi s'occupe-t-il de moi? »

Mais pourquoi, justement, le piéton s'occupe-t-il tant de l'automobile? Parce qu'elle signale son approche par des mugissements terribles; le chauffeur est armé d'une trompe dont les avertissements répétés effrayent les plus braves, d'autant plus que le public n'est pas encore habitué à évaluer de loin la vitesse d'une automobile, comme il évalue celle d'une voiture d'après l'allure du cheval.

Ici se produit un malentendu. La Préfecture, dit le chauffeur, nous oblige à avoir une trompe qui s'entende de loin : donc nous avons le droit d'aller plus vite que les autres voitures. Si elle l'exige, ce n'est pas à cause de nos pneumatiques, puisque les autres voitures à pneumatiques ne sont astreintes qu'au grelot; pourquoi donc l'exige-t-elle? Elle nous force à avoir des freins puissants, à savoir nous arrêter si court qu'aucun cheval n'en pourrait faire autant. Elle impose à nos voitures et à nous des examens rigoureux dont est dispensé le jeune homme qui conduit deux chevaux fringants, et qui n'est pas capable de les maîtriser s'ils s'emballent; il peut marcher, lui, à toute allure, faire facilement du seize à l'heure, et nous, on nous réduirait au douze à l'heure?

Pour enlever au chauffeur ses arguments, qu'on interdise aux automobiles de se servir, dans Paris, de la trompe. Laissons la corne aux tramways, qui ne peuvent pas se détourner de leur chemin. Le chauffeur cède au plaisir de descendre l'avenue des Champs-Élysées à toute allure, parce qu'il lui suffit de corner pour voir les files de voitures s'ouvrir devant lui, et les piétons s'arrêter au bord du trottoir, attendant qu'il ait passé. Privé de sa trompe, il ne se lancera que si la voie est libre; s'il aperçoit des voitures, des piétons, il ralentira, car il n'a nullement le désir de tout écraser, et il redoutera les risques d'une allure trop rapide. Si des voitures sont devant lui, il prendra la file et attendra un passage.

Dans l'esprit de l'auteur du règlement, la trompe était une sauvegarde pour le piéton. Dans l'esprit du chauffeur, elle est devenue un instrument destiné à déblayer le chemin. Les cochers et les piétons l'admettent, et le chauffeur prend peu à peu l'habitude d'aller trop vite parce qu'on lui cède le pas. A marcher aussi vite qu'on veut quand la voie est libre, on ne risque que sa propre sécurité; à ne pas pouvoir aller vite quand la route est encombrée, on sauvegarde la sécurité des autres. Peut-être la suppression de la trompe contraindrait-elle le moins sage à plus de prudence. — Que ceux qui trouveront cette idée paradoxale proposent un meilleur moyen : ils rendront service à une industrie naissante, dont la mauvaise humeur du public risquerait de compromettre l'avenir.

GEORGES DESJACQUES

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ.

MICHELET

Ce fut pour avoir pris plaisir aux Mémoires de M. de Bestein qu'on appelait plutôt M. de Bassompierre, et par un certain goût de l'histoire en ses particularités, que Saint-Simon, au camp de Guidesheim, sur le vieux Rhin, à l'armée commandée par le maréchal duc de Lorges, commença, en juillet 1694, à écrire « ce qu'il verrait ». On sait ce que devint cette entreprise qui voulait être « un peu en général et superficiellement une espèce de relation des événements de ce temps et principalement des choses de la Cour », on sait où elle parvint à force de prodigieuse patience et d'inlassable curiosité, par l'acharnement minutieux de toute une vie, du fait d'un génie unique en sa sorte à saisir, dans ce qui passe, la réalité de ce qui se passe.

Pour solidifier toute cette vapeur humaine et l'animer de couleurs mouvantes, il fallut qu'on vît, pendant trente années, errer partout à la Cour ce petit homme hargneux et attentif, hautain en son importance, maniaque et probe, se faufilant à travers les vanités où la sienne se blessait par toutes ses pointes, écoutant les propos, étudiant les visages, à l'affût des intrigues, moins pour s'y mêler que pour les démêler,

une oreille à toute porte, au courant des anecdotes d'alcôve comme des projets d'État, sachant tout et chacun, non point simple témoin, mais critique subtil, terrible aux personnes, dur aux faits, mécontent et content de l'être, raisonneur et perspicace, mêlé en coin à de grandes choses, s'usant tout entier à un seul souci, à une passion exclusive qui le répand et le concentre, fait de lui un courtisan assidu et un scribe secret, le courbe au travail de peindre le seul tableau qui lui semblât représenter un spectacle digne d'intérêt, la Cour.

Il n'y a rien de plus dans Saint-Simon. Il est l'historien de la Cour, en son Roi, ses Princes, ses deuils et ses fêtes, en son lieu, Versailles, qui en était comme la forme architecturale. Rien n'y manque, ni la mécanique de l'étiquette, ni les rouages des intrigues. Il en retrace les jours et les instants. Quiconque est ou fut de la Cour a droit à un portrait ou à une silhouette. Il retouche à la Tacite les caractères de La Bruyère.

Pour dire tout, il lui fallut un bloc de manuscrits. Un texte compact les occupe, sans chapitres ni divisions, qu'on croirait écrit d'une seule plume et qui, imprimé, donne en vingt volumes toute une époque.

Il ne fallut guère plus qu'à Saint-Simon pour raconter la Cour, à Michelet pour raconter la France, non seulement à un instant de son histoire, mais dans la suite de ses événements, de ses hommes et de ses idées et jusque dans sa terre même, en ses racines et ses fruits, en ses saisons, en elle-même, identique et vivante.

Un pareil travail demandait plus que l'application tenace d'un Saint-Simon. Il ne s'agissait pas de fixer des contemporains en leurs actions et leurs motifs, de les prolonger en une survie immortelle. Il fallait faire revivre le passé de sa cendre, souffler la vie à des poussières inertes, je ne sais quoi de divinatoire et de divin. Nul n'est entré dans l'histoire avec plus d'amour, de désir, de respect et de foi que Michelet, d'une façon plus héroïque et plus filiale. Je l'entends exprimer ainsi cette grande vocation de justice et de vérité : « Où passa ma jeunesse, sinon dans la recherche sombre, jusqu'au jour où je vis, je pris ce rameau d'or

dont j'évoquai les nations?... C'est le prix de ma vie d'avoir ressuscité tant d'hommes... Mais le don d'évoquer le monde évanoui, l'ai-je obtenu pour rien? Comment l'ai-je atteint, ce rameau? En aimant trop la Mort. » Et il ajoute : « J'ai fait beaucoup. Comme œuvres et labeurs, j'ai dépassé trois vies. »

A cette œuvre et à ce labeur il se donna tout entier. Il y voua ses forces qui étaient immenses et s'augmentèrent à mesure. Il les nourrit de sa passion et les soutint de son ardeur. Prodigieuse aventure que des siècles à parcourir! Quand il partit, la nature l'avait précocement déjà paré de cheveux tout blancs, comme si elle eût voulu signifier que sa vie à lui était vécue d'avance et qu'il allait maintenant vivre la vie du passé, se substituer à tous ceux qui avaient été chacun un peu de la France, eux ses rois, ses législateurs, ses prêtres, ses soldats, ses artistes ou ses poètes, ses fléaux ou ses gloires, son bonheur ou sa détresse, — à tous ceux qui furent elle, pour son mal ou pour son bien, à son peuple même dont ils représentaient l'instinct obscur, tantôt pour le diriger dans son vrai sens, tantôt pour le gauchir ou le contrecarrer, mais tous subissant malgré eux sa sourde impulsion ou son éclatante volonté. Il me semble le voir, en sa jeune prédestination, entreprendre de raconter cette patrie qu'il aimait terrestrement et spirituellement et dont coulait en ses veines le sang héroïque, généreux et maternel.

*
* *

Vraiment, il la possède, cette terre de France. Il en connaît la substance et l'esprit. Pour lui elle est « une personne ». Il l'a dit. Elle est à lui et en lui. Elle anime de sa matière et de sa vie les pages admirables où il célèbre sa vitalité superbe et sa diversité harmonieuse. Il lui voit un corps, des membres, un visage, une échine montagneuse, un sang fluvial, une chevelure forestière. Il sait sa musculature et son innervation, ses fécondités. Il la voit rugueuse et molle, sèche et moite, en son ardeur ou sa fraîcheur, sa grâce ou son âpreté. La voici, région par région, province par province. On la touche et on la respire. Il la prend par sa Bre-

tagne que bat la mer. Sol d'entêtement, de durée, avec ses landes grises où des pierres sont debout et ses quatre villes dont l'une garde la Loire venue à elle, de ses langueurs sablonneuses de Touraine. Suivez-le. Il passe le Poitou « qui est lui-même comme sa Mélusine, assemblage de natures diverses, moitié femme, moitié serpent. C'est le pays du mélange, le pays des mulets et des vipères ». Il laisse le Limousin froid et pluvieux, la Vendée, marais et bocage, la volcanique Auvergne parcourue d'un vent éternel et contradictoire, avec sa race resserrée et durcie, son vin grossier, fromage amer et bétail rouge. De Montauban, on aperçoit déjà les Pyrénées. Le Languedoc est pierreux ou salin, aromatique à Montpellier, « qui a sous elle une terre malsaine et comme profondément médicamentée, ville de médecine, de parfums et de vert-de-gris ». Le voilà en Provence; il remonte vers le solide Dauphiné et, par Besançon et la Lorraine, gagne l'Ardenne!... Et il n'a pas dit encore l'éloquente et vineuse Bourgogne, ni la satirique Champagne, ni la colérique Picardie. Il faut qu'il nous donne encore la Normandie et l'Ile-de-France pour qu'il puisse admirer l'harmonique assemblage, « la force résistante et guerrière, la vertu d'action aux extrémités, l'intelligence au centre, au centre qui se sait lui-même et sait tout le reste ».

Chacune de ces provinces, il l'aime pour sa beauté propre, pour sa nature, et, impartialement, en la France qu'elles toutes constituent. Il se sent issu de leur ensemble, mais il en est une qui lui tient au cœur par un lien plus intime: il y a ses origines, ses souvenirs de famille et de jeunesse. Le hasard a fait que je connaisse fort bien ce pays des Ardennes. Je l'ai visité souvent. Je connais ce village de Renwez, — où Michelet écouta les histoires de sa tante Alexis, — Montcornet et Layfour, Notre-Dame-de-Liesse et les Dames de Meuse. Je connais Laon, sur sa montagne de sable, dominant une plaine verdoyante, avec ses escaliers, ses lacets, ses remparts, ses vieilles maisons échelonnées, sa haute cathédrale à tours carrées qui ont pour gargouilles des têtes de bœufs. Un oncle de Michelet était chanoine du chapitre, son grand-père, maître de chapelle. Celui qui devint son père eût sans doute succédé à l'un ou à l'autre sans la

Révolution qui le poussa à Paris et fit de lui un imprimeur. L'église abandonnée des Dames de Saint-Chaumont abrita ses presses. Un fils lui naquit en 1798. Ce fut Michelet.

Je ne prétends point raconter son enfance. Il l'a fait lui-même à deux reprises. Il a mis pour préface à son livre du *Peuple* ce grand exemple de misère, de patience et de volonté. Il en a laissé la confidence familière en maints feuillets intimes qu'on nous a donnés.

J'y trouve l'exact tableau de ces dures années. Un père énergique et malheureux, une mère tendre et maladive, un enfant intelligent, fier, probe, ardent au travail et à l'étude, de corps chétif et d'âme fiévreuse, d'une sensibilité délicate. Les mélancolies de l'esprit se mêlèrent aux souffrances du corps. Dure jeunesse, qui eut faim ! tristes logis que ceux où l'infortune suivait la famille endettée, l'imprimeur ruiné par les lois de la presse ; sombre apprentissage qui fit d'un garçon de seize ans le jeune stoïcien de 1814, « frappant de sa main, crevée d'engelures, sa table de chêne et qui, malgré tout, sentait déjà en lui une joie virile de jeunesse et d'avenir ». Drame ordinaire et poignant, dont nous voyons le maigre personnage, comme il s'est peint lui-même, en son petit habit tête de nègre ou en son costume de ratine, avec son carrick vert, errant par les ruelles du Marais, touchant mélange d'apprenti et d'écolier, qui savait lever la lettre et lisait déjà Virgile.

Le souvenir de cette jeunesse est encore plus émouvant par le grand destin qui s'y préparait. Il s'y formait une ample et nombreuse nature. Une vocation lente, sourde et irrésistible y naissait peu à peu. « J'avais beaucoup d'idées au-dessus de mon âge (toutes fausses, naturellement), dit Michelet, j'étais l'être le plus bizarre et peut-être le plus ridicule... J'apprenais mal, mais j'apprenais seul... Mon imagination, surexcitée par la solitude, était prodigieuse. Je lisais un peu et j'imaginais beaucoup. Ne sachant rien, il fallait tout tirer de moi-même ; j'étais prodigieusement inventif. » Déjà s'annonce cette faculté qui fut la constante ressource de son génie. Elle est errante, vaporeuse, en suspens, si l'on peut dire, aérienne et informe. Elle l'entoure d'une sorte d'atmosphère spirituelle, orageuse et féconde, dont il ressent

le trouble avant d'en recevoir l'ondée lumineuse. A un tel état d'esprit, les livres sont un secours ; ils servent de point d'appui ; ils provoquent la pensée. Incertaine, elle tâtonne, profite de tout avec une vivacité admirable. Michelet ne nous dit-il pas le plaisir qu'il prit à Dreux du Radier, à ses insipides rois et reines de France ?

Plus tard, au Musée des Monuments français, il vit les tombeaux qui avaient contenu leurs cendres. Savait-il que ces royales ombres le hanteraient à jamais et lui devraient de revivre ? Le lieu favorisait sa rêverie. Ces vieilles pierres intéressaient sa mélancolie. L'histoire est assise sur des tombes : c'est là que Michelet la rencontra sans la reconnaître encore. Il fallait qu'elle prît à ses yeux une forme plus vivante, et c'est ainsi qu'elle lui apparut dans un voyage aux Ardennes, familière, parée des légendes de la terre paternelle, non plus portant en ses mains la poussière de ce qu'elle fut, mais foulant d'un pied fidèle le sol même d'où elle est née.

Il quittait Paris pour la première fois. Il habitait alors, avec son père, la maison de santé du Dr Duchemin, où ils avaient trouvé un gagne-pain et un lieu propice au travail, des amitiés, le voisinage du Jardin des Plantes, ses allées botaniques, ses ombrages. C'était tout ce que l'étudiant connaissait de la nature. Le voyage fut une surprise. Pour la première fois, l'aurore se leva à ses yeux sur les campagnes. La terre lui sembla belle, la forte terre ardennaise, pays de forges, d'étangs et d'ardoisières. Le village de Renwez se tenait près des bois. Toute la famille attendait au seuil de la maison. Un petit jardin entourait l'humble logis. L'oncle de Michelet y vivait avec sa femme et ses belles-sœurs. Chacun avait son rôle en cette communauté. Tante Hyacinthe était l'économe, tante Alexis l'historienne. Elle savait les parentés et les légendes, la chronique du foyer et de la terre. Vie très honnête et sérieuse, paysanne et forestière ; assiettes de faïence peinte, beaux linges dans les armoires, grand feu à l'âtre quand vint l'automne, longues causeries familiales, contes à la veillée.

Ce qu'un instinct obscur avait commencé en Michelet, ce que les livres et les promenades au Musée des Monuments français avaient ébauché en lui trouva là un aliment plus

naturel et plus actif. L'histoire venait à lui, non plus figée en une page médiocre, desséchée en faits arides. Elle n'était plus couchée sous la pierre en quelque effigie funéraire, mais partout éparse, transmise de bouche en bouche, par une tradition ininterrompue, en légendes toujours neuves, locale et populaire.

« Partout ici, nous dit-il, l'histoire s'éveillait sous mes pas. » Elle s'éveillait en lui, au plus profond de son être. De là datent ce sens de la vie qui est tout Michelet, l'intimité mystérieuse où il vécut avec le passé. Il sut et devina. Il fut le contemporain de tous les temps.

***

L'humanité se fait elle-même, dit Vico. Comme elle, Michelet s'est fait lui-même. Jamais on ne fut moins aidé des circonstances. A une enfance misérable succéda une difficile jeunesse. Il fallait vivre. Il enseigna pour pouvoir apprendre. Répétiteur au collège Rollin, professeur de la duchesse de Berry, plus tard en sa chaire du Collège de France, il n'eut d'élève que lui-même. Son génie se prépara par une longue patience à la fougue extraordinaire qui l'emporta. Michelet ne négligea rien de ce qui pouvait accroître sa substance spirituelle. Sa dépense d'esprit fut prodigieuse, si bien que vers trente ans le corps céda ; sa santé fléchit. Il était malade de ce terrible travail d'absorption ; il fallut partir ; il partit. L'Italie l'attirait ; il l'avait rêvée dans Virgile. Il alla vers elle pour reprendre des forces, la consulter en ses ruines. Il écrivait alors l'*Histoire romaine*.

Cette histoire romaine fut le grand début de Michelet. « J'avais traduit Vico et fait quelques brochures, dit-il plus tard en la réimprimant (1866) ; pour la première fois je me vis devant le sphinx, l'histoire... »

Nous le suivons par ses notes de voyage. Il prend possession de la terre sacrée. Il en écoute le silence, en parcourt les paysages, en retient la couleur, note tout d'un trait précis, minutieux et magistral. Il consulte les architectures et les sites, sensible à tout, à un bruissement d'eau dans un aqueduc rompu... Par une sorte de vision simultanée, il

voit ce qui est et ce qui a été ; le présent et le passé se superposent en sa pensée avec leurs rapports et leurs différences, ce qui les lie et les sépare. Au Campo Vaccino il retrouve le Forum. Il pénètre la cité éternelle en sa double grandeur, visible et souterraine ; il en comprend l'ossature gigantesque, les organes secrets, la beauté écroulée ; mais la mort ne lui suffit pas, et Rome renaît pour lui en sa vie historique, avec la terre qui l'entoure et sur laquelle elle repose, en son peuple guerrier et dur, formaliste et raisonneur, éloquent et brutal, mélange de Latins et de Sabins, d'Osques et de Samnites, et de ces bizarres Étrusques, race d'agriculteurs et d'augures, forgeronne et devineresse, soumise à des dieux obscurs et à des nombres mystérieux, qui, taciturne, ignora le chant et ne laissa d'elle que des sépultures de terre rouge où les cendres dorment en des urnes noires.

Cette Rome, il la prend au carré natal, à la *Roma quadrata*, à son origine incertaine, et la suit, de colline en colline, grandie sept fois, jusqu'à son apogée qui clôt l'ère païenne, de Romulus à Auguste, du sayon de poil des pâtres à la robe de pourpre des empereurs, des Sabines ramenées dans la ville sur la croupe des chevaux fougueux au prodigieux triomphe de César la remplissant de reines captives.

Cette domination conquérante de Rome, à travers une histoire civile ensanglantée de luttes entre plébéiens et patriciens, cet envahissement méthodique du monde, il le raconte avec ses alternatives, ses arrêts ou ses reprises, Annibal menaçant ou Carthage renversée. Il semble qu'il se soit assis sur la borne d'or d'où partaient toutes les routes de l'Empire, qu'il ait entendu sur leurs dalles de pierre la sandale victorieuse des légionnaires, qu'il ait déterré, lui aussi, cette tête mystérieuse qu'on trouva jadis dans les fondements du Capitole et y ait vu le visage même de Rome.

L'*Histoire romaine* de Michelet est incomplète. Il s'arrête à Auguste, à la plénitude du siècle d'or, à ce moment d'expansion magnifique et d'équilibre où chanta Virgile. L'épopée virgilienne lui était chère. Sa jeunesse avait bu à l'harmonieuse limpidité de ce verbe magique ; mais il en préférait les fontaines champêtres, dont le murmure accompagne les flûtes bucoliques, aux ondes majestueuses qui coulent au bruit

des trompettes guerrières et mêlent leur grave rumeur au choc des armes. Il préférait les eaux où s'abreuvent les brebis de Tityre à celles où boit la Louve romaine, les cygnes mantouans à l'aigle impériale, le Virgile mélancolique des *Églogues* au Virgile éloquent de *l'Énéide*, celui qui cueille le cytise à celui qui tresse le laurier.

Virgile fut avant tout pour Michelet la grande source de douceur. Il y rafraîchit sa jeunesse, sa « sombre enfance, comme il dit, nerveuse et défiante, précoce d'imagination, lente et très lente d'esprit, nouée d'un triple nœud... » Michelet garda tard cette incertitude, cette indécision.

Rome le ramena en Gaule avec César. Il y suivit l'Imperator chauve, y revint avec lui ; il foula ce vieux sol, respira l'air de la patrie future. La France lui apparut. La révolution de 1830 finissait ; un large pan du passé venait de crouler. Le grand soleil illuminait une poussière d'or ; une chaleur de liberté échauffait les esprits. La lumière se fit en lui. Il conçut « par un brillant matin, dans une vaste espérance ». Il était né à son œuvre.

*
* *

L'*Histoire de France* de Michelet est sortie du dépôt des Archives nationales. Un amas énorme de documents gisait dans ces armoires closes. Il y avait là des preuves, des témoignages et des secrets. Les parchemins étalaient le grimoire de leurs écritures jaunies, leur signature ou leur paraphe. Michelet a dit l'impression qu'il ressentit en pénétrant dans cette crypte, le frisson d'histoire qui lui courut par les os, la fièvre de passé qui le brûla. Plus d'un autre eût risqué de succomber à cette atmosphère ténébreuse. Combien se seraient perdus à travers ce dédale, prisonniers de leur curiosité, accaparés par ce détail immense ! Combien se seraient desséchés en ces catacombes ! Michelet s'y vivifia, s'y nourrit. Il y portait la lampe et la clef. Les portes du passé s'ouvrirent devant lui ; les ténèbres des anciens âges s'illuminèrent de sa propre clarté intérieure. La poussière des siècles lui monta à la tête en une sorte d'éblouissement lucide, d'hallucination précise, en une ivresse de justice et de vérité.

Car, il faut le dire, ce grand imaginatif, ce visionnaire, ce poète, eut le souci et la passion du vrai. Il n'aurait pas satisfait à moins le scrupule de sa pensée. Il voulut à son histoire des substructions solides, l'appui de la science la plus minutieuse. Jamais recherche ne fut plus profonde ni plus variée. Il tenta une « résurrection de la vie intégrale, de la vie en toutes ses voies, toutes ses forces, tous ses éléments, et de rétablir le jeu de tout cela, l'action réciproque de ces forces diverses dans un puissant mouvement qui redeviendrait la vie même ».

Il y réussit. Son évocation est à la fois magique et rationnelle, « intégrale ». Les esprits y sont dans les corps, les corps dans l'attitude de leurs passions, les passions dans leur origine terrestre et spirituelle. Michelet mit à son œuvre un génie et une patience admirables. Nul, avec plus de soin, n'interrogea le passé en ses mœurs, ses coutumes, ses monuments, ses faits et ses idées. Il le sut en son squelette pour mieux lui rendre sa chair même.

Je ne prétends pas qu'il ne se soit jamais trompé. Le résultat a pu trahir l'intention. Il y a de fausses routes en histoire. Ici, la bonne foi de l'historien reste intacte. Son honnêteté la garantit. Ses erreurs ne sont jamais des mensonges. Il a, comme l'a dit Taine, « l'instinct de la vérité ».

*
* *

Il se sait vrai. Cela le soutient dans son travail, le réconforte devant l'œuvre faite. « On n'y peut toucher », dit-il, quarante ans après, en parlant de son *Histoire du Moyen Age*. Il aime ce livre : « Sa candeur, sa passion, l'énorme quantité de vie qui l'anime plaident pour lui auprès de moi. La droiture de la jeunesse se sent dans les erreurs mêmes. » Il a raison, il a recréé le Moyen Age, et c'est encore par ses yeux que nous en voyons le plus clairement le sens général, les grandes tentatives, les mouvements profonds, la contorsion douloureuse. Il a dit sa formation confuse et difficile, son établissement laborieux et brutal, ses terreurs, ses détresses, sa marche estropiée, le vaste effort des croisades, l'âpre époque des légistes, l'avènement des communes, la guerre de cent années, la délivrance miracu-

leuse de la patrie naissante. Fresque terrible qu'il écrit à mesure sur la muraille du temps : rois et princes, prêtres et soldats y figurent, chacun peint en sa réalité violente ou fourbe ; époque bruyante et morne. Le sceptre heurte le glaive, la mitre se cogne au casque ; cantiques et clameurs, abattement et frénésie, puis le sombre silence des pestes et des famines, et, tout bas, au fond du drame dont se suivent les péripéties, le long soupir du grand acteur épars, du peuple courbé sur la glèbe et suant sur le sillon et qui, parfois, se redresse, veut être, vivre, s'agite et retombe. Acteur mystérieux, innombrable et taciturne, qui parfois emplit la tragédie du chœur lamentable de ses maux, du murmure éternel de sa houle humaine. Qui a mieux senti que Michelet cette sourde doléance séculaire? Elle a vibré en lui fraternellement ; elle remplit son livre de sa rumeur ; elle monte aux voûtes des cathédrales, suit les piliers avec qui elle jaillit et se fusèle, se noue aux entrecroisements des nervures, s'aiguise avec les flèches. Les nefs retentissent de sa voix suppliante, de son espoir céleste, de son désir d'outre-vie. Elle se mêla aux voix divines qu'entendait Jeanne d'Arc, et ce fut à elle peut-être qu'obéit la bergère héroïque.

Michelet est l'historien du peuple. Il croit en lui ; il y sent des forces secrètes, un destin qui s'accomplira. Cela lui fit aimer Louis XI en sa lutte contre une aristocratie oppressive. Il lui passa ses moyens de renard, ses ruses sournoises. A la multiple tyrannie féodale allait s'en substituer une autre dont le poids pèserait aussi sur le peuple, mais de plus haut, le maintiendrait au sol, non d'un filet inextricable, mais d'une seule chaîne, entraverait le pied, mais laisserait au moins les bras libres. La monarchie absolue commençait. L'avenir du peuple restait lointain, confus. D'un brusque élan d'âme, Michelet le devança dans sa marche laborieuse, perça à travers siècles, rompit net son récit entrepris, courut au but, satisfaire à tout prix son désir de liberté et de justice. Il était las d'attendre, ses oreilles bourdonnaient de la grande marée populaire. Les cloches des cathédrales lui sonnaient déjà le tocsin de la fuite de Varennes et il retrouva leur voix au bronze des canons de Sambre-et-Meuse.

Une histoire comme celle de Michelet a droit à ces écarts

subits, à ces désertions inattendues. Elle est faite de trop d'éléments pour ne pas être sujette à des soubresauts, à des secousses. Elle est atmosphérique, si l'on peut dire; elle a des saisons, des orages. Elle est presque autant l'homme qui la fait que les hommes dont elle est faite. Une même lumière peut l'éclairer, mais la flamme en vacille à tous les gestes d'une main violente et à tous les vents d'une âme passionnée.

*
* *

Après avoir quitté Michelet à la fin du Moyen Age, nous le retrouvons à la Renaissance. Dix années de sa vie se sont écoulées. Certes, il est bien le même homme, avec des forces centuplées. « Quand je me retournai vers mon Moyen Age, cette mer superbe de sottises, une hilarité violente me prit, et au XVIe, au XVIIe siècle, je fis une terrible fête. » Je sens bien en lui cette sombre joie; j'y sens aussi un malaise. Je ne sais quoi d'âcre l'a pénétré. Il a bu je ne sais quelle boisson âpre et corrosive. Sa langue en reste amère et éloquente; son geste tendu et saccadé. Jamais il ne fut plus abondant ni plus brusque. Une sourde convulsion d'âme et de pensée l'agite encore. Elle est faite des colères révolutionnaires qu'il vient de traverser, des tressaillements de l'époque où il entre, faite aussi de son propre trouble intérieur. Il voudrait s'arrêter et ne le peut pas. « L'histoire ne lâche pas son homme », dit-il mélancoliquement, et le voici reparti pour la « poursuite ardente ». Pas de repos. « L'absorption où me tenait ce terrible XVIe siècle ne me lâcha qu'au printemps de 1856. J'essayai de respirer un moment, je m'établis à Montreux, sur le lac de Genève. Mais ce lieu entre tous délicieux, en me ramenant à un vif sentiment de la nature, ne me rendait pas la sérénité. J'étais trop ému encore de cette sanglante histoire. Une flamme était en moi que rien ne pouvait éteindre. Je m'en allais le long des routes, avec mon verre de sapin, goûtant l'eau à chaque fontaine (toutes si fraîches, toutes si pures), leur demandant si quelqu'une aurait la vertu d'effacer tant de choses amères du passé et du présent, et laquelle de tant de sources serait pour moi l'eau du Léthé. »

Et pourtant il circule à travers tout le XVIe siècle un souffle vivifiant. L'odeur vineuse de la Renaissance chasse l'encens ascétique du Moyen Age. Sa maigreur décharnée s'engraisse; son torse crucifié se gonfle de muscles nouveaux. Le bouc rouge de Pan heurte de ses cornes d'or le bouc noir du Sabbat aux cornes de feu. Le pampre païen enguirlande le Calvaire. Un noble mouvement de liberté et de raison exalte et réconforte les esprits. La pensée se libère. Les bornes de la terre sont reculées; de son sein labouré, l'art antique sort brisé mais vivant. La cathédrale s'affaisse sur ses arcs-boutants rompus. A l'architecture mystérieuse succède l'architecture rationnelle par le calcul de Brunelleschi. On recherche et on découvre. Michelet a dit tout cela. Jamais sa verve ne fut plus surabondante, plus souple, plus colorée que pour raconter ce renouveau, ce qu'il appelle la « Jouvence du Monde ». Comme Pétrarque pleurait à Homère retrouvé, Michelet salue Virgile imprimé. Une forte douceur se répand en lui; ses aspérités s'effacent un instant. On pourrait se tromper à cette accalmie; regardez-y de près : il y a dans cette âme une inquiétude maladive, une irritabilité secrète, une colère sourde que rien n'apaise. Il reste bien toujours sincère et savant, préoccupé de donner à son histoire « la solide pierre où elle s'assoit », mais la vue de l'historien se fausse et s'exaspère. Il est arbitraire, inattendu, bizarre, plein de surprises. Ce que le récit perd en ampleur et en ordre, il le gagne en fougue, en clartés brusques, en saveur vigoureuse et âpre.

J'ai une prédilection pour ces volumes de Michelet vieillissant, soit qu'il raconte ce grand mouvement de la Réforme, venu des « profondes Allemagnes », qui s'insinue en France, s'y répand, s'y aigrit avec Calvin, s'y corrompt d'intrigues, s'y étale en flaques de sang, y bouillonne en guerres religieuses, parvient à s'y établir, à y séjourner, et, plus tard, durement tari, finit aux dragonnades des Cévennes, aux galères de Marseille, aux exils de Hollande. Histoire furieuse et acariâtre, colérique et concentrée; une bile de pamphlet et de satire passe en ses veines. Elle s'irrite et s'envenime, mord et piétine. Elle pénètre partout, se familiarise jusqu'à la crudité, bafoue un orgueil par une infirmité, subordonne une politique à un tempérament, explique un édit par une fistule.

A partir du XVIIIe siècle, après la bravade de la Régence, sa réaction exubérante contre l'oppression du dernier règne, l'histoire de Michelet est en pente. Elle se précipite et descend en casse-cou. Mis à part ce qui fit l'honneur de ce beau siècle, sa pensée, son libre esprit de critique, son effort lumineux, de saine raison et d'utopie généreuse, sa laborieuse tentative encyclopédique, sa philosophie, il le montre frivole et sec, craquant de partout, fêlé et caduc, entre un Louis XV égoïste et débauché et un Louis XVI bon et niais, avec sa noblesse ruinée, sa bourgeoisie corrompue, son peuple misérable sourdement agité. La France s'ossifie; ses jointures grincent. Il ne veut rien voir de cette grâce d'esprit et de mœurs qui para ce déclin de tant d'élégance, rien de toute cette vie légère et délicieuse dont elle mourait. A travers son parfum musqué, il flaire une odeur redoutable, l'odeur populaire qui l'enivre et lui monte aux narines; il a hâte de rentrer dans le grand tumulte révolutionnaire qui gronde déjà en son souvenir.

*
* *

Michelet avait entrepris jadis son *Histoire de la Révolution française* dans un profond trouble d'âme. Il a dit lui-même les circonstances qui le déterminèrent à s'interrompre dans son œuvre. La suite des temps lui était apparue longue. Les grands jours du peuple tardaient. Il voulait les aborder dans toute la fougue et la puissance de son âge mûr : leur donner sa force complète. Il sentait que la vie est fourbe, pleine de surprises et d'imprévu. Un exigeant devoir lui commandait d'agir sans différer. Il obéit.

Nul comme lui n'a senti la Révolution en ses mouvements et ses personnages. Il s'y enivra d'espoir, de colère et de douleur. Le généreux élan des fédérations unit des mains fraternelles; l'héroïque tension de la Convention crispe des poings vengeurs; l'horrible délire de la Terreur aiguise des ongles meurtriers. L'haleine léonine de Danton se mêle à l'aigre souffle de Robespierre; l'écume de Mirabeau à la bave de Marat, la bile au sang, le pus au caillot. L'histoire se fait shakspearienne, elle devient plus dramatique que narrative. Elle bout au chaudron des sorcières. Michelet est au centre

de la ronde frénétique ; sa vue se brouille, une sorte de vertige le saisit. Il agit lui-même, comme en rêve ; il prend part à tout, et nous attire dans sa passion. On est à lui : j'ai porté les armes, gravi la tribune, voté au club. On s'enroue de le lire à voix basse. Le livre fermé, on est pris de fatigue. La pensée bourdonne de tant de voix discordantes, rauques ou fausses, avinées ou doucereuses, éloquentes ou criardes, qui proposent une loi ou demandent une tête. On entend encore le piétinement des journées d'octobre, le tocsin de Varennes, le canon de Verdun, le tambour de Santerre, la charrette de Fouquier-Tinville, la huée des Chouans, le froissement des assignats, le *Ça ira* et la *Marseillaise*, toute la clameur immense de ces années tragiques. Le drame fini, on a des souvenirs de témoin oculaire, une courbature de vie forcenée. Il faut du temps pour se reprendre.

De tout cela résulte à la réflexion que l'histoire organique de la Révolution fut douloureuse et stérile en ses formes diverses, jacobine, hébertienne, etc. Je ne vois que deux belles heures : la Déclaration des Droits, la Patrie en Danger ; un principe, un fait. L'effort civique qui créa, nourrit, maintint les armées, reste admirable. C'est cette tradition militaire que recueillit Bonaparte. La politique de la Révolution, la lutte de partis, fut odieuse, cruelle et tracassière ; ses fils furent tenus par des mains mesquines plus que par le poing populaire. Une bourgeoisie envieuse, sèche et déclamatoire se glissa partout. Michelet dut ressentir une tristesse à voir l'élan national se gâter ainsi, les fortes racines ne porter qu'un fruit malingre, toute cette sève n'aboutir qu'à une fleur entre les doigts de l'avocat d'Arras, la pourpre républicaine finir à l'habit bleu barbeau de Robespierre ou aux linges de baignoire de Marat.

Michelet sait tout cela ; c'est alors qu'il est héroïque en sa foi : il ne sacrifie rien et ne cède pas. Il suffit, à ses yeux, d'avoir participé à la grande époque pour y gagner une sorte d'immunité, de privilège. Si misérables qu'aient été ces hommes, ils font corps avec la nation et, à ce titre, sont sacrés. Il prévoit qu'on les repoussera, les sent le déchet désigné, les algues visqueuses de la tempête, les bêtes difformes de la marée dont le reflux les a laissés sur le sable. Il se

doit à eux. De chacun il veut sauver au moins quelque chose. Il ne les abandonne pas. Il les sait liés à l'idée qu'on se fait de la Révolution, qu'ils la compromettent dans l'avenir, et c'est elle qu'il tient à sauvegarder en eux. Il en dut coûter à son cœur généreux, mais ces tristes ombres le hantent. Elles tendent vers lui leurs mains sanglantes et il les prend entre les siennes.

*
* *

Cette histoire de la Révolution, commencée à Paris en 1843, s'acheva en 1855, près de Nantes, où Michelet s'était retiré après le coup d'État. Le polémiste des *Jésuites*, l'auteur du *Peuple* était suspect au régime nouveau qui lui enleva sa chaire du Collège de France, lui ôta la direction des Archives. L'œuvre, entreprise avec de beaux espoirs, se terminait dans l'amertume des désillusions. Michelet était las des morts et des vivants et se tourna vers la nature. Elle l'accueillait en ce doux paysage des bords de l'Erdre qu'il a si délicieusement décrit, avec ce jardin aux gazons humides où il promenait sa fatigue, ce cèdre vert qu'il entendait gémir au vent pluvieux de Bretagne, cet oiseau qui chantait sous les feuilles, cet insecte qui courait sur l'herbe. Il la retrouva, plus âpre et plus dure, sur la côte ligurienne de Nervi, aux falaises normandes de la Hève, aux rives helvétiques de Clarens, dans la solitude rocheuse de Fontainebleau, au bord de la Gironde, partout grave ou plantureuse, riante ou aride, partout maternelle. Il pénétra, comme il le dit, dans son « unité sainte ». Cet amour de la nature est exalté et presque matériel. Écoutez-le aux eaux d'Acqui, dans le Montferrat, décrire les bains de boue qu'il y prend, plongé à mi-corps dans un « limon onctueux », le visage seul découvert. Il y sent une quiétude tiède, l'idée de la terre à laquelle il s'identifie : « J'étais terre, dit-il, et elle était homme. » Il goûte, à se dissoudre en elle, une sorte de bonheur voluptueux qui l'apaise et le fortifie, corporellement et mentalement. La nature répand en lui sa jeunesse éternelle, et elle le conduit par la main à ses secrets et à ses beautés.

Il les célébra par des livres charmants, profonds et admirables. L'imperceptible y vit à côté du gigantesque, la science

s'y mêle à la rêverie ; l'élément y explique l'animal. L'aile palpite, le bec déchire et construit, l'antenne pressent, la mandibule broie, la nageoire coupe l'eau. L'atome vibre, la matière s'organise ; on assiste aux migrations aériennes et marines, on voit les métamorphoses et les éclosions. L'air s'anime, les eaux se peuplent, transparentes jusqu'au fond, à cet œil divinatoire, à ce mystérieux évocateur de toutes les vies en leurs circonstances minuscules, en leurs péripéties cachées, en leurs associations et leurs rivalités. La mer entrecroise ses courants, la montagne meut ses glaciers ; tout s'attire, s'unit et s'engendre. Ce sont des livres d'amour.

L'amour est répandu dans toute l'œuvre de Michelet : il est partout. Tout s'y rapporte. L'exemple des insectes et des oiseaux instruit sur les fondements de la famille et de la cité. C'est l'amour qui fait les peuples. Michelet l'étudie en son principe et ses effets, dans le couple et dans la foule. Il le traite en des livres à la fois lyriques et précis qui sont en même temps des évangiles et des méthodes, qui contiennent des conseils de vie morale et des recettes de santé. Il est légiste et médecin. Ses préceptes touchent l'âme et la chair en leurs rapports les plus intimes. Nul romanesque ; de la raison et de la prudence ; il se préoccupe moins de passion que d'entente conjugale. Il voit l'éducation de la femme par le mariage. Le mariage est pour lui le nœud vital de la famille, qu'il faut sauvegarder à tout prix, en sa durée et son resserrement.

Des ennemis de la femme et du mariage, il en est un que Michelet distingue entre tous, d'autant plus dangereux qu'il est l'instrument d'une doctrine. C'est le prêtre. Michelet s'est expliqué à fond sur ce sujet, historiquement et pratiquement. Il y a mis tout un livre qui est une de ses œuvres les plus curieuses.

Le prêtre n'est point inerte : il agit. Dépositaire de la vérité, il en est aussi l'outil ; il l'impose et l'insinue. Il est entre Dieu et le monde, et sert l'un au profit de l'autre. Il est une oreille et une bouche : il écoute et il conseille ; il confesse et il dirige. Cette grande affaire de la confession et de la direction préoccupe Michelet ; il en étudie l'action occulte, la tactique séculaire.

C'est par là que le prêtre a une prise directe sur les âmes. La femme y risque plus que l'homme, parce que le prêtre est un homme. Il est le tiers, et il dédouble ce qui ne doit être qu'un. Il est l'ennemi. Je ne veux pas entrer dans ce détail du sombre et terrible tableau qu'a tracé Michelet. Tableau peut-être poussé au noir, mais saisissant, logique, impitoyable, où il y a de la vérité et de la rancune.

Rancune certes contre l'Église, rancune historique et sociale. Michelet rêva trop la Cité des hommes pour souffrir qu'on la subordonnât à la Cité de Dieu. L'œuvre ecclésiastique lui paraît mauvaise et dangereuse, dangereuse par son absorption de la volonté, dangereuse aux individus comme aux États. Il est contre elle avec les philosophes du XVIIIe siècle, avec les protestants des Cévennes, les calvinistes de Genève et les luthériens d'Allemagne, avec les Albigeois et les Vaudois, contre elle à cause des dragonnades, contre elle à cause du Moyen Age, parce qu' « elle ne peut rien pour le monde, étouffe le libre Esprit ».

Sentiment très fort chez Michelet et qui le mène loin, à défendre la Sorcière contre l'Église comme il a défendu la Femme contre le Prêtre. La rôdeuse sinistre de la lande et de la fontaine, la sombre ouvrière de philtres et de maléfices, proscrite et poursuivie, furtive et frénétique, ce visage où le sourire originel grimace en rictus de haine, cette chair que trouble le péché, que mord la flamme des fagots, est, malgré tout, la chair maternelle. Celle qui danse nue au sabbat, célèbre le rite du crapaud et du bouc, baise la fesse du diable, cherche l'herbe suspecte et l'équivoque solanée, celle que pourchasse une justice stupide qui l'écrase du poids de son marteau, la livre aux Sprenger et aux Lancre, la torture d'exorcismes, est encore, et malgré tout, la femme et mérite la pitié. Le Moyen Age lui-même n'est-il pas responsable de la Sorcière? Elle est son produit et son legs, une pustule de sa chair malade; elle est accroupie au bas de sa robe et le mord au talon.

C'est elle qui, par une voie détournée, nous ramène à l'œuvre capitale de Michelet : elle est un rameau puant du grand arbre historique qu'il nourrit de toutes ses sèves, qui domina sa vie. L'histoire ne lâche pas son homme.

Michelet lui resta fidèle. La vieillesse était venue. Avant

de mourir, il écrivit encore les trois volumes qui s'appellent l'*Histoire du XIXe siècle*. Il y voyait la Révolution, soumise au dur génie d'un homme qu'elle avait produit, se prêter à une des plus extraordinaires aventures humaines, aboutir au despotisme impérial, à une stérile grandeur militaire, à la forme emblématique d'un aigle, à son vol brusque, rapide et bref. Napoléon tombé, les destinées nationales pouvaient sembler compromises; elles entraient en pleine réaction monarchique et jésuite. Quelle amertume pour un Michelet, touché ainsi dans sa foi! Si la vue de cette époque était affligeante, celle du présent était sombre aussi. Après 70, il vit la France vaincue et démembrée. Il en souffrait, car il avait souci des choses de la patrie. Il les avait aimées dans le passé et dans le présent. Qui retrouva sait prévoir. Une âme moins énergique et moins féconde se fût usée au spectacle de tant de siècles; la sienne y puisa un infatigable espoir : l'avenir lui apparaissait lumineux de paix et de justice. Il en cherche partout le gage : n'est-il pas dans l'histoire même de l'humanité, dans les vieux mythes de l'Inde et de la Perse, dans les légendes helléniques, au fond de l'antique Égypte? Michelet en suit la filiation séculaire, la clarté diffuse ou éclatante, la persévérance mystérieuse. Ce grand esprit a des ressources d'espérance infinies. C'est en la lumière de cette foi humaine que s'unissent les différences de sa nature prismatique; toutes les couleurs s'y fondent en une blancheur totale; et c'est vêtu de la pure tunique des prophètes qu'il écrit la *Bible de l'humanité*, qu'il rompt le pain du Banquet. Il est alors au plus haut de sa pensée. Je vois un homme au sommet de lui-même.

***

J'ai le sentiment d'avoir suivi assez exactement en ces notes la pente de ce vaste esprit, son trajet, de l'avoir pris, aux racines et conduit aux bifurcations où il se ramifie, mais je ne sais si j'en ai rendu le bruissement orageux et tendre, le murmure sibyllin. J'ai donné sa mesure, mais non toute son ampleur, sa sève, mais non tout son feuillage en ses nuances infinies; et pourtant nulle mémoire n'est plus palpitante en nous que celle de Michelet : lui qui évoqua tant

de vies en est resté vivant à jamais. Jamais, aussi, pareille flamme de passion et d'amour ne brûla plus belle âme; les cendres en sont chaudes encore; la substance spirituelle qui les fournit était riche, variée, immense et forte. On pourrait en décomposer les éléments et en reconstituer le mélange. A quoi bon? J'aurais quelque scrupule à diviser Michelet. J'aime mieux respecter sa diversité vertigineuse : c'est mieux rester dans le caractère de cette grande figure. Elle semble mal faite pour l'immobilité. On hésite à en trop simplifier les traits, à faire avec elle de la sculpture critique. Il faut la suivre en tous ses visages, les noter d'un crayon rapide, d'une brève couleur. J'aimerais avoir son portrait par un Delacroix, comme lui changeant, orageux, mouvementé.

Il y a, en effet, dans cet esprit un mouvement qui mêle tout, y entrecroise les forces, les tresse en une seule qui se dédouble et se multiplie, se disperse et se refait une. Où le saisir autrement qu'au passage? On l'entrevoit, il échappe. Que fut exactement Michelet? On le sent plutôt qu'on ne le définirait. De là, l'attrait singulier de son œuvre. Nulle ne fut menée à un même but par des chemins plus secrets, plus inattendus.

Où le situer au point juste, dans la littérature de son temps? Il confond tous les genres en sa multiple unité. Il résume et devance. Il finit la vieille histoire et inaugure la moderne. Il est le dernier des Tite-Live et le premier des Goncourt. Il est un des centres du siècle; sa spirale spirituelle est une des conques où l'époque s'entend le mieux en son murmure persistant et lointain. Sa pensée battue de mille flots en a retenu l'écho sonore. La vibration humaine s'y continue en ondes magiques. J'ai mis à mon oreille la prodigieuse haliotide. Son bruit m'a enivré. Qui serait insensible à une si vaste, si profonde, si belle rumeur d'âme?

Une critique méticuleuse trouverait à dire de l'œuvre de Michelet. Son Histoire du Moyen âge, si ferme dans son ensemble, pareille, par sa complexité vibrante et aiguë, à la structure des cathédrales dont il évoqua si magnifiquement la végétation populaire, son histoire n'a rien perdu de ses bases, mais les arcs ont fléchi çà et là, un pendentif

s'est brisé, une dalle s'est fendue, une pierre est tombée. Nous admirons encore la ciselure du débris, mais il n'a plus sa place dans le monument. Michelet lui-même a senti ces fissures et en a signalé quelques-unes; mais il savait ce qu'il y a en lui de durable et d'indestructible. On peut l'attaquer par maint endroit, par sa bizarrerie, ses partis pris, ses erreurs. Qu'on cesse, par exemple, de consulter sa *Révolution française* pour y chercher une vue exacte et impartiale des événements et des hommes; la dramatique beauté du récit subsiste. Le réel s'y mêle à l'imaginaire. Bornons-nous à ne voir là qu'un heurt de masques tragiques, un formidable entrelacs de passions et de caractères, et, oubliant que ces masques furent moulés sur des visages vivants, n'en regardons que l'expression humaine et la signification éternelle. Souvenons-nous seulement que l'historien fut un poète.

Un grand poète! il l'est par l'imagination évocatrice, par un don d'images infini, par l'abondance lyrique; et, comme si cette force poétique secrète eût voulu se manifester, elle s'atteste, visible et furtive, mais continuelle, par d'innombrables alexandrins, épars en cette prose mouvante, qui la rythment de leur cadence soudaine, sont comme les algues harmonieuses des vastes remous de ce style ample, mobile, onduleux, enflé de houles, qui écume, se nacre, s'irise, se fonce, et, nourri d'un sel incorruptible, laisse aux oreilles un bruit de tempête et aux lèvres un goût d'énergie et d'ivresse.

Michelet écrit avec génie. Ses prodigieux écarts de pensée se résolvent par des rapprochements inattendus, avec des contacts de mots venus des confins de la langue pour un voisinage soudainement magnifique. Sa langue est classique, fortement constituée, bien en corps, solide au vieux sol latin. Son style use de sa substance naturelle, qui est abondante et saine, sans recourir au néologisme. Comparé aux grands styles français, il s'y égale et en diffère. Il y ajoute quelque chose de congénère et de surprenant. Ce n'est pas la virulence désordonnée d'un Rabelais, ses kyrielles ivres, sa verve plantureuse, sa joie dévergondée, ni la hardiesse magistrale de Ronsard, ni le raccourci dur de Pascal, ni la sobriété juste de La Bruyère, ni le jargon prodigieux de Saint-Simon,

ni la monotonie grandiose de Bossuet. Il a passé par Voltaire et par Montesquieu, croisé Rousseau et Chateaubriand. Il a retrouvé Hugo, dont le gigantesque effort de prosateur boîte d'une antithèse fatigante; la prose de Michelet est mieux équilibrée, de marche plus ferme. Ses ressources sont infinies; il est le plus varié des écrivains. A la plus riche matière verbale, il impose tous les mouvements et tous les rythmes. Il l'étend à la plus large ampleur et la restreint à la plus extrême concision. Il l'étire et la concentre, la coupe en brusques phrases ou la développe en périodes nombreuses, avec un ordre merveilleux, une certitude incomparable, une propriété infaillible. C'est le miracle perpétuel d'une sève inépuisable. Il produit comme la nature, avec une variété savante, une diversité heureuse, une facilité divine.

Ce grand homme fut un homme. Il fut de l'humanité, de son temps, de sa race, de son pays. Il souffrit des passions éternelles et des soucis contemporains. S'il vécut dans le passé, il vécut aussi dans le présent. Son âme, en sa fleur, eut ses racines au cœur même du peuple et de la patrie. Il aima la justice et la vérité, et, comme tout homme, il y mêla la violence et l'erreur. L'amour seul est resté. Ce qu'il y eut de terrestre en lui a disparu; un pur rayonnement entoure sa mémoire. Il est comme ces glaciers des Alpes qui expulsent d'eux-mêmes les corps étrangers pour demeurer en leur pureté naturelle. Leur transparence nourrit des fleuves. Michelet est une des belles sources humaines. Buvons-y l'eau magique, et qu'elle nous fasse entendre, comme à lui et par lui, la voix de l'amour, et distinguer, du haut de la montagne, dans l'air limpide et la terre vivante, le bruit que fait l'aile de l'oiseau ou l'antenne de l'insecte, et percevoir le secret de la vie, à travers le murmure des siècles et la rumeur de la mer.

HENRI DE RÉGNIER

LE TEMPS ET LA VIE[1]

LA FORCE

V

La petite ville alsacienne retentissait de bruits militaires. Le long des rues étroites aux piliers de bois, les dragons menaient jusqu'au Rhin les files de chevaux nus, pour l'ébahissement des filles blondes et ventrues adossées contre les minuscules boutiques. Le vin blanc moussait dans les chopes réciproquement offertes par les mains fraternelles de hauts capitaines en habit vert plastronné de rouge, en culotte de peau jaune, en bottes à l'écuyère. Les crins des casques flottaient sur les bandoulières des gibernes. Derrière les moustaches luisaient les rires. Les éperons et les sabres heurtaient les barreaux des sièges. Floréal parait de corolles neuves les buissons des jardins. Le soleil étincelait contre les ailes des pigeons qui picoraient entre les chariots d'avoine. Au faîte des cheminées, les cigognes veillaient sur une patte, en claquant du bec. Il se pressait par les rues d'innombrables jeunes soldats heureux de leurs guêtres noires et de leurs bonnets à glands

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

jaunes, devant la joie des commères qui remplissaient à la fontaine leurs seaux de bois. Les enclumes des maréchaleries sonnaient de cent coups frappés en plein fer incandescent. Aux fenêtres, des lieutenants s'accoudaient, liseurs d'ouvrages tactiques. En bas, les plantons de l'état-major circulaient avec les registres de la division. Un tumulte de fête dans la lumière du renouveau.

Plumets rouges de l'artillerie montée, colbacks de hussards à galons écarlates, tresses blanches des bonnets à poil, graines secouées des épaulettes, ors des galons aux manches, cuivrures des baudriers jaunes, tout cela s'agitait sur les groupes des camarades se retrouvant à la réunion des brigades, la veille du grand effort. Bernard s'amusa de regarder les conscrits imberbes et piqués de rousseurs, les mufles tannés par tous les soleils sous les favoris des vieux soldats, les profils goguenards, les clins d'œil malins, les trognes rubicondes entre les cadenettes, toute cette cohue de lurons joyeux se prenant les mains, riant aux Alsaciennes, échangeant des jurons, trinquant partout, au fond des cabarets ombreux et sur les disques des tonneaux installés au seuil des auberges.

— Ohé ! les Picards !... Par ici, les Picards. — Te voilà, Ange !... — Eusèbe ! Et ton frère, mon joufflu ?... — T'as laissé Catherine ?... — Un coup de vin, camarade. — Tu sais ? Pied-de-Mouton est ici. — Bah ! — Oui, mon gars, au 4e régiment léger... — Va jusqu'au camp des dragons, tu souhaiteras le bonjour au cousin Élie... — Bagasse ! mon gros, tu veux donc aussi enfiler l'Autrichien ? — Té ! mon bon, chacun sa part de gloire, hé !... — Toi, j'ai vu ta tête au café de la Comédie, à Tours. — Quant à ça, tu ne te trompes point, mon pays ! — Sifflons une pinte de petit suret. — A la santé des Tourangeaux !... — Pourquoi que t'as quitté la boutique ? — Le père était dur. Et puis, pas d'ouvrage. Tous les ateliers ferment, rapport aux émigrés qui sont encore loin et qui ne font plus marcher la vente. — C'est comme chez nous, à Bayonne !... — Et Clairette ? — Ne m'en parle pas, homme dur. L'insensible a fui avec un rival odieux. Je viens chercher dans une mort glorieuse la fin de mes maux. — Parbleu ! fusilier, regarde plutôt le corsage rebondi de cette

belle servante; j'y plongerais bien deux doigts... Oui, ma belle!... Et des reins!... — Du tabac? — Imagine-toi que mon libelle, *le Vieux Jacobin,* s'est vendu tout juste à six exemplaires. Alors je me suis dit : « Pitouët, la foule ne comprendra jamais ton génie politique, mon garçon! » Les créanciers cassaient ma sonnette. Les chiens levaient la patte sur mes bas. Un coup de vent retourna mon parapluie au coin de la rue Vivienne. « Buonaparte étouffe la liberté! » crie dans mes oreilles un sans-culotte qui revenait de Saint-Cloud. Sans logis, muni pour toute fortune de manuscrits qui crevaient les poches de mon habit déteint, je me rappelais la mort de Sénèque. Justement j'avise un gaillard magnifique, gras, rose, doré sur toutes les coutures, et traînant le sabre. La voix intérieure me crie : « Pitouët, tu n'as plus de parapluie; et l'averse dégouline aux cornes de ton chapeau. Deviens général de la République indivisible!... » Le gaillard n'était que fourrier aux dragons. Je l'aborde, lui conte mon cas : deux heures plus tard, je mangeais à la caserne... Paix!... Mon lieutenant!

Bernard répondit au salut militaire. Ce soldat appartenait à son peloton. Il se promit de lui paraître favorable, séduit par la bonne humeur parisienne. Il croyait reconnaître partout des figures aperçues dans les cafés, aux galeries du Palais-Royal. Déçus dans leurs espérances de fortune publique, traqués par la police, congédiés par les administrations, chassés des bureaux, les jacobins faméliques, — folliculaires, commis, garçons de boutique, — affluaient, depuis Brumaire, aux camps. Les grandes villes dégorgeaient leurs éléments d'énergie, forces révolutionnaires désormais hors d'emploi. La vie intense de la nation envahissait les brigades et se mêlait aux vieux soldats de l'an II, enrôlés pour les mêmes raisons. Désespérés, sceptiques et passionnés se ruaient joyeusement à la chance du combat, avides encore de porter au bout de leurs armes l'idée de l'émancipation humaine, et de proclamer les droits de l'homme par la voix du canon.

L'artillerie sonnait parmi cette effervescence de foule. Les prolonges, les fourgons, les pièces attelées traversaient la ville au trot des chevaux disparates obtenus de la réquisition. Cela dérangeait les soldats ahuris devant les chevaliers de pierre enclavés

entre les fenêtres à culs-de-bouteille, et devant les devises d'armoiries gothiques.

Les caisses des tambours luisaient au pied des faisceaux, sur les places. Toutes les provinces de France fraternisaient par vingt accents divers au détour des ruelles, au hasard des rencontres, dans les couplets des chansons picardes, bretonnes et provençales. Un galoubet et un biniou se répondirent de fenêtre à fenêtre. Des haleines sentaient l'ail. Au milieu d'une escouade, deux voltigeurs auvergnats dansèrent la bourrée, poussant du talon le pavé pointu. Leurs bras en l'air effleuraient les plumets rouges des bicornes. Des grenadiers basques tiraient hors du sac des espadrilles afin de délasser leurs chevilles saigneuses. L'odeur de bouillabaisse émanait d'une marmite alsacienne. Les feuillages du faubourg masquaient les enseignes arborant des sentences au-dessus des buveurs en uniformes déboutonnés.

Bernard aborda plusieurs officiers de son régiment. Selon des nouvelles récentes, le général Kray massait les troupes autrichiennes sur la rive droite, et l'on aurait à faire feu, l'eau franchie. Devant eux passèrent des forges de campagne, des fourgons pleins de fers à cheval, de clous pour les besoins de leur brigade. Soudain, sur les chariots de réquisition, il reconnut la marque H signant les sacs de farine blutée aux moulins de son père. A travers les provinces de l'est, les richesses du Nord arrivaient. Toute la terre de la patrie affluait à la suite de ses enfants par delà les frontières. Il espéra que l'un des conducteurs apportait une lettre à son adresse. Mais tous, coiffés du bonnet de fourrure, parlaient le patois de Strasbourg : ils y avaient reçu le chargement parvenu jusqu'à la capitale de l'Alsace au moyen d'autres convois. Les lourds quadriges se succédèrent dans la direction de Bâle. On y transférait les magasins. La lettre H encore marquait le cuir des selles, les paquets d'étrivières, de brides, les collections de havresacs, le poil au dehors, qui comblaient de hautes charrettes ?

Caroline avait-elle compté ces livraisons ? Combien de fois le père aveugle avait-il pesé dans son trébuchet l'or dû au salaire des tanneurs.

Musarder ainsi !... Tous les spectacles attiraient son attention

frivole... Un caractère ne devait-il pas concentrer ses forces au profit de la seule énergie? Il se contraignit à fermer les yeux, car la file des attelages ne discontinuait pas, bouchant la route. Malgré son effort pour réfléchir, il distinguait le passage des tombereaux aux roues tonitruantes, des haquets stridents, des charrettes à foin écrasant les cailloux d'une pression. Et tout s'arrêta, se fixa... Il rouvrit les yeux, voulut comprendre la cause du stationnement, puis remonta la longueur du convoi pour assurer le service d'ordre. A l'arrière-train d'une charrette encroûtée de boue, un pauvre adolescent dormait. Le soleil et la poussière avaient noirci une joue visible entre les bras en oreiller. Sa tignasse pleine de brins de paille retombait jusque sur le jabot sali d'une chemise presque élégante; mais la carmagnole de bure et le pantalon de canevas indiquaient la misère du vagabond... « On dirait les souliers d'Augustin », remarqua Bernard. Il continua sa route, pressé de découvrir son maréchal des logis responsable. Le prompt écoulement des charrois lui incombait: il craignit un retard : le chemin devait être libre de voitures avant minuit, s'ouvrir aux colonnes profondes de la réserve qui déboucheraient par là et franchiraient le Rhin, à l'aube, sur le pont de bateaux jeté en aval.

Le soin de son devoir le retint près d'une heure. Quand il rejoignit le cantonnement, son ordonnance lui remit un papier où il lut : « Augustin ». Comment ! son frère était là ! Il crut aussitôt à la mort du père, à l'incendie des moulins, se rappela le vagabond endormi derrière la charrette, et le vit tout à coup.

— Qu'y a-t-il ?

— Je me suis sauvé de la maison : je ne veux plus être battu. Regarde !

Il montra son oreille droite, détachée de la joue par une plaie.

— Qui t'a fait cela ?

— Le père...

— Entre ici !

Dans la grange, deux soldats ciraient leurs bottes, un sommeillait, un écrivait. A l'abri d'un paravent, Bernard avait son lit de camp et une petite table.

— Comment es-tu venu ?

— Les chariots de fournitures étaient partis la veille : j'ai marché, j'ai couru jusqu'à ce que j'aie pu les rejoindre. Je savais que les sacs arriveraient ici. J'ai vendu mes bons vêtements, j'ai acheté cette défroque : avec les sous de la différence, j'ai mangé...

— Que veux-tu que je fasse de toi ?

— Un soldat aussi.

— Tu as faim ?

— Oh ! oui.

Bernard considéra l'enfant. Ses longs cheveux bouclaient jusqu'au cou. Fiévreusement, il contait les détails de la catastrophe, ses incartades, la fureur du vieux, et la déchirure de son oreille après une scène de colère.

— Tu sens la farine...

— L'odeur de la maison.

— Oui. Mais le parfum aigre du houblon emplit tes cheveux.

— J'ai dormi dans les fossés de l'Artois.

— Ta bouche souffle une haleine de genièvre.

— J'ai bu dans les fermes de Thiérache.

— Je flaire la pomme de pin.

— Nous avons passé la forêt d'Ardennes.

— Ce sont tes mains qui puent le poisson de la sorte ?

— Nous avons pêché au bord de la Moselle.

— Ta carmagnole embaume.

— J'ai cueilli l'aubépine dans les Vosges.

— Qu'as-tu dans tes souliers ?

— Le sable du Rhin.

— Parbleu ! tu sens la terre fraîche.

— Je sens la France ! car de partout elle se lève avec moi.

Plus tard, Augustin énuméra ce qu'il avait côtoyé de bataillons et de cavalerie entre les champs verts, à la porte des auberges, dans la poussière des chemins, sous les ombres des forêts denses. La peau du pays se hérissait d'hommes en marche : tels les poils d'une bête furieuse.

Bernard essaya de renvoyer son frère en Artois. Il épuisa les remontrances, les leçons, les conseils. L'enfant résista.

— Donne-moi une lettre pour le général Moreau.

— Tu ne sais pas monter à cheval.

— Je serai fantassin.

— Tu vas t'ennuyer des mois au dépôt.

— Non : tu prieras, je supplierai. On m'inscrira sur les rôles des compagnies qui s'assemblent.

— Rêveur !

Que l'enfant ne voulût pas retourner chez leur père, il finit par l'admettre. L'indépendance du gamin irritait le vieillard autoritaire ; et on pouvait craindre un malheur entre ces deux êtres colériques.

— Il a tué sa première femme et ma mère. Il ne me tuera pas !

— Pense à la sévérité de Brutus envers ses fils. Ils l'acceptaient, eux, les grands Romains !

— Ils acceptaient, et moi je n'accepte point.

— Orgueilleux !

— As-tu lu Jean-Jacques, Diderot, Volney ?

— J'ai lu Tacite. Je crois que l'individu ne compte pas devant la force de la famille, de la race, de la patrie, de la nation.

— Je crois à la liberté de l'homme, citoyen du monde.

— Suppôt de Gracchus Babeuf !

— Esclave de César !

Le lieutenant haussa les épaules, puis écrivit à des camarades quelques lettres de recommandation.

— Je monte à cheval ce soir. Les ordres m'enjoignent de conduire une reconnaissance sur le territoire ennemi, dès que l'on pourra passer l'eau. Dans deux heures, tu me diras adieu. Tu iras à Bâle. Un ami de Praxi-Blassans s'occupe d'y former un bataillon. Peut-être voudra-t-il te prendre avec lui. De là, tu feras savoir à notre père ta résolution ; et, respectueusement, je te prie, tu lui demanderas... Tu lui demanderas pardon.

L'enfant frappa du pied. Bernard insista, sévère, et obtint la promesse.

— Maintenant lave-toi, et puis nous irons dîner.

Augustin parti, l'aîné admira les lois mystérieuses qui poussaient hors du gîte les fils de France, depuis huit années, et les jetaient, au refrain de *la Marseillaise*, contre le glaive des

rois germains, cette ample famille dont la branche franque avait maintenu sous le joug, dix siècles, le colon latin.

Du seuil de la grange il voyait luire peu à peu, dans la plaine, la multitude des fusils dressés aux bras des bataillons sous la clarté lunaire. Les brigades marchaient au fleuve, obscur entre des berges basses. A la surface des champs, partout, les bataillons paraissaient, innombrables et subits. Les caisses de cuivre brillaient aux hanches des tambours. Un seul pas de trente mille jambes martelait la terre. Les ombres équestres des adjudants-majors volèrent, silencieuses, le long des colonnes. Des essaims de cavalerie accoururent. Des caissons cahotaient par les chemins. Le seul pas retentissait formidable et sourd ; le seul pas de la nation en armes affrontant un destin nouveau.

« César ! » évoqua le lieutenant.

Il s'hallucina volontiers, désireux d'entrevoir les piques des légionnaires, les casques d'airain, les bâtons portant la fiole d'huile, les licteurs, les vexillaires, le manteau du consul. *Consul Romanus !...* Ah ! ce n'était que le Corse dont Aurélie blâmait l'épouse douteuse et les appétits naïfs ; — Aurélie qu'il eût voulu savoir pareille à Lucrèce... Il sourit d'amertume. La barbarie puérile des Francs avait pourri le caractère patricien. Il réfléchit, ne put se résoudre à comparer Octave et Barras. Oh ! quel héroïsme réaliserait son illusion du réveil romain ? Quelles sévérités de la guerre, quels travaux des légions, quel Caton, quel César retremperaient les âmes ?... A la crête mouvante de l'armée, il chercha des aigles.

Jusqu'au loin, tout s'arrêtait. Des feux flambèrent devant les fronts des compagnies. Les bivouacs s'établirent. Les baïonnettes des sentinelles s'isolèrent. Bernard quitta la grange, se mit à cheval, moins pour rejoindre ses soldats que pour mieux voir l'étendue. Il gagna le monticule voisin.

Les eaux bruyaient doucement à travers la campagne dodue. Mille feux s'allumaient à la lisière des bois bleuis par la lune. Des bêtes hennirent. Les falots des pontonniers coururent sur les barques réunies entre les rives. Les marteaux enfonçaient les dernières chevilles ; et, par-dessus la petite cité mal endormie dans le repli du fleuve, une buée rousse recouvrait la rumeur éclose entre les pinacles des églises et les pentes des

toitures. Au delà des eaux, sur les ondulations du sol, s'étalaient d'autres bois, ceux-là, peut-être, où, six mois plus tôt, Bernard avait suivi, hussard, à l'extrême gauche, la retraite de Jourdan.

Sous l'uniforme de dragon, et l'épaulette acquise, allait-il connaître encore la défaite, ou la victoire — ou la mort?

Revenir triomphant, capitaine, près d'Aurélie qui regretterait ses impertinences à l'égard d'un frère illustre; ce fut l'essentiel de sa pensée.

Une barque chargée d'infanterie longea les pontons, atterrit sur l'autre berge, où des feux de bivouac s'allumèrent. Cette troupe formait le soutien de la reconnaissance qu'il mènerait. Deux compagnies françaises passaient depuis le crépuscule. On avait entendu plusieurs coups de carabine. Des patrouilles à cheval avertissaient ainsi les postes impériaux: car leurs têtes de colonnes s'attardaient encore à huit lieues du Rhin, pour masquer la concentration hésitante de leurs forces.

L'angoisse pâlissait un peu la face du jeune brigadier qui vint avertir Bernard. Le pont, déjà, pouvait subir le passage d'un cavalier tenant le cheval par la bride. Un à un, suivraient les autres hommes du détachement.

Bernard rejoignit les vingt dragons qui bouclaient leurs portemanteaux sur les troussequins des selles. Ils faisaient vite, fiévreux; un nouveau coup de carabine roula d'écho en écho, sur la rive allemande.

Le premier homme prêt fut un maréchal des logis du régiment Bourbon-Vendôme, qui s'était battu sous le Bien-Aimé. Il prit l'attitude grave des vieux soldats allant au feu. Sa moustache grisonnante cachait une bouche close. Il flatta son cheval avant de lui faire tenter le premier pas sur les madriers joints au milieu des bateaux en file. L'animal le suivit, attentif à ses sabots. Tous deux se comprenaient.

— Pied-de-Jacinthe, — recommanda Bernard, — dès que tu auras cinq cavaliers avec toi, de l'autre côté, tu en expédieras deux vers l'endroit où l'on tire... Je t'envoie d'abord ceux qui parlent allemand, Closter, Ulbach, Grünbier. Ils doivent trouver aussitôt un chemin à gauche, celui de Mühlenhof. Une maison est à six cents toises de la berge, sur ce chemin. Ils

s'arrêteront là, et placeront deux vedettes. On interrogera les gens sur l'ennemi.

Pied-de-Jacinthe hochait sa vieille tête pour acquiescer. Il continua de maintenir son cheval en équilibre. Les eaux grouillaient autour des bateaux. De leurs lanternes, les pontonniers éclairèrent les poutres où l'homme et la bête persévéraient. Le vent était froid.

— Alsaciens, à vous ! dit Bernard.

Ils s'avancèrent. Les casques ne pouvaient couvrir entièrement ces grands fronts. Les fortes cuisses de ces hommes enflaient leurs culottes de peau ; leur carrure emplissait l'habit vert. Ils s'arrêtèrent ; et leurs fronts se ridaient pendant le discours de Bernard.

— Ulbach, vous interrogerez les habitants de la maison, et vous traduirez leurs paroles au maréchal des logis...

Celui-ci avait de grosses lèvres pâles, de petites moustaches de chanvre, de courts favoris. Il montra l'ivoire de ses dents pour sourire, lorsque Bernard eut déclaré :

— Strasbourg et Colmar vous confient la réputation de leurs patriotes... Allez !...

Ils entraînèrent, tous trois, les alezans, et attendirent leur tour de passage.

— A vous, la Flandre ! Flahaut, Corbehem !

Ils étaient gras de bière ; avec des mines écarlates, de grands nez, des moustaches dures, presque blanches.

— Allons, boyaux-rouges, réveillez-vous !

Ils tentèrent de rire, à cette appellation qu'ils se donnaient entre eux, au pays !

— Vlà la kermesse, mes p'tiots !...

Ils furent contents, et claquèrent les flancs des bêtes.

— Le Parisien ! là... Pitouët !

— Voilà, mon lieutenant !

— A votre rang. Et pas de bruit. Nous ne sommes pas chez Procope ni à la Régence.

— On pose tout de même les pions sur l'échiquier d'Allemagne !

— Chut !... Vous, les vignerons ! Nondain !...

Les Tourangeaux s'approchèrent, sages et silencieux, et continuèrent de lisser avec leurs gants de cuir les poils des

montures. Leurs moustaches brunes sentaient le vin. L'un toussait. Bernard s'informa de sa maladie.

— C'est la fraîcheur de la caverne où la famille habite. L'été on est en sueur quand on rentre des prairies!

— On se réchauffera, Nondain. On fera flamber les fagots bavarois! C'est du bon sapin!... Et puis nous retrouverons au Danube les fleurs de la Loire, les lys!

— Les lys!

Ils se regardèrent avec de l'espoir.

— Marius! Ceux de Provence!... Approchez les chevaux.

Noirs et les traits mobiles, ils chuchotaient:

— En l'an IV, pitchoun, Buonaparte, il a dit à mon parrain: « Marius, sans toi, je ne serais jamais entré à Mantoue... » Et c'était comme le disait le Consul, mon bon!... Sans Marius, mon lieutenant, jamais le Consul ne serait entré à Mantoue!...

Bernard les fit taire. Ils passaient sur l'autre bord, où l'attente dura. Les Tourangeaux se plaignirent du froid. Les Flamands voulurent boire. Pitouët égaya trop le détachement avec ses calembours.

— Silence dans le rang! cria Bernard.

Les Bretons somnolaient, taciturnes, piqués de rousseur, la figure sale.

— Allongez vos étrivières, Yvon!... Essuyez votre nez, Tréheuc, sale cavalier!... Eh bien, les Gascons!... Brigadier Cahujac, vos hommes sont tous là?... Oui. Vous dépasserez les Alsaciens; et vous reconnaîtrez la route de Mühlenhof, plus loin que la maison... Dragons!...

Quinze, à la tête de leurs chevaux, ils se raidirent, la tête haute sous le casque, et bombant de mêmes poitrines plastronnées d'amarante, unissant les talons des mêmes bottes à l'écuyère un peu boueuses.

Derrière leur rang et le fleuve, Héricourt aperçut les feux de bivouac regardant la forêt germanique, de toutes les collines françaises, au bord de tous les bois, de toutes les routes et des eaux. La Gaule accroupie dans l'ombre, prête à bondir, guettait l'Europe.

Il en ressentit une émotion. Il ne put la contenir:

— Soldats! vous foulez, à cette heure, le sol de l'empire où

s'arment les ennemis de la liberté pour rétablir la tyrannie que vos bras ont abattue. A partir de cet instant, vous n'êtes plus des laboureurs, des marchands, des commis, des fils, des époux, des pères. Vous êtes mieux. Je vous vois géants! Chacun est la Nation, la République, la France, qui porte au monde la liberté. Agissez donc en héros, et non plus en hommes!... Vive la Nation!

Comme d'une seule bouche, ils répétèrent ce cri, en tendant le cou pour grandir.

Alors, du pont, puis de tous les bivouacs, le même cri propagé jaillit en une clameur qui couvrit les voix des eaux et du vent, qui fit trembler les étoiles. La France rugissait; et la clameur finit par un coup de canon qui tonna dans le lointain, à l'est. A l'aile droite. le corps du général Lecourbe attaquait l'Autriche.

VI

« Pour l'officier sur Schoppfheim. — *Si M. le lieutenant Héricourt arrive jusqu'à Schoppfheim, il s'assurera si tous les ponts ont été coupés, si les ennemis ont passé dans la ville. Il enverra un sous-officier rendre compte au général Moreau de tout ce qu'il aura appris. Il enverra en même temps le maître de poste, ainsi que les lettres et paquets. Jusqu'à cet endroit, il marchera avec précaution, et, s'il rencontre des partis ennemis, il les sommera, au nom de la République, de se rendre. M. le lieutenant prendra tous les renseignements possibles sur la marche des ennemis, sur leur force et sur la direction qu'ils ont pu tenir. Il aura soin de demander s'ils appartiennent au corps du général Kray. Si le lieutenant Héricourt rencontre l'ennemi ou s'il a des renseignements importants, il enverra en toute hâte prévenir le quartier général. Sa reconnaissance sur Schoppfheim étant finie, l'officier viendra rejoindre son régiment qui se dirige sur Waldshut et Engen.* »

En relisant cet ordre, Bernard se répéta qu'il n'avait rien omis de son devoir. Les vingt-cinq dragons étaient réunis hors la ville traversée. Il ne voulut pas apercevoir les deux

volailles pendues par les pattes à l'arçon de Pitouët, ni apprendre pourquoi des gens montraient le poing à Marius, en consolant une grosse fille échevelée, débraillée, qui rentrait dans sa maison. Parmi les sacs juchés en une carriole à deux chevaux, le maître de poste attendait le signal du départ, Pied-de-Jacinthe le surveillait, rassemblait ses rênes. Nondain toussa. Corbehem, à moitié ivre, dormait en selle. Yvon et Tréheuc mâchonnaient du lard cru ; leurs mains crasseuses en tenaient les tranches avec le cuir des brides. Les Alsaciens fumaient leurs pipes, en rêvant. Flahaut, les doigts dans la poche de sa culotte, comptait sournoisement des monnaies mal acquises. Le détachement se préparait à la marche.

Une brise retroussa les brins épars des crinières pendues aux casques. Héricourt ne lâchait pas le papier de l'état-major, couvert d'une écriture lourde dont les éclaboussures tachaient la pâte bleuâtre. Pied-de-Jacinthe tendait l'oreille.

— Tu diras que le 7 floréal, dix chevau-légers du général Kray ont poussé jusqu'ici, qu'ils laissent les ponts intacts ; que le maître de poste avait caché un sac de dépêches italiennes ; que l'ennemi arriva le 7, pour repartir le 8 à trois heures du matin, qu'on n'en a point vu depuis, mais que les têtes de colonnes autrichiennes marchèrent, cette nuit-là, en vue d'empêcher, sans doute, le passage du Rhin. Elles ont changé de direction, quand les chevau-légers leur eurent signalé nos postes d'infanterie, sur la rive allemande.

Pied-de-Jacinthe compta sur ses doigts le nombre de choses à noter.

Comme des plis pénibles se formaient au front du vieux soldat, Bernard crut préférable d'écrire. Dans son calepin, présent d'Aurélie, il gardait une plume d'oie court taillée, une fiole d'encre plate sous étui de maroquin. Il rédigea son message contre le bois d'une porte avant de se remettre en selle. Il y apporta du soin, car il voulait obtenir que Moreau le prît à l'état-major. Mais Bonaparte faisait agir des influences avec le dessein d'imposer au général ses créatures de l'armée d'Italie : afin d'éviter certains conflits, Moreau avait prescrit à Bernard Héricourt de rester dans la brigade ; toutefois il lui confiait la mission déterminée de reconnaître le pays à l'extrême gauche du corps, et d'adresser directe-

ment ses rapports au chef de l'armée. D'abord dépité, Bernard n'avait pas tardé à comprendre que son colonel, averti par l'état-major, lui laisserait l'initiative entière.

Depuis, c'était la peur de mal remplir sa charge. Les autres officiers de sa brigade l'isolaient en extrême pointe. On se faisait un malin plaisir de l'abandonner à lui-même, dût-il se voir enlever avec son détachement par les coureurs ennemis. L'ironique jalousie des supérieurs le vouait à ce destin. Se plaindre? Il se fût par là reconnu lui-même incapable du rôle. Il dut constamment expédier des cavaliers à la recherche des pelotons qui se dérobaient pour ne pas soutenir ses reconnaissances.

Il hésita, contre le battant de la porte peinte en rouge, à confesser dans cette lettre tant de craintes. Des larmes noyèrent ses yeux de vingt ans... Les hommes!... Lorsqu'il revenait au bivouac, n'entendait-il pas les capitaines furieux grogner derrière lui, le traiter de blanc-bec et de « protégé des dames »?... Aurélie, la petite merveilleuse au zézaiement ridicule, intriguait donc pour qu'il obtînt l'occasion de briller? Cela se révélait à Bernard, jusqu'alors naïvement persuadé que son caractère et son travail seuls lui valaient de la faveur.

En piaffant, le cheval de Pied-de-Jacinthe lui rappela l'exemple du vieux soldat résigné, aux gros yeux bleus et aux favoris plats. Bernard remit le billet militaire, sans y ajouter aucune allusion. Les chevaux de poste agitèrent leurs grelots sous le fouet. Le paysan blêmit à la vue du gros pistolet que le maréchal des logis avait extrait de sa fonte. Et tout s'ébranla par un joli chemin creux fleuri de printemps matinal...

La Forêt-Noire allongeait, jusque dans le pays de Brisgau, ses bois de hêtres et de chênes, ses interminables colonnades de sapins. Les chevaux parcouraient à la file les descentes herbues. Fredonnant des chansons provençales, Marius roulait des yeux humides vers la visière de son casque, et sa main brune, étendue, caressait l'odeur suave de l'air. Les Bretons écoutaient, peureux de leurs bêtes, au moindre écart. Pour sa jument grisonne, Pitouët ne cessa de tenir des discours jacobins qui flétrissaient Brumaire :

— Va, va, ma grosse! comme Caligula, je te fais consul! Tu vaux l'autre.

Il la félicitait de ne point avoir tiré dans Paris la calèche des triumvirs, et, pour sa récompense, lui tressait les crins coquettement. Par bandes, les mésanges jaillissaient des aubépines. Les sabots des chevaux foulaient les bruyères roses, et leurs queues balayaient les insectes effleurant leurs croupes. Épanouies entre les mailles de cuivre de la jugulaire, les joues de Corbehem s'enluminaient davantage. Il soufflait au large, vers la fin des perspectives forestières ouvertes sur des campagnes riches de verdures pâles et de vignobles... A travers ce pays, démontrait le lieutenant, on gagnerait le Danube, si les Impériaux cédaient près de Stockach, où il avait combattu sans bonheur l'année précédente. Et, par la vallée du fleuve, l'armée forçant les villes, franchissant les bois, passant les rivières, atteindrait la puissance autrichienne au cœur.

Il s'obligeait à ces leçons de stratégie pendant la route. Il expliquait l'avantage des positions, la raison de leurs courses et comment ils éclairaient la marche de l'infanterie, à gauche. Telle la main d'un grand corps aveugle, ils tâtaient le pays en tous sens, pour avertir des obstacles, des embûches, du péril. Héricourt tâchait d'instruire ses cavaliers sur la gloire de se sentir l'âme de trente mille hommes.

Ils l'écoutaient peu. Cela renforçait la tristesse de l'officier. Pareils aux Alsaciens, la plupart jouissaient simplement de dominer à cheval les piétons, de terroriser les fillettes allemandes au seuil des maisons de bois; de savoir leurs bras capables de triomphe et de meurtre. Certains, comme Marius, comme les Gascons, ajoutaient la satisfaction de briller par le casque et de tordre leurs moustaches effilées. Bretons et Tourangeaux, résignés à la tâche, allaient, l'âme béante, soucieux d'éviter la punition, de faire le moindre astiquage, de découvrir du lard ou des noix, de dormir en pleine paille fraîche, sans la corvée des vedettes, à l'image du bétail. Pitouët eût voulu que la précellence de son esprit étonnât le lieutenant et lui attirât des faveurs... Nul d'entre eux ne paraissait lâche, cependant. Depuis des jours, ils disaient prendre leur parti du hasard, et ne pas trop craindre la mort, où ils entrevoyaient la fin des ennuis, quelque gloire. Surtout ils s'avouaient contents de ne plus ressentir l'inquiétude

quotidienne : le chef pensait à leur place ; ils n'avaient plus à prévoir le chômage, ni la faim solitaire dans le galetas du pauvre. On pourvoyait à leur vêtement, à leur manger. Ils ne luttaient plus d'heure en heure pour la conquête du salaire dérisoire. Et cela donnait une aise nouvelle aux conscrits. Entre eux, ils discutaient fréquemment les mérites de leurs races diverses.

— A preuve, — opinait Tréheuc, — que le général Moreau est de Morlaix, en Finistère, d'où je me porte natif.

— Peuh ! — revendiquaient les Alsaciens, — il y a dans l'armée trois généraux qui sont nos pays : le citoyen Richepanse, de Metz ; le citoyen Molitor, de Hayange en Moselle ; le citoyen Ney, de Sarrelouis... Sans compter le général Lecourbe, du Jura. Nos cousins vous commandent.

— Le général Vandamme, au corps de Lecourbe, vient de Cassel en Flandre, pays de mon oncle, — dit Flahaut. — J'ai un cousin dans la puissance.

— C'est tout de même ceux de Lorraine et d'Alsace qui sont à la hauteur !

— Le marquis de Grouchy et le comte Decaen, nos ci-devant seigneurs, commandent aussi ! — protestèrent des Normands. — Mais ceux du Midi, et les Parisiens, ça vaut pas grand'chose !

— Les Parisiens ont trop de vices.

— Ingrat, ils enfantèrent la liberté !

— En même temps que ces Marseillais dont tu répètes le chant, pitchoun !

— Et que les Girondins morts pour la vertu !

— Vive la Nation ! Tous les morceaux en sont bons !

Corbehem se flattait d'offrir par ce cri conciliant un prétexte pour trinquer avec la bière badoise.

Ainsi, plusieurs jours, ils allèrent par les routes des forêts. Les pommes de pin roulaient sous les pas des bêtes. Les bûcherons donnèrent du fromage dans la salle obscure des chalets. On écoutait bruire les petites sources. On admirait les horloges de bois en vente chez tous les paysans à pipes de porcelaine : de minuscules personnages sortaient sur des balcons ajourés au couteau, lorsque sonnaient les heures ; ce qui émerveilla les Bretons plantés

devant le miracle, leurs grands sabres pendus derrière les bottes, sous les basques de l'habit vert.

Les chevaux burent dans les auges de granit où les lavandières cessaient un instant de rincer le linge, tandis qu'Ulbach, leur montrant sa denture, les interrogeait. On commença de craindre l'ennemi. Le détachement cerna les villages avant d'y pénétrer. Marius chanta moins. Les Gascons ne bavardaient plus, flanquant la colonne, assez loin sur la droite, sur la gauche, au sommet des crêtes, explorant les rideaux de chênes capables d'abriter les tireurs autrichiens.

Le sixième jour, à midi, Pitouët, ayant poussé le galop de sa jument jacobine vers un hameau où il pensait boire du vin blanc, faillit heurter au détour d'une ruelle un haut cheval rouge qui supportait un gaillard vert, plastronné d'orange, et coiffé d'un schapska. Entre le schapska et le plastron, il y avait une figure rousse, étonnée, balbutiante. Pitouët chercha dans sa mémoire à quel corps de la République pouvait bien appartenir le quidam. Au bout d'une seconde seulement, il imagina que l'intrus devait être l'ennemi. D'abord ils s'ahurirent l'un l'autre ; et puis, d'un silencieux, mais commun accord, ils tournèrent bride, chacun, et piquèrent des deux, sans demander leur reste. Pitouët dégaina cependant; et, comme il n'entendit point claquer de pistolet, ni bondir de galop, il se retourna. En tabliers de coton rouge, des paysannes craintives regardaient, par une grande porte entr'ouverte. Pitouët se rappela qu'il représentait la Nation. Il appuya sur la bride et revint au pas, en armant sa carabine. Le cœur lui sautait dans son habit, la sueur lui coulait du casque. Héroïque, il arrêta sa monture; mais sa voix morte ne réussit pas à questionner les femmes aux corsets de toile bise. « Pitouët, se dit-il, reste là. Tu dois à ta dignité de mourir en Romain... » Il attendit le retour du quidam au schapska et à la lance. Ses pieds tremblèrent sur les étriers. Il envia le calme de la jument qui, paisible, secouait les mouches en remuant tour à tour les quatre jambes.

C'était un délicieux hameau, fait de cinq maisons en terre blonde, à chevelures de chaume, à volets bruns, à balcons de bois. Sous les escaliers extérieurs pendaient des cages où roucoulaient d'aimables tourterelles. Une herse gisait à la

droite du chemin gras, creusé d'ornières. Les feuilles se jouaient du soleil et du vent. Quelques poules vaquaient à leurs affaires, la patte prudente. Pitouët constata nettement ces choses. Il s'affermit dans une pose noble, les brides au coude gauche, la carabine en travers, le sabre suspendu par la dragonne à son poignet. Il prêta l'oreille. Les jacasseries des oiseaux amoureux couvraient tous les bruits. « Attendons ! » se conseilla Pitouët, redevenu peu à peu lui-même et prêt à rire de la double fugue en sens inverse qui avait éloigné les adversaires. On l'appela. Pied-de-Jacinthe rassemblait sa troupe. Le vieux soldat avançait doucement :

— Toi aussi, tu l'as vu, le b...! Réponds!... Ah! tu as perdu la langue, mon garçon. Donc tu l'as vu. Je connais ça. Dans deux ou trois jours, tu sauras que l'on ne se fait pas de mal entre éclaireurs, si l'on s'aperçoit seul à seul, ou deux contre deux. A quoi servirait de combattre?... alors... Faut boire un coup, ça te rendra la langue... *Frauen! Weiss wein? Geben Sie mir, bitte...* » Avec des yeux d'épouvante, les femmes apportèrent du vin. Elles s'empressaient, pâles, pour essuyer les verres. Pied-de-Jacinthe empoigna la bouteille et la tendit à son soldat.

— Rengaine ton sabre, et enfile-toi ce liquide!... Là!... *Danke!* C'est la Nation qui paye. J'écrirai au citoyen Premier Consul qu'il envoie acquitter le mémoire... En avant, Pitouët!... Surtout ne casse pas la fiole; et qu'il en reste pour ton supérieur !

A la sortie du hameau, passé quelques arbres, ils reconnurent les Bretons, à droite; les Alsaciens, à gauche, — et Pitouët retrouva ses mots.

La chevauchée quitta la forêt, se réunit sur un plateau. Les pentes boisées continuaient de descendre jusqu'à la rivière, au fond du terrain, près d'une petite ville tout en tuiles brunes. Ses fumées montaient dans le soleil. Bernard imagina que l'ennemi devait couvrir la place. Souhaitant l'appui de l'escadron, il envoya Marius et quatre Marseillais afin de reprendre contact. La ville, étendue dans le ravin, semblait pacifique. A l'ombre de la colline, les verdures d'une promenade publique étaient retroussées par le vent. Bernard se remémora les règles des traités mili-

taires sur la reconnaissance des places. Il jugea bon de pousser jusqu'à ce jardin, derrière lequel une esplanade pouvait servir de champ à un parti de cavaliers. Ainsi, l'on déborderait cette position par la droite.

Qui envoyer? les plus lestes!...

— Cahujac! Les Gascons!...

Héricourt expliqua son dessein. Le petit homme au teint brûlé, à l'haleine forte, devança la fin du discours et l'acheva. Son bras vif enserra dans un geste les maisons, la promenade, la rivière et les montagnes.

— Si tu rencontres l'ennemi, brigadier... recommanda Bernard.

— Je l'enfonce, té!

— Si tu peux.

— Bagasse! si je peux? Si je veux!... Pour mon escouade! Dragons, à gauche! En file... Au trot... Maarche!... Oui, mon lieutenant... Compris... Compris.

Les cinq drôles s'éloignèrent vite, sans vouloir entendre davantage. Déjà ils décrochaient de la bandoulière leur mousqueton, et mettaient la main aux yeux, méprisant d'invisibles adversaires. Bernard les suivit de toute son attention. C'était son premier acte d'officier, la reconnaissance de cette ville où l'infanterie de la division comptait rafraîchir. Il importait qu'il nettoyât les abords, et que l'escadron s'y pût établir. Son régiment devait être parvenu derrière lui, afin de garnir la crête ouest du val, où afflueraient bientôt les fantassins. Depuis vingt-quatre heures, on entendait par moments des feux de file découdre l'air. Pour passer l'Alb, il avait fallu tirer le canon. Sans la voir, il sentit que l'armée entière, se concentrant par les vallées des ruisseaux, les routes, les pentes, les flancs des forêts, allait au nord-est, vers les lignes montueuses d'Engen à Stockach, défenses naturelles qui fermaient le bassin du Danube. Certes des colonnes s'allongeaient sous les bois, débouchaient des villages entrevus à l'horizon. Bernard traînait aux sabots de son cheval la Nation en marche. Il se devina le pivot de l'aile gauche enveloppante, qui rabattrait sur la droite de Lecourbe les Impériaux, attaqués de front par Moreau et les forces du centre : régiments à l'assaut, escadrons à la charge, batteries accourues, toutes

forces précises... A défaut du regard impuissant, il imaginait les actes des Gascons disparus au coin des hêtres.

Cahujac évitait les souches abattues. Des excréments humains, des traces de feu, des épluchures, des semelles arrachées lui prouvèrent le récent abandon d'un camp. Il fallait que les troupes autrichiennes fussent nombreuses pour s'être cantonnées ainsi, hors la ville. Il avertit ses Gascons, qui modérèrent l'allure de leurs bêtes et se concertèrent. Ils n'admirent point la prudence du brigadier.

Leurs yeux actifs s'excitaient, leurs paroles renchérissaient sur la bravoure. Mais ils finirent par se reprocher les uns aux autres des faiblesses anciennes, pour ne pas écouter les avis des prudents.

— Sais-tu, si on ne nous guette pas, dans le bois? — D'abord Gouvion-Saint-Cyr descend vers nous du Nord. — Oui, le lieutenant a des ordres pour toucher sa droite. — Ces brigands-là seuls nous séparent de lui. — Brigadier, laisse-nous entrer là-dessous, à deux, pour voir. — Et si on nous déborde? — Faut pas avoir peur. — Le peloton soutient. — Toi, mon bon, reste ici, pour communiquer. — Alors, quoi? je suis un propre à rien? — Bon sang, de bon sang! je te commande! — Ils peuvent monter par le ravin, là. — Ou glisser à travers le buisson! — Hé! puisque le peloton nous soutient!... — Et Gouvion Saint-Cyr, avec ses vingt-cinq mille hommes, qui sort de la Forêt-Noire, sur notre gauche! — Et Sainte-Suzanne, derrière lui, avec vingt mille encore! — Et Moreau qui nous appuie sur la droite! — Moi, mon bon, je me sens trente mille!... — Va, va, notre général Richepanse ne nous laissera pas dans la mélasse. C'est un Lorrain. Les Lorrains et les Gascons, ça fait la paire. — Allons, qui avance? — Silence, toi!... A Landrecies, tu as manqué de nous faire prendre par les Autrichiens de Clairfayt, en gueulant comme ça! — Ça m'a rapporté un coup de feu à la cuisse. — Dans les Hollandes, sous Pichegru, nous avons enlevé, la nuit, tout un bataillon batave, parce que les sentinelles éternuaient. — Chut! — Motus! — En voilà qui galopent. — Où ça? — La carabine! — Chut! — La carabine! — Gare à ta giberne! — Attention! — Au bois! — Il y a trois chevaux.

Ils s'abritèrent; ils se regardaient en faisant les braves.

— Bon, murmura Cahujac, ils nous arrivent : faut un prisonnier pour les nouvelles !... Attention !... Ce n'est plus l'heure de penser à sa bonne Catherine !... Quand je sifflerai, nous foncerons !

Ils haletèrent. Leurs genoux serraient les flancs des bêtes.

— Les sabres ! chuchota Cahujac.

A ce moment, les chevau-légers s'engagèrent entre les arbres. Leurs montures les secouaient.

Sous leurs schapskas écarlates, ils montraient des figures anxieuses, des yeux clignés, des bouches bées. De grandes lances à flamme jaune gênaient leurs mains. Au trot dur de leurs bêtes, ils approchaient. On put compter les boutons dans la bande des culottes vertes. Une lance s'embarrassa parmi les branchages. Ils crièrent des jurons allemands, et, comme la flamme jaune se déchirait aux aiguilles du sapin, les deux autres cavaliers se retournèrent, tirant sur les brides. Cahujac siffla.

Cris... Injures... Et, les bêtes caracolèrent, aux piqûres furieuses des éperons. Cahujac pointa dans le plastron amarante de l'homme qui avait le poing retenu par les lanières de la lance empêtrée : le chevau-léger, tout de suite, expira, toussant la vie. Il resta suspendu à sa lance et au sapin; la tête pencha contre l'épaule. Son cheval, docile, ne bougeait pas. Pour une entaille à la croupe, un alezan rendu fou emporta son grand cavalier dont les branchettes basses arrachèrent le visage, malgré qu'il se vautrât sur la crinière afin d'éviter le sabre d'un Gascon à la poursuite. Celui-ci n'entendit pas les cris des camarades, et la lance du troisième chevau-léger lui pénétra dans la nuque avec la moitié de la banderole jaune. Aussi le grand échappa, et le Gascon, enlevé des étriers par le coup de lance, lâcha son sabre, tomba, gardant au cou le fer de la hampe rompue. Mais les dragons éperonnèrent leurs bêtes. Le chevau-léger franchit un buisson. Les dragons sautèrent après lui. Personne ne cria plus. On râlait ; les fourreaux dansaient en éraflant les troncs d'arbre. Cahujac, d'un revers de sabre, tailla la giberne du fuyard, qui jeta sa hampe brisée, dégaina malaisément. Or un cadet de Bergerac, qui avait le meilleur cheval, lui parvint au flanc. Son barbe,

entraîné par l'exemple, rivalisait, les naseaux sur la croupe du hongrois.

— Cadet, cria Cahujac, hardi!

Alors le cadet présenta le casque au coup probable du chevau-léger. Soucieux de ne pas abîmer l'animal de prise, il ne frappait point, le sabre prêt à la parade. Ce fut un instant de course passionnante. Les joues du cadet se colorèrent. Il rit presque, car le chevau-léger, occupé surtout de sa vitesse, et redoutant les représailles de quatre hommes qu'il entendait le rejoindre, ne menaçait plus. Soudain, par delà les arbres, on reconnut les crinières et les carabines d'autres dragons. Le fuyard leva la main, jeta son sabre, et tira les rènes. Il se rendit au cadet de Bergerac, qui, le feu sur les joues, les yeux joyeux, criait à tue-tête :

— Je l'ai! je l'ai!

Marius était là, entre des Marseillais. On déboucha dans le chemin.

— Troun de l'air! Mon garçon, tu tireras bien trente écus de la bête, et l'homme te vaut les galons.

Chacun souffla. Les chevaux écumaient. Les figures saignaient. Les épines et les ramilles avaient fouetté les visages des coureurs. Blond, gras, le chevau-léger ne parut point autrement contrit.

— Malin! lui dit Marius, tu ne risqueras pas ta peau avant la fin de la guerre. On va t'envoyer au chaud.

Incapable de comprendre, l'Autrichien déboucha sa gourde et offrit du genièvre aux dragons, avec un bon rire.

Au retour, ils aperçurent le mort toujours suspendu par sa lance au sapin. Le sang de la bouche béante rougissait le drap vert d'une manche. Sans faire chanceler le cadavre en selle, le cheval broutait les jeunes pousses de l'arbre. On retrouva, débarrassé de son habit, de son casque, assis à terre, le dragon atteint. De lourdes larmes ruisselaient au long de sa figure adolescente. Il fermait la plaie avec ses doigts. On déchira sa chemise pour un bandage, on le hissa sur la selle. Après, on repartit au pas. Cahujac et le cadet coururent devant, le prisonnier entre eux. De lui, Bernard sut que la ville était pleine de troupes dissimulées dans les jardins et la promenade publique. Presque aussitôt, le soleil

pénétra l'ombre qui obscurcissait les verdures du val. Il éclaira les feuilles. Il dora la terre. Il étincela contre des métaux alignés. Bernard reconnut que c'étaient les fusils des soldats en bataille. Heureusement, Marius avait rétabli le contact avec l'escadron, qui arrivait au trot.

En tête galopait le colonel. Suivi du prisonnier, Bernard Héricourt fut au-devant. Son orgueil craignit un blâme du supérieur, gros homme de quarante-cinq ans, ancien écuyer du duc de Luxembourg, et qui, lors du 10 juin, avait conduit les sans-culottes à l'hôtel de son maître, afin de recueillir la correspondance. La Convention l'avait récompensé en le nommant officier de remonte. Il avait gagné ses grades ensuite dans les Flandres et dans les Hollandes, en sabrant. Il lisait difficilement. Sa haine des royalistes lui avait valu de la faveur, non moins que sa bravoure contre leurs alliés.

— Eh bien ! monsieur, cria-t-il de loin.

Et il frappait sa cuisse de son gant lourd.

Le lieutenant parla.

— Plus haut, monsieur ! Plus haut ! Je n'entends pas !...

Bernard haussa la voix, fièrement.

— Bien !... Bien ! dit le gros homme. D'ailleurs, vous êtes, je pense, plus que moi, le maître du régiment. Que devons-nous faire ?

— Mon colonel...

— Moi, je chargerais cette canaille...

Il désigna la ville encaissée dans le ravin, au bas des pentes. Bernard tenta de l'éclairer sur la folie d'une telle manœuvre.

— Monsieur, je dois toucher aujourd'hui la droite du général Gouvion Saint-Cyr. Je connais mes ordres, s'il vous plaît. Cette bicoque fait obstacle : il faut l'enlever.

— Notre prisonnier appartient au petit corps qui défendait avant-hier le passage de l'Alb. Ce corps a usé d'artillerie.

— Monsieur... Je me f... de leur artillerie, moi ! Il est onze heures. Avant cinq heures, je dois avoir pris contact avec les flanqueurs du général Gouvion Saint-Cyr. A deux heures, nous déboucherons au nord de la vallée... Capitaine, va reconnaître le terrain. Le régiment marchera en colonne, par pelotons... Une fois en bas... on se formera en bataille

devant les prés, où tu aperçois de l'infanterie... Monsieur, rejoignez votre escadron.

La fureur gonflait les veines de sa face. A la fin des phrases, il claquait sa culotte de peau, sa large cuisse.

Bernard Héricourt revint jusqu'à son peloton et transmit le commandement à Pied-de-Jacinthe. Pourquoi le colonel le haïssait-il ?

Ce fut un moment pénible. Il se crut abandonné du monde ; et le désastre anéantirait, en outre, son régiment !... Mourrait-il ? Irait-il, captif, périr d'ennui dans une forteresse des monts Carpathes, après les marches indéfinies sous les quolibets allemands des villageois ?... Et ses hommes, de quelle façon le jugeraient-ils, ayant écouté les paroles du colonel qui, pour un peu, eût qualifié de couardise la prudence. Héricourt n'osa plus voir ses Gascons, ni leurs figures égratignées, ni ce blessé pâlissant sur ses cravates de toiles rougies, à chaque pas de sa monture.

L'esprit du lieutenant ricanait, ironique. Aurélie était l'amitié ! Zulma, l'amour ! Bonaparte, la gloire ! — Pitouët injuria « le nouveau Cromwell », dans un discours tenu à sa jument jacobine. — La gloire, qui allait finir dans la défaite du régiment éclairé par leurs soins !... Le caractère !... Scipion ! Marius ! César ! Les aigles !... Où sa grandeur, en cet instant ? Il s'interrogea. Sa grandeur était de subir le sort, résigné, sans murmure, sans violence. Il se vit comme une ruine que les vents assaillent. Et dans cette ruine, un barde solitaire touchait la harpe en chantant sa faiblesse pitoyable.

Néanmoins, le colonel, cette brute, n'avait point lu cent livres qui enseignent la guerre. Des bassesses et des trahisons civiles l'imposaient comme chef à Bernard Héricourt, qui portait en soi la faculté de vaincre... Crier aux soldats l'injustice, les prendre à témoin, supprimer l'imbécile, et préparer, en dépit de tout, la victoire de la Nation ?... Il méprisa la nuque épaisse de l'ancien postillon et ses gestes grossiers. Il se surprit à frapper du poing son cheval pour une désobéissance futile... Enfoncer sa lame dans cette nuque épaisse, débordant le col écarlate de l'uniforme..., ah !...

La colonne suivait son chemin à travers bois. La poussière s'élevait du sol, saupoudrait les habits verts, le poil des mon-

tures, le cirage des bottes. Le silence des hommes devint solennel. Chacun, à part soi, redoutait la terreur prochaine du combat. Aux cimiers trop droits, aux crinières trop raides, à l'attention qui évitait toute faute minime dans la conduite des bêtes, Bernard devina cette angoisse. Les soldats réunissaient le total des chances possibles en exécutant avec scrupule les prescriptions réglementaires. Ils corrigeaient l'emmêlement des brides. Ils lâchaient aussi le bouton de veste qui gênerait l'aise du bras. Plusieurs raccourcissaient les étrivières, afin de s'appuyer sur un piédestal solide pour le geste de mort. Les Gascons seuls bavardaient encore, cherchaient à voir, par le travers des files, le bout de la route et le hasard. Les Alsaciens tâchaient de grandir en se redressant. Ceux de Marseille, au contraire, se ramassaient déjà, prudents, à l'abri des encolures. De toute l'inquiétude de leur œil bleuâtre, les Bretons questionnaient les figures des chefs, des camarades, comme si l'on pouvait leur dire le destin. Solides, les Flamands affermissaient leur assiette en selle, et prenaient une attitude de colère grave. Les Tourangeaux tâchaient de ne rien savoir, la tête basse, les yeux clos, déjà prêts à s'endormir du sommeil définitif, tout accepté. Bon chien de troupeau, Pied-de-Jacinthe vérifiait si les mousquetons se décrocheraient facilement, si les sangles ne glisseraient point. Les rides plissant sa vieille figure aux favoris gris, il côtoyait le peloton, sans hâte, sans paresse, méthodique, puis vint trotter à la droite du Parisien, qu'il chérissait, lui donna des conseils, mal entendus par l'homme nerveux, blanc déjà comme la craie, et que son col étrangla.

Un commandement, deux, dix, se répétant au long de la route; et, pareils aux leviers d'une mécanique immense, les escadrons évoluèrent sur le pivot du centre.

On galopa derrière le premier, une ligne faite de crinières noires, de gibernes dorées, de portemanteaux bouclés, de croupes animales. Les fourreaux de sabre sonnaient. Les crinières s'échevelaient. Les couleurs écarlates des basques d'habits illuminaient. Le terreau d'un champ jaillit jusqu'aux fontes galonnées. Le trot s'assourdit.

— En bataille ! Par escadrons... maarche !...

L'âme de Bernard, un instant saisie par le mécanisme du

régiment, se libéra. La ville apparut de nouveau très proche, au pied d'une large pente, avec ses ponts encombrés de blanche infanterie, sa promenade où luisaient les baïonnettes, ses rues pleines de chariots, de soldats, de gens à cheval, d'habitants qui fermaient leurs portes et leurs volets. Le clocher lança le premier coup de tocsin.

A cinq cents toises des dragons, une géométrie humaine s'immobilisait : deux carrés de bataillons, aux guêtres noires, avec le bronze de quatre pièces braquées entre eux. Cela ne bougea plus. On vit seulement fumer les mèches aux boute-feu des artilleurs; tandis que, sur la droite française, très loin, les chevau-légers, réunis et minuscules, devaient attendre le signal d'une charge en flanc.

— Jolie situation! grogna Bernard.

A droite et à gauche du lieutenant, la brigade entière des dragons s'étendait, lumineuse par tous ses casques, les officiers en avant, sur des bêtes fiévreuses.

Mais le général s'avançait hors de la ligne. C'était, sur un grand cheval blanc, un freluquet minuscule, perdu dans une redingote fleurie d'or, écrasé par un vaste chapeau aux plumets fastueux. Un sabre d'or pendait à la selle. L'essaim d'état-major le suivit au pas. Il tourna, parcourut le front de bandière, gesticula.

Bernard Héricourt se demandait quels ordres miraculeux allaient sortir de cette bouche. A mesure que le général s'approchait, on entendit mieux sa voix aigre. Il s'égosilla. On distingua les mots : « Nation... République... guerre aux tyrans! » et l'on aperçut sa petite figure gamine engoncée dans la cravate noire, dans les broderies du col double. Arrivé devant le peloton d'Héricourt, il s'arrêta. Ses genoux maigres bossuaient la peau de la culotte serrée contre la chabraque pourpre du grand cheval blanc.

— Enfants de la République!...

Il dirigeait son gant de daim vers les pompons des casques. L'ancien postillon abaissa son sabre; mais, à ce moment, un capitaine au galop s'arrêta net près du général, dont les boucles blondes et grises débordaient le grand col. Les propos furent sans doute graves, car le petit homme, se rappelant à peine l'urgence du discours, déclama :

— La Nation vous contemple ! L'armée vous suit... Voilà les satellites des tyrans. Dragons de la 3e brigade, f... moi ces b... de cochons dans la rivière ! Vive la Nation !

— Vive la Nation ! gueulèrent les Alsaciens.

— Vive la Nation ! crièrent ceux de Gascogne... en écarquillant les narines.

— Vive la Nation ! chevrotèrent les Tourangeaux, les yeux fermés.

Pitouët ouvrit une bouche d'où ne put s'exhaler aucun son. Déjà le grand cheval blanc du petit général doré diminuait au loin sur l'étendue verte des emblavures.

Dès lors Héricourt admira ce tacticien qui ne montra point de sottise, qui devina comment les canons chargés à mitraille, pour tirer à petite portée, le laisseraient d'abord accomplir sa manœuvre. Le second régiment de la brigade arrivé par colonnes, et n'ayant pas fourni de reconnaissances, avait des chevaux en meilleure forme : on le fit passer au galop entre les escadrons de l'ancien écuyer et la lisière des bois où s'appuyait la cavalerie française. De l'ouest au nord, ce régiment dessina une large courbe, pour atteindre le flanc des Impériaux non couvert par le feu des pièces établies au milieu des carrés.

Surpris, Bernard étudia l'évolution. La vue du jeune homme mesura l'évasure bleuâtre des collines boisées : au fond, les géométries humaines, bastionnant les perspectives de la ville, semblaient d'autres murs devant les murs de briques. La clameur sinistre du tocsin ne cessait pas ; et la fourmilière autrichienne noircissait les bords de la rivière, affluait au pont, entrait dans le soleil, s'éteignait dans l'ombre, se mouvait en colonnes, en lignes hérissées de baïonnettes. Des gens à cheval trottaient. La rumeur grandissait partout jusqu'à la voûte du ciel bleu, où crièrent aussi deux cigognes.

Avec ses bêtes bondissantes sous l'écume noire des crinières échevelées, le flot du deuxième régiment se précipita là-bas. Force en lueurs, que les Tourangeaux eux-mêmes regardèrent les yeux larges. Les Gascons se dressaient, parlaient. Pitouët reprit des couleurs. La ligne de centaures aux ventres rouges avalait l'espace. Dans le peloton de Bernard, tous vécurent l'élan de ces hommes, et non plus leur crainte

ou leur fièvre. Soudain les canons des fusils illuminèrent le rang autrichien, s'éclipsèrent; un éclair se propagea qui vint découdre l'air jusque dans les oreilles du lieutenant. Et alors il ne sentit plus rien de lui-même, il voulut s'élancer aussi ; il fut un désir de lutte sans conscience. Ses yeux se brouillèrent, ses membres s'exaspéraient. Il injuria les Gascons sortis du rang, et Pitouët criant à tue-tête : « Vive la nation ! » — peut-être pour s'étourdir, car on aperçut, derrière le flot de la charge avancée, des chevaux à terre et ruant, des hommes foulés par leurs bêtes, un dragon démonté se tenant à deux mains le crâne, et qui finit par choir tout à coup les bras étendus.

— Pour charger ! — hurla l'ancien écuyer au premier régiment dont toutes les lèvres blanchirent. — Troisième escadron ! Dragons, en avant... maarche !

Un flot neuf se précipita, et la terre rejaillit, et le sol trembla en grondant, et les crinières des casques et les profils équestres engloutirent l'horizon, les gestes du régiment engagé, les géométries des carrés, la perspective de la ville. Une seconde fois, le feu de file vint découdre l'air dans les oreilles.

— Au deuxième escadron !... Pour charger... Dragons, en avant... maarche !...

D'autres forces bondirent, dont le tourbillon enivra les hommes. En même temps, le tonnerre du canon se prolongea.

— Premier escadron !...

— Peloton ! cria Bernard aveuglé, sourd, en étreignant la chaleur de sa bête.

Les hommes saisirent les rênes, dégainèrent d'un seul tintement.

— Dragons, en avant... maarche !

— Maarche ! hurla Bernard.

Il ne comprit pas d'abord pourquoi, à l'opposé des autres escadrons, le sien tournait le dos à la bataille et aux carrés... Mais son cheval partit avec le troupeau fou, les crinières envolées, les croupes ruantes, parmi les jets de terre et l'odeur de poil humide. On se lançait. Il ne pensa plus.

Tout se fracassait. De la mitraille crevait l'air. Les sabres

heurtaient les étriers; la terre sautait en morceaux. Yeux clignés sous les casques, figures mortes, corps rejetés en arrière, mains crispées aux arçons, il aperçut tout cela, mais pas un homme.

— Pelotons! — dirent les voix d'officiers, — à droite et à gauche... déployez!... Pelotons...

— Attention! cria Pied-de-Jacinthe, on va s'arrêter...

— Haalte!...

Dix secondes encore les bêtes résistèrent au mors, et puis se fixèrent en soufflant.

Alors Bernard se vit à la gauche de l'escadron. Devant lui grandissaient les schapskas écarlates des chevau-légers, dominant leurs montures au galop, et dardant la flamme jaune des lances... Les voix commandèrent. Bernard répétait les ordres, tâchant de se rendre compte. Son escadron protégeait la charge des deux régiments. Les carabines des hommes sautèrent dans leurs mains. Les chiens craquèrent.

— Visez bien, les œufs vont casser! recommanda Pied-de-Jacinthe.

De fait, deux escadrons accouraient sur le leur, manœuvrant pour le déborder. Il fallut se disperser en fourrageurs, afin d'étendre la ligne. Un peloton alla former soutien en arrière... « Ils perceront tout de suite », craignit Bernard. Mal guidé, l'ennemi ralentit sa hâte, hésita, dans le dessein d'envelopper la droite de l'escadron, et de courir sus à la charge, par delà. Mais on entendit la voix grêle du petit général. Son cheval blanc trottait large. Il cria. Les capitaines répétèrent ses ordres, et l'escadron se trouva divisé en groupes qui, la carabine armée, présentèrent quatre échelons successifs à franchir. Sans essuyer de feux croisés il était impossible de s'immiscer entre eux. Alors, selon que les chevau-légers, remontant la pente, essayaient l'attaque de la droite, ou que, la descendant, ils essayaient celle de la gauche, le petit général conduisait les marches et les contremarches des pelotons, en telle sorte que partout l'effort des chevau-légers rencontra la quadruple perspective d'obstacles humains. Leurs chefs n'eurent pas l'audace de charger le front. Dès qu'ils voyaient les pelotons français mettre en joue, ils changeaient de manœuvre, et ce fut une sorte de jeu d'échecs où les

cavaliers des deux partis occupaient alternativement les cases du champ.

Bernard approuva, son intelligence s'affranchit de toute angoisse. Déjà les Gascons, près de lui, souriaient aux ordres déplaçant leur ligne, détournant leur marche, fixant leur front, doublant les files, les dédoublant, les portant à droite, à gauche, en avant, puis en retraite. Les Alsaciens s'énervaient un peu. Pitouët eut voulu voir ce qui se passait vers la ville où roulait le tonnerre du canon et crépitait la fusillade : en arrière, des buissons, un pli de terrain, gênaient son regard. Sur les figures des Bretons, l'assurance reparut. L'escarmouche devenait amusante. Il sembla que l'on fût en une prairie délicieuse, pour une parade équestre. Les deux partis rivalisaient de promptitude et d'adresse. Cependant les dragons s'aperçurent qu'ils battaient en retraite. Peu à peu, ils se rapprochaient du pli de terrain qui les séparait des carrés et de la charge.

— On recule ! grognèrent les Alsaciens.

Bernard observa que les montures des chevau-légers avaient les paturons poilus. Il distingua la couleur des favoris, le dessin des plaques de cuivre sur les schapskas, les bandoulières blanches, les aiguillettes, les parements amarantes des manches, la tête vieille d'un officier et sa haute bête rousse : cette tête vociféra sous un sabre brandi ; et la bête rousse sauta, tendit le cou, grandit aussitôt, rapprochée par un galop que suivait le galop de cent chevaux, dont les crinières secouées voilèrent cent rictus attentifs sous les schapskas écarlates. Les dragons tourmentèrent leurs rênes.

— Halte ! commanda le petit général.

— Joue ! cria Bernard.

Vingt-quatre carabines restèrent horizontales sous les casques inclinés. Les sabres nus pendaient par la dragonne aux poignets. Les chevaux soufflèrent en s'ébrouant. Les faits se substituèrent aux réflexions ; ils apparurent dans le geste du vieil officier ennemi qui assura les rênes en sa main, dans les lueurs des boutons de cuivre aux plastrons amarantes, dans les mouvements des lances basses et de leurs banderoles.

Seul, un coup claqua, celui de Pitouët ; puis un, celui de

Cahujac; ensuite, un à un, ceux des Marseillais... Pied-de-Jacinthe jura plus fort que le bruit.

— Feu! jeta Bernard.

Les Alsaciens et les Tourangeaux lâchèrent la salve. Deux montures de chevau-légers s'écroulèrent. Un, lancé par-dessus, vint tomber contre Ulbach, les mains en avant, puis s'agenouilla pour se relever. Mais, à l'ordre, les dragons firent avancer leurs bêtes, et l'homme bousculé par celle d'Ulbach hurla comme un chien qu'on écrase.

Bernard éperonna. Il n'eut plus le temps de voir les autres pelotons que cachèrent tout à coup les chevau-légers. Les soldats, muets, serraient leurs sabres. Pitouët cependant cria de prendre garde, en même temps que de sa lame abattue il soufletait le schapska le plus proche. Un Tourangeau fut couché en arrière sur la croupe de son cheval par une lance dont le bois fléchit. Après, ce fut un trou rouge au corps du dragon beuglant, qui battit l'air de ses mains. Un tourbillon de diables verts plastronnés d'amarante bondit de partout sur de petits chevaux vifs; les lances passèrent entre les dragons. Les Alsaciens les coupaient par de grands coups de taille.

En une seconde, le pays et le ciel disparurent derrière les masques ennemis, leurs narines frémissantes, leurs bouches tordues pour hurler en allemand, la forêt des lances droites qui renforcèrent les assaillants, des lances couchées qui traversèrent les groupes du peloton: cris, ruades, coups de sabre, commandements clamés par le vieux Pied-de-Jacinthe, droit sur les étriers... Bernard les répétait de toute sa force :

— Dragons, taillez les lances! — Dragons, sabrez les lances! — A toi, Cahujac, derrière! — Crève le cheval, Pitouët! Le cheval!... — Dragons, sabrez les lances! — Dragons, sabrez à droite! — Dragons, sabrez à gauche! — Dragons, taillez les lances! — Ralliement!...

Menace pointue des fers enveloppés de drap jaune. Claques des pistolets. Chocs des chevaux... La bride coupe la paume de la main crispée... L'ouragan passe avec ses têtes fantastiques, ses yeux d'épouvante sous les schapskas écarlates, ses corps ramassés en selle derrière la protection des lances immuables...

Bernard n'eut pas le loisir de penser. Vit-il réellement le

moulinet magnifique qu'exécutèrent les Gascons, auréolés des lueurs des lames? Admira-t-il la colère calme des Flamands sur leurs bêtes tenues en arrêt, et qui reçurent l'ennemi par de grands coups haut brandis, coupant les épaules vertes, balafrant de l'oreille à la bouche les visages adverses? Entouré des Alsaciens qui sapaient au milieu les bras gênés par la longueur des lances, Bernard cria qu'on ouvrît les rangs pour laisser fuir l'essor du galop ennemi, afin qu'on se reformât derrière le passage... Là était son devoir, l'œuvre de son caractère... Il se contraignit à ne point connaître autre chose de cet instant tumultueux, — sauf le péril d'une lance accouru qu'il évita en creusant la hanche, en levant le bras et le sabre rabattu tout de même sur une queue de cheveux blonds soudain tranchée, tandis que l'homme, instinctivement, rejetait en arrière la tête, et serrait ses épaules couvertes d'une rosée sanglante.

— Ralliement! ne cessa de crier Bernard.

Vers sa lame haute, les crinières des casques et les caracoles des chevaux s'agrégèrent, se bousculèrent, se rangèrent.

— Chargez vos armes!

Loin déjà, jusque dans les buissons, où ils se rassemblèrent assez mal, les diables verts poursuivaient leur course, qui tournant l'obstacle, qui le sautant, qui arrêtant net sa monture. Leurs blessés glissèrent de selle, pour souffrir étendus.

Tout de suite Bernard voulut rejoindre l'escadron. Il ne l'aperçut point; il n'entendit plus le canon aussi près; cela tonnait loin. Au delà du pli de terrain, comme pour atteindre le régiment de charge, les chevau-légers se hâtèrent de disparaître, insoucieux de leurs blessés à terre, de leurs camarades démontés qui se relevèrent, épars, embarrassés de leurs fourreaux.

Bien que le sang échappé d'une fêlure au sourcil pût interrompre les mots de Pitouët, bien que le Tourangeau percé par la lance continuât de blêmir, de hoqueter, contre terre, les autres dragons jouissaient à l'aise de se reconnaître sans blessures, et de n'avoir qu'à frotter leurs jambes meurtries par les chocs. Ils parlaient ensemble, tout en bourrant la cartouche au fond de la carabine.

— Où sont-ils? — Ils viennent de sauter le buisson. — Ils se sauvent. — Les autres pelotons les auront pris en flanc. — J'ai entendu les nôtres tirer dessus. — Moi pas. — Ni moi ! — Moi, si !... — D'abord, c'était la manœuvre de notre escadron. — Certainement ! — Taisez-vous donc ! ils ont enlevé tous les pelotons, excepté le nôtre. — Ils étaient vingt contre un ! — Mais où courent-ils, b... d'idiot? — Pardié ! ils courent sur le dos du deuxième régiment pour prendre la charge à revers. — Vont-ils revenir ? — Mais non ! — Tu vas voir ! — Tu peux t'apprêter ! — Et le général ?... Ils l'auraient enlevé ? — Tu veux rire ! — Ça ne se laisse pas enlever comme ça un général ! c'est bon pour nous de rester là... Les panaches, ça se met à l'abri, d'abord ! — Qui a entendu les pelotons tirer? — Moi. — Toi ? Veux-tu te taire! j'étais à côté : je n'ai rien entendu. — Voyons, renfilez les baguettes... Personne n'a perdu sa pierre ? — Non, brigadier. — Regarde le pauvre diable qui souffle. — Il ne fera plus ses farces! — Comment a-t-il reçu ça? — J'ai vu la lance arriver, mon pays !... Moi, je faisais le moulinet, contre un rousseau qui voulait me lâcher son pistolet dans la figure. Pan ! un coup de taille, et le pistolet claque dans les oreilles de son cheval qui saute en l'air!... Je l'ai échappé belle ! — Moi, je lui ai coupé la hampe net, comme avec la serpe !... Ah ! il avait l'air nigaud, en regardant ce qui lui restait de bois! — Moi, j'ai crevé deux chevaux. — Tiens, celui-là qui se tire de dessous le grison, c'est mon homme. — Qui t'a fait ça, Pitouët ? — Je sais pas, je n'ai senti qu'après. — Ça saigne. — T'auras un bleu. — Allons, silence ! — Rassemblez les rênes. — Quatre hommes de gauche, sortez ! — Quoi ! Tourangeau, t'as plus peur ! — Peuh ! — Silence, fils de salopes ! qu'on vous dit ! — T'as perdu ton sabre, toi, mauvais b... ! Nondain, relève ton pays, défais-lui le ceinturon... — Cavaliers, en fourrageurs !...

Bernard tâchait de fuir la bizarre ivresse où depuis une heure chantait son cerveau. Les faits immédiats de l'aventure se reproduisaient à sa mémoire par mille images successives qui l'empêchaient de réfléchir. Semblables à lui, les soldats contaient une chose, une autre, ils élargissaient leurs cols, ils frottaient leurs contusions, ils exagéraient des prouesses. Pied-de-Jacinthe ne put les obliger à se taire, ni

obtenir de savoir si les autres pelotons avaient tiré contre l'ennemi.

« Mon petit frère !... » pensa Bernard. Non, celui-là n'avait pas encore vu le feu. — Il fallait un ordre pour ces dragons fébriles, isolés dans une sorte de prairie close de buissons. Bernard prêta l'oreille. Plus de fusillade. Une rumeur arrivait de la ville... « Marcher au canon ! » répéta la mémoire de l'officier... A ce moment, un feu de file déchira l'étoffe de l'air. Des cris répondirent. Pied-de-Jacinthe estima que le peloton, peut-être tout l'escadron, se trouvaient cernés, et qu'il allait falloir mettre bas les armes. Bernard eût soutenu que les chevau-légers, ayant franchi le flanc-garde de dragons, ralliaient leur infanterie, heureux de n'être plus coupés de la ville. Tous deux convinrent d'envoyer les gens calmes au delà du buisson. Bernard les suivrait. Il appréhenda de revoir l'officier qui avait, à la tête de sa troupe, fendu le peloton, laissant à terre l'agonie du Tourangeau, puis du sang à des visages, sur des mains, de la folie bavarde sur les bouches ; — ce vieillard maigre, dont l'œil férocement malin chatouillait de sa lueur les côtes menacées par la pointe de son arme.

Corbehem, Flahaut partirent à la découverte, le mousqueton prêt. Une grande clameur venait de la ville. Bernard alla. Le casque pesait à sa tête. Le cheval allongeait le trot.

Il se raffermit en selle et se blâma de sa peur. Son caractère, à l'école des combats, devait acquérir l'excellence. Il se félicita, pensant à la preste manière dont il avait coupé la queue de cheveux au cavalier ennemi. Vraiment il était une force saine, que seul certain vieillard à schapska écarlate eût pu, d'un sabre malicieux, détruire par hasard. Il se complut à imaginer les aigles des légions ; il entendait le pas des centuries derrière lui, et le bruit des cruches d'huile balancées au bout des pieux qui chargeaient les épaules romaines.

Corbehem et Flahaut trottaient vite, comme s'ils n'apercevaient nul péril par-dessus les buissons que devaient déjà franchir leurs regards. Les Alsaciens recueillirent les Autrichiens démontés, cinq hommes, dont ils prirent les lances, les sabres. Ulbach vint dire à Bernard que, selon les prisonniers, leurs escadrons formaient la gauche de l'infanterie en

position sous la ville. Ils avaient craint d'être enlevés. Depuis deux jours, les Impériaux de l'archiduc Ferdinand, descendus vers le lac de Constance, annonçaient que le corps Gouvion Saint-Cyr débouchait, à leur droite, de la Forêt-Noire ; et tous imaginaient que les dragons en formaient l'avant-garde.

A ces mots, le lieutenant espéra le succès. Par la peur d'être tournés, les Autrichiens évacueraient la ville. Une joie de gloire l'étourdit, subite. Quand le geste de Corbehem signifia l'éloignement de l'ennemi, il cria de mettre toute la colonne en route. Deux dragons aux chevaux boiteux reçurent la garde des captifs, qui fabriquèrent aussitôt un brancard avec des lances et des manteaux de cavalerie, d'après les préceptes de Pied-de-Jacinthe. On y coucha le Tourangeau. Sa blessure saignait à travers la compresse qu'arrosait une gourde allemande; et l'on voyait tressaillir le dos brun dénudé jusqu'à la culotte. Ce groupe regagna lentement, à l'ouest, les bois des hauteurs, occupés par la réserve de la brigade.

Bernard courut à la silhouette casquée de Flahaut en observation, la carabine sur la cuisse, attentif.

Or la colonne rejoignit son lieutenant. Encore frémissants, les dragons retroussaient leurs manches sur les poignets en sueur. Les narines reniflaient l'air. Les yeux s'agitaient entre les paupières. Arrangeant les courroies des manteaux, déboutonnant leurs plastrons rouges et leurs gilets blancs, ils parlaient rauque, haletaient. Plusieurs fourreaux de cuir s'étant cassés, lors du choc, les sabres nus pendaient par la dragonne au bout de leurs gestes vifs. Pied-de-Jacinthe ne put contenir leurs paroles.

— Pardieu, assurait l'un, je le jurerais au Pardon, les mèches blanches du vieux flamboyaient comme le voile de sainte Anne d'Auray, quand on reste la nuit devant l'autel. — Et grand ! — Deux toises et demie ! — Huit coudées ! — Tu as mesuré son sabre ? — Pouvait-on voir, quand il fit le moulinet ? Ce fut un ciel de foudre qui baissa sur nous ! — Et sa bouche ! — Tu as vu l'incendie dedans ! — Une fournaise comme lorsque Landrecies brûlait. — Tous les autres semblaient être seulement la queue de son cheval ! — Y en avait-il d'autres ? — Qui pourrait le dire ?

— Ils étaient cent, imbécile! cria Pitouët. — Cent? Ah! là, là! Cent?... Trois, quatre. — Vingt, peut-être. — En tout cas, les autres, on les a pas vus. — Le pauvre Tourangeau, lui, les a bien sentis, et par la lance! — Tais-toi, Parisien! C'est le vieil officier qui a conduit la lance de son soldat! — Ah! chouan, peste de superstition!... — Tout de même, j'aimerais mieux ne pas le revoir, le vieil homme! déclara Nondain. Dans la forêt d'Amboise, quand j'étais tout petit, ma sœur a vu le pareil qui fauchait les arbres avec une faux de cent coudées. — En Hanovre, dit Pied-de-Jacinthe, c'était un artilleur, toujours le même. Chaque fois qu'on l'apercevait derrière la batterie, pan! on passait l'arme à gauche. — Un vieux aussi? — Ma foi! le même, presque! — Garde-toi, tu le reverras! — Allons, allons, paix, paix là! mes fils... Peloton, halte!

Le large dos immobile, la main levée de Flahaut les arrêtaient. Ils soufflèrent, contents de ne pas heurter l'ennemi. Bernard eut peine à distraire son imagination du fantôme vu par les soldats. Entre les casques des deux Flamands, les nuées de fumée blanche se déroulaient contre le pays. Du canon qui tonnait au nord devait être celui de Gouvion-Saint-Cyr : il prenait contact avec l'infanterie de Richepanse, derrière les dragons. Bientôt Héricourt put discerner sa brigade parvenue au flanc de la ville que tentaient de déborder ses colonnes d'escadrons. Au pas, il descendit la pente du terrain que recouvraient, innombrables, les papiers de cartouches vides jetées là par les Impériaux en retraite.

Non loin d'un caisson culbuté, le petit général s'agitait du haut de son grand cheval lumineux; les colonnes, secouant leurs têtes métalliques, trottaient au signe de sa main tendue. Les deux régiments allaient vers la rivière, en aval de la ville, assez loin de cette promenade publique jusqu'où le vent entraînait les vapeurs de la canonnade autrichienne. L'écho soudain se renforça dans l'est, derrière les étages boisés de la montagne.

— Écoutez! dit Pied-de-Jacinthe.

— L'écho!

— Non pas, non pas. On se canarde aussi de l'autre côté... Tenez, leur cavalerie marche au canon...

En effet, une chenille hérissée de lances droites commença de ramper par les labyrinthes de la montagne. Les schapskas firent une traînée écarlate. On distinguait, parmi cette masse, les chevaux clairs des trompettes ; et cela se rapetissait à travers l'étendue montueuse, disparut à l'ombre d'une sapinière, reparut à la surface d'un plateau. Un adjudant vint dire à Bernard de rejoindre l'escadron. L'allure du trot allongé coupa les paroles ; mais les yeux s'intéressèrent au cortège des brancards regagnant les bois de l'ouest qui protégeaient le déploiement de la division Richepanse. Files de chevaux boiteux, malheureux sans habit, ou la tête encapuchonnée de toiles sanglantes et qui enlizaient leurs grandes bottes dans le labour ; prisonniers autrichiens aux blancs uniformes tachés de poudre, d'huile, aux guêtres boueuses, et balançant les lourdes civières faites de chabraques ficelées à des fusils, — cela se retirait lentement, sous la garde de dragons démontés, la carabine à l'épaule. De ces carrés d'infanterie aux faces de feu, Bernard ne retrouva que de gros rustres blonds courbant le dos et qui traînaient leurs jambes lasses, qui grimaçaient au soleil, qui plissaient leur front couronné de plaques en cuivre monumentales.

Cependant croissaient les détonations d'artillerie, les pétillements de la fusillade, les cris des chefs, la rumeur des hommes. Tels de mauvais rires titaniques, des feux de file éclataient à la lisière de tous les bois. Les montagnes grondaient en répétant les voix d'artillerie. Il passait dans le fracas de l'air des attelages au galop. Les sons montaient, s'évasaient, se perdaient, affolant les oiseaux aperçus par les déchirures des fumées.

Les dragons trottèrent. Le sol se déroulait sous leur course, avec ses terres meubles, ses prairies spongieuses, ses routes sonores, ses chemins caillouteux. Par d'autres voies, la cavalerie française accompagnait le mouvement parallèle des chevau-légers. Au loin ceux-ci se rapetissaient toujours vers les cimes, qu'ils enguirlandaient d'un long ruban de lances droites.

— Troun de l'air ! on ne se quitte point ! — grommelèrent les Marseillais, lorsque la raideur de la côte contraignit l'escadron à reprendre le pas.

Bernard écoutait les craintes des siens, qui recommencèrent à décrire le fantastique officier. Les Bretons, superstitieux, n'en menaient pas large. Ils se regardèrent en pâlissant, lorsque le colonel, accouru, enjoignit un temps de galop afin d'éclairer la tête de la colonne :

— Tu vois, monsieur, j'ai touché la main de Gouvion-Saint-Cyr, à l'heure militaire... Tu diras cela, lieutenant, au citoyen Moreau... J'ai recollé les morceaux de l'armée, le centre à la gauche, Richepanse à Gouvion... Paraît que ça devenait pressant, si j'en crois mes oreilles! Entendez-vous ça, mes enfants? Nous marchons au canon, maintenant... On dit que le torchon brûle depuis nous jusqu'à Stockach. Quelle danse!... Et derrière! nous en laissons de la friture! Bon sang!...

L'ancien postillon éclata de rire, claqua sa cuisse à maintes reprises. Il avait rejeté son casque vers la nuque. La chair de sa face débordait la jugulaire rompue. Du sang goutta de son sabre nu jusqu'à terre... Bernard passa, docile.

Les hommes franchirent le flanc des pelotons en marche, qui escaladaient la côte et dégringolaient au fond des vaux, selon l'adresse des bêtes écumeuses. Les habits ouverts sur les chemises montraient les saillies des pommes d'Adam. Une sueur noire coulait aux tempes sous les cadenettes. Les veines gonflaient à la surface des mains sales. On s'offrait la gourde, le long des files, en plaisantant l'approche de la mort avec la stridence de rires nerveux :

— Té, Marius! — interpella certain maréchal des logis noir comme une taupe; — quoi! toi aussi, mon bon!

— Ah! pitchoun...

Le galop brisa la réponse de Marius, qui agitait sa main en l'air, pour adieu. Plus loin, une voix gamine cria :

— Pitouët! Notre trictrac à la Régence!

— Et les cotillons de Paméla!

Et plus loin :

— A c't'heure, ch'est ti, Corbehem!

— Tu cours, tu cours!

— Va, va, nous boirons une triboulette de bonne bière.

— Enterre-moi dans une barrique, si j'y reste, Nondain!

Au galop, les rangs se reconnaissaient, mais la joie des

exclamations ne sonnait pas franche. Bernard serra les flancs de sa bête, qui donna plus d'élan. Le soleil faisait toutes blondes les jeunes feuilles. Le bruit de bataille ne semblait plus, au fond des combes, que la fuite d'un orage devant l'astre qui traversait les parures des branches.

Le peloton courut, il dépassa les avant-gardes. Il retentit dans la solitude. Il effara des pauvrettes cheminant par une sente et qui se blottirent dans un buisson d'aubépine.

La fièvre de la course étourdit Bernard uni à la chaleur de son cheval par toutes les secousses. Il attendait son effroi de l'ennemi, de ce seul major de chevau-légers dont l'image terrorisait visiblement les yeux inquiets des dragons. Afin de se dérober à la peur, il murmura le nom d'Aurélie. Au milieu de ses romans, pensait-elle qu'il y eût à cette heure par les chemins d'Allemagne un frère désireux de la gloire propre à l'éblouir? La raillerie du jeune homme sourit de lui-même. Il ferma les yeux, s'en remit à son cheval et au hasard pour déterminer son destin.

Et brusquement, à la cime d'une dernière côte, le soleil frappa ses paupières, qu'il rouvrit sur le spectacle d'une plaine où pullulèrent des cavaleries inconnues. Les nues de fumée blanche se roulaient et se diluaient devant les batteries tonnantes. Au fond, un village dégorgeait des foules d'infanterie qui refluèrent jusque sur les coteaux de l'horizon. Vers elles une demi-brigade française gagnait du terrain par colonnes de bataillons.

Bernard remarqua les pelisses écarlates du 5e hussards, qui trottait à l'aile gauche enveloppante. Dans la même seconde, les chevau-légers débouchèrent par l'autre côté de la montagne, tandis que le petit général, au galop de son cheval clair, accourait de cette plaine tumultueuse où il avait devancé la brigade. Incontinent il donna l'ordre de se hâter. Les dragons chargeraient avec la cavalerie du général d'Hautpoul. Les casques étincelèrent à la suite des bataillons qui avançaient, l'arme au bras, les plumets sur l'oreille, dans une même progression rythmique de guêtres noires et de culottes blanches, dans une même masse d'habits bleus aux bandoulières en croix.

La rumeur emplissait les oreilles, étouffée par la canon-

nade, puis renforcée par vingt mille vociférations. Saisi dans ce mécanisme de forces immenses, Bernard perdit instantanément toute crainte. Le petit général criait que l'on triomphait partout; il désigna sur les hauteurs de droite les fumées nouvelles des batteries françaises, les lignes blanches de l'infanterie issue des bois, les bandes de tirailleurs dévalant à travers les ravins, les essaims de hussards noircissant les routes et, parmi les nuées de poussière, les convois de caissons qu'on entendit retentir. Bernard s'abandonnait à la joie de croire qu'il allait brandir un sabre glorieux. Les clameurs énormes le grisaient. Et les dragons aussi s'animèrent, car le petit général doré, radieux de proclamer la victoire, pérora debout sur les étriers, en attestant les annales de la Nation.

PAUL ADAM

(A suivre.)

LE PUBLIC ET LA FOULE

I

Non seulement la foule est attirante et appelle irrésistiblement son spectateur, mais son nom même exerce un prestigieux attrait sur le lecteur contemporain, et certains écrivains sont trop portés à désigner par ce mot ambigu toutes sortes de groupements humains. Il importe de faire cesser cette confusion et, notamment, de ne pas confondre avec la foule le *Public*, vocable susceptible lui-même d'acceptions diverses, mais que je vais tâcher de préciser. On dit : le public d'un théâtre, le public d'une assemblée quelconque; ici public signifie foule[1]. Mais cette signification n'est pas la seule ni la principale, et, pendant que son importance décroît ou reste stationnaire, l'âge moderne, depuis l'invention de l'imprimerie, a fait apparaître une espèce de public toute différente, qui ne cesse de grandir, et dont l'extension indéfinie est l'un des traits les mieux marqués de notre époque. On a fait la psychologie des foules; il reste à faire la psychologie du public entendu en cet autre sens, c'est-à-dire comme une collectivité purement spirituelle, comme une dissémination

1. La foule théâtrale a été l'objet d'une excellente monographie de M. Sarcey, dans la *Revue Bleue*.

d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale. D'où procède le public, comment il naît, comment il se développe ; ses variétés ; ses rapports avec ses directeurs ; ses rapports avec la foule, avec les corporations, avec les États ; sa puissance en bien ou en mal, et ses manières de sentir ou d'agir : voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans cette étude.

Dans les sociétés animales les plus basses, l'association consiste surtout en un agrégat matériel. A mesure qu'on s'élève sur l'arbre de la vie, la relation sociale devient plus spirituelle. Mais si les individus s'éloignent au point de ne plus se voir ou restent éloignés ainsi au delà d'un certain temps très court, ils ont cessé d'être associés. — Or, la foule en cela présente quelque chose d'animal. N'est-elle pas un faisceau de contagions psychiques essentiellement produites par des contacts physiques? Mais toutes les communications d'esprit à esprit, d'âme à âme, n'ont pas pour condition nécessaire le rapprochement des corps. De moins en moins cette condition est remplie quand se dessinent dans nos sociétés civilisées *des courants d'opinion*. Ce n'est pas dans des rassemblements d'hommes sur la voie publique ou sur la place publique que prennent naissance et se déroulent ces sortes de fleuves sociaux[1], ces grands entraînement qui emportent d'assaut maintenant les cœurs les plus fermes, les raisons les plus résistantes et se font consacrer lois ou décrets par les parlements ou les gouvernements. Chose étrange, les hommes qui s'entraînent ainsi, qui se suggestionnent mutuellement ou plutôt se transmettent les uns aux autres la suggestion d'en haut, ces hommes-là ne se coudoient pas, ne se voient ni ne s'entendent ; ils sont assis, chacun chez soi, lisant le même journal, et dispersés sur un vaste territoire. Quel est donc le lien qui existe entre eux? Ce lien, c'est, avec la simultanéité de leur conviction ou de leur passion, la conscience possédée par chacun d'eux que cette idée ou cette volonté est partagée au même

1. Remarquons que ces comparaisons *hydrauliques* viennent naturellement sous la plume chaque fois qu'il s'agit des foules aussi bien que des publics. En cela ils se ressemblent. Une foule en marche, un soir de fête publique, circule avec une lenteur et des remous nombreux qui rappellent l'idée d'une rivière sans lit précis. Car rien n'est moins comparable à un organisme qu'une foule, si ce n'est un public. Ce sont plutôt des cours d'eau dont le régime est mal défini.

moment par un grand nombre d'autres hommes. Il suffit qu'il sache cela, même sans voir ces hommes, même sans les connaître, pour qu'il soit influencé par ceux-ci pris en masse, et non pas seulement par le journaliste, inspirateur commun, qui lui-même lui est invisible et inconnu, et d'autant plus fascinateur.

Le lecteur n'a pas conscience, en général, de subir cette influence persuasive, presque irrésistible, du journal qu'il lit habituellement. Le journaliste, lui, aurait plutôt conscience de sa complaisance envers son public dont il n'oublie jamais la nature et les goûts. — Le lecteur a encore moins conscience, il ne se doute absolument pas de l'influence exercée sur lui par la masse des autres lecteurs. Elle n'en est pas moins incontestable. Elle s'exerce à la fois sur sa curiosité qui devient d'autant plus vive qu'il la sait ou la croit partagée par un public plus nombreux ou plus choisi, et sur son jugement qui cherche à s'accorder avec celui de la majorité ou de l'élite, suivant les cas. J'ouvre un journal que je crois du jour, et j'y lis avec avidité certaines nouvelles; puis je m'aperçois qu'il date d'un mois, ou de la veille, et il cesse aussitôt de m'intéresser. D'où provient ce dégoût subit? Les faits racontés ont-ils rien perdu de leur intérêt intrinsèque? Non, mais nous nous disons que nous sommes seuls à les lire, et cela suffit. Cela prouve donc que notre vive curiosité tenait à l'illusion inconsciente que notre sentiment nous était commun avec un grand nombre d'esprits. Il en est d'un journal de la veille ou de l'avant-veille, comparé à celui du jour, comme d'un discours lu chez soi comparé à un discours entendu au milieu d'une immense foule.

Quand nous subissons à notre insu cette invisible contagion du public dont nous faisons partie, nous sommes portés à l'expliquer par le simple prestige de l'*actualité*. Si le journal du jour nous intéresse à ce point, c'est qu'il ne nous raconte que des faits actuels, et ce serait la proximité de ces faits, nullement la simultanéité de leur connaissance par nous et par autrui, qui nous passionnerait à leur récit. Mais analysons bien cette *sensation de l'actualité* qui est si étrange et dont la passion croissante est une des caractéristiques les plus nettes de la vie civilisée. Ce qui est réputé « d'actualité », est-ce seule-

ment ce qui vient d'avoir lieu? Non, c'est tout ce qui inspire actuellement un intérêt général, alors même que ce serait un fait ancien. A été « d'actualité », dans ces dernières années, tout ce qui concerne Napoléon; est d'actualité tout ce qui est à la mode. Et n'est pas « d'actualité » ce qui est récent, mais négligé actuellement par l'attention publique détournée ailleurs. Pendant le premier procès Zola, il se passait dans l'Extrême-Orient des faits bien propres à nous intéresser, mais on eût dit qu'ils n'avaient rien d'actuel. — En somme, la passion pour l'actualité progresse avec la sociabilité dont elle n'est qu'une des manifestations les plus frappantes; et comme le propre de la presse périodique, de la presse quotidienne surtout, est de ne traiter que des sujets d'actualité, on ne doit pas être surpris de voir se nouer et se resserrer entre les lecteurs habituels d'un même journal une espèce d'association trop peu remarquée et des plus importantes.

Bien entendu, pour que cette *suggestion à distance* des individus qui composent un même public devienne possible, il faut qu'ils aient pratiqué longtemps, par l'habitude de la vie sociale intense, de la vie urbaine, la suggestion à proximité. Nous commençons, enfants, adolescents, par ressentir vivement l'*action des regards d'autrui*, qui s'exprime à notre insu dans notre attitude, dans nos gestes, dans le cours modifié de nos idées, dans le trouble ou la surexcitation de nos paroles, dans nos jugements, dans nos actes. Et c'est seulement après avoir, pendant des années, subi et fait subir cette action impressionnante du regard, que nous devenons capables d'être impressionnés même par la *pensée du regard d'autrui*, par l'idée que nous sommes l'objet de l'attention de personnes éloignées de nous. Pareillement, c'est après avoir connu et pratiqué longtemps le pouvoir suggestif d'une voix dogmatique et autoritaire, entendue de près, que la lecture d'une affirmation énergique suffit à nous convaincre, et que même la simple connaissance de l'adhésion d'un grand nombre de nos semblables à ce jugement nous dispose à juger dans le même sens. La formation d'un public suppose donc une évolution mentale et sociale bien plus avancée que la formation d'une foule. La suggestibilité purement idéale, la contagion sans contact, que suppose ce groupement purement

abstrait et pourtant si réel, cette foule spiritualisée, élevée pour ainsi dire au second degré de puissance, n'a pu naître qu'après bien des siècles de vie sociale plus grossière, plus élémentaire.

II

Il n'y a pas de mot, en latin ni en grec, qui réponde à ce que nous entendons par *public*. Il y en a pour désigner le peuple, l'assemblée des citoyens armés ou non armés, le corps électoral, toutes les variétés de foules. Mais quel est l'écrivain de l'antiquité qui a songé à parler de *son public*? Aucun d'eux n'a jamais connu que *son auditoire*, dans ces salles louées pour des lectures publiques où les poètes contemporains de Pline le Jeune rassemblaient une petite foule sympathique. Quant aux lecteurs épars de manuscrits copiés à la main, tirés à quelques dizaines d'exemplaires, ils n'avaient point conscience de former un agrégat social, comme à présent les lecteurs d'un même journal ou, parfois, d'un même roman à la mode. Au moyen âge, y avait-il un public? Non, mais il y avait des foires, des pèlerinages, des multitudes tumultueuses où couraient des émotions pieuses ou belliqueuses, des colères ou des paniques. Le public n'a pu commencer à naître qu'après le premier grand développement de l'invention de l'imprimerie, au XVIe siècle. Le transport de la force à distance n'est rien, comparé à ce transport de la pensée à distance. La pensée n'est-elle pas la force sociale par excellence? Alors on a vu, nouveauté profonde et d'incalculable effet, la lecture quotidienne et simultanée d'un même livre, la Bible, édité pour la première fois à des millions d'exemplaires, donner à la masse unie de ses lecteurs la sensation de former un corps social nouveau, détaché de l'Église. Mais ce public naissant n'était encore lui-même qu'une Église à part, avec laquelle il se présentait confondu, et c'est l'infirmité du protestantisme d'avoir été à la fois un public et une Église, deux agrégats régis par des principes différents et de nature inconciliable. Le public comme tel ne s'est dégagé un peu nettement que sous Louis XIV. Mais à cette époque, s'il

y avait des foules aussi torrentielles que maintenant et aussi considérables aux couronnements des princes, aux grandes fêtes, aux émeutes provoquées par de périodiques famines, le public ne se composait guère que d'une étroite élite d' « honnêtes gens » lisant leur gazette mensuelle, lisant surtout des livres, un petit nombre de livres écrits pour un petit nombre de lecteurs. Encore ces lecteurs étaient-ils pour la plupart rassemblés à Paris, sinon à la cour.

Au XVIIIe siècle, ce public grossit rapidement et se fragmente. Je ne crois pas qu'avant Bayle il ait existé un public philosophique distinct du grand public littéraire ou commençant à s'en détacher. Car je n'appelle pas public un groupe de savants unis, il est vrai, malgré leur dispersion en diverses provinces ou divers États, par la préoccupation de recherches semblables et la lecture des mêmes écrits, mais si peu nombreux qu'ils entretiennent tous entre eux des relations épistolaires, et puisent dans ces rapports personnels le principal aliment de leur communion scientifique ou philosophique. Il n'y a eu réellement de public philosophique et de public scientifique qu'à partir du moment, difficile à préciser, où les hommes adonnés aux mêmes études ont été en trop grand nombre pour pouvoir se connaître ainsi personnellement, et n'ont senti se nouer entre eux les liens d'une certaine solidarité que par d'impersonnelles communications d'une fréquence et d'une régularité suffisantes. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un public politique naît, grandit, et bientôt, dans ses débordements, il absorbe, comme un fleuve ses affluents, tous les autres publics, littéraire, philosophique, scientifique. Cependant, jusqu'à la Révolution, la vie de public a peu d'intensité par elle-même et ne prend d'importance que par la vie de foule à laquelle elle se rattache encore, par l'animation extrême des salons et des cafés.

De la Révolution date l'avènement véritable du journalisme, et, par suite, du public, dont elle a été la fièvre de croissance. Ce n'est pas qu'elle n'ait suscité des foules aussi, mais cela n'a rien qui la distingue des guerres civiles du passé, au XIVe, au XVIe siècle, sous la Fronde même. Les foules frondeuses, les foules ligueuses, les foules cabochiennes n'étaient ni moins redoutables, ni peut-être moins nombreuses que

celles du 14 Juillet et du 10 Août. Car une foule ne saurait grossir au delà d'un certain degré, marqué par les limites de la voix et du regard, sans se fractionner aussitôt ou sans devenir incapable d'une action d'ensemble, action toujours la même, d'ailleurs : barricades, pillages de palais, massacres, démolitions, incendies. Rien de plus monotone que ces manifestations séculaires de son activité. Mais ce qui caractérise 1789, ce que le passé n'avait jamais vu, c'est cette pullulation de journaux, avidement dévorés, qui éclosent à cette époque. Si beaucoup sont mort-nés, quelques-uns donnent le spectacle d'une diffusion inouïe. Chacun de ces grands et odieux publicistes[1], Marat, Desmoulins, le père Duchesne, avait *son* public, et l'on peut considérer les foules incendiaires, pillardes, meurtrières, cannibales, qui ont ravagé la France alors, du nord au midi, de l'est à l'ouest, comme des excroissances, des éruptions malignes de ces publics, auxquels leurs malfaisants échansons — menés en triomphe au Panthéon après leur mort — versaient tous les jours l'alcool vénéneux des mots vides et violents. Ce n'est pas que les émeutes fussent composées exclusivement, à Paris même, à plus forte raison en province et dans les campagnes, de lecteurs de journaux; mais ceux-ci en étaient toujours le levain, sinon la pâte. Les clubs aussi, les réunions de café, qui ont joué un rôle si important pendant la période révolutionnaire, sont nés du public, tandis que, avant la Révolution, le public était plutôt l'effet que la cause des réunions de cafés et de salons.

Mais le public révolutionnaire était surtout parisien; au delà de Paris, il rayonnait faiblement. Arthur Young, dans son fameux voyage, est frappé de voir les feuilles publiques si peu répandues dans les villes mêmes. Il est vrai que la remarque s'applique aux débuts de la Révolution; un peu plus tard, elle perdrait beaucoup de sa justesse. Jusqu'à la fin, cependant, l'absence de communications rapides a opposé

1. « Publiciste, dit Littré, n'est dans le Dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1762 » et encore n'y figure, dit-il, — comme encore à présent dans la plupart des dictionnaires — qu'avec l'acception d'auteur qui écrit sur le droit public. Le sens du mot, dans l'usage courant, ne s'est élargi qu'au cours de notre siècle, pendant que celui du *public*, en vertu de la même cause, allait se restreignant, du moins tel que je l'emploie.

un obstacle insurmontable à l'intensité et à la large propagation de la vie du public. Comment des journaux, qui n'arrivent que deux ou trois fois par semaine, et huit jours après leur apparition à Paris, pourraient-ils donner à leurs lecteurs du midi la sensation d'actualité et la conscience d'unanimité simultanée, sans lesquelles la lecture d'un journal ne diffère pas essentiellement de celle d'un livre ? Il était réservé à notre siècle, par ses procédés de locomotion perfectionnée et de transmission instantanée de la pensée à toute distance, de donner aux publics, à tous les publics, l'extension indéfinie dont ils sont susceptibles et qui creuse entre eux et les foules un contraste si marqué. La foule est le groupe social du passé ; après la famille, elle est le plus antique de tous les groupes sociaux. Elle est, sous toutes ses formes, debout ou assise, immobile ou en marche, incapable de s'étendre au delà d'un faible rayon ; quand ses meneurs cessent de la tenir *in manu*, quand elle cesse d'entendre leur voix, elle s'échappe. Le plus vaste auditoire qu'on ait vu est celui du Colisée ; encore n'excédait-il pas cent mille personnes. Les auditoires de Périclès ou de Cicéron, ceux même des grands prédicateurs du moyen âge, d'un Pierre l'Ermite ou d'un saint Bernard, étaient sans doute bien inférieurs. Aussi ne voit-on pas que la puissance de l'éloquence, soit politique, soit religieuse, ait sensiblement progressé dans l'antiquité ou au moyen âge. Mais le public est indéfiniment extensible, et comme, à mesure qu'il s'étend, sa vie particulière devient plus intense, on ne peut nier qu'il ne soit le groupe social de l'avenir. Ainsi s'est formée, par un faisceau de trois inventions mutuellement auxiliaires, imprimerie, chemin de fer, télégraphe, la formidable puissance de la presse, ce prodigieux téléphone qui a si démesurément grossi l'ancien auditoire des tribuns et des prédicateurs. Je ne puis donc accorder à un vigoureux écrivain, le Dr Le Bon, que notre âge soit « l'ère des foules ». Il est l'ère du public ou des publics, ce qui est bien différent.

III

Jusqu'à un certain point, un public se confond avec ce

qu'on appelle un *monde*, « le monde littéraire », « le monde politique », etc., à cela près que cette dernière idée implique, entre les personnes qui font partie du même monde, un contact personnel, un échange de visites, de réceptions, qui peut ne pas exister entre les membres d'un même public. Mais de la foule au public la distance est immense, comme on le voit déjà, quoique le public procède en partie d'une espèce de foule, de l'auditoire des orateurs.

Entre les deux, il est bien d'autres différences instructives, que je n'ai pas encore indiquées. On peut appartenir en même temps, et de fait on appartient toujours, simultanément, à plusieurs publics comme à plusieurs corporations ou sectes; on ne peut appartenir qu'à une seule foule à la fois. De là l'intolérance beaucoup plus grande des foules et, par suite, des nations où domine l'esprit des foules, parce que l'être y est pris tout entier, irrésistiblement entraîné par une force sans contrepoids. Et de là l'avantage attaché à la substitution graduelle des publics aux foules, transformation qui s'accompagne toujours d'un progrès dans la tolérance, sinon dans le scepticisme. Il est vrai que d'un public surexcité, comme il arrive souvent, jaillissent parfois des foules fantaisistes qui se promènent par les rues en criant *vive* ou *à mort* n'importe quoi. Et, en ce sens, le public pourrait être défini une foule virtuelle. Mais cette chute du public en foule, si elle est dangereuse au plus haut degré, est en somme assez rare ; et, sans examiner si ces foules nées d'un public ne sont pas un peu moins brutales, malgré tout, que les foules antérieures à tout public, il reste évident que l'opposition de deux publics, toujours prêts à se fusionner sur leurs frontières indécises, est un bien moindre danger pour la paix sociale que la rencontre de deux foules opposées.

La foule, groupement plus naturel, est plus asservie aux forces de la nature : elle dépend de la pluie ou du beau temps, de la chaleur ou du froid ; elle est plus fréquente l'été que l'hiver. Un rayon de soleil la rassemble, une averse la dissipe. Bailly, quand il était maire de Paris, bénissait les jours de pluie, et s'attristait en voyant s'éclaircir le ciel. Mais le public, groupement d'un ordre supérieur, n'est pas soumis à ces variations et à ces caprices du milieu physique, de la

saison ou même du climat. Non seulement la naissance et la croissance, mais les *surexcitations* même du public, maladies sociales apparues en ce siècle et d'une gravité toujours grandissante, échappent à ces influences. C'est en plein hiver qu'a sévi dans toute l'Europe la crise la plus aiguë de ce genre, à notre connaissance, celle de l'affaire Dreyfus. A-t-elle été plus vive et plus passionnée au midi qu'au nord, à l'instar des foules? Non, c'est plutôt en Belgique, en Prusse, en Russie, qu'elle a agité les esprits. — Enfin l'empreinte de la race est bien moins apparente et moins profonde sur le public que sur la foule. Et il n'en peut être autrement en vertu de la considération suivante.

Pourquoi, en effet, un meeting anglais diffère-t-il si profondément d'un club français, un massacre de septembre d'un lynchage américain, une fête italienne d'un couronnement du tsar où deux cent mille moujiks rassemblés ne s'émeuvent pas de la catastrophe qui fait périr trente mille d'entre eux? Pourquoi, d'après la nationalité d'une foule, un bon observateur peut-il prédire, presque à coup sûr, comment elle agira, — beaucoup plus sûrement qu'il ne prédirait la manière d'agir de chacun des individus qui la composent — et pourquoi, malgré les plus grandes transformations survenues dans les mœurs et les idées de la France ou de l'Angleterre depuis trois ou quatre siècles, les foules françaises de notre temps, boulangistes ou antisémites, rappellent-elles par tant de traits communs les foules de la Ligue ou de la Fronde, comme les foules anglaises d'aujourd'hui celles du temps de Cromwell? Parce que, dans la composition d'une foule, les individus n'entrent que par leurs similitudes ethniques, qui s'additionnent et font masse, non par leurs différences propres, qui se neutralisent, et que, dans le roulement d'une foule, les angles de l'individualité s'émoussent mutuellement au profit du type national qui se dégage. Il en est ainsi malgré l'action individuelle du meneur ou des meneurs qui se fait toujours sentir, mais toujours contrebalancée par l'action réciproque des menés.

Or, l'influence que le publiciste exerce sur son public, si elle est beaucoup moins intense à un instant donné, est, par sa continuité, bien plus puissante que l'impulsion brève et

passagère imprimée à la foule par son conducteur; et, de plus, elle est secondée, jamais combattue, par l'influence beaucoup plus faible que les membres d'un même public exercent les uns sur les autres par la conscience de l'identité simultanée de leurs idées ou de leurs tendances, de leurs convictions ou de leurs passions, quotidiennement attisées par le même soufflet de forge.

On a pu contester, à tort, mais non sans une spécieuse apparence de raison, que toute foule ait un meneur, et, de fait, c'est souvent elle qui mène son chef. Mais qui contestera que tout public a son inspirateur, et parfois son créateur? Ce que Sainte-Beuve dit du génie, que « le génie est un roi qui crée son peuple », est surtout vrai du grand journaliste. Combien voit-on de publicistes créer leur public[1]! A la vérité, pour qu'Édouard Drumont suscitât l'antisémitisme, il a fallu que sa tentative d'agitation répondît à un certain état d'esprit disséminé parmi la population; mais, tant qu'une voix ne s'élevait pas, retentissante, qui prêtât une expression commune à cet état d'esprit, il restait purement individuel, peu intense, encore moins contagieux, inconscient de lui-même. Celui qui l'a exprimé l'a créé comme force collective, factice, soit, réelle néanmoins. Je sais des régions françaises où l'on n'a jamais vu un seul juif, ce qui n'empêche pas l'antisémitisme d'y fleurir, parce qu'on y lit les journaux antisémites. L'état d'esprit socialiste, l'état d'esprit anarchiste, n'étaient rien non plus, avant que quelques publicistes fameux, Karl Marx, Kropotkine, et autres, les eussent évoqués et mis en circulation à leur effigie. On comprend facilement, d'après cela, que l'empreinte individuelle du génie de son promoteur soit plus marquée sur un public que le génie de la nationalité, et que l'inverse soit vrai de la foule. On comprend aussi, de la même manière, que le public d'un même pays, en chacune de ses branches principales, apparaisse transformé en très peu d'années quand ses conducteurs se sont renouvelés, et que,

1. Dira-t-on que, si chaque grand publiciste fait son public, chaque public un peu nombreux se fait son publiciste? Cette dernière proposition est beaucoup moins vraie que la première : on voit des groupes très nombreux qui, pendant de longues années, ne parviennent pas à faire surgir l'écrivain adapté à leur véritable orientation. Tel est le cas du monde catholique à présent.

par exemple, le public socialiste français d'à présent ne ressemble en rien à celui du temps de Proudhon — pendant que les foules françaises de tout genre gardent leur même physionomie reconnaissable à travers les siècles.

On objectera peut-être que le lecteur d'un journal dispose bien plus de sa liberté d'esprit que l'individu perdu et entraîné dans une foule. Il peut réfléchir à ce qu'il lit, en silence, et, malgré sa passivité habituelle, il lui arrive de changer de journal, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celui qui lui convient ou qu'il croit lui convenir. D'autre part, le journaliste cherche à lui plaire et à le retenir. La statistique des abonnements et des désabonnements est un excellent thermomètre, souvent consulté, qui avertit les rédacteurs de la ligne de conduite et de pensée à suivre. Une indication de cette nature a motivé, dans une affaire fameuse, la volte-face subite d'un grand journal, et cette palinodie n'est pas exceptionnelle. Le public réagit donc parfois sur le journaliste, mais celui-ci agit continuellement sur son public. Après quelques tâtonnements, le lecteur a choisi son journal, le journal a trié ses lecteurs, il y a eu mutuelle sélection, d'où mutuelle adaptation. L'un a mis la main sur un journal à sa convenance, qui flatte ses préjugés ou ses passions, l'autre sur un lecteur à son gré, docile et crédule, qu'il peut diriger facilement moyennant quelques concessions à son parti-pris, analogues aux précautions oratoires des anciens orateurs. L'homme d'un seul livre est à craindre, a-t-on dit ; mais qu'est-ce auprès de l'homme d'un seul journal ! Et cet homme, c'est chacun de nous au fond, ou peu s'en faut. Voilà le danger des temps nouveaux. Loin, donc, d'empêcher l'action du publiciste d'être finalement décisive sur son public, la double sélection, la double adaptation qui fait du public un groupe homogène, bien connu de l'écrivain et bien maniable, lui permet d'agir avec plus de force et de sûreté. — La foule est, en général, bien moins homogène que le public : elle se grossit toujours de beaucoup de curieux, de demi-adhérents qui ne tardent pas à être momentanément gagnés et assimilés, mais qui ne laissent pas de rendre mal aisée une direction commune de ces éléments incohérents.

IV

On pourra contester cette homogénéité relative, sous prétexte que « nous ne lisons jamais le même livre » de même que « nous ne nous baignons jamais dans le même fleuve ». Mais, outre que ce paradoxe antique est fort discutable, est-il aussi vrai de dire que nous ne lisons jamais le même journal? On pensera peut-être que, le journal étant bien plus bariolé que le livre, l'adage cité est encore plus applicable à celui-là qu'à celui-ci. En fait, cependant, tout journal a son *clou*, et ce clou, de plus en plus mis en relief, fixe l'attention de la totalité des lecteurs, hypnotisés par ce point brillant. Au fond, malgré sa bigarrure d'articles, chaque feuille a sa couleur voyante qui lui est propre, sa spécialité, soit pornographique, soit diffamatoire, soit politique, soit toute autre, à laquelle tout le reste est sacrifié et sur laquelle son public se jette avidement. En le prenant par cet appât, le journaliste selon son cœur le mène où il veut.

Autre considération. Le public, après tout, n'est qu'une espèce de *clientèle* commerciale, mais une espèce très singulière et qui tend à éclipser le genre. Or, déjà le fait d'acheter les mêmes produits dans des magasins de même ordre, de se faire habiller chez la même faiseuse ou le même tailleur, de fréquenter le même restaurant, établit entre les personnes d'un même monde un certain lien social et suppose entre elles des affinités que ce lien resserre et accentue. Chacun de nous, en achetant ce qui répond à ses besoins, a plus ou moins vaguement conscience d'exprimer et de développer par là son union avec sa classe sociale qui s'alimente, s'habille, se satisfait en tout d'une manière à peu près analogue. Le fait économique, seul remarqué des économistes, se complique donc toujours d'un rapport sympathique qui mériterait aussi d'attirer leur attention. Ils ne considèrent les acheteurs d'un produit, d'un service, que comme des rivaux qui se disputent l'objet de leur désir ; mais ce sont aussi et surtout des congénères, des semblables qui cherchent à fortifier leur similitude et à se distinguer de ce qui n'est pas eux. Leur désir se

nourrit du désir d'autrui, et, dans leur émulation même, il y a une secrète sympathie qui demande à s'accroître. Mais combien le lien qui se noue, par la lecture habituelle d'un même journal, entre ses lecteurs, est plus intime encore et plus profond! Ici, personne ne songerait à parler de concurrence, il n'y a qu'une communion d'idées suggérées, et la conscience de cette communion — mais non de cette suggestion, qui est pourtant manifeste.

De même qu'il y a, pour tout fournisseur, deux sortes de clientèle, une clientèle fixe et une clientèle flottante, il y a aussi deux sortes de public pour les journaux ou les revues : un public stable, consolidé, et un public flottant, instable. La proportion de ces deux publics est très inégale d'une feuille à l'autre : pour les vieilles feuilles, organe des vieux partis, le second ne compte pas ou compte à peine, et je conviens qu'ici l'action du publiciste est singulièrement entravée par l'intolérance de la maison où il est entré et d'où une dissidence affichée le chasserait. Elle est, en revanche, tout autrement durable et pénétrante quand elle parvient à s'exercer là. Remarquons, du reste, que les publics fidèles et traditionnellement attachés à un journal tendent à disparaître, de plus en plus remplacés par des publics mouvants, sur lesquels la prise du journaliste de talent est bien plus aisée, sinon plus solide. On peut gémir, à bon droit, sur cette évolution du journalisme, car les publics fermes font les publicistes honnêtes et convaincus, comme les publics capricieux font les publicistes légers, versatiles, inquiétants; mais il semble bien qu'elle soit à présent irrésistible, malaisément réversible, et l'on voit les perspectives de puissance sociale grandissante qu'elle ouvre aux hommes de plume. Il se peut qu'elle asservisse de plus en plus aux caprices de leur public les publicistes médiocres, mais, à coup sûr, elle soumet de plus en plus au despotisme des grands publicistes leur public subjugué. Ceux-ci, bien plus que les hommes d'État même supérieurs, font l'opinion et mènent le monde. Et, quand ils se sont imposés, quel trône solide est le leur! Comparez à l'usure si rapide des hommes politiques, même des Ferry et des Gambetta, le règne prolongé et indestructible des journalistes de haute marque, qui rappelle la longévité d'un

Louis XIV ou le succès indéfini des comédiens et des tragédiens illustres. Il n'est pas de vieillesse pour ces autocrates.

Voilà pourquoi il est si malaisé de faire une bonne loi sur la presse. C'est comme si l'on avait voulu réglementer la souveraineté du Grand Roi ou de Napoléon. Les délits de presse, les crimes de presse même, sont à peu près impunissables comme l'étaient les délits de tribune dans l'antiquité et les délits de chaire au moyen âge.

S'il était vrai, comme les louangeurs des foules ont l'habitude de le répéter, que le rôle historique des individualités fût destiné à s'amoindrir de plus en plus au fur et à mesure de l'évolution démocratique des sociétés, on devrait être singulièrement surpris de voir grandir de jour en jour l'importance des publicistes. Il n'est pourtant pas niable qu'ils font l'opinion dans les circonstances critiques : et, quand il plaît à deux ou trois de ces grands chefs de clans politiques ou littéraires de s'allier pour une même cause, si mauvaise qu'elle soit, elle est assurée de triompher. Ainsi, chose remarquable, le dernier formé des groupements sociaux et le plus en voie de se déployer au cours de notre civilisation démocratique, autrement dit le groupement social en publics, est celui qui offre aux caractères individuels marquants les plus grandes facilités de s'imposer, et aux opinions individuelles originales les plus grandes facilités de se répandre.

V

Or, il suffit d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que la division d'une société en publics, division toute psychologique, et qui correspond à des différences d'états d'esprit, tend, non pas à se substituer sans doute, mais à se superposer de plus en plus visiblement et efficacement à sa division religieuse, économique, esthétique, économique, politique, en corporations, en sectes, en métiers, en écoles, en partis. Ce ne sont pas seulement ces variétés des foules d'autrefois, les auditoires des tribuns ou des prédicateurs, qui sont dominés ou agrandis par les publics qui leur correspondent, public parlementaire ou public religieux ; mais il n'est pas une secte qui ne veuille avoir son

journal à soi pour s'entourer d'un public qui rayonne bien au delà d'elle, sorte d'atmosphère ambiante où elle sera baignée, de conscience collective dont elle sera illuminée. Et ce n'est pas de cette conscience, certes, qu'on pourra dire qu'elle est un simple *épiphénomène*, par lui-même inefficace et inactif. Il n'est pas non plus de profession, petite ou grande, qui ne veuille avoir son journal ou sa revue, comme au moyen âge chaque corporation avait son aumônier, son prédicateur habituel, comme, dans l'antiquité grecque, chaque classe avait son orateur attitré. Le premier soin d'une nouvelle école littéraire ou artistique qui se fonde, n'est-il pas d'avoir son journal aussi, et se croirait-elle complète sans cela? Est-il un parti ou un fragment de parti qui ne s'empresse de s'exprimer bruyamment dans quelque publication périodique, quotidienne, par laquelle il espère se répandre, par laquelle à coup sûr il se fortifie, en attendant qu'il se modifie, se fusionne ou se fractionne? Un parti sans journal ne nous fait-il pas l'effet d'un monstre acéphale, quoique tous les partis de l'antiquité, du moyen âge, de l'Europe moderne, même jusqu'à la Révolution française, aient présenté normalement cette prétendue monstruosité?

Cette transformation de tous les groupes quelconques en publics s'explique par un besoin croissant de sociabilité qui rend nécessaire la mise en communication régulière des associés par un courant continu d'informations et d'excitations communes. Elle est donc inévitable. Et il importe de rechercher les conséquences qu'elle a ou qu'elle aura, suivant toutes les vraisemblances, sur les destinées des groupes ainsi transformés, au point de vue de leur durée, de leur solidité, de leur force, de leurs luttes ou de leurs alliances.

Comme durée et comme solidité, il est certain que les groupements anciens n'ont rien à gagner au changement dont il s'agit. La presse mobilise tout ce qu'elle touche et vivifie, et il n'est pas d'Église en apparence si immuable qui, dès le moment où elle se soumet à la mode de la publication à jet continu, ne donne des signes visibles de mutations intérieures vainement dissimulées. Pour se convaincre de cette efficacité à la fois dissolvante et régénératrice inhérente au journal, il suffit de comparer les partis politiques d'avant le journalisme

aux partis politiques d'à présent. N'étaient-ils pas, autrefois, moins ardents et plus durables, moins vivants et plus tenaces, plus inextensibles et plus infrangibles, plus réfractaires aux tentatives de renouvellement ou d'émiettement? De l'antithèse séculaire, si tranchée et si persistante, des whigs et des tories, que subsiste-t-il, de nos jours, en Angleterre? Rien n'était plus rare, dans l'ancienne France, que l'apparition d'un nouveau parti; à notre époque, les partis sont en voie de remaniement perpétuel, de palingénésie et de génération spontanée. Aussi s'inquiète-t-on ou s'effraie-t-on de moins en moins de leur étiquette, car on sait bien que, s'ils parviennent au pouvoir, ils n'y arriveront que transformés à fond. Bientôt, des partis héréditaires et traditionnels de jadis, il ne restera plus que le souvenir.

La force relative des anciens agrégats sociaux est aussi singulièrement modifiée par l'intervention de la Presse. Avant tout, observons qu'elle est loin de favoriser la prépondérance des classements professionnels. La Presse professionnelle, celle qui est consacrée à des intérêts de métier, judiciaires, industriels, agricoles, est la moins lue, la moins intéressante, la moins agissante, sauf quand il s'agit de grève et de politique sous couleur de travail. C'est la division sociale par groupes d'idées théoriques, d'aspirations idéales, de sentiments, qui reçoit de la Presse une accentuation et une prépondérance visibles. Les intérêts ne s'expriment par elle — et c'est là son honneur — que déguisés ou sublimés en théories et en passions; même en les passionnant elle les spiritualise et les idéalise; et, si dangereuse parfois que soit cette transfiguration, elle est, en somme, heureuse. Les idées et les passions ont beau écumer en se heurtant, elles sont toujours moins irréconciliables que les intérêts.

Les partis, religieux ou politiques, sont les groupes sociaux sur lesquels le journal a le plus de prise et qu'il met en plus haut relief. Mobilisés en publics, les partis se déforment, se reforment, se transforment avec une rapidité qui eût stupéfié nos ancêtres. Et il faut convenir que leur mobilisation et leur mutuel entrelacement sont peu compatibles avec le fonctionnement régulier du parlementarisme à l'anglaise; ce qui est un petit malheur, mais force à modifier profon-

dément, en conséquence, le régime parlementaire. Tantôt les partis, maintenant, se résorbent et s'anéantissent en quelques années. Tantôt ils s'amplifient dans des proportions inouïes. Ils acquièrent alors une force énorme, mais passagère. Ils revêtent deux caractères qu'on ne leur connaissait pas : ils deviennent susceptibles de s'entre-pénétrer et de s'internationaliser. Ils s'entre-pénètrent facilement parce que, comme nous l'avons dit plus haut, chacun de nous fait partie ou peut faire partie de plusieurs publics à la fois. Ils s'internationalisent parce que le verbe ailé du journal franchit sans peine les frontières que ne franchissait jamais, jadis, la voix de l'orateur le plus célèbre, du leader d'un parti[1]. C'est la presse qui a prêté à l'éloquence parlementaire ou clubiste ses propres ailes et qui la répand dans le monde entier. Si cette ampleur internationale des partis transformés en publics rend leur hostilité plus redoutable, leur mutuelle pénétration et l'indétermination de leurs limites facilitent leurs alliances, même immorales, et permettent d'espérer un traité de paix final. Par suite, il semble que la transformation des partis en publics soit plus contraire à leur durée qu'à leur accord, au repos qu'à la paix, et que l'agitation sociale produite par elle prépare plutôt les voies à l'union sociale. Cela est si vrai que, malgré les divergences et la multiplicité des publics co-existants et entremêlés dans une société, ils semblent former ensemble un seul et même public, par leur accord partiel sur quelques points importants ; et c'est ce qu'on appelle l'opinion, dont la prépondance politique grandit toujours. A certains moments critiques de la vie des peuples, quand un danger national se montre, cette fusion dont je parle est frappante et presque complète ; et l'on voit alors le groupe social par excellence, la nation, se transformer comme tous les autres en un grand faisceau de lecteurs fiévreux, suspendus à la lecture des dépêches. En temps de guerre, classes, métiers, syndicats, partis, rien ne paraît plus subsister des

1. Certains grands journaux, le *Times*, le *Figaro*, certaines grandes revues, ont leur public disséminé dans le monde entier. — Les *publics* religieux, scientifiques, économiques, esthétiques, sont essentiellement et *constamment* internationaux ; les *foules* religieuses, scientifiques, etc., ne le sont que rarement sous forme de congrès. Encore les congrès n'ont-ils pu devenir internationaux que parce qu'ils ont été précédés dans cette voie par leurs publics respectifs.

groupements sociaux en France, si ce n'est l'armée française et « le public français ».

De tous les agrégats sociaux, cependant, celui qui est avec les publics en rapport le plus étroit, c'est la foule. Quoique le public ne soit souvent qu'un auditoire agrandi et dispersé, les différences entre la foule et lui sont multiples et caractéristiques, nous l'avons vu ; elles vont même jusqu'à établir une sorte de rapport inverse entre le progrès des foules et le progrès des publics. Du public surexcité, il est vrai, naissent des rassemblements tumultueux dans la rue ; et, comme un même public peut être répandu sur un vaste territoire, il est possible que, dans beaucoup de villes à la fois, des multitudes bruyantes nées de lui s'assemblent, crient, pillent, massacrent. Cela s'est vu[1]. Mais ce qu'on ne voit pas, ce sont toutes les foules qui se ressembleraient s'il n'existait pas de publics. Si, par hypothèse, tous les journaux étaient supprimés, et, avec eux, leurs publics, est-ce que la population ne manifesterait pas une tendance beaucoup plus forte qu'à présent à se grouper en auditoires plus nombreux et plus denses autour des chaires de professeurs, de prédicateurs même, à remplir les lieux publics, cafés, clubs, salons, salles de lecture, sans compter les théâtres, et à se comporter partout plus bruyamment ?

On ne songe pas à toutes les discussions de cafés, de salons, de clubs, dont les polémiques de la presse nous garantissent, antidote relativement inoffensif. Il est de fait que le nombre des auditeurs, en général, va en diminuant, ou du moins ne va pas en grandissant dans les réunions publiques, et nos orateurs les plus courus sont loin de prétendre au succès d'Abélard qui attirait sur ses pas trente mille élèves jusqu'au fond de la triste vallée du Paraclet. Même quand les auditeurs sont aussi nombreux, ils sont moins attentifs qu'avant l'imprimerie, quand l'effet d'une inattention était irréparable.

1. On peut même dire que chaque public se peint par la nature de la foule qui naît de lui. Le public pieux se peint par les pèlerinages de Lourdes, — le public mondain par les courses de Longchamps, par les bals, par des fêtes, — le public littéraire par les auditoires de théâtre, les réceptions à l'Académie française, — le public industriel par ses grèves, — le public politique par ses réunions électorales, ses Chambres des députés, — le public révolutionnaire par ses émeutes et ses barricades...

Notre Sorbonne n'a plus l'idée de l'affluence et de l'attention d'autrefois, dans ses amphithéâtres maintenant aux trois quarts déserts. La plupart de ceux qui, jadis, auraient été passionnément curieux d'entendre un discours, se disent à présent : « Je le lirai dans mon journal... » Et c'est ainsi que, peu à peu, les publics grossissent, pendant que les foules diminuent et que diminue plus rapidement encore leur importance.

Qu'est devenu le temps où l'éloquence sacrée d'un apôtre, d'un Colomban, d'un Patrick, convertissait des peuples entiers suspendus à ses lèvres ? Les grandes conversions des masses, à présent, ce sont les journalistes qui les opèrent.

Ainsi, quelle que soit la nature des groupes entre lesquels se fractionne une société, qu'ils aient un caractère religieux, économique, politique, national même, le public est en quelque sorte leur état final et, pour ainsi dire, leur dénomination commune ; c'est à ce groupe tout psychologique d'états d'esprit en voie de perpétuelle mutation que tout se ramène. Et il est remarquable que l'agrégat professionnel, fondé sur la mutuelle exploitation et adaptation des désirs et des intérêts, soit le plus atteint par cette transformation civilisatrice. En dépit de toutes les dissemblances que nous avons notées, la foule et le public, ces deux termes extrêmes de l'évolution sociale[1], ont cela de commun que le lien des individus divers qui les composent consiste non à s'*harmoniser* par leurs diversités mêmes, par leurs spécialités utiles les unes aux autres, mais à s'entre-refléter, à se confondre par leurs similitudes innées ou acquises en un simple et puissant *unisson*, — mais avec combien plus de force dans le public que dans la foule ! — en une communion d'idées et de passions qui laisse d'ailleurs libre jeu à leurs différences individuelles.

GABRIEL TARDE

(La fin prochainement.)

1. La famille et la horde sont les deux points de départ de cette évolution. Mais la horde, la bande grossière et pillarde, n'est que la foule en marche.

TÉLÉGRAPHES

— SECTION DES FEMMES —

Quand Marie Vital ouvrit la porte, elle fut saisie par la bise glacée du matin. Ses joues roses et pleines pâlirent de froid; son jeune corps grassouillet frissonna sous la méchante robe de mérinos noir. Elle ramena autour de son cou et sur sa poitrine le petit châle de laine bleue qui lui servait de jaquette. Il n'y avait pas une âme sur la place des Bianchi; la boutique du forgeron était encore fermée; la typographie du *Pungolo* avait encore ses volets; personne ne se montrait dans les ruelles de Monte-Santo, de Latilla, des Pèlerins et du Saint-Esprit, qui débouchaient sur l'étroite place. Une lueur pâle et nette se répandait sur les vieilles maisons, sur les fenêtres embuées de givre, sur les impasses malpropres; et le ciel avait la clarté froide, la teinte fine et métallique des aubes d'hiver. Alors, au moment de se mettre en route, Marie Vital, étonnée du silence et de la solitude, fut prise d'une inquiétude vague.

« Je suis sûrement partie trop tôt! » pensa-t-elle.

De dépit, elle frappa du pied contre terre. A la maison, il n'y avait pas de pendule; et elle devait être arrivée au bureau

pour sept heures moins cinq. Aussi, dès le matin, l'ennui commençait. Sa mère, toujours éveillée très tôt, l'appelait de l'autre chambre :

— Marie!

— Maman?

— Lève-toi: il est l'heure.

Et Marie se rendormait, de ce bon sommeil des filles saines et sages. Cinq minutes après, sa mère l'appelait encore, d'une voix plus forte :

— Marie!

— J'ai entendu, maman, j'ai entendu. Je me lève.

Si le sommeil rejetait une seconde fois sur le lit cette grande fille robuste, la mère se taisait, désarmée. Mais alors, c'était le père qui intervenait, avec sa grosse voix :

— Allons, Mariette, debout! Sinon, tu auras à payer l'amende.

Elle se décidait enfin, se jetait à bas du lit, tout d'un coup, bâillant, n'osant pas regarder vers le matelas, par crainte d'y retomber, à côté de sa sœur Séraphine; et elle marchait bien doucement, en chemise et en jupon, pour ne pas réveiller ses deux petits frères, Carluccio et Gennarino, qui dormaient dans la même chambre, derrière un paravent. Elle allait se laver dans la cuisine; puis, au lieu de café, dont l'usage était inconnu à la maison, elle mangeait un fruit resté du souper de la veille, avec un morceau de pain rassis; et elle s'habillait, vite, vite. Mais elle avait beau se hâter, quatre ou cinq fois elle était arrivée au bureau après sept heures, parce qu'elle n'avait pas de pendule; et la directrice avait signalé le retard sur le registre; et Marie Vital avait payé une lire d'amende. A ce compte-là, les quatre-vingt-dix lires d'appointements mensuels, diminués des six lires que le gouvernement prenait pour l'impôt sur la richesse mobilière et des deux ou trois lires à payer pour les amendes, descendaient comme rien à quatre-vingts lires. Aussi était-elle chaque matin dans les transes, et quelquefois elle sortait de trop bonne heure.

— Quelle heure peut-il bien être? — pensait Marie Vital, contristée à l'idée qu'il pouvait être beaucoup trop tôt.

Dans la ruelle des Bianchi, par où l'on gagne la rue de

Tolède, elle rencontra le cafetier ambulant qui faisait sa ronde avec son petit fourneau, ses bouillottes enfouies dans la cendre chaude et trois ou quatre tasses enfilées à ses doigts.

— Quelle heure est-il, mon brave homme? demanda la jeune fille.

— Cinq heures et demie, mademoiselle. En prenez-vous une goutte?

— Merci, je ne prends jamais de café.

Une heure! Il y avait encore une heure! Elle était partie une heure trop tôt!... Elle continua sa route, les larmes aux yeux, de chagrin, à la pensée de ce bon temps de sommeil qu'elle avait perdu; une douleur naïve et enfantine lui montait du cœur aux lèvres, comme si on lui eût fait une grande injustice, ainsi qu'au temps où elle était encore petite, lorsqu'on la battait pour une faute qui n'était pas la sienne. Que faire, pendant cette heure? Ah! comme elle serait volontiers revenue à la maison pour se refourrer dans le lit bien chaud, la joue enfoncée dans l'oreiller et les bras croisés sur la poitrine! Mais, maintenant, c'était inutile : elle était partie trop tôt; jamais elle ne retrouverait la bonne heure de sommeil perdue. Où aller? Il soufflait un petit vent froid, très désagréable, qui lui envoyait au visage la poussière de la rue de Tolède, non balayée encore; se promener seule à pareille heure, comme une folle, parmi les marchands fruitiers qui descendaient des jardins vers les rues centrales de Naples, parmi les voitures de balayeurs qui cahotaient lourdement sur le pavé, c'était impossible. Elle serait bien allée prendre Assunta Capparelli, qui habitait aux Éventaillistes; mais justement, ce jour-là, Assunta était de service l'après-midi et n'avait pas besoin de se lever si tôt : la chanceuse, elle devait dormir encore sur les deux oreilles! Elle serait bien allée prendre Catherine Borelli, qui habitait à la Pignasecca; mais ouiche! Catherine était une dormeuse impénitente qui se levait à sept heures moins le quart, s'habillait en cinq minutes, arrivait au bureau tout courant, riant, bâillant, le chapeau de travers, la tresse défaite, la cravate mal mise, et répondait vivement à l'appel : « Présente! » Toutes, toutes dormaient encore, les bienheureuses!... Une amertume envahissait la douce âme de Marie Vital : il lui semblait que seule,

seule dans le vaste monde, elle était condamnée à ne pas dormir tout son saoul, condamnée à toujours avoir froid et sommeil, tandis que toutes les autres dormaient au chaud, dans l'intense et profonde félicité du repos. Et, au fond de cette amertume, il y avait aussi le sentiment de l'abandon, le dégoût de la misère, un chagrin puéril... La tête baissée, d'un air de résignation, elle entra machinalement à l'église du Saint-Esprit pour y chercher un refuge et un réconfort.

Subitement, cette pénombre sacrée, cet air mol et humide, qui n'était plus froid, la calmèrent. Elle s'assit sur un banc de bois peint, celui des pauvres qui n'ont pas le sou que coûte la chaise de paille, et elle appuya sa tête au dossier d'un autre banc qui était devant elle. Alors elle se mit à prier avec tranquillité. Elle dit un *Gloria*, trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Requiem*, comme il est prescrit à ceux qui entrent par hasard dans une église où l'on ne célèbre pas d'office. Puis elle recommanda à Dieu l'âme de sa grand'mère, morte l'année précédente, la santé de sa mère et de son père; elle nomma ses frères, ses sœurs, son parrain, ses supérieurs, les marins exposés à la tempête, les âmes abandonnées. Pour elle-même, elle ne demandait rien : dans sa torpeur physique, elle n'éprouvait aucun désir spirituel et personnel; aucun besoin ne se précisait dans son âme. Elle avait seulement une envie confuse de demander à la Madone qu'elle lui permît de dormir jusqu'à neuf heures le matin : félicité rare, dont elle n'avait jamais joui. L'unique chose dont elle eût la sensation distincte, c'était qu'un sommeil tenace descendait sur sa tête et se répandait lentement de sa nuque par tout son corps. Et elle s'endormait, la face entre les mains, le chapeau retombé sur le front, les jambes immobiles et le buste plié dans une position pénible; et, tout en dormant, elle entendait le sacristain aller et venir, ranger les chaises, balayer le pavé de marbre.

Tout à coup, une voix lui murmura dans l'oreille :

— C'est toi, Vital? Tu dors, ou tu pleures?

— Me voici, maman! balbutia la dormeuse réveillée.

A côté d'elle, Juliette Scarano, une fille aux beaux cheveux châtains, à la tête fine sur un corps potelé, aux yeux clairs et toujours noyés d'extase, souriait avec douceur, en regar-

dant le grand autel où le Saint-Esprit resplendissait dans une gloire d'or.

— Je m'étais endormie. Est-ce que tu t'es trompée d'heure, toi aussi ?

— Non : je pars d'avance parce qu'il faut que je vienne à pied depuis Capodimonte ; et j'entre toujours à l'église, en passant.

— Partons-nous ?

— Oui, partons : il est temps.

Elles se mirent en chemin ; Marie Vital tout engourdie, avec un grand froid dans le dos et des fourmis dans les jambes ; Juliette Scarano cheminant d'un air de somnambule, sans parler.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Marie Vital.

— Rien ! répondit Juliette avec mélancolie, d'une voix jeune que mouillaient les sanglots.

— Toujours Émile, pas vrai ? insista Marie, avec son air sage et compatissant de petite femme invulnérable.

— Toujours.

— Mais tu y perdras ta santé !

— Plût à Dieu !

— Ne dis pas de ces vilaines paoles !... Ah ! l'amour est une triste chose ! Aussi, moi, je n'ai jamais voulu aimer.

— Oui, on dit cela quand on n'aime personne...

Puis, ne pouvant plus se contenir :

— Émile est malade, s'écria-t-elle, et je ne puis pas le voir. Ah ! je sens que j'en mourrai.

— Le pauvre ! le pauvre ! Espérons que ce ne sera rien, murmura Marie Vital, soudainement attristée.

Elles descendirent par la rue de Monteoliveto et arrivèrent à la fontaine, Juliette Scarano toujours absorbée dans la désolation de ses idées amoureuses, Marie Vital branlant la tête sur les humaines misères. C'est que, voilà : Marie n'était pas une forte tête comme Catherine Borelli, qui écrivait sans désemparer un roman dans son énorme cahier ; Marie ne savait pas faire des vers comme Pascaline Morra ; mais elle comprenait que l'amour est un grand tourment.

— Et je ne puis pas le voir ! répétait Juliette Scarano.

— Écris-lui un bout de lettre.

— Je lui ai déjà écrit trois lettres, de quatre pages chacune; mais je ne sais comment les faire parvenir. Maman a renvoyé notre bonne, Caroline, qui me voulait du bien et qui m'aidait...

— Jette-les à la poste.

— Je n'ai pas d'argent pour les timbres, et j'aurais honte de les envoyer sans les affranchir. Qui sait? Gaetanina Galante, la bonne du bureau, consentira peut-être à me rendre service...

Elles étaient devant le palais Gravina, un sévère palais grisâtre en travertin, d'une architecture très simple. L'édifice paraissait vieux, et l'était. Sans aucun doute, derrière ses murailles profondes, il avait vu se succéder bien des événements joyeux et bien des événements terribles, des fêtes d'amour et des complots d'ambition, de tendres affections humaines et de féroces passions humaines. A présent, les pièces du rez-de-chaussée, hermétiquement closes du côté de la rue, s'ouvraient au public sous les arcades de la cour intérieure et servaient de bureaux pour la Poste. Autour des fenêtres larges et hautes, sur les arêtes des murs sombres, grimpait toute une floraison verticale de champignons blancs : c'étaient les cloches isolantes en porcelaine d'où partaient tous ces fils télégraphiques si ténus, dix, douze d'un côté, trois d'un autre, quatre ou cinq d'un autre, léger réseau qui s'étend sur le monde. Au balcon du milieu, derrière le grand écusson de métal où était écrit : *Télégraphes*, un homme fumait, accoudé à la balustrade et regardant le ciel matinal.

— Qui est-ce? demanda Marie.

— C'est Ignace Montanaro. Il devait être de service cette nuit.

Comme elles montaient l'escalier spacieux, Christine Juliano les rattrapa et leur dit bonjour sans s'arrêter. Avec son grand corps dégingandé, trop large des épaules, trop long du buste et sans hanches, avec ses grosses mains, ses poignets noueux et ses pieds énormes, elle avait l'air d'un homme laid habillé en femme. Elle portait encore un chapeau de paille claire, son chapeau d'été, qu'elle rabattait sur le front pour adoucir l'effroi inspiré par son œil louche, blanc, qui faisait peur, et sans doute aussi pour laisser voir l'opulence merveilleuse

de ses deux lourdes tresses brunes, débordant trésor de cheveux dont le poids lui tirait la tête en arrière.

— Voilà un bonjour inutile! dit Marie Vital; cette Juliano m'est antipathique.

— Cependant elle n'est pas méchante, répondit Juliette Scarano, avec l'indulgence des âmes énamourées.

Sur le palier, Adeline Marko les rejoignit et s'approcha d'elles.

— Comme il fait froid! dit Adeline de sa voix molle et séduisante.

Elle lissait du bout des doigts ses cheveux blonds et ondulés, mis en désordre par le vent; mais le vent avait aussi avivé sa belle bouche aux lèvres délicates et relevées vers les angles, avait donné un plus aimable coloris à sa fine carnation dorée de blonde. Sa gracieuse et flexible personne de dix-huit ans était bien protégée par un élégant et chaud costume en drap vert sombre; une plume blanche voletait sur son chapeau de feutre vert et lui donnait un aspect de jeune amazone, une apparence aristocratique de miss anglaise prête pour monter à cheval. Elle n'était ni pauvre ni plébéienne, Adeline Marko; elle était une des deux ou trois heureuses demoiselles qui travaillaient seulement pour leur garde-robe et pour le linge de leur trousseau. Lorque Adeline entrait au bureau avec son sourire bienveillant, avec son pas rythmique, avec ses robes fines et bien coupées, avec sa chevelure capricieuse et ses parfums exquis, elle ressemblait à une jeune duchesse qui daignerait visiter cette maison du travail, à une royale infante, bénigne et humaine, qui se complairait à passer une journée parmi les humbles ouvrières du télégraphe.

Elles parlaient encore du froid quand elles parvinrent à la porte blanche sur laquelle était écrit : *Section des femmes*. La servante Gaetanina vint leur ouvrir, avec son visage olivâtre et pointu de renard malicieux.

— Est-ce que la directrice est venue? demandèrent en chœur les trois auxiliaires.

— Allons donc! elle est encore à la messe! répondit Gaenina en ricanant, avec son effronterie de servante vicieuse.

Elles respirèrent. Mieux valait toujours arriver avant la directrice, pour faire montre de zèle et de dévouement.

Dès qu'elles étaient entrées dans la sordide antichambre la bureaucratie étreignait l'âme de toutes ces jeunes filles, le jargon administratif, incorrect et conventionnel, fleurissait sur leurs lèvres. Celles qui étaient arrivées les premières, les unes assises, les autres debout près de la fenêtre pour avoir un peu de jour, se mettaient aussitôt à parler de lignes, de perturbations, d'encombrements sur les circuits directs. La pièce était sombre; et, par instinct, elles baissaient la voix. L'unique fenêtre donnait sur l'étroite ruelle des Carrossiers; et l'obscurité se trouvait encore accrue par une immense armoire subdivisée en quantité de petits compartiments où les auxiliaires déposaient leurs chapeaux, leurs manteaux et leurs ombrelles; les plus pauvres y serraient aussi leur déjeuner apporté de la maison; les moins pauvres, leur broderie ou leur ouvrage au crochet; les plus studieuses ou les plus romanesques, leurs cahiers. Au milieu de cette pièce, il y avait une grande table d'acajou; contre le mur, un divan de toile cirée; pas d'autres meubles. Sur les murailles, dans les espaces libres, étaient pendus de petits cadres en bois noir, sans verre, qui contenaient le tableau alphabétique des employées, le règlement intérieur, la dernière décision directoriale, une carte géographique et télégraphique de l'Italie. Mais personne ne les lisait plus, ces imprimés poudreux et salis par les mouches; la seule chose qui les intéressât toutes, c'était un feuillet de papier qui circulait de main en main et qui assignait à chacune pour la journée le service d'une ligne spéciale. La directrice, de son écriture ronde et toute en boucles, y inscrivait, d'un côté, en colonne, les numéros d'ordre que portaient les lignes, et, de l'autre côté, vis-à-vis de chaque numéro, le nom de l'auxiliaire qui devait ce jour-là travailler à la ligne sept heures durant. A peine la porte franchie, tandis qu'elles finissaient encore d'ôter leur chapeau ou de déboutonner leur jaquette, toutes cherchaient anxieusement ce feuillet. Et, comme il y avait de bonnes et de mauvaises lignes, des lignes sans travail et des lignes surchargées de travail, des lignes où il fallait une patience infinie et des lignes où il fallait une agilité extraordinaire, c'était alors une pluie d'exclamations.

— Il est vrai que je ne suis qu'une sotte et que je ne sais

pas bien recevoir encore, — murmurait Marie Vital ; — mais il est insupportable d'être mise tous les deux jours à Castellamare. Si je fais cinquante télégrammes en sept heures, c'est miracle. J'apprendrai vite, de cette façon-là !

— Et tu ne remercies pas Dieu ? — répondait Emma Torelli, une grande blonde au teint blanc, qui avait un fort accent piémontais. — Pour mon compte, je voudrais bien n'être pas plus habile que toi ! Aujourd'hui, on m'a donné Salerne, cette ligne diabolique ; et c'est dimanche, et il y aura les billets pour la loterie, que les Salernitains jouent à Naples : cent quatre-vingts dépêches comme rien ! Et, qui pis est, j'ai ma migraine. Tu verras, tout à l'heure, comme je vais attraper le correspondant, s'il ne marche pas droit !

— Mais quelle idée a bien pu lui venir, à la directrice, de me donner Avellino ? — s'écriait Ida Torelli, la sœur d'Emma. — Avec ce vieux bonhomme de correspondant, il m'est impossible de travailler. Figure-toi, ma chère : une momie de soixante ans, qui ne peut pas souffrir la section des femmes ! Quand vous l'appelez, il ne répond pas ; une heure plus tard, c'est lui qui vous appelle précipitamment et qui vous fait une scène furieuse. A chaque mot transmis, il interrompt ; il demande des explications à chaque télégramme. Un être irascible, têtu et mal élevé. C'est une ligne à mourir !

— Moi, je suis à la ligne de Gênes, — disait Adeline Marko, d'une voix pareille à un chant ; — et ce n'est pas drôle. La ligne est si longue que jamais la pile ne suffit ; et le courant est très variable, tantôt si fort qu'il unit et confond tous les signaux, tantôt si faible que les signaux n'arrivent pas. Tu appelles le correspondant ? il n'entend rien. Le correspondant t'appelle ? tu n'entends rien. Pendant dix minutes la communication se rétablit, et enfin tu respires. Mais, paf ! à la onzième minute, la ligne se détraque ; et les dépêches s'amoncellent. Il y a toujours un retard de trois heures.

Les plus mécontentes étaient les *hughistes*, les meilleures auxiliaires, celles qui avaient appris à travailler sur l'appareil imprimant de Hughes. On y travaille deux par deux, à cet appareil compliqué, qui ressemble à un clavecin ; et toutes les deux ont besoin de force et d'attention. Or, pour prévenir l'excès du bavardage, la directrice ne réunissait jamais dans le même

couple deux amies ; elle mettait toujours ensemble une télégraphiste habile et une autre plus faible. Les couples manquaient donc de sympathie : l'habile méprisait la faible, et la faible se sentait méprisée. Par orgueil, ces galériennes du travail ne se plaignaient pas tout haut ; mais elles se rencognaient chacune dans son coin, boudeuses, muettes, sans se regarder. Marie Morra repassait le rôle de Pauline, dans *Nos Bons Villageois*, rôle qu'elle devait jouer, comme membre de la Société philodramatique, au théâtre de San Ferdinando ; et Sophie Magliano, sa compagne, une brunette au long profil de chèvre, couvait son dépit en s'acharnant sur une « étoile » au crochet. Séraphine Casal, petite, froide, orgueilleuse, pâle et taciturne, prenait du citrate de fer dans une hostie mouillée, pour guérir l'anémie qui l'épuisait ; et Annina Pescara laissait voir un grand trouble sur son beau visage arrondi, à la pensée qu'il lui faudrait travailler avec cette fastidieuse Séraphine Casal.

Dans un angle obscur, Juliette Scarano priait et suppliait Gaetanina de vouloir bien, pour l'amour de la Madone, lui rendre le service de faire parvenir sa lettre à Émile. Et Gaetanina refusait, protestant qu'elle ne voulait plus se mêler de pareilles affaires : — elle avait eu déjà trop d'ennuis, les auxiliaires étaient toutes des ingrates, elle-même n'était qu'une simple servante, mais elle valait bien mieux que tant d'autres qui faisaient les fières parce qu'elles travaillaient aux appareils et qui devaient s'humilier ensuite devant elle pour obtenir toutes sortes de faveurs... Juliette Scarano pâlissait, sa voix tremblait devant cette servante qui la mettait à la torture par ce refus grossier, noyé dans un flot de réflexions triviales ; et cela ne l'empêchait pas de lui prendre la main pour se mieux recommander à elle.

Tout à coup, par-dessus les voix irritées, lamentables ou traînantes d'ennui, les épanchements des doléances amicales et des jalousies de bureau, un silence passa : la directrice entrait. Tout de suite, en chœur, sur des tons variés, plus hauts, plus bas, aigus, graves, rapides, nonchalants, on entendit ces mots, vingt fois répétés :

— Bonjour, directrice !

La directrice saluait de la tête, avec un aimable sourire sur ses lèvres de rose morte. Ses fins cheveux, d'un blond cendré,

étaient ramenés et tirés en arrière avec tant de précision que pas un seul n'était hors de sa place ; tout son visage avait la plénitude molle et la pâleur d'ivoire qu'on remarque chez les vieilles filles de trente ans qui ont vécu au cloître ou au pensionnat, dans une chasteté naturelle de tempérament et d'imagination. En réalité, elle avait quelque chose de claustral dans toute sa personne, dans sa robe de casimir noir, dans sa collerette blanche, dans sa démarche cauteleuse, dans sa voix basse, dans la délicatesse de ses mains qui semblaient ne devoir se joindre que pour la prière, dans l'inexpressive limpidité de ses yeux gris, dans certaines attitudes penchées de la tête pour réfléchir. Tout en retirant ses gants et défaisant son manteau avec tranquillité, elle examinait les jeunes filles, observait qu'Ida Torelli, comme d'habitude, n'avait pas de corset, que Peppina De Notaris portait au petit doigt une bague d'homme, qu'Olympia Faraone avait sur les joues trop de veloutine. Les auxiliaires affectaient une contenance aisée, mais sentaient sur elles ce regard froid, qui leur causait une invincible gêne.

La directrice entra la première dans la salle des appareils, s'assit à sa place derrière le pupitre et se mit à écrire lentement sur ses registres, la tête inclinée, comme on ferait un devoir d'école.

— Orage à la direction ! murmura Catherine Borelli, la plus insolente des myopes, en relevant ses lunettes sur son nez camus.

Les auxiliaires s'attardaient encore dans l'antichambre : il n'était que sept heures moins cinq. A chaque instant, la sonnette tintait pour une nouvelle arrivante. C'était Peppina Sanna, une petite maigre alerte, toute à l'anglaise, robe à petits carreaux blancs et noirs, bottines à bout carré sans talon, grand voile bleu qui enveloppait le chapeau et la tête, avec un parapluie, un petit sac de peau noire et un volume Tauchnitz qu'elle portait toujours sous le bras. C'était Immacolata Concetta Santaniello, une grande fille blanche, grosse et grasse, qui se dandinait comme une oie en marchant, dont tout le monde se moquait, qui était pleine de scrupules religieux et invoquait les noms de Jésus et de Marie avant de transmettre un télégramme. C'était Annina Caracciolo, très brune, cheveux noirs et frisés, lèvres rouges et

épanouies comme un œillet, grands yeux languissants, allure indolente de créole : une employée insouciante, que ni reproches ni émulation ne tiraient de sa torpeur. Dans un groupe de deux ou trois, on chuchotait en guettant du coin de l'œil la directrice, toujours occupée à écrire, dans l'attitude correcte d'une élève calligraphe. Dès qu'elle entendait une voix trop forte ou un rire trop bruyant, elle relevait la tête et disait :

— Chut!

Et puis, il y eut un tintement de timbre, et une voix nette ordonna :

— Mesdemoiselles, au bureau !

Elles défilèrent en silence devant la directrice et se dirigèrent vers les appareils. Sous la lumière crue de la salle éclairée par trois fenêtres, on distinguait les faces ensommeillées de celles qui avaient trop peu dormi, les faces blêmes de celles qui avaient été saisies par le froid, les faces étiolées des mal portantes; mais toutes les faces exprimaient un même sentiment de résignation apaisée, d'indifférence ennuyée, d'apathie presque sereine. Elles commençaient leur journée de travail sans un rire, machinalement occupées aux premiers préparatifs; courbées sur les appareils, l'une dévissait le couteau d'acier qui imprime les signaux, l'autre mettait un nouveau rouleau de papier, une autre mouillait d'encre avec un pinceau la molette, une autre essayait l'élasticité du manipulateur. Puis, dans la paix du matin, commença le tic-tac des leviers sur les enclumes; et, de temps à autre, ces phrases résonnaient, monotones :

— Directrice, Caserte ne répond pas.

— Directrice, la ligne d'Aquila va bien.

— Directrice, Gênes, comme à l'ordinaire, demande que la pile soit renforcée.

— Directrice, Bénévent veut savoir l'heure précise.

— Directrice, Otrante a une dépêche de quatre cents mots, en anglais.

— Directrice, Salerne annonce une perte sur la ligne de Potenza.

Maintenant, le soleil d'hiver pénétrait dans le bureau. Mais personne ne levait la tête pour regarder sur les vitres la mince raie de lumière.

II

C'était l'après-midi de Noël.

Tout à coup, dans l'inaction de ce jour férié, dans le silence des appareils qui semblaient dormir, un léger appel télégraphique sonna. Personne n'y prit garde : les quelques auxiliaires, mélancoliquement condamnées à venir au bureau depuis deux heures et demie jusqu'à neuf heures du soir, s'occupaient d'autre chose. Concetta Immacolata Santaniello, les mains cachées sous son tablier de service, récitait silencieusement le rosaire ; Pascaline Morra, la poétesse, lisait un petit volume de vers de Pierre-Paul Parzanese, livre autorisé par la directrice ; Juliette Scarano écrivait rapidement sur une feuille de papier à télégrammes ; Adeline Marko, les mains fourrées dans son manchon, avec une petite palatine sur le cou, s'était endormie ; Annina Caracciolo, l'indolente, regardait au plafond avec cet air distrait qui lui épargnait le travail ; les autres somnolaient, ou bavardaient à voix basse avec leur voisine, ou feignaient de ne pas entendre pour éviter de se déranger. Mais l'appel retentit, plus énergique : il partait d'un appareil solitaire installé à l'angle d'une table. Concetta Santaniello interrompit un « mystère douloureux » et dit, sur un ton d'oraison :

— Foggia appelle.

D'ailleurs, elle ne bougea pas : dans son placide égoïsme de bigote scrupuleuse, elle ne rendait service à personne et ne se dérangeait jamais que sur l'ordre de la directrice. Mais, comme les appels devenaient de plus en plus précipités, les auxiliaires, pour dire quelque chose, pour rompre cet ennuyeux silence, pour faire du bruit, s'écrièrent toutes à la fois :

— Foggia appelle ! Foggia appelle ! Foggia appelle !... Qui *est* à Foggia ? Qui répond à Foggia ?

— Paix ! paix ! me voici, — dit Annina Pescara, qui revenait de l'antichambre et courut à l'appareil. — Ce qu'il est assommant, Foggia !

Et elle se mit à recevoir, tenant haute entre deux doigts de la main gauche la bande de papier mobile, et transcrivant au

fur et à mesure sur la feuille bleue le télégramme qui était à destination de Naples. Dès les premiers mots, elle appela son inséparable amie.

— Viens donc, Borelli !

Catherine Borelli plia et fourra dans sa poche un petit journal littéraire, *le Papillon*, qu'elle lisait en cachette, rajusta ses lunettes sur son nez avec le geste instinctif des myopes, courut près d'Annina et se mit à lire, elle aussi, très attentive.

— Quel imbécile ! s'écria-t-elle tout à coup.

— Pardon ! il ne me semble pas que ce soit un imbécile, répondit Annina Pescara, offensée dans ses aspirations sentimentales. — Seulement, il est très amoureux.

— Fort bien ; mais un homme ne s'humilie pas de cette façon ! répliqua Catherine Borelli, faisant la doctoresse.

Le télégramme d'amour continuait ; il avait cinquante-neuf mots, venait de Casacalenda et était adressé à une certaine Marie Talamo, quai de Chiaia, Naples. Un télégramme très tendre ! L'amoureux, en ce jour de fête familiale, épanchait son cœur, se plaignait de sa solitude sans réconfort, sollicitait de l'aimée une parole affectueuse, jurait que rien ne le ferait renoncer à son amour, ni l'opposition des hommes, ni les adversités de la fortune, ni même le mépris de la femme adorée. Tout cela était lu par Marie Morra, qui était accourue de sa place, par Peppina Sanna, qui s'était arrêtée en passant, par Catherine Borelli et par Annina Pescara, qui recevait toujours.

— Que de rhétorique ! s'écria Catherine Borelli.

— Il vient de Casacalenda, ce télégramme ? demanda Peppina De Notaris en s'approchant.

— Oui, oui ! lui fut-il répondu.

— Alors, c'est la dépêche habituelle : il en arrive une presque tous les jours ; j'en ai reçu, moi aussi ! ajouta Peppina.

— Elle est du monsieur qui se pâme perpétuellement ? cria de sa place Ida Torelli. Attends, attends ! Je veux lire aussi.

Elles étaient dix groupées autour de l'appareil. Annina Pescara, toute fière, dressait sa petite personne sur le siège de toile et, déchiffrant sur le rouet, répétait à haute voix les paroles passionnées, avec un ton solennel. Ses compagnes l'écoutaient, l'oreille tendue ; Ida Torelli, la sceptique, ricanait ; Catherine Borelli, l'esprit fort, haussait les épaules,

comme agacée de tant de sottise; mais les autres étaient un peu émues par l'incandescence de cette prose télégraphique, et déjà elles causaient à voix basse de leurs amours plus ou moins malheureuses. Adeline Marko, la toute belle, avait deux ou trois prétendants qu'elle ne pouvait souffrir; mais, par contre, elle aimait un haut fonctionnaire du télégraphe, veuf avec deux enfants, trop vieux pour elle et que jamais ses parents ne lui permettraient d'épouser; et, comme elle ne pouvait ni lui parler ni lui écrire, cet amour était pour elle une torture. Peppina Sanna rêvait à son bel officier de marine, aux moustaches blondes et aux cheveux frisés, qui naviguait alors dans les mers du Japon et ne reviendrait pas avant deux ans. Marie Morra, de la Philharmonique, aimait depuis cinq ans avec fidélité un commis qui, pour l'épouser, attendait toujours une promotion; et ils se consolaient de cette longue attente en déclamant de compagnie la *Céleste* de Marenco et le dialogue comique: *Un Bain froid*. Annina Pescara, tout en finissant de recevoir la dépêche, pensait à son étudiant en droit de seconde année, qui devait étudier deux années encore pour la licence, trois autres pour le diplôme de procureur, et attendre ensuite quatre ou cinq ans pour se faire une petite clientèle ou pour obtenir une place de juge de paix dans quelque village de la Basilicate. Humbles, honnêtes et ferventes amours qui débordaient de ces cœurs juvéniles, en ce jour de fête qu'elles étaient obligées de passer dans la grande salle encombrée d'appareils, loin de ceux qu'elles aimaient, loin des modestes plaisirs de la famille!... Mais, subitement, les discussions cessèrent. La directrice revenait de la salle des hommes où elle était allée conférer avec le chef de brigade.

— Que signifie cet attroupement, mesdemoiselles? A vos places, à vos places! Il est défendu de quitter les appareils. N'entendez-vous pas, Torelli? Pendant que vous êtes à bavarder, Naples-Chiaia vous appelle. Et vous, Sanna, est-ce que vous avez fini de recopier le registre que je vous ai donné? De Notaris, il y a un télégramme pour Potenza; expédiez-le. Vous apprenez donc aussi, Marko, à délaisser votre poste? Quelle manie de comploter!

— Directrice, c'était un télégramme, dit Catherine Borelli avec son aplomb ordinaire.

— Quel télégramme?

La directrice vint prendre la feuille devant Annina Pescara, et lut. Les auxiliaires qui, très humiliées, avaient regagné leur place, la regardaient du coin de l'œil pour découvrir sur son visage monacal l'impression qu'y produirait la dépêche amoureuse. Mais elle ne fit semblant de rien, tourna les épaules, alla jeter le télégramme dans la boîte de la porte qui séparait la section des hommes et celle des femmes. Puis, en revenant, elle s'arrêta au milieu de la salle et dit avec sévérité :

— Mesdemoiselles, j'avais toujours cru que j'étais chargée de diriger un bureau de jeunes filles sérieuses, d'employées diligentes qui oubliaient ici l'étourderie et l'imprudence juvéniles. Mais je vois que je m'étais trompée; je vois qu'une niaiserie, qu'un rien vous distrait, vous intéresse, vous fait abandonner le travail. Si vous ne devenez pas plus judicieuses, les choses iront mal. Rappelez-vous, mesdemoiselles, que vous avez promis sous la foi du serment de ne pas révéler le secret télégraphique; et le meilleur moyen pour tenir votre parole, c'est de ne pas vous intéresser à ce que les particuliers écrivent dans leurs dépêches. Que ce soit bien entendu, pour une autre fois!

Silence profond : nulle n'osait répondre. La directrice avait parlé lentement, sans s'échauffer, sans regarder personne en face, les yeux baissés. Elle n'était pas méchante, mais elle avait un sentiment très vif de sa responsabilité et craignait toujours que sa section ne fît mauvaise figure devant les supérieurs. Silence profond, pénible aussi : toutes réfléchissaient, comme paralysées, sans reprendre leurs occupations. Seule, Peppina De Notaris faisait tiqueter son appareil pour transmettre à Potenza le contenu de la dépêche. Elle demanda ensuite :

— Quelle heure est-il?

— Cinq heures trente, lui répondit tout bas sa voisine Clémence Achard.

— Non, cinq heures trente et une! cria Ida Torelli.

— Merci, dit Peppina.

Et elle nota l'heure sur la dépêche transmise.

Il faisait nuit depuis une demi-heure, et cependant, pour arriver à neuf heures, il fallait encore trois heures et demie. Les becs de gaz étaient allumés; mais, comme il y avait peu de travail, la directrice avait donné ordre qu'on les

baissât, parce que le directeur prêchait toujours l'économie du gaz. Aussi, dans cette pénombre, c'était à peine si l'on pouvait lire et faire du crochet; les silhouettes des appareils se profilaient étrangement sur les tables, avec le rouet d'où se déroulait le ruban de papier, avec le petit bras mobile en acier, avec la clef du commutateur de ligne qui ressemblait à la garde en croix d'une épée. Çà et là, quelques points lumineux : la cloche de verre qui protégeait le petit paratonnerre..., la poignée d'un manipulateur... les boucles d'oreille en strass d'Olympia Faraone... les épingles en jais noir qu'Ida Torelli portait dans ses cheveux blonds... Profond silence : comme elles ne pouvaient ni écrire, ni lire, ni broder, les auxiliaires rêvaient.

— Torelli, qu'est-ce que Naples-Chiaia vous demandait tout à l'heure? interrogea de sa place la directrice.

— Rien, directrice, nous avons échangé un *zéro*.

— Mais ensuite, il vous a parlé encore?

— Il m'a dit que c'était Noël et qu'il s'ennuyait.

— J'espère que vous lui avez imposé silence?

— Je n'ai pas répondu.

— C'est bien.

Sauf urgentes affaires de bureau, la conversation était sévèrement interdite sur les lignes. On avait de l'indulgence pour les retards, pour les erreurs, pour l'incapacité; mais pour la conversation avec le correspondant, jamais. Celle qu'on surprenait à causer était punie pour la première fois de l'avertissement, puis de la censure, peine très grave; quant au correspondant, la Direction lui adressait une lettre bien sentie, pour l'avertir de ne pas récidiver. Malgré tout, c'était la faute que l'on commettait le plus souvent, et avec le plus de plaisir, parce que c'était la plus périlleuse. Et, de fait, même dans ce grand silence au fond de la pénombre, Annina Pescara causait sans bruit avec le correspondant de Foggia. Aussitôt après avoir transmis le télégramme d'amour, le correspondant avait ajouté :

— Il me semble que nous tenons la chandelle, n'est-ce pas, mademoiselle?

Et Annina Pescara avait tout de suite répondu qu'il ne lui déplaisait pas de tenir la chandelle, et que l'amour était une très belle chose. Le correspondant avait répliqué que l'amour

fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cette discussion sentimentale s'échauffait sur la ligne : Annina lisait *au son* les paroles du correspondant, par le simple bruit du couteau qui faisait les signaux, et elle n'avait pas besoin de laisser courir le ruban de papier; en outre, pour empêcher que le cliquetis du manipulateur ne trahît ses réponses, elle avait serré la vis très fort, de sorte que le manipulateur ne faisait plus de bruit. Plongée dans l'ombre, les épaules appuyées au dossier du siège, elle paraissait dormir, avec sa petite main blanche allongée et immobile; ses amies, ses collègues voyaient bien qu'elle parlait avec Foggia, pour avoir fait souvent la même chose; mais qui aurait voulu la dénoncer? Plus loin, Olympia Faraone parlait aussi, comme d'habitude, avec Reggio; mais, moins prudente ou plus inexpérimentée, elle laissait courir le ruban, qu'elle arrachait ensuite, pièce à pièce, et mettait en morceaux dans sa poche. Depuis trois semaines, elle causait ainsi tous les jours avec le correspondant de Calabre qui lui avait écrit déjà deux lettres d'amour. Les jours de fête semblaient faits tout exprès pour la conversation interdite : les employés s'ennuyaient dans leurs bureaux où ils n'avaient rien à faire, et l'envie de causer les prenait; les jeunes filles ne s'ennuyaient pas moins, et un dialogue à longue distance avec un inconnu flattait leur imagination. Cela se faisait en cachette; mais, sur le visage de la coupable, on lisait le plaisir de la fraude commise.

— Pescara! dit brusquement la directrice.

— Directrice? répondit l'auxiliaire qui sursauta de peur et appuya fortement la main sur la poignée pour imposer silence au correspondant.

— Eh bien, vous dormez?

— Non, directrice.

— Demandez à Foggia s'il a quelque chose.

Annina Pescara sourit dans l'ombre. Une minute après, d'une voix monotone :

— Non, directrice; rien à Foggia.

Mais Catherine Borelli, dont la malice était toujours en éveil, dit à Olympia Faraone :

— Toi aussi, Faraone, demande à Reggio s'il a quelque chose.

Et Faraone, tranquillement, d'une voix traînante :

— Rien à Reggio ; tout va bien.

La directrice ne s'apercevait de rien. Elle écrivait une lettre à une amie de pension, qui maintenant était institutrice dans la province de Nole. Elle lui souhaitait la bonne année, lui rappelait les beaux temps du pensionnat, lui disait qu'elle était contente de sa position ; et pourtant, sa lettre était mélancolique. Sur elle aussi, la pauvre femme, sentait tomber la même tristesse qui pesait sur toutes ces jeunes filles réunies à ne rien faire dans une grande salle noyée d'ombre, devant un appareil silencieux, en ce saint jour de Noël où leurs parents, leurs proches, leurs amis déjeunaient ensemble, ou se préparaient à jouer une partie de cartes, ou organisaient une petite sauterie en famille. Elle aussi, qui n'avait plus personne, qui était seule au monde, souffrait de la nostalgie du foyer, du regret des personnes chères. Elle levait la tête et regardait toutes ces jeunes filles immobiles, qui sommeillant, qui le front entre les mains, qui occupée à causer tout bas avec sa voisine ; et elle ne les grondait plus, parce qu'elle comprenait trop bien la tristesse de ces longues heures froides descendant sur cette jeunesse. Elle ne les grondait plus ; dans son cœur naissait une pitié profonde pour ces enfants et pour elle-même.

Marie Vital éternua deux fois.

— Dieu te bénisse ! lui dit Clémence Achard, d'une voix presque imperceptible.

— Merci, répondit l'autre en se mouchant très fort. Tu es donc là ? Je ne t'avais pas vue. Est-ce que tu n'étais pas du petit service ?

— J'ai changé de tour avec Séraphine Casal, qui préférait venir le matin, parce que c'est Noël aujourd'hui.

— Et tu t'es sacrifiée ?

— Ce n'était pas un sacrifice.

Clémence Achard était une suave créature, maigre, pas jolie, frêle et timide, qui ne savait pas trop bien travailler et qu'on mettait toujours aux plus mauvaises lignes ; mais, toujours silencieuse, douée d'une patience angélique, elle ne réclamait pas, ne se plaignait pas, n'élevait jamais la voix, cherchait toujours à s'éclipser le plus possible. Elle rendait à ses amies quantité de petits services, de la façon la plus naturelle : à l'une, elle apportait un dessin pour des pan-

toufles en tapisserie, à l'autre une gravure de mode, un roman à la troisième, un morceau de musique à la quatrième; elle s'installait à une ligne qui fonctionnait mal, pour obliger une compagne nerveuse qui n'en pouvait plus; elle était toujours prête à changer de tour avec celle-ci, à donner pour celle-là deux ou trois heures de service supplémentaire, à céder même le jour de congé qui lui revenait tous les deux mois, si on l'en priait; elle prêtait son parapluie et rentrait à la maison sous l'averse; elle prêtait son châle et grelottait de froid en chemin. Tout cela sans ostentation, avec une douceur muette, avec tant de bonté naturelle que ses compagnes finissaient par ne plus lui en être reconnaissantes. Elles savaient que, pour obtenir de Clémence Achard n'importe quel sacrifice, il suffisait de lui dire :

Oh! je t'en prie, Achard, fais-moi, ce plaisir.

Alors, elle ne résistait pas, disait oui tout de suite. Parfois même, ses compagnes manquaient de tact envers elle, qui était si bien élevée. Par exemple, le jour précédent, Séraphine Casal lui avait dit :

— Je t'en prie, Achard, laisse-moi venir demain matin. C'est Noël; nous avons à la maison un grand dîner, et ensuite on ira au théâtre. Toi, j'en suis sûre, tu ne vas nulle part, et Noël t'importe peu : change de service avec moi.

Eh bien, la douce créature n'avait pas osé répondre que Noël lui importait beaucoup et que, depuis six semaines, elle projetait d'aller à San Carlo ce soir-là; elle avait accordé à sa compagne la faveur demandée avec si peu de délicatesse. Quand la directrice l'avait su, elle avait dit :

— Pauvre Achard!... Vraiment, vous abusez d'elle.

Clémence Achard se trouvait donc là, près de Marie Vital, qui avait le nez rouge et qui pleurait d'un œil parce qu'elle était très enrhumée. Et Marie épanchait naïvement la mauvaise humeur physique et morale que lui donnaient une respiration pénible et l'ennui de rester au bureau le jour de Noël.

— Figure-toi, ma chère, que c'est à peine si j'ai eu le temps d'assister aux trois messes de Noël dans l'église des Pellegrini; ensuite, avec maman, ma sœur et Gennarino, nous sommes allées chez Donna Carmela, ma marraine, qui est boulangère et qui a tant d'écus. Elle nous a fait prendre le café; mais son

café me semblait du poison : le rhume m'empêche de rien sentir; et puis, la pensée que je devais être au bureau pour deux heures et demie!... J'ai déjeuné seule, à une heure, sur le coin de la table : un plat de macaroni et un morceau de viande en ragoût, et puis un pain d'épice que marraine m'avait donné. Toute ma famille réunie a dû déjeuner vers trois heures ; et après, ils sont allés au théâtre voir la *Fille de Madame Angot*, qu'on jouait en matinée. Comme ils sont heureux de se divertir! Ils rentreront avant neuf heures et se coucheront, avec le contentement d'avoir bien joui de la Noël!

— Si ton père vient te prendre à neuf heures, pourquoi ne lui demandes-tu pas de te conduire au théâtre?

— Ah bien oui! à cette heure-là!... Malgré toute la bonne volonté du monde, je suis si lasse que je n'ai plus qu'un désir : celui de me mettre au lit. O Achard, j'ai toujours eu le goût du travail, surtout parce qu'il me permet de rapporter un peu d'argent à la maison, d'aider papa que l'excès de la fatigue a rendu asthmatique, de soulager maman, qui a perdu pour nous la santé; mais, vraiment, cette vie-là est trop dure. Quand tout le monde jouit de la fête, nous restons au bureau; le Père Éternel s'est reposé le septième jour, et nous ne nous reposons jamais! Si nous tombons malades et que nous manquions le service, on nous retient les journées à la fin du mois, comme aux servantes, si nous nous absentons volontairement, non seulement on ne nous paie pas, mais encore on nous réprimande. Nous avons oublié ce que c'est que Pâques, Noël et Carnaval. Je sais qu'on nous donne quatre-vingts lires à la fin du mois; mais quelle besogne, quelle besogne! Tu as beau dire, nous sommes des esclaves.

— Et pourquoi ne t'es-tu pas faite institutrice? demanda Clémence Achard avec un soupir.

— J'étais trop bête, — dit Marie en baissant le front; — je faisais toujours des fautes d'orthographe dans composition d'italien et je ne comprenais pas l'arithmétique.

— Alors, que veux-tu? Il faut prendre son mal en patience. Noël ou un autre jour, n'est-ce pas la même chose? Et puis, chacun a ses peines.

— Toi non plus, ma pauvre Achard, tu ne dois pas être heureuse. Est-ce que ta belle-mère te tourmente?

— Non, non! fit-elle vivement, mais d'une voix qui tremblait. Ma belle-mère est bonne.

— Tu as un frère qui est soldat ?

— Oui, en garnison à Pavie.

— Est-il venu vous voir?

— Non: il n'a pas obtenu de permission.

— Le pauvre garçon aura passé aussi la Noël tout seul. Et c'est cela qui t'afflige?

Clémence Achard hocha la tête comme pour dire que non; mais des larmes descendaient le long de ses joues, lentes, lentes, sans un sanglot. A la vue de ces larmes, Marie Vital, attristée pour elle-même et pour sa compagne, suffoquée par le rhume, se mit à sangloter tout haut.

— Qu'avez-vous, Vital? Pourquoi pleurez-vous? demanda la directrice.

— Je n'ai rien, je n'ai rien! balbutia Marie au milieu des sanglots, gémissant, toussant, se mouchant.

— Comment, rien? Dites, pourquoi pleurez-vous?

— Je pleure parce que je suis enrhumée, voilà! fit-elle avec un dépit enfantin.

— Tu es bien heureuse de n'avoir pas d'autres motifs pour pleurer! murmura Juliette Scarano.

— Grande enfant que tu es, Vital! intervint Annina Pescara. Pour guérir ton rhume, tu n'as qu'à respirer de l'ammoniaque.

— Allons donc! il vaut bien mieux prendre une bonne tasse de thé! suggéra Peppina Sanna.

— Ne les écoute pas, Vital! cria Ida Torelli. Ce soir, fourre-toi bien sous les couvertures et tâche de suer; demain, il n'y paraîtra plus.

— Vital, ne fais rien de tout cela, ma fille! dit Catherine Borelli en riant.

Il se produisit tout à coup un mouvement dans le bureau. Naples-Préfecture communiquait une circulaire par laquelle on avisait tous les préfets et sous-préfets du royaume de saisir le numéro 358 du journal *le Matin*, parce que son article intitulé *le Monarchisme*, commençant par les mots : « Jusques à quand... », et finissant par les mots : « dans une mer sanglante », exprimait des vœux contre l'ordre établi, attaquait les institutions et provoquait les esprits à la révolte. Vite les flammes

du gaz furent relevées, les appareils commencèrent à tiqueter. Campobasso, Avellino, Cassino, Pouzzolles, Castellamare, Salerne, Aquila, Foggia, Bari, Caserte, Bénévent, Reggio, Catanzaro, Bologne, Gênes, Venise, Ancône, Cosenza, Casorio, Potenza, Sora, Otrante furent prêts à recevoir la circulaire qui ordonnait la saisie; pendant cinq ou six minutes le bureau se ranima, un tapage de transmissions se répandit dans les deux salles, comme une joyeuse renaissance d'activité. Puis il y eut une minute de pause et de silence ; puis, un cliquetis métallique des armatures : tous les correspondants répétaient le numéro des télégrammes, le titre du journal, le titre de l'article, les mots du commencement et de la fin, bref, toutes les choses les plus importantes, afin d'éviter les erreurs. Une voix demanda quelle heure il était; une autre voix répondit : « Sept heures ». Ensuite les flammes des becs de gaz furent rabaissées, les auxiliaires s'étendirent de nouveau sur leurs sièges, reprirent le fil de leur conversation ou de leur rêverie.

Immédiatement après la réception du télégramme officiel, le correspondant de Catanzaro avait dit à Marie Morra :

— C'était bien la peine de nous déranger pour si peu!

— Vous plaisantez! avait répondu Marie. Qui sait ce qu'il y a dans cet article?

Et ils discutèrent politique. Marie Morra détestait les républicains, les appelait des va-nu-pieds; le correspondant, au contraire, était socialiste. Celui de Cassino avait donné aussi le télégramme au diable, disant à Clémence Achard que, pour répondre plus vite, il avait avalé de travers un petit verre de rossolis et qu'il toussait maintenant comme un damné. Clémence Achard était toute confuse, n'osant pas entreprendre une conversation défendue et craignant de paraître mal élevée au correspondant si elle ne répondait rien. Comme elle ne savait que faire, elle frappa un petit coup sur le manipulateur, un seul petit coup très timide; et Cassino, voyant que la conversation ne s'engageait pas, garda le silence.

A ce moment, de la place de la Poste où déjà s'entendaient les premières explosions des bombes de Noël, monta jusqu'à la section des femmes un long coup de sifflet, très doux. Peppina De Notaris, malgré sa présence d'esprit, eut une rougeur sur son délicat visage de brune; et toutes les auxiliaires, plus

ou moins visiblement, tressaillirent ou sourirent. Elles savaient toutes la romanesque histoire de l'amoureux de Peppina De Notaris. C'était un jeune homme brun et mince comme elle, employé au Municipe; et il adorait Peppina. Jusqu'à cinq heures, il était retenu au bureau; ensuite, si elle était libre l'après-midi, il allait chez elle et y restait jusqu'à l'heure du dîner, pour y revenir encore aussitôt le dîner fini. Mais, si elle était de service l'après-midi, alors il mangeait en grande hâte et allait se poster au petit café du Télégraphe, vis-à-vis le palais Gravina; et, chaque demi-heure, il donnait un coup de de sifflet, très long, très doux, comme pour dire : « C'est moi, je suis là, je t'aime ». Dans ce petit café, il n'y avait jamais personne; et l'amoureux de Peppina, qui passait là trois ou quatre heures, lisait tous les journaux, causait avec le patron, avec le garçon, était devenu l'ami de tout le monde. En été, il s'asseyait sur la porte et causait avec les conducteurs des *trams* qui attendaient les voyageurs pour le Pausilippe. Et, ponctuel, il n'oubliait jamais de siffler chaque demi-heure, comme pour dire : « Console-toi, ma belle, je suis là, je t'aime, je n'ai pas le courage de m'amuser pendant que tu travailles, je t'attends, aie confiance, prends patience ». La douce histoire sentimentale circulait dans la section des femmes, et elles attendaient toutes le coup de sifflet comme si elles y avaient eu un tendre intérêt personnel. Quand neuf heures sonnaient, Peppina De Notaris disait aux autres un rapide adieu et partait toujours la première; devant la porte, elle trouvait son père qui l'attendait pour la reconduire à la maison, tandis que son amoureux se promenait en bas sous les portiques de la cour, afin de ne pas attirer les regards. Ils se disaient bonsoir à mi-voix et s'en allaient tous les trois ensemble, causant de ce qui s'était passé pendant la journée à la section des femmes et au bureau du Municipe. Il ne montrait ni impatience ni fatigue pour cette longue attente oisive dans un café solitaire; et elle le regardait avec une tendresse infinie, sans le remercier.

— Mesdemoiselles, avertit la directrice, ne dormez pas; le directeur sera ici d'un moment à l'autre.

Celles qui faisaient du crochet déposèrent leur ouvrage, qu'elles enveloppèrent dans un morceau de journal; celles

qui lisaient fermèrent leur livre. Pascaline Morra remit le petit volume des poésies de Parzanèse à la directrice qui le lui avait prêté et dont elle était la favorite parce qu'elle ne bavardait pas, parce qu'elle ne bougeait pas de sa place, et aussi parce qu'elle avait publié des vers *A une violette,* dans une « Étrenne religieuse ». Pour se faire bien voir, Immacolata Concetta Santaniello, surnommée la bigote, se mit à lire la convention de Saint-Pétersbourg sur le service télégraphique international.

La première à quitter sa place pour aller auprès de la directrice fut Christine Juliano.

— Directrice, fit-elle en se penchant sur le pupitre et en la regardant de son œil rond, blanc et louche, puisque le directeur va venir, dites-lui, s'il vous plaît, de me laisser partir une demi-heure plus tôt.

— Et pourquoi?

— C'est Noël, et je dois danser ce soir.

— Vous allez au bal? — demanda la directrice, dont les regards se portèrent sur la méchante robe en laine grise de la postulante et sur le fichu de chenille rouge qui entourait son cou décharné.

— Nous dansons à la maison, répondit l'autre toute fière. Comme nous louons des chambres à des étudiants...

— C'est bien; lorsque le directeur viendra, je lui en parlerai.

Christine Juliano regagna sa place en agitant son grand corps masculin. Et ce fut le tour de Catherine Borelli :

— Directrice, puisque le directeur va venir, dites-lui, s'il vous plaît, que je voudrais m'en aller une demi-heure plus tôt.

— Est-ce que vous dansez aussi?

— Non; mais je dois aller au théâtre Sannazar pour la première représentation de la Marini.

— Que joue-t-on?

— La *Messaline* de Cossa.

La directrice fronça les sourcils.

— Bien; je lui en parlerai, déclara-t-elle d'un ton sec.

— Voulez-vous lui en parler aussi pour Annina Pescara? Je ne vais nulle part sans elle.

— Il me semble, Borelli, que vous en demandez trop.

Deux ou trois autres vinrent encore solliciter cette demi-heure, ces misérables trente minutes implorées comme une grâce. Adeline Marko devait aller à San Carlo; Olympia Faraone devait aller à une soirée dansante. La directrice promettait de parler au directeur, d'intercéder pour les solliciteuses : c'était tout ce qu'elle pouvait faire; mais les demandes étaient trop nombreuses.

Maintenant, toutes celles qui avaient demandé la permission regardaient sans cesse vers la porte par où le directeur avait coutume d'entrer. C'était un Piémontais sévère, dur parfois, qui commandait aux télégraphistes comme à un peloton de soldats et dont la colère froide et la rigueur septentrionale épouvantaient les plus hardies. En véritable Allobroge, il dînait au *Vermouth de Turin*, sur la place du Municipe; et après son dîner, il revenait toujours au bureau pour le contrôle du soir. Jamais il ne manquait d'entrer à l'improviste, en surprenant les gens par derrière; il ne saluait que la seule directrice, puis se mettait à rôder autour des tables, voyait tous les retards, toutes les étourderies, toutes les négligences, les appareils salis d'encre bleue, les manipulateurs trop hauts ou trop bas, les registres mal tenus, les feuilles de papier télégraphique en désordre. D'une voix basse, les yeux dans les yeux de l'auxiliaire, il faisait en très peu de mots son observation; l'auxiliaire inclinait la tête, ne répondait rien, cherchait à réparer son erreur le plus vite possible. Au début, quelques-unes avaient bien essayé de s'excuser; mais il avait pivoté sur ses talons, tourné les épaules, et s'en était allé comme s'il n'eût rien entendu : par principe, il n'admettait pas qu'on pût discuter avec lui. De jour, quand il faisait soleil, ce directeur semblait moins terrible; mais de nuit, dans la pénombre, avec ses yeux noirs et farouches d'inquisiteur, avec sa façon de rôder autour des appareils, avec sa voix si tranquille qui n'admettait pas la réplique, avec son geste brusque pour saisir le registre, le manipulateur, les dépêches en souffrance, il avait je ne sais quoi de fantastique, il faisait peur. De jour, elles l'appelaient « le pape », à cause de son infaillibilité, ou *mammone*, qui est le croquemitaine des bébés napolitains; mais, de nuit, elles ne l'appelaient que « le directeur », et ces syllabes, soufflées plutôt que dites, glaçaient

le sang dans les veines. Pourtant, elles en arrivaient à désirer sa présence, afin de gagner cette demi-heure !

— Tu verras que, ce soir, le directeur ne viendra pas et que nous droguerons jusqu'à neuf heures ! dit Catherine Borelli à Annina Pescara.

— Où peut-il bien être, pour ne pas venir ?

— Il fête sans doute la Noël en soupant avec la sous-directrice.

— Borelli, tu es une mauvaise langue.

— Une mauvaise langue ? Et pourquoi ? Tu ne sais donc pas qu'ils se marient ?

Annina Pescara s'empressa de confier la nouvelle à Ida Torelli ; et le propos circula, chuchoté à l'oreille. Il y avait discussion sur un point : dans le cas où la sous-directrice se marierait, pourrait-elle garder sa place ? Le règlement l'interdisait aux auxiliaires ; mais était-il applicable à la directrice et à la sous-directrice ? L'une disait oui, l'autre non.

— Vous verrez, vous verrez ; elle se mariera et restera ici, soutint Olympia Faraone. Comme nous allons nous amuser entre le mari et la femme !

— Eh quoi ? La sous-directrice est un peu nerveuse, mais elle n'est pas méchante, vous savez ! dit Peppina Sanna.

— Elle est bonne, elle est très bonne, insista Catherine Borelli. Pour l'apprécier, il faut la connaître. Moi, j'ai été de sa brigade et je sais ce qu'il en est.

— Non, elle ne restera pas ici après son mariage, dit Peppina De Notaris. Sa place sera mise au concours entre les meilleures employées.

A ce concours, quelle était celle qui réussirait ? Quelle autorité nouvelle aurait-on à subir ? Ce serait peut-être Séraphine Casal, la superbe, la dédaigneuse, la tyrannique ? Ah ! si c'était Adeline Marko, la belle, la gentille Adeline, quel plaisir pour tout le monde ! Mais elle n'accepterait pas : elle allait se marier, un jour où l'autre, c'était une employée temporaire et de passage. Si c'était Catherine Borelli ? Très adroite, très intelligente, mais trop vive, trop tumultueuse, trop prompte à la satire contre les supérieurs ; et jamais on ne consentirait à la nommer. Si c'était Pascaline Morra, la poétesse ? Trop jeune, et molle, et indolente, sans énergie, sans prestige.

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles, un peu de silence!

Il était huit heures et quart. Cette dernière heure, de huit à neuf, semblait d'une longueur interminable. Celles qui avaient demandé à partir plus tôt étaient prises d'exaspération nerveuse. Non, le directeur ne viendrait pas; et il leur faudrait agoniser jusqu'à neuf heures.

— Oh! directrice, quand donc le directeur viendra-t-il? s'écria Catherine Borelli d'un ton navré.

— Le voici; vous désirez quelque chose? demanda une voix derrière elle.

Malgré son sang-froid, Borelli demeura interdite. Le directeur frisait sa moustache et semblait attendre, la considérant d'un regard froid, avec la tranquille domination des hommes qui ne subissent pas l'influence féminine.

— Rien... merci! murmura Catherine, devenue stupide.

Le directeur, comme d'habitude, tournait autour des tables, avec une lenteur qui faisait frémir d'impatience celles qui voulaient partir plus tôt; il lisait les registres, longuement, comme pour les étudier; il lisait l'heure de tous les télégrammes arrêtés, ce jour de fête, par la fermeture des bureaux destinataires. Marko, Juliano, Borelli, Pescara, toutes regardaient la directrice d'un air suppliant, comme pour la conjurer de quitter sa place, de rejoindre le directeur et de lui demander la bienheureuse permission... Il était huit heures et demie. La directrice ne comprenait pas, ou feignait de ne pas comprendre : elle savait qu'il ne fallait pas interrompre le directeur dans son contrôle. Les minutes qui passaient semblaient éternelles. A un certain moment, ce fut du désespoir : le directeur avait pris un télégramme en transit pour la ligne de Terracine et il s'en allait vers la porte à tambour de la section des hommes.

« Il s'en va, pensèrent-elles, et nous n'avons pas notre permission!... »

Mais ce n'était qu'une fausse alerte : le directeur revint aussitôt; et, cette fois, il marche tout droit au pupitre de la directrice. Il lui parlait à voix basse, sans gestes, mais avec une force et une insistance évidentes; elle l'écoutait avec une grande attention, les yeux baissés, l'une de ses mains blanches allongée sur le pupitre, la joue appuyée sur l'autre main; de

temps à autre, ses paupières battaient, comme en signe d'approbation, mais elle ne répondait pas ; et il continuait à discourir avec énergie, sans élever la voix. Celles qui avaient demandé la permission frémissaient, comme si ce dernier quart d'heure eût représenté leur salut. Chaque fois que la directrice ouvrait la bouche, elles tressaillaient; mais la directrice ne prononçait que deux ou trois mots, comme pour faire une objection qu'aussitôt le directeur semblait réfuter par un nouveau discours... A huit heures cinquante, Catherine Borelli, qui n'en pouvait plus, dit tout bas :

— Au diable Galvani, Volta, la bouteille de Leyde, la pile de Daniell, le sulfate de cuivre et l'émancipation des femmes !...

— Aquila donne le *bonsoir*, dit Adeline Marko à voix haute.

— Répondez-lui à l'instant même que sa montre va mal, qu'il n'est que neuf heures moins dix, et que, pour sa gouverne, il ne se permette plus de donner le bonsoir, mais qu'il attende de Naples la clôture ! repartit le directeur.

Huit heures cinquante-cinq !... Maintenant, sur toutes ces jeunes filles pesait comme un plomb la grande lassitude finale, l'exténuation de sept heures passées dans un bureau à faire une besogne minime et ingrate. Elles restaient immobiles, sans même avoir la force de se lever pour partir. Elles avaient attendu le moment de la délivrance avec passion, s'étaient consumées dans ce désir ; mais maintenant, épuisées, sans ressort, mortellement rompues par l'attente, l'oisiveté et les vains babillages, elles ne désiraient plus rien. Celles qui devaient rentrer chez elles ne pensaient qu'au souper et au lit, avec un besoin tout animal de manger un morceau et de s'étendre ; celles qui devaient aller au théâtre ou au bal, harassées, vidées, brisées à toutes les jointures, avaient perdu jusqu'à l'instinct de la coquetterie, étaient devenues insensibles à tout.

— Je reste au bureau jusqu'à minuit ! chuchota Catherine Borelli à l'oreille d'Annina Pescara.

— Pourquoi ?

— Par goût !

— Naples-Chiaia donne le bonsoir.

— Il est seulement neuf heures moins trois minutes : qu'il attende ! répliqua le directeur, cette fois avec beaucoup de sévérité.

Enfin, la voix claire de la directrice annonça :

— Il est neuf heures, mesdemoiselles. Donnez la clôture.

Les télégraphistes défilèrent une à une, sans hâte, ne saluant que la directrice, parce que le directeur ne voulait pas être salué. Dans l'antichambre qu'éclairait la flamme vacillante d'un bec de gaz, devant les armoires ouvertes, elles passèrent leurs manteaux, s'enveloppèrent le cou de leurs écharpes, taciturnes, concentrées, la physionomie fermée par l'indifférence, l'esprit paralysé par l'abrutissement. Devant la glace, à petits coups de houpette, Olympia Faraone mettait de la poudre de riz sur ses cheveux blonds, et les autres ne lui portaient pas envie : elles la regardaient, un peu étonnées qu'elle eût encore du goût à se faire belle ; mais la coquetterie d'Olympia, toute en langueur, se complaisait à cet état d'abattement. Adeline Marko avait apporté un corsage de velours noir pour le mettre après le service ; mais, à cette heure, le désir lui en était passé ; elle avait retiré d'un verre deux camélias blancs, elle les disposait sur sa poitrine, au milieu de sa riche cravate de dentelle, avec des doigts faibles et mous qui n'arrivaient pas à piquer une épingle à ce joli cou blond et flexible, et toute sa personne exprimait une lassitude infinie. Elles partaient, se disant adieu sans s'embrasser, comme prises d'hébétude, le visage détendu par la fatigue. Dehors, leurs mères, leurs pères, leurs frères les attendaient pour les ramener à la maison.

— Qu'est-ce que tu as? demandait à sa fille la mère de Juliette Scarano.

— Rien, maman.

— Tu es malade?

— Non ; je suis lasse.

Marie Vital s'en allait avec son père, tout encapuchonnée dans la mantille que lui avait prêtée Clémence Achard. Elle pliait la tête, assommée par le rhume, et respirait profondément pour vaincre l'oppression de sa poitrine. Les auxiliaires s'éloignaient par les rues de la Poste, de Monteoliveto, de Strada Nuova, de la Trinité Majeure, serrées dans leurs jaquettes, ombres s'évanouissant dans l'ombre, un peu courbées comme sous le poids d'une soudaine vieillesse.

III

L'ordre du directeur, en forme de lettre à la directrice, portait : « que les élections générales étaient fixées au dimanche 8 avril et que les scrutins de ballottage auraient lieu le 15 avril; que, pendant ces deux semaines, mais surtout les samedi, dimanche et lundi, il y aurait grande affluence de télégrammes sur toutes les lignes, importantes ou non; qu'en conséquence, il faisait appel au zèle des auxiliaires et désirait savoir quelles étaient celles qui consentiraient à faire un service supplémentaire de deux, trois ou quatre heures, en plus des sept heures du service ordinaire; que toutes celles qui voudraient donner cette preuve d'attachement au travail eussent à mettre leur signature au bas de la lettre; qu'il leur laissait d'ailleurs une liberté entière et ne voulait contraindre personne ».

Lecture solennelle de cet ordre fut faite à deux heures et demie, devant les auxiliaires assemblées, en présence de la directrice et de la sous-directrice. Les jeunes filles écoutaient, songeuses, avec la sensation d'un grand coup sur la tête, incapables de se résoudre. Du reste, on avait bien le temps d'y penser : deux jours. Puis, tout à coup, un ferment de révolte naquit, se propagea dans le bureau, gagna de proche en proche les rues et les maisons... Non, elles ne voulaient pas faire de service supplémentaire; le service ordinaire était déjà une oppression, un martyre. Faire des heures en plus? et pourquoi? et pour qui? On les traitait comme des bêtes de somme, sous le prétexte de ces trois misérables lires par jour que venaient écorner les taxes, les amendes, les journées de maladie; et pourtant elles avaient presque toutes le brevet supérieur et elles rendaient au télégraphe les mêmes services que les hommes, que les employés de seconde classe qui touchaient deux cents lires par mois... Se faire bien voir? Ah, oui! qui est-ce qui en tiendrait compte? Elles n'étaient nommées ni par décret royal ni par arrêté ministériel, mais seulement par une décision du directeur général, révocable d'une minute à l'autre. Si l'expérience des télégraphistes femmes ne réussissait pas, on

pouvait les renvoyer purement et simplement, sans qu'elles eussent le droit de se plaindre. L'avenir? Et quel avenir? Elles étaient hors cadre, n'avaient aucune pension à espérer; le règlement disait que l'Administration les congédiait à quarante ans, rien de plus: c'est-à-dire que, si elles avaient le malheur de rester télégraphistes jusqu'à quarante ans, on les mettait ensuite à la porte, vieillies, abêties, incapables de faire autre chose, avec une santée délabrée, et sans un sou... Toutes ces récriminations sourdes, qui depuis longtemps couvaient en ces âmes juvéniles peu propres à supporter le joug bureaucratique, montaient enfin jusqu'aux lèvres et troublaient de leur amertume l'esprit des plus sereines; tous les petits passe-droits, toutes les petites injustices, toutes les petites rancœurs prenaient une voix, s'irritaient dans les mémoires; les courages déprimés s'exaltaient à ce flux de paroles, à ces phrases répétées vingt fois, à ces doléances monotones comme un refrain. Chez Catherine Borelli venaient conférer Annina Pescara, Adeline Marko, Marie Morra, Sophie Magliano; chez Olympia Faraone complotaient Peppina Sanna, Peppina De Notaris, Ida Torelli. Les amies se donnaient des rendez-vous afin de se mettre d'accord; et partout il y avait conflit entre les intraitables et les conciliantes, entre les rebelles agressives qui, pour mettre les supérieurs dans l'embarras, proposaient de ne pas aller du tout au bureau, et les rebelles passives qui entendaient seulement fournir le service ordinaire. Parents, fiancés, voisins s'intéressaient à cette grave question et prenaient parti, qui pour une révolte complète, qui pour une attitude indifférente; mais personne ne conseillait le service supplémentaire. Les jeunes filles, se sentant priées par la direction, prenaient conscience qu'elles étaient les plus fortes : aussi voulaient-elles montrer qu'elles avaient du caractère.

Mais, quand ce fut le jour et l'heure d'apposer les signatures au bas du grand feuillet blanc, il se produisit dans tous les esprits un curieux phénomène psychologique, une révolution imprévue. L'une après l'autre, silencieusement, avec un air décidé et un fier maintien, elles allèrent toutes écrire quelque chose.

La première, Rachel Lévy, une petite juive très laide, toujours couverte de bijoux, écrivit qu'elle donnerait chaque jour une heure de service en plus;

Grazia Casal, la brune grassouillette, toute parfumée de musc, écrivit qu'elle ferait le service pour elle-même et pour sa sœur Séraphine, qui était malade ;

Adeline Marko, qu'elle resterait le jour jusqu'à cinq heures et le soir jusqu'à minuit ;

Emma Torelli, qu'elle ferait tous les jours cinq heures de service supplémentaire ;

Ida Torelli, comme sa sœur ;

Peppina De Notaris, qu'elle viendrait à sept heures et s'en irait à midi, qu'elle reviendrait à quatre heures et s'en irait à minuit ;

Peppina Sanna, qu'elle ferait le double service, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et qu'elle demandait seulement deux heures pour dîner ;

Marie et Pascaline Morra, qu'elles resteraient depuis sept heures du matin jusqu'à minuit, et qu'elles demandaient seulement deux heures pour dîner.

Toutes, sans exception, celles du premier et celles du second service, montèrent ainsi d'offre en offre, jusqu'à ce qu'enfin la dernière, Catherine Borelli, vint écrire de sa grosse écriture tortue cette capitulation complète : « Je me mets à la disposition de monsieur le directeur ».

Et puis, sous ces derniers mots, fut encore, attaché avec une épingle, un petit billet : c'était Marie Vital qui, de chez elle où la bronchite l'avait clouée au lit pour la troisième fois, écrivait qu'elle se sentait mieux et qu'elle ferait tout le possible pour venir faire son devoir...

Quelle journée, que celle du dimanche 8 avril ! Dès le matin commencèrent à pleuvoir, drus comme grêle, les télégrammes des candidats aux grands électeurs, aux maires, aux secrétaires municipaux, chacun recommandant sa candidature : suprêmes recommandations, ferventes, pieuses ; télégrammes humbles, ardents, pleins de concessions précipitées et de promesses désespérées. Ensuite, ce fut une circulaire politique du ministère de l'intérieur, adressée à tous les préfets et sous-préfets du royaume, la dernière, en chiffres, quatre cent soixante-douze groupes de nombres, une besogne immense, avec la crainte continuelle d'une erreur de chiffre qui aurait faussé le sens de la dépêche : et, pour chaque chiffre mal

transmis, la télégraphiste paie six lires d'amende. Mais le fort de la fièvre télégraphique se déclara vers midi. De tous les hameaux, de tous les villages, de toutes les bourgades, de toutes les sous-préfectures et préfectures arrivaient des résultats partiels, pour le ministre, pour l'Agence Stéphani, pour les journaux, pour les candidats, pour les amis des candidats, pour les chefs des comités, pour les associations politiques; et, immédiatement après, il y eut un déluge de télégrammes privés remplis de commentaires, de doutes, d'encouragements, d'espoirs moribonds, de triomphe, d'expectative, de blasphèmes, d'amertume, de scepticisme. A trois heures de l'après-midi, la fièvre eut un accès furieux. La section des hommes avait quatre conducteurs en service avec Rome, deux de plus qu'à l'ordinaire, et le retard était de trois heures; avec Florence, Milan, Turin, l'encombrement des dépêches était si grand qu'on les comptait par séries de dix. Tous les appareils Morse, Siemens, Hughes, Steele, fonctionnaient ; les deux chefs de service étaient là, se promenant comme des somnambules, le cigare éteint, un paquet de télégrammes entre les doigts. La porte de communication entre la salle des hommes et celle des femmes restait entr'ouverte, chose très insolite; et néanmoins, personne ne se retournait. A la section des femmes, toutes les auxiliaires étaient présentes, chacune devant un appareil. La directrice allait et venait; la sous-directrice, petite, les cheveux coupés court, avec une gentille tête de jeune garçon dégourdi, courait d'un appareil à l'autre, remettait en ordre les dépêches, réglait les mouvements d'horlogerie, donnait de l'encre, leste comme un écureuil, les mains promptes, l'œil vif, la parole haute et brève. Les télégrammes naissaient, coulaient, jaillissaient de tous les fils; sur toutes les lignes, le retard était de trois heures, et les télégrammes à transmettre s'accumulaient, formaient des liasses, des gerbes, des monceaux; pendant qu'on en transmettait un, il en arrivait cinq à transmettre; pendant qu'on finissait d'en transmettre une série de dix, il y en avait cinquante-deux qui se trouvaient arrêtés. La fièvre s'emparait de toutes les auxiliaires et croissait d'heure en heure. Droite, assise sur la grande chaise, la robe protégée par un ample tablier noir, Adeline Marko travaillait vaillamment sur l'appareil Hughes, avec un agile

doigté de pianiste experte, avec un continuel cliquetis de tout l'engrenage, donnant le courant par de puissantes pressions du pied droit, les cheveux relevés au sommet de la tête pour n'avoir rien de gênant sur la nuque, les manches retroussées pour transmettre plus à l'aise; et Juliette Scarano, qui se tenait près d'elle, avait tout juste le temps d'enregistrer les dépêches. Marie Morra, elle aussi, était assise sur la grande chaise, à la ligne de Bari, une mèche de cheveux retombée sur un œil, une tache d'encre bleue au menton, le col déboutonné parce qu'elle étouffait, deux plaques rouges aux pommettes; et, de temps à autre, pour se reposer un peu, elle changeait de place avec Emma Torelli, qui enregistrait les dépêches, les classait, faisait fonction de secrétaire. Entre les couples de hughistes, toutes deux également responsables de la ligne, il s'engageait de brefs dialogues, sans que l'une cessât de transmettre et l'autre d'écrire.

— Combien y en a-t-il encore?

— Quarante-trois.

— Combien de retard?

— Deux heures cinquante.

— Sainte Vierge!

Puis, sur la ligne, avec le correspondant :

— Combien vous en reste-t-il?

— Soixante-quatre.

Elles pâlissaient. La multiplication des dépêches était miraculeuse. Tout le monde télégraphiait maintenant. Il avait fallu donner une cinquième communication avec Rome; et, honneur inespéré, ce cinquième fil était desservi par la section des femmes, qui jusqu'alors n'avaient jamais correspondu avec la capitale. A ce fil, appareil Morse, on ne faisait que recevoir; et Borelli, celle qui recevait le mieux, y avait été préposée. Les lunettes bien d'aplomb sur le nez, les jambes croisées l'une sur l'autre comme un homme, avec un tic nerveux de la bouche, sans jamais relever la tête, sans faire un mouvement, sans se retourner, elle recevait, recevait toujours, devinant les mots par la première syllabe, finissant d'écrire le télégramme avant que le correspondant eût fini de le transmettre. Après en avoir reçu quinze ou vingt, elle lui demandait :

— Vous en avez encore beaucoup?

— Une quantité.

— Combien à peu près?

— Une soixantaine.

— Expédiez.

Et elle recommençait à recevoir, la bouche sèche, les doigts salis d'encre jusqu'à la première phalange. Enfin, saisie d'une sorte de délire télégraphique, elle disait au corespondant :

— Je sais très bien recevoir; transmettez plus vite.

Celui-ci accélérait la transmission, lui donnait une rapidité presque irréalisable ; et elle l'excitait, l'éperonnait, comme un jockey son cheval de course, lui répétant à tout moment :

— Plus vite, plus vite, plus vite.

Sur la ligne Naples-Salerne, le spectacle était merveilleux, mais dans un autre genre. Le correspondant de Salerne était le meilleur employé de son bureau, et il correspondait avec Peppina Sanna, une des plus fortes, sinon la plus forte, de la section des femmes. Dans la matinée, ils avaient échangé un joyeux défi; en valeureux champions, ils s'étaient salués comme deux escrimeurs de première force, et la joute avait commencé. Ils alternaient par portions égales la transmission et la réception des dépêches. A peine le correspondant donnait-il la signature de sa dépêche, Peppina Sanna avait déjà la main sur le manipulateur pour expédier la sienne. C'était un cliquetis alternatif : tantôt le manipulateur de Naples sautillait rapidement sous la main ferme de Peppina; tantôt l'armature, en recevant la transmission de Salerne, dansait, dansait avec un tic-tac infernal. Ils s'excitaient à l'envi.

— Quelle tortue vous êtes! s'écriait Peppina Sanna.

— Ah! je suis une tortue? répliquait le correspondant.

Et il courait, courait comme un endiablé, dans l'espoir de lui faire perdre la tête. Mais alors elle reprenait :

— Vous croyez me faire peur?

Et elle précipitait la transmission à tel point qu'il ne semblait pas possible d'arriver à temps pour recevoir.

— Habiles, mesdemoiselles, habiles! — glapissait la sous-directrice.

— Nous avons un retard grave, — murmurait la directrice en faisant le tour des tables.

Le directeur aussi faisait sa ronde, mais sérieux, bouche

close, sans adresser d'observations à personne, tournant comme un lion dans sa cage. Il ne disait rien, il voyait tout; il voyait la face pâle d'Annina Pescara, qui était assise depuis dix heures à la ligne de Reggio et qui par moments hochait la tête comme si elle ne pouvait plus la soutenir; l'angélique patience de Clémence Achard, aux prises avec sept petits bureaux de sa ligne qui avaient tous des télégrammes et qui voulaient tous passer les premiers; le supplice d'Ida Torelli, que faisait damner la ligne Naples–Ancône–Bologne pour laquelle attendaient soixante dépêches, tandis qu'Ancône et Bologne perdaient leur temps à se quereller entre eux; la sagacité de Peppina De Notaris, qui parvenait à deviner plutôt qu'à lire la transmission du correspondant de Catanzaro, un imbécile qui ne savait pas transmettre... Il tournait comme un lion dans sa cage, mais il ne disait rien; ce jour-là, toutes les auxiliaires étaient lestes, toutes étaient intelligentes: l'atmosphère, l'excitation avaient développé en elles des qualités inconnues. Elles s'entr'aidaient avec amour, se prêtaient l'une à l'autre encre, plumes, papier; les moins habiles à transmettre enregistraient, écrivaient l'heure sur les dépêches, comptaient les mots, mettaient de nouveaux rouleaux de papier, ramassaient les télégrammes transmis. Elles ne connaissaient plus ni distinctions de tour, ni antipathies, ni différences de talent; elles s'assistaient en sœurs, brûlaient toutes du désir de bien faire. A huit heures du soir, ce dimanche-là, toutes étaient présentes, sans avoir déjeuné, sans avoir dîné; et elles continuaient à transmettre, continuaient à recevoir, entre une liasse de télégrammes déjà expédiés et une liasse de télégrammes à expédier, les yeux luisants, les tresses défaites, la main nerveusement appuyée sur le manipulateur; et, d'une voix voilée, elles demandaient de temps à autre :

— Y a-t-il encore encombrement?

IV

Après un très doux octobre, où l'on avait joui d'un tiède soleil de printemps et d'une abondante floraison de roses, le 1er no-

vembre, jour de la Toussaint, une blanche couche de nuages avait couvert le ciel, et, dans l'après-midi, une fine pluie d'automne s'était mise à tomber, cette pluie qui mouille immanquablement le pieux pèlerinage de ceux qui vont le jour des Morts au cimetière. Durant toute la première semaine de novembre, la pluie fut continuelle, avec quelques intervalles où elle cessait comme par lassitude; mais, une demi-heure plus tard, les gouttelettes recommençaient insensiblement à tomber, rares, éparses; puis, pendant deux ou trois heures, elles tombaient serrées, avec une monotonie de clapotement qui endormait. Dans l'antichambre de la section des femmes, les parapluies ouverts, luisants d'eau, s'égouttaient par les pointes de leurs baleines appuyées contre le plancher; sur les chaises et sur le dossier du divan de toile cirée séchaient des mantelets trempés, de petits châles que la pluie faisait déteindre; jusque sur un appareil Hughes qui servait à l'instruction des novices, un waterproof noirâtre était étendu, bariolé de larges taches d'eau. Les plus prudentes, à peine entrées, changeaient de chaussures, en mettaient une vieille paire conservée dans la petite armoire; mais, une fois le service terminé, il était difficile de rechausser la paire que l'humidité avait rétrécie. Depuis que le mauvais temps était venu, le déjeuner de celles qui pouvaient se mettre en dépense ne se composait plus de la glace au citron se résolvant en un liquide acidulé et verdâtre où l'on sauce un petit pain d'un sou; à partir de novembre, on prenait le chocolat, un breuvage brunâtre, lourd, très chaud, qui brûlait la langue et l'estomac. Gabrielle Costa, surnommée la petite La Vallière à cause de son blanc visage ovale et mélancolique, à cause des boucles blondes qui entouraient son front et ses tempes, disait avec une douce lamentation que dans ce chocolat il y avait de la brique pilée. L'affaire des déjeuners était un éternel sujet de discussions entre Gaetanina Galante et les auxiliaires. Celles-ci ne payaient pas tous les jours, se faisaient ouvrir un compte, mangeaient des biscuits et des gâteaux; et, à la fin du mois, quand la servante présentait sa note de dix et même de quinze lires, elles faisaient la grimace: les mieux élevées se taisaient, les plus braillardes se récriaient qu'il y avait sûrement erreur, qu'elles n'avaient jamais mangé tout cela. Mais,

avec Gaetanina Galante, il n'était pas facile d'avoir le dernier mot : elle était si grossière et si mal apprise ! Déjà les bénéfices réalisés sur les déjeuners lui avaient permis de se faire un joli magot, et elle avait même prêté de l'argent à plusieurs, moyennant intérêt : peu à la fois, vingt, trente, cinquante lires, qu'elle recouvrait par acomptes mensuels de cinq lires, de dix lires, selon la somme. Le jour où les appointements du mois descendaient de l'Administration, elle restait au bureau plus longtemps que d'habitude, pour ses recouvrements. Ne pas la payer était impossible, tant on redoutait que la directrice ou le directeur ne vinssent à être informés de la dette ; et Gaetanina se prévalait de cette terreur pour exercer une certaine domination sur celles qui lui devaient de l'argent. L'une lui confectionnait ses chapeaux, l'autre lui offrait une paire de gants, une troisième lui prêtait son médaillon d'or pour aller à la danse ; et la servante les traitait en compagnes, en amies, les tutoyait quand elle leur parlait, ce qui les faisait rougir de honte.

Dès le premier jour de pluie, des perturbations s'étaient produites sur les lignes : en automne et en hiver, c'était le tourment des télégraphistes. Immédiatement, Procida avait envoyé un télégramme de service pour avertir que la pluie empêchait de voir les îles de Ponza et de Ventotene ; quelques instants après, Massalubrense avait télégraphié qu'on ne voyait plus Capri. Les communications sémaphoriques étaient donc interrompues. Trois jours plus tard, la ligne des îles qui se détache de Pouzzoles pour toucher à Ischia, Foro d'Ischia, Casamicciola et Procida, partie sous-marine, partie aérienne, puis de nouveau sous-marine, commença de mal fonctionner : le courant n'arrivait que par intervalles, et il était très difficile de correspondre. Dans la soirée, le dérangement devint complet et personne ne répondit plus. La directrice, toute pensive, alla ouvrir la porte de la section des hommes, appela le chef de brïgade et lui dit :

— La communication est interrompue avec les îles.

— Avez-vous beaucoup de dépêches en souffrance ?

— Sept.

— Le mal n'est pas grand ; nous les enverrons par la poste.

Sous cette pluie continuelle, dans cette humidité qui

imprégnait l'air, les maisons, les personnes, les vêtements et les âmes, le service télégraphique était un vrai travail de patience. Lorsque les auxiliaires arrivaient au bureau, elles regardaient le ciel, faisaient une moue de méfiance, et appelaient le correspondant. Quelquefois, au début, le service marchait bien pendant une heure ou deux; puis, à un certain moment, les signaux disparaissaient et l'auxiliaire se disait : « Nous y voilà! Sainte Vierge, assiste-nous! » Mais, le plus souvent, la perturbation se déclarait dès le matin, et le supplice commençait avec le *bonjour* du correspondant que Naples ne percevait pas, avec le *bonjour* de Naples que le correspondant ne percevait pas. Les sept heures de service passaient, consumées en vaines tentatives pour se faire entendre à force de taper sur le manipulateur, de faire des signaux longs, nets, très lents.

— Par charité, directrice, — murmurait l'auxiliaire, ma pile est trop faible : ajoutez-y quelque chose.

— Vous avez déjà trente éléments de plus; que puis-je y faire? répondait la directrice consternée.

— Vous avez raison : c'est inutile, inutile, reprenait l'auxiliaire. Jamais Otrante ne m'entendra.

Soit au départ, soit à l'arrivée, le courant était affecté d'un mal capricieux et bizarre qui le prenait par accès, qui lui donnait des répits de deux heures et des prostrations d'une journée, qui le faisait bondir avec une vigueur subite ou qui le plongeait dans une langueur mortelle. Le fluide puissant que dégagent un peu de cuivre, un peu d'acide sulfurique et un peu de zinc, le prodigieux agent naturel, aussi fort et inexplicable que la chaleur et que la lumière, le courant électrique, énergie, volonté, pensée, était malade, était attaqué dans sa force et dans sa puissance. Il se tordait de douleur en d'étranges convulsions qui semblaient devoir briser les appareils par leur violence; il frappait, frappait sur le métal des coups brusques, secs, répétés précipitamment, comme pour demander de l'aide, comme pour appeler au secours; et ces crises étaient suivies d'une défaillance pendant laquelle l'armature avait un tremblement indistinct, une trépidation si légère que c'était comme un souffle.

— Directrice, directrice, — gémissait Annina Pescara, —

je suis certaine que Bologne me dit quelque chose, mais les signaux n'arrivent pas.

— Rendez l'appareil sensible.

On démontait l'appareil, on réglait plus délicatement le mouvement d'horlogerie, on raccourcissait la spirale pour lui faire mieux sentir le courant, on rapprochait l'armature jusqu'à effleurer le ruban de papier. Ainsi réglée, la machine ressemblait à un de ces tempéraments humains très affinés où la vibration est immédiate, où le moindre contact fait frissonner les nerfs : *l'appareil était sensible*. Alors, quelques pâles signaux réapparaissaient, mots tronqués, phrases estropiées : c'était comme un faible et confus délire de mourant. Et, pour dégager sa responsabilité, on déclarait la perturbation :

— Le courant se perd sur Bologne.

La télégraphiste n'en demeurait pas moins à son poste, essayant encore, essayant toujours, gardant toujours l'espoir qu'elle réussirait à rétablir la correspondance. La maladie du courant était si singulière ! Il pouvait guérir d'un instant à l'autre, pour une heure ou pour une journée. Dans cette incertitude, la pauvre fille passait son après-midi en efforts inutiles, faisait et refaisait mille tentatives diverses, avec une constance de courage et une résignation toutes juvéniles. Parfois, on entendait un profond soupir.

— Qu'est-ce que tu as ? demandait la Caracciolo, que les perturbations amusaient parce qu'elles empêchaient de travailler.

— Cette ligne de Catanzaro me fera mourir ! répondait Grazia Casal.

Ou encore :

— On ne correspond plus avec Bénévent.

— Pourquoi ?

— Courant continu.

Mais le pire fléau, c'étaient les contacts. A cause de la pluie, du mauvais état des routes, du détestable entretien des fils, à cause d'un oiseau qui s'y posait, à cause d'accidents quelconques, très nombreux en hiver, deux lignes suivant la même direction s'unissaient, et alors il y avait *contact*. Tout à coup, pendant qu'on était à correspondre avec Reggio, une dépêche de Torre Annunziata s'égarait, sautait sur l'autre ligne ; et les transmissions s'embrouillaient, se confondaient, les correspon-

dants se disputaient, les courants s'enchevêtraient. Et la voix triste de Clémence Achard disait doucement, doucement :

— La ligne de Reggio ne va plus; il y a contact avec Torre Annunziata.

Ce jour-là, 12 novembre, la pluie avait cessé depuis le matin; mais le ciel était resté couvert et gris, presque noir à l'horizon, derrière la colline de San Martino; le tonnerre faisait dans les nuages un grondement sourd et continu; des éclairs bleuâtres flamboyaient au loin. Vers quatre heures, le chef de brigade, qui avait la figure fatiguée et contrariée, parut sur la porte de la section des femmes, appela la sous-directrice, et lui dit :

— Je ne communique plus avec la Sicile.

Tous deux se regardèrent, avec la mine consternée de quelqu'un qui vient de subir un malheur irréparable. La directrice revint au milieu des auxiliaires et leur fit part de la nouvelle.

— On ne correspond plus avec la Sicile.

Les jeunes filles se regardèrent à leur tour, en hochant la tête. Peu à peu, le bureau de Naples paraissait s'isoler de toutes les régions auxquelles il était relié. Depuis quatre jours déjà, on ne recevait plus rien de Venise, qui faisait passer ses télégrammes par Rome; Campobasso envoyait les siens par la poste; Ancône ne donnait pas signe de vie; la correspondance était impossible avec Bénévent. Maintenant qu'il n'y avait plus moyen de communiquer avec la Sicile, c'était l'abandon complet, l'isolement absolu.

Ce jour-là, toutes les lignes allaient mal, non pas à cause de l'humidité, mais à cause des décharges électriques qui frappaient les fils et coupaient les signaux transmis.

La directrice avait recommandé :

— Mesdemoiselles, ne touchez pas avec vos doigts le métal du manipulateur; vous pourriez recevoir une décharge.

Quelques-unes pourtant se faisaient un jeu de recevoir des décharges. Il suffisait de toucher un des rhéophores, ou la poignée du manipulateur, ou un bouton extérieur quelconque de l'appareil, pour sentir une petite vibration qui montait des doigts au poignet et du poignet à la nuque.

— Borelli, Borelli, ne plaisantez pas avec les décharges électriques : vous pourriez être foudroyée.

— Ce sont des histoires qu'on raconte, directrice.

Immacolata Concetta Santaniello se signait aux plus forts coups de tonnerre, et on voyait ses lèvres remuer comme pour une oraison. A chaque décharge électrique, Peppina De Notaris se rejetait en arrière avec un petit mouvement de peur. Peppina Sanna avait sur le visage une contraction nerveuse, comme si toute cette électricité se fût déchargée sur ses nerfs. Sophie Magliano, renonçant à obtenir de Cosenza une réponse, causait avec Marie Morra de cette belle Adeline Marko qui avait donné sa démission au mois de juillet et qui, au mois d'août, s'était mariée avec un jeune négociant de Salerne : Adeline avait dit adieu aux extravagances sentimentales qui l'avaient fait s'éprendre du veuf de quarante ans, et, comme elle l'avait écrit à la directrice, elle était heureuse. Maintenant la plus belle de la section était Agnès Costa, grande, svelte, avec un beau cou blanc, une forte nuque et des yeux gris en amande. Emma Torelli s'était aussi fiancée à un employé du télégraphe, et le mariage devait se faire dans cinq ou six mois... Elles causaient de tout cela, un peu nerveusement, surexcitées par l'inutile effort de leurs tentatives pour rétablir la correspondance, par les décharges électriques et par les choses qu'elles disaient. Sur le cas de la Juliano on n'avait jamais bien su la vérité : elle avait disparu tout à coup ; mais, auparavant, elle avait été appelée trois ou quatre fois à la direction, et on l'avait vue y monter par l'autre escalier, avec son grand corps dégingandé d'homme mal fait ; la directrice y était allée aussi trois ou quatre fois, et elle avait eu avec le directeur de longues conférences d'où elle était revenue le visage bouleversé, avec plus de pâleur encore sur ses lèvres de rose morte. C'était une disgrâce qui atteignait toute la section, cette affaire de la Juliano : une affaire qui n'était pas bien éclaircie, mais qui répandait un secret malaise. Et penser qu'elle était si laide !...

Soudain, tout un pêle-mêle de signaux apparut sur les lignes de Catanzaro et de Cosenza, où travaillaient Marie Morra et Sophie Magliano ; et, une seconde après, la directrice annonçait :

— Un poteau a été foudroyé du côté de Salerne ; il y a contact sur Cosenza, Catanzaro, Reggio, Potenza et Lagonegro.

Six lignes renversées du même coup! Mais ces lignes ne restaient pas silencieuses ; il se produisait sur leurs appareils un amalgame de courants, de transmissions, de signaux longs que coupait en deux l'électricité atmosphérique. Le tonnerre grondait de plus en plus fort; à tous les points des machines où deux métaux étaient en contact, de légères étincelles jaillissaient. Les isolateurs, que leurs dents métalliques faisaient ressembler à des peignes, scintillaient aussi par moments.

Sur ce, la directrice entra, toute vêtue de noir, avec un voile de crêpe noir sur son chapeau, avec des gants noirs; elle avait les yeux rouges et gonflés. Elle se mit à discourir tout bas avec la sous-directrice. Les auxiliaires la regardaient, subitement pâlies à la vue de ce deuil, sans plus se soucier de l'électricité : certainement, elle revenait de *là-bas*, où elle était allée avec les auxiliaires de l'autre service; mais personne n'osait lui adresser la parole pour demander ce qui s'était passé *là-bas*... Un éclair brilla dans le ciel livide, et un fort coup de tonnerre retentit : la foudre venait de tomber dans le voisinage. Tous les appareils cliquetèrent; à tous les rhéophores, à tous les boutons, il y eut une scintillation faible; un flamboiement apparut dans les isolateurs. Le chef de brigade se montra sur la porte et cria :

— Orage! Il y a danger! Toutes les lignes à la terre!

La sous-directrice hésita une seconde devant une mesure si grave, qu'on ne prend que très rarement. Mais un nouveau coup de foudre éclata de nouveau, plus voisin.

— Toutes les lignes à la terre! commanda le chef de brigade.

Aussitôt l'ordre exécuté, une quiétude se répandit dans le bureau. Naples était isolé complètement; les appareils, les manipulateurs, les isolateurs paraissaient frappés de mort subite. — Et, groupées autour de la directrice, qui revenait du cimetière, les auxiliaires pleuraient Marie Vital, morte aussi.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. Hérelle.

NAPOLÉON EN RUSSIE

Tandis que la Grande Armée pénétrait en Russie, on rapporte qu'un aigle, sur une place de Moscou, s'étant embarrassé dans les croix haubannées d'un clocher orthodoxe, il se fit autour de ce prodige un concours extraordinaire de petites gens, de popes et de marchands. Ils s'abordaient, se questionnaient, et, parmi les interprétations qui coururent, tous s'arrêtèrent à celle-ci : « Dieu allait leur livrer l'envahisseur, et Napoléon succomberait dans leurs murs, prisonnier de sa conquête. » Ce peuple présageait bien. Deux mois après, l'Empereur fuyait Moscou; mais son souvenir y demeure toujours, flottant autour des dômes et des minarets, attaché au Kremlin. Le voyageur qui entre en Russie par la route de Smolensk en est déjà hanté, et, quand il visite la capitale sainte, il le retrouve à chaque pas. Dans cette ville, si fortement marquée par ses tsars, Napoléon a laissé son empreinte, et c'est chose étrange que ce trait nouveau, ajouté par un Latin à la physionomie historique du Vieux-Moscou. Tout, d'ailleurs, dans l'apparition de l'Empereur au pays russe, est fait pour étonner. Auparavant il en avait connu la diplomatie et les armées. Pendant l'automne de 1812, il put toucher l'âme même de la Russie. On voit là, mises en présence, une des plus prodigieuses individualités de l'histoire et

la force collective la plus puissante et la plus obscure de l'Europe moderne. Comment se comprirent-ils, le conquérant et ces étrangers? Quelles impressions a-t-il trahies durant ce long colloque avec un peuple ennemi? — et, d'autre part, quelle image a-t-il laissée, reflétée, à son passage, dans la conscience mystérieuse de cette nation?

*
* *

On imagine malaisément un lieu plus terne et plus triste que la *Butte du Salut*, près de Moscou. C'est, sur le chemin de Viazma, dans une région sans grâce, un simple mamelon, où l'on a construit de nos jours une petite briqueterie. Et pourtant, c'est une halte mémorable de la Grande Armée. De là, le 14 septembre 1812, au déclin d'un éblouissant soleil d'automne, nos troupes saluèrent Moscou, étalée toute blanche, avec ses tours coiffées d'or, parmi les verdures de ses parcs, de ses jardins publics et de ses vergers. Ce fut une minute de « superbe bonheur[1] ». Smolensk, Mojaïsk, Dorogobouje, les plus tristes étapes, les tueries du Borodino : après la longue plaine grise, cette féerie apparue fit tout oublier. L'armée s'arrêta ravie et tous, criant : « Moscou! Moscou! » battirent des mains. C'était une génération qui, d'un beau geste unanime, s'applaudissait elle-même. Génération héroïque, sans grandes inquiétudes d'un monde supérieur[2], mais pour laquelle les mots « gloire », « postérité » avaient une acception sacrée, et qui connut cette destinée unique : se donner à un grand homme. A cet endroit d'une route de Russie, elle pressentait confusément le terme de sa carrière, et elle s'attardait là, comme si, sur les clochers de Moscou, elle lisait son idéal atteint.

Cependant, au milieu des acclamations de son armée, quels sentiments devaient agiter Napoléon? — « La voilà donc enfin, cette fameuse ville! » avait-il dit, en apercevant Moscou déployée à ses pieds. C'était la satisfaction du conquérant, à la minute où il voit prisonnière, à sa merci, la cité qu'a convoitée son long désir. Pareille émotion, il dut l'éprouver

1. Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, VIII, p. 4.

2. « Ils n'ont pas l'air de croire à une autre vie... La religion pour eux est un mot vide de sens. » *Lettres sur l'incendie de Moscou*, par l'abbé Surugues, curé de l'église Saint-Louis, à Moscou.

devant Vienne et devant Berlin. « Une capitale prise par l'ennemi ressemble à une fille qui a perdu son honneur. Vous aurez beau faire, vous ne le lui rendrez pas[1]. » Ici la joie devait être d'autant plus forte, que la poursuite avait été plus vive, et qu'après l'avoir fui longtemps comme une illusion de mirage, sa conquête apparaissait revêtue de couleurs plus prestigieuses. Mais, bientôt, le général preneur de villes faisait place à l'Empereur. Une capitale, c'était pour lui un décor de triomphe, où se célébrait l'entrée du vainqueur, avec cortège, députations, remise de clefs, toute une pompe, qui avait son cérémonial et ses rites. En quittant la Butte, Napoléon dépêcha plusieurs officiers avec l'ordre d'amener les notables, et lui-même, suivi de son état-major, se dirigea vers le faubourg de Dorogomilov. A la Barrière, il s'arrêta de nouveau, mit pied à terre et, arpentant la route de long en large, il attendit la députation. Ce fut alors que lui arriva la stupéfiante nouvelle : Moscou était déserte; du moins le gouverneur et les corps constitués l'avaient quittée, et il n'y restait que quelques milliers d'habitants, avec des traînards et les blessés. Des prisonniers russes, témoins de la scène et qui épiaient à cet instant tous les mouvements de l'Empereur, ont noté son impatience. Sa démarche devint saccadée; des frissons semblèrent lui courir par tout le corps. Il lance à droite, à gauche, des regards furieux, rajuste son uniforme, puis s'arrête, perplexe. Il se dégante nerveusement, se gratte le nez, se regante. Ou bien, fouillant dans une poche, il en tire son mouchoir, le chiffonne d'une main rageuse et le fait passer dans l'autre poche[2].

Cependant, dans les rues de Moscou, nos officiers, à défaut des députés attendus, avaient mis la main sur quelques passants, tous étrangers de petite condition, français, allemands ou suisses. Un général pousse cette troupe devant l'Empereur. Dans le nombre, était un typographe, employé dans une grande imprimerie de Moscou. On l'appelait M. Lamour. C'était un partisan fanatique de Napoléon, et il se réjouissait à l'idée d'approcher son héros. « L'Empereur désire parler à

1. Conversation avec Toutchkov à Smolensk. *Rousski Arkhiv*, 1873, p. 1963.

2. Souvenirs de Korbeletski. *Rousski Arkhiv*, 1876, p. 401.

l'un de vous », vint dire le général. Le premier, Lamour se détache du groupe. Il s'avance et, s'inclinant très bas : « Sire, commence-t-il, j'ai bien l'honneur... » Brutalement, Napoléon l'interrompt : « Depuis quand la ville est-elle abandonnée? Quel jour les autorités l'ont-elles quittée? » Ravi et beau diseur, Lamour entame alors un récit circonstancié : « Les Moscovites, Sire, ont été saisis de panique à la nouvelle de l'approche triomphale de Votre Majesté, et la ville a été désertée en peu de jours. Le général-gouverneur comte Rostoptchine a été le dernier à la quitter. Des gens bien informés m'ont assuré qu'il n'a arrêté son départ que le 31 août... — Le 31 août? s'écrie Napoléon. Avant l'affaire de la Moskowa! Quel conte bleu! » et, tournant les talons à l'orateur : « L'imbécile! » ajouta-t-il. Lamour, dit-on, ne comprit pas sur-le-champ la raison de cette disgrâce, et que son tort avait été de dater suivant le style orthodoxe. Dans son énervement, l'Empereur avait oublié l'écart des deux calendriers [1].

Il dut passer la nuit dans une auberge du faubourg, ayant remis au lendemain son entrée dans Moscou. Entrée morne, où seul le pas des chevaux sonna dans le silence de la ville. Pourtant la grande rue d'Arbat, qu'on suivit, semblait une véritable avenue triomphale, bien faite pour acheminer un Empereur au Kremlin. Mais elle était déserte; de très loin quelques habitants s'enfuyaient à la vue de l'escorte. Seul, à une fenêtre, au-dessus de sa boutique, un pharmacien s'était placé avec sa famille et, quand passa le cortège, il ôta son bonnet. Napoléon le vit, eut, dit-on, un mouvement d'humeur, et détourna la tête ostensiblement. Ainsi, après une longue campagne, après les sanglantes journées de la Moskowa, après l'explosion de délire à la Butte du Salut, l'Empereur, pour sa venue à Moscou, avait rencontré cela : la harangue d'un grotesque et le salut d'un apothicaire allemand.

Mais Moscou l'hospitalière ménageait à son hôte une réception plus tragique. La subite explosion de l'incendie, ses progrès foudroyants, l'immense brasier attisé par un ouragan de trois jours, et, plus horrible que cette conjuration d'éléments, le soupçon du complot anonyme de tout un peuple :

1. Madame Tolytchéva, *Récits des témoins oculaires de l'année 12*, p. 30.

il y avait là de quoi déconcerter le plus intrépide. Quand Napoléon quitta le château Petrovski, où il s'était réfugié, pour rentrer au Kremlin, il vit une ville aux deux tiers détruite, méconnaissable à ses propres habitants. Cependant sa volonté ne fléchit pas. En des circonstances où une démarche fausse pouvait perdre l'armée et le vouer à un ridicule immortel, pas un signe dans son attitude, pas une parole qui le révèle défaillant ou décontenancé. Jamais il ne fut aussi grand. C'est là, au Kremlin, où il régna un mois, que ses fervents peuvent admirer le plus bel épisode de son activité.

On l'y retrouve lui-même sous les divers aspects de sa personnalité indomptable, avec sa méthode de travail, ses habitudes d'esprit. Dans ce milieu étranger, il s'installe avec aisance et, plutôt que de s'y adapter, on le dirait soucieux de le vaincre par son obstination et de lui imposer la loi de son génie. Est-il à Paris ou dans une capitale ennemie? on ne saurait le dire. Il applique au territoire de Moscou ses procédés de gouvernement ordinaires, comme il ferait à un département français. Dès le premier jour, on reconnaît l'administrateur, amoureux des cadres bien ordonnés, d'organisation claire et savante. Sur la Butte du Salut, ce que sa lunette a distingué d'abord dans le panorama de Moscou, c'est la Maison des Enfants trouvés : il veut connaître tous les détails de cet établissement ; lors d'une promenade il en fait prendre un croquis, et jusqu'à son départ ce sera l'objet particulier de sa sollicitude. Il n'était pas encore entré dans la ville, qu'il en avait nommé le gouverneur et le commandant d'armes. Après une semaine, Moscou avait son préfet. Une « municipalité » y fonctionnait à la française. Elle était de composition assez bizarre, comprenant des marchands russes, un Suisse, un Wurtembergeois et trois « précepteurs latinistes ». Mais les membres en étaient distingués par une écharpe rouge ; le maire portait, en outre, une ceinture blanche, tandis que les commissaires de police, dans chaque quartier, se reconnaissaient à leur brassard. Et l'on voyait ces dignitaires, tous les matins, monter au Kremlin, apportant leurs rapports. La maraude, elle-même, fut un instant régularisée, et un roulement s'établit entre les divers corps pour le pillage. Pendant les loisirs forcés des généraux, les auditeurs au Conseil d'État à la suite du quartier impérial ne chômaient guère. Ils

durent veiller aux hôpitaux, aux distributions de secours, à cent détails de police intérieure. D'autres apportaient de France le portefeuille des ministres : car une correspondance, par des estafettes ou malles-postes, reliait Paris et Moscou, et tous les services, même celui du cabinet noir, se continuaient au Kremlin comme aux Tuileries.

Mais là encore, Napoléon fut à lui-même son meilleur ministre. On a dit souvent que sa volonté s'assoupit durant cette période et qu'il ne fit guère, au palais des tsars, que somnoler dans une expectative morne[1]. Rien n'est moins exact. Jamais sa fougue de travail ne fut plus grande, sa curiosité plus multiple et plus tendue. Continuellement ses dépêches partent dans toutes les directions de l'Europe, stimulant alliés et confédérés, demandant des renforts à Vienne, Berlin, Dresde, Munich, Stuttgard. Organisation de corps auxiliaires, police et sûreté des routes, évacuation des blessés : sur toutes ces matières, Napoléon, selon l'expression d'un de ses secrétaires, « improvise des volumes[2] ». Il faut lire cette correspondance datée du Kremlin et se rappeler à quelle heure terrible elle fut dictée. La constance dans l'adversité, l'antique vertu, qu'on va chercher dans les exemples de l'histoire romaine, revit là, dans ces ordres où l'Empereur s'inquiète des effets d'habillement de sa Grande Armée, de détails de manutention, ne néglige aucune minutie. Il sait le nombre des caissons laissés à l'Arsenal par Rostoptchine ; il multiplie ses visites aux salles d'artifice, gourmande l'intendance, réorganise les attelages d'artillerie, imagine des moulins portatifs. A nulle époque il ne montra plus de soin pour son armée ; des revues quotidiennes le mettaient en rapport direct avec les soldats des différents corps, et pas un matin il n'omit, à l'heure de la garde montante, de présider la parade au Kremlin[3].

1. Ségur lui-même nous l'alourdit trop. A l'en croire, le rhume que prit l'Empereur à Borodino, joint à l'embonpoint croissant et à telle maladie chronique, l'aurait laissé abattu et sans ressort. — Un autre défaut de l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée* est de faire planer sur toute cette campagne je ne sais quelle fatalité antique, qui se traduit à certains récits — passages de fleuves, journées d'orage, matins de bataille — par des réminiscences intempestives de Tacite. A ces deux points de vue, l'ouvrage méritait la *Critique* de Gourgaud, d'ailleurs malveillante et mesquine.

2. Fain, *Manuscrit de 1812*, II, p. 134.

3. Cette ardeur de travail est reconnue par les écrivains russes : « C'est à tort, dit

Et ce n'est pas l'activité fébrile d'un homme qui, se voyant aux abois, s'agite et tâtonne sans méthode. Un examen attentif de sa conduite témoigne de son esprit de suite et de son sang-froid. Telles mesures, il est vrai, n'ont eu qu'un commencement d'exécution ; mais ne nous hâtons pas de l'accuser d'incohérence ; souvent Napoléon n'a pas voulu plus. C'est qu'à ses besognes journalières d'organisateur, de tacticien, d'intendant, s'ajoutait une autre tâche : celle du politique et de l'Empereur. Il devait non seulement nourrir, vêtir son armée, mais en imposer à l'ennemi, conserver la souveraineté morale en Europe.

Et tout d'abord, il lui fallait réduire à sa merci l'âme incertaine d'Alexandre. La plupart de ses actes concourent à cette expérience psychologique, qu'il conduisit pendant un long mois. Ce sont, avant tout, des essais d'intimidation. Il en imagina d'immenses, qui, poursuivis, eussent bouleversé la Russie. Ainsi, l'affranchissement des paysans. Put-il l'envisager sérieusement, ce projet, dont une simple femme, modiste à Moscou, lui montra la folie[1]?

Mais en cela, comme pour son plan de marche offensive sur Pétersbourg, il calculait que tout semblant de démonstration, le moindre simulacre, pouvait ébranler son rival. Dans la même pensée, des émissaires partirent pour soulever à Kazan les tribus tartares, et l'on remua les archives russes, pour retrouver des documents concernant la révolte de Pougatchev. Ces recherches historiques furent menées avec toute la publicité désirable. On eut soin d'y mêler un émigré français et même un Russe habitant Moscou. Ce dernier ne manqua pas de s'échapper et courut prévenir le ministre Araktchéev. Il n'est pas jusqu'au zèle administratif de Napoléon, où l'on ne retrouve cette arrière-pensée d'agir sur l'esprit d'Alexandre. La « municipalité », avec la belle ordonnance de ses six bureaux, pouvait être prise au sérieux à Pétersbourg. Certaine procla-

Bogdanovitch, qu'on accuse Napoléon d'inaction durant son séjour à Moscou. Le temps qu'il y passa fut, au contraire, l'époque de sa plus grande activité. Sa correspondance ne nous permet aucun doute à cet égard. » *Histoire de la guerre de 1812*, t. II, p. 364. — Voir encore à ce propos : Fain, *Manuscrit de 1812*, II, p. 130 *sq.* — Labaume, *Relation complète de la Campagne de Russie en 1812*, p. 239. — Gourgaud, *Examen critique de l'ouvrage de M. le comte de Ségur*, passim, etc...

1. Conversation avec madame Chalmais-Aubert au château Petrovski. Voir Armand Domergue, *la Russie pendant les guerres de l'Empire*, t. II. p. 72 *sq.*

mation, qu'on rédigea en français et en russe sur deux colonnes, semble moins s'adresser aux Moscovites qu'au gouvernement du tsar. Il y est parlé de « la confiance publique, source de la prospérité des nations ». C'était d'un style philosophique, peu accessible aux illettrés restés dans la ville. Alexandre pourtant s'en émut et se hâta, par un Avis, de mettre en garde ses sujets contre les séductions de l'envahisseur.

C'était ainsi la pensée constante de Napoléon, d'occuper son adversaire. Pour correspondre avec lui, il recourt aux plus chétifs intermédiaires: Toutelmine, bon vieillard, directeur d'hospice; Iakovlev, un capitaine retraité. Mais son séjour à Moscou n'est, lui-même, qu'une conférence à distance, qu'un long jeu muet, où il espère, à force d'obséder, d'exaspérer Alexandre, l'amener enfin à traiter. Ne détient-il pas un gage sacré, sans lequel, semble-t-il, la patrie russe ne saurait vivre, non plus qu'un Romanov régner avec honneur : le Kremlin? Comme elle est d'aspect lamentable, la citadelle sainte, à cette heure le bivouac de la garde impériale! Pas un monument, pas un souvenir, qui ne soit marqué d'un sacrilège, que ne déshonore une affectation vile. Ses monastères, ses églises sont des granges ou servent de corps de garde. Dans le sanctuaire du couvent Tchoudov, le duc Davout s'est fait dresser un lit derrière l'iconostase. C'est, à la cathédrale de l'Assomption, un désordre inexprimable d'outils, de copeaux, d'images saintes brisées. Dans celle de l'Archange Michel, où sont enterrés les tsars, à une fenêtre du chœur une cantinière a installé sa cuisine. En haut du clocher vénéré d'Ivan Véliki, on a posé un appareil télégraphique. Sur son affût énorme, on peut voir le Tsar-Pouchka, que nos grenadiers chevauchent comme des enfants. Le Palais des Armures est transformé en magasin de vivres et, sur les degrés même de l'Escalier Rouge, deux cavaliers, en grand uniforme, montent faction. Alexandre supportera-t-il toutes ces profanations? Napoléon cependant ne néglige rien de ce qui peut rendre son usurpation plus flagrante et la dépossession plus sensible à son ancien allié. Ces revues, qu'il multiplie, sont vraiment des « montres ». Il sait le tsar curieux de parades, beaux défilés, manœuvres savantes de troupes, et il devine combien l'éprouvera l'idée de son Kremlin devenu le Champ-de-Mars de

l'armée française. On ne pouvait guère songer, dans l'antique forteresse, à soutenir un siège régulier, et, d'ailleurs, une surprise était peu à craindre de la part de l'ennemi. Pourtant, des travaux de défense y sont poussés avec activité. « L'antique palais des tsars » devient une « place ». L'Empereur en fait palissader les portes, numéroter les tours; la vieille enceinte, toisée par le génie, est flanquée de trente pièces de canon. A voir l'Empereur ainsi remuer la terre autour du Kremlin, ne le dirait-on pas revenu à ses jeux de l'École de Brienne? Ce qui l'occupe surtout, c'est de paraître le vrai maître à Moscou et de donner l'illusion d'un établissement durable en Russie.

Jusqu'au dernier jour, il y tint sa cour comme en France. Le soir, les lustres s'allument dans le grand salon du palais; l'Empereur s'y montre, entouré de sa maison civile et militaire; Daru, Narbonne, ses causeurs ordinaires, sont présents. L'entretien roule le plus souvent sur des questions littéraires : l'importance politique des arts, le théâtre historique. On reconnaît dans ces conversations les préférences de Napoléon : Corneille, Talma, le critique Geoffroy; ses antipathies : Joseph Chénier, Raynouard. Il y avait en Russie un chanteur italien, Tarquinio. « C'était, dit-on, parmi les artistes mâles, une des voix de soprano les plus élevées qu'on eût jamais entendues[1]. » L'Empereur l'appela, lui fit adjoindre quelques musiciens de la garde, et il y eut des concerts au Kremlin. Cependant la Grande Armée avait son théâtre à Moscou. Triste théâtre, où les costumes furent, plus d'une fois, des chasubles de popes, et où l'on entretenait la rampe avec des cierges pris aux églises. Mais le succès en fut immense. Chaque nuit, la Grande Nikitskaïa s'assourdissait d'un bruit d'équipages et de cavaliers, qui s'arrêtaient devant l'hôtel Posdniakov. On joua *Guerre ouverte*, *les Jeux d'Amour*, *Marton et Frontin*, *les Amants Protées*. Une telle insouciance déconcertait les Russes; ils admiraient la légèreté de ces Français qui, dans une ville brûlée, avaient cœur à la comédie, et qui, déguenillés déjà et sans pain, leur demandaient gaiement : « Où sont donc vos *barinias*[2] ? » La vogue de ces spectacles enchantait Napoléon.

1. Armand Domergue, *la Russie pendant les Guerres de l'Empire*, II, page 100.

2. « Où sont donc vos dames ? »

Il en confia la surveillance à Bausset, préfet du Palais; volontiers il en écoutait les comptes rendus, à ses repas; et pour remédier à l'insuffisance des artistes, il parlait de se faire expédier une troupe d'acteurs, recrutée dans ses théâtres impériaux.

C'était aussi façon de rassurer là-bas les esprits, que pouvait inquiéter sa longue absence; car, au milieu de ses préoccupations et malgré l'éloignement, il n'oubliait pas l'opinion de France, le « qu'en dira Paris ». A la curiosité de ses sujets, il donne une satisfaction régulière. Les bulletins apprennent périodiquement aux habitants de la capitale le temps qu'il fait à Moscou, et combien la merveilleuse douceur de l'automne russe enchante la Grande Armée. D'autres surprises sont réservées aux imaginations françaises. A l'émoi des corbeaux du Kremlin, l'Empereur fait enlever la croix dorée qui surmonte l'Ivan Véliki : elle ornera, au retour, le dôme des Invalides. On arrache aussi l'écusson du Sénat, aux armes de Moscou. Quelques antiquités y sont jointes, trouvées à l'Arsenal : vieilles cuirasses et masses d'armes, étendards turcs, *tougs* à queue de cheval, drapeaux persans. Ces souvenirs encombreront nos bagages, durant les premières étapes de la retraite : on les appelle déjà les « trophées ».

De toutes ces précautions, par lesquelles il tentait de maintenir son prestige, on sait la dernière et la plus fameuse. Le 15 octobre, quatre jours avant le départ, un règlement du Théâtre-Français, après une étude de trois soirées, rédigé et mis au net en cent articles, est envoyé aux Parisiens. Les plus grands chagrins ne reprendront-ils pas confiance à voir le maître se complaire à de tels soins, et ne pas oublier, au milieu de sa conquête, une des provinces les plus frivoles de France? Et c'est, en effet, ce qu'on serait tenté d'applaudir dans le traité de Moscou, la saillie d'un artiste consommé, s'il ne valait mieux encore y admirer la liberté d'esprit et la fermeté que garda cet homme, dans son long effort pour demeurer l'Empereur.

Ne pas abdiquer, rester soi-même. Cette obstination, où persévéra Napoléon en Russie, devient la plus curieuse originalité d'esprit, dans sa façon d'envisager cette contrée, d'en juger l'histoire, les habitants, et d'en goûter jusqu'aux paysages. On voudrait connaître les aspects sous lesquels se reflé-

tèrent dans son âme tant de régions, tant de climats traversés, et l'image qu'il retint des pays où le portèrent ses conquêtes. Mais Napoléon s'attardait peu au pittoresque. Tout au plus lui donnait-il l'importance qu'aux instants de loisir il accordait aux femmes. C'était pour lui un jeu assez puéril, une besogne un peu vaine, qu'il dépêchait avec sa brusquerie [1].

« Il avait trop à penser, remarque très bien Ségur, pour se livrer longtemps à ses sensations. » Cependant, visiblement, le spectacle de Moscou le frappa. A peine entré au Kremlin, il montait avec ses généraux sur le clocher d'Ivan Véliki, là même où, peu de jours auparavant, madame de Staël l'avait précédé, curieuse d'admirer le splendide panorama et de répandre sur la « Rome tartare » ses considérations de voyageuse cosmopolite [2]. Dans les diverses parties de la ville, il fit de fréquentes promenades, intrigué par les étrangetés de l'architecture russe, visitant certains monuments, la Tour de Soukharev, les couvents Donskoï, Novospasski. Son état-major le suivait dans ces sorties, tout chamarré et brillant d'or, tandis que, guides lamentables, trois prisonniers moscovites ouvraient la marche sur de méchants chevaux de labour efflanqués et butant à chaque pas. Il désira, malgré l'état désolé des églises, assister à une cérémonie orthodoxe, et la tradition veut qu'un vieux prêtre, requis à cet effet, soit venu lui donner, à la cathédrale de l'Assomption, le spectacle d'une *liturgie* grecque, solennellement, selon la pompe et le rite réservés aux archevêques [3].

C'est un peu de la même façon sommaire et hautaine qu'on le voit s'intéresser à l'histoire russe. Il la pétrit et déforme en maître souverain suivant ses préférences. Rien n'est curieux, à cet égard, comme la conversation tenue à Moscou en présence de Narbonne, et où l'Empereur apprécie le règne de

1. « Est-ce que vous croyez que je suis venu chez vous pour contempler le Niémen? » Conversation avec Balachov à Vilna.

2. Madame de Staël ne séjourna qu'une semaine à Moscou. Son départ causa, dit-on, une véritable satisfaction à Rostoptchine. La « pie conspiratrice », comme il l'appelait, à l'approche de nos troupes, avait perdu tout sang-froid. S'imaginant Napoléon uniquement occupé de la poursuivre, elle attendait chaque jour le détachement de cavalerie qui devait la saisir et l'enlever de Moscou. « Vous ne connaissez pas cet homme, disait-elle au comte, il est capable de tout. » *Rousskaïa Starina*, décembre 1889, p. 686.

3. Madame Tolytchéva, *Récit des témoins oculaires de l'année 12*.

Pierre le Grand[1]. Dans la série des souverains de Russie, il va droit à celui qu'il devine de sa famille, à « cet homme de granit, comme les assises du Kremlin ». Mais ce n'est pas tout : en le jugeant il l'attire à lui et le transforme à sa ressemblance : « On n'a pas bien compris le génie propre de Pierre le Grand. On n'a pas vu qu'il s'était donné ce qui manque au plus grand homme né sur le trône : la gloire d'être parvenu et les épreuves que cette gloire comporte. » Un parvenu, ce trait secondaire est à peine entrevu, qu'il s'exagère et subordonne aussitôt toute autre particularité dans la figure du tsar : cela devient l'explication de toute son œuvre, le secret unique de ses succès. Pierre le Grand n'a-t-il pas, avant d'obtenir le trône, médité et travaillé obscurément comme le jeune Bonaparte? Comme lui, n'a-t-il pas été un petit lieutenant d'artillerie? « Il s'est fait ce que la destinée m'a fait. » Entraîné par son parallèle, Napoléon va jusqu'à célébrer dans la claustration de la régente Sophie « le 18 Brumaire » de l'autocrate russe. Telle était sa méthode de penser : dans tous ses jugements, dans ses impressions les plus fugitives, il garde je ne sais quoi de violemment personnel et de despotique.

Quelle idée, dans ces conditions, pouvait-il se faire du peuple russe? Si on observe à ce sujet son attitude, très nette, elle ne laisse pas d'étonner. Pendant plus d'un mois, il habita Moscou, visitant la ville, en parcourant les quartiers dans tous les sens — et, chose singulière, il semble jusqu'au dernier jour avoir totalement ignoré la présence de ces milliers d'étrangers, qui, malgré la panique, n'avaient pas abandonné leur capitale, et parmi lesquels il dut vivre. Tant qu'il s'était avancé en Russie, il avait encore conservé une certaine préoccupation de gagner les provinces conquises. Ainsi, en Lithuanie, soucieux de montrer sa déférence pour le clergé national, il adjoint à son escorte un curé de village, lui prête une monture, et c'est flanqué de cet étrange acolyte qu'il entre triomphalement dans Kovno[2]. A un pope qui veut lui tenir tête dans Smolensk, il prêche doucement la tolérance selon Voltaire : « Allez, bon prêtre, retournez à votre poste, nous

1. Voir Villemain, *Souvenirs contemporains de littérature et d'histoire*, I, p. 224 sq.

2. Souvenirs de Boutkévitch, évêque catholique polonais. *Rousskaïa Starina*, 1875, décembre, p. 607.

sommes tous chrétiens et notre Dieu est votre Dieu[1]. » De même, auprès de Gjatsk, deux Cosaques, faits prisonniers, lui ayant plu pour leur mine farouche, il les avait retenus et forcés de traverser la ville à sa suite, aux côtés de Roustam. Mais, à Moscou, brusquement il change de système. Quand Murat, coiffé de sa belle toque polonaise, joue à l'hetman et caracole aux avant-postes ennemis; quand, se promenant botte contre botte avec Miloradovitch, il fait le chevaleresque et le familier, distribuant des montres aux Cosaques qui, en réalité, le bernaient, Napoléon sourit ou s'impatiente. Se faire une popularité parmi les Russes, il n'y songeait plus. Les deux ou trois Moscovites exceptés, qui pouvaient servir ses desseins et qu'il eût vite découverts, les vaincus pour lui n'ont pas l'air de compter. Pas de promenades pour se montrer aux habitants, comme en Égypte, pas de visites aux hôpitaux. Des malheureux tombent-ils à genoux devant son cheval, il tourne bride, se contentant de les signaler à un secrétaire.

Il entrait dans cette indifférence une pointe d'humeur. C'était dépit, sans doute, d'un visiteur déçu et qui tenait rigueur à une population de son mauvais accueil. Cette secrète rancune n'épargnait même pas la langue ennemie. Sauf le nom du Kremlin, dans sa correspondance, on ne lit pas un mot russe. Les plus anciens monastères de Moscou sont indiqués par des circonlocutions : « le couvent du prince d'Eckmühl », « le couvent du maréchal Ney ». De tout le vocabulaire, il semble n'avoir retenu que le terme de *baba*, qui désigne les commères de village, et dont il saluait les hôtelières polonaises, à ses courts relais, pendant la retraite[2].

Néanmoins, en jugeant la Russie, plus encore qu'à tout le reste, nous le voyons céder à des préjugés d'éducation. Il la vit, en effet, avec les yeux d'un homme élevé à l'école du XVIIIe siècle. Il y avait pourtant, dans le spectacle d'un pays d'absolutisme, de quoi flatter ses instincts de monarque autoritaire. Mais il ne paraît pas que l'Empereur ait été sensible à cet attrait. Tout au contraire, l'inertie de ce peuple l'impatiente, l'irrite : « Peut-être que ces habitants ne savent pas même se

1. Ségur, livre II, 9.

2. Souvenirs de Boutkévitch, *Rousskaïa Starina*, 1875, décembre p. 613.

rendre! » s'écrie-t-il à la barrière de Dorogomilov. Pouvait-il imaginer une nation si morne, si dépourvue d'initiative? Il ne revient pas de son étonnement : « Quel peuple! c'est inimaginable! » L'enfant de la Révolution et le disciple de Mably — ils ne moururent jamais entièrement chez lui — semblent ici se réveiller en présence de cette civilisation à moitié asiatique. Une chose dans Moscou ne le satisfait point : le nombre des édifices religieux. Il n'est pas bon, fait-il observer à Balachov, qu'un pays ait tant de couvents[1]. C'eût été sans doute la remarque de M. de Montesquieu dans la ville « aux quarante fois quarante églises ». De même, ces paysans, que le mot de liberté ne remue pas, deviennent pour lui des barbares, moins que des fellahs: il s'en détourne, les abandonnant à leur esclavage. Mépris étrange chez un despote! On y verra de l'énervement, l'effet de la déconvenue qu'il rencontra en terre russe. Quoi qu'il en soit, il faut noter cette impression. Lui, que nous voyons en Occident oublier volontiers les bienfaits des gouvernements libres et priser assez peu la culture, il quitta la Russie, emportant cette opinion de ses habitants : « Ce sont toujours les Scythes. »

Quelqu'un toutefois demeurait en dehors de ces rigueurs : l'empereur Alexandre. Son charme mystérieux, sa délicate coquetterie, la souplesse un peu féminine de son caractère, jusqu'à ces tendances idéalistes, auxquelles, plus qu'on ne pense, se laissent gagner les natures les plus énergiques et volontaires — tout, dans la personne du jeune tsar, avait séduit Napoléon[2]. C'est le seul souverain de race qu'il n'ait pas méprisé, le seul homme, peut-être, dont l'amitié lui ait semblé chose précieuse. Les hostilités ne rompirent pas cet attachement. Pas un instant l'Empereur ne confondit Alexandre dans le dédain où il enveloppait le pays russe. Jamais il ne lui témoigna de vrai ressentiment, jamais ne laissa échapper à son endroit une parole d'aigreur. Leur amitié restait comme une page heureuse de son passé, qu'avait détruite la fatalité, et dont il se souvenait avec quelque mélancolie, mais sans amertume. Un jour — ce fut l'un des plus tristes qui marquèrent

1. Conversation avec Balachov à Vilna.

2. Pour les rapports de l'Empereur et du tsar, voir l'ouvrage de M. Albert Vandal : *Napoléon et Alexandre Ier*.

son retour de Russie — à Seïny, près Varsovie, dans l'auberge du bourg, Napoléon, après s'être réchauffé à l'âtre de la salle commune, prenait son repas. Il aperçoit au mur un tableau, représentant une scène de Tilsit; il le fait détacher, et, devant cette méchante peinture, au lieu de récriminer, le voilà qui s'étend en louanges sur la bonté, la politesse et toutes les qualités généreuses de son ancien allié [1].

Toujours, il garda une particulière inclination pour cette famille des Romanov. La tsarine douairière, tant qu'il séjourna dans Moscou, fut de sa part l'objet d'attentions empressées. Comme il sait le zèle de Marie Féodorovna pour les œuvres de charité, et que telles maisons de bienfaisance sont dans la ville sous sa haute protection, on le voit, à son arrivée, s'inquiéter de leur préservation; il les munit de sauvegardes, les fait inspecter régulièrement et, par lui, l'impératrice est renseignée et rassurée sur leur sort après l'incendie. Une secrète estime perce sous ces égards intéressés. On dirait qu'il affecte pour cette princesse étrangère un semblant de la vénération qu'il professait pour Madame-Mère [2].

Le charme d'Alexandre durait ainsi, s'étendant à ses proches, rayonnant sur son entourage. C'était un peu toute la haute société russe qui avait séduit Napoléon à Tilsit et à Erfurt. Il la considérait du même œil que le monde du faubourg Saint-Germain, dont il subissait l'attrait, tout en redoutant sa malveillance. A Véreï, quand on lui amène le Prussien Wintzingerode, fait prisonnier avec Narychkine, lors de l'évacuation de Moscou par nos troupes, tandis qu'il tonne contre l'Allemand, le traite d'aventurier, parle même de le faire fusiller sans plus de formes, tous les témoins constatent son amabilité pour le jeune comte russe, qu'il semonce avec indulgence, puis invite gracieusement à sa table. Cette noblesse de Pétersbourg lui semblait une caste brillante, aux qualités légères,

1. *Rousskaïa Starina*, décembre 1875, p. 612.

2. Selon le récit d'un témoin russe (*Rousski Arkhiv*, 1864, p. 1193) tous les établissements d'assistance, voire l'Asile des aliénés, auraient, durant l'occupation de Moscou, porté cette inscription en gros caractères : *Maison de Ma Mère*. Cela semble étrange : que servait à l'Empereur d'afficher sa piété filiale parmi les Moscovites? Peut-être vaut-il mieux lire : *Maison de Madame-Mère*. Il s'agirait alors de la tsarine douairière, que Napoléon avait tout intérêt à gagner, comme très puissante sur l'esprit de son fils.

qui, au contact de l'Europe, avait déposé sa rudesse, et de notre civilisation s'était approprié le luxe, la culture, jusqu'aux moindres raffinements. Peut-être même s'en exagéra-t-il la politesse[1]. Accessible, comme elle était, aux modes et aux conseils de l'étranger, il la croyait d'esprit mobile, sans caractère, un peu indécise; bref, il se la représentait et l'eût souhaitée à l'image d'Alexandre.

Voilà donc ce que l'Empereur vit en Russie : un peuple asservi, d'une part, et dénué de toute conscience politique; d'autre part, un souverain hésitant, d'âme capricieuse et charmante. Le premier, il le négligea de parti pris; contre le second, il s'obstina, persuadé que, Moscou une fois conquise, de l'entêtement joint à un manège habile finirait par le lasser. Mais ce qu'il ne pressentit pas, c'est qu'entre cette population d'esclaves et le tsar un pacte tacite s'établirait contre l'envahisseur de la patrie russe. Que des millions de volontés pussent s'unir dans une résistance muette, se grouper autour d'Alexandre et prêter une énergie inflexible à ce faible — cette idée lui semblait impossible. Elle répugnait à son intelligence claire : prévoyant avec un tact merveilleux ce qu'on peut utiliser des individus, accoutumé à manier et à peser des unités qu'on couche sur les « états de situation », il tenait peu de compte de ces forces plus obscures, qui travaillent, en temps de crise, l'âme collective d'un peuple. A qui le voyons-nous attribuer jusqu'à la fin son échec en Russie? Tantôt à Rostoptchine, qu'il injurie des noms de « Marat », d'« Érostrate », et qui ne fut guère qu'un brouillon quinteux, tantôt à la coterie des Arndt et des Stein, ou bien à ceux qu'il appelait « les Russes anglais ». Ce qu'il y eut de profondément national et de spontané dans cette lutte de la Russie pour son indépendance, semble lui avoir échappé. Est-ce là une faute sans excuses ? Dans cet étrange mouvement populaire de « l'année 12 », tant d'éléments se mêlent, irréductibles à tous les procédés de l'analyse ! Ce ne fut pas un élan patriotique, au sens ordinaire. Faut-il y voir du loyalisme, un exemple de l'attachement d'une race à son sol, ou simplement du fana-

1. « La civilisation de Pétersbourg nous a trompés », dit-il lui-même. — Fain, *Manuscrit de 1812*, II, p. 88.

tisme religieux? On hésite à répondre. Ce fut comme une manifestation mystérieuse, une irrésistible poussée de cette puissance que la philosophie moderne fait intervenir dans l'histoire et qu'elle désigne, sans l'expliquer, du nom d'Inconscient.

*
* *

Mais l'Empereur, en quittant la Russie, y laissait aussi un mystère. Son apparition, pour ce peuple primitif, tenait du surnaturel et ressemblait à un problème déconcertant. L'imagination russe devait en être fortement ébranlée, et nous allons voir combien l'inquiéta en effet l'énigme de ce nom prestigieux, Napoléon. Comment se traduisit cette émotion, on serait tenté de le demander d'abord à la littérature de l'époque. Mais on ne rencontre là qu'un étrange mécompte. La retraite de Napoléon suscita par tout l'Empire une nuée de versificateurs et d'artistes. Jusqu'en 1814 les compositions les plus diverses pullulèrent, où, pour célébrer la fuite de Bonaparte, toutes les Muses étaient conviées, la poésie lyrique et la tragédie, la musique et la chorégraphie. Il se publia des odes, des romances, des drames, des marches pour piano, des opéras, des farces, des chœurs de soldats, des ballets, voire des oratorios[1]. Cette production, si abondante, est sans le moindre intérêt. De tout temps et partout, demi-lettrés et chansonniers ont sévi après les plus belles fièvres patriotiques. C'est à peine si l'on pourrait citer dans le nombre quelques strophes ou couplets. L'Empereur y est appelé « le bâtard de l'enfer »; l'aigle impériale « un noir corbeau », « une chouette déplumée », « le vilain oiseau corse ».

Les caricatures contemporaines ne méritent pas qu'on s'y attarde. Elles aussi eurent grande vogue parmi le peuple. A Moscou, le marché s'en tenait sur la Place Rouge, autour de la cathédrale de Kazan, et il n'était guère de maison qui n'en arborât quelqu'une, à la manière des transparents, les soirs de fêtes publiques. Aujourd'hui, elles n'ont plus d'agrément. Outre qu'une partie en venait de Berlin, il y a sous le bur-

1. On trouve ces œuvres énumérées dans le catalogue qu'a dressé M. Liprandi de toutes les publications concernant l'expédition de Russie. Voir : *Lectures faites à la Société impériale d'histoire et d'archéologie russes de Moscou;* 1874, juillet-septembre.

lesque des autres bien peu de saveur nationale. Il est rare que l'humour russe s'y joue librement, et alors le même procédé de plaisanterie réapparaît. C'est celui dont usent volontiers les paysans, quand ils veulent rire de l'étranger. Cela consiste à lui appliquer certains traits de leur vie domestique, à lui prêter leurs habitudes, leur costume, et à se réjouir du contraste produit. C'est ainsi que la retraite se change en une série de fugues grotesques, où Napoléon essaye tous les attelages que compte la sainte Russie, depuis le simple traîneau jusqu'au tarantass; d'autres fois, on lui sert ironiquement quelque brouet patriotique; ailleurs, c'est le pas d'une danse slave qu'il esquisse, baladin forcé, sous la surveillance d'un moujik goguenard. La neige, on le devine, n'est pas oubliée et donne à la scène une couleur locale un peu sinistre : l'Empereur s'y roule, il en a jusqu'à la poitrine; sous elle, le fidèle Roustam n'est plus qu'un pauvre cocher transi, et les maréchaux de France y prennent des mines éperdues.

Toute cette imagerie est assez misérable. Elle nous ferait d'ailleurs méconnaître l'idée que s'est formée de Napoléon la nation russe. A consulter les relations des contemporains, on voit que le peuple de Moscou et de Pétersbourg n'eut jamais de son ennemi que les notions les plus incomplètes et enfantines. Au début, l'approche « du Français » ne lui suggère que le sentiment d'un danger physique, la crainte d'une catastrophe indéterminée. Il prévoit une vague menace du côté de l'Occident. Et comme aux époques de calamités et de grands fléaux, c'est le ciel qu'il consulte, pour y lire des présages. Or, de toutes les parties de la Russie on rapporte des signes inquiétants. Une comète a paru, démesurée et d'un éclat insolite. Le soir, les Moscovites, sur le pas de leurs portes, l'examinent et hochent la tête : « Elle ne me dit rien qui vaille, cette comète, là-haut; avec sa longue queue, elle m'a tout l'air d'un balai pour nettoyer notre petite-mère Moscou[1]. » Des vents d'une grande violence soufflaient du sud, couvraient toutes les routes de poussière, emportant des toitures, arrachant les enclos des fermes. On parlait en divers endroits d'inondations et de tremblements de terre. Sous le nom de

1. *Souvenirs d'un témoin oculaire du séjour des Français à Moscou en 1812*, p. 15.

Napoléon, le populaire imaginait une puissance occulte, et tous les malheurs domestiques, le feu, les maladies, l'orage, il les attribuait à son influence. C'était un mauvais génie, venu de l'étranger, mais qui exerçait ses maléfices à la manière des démons nationaux. Chaque jour, près du Kremlin, aux environs du Bazar, des marchands s'attroupaient, et c'étaient de longs récits. La nuit, des craquements avaient couru dans les plafonds, et l'on n'avait pu dormir. Continuellement les chiens avaient aboyé. Même sabbat à l'écurie, dans les étables des paysans : les vaches ne cessaient de meugler et battaient la muraille de leurs cornes. Comme s'ils se sentaient montés par Satan, les chevaux s'ébrouaient, remuaient, piaffaient; au matin, on les retrouvait mornes, fourbus, tout en sueur. L'émoi n'était pas moindre parmi les ménagères. Des lutins obsédaient leur sommeil. Une poule, dans une basse-cour, chanta comme un coq. Quand on préparait les repas, le gruau se sauvait du poêle; et la pâte des *pirogui* ne levait plus. Il circulait partout des rumeurs sombres; on voyait des apparitions, et des revenants se montrèrent dans les cimetières[1].

Puis insensiblement l'image de cet être diabolique se précise. Comme on sait qu'il amène en Russie des forces considérables, il devient un guerrier fantastique, moitié sorcier, moitié dieu. Ici réapparaissent d'informes souvenirs de la Révolution. Les Français ont abandonné la foi chrétienne, reconnu la divinité Raison *(Bog-Oumnik)* et, transformant leurs vieilles églises en lieux de plaisir, ils s'adonnent à l'idolâtrie. Au lieu de leur roi qu'ils ont tué, un certain *Apollion* présentement les gouverne, et les conduit à la victoire. C'est une façon de magicien, qui a entrepris de conquérir l'Europe par la sorcellerie. Il lit dans les astres le secret, le plan et jusqu'à la date de ses campagnes. Ses soldats sont des hommes fabuleux, aux dents de lions, aux yeux injectés de sang; ils portent des queues de scorpions, avec des fronts d'airain, que n'entament ni les balles, ni les coups de sabre. Rien ne leur résiste, car on dotait Napoléon d'ubiquité et d'omniscience. Du reste, il était secondé par sa femme, l'im-

1. Lioubetski, *la Russie et les Russes en 1812*, p. 14. — Bogdanovitch, *Histoire de la guerre de 1812*, t. I, p. 92; *Souvenirs d'un témoin oculaire du séjour des Français à Moscou en 1812*, p. 16 *sq.*

pératrice Joséphine — une enchanteresse, disait-on, qui le suivait dans ses expéditions et dont les charmes troublaient le feu des batteries russes. Aux jours de batailles, elle se changeait en colombe, planait sur les lignes de l'ennemi, observant ses forces, ses positions, puis revenait à tire d'aile renseigner son mari [1]. Un autre talisman, qui rendait l'Empereur insurmontable, était un diablotin, merveilleusement souple et subtil, qu'il tenait dans sa manche : le maréchal Victor. Nos troupes fléchissaient-elles, Napoléon donnait son vol au duc de Bellune, qui rétablissait le combat. « Je me représentais le chef des Français, raconte un séminariste, comme un être invincible; sa taille égalait à mes yeux le clocher d'Ivan Véliki, ses bras étaient pareils à de longues perches, et je les voyais brassant empires et royaumes comme des maisons de cartes [2]. »

Cependant les âmes non moins crédules, mais plus pieuses, dans l'épouvante causée par l'invasion française, crurent simplement venue la fin du monde. Moscou détruite, pouvait-on vivre encore? On avait vu jusque dans les gouvernements voisins la ville sainte flamber plusieurs nuits et les cendres en être emportées à des distances de cinquante verstes. Alors plus d'un Russe désespéra et, bornant l'univers à sa patrie, attendit le jugement dernier. Dans tout le pays, l'opinion se répandit que Napoléon était l'Antéchrist. Explication sommaire et naïve : de nouveau le peuple recourait à la croyance où tant de fois il s'était réfugié aux époques troubles, quand de grands changements, des épreuves politiques l'amenaient à douter de son tsar ou de l'orthodoxie. Il avait donné le même nom jadis au patriarche Nicon, à Pierre le Grand. Combien ne devait-il pas être tenté de l'appliquer à l'étranger qui arrêtait le culte sur son passage, à l'impie qui, disaient les prêtres, s'était juré d'anéantir toute religion sur terre?

Et l'heure était si sombre, que des doutes analogues occupaient les esprits plus éclairés. Justement il soufflait dans les deux capitales je ne sais quelle folie de biblisme : bien des gens, sous le coup des malheurs publics, songeaient aux prédictions de saint Jean. De tout temps elles ont exercé sur le

1. Armand Domergue, *la Russie pendant les guerres de l'Empire*, t. I, p. 221.

2. *Souvenirs d'un témoin oculaire du séjour des Français à Moscou en 1812*, p. 135.

génie slave une singulière fascination et tout Russe, peut-on dire, naît plus ou moins commentateur de l'Apocalypse. Alors l'étrange livre eut des interprètes dans toutes les classes de la société. A Saint-Pétersbourg, on argumenta, prophétisa, cabalisa. Chaque jour, avant l'occupation de Moscou, au palais de Rostoptchine, de onze heures à midi, des patriotes se présentaient, l'air inspiré, la Bible sous le bras, qui indiquaient au comte un chapitre, un verset. On retourna le « nombre de la Bête » en vingt combinaisons pour qu'il convînt à Bonaparte. Une réussit. On sait, en effet, que ce nombre est 666. Or ces mots : *L'Empereur Napoléon*, transcrits selon l'alphabet numéral des Hébreux, ne donnaient-ils pas dix-sept chiffres, dont le total précisément équivalait à la somme indiquée? Cela ne laissait plus de doute : le vainqueur de la Moskowa était bien le monstre aux dix cornes qu'avait vu l'Apôtre, et dont les sept têtes portaient des noms de blasphème.

D'autre part, il était dit de la Bête aux Livres saints : « Et il lui fut donné une bouche qui proférait des paroles superbes ; et elle reçut le pouvoir d'agir pendant *quarante-deux mois.* » Manifestement Bonaparte avait passé ce terme, ayant eu depuis peu quarante-trois ans. L'année 1812 lui serait donc fatale et avec l'expédition de Russie devait finir le règne du Dragon.

On mesure là quelle importance presque surnaturelle avait prise la figure de Napoléon aux yeux des Russes. Bien des démarches, qu'ils tentèrent et où l'on verrait de l'affolement, se conçoivent alors, semblent presque logiques. Même on ne s'étonne plus de la montgolfière, imaginée par l'artificier Leppich. Construit à grands frais, au milieu de l'attente générale, ce ballon géant devait partir de Moscou, gagner les cantonnements français et, le moment venu, déverser sur le quartier impérial tout un appareil incendiaire. Contre un être apocalyptique, ne fallait-il pas, en effet, des moyens de défense, des stratagèmes exceptionnels? et l'on accordait créance à un inventeur, qui se faisait fort d'anéantir la Bête sous les décharges de batteries aériennes et de fusées à la Congrève.

Pour comprendre cette émotion de tout un peuple, il faudrait se reporter aux époques lointaines où les incursions tartares apportaient régulièrement la désolation à la Russie des Grands princes. Venue de l'Occident, « l'invasion des Gaulois

et de leurs vingt nations » n'en rappelait pas moins celles des hordes asiatiques, ramas de tribus variées, pillant, brûlant, affamant tout sur leur passage. Depuis Smolensk, la marche de la Grande Armée avait ressemblé aux étapes terribles de conquérants barbares : « On voyait s'avancer de front et d'un pas accéléré plusieurs colonnes d'infanterie et de cavalerie. Les grains étaient foulés à trois cents pas de chaque côté de la route, comme si elle eût été le cours d'un torrent dévastateur[1]. » La façon dont on viola les églises à Moscou donnait l'idée de mécréants sans retenue, sans foi. Tant de sacrilèges commis, les images saintes saccagées, l'argent des cathédrales volé, pesé, fondu en lingot : tous ces actes étaient-ils de chrétiens?

Au milieu de ces bandes, l'Empereur devait paraître aux consciences alarmées une sorte de Khan impie, de la famille des Baty et des Timour. Des légendes, qu'on a recueillies au fond des couvents orthodoxes[2], le représentent en quête de richesses saintes, tourmenté dans Moscou d'une convoitise diabolique. Un jour, conte une des légendes, il monte sur l'Ivan Véliki; dans le lointain, une route se développe comme une écharpe blanche. Napoléon a reconnu le chemin du couvent de Troïtsa : « J'irai là-bas, se dit-il à haute voix : de nombreuses richesses y sont enfouies; il doit s'y trouver beaucoup d'argent, beaucoup d'or, beaucoup de pierreries éclatantes : tout cela m'appartiendra. » Une autre fois, apprenant que saint Alexis, le métropolite, est enterré au couvent Tchoudov, il songe aussitôt : « Les Russes ont dû l'ensevelir dans sa grande chape de prélat, et cette chape ruisselle des brillants les plus rares. De même sa mitre est toute constellée de diamants. Que j'en vende seulement la moitié, j'aurai là une solde, pour fournir mon armée; le reste, je l'emporterai en France et tout mon peuple en sera ébloui. » Cette avarice pouvait convenir à tel prince mongol du XIVe siècle ou à quelque baskak de la horde d'Or, que l'appât d'un riche pillage poussait à l'assaut du Kremlin.

C'est surtout après la retraite de nos troupes que dut s'établir, dans l'esprit des simples et des croyants, cette vague

1. Chambray, *Histoire de l'expédition de Russie*, t. Ier, p. 301.

2. Voir madame Tolytchéva, *Récits des témoins oculaires de l'année XII*, p. 170 *sq.*

confusion de Napoléon avec les anciens envahisseurs d'Asie. Ces païens avides, si l'on ajoute foi aux chroniqueurs, s'étaient toujours montrés singulièrement dociles aux volontés du ciel. Plus d'une fois, on les avait vus, dans leurs foudroyantes conquêtes, s'arrêter, saisis d'effroi, et rebrousser chemin. Pour cela, qu'avait-il fallu? Un simple présage souvent, envoyé de Dieu, ou le scrupule né d'un songe. C'est ainsi qu'à l'heure même où Moscou en prières attendait l'image miraculeuse de Vladimir, Tamerlan, endormi sous sa tente, avait eu la radieuse vision d'une femme, marchant sur une montagne dans un cortège de saints, et qui lui enjoignit de se retirer avec ses troupes. « Ce ne sont pas nos voïévodes, avaient dit alors les contemporains, qui ont chassé l'ennemi, ce ne sont pas nos troupes qui l'ont frappé de peur. Non, il traînait après lui des guerriers sans nombre. Mais une force invisible l'a rempli d'épouvante et il s'est enfui, chassé par Dieu. » Ces paroles, la nation russe les répéta en 1812. Comme elle n'entrait pas dans les raisons complexes qui décidèrent le départ précipité de l'Empereur, elle voulut croire à l'effet d'une Providence cachée. Bien des petits faits, après l'évacuation, parurent aux Moscovites les marques évidentes de la protection divine. A chaque pas qu'ils faisaient dans leur ville retrouvée, aux murs du Kremlin, dans leurs églises, ils rencontraient des traces de merveilleux. A la porte Nikolskaïa on se montrait, parmi les débris de l'explosion, l'icône tutélaire épargnée par prodige et demeurée intacte dans son enveloppe de verre. Une lampe sainte, durant les cinq semaines de l'occupation, avait brûlé d'elle-même, et cela — qui le croirait? — presque au seuil du palais de Napoléon. A la cathédrale de l'Assomption, quand tout le reste était ruiné, la châsse du métropolite Jean restait entière; seule, une entaille dans le couvercle d'argent et, près de là, un sabre abandonné, indiquaient à la fois la tentative d'un pillard et la soudaine intervention du saint [1]. On admirait enfin la façon dont le couvent de Saint-Serge avait échappé aux Français. A douze verstes de nos cantonnements, les moines s'étaient attendus d'heure en heure à la visite de l'ennemi. Et de fait, un dé-

1. Souvenir du prince A. Chakovski. *Rousskaïa Starinä*, 1880, octobre, p. 4519.

tachement fut envoyé contre eux. Mais Dieu voulut que ce jour — c'était la fête de l'Intercession de la Vierge — une solennelle procession se portât autour de l'enceinte sacrée de la Lavra. La cérémonie n'était pas achevée que l'expédition recevait contre-ordre.

De même que, dans nos pays latins, c'était quelque noble figure, une sainte Geneviève ou un saint Loup, qui avait arrêté les bataillons d'Attila, de même là-bas la fuite de Napoléon fut attribuée au pouvoir des icônes, à la vertu de certaines reliques ou d'un sanctuaire vénéré. Une panique subite avait saisi Napoléon et son armée. Et la légende, pour l'expliquer, s'ingénie après coup en pieuses versions. Au couvent Tchounov, quand l'Empereur, attiré par sa soif des richesses, est venu forcer le tombeau de saint Alexis, le vieux métropolite se soulève dans son cercueil et, le regardant d'un air courroucé : « Comment as-tu osé, lui dit-il, venir me réveiller, moi, vieillard? Ton attentat sera châtié de Dieu. C'est pour ta perte que tu es venu dans Moscou, aux coupoles d'or. Tes cent mille soldats sèmeront dans la campagne russe leurs cadavres, et toi-même tu mourras sur une île lointaine, par delà les terres, au milieu de la mer Océan. » Et le saint lui donna un soufflet, puis se recoucha dans sa bière, et la bière se referma sur lui. Alors Bonaparte perdit contenance et tomba. Longtemps il demeura comme mort. Quand il revint à lui, il rassembla ses soldats et demanda : « Combien êtes-vous? » Ils répondirent : « Un million et demi de guerriers; et les Russes ne sont pas le cinquième. » Mais Bonaparte leur dit : « Les Russes ont une force étrangère qui combat pour eux ; et contre cette force nous ne prévaudrons pas. Il n'y a rien à faire ici. Retournons dans notre patrie. » Ils semèrent leurs cadavres dans les champs russes, ainsi qu'avait prédit le saint, et Bonaparte mourut sur une île lointaine, au milieu de la mer Océan.

Sur la tour d'Ivan Véliki, c'est une autre vision qui épouvante Napoléon. Tandis qu'il se réjouit de la belle route qui le mènera au monastère de Troïtsa, il voit s'ouvrir tout à coup les portes du couvent. « Et un vieillard parut, aux cheveux tout blancs, dans la soutane des moines, une croix à la main. Derrière lui une armée s'avance en bataillons pressés. Non

seulement ils occupent la grand'route; mais les moissons de la plaine en sont couvertes. Et devant eux le vieillard marchait toujours. Soudain il lève les yeux et montre sa croix d'or à Bonaparte. » Alors l'Empereur, saisi d'effroi, quitta son clocher, et telle fut la précipitation de sa descente, dit le récit, qu'on eût cru qu'il avait des ailes. Ce n'était pas la première fois que semblable apparition décontenançait un ennemi de la Russie. En 1521, si l'on en croit la tradition, Mekhmet-Ghireï se serait enfui de même, à la vue d'une armée merveilleuse, surgie dans la campagne de Moscou.

Mais quelle que fût son inquiétude du surnaturel, le génie russe savait s'en affranchir et s'ébattre au gré d'une fantaisie plus libre. Depuis des siècles, il se jouait en des poèmes, où étaient chantés des personnages mythiques, les grands tsars et les ennemis venus de l'étranger. Y retrouverons-nous le nom de l'Empereur? Quel sujet de byline, que son expédition de Moscou! et quel champ pour le vol de sa légende, que l'immense plaine du Dniéper à la Volga! Mais les savants nous disent que la veine épique était épuisée au pays russe. L'imagination populaire se mourait, n'inventait plus. Pourtant elle eut une dernière lueur en 1812; le passage de la Grande Armée la réveilla et, dans les chansons historiques de la Russie, Napoléon aujourd'hui a son cycle, après Ivan le Terrible et Pierre le Grand[1].

Il y paraît dans une imprécision charmante, un peu confondu avec le roi de Suède et le sultan de Turquie. Sa capitale est tantôt Paris, tantôt Tsargrad. D'où est-il parti? De fort loin, « d'au delà des mers ». Pour venir à Moscou, il a frêté trente-trois galères, « et il les a chargées de marchandises précieuses : ce sont le plomb, la poudre ». C'est un étranger puissant et terrible : avant d'être en Russie, il parle de dresser ses tentes blanches au Kremlin; toutes les croix des coupoles russes, il les arrachera. Et à ces menaces, le tsar pâlit, les sénateurs et les généraux pleurent : « Ils sont effrayés, les généraux, — ils pleurent, ils sanglotent; — avec leur mouchoir, ils essuient leurs larmes... — Non, brigand, tu ne viendras pas — dans

1. Voir Kiréevski-Bezsonov, *Notre siècle dans les Chansons historiques de la Russie*. M. Alfred Rambaud a traduit et étudié les plus intéressantes des chansons populaires recueillies sur l'année XII. *Russie épique*, p. 350 *sq*.

notre mère Moscou, aux murs de pierre. — Non, brigand, tu n'arracheras pas — les croix d'or de nos églises. » Pour déclarer la guerre à Alexandre, Napoléon lui envoie « une gazette » et l'on ne sait s'il faut voir là quelque souvenir du *Moniteur*[1], ou un exemple du respect, cher à tous les ignorants pour « l'imprimé ». De même le chanteur doit se le figurer comme un grand tacticien, car il lui prête dans les batailles une lunette d'approche en or : « Dans notre mère Moscou, aux murs de pierre — coule une rivière rapide, la Moskva. — Sur la rive droite, est l'armée du tsar blanc... — Sur la rive gauche sont les Français. — A leur tête est leur général; — dans sa main il tient une lunette d'or, une lunette d'approche. »

Un homme pourtant lui est supérieur : l'ataman Platov. Seul, dans le désarroi qui règne au camp d'Alexandre, il conserve tout son sang-froid et, secondé par ses braves Cosaques, c'est lui qui sauve l'Empire. Même, les hostilités finies, il ne désarme pas. Dans son audace, il part pour la France, et il va jusqu'en son palais narguer Napoléon. S'introduire ainsi chez l'adversaire, y être reçu avec honneur et s'y faire traiter par surprise, c'était de tradition parmi les meilleurs héros des bylines. Tel était pour eux le prix de l'hospitalité, que la plus belle victoire à remporter sur un ennemi — le tuer mis à part — leur semblait de s'asseoir à sa table. Donc, Platov se déguise en marchand, se fait raser, prend un passeport et court chez « le Français ». Celui-ci l'accueille avec confiance; les égards sont prodigués au visiteur; on cause familièrement et bientôt l'entretien tombe sur un nommé Platov. C'est un brigand dont Napoléon a entendu parler en Russie et qu'il brûle de connaître. Le Cosaque joue quelque temps avec la curiosité de son hôte, puis tout à coup se lève, d'une voix retentissante il crie : « C'est moi qui suis Platov », et se sauve.

Cette chanson est curieuse, car on y entrevoit quelle image se faisaient les paysans en Russie de l'intérieur de Napoléon. Intérieur bien russe. Dans certaines variantes, ce

1. A en juger par les caricatures, ce qui intrigua le plus les imaginations russes, de toutes les choses qui touchaient à l'Empereur, ce furent, après le mamelouk Roustam, le *Moniteur* et les *Bulletins*.

n'est guère qu'une isba, où l'on se signe en entrant devant les icônes. On dirait d'après d'autres l'installation d'un gentilhomme campagnard : c'est une vaste maison, en pleins champs, aux larges escaliers, avec une grande cour, où Platov a laissé son cheval et ses gens. Très russe est aussi l'étiquette, la manière de recevoir au « château français ». L'étranger s'y assoit devant de belles nappes; on lui présente des *zakousski* « sur un plateau », sans oublier l'eau-de-vie traditionnelle. Ce qui étonne davantage dans ces Tuileries, c'est d'y trouver une petite princesse impériale, Arina, la fille de Napoléon, remplit même avec assez de grâce son rôle de jeune Française. C'est elle, selon plusieurs poésies, qui reçoit le Cosaque sur le perron. Et avec quelle aisance elle tend à l'hôte sa main droite et l'introduit dans les appartements! Jamais un aède russe n'aurait prêté cette assurance et cette liberté d'allures à une de ses compatriotes. Car elle est causeuse, fort curieuse surtout : autant que Napoléon, elle est intriguée de la renommée qu'a Platov en Russie; à ce sujet, elle accable de questions le faux marchand : « Marchand, mon cher marchand, — bois un verre, deux verres si tu veux; — mais dis-moi sans détour tout ce que tu sais — sur Platov le Cosaque. » — « On peut le reconnaître ainsi : — il a des pattes rouges sur les épaules, — des broderies sur la poitrine. » — « Oh! marchand, mon cher marchand, — montre-moi son portrait. »

Quant à l'Empereur, il ressemble à quelque Moscovite enrichi, entouré d'un luxe solide. Il a « des tables en chêne », « des sièges en chêne ». Sa politesse est franche, familière. C'est un homme qui a voyagé, vu du pays, mais pas en conquérant. Sa façon de parler de la Russie ferait croire qu'il y alla plutôt pour son négoce : « Allons, mange, mon jeune homme, — mange, mon brave marchand; — moi aussi, j'ai été à Moscou; — moi aussi, j'y ai connu beaucoup de gens. » Suit l'énumération de ces connaissances : ce sont « des juges, des sénateurs, des commandeurs », gens de marque tous et notables, mais dont aucun ne touche à l'armée. Observons que cette « Chanson de Platov et du roi français » fut, dans la poésie populaire issue de l'année XII, ce qui eut le plus de succès. Encore naguère, on la retrou-

vait dans les gouvernements du centre, dans la campagne de Saratov et jusque chez les Cosaques du Don.

La haine de l'Empereur ne pouvait toujours durer parmi ses ennemis; les sentiments de vengeance, dont ils l'avaient poursuivi d'abord, devaient s'effacer peu à peu; les souvenirs de sa conquête perdre de leur animosité, se pacifier. C'est, il faut le dire, la haute société, la classe libérale et éclairée qui se départit le plus vite et le plus généreusement de sa première rancune contre Bonaparte. Elle mit dans ce retour un peu de l'élan, de l'ardeur spontanée, qu'elle apporte à toutes ses sympathies. Moscou, relevée de ses ruines, compta bientôt des admirateurs de Napoléon. Quand la Légende prit essor et parcourut l'Europe, elle trouva bon accueil au pays de Rostoptchine, et peu de nations lui sont demeurées plus fidèles. Ailleurs, en Allemagne, chez nous même, elle eut ses vogues et ses disgrâces, ses moments d'éclipse. En Russie, la popularité de Napoléon, comme aucune passion politique ne s'y mêlait, ne connut pas ces caprices. Après la guerre de Crimée, on voit des prêtres, dans leurs traités édifiants, se plaindre que les tableaux de l'épopée impériale usurpent, aux murs des maisons orthodoxes, la place due aux icônes. Pour dix portraits de Bonaparte, remarquent-ils, on aurait une belle image du Sauveur ou de la Vierge. N'y eut-il que de l'affectation dans cette piété pour l'Empereur? fut-ce désir uniquement de sacrifier à une mode et de se conformer à un engouement d'Occident? Pour en juger, référons-nous aux plus grands écrivains de Russie : Napoléon reparaît dans leurs méditations les plus graves; et dans la série des images qu'ils nous en donnent, on trouverait fidèlement reflété, en ses phases essentielles, le cours de la pensée russe, depuis les romantiques jusqu'à Tolstoï.

Rien ne montre mieux que les poésies de Pouchkine, comment s'apaisa dans l'esprit de ses compatriotes la haine de l'Empereur. Jeune homme en 1812, l'invasion lui avait laissé une impression profonde. Ses premiers vers maudirent Napoléon. C'est « un bourreau monstrueux », « un froid tyran altéré de sang ». A l'île d'Elbe, il le représente, le soir, sous un ciel sombre, comme un mauvais génie, rêvant de « forger de nouveaux fers à l'Europe ». Encore en 1820,

on le voit célébrer l'étudiant Sand en strophes dithyrambiques. Mais quelques mois après, la nouvelle se répand de la fin de l'Empereur : l'âme du poète s'émeut, et il envoie au mort de Sainte-Hélène le pardon de la Russie :

« O toi, dont le souvenir sanglant — longtemps, longtemps remplira le monde, — dors, à l'ombre de ta gloire, — là-bas perdu dans l'Océan désert. — Sur cette tombe, où repose ta cendre, — la haine des nations vient de s'éteindre — et un rayon d'immortalité a relui... — Ils ont été rachetés, les crimes de tes conquêtes, — les attentats stupéfiants de tes armées, — rachetés par l'ennui mortel de ton exil. — Et quand le voilier de nos mers du Nord — visitera l'île brûlante de ta captivité, — le voyageur inscrira un mot de pardon — sur le rocher, où prisonnier, — tes regards attachés sur les flots, — tu te rappelais le son des épées, — l'horrible hiver de la Russie — et le ciel de ta douce France... »

Il ne cessa dès lors de chanter Napoléon, « ce tsar, qui disparut comme un songe, comme la lueur d'un soleil couchant ». Quand en 1824, après un long séjour dans le sud, il fait ses adieux aux rivages d'Odessa, « les flots bleus, la fière beauté du libre élément » lui rappellent ses héros préférés, « les deux maîtres de ses pensées » : Byron et Bonaparte. Frères par le génie, tous deux sont morts dans la souffrance par delà les mers. Ce furent de grands persécutés. C'est par là que l'Empereur plut à Pouchkine : il fut surtout pour lui le géant « que supplicia, au milieu de l'Océan, la vengeance des rois ».

Lermontov exagéra ce trait : de tous les poètes, c'est lui qui nous a laissé le Napoléon le plus romantique. Il lui prête son ennui, son attitude fatale, son orgueil démesuré et son universel dégoût : « Sombre exilé, victime de la perfidie — et de l'arbitraire du Destin, — il tomba comme il avait vécu : sans aïeux et sans descendants, — en vaincu, mais en héros. — Marqué par un caprice du sort aveugle, — il a passé comme la tempête près de nous. Il fut étranger au monde; tout en lui fut mystère, — le jour de l'apothéose, et l'heure de la chute. » C'est la créature d'exception, l'homme prédestiné « au regard hautain, » qui traversa la vie « seul, toujours seul, froid et inflexible. » A Sainte-Hélène, ce n'est plus un prisonnier politique, mais un incompris, que la méchanceté

des hommes a relégué dans la solitude : on dirait un poète sombre, exilé dans les montagnes du Caucase. Comme il le fait à sa ressemblance, Lermontov l'admire et le plaint : il voudrait le venger de l'univers, qui le méconnut. Et c'est à « celle qui l'a trahi comme une femme », à la France qu'il s'en prend. Le retour des cendres est pour lui l'occasion d'une longue diatribe contre « la race volage », « la misérable et vaine nation ». Tous les griefs de son romantisme contre la société, il les adresse à la « foule insensée » qui se presse autour des Invalides. Son avis est qu'à un génie, Sainte-Hélène, un promontoire désert, convenait mieux. « Fils de la mer, la mer devait être son tombeau. »

« Et cela m'afflige de penser qu'aujourd'hui — on a violé la majesté du silence — autour de celui qui dans son exil — ne désira tant de longues années que le repos du sommeil. — Et si l'âme du conquérant revient pour voir — la nouvelle demeure, qu'on a donnée à sa cendre, — quelle indignation à ce spectacle le saisira ! — Quelle sera sa tristesse, comme il regrettera — l'île lointaine, sous un ciel de feu, — où le veillait un gardien, comme lui grand, — comme lui invincible, l'Océan ! »

Mais aux Pouchkine et aux Lermontov, que leur culte de la beauté et des personnalités extraordinaires prédisposait à célébrer Napoléon, allait succéder l'école du roman russe. On sait les tendances mystiques de ses derniers représentants, et en quelle défaveur tout individualisme est tenu par un Dostoïevski et un Tolstoï. De tels esprits pouvaient-ils être séduits par l'Empereur, et ne risquait-il pas, lui qu'avaient glorifié les plus grands romantiques, d'être en retour oublié par leurs successeurs « des années soixante » ? Il n'en fut rien. Qu'on ouvre les chefs-d'œuvre de ces derniers, aux pages qui ont le plus troublé les imaginations contemporaines, il y est question de Napoléon. Mais de quel ton nouveau ils en parlent ! Étonnés et captivés, autant que put l'être un Lermontov, par la légende impériale, ce qu'y cherchent les nouveaux écrivains, ce n'est plus le héros qu'on admire pour sa grandeur et sa belle venue. Dans leurs préoccupations morales ou religieuses et sous l'action du scrupule confus qui les travaille, Napoléon devient pour eux un cas de concience. Déjà, chez le chef du

romantisme, dans le Pouchkine mûri et rassis des dernières années, nous aurions pu constater une inquiétude de cet ordre. Sans contester la gloire de l'Empereur, il l'analyse, et et il est ravi d'y découvrir cet étrange élément : la bonté.

« Quand l'esprit s'arrête-t-il ébloui — devant son étoile miraculeuse? — Est-ce quand, de la cime des Alpes, son regard — fouille la plaine sacrée d'Italie? — Est-ce au moment où sa main vient de saisir le drapeau — ou le sceptre du despote?... — Est-ce lorsqu'il porte au loin — la flamme impétueuse de la guerre — et que le vol des victoires — passe ininterrompu sur lui? — Est-ce devant les Pyramides géantes — quand, battant des mains, l'armée le proclame héros? — Est-ce à Moscou, qui s'allume dans la plaine — et qui a fait autour de lui la solitude et le silence?

» Non, ce n'est pas au sein de sa gloire — que je le vois; ce n'est pas dans la mêlée, — ni sur le trône, gendre heureux de César. — Ce n'est même pas sur son rocher, — où, condamné au supplice du repos — et à la dérision de ce nom de héros, — il s'éteint immobile, couvert de son manteau de batailles.

» Non, un autre tableau est devant mes yeux. — Je vois un hôpital avec sa longue rangée de lits, — et sur chacun d'eux un cadavre vivant est étalé, — que la peste a marqué de sa griffe puissante. — Et lui, entouré là d'une mort sans gloire, — les sourcils froncés, se promène parmi les grabats, — froidement serre la main au fléau — et, dans ces âmes qui allaient sombrer, — fait renaître la vaillance... »

Dostoïevski fut littéralement obsédé par Napoléon. C'est une idée fixe, qu'il prête aux personnages les plus piteux de ses romans, à ses maniaques et à ses ivrognes. Sans cesse elle reparaît dans leurs conversations bizarres, au cours de leurs soliloques, jusqu'en leur délire. Dans l'*Idiot*, le général Ivolguine, un déclassé, buveur, menteur et même un peu escroc, se vante du rôle romanesque par lui joué auprès de l'Empereur à Moscou; jeune enfant, il aurait été le trouver au Kremlin, lui aurait offert sa vie en pleurant, se serait fait admettre parmi ses pages et, dès lors, il n'aurait plus quitté le grand homme, le consolant dans sa détresse, veillant ses nuits, le protégeant — et cette fable grotesque, il la raconte les larmes

aux yeux, à tout venant. Frappé d'apoplexie, quand il tombe dans la rue, sa dernière parole est pour le « roi de Rome ».

Raskolnikov, de *Crime et Châtiment*, est-il plus intéressant, qui vient nous dire : « J'ai tué, parce que j'ai voulu être Napoléon »? On connaît l'aventure de l'étudiant russe. Pressé par la misère et hanté par l'histoire de Napoléon, qui, prétend-il, dut attenter à ses semblables pour parvenir, il assassine une usurière. A vrai dire, à la façon dont Dostoïevski nous présente son récit, nous ne voyons pas bien en quoi l'on imputerait à Bonaparte cette vieille prêteuse mise à mort. De la rêverie slave ou germanique, de mauvais hégélianisme, avec des bribes de théories socialistes sur l'usure : voilà surtout les mobiles intellectuels de l'assassin. Et il n'est guère besoin des mots : « Arcole, Toulon, les Pyramides », tombant dans son cerveau, pour y mettre l'agitation et le trouble. En fait, la genèse et la responsabilité philosophiques du crime importent assez peu au romancier ; une chose l'inquiète avant tout : montrer par quelle voie un pécheur doit s'acheminer à l'expiation. La faute commise, une angoisse intolérable s'empare de son héros. Est-ce remords, crainte d'être découvert, ou besoin de confession? La crise se prolonge longtemps et ne finit que le jour où Raskolnikov rencontre une autre âme aussi abandonnée, aussi malheureuse que la sienne. C'est une pauvre fille publique, qui lui enseigne le secret de la vie, la devise chère à Dostoïevski : s'humilier et souffrir. Et le pauvre émule de Napoléon, la veille encore si fier de ses formules, en un moment de folie mystique, se prosterne devant Sonia : « Ce n'est pas devant toi, lui dit-il, que je m'agenouille ; non, j'adore en toi toute la souffrance humaine. » Pourquoi, dans ces très belles scènes, entendons-nous encore faire mention de l'Empereur. Serait-ce, qu'ayant été conseiller du coupable, il doit assister à son repentir et que, dans la pensée de l'auteur, l'étude trop fervente du *Mémorial* ne peut se racheter qu'à la lecture de *la Résurrection de Lazare*, faite par une petite prostituée? Non ; dans tout ceci, Napoléon n'est qu'un symbole. Vaguement il résume dans le roman les idées de gloire, de grandeur humaines ; et si Dostoïevski l'abaisse, avec son héros, aux pieds d'une chétive pécheresse, c'est que le génie,

l'audace, l'activité, tout cela réuni doit céder devant la pitié.

On a comparé le cas de Raskolnikov avec celui de notre Julien Sorel, fervent de Napoléon, et qui finit assassin. Mais dans *le Rouge et le Noir*, Bonaparte apparaissait comme un maître, façonnant l'intelligence et la volonté d'un disciple. Peut-il se réclamer de lui, le lamentable Raskolnikov? Parmi tant d'autres rêves d'halluciné, dans son taudis de bohème, jamais il n'eut la claire vision de l'Empereur; et l'on se demande si Dostoïevski, dans son imagination confuse, se le figurait plus nettement. Il ne le voyait pas sous forme concrète, avec les traits d'une personne vivante et agissante; mais il y songeait comme à un mystérieux problème moral, qui le passionnait en l'inquiétant.

Avec quelle vie, au contraire, le personnage de Napoléon passe et repasse dans *la Guerre et la Paix* de Tolstoï! Invisible ou présent, il remplit l'admirable livre, lui communiquant je ne sais quelle allure d'épopée. Il pousse et dirige l'énorme action, de sa volonté puissante. Nous voyons, à son approche, l'émoi des quartiers généraux; les salons, en rumeur, le traitent d'Antéchrist; et il enfièvre jusqu'au lourd Bézoukhov, qu'on surprend se déclamant dans sa chambre des bulletins enflammés. Cependant, sur le fond du récit, son image, par moments, se détache, étonnante de réalité, de précision et de relief. C'est le matin d'Austerlitz, à la minute où, de sa jolie main blanche dégantée, il donne le signal du combat — à Tilsit, quand la même « petite main grassouillette » attache la croix de légionnaire à la poitrine du grenadier Lazarev. — C'est au passage du Niémen, quand, du haut d'un tertre, il regarde ses troupes déboucher des bois de Vilkovisski. Il y a là une série de petits tableaux, d'un fini surprenant, et que n'égalera aucun peintre militaire.

Mais le penseur, l'apôtre, qui, dans les plus beaux romans de Tolstoï, s'agitait déjà et perçait sous l'écrivain, quels sentiments dut-il éprouver à l'égard de Napoléon? Nous les lisons dans l'âme inquiète du prince André. Jeune encore, mais las d'une existence frivole, ce dernier s'est attaché à l'Empereur comme à un modèle; il s'est épris de sa gloire franchement, sans arrière-pensée; et le jour d'Austerlitz, il marche contre

les lignes françaises, pressé de trouver lui aussi son « Toulon ». Mais, engagé dans la mêlée, il tombe grièvement blessé et, tandis que la bataille s'achève, il demeure étendu sur le plateau de Pratzen. « Au-dessus de lui, il n'y avait plus que le ciel, un ciel profond, où des nuages glissaient lentement... Qu'elle est calme, paisible et solennelle, la marche de ces nuages sur le ciel profond, infini!... Comment ne l'ai-je pas connu plus tôt, ce ciel? Et que je suis heureux à présent que je le connais enfin! Oh! tout est vain, tout est duperie, excepté lui. Lui, lui seul existe. Et même non; rien n'existe, rien que le calme, le repos. »

Pendant que le blessé s'abandonne à cette extase, l'Empereur, qui parcourt le champ de bataille, à deux reprises s'arrête devant lui : « Voilà une belle mort », dit Napoléon, en contemplant Bolkonski. Le prince André se rendit compte que ces paroles le concernaient et qu'elles étaient prononcées par Napoléon. Mais il les entendit comme il eût entendu le bourdonnement d'une mouche... Il savait que Napoléon était là, devant lui; mais comme il lui paraissait petit et chétif, à cette minute, son héros, en comparaison de ce qui se passait entre son âme et le ciel immense, infini, où couraient les nuages!... Levant les yeux sur Napoléon, le prince André songeait au néant de la grandeur, au néant de la vie, dont personne ne connaît le sens, et au néant, plus profond encore, de la mort, dont aucun vivant n'a pu comprendre ni résoudre l'énigme... « Rien, il n'y a rien de certain, excepté le néant de tout ce que je conçois et la grandeur de quelque chose de très auguste et que je ne conçois pas. »

Voilà ce que l'auteur de *la Guerre et la Paix* oppose à Napoléon. Ce n'est plus « la religion de la souffrance », comme faisait Dostoïevski, mais un vague agnosticisme. Il abaisse l'Empereur devant l'Inconnaissable. L'existence avec ses intérêts, ses passions, n'est rien, mise en regard de l'Infini, qui nous entoure de toutes parts. Le déploiement de la plus belle personnalité est agitation stérile ou mauvaise; et ce qu'on nomme génie n'atteint pas à la sagesse d'un quiétisme, fondé sur le sentiment du mystère universel et l'obsession de la mort. Quand Napoléon se méfiait des « idéologues », il ne prévoyait guère ces rêveries et la disgrâce que lui vaudraient

un jour le mysticisme slave et les conceptions philosophiques de M. Tolstoï[1].

Mais, on le voit, ce n'est pas la méthode de dénigrement, familière aux ennemis de Bonaparte. De grands détracteurs, au sens propre du mot, l'Empereur n'en compte pas en Russie. Moins qu'en aucun autre pays, il y a connu la critique mesquine, la petite analyse malveillante, tout ce que Hegel appelait d'un terme pédant et fort : le *thersitisme*. En revanche, on n'y rencontre pas de penseurs qui se soient donnés à lui, d'un bel élan de jeunesse et pleinement, à la façon d'un Henri Heine. Il les attire, les trouble; mais bientôt ils se reprennent. On dirait qu'entre eux et lui toujours se glissent les nuages de Pratzen; comparée à l'idéal d'amour ou de bonheur, qui les tourmente, la Légende est sans vertu et ne les subjugue pas. De tels scrupules ne valent-ils pas bien des enthousiasmes?

Il était dit pourtant que l'Empereur laisserait de véritables fervents en terre russe. Mais ce n'est pas dans le monde des lettrés, non plus que dans la masse orthodoxe, qu'il faut les chercher. Ils se rencontrent dans la population dissidente de l'Empire, parmi les sectaires du raskol. Persécutés, en dehors de l'État officiel, dont ils renient le culte et la hiérarchie, ils s'obstinent à souhaiter une ère meilleure, où le Christ régnera sur terre. Et le nom de l'Empereur s'associe à ces espérances millénaires[2]. Déjà, en 1812, les vieux croyants de Moscou l'avaient accueilli comme un libérateur divin. Lui qui avait reçu dans sa vie les ambassades les plus bariolées, fut salué par leurs députés, vêtus de blanc, qui lui offrirent en présent une assiette pleine de pièces d'or et, dit-on, un bœuf de taille énorme. Il alla visiter leur monastère de Préobrajenski, accompagné de Murat, et là on lui présenta, entre autres hommages, le pain et le sel[3]. Depuis cette époque, son culte

1. On trouve, dans le roman de Tolstoï, le personnage de Napoléon mêlé à une autre théorie, celle du fatalisme historique. Il n'y a pas de science politique, selon l'auteur, pas de talent stratégique. Ce qui décide du succès des batailles et règle la marche générale de l'histoire, c'est l'addition de mille petites causes inconnues, le concours de milliers de volontés ignorées. La résistance des Russes en 1812 confirme assez bien cette théorie. Mais peut-on l'appliquer à Napoléon?

2. Voir A. Leroy-Baulieu, *L'Empire des Tsars et les Russes*, t. III, 371 et 490.

3. *Histoire du cimetière de Préobrajenski*. Moscou, 1862.

a subsisté chez quelques hérétiques de Russie. Son portrait et ses bustes sont en grande vénération dans les maisons des raskolniks. Certains l'appellent de leurs vœux comme le Messie, dont l'apparition doit inaugurer le règne du vrai Dieu, et ils racontent qu'en attendant les temps prédits, l'Empereur habite une région lointaine autour du lac Baïkal.

Telle fut la curieuse destinée de Napoléon en Russie. Il en est des grands hommes comme des plus beaux poèmes. Alors que la critique peine à les fixer suivant la méthode didactique, chaque génération, chaque peuple s'en empare et les déforme au gré de son caprice, selon son inquiétude, ses désirs et ses regrets. C'est ainsi qu'autour de l'Empereur, depuis la tragique « année douze », les imaginations russes n'ont cessé de s'exercer. Poètes et penseurs se sont émus de sa gloire ; et nous avons vu que les humbles, eux non plus, n'ont pas oublié « le roi français » ; longtemps, ils ont parlé de l'étranger fantastique, dont la silhouette se découpa un jour sur le ciel bas de leur steppe, et aujourd'hui encore son souvenir traverse parfois l'obscure rêverie de quelque paysan, dans la plaine de Moscou et jusqu'aux bords du Don. Étrange survie de son nom dans le pays qui garde les morts de la Grande Armée!

La légende, qu'on peut discuter chez nous, acquiert un prix inestimable, ainsi retrouvée loin de nos frontières. Elle est vraiment alors une part de notre patrimoine commun, et les traces méritent d'en être recueillies avec piété. Elle nous montre le retentissement qu'a eu dans le monde l'aventure de ce Latin, et doit compter parmi les monuments qui rappellent les beaux passages de notre race à l'étranger.

RENÉ THIRY

NOTES SUR L'INDE[1]

CHEZ LES RAJAHS

Baroda.

Une ville de l'Inde d'autrefois; rien du clinquant hâtif et moderne. Aux maisons du bazar, des colonnades, des balcons, des encadrements de fenêtres sculptés en plein bois, patinés par les siècles, ont des teintes d'acier bruni et d'or chaud. Sur les portes, des clous de cuivre ciselé brillent au soleil. Par les rues calmes, où seul de temps en temps passe un chameau à l'allure lente, circulent des Hindous drapés dans du rose tendre ou du blanc à peine nuancé de vert ou d'orange; des enfants tout nus, avec des colliers, des bracelets et des ceintures d'argent, qui mettent des rubans clairs sur le bronze de leur peau. Aux étalages des boutiques, des gammes de cuivres, des fruits de lumière, de grandes poteries vert pâle. Une gaieté de couleurs semble envelopper les gens à figures souriantes, les maisons aux vieilles pierres calcinées.

Le cocher que nous prenons à la gare est un géant au teint olive, à grand turban rose pâle. Il est vêtu d'étoffes si légères que sur son siège, contre le soleil, nous pouvons distinguer la forme de son corps à travers l'épaisseur de ses cinq ou six tuniques mises les unes par-dessus les autres.

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

Après la ville toute fleurie de jardins frais, au bout d'une longue route de poussière blanche où des légions de mendiants m'escortent en m'appelant *papa* et *bab*, c'est-à-dire « mon père » et « ma mère », j'arrive à la résidence du Gaeckwar, le Rajah de Baroda. A la grille, nous croisons la garde du palais qui a fini son service. Huit hommes à grands *pogherees*[1] bleus, en uniforme de *khaki*[2] jaune pareil à celui des cipayes, leur fusil sur l'épaule, l'air de se promener ; ils marchent un pas très fantaisiste. L'un d'eux porte accrochée à la crosse de son arme une petite cage ronde où sautille un oiseau. Derrière, trois chameaux suivent, chargés de la literie emballée dans des tapis de coton bleu.

Au milieu du vaste parc, à larges pelouses plantées de baobabs géants, de massifs de bambous et de tamarins, une importante bâtisse, véritable empilement de pierres et de marbres, affreusement moderne dans son mélange de styles et de matériaux disparates, se dresse, crûment jaune, trop neuve. Aucun effet d'ensemble. Un dôme central domine l'édifice et auprès de lui s'élève une haute tour carrée. — Des parties formant pavillon, petites et basses, supportent des ornements disproportionnés, et d'autres, qui renferment des salles immenses, ont leurs murs percés d'ouvertures minuscules, guère plus larges que des meurtrières, enguirlandées de sculptures, perdues dans la haute masse des pierres.

Des galeries à colonnes frêles et fuselées, reliées par des dentelles de marbre d'une fragilité inquiétante, entourent des petites cours pleines de fougères arborescentes et de palmiers ondoyants qui s'éploient au-dessus de grandes vasques.

Des loggias, des balcons, des arceaux et des balustrades sculptés dans le goût indien, avec des motifs toujours répétés, se succèdent aux murs.

A l'intérieur, après une série d'appartements meublés en simili-européen, en beaux fauteuils et canapés de peluche, sur tapis de Berlin à fleurs jaunes et rouges et fond vert, la salle du trône, excessive, démesurée, mais avec ses alignements de chaises cannées, ses boiseries en gothique fait à la

1. Sorte de turban.

2. Cotonnade commune.

machine, très semblable à quelque salle d'attente ou réfectoire d'hôtel américain.

Comme le Rajah est en voyage, nous avons la permission de tout visiter. — Au second, le cabinet de toilette de la Ranee. Autour de la vaste pièce, des armoires vitrées où s'entrevoient des corsages à la mode de Paris, assez laids, puis tout un arc-en-ciel attendri, opalin, de soies légères, fines comme des toiles d'araignées; des châles de toutes les nuances en laines du Cachemire, aux dessins tissés, des gazes de ce rose pâle, de ce jaune qui semble de l'or recouvrant de la lumière et que l'on ne voit qu'aux Indes. Étoffes de royauté, couleurs de rêve, soigneusement embaumées de santal, abritées derrière des glaces et des rideaux épais, qui retombent sur elles dès que nous les avons vues. Partout, encombrant les tables et les consoles, des choses enfantines, écrans, coupes et boîtes en faux bronze serti de verroteries, joujous de petite sauvage. Une photographie coloriée trône entre les brosses et les pots d'onguent, sur la table de toilette : c'est la maîtresse de céans, poupée fluette, sans pensée, au regard perdu dans le vide. — Sa chambre, maintenant : pas de lit, et seulement, roulé le long d'un mur, un immense matelas qui, déployé, doit tenir la pièce entière, et que l'on étend par terre tous les soirs. — Au fond d'un corridor, une sorte de taudis, où j'aperçois par la porte entr'ouverte un merveilleux tapis des Indes, aux couleurs fanées, à fond clair, disparu par endroits sous les taches; son dessin délicat représente un paon qui fait la roue entre deux cyprès.

Devant le palais, à une place d'honneur, des corbeilles de fleurs banales, déjà vues dans tous les jardins d'Europe, très rares peut-être sous ces latitudes, bien surprenantes à côté des splendides haies de jasmin et de bougainvilliers sauvages qui servent de clôture au parc.

Repris le chemin de fer, en route vers Ahmedabad. Dans les plaines du fertile Gujerat, que nous traversons, les premiers singes apparaissent. Par familles, par bandes, perchés sur les hauts sapins, en course les uns après les autres, en équilibre sur les fils de fer qui forment barrière le long de la voie, ils regardent gravement passer le train. Des paons marchent

à pas mesurés, font la roue sur de hauts banians, enchevêtrés de lianes fleuries. Plus farouches, des secrétaires gris, à bourrelet rouge au-dessus du long bec noir, semblent tout prêts à s'envoler lorsque nous approchons. Au bord des lacs et des cours d'eau, des milliers de grues blanches pêchent, posées sur une patte. Dans chaque plantation de tabac, de *dohl*[1] ou de coton, monté sur quatre piquets, un abri se dresse, protégeant de ses cloisons et de son toit de feuillage un bonhomme nu, accroupi, qui veille, écarte de son champ les buffles, les oiseaux, les singes et les maraudeurs.

***

Ahmedabad.

Au centre de la ville, toute en petites maisons sculptées du haut en bas, deux tours massives reliées par un débris du mur épais qui encerclait naguère l'immensité du palais des sultans et de ses dépendances. Les deux tours aujourd'hui servent de prison ; — les dentelles de pierre, qui voilaient les fenêtres des appartements intimes, remplacées par des barreaux de fer, les derniers vestiges d'ornements recouverts de plâtre neuf. — Derrière le mur, l'ancien parc aux verdures entretenues par des légions de jardiniers n'est plus qu'un désert de poussière; au milieu, un mausolée, transformé en salle de justice, épanouit toute la beauté de l'art indien en deux fenêtres ogivales de marbre sculpté à jour, figurant des branches souples entrelacées. Merveilles de délicatesse et de grâce, intactes à travers les siècles de vandalisme.

Hors d'Ahmedabad, au bout d'une longue allée bordée de tamarins, après un lac artificiel, le tombeau de Shah Alum. Une grande cour de marbre. A droite, une mosquée à trois rangs de colonnes. Un toit massif la surmonte, terminé en dômes bulbeux que flanquent des minarets fragiles. Au milieu de la cour, le bassin des ablutions, protégé par une dalle de marbre que soutiennent des colonnettes. A gauche, sous l'ombre d'un grand arbre, le mausolée de marbre jauni,

1. Sorte de lentille.

pareil à de l'ambre, les murs transpercés de dessins plus déliés qu'un travail d'orfèvrerie. — A l'intérieur, un demi-jour d'or un peu rose, filtrant par ces mille interstices, imprègne de sa couleur chaude les cloisons de marbre perforé qui entourent la tombe de Shah Alum, sultan de Gujerat. Le catafalque revêtu d'un drap rouge, sous un baldaquin aux montants incrustés de nacre, s'estompe dans un crépuscule de lumière à peine pailleté par le reflet des nacres, des œufs d'autruche et des boules de verre, joujous de foi dédiés au héros qui dort là son dernier sommeil...

Plus loin, sous des arbres, encore un tombeau presque pareil, mais moins décoré, où reposent les femmes du sultan.

Enfin, dans un troisième kiosque, le frère de Shah Alum. Sur la pierre qui le recouvre, une plaque de fonte porte l'empreinte de deux pieds de géant, destinée à perpétuer à travers les âges le souvenir de sa taille surnaturelle.

En ville, la tombe de la Ranee Sipris. Murs en dentelles, balcons aux broderies de pierre. En face du mausolée, une mosquée ouverte et deux minarets minces comme de jeunes sapins, tout enguirlandés d'arabesques d'une finesse d'ivoire ouvragé. Des lampes sculptées en relief sur les murs sont soutenues par des chaînes creusées dans la pierre avec une patience chinoise ; et ces lampes se retrouvent partout, sur la mosquée, sur la tombe, au bas des minarets. Le monument, d'une couleur un peu rousse de vieux parchemin, prend dans la chaleur du couchant une couleur de rubis doré presque diaphane, paraît d'une souplesse de gaze brodée.

A tous les carrefours du bazar, sur des colonnes de marbre ou de bois sculpté, des cages grandes ouvertes où des mains charitables déposent du grain pour les oiseaux : et, le soir, autour de ces abris, c'est un volètement de pigeons, de maïnas, de moineaux cherchant leur place, blottis enfin les uns contre les autres, tandis que les petites lanternes des boutiques s'allument de toutes parts, donnent aux étalages un air de magie, muent les cuivres en or, les fruits en fleurs, éclairent comme d'une caresse les passants habillés de couleurs tendres.

A la gare, — où nous demeurons dans notre wagon, beaucoup plus confortable qu'une chambre d'hôtel, — T..., mon compagnon de route en Gujerat, reçoit la visite d'un monsieur mal habillé à l'européenne et que suivent quelques domestiques noirs trop chamarrés. Quand ce personnage repart dans son landau assez délabré, mais attelé de chevaux superbes, T... est obligé de me redire que c'est un Rajah, le Rajah de Surat, très authentique, et même, chose assez rare aujourd'hui parmi les princes indiens, très riche.

On conduit des prisonniers au train. Un seul cipaye au bout d'une chaîne en tient trois. Deux portent d'énormes ballots, le dernier une lourde caisse. Ils s'installent dans un wagon déjà presque plein, et l'un des deux qui sont enchaînés main à main se passe la chaîne en collier; puis, quand il a fini de faire connaissance avec les autres voyageurs, il s'amuse à taquiner les vendeurs de boissons et de patisserie auxquels il marchande longuement leurs provisions et n'achète rien, ravi lorsqu'il les a amenés à se fâcher contre lui.

Dans les voitures de troisième, aux compartiments séparés par des grilles de bois, parmi les paquets, vases de cuivre et malles ramagées de couleurs crues, — des femmes en *saris* voyants, parées de tous leurs bijoux, des enfants en jaquettes de soie soutachées de clinquant, ouvertes sur leurs petits corps nus; des hommes ayant pour tout vêtement un pagne ou un *dhouti*. Un caquetage, une continuelle criaillerie pour les places, l'affolement de se perdre, des appels d'un bout de la gare à l'autre, et, brochant sur le tout, les incessants cris des marchands d'eau ou de sucreries.

Dans l'express arrivé ce matin de Bombay, on a trouvé huit cadavres de pestiférés morts en route. On les a étendus sur le quai, recouverts d'un large suaire blanc. Et, dans la gare, c'est une panique, un remous de terreur qui gagne la ville, disperse le marché, fait fermer les boutiques, jette les gens à genoux devant les idoles des temples.

Un fakir tout nu, sa peau brune emplâtrée de farine, ses longs cheveux noirs embroussaillés, se penche sur les corps, murmure des mots consacrés; puis, agitant deux loques jaunes qu'il tire d'un sac pendu à son épaule, il exorcise la gare à grands gestes, chasse le spectre du fléau; il va vite, court

le long de la voie par où est venu le mal ; et au bout des rails, derrière des arbres, il disparaît.

A un carrefour, de la musique nous attire : des derboukas frappées de coups rapides, une musette qui nasille un air sautillant. Musiciens assis parmi des moellons et des briques, battant sur leurs peaux d'âne un pas accéléré, qui rythme les mouvements des maçons. Les femmes portent des briques, les hommes gâchent du plâtre ; tout ce monde chante et travaille avec des gestes proches de la danse, suit la mesure de la musique, a l'air d'être en fête.

Le temple *jaïn*. Un fouillis d'ornements, de pilastres ouvragés, de chapiteaux trop lourds enchevêtrant des animaux, des dieux, des fleurs, sous les plafonds gravés et décorés en relief. Dans le sanctuaire aux parois criblées de sculptures, un énorme Bouddha de marbre noir chamarré d'émeraudes, de boules d'or, de perles fines qui, en colliers, pendent de son cou à sa ceinture. Un gros diamant luit à son front, au-dessus des yeux de cristal, terrifiants de clarté. — Chaque soir, toute cette bijouterie, don de Hati Singh, riche marchand *jaïn* qui a élevé le temple, est remisée dans un coffre-fort qu'on nous montre au sous-sol. — Autour du sanctuaire, tout le long d'une colonnade carrée, dans des niches, trois cent cinquante Bouddhas d'albâtre, pareils, avec les mêmes bijoux au front, aux épaules, à la ceinture, rubans d'or garnis de pierres fausses et de cristal taillé. — Une vieille, arrivée là depuis l'aube, a passé devant les trois cent cinquante Boudhas ; à chacun elle a adressé la même courte requête, elle a sonné les trois cloches qu'elle a rencontrées, et maintenant elle est dans le sanctuaire et clame une prière en agitant un bourdon qui pend du cintre, tandis que d'autres fidèles murmurent des invocations, inclinés devant le Bouddha aux pierreries.

En pleine rue, une femme, le dos à découvert, se fait passer par une voisine une grande brosse en chiendent sur l'échine, et, dédaigneuse de répondre alors que je lui demande si elle va mieux, elle ferme les yeux et ordonne à sa masseuse d'aller plus lentement.

Dans une antique mosquée, un peu en ruine, une école d'enfants. Par terre, des petits tas d'étoffe rose, jaune, blanche,

d'où sortent des figures émaciées, aux larges yeux sombres, à reflets bleu-vert. Tout cela s'agite, se balance continuellement, épelle à haute voix dans des livres ouverts, posés sur des pliants de bois. Impassible, le maître, dans sa chaire, les yeux mi-clos, écoute, perçoit les fautes au milieu de ces gazouillis et corrige...

Près d'Ahmedabad, dans un désert de sable où poussent quand même quelques baobabs multipliants, une pagode souterraine, noyée d'eau croupie qui recouvre trois étages sur six. Bains sacrés où, lorsque j'arrive, des Hindous accomplissent leurs ablutions pieuses. Des galeries sculptées, soutenues par des colonnes fragiles, courent le long des bassins; les pierres, sous l'eau, se nuancent de vert, se confondent avec l'architecture reflétée par la nappe immobile qui bleuit dans l'ombre des grands banians réunis en voûte au dessus de la pagode. Une odeur fade de nénuphar et de santal flotte dans l'air frais et, venus de loin, très diminués, les cris des singes et des maïnas se perdent, s'éteignent sur l'eau calme.

Plus loin, dans la plaine de sable brûlé, une pagode est consacrée aux pigeons. Serrés comme des tuiles, au soleil, ils cachent le toit sous leur plumage de neige. Tout autour de l'édifice, des poteries rondes sont suspendues, se balancent au vent, servant de niches aux oiseaux : ornements roses sur la pierre rousse, presque tous surmontés d'un couple amoureux qui roucoule.

Jumna Musjid, au milieu du bazar, souvenir de la mosquée de Cordoue : les mille colonnes disparates s'embrouillent dans des perspectives irrégulières, donnent une inquiétante sensation de chose inachevée, prête à tomber en ruines. Tous les styles, matériaux de toute espèce apportés — comme le dit l'inscription gravée sur l'une des hautes portes ogivales — des temples d'infidèles que le Shah Mahmoud Bogarat, le preneur de villes, a détruits, pour élever avec leurs restes cette mosquée à la gloire d'Allah... Au centre de la colonnade, une large dalle recouvre l'idole *jaïna* que l'on vénérait jadis et, en bon musulman, Abibulla, mon domestique, vient frapper du pied la pierre sous laquelle est la « méprisable

poupée ». Des ouvriers sculptent une colonne, grimpés dessus, accroupis en équilibre; ils maintiennent des outils avec leurs doigts de pieds, donnent dans le marbre de tout petits coups, qui n'ont l'air de rien enlever, et, à mots courts, tout en voyelles, bavardent tous en même temps.

Derrière la mosquée, par d'étroites rues pavoisées d'impalpables soies vertes, que l'on vient de teindre et qui sèchent au soleil, nous arrivons au mausolée de Badorgi Shah. Un cloître, une galerie de colonnes octogones gravées de fleurs, et, dans la cour, les tombes de pierre blanche, ornées de lettres qui semblent des arabesques. Des tombes d'enfant toutes menues, d'une pierre plus fine, encore plus claire, puis deux dalles minuscules sous lesquelles sont enterrés le perroquet et le chat de Badorgi.

*
* *

Palitana.

A Songad, ce matin, la voiture du rajah de Palitana nous attend. Deux *sawars* d'escorte, en longs manteaux bleus, à turbans rouges, leur fusil passé en bandoulière, galopent auprès de nous. Aux côtés de la route, des champs d'une herbe roussie, brûlée, très fine, d'une souplesse de soie, miroitant au soleil à perte de vue.

Au milieu d'un grand jardin, hors de la ville, le *bungalow* des visiteurs, où le *divan*, le premier ministre du prince, nous reçoit et nous souhaite la bienvenue au nom de son maître. A peine sommes-nous installés, arrive le rajah. Il conduit deux merveilleuses bêtes attelées à un phaéton. Vêtu d'une longue redingote noire sur le pantalon très étroit de mousseline blanche, Gohel-Sheri-Mau-Singji porte un turban un peu relevé sur le côté gauche, fait de l'enroulement d'un millier de cordelettes vert tendre. Le prince de Morvi et un autre cousin du rajah suivent dans des voitures irréprochables, traînées par des chevaux de sang. La dernière, apportée dans les bras d'un domestique depuis son landau jusqu'au grand salon où, gravement, nous faisons cercle, entre une petite princesse de sept ans, la fille du rajah. Des yeux noirs énormes, à lueurs bleues, le bistre de la peau éteint par

les bijoux, les broderies d'or et d'argent de la petite jaquette de velours violet qui s'ouvre sur une longue tunique de soie verte. Des pantalons de satin rose mauve et des souliers de cuir jaune. Posée bien droit sur le noir des cheveux, une toque couleur prune, à trèfles d'or; aux oreilles, de légers cercles en filigrane, et, sur la narine gauche, une perle fine clouée d'or. Blottie entre les deux genoux de son père, elle se serre contre lui, baisse les yeux, n'ose un peu bouger que si nous avons l'air de ne plus faire attention à elle. Après un quart d'heure de visite, les princes s'en vont, dans un grand nuage de poussière blanche, irisée de soleil, que soulèvent les voitures et l'escorte des *sawars* en armes.

Après midi, le ministre vient nous conduire au palais. Au bas de l'escalier d'honneur, le prince attend, avec ses cousins; un détachement de *sawars* forme la garde. En grand cérémonial, précédés et suivis d'une armée de fonctionnaires et de serviteurs, nous montons dans une salle où un trône d'argent, incrusté d'or, d'un travail admirable, encadré de deux fauteuils d'argent massif, se dépayse entre des meubles de bois doré recouverts d'Aubusson, sur l'éternel tapis de Berlin, à dessins menus et criards. Sur des guéridons, les derniers bibelots d'Oxford Street, cadres de peluche, petits écrans de bois laqué; du plafond pend une pluie de lustres. Trois musiciens en blanc, à turban rouge, s'assoient devant nous, par terre. L'un chante, accompagné d'une viole à trois cordes et neuf clefs, et d'une darbouka. Un chant traîné, tout en haut de la voix, et qui monte encore, toujours en cris aigus, monotone, et comme retardé à contre-temps de l'accompagnement, puis, insensiblement, plus vif, accéléré encore, fini d'un arrêt brusque sur un mot en consonnes lourdes... Et l'homme reprend, il chante longtemps, longtemps varie ses airs : — tous, ramenés au premier, ne me laissent aucun souvenir net, pas même la sensation du rythme, et seulement une réminiscence vague, un écho bizarre, embrouillé et charmant, malgré l'étrangeté des sons trop hauts.

Deux enfants, à l'unisson de leurs jolies voix fraîches et claires, disent des romances féminines, ballades langoureuses balancées sur une mesure très imprécise, qui évoquent

des danses lentes, enroulées d'écharpes de gazes, parmi des jardins en fleurs, sous le clair de lune...

Avec le thé, un domestique apporte des cornets de bétel dans une boîte d'or ciselé, à couvercle en forme de lotus. Puis, lorsque tous se sont servis, il remet précieusement le bijou dans un sac de soie brodée, et s'en va.

La petite princesse, parmi les chaises, s'est glissée jusqu'à nous, enveloppée de gaze sombre à galons d'or tissus, si légers, à peine moins que l'impondérable étoffe de la robe. — Et, comme j'admire la soie merveilleuse, le rajah me fait montrer des robes de bayadères : douze ou quinze jupes l'une sur l'autre, plissées, chamarrées d'or, et qui, au bout du doigt, pèsent un fétu.

Au fond d'une remise que nous traversons pour aller voir les chevaux favoris du prince, auprès des voitures de luxe, banales et cossues, que l'on fabrique à Palitana même, à l'instar d'Europe, on dépouille de sa trousse de soie un *chigram* peint en rouge vif, tout cloué de cuivre étincelant. A l'intérieur de la voiture, que l'on voile hermétiquement lorsque la Ranee s'y promène, un éblouissant drap d'or, où le chiffre de Gohel-Sheri est tramé dans un fer à cheval. Une petite glace à main, deux boîtes d'argent ciselé sur un des coussins, les rideaux et les tapis imprégnés d'essence de roses... Une voiture à quatre chevaux, la livrée vert foncé toute brodée d'argent, les turbans d'or à trois pointes relevées, très pareils aux tricornes des gardes françaises, stationne dans la cour d'honneur. La petite princesse prend place entre son père et moi. Pour la promenade, elle a posé sur sa jaquette un collier fou, en cabochons de diamants à lourdes pendeloques d'émeraudes. Elle a l'air, avec ses gris-gris attachés à son cou dans des boîtes d'or, avec ce collier de lumière et tous les anneaux de pierres brillantes passés dans ses oreilles, d'une mignonne idole trop jolie, immobile et silencieuse... Et seulement au retour, lorsque la nuit tombée ne laisse plus voir que ses bijoux luisants, elle gazouille un ou deux mots, consent à me donner la main, et fredonne même quelques notes cristallines de sa chanson préférée. — Petite princesse de six ans, qui déjà sait lire et écrire, coudre et broder, chante en mesure et doit danser comme un papillon, avec ses pieds menus

qui frétillent dans leurs brodequins dorés dès qu'elle entend de la musique... Mais, effrayée que le Rajah ne la fasse danser devant moi, elle nie absolument la chose... Petite princesse, fille unique que son père promène partout avec lui pour qu'elle voie un peu du monde avant d'atteindre onze ans... Après quoi, elle ne quittera plus la zenana maternelle que pour se marier et restera recluse dans un autre harem...

Sur la route, à notre passage, les gens s'inclinent profondément, se prosternent presque. En signe de respect, les femmes s'accroupissent, le dos tourné à la voiture.

Au haras du prince, un long défilé de juments poulinières, d'étalons de toute beauté. Puis, le lâcher dans la cour d'une centaine de poulains endiablés, gambadant, bousculés les uns contre les autres à des arrêts brusques, bientôt enveloppés de poussière blanche qui retombe sur nous.

Avant le jour, le prince de Morvi vient pour nous faire visiter les temples de Satrunji. Nous dépassons, sur la route, des charrettes bondées de femmes et d'enfants en mousselines claires et chatoyantes. Tous se rendent en pèlerinage à la montagne sacrée et chantent des choses criardes, rythmées aux secousses des voitures non suspendues, entremêlées de jurons et d'imprécations aux encombrements causés par notre passage.

La montagne sainte, hérissée à son faîte des toits coniques des pagodes, se dresse seule dans la vaste plaine à l'herbe soyeuse, bordée au loin du violet pâli de montagnes indécises. Au pied du sentier, tantôt raidillon, tantôt escalier, qui monte droit vers les temples, attendent nos porteurs et des soldats d'escorte. Une foule de pèlerins crient très fort, ne cessent la dispute que lorsque nous commençons l'ascension sur nos palanquins incommodes, d'où, hélas! l'étiquette nous défend de descendre. L'un de mes porteurs, presque nu, une loque de cotonnade blanche serrée autour des jambes, a, pendant à l'oreille gauche, un anneau avec trois perles grosses comme des pois, d'un orient lumineux...

Stations de prières, tout le long de la route, des petits temples ouverts : on y vénère des empreintes de pieds creusées dans des plaques de marbre blanc ; une grande empreinte, entourée d'une douzaine de pieds d'enfants.

Devant nous, des hommes chargés de paquets ou d'enfants, de pauvres vieilles ahanent, appuyées sur de longs bâtons; des femmes très bavardes, voilées de vert, de rose ou de blanc, les bras chargés de fleurs en gerbes. Près de chacun des petits temples, que relient d'innombrables kiosques abritant des idoles grimaçantes, des arbres s'élèvent et, à leur ombre, les pèlerins coupent la route d'un repos. Dans un palanquin porté par deux hommes, passe une femme fluette, en gaze rose lamée d'argent; les pieds et les mains, bagués d'argent et d'or, sont d'une finesse rare. Un instant, son voile flotte, laisse apparaître la figure, rigide d'atroce lèpre blanche, où seuls les longs yeux noirs, admirables, vivent d'un éclat intense, emplis d'une insondable détresse...

Devant une statue de Kali, aux bras multiples, entourée d'ex-voto frustes taillés dans du bois, la plupart en forme de jambes, un homme répand du riz et, presque sur ses mains, tout un vol de *lélas* grises, pareilles à des pies, vient s'abattre. Oiseaux de temple, si familiers que l'un même se laisse prendre par moi, ne s'envole pas tout de suite quand je lui rends la liberté. — Des Bouddhas noirs ou blancs, impassibles, des Sivas peints en rouge, terribles, écartelés dans des poses de combat, défilent. Des pèlerins, toujours devant chaque image, s'inclinent et prient.

Nous atteignons le haut de la montagne, l'enceinte sacrée des temples *jaïns*. Arrêt pour une nouvelle dispute. Les prêtres ne permettent pas l'accès des temples à nos soldats qui ont des souliers, des ceintures et des bretelles de fusil en peau de bêtes mortes. Les *sawars* veulent passer outre, prétendent n'avoir pas d'ordres à recevoir de ces « gens-là, prêtres à barbe teinte, vêtus de flanelle rouge, les turbans dénoués, tout échauffés de discorde ».

La lourde porte, bardée de fer, se referme. Tapage, cris, coups de crosse dans le bois. Rien ne bouge. Aucune réponse.

Je propose d'entrer sans les soldats. — Impossible, à cause de l'étiquette ! je suis l'hôte du Rajah. Le prince de Morvi et moi ne pouvons être mêlés à la foule et avons besoin de notre escorte pour nous isoler. — Alors, que les soldats se déchaussent et laissent leurs ceintures et fusils à l'entrée ! — Impossible encore. Et le prestige de l'uniforme ?

Mon ami T..., depuis longtemps aux Indes et que n'émeuvent pas les habituelles criailleries des Hindous, arrange enfin les choses, ménage le chou religieux et la chèvre militaire : — les hommes mettront des chaussures de lin, nous de même, par-dessus leurs semelles de peau ; quant aux ceintures et bretelles, comme elles ne touchent que les soldats, elles ne souillent rien et peuvent donc passer.

Enfin la porte s'ouvre. Sur le faîte de la montagne, sur la vallée qui la sépare d'une autre et qu'à frais énormes on a surélevée, puis sur le haut de la seconde montagne, les temples s'étagent, émaillent le ciel trop bleu de leurs toits coniques en pierre dorée au soleil ou noircie par les pluies, festonnée de lichens clairs. Au-dessus de chacun, des flèches traversent des boules de laiton. Variés à l'infini, différents de matériaux, de style, de proportions, ceux-ci tout petits, comme poussés au bas de ceux-là gigantesques, ils sont là cinq mille temples, élevés par les fidèles, qui sans cesse en bâtissent de nouveaux, consacrent à la vanité d'avoir une chapelle, portant leur nom, des fortunes entières.

Devant nous, dans l'air nacré, la vue s'étend au loin sur Palitana, voilée du bleu de fumées légères, sur la plaine verdoyante, à damiers de terre brune, sillonnée des méandres du Satrunji, le fleuve aussi sacré pour les *jaïns* que le Gange l'est pour les brahmanes. Puis, perdue dans de l'indécis, clarté plus vibrante dans la clarté de tout, la large tache lumineuse de la mer.

L'enceinte franchie, à notre droite, un tombeau. Musulman venu pour conquérir le mont sacré, le frère d'un empereur de Delhi tomba foudroyé au pied d'une idole *jaïna* qu'il avait atteinte de son bâton. Sans qu'il soit possible de savoir pourquoi, une légende s'est faite : le guerrier, enseveli à l'endroit même où la divinité l'avait frappé, a le don miraculeux de rendre fertiles les femmes qui l'invoquent. Des petits berceaux, ex-voto peinturlurés de jaune et de rouge, s'amoncellent sur la dalle, s'accrochent à la grille.

Une large rue, pavée de marbre, exhaussée en gradins spacieux, coupe la montagne, passe entre les temples, croise des ruelles étroites, où d'autres pagodes encore sont bâties, pressées les unes contre les autres, dans un fouillis d'inex-

tricable labyrinthe, dont nos guides, à plusieurs reprises, sont obligés de nous aider à sortir. Temples coiffés d'une coupole ou d'un cône, d'un hérissement de petits toits en éteignoir, mais toujours sculptés, envahis de motifs indéfiniment reproduits jusque dans les plus sombres recoins; figures de divinités, animaux géants, cabrés ou galopant, chevaux monstrueux, éléphants, tout petits oiseaux abritant de leurs ailes étendues le sommeil de dieux endormis...

Sur les toits de pierre de presque chaque temple, quatre grosses faces de femmes et des gnomes accroupis sont fraîchement peintes de rouge. Dans le demi-jour très éteint, venu par les étroites fenêtres voilées de gaze bleue, les idoles apparaissent derrière des grillages : bouddhas blancs, chamarrés de bijoux qui scintillent, encerclant les mains et les pieds, assemblés en cuirasse sur la poitrine. Et tous, invariablement, au milieu du front, portent la lueur d'un énorme diamant faux. — Dans la pagode de Chawmuck, le dieu aux visages multiples, sur les côtés d'une colonne carrée, en stuc blanc, grimacent à l'envi ses quatre figures. Les murs, les voûtes, le dallage du temple, tout est rouge, liséré de jaune et de vert; les couleurs hurlent autour de la blancheur des divinités aux yeux démesurément ouverts, en boules de cristal qui semblent des bésicles. — Un autre sanctuaire abrite une idole faite de sept métaux fondus en or pâle. La statue est toute chargée de bijouteries d'argent et de pierres précieuses. Sur sa tête, une couronne élargie en éventail est constellée de rubis; sur les colonnes et les murs de pourpre sombre, une criarde mosaïque en petits morceaux de miroir encadrés de laiton suit le profil des ornements.

Des pèlerins sillonnent les cours, encombrent les temples. Tous, lorsqu'ils parlent, tiennent la main ou un pan de leurs robes devant la bouche, pour ne pas avaler le moindre insecte, ce qui leur rendrait les dieux défavorables. Dans des petits sacs de soie fanée, verte ou rose tendre, tramée d'or, — les plus pauvres, dans des bourses brodées de perles blanches et rouges, — ils portent des offrandes de riz et de *gram*.

Un grand temple, aux murs ajourés de dessins persans, renferme cinquante-deux chapelles closes de galeries ogivales. Dans chaque sanctuaire, quatre mêmes dieux de stuc blanc,

ornés de bijoux pareils ; à l'angle du toit, une femme sculptée dans la pierre, coiffée d'une tiare, tient entre ses bras un enfant : statue à longue figure, robe à plis rigides, semblant sortir d'un monument gothique...

Sur un grenadier fleuri, un bulbul, envolé d'un temple où il vient de picorer le riz des offrandes, se met à chanter : d'abord un petit appel timide, puis une fusée de notes, étouffée sous les cris de perruches qui envahissent l'arbre, en chassent le petit chanteur gris à ventre rouge.

Au plus haut de la montagne, le mur d'enceinte noirci, tout velouté de mousse d'or, s'élève à pic sur la plaine, et trois légers balcons à colonnettes minces comme des tiges, à toit pointu, recourbé aux angles, surplombent le vide.

Encore des temples, vus à travers un voile de fatigue, le cauchemar de toutes ces idoles grimaçantes, la griserie de l'encens brûlé dans les sanctuaires, des fleurs que les pèlerins apportent... Dans une pagode rouge sombre, éclairée d'une lumière bleue, mystérieuse, qui tombe du plafond par jets irréguliers, un dieu de marbre blanc, dont les bijoux brillent, semble remuer derrière le rideau des parfums qui s'élèvent vers lui.

Plus loin, deux éléphants colorés en indigo pur, des musiciens verts tenant sur leurs poings des perroquets rouges, ornent les murs d'une salle où sonne sans arrêter la cloche des prières, où de nombreux fidèles sont prosternés. Une idole, que flanquent deux statues de gardiens raidis dans une pose hiératique, disparaît sous les colliers d'or, sous une tiare d'une richesse folle ; et tranquillement, à grande eau, un prêtre, vêtu seulement d'un pagne, lave le stuc blanc, fait la toilette du dieu, asperge même un peu les assistants.

Une minuscule niche toute simple, accolée à un grand édifice, et là dedans, sans même un grillage pour la protéger, une statue de déesse vêtue de soie à broderies d'or ; puis, dans un autre petit kiosque, un peu plus loin, la sœur de cette divinité, elle aussi drapée de tissus précieux que les fidèles renouvellent à chaque fête.

Dans une chambre consacrée, un chameau de pierre recouverte de stuc. Il faut, pour prouver que l'on est sans péché, passer sous la bête, du moins entre les jambes de devant et

le support du ventre, sans rien effleurer ... Et c'est si étroit, ce petit chemin de la vertu *jaïna*, que, pour garder du prestige devant mon escorte, je n'essaie pas...

Un temple tout ciselé à jour, chargé et surchargé d'ornements. Et, dans la crypte, un bas-relief de marbre qui représente la cérémonie du mariage : la procession, les conjoints devant l'autel, les parents assis auprès d'eux, tous pareils, dans la même pose accroupie, semblables à des joujous arrangés par un tout petit. — Ailleurs, l'image d'un temple très célèbre aux Indes : les colonnes, les portiques, les statues de dieux, tout cela reproduit avec une fidélité microscopique jusque dans ses plus infimes détails, et, autour de ce diminutif, un bas-relief d'une perspective déconcertante, le plan de Satrunji, de ses cinquante-deux principaux sanctuaires, de ses arbres et de ses bassins sacrés. Puis, en pendant à cette image, une ronde bosse alignant à vol d'oiseau la foule, faite d'une même petite poupée toujours reproduite, qui vient prier, a l'air de s'avancer en nageant, les bras et les jambes écartées.

Un grand kiosque ouvert, soutenu par de massives colonnes, entouré d'une galerie sculptée, bâti par un roi à nom étrange, sonore et long, semble d'or : la pierre jaune, baignée de soleil qui, sur une certaine épaisseur, traverse la matière dure de ses rayons, la rend comme transparente, vibre avec l'intense éclat d'un métal en fusion. Et les ombres bleuies ont des souplesses de velours ; des coins d'architraves, sous les reflets, se constellent de paillettes lumineuses qui paraissent jaillies de la pierre même.

Sur une place couverte d'un velum, bordée de portiques, des coolies vêtus de blanc, assis par terre, font des petits bouquets serrés, les fleurs sans tiges attachées autour d'une baguette flexible, tressent des guirlandes de jasmin, de roses, de chrysanthèmes et de basilic : — le basilic, aux Indes, comme jadis à Byzance, est la fleur des rois et des dieux. — Le basilic embaume, domine le parfum de l'encens et du santal dont, peu à peu, je me suis imprégné devant les idoles, rafraîchit délicieusement l'air. Une femme enroulée dans des mousselines pâles, nimbée de la lumière chaude qui tombe du velum, aide un des fleuristes. Sur ses bras, elle soutient une longue guirlande de jasmin, alternée de boules

de roses, ne bouge presque pas, et seule, au milieu des idoles, ramène en moi le souvenir des déesses...

Dans le temple principal, aux murs chargés de couleurs, un grand Bouddha d'or et d'argent disparaît sous les fleurs qui lui font des colliers, s'évasent en tiare au-dessus du front, orné d'un lumineux diamant, s'élèvent en dais au-dessus de la tête, viennent former tapis sur les marches de l'autel.

Les quatorze cent cinquante-deux divinités du paradis *jaïna* sont sculptées sur une pyramide, dans une pagode : petits têtards de pierre blanche assis les uns contre les autres, deux points noirs marquant les yeux au milieu du visage rond, sans traits; isolé, un dieu plus important, sur une des faces, montre une figure un peu moins sommaire.

Une lourde bâtisse aux murs de forteresse renferme les richesses de la montagne sacrée. Cinq gardiens des clefs viennent l'un après l'autre ouvrir le jeu des cadenas ; enfin la porte massive tourne lentement sur ses gonds... Un char, un éléphant, une voiture attelée de deux chevaux cabrés, le tout sert à promener les idoles, les jours de procession. Les bêtes sont ciselées avec une minutie presque artistique. Les harnais, constellés de pierres précieuses, se démontent pièce à pièce.

Près d'une pagode où l'on conserve l'empreinte des pieds d'Adishwara très vénéré, un arbre, un *gran* a été coupé à sa base, et, dit la légende, a repoussé en une seule nuit, immense comme il est aujourd'hui, et repousserait encore si on le coupait, pour protéger de son ombre le sanctuaire touché par le dieu.

En dehors de la dernière enceinte, enfin laissée derrière nous, au bas des murs couleur terre cuite, de vastes citernes d'eau croupie, qu'on assure inépuisables. Une chapelle de Siva, où sont deux petits lingams couronnés de fleurs jaunes : un vieil Hindou prie dévotement. Puis, c'est un parc, des arbres géants, des buissons fleuris de fleurs étranges où volettent des perroquets criards.

A Palitana, dès que nous sommes rentrés, le Rajah fait prendre de mes nouvelles, et m'envoie, dans des boîtes rondes, des fruits de Cachemire, grains de raisin, longs, verdâtres,

enveloppés un par un dans du coton, tout parfumés de miel.

Un de mes cipayes de garde dort sur la terrasse du *bungalow*. Accrochés à sa ceinture d'uniforme, pendent des breloques : une corne d'antilope creusée en poire à poudre, des glands de soie verte et rouge, enfilés les uns par-dessus les autres, une triple chaîne de cuivre qui sert à accrocher les veilleuses devant les images saintes, un petit couteau damasquiné, dans une gaine de velours pourpre, et une minuscule bouteille de faïence jaune, contenant du kohl.

Dans la cour, un grand coq rouge, haut sur pattes, fait la loi aux corbeaux, qu'il chasse impitoyablement des abords de la cuisine. Sur le toit des communs, toujours à la même place, se tient un milan, qui arrive dès que l'on jette là quelque chose. Les tourterelles, les colombes familières, les poules, se sauvent bien vite, vont se blottir dans des coins ; et le coq reste, hérissé de toutes ses plumes, la crête dressée, gloussant de colère, arpente la cour à une dizaine de mètres devant l'oiseau de proie...

Cet après-midi, le rajah porte un costume vert d'eau, tout brodé de fils d'or et d'argent, criblé de pierreries, et une large ceinture rose frangée de perles. Pour seuls bijoux, d'inestimables boucles de diamant à ses souliers. Puisque ce matin, au bazar, je me suis longuement arrêté chez un orfèvre, le prince veut me montrer sa cassette : et des domestiques graves comme des geôliers apportent de lourds plateaux remplis d'émeraudes énormes, arrondies, enfilées sur du cordonnet blanc, des colliers de perles en poires, tenues par un fil presque invisible. Et puis, parmi les bijoux d'or, ciselés en fleurs surnaturelles, en chimères repliées sur elles-mêmes et qui forment de lourdes *nouparas*, parmi les boutons d'habits, les bagues et les gardes de sabre constellées de brillants, une précieuse tabatière que le rajah me prie de garder en souvenir de lui.

L'éléphant de cérémonie, caparaçonné d'une couverture de velours pourpre à broderies d'or, sellé d'un *haodah* d'argent massif enguirlandé d'or, m'attend pour une promenade. Un pesant collier de boules grosses comme des pommes, et encore de longues boucles d'oreille, le tout en argent, tintinabulent et brillent au soleil. Le *mahout* appuie contre la

tête de l'éléphant une échelle, pour que je grimpe, — et nous partons à la suite du Rajah, escortés de *sawars* rouges, vers le tout moderne Tennis-Club de Palitana.

La partie est commencée. Les cousins du prince, vêtus de mousseline blanche légère, semblent voler lorsqu'ils courent après la balle, dans le flottement de l'étoffe diaphane.

La musique de la garde joue des airs indiens, à rythmes encore insaisissables pour moi, et des valses de Strauss, bien drôlement accentuées. La petite princesse est là, tout à coup, en rose-rose tendre, un peu orné de bleu. Elle porte un collier de perles à coulants de rubis et d'émeraudes, des souliers tout brodés d'or et une large ceinture de soie, un peu plus foncée que la tunique parfilée d'argent.

Le soir tombe, orange et mauve, colorant les mousselines blanches des princes en nuances délicates et pâles ; puis, très vite, tout devient sombre. Une mélancolie profonde nous enveloppe. Tous nous restons assis sans plus parler, pendant que de loin arrivent les bruits des tam-tams du temple, couvrant par bouffées la musique, qui traîne une sorte de mélopée en mineur, sans fin de phrases, incessamment reprise.

Le Rajah, prisonnier dans son État, souverain de nom seulement, dépossédé de son pouvoir, jette, quand je me lève pour prendre congé de lui, vers un dernier rayon d'or qui vibre au-dessus de la montagne sacrée, un regard d'une tristesse infinie, et semble sortir d'un rêve...

*
* *

Bhawnagar.

Le petit palais de Nilum Bagh, tout tapissé à l'intérieur de boiseries sculptées, a l'air d'un coffret précieux, dissimulé dans un grand parc aux verdures sombres, aux larges pelouses. Raol-Shri-Bhavsinhji, Rajah de Bhawnagar, est très jeune, un enfant presque, encore fort intimidé, habillé à l'européenne d'une longue redingote grise, sous le volumineux turban de gaze légère couleur turquoise.

Dès qu'il nous a dit les paroles de bienvenue, on nous apporte des bouquets de chrysanthèmes tassés autour d'un petit bâton. Le Rajah nous passe des guirlandes de jasmin

au cou, puis un domestique nous asperge d'essence de roses. La conversation roule sur l'Europe, dont Raol-Shri se fait une idée de pays merveilleux, aux fabriques fées, aux forces extraordinaires asservissant la nature.

De même que son cousin de Palitana, il a la passion des chevaux et me mène visiter son haras. — Près d'un étang, où s'épanouit, pareil à quelque lotus géant, un kiosque de marbre tout sculpté, dédié à la mère du Rajah, se tient en plein air le marché aux sandales. Dernier vestige du temps, pas trop éloigné encore, où les cordonniers, travaillant la peau des bêtes mortes, n'osaient pas franchir les murs des villes.

Autour d'un vieux palais somptueux à portiques décorés de divinités, tout un misérable quartier d'échoppes et de masures en ruine. Puis des bâtisses neuves, sans style, forment la ville moderne, sont habitées par de gros marchands parsis. Des bibliothèques, des archives, toute sorte de monuments que l'on sent inutiles ici, et que je prends tous, avant qu'on me les nomme, pour la prison.

Une longue théorie de femmes qui se lamentent à haute voix : elles quittent lentement la maison d'un mort qu'elles viennent de voir, vont laver leurs robes souillées au contact du cadavre... Et toutes en rouge, en robes très brodées de jaune, de blanc, de vert et de paillettes de miroir, brillent au soleil, ont bien peu l'air de pleureuses.

La prison, cette fois ! Au milieu d'une vaste cour, entre de hauts murs, une bâtisse en étoile, à larges fenêtres spacieuses qui laissent passer l'air et le jour. Les détenus en blanc, des chaînes aux pieds, fabriquent des objets en osier, et, dans un hangar couvert de toile, une centaine de forçats tissent des tapis. Indicible gaieté des couleurs, vie des laines chatoyantes empilées le long des métiers brillants, costumes clairs, turbans pâlis, animés de lumière, éclats des chaînes d'acier, des peaux de bronze glorifiées en or dans la vibration du soleil que tamise à peine le velum, baignant tout d'une clarté si intense qu'elle semble jaillir des objets eux-mêmes... Derrière chaque métier, un gardien, tenant sur ses genoux le modèle du tapis, dicte les couleurs aux ouvriers, épelle d'une voix monotone sa litanie lassante de chiffres et de nuances.

Un vieux bonhomme, derrière une grille qui ferme une

sorte de cabanon, nous interpelle, se plaint, puis menace, s'en va furieux tout au fond, d'où aussitôt il revient, recommence ses invectives. — Un fou dangereux, mis là pour ne plus nuire, et pour que la divinité le guérisse.

Au bazar, je cherche vainement des jupes brodées de rosaces, de fleurs et d'éléphants poursuivis par des tigres, comme en portent les femmes d'ici : les robes ne se font que sur commande, restent introuvables. Alors Abibulla demande tout simplement à une mendiante de me vendre la sienne. La pauvresse, poursuivie par les huées de quelques commères, va se déshabiller dans un coin, et, enveloppée d'une serpillière où elle traînait des chiffons, me rapporte la chose.

Dans le jardin qui entoura le palais du feu rajah, une antilope blanche apprivoisée se promène, sous une pluie de fleurs de liège, une sorte de gardénia pendu à une tige guère plus grosse qu'un fil. Toute une allée du parc est jonchée de cette neige, que broute la fine petite bête aux grands yeux tristes. Et plus loin, sous d'autres arbres fleuris de rouge, s'élève un petit mausolée bâti par le prince à Jacky, son chien, « qui fut fidèle et bon ».

Des lanciers indigènes manœuvrent. Ils font des charges à fond de train dans un nuage de poussière dorée qui ennoblit leurs mouvements, leur donne l'air de ne plus toucher terre, de chevaucher des nuages. Ils passent légers, presque diaphanes, la couleur des uniformes de *khaki* jaune confondue avec le sable d'ocre ; puis à dix pas de nous, comme apparus, avec un ensemble merveilleux ils s'arrêtent net, agitent un instant leurs lances, font miroiter sur le ciel l'éclair des pointes d'acier, — salut au Maharajah, — et s'immobilisent en statues.

Le régiment est caserné sous des hangars, les chevaux attachés au sol par un pied de devant et un de derrière. Bêtes de sang, de toute beauté, presque toutes venues des haras du prince, et que les hommes soignent tendrement, heureux lorsqu'on leur fait compliment de leur monture.

Dîner de nouvel an, ce soir, au *Guest bungalow*. Le prince, à qui sa religion défend de prendre ses repas avec des gens

qui ne sont pas de sa caste, est remplacé par M. S..., l'ingénieur anglais de Bhawnagar.

Une longue tablée de fonctionnaires et de leurs épouses, amusés comme des enfants à tirer les bonbons pétards du dessert, puis coiffés de chapeaux en papier, chantant les dernières inepties des music-halls, pendant que les chacals miaulent, si rapprochés, soudain, qu'ils couvrent de leurs cris les voix et le piano d'accompagnement.

A la gare, une femme, qui ne veut rien accepter, sème des fleurs sur les coussins de mon wagon, puis en fait des guirlandes dans les rainures des croisées ouvertes : — grappes d'ébéniers, fleurs de liège, amaryllis et roses du Bengale, comme effeuillées, ne tenant plus au calice que par un bout des pétales.

Au loin, dans la campagne, des troupeaux d'antilopes paissent, lèvent à peine la tête lorsque le train passe.

A un arrêt, un homme, la figure large ouverte d'un sourire joyeux, monte dans notre compartiment. Il est jongleur et sorcier, peut tout ce qu'il veut, et, lors de l'inauguration de la ligne, a menacé, si on ne lui accordait pas le parcours gratis, de mettre les trains en miettes... Les employés ont pris peur ; en haut lieu, on s'est ému tellement qu'on lui a cédé : et il se promène sans cesse, va d'une station à l'autre, demeure dans les wagons. Il entre chez nous comme chez lui et s'amuse à me taquiner. D'abord il fait semblant de jeter par la portière mes bagues, et les substitue, je ne sais comment, à des anneaux que je vois tomber sur les rails, se perdre dans le gazon du talus. Ma montre file dans ses doigts, elle disparaît; je la retrouve dans la poche de mon ami T..., puis au fond du panier de provisions, fermé depuis Bhawnagar et que je déballe moi-même.

L'homme est en bleu et argent, la ceinture toute clouée de pièces de quatre annas ; en breloques, il porte un jeu de petits couteaux, d'étuis, de boîtes. Les manches relevées jusqu'au coude, il m'émerveille, escamote en l'air huit roupies qui lui remplissaient les mains et qu'il retrouve ensuite une à une, dans nos poches, nos sacs et nos plaids. Il bouscule tout, se conduit en maître, puis, très souriant, s'en va amuser d'autres voyageurs...

Nouvel arrêt : un homme, sur la plateforme d'un wagon, tend à un domestique une étoffe dont les deux bouts flottent à terre. Une femme sort du compartiment, se cache sous le drap qui l'enveloppe entière, et marche dans la gare avec une servante. — Femme d'employé supérieur, trop pauvre pour avoir un palanquin, mais de caste trop haute pour découvrir son visage, paquet blanc qui titube le long du quai... Une de ses pantoufles en peau d'antilope glisse : un instant, apparaît un pied tout petit, cerclé d'argent. La servante rechausse sa maîtresse, puis toutes deux entrent dans la salle d'attente réservée aux femmes.

***

Bombay.

Une ville de deuil. Dans les gares de la banlieue, si encombrées voilà trois semaines, personne, et personne dans le train qui nous amène. Pas de coolies pour les bagages, pas de fiacres, et par les larges rues désertes passent seuls des tramways sans voyageurs. L'hôtel fermé, tous les domestiques enfuis dans la terreur de la peste, qui sévit toujours avec plus de violence. Toutes les boutiques ont leurs volets mis, le grand marché aux fruits d'or, abrité sous les arbres en fleurs, est pareillement vide, et, dans le bazar, de rares promeneurs se hâtent sans bruit.

Le soir, à Byculla, dans la rue aux filles. Devant une maison hermétiquement close, — et sur laquelle on a peint autant de petits ronds rouges qu'il y est mort de gens, — brûle un feu de soufre aux couleurs pâles. Une seule maison de jeu essaie d'attirer la clientèle à grand bruit d'harmonium et de tam-tams ; et voici que, dans une ruelle, des sons de tambourin et de crotales répondent en sourdine... Derrière le mort enveloppé d'une étoffe rouge, ficelé à un bambou, le cortège défile dans la rue éclairée. Des formes blanches se pressent, tout de suite évanouies, et l'harmonium domine de nouveau le silence de sa musique sautillante, inégalement rythmée par les tam-tams — et n'attire personne...

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

(A suivre.)

LETTRES

DE

MÉRIMÉE A STENDHAL

C'est en 1821 que Beyle et Mérimée se rencontrèrent chez un ami commun, chez Lingay, le Maisonnette des *Souvenirs d'Égotisme*. Mérimée avait dix-huit ans et Beyle vingt-huit.

Beyle dit que le futur auteur de *Colomba* était alors un pauvre jeune homme en redingote grise; très laid, avec un nez retroussé, il avait quelque chose de fort déplaisant.

Sur un exemplaire[1] de « *La Jaquerie*, scènes féodales, suivies de *La Famille de Carvajal*, drame, par l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* » (Paris, Brissot-Thivars, 1828; imprimerie de H. Balzac), nous lisons cette dédicace : « A monsieur Beyle, de la part de l'auteur ». Au bas de la dernière page, Beyle a mis cette note : « Par M. Mérimée, jeune homme de vingt-six ans, fort mélancolique. « A la page 402[2], il a écrit : « Je reste sec comme de l'ame à dou (*sic*). Je ne trouve rien à blâmer : cela est correct; mais, si rien de ce qui est écrit n'est à blâmer, l'auteur est à blâmer de n'avoir pas écrit... » (Le reste est, malheureusement, coupé.) A la page 420 : « 5 juin 1828. — Les détails manquent. Pas de repos pour l'âme. Cela est pénible comme un crime réel. Il fallait laisser cette action de 1599 à la cour d'un pape, et surtout

1. Appartenant au comte Joseph Primoli.

1. *La Famille de Carvajal.*

que la Cenci fût... » (Le reste est coupé.) A la page 421 : « J'ajoute en 1832, quatre ans après : Plus qu'un crime réel. Quelque chose d'humain reposerait durant le cours de l'action. » — Et la couverture, en effet, porte cette note : « Relu à Rome, août 1832 ; trop sec. »

Cependant ces deux hommes étaient devenus amis, et le restèrent : c'est qu'ils se connaissaient et se comprenaient à merveille. « Je ne suis pas trop sûr du cœur de *Gazul*, écrit Beyle, mais je suis sûr de ses talents » ; et, parlant de madame Mérimée, il ajoute : « Sa mère a beaucoup d'esprit français et une raison supérieure. Comme son fils, elle me semble susceptible d'attendrissement une fois par an. »

Mérimée, de son côté, ne ménage Beyle ni dans les *Notes* mises en tête de la *Correspondance inédite* de son ami, ni dans le trop fameux *H. B. par l'un des Quarante*. Tous deux néanmoins se louent sincèrement l'un de l'autre. Leur amitié reposait, non pas sur la sympathie, mais sur un sentiment d'une qualité spéciale : cette confiance qui réunit les hommes vraiment supérieurs. Ce n'est point qu'ils eussent beaucoup d'idées communes ; il n'existait pas beaucoup de sujets sur lesquels ils fussent d'accord. Leur plaisir consistait à se disputer de la meilleure foi du monde, ainsi que l'avoue Mérimée ; chacun soupçonnait l'autre d'entêtement et de paradoxe : au demeurant, ils étaient bons amis et toujours enchantés de recommencer leurs discussions.

Longtemps après la mort de Beyle (1842), Mérimée s'intéressait encore à sa famille : on sait que la première lettre à Panizzi fut écrite pour offrir au directeur du *British Museum* d'acheter des manuscrits italiens au profit de madame Pauline Périer-Lagrange, sœur de Beyle. Et voici un petit billet inédit adressé à l'homme d'affaires de Beyle, Romain Colomb :

Cannes, 19 mars 1862.

Monsieur,

Je n'ai aucune nouvelle de la commission de la propriété littéraire. J'ai dû passer pour ma santé une partie de l'hiver à Cannes, mais je vais partir pour Paris dans quelques jours. Je serais charmé de pouvoir être utile à la famille de Beyle.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de tous mes sentiments de haute considération.

Pr MÉRIMÉE.

Lorsqu'en 1831, Stendhal quitta Paris pour aller représenter la France en qualité de consul, d'abord à Trieste où il resta seulement quelques mois, puis à Civita-Vecchia, l'exilé et l'heureux Parisien correspondirent. Ces lettres inédites nous laissent voir un Mérimée jeune qui ne ressemble guère à l'homme mûr des autres recueils ; un Mérimée quasi fougueux, très sobre déjà dans l'expression de ses idées, mais « se découvrant » avec plus de complaisance qu'il ne fera dans la suite : il n'a pas encore acquis ce jeu serré de l'homme qui maintient son fleuret dans la ligne sans donner prise à l'adversaire.

Il faut dire aussi que le ton de ces lettres est vif, — comme il arriva, même par la suite, quand l'auteur écrivait à un homme, et à un ami. — Il faut les expurger ; le travail est délicat, mais la matière en vaut la peine : on verra que les morceaux en sont bons[1].

*
* *

Les premières nous font assister à une discussion littéraire. Il s'agit du roman fameux, *le Rouge et le Noir*, qui venait de paraître :

Il y a dans le caractère de Julien des traits atroces dont tout le monde sent la vérité, mais qui font horreur. Le but de l'art n'est pas de montrer ce côté de la nature humaine. Rappelez-vous le portrait de Delia par Swift et l'abominable vers qui le termine... Vous êtes plein de ces odieuses vérités-là, et Swift avait l'excuse qu'étant impuissant... Mais vous qui êtes très susceptible d'amour, comme il appert par vos relations avec madame Azur[2], vous êtes impardonnable d'avoir mis en lumière les vilenies cachées de cette belle illusion.

On voit que si Beyle reprochait à ce « jeune homme fort mélancolique » une certaine sécheresse et quelque inhuma-

1. Ces lettres, au nombre sept, appartiennent à M. Auguste Cordier, auteur d'une intéressante brochure : *Stendhal jugé par ses amis*, et l'un des collectionneurs les plus riches en documents inédits, qui a bien voulu les mettre à notre disposition : — Lettre incomplète, sans date, mais de 1831, évidemment ; II, 15 mars 1831 ; III, 25 mai 1831 ; IV, 14, 15 et 16 septembre 1831 ; V, Strasbourg, 4 juin 1836 ; VI, Aix-la-Chapelle, 5 juillet 1836 ; VII, 12 février 1837. — Nous désignerons chaque lettre par son numéro.

2. Madame Azur, surnom de la baronne de R..., dont parlent souvent Beyle, Mérimée et Delacroix.

nité en littérature, ce jeune homme, à l'occasion, lui rendait la pareille.

Et, peu après, Mérimée reprend :

Malgré la majesté consulaire qui vous entoure, vous êtes encore homme de lettres et bien chatouilleux sur l'article du *Rouge*. Avec tout cela, vous ne répondez pas à mon objection. Pourquoi avez-vous choisi un caractère qui a l'air impossible? Lisez l'*Art poétique* de feu Boileau. 2° Pourquoi, ayant choisi ce caractère impossible en apparence, l'avez-vous orné de détails de votre invention? Observez que M. et madame Azur sont des problèmes, problèmes non encore résolus. Or, si vous changez ou ajoutez quelque chose à la donnée du problème, qui sait si vous n'en rendez pas la solution tout à fait impossible? Je m'en vais vous bailler une comparaison. Le capitaine Harry vous dit : « J'ai vu, une nuit, le ciel tout enflammé. Je croyais voir un immense feu d'artifice, des fusées de toutes les couleurs, etc. » Le fait vous plaît, et, comme vous faites un roman dont la scène est dans l'Amérique méridionale, vous l'insérez dans le moment le plus pathétique, celui où votre héroïne est égarée dans la savane de Casanare, république de Colombie. A l'instant, cette seule circonstance rend le fait, qui n'était qu'extraordinaire, impossible, vu qu'on ne voit pas d'aurores boréales si près de la ligne équinoxiale. Je crois que madame Azur n'a pu faire que ce qu'elle a fait, et si son caractère pouvait être analysé et connu, on y trouverait l'explication de sa vie, mais non celle de beaucoup d'autres actions assez semblables aux siennes que vous pourriez lui prêter. Moi qui ai la bosse de la sagacité comparative suivant Gall, je m'imaginais avoir compris votre Julien, et il n'y a pas une seule de ses actions qui n'ait contredit le caractère que je lui supposais (II.)

Et, pendant que les deux amis discutaient ainsi, à la même époque, Gœthe disait à Eckermann ce qu'il pensait de ce nouveau roman stendhalien. Le passage est assez peu connu pour qu'on puisse le citer :

Je considère *le Rouge et le Noir* comme le meilleur ouvrage de Stendhal. Je ne nie pas qu'il ait traité d'une manière un peu aventureuse quelques-uns de ses caractères de femmes; mais ils témoignent tous d'un grand esprit d'observation, d'une pénétration profonde, en sorte qu'on est tout disposé à pardonner à l'auteur ses invraisemblances de détail.

Un tel jugement, d'un tel homme, eût satisfait, je crois, et Stendhal et son ami ; — ne vaut-il pas la peine de noter, d'ailleurs, que si, d'après Mérimée, le caractère de Julien « a l'air

impossible », ce sont les caractères de femme, et, sans doute, celui de mademoiselle de la Môle, qui, d'après Gœthe, sont traités « d'une manière un peu aventureuse » et pèchent, au moins, par des « invraisemblances de détails ».

*
* *

Mérimée s'ennuie énormément : dès cette époque il a ces *blue devils* qui tiennent une si grande place dans sa correspondance avec les « Inconnues », et, pour se distraire lui-même, autant que pour amuser l'exilé de Civita-Vecchia, il lui raconte les cancans parisiens. Voici quelques-uns de ces divertissements :

J'ai reçu, il y a deux jours, une lettre étrange, sans orthographe et sur papier écolier. C'est une déclaration d'amour, on ne peut plus passionnée, signée Célina. L'auteur dit avoir dix-huit ans, être jolie, mariée à un honnête homme, mais d'un état *répugnant*. (Vidangeur, par hasard?) Elle me dit de me rappeler ce que je lui disais autrefois de sa beauté. Tout cela m'est parfaitement inconnu. Il n'y a point d'adresse. J'ai cru d'abord que c'était un *hoax*[1], mais tous les amis auxquels je l'ai montré sont d'un avis différent, et, dans le fait, il y a de ces phrases si entortillées et si ridicules, qu'il faut avoir vécu toute sa vie dans une loge de portier pour les inventer (I).

Voici une histoire éminemment secrète. J'étais, l'autre lundi, au Salon, fort ennuyé et fatigué, quand je rencontre inopinément N..., suivie de son époux et de X... Elle était hideuse et n'avait pas de rouge. Pour l'époux, figurez-vous sa tête de veau habituelle, mais encore plus blafarde, sale et entortillée par une passion violente comme lorsqu'il entendit la première représentation d'*Hernani*. Je saluai et voulus m'échapper, mais elle m'accrocha par le bras, et il fallut refaire un tour de galerie. « Ah ! — dit-elle de ce ton de fausset de canard que vous lui connaissez, — ah ! mon Dieu ! si vous saviez combien je suis malheureuse depuis quelque temps ! Hier, j'ai voulu me jeter à l'eau... etc., etc. » Moi : « Pourquoi ce désespoir ? — « Oh ! ah ! oh !... enfin, imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus cruel, l'événement le plus désespérant pour une femme. » Je devinais plus qu'à moitié, mais je m'amusais à voir le combat entre la pudeur et le besoin de parler que les âmes de papier mâché éprouvent surtout dans le malheur. Je me fis avouer à la fin que, son époux étant

1. « Une mystification. »

entré inopinément dans sa chambre à onze heures du soir, la veille ou l'avant-veille, elle n'avait pu l'empêcher de voir le dos de quelqu'un qui s'enfuyait ; qu'elle avait nié avec toute l'assurance possible, mais que cette assurance l'avait abandonnée à la fin, quand, après un quart d'heure de vociférations, son époux outragé avait trouvé sur sa toilette une montre d'homme. — Remarquez cet incident pillé à *l'Amour* et dont, par parenthèse, il y a un abominable tableau au Musée[1]. — N... me dit que la violence de son mari et son intrépidité connue lui faisaient craindre qu'il n'arrivât quelque grand malheur ; que pourtant il avait consenti à se souvenir qu'il était père, à condition qu'elle ne verrait jamais le perfide séducteur qui avait outrageusement orné le front d'un poète d'autre chose que des lauriers du génie. La pauvre femme était dans la plus cruelle position possible... Ajoutez à cela que l'amant est un tout petit jeune homme doux et blond, fort niais, qui prend les choses au tragique et s'accuse d'avoir fait le malheur d'une femme vertueuse. Comme je la voyais par trop matagrabolisée, je lui ai dit qu'elle ne s'affligeât plus, que j'allais donner à son amant une idée lumineuse, celle de louer une chambre garnie et qu'au besoin je lui en prêterais une. Alors ç'a été un flux d'actions de grâces, d'éloges de ma magnanimité, etc., etc... à n'en plus finir. Il y a au Salon un assez mauvais portrait de Cradock, que vous connaissez bien au moins de réputation. N... regardait ce tableau en faisant des efforts pour donner du mouvement aux deux calebasses qui lui garnissent la poitrine, comme si elle soupirait. « N'est-ce pas, me dit-elle, qu'il ressemble bien à ce monsieur ? » Cradock est très bel homme, l'autre est noir, laid et a l'air calicot. La partie cachée de cette histoire doit être assez ignoble. Le mari, je le crains, voit avec peine la nouvelle liaison qui ne lui rapporte ni pension comme celle de G..., ni dîners ni robes comme E... ; lorsqu'elle en sera venue à payer les culottes de ses amants, il se battra, ou la battra. (III.)

Votre ami Apollinaire[2] devient tous les jours plus cruche. Autrefois, il se bornait à une brioche par jour, maintenant il va parfois jusqu'à trois. L'autre jour, il m'avait nommé, avec plusieurs autres grands hommes, membre d'une commission chargée de désigner les artistes dignes d'être crucifiés après le Salon. Notre rapport fait, il l'approuve fort, et, quand on vient à l'exécution, il fait tout le contraire, et ce, parce que le général Athalin, amateur éclairé des beaux-arts et aide de camp du Roi, était d'un autre avis que le nôtre. Cela n'est rien ; mais une autre partie de notre besogne consistait à choisir quelques pauvres diables de peintres pour leur commander

1. Le *Salon* d'alors, qui était au Louvre.

2. Le comte d'Argout.

des tableaux. Nous disposions d'environ 30 000 francs pour cette magnificence. Apollinaire approuve les choix qui, pourtant, étaient tels quels, mais nous demande quels sujets nous avons donnés. L'usage est de laisser choisir les sujets aux artistes ; seulement, le ministre a son veto. « Point du tout. Je veux donner des sujets moi-même, et des sujets tirés de la vie du Roi. » Moi de me récrier, de lui parler de l'impossibilité de faire de la peinture avec des pantalons garance, des broderies, des bottes à l'écuyère, etc. Rappelez-vous le ridicule du Trocadéro ; Jemmapes et Valmy vont bientôt le faire oublier. C'était parler à un sourd. Comme personne ne se souciait de proposer un sujet, il s'est gratté le front lui-même, et en a fait sortir des sujets éminemment pittoresques comme ceux-ci : *Le Roi reconnaissant la chaumière où il avait passé la nuit la veille de la bataille de Valmy. — S. A. R. M. le duc d'O[rléans] recevant un prix de thème au collège Henri IV. — Le Roi soignant un vieux sauvage en Amérique, etc., etc.* — Vous dire les sifflets, les exécrations qu'il a reçus, à cette occasion, des peintres qu'il traitait de la sorte, ce serait impossible. De la +[1], qui avait je ne sais quel sujet de ce genre, est dans l'intention d'en faire un autre ; il dit : « Dans un an, le Roi, l'âne ou moi, nous mourrons. » (IV.)

Plus loin, c'est le récit d'un dîner où se trouvaient réunis Musset, Maisonnette, Horace de Viel-Castel, Delacroix, Sutton Sharpe, avocat anglais fort lié avec Stendhal et avec Mérimée. De cette partie de la lettre, on ne peut détacher que cette phrase :

Musset, qui avait été toute affectation jusqu'au vin de champagne, s'étant trouvé soûl au dessert, est devenu naturel et amusant (IV).

Stendhal appréciait fort le très jeune poète romantique. Dans un billet inédit[2], adressé au baron de Mareste, il dit :

Je vous annonce que je viens de découvrir *un grand et vrai poète*, ce matin, pour six sous, au cabinet littéraire. C'est M. de Musset, *Contes d'Espagne*.

Deux ans plus tard, Stendhal, sur un bateau à vapeur qui descendait le Rhône, rencontra George Sand et Musset, qu'il amusa et scandalisa tour à tour. L'épisode se retrouve dans l'*Histoire de ma vie*, et le poète en a fixé le souvenir dans son album de voyage : deux de ses dessins représentent Beyle ;

1. Delacroix.

2. Collection de M. Maystre, de Genève.

l'un nous le montre en grosses bottes fourrées, dansant devant une fille d'auberge.

*
* *

Voici maintenant des nouvelles littéraires :

Marion Delorme a fait un demi-fiasco, non que cela vaille moins qu'*Hernani*, au contraire, mais on est si peu amusable aujourd'hui ! Point de ces fureurs comme l'année passée ; le public bâille ou ne vient point. N... ne hait plus Hugo. Toute la littérature tombe en quenouille, les vers principalement. N... est toujours avec son même, et son mari toujours aussi jaloux. On peut bien être cocu cinq ou six fois, mais la susceptibilité sur le point d'honneur s'en accroît. Un cuistre vient m'interrompre. Je vous laisse. J'ai pourtant, ce me semble, bien des cancans à vous dire. (IV.)

Si Stendhal comprenait Musset, s'il pouvait dire qu'il était l'ami de Lamartine, il n'avait que peu de goût pour Victor Hugo : ce « demi-fiasco » ne dut point l'affliger. Stendhal voyait dans Hugo le grand chef de cette littérature emphatique et pompeuse qu'il dédaignait. Il a sa large part dans le triomphe du romantisme, mais Hugo et lui ne l'entendaient pas de la même façon. Par-dessus tout, Stendhal jugeait Hugo « exagéré à froid » et somnifère ; il n'en fallait pas davantage : l'ennui est de tous les maux celui que Stendhal redoutait le plus.

Un jour cependant, le poète lyrique et le sec idéologue se rencontrèrent : c'est Mérimée qui avait ménagé l'entrevue. Elle fut extraordinaire, et Sainte-Beuve, qui était présent, a raconté la scène à M. Albert Collignon dans cette lettre exquise, publiée, en 1874, dans une revue éphémère et digne d'un meilleur sort, *la Vie littéraire*.

J'avais pour Beyle, dit le critique, la plus grande déférence; il m'imposait; je ne l'ai pas rencontré très souvent; mais j'ai eu l'heur insigne de passer chez Mérimée une soirée entière avec lui (vers 1829 ou 1830), avec Victor Hugo, qu'il rencontrait pour la première fois. Il n'y avait d'étranger en sus, s'il m'en souvient, qu'Horace de Viel-Castel, un viveur spirituel. Quelle singulière soirée ! Hugo et Stendhal chacun comme deux chats sauvages, de deux gouttières opposées, sur la défensive, les poils hérissés, et ne se faisant la patte de velours qu'avec des précautions infinies. Hugo, je l'avouerai, plus franc, plus large, ne craignant rien, sachant qu'il avait affaire dans Stendhal à

un ennemi des vers, et de l'idéal, et du *lyrique ;* Stendhal plus pointu, plus gêné, et (vous le dirai-je ?) moins grande nature en cela.

Mérimée, qui avait ménagé le rendez-vous, ne le rendait peut-être pas plus facile, et il n'aidait pas à rompre la glace; elle ne fut jamais brisée, ce soir-là, et je ne sais pas même s'ils se revirent. L'impression de Hugo ne fut pas très favorable.

Le croquis est vivant et joliment tracé ; — mais Stendhal, malgré Sainte-Beuve, ne fut jamais « l'ennemi des vers, de l'idéal, et du *lyrique* » !

Pour être impartial, il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que Victor Hugo, déjà chef d'école, empruntait un surcroît d'assurance à tous les enthousiasmes juvéniles qui lui faisaient cortège; et ces fanfares devaient accroître l'antipathie de Beyle, ennemi en tout de l'exagération et de la badauderie.

***

Passons à la politique :

Vous ne pouvez vous faire une idée de l'inquiétude des gens riches. Elle est tout à fait comique pour nous autres gueux. Vous avez perdu un beau spectacle, celui du pillage de l'archevêché. Rien n'était drôle comme une procession où figuraient nombre de savetiers et d'arsouilles de toute espèce, en chasubles, mitres, marmottant des prières et aspergeant le public d'eau bénite qu'ils puisaient dans des pots de chambre. La garde nationale se tenait les côtes de rire et n'empêchait rien. Il n'y a pas de religion dans ce pays-ci. Un épicier disait : « Pourtant on a tort de fatiguer ainsi les effets de M. l'archevêque. Moi, je me f... de la religion ; mais il en faut pour le peuple. » Plusieurs de nos honorables amis sont en prison pour s'être amusés à conspirer. Je ne sais pas ce qu'on en fera. A Sainte-Pélagie, ils continuent et s'entre-nomment consuls, préteurs, dictateurs de la meilleure foi et du plus grand sérieux du monde. Je crois que les émeutes vont finir. L'autre jour, les ouvriers sont tombés sur les étudiants et les ont frottés vigoureusement en les accusant de les empêcher de travailler. (II.)

Il y a cinq ou six jours Thiers, Dittmer, Vitet et plusieurs autres se promenaient dans le jardin de M. P... (lequel est fort touffu) et parlaient d'Apollinaire, d'abord de son moral, de son esprit égal en couleur, force, énergie au « ... d'un ciron mâle » (Rabelais), puis de son physique, et Thiers dit : « Il a bien fait de ne pas aller à la chasse avec M. P... ; si l'on avait aperçu son nez débouchant d'une allée, tous les chasseurs auraient cru voir un bois de cerf et auraient fait feu. » Il paraît que ce mot de cerf donna lieu à plusieurs autres

plaisanteries. Or, vous saurez qu'Apollinaire était derrière un buisson, faisant son profit de tout ce qu'on disait. Cependant, il se garda bien de se montrer. De retour au ministère, il s'est plaint à son secrétaire général de l'insolence de ces petits jeunes gens que M. P... tenait autour de lui. « Il y a certaines personnes et certaines choses, a-t-il dit, qui devraient être à l'abri de leurs plaisanteries. » La personne, c'est lui ; la chose, c'est donc son nez. (IV.)

*
* *

En 1836, Mérimée fait un voyage en Allemagne. Détachons quelques lignes d'une jolie lettre datée d'Aix-la-Chapelle :

Quel beau pays que l'Allemagne des bords du Rhin, que feu Napoléon nous a fait perdre ! On y est de dix ans en avance sur la France. Que dites-vous de ce pays des bonnes manières et des vertus chevaleresques où l'on assassine avec cette activité ? Il me semble que nous sommes devenus bien ignobles, et tous les jours je me surprends à regretter le bon temps de la Restauration, lorsqu'il y avait de la société à Paris, que l'on causait, qu'on se moquait du Roi et des ministres sans songer à faire de révolution. (VI.)

Dans cette même lettre, un curieux témoignage sur la mère de l'impératrice Eugénie :

Je ne voyage pas avec une admirable Espagnole. Je vous mènerai, à mon retour, chez une excellente femme de ce pays qui vous plaira par son esprit et son naturel. C'est une admirable amie, mais il n'a jamais été question de chair entre nous. Elle est un type très complet et très beau de la femme d'Andalousie. C'est la comtesse del Montijo, autrefois comtesse de Teba, dont je vous ai souvent parlé. (VI.)

Mérimée tint sa promesse : Beyle fut admis dans l'intimité de madame de Montijo. Il prédit à sa fille, une enfant, qu'elle épouserait un grand seigneur, — qu'il se plaisait à nommer le marquis de Santa-Cruz. — « Alors vous m'oublierez, disait-il, et, moi, je ne me soucierai plus de vous... »

Mais continuons la lecture de cette lettre :

Je suis grandement et gravement amoureux d'autre part. Je crains votre traduction.

Il y a des gens que le monde regarde comme des scélérats et qui ne peuvent pas dire un *truism* qu'on n'y découvre un axiome de crime. On en trouve dans votre livre, et cela pourra vous nuire. Il y a deux mois, chez la duchesse de Broglie, je me hasardai à dire cette platitude, qu'ayant vu un asile pour l'enfance j'avais été profondé-

ment triste de voir ces pauvres enfants assujettis à des mouvements automatiques, mangeant en cadence et se comportant comme de grandes personnes. J'ajoutai que c'était une pensée bien amère que, sans ce régime-là, ces enfants seraient peut-être écrasés dans la rue par des voitures, brûlés vifs chez eux ou mangés par des cochons. Madame la duchesse a compris que les asiles étaient détestables en ce qu'on empêchait les enfants de faire ce qu'ils voulaient, et que je m'affligeais de voir une institution qui avait un but moral. Voilà nos juges. (VI.)

*
* *

La dernière lettre peut être publiée sans coupure. Comme dans les deux premières, Mérimée y discute une œuvre de son ami, — la préface de *la Vie de Napoléon*, qui ne devait pas être publiée avant 1876, cette préface bien connue dont voici le début : « Un homme a eu l'occasion d'entrevoir Napoléon à Saint-Cloud, à Marengo, à Moscou ; maintenant il écrit sa vie, sans nulle prétention au beau style. Cet homme déteste l'emphase comme germaine de l'hypocrisie, le vice à la mode au XIXe siècle... »

Écoutons Mérimée :

Il y a dans cette préface un manque complet de méthode. Je veux dire que la succession des idées n'est point la plus commode pour l'intelligence du lecteur ; que vous lui donnez à faire un travail pénible, celui de l'arrangement convenable de ces idées, travail qu'un auteur doit toujours prendre à sa charge.

Il résulte de vos réticences qu'on vous prendra pour un républicain, malgré votre protestation à la dernière page en faveur de l'état de choses actuel[1].

Pourquoi parler d'abord de l'avantage d'avoir connu Napoléon, lorsque vous dites quelques pages plus bas que cette connaissance se réduit à l'avoir vu quatre fois ; que de ces quatre fois il ne vous parla que trois fois, et de ces trois fois une fois pour dire des bêtises ? Ne vaudrait-il pas mieux dire que vous avez vécu à sa cour, et que vous avez été dans l'intimité de ses ministres[2] ? Cela est un titre main-

1. « Quant à moi, je désire le maintien pur et simple de ce qui est. Mais ma religion politique ne m'empêchera de comprendre celle de Danton, de Sieyès, de Mirabeau et de Napoléon, véritables fondateurs de la France actuelle, grands hommes, sans l'un desquels la France de 1837 ne serait pas ce qu'elle est. » (*Préface*, p. XIX.)

2. « J'étais employé à sa cour, j'y ai vécu ; j'ai suivi l'Empereur dans toutes ses guerres, j'ai participé à son administration des pays conquis, et je passais ma vie dans l'intimité d'un de ses ministres les plus influents (Daru). » *Ibid*, p. XIII. — Stendhal, on le voit, profita de la leçon.

tenant, tandis qu'il n'y a pas un mauvais général de brigade qui n'ait eu de plus longues conversations que vous avec l'Empereur.

Vous commencez par dire que vous écrivez pour détruire une erreur qui n'existe pas. C'est tout à fait perdre son temps que chercher à démontrer aujourd'hui que Napoléon était un grand homme, qu'il ne s'appelait pas Nicolas, qu'il avait du courage, etc., etc.

Vous trouvez le moyen d'offenser à la fois les juges littéraires et ceux de la bonne compagnie. Aux uns, vous dites : « Vous mentez, vous écrivez en style académique, et vous n'êtes ni simples, ni clairs. » Aux autres : « Vous êtes remplis de préjugés ; vous ne savez pas distinguer ce qu'il y a eu de noble et de bon dans la Révolution, de tous les crimes que l'on a commis en son nom. »

Or, outre la maladresse insigne de traiter son lecteur aussi irrévérencieusement, votre assertion est loin d'être exacte. La bonne compagnie a, du moins avait, assez d'intelligence pour faire la part du bien et du mal, pour ne pas se scandaliser lorsqu'on loue par hasard les comités de Salut public de l'énergie qu'ils mirent à défendre le territoire. On a lu l'histoire de Thiers, et ce n'est pas sa partialité pour les terroristes qu'on lui a reprochée, c'est son indifférence apparente pour les escroqueries de toute espèce. (VII.)

Il faut le reconnaître, l'élève n'avait pas tort ; ses critiques sont si justes que le maître en a tenu compte.

*
* *

Et les réponses de Beyle ? Mérimée les a brûlées, malheureusement ; le 1er juin 1852, il écrivait à l' « Inconnue » (Jenny Dacquin) :

Je passe tout mon temps à lire la *Correspondance* de Beyle. Cela me rajeunit de vingt ans au moins. C'est comme si je faisais l'autopsie des pensées d'un homme que j'ai intimement connu et dont les idées des choses et des hommes ont singulièrement déteint sur les miennes. Cela me rend triste et gai vingt fois tour à tour, dans une heure, et me fait bien regretter d'avoir brûlé les lettres que Beyle m'écrivait.

CASIMIR STRYIENSKI

EN TRANSYLVANIE

La Transylvanie est l'un des plus beaux pays du monde. Environnée de hautes montagnes, elle est comme un jardin clos où nul ennemi ne peut pénétrer. Ses plaines sont riantes de verdure et d'eaux vives. De blancs villages s'abritent au pied des collines. Dans ce coin heureux et tranquille s'agitent les passions les plus redoutables. Des races rivales s'y défient, s'y persécutent, s'y menacent de mort. Parfois cette hostilité semble s'apaiser, mais elle ne tarde jamais longtemps à éclater de nouveau. Le bruit en vient jusqu'à l'Occident. Des livres, des brochures, des journaux nous en entretiennent chaque année ; et cette Revue s'en est occupée deux fois, accueillant, sans prendre parti, les deux thèses opposées. Pour les uns, les nationalistes transylvains sont des rebelles qui résistent opiniâtrement aux efforts civilisateurs de la Hongrie. Pour les autres, ce sont des citoyens paisibles à qui l'on veut, par tous les moyens, enlever leurs églises, leurs écoles, leur langue, leurs libertés les plus sacrées. Entre ces apologies contraires, il est difficile, à distance, de se prononcer. On

finit par renvoyer dos à dos les deux adversaires, soupçonnant que, comme dans la plupart des querelles de ce genre, chacun a sa part de torts. Mais l'on ne s'en désintéresse pas sans regret. Peut-être les cris que l'on entend, si hauts, si obstinés, sont-ils ceux d'un peuple que l'on extermine. C'est à notre humanité qu'ils font appel. Il importe donc de connaître la question par nous-mêmes. Les plaidoyers les plus éloquents des intéressés sont moins sûrs que l'enquête d'un étranger, dont le seul intérêt est celui de la justice. Les rapports les plus dignes de foi n'ont pas la certitude des choses vues.

*
* *

Dès que l'on entre dans cette partie de la Hongrie, l'on est frappé de la netteté des types nationaux. Dans ce pays, où depuis des siècles plusieurs races vivent ensemble, chacune d'elles se distingue à première vue. Le Hongrois est court, ramassé, le visage épais, yeux longs, pommettes saillantes. L'Allemand a le corps osseux et mou qui se retrouve dans toute sa race. Le Roumain est fin, nerveux, avec des traits réguliers, des yeux noirs ou gris qui expriment la douceur et la ruse. Dans les campagnes, il est toujours fidèle au costume national : pantalon blanc et chemise flottante, serrée à la taille par une large ceinture de cuir.

Au moral, la différence n'est pas moindre. Une anecdote populaire, d'origine roumaine, peut nous en donner une idée. Le soir de la mort du Christ, trois disciples vinrent à son tombeau. C'étaient : un Hongrois, un Allemand et un Roumain. Le Hongrois parla le premier : « Il faut, cria-t-il, se précipiter sur ces misérables soldats de Pilate, les égorger et enlever le corps de vive force. » L'Allemand réfléchissait : « J'estime, déclara-t-il, que l'aventure est hasardeuse. Il vaudrait mieux retourner à Jérusalem, nous procurer une feuille de papier timbré, et rédiger une pétition que nous enverrions au gouverneur après l'avoir signée tous les trois. » Le Roumain souriait en silence. On le pressa de donner son avis. « Laissez-moi faire, dit-il enfin. Dès que la nuit sera venue, je m'approcherai des soldats et je leur offrirai de ce vin que j'ai là. Quand ils seront ivres, j'aurai le corps. »

Il paraît que l'on se rangea à l'avis du Roumain. — Ce fut la première et la dernière fois que les trois hommes s'accordèrent.

Les Hongrois sont assez peu nombreux, à peine sept cent mille en Transylvanie. Beaucoup sont fonctionnaires, d'autres ouvriers et commerçants ; d'autres enfin, surtout au pays des Sèques, cultivateurs. Leur nombre s'accroît insensiblement par une immigration continuelle, et par l'établissement de colonies sur les terres de l'Etat. Les Hongrois se mêlent peu aux Roumains, moins encore aux Saxons. Dans un village mixte, je demandais à un paysan comment ils vivaient avec les Hongrois leurs voisins : « Comme chien et chat. Nous leur montrons nos griffes quand ils nous montrent leurs dents. Au reste, ils nous laissent d'habitude assez tranquilles. »

Parmi les populations allemandes de la Transylvanie, la plus curieuse est l'antique colonie des Saxons, établie surtout dans la région du sud-est. Ils ont été autrefois très puissants. Aujourd'hui, grâce à une certaine conception de la famille, le *Zwei-Kinder-System*, leur nombre a commencé à décroître. Beaucoup de leurs villages sont devenus roumains. Les Saxons, d'ailleurs, sont instruits, honnêtes, laborieux, économes. Ils vivent de préférence dans les villes, où, grâce à la loi censitaire, la plupart des municipalités sont entre leurs mains. Ils y gouvernent d'une façon équitable. Autrefois ils avaient un parti national. Mais, depuis quelques années, leur petit nombre et l'activité politique des Hongrois semblent les avoir découragés. Pour conserver leur tranquillité, ils ont fait toutes les concessions. Ils ont consenti à chanter en hongrois dans leurs églises. Ils se sont laissé enlever la plupart de leurs écoles. Leurs enfants ne savent souvent plus l'allemand. J'ai vu un instituteur saxon dont on avait supprimé l'école, et qui continuait ses fonctions dans la nouvelle école de l'État.

Ce sont les Roumains qui forment la majorité de la population dans la Transylvanie et quelques-uns des pays voisins, comme le Banat. Si la Transylvanie peut être considérée comme leur centre, ils débordent de tous côtés. Le nombre des Roumains en Hongrie s'élève à 2 589 000. Ce nombre s'accroît avec une grande rapidité, surtout dans les campagnes. J'ai vu des villages où la population augmente d'un tiers chaque année. Un de leurs

dictons favoris est que « les enfants nombreux sont la richesse du Roumain ». Un grand nombre émigrent chaque année en Roumanie, surtout vers la Dobroudja. Ils sont généralement pauvres. Jusqu'en 1848, presque tous étaient serfs. La Révolution les a affranchis et a donné à chacun d'eux un coin de terre.

C'est de là qu'est sortie la classe supérieure. On la trouve presque uniquement dans les villes. Elle se compose d'avocats, de médecins, d'architectes, d'ingénieurs, d'instituteurs, de prêtres. On lui donne le nom significatif d'*Intelligence*. Cette bourgeoisie s'est formée et se soutient au milieu de difficultés qui lui sont très salutaires. En lui fermant l'accès aux emplois de l'État, les Hongrois l'ont préservée du fonctionnarisme. Là, nul n'a le droit de se croiser les bras. Les instituteurs et les prêtres ne craignent pas de mettre la main à la charrue. Il est vrai que l'existence est difficile pour les jeunes. Chaque année un certain nombre vont s'installer en Roumanie, pour longtemps ou pour toujours. Mais ceux qui restent en sont plus attachés à la cause nationale. Il faut entendre avec quelle sympathie, quelle admiration ils parlent de leur peuple. Il est des avocats, des professeurs, qui font de l'éducation du paysan le but unique de leur vie. J'en connais un, homme d'ailleurs fort paisible, qui parcourait les campagnes, prêchant le réveil national. Un sous-préfet, qui se trouvait être Roumain, le fit prier un jour de ne pas forcer l'autorité à l'expulser. Il ne voulut rien entendre. Quelques mois après, on le condamnait ailleurs à deux ans de prison, pour délit de presse.

Le Roumain a l'esprit délié et pratique. Dans cette bourgeoisie d'intelligence, on voit apparaître depuis quelques années un certain nombre de manieurs d'argent. En Hongrie, plus encore qu'ailleurs, l'argent est le grand moyen d'affranchissement social. Il y a une trentaine d'années, quelques patriotes, voyant le peuple ruiné par l'usure, résolurent de fonder une banque, destinée, d'après les statuts, « à améliorer le sort des paysans et à leur inspirer l'esprit d'économie ». C'est aujourd'hui la riche et puissante société de l'*Albina*. L'exemple a été suivi. Les Roumains ont déjà en Hongrie plus de soixante banques, dont quelques-unes très prospères.

et ils en fondent chaque jour de nouvelles. Souvent les débuts sont modestes. J'ai vu quelques popes de campagne associer leurs pauvres économies pour tenter la fortune. Les banques roumaines pourraient devenir un jour l'une des puissances financières de la Hongrie. En tout cas, la nation a beaucoup à espérer d'elles. Elles lui donnent leurs subsides et leur appui moral. Leur richesse est un peu celle de tous.

Cette bourgeoisie reste très près du peuple : c'est qu'elle en sort continuellement. J'ai voulu savoir comment se fait le passage, ordinairement si difficile, d'une classe à l'autre. « Nos paysans sont intelligents, me répondait-on. Ils n'ont besoin que d'être instruits. S'il en est un qui, à l'école primaire, se distingue des autres, il se trouve ordinairement quelqu'un pour l'aider. » Celui qui parlait ainsi était un avocat de renom. Il me montra un paysan qui nous accompagnait. « Voici mon frère, dit-il, et voici l'habit que j'ai porté jusqu'à vingt ans. L'un des rares grands seigneurs qui nous soient restés fidèles, le comte Mocioni, nous fournissait, chaque année, à soixante-dix-neuf autres jeunes gens et à moi, de quoi vivre au collège, puis à l'université. Il nous fallait peu de chose, au reste : du pain, des noix, une tranche de viande fumée, de l'eau claire. Par exemple, l'hiver, on n'avait pas chaud tous les jours. Mais c'étaient les belles années. J'ai réussi. C'est une dette. Je la paie en entretenant un étudiant à l'université de Cluj. J'espère bien qu'il paiera la sienne à son tour. » Le peuple rend en confiance ce qu'on lui donne en protection. Un paysan ne ferait rien sans consulter le pope, l'instituteur et l'avocat. Ce n'est que par eux que l'on peut arriver jusqu'à lui. A côté d'eux, l'on obtient tout du paysan roumain, même qu'il vous réponde sans se moquer de vous.

Les paysans forment l'immense majorité de la nation roumaine. Chacun d'eux vit sur son coin de terre, comme son père y a vécu. Chargé d'un double impôt, obligatoire pour l'État et volontaire pour la nation, il ne peut guère songer à améliorer son sort. Le salut serait peut-être de délaisser l'agriculture pour le commerce et l'industrie. Mais le Roumain ne se sépare pas volontiers de la terre. Dans les campagnes, ce sont surtout les Juifs qui sont cabaretiers et marchands. Il n'y a qu'un petit nombre de villes où les Roumains tiennent une

place notable. A Orechtie, par exemple, ils se sont accrus au point que les Allemands ont dû partager avec eux l'administration de la ville. L'*Intelligence* s'efforce de hâter ce mouvement. Mais elle est elle-même empêchée par le mauvais vouloir de l'État. Il y a quelques années, il s'était fondé à Arad une société dont le but était de venir en aide aux apprentis en leur fournissant l'habillement et le gîte. Elle a dû se dissoudre, l'État ayant refusé de l'autoriser. L'an passé, l'*Albina* a fondé une société commerciale qui paraît destinée à prendre un grand développement. Mais de telles entreprises ne sont possibles qu'aux gros capitaux.

Tous les Roumains, il est vrai, ne souhaitent pas de voir leurs paysans devenir ouvriers ou marchands. « Jamais, disent-ils, le Roumain ne s'enrichira. Quand il a de l'argent, il le dépense, et alors ce n'est pas seulement son avoir qui s'en va, mais aussi sa moralité. » Il faut bien dire qu'il y a quelque chose de fondé dans ces craintes. Les qualités et les défauts du Roumain semblent devoir difficilement lui permettre de s'enrichir. Nul n'est plus que lui sensible aux joies et aux peines de la vie; il n'estime de la vie que ce qui lui va au cœur; la prévoyance et le calcul lui paraissent des pratiques insipides. Nul n'est plus hospitalier à l'étranger, plus généreux envers ses amis, plus pitoyable aux malheureux. J'ai vu des ménagères donner, au retour du marché, la moitié de leurs provisions à un pauvre. Malheureusement ces qualités, qui sont nobles, deviennent dangereuses quand elles rencontrent les tentations de la richesse. Il y a quelques années, les mines d'or rapportaient de gros bénéfices. Il n'était pas rare de voir un mineur dépenser en une nuit plusieurs centaines de francs à se régaler de musique et de vin. Aujourd'hui les mines ont tari, et la maison du mineur est vide. Il semble même que cette courte prospérité ait gâté la population. Les mœurs et la foi nationale y sont devenues incertaines. Il est donc possible que, si les Roumains doivent un jour s'enrichir, la crise du renouvellement social soit plus dangereuse pour eux que pour d'autres. Rien ne dit cependant qu'elle doive leur être funeste. On peut s'en fier à la vitalité de ce peuple et à son bonheur.

Ce qui rend le problème plus grave, c'est l'extrême intérêt

qu'il y a pour les Roumains à conserver leurs traditions. On peut les empêcher de faire des progrès. Tant qu'on ne les a pas forcés d'oublier leur origine, on n'a rien fait contre eux. C'est leur fidélité au passé qui est leur force. Elle les préserve de se disperser et de se fondre au sein des autres peuples. La classe qui paraît être la moins sûre est celle des marchands, des ouvriers, des demi-lettrés. La plupart ont déjà abandonné le costume national. J'ai assisté à une fête populaire dans le faubourg d'Arad. Les jeunes gens roumains dansaient dans le cloître de leur église. Presque tous étaient vêtus, moitié à la roumaine, moitié à « l'allemande ». Des mots hongrois et allemands venaient à chaque instant se mêler à leur roumain. Leur danse même avait perdu sa pureté et sa grâce originale. Là est évidemment le point faible. Mais cette faiblesse est insignifiante, si elle n'atteint ni l'*Intelligence*, ni la masse de la nation.

L'instinct conservateur du paysan roumain est incroyable. Le paysan répète exactement les actes, les mots, les gestes de ses parents. Ses légendes, ses coutumes, sont partout les mêmes. Partout l'agencement et l'ornementation de sa maison sont identiques. Tout ce qui ne vient pas des « grands-pères de ses pères » le laisse indifférent ou railleur. Abandonner la foi des ancêtres lui semble la pire des folies, et celui qui la commet, le plus misérable des hommes. On m'a raconté qu'un jour, au tribunal de Sibi, un paysan roumain fut appelé comme témoin à décharge par un Saxon accusé de je ne sais quel méfait. « N'es-tu point un parent de l'accusé ? lui demanda le juge. — Moi ! Seigneur grand Dieu ! s'écria le Roumain en se signant. Mais je suis Roumain ! Comment Votre Seigneurie veut-elle que je sois le parent d'un Saxon impur ? » Le juge était lui-même un Saxon qui s'était fait Hongrois. Il se serait fait Roumain, que le Roumain n'aurait pas eu pour lui plus d'estime.

Ce culte de la tradition explique sans doute le dédain que les paysans roumains éprouvent pour les étrangers, et qu'ils dissimulent ordinairement sous les manières les plus respectueuses. « Qui est là dans la rue ? demande-t-on à l'un d'eux. — Un Serbe, un Saxon et trois hommes. » Pour lui, les étrangers ne sont pas des hommes. Il n'a qu'un mot pour les dési-

gner tous. Tout ce qui n'est pas Roumain est *néamtz*. « Le néamtz est fou », dit-il volontiers. Ce n'est que dans sa race qu'il trouve cette souplesse d'esprit, cette douceur de cœur qui sont à ses yeux les éléments de la sagesse. C'est aussi là seulement qu'il reconnaît ces souvenirs, ces sentiments profonds, que les générations se transmettent, et sans lesquels, à son gré, il ne saurait y avoir d'âme vraiment saine.

***

L'une des différences les plus remarquables entre les Roumains d'en deçà et d'au delà des Carpathes, est celle de leur religion. En Roumanie, les églises sont généralement pauvres et le clergé méprisé. Au contraire, dans la Transylvanie et le Banat, on voit partout s'élever de belles églises neuves. Si l'on y entre à l'heure des offices, on les trouve pleines de paysans vêtus de leurs beaux habits blancs et brodés, et suivant avec recueillement le fausset liturgique. Dans les villes, l'*Intelligence* tout entière s'y réunit dans le chœur. J'ai quelquefois cherché à savoir quelle était dans cette dévotion la part du patriotisme et celle de la foi. Je n'ai jamais réussi à me faire bien entendre. Pour eux, les deux sentiments se confondent.

Dans les grands dangers qui ont autrefois menacé la nation, elle a été défendue en première ligne par son clergé. Elle a eu des évêques qui l'ont guidée aux moments de crise, et dont la gloire est faite de sa reconnaissance. Aujourd'hui le rôle du haut clergé est bien diminué, mais celui des simples prêtres est resté le même. Ces prêtres sortent souvent des rangs inférieurs de la nation. Après l'école primaire, ils passent six années au collège, puis trois ou quatre dans un institut théologique, d'où ils sortent qualifiés. Quelques-uns des jeunes clercs vont terminer leurs études dans une université. Mais la plupart restent dans le pays. Ils se font instituteurs en attendant leur cure. Lorsqu'une vacance se produit, les journaux roumains publient l'annonce suivante : « Un concours est ouvert pour la charge de prêtre dans la paroisse de... L'église donne une maison, dix hectares de terre, dix sacs de maïs et deux cents florins... On se présentera le dimanche... avant l'heure de l'office. » Au jour marqué, les candidats arrivent,

chantent au lutrin, prêchent ou officient. A la fin, les fidèles se rendent à la sacristie pour déposer leur vote. Le nouveau « pope » s'installe au village, où il vit de la façon la plus patriarcale, au milieu d'une famille habituellement fort nombreuse. Si les hasards de sa route viennent à conduire l'étranger au presbytère, il voit, à la tombée du jour, son hôte rentrer des champs, monté sur un cheval de labour, et vêtu en paysan. « Merci à Dieu de vous avoir conduit dans ma maison », dit-il en vous tendant la main. Il endosse alors sa soutane et le laboureur redevient prêtre. Rien ne peut donner une idée du respect dont il est entouré. Les paysans qui le voient venir de loin se mettent en ligne devant leur porte pour lui dire tous ensemble le salut d'usage : « Révérence, monsieur notre Père. » Jamais aucun d'eux ne voudrait payer un nouvel impôt ou se rendre chez le sous-préfet, sans passer d'abord par le presbytère. Le pope obtiendrait tout de lui, sans en excepter même, peut-être, de faire une révolution.

Un tel clergé est trop près du peuple pour être très discipliné. Son unité est surtout celle de ses fidèles. Son organisation suppose à chaque instant l'assistance du peuple. Toutes les fonctions ou dignités de l'Église sont décernées par le suffrage universel. Tous les corps religieux sont composés pour un tiers de clercs et pour deux tiers de laïques. La différence qui sépare le prêtre d'un civil est surtout qu'il est ordinairement plus instruit, plus capable, et plus ardent nationaliste. Il nous est difficile de nous faire une idée de ce clergé d'après nos coutumes françaises. Le pope n'a rien du fonctionnaire et ne dépend en rien de l'État. Les assemblées religieuses ont lieu sans que l'on ait besoin de l'autorisation du gouvernement. Le métropolite peut même, dans les cas graves ou intéressant la nation entière, convoquer de sa propre autorité un concile général. L'idée et l'usage de cette indépendance donnent aux esprits une fermeté qui ailleurs est rare. De tous les Roumains, le pope est peut-être le plus capable de résolutions difficiles et hardies.

Le clergé est donc le véritable maître de la nation. C'est à lui que doivent s'en prendre ceux qui veulent la gagner ou l'affaiblir. Il y a deux siècles que l'Autriche fit la plus habile et la plus heureuse de ces tentatives. Elle promit aux évêques des privilèges importants s'ils consentaient à reconnaître l'au-

torité du pape, tout en conservant leur rites et coutumes. Une partie d'entre eux y consentirent et un tiers environ du peuple les suivit. Les conséquences de cette scission furent graves. Dans une grande partie de leur vie morale, les Roumains sont restés divisés. Presque partout, l'Église unie s'élève en face de l'Église orthodoxe. Il en résulte entre leurs fidèles une rivalité, une froideur secrètes qui parfois préparent ou facilitent les dissentiments.

L'union eut son effet surtout sur le clergé. Les jeunes prêtres envoyés à Rome en revinrent transformés. L'ardeur de leur foi fut telle qu'on les accusa d'être catholiques avant d'être roumains. Je répétais ce reproche à un jeune évêque uni : « Mais la question ne se pose pas ainsi, me répondit-il avec feu. On n'a pas le droit de la poser ainsi. Les meilleurs patriotes, c'est nous. Que serait aujourd'hui le clergé roumain, si nous n'étions pas allés à Rome? Rome est le foyer de la lumière, le centre du monde civilisé. Notre intérêt, notre devoir sont de nous unir à elle d'esprit comme de corps. Nous devons être catholiques, autant que les Italiens ou les Français, et être plus près de l'Occident que de l'Orient. » Tandis qu'il me parlait, je contemplais avec étonnement ce zèle passionné, cette conviction abstraite. Me souvenant des prêtres orthodoxes, si attachés à la terre, au peuple, à l'antique tradition, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la puissance éducatrice de l'Église romaine. Quand elle prend une âme, elle la renouvelle jusqu'en son fond.

Pas plus que les Autrichiens, les Hongrois, devenus les maîtres de la Transylvanie, ne devaient se désintéresser des Églises roumaines. Cependant il semble que depuis trente ans elles soient restées sensiblement stationnaires. Le gouvernement est peut-être plus favorable à l'Église unie. Mais il ne paraît pas être beaucoup moins impatient de ses privilèges. Il y a quelques années, il voulut introduire la langue hongroise dans ses offices; le pape s'y opposa. On a tenté de persuader aux évêques unis de laisser centraliser l'administration des biens ecclésiastiques. Ils s'y sont refusés. Enfin, l'on a voulu, dernièrement, les attirer dans le congrès des catholiques hongrois. Ils ont pressenti là quelque piège et refusé d'y prendre part, prouvant ainsi qu'ils sont encore plus roumains que catho-

liques. Mais cette résistance durera-t-elle ? Les évêques unis sont isolés de la nation. Le synode les propose, mais c'est l'État qui les nomme.

La lutte est plus difficile contre l'Église orthodoxe. On ne peut l'atteindre que par des moyens détournés, ne lui causer que de faibles dommages. La stricte neutralité de la loi lui est défavorable. Tandis que l'État perçoit l'impôt pour les écoles communales et les écoles d'État, c'est l'Église qui doit le percevoir elle-même pour les siennes. Or, elle n'a aucun moyen de contrainte. L'impôt est lourd, le Roumain est pauvre, et parfois les recettes se font attendre. De même, l'Église est désarmée dans les conflits qui éclatent entre elle et la population. S'il arrive à une paroisse d'élire un pope d'un caractère douteux, le synode doit approuver l'élection, par crainte d'un pire scandale. Mais parfois l'État intervient directement, en distribuant des primes. Il est rare qu'elles tombent sur de bons nationalistes. Dans les montagnes du Banat, un pope jeune et ardent me disait : « J'aimerais mieux n'avoir toute ma vie à manger que du pain noir, plutôt que de mériter leur salaire. » Cette fière attitude est possible grâce au petit champ où le pope sème son blé. Mais, si jamais l'État s'empare du champ, que deviendra le pope ? A vrai dire, on ne l'a pas encore tenté. Peut-être le tentera-t-on un jour, si l'on voit le clergé moins étroitement uni avec le peuple, d'où lui vient sa force. En attendant, l'on prépare son isolement par des mesures d'un effet lent et lointain, comme la nouvelle loi « civile » qui ne reconnaît plus le mariage religieux. Cette loi est imitée d'autres pays. Mais les Roumains y voient une atteinte à leur église et une tentative pour démoraliser leur peuple.

*
* *

Il est communément admis aujourd'hui que l'État est, sinon chargé, du moins responsable de l'instruction publique. Ce principe permet à l'État hongrois d'intervenir dans les écoles roumaines.

Il y a en Hongrie trois sortes d'écoles primaires : écoles d'État, écoles communales, écoles confessionnelles. Les écoles

roumaines sont presque toutes de cette dernière espèce. Elles sont fondées et entretenues, en partie par l'Église dont elles dépendent, en partie aux frais des fidèles. La contribution, toute volontaire, est de cinq à quinze florins par chef de famille pour les communes les plus pauvres. Avec ces seules ressources, les Roumains sont arrivés à avoir dans le pays plus de trois mille écoles primaires. Quelques-unes sont très florissantes. Celle de Selichte, près de Sibi, compte plus de cinq cents élèves. Le matériel y est pauvre, mais les instituteurs animés d'un zèle ardent. Ils viennent d'instituts pédagogiques soutenus par les deux Églises dans chaque chef-lieu de diocèse. Ils forment une classe instruite, active et influente. Beaucoup de pays qui font de grands sacrifices pour les leurs pourraient s'estimer heureux d'en avoir de semblables.

Les écoles confessionnelles sont indépendantes de l'État, mais doivent se soumettre à ses programmes et à son contrôle. L'école est faite en roumain, mais l'étude de la langue hongroise est obligatoire. Cette langue, enseignée par des maîtres qui la savent mal à des élèves qui ne se soucient pas de l'apprendre, est sue à peu près comme l'allemand chez nous. Elle semble d'ailleurs présenter aux Roumains d'extrêmes difficultés. Parfois, sur les routes, de petits Roumains, reconnaissables à leurs yeux noirs et brillants, nous saluaient en hongrois. C'était l'ordre du maître d'école. « Qui de vous sait le mieux le hongrois? Il y a deux kreutzers pour lui. — Moi, moi! s'écriaient-ils tous ensemble. — Comment t'appelles-tu?... Quel âge as-tu?... Où demeures-tu?... » demandait-on en hongrois. Toutes les petites têtes se baissaient et se mettaient à réfléchir profondément. On répétait les mêmes questions en roumain : ils répondaient tous à la fois.

Pourtant les inspecteurs n'entendent pas raillerie. Quand une école ne satisfait pas à la loi, on la ferme. Nous traversons un village du Banat où l'école roumaine a fait place à une école hongroise. Nous arrêtons un gamin de douze ou treize ans. « Vas-tu à l'école? — Je n'y vais plus. — Sais-tu lire et écrire le hongrois? — J'ai oublié. — Sais-tu lire et écrire le roumain? — Non, on ne m'a jamais appris. » Voici maintenant un paysan qui va d'un air lassé, sa fourche à l'épaule : « Hé! frère, arrête un peu. As-tu des enfants? — Huit. —

Vont-ils à l'école? — Ils y sont allés. — Savent-ils lire et écrire? — Non. — Et toi? — Moi, je sais, des temps anciens. » On lui explique qui je suis, et il devient plus expansif. « Voyez-vous, monsieur, c'est une grande misère. Autrefois nous apprenions à lire, et à la maison nous nous jetions sur les livres. Il nous semblait que rien n'est plus beau que ces choses mises sur le papier. Le dimanche, nous allions tous, trente, quarante, chanter à l'église. Aujourd'hui, rien, nos enfants restent tziganes. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je crains qu'un jour il n'y ait plus d'hommes d'humanité. » Mon compagnon, jeune et enthousiaste, avait les larmes aux yeux. « Vous avez vu, vous avez entendu? me dit-il. Le bel et noble peuple! Comme il a mis le doigt sur le mal invisible! Ce dont il se plaint, ce n'est ni le vent, ni la pluie, ni l'impôt, ni la misère: c'est de voir disparaître la religion, l'humanité de ses enfants. »

La mesure la plus dangereuse que l'on ait prise pour les écoles roumaines, c'est celle qui a fixé le traitement minimum des instituteurs. Pour des communes rurales, fort pauvres, comme le sont la plupart des communes roumaines, trois cents florins sont une somme exorbitante. Un jour, en traversant le Mourech, je causais avec les passeurs. Ils étaient d'un village nommé Héreu, situé sur l'autre rive. Les habitants de ce village, qui compte quatre-vingts feux, gagnent en moyenne quatre-vingt-dix centimes par jour comme journaliers ou charretiers. Jusqu'à ces dernières années, ces pauvres gens avaient trouvé moyen d'entretenir une école et de donner cent vingt florins à l'instituteur. Quand la loi est venue, ils ont fait un grand effort, mais n'ont tenu que quelques mois. Puis il fallait reconstruire l'école, trop petite et trop ancienne. Cela aurait coûté de quinze cents à deux mille florins. L'État devait à chacun d'eux quelque soixante-dix florins pour le rachat du droit de boisson. Ils en firent abandon à l'église pour l'école. Mais, faute de je ne sais quelle formalité légale, la somme ne leur fut pas payée. L'école fut donc fermée. La commune, étant trop petite, est restée depuis sans école. Dans les communes plus importantes, les choses se passent autrement. La loi dispose que si, pour atteindre au minimum légal, l'État doit contribuer pour cent florins au moins, il acquiert le droit de nommer l'instituteur. Malgré tout, les communes ont

si bien fait que jusqu'ici il n'y a presque pas eu d'écoles perdues. Mais il n'y en a pas non plus de nouvelles.

La difficulté est plus grave encore pour l'enseignement secondaire national. Les Roumains possèdent dans le pays cinq collèges. Les plus importants, ceux de Brachov et de Blaj, comptent chacun environ cinq cents élèves. Un autre, celui de Beiouch, a été magyarisé à demi en 1887, dans des circonstances assez curieuses. Les élèves et les maîtres étaient allés en corps recevoir l'évêque à l'entrée de la ville. En rentrant, ils trouvèrent les fenêtres du collège pavoisées de drapeaux hongrois. Ils se jetèrent sur ces drapeaux et les lacérèrent. Une enquête fut faite, on renvoya des élèves, et l'enseignement dut être donné en hongrois dans les quatre classes supérieures. Ces cinq collèges sont loin de suffire. La moitié des jeunes Roumains entrent dans les écoles de l'État. Il ne semble pas que le séjour qu'ils y font les convertisse. Ils voient avec colère leur histoire nationale défigurée par leurs maîtres, et restent toujours les « sauvages valaques » pour leurs camarades. C'est généralement de ces écoles que sortent les plus ardents nationalistes.

En passant à l'enseignement supérieur, la position des Roumains devient critique. Ils n'ont pas une université, pas une chaire de leur langue. La plupart sont contraints d'aller étudier à Cluj ou à Budapest. Pour être avocat, par exemple, il faut avoir des connaissances historiques qui supposent plusieurs années de présence dans une université hongroise. De même pour être professeur. Parmi les maîtres du collège de Brachov, les plus âgés ont étudié à Vienne ou à Berlin, les autres ne sont pas sortis de Hongrie. Dans ce pays où, pour les Roumains, l'allemand était jusqu'ici une seconde langue maternelle, les jeunes gens ne peuvent plus lire un livre allemand. Ils savent d'ailleurs ce qu'ils y ont perdu. Beaucoup m'ont dit : « Ah ! si la France n'était pas si loin. » Mais, bien qu'on l'enseigne dans les écoles, la langue française est restée universellement inconnue.

L'importance que les Hongrois donnent à l'école fait honneur à leur clairvoyance. Ils ont mis cette école partout. Depuis la naissance jusqu'à la mort, le Roumain la rencontre sans cesse devant lui. Il y a quelques années, l'on a inventé

l'asile obligatoire. Les parents qui ne peuvent exercer sur leurs enfants de trois à sept ans une surveillance effective sont tenus de les envoyer à l'asile. Plusieurs y consentent, et parfois ceux qu'on eût le moins attendus. Je connais un pope, bon nationaliste, qui y envoie les siens. « Je n'ai jamais pu apprendre le hongrois, m'expliquait-il, et j'en ai eu beaucoup d'ennuis. Je veux les éviter à mes enfants. » Un Hongrois, le député Becsitz, écrivait en effet dans un livre publié en France sur la question roumaine : « De quoi se plaignent-ils? Nous leur donnons l'occasion d'apprendre gratuitement une langue qui leur est nécessaire. — Nous nous plaignons, répondent beaucoup de Roumains, de ce que vous sollicitez nos frères d'abandonner à des étrangers l'avenir et l'espoir de leur race.»

L'école finie, l'enfant se hâterait d'oublier les quelques mots de hongrois qu'il y a appris. Mais on ne lui en laisse pas le temps. J'ai traversé des villages où, sauf deux ou trois fonctionnaires, la population est purement roumaine. On les a ornés d'une foule d'inscriptions en hongrois. On a même inventé des noms de rues pour clouer des plaques aux carrefours. Récemment, une loi a décidé de traduire en hongrois tous les noms géographiques. Chez les montagnards de l'ouest, où il n'y a pas « le pied d'un Hongrois », j'ai entendu le crieur public lire aux paysans assemblés une proclamation où ils n'entendaient pas un traître mot. On envoie dans ces villages des instituteurs hongrois. Il est vrai que, comme il faut bien s'entendre, ces instituteurs apprennent la langue de leurs élèves qui n'apprennent pas la leur. C'est en hongrois que parlent et écrivent les fonctionnaires. Souvent le paysan ne peut s'approcher d'eux qu'avec un interprète. Il peut être cité en justice, accusé, jugé et condamné sans avoir rien compris à son procès. Le Roumain n'est même pas le maître de son nom. Tel qui croit s'appeler Constantin, Victor ou Dimitrie, s'appelle en réalité Szilard, Gyösö ou Döme. Celle que l'on a baptisée Floritza, Aurora ou Claudia à l'église, se nomme Virag, Hajnalka ou Colos à l'état civil. Nul n'est admis à solliciter une place d'employé de chemin de fer, de gendarme ou de cantonnier sans avoir magyarisé son nom de famille.

Les Roumains ont tiré de là un enseignement précieux; ils en ont appris la valeur des écoles et ont fait des leurs un

moyen de défense nationale. Le puissant effort par lequel ce peuple de paysans et de bergers soutient ses écoles primaires montre qu'il sent le prix de la lutte. La loi qui punit d'amende les absences des écoliers est souvent inutile pour lui. Il est des communes, comme celle de Vidra, chez les Motz, où les enfants ont plusieurs heures de chemin à faire pour arriver à l'école, et où l'instruction est excellente. Dans la salle d'honneur du collège de Brachov, on peut voir, entre les portraits d'évêques et de patriotes illustres, celui d'un paysan tanné, ridé, clignotant, un fouet de roulier autour du cou. C'est l'un des fondateurs du collège. Lorsque l'on construisit la maison, les autres donnèrent leur argent ou leur intelligence; lui voulut fournir sa charrette, son cheval et sa peine. A la tête d'autres paysans, il passa des mois à charrier du bois, de la chaux et des pierres. Si l'on va aux environs de Neseoud ou de Sibi, on est surpris de rencontrer des paysans fort instruits. Ils ont souvent étudié quatre à cinq ans au collège ou au séminaire. Le dimanche soir, la mère garnit le bissac et le met sur l'épaule de l'enfant, qui va passer la semaine à la ville, logé dans une soupente, chez quelque camarade aussi pauvre que lui. Lorsqu'on le juge assez savant, il retourne à la charrue. Ces années d'étude laissent une trace ineffaçable dans ces vives intelligences.

Les Roumains ont aussi appris des Hongrois l'usage des moyens auxiliaires de l'école. Telles sont ce qu'ils nomment les « Sociétés de culture ». La plus célèbre et la plus puissante est l'« Association transylvaine » de Sibi, fondée, il y a trente-sept ans, « pour la littérature et la culture du peuple roumain ». Son avoir est aujourd'hui d'environ cent quatre-vingt mille florins. Elle ouvre des concours littéraires, entreprend des ouvrages comme l'*Encyclopédie roumaine*, aide les écoles pauvres, donne des subsides aux étudiants, entretient à Sibi une école secondaire de jeunes filles, fort bien tenue et prospère. L'un des soucis des Sociétés de culture est de fonder et de populariser les bibliothèques. Dans un village voisin de Neseoud, à Zagra, il s'en est fondé une, qui, après deux ans, compte deux mille volumes. Les prêts sont de deux cents par mois. Malheureusement l'exemple est lent à se répandre. Les Roumains riches sont rares et les ressources des Sociétés

de culture sont restreintes. Ce qui est plus grave encore, c'est la disette des livres écrits en langue roumaine. Ce qu'on peut lire comprend les œuvres de cinq ou six bons écrivains, et d'admirables recueils populaires. Tout cela tient en peu de volumes.

Les Roumains se sont préoccupés de cette pauvreté. Ils ont constitué, depuis une vingtaine d'années, une société pour la création d'un théâtre national. Le capital amassé atteint aujourd'hui cent mille florins. Mais cette somme, si importante qu'elle soit, ne serait pas suffisante pour édifier un théâtre et entretenir une troupe. Que jouer, d'ailleurs? Sauf quelques farces populaires, quelques pièces vieillies d'Alexandri, et quelques satires politiques contemporaines, le théâtre roumain n'existe pas. Le comité a décidé d'ouvrir un concours où seraient admis tous les ouvrages écrits en langue roumaine, qu'ils fussent originaux, imités ou traduits.

Une variété curieuse des Sociétés culturales est celle des sociétés de chanteurs, fort répandues depuis quelques années. Il y a environ trente ans, le pope d'un village nommé Kiseteu, dans le Banat, eut l'idée de former, pour son église, un chœur de paysans. Il y réussit, et bientôt le chœur de Kiseteu devint célèbre. Les villages et les villes voisines imitèrent cet exemple. Les choristes se répandirent dans tout le pays, formant partout des élèves. On les louait pendant un hiver, pour la nourriture et quelques florins. L'an passé, au concours de Lugoj, vingt sociétés et quatre cents chanteurs étaient réunis. Avant de se séparer, l'on s'est massé devant l'église et l'on a chanté, dans un ensemble formidable, l'hymne national interdit dans toute la Hongrie. J'ai moi-même entendu la chorale de Lugoj. Au dîner qui a réuni les chanteurs, on a commencé par de la musique allemande, mais on est bientôt venu aux chants nationaux. J'ai entendu là quelques-uns de ces airs populaires, si doux, si tristes, si passionnés, que les tziganes répètent sans les comprendre, et j'ai cru deviner pour la première fois l'âme du peuple qui les compose. Quelle n'a pas été ma surprise quand on m'a dit que ces artistes étaient des paysans. « Si vous en doutez, allez causer avec eux, et regardez leurs mains. »

Telles sont les principales armes de cette lutte pacifique et

redoutable, dont le prix est l'existence d'une nation. Il ne semble pas que jusqu'ici l'on soit arrivé à un résultat décisif. « Nous ne sommes pas en mauvais point, me disait un Roumain. Nos écoles subsistent et notre sentiment national s'éveille. Malgré tant d'efforts, l'on ne nous a pas pris une seule commune. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'arrêter notre développement. Depuis près de vingt ans nous restons stationnaires. » Il ajoutait, avec cette nuance de supériorité qui semble propre au caractère transylvain : « Ah! si, comme nos frères de l'autre côté, nous étions libres depuis trente ans! Où n'en serions-nous pas aujourd'hui? »

*
* *

Ce serait se faire une idée fausse du caractère des Roumains et de leur situation en Hongrie, que de se les représenter comme continuellement persécutés et tremblants. Leur résignation, leur timidité apparentes cachent beaucoup de ténacité et d'audace. J'ai été plus d'une fois surpris de la liberté avec laquelle ils traitaient en plein air certaines questions. Le paysan a dans son caractère un fond d'impassibilité qui le sauve des soucis graves. Le soir, en rentrant chez lui, il chante ses airs mélancoliques, comme s'il vivait libre dans un pays libre. Le dimanche, il s'enivre de musique et de danse comme si jamais il n'avait existé de Hongrois. Les complots, les violences, les maisons saccagées, les femmes battues, les paysans fusillés sont d'ailleurs des exceptions qui ne se rencontrent qu'à des moments de crise, comme en 1895. En temps ordinaire, le Roumain peut vivre tranquille. Il ne sent la colère des lois que dans des cas bien déterminés, lorsque, par exemple, non content de jouir de ses droits civils, il s'avise encore de réclamer ses droits politiques.

Sur tout ce qui touche à la politique, le gouvernement est d'une susceptibilité extrême. Il semble aussi que le Roumain, né malin, s'amuse à l'irriter. L'hymme national est interdit? On se met à quatre cents pour le chanter. Les couleurs nationales sont proscrites? On les porte à la ceinture, on en peint les objets d'église. A Pâques, les jeunes gens de Brachov célèbrent une fête, qui dure huit jours. Le dernier soir, ils

descendent en cavalcade de la montagne, vêtus de brillants costumes, et le chapeau paré des couleurs nationales. La police a donné l'ordre que l'on ôtât l'emblème séditieux. Les jeunes gens ont obéi. Chacun d'eux arbore maintenant l'une des trois couleurs, et ils défilent, fièrement, devant les Saxons qui sourient et les Hongrois qui ne rient pas.

Il faut se souvenir de l'humeur malicieuse des Roumains pour se rendre compte de leur attitude politique. On n'a pas oublié le retentissant procès de Cluj, en 1895. Les Roumains étaient allés à Vienne présenter leurs doléances à l'empereur. Il est douteux qu'ils aient espéré beaucoup de cette démarche, mais ils la savaient très désagréable aux Hongrois, qui se vantaient en Europe d'avoir satisfait les nationalités. De plus, l'on n'ignore pas avec quel soin les Hongrois distinguent dans la personne du souverain le roi de l'empereur, sujets fidèles de l'un, adversaires, presque ennemis de l'autre. Remettre une pétition au roi de Hongrie, à Budapest, eût été légal. Mais l'avoir portée à Vienne, à l'empereur d'Autriche, fut un crime de haute trahison que chacun des pétitionnaires paya d'une à trois années d'emprisonnement et d'une forte amende. La fureur excitée par le mémorandum a mis en goût les mémorandistes. Ils se font une joie de s'en remettre à l'empereur, de se dire ses fidèles sujets. Une malice plus dangereuse consiste à laisser échapper, en passant, un mot de sympathie pour les *frères de l'autre côté* et à laisser deviner des sentiments irrédentistes. Un journal national n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut décrire une fête nationale à Bucarest, compter les drapeaux, suivre les cortèges et reproduire les discours.

Mais, s'ils réussissent à mettre le gouvernement de mauvaise humeur, les Roumains n'en sont pas plus avancés. Il a toujours le dernier mot avec eux, puisqu'il dispose de tous leurs droits. Parmi ceux de ces droits qui sont inscrits dans la constitution, la plupart, comme ceux de pétition, de réunion, d'association, sont devenus, pour les Roumains, absolument illusoires. Mais la lutte n'est pas intéressante, étant trop inégale. Il suffit à l'État de dire « non » pour y mettre fin. Il n'en est pas tout à fait de même pour la liberté de la presse. On peut bien empêcher les livres et les journaux étrangers de

passer la frontière. Même, à ce point de vue, il est peu de pays qui soient aussi bien gardés que la Hongrie. Mais il est plus malaisé d'imposer silence aux journaux nationaux. Ils soutiennent contre la censure une véritable joute. Il n'en est guère qui n'aient chaque année leur condamnation, et quelqu'un de leurs rédacteurs sous les verrous. Un Roumain de Brachov, homme fort honorable et de sens fort rassis, me confia un jour qu'il venait de faire un an et demi de forteresse. « Rassurez-vous, ajouta-t-il, je n'ai rien volé. C'est pour quelques articles que j'ai écrits au sujet de mémorandum. » Quelques jours après, il m'annonça qu'il allait dans une autre ville, fonder un nouveau journal. « Vous allez encore vous faire enfermer. — Peuh! fit-il, j'en ai l'habitude. » Ce que les journaux redoutent le plus, ce n'est pas la prison. Quand un rédacteur manque, un autre le remplace. Les amendes sont plus dangereuses. Il faut faire de longs sacrifices pour les payer. Aussi les directeurs sont-ils contraints à observer une certaine prudence. Chaque condamnation nouvelle leur apprend quelles sont les limites, toujours plus étroites, qu'impose la censure. Leur occupation quotidienne est de s'en approcher sans les franchir, et de jouer avec la prison.

Il est d'autres droits dont le gouvernement fait un usage fort habile. Il s'en sert comme d'un appât que l'on offre toujours et qu'on ne donne que rarement, au prix de mille complaisances. Tel est le droit de l'égale admissibilité aux fonctions publiques. Sur ce point la constitution est, en théorie, fort libérale. Dans chaque comté, tous les fonctionnaires sont élus, sauf le « Comte suprême » ou représentant de l'État. En fait, il se trouve que, dans un pays où la grande majorité de la population est roumaine, il y a à peine une demi-douzaine de sous-préfets roumains. Quant aux municipalités, même dans les villes de majorité roumaine, elles appartiennent presque toujours aux Allemands ou aux Hongrois. Si par hasard elles comprennent des Roumains, ce sont des Roumains dont les sentiments nationalistes inspirent peu de confiance à leurs frères. On m'a dit assez souvent : « Toutes les fois que vous ferez la connaissance d'un fonctionnaire roumain, informez-vous, avant de lui parler à cœur ouvert. » Si tous ne méritent pas cette défiance, ils sont du moins forcés de paraître la mériter.

J'ai entendu un notaire, homme intelligent et bon nationaliste, se plaindre amèrement de l'attitude ambiguë qu'il devait garder, et des actes coupables auxquels il avait grand'peine à se soustraire.

Ce résultat est atteint, en partie grâce à des dispositions spéciales, en partie grâce à des interprétations ingénieuses de la loi. Le cens électoral est beaucoup plus élevé en Transylvanie que dans les autres parties du royaume. Or, les Roumains sont presque tous pauvres. Là même où ils pourraient avoir la majorité, quelque article additionnel la leur enlève. La loi municipale est autre pour les villes que pour les campagnes. Dans les villes, où la politique a plus d'importance, la représentation est composée moitié d'élus, moitié de notables. Les maires sont élus, mais les électeurs n'ont le choix qu'entre trois noms, choisis par le préfet.

Pour la représentation à la Chambre de Budapest, il y a longtemps que, d'eux-mêmes, les Roumains y ont renoncé. La Transylvanie s'abstient depuis 1881, le Banat depuis 1887. Les Roumains ont été amenés à cette décision par des moyens qui révèlent une rare maîtrise dans l'art de manier les lois. Il faut d'abord jeter les yeux sur une carte des divisions électorales. Les circonscriptions y présentent les formes les plus surprenantes, tantôt immenses, tantôt minuscules, rondes, filiformes, segmentées. Ici une vaste région agricole et roumaine est accolée à une ville allemande qui la neutralise. Là, le lieu de vote est choisi de telle sorte que, pour y arriver, la plupart des électeurs aient à faire plusieurs heures de marche. J'ai assisté à une élection ainsi préparée. C'était à Brachov. Trois candidats étaient en présence, dont deux Saxons, l'un *noir* ou gouvernemental, l'autre *vert* ou indépendant, et un Hongrois. Au dernier moment, le Hongrois, après avoir mené une vive campagne, s'était désisté en faveur du noir. Quand un électeur se présentait, on l'introduisait dans la vaste salle, au fond de laquelle siégeait un nombreux bureau, formé exclusivement de noirs. On lui faisait décliner ses nom, prénoms et qualités, puis énoncer son vote, à haute voix. Ce fut le noir qui l'emporta. Six ou sept Roumains seulement étaient venus voter.

D'après cet exemple, l'on voit que la discipline du parti national est assez bien respectée. C'est pourtant sur cette ques-

tion de tactique électorale que les Roumains sont le plus divisés. La veille même de l'élection de Brachov, j'avais entendu, entre eux, des discussions orageuses. La plupart tenaient pour l'ancien comité national de Sibi, promoteur de la politique d'abstention. Les autres, partisans des idées de M. Mocioni, étaient d'avis que la nation devait défendre ses droits jusqu'au bout, et, pour cela, mettre à profit ceux qui lui restaient. « A quoi sommes-nous arrivés, disaient-ils, depuis que nous nous sommes mis volontairement hors de la vie publique ? Notre seule direction était le comité national, qui a été et qui reste dissous. Nous sommes maintenant dispersés, maltraités et sans défense. » A quoi l'on répondait qu'il valait mieux ne pas voter que de voter en vain, et que les sommes dépensées à une élection seraient mieux mises à profit si on les consacrait à la culture nationale. A ces arguments, je ne pouvais m'empêcher d'en ajouter en moi-même un autre, c'est qu'il serait bien inutile de voter si l'on ne savait pas mieux s'entendre. Comme beaucoup de leurs frères latins, les Roumains sont sujets aux passions de parti. Il est curieux de les voir s'animer sans mesure les uns contre les autres. J'ai vu peu de discussions où l'on n'en soit arrivé à parler de vénalité et de trahison. Très heureusement, les questions qui divisent le moins les Roumains, comme celle de l'école, sont les plus importantes pour la nation. Mais ces divisions n'en sont pas moins inquiétantes pour leurs espérances de liberté.

***

Telle est, pour les deux ou trois aspects principaux de leur vie nationale, la situation des Roumains dans l'État hongrois. Nous avons vu l'État entreprendre contre eux une lutte méthodique et savante, resserrant son action à mesure que la loi et l'opinion le lui permettent. Il ne peut encore pas grand'chose sur l'Église, qui est, nous l'avons vu, la principale force de résistance de la nation. Il a plus de prise sur l'école, dont il rend les conditions d'existence toujours plus dificiles. Enfin il presse de tout son poids sur l'activité politique des Roumains, pensant atrophier leurs sentiments en les empêchant de se

manifester. D'un bout à l'autre, c'est un même dessein avoué, évident : celui de faire disparaître la nation roumaine.

Malheureusement cette entreprise, commencée depuis de longues années déjà, se heurte à une race jeune et vivace, plus jeune et plus vivace, semble-t-il, que la race hongroise elle-même. C'est d'abord le chiffre des naissances qui le prouve. Dans les conditions si défavorables où ils sont placés, les Roumains réussissent à se multiplier plus rapidement que leurs maîtres. A elle seule, la fécondité des Roumains les sauverait. On a vu des peuples, même vigoureux, absorbés par d'autres. C'est que leur petit nombre disparaissait au sein de masses bien supérieures. Les Hongrois ne sont guère plus de sept millions. Les Roumains sont onze millions, dont trois millions et demi en Hongrie. Dans ces conditions, une absorption serait difficile.

Une autre sauvegarde est pour les Roumains la pureté de leur race. Ils ne se mêlent volontiers à aucun autre peuple; mais entre tous, celui dont ils restent le plus éloignés est le peuple hongrois. Ce défaut de sympathie est en partie l'effet, en partie la cause de leurs querelles. Un paysan me racontait un jour qu'il avait transporté la veille dans son chariot un gros fonctionnaire. Chemin faisant, le Hongrois avait entamé la conversation. Il reprochait à son conducteur la conduite des Roumains. « Pourquoi ne voulez-vous pas être nos amis? Le Hongrois est loyal et généreux. Ce que vous n'avez pas, il vous le donne. Nous vous bâtissons des écoles, nous vous ouvrons des routes, nous vous enrichissons par le commerce et l'industrie, nous faisons régner l'ordre partout. Vous n'auriez, pour être parfaitement heureux, qu'à vous laisser faire et à vivre avec nous comme des frères. » Le paysan répétait cela en souriant, comme lorsqu'on rapporte une énorme sottise. Au bout d'un instant, il ajouta : « Il faut que Dieu leur ait ôté les esprits. » L'idée de vivre en frères avec des Hongrois lui paraissait extravagante. Et pourtant le Hongrois avait peut-être raison. La domination hongroise a été utile aux Roumains. Il suffit, pour s'en rendre compte, de passer la frontière de l'Est. Mais, quand elle l'eût été cent fois davantage, ses bienfaits eussent été chèrement achetés au prix de l'indépendance. La richesse, l'ordre, le progrès administratif et politique, l'ins-

truction même sont pour un peuple des biens précieux. Mais ils le sont moins que l'existence de la nation.

Ce qui eût pu, malgré tout, rendre possible l'absorption des Roumains, c'eût été une grande supériorité intellectuelle et morale de leurs adversaires. Longtemps les Hongrois ont pu croire à cette supériorité. Les Roumains étaient à leurs yeux un peuple prolifique, grossier et servile, une manière de tziganes. Mais ce peuple de pauvres avait ses traditions, ses mœurs, toute une civilisation à laquelle il restait obstinément fidèle. Il se sentait un naturel fin, éveillé, pourvu de défauts nombreux, mais aussi de dons originaux et charmants. Il avait conscience de son génie national. Nul ne fut jamais plus amoureux de ses croyances, de ses légendes, de sa musique, de sa poésie. Depuis un demi-siècle, les progrès qu'il a faits, ceux qu'il doit faire encore, peut-être en partie grâce aux Hongrois, lui ont donné l'idée qu'il était capable d'égaler un jour, sinon de dépasser ses maîtres. Enfin un événement important, l'apparition de la Roumanie indépendante, lui a inspiré confiance en lui montrant que lui aussi pouvait être libre.

La lutte entre Hongrois et Roumains n'est donc pas assez inégale pour que le plus fort puisse justifier sa tyrannie par l'ascendant de sa puissance. Le plus faible est au moins son égal par le nombre et la vigueur. On ne peut parler non plus de l'entraînement d'une civilisation supérieure. La supériorité des Hongrois tient surtout à la pauvreté, à l'ignorance, à la dispersion de leurs adversaires. Les Roumains ne datent que d'un demi-siècle. Ils forment déjà une nation bien constituée, mais non encore une société. Il est possible enfin que la force des Hongrois vienne en grande partie de leur assurance. Il n'est pas rare que le peuple le plus entreprenant et le plus audacieux soit aussi le peuple dominateur.

Ce coup d'œil jeté sur la situation des adversaires peut suffire à nous donner une idée nette de leur combat. Il faut d'abord écarter les prétextes. Il ne s'agit, pour les agresseurs, ni de progrès, ni de civilisation, ni d'humanité. Il s'agit de leurs ambitions de grandeur et de puissance. C'est une de ces luttes que de tout temps, depuis la sauvagerie primitive, les races humaines se sont livrées pour la possession d'un coin de terre,

pour le plaisir de commander, ou pour celui de détruire. C'est la guerre que se faisaient jadis les tribus errantes. Les armes et la tactique se sont perfectionnées, mais les sentiments sont restés les mêmes. Si l'on veut s'en rendre compte, il suffit de regarder une carte ethnographique de la Hongrie. On y verra que les Roumains s'étendent à l'ouest au delà d'Arad, au cœur de la Hongrie, à quelques heures de Budapest. Ils subsistent comme nation, ils peuvent avoir un jour l'idée d'exister comme État. Les autres nationalités suivront leur exemple. C'en sera fait dès lors de la puissance des Hongrois et de ces hautes ambitions politiques en faveur desquelles ils paraissent disposés à tout risquer. Il faut donc que les Roumains disparaissent, ou, mieux encore, qu'ils deviennent Hongrois.

Il importerait d'abord, au point de vue des Hongrois eux-mêmes, de savoir si ce calcul est possible et si cette entreprise ne dépasse pas leurs forces. Les résultats qu'ils ont obtenus jusqu'ici semblent peu faits pour les encourager. Ceux qu'ils risquent d'obtenir demain sont de nature à effrayer les plus résolus. De tous les Roumains que j'ai rencontrés en Hongrie, je n'en ai pas vu un seul qui ne fût plein d'une colère sourde contre les oppresseurs. Dans ces dernières années, le mal est allé en s'aggravant. Il est aujourd'hui bien des âmes en qui le ressentiment va jusqu'à la haine. Je pense à ces chants dont les Roumains aiment à s'égayer dans leurs réunions intimes ou leurs banquets, et qui deviennent toujours des chants de haine et de mort. Je me souviens aussi de la visite que nous fîmes à la maison de Jancou, le célèbre révolutionnaire de 1848, le massacreur de Hongrois. En entrant dans cette pauvre maison noire et déserte, les cris et les rires firent tout d'un coup place au silence. Chacun revoyait l'image de Jancou, et sentait que sa pensée n'était pas morte. C'était un réveil de sa haine irréconciliable contre l'ennemi héréditaire. Ces sentiments sont profonds, nécessaires, et se développent comme une force de la nature. Ceux qui les provoquent en ont sans doute prévu et n'en craignent pas les effets. C'est ce qu'ils semblent eux-mêmes proclamer. Sur un des sommets des Carpathes, ils ont dressé la statue monumentale d'Arpad, leur ancêtre. Le conquérant, debout dans sa lourde robe barbare, la tête coiffée d'un casque ailé, regarde au loin d'un

air défiant et farouche. Son œil fouille l'horizon, comme pour surveiller les peuples qu'il a vaincus. Sa large épée est baissée vers le sol, lasse de meurtre, mais toujours prête à châtier quelque nouveau rebelle. Si tel est le symbole de la domination hongroise, cette domination apparaît comme singulièrement brutale et fragile. Il y a mille ans, l'épée d'Arpad a pu suffire à conquérir des peuples. Il est douteux qu'elle puisse suffire aujourd'hui à les conserver.

Il est vrai que ces questions ne regardent que les Hongrois, seuls juges de leurs intérêts, et seuls maîtres de leur politique. Mais il s'en élève d'autres d'un ordre plus général. On peut se demander si cette entreprise d'un gouvernement contre une nation est aussi légitime qu'elle est hardie, et s'il est permis, à la fin du XIXe siècle, et dans un État européen, de faire le siège d'une nation dans l'intérêt d'une politique. Il est des violences sanglantes où le droit disparaît devant la force. Celles-là, il faut les subir, la force n'ayant pas trouvé jusqu'ici de maître dans le monde. Dans une certaine mesure, la bravoure ou la fureur les absout. Mais il est d'autres violences lentes, prudentes, légales, qui n'ont pas même l'excuse de leur brutalité. On ne peut s'empêcher de les considérer avec un long étonnement. On se demande comment des hommes peuvent les commettre, et d'autres les souffrir. Dans un temps où la liberté des consciences, le progrès de l'esprit humain sont considérés comme sacrés, tenter savamment, méthodiquement, de supprimer une langue, de fermer des écoles, d'arrêter l'essor d'un génie national, imposer à un peuple une administration chargée de le corrompre ou de l'opprimer, c'est-à-dire lui faire payer au nom de la loi les armes qui doivent servir à le détruire, c'est jeter un défi à l'humanité.

EDMOND CRAMAUSSEL.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LA SALLE N° 6

I

Dans la cour de l'hôpital, une véritable forêt de glouterons, d'orties et de chanvre sauvage entoure un pavillon solitaire. La toiture en est mangée de rouille, la cheminée en ruine; l'herbe a disjoint les marches du perron et le plâtre s'écaille aux murs de cette bicoque. La façade s'oriente vers le bâtiment principal, le derrière donne sur les champs, dont le sépare une clôture grise hérissée de gros clous. Cette clôture, ces clous fichés la pointe en l'air, et tout le pavillon offrent l'aspect maudit particulier à nos hôpitaux et à nos prisons.

Si vous ne craignez pas de vous piquer aux orties, suivez-moi par le sentier qui mène à ce pavillon et voyons un peu ce qui se passe à l'intérieur. La première porte franchie, nous pénétrons dans une espèce de vestibule. Des chiffons, des vêtements hors d'usage s'entassent près du poêle et contre les murs. Matelas crevés, blouses d'uniforme en loques, pantalons déchirés, chemises effilochées, savates éculées, — toute cette friperie s'accumule pêle-mêle, pourrit, exhale une odeur méphitique.

Sur ces débris sans nom et sans forme on peut voir, à toute heure, étendu, son brûle-gueule au coin de la bouche, le gardien Nikita, — un vieux soldat en uniforme, dont les che-

vrons sont roussis par le temps. Petit, maigre, musculeux, avec des poings solides, une figure décharnée et rébarbative, un nez rouge, des sourcils touffus qui le font ressembler à un chien de berger, il a l'air imposant. Il est de ces hommes simples jusqu'à la stupidité, de ces hommes brutaux par excellence, qui aiment l'ordre par-dessus tout, et pensent qu'il faut absolument « les » battre. Aussi « les » frappe-t-il au visage, dans la poitrine, dans le dos, n'importe où, persuadé que, faute de coups, l'ordre ne régnerait pas dans l'établissement.

Ensuite, nous entrons dans une grande pièce qui occupe, avec le vestibule, toute la largeur du pavillon. Les murs de cette salle sont d'un bleu déteint, le plafond est enfumé comme dans une isba, on devine aussitôt que les poêles fonctionnent mal et que pendant l'hiver les vapeurs du charbon se dégagent librement. Des grilles intérieures en fer attristent les fenêtres. Le plancher est gris et raboteux. Un relent âcre de choux, de fumée, de punaises, d'ammoniaque, vous prend à la gorge, vous donne l'impression d'une ménagerie.

Dans cette pièce, des lits s'alignent, tous fixés au plancher. Là sont assis ou couchés des hommes en blouses bleues et en bonnets. Ces hommes sont des aliénés.

Il y en a cinq ; un seul est « de la noblesse », les autres sont de petits bourgeois.

Le plus proche de la porte, un malade long et sec, les moustaches rousses, les yeux rougis, — à force, on le voit, d'avoir pleuré, — accoudé, la tête appuyée contre la main, regarde fixement quelque part. Sur le registre de l'hôpital, sa maladie est diagnostiquée « hypocondrie », mais c'est bien plutôt une paralysie progressive. Nuit et jour, il soupire et secoue la tête avec un air mélancolique et un sourire amer ; il se mêle rarement à la conversation et presque jamais il ne répond aux demandes qu'on lui adresse. Il mange et boit d'un geste machinal, quand on le sert. Une toux sèche, fréquente, sa maigreur, l'incarnat suspect de ses pommettes, indiquent la phtisie à son début.

Son voisin est un petit vieillard très vif, toujours en mouvement, les cheveux noirs et crépus comme ceux d'un nègre, la barbiche, noire aussi, terminée en pointe. Le jour, il se promène dans la salle, d'une fenêtre à l'autre, ou bien il reste

au lit, croisant les jambes à la turque, à siffler comme un bouvreuil et à fredonner des airs coupés de petits rires. Cette même vivacité, cette joie enfantine, il les manifeste la nuit, lorsqu'il se lève pour faire sa prière, c'est-à-dire pour se frapper la poitrine de ses deux mains et gratter la porte avec ses doigts. C'est Moïse, un petit juif, un idiot, qui a perdu la raison il y a une vingtaine d'années, lorsqu'un incendie consuma sa modeste fabrique de casquettes.

Parmi tous les habitants de la salle n° 6, lui seul peut sortir du pavillon et même de l'hôpital et se promener dans les rues. Depuis longtemps il jouit de ce privilège, sans doute comme doyen des pensionnaires, et parce qu'il est un pauvre insensé, doux et inoffensif, le fou de la ville, pour ainsi dire, que tout le monde s'est habitué à voir dans les rues, suivi d'enfants et de chiens. En blouse et en bonnet d'uniforme, chaussé de pantoufles, parfois même nu-pieds et sans pantalon, il va, s'arrêtant devant les portes cochères et les boutiques et mendiant un kopeck. On lui donne, ici un verre de bière, là un morceau de pain, ailleurs il reçoit quelque menue monnaie, si bien qu'il rentre à la fin riche et rassasié. Tout ce qu'il ramasse, Nikita se l'adjuge d'un air bourru, en retournant les poches du fou et en jurant, au nom de Dieu lui-même, que jamais il ne permettra plus au juif de sortir ; et il ajoute que ces tolérances l'exaspèrent.

Moïse fait preuve d'une prévenance extrême. Il va chercher de l'eau pour ses camarades, il les couvre lorsqu'ils dorment, il promet un kopeck à l'un, une casquette à l'autre quand il ira en ville ; c'est encore lui qui fait manger son voisin de gauche, le paralytique, en lui portant la cuiller à la bouche.

Ce n'est point la pitié qui l'inspire, ni aucun sentiment d'humanité, mais le simple désir d'imiter son voisin de droite, Gromov.

Ivan Dmitriévitch Gromov, un homme de trente-trois ans, de famille noble, appartenant à la douzième classe, ancien huissier, a la manie de la persécution. Il demeure pelotonné sur son lit ou bien il arpente la salle de long en large comme pour faire l'exercice, mais il est rare qu'on le trouve assis. Toujours irrité, agité, il vit dans l'attente perpétuelle d'il ne sait quel événement. Un bruit dans le vestibule, un cri dans

la cour lui fait lever la tête; il écoute si l'on n'est point venu pour lui, si ce n'est pas lui que l'on demande. A ces moments-là, sa physionomie exprime une inquiétude extrême, et le dégoût le plus profond.

J'aime cette large face aux pommettes saillantes, toujours pâle et douloureuse, où se reflète, comme dans un miroir, une âme exténuée par la lutte et la peur incessante. Il fait des grimaces bizarres et pénibles, mais ses traits fins, où des souffrances profondes gravèrent leur empreinte, dénotent une intelligence réelle, et ses yeux brillent d'une lumière pure et chaude. Il me plaît, ce malheureux, toujours aimable et serviable pour tout le monde, à l'exception de Nikita. Si quelqu'un laisse tomber un bouton, une cuiller, vite il saute en bas de son lit afin de ramasser l'objet. Tous les matins, il souhaite le bonjour à ses compagnons, et tous les soirs en se couchant il les salue d'un cordial : « Bonne nuit ! »

Outre les grimaces provoquées par la tension perpétuelle de son esprit, d'autres symptômes encore attestent sa folie. Parfois, le soir, il s'enveloppe dans sa blouse, et, tremblant de tout son corps, il se met à marcher d'un coin à l'autre, vivement.

A la manière dont il s'arrête soudain et regarde ses camarades, on voit qu'il voudrait leur dire quelque chose de très important ; mais sans doute il craint de n'être point compris, ni même écouté, car il secoue la tête avec impatience et continue sa promenade. Bientôt cependant son envie de parler devient la plus forte ; il y cède et s'exprime en un langage ardent et passionné. Son discours est incohérent, fiévreux comme dans le délire, saccadé, souvent inintelligible ; en revanche, il trouve des paroles et des intonations qui vous pénètrent le cœur. En lui, quand il vous parle, vous distinguez un fou et un homme. Il serait malaisé de formuler par écrit ses propos extravagants. Il pérore sur la lâcheté humaine, sur la violence et l'injustice qui foulent aux pieds la vérité, sur une autre vie plus belle qui régnera un jour ici-bas, sur les grilles des fenêtres qui lui rappellent constamment la cruauté, la bêtise des oppresseurs : bref, une espèce de pot-pourri sans queue ni tête, un fouillis de vieilles chansons, — dont le dernier mot est encore loin d'être dit...

II

Il y a douze ou quinze ans vivait dans la ville un certain Gromov, fonctionnaire, homme sérieux et à son aise; il habitait une maison à lui, située dans la plus belle rue.

Il avait deux fils : Serge et Ivan. Serge, étudiant de quatrième année, devint poitrinaire et mourut de la phtisie galopante; cette mort fut comme le premier anneau d'une chaîne de malheurs qui accablèrent, coup sur coup, la famille Gromov. Une semaine après l'enterrement de Serge, le père fut poursuivi en justice pour faux et détournement de fonds publics, et bientôt il mourut d'une fièvre typhoïde à l'infirmerie de la prison. La maison et tout le mobilier furent vendus à l'encan; Ivan et sa mère demeurèrent absolument sans ressources.

Avant la mort de son père, Ivan Gromov, qui faisait alors ses études à Saint-Pétersbourg, recevait de soixante à soixante-dix roubles par mois et ne manquait de rien. Après, il dut changer complètement sa manière de vivre. Il fut tout à coup forcé de courir le cachet du matin au soir, de faire des copies; encore n'arrivait-il qu'à végéter misérablement, car il envoyait à sa mère la plus grande part de son gain.

Ivan n'était pas en mesure de mener longtemps une pareille existence : il perdit le courage et la santé, quitta l'Université, retourna dans sa ville natale. Là, il réussit, grâce à l'entremise de quelques amis, à trouver un emploi d'instituteur; mais, n'ayant pas su faire bon ménage avec ses collègues ni gagner l'affection de ses élèves, il dut bientôt renoncer à cet emploi. Sa mère mourut. Pendant six mois, Ivan chercha vainement quelque ouvrage, et se nourrit de pain et d'eau; puis il entra chez un huissier, qui ne tarda pas à le congédier pour cause de maladie.

Jamais Ivan, même dans sa jeunesse, n'avait joui d'une constitution robuste. Pâle et maigre, il s'enrhumait souvent, mangeait sans appétit et dormait assez mal. Un petit verre lui donnait des vertiges, et parfois même une attaque de nerfs. Il aimait la société; mais, d'un caractère ombrageux

et irritable, il ne se liait pas et n'avait point d'amis intimes. Il méprisait fort ses concitoyens, disant que leur ignorance et leur vie purement animale et engourdie lui semblaient abominables. Sa voix de ténor sonnait haut; il ne parlait jamais autrement que sur le ton de l'indignation ou de l'enthousiasme, mais toutes ses paroles respiraient la sincérité. Quelque sujet que l'on abordât, il en revenait toujours à la même antienne : on séchait d'ennui, on étouffait dans cette ville perdue ; la société, close à toute pensée un peu haute, menait une existence bête et morne, dont elle cherchait à rompre la suite monotone par des vilenies, des violences, ou des hypocrisies ; les coquins prospéraient, bien nourris et bien vêtus; les honnêtes gens n'avaient que les restes. Il faudrait une bonne école, un journal sincère, un théâtre, avec des conférences publiques, toutes les forces intellectuelles réunies en faisceau, afin que la société se vît dans sa laideur mesquine et qu'elle eût peur d'elle-même.

Ses jugements sur les hommes, Ivan les peignait en deux couleurs : noir ou blanc, — jamais d'autres nuances. — Il divisait l'humanité en deux groupes : les coquins et les honnêtes gens, — pas de milieu. — Il parlait de l'amour et des femmes avec une passion qui atteignait parfois à l'extase, bien qu'il n'eût jamais été amoureux de sa vie.

Malgré l'âpreté incisive de ses raisonnements, on l'aimait dans la ville, et, quand il n'était pas là, si l'on parlait de lui, on l'appelait par son nom d'enfant, Vania. La délicatesse de ses manières, sa complaisance envers chacun, sa distinction native, sa propreté morale, ainsi que son air maladif, sa redingote usée, les malheurs qui avaient éprouvé sa famille, lui conciliaient la sympathie générale, une sympathie chaleureuse et apitoyée. De plus, il avait une instruction remarquable, il avait beaucoup lu, et les habitants de la ville considéraient Ivan comme un dictionnaire bon à consulter en toute circonstance.

Il lisait, en effet, beaucoup. On le voyait, au cercle, passer des heures entières à feuilleter livres et revues, en tiraillant sa barbiche. On devinait à sa physionomie qu'il dévorait plutôt qu'il ne lisait. Il faut croire que la lecture était chez lui comme un besoin maladif, car il parcourait avec la

même avidité tout ce qui lui tombait sous la main, fût-ce un journal de l'année précédente ou quelque vieux calendrier. A la maison, il lisait toujours dans une attitude horizontale.

III

Un matin de novembre, Ivan Dmitriévitch Gromov, le col de son pardessus relevé, se dirigeait, par tout un réseau de ruelles et d'impasses boueuses, vers la maison de quelque pauvre hère afin d'y toucher une certaine somme sur un acte exécutoire. Il était, ce jour-là, d'une humeur très sombre, comme presque tous les matins. Dans une ruelle étroite, il croisa deux prisonniers en menottes, conduits par quatre soldats aux fusils chargés. Il arrivait souvent à Gromov de voir ainsi des prisonniers : ce spectacle éveillait toujours en lui un sentiment de pitié autant que de malaise ; mais, cette fois, la vue des hommes que l'on emmenait l'affecta plus vivement que d'habitude. Il songea soudain, sans qu'il sût pour quelle raison, que l'on pouvait le mettre aux fers, lui aussi, et le conduire, par cette boue, à la prison. Comme il sortait de chez le débiteur et revenait chez lui, Gromov rencontra, devant le bureau de poste, un agent de sa connaissance qui le salua et fit quelques pas à son côté : cela lui sembla un peu suspect. Toute la journée, l'image des prisonniers marchant dans la boue et des soldats aux fusils chargés tourmenta son esprit ; un trouble étrange l'empêchait de lire et de concentrer sa pensée. Le soir venu, il n'alluma pas sa lampe, et, la nuit, il ne put dormir : tout le temps, il se disait qu'on pouvait d'un moment à l'autre venir l'arrêter, lui mettre les menottes et le jeter en prison. Il savait parfaitement qu'il n'avait à se reprocher aucun acte répréhensible, et que jamais dans l'avenir il ne tuerait personne, il ne deviendrait voleur ou incendiaire ; mais quoi? est-on jamais sûr de n'avoir point commis quelque méfait sans le savoir, et, d'ailleurs, qui peut se croire absolument à l'abri d'une dénonciation calomnieuse, d'une erreur judiciaire? La sagesse des nations ne dit-elle pas que nul homme n'est assuré d'éviter la besace et

la prison ? Et quant aux erreurs judiciaires, quoi de plus fréquent, avec les procédés habituels de nos tribunaux ? Les hommes dont le devoir, dont l'emploi consiste à sonder les douleurs d'autrui, comme les médecins, les gens de police, les juges, finissent tous, à la longue, par s'accoutumer, par s'endurcir à tel point qu'ils ne peuvent plus, même s'ils le voulaient, traiter leurs clients autrement qu'avec toutes les rigueurs du formalisme : en cela pareils aux paysans qui, en égorgeant dans leur basse-cour des moutons et des veaux, ne remarquent même plus le sang qui gicle. Avec cette façon purement routinière d'en user envers les personnes, il ne faut pas grand'chose pour dépouiller un pauvre innocent de ses droits et pour le condamner aux travaux forcés : le temps d'observer quelques formalités pour lesquelles on paie les magistrats, et le tour est joué ! Allez donc, après cela, réclamer justice et protection dans cette affreuse petite ville, à deux cents verstes au moins de la plus prochaine gare... Mais n'est-ce pas ridicule de parler justice, lorsque toute violence est accueillie par la société comme une chose indispensable, et que, par contre, un acte de charité, comme une sentence favorable à l'accusé, provoque une véritable explosion de rage inassouvie ?...

Le lendemain, Gromov se leva épouvanté, le front mouillé d'une sueur froide : il était convaincu déjà qu'on allait bientôt l'arrêter.

« Si mes idées noires d'hier ne me quittent plus, — songeait-il, — c'est qu'elles doivent se trouver justes en partie : car il est impossible qu'elles me soient venues dans la tête sans aucun motif. »

Un agent de police passe lentement sous les fenêtres : ce n'est assurément pas l'effet du hasard. Voici deux hommes qui s'arrêtent brusquement devant la maison et qui restent là, muets : pourquoi se taisent-ils ?

Et des journées, des nuits pénibles commencèrent pour Gromov. Il ne découvrait partout qu'agents et mouchards. Dans sa rue, à midi, le commissaire de police passait en voiture : c'est à cette heure-là qu'il revenait tous les jours de sa propriété pour se rendre au bureau. Mais Ivan, lui, trouvait, depuis quelque temps, que le commissaire allait trop vite, qu'il n'avait pas sa physionomie habituelle :

évidemment, il se pressait pour annoncer qu'un scélérat de marque était signalé dans la ville. Gromov tressaillait au moindre coup de sonnette, au plus léger grincement de la porte cochère; chaque personne qu'il voyait pénétrer chez la propriétaire le faisait souffrir. Quand il rencontrait, soit un sergent de ville, soit un gendarme, vite, il sifflait et souriait pour se donner un air indifférent. Il passait des nuits blanches, dans la crainte perpétuelle d'une imminente arrestation: mais, tout le temps, il ronflait, il expirait comme dans le sommeil, pour faire croire à sa propriétaire qu'il dormait : « car, s'il ne dormait pas, c'était le remords qui l'en empêchait ; — quelle charge terrible, pensez donc ! »

Des milliers de faits, le simple bon sens lui disaient bien que toute cette peur était le produit de son imagination détraquée : en somme, à considérer les choses avec un peu plus de largeur, ce n'est point si terrible d'être mis en état d'arrestation et emprisonné, pourvu qu'on ait la conscience tranquille. Mais, plus ses raisonnements étaient logiques, plus augmentaient son inquiétude et le trouble de son âme. Il se comparait à cet ermite qui, voulant se créer un abri dans une forêt vierge, se mit à couper les arbres ; et plus il maniait sa cognée, plus la forêt s'épaississait devant ses yeux. A la fin, Gromov, sentant ses efforts inutiles, cessa de raisonner ; il se laissa complètement abattre par l'angoisse et le désespoir.

Dès lors, il commença de s'isoler, de fuir les hommes. Son métier lui avait toujours inspiré un dégoût profond ; il en vint à le trouver absolument insupportable. Il craignait qu'on ne lui tendît quelque piège, qu'on ne lui glissât de l'argent dans la poche pour le convaincre ensuite plus facilement de vol ; il tremblait à la pensée de commettre, dans l'un des nombreux dossiers à lui confiés, une erreur involontaire qui serait considérée comme une fraude, ou encore de perdre une somme qui ne lui appartenait pas. Chose étrange, son esprit n'avait jamais été aussi vif et délié que maintenant ; chaque jour, il imaginait mille sujets de craindre pour son honneur et sa liberté. Par contre, l'intérêt qu'il prenait au monde extérieur en général et aux livres en particulier s'affaiblissait de plus en plus, et sa mémoire commençait à le trahir.

Au printemps, lorsque la neige fondit, l'on trouva dans un ravin, tout près du cimetière, les cadavres à demi décomposés d'une vieille femme et d'un enfant ; tous les deux portaient les marques d'une mort violente. Il n'était question, par toute la ville, que de ces deux cadavres et des meurtriers inconnus. De peur qu'on ne le prît pour l'assassin, Ivan se promenait dans les rues en souriant, et, lorsqu'il rencontrait quelqu'un de sa connaissance, il pâlissait, rougissait tour à tour, et s'évertuait à prouver que rien n'est lâche comme de tuer des êtres faibles et misérables.

Mais ce continuel effort le fatiguait bientôt : après avoir mûrement réfléchi, Gromov décida que la meilleure chose à faire était pour lui de se cacher dans sa cave. Il y passa la journée, puis la nuit, et puis une journée encore ; bien qu'il fût transi de froid, il attendit le retour de l'obscurité pour se glisser en cachette dans sa chambre comme un voleur. Jusqu'à l'aube il demeura debout au milieu de la pièce, l'oreille aux écoutes, sans bouger de sa place.

De grand matin, avant que le soleil se levât, des ramoneurs vinrent à la maison. Gromov savait très bien qu'ils venaient nettoyer le fourneau de la cuisine ; mais sa peur ne lui en soufflait pas moins que c'étaient là des agents déguisés en ramoneurs.

Doucement, il s'esquiva de son logis et, envahi d'une terreur soudaine, il se mit à courir, nu-tête et en bras de chemise. Derrière lui des chiens s'élançaient en aboyant, un paysan criait, l'air même lui chuchotait quelque chose dans les oreilles, et il semblait à Gromov que la violence et les forces du monde entier s'étaient rassemblées derrière son dos et le poursuivaient.

On le rejoignit enfin, on le ramena chez lui et l'on envoya la propriétaire chercher un médecin. Le docteur Andréï Efimovitch Raguine ordonna des compresses froides sur le front, avec des gouttes de Hoffmann, puis il secoua tristement la tête et s'en fut, après avoir dit à la propriétaire qu'il ne reviendrait point, — « car il ne faut pas empêcher les gens de perdre la raison ».

Comme Ivan Dmitriévitch n'avait pas les moyens de se faire soigner chez lui, on l'expédia bien vite à l'hôpital ; là on le mit dans la salle des syphilitiques. Comme il ne dor-

mait pas la nuit et par ses caprices dérangeait les autres malades, le docteur Andréï Efimovitch le fit transporter à la salle n° 6.

Au bout d'un an, les habitants de la ville avaient complètement oublié l'existence d'Ivan Dmitriévitch Gromov, et ses livres, que la propriétaire avait relégués dans un vieux traîneau, sous le hangar, étaient l'un après l'autre emportés par les gamins des rues.

IV

Comme nous l'avons déjà dit, Gromov a pour voisin de gauche le juif Moïse. A sa droite, il a un paysan gras à lard et presque rond, à la figure niaise, idiote plutôt. C'est un animal pesant, goulu et malpropre, qui, depuis longtemps, a perdu le pouvoir de sentir et de penser. Une odeur forte et suffocante s'exhale constamment de son corps.

Nikita, qui est obligé de le nettoyer, le bat cruellement, sans ménager ses poings, à toute volée. Mais, le plus horrible, ce n'est pas qu'on le frappe, — il s'y habitue, — c'est que cet animal, absolument abruti, reçoit les coups sans proférer un son, ni bouger, ni même changer l'expression de son regard : à peine oscille-t-il un peu, comme un tonneau plein.

Le cinquième et dernier pensionnaire de la salle n° 6 est un ancien employé de la poste, un blond, maigre et petit, à la physionomie placide, mais un peu rusée, aux yeux intelligents et tranquilles, qui vous regardent gaiement et bien en face. Il a toujours l'air malin d'un homme en possession d'un secret important à la fois et très amusant. Il garde, sous l'oreiller ou le matelas de son lit, quelque chose qu'il ne montre à personne, non par crainte de se le voir enlever, mais par une sorte de pudeur. Il s'approche parfois de la fenêtre et, tournant le dos à ses voisins, il attache à sa poitrine un objet qu'il examine, la tête penchée; si quelqu'un s'avance vers lui en ce moment, il devient tout confus, et vite il arrache l'objet. Mais il n'est pas difficile à deviner, le secret du bonhomme.

— Félicitez-moi, — dit-il souvent à Gromov, — on vient de me présenter pour la croix de Saint-Stanislas de deuxième classe avec plaque... D'habitude, cette croix est réservée aux étrangers seuls, et je ne sais vraiment pourquoi cette exception en ma faveur, — déclare-t-il en souriant et en haussant les épaules avec une mine étonnée. — A vrai dire, je ne m'y attendais guère!

— Moi, je n'y entends absolument rien, dit Gromov tout sombre.

— Mais savez-vous à quoi j'arriverai quelque jour? — continue l'ancien facteur en clignant des yeux avec malice. — Je finirai par obtenir l'Étoile Polaire de Suède. Voilà, j'espère, un ordre qui vaut la peine d'être sollicité! Une croix blanche avec un ruban noir... C'est très joli.

Nulle part ailleurs, sans doute, la vie n'est aussi monotone que dans ce pavillon. Le matin, les malades, à l'exception du paralytique et du gros paysan, vont se débarbouiller à l'antichambre, dans un grand baquet; on s'essuie avec un pan de sa blouse. Puis on boit, dans un gobelet en étain, le thé apporté de l'hôpital par Nikita. Chacun n'en reçoit qu'un seul gobelet. A midi, on mange de la soupe aux choux et du gruau, dont le reste formera le repas du soir. Dans l'intervalle, on demeure couché, on dort, on regarde par les fenêtres, ou l'on se promène de long en large. Et, tous les jours, c'est la même chose.

On voit bien rarement des nouveaux venus dans la salle n° 6. Il y a longtemps que le docteur n'admet plus d'autres malades; et, quant aux visiteurs d'hospices, ils ne sont pas nombreux dans ce monde.

Une ou deux fois par mois, arrive le barbier Sémion. Il serait oiseux de conter comment il coupe les cheveux aux malades avec l'assistance de Nikita, et de peindre le trouble qui saisit les fous à chaque apparition du figaro toujours ivre et souriant.

Hormis le barbier, personne ne franchit le seuil du pavillon. Les malades sont condamnés à ne jamais voir que Nikita.

Une nouvelle assez étrange s'est pourtant répandue, il y a peu de jours, dans la cour de l'hôpital : on prétend que la salle n° 6 est, depuis quelque temps, visitée par le docteur.

V

Étrange nouvelle, en effet !

Le docteur Andréï Efimovitch Raguine est un homme assez remarquable. On dit qu'en sa première jeunesse il se distinguait par sa piété, qu'il voulait même entrer dans les ordres : après avoir terminé ses classes, en 1863, il aurait eu le vif désir d'étudier la théologie ; mais alors son père, un chirurgien, l'aurait méchamment raillé, déclarant que, si Andréï devenait pope, il ne le regarderait plus comme son fils. Ce qu'il y a de vrai dans ces « on dit », je l'ignore ; toujours est-il qu'Andréï Efimovitch avouait lui-même n'avoir aucune vocation pour la médecine et les sciences qui s'y rattachent.

Quoi qu'il en soit, après avoir achevé ses études à la Faculté, il n'est pas entré dans les ordres. Il n'a même jamais, en aucune façon, manifesté son esprit religieux, et il ressemble aussi peu que possible à un ecclésiastique.

Son extérieur est lourd, grossier, plutôt rustique ; par sa figure, sa barbe, ses cheveux plats et toute sa construction solide et massive, il rappelle un aubergiste de village, fort, brutal et intempérant. L'expression de son visage, sillonné de veines bleues, est sévère ; le docteur a les yeux petits et le nez rouge. Grand, carré des épaules, il étale des pieds et des mains énormes : à le voir, on se dit qu'il n'aurait qu'à lever le poing fermé pour abattre son homme. Cependant sa démarche est douce et lente ; s'il croise quelqu'un dans un passage étroit, c'est toujours lui qui se range le premier en disant, — non point avec une voix de basse, comme on pourrait s'y attendre, mais avec un grêle fausset de ténor :

— Pardon !...

Il a une espèce de tumeur au cou, ce qui lui interdit l'usage du faux col ; il ne porte que des chemises non empesées, en toile ou en indienne. D'une façon générale, Andréï Efimovitch n'est jamais habillé comme doit l'être un médecin des hôpitaux. On le voit traîner dix ans le même complet ; ses vêtements neufs, qu'il achète dans une boutique juive, ont, dès le premier jour, l'air aussi usés, aussi fripés que les vieux.

Toujours il garde le même costume, en recevant ses malades, à dîner, en visite ; non pas, certes, par avarice, mais parce qu'il ne s'inquiète nullement de son extérieur.

Lorsque Andréï Efimovitch y arriva, l'hôpital se trouvait dans un état lamentable. Les salles, les couloirs, la cour, tout puait tellement que l'on avait de la peine à respirer. Les hommes de peine, les infirmières et leurs enfants couchaient dans les salles, côte à côte avec les malades, à qui les punaises, les blattes et les rats ne laissaient pas un moment de répit. Au service de chirurgie, l'érésipèle ne cessait de sévir. L'établissement ne possédait que deux scalpels et pas un thermomètre ; dans les baignoires on conservait les pommes de terre. L'économe, la femme de charge et l'aide-chirurgien dépouillaient systématiquement les malades ; et quant au vieux médecin, le prédécesseur de Raguine, on disait qu'il vendait en cachette l'esprit-de-vin destiné à l'hôpital, et qu'il s'était organisé un véritable harem d'infirmières et de pensionnaires.

Personne, en ville, n'ignorait ces désordres, que l'on exagérait même un peu dans la chaleur de la conversation ; mais on les tolérait tranquillement. Même, des gens les trouvaient tout naturels, déclarant que les paysans et les bourgeois pauvres entraient seuls à l'hôpital et qu'ils ne pouvaient se montrer mécontents, car jamais ils n'étaient mieux chez eux : on n'allait pas, bien sûr, leur servir des gelinottes ! Les autres disaient, pour justifier ces pratiques fâcheuses, qu'il était réellement impossible à la ville d'entretenir comme il faut un hôpital sans le secours de l'État, qu'on devait déjà s'estimer fort heureux d'en avoir un, vaille que vaille. Quant au *zemstvo*[1], il ne songeait guère à créer des hôpitaux soit dans la ville, soit dans les environs, alléguant précisément que la ville en avait déjà un.

Dès sa première visite, Raguine jugea l'établissement très immoral et très funeste à la santé des habitants. Le fermer après avoir congédié les malades, voilà quel était, pour Andréï, la meilleure chose à faire. Mais il comprenait que sa volonté à lui ne suffirait point à imposer cette mesure, laquelle

1. Le conseil du district.

eût d'ailleurs été inutile, car les tares morales et physiques ôtées d'un endroit n'auraient pas tardé à se remontrer dans un autre : il fallait donc attendre qu'elles eussent disparu d'elles-mêmes. De plus, il était bien évident que s'il s'était trouvé des hommes pour se donner la peine de fonder un hôpital et pour le tolérer tel quel, ces hommes en avaient besoin, et que toutes ces tares abominables étaient nécessaires, car tout cela devait, avec le temps, se transformer en quelque chose d'utile, comme le fumier se change peu à peu en terreau. Il n'y a dans le monde aucun bien dont la source ne soit impure.

Donc le nouveau médecin en chef sembla n'éprouver qu'indifférence pour tout ce qui se passait à l'hôpital. Il invita seulement les garçons de service et les infirmiers à coucher ailleurs que dans les salles et fit remplir deux armoires d'instruments ; quant à l'économe, à la femme de charge et à l'érésipèle, Andréï Efimovitch ne les dérangea point.

Raguine apprécie beaucoup le bon sens et l'honnêteté ; mais s'agit-il de rendre autour de lui la vie plus honnête et plus sensée, il manque de caractère pour cela, de foi en lui-même, il n'a pas la conscience de son pouvoir. Il ne sait ni commander, ni empêcher, ni insister sur quoi que ce soit. On dirait qu'il a fait vœu de ne jamais employer l'impératif. Il a de la peine à dire : « Donnez » ou « Apportez-moi » ; quand il a faim, il commence à toussoter d'un air indécis et demande à sa cuisinière :

— Si je pouvais avoir du thé?...

Ou bien :

— Si l'on pouvait dîner?...

Ordonner tout simplement à l'économe de ne plus voler, ou supprimer cet emploi inutile et parasite, c'est pour lui une chose vraiment impossible. Chaque fois qu'Andréï Efimovitch se voit dupé, qu'on le flatte, ou qu'on lui présente à signer quelque note manifestement révoltante, il devient rouge comme un coq et se sent très coupable ; mais cela ne l'empêche pas de signer tout de même. Quand les malades lui parlent de leur mauvaise nourriture et se plaignent de la grossièreté que leur témoignent les infirmières, Raguine se trouble et murmure :

— C'est bien, c'est bien, je verrai cela, plus tard... Il doit y avoir quelque malentendu.

Au début, Andréï Efimovitch travaillait beaucoup. Chaque jour, depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner, il recevait des malades, faisait des opérations, s'occupait même d'accouchements. Les dames affirmaient qu'il était fort capable, qu'il diagnostiquait parfaitement toutes les maladies et, en particulier celles des femmes et des enfants.

Mais, à la longue, cette besogne l'ennuya par sa monotonie, et aussi par son évidente inutilité. Quand il avait reçu trente malades en un jour, il en voyait arriver trente-cinq le lendemain, quarante le surlendemain... et ainsi de suite, de jour en jour, de mois en mois ; la mortalité ne diminuait guère dans la ville et sans cesse les malades affluaient. Cependant, avec la meilleure volonté du monde, il est impossible d'examiner à fond une quarantaine de malades avant le dîner : c'est donc une pure comédie. Et si l'on déclare, dans le compte rendu annuel, que l'on a examiné douze mille malades, cela veut dire, à parler franchement, qu'il y a eu douze mille personnes trompées. On ne peut non plus admettre les sujets les plus souffrants dans les salles de l'hôpital pour les traiter suivant les règles de la science, car il y a bien des règles, mais il n'y a point de science. Que si l'on voulait, mettant la philosophie de côté, suivre toutes les règles en pédant, comme font les autres médecins, est-ce qu'il ne faudrait pas, avant tout, substituer la propreté, le bon air à cette infection, une saine et fortifiante nourriture à cette ignoble soupe aux choux, des aides probes et dévoués à tous ces voleurs ?

Et, d'ailleurs, pourquoi empêcher les gens de mourir, puisque la mort est la fin naturelle et légitime de tous les êtres ? A quoi bon prolonger de cinq ou dix ans la vie d'un commerçant ou d'un fonctionnaire quelconque ? Si l'on voit dans la médecine un moyen de soulager les souffrances, une question se pose tout naturellement : à quoi bon les soulager ? D'abord, on prétend que la douleur mène l'homme à la perfection ; puis, il est sûr que si l'humanité apprend à supprimer toutes les souffrances avec des gouttes et des pilules, elle finira par abandonner complètement la religion et la philosophie où, jusqu'à présent, elle a trouvé un appui, des consolations et, parfois même, le bonheur. Pouchkine endura un vrai supplice avant de mourir ; le

pauvre Henri Heine demeura pendant plusieurs années cloué à son lit par la paralysie : pourquoi donc ne pas laisser pâtir un peu un André, une Marie quelconque, dont la vie par trop ordinaire serait absolument dénuée de sens et ressemblerait à elle d'un simple protozoaire, si la souffrance n'existait pas?...

Découragé par ces raisonnements, Andréï Efimovitch laissa tomber ses bras, et il cessa de visiter l'hôpital chaque jour.

VI

Voici comment se passe la vie de Raguine. Il se lève ordinairement à huit heures; il s'habille et prend son thé. Ensuite il se met à lire dans son cabinet, ou bien il se rend à l'hôpital. Une foule de malades attendent là, dans un couloir très étroit, que leur tour soit venu de se faire examiner. Devant eux passent, courant et frappant de leurs bottes le sol carrelé, garçons et filles de service ; des malades, maigres et hâves, se promènent en blouse d'uniforme ; parfois, on voit emporter un pensionnaire mort, ou des vases de nuit ; des enfants pleurent, les courants d'air soufflent sans répit. Le docteur sait bien qu'un pareil entourage affecte péniblement les phtisiques, les fiévreux, les sujets les plus impressionnables, mais qu'y faire?

A son entrée dans la salle, Raguine est accueilli par son aide, Serguéï Serguéïévitch, un petit homme gros, tout rasé, à la figure bouffie et proprette, aux manières gracieuses, dégagées : toujours habillé de neuf et fort à son aise, il a plutôt l'aspect d'un sénateur que d'un aide-chirurgien. Il a une clientèle nombreuse, porte cravate blanche, et se croit beaucoup plus compétent que son chef, lequel n'est presque jamais appelé en ville.

Dans un coin de la salle, on voit une grande icône avec une lourde lampe au-dessous, et, à côté, un autel recouvert d'une housse ; aux murs sont accrochés plusieurs portraits d'évêques, un tableau représentant le couvent de Siratogorsk et des couronnes de bluets séchés. Serguéï Serguéïévitch est très pieux et il adore les ornements à effet : c'est à ses frais

que la sainte icône a été mise là; par son ordre, chaque dimanche, l'un des pensionnaires lit un évangile à haute voix, et lui-même, après cette lecture, parcourt toutes les salles, un encensoir fumant à la main.

Les malades sont nombreux, et le temps manque; aussi le docteur se borne-t-il à les interroger brièvement et à ordonner quelque remède anodin, comme l'huile de ricin, ou des frictions volatiles. Raguine est assis, la tête appuyée contre sa paume, l'air pensif; il pose les questions machinalement. Son aide reste assis de même; il frotte ses petites mains et, de temps à autre, il place un mot:

— Toutes nos maladies et tous nos malheurs nous viennent, dit-il avec expression, de ce que nous ne prions pas le bon Dieu comme il faudrait. Oui!...

A sa clinique, Andréï Efimovitch ne pratique plus d'opérations; il y a longtemps qu'il en a perdu l'habitude et que la vue du sang l'agite singulièrement. Lorsqu'il lui faut ouvrir la bouche à un enfant pour voir sa gorge, et que l'enfant crie et se débat de ses deux menottes, les oreilles lui tintent si fort qu'il en a des vertiges et que des larmes lui viennent aux yeux. Il ordonne à la hâte quelque médicament et vite il fait signe à la bonne femme d'emporter son petit.

La consultation finit bientôt par l'excéder; il ne peut supporter longtemps la gaucherie timide, la sottise des malades, le voisinage de son aide pieux et tiré à quatre épingles, et ces portraits accrochés aux murs, et l'ennui quotidien de ses propres questions qu'il va posant, toujours les mêmes, depuis une vingtaine d'années déjà. Et il se retire après avoir interrogé cinq ou six malades. Les autres sont examinés par son aide après son départ.

Tout joyeux à l'idée qu'il ne sera plus dérangé, puisqu'il n'a plus de clientèle depuis bien des années, le docteur, à peine rentré chez lui, s'installe devant la table de son cabinet avec un livre. Raguine lit beaucoup et volontiers. Il dépense la moitié de ses appointements à l'achat de livres; des six pièces dont est composé son logis, trois sont encombrées de volumes et de revues. Il aime surtout les ouvrages d'histoire et de philosophie; en fait de littérature médicale, Andréï Efimovitch ne

lit que le *Vratch (le Médecin)*, auquel il est abonné ; toujours il commence par la fin.

Raguine lit des heures entières sans la moindre fatigue, non point vite et avec fièvre, comme faisait Gromov jadis, mais très lentement, avec une extrême attention, en s'arrêtant sur les passages qui l'intéressent le plus ou dont le sens lui échappe. Tout près de son livre il a toujours une carafe d'eau-de-vie, ainsi qu'une pomme ou un cornichon mariné, simplement posé à même sur le tapis de la table. Chaque demi-heure, le docteur, sans détacher les yeux de son livre, se verse un petit verre, l'avale, puis, toujours sans détourner son regard, il trouve à tâtons le cornichon et en arrache un petit morceau avec ses dents.

A trois heures, il se dirige doucement vers la porte de la cuisine et, en toussotant, il dit :

— Dariouchka, si je pouvais dîner ?...

Après son dîner, mal apprêté, mal servi, Raguine se promène dans son appartement, les bras croisés sur la poitrine, et médite. Quatre heures sonnent, puis cinq, et il marche, il pense toujours. Parfois, la porte de la cuisine s'entr'ouvre en grinçant, la figure endormie et rouge de la Dariouchka se montre à demi :

— Andréï Efimovitch, est-ce qu'il ne serait pas temps de boire votre bière ? interroge-t-elle, soucieuse.

— Non, répond-il, pas encore... j'attendrai encore un peu...

Dans la soirée, arrive ordinairement le directeur de la poste, le seul homme dont la société ne soit pas importune au docteur. Mikhaïl Avérianovitch, jadis opulent propriétaire et officier de cavalerie, s'était ruiné ; il dut, sur le tard, vieux et appauvri, entrer dans les postes. Il a le teint rose, de beaux favoris blancs, des manières distinguées, une voix sonore et agréable, un cœur sensible et bon : seulement, il est très emporté. A la poste, si le public se permet de protester ou même simplement de raisonner, Mikhaïl Avérianovitch rougit de colère et, tremblant de tout son corps, il crie d'une voix tonnante :

— Voulez-vous vous taire !...

Si bien que le bureau de poste passe depuis longtemps pour un endroit fort peu commode à fréquenter. Mikhaïl

Avérianovitch aime le docteur et l'estime pour son instruction et sa noblesse d'âme, tandis qu'il traite avec un peu de hauteur les autres habitants, qu'il regarde comme des subordonnés.

— Me voilà ! — dit-il en entrant chez Raguine. — Bonjour, mon cher ami... Je vous ennuie beaucoup, n'est-ce pas ?

— Au contraire, je suis bien content, — lui répond le médecin: — je suis toujours heureux de vous revoir.

Les deux amis s'asseyent dans le cabinet, sur le canapé, et pendant quelque temps demeurent tous les deux à fumer sans rien dire.

— Dariouchka! fait Raguine, si nous pouvions avoir un peu de bière !...

Ils vident la première bouteille sans rompre le silence. Le docteur boit d'un air pensif, Mikhaïl Avérianovitch, lui, avec un joyeux entrain, comme un homme qui a quelque chose d'intéressant à communiquer. C'est toujours le docteur qui entame la conversation.

— Quel dommage, — commence-t-il, doucement et lentement, secouant la tête et sans regarder son interlocuteur en face (il ne regarde personne en face), — quel dommage, mon cher Mikhaïl Avérianovitch, qu'il n'y ait point dans notre ville d'hommes sachant, aimant causer ! C'est une grande privation pour nous. Même l'élite ne s'élève guère au-dessus de la banalité ; le niveau de l'intelligence n'y est pas plus haut que dans la classe populaire.

— C'est parfaitement juste ; je suis de votre avis.

— Vous savez bien, — continue le docteur à voix basse et en s'arrêtant par moments, — qu'en ce monde rien n'importe, sinon les manifestations supérieures de l'esprit humain. L'intelligence, par l'abîme qu'elle creuse entre l'animal et nous-mêmes, nous rappelle notre origine divine et supplée en quelque sorte à l'immortalité qui n'existe point. En partant de ce principe, l'esprit est l'unique source du vrai bonheur. Nous autres, mon cher ami, nous ne voyons, n'entendons rien d'intelligent autour de nous : donc nous sommes sevrés du bonheur. Il est vrai que nous avons des livres, mais aucune lecture ne vaut une causerie animée. Si vous me permettez une comparaison, peut-être mal choisie, les livres sont comme les cahiers de musique, mais la conversation, c'est le chant.

— Parfaitement juste !

Un silence. Dariouchka sort de sa cuisine et, appuyant contre son poing un visage où se lit une expression de morne tristesse, elle s'arrête sur le seuil pour écouter.

— Oh ! — dit enfin le directeur avec un soupir, — quelle idée singulière d'aller demander quelque esprit à ces petites gens d'aujourd'hui !

Et il commence à parler de la vie saine, joyeuse, intéressante qu'on menait jadis ; il raconte combien la société russe était jadis intelligente, comme elle prisait l'honneur et l'amitié. De son temps, à lui, on prêtait sans demander reçu, et l'on eût rougi de ne pas tendre la main à un camarade malheureux. Et quelles campagnes, quelles aventures, quelles batailles, quels amis et quelles femmes !... Le Caucase était le pays des merveilles. Il y avait une dame, la femme d'un commandant, qui mettait souvent un costume d'officier et s'en allait toute seule dans les montagnes, le soir. On disait qu'elle avait là-haut, dans un *aoul*[1], un roman avec l'un des petits princes caucasiens.

— Ah ! sainte Vierge ! murmure Dariouchka dans un soupir.

— Et comme on buvait ! Comme on faisait la fête !... Et quelle ardeur animait nos progressistes !...

Andréï Efimovitch écoute et n'entend pas ; il songe à autre chose et boit sa bière à petites gorgées.

— Je vois souvent en rêve des hommes supérieurs et je cause avec eux, — dit-il soudain en interrompant Mikhaïl. — Mon père m'avait donné une belle éducation, mais, sous l'influence des idées ambiantes, il me força de me faire médecin. Il me semble que, si je ne lui avais pas obéi alors, je me trouverais aujourd'hui en plein centre intellectuel. Je serais sans doute membre d'une académie... Certes, l'esprit n'est pas éternel, lui non plus, il passe comme toute chose ; mais vous savez bien pourquoi je me sens particulièrement enclin à l'activité intellectuelle. La vie n'est qu'un piège désolant. Lorsqu'un homme qui pense atteint l'âge viril et peut se rendre un compte exact des choses, il se trouve infailliblement

1. Village fortifié du haut Caucase.

comme acculé dans une impasse. En effet, il se voit appelé malgré lui du non-être à l'être... Pourquoi? — Il veut concevoir la raison et le but de son existence : on ne lui répond que par le silence ou par des absurdités. Il frappe : on ne lui ouvre pas. Et la mort elle-même lui vient également contre sa volonté personnelle. — Eh bien! de même que des prisonniers, unis par un malheur commun, se sentent mieux lorsqu'ils sont ensemble, de même les gens portés vers l'analyse et les idées générales remarquent moins qu'ils sont dans un piège quand ils se réunissent et peuvent passer leur temps à échanger leurs pensées libres et fières. A ce point de vue, l'intelligence est un bonheur incomparable.

— Parfaitement juste! opine Mikhaïl Avérianovitch.

Toujours sans regarder son interlocuteur en face, tout bas et avec des pauses fréquentes, Raguine continue à parler des hommes intelligents et de leur conversation : le directeur l'écoute et, de loin en loin, exprime son assentiment par ces mots : « Parfaitement juste! »

— Et vous ne croyez point à l'immortalité de l'âme? demande soudain le directeur.

— Non, mon cher Mikhaïl Avérianovitch, réplique le docteur, je n'y crois point et je n'ai aucune raison d'y croire.

— A vrai dire, je doute, moi aussi. D'un autre côté, cependant, j'éprouve une singulière sensation, comme si j'étais sûr de ne mourir jamais. « Hé! mon vieux, me dis-je souvent à moi-même ; il est temps que tu disparaisses! » Mais, chaque fois, une voix dans mon âme se récrie et me répond : « Ne crois point cela, tu ne mourras point! »

Après neuf heures, Mikhaïl Avérianovitch prend congé. En mettant sa pelisse dans l'antichambre, il soupire :

— Le sort nous a, tout de même, déclare-t-il, jetés dans un joli trou! Et le plus triste, c'est qu'il nous y faudra mourir aussi. Ah!...

VII

Après avoir accompagné son ami jusqu'à la porte, Andréï Efimovitch se rassied à sa table et se remet à lire. Aucune

rumeur ne trouble le silence du soir, le silence de la nuit ; on dirait que le temps lui-même s'arrête auprès de Raguine immobile et penché vers son livre, et plus rien ne semble exister que ce livre et cette lampe à l'abat-jour vert. Le visage rustique et grossier du médecin peu à peu s'illumine ; il sourit d'extase et de tendresse devant le mécanisme de la pensée humaine.

« O pourquoi, pourquoi l'homme n'est-il pas immortel ? songe-t-il. A quoi bon ces délicats centres nerveux, ces fines ramifications, à quoi bon la vue, la parole, à quoi bon la sensibilité, le génie même, si tout cela doit se confondre avec le sol, et se refroidir avec l'écorce du globe, et tourner avec la planète pendant mille et mille siècles autour du soleil ?... Pour se refroidir et tourner sans fin, ce n'est pas la peine d'arracher au non-être l'homme avec son esprit sublime, presque divin, et de le transformer ensuite, comme par une espèce d'ironie, en motte de terre.

» Les métamorphoses de la matière !... Lâche qui se console avec ce misérable succédané de l'immortalité ! Les processus involontaires qui se produisent dans la nature sont absolument au-dessous de la bêtise humaine, car même la bêtise implique toujours une conscience, une volonté quelconques, et dans ces processus on ne distingue rien de pareil. Cependant l'on répète à l'esprit : « Calme-toi, car ton être, en pourrissant dans l'intérieur de la terre, donnera l'existence à d'autres organismes » ; c'est-à-dire : « Tu seras transformé en quelque chose qui est au-dessous de la bêtise humaine ». Seul un poltron, chez qui la peur de mourir l'emporte sur la dignité, peut se laisser bercer par l'idée qu'avec le temps son corps va revivre dans une herbe, dans une pierre, dans un crapaud... Voir son immortalité personnelle dans les métamorphoses de la matière n'est pas moins singulier que de prédire un avenir brillant à un étui, quand l'excellent violon qu'il renfermait se sera brisé, ne sera plus bon à rien. »

Chaque fois que la pendule sonne, Andréï Efimovitch se rejette sur le dossier de sa chaise et ferme les yeux pour méditer. Sous l'impression des belles pages qu'il vient de lire, il embrasse d'un coup d'œil sa vie antérieure et sa vie actuelle. Dans le présent, il voit la même chose que

dans le passé. Pendant que ses pensées tournent avec la planète refroidie autour du soleil, Raguine sait très bien que là-bas, non loin de son propre logis, dans le grand bâtiment de l'hôpital, des hommes languissent, en proie à la maladie et à l'infection ; il y en a peut-être, à cette heure, que les punaises empêchent de reposer, ou qui prennent l'érésipèle, ou qui gémissent parce que leur pansement est trop serré. Il est même probable qu'à cette heure les malades jouent aux cartes avec les infirmières en buvant de l'eau-de-vie. Dans le courant de l'année passée, il y a eu douze mille hommes « trompés », tout le service repose, comme il y a vingt ans, sur des commérages, des pots-de-vin, sur le plus grossier charlatanisme, et l'hôpital, aujourd'hui comme alors, est un établissement immoral et nuisible. Raguine sait que dans la salle numéro 6, derrière les grilles, Nikita bat les aliénés, que Moïse sort tous les jours, et qu'il mendie.

D'autre part, il n'ignore pas non plus qu'il est survenu, pendant les vingt-cinq dernières années, des changements incroyables dans la médecine. Lorsqu'il étudiait à la Faculté, il lui semblait que cette science aurait le sort de l'alchimie et de la métaphysique ; mais à présent, durant ces heures nocturnes qu'il passe à lire, la médecine le touche profondément, excite en lui une admiration voisine de l'extase.

En effet, quel éclat inattendu, quelle révolution ! Grâce à l'antisepsie, on pratique des opérations telles que le grand Pirogov les croyait impossibles même *in spe*. De simples médecins de province hasardent la résection de l'articulation du genou ; sur un chiffre de cent laparotomies, on signale une seule mort, et quant à la gravelle, on la considère comme si peu importante que les revues médicales ne la mentionnent même plus. Depuis quelque temps, on obtient la guérison complète de la syphilis. Et la théorie de l'hérédité, l'hypnotisme, les découvertes capitales de Pasteur et de Koch, et l'hygiène, et la statistique et notre médecine russe, à nous ! Rien que la psychiatrie, avec sa nouvelle classification des maladies mentales, avec ses nombreuses méthodes pour le diagnostic et le traitement, — mais, en comparaison du bon vieux temps, c'est le paradis ! On ne verse plus d'eau froide sur la tête des malheureux aliénés, on ne leur met plus la

camisole de force : on les traite humainement et, s'il faut en croire les journaux, l'on en est même venu à organiser des bals et des spectacles pour les distraire.

Andréï Efimovitch sait parfaitement qu'à une époque où l'on professe des principes semblables, une abomination comme la salle numéro 6 n'est plus possible, sinon dans un trou situé à deux cents verstes au moins d'une gare où le maire et les conseillers municipaux sont des rustres sachant à peine lire et signer leur nom, et vénèrent tout médecin comme un Esculape qu'il faut croire aveuglément, quand bien même on le verrait couler du plomb fondu dans la bouche du malade. Il est certain qu'ailleurs le public et la presse auraient depuis longtemps jeté bas et anéanti cette petite Bastille.

« Mais qu'est-ce que cela prouve ? — se demande Raguine en ouvrant les yeux ; — et quel en est le résultat ? L'antisepsie et Pasteur et Koch existent bien, mais au fond les choses n'ont point changé. Les maladies ne sont pas moins nombreuses, la mortalité ne diminue pas. On organise des bals et des spectacles pour distraire les fous, mais on ne leur donne point la liberté. Tout cela n'est donc rien que non-sens et vanité ; on ne trouve réellement aucune différence entre la meilleure clinique viennoise et mon hôpital. »

Toutefois une tristesse profonde et un sentiment qui ressemble à de la jalousie l'empêchent de rester indifférent. C'est la fatigue, sans doute : sa tête lourde se penche sur le volume. Il la pose entre ses deux mains, pour être mieux, et il pense :

« Moi-même, je contribue à une œuvre qui est nuisible, et je touche un salaire de gens que je trompe : je ne suis pas honnête. Mais je ne suis rien, moi, et ma personnalité n'a aucune importance, car je ne suis qu'une infime partie de ce grand mal social absolument indispensable : tous les fonctionnaires sont des gens inutiles et qui volent plus ou moins leurs appointements... Donc, ce n'est pas ma faute si je suis malhonnête, mais celle de mon temps... ; si j'étais né deux siècles plus tôt, je serais un autre homme.

Quand trois heures sonnent, Raguine éteint sa lampe et s'en va dans sa chambre à coucher. Il n'a point sommeil.

VIII

Il y a deux ans, le *zemstvo*, dans un accès de générosité soudaine, se résolut enfin à sacrifier trois cents roubles par an afin d'augmenter le personnel de l'hôpital. Pour aider un peu Andréï Efimovitch, les autorités firent venir un médecin des environs, Khobotov.

M. Khobotov est encore jeune, — trente ans à peine, — grand et brun, les pommettes saillantes, les yeux tout petits ; ses aïeux furent, sans doute, des aborigènes mogols. Il arriva pauvre comme Job, muni d'une valise pour tout bagage, et accompagné d'une femme passablement laide qu'il appelait sa cuisinière. Cette femme avait un enfant à la mamelle.

M. Khobotov porte une casquette, des bottes, et, en hiver, la demi-pelisse du paysan. Il n'a pas tardé à se lier avec l'aide-chirurgien Serguéï Serguéïévitch et avec l'économe ; quant aux autres fonctionnaires, il les qualifie d'aristocrates et les évite soigneusement. On ne trouve chez lui qu'un seul livre : *Les nouvelles Ordonnances de la Clinique viennoise pour 1881*. Quand il se rend auprès d'un malade, il ne manque jamais d'emporter ce livre. Le soir, au cercle, il joue au billard, mais il n'aime pas les cartes. Volontiers il emploie, dans la conversation, des termes empruntés à l'argot des « potaches », comme : « Quelle blague !... Quelle scie !... Qu'est-ce que tu me chantes-là ! etc. »

Il vient à l'hôpital régulièrement deux fois par semaine, et alors il visite chaque salle et se charge de la consultation. Le manque absolu d'antiseptiques et le continuel emploi des ventouses l'indignent fort, mais il n'ordonne rien de nouveau, car il a peur de froisser Andréï Efimovitch. Il voit dans son collègue un vieux fripon, qu'il soupçonne d'avoir amassé une fortune et qu'il envie secrètement. Il serait bien heureux d'occuper sa place.

IX

Par une soirée de printemps, à la fin de mars, alors qu'il n'y avait plus de neige sur la terre et que dans le jardin de l'hôpital chantaient les étourneaux, Raguine sortit pour accompagner son ami, le directeur de la poste. Justement, le juif Moïse rentrait dans la cour, après sa journée de « travail ». Il était nu-tête, avec de méchantes galoches à ses pieds nus, et tenait à la main un petit sac plein de croûtons et de restes qu'il avait reçus.

— Donne-moi un kopeck ! dit-il au docteur en tremblant de froid et en souriant.

Andréï Efimovitch, qui ne savait jamais refuser quoi que ce fût, lui donna une pièce de dix kopecks.

« Comme c'est malsain ! — pensait-il, en regardant les jambes nues de Moïse aux mollets rouges et maigres ; — il fait si humide ! »

Et poussé par un sentiment où la pitié se mêlait au dégoût, il suivit le juif en promenant son regard du crâne chauve aux chevilles nues. A l'entrée de Raguine dans l'antichambre, le gardien quitta vivement son tas de chiffons et vint saluer le médecin.

— Bonsoir, Nikita ! — lui dit avec douceur Andréï Efimovitch. — Est-ce qu'on ne pourrait pas donner à ce juif une paire de chaussures ? Il va prendre certainement froid, sans cela.

— Oui, Votre Haute Noblesse. Je le dirai à l'économe.

— Je t'en prie. Demande-lui cela de ma part. Dis que c'est moi qui l'en prie..

La porte de la salle était ouverte par hasard. Couché dans son lit et relevé sur le coude, Gromov écoutait avec inquiétude cette voix étrangère. Tout à coup, il reconnut le docteur, et, dans un accès de rage, il sauta hors de sa couchette : le visage rouge, méchant, les yeux à fleur de tête, il bondit vers le milieu de la salle.

— Voici le médecin qui arrive ! s'écria-t-il en riant aux éclats. Enfin !... Messieurs, je vous félicite : le docteur veut bien nous honorer de sa présence !... Ah ! la sale bête !... —

hurla-t-il en frappant du pied, avec une fureur que les pensionnaires ne lui avaient jamais vue encore. — Tuer cette sale bête!... Non... tuer, ce n'est rien!... La noyer dans une fosse d'aisances!

Andréï Efimovitch entendit ces paroles; il montra sa tête à l'embrasure de la porte et d'une voix douce il demanda :

— Et pour quelle raison?

— Pour quelle raison? — demanda Gromov en marchant vers lui avec une mine tragique et s'enveloppant dans sa blouse d'un geste convulsif. — Pour quelle raison?... Voleur! — s'écria-t-il avec un dégoût visible et en avançant les deux lèvres comme pour cracher. — Bourreau!... Charlatan!...

— Calmez-vous, — lui dit Raguine en souriant d'un air coupable : — je n'ai rien volé, je vous l'assure, et quant au reste, croyez-moi, vous exagérez beaucoup... Je vois que vous m'en voulez. Calmez-vous, je vous en prie, et tâchez de me dire tranquillement pour quelle raison...

— Et pour quelle raison, vous, me retenez-vous ici?

— Parce que vous êtes malade.

— Oui, je suis malade. Mais il y a des centaines de fous qui se promènent en liberté, uniquement parce que votre ignorance est impuissante à les distinguer de ceux qui ont l'esprit sain. Pourquoi donc, ces malheureux et moi, devons-nous demeurer enfermés à la place des autres, comme de vrais boucs émissaires?... Mais vous, et votre aide, et l'économe, et toute cette canaille de l'hôpital, vous avez tous une moralité incomparablement inférieure à la nôtre : pourquoi donc est-ce nous qui restons ici, et non pas vous?... Est-ce logique?

— Il ne s'agit pas de logique ni de moralité. Tout dépend du hasard. Quiconque est mis dedans y reste; qui a la chance d'éviter l'internement se promène, voilà tout. Le fait que je suis le médecin et vous le malade ne comporte ni moralité ni logique; ce n'est qu'un simple hasard.

— Je ne comprends rien à des inepties pareilles; répondit Gromov d'une voix sourde, en se rasseyant sur le lit.

Pendant ce temps-là, Moïse, que le gardien n'avait pas osé dépouiller en présence du médecin, étalait sur sa couchette les croûtons de pain, les bouts de papier, les os qu'il avait tirés de son sac; puis, encore tout frissonnant de froid, il se

mit à prononcer quelques paroles en hébreu, d'une voix traînante. Il s'imaginait, sans doute, avoir établi une boutique.

— Mettez-moi en liberté ! fit Gromov ; — et sa voix tremblait.

— Je ne puis.

— Mais pourquoi donc ? Pourquoi ?

— Parce que cela passe mon pouvoir. Jugez plutôt vous-même : à quoi vous servirait-il que je vous rendisse votre liberté ?... Soit ; allez. Mais vous serez immédiatement arrêté par les habitants ou par les agents de police, et ramené ici.

— Oui, oui, c'est vrai !... — dit Gromov en se passant la main sur le front. — C'est terrible !... Mais, alors, que pourrais-je bien faire ? quoi ?...

La voix de Gromov, sa figure intelligente et juvénile encore, avec ses grimaces bizarres, plurent beaucoup au docteur. L'envie le prit de lui adresser quelques bonnes paroles et de le calmer. Il s'assit au bord du lit, et, après un moment de réflexion, il dit au jeune homme :

— Vous me demandez conseil ? Eh bien, dans votre situation, le mieux serait de vous sauver. Par malheur, la fuite serait inutile. On vous reprendrait sûrement. Dans sa défense contre les criminels, contre les aliénés, contre ceux de ses membres qu'elle trouve gênants, la société reste invincible. Vous n'avez plus qu'une chose à faire : c'est de vous accoutumer à l'idée que votre séjour ici est indispensable.

— Mais cela ne sert de rien à personne !

— Du moment qu'il y a des prisons et des asiles, il faut bien qu'on y mette quelqu'un. Si ce n'est vous, c'est moi ; si ce n'est moi, c'est un autre. Prenez patience : dans un avenir éloigné, lorsque asiles et prisons n'existeront plus, il n'y aura plus ni grilles ni blouses bleues... Certes, ce temps arrivera, un jour ou l'autre.

Gromov eut un sourire d'ironie.

— Vous raillez ! fit-il en clignant des yeux. Les êtres comme vous et comme votre digne aide Nikita s'inquiètent peu de l'avenir. Seulement, vous pouvez être assuré, monsieur, qu'un temps meilleur arrivera. Vous allez trouver banal ce que je dis, mais il viendra un moment où l'aurore d'une vie nouvelle poindra, où la vérité sera triomphante, où vous-mêmes devrez moudre un peu à notre moulin ! Moi,

je n'y serai plus alors, j'aurai crevé avant, mais nos arrière-petits-fils verront cela. Je les salue de tout mon cœur, et je suis très heureux d'avance pour ces forçats libérés!... Dieu vous aide, mes amis!

Gromov se leva et, les yeux brillants, les mains tendues vers la croisée, il reprit d'une voix émue :

— De derrière ces grilles, je vous envoie ma bénédiction! Vive l'équité! Je suis heureux!...

— Je ne vois aucune raison de se réjouir, — dit Raguine, qui trouva le mouvement de Gromov un peu théâtral, mais non dépourvu de quelque beauté. — Il n'y aura plus de prisons, ni d'asiles pour les fous et la vérité sera triomphante, comme vous avez bien voulu dire, soit; mais, au fond, les choses ne changeront point, et les lois de la nature demeureront les mêmes. Les hommes seront malades, ils vieilliront et mourront comme à présent. Et si magnifique soit l'aurore dont s'illuminera leur existence, ils n'en finiront pas moins par être mis dans une bière et jetés pour jamais dans une fosse.

— Et l'immortalité?

— Allons donc!

— Vous n'y croyez pas?... Eh bien, j'y crois, moi! Un des héros de Dostoïevsky ou de Voltaire, je ne me rappelle plus au juste, assure que, si Dieu n'existait pas, les hommes l'auraient inventé. Eh bien, je suis intimement convaincu, moi, que si l'immortalité n'existe pas, l'esprit humain, dans sa puissance, finira par l'inventer.

— Voilà qui est bien dit! fit Andréï Efimovitch, tout joyeux. C'est excellent de croire ainsi. Avec une foi pareille, on peut très bien vivre, même enfermé entre quatre murs. Est-ce que vous avez fait vos humanités?

— Oui, je fus jadis étudiant, mais je n'ai pas achevé mes études.

— Vous êtes un homme intelligent et un esprit méditatif. Quel que soit votre entourage, vous trouverez toujours en vous-même le moyen de vous apaiser. La pensée profonde et libre, qui s'efforce de comprendre le sens de la vie, et le mépris des vanités humaines, voilà certes les plus grands biens que l'homme ait jamais connus. Et vous pouvez parfaitement les

posséder, eussiez-vous même trois grilles à vos fenêtres. Diogène vivait dans un tonneau, et il était cependant plus heureux que tous les rois de la terre.

— Votre Diogène, monsieur, n'était qu'un imbécile, dit Gromov. Pourquoi m'ennuyer avec votre Diogène et votre sens de la vie? — s'écria-t-il soudain en bondissant et en se fâchant tout rouge. — C'est que j'aime la vie, moi; je l'aime passionnément! J'ai une manie, la manie de la persécution : une peur folle me tourmente continuellement, oui; mais il y a des heures où la soif de la vie me prend, et alors je crains de perdre la raison. J'ai un désir furieux de vivre, je le veux à tout prix! Je le veux!...

Très ému, il fit quelques pas dans la salle; puis il poursuivit à voix basse :

— Quand je m'abandonne à mes rêves, j'ai souvent des visions. Des êtres m'apparaissent, j'entends une musique, des voix, il me semble que je me promène à travers des forêts, au bord de la mer, et alors un désir fou de bruit, de mouvement, s'empare de moi... Dites-moi donc un peu, quoi de nouveau là-bas? demanda-t-il brusquement; que se passe-t-il?

— Vous désirez savoir ce qui se passe dans la ville, ou dans le monde en général?

— Eh bien, oui! parlez-moi de la ville d'abord, et puis du monde en général.

— Que vous dirai-je? il règne dans la ville un ennui languissant... Personne à qui adresser la parole, personne qui vaille d'être écouté. Pas de nouveaux personnages... Si! dernièrement, un jeune médecin, Khobotov, est arrivé chez nous.

— Mais je l'ai bien vu!... Un goujat, quoi?...

— Oui, c'est un homme peu civilisé... Mais c'est bizarre, savez-vous! Il paraît cependant qu'on ne s'endort pas dans nos capitales; il y a du mouvement : donc il doit s'y trouver des hommes vraiment intéressants... Or, je ne sais pourquoi on nous envoie toujours des particuliers tels que cela fait mal au cœur de les regarder. La malheureuse ville!...

— Oui, la malheureuse ville! — répéta Gromov qui soupira, puis se mit à rire. — Et quoi de nouveau en général? Qu'est-ce qu'on écrit dans les journaux et les revues?

Il faisait déjà sombre dans la salle. Raguine se leva et,

debout, raconta ce qui s'écrivait en Russie et à l'étranger, quelle direction la pensée humaine avait suivie en ces derniers temps. Gromov écoutait fort attentivement et posait des questions ; mais soudain, comme s'il venait de se rappeler quelque chose de terrible, il se prit la tête à pleines mains, se rejeta sur la couchette, et resta sans bouger, en tournant le dos au docteur.

— Que vous arrive-t-il ? interrogea Raguine.

— Vous ne tirerez plus une seule parole de moi ! dit Gromov d'une voix brusque. Laissez-moi !

— Mais pourquoi donc ?

— Quand je vous dis de me laisser, que diable !...

Andréï Efimovitch haussa les épaules, poussa un soupir et sortit. En traversant le vestibule, il appela le gardien :

— Dis-moi, Nikita, si l'on pouvait mettre un peu d'ordre ici... On étouffe !

— Oui, Votre Haute Noblesse.

« Quel homme agréable ! pensait Raguine en rentrant chez lui. Depuis que j'habite la ville, c'est le premier, je crois, avec lequel on puisse causer. Il raisonne bien, certes, et il s'occupe justement de ce qu'il faut. »

Pendant qu'il lisait, puis en se couchant, il ne cessa de songer à Gromov ; et le lendemain, en ouvrant les yeux, il se rappela que la veille il avait lié connaissance avec un homme intelligent et intéressant : il résolut d'aller bientôt causer avec lui encore une fois.

X

Gromov était sur son lit, la tête entre les mains et les jambes croisées à la turque. On ne voyait pas sa figure.

— Bonjour, mon ami, lui dit Raguine, vous ne dormez pas ?

— *Primo*, je ne suis pas votre ami, — répondit Gromov dans son oreiller ; — *secundo*, vous avez bien tort de vous mettre ainsi en frais : vous n'arriverez pas à m'arracher une seule parole.

— C'est bizarre ! — balbutia le docteur assez déconcerté. — Hier, cependant, nous avions causé ensemble si paisiblement... tout à coup, je ne sais quoi vous a froissé, vous avez coupé net l'entretien... Il se peut que j'aie prononcé un mot malheureux ou formulé une pensée en désaccord avec vos convictions.

— Certes, il faudrait que je fusse bien stupide pour vous croire ! — dit Gromov qui se releva un peu et jeta sur le médecin un regard moitié railleur, moitié inquiet ; ses yeux étaient rouges. — Allez donc espionner et questionner ailleurs : vous n'avez rien à faire ici. J'avais déjà compris hier pourquoi vous étiez venu.

— Quelle singulière idée ! fit le docteur en souriant. Alors, vous supposez que je suis un mouchard ?

— Oui, je le suppose... Un mouchard, ou un médecin qu'on a chargé de me tâter ; c'est tout comme.

— Ah ! mais... vous êtes passablement original, permettez-moi de vous le dire...

Le docteur s'assit près du lit, sur un petit banc, et secoua la tête avec une expression de reproche.

— Écoutez ; admettons que vous ayez raison, reprit-il. Admettons que je sois venu ici pour abuser de votre confiance et vous livrer à la police. Vous voilà donc arrêté, puis jugé. Mais pendant le jugement et à la prison, serez-vous plus malheureux qu'ici ? Et si vous êtes condamné à la Sibérie ou aux travaux forcés, dites-moi, sera-ce pire que votre existence dans cette maison ?... Qu'auriez-vous donc à redouter, voyons ?

Ces paroles semblèrent produire un certain effet sur Gromov. Il s'assit, un peu calmé. Il était cinq heures du soir à peu près, l'heure où Raguine avait coutume de se promener dans son appartement, et où Dariouchka lui demandait s'il n'allait pas encore boire sa bière. Le temps était clair et doux.

— J'ai voulu sortir un peu après le dîner, fit le docteur, et en passant je suis venu vous dire bonjour, comme vous voyez. On est en plein printemps.

— En quel mois sommes-nous ? En mars ? demanda Gromov.

— Oui, à la fin de mars.

— Il y a de la boue ?

— Non, pas trop. Les sentiers reparaissent déjà dans le jardin.

— Il serait agréable maintenant de faire une petite promenade en voiture, quelque part un peu loin de la ville, — dit Gromov en se frottant les yeux comme après avoir dormi, — puis de rentrer chez soi, dans un confortable cabinet de travail, et... de consulter un bon médecin sur mes névralgies... Voilà longtemps déjà que je n'ai pas vécu, moi, comme un homme... C'est une vilaine existence qu'on mène ici ! Insupportablement vilaine !

Il semblait fatigué, après la surexcitation de la veille ; il manquait d'entrain et parlait à contre-cœur.

— Il n'y a nulle différence entre un bon cabinet de travail bien chaud et cette salle, dit le docteur. La paix et le bonheur de l'homme ne sont pas hors de lui, mais en lui.

— Comment cela ?

— Seul un homme ordinaire attend le bien ou le mal de l'extérieur, c'est-à-dire de sa voiture ou de son logis ; un homme qui pense trouve le bonheur en lui-même...

— Allez prêcher cette philosophie en Grèce, où il fait chaud et où les oranges embaument l'air ; elle n'est point à sa place chez nous... Qui donc m'a parlé du vieux Diogène ? C'est vous, je crois ?

— Oui, nous en avons parlé hier.

— Diogène, lui, n'avait pas besoin d'un cabinet, d'un appartement bien chauffé : il avait assez chaud comme cela. Il n'avait qu'à demeurer couché dans son tonneau et à manger des oranges et des olives. Mais, s'il avait dû vivre dans notre pays russe, je vous assure qu'en décembre, et parfois même au beau milieu de mai, il n'eût pas été fâché de se réfugier dans une maison. Il aurait joliment gelé !...

— Non. Il en est du froid comme de la souffrance : on peut ne pas le sentir. Marc-Aurèle a dit : « La douleur n'est que l'imagination vive d'une douleur ; fais un effort, tourne ailleurs ton esprit, cesse de gémir, et la douleur disparaîtra. » Cela est juste. Un sage, ou simplement un homme qui pense et qui raisonne, se distingue précisément par son mépris de la souffrance. Il est toujours content, et rien ne l'étonne.

— Alors, je suis un idiot, car je souffre, je suis mécontent, et je m'étonne de l'humaine lâcheté.

— Vous avez tort. A force de réfléchir, vous finirez par concevoir le néant de ce qui nous est extérieur, de ce qui nous affecte. Il faut aspirer à la connaissance de la vie : là, seulement, là réside le vrai bonheur.

— La connaissance — répéta Gromov en se renfrognant, — extérieur, intérieur... Je vous demande pardon, mais je ne comprends pas cela... Ce que je sais, — reprit-il en se levant et lançant à Raguine un coup d'œil féroce, — c'est que le bon Dieu m'a fait du sang chaud et des nerfs, oui, monsieur! Et tous les tissus organiques, vivants, réagissent à la plus petite excitation extérieure. Et je réagis, moi! Je réponds à une douleur par des cris et des larmes, à une vilenie par l'indignation, à toute lâcheté par le dégoût. Et c'est justement cela qui s'appelle, pour moi, la vie. Plus l'organisme est simple, moins il est sensible et moins fort il réagit ; plus il devient complexe, plus il est susceptible aussi, plus énergiquement il réagit. Comment ignorer cela? Singulier docteur, qui ne sait pas des choses tellement élémentaires! Pour mépriser la souffrance, être à jamais content, ne s'étonner de rien, il faut que l'on en soit arrivé à un pareil état... (Gromov désigna le gros paysan chargé de graisse), ou bien que l'on soit endurci par la souffrance au point de ne plus rien sentir, c'est-à-dire que l'on ait cessé de vivre... Pardonnez-moi, je ne suis point un sage, ni un philosophe, — continua-t-il en colère, — et je n'entends goutte à vos discours. Je ne suis pas capable de raisonner, moi.

— Au contraire, vous raisonnez très bien.

— Les stoïciens, que vous me semblez parodier, les stoïciens furent des hommes remarquables; mais leur doctrine s'est arrêtée il y a vingt siècles; depuis, elle n'a point avancé d'un seul pas, et elle n'avancera plus jamais, car elle n'est aucunement pratique et n'a rien de commun avec la vie. Elle n'a pu séduire qu'un petit nombre de gens dont l'existence entière se passe à étudier, à disséquer les plus diverses théories; la plupart des hommes ne l'ont point comprise. Une théorie qui prêche l'indifférence à la douleur et à la mort est absolument inintelligible à la masse, puisque la masse n'a jamais connu

la richesse ni le confort, et mépriser la douleur signifie, pour elle, mépriser la vie elle-même. Car ce qui, au fond, constitue l'existence humaine, c'est la sensation de la faim, du froid, c'est la rancune, le regret, la peur de la mort, cette peur qui torturait Hamlet. C'est là toute la vie : on peut la trouver pénible, on peut même la haïr, mais il est impossible de la mépriser... Donc, je le répète, la doctrine stoïcienne est sans nul avenir ; par contre, ce qui dure et se développe, comme vous le voyez depuis le commencement des siècles jusqu'à nos jours, c'est l'âpre lutte, le pouvoir de sentir la douleur, de réagir à toute excitation...

Gromov perdit subitement le fil de ses pensées, il s'arrêta et se frotta le front d'un air contrarié.

— Je voulais ajouter quelque chose de très important, reprit-il ; mais je me suis embrouillé... De quoi donc est-ce que je parlais ?... Ah ! oui ! je voulais dire que l'un des stoïciens se fit esclave afin de racheter un de ses proches : vous voyez donc que lui-même réagissait, car un fait aussi généreux que d'anéantir sa personnalité pour autrui suppose une âme qui souffre et se révolte. Ici, en prison, j'ai oublié tout ce que j'avais appris : autrement, je me rappellerais encore d'autres exemples. Et si nous prenons le Christ lui-même ? Il réagissait par des pleurs, des sourires, des peines, des colères, il éprouvait même de l'angoisse, parfois. Ce n'est pas en souriant qu'il affrontait la souffrance ; il ne méprisait point la mort, lui qui, dans sa prière, au Jardin des Oliviers, murmurait : « Seigneur, éloignez de moi ce calice ! »

Gromov se mit à rire et se rassit.

— Supposons qu'en effet la paix, le bonheur de l'homme ne soient pas hors de lui, mais en lui, poursuivit-il. Admettons qu'il faille braver la douleur et ne s'étonner de rien. Mais vous-même, quelle raison auriez-vous de prêcher tout cela ? Êtes-vous un sage ?... un philosophe ?...

— Non, je ne suis pas un philosophe, mais c'est là, suivant moi, des idées que chacun doit prôner, parce qu'elles sont justes.

— Je voudrais bien savoir de quel droit vous tranchez ces questions, le mépris de la douleur, le vrai sens de la vie, et d'autres encore. Est-ce que par hasard vous auriez souffert ? Vous en auriez donc une idée, vous, de la souffrance ? Dites-

moi : est-ce que, dans votre enfance, vous étiez souvent battu?

— Non, mes parents détestaient les punitions corporelles.

— Moi, j'étais souvent fouetté jusqu'au sang par mon père. C'était, monsieur, un rude fonctionnaire, tourmenté par des hémorroïdes, sec, au nez long, au cou jaune... Mais parlons de vous. Personne jamais ne vous a touché du doigt, personne jamais ne vous terrorisa ; vous resplendissez de santé. Vous avez grandi sous les caresses de votre père, c'est à ses frais que vous avez accompli vos études, puis vous avez eu, du premier coup, la chance d'obtenir une sinécure. Voilà plus de vingt ans que vous habitez un appartement gratuit ; plus de vingt ans que, bien servi, éclairé, chauffé, vous avez le droit de travailler autant que vous le voulez, et même de ne rien faire. De votre nature, vous êtes un homme indolent et mou ; c'est pourquoi vous avez toujours arrangé votre vie de manière que rien ne vous émeuve, que rien ne vous trouble. Vos affaires, vous en avez laissé le poids à votre aide et à toute cette canaille, tandis que vous-même restiez bien tranquille dans votre chambre confortable, à ramasser de l'argent, à lire, à méditer sur une foule d'absurdités « élevées » et à... (Gromov jeta un coup d'œil sur le nez rouge du médecin) et à boire. Bref, vous n'avez jamais vu la vie, et ne savez rien d'elle, vous ne connaissez la réalité qu'en théorie. Et si vous méprisez la douleur, et si rien ne vous étonne, la raison en est fort simple : c'est que la vanité des vanités, l'extérieur, l'intérieur, le mépris de la vie, de la souffrance et de la mort, le vrai bonheur, tout cela constitue une philosophie très commode pour un citoyen russe paresseux comme vous l'êtes... Voyez-vous, par exemple, un paysan battre sa femme, — à quoi bon intervenir ? Qu'il frappe à son aise, puisque tous deux finiront par mourir un jour ou l'autre ; d'ailleurs, ces coups avilissent plutôt celui qui les donne, et pas celle qui les reçoit... Certes, il est sot et indécent de se griser, mais, puisqu'il faut mourir, autant vaut boire que de s'en priver... Voilà une bonne femme qui a mal aux dents : eh bien, quoi ? La douleur « n'est que l'imagination d'une douleur », et puis il est impossible de vivre en ce monde sans pâtir ; nous mourrons tous : par conséquent, bonne femme, ôtez-vous de là, ne m'empêchez point de boire mon

eau-de-vie... Un jeune homme arrive pour vous demander conseil : « Que faire ? comment vivre ? » Avant de répondre à cette question, un autre homme y réfléchirait ; mais vous avez une réponse toute prête : « Aspirez à comprendre le sens de la vie, à conquérir le vrai bonheur. » Mais qu'est-ce que ce « vrai bonheur » ? A cela, naturellement, point de réponse. On nous tient enfermés derrière ces grilles, on nous laisse pourrir dans la saleté, on nous accable de coups ; mais tout cela est bien, puisqu'il n'existe aucune différence entre cette salle et un confortable cabinet de travail... C'est là une philosophie très commode : rien à faire, la conscience tranquille... et on se croit un vrai sage... Non, monsieur, non, ce n'est point de la philosophie, cela ; ce n'est plus une manière de penser ni une libre conviction : c'est tout simplement de la paresse, c'est la vie d'un fakir, une démence continue... Oui ! — s'écria Gromov en s'emportant ; — vous méprisez la douleur, et cependant, rien que pour avoir le doigt pris dans une porte, je suis bien sûr que vous crieriez comme un possédé !

— Mais peut-être ne crierais-je point ! dit Raguine en souriant avec douceur.

— Ah ! oui, je dois vous croire sur parole !... Que seulement une attaque de paralysie vous eût frappé, ou qu'un imbécile plein de morgue, abusant de sa position et de son rang, vous eût impunément offensé en public, oh ! alors, vous ne parleriez peut-être plus du « bonheur intérieur » et du « vrai sens de la vie... »

— Voilà qui est original, — dit le docteur en riant et se frottant les mains de plaisir. — Ce que j'aime surtout en vous, c'est la faculté que vous avez de généraliser les choses, et quant à la silhouette que vous avez bien voulu tracer tout à l'heure de ma personne, elle est tout simplement remarquable. J'avoue que j'éprouve une grande satisfaction à causer avec vous... Eh bien, puisque je vous ai attentivement écouté, veuillez donc m'écouter à votre tour...

XI

Cette conversation, qui dura une heure encore à peu près, sembla produire sur le docteur une impression profonde. Il

se mit à fréquenter le pavillon des aliénés. Il y venait le matin, puis dans l'après-dîner ; parfois la tombée de la nuit le surprenait causant avec Gromov.

Au commencement, Gromov se montrait quelque peu farouche: il soupçonnait Raguine de mauvaises intentions, et il ne se gênait guère pour exprimer son hostilité. Puis il finit par s'habituer à la présence du médecin, et sa brusquerie fit place à une ironique indulgence.

Bientôt le bruit courut dans l'hôpital que le docteur Andréï Efimovitch visitait maintenant la salle n° 6. Ni l'aide-chirurgien, ni les infirmières, ni le gardien Nikita ne pouvaient comprendre pourquoi il y venait, demeurait des heures entières, ce qu'il disait, et pour quelle raison il n'écrivait jamais une seule ordonnance. En général, sa façon d'agir semblait au moins étrange. Le directeur de la poste le trouvait souvent sorti, ce qui n'arrivait jamais auparavant, et Dariouchka elle-même n'en revenait pas, car le docteur ne prenait plus sa bière à l'heure habituelle, et il se mettait même en retard pour le dîner.

Une fois, vers la fin de juin, le docteur Khobotov eut besoin de voir Andréï Efimovitch pour une affaire; ne l'ayant point rencontré, il s'en fut le chercher dans la cour de l'hôpital; il apprit là que le vieux médecin visitait la salle des aliénés. Khobotov entra dans le pavillon, s'arrêta dans le vestibule, et voici quelle conversation vint frapper son oreille.

— Jamais nous ne serons d'accord, jamais vous ne réussirez à me convaincre! disait Gromov avec impatience. Vous ne connaissez rien absolument de la réalité, vous n'avez jamais souffert. Vous n'avez fait que vous nourrir, comme une sangsue, avec la substance des autres; moi, j'ai souffert depuis le jour où je vins au monde jusqu'à ce moment, sans relâche. C'est pourquoi, je vous le dis tout net, je me crois supérieur à vous en toute chose. Non, ce n'est pas à vous de m'instruire.

— Je n'ai point la prétention de vous convaincre, — dit Andréï Efimovitch à voix basse et comme en regrettant que l'on ne voulût pas le comprendre. — Et ce n'est point de cela qu'il s'agit, mon ami. Que vous ayez souffert et moi non, cela n'a pas la moindre importance. Les douleurs comme les

joies sont éphémères; laissons-les, ce n'est pas la peine d'en parler. Ce qui est l'essentiel, c'est que nous pensons tous les deux, et nous regardons l'un l'autre comme des gens capables de raisonner; cela même nous rend déjà solidaires, tout différents que soient nos principes. Si vous saviez seulement comme j'en ai assez de l'extravagance, de la sottise, de la médiocrité qui règnent partout, et quel plaisir j'éprouve à causer avec vous, mon ami! Vous êtes un homme intelligent, et je suis heureux de vous avoir.

Khobotov entr'ouvrit la porte et jeta un regard dans l'intérieur de la salle. Gromov, en bonnet d'uniforme, et le docteur se trouvaient assis côte à côte sur la couchette. Le fou, secoué de frissons, tiraillait sa blouse d'un geste convulsif et ne cessait de grimacer; le docteur, lui, demeurait immobile, la tête baissée, le visage rouge, l'air triste et malheureux. Khobotov haussa les épaules, sourit, échangea un coup d'œil rapide avec Nikita, qui haussa les épaules à son tour.

Le lendemain, le docteur Khobotov reparut en compagnie de l'aide-chirurgien. Tous les deux restèrent dans le vestibule, à écouter.

— Il paraît que notre ancien est tout à fait détraqué! dit Khobotov quand ils quittèrent le pavillon.

— Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de nous! — murmura Serguéï Serguéïévitch en poussant un soupir et en évitant les petites flaques afin de ne pas salir ses bottines bien cirées. — A vrai dire, mon cher docteur, je m'y attendais, et depuis longtemps.

XII

De ce jour, Andréï Efimovitch s'aperçut qu'il se passait autour de lui quelque chose de mystérieux. Les infirmiers, les infirmières, les malades eux-mêmes, quand ils croisaient le docteur, l'observaient curieusement et se mettaient soudain à chuchoter. La petite Marie, la fille de l'économe, que Raguine aimait à rencontrer dans le jardin, s'enfuyait maintenant chaque fois qu'il s'approchait d'elle pour lui caresser les cheveux. Le directeur de la poste ne disait plus en l'écoutant :

« C'est parfaitement juste », mais il balbutiait avec un embarras inexplicable : « Oui, oui, oui... » et attachait sur lui un regard triste et pensif. Au surplus, il conseillait souvent à Raguine de renoncer à boire de la bière et de l'eau-de-vie ; en homme délicat, il ne disait point cela crûment, il se bornait à l'insinuer par toute espèce d'allusions, tantôt lui nommant un officier de ses amis, tantôt quelque prêtre, qui, tous les deux, étaient devenus malades à force de boire, et que l'abstinence avait radicalement guéris.

Deux ou trois fois, le docteur Khobotov était venu visiter son collègue; lui aussi mettait Raguine en garde contre l'abus des spiritueux ; et, un jour, il lui recommanda, sans aucune raison apparente, le bromure de potassium.

Au mois d'août, Raguine reçut une lettre du maire qui le mandait pour une affaire très urgente. Arrivé à l'hôtel de ville, Andréï Efimovitch y trouva réunis le chef de la garnison, l'inspecteur des écoles, un des conseillers municipaux, le docteur Khobotov et encore un monsieur, blond et fort, qu'on lui présenta comme docteur, lui aussi : ce docteur, dont le nom d'origine polonaise était fort difficile à prononcer, habitait une maison de campagne à trente verstes environ de la ville et n'était là qu'en passant.

— Nous avons à traiter une petite affaire qui vous concerne, — dit le conseiller municipal à Raguine, lorsque tout le monde se fut assis. — Le docteur Khobotov affirme que la pharmacie est trop à l'étroit dans le corps de l'hôpital et qu'il faudrait la transférer dans l'une des ailes. Certes, cela pourrait se faire ; mais il y a une difficulté grave : c'est que l'aile a besoin de réparations.

— Oui, des réparations s'imposeraient, en effet, — répondit Andréï Efimovitch après avoir réfléchi. — Si, par exemple, on voulait aménager l'aile du coin pour y transporter la pharmacie, les frais s'élèveraient à cinq cents roubles, au moins. Ce serait là une dépense absolument improductive.

Pendant quelques minutes, le silence régna dans la pièce.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous exposer, il y a dix ans, continua Raguine à voix basse, que cet hôpital, comme il est maintenant, est un établissement dont l'entretien excède les ressources de la ville. Notre ville gaspille trop d'argent à

édifier des constructions inutiles et à payer des fonctionnaires dont on n'a pas besoin. J'estime qu'avec les mêmes sommes, autrement employées, il serait possible de bien entretenir deux hôpitaux modèles.

— Eh bien! qui nous en empêche? demanda le conseiller municipal en s'animant.

— Mais je vous ai déjà dit, alors, de laisser à l'administration tout ce qui touche la partie médicale.

— Ah! oui, donnez à l'administration les sommes nécessaires : elle ne tardera pas à les mettre dans sa poche! déclara le docteur blond.

— Bien entendu! acquiesça le conseiller.

Andréï Efimovitch jeta un regard terne et mélancolique à son collègue blond et dit :

— Il faut être juste.

Nouveau silence. On servit le thé. Le chef de la garnison, qui, tout le temps, semblait très embarrassé, toucha le bras de Raguine par-dessus la table :

— Vous nous avez tout à fait oubliés, docteur! lui dit-il. Chacun, du reste, sait que vous menez l'existence d'un moine : vous ne jouez pas aux cartes et les femmes ne vous attirent pas. Notre compagnie ne vous amuse guère.

Tout le monde parla de l'ennui qu'on éprouvait à vivre dans cette ville. Pas de théâtre, pas de musique ; à la dernière soirée du club, vingt dames et deux cavaliers seulement. La jeunesse ne veut plus danser : tout le temps, les jeunes gens sont au buffet ou aux tables de jeu.

Andréï Efimovitch prend la parole, d'une voix basse et lente, sans regarder en face aucun de ses interlocuteurs. Il dit combien c'est dommage que les habitants de la ville dépensent toute leur énergie vitale, tout leur cœur et leur esprit à manier les cartes et à cancaner ; qu'ils ne sachent et ne veuillent pas consacrer leur temps à lire ou à causer de choses intéressantes ; qu'ils n'aient point le désir de goûter aux délices que procure l'intelligence humaine. L'esprit seul importe et vaut d'être cultivé ; tout le reste n'est que mesquinerie et vanité.

Khobotov écoutait son collègue avec attention. Brusquement, il dit :

— Andréï Efimovitch, quel est le quantième du mois ?

Raguine ayant répondu, Khobotov et son collègue se mirent à l'interroger sur le ton d'examinateurs peu sûrs de leur fait, lui demandant quel jour c'était, combien il y a de jours dans l'année, et s'il était vrai que dans la salle n° 6 il y eût un prophète.

A cette dernière question, Raguine rougit un peu et répliqua :

— Oui, c'est un malade ; mais c'est un homme très intéressant.

L'interrogatoire s'arrêta là. Au moment où le docteur mettait son pardessus, le chef de la garnison lui posa la main sur l'épaule, soupira et dit :

— Il est temps que nous songions à nous reposer, nous autres vieux !

En quittant l'hôtel de ville, Andréï Efimovitch comprit qu'il venait d'assister à la séance d'une commission réunie pour examiner son état mental. Le docteur se rappela toutes les questions saugrenues qu'on lui avait posées.

— Mon Dieu ! pensa-t-il, voilà si peu de temps cependan qu'ils suivaient le cours de psychiatrie et passaient leurs examens !... D'où vient donc cette ignorance complète ?... Mais ils n'ont aucune idée, vraiment, de ce que c'est qu'une maladie mentale !

Et il se sentit froissé, vexé comme il ne l'avait jamais été.

Le soir même, le directeur de la poste vint le voir. Sans lui dire bonjour, Mikhaïl Avérianovitch s'approcha de Raguine, lui prit les deux mains et, d'une voix émue, lui dit :

— Mon cher, prouvez-moi que vous croyez à mon affection, que vous me considérez comme votre ami... Mon cher ami... — et sans laisser parler Andréï Efimovitch, il continua, de plus en plus ému, — je vous aime pour votre savoir et pour la noblesse de votre âme. Écoutez-moi. Les obligations professionnelles empêchent les médecins de vous dire la vérité ; mais je vous la dirai carrément, moi, en militaire : vous êtes malade !... Pardonnez-moi, cher Andréï Efimovitch, mais c'est la vérité pure, et il y a longtemps que tout le monde s'en est aperçu. Tantôt, le docteur Khobotov m'a déclaré que vous avez absolument besoin, pour guérir, de vous distraire

et de vous reposer un peu. Et il a parfaitement raison... Un de ces matins, je vais prendre un congé pour changer d'air. Prouvez-moi donc que vous êtes mon ami véritablement, venez avec moi... Allons, secouons-nous un peu !

— Je me porte à merveille, — répliqua Raguine après un moment de réflexion, — et je ne saurais vous accompagner... Permettez-moi de vous prouver mon amitié d'une autre manière.

S'en aller, Dieu sait où et pourquoi, sans livres, sans Dariouchka, sans bière et sans eau-de-vie, bouleverser aussi brusquement un genre de vie institué depuis vingt ans, cette pensée lui parut d'abord fantastique, baroque. Mais il se rappela soudain la séance de l'hôtel de ville, son interrogatoire, la sensation pénible qu'il avait éprouvée chez lui, et la perspective de quitter pour quelques semaines cette ville dont les stupides habitants le croyaient fou, cette perspective lui sourit.

— Et où voulez-vous aller? fit-il au directeur.

— A Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Varsovie... C'est à Varsovie que j'ai passé mes cinq plus belles années. Quelle ville merveilleuse ! Venez avec moi, cher ami !

XIII

Huit jours plus tard, Andréï Efimovitch recevait l'avis de se reposer, ou, en d'autres termes, d'envoyer sa démission, ce qui ne le troubla guère. Au bout d'une autre semaine, Mikhaïl Avérianovitch et lui se dirigeaient en voiture de poste vers la gare la plus voisine. Les journées étaient fraîches et claires, le ciel bleu, les horizons transparents. Les deux cents verstes furent parcourues en deux jours, et deux fois l'on fit halte pour la nuit. Aux relais, lorsqu'on servait le thé avec des verres mal rincés ou qu'on n'attelait pas assez vite, le directeur blêmissait de colère et, en tremblant de tout son corps, il criait :

— Voulez-vous bien vous taire ! Voulez-vous ne pas raisonner !...

Une fois dans la voiture, il n'en finissait plus de conter

ses voyages à travers le Caucase et la Pologne. Que d'aventures, et quelles rencontres !... Il avait le verbe haut et faisait des yeux si grands qu'il avait tout l'air d'inventer ce qu'il disait. De plus, en parlant, il soufflait au visage de son compagnon et lui riait à l'oreille. Cela gênait beaucoup le docteur et l'empêchait de concentrer ses pensées.

Par économie, on continua le voyage en troisième, dans un wagon de « non fumeurs ». Mikhaïl Avérianovitch ne tarda guère à lier connaissance avec tout le monde ; il passait d'un banc à l'autre, il disait tout haut que l'on avait tort de voyager dans ces horribles wagons. « Comme on est mieux à cheval ! Après avoir franchi d'une traite cent verstes, on se trouve à son aise... Et quelles mauvaises récoltes ! C'est parce qu'on s'est avisé de sécher les marais de Pinsk... On ne voit partout que désordres affreux... »

Il parlait fort, s'échauffait, empêchait les autres de placer un mot. Ce bavardage continu, coupé d'éclats de rire et de gestes expressifs, eut bientôt fatigué Andréï Efimovitch.

— Qui de nous deux est fou ? se disait-il, contrarié. Est-ce moi, qui m'attache à ne pas déranger les voyageurs, ou cet égoïste qui s'imagine être le plus spirituel ici, le plus intéressant et qui se croit dès lors obligé de ne laisser personne en repos ?

A Moscou, Mikhaïl Avérianovitch mit sa tunique sans épaulettes et son pantalon à passepoil rouge. Il se promenait dans les rues en képi et en manteau militaires, et les soldats le saluaient. Andréï Efimovitch regardait maintenant son compagnon comme l'un de ces gentilshommes qui, ayant gaspillé tout, n'ont de l'aristocratie conservé que le pire. Mikhaïl Avérianovitch aimait à se faire servir, même hors de propos. Les allumettes se trouvaient là, sur la table, bien en vue : il n'en criait pas moins au garçon de lui apporter les allumettes. Il ne se gênait guère pour se promener en bras de chemise devant la femme de chambre, et il tutoyait tous les domestiques, même les vieillards, s'emportait contre eux, les traitait couramment de crétins et d'imbéciles. Andréï Efimovitch trouvait cela fort aristocratique, mais bien vilain tout de même.

Mikhaïl Avérianovitch commença par conduire son ami à la chapelle de « Notre-Dame d'Iversk ». Là il se mit à prier

ardemment, avec des larmes dans les yeux; lorsqu'il eût fini son oraison, il poussa un profond soupir et dit :

— C'est égal, on a beau ne pas croire, on est tout de même soulagé quand on a fait sa prière. Baisez la sainte image, vous aussi, mon ami.

Andréï Efimovitch, gêné, baisa la sainte image. Mikhaïl Avérianovitch, lui, allongea ses lèvres, secoua la tête, murmura encore une courte prière ; des larmes lui vinrent aux yeux de nouveau.

Ils allèrent ensuite visiter le Kremlin ; là ils virent le « roi des canons » et la « reine des cloches », qu'ils touchèrent même de leurs doigts. Après avoir admiré les environs de Moscou, ils visitèrent le musée de Roumiantzev et le Temple du Sauveur[1]. Ils dînèrent chez Testov. Mikhaïl Avérianovitch examina longuement la carte, et dit enfin, avec l'aisance d'un gourmet qui se trouve au restaurant comme chez lui :

— Eh bien ! voyons un peu ce que vous nous donnerez aujourd'hui, mon ange !

XIV

Le docteur marchait, regardait, mangeait et buvait, mais tout le temps il n'éprouvait qu'un sentiment unique : il en voulait au directeur de la poste. Il eût désiré se reposer, fuir son ami, se cacher quelque part; mais l'ami se faisait un devoir de ne point le quitter un seul instant et de lui procurer le plus d'amusements possible. Lorsqu'il ne restait plus rien à regarder, il le divertissait de sa causerie. Deux jours entiers, Raguine le supporta ; le troisième, il déclara dès le matin à son compagnon qu'il était souffrant et qu'il voulait demeurer chez lui toute la journée. Le compagnon répondit que, dans ce cas, il resterait aussi. On avait, en effet, besoin de quelque repos : autrement, à force de courir, on finirait par s'exténuer. Le docteur se coucha sur le canapé, le visage tourné vers le mur ; les dents serrées, il écoutait le directeur jurer ses grands dieux que la France finirait par

1. L'église la plus remarquable de Moscou.

se battre avec l'Allemagne, que Moscou était rempli de fripons et qu'il était réellement impossible de juger un cheval sur la mine. Le docteur avait des palpitations, les oreilles commençaient à lui tinter ; mais, par délicatesse, il n'osa point supplier son ami de se taire un moment ou de le quitter. Heureusement, Mikhaïl Avérianovitch s'ennuya de se voir enfermé à l'hôtel, et, après le dîner, il s'en alla faire une promenade.

Alors, Andréï Efimovitch savoura la sensation du repos. Quel délice de rester immobile sur le canapé, tout seul dans la pièce ! Il n'est de vrai bonheur que dans la solitude. L'ange tombé avait dû se rebeller contre Dieu parce qu'il aspirait à la solitude, que les séraphins ne connaissent guère.

Andréï Efimovitch aurait voulu songer à ce qu'il avait observé pendant ces derniers jours, mais il ne pouvait détourner sa pensée de son camarade.

« Et cependant c'est par affection, par générosité, qu'il a demandé un congé, qu'il m'a emmené en voyage ! se disait-il avec dépit. Rien de plus fatigant que la tutelle d'un ami. En voilà un qui est bon, généreux, toujours en belle humeur, et cependant il est ennuyeux, mais ennuyeux intolérablement !... C'est comme les gens qui ne vous disent que des choses plaisantes et honnêtes, et que néanmoins on devine très bornés. »

Les jours suivants, Andréï Efimovitch se dit malade et ne quitta point sa chambre. Il demeurait toujours le visage contre le dossier du canapé, languissant lorsque son ami prétendait le distraire par sa conversation, et se reposant lorsqu'il se retrouvait seul. Raguine s'en voulait à lui-même d'être venu, et il maudissait *in petto* son compagnon, qui devenait de jour en jour plus bavard et plus familier. Quant à reporter son esprit vers les hautes pensées, il n'y parvenait plus.

« C'est là, sans doute, la *réalité* dont parlait Gromov, se disait-il, assez fâché de sa faiblesse. D'ailleurs, tout cela n'est rien... Je vais rentrer chez moi, et ma vie reprendra son train accoutumé... »

A Saint-Pétersbourg, ce fut la même chose : Raguine demeurait toutes ses journées dans sa chambre, étendu sur un divan ; il ne se levait que pour boire un verre de bière.

Mikhaïl Avérianovitch, lui, était pressé de se rendre à Varsovie.

— Mon cher ami, qu'irais-je y faire, moi? demandait le docteur suppliant; allez-y tout seul, et laissez-moi rentrer chez moi! Je vous en conjure!...

— Pas du tout! protestait le directeur. Varsovie est une ville merveilleuse... C'est là que j'ai vécu les cinq années les plus heureuses de mon existence!

Andréï Efimovitch n'eut point l'énergie de persévérer dans sa résolution et, faisant taire son intime sentiment, il suivit le directeur à Varsovie. Là, il ne sortit pas davantage de sa chambre, où, allongé sur un canapé, il passait le temps à se fâcher contre lui-même, contre Mikhaïl et contre les garçons qui se refusaient avec obstination à comprendre le russe. Quant à Mikhaïl Avérianovitch, gai, bien portant, plein de vaillance, il parcourait la ville depuis le matin jusqu'au soir, à la recherche de ses vieux amis. A maintes reprises, il découcha. Une fois, il rentra au petit jour, très agité, le visage livide et les cheveux ébouriffés. Longtemps il se promena de long en large dans la pièce; il balbutiait on ne savait quoi; puis il s'arrêta et dit :

— L'honneur avant tout!

Après avoir fait encore quelques pas, il se prit le front à deux mains et, tragique, il répéta :

— Oui, l'honneur avant tout! Maudit soit le moment où l'idée me vint de me rendre en cette Babylone!... Mon cher, — continua-t-il en s'adressant au docteur, — méprisez-moi : j'ai perdu au jeu! Avancez-moi cinq cents roubles!

Andréï Efimovitch compta la somme demandée et la remit à son compagnon sans une parole. Mikhaïl Avérianovitch, toujours blême de honte et de colère, bégaya quelque serment incohérent et superflu, mit sa casquette et s'en alla. Revenu deux heures plus tard, il se laissa tomber dans un fauteuil, poussa un gros soupir et dit :

— L'honneur est sauf! Partons, mon cher. Je ne veux pas demeurer un seul moment de plus dans cette ville maudite... Ah! les escrocs! les mouchards autrichiens!...

Quand les deux hommes retournèrent dans leur ville, on était déjà au mois de novembre, et une couche épaisse de

neige couvrait les rues. Le docteur Khobotov avait remplacé Raguine; il continuait d'habiter son ancien logis, en attendant qu'Andréï Efimovitch fût revenu et qu'il évacuât son appartement à l'hôpital; mais la femme laide qu'il appelait sa cuisinière était déjà installée dans l'une des ailes.

De nouvelles histoires sur l'hôpital couraient par la ville. On racontait que la femme laide s'était brouillée avec l'économe, et que l'économe avait dû lui demander pardon à genoux.

Le lendemain de son retour, Andréï Efimovitch fut contraint de chercher un appartement.

— Mon ami, — lui dit Mikhaïl Avérianovitch timidement, — veuillez me pardonner mon indiscrétion : puis-je vous demander quelles sont les ressources dont vous disposez?

Raguine compta son argent et répondit :

— J'ai quatre-vingt-six roubles.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, — reprit l'autre un peu interloqué; — je voudrais savoir combien vous possédez.

— Mais je viens de vous le dire : quatre-vingt-six roubles... C'est tout ce que je possède.

Mikhaïl Avérianovitch avait toujours considéré le docteur comme un honnête homme; il croyait néanmoins qu'il avait su ramasser une vingtaine de mille roubles. En apprenant que Raguine était vraiment un indigent, qu'il n'avait pas de quoi vivre, le directeur eut tout à coup envie de pleurer : il embrassa son ami avec émotion.

XV

Andréï Efimovitch vivait maintenant dans une maisonnette louée à une bourgeoise, madame Bélov. Ce logis ne comprenait que trois pièces, outre la cuisine. Le docteur en occupait deux, qui donnaient sur la rue; dans la troisième et dans la cuisine demeuraient Dariouchka et la propriétaire avec ses trois petits enfants. De temps à autre, l'amant de la propriétaire, un paysan presque toujours ivre, venait y coucher; il faisait du tapage pendant la nuit, ce qui épouvantait la pauvre Dariouchka et les petits. Lorsqu'il arrivait à la cui-

sine et commençait à réclamer de l'eau-de-vie, tout le monde en éprouvait une grande gêne, et le docteur, pris de compassion, emmenait les enfants en larmes et les faisait coucher dans sa chambre, sur le parquet.

Il se levait toujours à huit heures; après avoir bu son thé, il se mettait à lire ses vieux livres et ses vieilles revues, n'ayant plus les moyens de s'en procurer d'autres. Était-ce parce qu'il avait déjà tout lu, ou parce que les conditions étaient changées? la lecture ne l'absorbait plus tout entier comme auparavant, et il était bien vite fatigué. Pour ne pas rester oisif, il dressa un catalogue détaillé de tous les volumes qu'il possédait, il colla une étiquette blanche sur le dos de chaque livre, et ce travail lent et mécanique lui semblait maintenant plus agréable que la lecture. La tâche monotone et minutieuse berçait insensiblement sa pensée: il ne songeait à rien et le temps passait vite.

Il trouvait même un certain intérêt à demeurer dans la cuisine avec Dariouchka, pour l'aider à éplucher les pommes de terre ou à nettoyer le gruau de blé noir. Tous les samedis et tous les dimanches, Raguine allait à la messe. Appuyé contre le mur, les yeux à demi fermés, il écoutait le chant liturgique et songeait à son père, à sa mère, à l'Université, aux diverses religions; il trouvait un certain charme à la mélancolique sérénité qui l'environnait, et il regrettait que l'office fût si vite fini.

Deux fois, il s'était rendu à l'hôpital afin d'y causer avec Gromov. Mais chaque fois le fou, très surexcité, avait témoigné une vive colère; il priait qu'on lui laissât la paix, car depuis longtemps il était excédé de ce bavardage inutile. Il ajoutait que, pour unique prix de ses souffrances, il demandait une chose à tous ces lâches : la faveur de se voir enfermé à part. Se pouvait-il qu'on lui refusât même cela?

Lorsque Andréï Efimovitch lui souhaita le bonsoir en le quittant, Gromov lui répliqua d'un air féroce :

— Au diable!

Et le docteur ne savait plus s'il devait ou non retourner à l'hôpital. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui en manquait.

Jadis, l'après-dîner, Andréï Efimovitch se promenait dans son appartement et s'abandonnait à la méditation. Main-

tenant il demeurait tout ce temps-là couché sur le divan, le visage tourné vers le mur, et livré à des pensées purement matérielles dont il n'arrivait plus à se défaire. Il trouvait très injuste qu'après vingt ans de services on ne lui eût pas accordé une retraite ou au moins quelque secours. Il n'avait pas un kopeck vaillant. Il n'osait plus guère passer devant la boutique de l'épicier ni regarder sa propriétaire en face. Il devait déjà trente roubles au marchand de bière ; et son terme n'était pas davantage payé. Dariouchka vendait les vieux habits, avec des livres, en cachette, et assurait à madame Bélov que le docteur allait bientôt recevoir une somme considérable.

Raguine s'en voulait d'avoir dépensé à son voyage le millier de roubles qu'il avait mis de côté. Comme cet argent fût venu à propos, maintenant ! Il n'était pas moins ennuyé de reconnaître que les gens semblaient s'être donné le mot pour ne point le laisser tranquille. Khobotov, évidemment, se croyait obligé de rendre parfois visite à son collègue malade. En lui, tout rebutait Raguine : son visage bien nourri et son air d'indulgence humiliante, et ce mot « collègue », tout... jusqu'à ses grandes bottes. Mais ce qui le contrariait le plus, c'était que le jeune Esculape jugeait nécessaire de le traiter, semblait avoir la conviction de le traiter, en effet. A chacune de ses visites, Khobotov apportait une fiole de bromure et des pilules de rhubarbe.

Et Mikhaïl Avérianovitch qui se faisait, lui aussi, un devoir de visiter son ami pour le distraire !... Il entrait chaque fois d'un air trop dégagé, avec un rire visiblement forcé, déclarait à Raguine qu'il avait une mine superbe et que tout, grâce à Dieu, laissait prévoir sa prochaine guérison : — d'où l'on devait conclure que le directeur considérait son ami comme perdu. — Il n'avait pas remboursé encore les cinq cents roubles empruntés à Varsovie ; et il en éprouvait une honte fort pénible, qu'il s'efforçait de cacher en riant très haut, en débitant mille bouffonneries. Les anecdotes et les aventures qu'il racontait paraissaient interminables et ne faisaient que fatiguer le docteur et lui-même.

En sa présence, Andréï Efimovitch s'allongeait sur le divan, dans sa pose habituelle ; il écoutait, les dents serrées ; un flot d'amertume peu à peu s'amoncelait dans son âme, grandis-

sait à chaque visite nouvelle de Mikhaïl, semblait monter jusqu'à la gorge.

Pour échapper à ses préoccupations mesquines, Andréï Efimovitch concentrait son esprit sur la pensée que lui-même, et Khobotov, et Mikhaïl Avérianovitch devaient tous, un jour ou l'autre, s'en aller sans laisser le moindre vestige dans la nature. Si l'on imagine qu'un Esprit, dans un million d'années, passe devant le globe terrestre en fendant l'espace, il ne verra certainement rien que de l'argile et des rochers nus. Toutes les civilisations et jusqu'aux lois morales auront disparu, et il ne restera même pas d'herbe pour les recouvrir... Quelle importance pouvaient donc avoir toutes ces petitesses, la honte qu'il éprouvait devant l'épicier, la personne de Khobotov, l'amitié gênante de Mikhaïl Avérianovitch? Bagatelles que tout cela!

Mais ces raisonnements ne lui étaient plus d'aucun secours. A peine se figurait-il le globe terrestre dans un million d'années, que, derrière un rocher, se dressait Khobotov en grandes bottes, ou Mikhaïl Avérianovitch qui éclatait de rire et puis murmurait tout honteux :

— Quant aux cinq cents roubles de Varsovie, mon cher ami, je m'acquitterai un de ces jours... sans faute!...

XVI

Un jour, le directeur de la poste survint, l'après-dîner, à l'heure où Andréï Efimovitch était couché sur le divan. Juste à ce moment, arrivait le docteur Khobotov avec son flacon de bromure et ses pilules. Raguine se leva lourdement, s'assit et s'appuya de ses deux mains contre les coussins.

— Aujourd'hui, mon cher, commença Mikhaïl Avérianovitch, vous avez le teint beaucoup plus frais qu'hier... Mais vous revoilà tout à fait gaillard!... Absolument!

— Il est grand temps, collègue, de vous rétablir, dit Khobotov en bâillant. Je crois que vous en avez assez vous-même, de cette « scie ».

— Soyez sûr que nous guérirons! fit joyeusement le direc-

teur. — Nous allons vivre encore cent ans, voyons ! Oui !...

— Cent ans, c'est beaucoup dire ; mais vous en avez bien encore pour une vingtaine d'années, — déclara Khobotov afin de le consoler... — Allons, cher collègue, ne perdez point courage...

— Nous vous montrerons ce que nous sommes ! — reprit le directeur, en s'esclaffant et tapant sur le genou de son ami. — Nous vous le montrerons ! — L'été prochain, nous partirons pour le Caucase, et là, nous monterons à cheval, hop ! hop ! hop ! Et quand nous reviendrons, nous danserons peut-être à une jolie noce ! (Mikhaïl Avérianovitch cligna d'un œil avec malice.) On vous mariera, vous verrez, mon cher, oui... il faut absolument qu'on vous marie...

Raguine sentit soudain le flot d'amertume lui monter à la gorge ; son cœur se mit à palpiter horriblement.

— Quelles banalités ! — fit-il en se levant d'un bond et en s'approchant de la fenêtre. — Voyons, ne comprenez-vous point que vous me débitez là des sornettes ?

Il voulait poursuivre sur un ton poli et doux ; malgré lui, tout à coup, il serra les poings et les éleva au-dessus de sa tête.

— Laissez-moi ! — cria-t-il, blême et frissonnant, avec une voix qui n'était pas la sienne. — Allez-vous-en ! tous les deux !... Allez-vous-en !...

Khobotov et Mikhaïl Avérianovitch se levèrent et le regardèrent fixement, d'abord interdits, puis saisis d'effroi.

— Hors d'ici, tous les deux ! vociféra de nouveau le docteur. Crétins ! imbéciles !... Je n'ai aucun besoin de votre amitié... ni de vos remèdes, homme stupide ! Quelle ineptie ! Quelle abomination !

Khobotov et Mikhaïl Avérianovitch reculèrent vers la porte en échangeant des regards d'épouvante et coururent dans l'antichambre : Andréï Efimovitch avait saisi le flacon de bromure et le jetait contre eux. La fiole se brisa bruyamment.

— Allez-vous-en au diable ! hurlait-il encore d'une voix pleurante. Au diable !...

Les visiteurs une fois partis, Andréï Efimovitch, toujours tremblant comme dans un accès de fièvre, se recoucha sur le divan, et longtemps il ne cessa de répéter :

— Crétins ! imbéciles !...

Quand il se fut calmé tout à fait, sa première pensée fut

que le pauvre Mikhaïl Avérianovitch ne devait pas être à son aise, et que tout cela était vraiment affreux. Jamais il n'avait éprouvé rien de pareil jusqu'alors. Où donc étaient son tact, son intelligence? Où donc le vrai sens de la vie, et l'indifférence du philosophe?

Honteux, furieux contre lui-même, Andréï ne put fermer l'œil de la nuit; le lendemain matin, à dix heures, il se rendit au bureau de poste et pria le directeur de l'excuser.

— Il ne faut point nous rappeler ce qui s'est passé, — lui dit Mikhaïl Avérianovitch, très ému, en poussant un soupir et lui serrant la main avec force. — Nous n'en parlerons plus, allez! Il ne faut pas réveiller le chat qui dort... Lubavkine! — s'écria-t-il soudain, mais d'une voix si tonitruante que tous les facteurs et le public lui-même en tressaillirent; — veux-tu apporter une chaise!... Et toi, là-bas, tu peux bien attendre une minute, — fit-il à une bonne femme qui lui tendait une lettre recommandée à travers le grillage du guichet; — tu ne vois donc pas que je suis occupé?... Nous n'allons plus nous rappeler ce qui s'est passé, — reprit-il en s'adressant à Raguine avec une réelle expression de tendresse. — Asseyez-vous, je vous en prie, mon cher.

Il demeura silencieux, un moment, se frotta les genoux, et reprit :

— Je n'ai pas même eu la pensée de vous en vouloir. On n'est pas malade pour son plaisir, je le comprends très bien! Votre accès d'hier nous a fait peur, à votre collègue et à moi, et nous en avons causé. Mon cher Andréï Efimovitch, pourquoi refusez-vous de vous soigner sérieusement? Pardonnez cette franchise à un ami, — ajouta-t-il d'une voix plus basse; mais vous persistez à vivre dans les conditions les plus défavorables : votre logement est petit, sale, vous n'êtes pas soigné comme il faut, vous manquez du nécessaire... Nous vous en supplions, le docteur et moi, suivez plutôt le bon conseil que nous vous donnons : entrez à l'hôpital. Vous trouverez là nourriture saine, soins éclairés, traitement convenable. Ce Khobotov, bien qu'il soit un peu mal élevé, — entre nous soit dit, — ce Khobotov n'est pas un ignorant; on peut se fier à lui. Il m'a donné sa parole qu'il s'occuperait de vous.

Andréï Efimovitch fut touché de l'intérêt sincère qu'on lui témoignait, et des larmes qui tout à coup brillèrent sur les joues de Mikhaïl Avérianovitch.

— Mon cher ami, ne croyez pas cela! — murmura-t-il en lui prenant la main, qu'il serra contre son cœur. — Ne croyez pas cela! C'est une erreur! Mon unique maladie, c'est d'avoir, en ces vingt années que j'ai vécu dans cette ville, rencontré un seul homme intelligent, et encore est-ce un fou... Je ne suis pas malade, je suis pris dans un engrenage, tout simplement. Mais qu'importe! je suis disposé à tout.

— Entrez à l'hôpital, mon bon docteur.

— Cela m'est égal; où il vous plaira, mon cher Mikhaïl.

— Donnez-moi votre parole que vous suivrez en tout les conseils de Khobotov.

— Bon! je vous la donne. Seulement, je vous le répète, je suis pris dans un engrenage. Tout maintenant, jusqu'à l'intérêt le plus sincère que me témoignent mes amis, contribue à ma perte. Je péris, et j'ai le courage de reconnaître que je péris.

— Mon cher, vous allez guérir.

— A quoi bon dire cela? répondit Raguine déjà irrité. Il y a peu d'hommes qui n'éprouvent à la fin de leur vie ce que j'éprouve à présent. Du jour où l'on vous déclare que vous avez les reins détraqués, ou le cœur hypertrophié, que vous êtes un criminel, ou un fou, bref, du jour où vous avez eu le malheur d'attirer sur vous l'attention des hommes, sachez que vous enfoncez dans un bourbier dont vous ne sortirez pas. Vous aurez beau faire tous vos efforts pour vous dégager, vous n'aboutirez qu'à vous enlizer davantage. Abandonnez-vous, car aucune force humaine ne sera capable de vous délivrer. Voilà mon opinion...

Cependant le public affluait, de plus en plus nombreux, devant le guichet. Pour ne point troubler le service, Andréï Efimovitch se leva et prit congé du fonctionnaire, qui de nouveau lui fit donner sa parole d'honneur et le reconduisit jusqu'à la grande porte.

Le même jour, au crépuscule, Khobotov se présenta soudain chez Raguine; il avait ses grandes bottes et sa demi-pelisse. Tranquillement, comme si rien ne s'était passé la veille, il dit :

— J'ai affaire à vous, collègue. Je suis venu vous chercher : voulez-vous m'accompagner à une consultation ?

Croyant que le docteur Khobotov désirait le distraire un peu et lui donner enfin l'occasion de gagner quelque argent, Raguine s'habilla et s'en fut avec lui dans la rue. Il était ravi de réparer sa faute, ravi de conclure la paix, et, au fond du cœur, il savait gré à son confrère de n'avoir point rappelé ce qui s'était passé la veille et de le ménager ainsi. Une pareille délicatesse était même bien étonnante chez un homme si peu civilisé.

— Où donc est votre malade? interrogea Raguine.

— Il est chez moi, à l'hôpital. Depuis longtemps j'avais envie de vous le montrer... Un cas très intéressant.

Ils pénétrèrent dans la cour de l'hôpital et, après avoir contourné le grand bâtiment, ils se dirigèrent vers le pavillon des aliénés : tout cela, sans prononcer une seule parole. Quand ils entrèrent, Nikita bondit de sa place, comme à l'ordinaire, et salua les médecins.

— Un de nos malades a je ne sais quoi aux poumons, dit Khobotov à Raguine. Attendez-moi là, dans la salle, une minute. Je vais seulement chercher mon stéthoscope.

Et il sortit.

XVII

Gromov était couché, le visage dans l'oreiller ; le paralytique, assis, remuait les lèvres et pleurait tout bas. L'ancien facteur et le gros paysan dormaient. Le silence régnait dans la salle obscure.

Appuyé tranquillement sur le lit de Gromov, Andréï Efimovitch attendait. Une demi-heure se passa, et, au lieu de Khobotov, ce fut Nikita qui survint, avec un paquet de linge, une blouse d'uniforme et des pantoufles.

— Allons, venez vous habiller, — monsieur le docteur, lui dit-il à voix basse. — Voilà votre lit, venez par ici ! — ajouta le gardien, qui indiquait un lit vide, évidemment placé là depuis peu.

Andréï Efimovitch comprit tout. Sans mot dire, il gagna la

couchette que lui désignait Nikita et s'assit ; puis, comme le gardien ne bougeait pas, Raguine se déshabilla, et, quand il se vit tout nu, il eut honte. Il revêtit le costume de l'hôpital, silencieusement : la chemise se trouva trop longue, le caleçon trop court, et la blouse puait le poisson fumé.

— Vous serez bientôt guéri ! lui répéta le gardien.

Il ramassa les vêtements de Raguine, quitta la salle et ferma la porte.

« Qu'est-ce que cela fait ? — pensait le docteur comme il s'enveloppait de sa blouse et sentait que, dans cet accoutrement, il devait ressembler à un détenu. — C'est la même chose... il n'y a aucune différence entre l'habit noir, la tunique et cette blouse. »

Mais sa montre ? Et le carnet-agenda qui se trouvait dans la poche de côté ? Ses cigarettes ?... Où donc a-t-il emporté les habits, ce Nikita ? Il se peut donc que plus jamais Andréï Efimovitch ne remette son pantalon, ni son gilet, ni ses bottines ?... Tout cela ne laisse point de sembler tout d'abord un peu singulier et même incompréhensible...

Andréï Efimovitch était bien persuadé qu'il n'y avait au fond aucune différence entre la maison de la veuve Bélov et la salle n° 6 : pourtant ses mains tremblaient, ses pieds étaient froids et il éprouvait un vrai malaise à la pensée que Gromov se lèverait dans un moment et le verrait en blouse. Il se mit debout, fit quelques pas et revint à sa couchette.

Une demi-heure, une heure s'écoulèrent. L'ennui le gagna, puis une angoisse : allait-il passer ainsi une journée, une semaine, des années entières, comme ces gens-là ? Eh bien, quoi ? Il s'est d'abord assis, puis il s'est promené un peu, et le voilà de nouveau assis ; on peut encore s'approcher de la fenêtre, puis vaguer d'un coin à l'autre. Et après ? Rester ainsi tout le temps, comme une statue, et méditer ?... Mais ce n'est guère possible !

Andréï Efimovitch se couche ; mais presque aussitôt il se lève, essuie longuement son front couvert d'une sueur froide avec la manche de sa blouse, et sent une forte odeur de poisson fumé qui s'exhale de son visage... Il fait encore quelques pas.

— C'est un malentendu ! — murmure-t-il, bouleversé.

Voyons, il faut s'expliquer... il y a sûrement quelque malentendu...

A ce moment, Gromov se réveilla. Il se redressa et appuya ses deux joues contre ses poings. Il cracha. Puis il jeta un regard flegmatique sur le docteur et, tout d'abord, il parut ne se douter de rien ; mais bientôt sa figure endormie prit une expression méchante et railleuse.

— Ah ! vous voilà donc pincé à votre tour, mon cher ! — dit Gromov d'une voix enrouée par le sommeil et en fermant un œil à moitié. — J'en suis fort aise. Jusqu'à présent vous avez bu le sang des autres, maintenant on va boire le vôtre. C'est charmant !

— C'est un malentendu ! fit le docteur que les paroles de Gromov avaient effrayé.

Il haussa les épaules et répéta :

— Un simple malentendu !...

Gromov cracha de nouveau et se recoucha.

— La maudite vie ! grogna-t-il. Le plus amer, c'est que cette vie finira, non par une juste récompense des maux endurés, non par une apothéose comme dans les opéras, mais par la mort ! Les infirmiers viendront ; ils saisiront le cadavre par les bras et le traîneront dans la fosse. Brr !... Mais cela ne fait rien... En revanche, c'est nous qui triompherons dans l'autre monde. Moi, je m'y dresserai sous la forme d'un spectre pour apparaître à ces lâches, et je les épouvanterai, je les ferai pâlir d'horreur, moi !...

Le juif Moïse entra et, à la vue de Raguine, il tendit la main :

— Donne-moi un kopeck ! fit-il.

XVIII

Andréï Efimovitch s'approcha de la fenêtre et il regarda les champs. La nuit tombait ; sur la droite, à l'horizon, brillait la lune blême et glacée. Tout près, à une demi-verste au plus de l'hôpital, on apercevait une grande maison blanche entourée d'un mur en pierre. C'était la prison.

« La voici, la réalité ! » pensa Raguine.

Et il eut peur.

Tout l'épouvantait : la lune, et la prison, et les clous qui hérissaient la crête du mur, et la flamme, au loin, qu'on voyait monter de l'usine.

Un soupir s'exhala derrière le docteur. Il se retourna et aperçut un homme dont la poitrine étincelait d'étoiles et de croix ; cet homme souriait et clignait des yeux malins. Cela aussi parut effrayant au docteur.

Andréï Efimovitch avait beau se dire qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans la lune, dans la prison, que des gens sains d'esprit étalaient souvent des croix et des étoiles, et qu'enfin tout serait pourri et transformé en argile au bout de quelque temps : un brusque désespoir l'envahit ; il empoigna la grille de ses deux mains et la secoua furieusement. La grille était solide et ne cédait point.

Pour dissiper son effroi, Andréï Efimovitch alla au lit de Gromov et s'assit auprès de lui.

— J'ai perdu le courage, mon cher ami! balbutia-t-il.

Il tremblait, essuyait la sueur froide qui perlait à son visage.

— Oui, reprit-il, je n'ai plus d'énergie.

— Eh bien, vous n'avez qu'à philosopher un peu ! répondit Gromov, ironique.

— Mon Dieu, mon Dieu !... Oui, oui... Vous disiez, un jour, qu'il n'y a point de philosophie en Russie, et que pourtant chacun y philosophe, jusqu'aux plus petites gens... Mais puisque cette philosophie des petites gens ne fait de mal à personne ! — poursuivit Raguine d'une voix plaintive, comme s'il avait envie de pleurer et d'exciter la pitié. — Pourquoi donc ce rire sarcastique, mon ami ?... Et comment voulez-vous que ces petites gens ne philosophent point, quand ils ne sont point satisfaits ?... quand un homme supérieur, noble, épris de liberté, un homme créé à l'image de Dieu, ne voit pas d'autre issue que de se faire médecin dans une méchante petite ville et d'y passer toute sa vie à poser des ventouses, des sangsues et des cataplasmes !... Oh ! ce charlatanisme, cette mesquinerie, cette banalité !...

— Vous débitez là des sottises. Puisque vous trouviez banal de vous faire médecin, il fallait vous faire premier ministre.

— Rien, rien, nous ne pouvons rien... Nous sommes trop faibles, voyez-vous... Je me croyais impassible, courageux, je raisonnais sensément ; mais à peine la réalité m'a-t-elle touché, que je perds tout mon courage... une véritable prostration... C'est que nous sommes des êtres débiles, impuissants... Et vous aussi, mon cher... Vous êtes honnête, vous êtes intelligent ; vous avez sucé, avec le lait, des instincts fiers et généreux ; mais au premier heurt de la vie réelle, vous vous êtes senti las, et vous avez été malade... Nous sommes tous faibles, très faibles...

Outre la peur et la conscience de l'injustice commise envers lui, autre chose encore obsédait Raguine depuis le commencement de la soirée. Il finit par s'en rendre compte et par comprendre qu'il avait envie de fumer et de boire un verre de bière.

— Je vais sortir un instant, mon cher ami, déclara-t-il. Je vais demander un peu de lumière... Je ne peux réellement plus... Je ne suis pas en état...

Andréï Efimovitch alla vers la porte et l'ouvrit ; mais aussitôt le gardien s'élança pour lui barrer le chemin.

— Où allez-vous ?... Non, non, c'est défendu ! fit le vieux soldat. C'est le moment de se coucher.

— Pour quelques minutes seulement ; je veux me promener un peu dans la cour, bégaya le docteur pétrifié.

— Non, non, c'est défendu. Vous le savez bien.

Nikita referma la porte avec bruit et s'arc-bouta contre les battants.

— Mais voyons, à qui cela pourra-t-il faire du mal ? demanda Raguine avec un haussement d'épaules. Je ne comprends pas !... Nikita, il faut que je sorte ! reprit-il d'une voix entrecoupée. — J'en ai besoin.

— Ne troublez pas l'ordre, ce n'est pas bien ! lui dit sévèrement le vieux soldat.

— Oh !... cela vous révolte à la fin ! — s'écria tout à coup Gromov qui sauta hors de son lit. — De quel droit empêcher les gens d'aller où bon leur semble ? Comment osent-ils nous retenir ici ? La loi proclame cependant que l'on ne doit priver personne de sa liberté sans un jugement. C'est de la violence ! De la tyrannie !

— C'est de la tyrannie, évidemment! — dit Raguine encouragé par les cris de Gromov. — Il faut absolument que je sorte! Il n'a pas le droit!... Livre-moi passage, allons!...

— Tu entends, animal? — vociféra Gromov en frappant du poing à la porte. — Ouvre immédiatement, sinon j'enfonce le battant. Écorcheur!

— Ouvre! — s'écria Raguine à son tour, en tremblant de tous ses membres. — Je l'exige!

— Dis encore un mot! répliqua de l'autre côté Nikita sur un ton menaçant.

— Ou, du moins, appelle-moi le docteur Khobotov, et dis-lui que je le prie de venir... un instant!...

— Demain, il viendra sans que vous l'appeliez.

— Jamais on ne nous lâchera! dit Gromov. Ils nous feront pourrir ici!... O mon Dieu, se peut-il qu'il n'y ait pas d'enfer, et que ces misérables soient pardonnés! Où donc est la justice, alors?... Veux-tu ouvrir, coquin, j'étouffe! — cria-t-il d'une voix rauque en se jetant contre la porte... Je me briserai le crâne!... Assassins!...

D'un mouvement rapide, Nikita ouvrit le battant. Brutalement, de ses deux mains et du genou, il repoussa le docteur; puis il prit son élan et lui asséna un coup de poing sur le visage. Raguine eut comme la sensation qu'un grand flot d'eau salée venait le recouvrir tout entier jusque par-dessus la tête et l'entraîner vers sa couchette... Il avait, en effet, la bouche salée : c'était sans doute le sang. Comme pour se sauver à la nage, il battit l'air de ses deux mains et se cramponna au lit; au même instant, Raguine sentit encore deux coups dans le dos, que Nikita lui administrait l'un après l'autre.

Gromov poussa un cri perçant : il était sans doute battu, lui aussi.

Puis, le silence régna. Un pâle clair de lune filtrait par les grillages et projetait sur le plancher une ombre quadrillée comme les mailles d'un filet. Tout n'était que terreur. Andréï Efimovitch se coucha et retint son haleine; il attendait, perclus d'angoisse, qu'on le frappât de nouveau.

Il souffrait. C'était comme si quelqu'un lui avait enfoncé une faucille en plein corps et la tournait à plusieurs reprises

dans sa poitrine et dans ses intestins. La douleur fut si aiguë qu'il mordit son oreiller et serra les dents. Soudain, au milieu du chaos qui lui brouillait la cervelle, surgit, terrible et nette, la pensée que cette même douleur si âpre, si horrible, tous ces gens-là, présentement éclairés par la lune et semblables à des ombres, devaient l'avoir subie chaque jour, durant des années... Comment expliquer, alors, que, pendant vingt années de suite, il ne l'avait pas su, n'avait pas cherché à le savoir? Il ignorait complètement la souffrance, il n'en avait point la moindre idée : ce n'était donc point sa faute ; mais sa conscience, non moins rude et brutale que Nikita, parlait à son tour, et un frisson le parcourut de la tête aux pieds. Raguine sauta hors de son lit, bien résolu à crier, à tuer le soldat, Khobotov, l'économe, l'aide-chirurgien et lui-même ensuite!... Mais aucun son ne s'échappa de sa poitrine ; ses pieds ne lui obéirent point ; il suffoquait. Il saisit avec force, voulut arracher sa blouse d'uniforme et sa chemise, et retomba, évanoui, sur la couchette.

XIX

Le lendemain matin, Raguine avait mal à la tête, les oreilles lui tintaient, il éprouvait un malaise dans tout le corps. Il se rappelait sans honte sa faiblesse de la veille. La veille, il s'était montré lâche ; la lune elle-même lui faisait peur, et il avait exprimé, en toute franchise, des sentiments et des idées qu'il ne se connaissait guère auparavant. Par exemple, il avait invoqué la philosophie des petites gens qui n'étaient pas satisfaits... Maintenant, tout lui était complètement égal.

Il ne mangeait pas, ne buvait pas ; il restait couché, immobile, sans dire un mot.

« Cela m'est égal, — pensait-il, quand on lui adressait une question. — Je ne répondrai pas... Cela m'est égal... »

Après le dîner, Mikhaïl Avérianovitch lui apporta une livre de marmelade et un paquet de thé. La cuisinière, Dariouchka, vint aussi ; pendant plus d'une heure, elle resta au chevet de son maître, avec une expression de vrai chagrin sur le

visage. Le docteur Khobotov fit une visite à son collègue, laissa un flacon de bromure et prescrivit à Nikita de parfumer un peu la salle.

Vers le soir, Andréï Efimovitch succombait à une attaque d'apoplexie foudroyante. Il commença par sentir un froid intense par tous ses membres et des nausées ; puis, quelque chose d'immonde, avec un relent d'œufs ou de choux pourris, l'envahit tout entier, jusqu'aux doigts, monta de l'estomac vers le cerveau, lui brouilla l'ouïe et la vue. Il vit tout à coup vert.

Andréï Efimovitch comprit que c'était la fin, et il se rappela que Gromov, que le directeur de la poste, que des millions d'hommes croyaient à l'immortalité de l'âme... Et si, en effet, elle existait !... Mais il ne voulait pas de l'immortalité, il n'y songea qu'un instant. Une troupe d'antilopes, infiniment jolies et gracieuses, dont il lisait, la veille encore, une description, lui passa devant les yeux ; puis une bonne femme lui tendit la main avec un pli recommandé... Mikhaïl Avérianovitch dit quelque chose... Puis, tout disparut, et Raguine s'endormit pour toujours.

Les infirmiers s'avancèrent ; ils saisirent son cadavre par les bras et par les jambes, et le portèrent à la chapelle. Il resta là sur une table, avec les yeux ouverts, et, la nuit, un pâle clair de lune le veilla. Le lendemain, l'aide-chirurgien arriva et, après avoir fait sa prière devant le Christ, il ferma les yeux, pieusement, à son ancien chef.

Vingt-quatre heures plus tard, on enterrait le docteur; Mikhaïl Avérianovitch et Dariouchka furent les seuls qui suivirent le cercueil.

ANTON TCHÉKHOV

(Traduction de Léon GOLSCHMANN et Ernest JAUBERT.)

LA

GUERRE AUX PHILIPPINES

AVRIL–MAI 1898

Jeudi 28 avril. — SAÏGON. A BORD DU « BRUIX ». — La guerre est déclarée par le Congrès de Washington. La France et l'Angleterre ont défini leur neutralité. Le commandant prévient les officiers qu'on part pour Manille lundi matin.

Qu'allons-nous faire? Combien de temps resterons-nous? Irons-nous à terre seulement? C'est une explosion, au carré, d'avis les plus divers.

— Quoi faire? Voir ce qui se passe; et ne rien perdre d'une guerre navale faite en exercice sous nos yeux. Pourvu, toutefois, qu'il y ait quelque chose.

On se précipite sur les *Instructions:* à Manille, en mai et juin, 41° au maximum; au minimum 27°. Et les fièvres. « Et l'on n'ira pas à terre! même pas le jour! Et vous mangerez des conserves! Et vous regretterez le tour de l'Inspection! » dit l'un, qui voudrait ne pas quitter Saïgon. Mais d'autres préfèrent à tout de voir du nouveau, quel qu'il soit. Puis l'intérêt d'une guerre est passionnant. Pour moi, comme

toujours, je déteste tout départ et suis ravi de tout voyage. Je ne veux pas combattre l'un de ces sentiments par l'autre. Chacun des deux répond à un état de l'âme, qui est plein par soi.

Vendredi 29 avril. — Le départ est fixé à dimanche matin, au lieu de lundi. C'est par ordre venu de Paris que le *Bruix* part pour Manille. On eût voulu que nous levions l'ancre dès hier. Mais il fallait faire du charbon. Nous prenons cent tonnes de plus, en prévision d'un séjour prolongé là-bas ; et nous n'irons qu'à dix nœuds, par économie. Je ne suis pas content de ce retard. Voilà un bateau qui est à Saïgon depuis vingt jours ; il devait être prêt à partir sur-le-champ, en quelques heures. La règle est mal faite : il faudrait qu'elle fît à n'importe quel navire de guerre, en n'importe quelle circonstance, n'importe où, une obligation étroite, dès qu'il mouille quelque part, de faire aussitôt son charbon, plein les soutes. De la sorte, on serait toujours prêt à partir. Et on doit toujours l'être, en effet. La veille, on est en paix; le lendemain, on a la guerre.

Les dépêches d'Europe annoncent le départ de l'escadre du Cap-Vert, pour une destination inconnue.

Dimanche 1er mai. — Départ. — Ce matin, derniers adieux à terre. « Bonne chance... Pensez à nous... Ne recevez pas de coups de canon... Amusez-vous ; au moins, ne vous ennuyez pas trop... Au revoir... »

Temps superbe, calme plat. A onze heures, nous descendons la rivière. Saïgon s'efface. On double le cap Saint-Jacques. Route sur Manille. Le ciel est d'une pureté, d'un éclat admirables. On pense à tant de départs passés, les uns souriants, les autres d'une douleur silencieuse, — tous muets, mélancoliques, même les plus heureux, et où s'ajoute la sensation exquise et menaçante de l'inconnu... Vie pleine d'imprévu que la nôtre, et par là d'un si étrange charme.

Les bateaux de guerre français vont rarement à Manille. L'*Isly* y a passé, pourtant, quatre-vingts jours, il y a peu de temps. J'ai entendu parler des Philippines comme d'un pays de féerie. Les Espagnols y sont détestés par les naturels, et

les Américains y vont fomenter, sans doute, une insurrection. Je verrai peut-être une bataille navale, et une guerre civile.

Mardi 2 mai. — En mer. La paix. — Je pensais bien, en quittant la France, voir quelque guerre dans les environs de la Chine. En voici une, non loin de là. Je ne serais même pas fâché d'y prendre part. Cette longue paix nous accable. Elle vicie tous les rapports sociaux. Elle est fondée sur la guerre ; et la guerre ne se fait pas. Elle coûte des sommes démesurées ; et la dépense est inutile. On ne peut toujours vivre sur le pied de guerre, en temps de paix. Il ne serait pas possible de concevoir la vie comme un état de maladie perpétuelle : ou une fièvre aiguë, ou la santé. La fièvre et la guerre sont des crises violentes : le malade meurt, ou il guérit, s'il offre assez de résistance, et s'il a de bons médecins. Mais on ne souffre pas éternellement de la même plaie, toujours ouverte, dont le souci énerve, et dont le lancinement écœure.

L'énergie veut s'employer, et reste sans emploi. L'homme d'action, qui a fait sa profession des armes, ne sait plus à quoi il répond ; et il s'irrite de l'équivoque. Les vieux officiers tournent au fonctionnaire ; l'habitude les attache à une règle, sage autrefois, désormais sans force, qu'ils n'eussent pas faite, mais où ils tiennent, après l'avoir trop longtemps subie. Le public, qui ne juge jamais bien qu'à demi, leur connaît ce caractère, et refuse de le reconnaître.

Des hommes jeunes, et pleins d'énergie, n'ont pas choisi de vivre dans ces couvents de fer, qui sont les navires, pour n'y rien faire de plus que des commis valétudinaires dans un bureau. La guerre seule, après tout, fait place aux plus forts. Fût-ce par des choix aveugles ! Ceux de la paix ne sont pas plus clairvoyants ; le canon est encore le juge le plus net et le moins prévenu. Ses jugements, du moins, sont les plus rapides, et ils tranchent l'objet du débat. Cette promptitude les fait plus équitables.

Nous vivons sur une paix hypocrite et menteuse. Nous la défendons, sans la vouloir. D'un bout du monde à l'autre, quand une nation proclame son amour pour elle, on est sûr

qu'elle double ses moyens de faire la guerre. Notre goût de la paix n'a d'égal que notre besoin secret de la guerre. Personne ne l'avoue ; mais chacun la ferait, s'il osait le premier. Ce qui provoque le dégoût, c'est qu'une telle crainte n'est nullement morale : elle ne part pas d'un respect de la vie humaine ; elle est seulement le produit d'une vie molle, où les cœurs ne sont tendus qu'au plaisir, et où toutes les âmes se relâchent.

Rien de sain, ni de solide, ne repose sur le mensonge. Or, cette paix est établie sur un mensonge, que démentent cinq millions de soldats.

Mercredi 4 mai. — En mer. — Tous, nous sommes convaincus que le devoir de l'Europe est d'intervenir ; et, presque tous, nous sommes assurés que l'Europe n'interviendra pas. De quoi sont faits les diplomates ? Ils n'ont aucun sens de l'action. A la doctrine de Monroë, il faut répondre par la doctrine de l'Europe ; à « *l'Amérique aux Américains !* » par : « *les Américains en Amérique !* » Quelle occasion plus belle ? S'il y avait un véritable homme d'État en Europe, il la saisirait. Mais pas un ministre des Affaires étrangères ne se sent assez fort, ni assez libre, pour qu'il ose... Et vous verrez qu'ils ne lèveront pas le petit doigt pour l'Espagne ; ils ne feront pas plus pour elle que pour la Grèce. Le meurtre de la France a commencé l'agonie de l'Europe.

Jeudi 5 mai. — En mer. L'arrivée a Manille. — Ce matin, j'ai le quart de quatre heures à huit. Quand je monte sur la passerelle, on aperçoit à bâbord de hauts sommets : dans la pénombre de l'aube tropicale, ces masses confuses encore ont la couleur voilée des forêts brumeuses. L'horizon est déjà très clair, devant les yeux. Au jour, tout va paraître dans son détail infini de vie et de nature. L'atterrissage sera aisé ; et déjà je jouis du spectacle, sous les voiles nocturnes qui le cachent dans le demi-mystère de cette heure, et qui vont bientôt, se retirant, en dévoiler la beauté. J'éprouve toujours une grande joie à être de quart en pareille circonstance ; c'est une des fêtes, selon mon goût, de la vie de marin. J'en sa-

voure les moindres incidents. Il y a comme une prise de possession de l'inconnu, dans l'approche d'une terre. Je sens un plaisir unique à reconnaître ces sommets, ces pointes, ces anses, ces bois, que je vois pour la première fois, et ne reverrai peut-être plus. Voilà des îles qui dorment dans l'ombre tiède; et là-bas des montagnes qui se lèvent au milieu des vapeurs mouvantes. Il entre dans ce sentiment, et jusque dans l'agrément de rectifier la route, ou de donner un ordre, quelque chose de la volupté de la découverte...

Je suis seul; je veille; et le monde se déroule. La mer est calme. Le sillage de pierres précieuses que le navire a laissé derrière lui, à travers les vagues phosphorescentes, s'efface peu à peu avec la nuit; l'hélice cesse le labour de cette plaine étincelante, où le soc, en guise de poussière, rejette une eau ardente, qui pullule de vie. L'odeur fauve de la terre, comme un parfum de chair, arrive en soupirs sur la brise. Un souffle passe sur les îles, qu'on devine bruire au loin, à travers les grands feuillages qu'il incline : il semble que le frémissement des palmes me parvienne avec la senteur marine...

Une immense lueur filtre du côté de l'Orient; le jour se lève et roule un flot irrésistible, une vague éclatante et rapide. Elle annonce le soleil qui va paraître; et cette lumière, blanche comme le métal en fusion, au premier instant, est d'une couleur terrible. La mer frémit au jour; le ciel, cette autre mer profonde et immobile, s'azure et s'endurcit, resplendissant comme une pierre merveilleuse, le pavé sans limite de l'espace. Les sommets se dessinent; la terre paraît à bâbord; les vapeurs légères se trempent de clartés, et leur écume d'argent veinée de carmin et de pourpre semble au loin de la neige qui fume, et des roses qui s'effeuillent par monceaux, dans des conques de nacre.

On reconnaît les hauteurs qui courent au sud de la baie de Manille. On augmente l'allure, à soixante-dix tours. Bientôt l'on est en vue de l'île du Corrégidor; on gouverne droit dessus, pour passer entre l'île et la pointe de Hornos. Calme complet; nulle rencontre : pas un navire ni américain ni espagnol. Un silence délicieux, qui ajoute au charme de ces heures fraîches. Les îlots sont couverts de verdure, et des frondaisons géantes s'élancent, en masses épaisses, sur les

monts. La mer, dans sa saine lumière, luit comme une lame d'argent.

Rien encore, tout est désert. Là-bas, pourtant, on ne sait quoi qui tangue. Qu'est-ce bien que cela? On dirait un bateau sans mât... On s'approche; sans pouvoir préciser, on croit voir une sorte de chaland peint en rouge, qui paraît monté par cinq ou six hommes, et va en dérive... On hisse les couleurs, en même temps un pavillon demande le pilote...

Le chaland ne montre pas qu'il ait ni vu ni compris. On avance toujours. Nous sommes, à peu près, par le travers des îlots Cochinos, semés entre la pointe et le Corrégidor. Nous allons entrer dans la baie de Manille... Il y a pourtant un sémaphore dans l'île; pourquoi ne répond-il pas? — Enfin le sémaphore fait un signal. A la bonne heure! on l'interprète : «*Attention! Route dangereuse, sans pilote!*» — Eh bien! qu'on nous en donne un, qu'il vienne, ce pilote : il y a une heure que nous le demandons. Le commandant déclare qu'il va stopper. Qui sait s'il n'y a pas ici des torpilles, ou n'importe quoi?

On stoppe. On fait de temps en temps quelques tours en avant ou en arrière, pour se maintenir à l'entrée de la passe. Une fois de plus, on signale, et l'on réclame un pilote. Un moment après, le sémaphore répond : il parle en petit nègre de Manille, et l'on peut comprendre ce qu'on veut : « *J'attends — non — j'ai pilote.* » C'est probablement la traduction française du « *No tengo piloto* », et pour dire qu'il n'en a pas.

On ne sait que penser, et l'on ne sait que faire. On reste là; on ne se décide ni à mouiller dans la baie de Mariveles, ni à entrer. Que se passe-t-il enfin? Tout le monde dort-il ici? ou est-il mort? — Cependant, une misérable chaloupe à vapeur, battant le pavillon espagnol, file devant nous, et se dirige du côté de Mariveles.

Nous sommes surpris, et déjà plus d'un de nous s'irrite. Sur la passerelle, les officiers s'interrogent, et ne s'expliquent pas cette aventure. C'est un véritable club où l'on cause, où l'on émet les avis les plus opposés et les opinions les plus diverses. Le temps passe; le soleil darde; la chaleur augmente. Quelques-uns rient; deux ou trois sentent une sourde

colère, et ne sonnent mot. On descend au carré, et l'on discute entre soi.

« Qu'on envoie un officier aux renseignements, déclarent ceux-ci. — Ce sont des brutes, opine violemment celui-là ; ils nous lanternent ; au fond, ces gens-là ne veulent pas nous voir. On est allé demander la permission à l'archevêque, et il aura répondu qu'il ne la donnait pas, qu'il ne fallait pas nous laisser entrer. Ils mériteraient une leçon. — Soyez persuadés que si le *Linnet* s'est présenté hier, il a pris un parti quelconque, et n'est pas resté à faire le Jacques devant un sémaphore. Dans la baie, ils doivent se moquer de nous. »

A l'idée qu'un Anglais, ou un Américain pourrait trouver notre situation ridicule, la colère, en plus d'un, fait tort, un moment, au sang-froid. Le même, qui hait les prêtres et voit leur main dans tout, n'est pas loin d'accuser l'Église de ce contre-temps, et s'écrie, moitié sérieux, moitié gouaillant : « Encore une affaire de curés : ce sont les curés qui gouvernent ici. — Allons, mangeons de nouveau un prêtre, lui répond-on. Croyez-vous qu'il ne vaut pas mieux être gouverné par un archevêque que par un cabaretier ? — Du tout : j'aime mieux un cabaretier que le pape, au gouvernement. Les Espagnols sont menés à la baguette par les moines ; ils n'ont que ce qu'ils méritent ; et ici, c'est une leçon. »

Midi vient. Point de nouvelles, ni un bâtiment, ni personne. A la fin, on aperçoit trois navires de guerre américains en ligne de file ; ils gouvernent sur la passe, et défilent devant nous. Elle n'offre donc aucun danger ; et l'on se décide à entrer en rade. L'après-midi s'écoule ; on mouille devant Manille. Nous ne savons rien encore. Bientôt, une chaloupe française accoste, avec le chancelier du consulat.

— Vous savez la nouvelle ? s'écrie-t-il.

— Non. Dites.

— Eh bien ! *dimanche et lundi, les Américains ont coulé et brûlé tous les bateaux espagnols, au mouillage de Cavite, au fond de la baie. Maîtres de la rade, ils menacent de bombarder Manille.*

Tous les visages sont penchés avidement vers le chancelier, qui précipite ses paroles. L'émotion est générale. La curiosité se passionne. Les demandes, les questions se hâtent, se

croisent. Des discussions passionnées s'élèvent. C'est un cri unanime contre les Américains. C'est un cri unanime contre les Espagnols. Au mouillage!... Est-ce possible!... Ces misérables Yankees!... Assurément, les Espagnols ont été au-dessous de tout!...

Cependant, attendons, et ne nous prononçons point. Cherchons la vérité.

Au coucher du soleil, Manille s'illumine d'une splendeur ravissante. Une grande ville est là, qui sera peut-être en cendres demain, avec la gloire de ceux qui l'ont bâtie. Le Pasig s'ouvre en fleuve immense. La ville murée de Philippe II rougeoie d'une pourpre sanglante. La masse des toits rouges se presse et s'entasse jusqu'au pied des collines vaporeuses. Le magnifique amphithéâtre des montagnes s'offre, en souriant, à la volupté d'un crépuscule d'or. Les monts bleuâtres, ceints de feuillages et de palmes, semblent tressaillir dans une langueur rêveuse. Les sommets bleuissants sont couronnés de fumées roses, qui se perdent, comme dans un rire de feu, dans les eaux merveilleuses, et les vertes soieries du ciel lointain.

Et les murailles sombres qui entourent la cité comme des fers d'armures, paraissent repousser hautainement de cette ville, qu'elles ne défendront pas, la magie de souvenirs splendides et la fin d'un jour incomparable.

Six heures. — D'où sort ce cri, à la fois contre les Américains et contre l'Espagne, que nous arrache cette grande nouvelle? Il part de l'instinct : nous sommes outrés d'une victoire qu'on peut faire tourner contre nous. — Je sens obscurément ce qui, en réalité, nous intéresse de si près dans ce débat. Le plus souvent nos avis sont des prétextes à nos passions; et la plupart de nos opinions, même les plus fermes, servent d'exutoire à nos humeurs secrètes...

Mais l'on m'appelle, et je remets d'y penser. Je jette un regard sur cette baie, cet horizon, cette ville, où le crépuscule vient tendre, sur tant de charmes, le manteau d'un autre charme encore...

Jeudi 5 mai. — Quart de nuit. — Au carré, ce soir, on fête le pilote espagnol; on le garde pour boire en l'hon-

neur de l'Espagne. On le fait parler. Il n'est pas avare de lui-même, ni de ses sentiments. C'est un gaillard enthousiaste, exubérant et optimiste. Comme tant d'Espagnols, un don Quichotte qui s'est arrêté en chemin dans la peau de Sancho, et qui caricature de la sorte l'illustre chevalier de la Manche. Quand don Quichotte n'est pas décharné, et qu'il a l'humeur bien portante, il m'ennuie...

Cet homme n'est pas un sot, et il a de l'énergie. Pourtant, il est sûr qu'un Espagnol vaut trois Américains. Il ne doute pas du triomphe. Il parle de sa nation comme faisait le singulier consul que j'ai connu en Chine. Celui-ci était enthousiaste à froid; celui-là est prêt à payer de sa personne. La forfanterie du consul ne prévoyait pas la défaite. Celle du pilote en prend avantage. Quelle différence y a-t-il, dans ces esprits, entre le désastre et la victoire? Ils forfantent avec les deux...

Ce pilote ne tient aucun compte du combat livré cette semaine, qui, du reste, l'indigne contre les Américains. L'Espagne va envoyer une armée, une flotte. Elle est en route: elle arrive. Les Yankees sont perdus. Ils apprendront à connaître les fils du Cid. — Est-ce qu'un Américain vaut même un Tagal à la guerre? Des marchands de porcs, des employés aux télégraphes, des commis, des mécaniciens enfin! Qu'ils s'en tiennent à leurs machines, à leurs comptoirs, à leurs étables. Est-ce que des joueurs de polo sont des soldats? ou des canotiers sont-ils des marins? Et le grand mot est dit: les Yankees ne sont que *des marchands*.

... Je reste seul. Au fond, quel est le sentiment qui anime les Français, dans cette guerre? Ils ne peuvent, froidement, que prendre parti contre l'un et l'autre peuple. Jamais un Français ne voudra admettre que l'Espagne ait eu le droit d'agir, comme elle l'a fait pendant trois cents ans, à Cuba, aux Philippines, et du reste en Espagne même. Les longues guerres entre Français et Espagnols ont appris aux uns à honorer la bravoure des autres; mais l'esprit national de l'Espagne a toujours profondément répugné à celui de la France. Au temps de la Ligue, un bourgeois de Paris pensait à peu près de l'Espagne ce qu'on est forcé d'en penser encore aujourd'hui. Weyler et Polavieja suivent la ligne du duc d'Albe. La tradition est constante. S'il y a un pays au monde où la

Révolution n'eût jamais pu se faire, c'est l'Espagne. Dès lors, tout est dit; et la véritable communion des pensées n'est pas possible entre les deux peuples. Il y a quatre-vingts ans, nous en avons fait une expérience assez claire.

Mais, d'un autre côté, jamais un Français n'admettra que le prétexte du droit serve à une conquête. Voilà ce que les Américains blessent au fond de nous. Ils invoquent notre principe, pour le fouler aux pieds une fois de plus. On ne peut faire à la France un tort plus sensible. On prétend que les Américains ne garderont pas les territoires occupés. Qu'en sait-on? En attendant de garder, ils tiennent. Pourquoi envoient-ils des troupes aux Philippines? S'ils font une noble guerre, pour la liberté des Cubains, qu'ils la limitent à Cuba même. Ou bien, c'est moins pour Cuba que contre la nation espagnole que cette guerre est faite.

Nous sommes des vaincus. Mais, du moins, quelque chose de plus grand, peut-être, que la victoire, a eu le dessous avec nous : le droit. Il nous est insupportable qu'un vainqueur, semblable au nôtre, s'empare de ce trophée unique, qui a consolé notre défaite. C'est un tort direct, une droite blessure qu'il nous fait.

Qu'on ajoute la pitié pour des gens braves, et qui sont d'un autre temps. Et puis, tant que nous n'aurons pas retrouvé la victoire, nous n'en pourrons saluer volontiers aucune. Et, sans parler d'une générosité naturelle, qui nous défend d'accabler les plus faibles, notre orgueil blessé devra toujours souffrir, en secret, comme d'une cicatrice rouverte, — de la blessure des vaincus.

Vendredi 6 mai. — La défaite vue par un Espagnol. — Le pilote m'a fait un récit de la bataille. Je ne l'interrompais point ; je ne l'ai défendu ni de son éloquence, ni de ses illusions. Qu'on supplée aux gestes absents : ils étaient plus épiques que les mots ; car le son des paroles est triste.

« Nous avons été vaincus par la force, par le nombre, par la ruse, par les bombes, — mais rien de plus! l'honneur! l'honneur est sauf! L'honneur de l'Espagne est même accru! Plus que jamais, l'Espagnol est un chevalier, et l'Espagne peut être fière de ses fils!

» Ils avaient tout, nous n'avions rien. Nos croiseurs étaient en bois, les leurs étaient en acier. Notre *Castilla* même n'était considérée, depuis longtemps, que comme dépôt, à cause du mauvais état des fonds et de la machine. L'*Antonio de Ulloa* était sans machine, en carène dans l'arsenal; nous l'improvisâmes en batterie flottante au moment du combat. Voilà quels étaient nos navires; et les leurs, vous les voyez! tous neufs, bien armés, blindés, rapides! C'est ainsi que nous avons combattu!

» Nous n'avions pas de canons, autant dire nulle part. Étaient-ce les deux pièces de Punta Sangley qui pouvaient protéger l'escadre et le drapeau de l'Espagne? Ils n'avaient qu'une trop faible portée. Les Yankees ont eu l'avantage incalculable de trente-six pièces de gros canon. Les Espagnols n'en avaient aucune. Notre escadre n'eut pas non plus la liberté de ses mouvements; l'américaine l'avait entière.

» L'immense supériorité des Américains ne nous a pas empêchés de livrer bataille. Elle leur faisait supposer que nous nous rendrions sans traiter, selon leur propre aveu. Car ils l'avouent! Ils n'osent pas le nier! Voilà ce qu'ils s'imaginaient, parce qu'ils ne connaissent pas l'esprit du marin espagnol, qui estime peu sa vie, mais beaucoup l'honneur de sa nation! Et malgré tout, ils ont fait usage d'obus incendiaires contre cette race valeureuse! Ils en ont eu le front!

» Nous avions la canonnière *Leyte* au large, pour explorer la baie, et ne pas nous laisser surprendre. Mais les Américains sont passés devant elle! Vers minuit! — Elle les a vus, mais elle n'a pu les suivre à bonne distance; leur marche était trop rapide. Ils ont réussi à esquiver les torpilles de la rade; on en avait placé, à la hâte, quelques-unes, toutes de fond, improvisées faute de matériel, et qui ne pouvaient servir à rien! — Les batteries des passes, organisées en vingt-deux jours avec les pièces des bateaux en carène, firent feu; mais l'obscurité de la nuit les empêcha de bien voir; et elles ne parurent faire aucun mal à l'ennemi.

» Ils aperçurent l'escadre espagnole à Cavite, et ouvrirent le feu. Ils le dirigèrent surtout sur les navires le moins capables de résistance. Tout se mit à flamber, au bout d'un

moment... Il fallait distraire beaucoup de monde, pour éteindre l'incendie ; et chaque nouvel obus en rallumait un autre !

» Aux cris de *Viva España!* et de *Vive la Marine!* tombèrent morts, blessés ou brûlés tous les hommes de l'équipage. Un obus éclata dans le carré des officiers, transformé en hôpital ; et tous moururent au cri de *Viva España!...* — Deux timoniers tués sur la *Cristina,* un officier d'état-major se mit à la barre. Et enfin, le bateau coulant à pic, avec les pavillons et les insignes de l'amiral, l'*Isla de Cuba* arbora les marques distinctives.

» Le commandant de la *Cristina,* malade, n'abandonna pas un seul instant son poste de combat ; le navire brûlait de toutes parts ; on ne pouvait plus se servir des canons, au milieu des flammes. On serait mort, là aussi, sans se plaindre ; mais l'amiral fit évacuer le bateau, qui sombrait en proie à l'incendie.

» Le *Don Juan de Austria* eut sa cheminée emportée, dès le début de l'action. Il continua quand même à combattre, et se retira dans l'arsenal, où il voulut poursuivre le combat !

» Un petit aviso de rien, le *Marquès del Duero,* lutta comme un grand navire. Il coula, criblé d'avaries, et par ordre réitéré de l'amiral, qui ne voulut pas se retirer, et qu'un seul de ses bateaux restât sans sépulture. Il n'y avait plus de défense possible, et l'on ne pouvait plus humainement rien faire, pour rien sauver.

» Et l'escadre américaine, après avoir renouvelé, à son mouillage, ses munitions qu'elle avait épuisées en deux heures d'un feu d'enfer, revint sur le champ de bataille, et — les démons ! — recommença à tirer sur des bateaux coulés et sans défense ! C'est une infamie ! Ce n'est pas ainsi que l'Espagnol fait la guerre !

» Les marins espagnols se sont battus comme il n'était pas possible de le croire : et c'est le consul anglais qui nous rend cet hommage. Il ne sera pas démenti ! Le commandant du *Raleigh,* lui-même, a déclaré que si, à Corrégidor, nous avions eu un seul cuirassé, la cause aurait été disputée avec acharnement ; et que si, à Cuba, on se bat de même, la victoire leur coûtera cher, si même les États-Unis l'obtiennent !

» L'Espagne n'est pas la plus forte ; mais elle est toujours la plus glorieuse ! »

Je n'ai pas eu la cruauté de marquer les traits prodigieux de ridicule qui sèment cette narration enthousiaste : les canonniers, qui n'y voient pas assez la nuit pour tirer leurs pièces; le bateau, qui se retire dans l'arsenal pour continuer le combat; et le reste. Ce récit est d'un comique lugubre pour des marins.

Vendredi 6 mai. — Les Allemands. — Pour le moment, expectative. La flotte américaine est à l'ancre, entre Cavite et la jetée de Manille. En rade, une canonnière anglaise, le *Linnet*, tout petit bateau de 750 tonnes, qui ne restera pas longtemps seul à représenter l'Angleterre. Le croiseur allemand *Irène* vient de mouiller : c'est un assez bon navire, de 4 400 tonneaux; son pont est protégé; il porte quatre pièces de 15 centimètres, et dix de 105. Plus fort que tous, le *Bruix* fait bonne figure. Si l'on savait de quelle importance il est, pour le pays, de ne pas confier le pavillon à des bateaux impuissants à le défendre, on ne voudrait pas que la France envoyât jamais des navires sans aucune valeur militaire, dans ces contrées où toutes les flottes se mesurent, comme tous les appétits, et où l'on est toujours à la veille d'en venir aux mains. La France a le droit de compter sur un *Bruix*, sur un *d'Entrecasteaux;* mais à quel sort ne condamnerait-on pas l'état-major et les équipages des vieux bateaux en bois qui traînent aux Antilles, si la guerre éclatait tout à coup, et s'il fallait tirer le canon? Que ferait un *Fulton*, un *Rigault-de-Genouilly*, et vingt nids à obus de cette espèce, contre des croiseurs cuirassés et une artillerie rapide? J'espère que le *Bruix* est pour longtemps encore en Orient, et qu'on ne le fera pas revenir sans l'avoir montré en Chine, au Japon, autre part. Tous ces Asiatiques commencent à savoir juger des nations occidentales. Il est d'une bonne politique de nous faire voir un peu partout à notre avantage; et c'est d'une bonne économie. Quand, par hasard, on a mené dans les mers de Chine un bateau cuirassé comme celui-ci, fort d'une excellente artillerie, soutenant sans difficulté une bonne vitesse, en un mot, un solide bateau de combat, c'est bien le moins

qu'on le montre aux Célestes, aux Nippons, voire aux Yankees, plutôt habitués aux formes archaïques des *Vauban*, des *Bayard* et des *Duguay-Trouin*. Ces étrangers jaugent souvent la France à son poids en navires de guerre, et ils se piquent, maintenant, de s'y connaître.

Le croiseur allemand *Irène* ne donne pas une mauvaise idée de la flotte impériale. Déjà, la vue du noir pavillon de l'Empire ranime la confiance des assiégés, et le bruit se répand que l'Allemagne va jouer, ici, un rôle d'arbitre. Je n'en crois rien; mais ils s'en donneront peut-être l'apparence. Je n'ai pas perdu la mémoire de ce que j'ai vu en Europe et en Asie. Jamais les Allemands ne prendront parti contre le plus fort. C'est eux qui ont inauguré cette politique dans le monde, et c'est eux qui en font peser le joug étouffant sur tous les peuples. La paix, qu'ils ont inventée, ne sert qu'à le maintenir, comme ils l'ont établi : par les armes. J'ai encore dans les oreilles les paroles du consul allemand d'une grande ville chinoise. Il causait avec un Français, son ami intime, et l'on m'a rapporté la conversation. Au lendemain de l'occupation de Kiao-Tchéou, comme le Français demandait à ce personnage :

— Enfin, vous, Allemands, désirez-vous la guerre? La ferez-vous pour la Chine? Ou bien, quel est votre but? Où voulez-vous aller?

Le consul répondit :

— Je puis bien vous le dire : *il n'y a pas de raison pour que nous nous arrêtions*. On travaille pour nous, et nous travaillons nous-mêmes. Personne ne nous fait obstacle : nous ne menaçons personne. Nous nous glissons. Qui cela gêne-t-il? Dans cette immense Chine, il y a assez de place. L'Angleterre s'est mis à dos le monde entier. La politique de tous les peuples est dirigée contre elle, non contre nous, — du moins en Extrême-Orient. Et c'est une bonne idée, sans doute. Seulement, nous en profitons, tandis que les autres n'en profitent pas. Dans les marchés neufs qui s'ouvrent, nous avons la première place, et nous prenons la seconde dans les autres; en attendant de déposséder les Anglais de la première. Nous voulons faire du commerce, et non la guerre. Mon cher ami, la paix est plus utile à l'Allemagne, chaque année, qu'une guerre heureuse. Nous n'avons pas à nous arrêter, je le répète : *On travaille pour nous*.

... Les Espagnols, sans aucune raison, espèrent beaucoup en l'Allemagne. Ils attendent l'escadre allemande de Chine. Il est peu probable qu'elle vienne à Manille, tout entière; elle enverra deux ou trois de ses bâtiments, et ne fera rien pour l'Espagne, ni rien contre les États-Unis. Pourtant, après avoir laissé les uns compter sur elle, et fait croire aux autres qu'ils auraient peut-être à compter avec elle, — ceux-ci et ceux-là lui sauront gré, comme d'un service amical, les Américains, de n'avoir rien fait, et les Espagnols, de ce qu'elle aurait pu faire. C'est la grande adresse des Allemands. Autant le reste de l'Europe s'efface, autant ils se prodiguent. L'Allemagne, en Extrême-Orient, se mêle de tout, s'insinue partout, se montre partout. Elle se substitue, sans violence apparente, à la France et à l'Angleterre. Elle a les yeux sur les Carolines, sur le Tonkin, sur les îles de la Sonde. Elle fait croire à sa sympathie actuelle pour chaque nation, comme si, en secret, elle attendait que chacune payât ce bon sentiment avec les colonies d'une autre.

Les Espagnols ont déjà oublié l'affaire des Carolines : on peut être sûr que l'Allemagne s'en souvient. Les Espagnols ont compté sur l'Europe, obstinément, jusqu'au jour de la guerre. Ils comptent sur l'Allemagne, maintenant qu'ils sont écrasés. Grand malheur, quand un peuple se cherche ainsi des appuis au dehors, et qu'il fait fond sur l'accident. Un peuple ne doit compter que sur lui-même : c'est le seul moyen qu'on compte avec lui. L'Europe a trahi l'Espagne, et c'est peut-être à son plus grand dommage. L'Allemagne la trahira aussi, mais à son profit.

Rien n'y fait. Une nation vaincue espère contre toute espérance. J'entends dire que les Espagnols sont persuadés de l'intervention de Guillaume II : le kaiser ne veut pas du péril américain pour l'Europe, — et il l'éloignera réellement par la force. La Convention, un Bonaparte sont capables d'une telle politique : ni le kaiser, ni l'Allemagne n'ont montré qu'ils le fussent. La Grèce est là pour en témoigner.

Samedi 7 mai. — L'Affaire de Cavite et Monsieur le Commandeur. — On fait cercle autour d'un Français, le plus considérable de ceux qui sont à Manille. Il y vit

depuis assez de temps pour ne plus s'étonner de rien, pour avoir appris à ne pas mépriser tout à fait sans raison ce qu'il méprise. Du reste, un Français de la tête aux pieds, que l'injustice révolte. C'est le Français qui met au-dessus de tout le besoin d'avoir des idées nettes, et qui n'admet point ce qui attaque la raison : elle l'engage à en juger librement, et nullement au respect. Homme vif, instruit, qui ne voit qu'une chose à la fois, et qu'un aspect des choses; mais dont la vue est droite et le jugement direct. Il me rappelle, dès l'abord, un commandeur de Malte, dont le portrait a hanté mes rêves d'enfant; et, pour le désigner, je lui en donnerai le titre. Il a sa maison de campagne entre Cavite et Manille. Il a suivi le combat sans que ses préférences eussent à prendre parti.

— ... Enfin, monsieur le commandeur, puisque votre maison est si près du lieu de la bataille, comment cela s'est-il passé?

— Je vais donc vous raconter la chose, là, simplement, telle quelle... Vers cinq heures du matin, j'étais dans mon lit, un long bruit sourd. Tiens, qu'est-ce donc? Sans doute, un signal pour annoncer un bateau français ou anglais. Les voilà qui s'amusent! pensai-je... Ma femme passa la tête entre les draps : « Qu'est-ce qu'il y a? — Rien : c'est un signal. » Deux minutes après, un autre coup de canon. Tiens, tiens : serait-ce plus sérieux? Ce n'est plus un signal... Je passe un vêtement; je regarde : rien qu'un petit rideau de brume, un peu de fumée... Alors, pour faire peur à ma femme, je prends ma grosse voix et je m'écrie : « La flotte américaine!... » Je regarde encore; le rideau de brume se déchire et je compte un... deux... trois... jusqu'à sept bateaux américains à la file, qui s'avancent tranquillement, doucettement. Je reviens à ma femme : « Eh bien, tu sais, ce que je t'avais dit comme une blague, c'est bien la vérité : voilà les Américains. » Elle commence à prendre peur, à perdre le sang-froid : « Ah! non, pas de cela; cache ta tête entre les draps, mets-toi du coton dans les oreilles, si tu veux; mais tiens-toi tranquille. » Je regarde, je regarde... la flotte marchait sur Cavite, où tous les bateaux espagnols étaient tassés comme en une souricière. Les Américains sont bientôt dessus. Coups de canon

sur coups de canon ; un feu du diable, une fumée intense... Ils font un nouveau tour ; nouvelle décharge ; puis un troisième tour ; et enfin ils se placent deux par deux, les deux plus gros en arrière, les autres en avant, deux ici, à droite, deux là, à gauche, bien en face des Espagnols... Et à sept heures et demie, il n'y avait plus un seul bateau espagnol sur l'eau, tous coulés et incendiés. Voilà !... Oh mais, vous savez, le tir des Américains, excellent ! remarquable ! chaque coup portait ; je voyais la fumée et le nuage de poussière, quand le projectile tombait à terre... Un joli petit exercice de tir !...

— Et les batteries, monsieur le Commandeur ?

— Eh oui ! celle de Cavite a tiré quelques coups ; mais elle a vite été démolie par les obus à explosifs des Américains ; elle est absolument réduite en cendres... J'admirais leur tir ; à chaque coup, ils touchaient le but...

— En fin de compte, quelles sont leurs pertes, aux Espagnols ?

— Voici : de tous les on-dit, on peut à peu près conclure qu'ils ont eu cinquante pour cent de morts et de blessés. Ils étaient environ douze cents : c'est donc six cents hommes hors de combat.

— Et du côté des Américains ?

— Pas un mort, disent-ils ; pas un blessé, je crois ! On m'a rapporté que la *Concord* avait reçu un coup de poing dans le ventre ; la tôle a été quelque peu enfoncée, rien de plus. Au bout de quelques minutes, les Espagnols étaient en feu. Le fils de l'amiral, qui était à bord de la *Cristina*, m'a dit que, très vite, il n'y avait plus rien d'habitable qu'un espace de trente mètres, tout le reste flambait ; ils ont mis près d'un quart d'heure avant de pouvoir tirer un coup de canon ! Et puis, vous comprenez, ils ont fait servir leurs pièces par n'importe qui ; rien de précis...

— Monsieur le commandeur, qu'est-ce que ces protestations qu'aurait faites le corps consulaire, en particulier le consul allemand, au sujet de je ne sais quelles promesses non tenues ?

— Non, non ; il n'y a rien eu de pareil ; point de protestations. Les Espagnols ont protesté près du consul de France, le jour de la bataille. Ils sont arrivés chez lui, — j'y étais, — émus, en criant : « Señor cónsul, señor cónsul, *ils*

ont tiré avec des obus qui éclatent! — Ah! leur ai-je répondu, des obus qui éclatent? Avez-vous protesté, en 1870, quand on a bombardé Strasbourg, Belfort et Paris? C'était pourtant avec des obus qui éclataient!... Et vous-mêmes, il y a deux mois, quand vous avez massacré les insurgés, ce fut avec des obus qui éclataient!... Seulement, là, les insurgés vous ont roulés, et se sont moqués de vous. » Car, savez-vous ce qu'ils faisaient? Ils plantaient de petits pavillons dans les lagunes, pour faire croire à leur présence; les Espagnols criblaient ces perches d'obus; et, le lendemain, les insurgés en venaient recueillir la poudre! Car, c'est comme cela : ces Espagnols, ils sont orgueilleux, vaillants, intraitables; mais ce sont des hommes de 1550, mettons de 1610; ils n'ont pas changé : « Charles-Quint, Cortez, Legazpi », ils n'ont que ces noms à la bouche. Ils ne réfléchissent pas qu'il s'est passé différentes petites choses depuis, et que, pour le moins, depuis, il y a eu les obus, les poudres, les machines, l'électricité, etc., etc. Ils ne s'en doutent pas! C'est qu'ils sont gouvernés par les curés, par leurs prêtres : ici, le premier, c'est l'archevêque!

— Et que font-ils, tous ces curés?

— *Ils font des enfants!* monsieur. Dans la campagne, je demande un jour à un gamin : *Niño, ¿quién es tu padre?* — *Mi padre es el señor cura.* (Enfant, qui est ton père? — Mon père, c'est M. le curé.) Et ainsi de suite, à une foule d'enfants. Voulez-vous savoir comment l'Espagne peut mettre fin à l'insurrection des Philippines? Qu'on frète un transport, et qu'on les embarque tous, pour en délivrer le pays!

— Monsieur le commandeur, croyez-vous qu'avec l'administration plus sage d'un pays prévoyant, cultivé, les Philippines fussent une colonie d'un bon rapport?

— Merveilleuse, messieurs, merveilleuse! d'une richesse inouïe, dans une situation unique. Vous avez, ici, des richesses immenses : entre toutes, le sucre, l'abaca (le chanvre), le riz, les bois précieux en quantité, le café, le tabac, les mines, un sous-sol qui vaut de l'or, et qui n'est pas exploité... que sais-je?

— Enfin, ces gens-là ont-ils vraiment beaucoup souffert des Espagnols?

— Oui, beaucoup, c'est incontestable. Songez que les Espagnols n'ont jamais rien fait pour eux. Si je vous disais qu'ici, à Mariveles, — vous savez, à l'entrée de la baie, — il y a encore des anthropophages? oui, messieurs, des anthropophages! Ils sont fort doux, ils ne font pas de bruit, je le veux bien; mais ils ont ce goût-là, et on le leur laisse : qui sait? ils font peut-être semblant d'aller à l'église; il n'en faut pas plus!

— En attendant, n'y a-t-il pas des troupes à terre, de bonnes troupes?

— Oui, 15 à 20 000 hommes, je crois, disséminés autour de Manille; mais elles doivent compter moins d'Espagnols que de Philippins, et on n'est pas sûr d'eux.

— Pourquoi donc ne font-ils rien? Qu'ils agissent, ou il sera trop tard. Les États-Unis vont envoyer une petite armée. Pourquoi le gouverneur ne tente-t-il pas un coup de main pour reprendre Cavite et l'arsenal?

— Avec quoi? Ils ne peuvent rien faire; ils seront sous le feu de la flotte, qui les bombardera si elle les voit passer...

— Ils ont, pourtant, des pièces de campagne, des pièces attelées. Et sachez-le, monsieur le commandeur, ces bateaux américains sont en carton; il ne faut pas un gros projectile pour les percer...

— Ils ont de mauvaises pièces. Ils n'ont rien : le désordre est dans tout. Les insurgés entourent la ville de tous les côtés, et n'attendent qu'une occasion. Les Espagnols se sentent menacés par tout le monde, au dedans de la ville et au dehors. D'ailleurs, cela n'empêche pas qu'officiellement le pays est tranquille : il y a la paix, comme ils disent : *la paz*, la fameuse *paz* règne! Pas plus tard qu'il y a un mois, en plein règne de *la paz*, ils ont fait un massacre d'insurgés. Il y avait des rebelles, je l'accorde; ils avaient commis quelques meurtres et tué quelques personnes; soit. Mais, quand les Espagnols sont survenus, eux, ils ont massacré tout le monde; ils n'ont épargné personne : femmes, enfants, étrangers au pays, tout a été passé au fil de l'épée.

— Cependant, le danger sera très grand pour les puissances européennes, si les Américains s'emparent des Philippines et les gardent...

Le commandeur répond avec force, comme à une hypothèse déraisonnable :

— C'est impossible! Non, cela ne se fera pas; jamais on ne le permettra. Je crois même que les Philippines sont destinées à *pourrir* espagnoles...

Dimanche 8 mai. — Ce matin, à onze heures, arrivée en rade du croiseur anglais *Immortality*, à ceinture cuirassée, navire de 5 600 tonnes, machine de 8 700 chevaux; il est aussi gros que nous; à mon avis, il ne nous vaut encore pas.

La flotte américaine maintient un blocus étroit. Manille, à ce qu'on raconte, est pleine de troubles. La détresse y croît d'heure en heure. Les vivres sont rares. On y mange du cheval, et cette viande même est déjà chère. Les insurgés cernent la ville de plus près. On brûle des maisons la nuit. Les volontaires, sans solde depuis longtemps, et à peu près sans nourriture, exigent tumultueusement une paie et des vivres; il est impossible de les satisfaire; et il y a des émeutes dans les casernes.

Dimanche 8 mai. — Faire et Dire. — Il est toujours question de bombarder la ville. Le commodore Dewey s'est vanté de la prendre, quand il voudrait. Mais je n'en crois rien, puisqu'il ne l'a pas prise. Les Américains sont arrivés depuis huit jours; et il y a une semaine qu'ils ont détruit l'escadrille de Montojo. Pourquoi le commodore Dewey n'agit-il pas?

Sans doute, il n'a plus de munitions, tant il les a prodiguées dans le combat. En quoi il a eu tort : car, que ferait-il si une escadre espagnole entrait dans la baie, d'ici le mois de juin? Il est vrai qu'il n'a guère à le craindre. La misère de l'Espagne lui permet la pauvreté de sa stratégie. Mais, enfin, il doit bien lui rester quelques obus? Il n'en aurait pas fallu davantage, peut-être, pour faire tomber Manille entre ses mains. Les Espagnols ne sont pas en état de se défendre. Leurs premières résolutions sont énergiques; mais ils sont incapables de les soutenir. A la sommation de capituler, après un court bombardement, ils n'auraient pas daigné répondre; ils se seraient battus. A la seconde, ils auraient répondu : « Jamais! » et se seraient fait battre. A la troisième,

ils eussent peut-être dit : « Jamais ! encore, » — et le soir même ils auraient capitulé.

Ce qu'il y a de terrible dans la guerre moderne, c'est qu'elle ne permet pas à ceux qui font des serments, je ne dis pas de les tenir, — mais même de croire qu'ils les tiendront.

A terre, on craint le bombardement. Les Américains ne veulent pas, dit-on, prendre la ville par ce moyen ; ils tiennent à garder la juste mesure, et cette apparence d'humanité, qui est si misérable à la réflexion. Car, où l'humanité s'arrête-t-elle ? On voit surtout si bien où elle commence, avec l'intérêt dûment calculé ! En réalité, il est probable que les Américains ne veulent pas être responsables du bombardement ; mais qu'ils cherchent à se faire tirer dessus, pour avoir prétexte à bombarder. A moins qu'ils n'attendent des munitions.

Pour l'instant, tout mon dessein est d'arriver à la vérité, sur la bataille de Cavite. Il faut contrôler tous les dires, avec une sévère patience. La critique des bruits est plus difficile encore que celle des textes.

Lundi 9 mai. — VAINCUS. — Un problème occupe les Espagnols de Manille, et ne doit pas moins hanter ceux d'Europe, du tempérament que je leur sais, et que je suppose aux vaincus. Il s'agit de trouver des causes à leur défaite, partout, de toutes sortes, mais hors de soi : et la cause vraie, qui est en eux-mêmes, est pourtant la seule ; les autres ne sont décisives que par elle.

On accuse, dans le public et les journaux de Manille, les Américains de s'être servis, contre la flotte de l'amiral Montojo, à Cavite, d'obus incendiaires.

« Une colonne épaisse de fumée, dit le *Diario de Manila*, sortait de l'avant de ce navire : c'est un projectile incendiaire, de ceux qu'excluent les lois divines et humaines, qui avait mis le feu au croiseur. » (*De esos prohibidos por las leyes divinas y humanas.*)

L'incendie du transport *Isla de Mindanao* serait dû aux mêmes causes : des bombes explosibles. Les Américains emploieraient des obus à pétrole. Il n'est naturellement pas possible de savoir la vérité là-dessus, à moins d'avoir le temps de faire de près l'examen des épaves. Du reste, à quoi bon ?

On ne comprend pas pourquoi les explosifs d'une espèce seraient permis à la guerre, et défendus ceux d'une autre. En quoi l'obus à la mélinite est-il plus inhumain que la bombe à l'acide picrique? Ou, surtout, en quoi est-il plus humain de faire sauter un ennemi à la mélinite, que de le brûler au pétrole? Le *pundonor* peut seul distinguer doctement entre une cruauté et une autre. Tout est licite, ou rien ne l'est.

Si l'on se battait à armes égales, on ne se battrait pas. En fait, il est aussi inique de tirer avec de puissants canons sur un adversaire qui n'en a point, que de lui jeter des obus à l'acide prussique. L'abus de la force est le même. Or, il se trouve, non seulement qu'on a le droit de combattre l'ennemi avec des armes mille fois plus fortes, mais encore que la victoire en est la récompense, et la gloire.

Mardi 10 mai. — Visite a Cavite. — A deux heures de l'après-midi, la vedette part du bord. Neuf de nous y ont pris place. Chacun porte les armes propres à cette expédition: jumelles, appareils photographiques, crayons, blok-notes et le reste. Pour moi, j'ai mes yeux et le désir ferme de tout voir. Je ne laisserai pas perdre son temps à l'officier américain qui doit nous conduire.

Accosté l'*Olympia*, bateau commodore; on va demander au commodore Dewey l'autorisation de la visite. Elle est accordée; et le secrétaire du commodore descend du bord avec nous, afin de nous piloter. C'est un enseigne de vaisseau, jeune, grand, blond; face glabre; le sang tout près de la peau; de beaux yeux; une bouche plissée assez ferme; somme toute, tête énergique, sur un corps qui n'est pas mal fait, quoique, comme beaucoup d'Américains, il soit un peu efflanqué, et point assez large des épaules. Il parle et comprend un peu le français; peut-être le parle-t-il encore mieux qu'il ne l'entend. Peu à peu, d'ailleurs, on l'interroge en anglais.

Allons, d'abord, voir les navires espagnols coulés à l'extérieur de Cavite[1]. Nous sommes bientôt dessus. Voici, en face de la Pointe Sangley, le *Castilla*, deux cheminées jaunes, dont une affalée. Pendant que d'autres prennent des croquis,

1. Voir, ci-après, les gravures qui reproduisent les dessins originaux de l'auteur.

je cause avec l'Américain. Je lui fais situer, à peu près, sur la carte, le théâtre du combat, la manœuvre, les évolutions.

— A quelle heure étiez-vous, à peu près, par le travers de Corrégidor ?

— Environ à minuit.

— Les batteries vous ont-elles tiré dessus ?

— Oui ; celle du côté droit par rapport à nous, — c'est-à-dire celle de l'îlot *El Fraile*, ou bien de la *Punta de la Restinga*.

— Combien de coups ?

— Environ sept ou huit coups ; mais ils ne nous firent aucun mal. La nuit était assez obscure ; ils ne nous ont pas vus ; tir mal dirigé, du reste.

— Quelle route avez-vous faite ensuite ?

— Droit sur Manille, à petite vitesse.

— A quelle heure étiez-vous en face de Manille ?

— Environ à cinq heures. Les batteries, probablement celle de la *Luneta*, ont tiré, mais ne nous ont rien fait, nous étions environ à quatre milles.

— C'est alors que vous avez mis le cap sur le sud ?

— Oui ; nous avons fait route sur Cavite, parallèlement à la côte en ligne de file.

— A quelle heure avez-vous ouvert le feu sur l'ennemi ?

— Environ à cinq heures trente-cinq.

— Et à quelle distance avez-vous tiré ?

— Probablement, entre trois milles et un peu moins d'un mille (entre cinq mille mètres et quinze cents). Nous venions perpendiculairement à la ligne espagnole ; puis, à environ quinze cents mètres, nous avons viré de bord et fait trois ou quatre tours, parallèlement à elle, route à peu près est-ouest, en tirant continuellement du canon.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Environ sept heures trente ou sept heures quarante-cinq.

— Est-ce qu'ils se sont bien battus ?

— *Yes, yes, with much bravery.*

— Comment était leur ligne, à peu près ?

— Eh bien... à peu près est-ouest, dans la baie de Cavite, l'amiral étant la *Reina Cristina* et le plus en dehors ; le *Castilla* à ses côtés.

— Étaient-ils tous sous pression ?

A cette question très importante, la réponse est un peu évasive.

Nous passons, maintenant, près du transport *Manila*.

— Oui, nous l'avons pris, fait l'Américain, il est en très bon état; il portait des mitrailleuses; nous allons y mettre les canons enlevés des bateaux détruits.

Déjà le *Manila* porte le pavillon des États-Unis; on le peint en gris, toile mouillée, à l'imitation des autres Américains.

Nous arrivons sur le *Castilla;* une cheminée debout, l'autre couchée; deux pièces debout encore, avant et arrière; le reste du bateau entièrement immergé: il y a, ici, de sept à huit mètres de fond. Les pièces ont l'air en assez bon état. Les Américains ont certainement tiré à couler bas. Le feu a tout léché, mâché, tordu. Cet amoncellement de débris en fer évoque le spectacle d'un déraillement, de locomotives et de wagons culbutés par une rencontre de trains. Tout ce qui était revêtu de bois est déchiqueté, décarcassé: ce n'est pas une ruine, c'est la ruine d'un squelette. Il est difficile de se faire une idée *a priori* de ce désastre: aspect misérable de ces carcasses de bateaux, qui vivaient, il y a huit jours à peine! Car les navires sont des êtres vivants. L'incendie a fait son œuvre: la peinture est devenue jaunâtre, verte, multicolore; tout semble rongé de rouille; et les lèvres opiniâtres des marées hautes, en léchant ces restes, leur ont donné la couleur d'une décomposition subite.

Ces épaves paraissent vieilles de plusieurs mois. L'homme est un merveilleux artisan de cataclysmes.

— C'est la *Reina Cristina* et le *Castilla* qui ont le plus souffert, dit l'officier américain; la *Cristina* surtout; elle a eu, environ, cinquante pour cent de blessés et de tués: commandant tué, médecin tué, aumônier tué...

— La *Cristina* n'a pas essayé de vous aborder?

— Oui, elle s'est avancée à deux cents mètres, mais elle fut réduite par notre feu.

— Ah! est-ce que vous vous êtes beaucoup servis de votre artillerie légère?

— Nous nous en sommes servis, mais très peu; au début, surtout, nous avons tiré de nos grosses pièces.

Ce point est obscur, et des plus importants; difficile à

élucider, au reste; car, si le personnel espagnol a été aussitôt écrasé par le tir rapide, on comprend mieux que pas un des coups, tirés de ce côté, n'ait atteint sérieusement la flotte américaine.

— Est-ce que vos bateaux ont été atteints?

— Oh oui; pas mal de coups ont touché la coque, mais aucun n'a traversé.

Réponse singulière, et qui me fait sourire en secret. Car je ne sais qui elle rend plus ridicule.

Voici, tout à fait à la côte, l'*Antonio de Ulloa*.

— Voyons, combien votre feu en a-t-il coulé réellement?

— Sept ou huit, je pense.

— Et combien, alors, se sont coulés eux-mêmes? Car enfin, il y en a, n'est-ce pas? qui sont rentrés dans l'arsenal pour s'échouer?

— Oui, trois ou quatre, je ne sais exactement. Probablement, les petites canonnières que nous verrons à l'intérieur.

La malheureuse *Reina Cristina* offre à notre vue tous les détails de sa catastrophe; ses deux cheminées, noires et grises, percées de trous; la passerelle culbutée, le pont entièrement brûlé, les baux tordus par le feu. Une cheminée est même coupée en deux: le masque d'une des pièces de seize centimètres a été fouetté par un obus, à la partie supérieure: la tôle, assez épaisse, est gondolée, et un morceau enlevé. Et pourtant, des pièces, à l'avant et à l'arrière, sont presque intactes; on remarque que les masques n'ont pas souffert du tout, si ce n'est celui de la pièce de 16. De bout en bout, un amas de débris; l'avant est criblé de trous, mais conserve encore une certaine forme; l'arrière, au contraire, est brûlé, presque entièrement dans l'eau.

— Mais, c'était un bon bateau, ne puis-je m'empêcher de dire.

— *Yes, a good ship.*

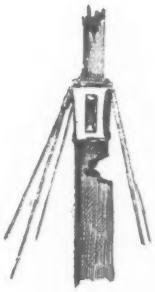
— Mais... ils avaient de très bonnes pièces.

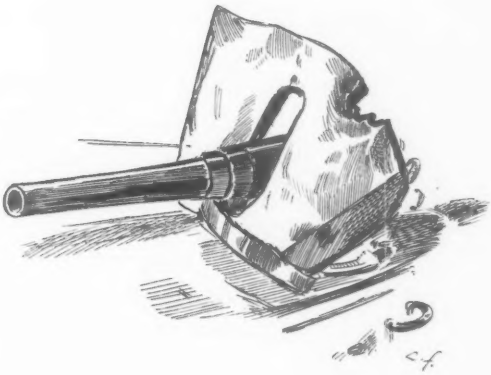
— *Yes,* des canons Canet, *I think,* — répond, non sans quelque intention, l'Américain radieux; — des canons Canet de 35 et même de 40. Nous les prenons pour les mettre sur nos transports.

— En guise de trophée, je suppose.

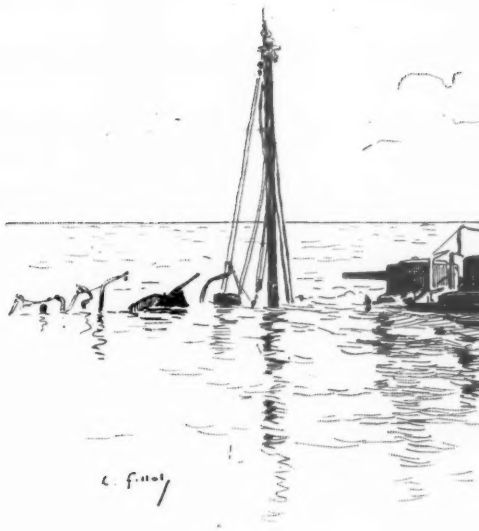
"Isla de Luzon" "Isla de Cuba" "Don Juan de Austria" "Velasco" "Argos" (service hydrographique)

"Ant. de Ulloa"

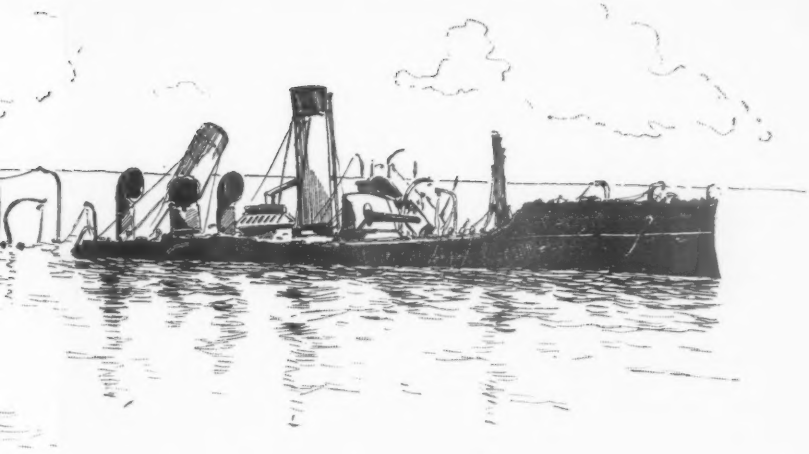




service hydrographique)



"Reina-Cristina"



"Castillä"

— Avez-vous vu des officiers espagnols? continue-t-il.

— Non, pas encore.

— Ils disent, *they say*, à terre, les officiers espagnols, que nous avons tiré des obus à explosifs. Mais nous avons tiré seulement des *shells* (obus ordinaires). *Nous n'avons pas, dans la marine, des obus à explosifs.*

Est-ce vrai? Je le trouve bien extraordinaire. Je ne laisse pas percer mon doute, et j'observe froidement :

— Je vous avoue que, dans la guerre moderne, je conçois très bien qu'on emploie les obus à la mélinite. Et j'espère, *I hope,* que nous emploierions des obus à la mélinite, s'il fallait nous battre.

— *Oh, yes, yes!* dit l'Américain, en souriant; *yes, certainly!* mais, nous n'avons pas d'obus à explosifs; nous nous servons de *shells only*... — Maintenant, si vous voulez, fait notre guide, entrons à l'intérieur.

Nous le suivons: c'est un vrai cimetière de bateaux, une nécropole lamentable; il y a là le *Velasco,* l'*Argus*. Puis, tout le long de la côte, par de très petits fonds, le *Don Juan de Austria,* l'*Isla de Cuba,* l'*Isla de Luzon*, le *General Lezo*, le *Marquès del Duero*.

— C'est misérable, dis-je; cela fait, en tout, sept bateaux à l'intérieur, et trois à l'extérieur, ce qui donne dix; plus le *Manila*, onze; plus le courrier *Mindanao*, douze. Ainsi, douze navires!... C'est misérable. Et il y avait là de bons bateaux, après tout.

— *Oh yes, very good ships!*

— Mais, par Dieu! cette *Isla de Cuba,* cette *Isla de Luzon*, c'étaient des bateaux protégés. D'ailleurs, ils n'ont pas tant souffert; leurs coques ne sont pas incendiées du tout; à l'avant, on ne voit pas trace de flammes : ceux-là, certainement, se sont échoués eux-mêmes, parce qu'ils l'ont voulu.

— *Oh yes;* ils ont mieux résisté; puis, à la fin, ils sont rentrés à l'arsenal, et se sont coulés.

— On pourrait les relever, ils sont par les petits fonds, et n'ont pas l'air en très mauvais état...

— Voyez : nous enlevons, en ce moment, les canons de l'*Isla de Luzon*.

Une équipe et un officier de corvée sont occupés là. Quand nous passons, saluts ; je regarde mon jeune Américain : il fait, de la main à la casquette, un salut des plus corrects à l'officier de corvée ; mais sa bouche jeune et ironique se tord de plaisir.

On sent sa joie à entendre les observations qui partent de chacun de nous depuis une bonne heure. C'est une victoire ; il en était ; et on en parle devant lui : une des plus fortes voluptés du monde.

— Y a-t-il eu beaucoup de cris, du côté espagnol ?...

— Nous n'en avons pas ouï, non : nous-mêmes, nous faisions trop de bruit ; nos hommes étaient *very busy* à tirer (vraiment très en train).

— Et la fumée ?

— Oh ! *much smoke*, beaucoup de fumée.

Ils n'ont donc pas de poudre sans fumée ?

Il est temps d'aller, maintenant, à terre. On accoste le quai de l'Arsenal, à côté de cales sèches. Là, une chaloupe américaine ; des corvées, des factionnaires.

— *Call up the officer of guard, please* ? Voulez-vous appeler l'officier de garde ?

Le factionnaire tire successivement deux coups de fusil ; l'officier de garde arrive, et autorise à débarquer. Nous débarquons.

Casernes d'infanterie de marine, pleines de malles ouvertes et vides ; magasins pillés : un ouragan semble avoir visité ce lieu. Les bâtiments, toutefois, sont intacts : un seul a reçu un obus. C'étaient les bureaux de l'administration, et les maisons des gros fonctionnaires. Fort jolies, et meublées avec goût. Un aimable jardin, riant de fleurs, au milieu duquel se dresse la statue en pied du fameux *Elcano milite explorador :* homme héroïque, qui fut le second de Magellan, ce marin incomparable, qui fit le tour du monde, et revint en Espagne, ayant parcouru en trois ans, le premier, quatorze mille lieues. Grandeur et décadence. Heureuses au soleil, les petites fleurs sourient, et leur insouciance ajoute à la cruelle ironie de cette pierre glorieuse, assise au milieu du désastre. Le cœur est sensible à ce qui humilie la gloire. J'éprouve un réel déplaisir à entendre les autres rire et se moquer de ce pauvre

Elcano. Quelqu'un le raille sur la longueur de son nez. Oui, mais ces gens-là, ces Espagnols furent des héros, des âmes de bronze brûlant, inébranlables, invincibles, et les plus grands navigateurs qu'il y ait jamais eu.

Des papiers partout, qui traînent par liasses, déjà souillés, les feuilles dispersées ; des livres d'administration ; par terre, un code pénal. Je ramasse comme souvenir un ouvrage espagnol : *Choix de synonymes de la langue castillane :* il est ouvert à la page *Orgullo, vanidad, presuncion*. Le hasard a la raillerie lourde ; il ricane comme une tête de mort.

— Quand avez-vous pris l'Arsenal ?

— Dans la journée de mardi.

— Il était évacué ?

— *Oh yes*, depuis longtemps. Après le départ des Espagnols, il a été pillé par une bande d'insurgés.

Voilà qui serait très intéressant à vérifier : on en aurait une idée plus exacte des progrès de l'insurrection, dans cette province. Y a-t-il déjà tant d'insurgés, près de Manille ; et font-ils cause commune avec les Américains, à la première occasion venue ? Il semble prouvé que, pour le moment, grassement payés par les curés qui ont peur, les *cabecillas* insurgés sont du côté espagnol. Du reste, ils ne se feront aucun scrupule de passer à l'ennemi.

Nous reprenons la vedette, pour pousser jusqu'à la pointe Sangley. L'*Antonio de Ulloa* est de ce côté. Plus trace de cheminée; plusieurs gros tuyaux sur le pont indiquent que la machine était en démontage. Pas trace d'incendie : le bateau coula avant d'avoir pris feu. Il est mouillé, et a l'arrière amarré à un coffre. Deux projecteurs de la passerelle, dont l'un est culbuté, ont gardé leurs miroirs intacts; les portes en ont été brisées, sans doute, par l'ébranlement des canons. Au dire de l'officier américain, il fut abandonné par l'équipage, qui laissa hissé le pavillon : un canot américain s'en empara plus tard, et ce pavillon est conservé comme trophée. Un obus a fait une curieuse entaille, en coin profond, dans le mât d'artimon.

A la pointe Sangley, nous débarquons à l'extrémité d'un wharf en bois vermoulu, à moitié dans l'eau ; quelques obus ont frappé les pilotis. A terre, une jonque brûle, prise de ces

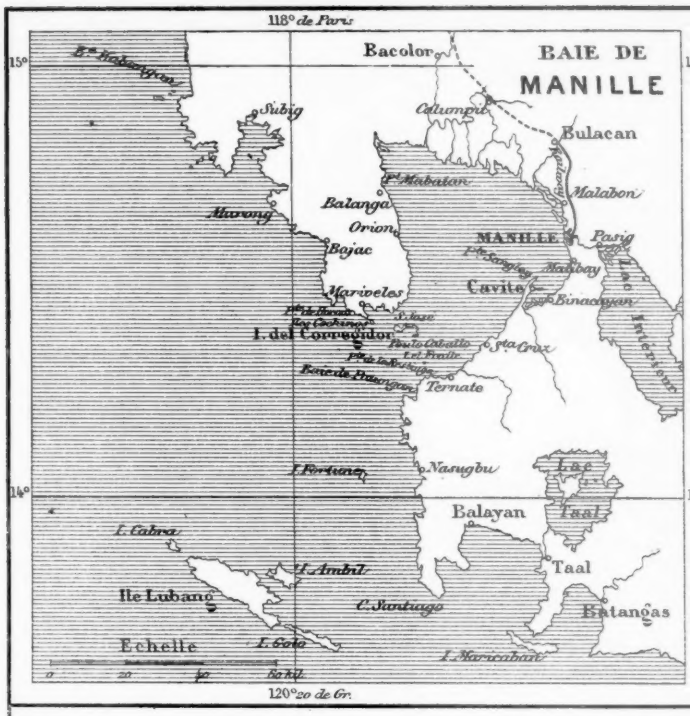
jours-ci, dont les Américains se débarrassent; elle répand une fumée grasse et noire, et une odeur affreuse, qui prend à la gorge, de vieux bois pourri, de chien au feu, de Chinois enfin. Parmi des mares d'eau croupissante, des bambous, des tas de caisses, de joncs, de débris. Dans la batterie des deux pièces de 16 centimètres, tout est défoncé, bouleversé, crevé, abattu. La pièce qui regarde les bateaux américains, est chavirée sur son affût, rouillée, empierrée; sa vis-culasse a disparu; la chambre est pleine de terre et de cailloux. Dans quel état étaient donc ces pièces avant le combat? — Je m'avance; je lis : *Canons Trubia 1892*. On s'est certainement bien battu dans ce poste : mais alors, et puisque la pièce était en bon état, pourquoi pas un coup n'a-t-il atteint gravement les ennemis? — Les hommes sont braves, et les canons sont bons : s'ils ne font pas de bonne besogne, c'est qu'ils ne savent pas s'en servir.

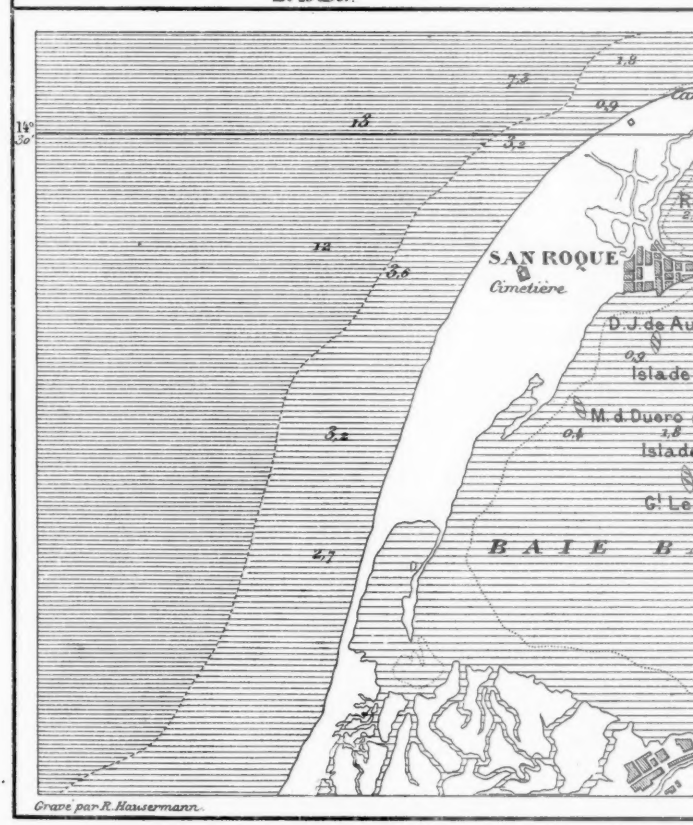
Nous avons tout vu. En mer, déjà un peu loin, je contemple ce champ d'épaves. Quels morts terribles, que ces navires brisés, hier vivants, aujourd'hui livides, de la couleur malsaine des ruines!... Voilà ces ensevelis, dont l'ignorance et l'incapacité ont été les fossoyeurs sanglants et rapides.

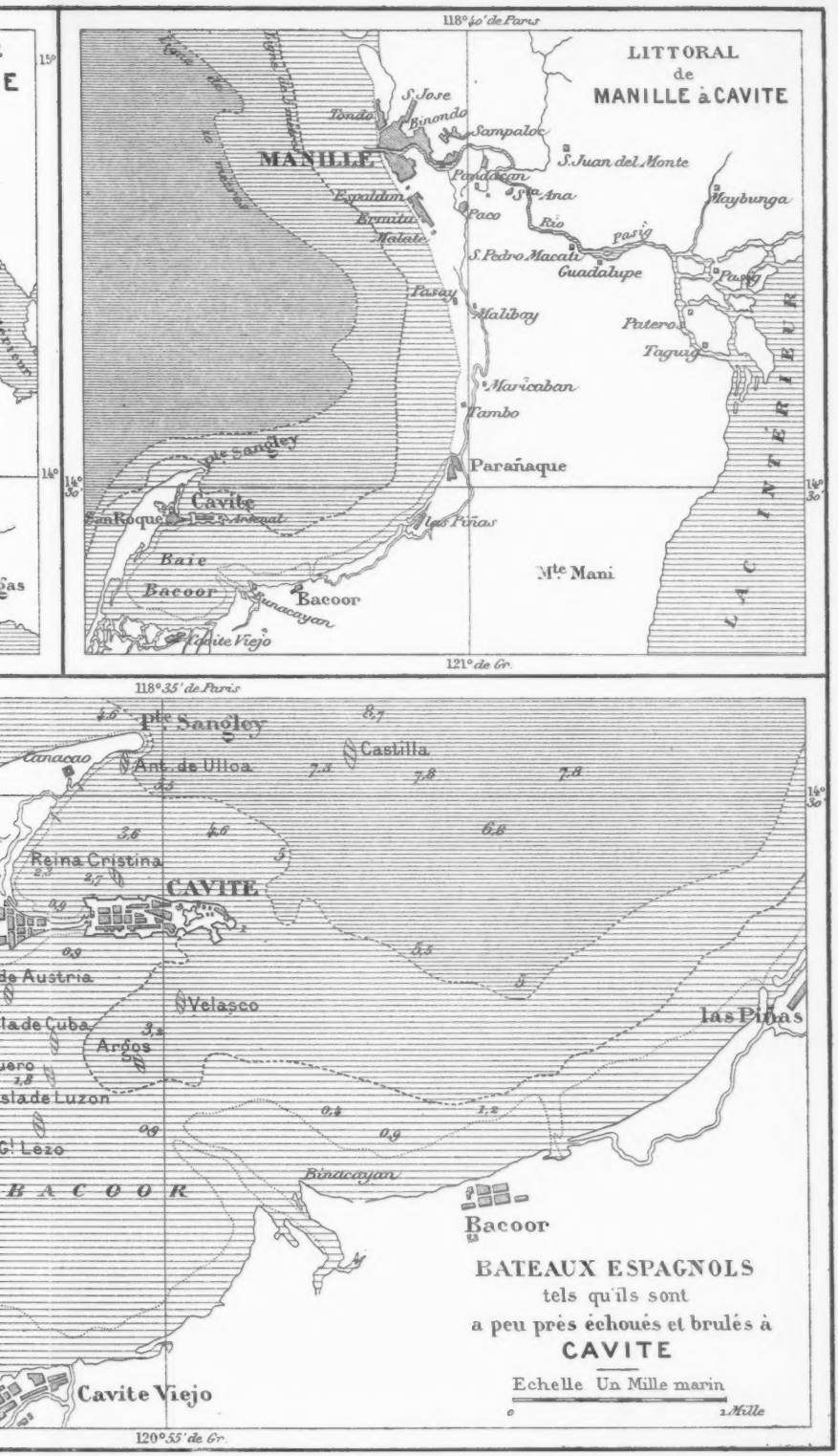
Les bouts de mâts et les tronçons de cheminées branlants se penchent à l'horizon ; et sur ce cimetière, dans l'air étincelant, noirs, hostiles, ils forment des croix lugubres...

LIEUTENANT X.

(A suivre.)


118° de Paris
15°
14°
BAIE DE
MANILLE
Bacolor
Subig
Calumpit
Bulacan
Malabon
Balanga
Orion
Bojac
Marong
MANILLE
Pasig
Cavite
Binacayan
Mariveles
I. del Corregidor
Ste Cruz
Ternate
Nasugbu
I. Fortuna
Balayan
Taal
I. Cabra
I. Ambil
Ile Lubang
C. Santiago
Batangas
Echelle
I. Sola
I. Maricaban
0
20
40
Batal.
120° 20 de Gr.


14°
30'
SAN ROQUE
Cimetière
D. J. de Au
Isla de
M. d. Duero
Isla d
G. Le
BAIE B
Gravé par R. Hausermann.


LITTORAL
de
MANILLE à CAVITE
118°40' de Paris
121° de Gr.
MANILLE
S. Jose
Binondo
Tondo
Sampaloc
S. Juan del Monte
Pandacan
Ste Ana
Paco
Rio
pasig
Maybunga
Espaldon
Ermita
Malate
S. Pedro Macati
Guadalupe
Pasig
Pasay
Malibay
Patero
Taguig
Maricaban
Tambo
Parañaque
Pte Sangley
Cavite
San Roque
Arsenal
Las Piñas
Baie
Bacoor
Bacoor
Binacayan
Cavite Viejo
Mte Mani
LAC INTÉRIEUR
118°35' de Paris
120°55' de Gr.
Pte Sangley
Canacao
Ant. de Ulloa
Castilla
Reina Cristina
CAVITE
de Austria
Velasco
Argos
las Piñas
Binacayan
Bacoor
Cavite Viejo
BATEAUX ESPAGNOLS
tels qu'ils sont
a peu près échoués et brulés à
CAVITE
Echelle Un Mille marin
0
1 Mille

M. BUFFET

M. Buffet vient de mourir. C'est une des figures les plus frappantes de ce temps-ci qui disparaît. Je ne l'ai connu personnellement que depuis 1871. Nous étions collègues à l'Assemblée nationale; nous l'avons été au Sénat. Je l'ai trouvé plusieurs fois sur ma route comme adversaire, jusqu'à ces dernières années, où nous nous rencontrions au Palais du Luxembourg comme deux vaincus, mais des vaincus qui n'acceptaient pas leur défaite — j'entends la défaite de leur cause — comme définitive.

Il était assez grand, de forte carrure, mais déformé. Il avait une épaule comme déjetée; et la tête et le cou suivaient la même inflexion, laquelle s'était accentuée avec l'âge. La figure aussi était toute de travers, la bouche rentrée, le menton fort et très avancé; l'ensemble du visage semblait contracté, ce qui lui donnait un aspect peu avenant; la vue faible donnait à son regard et à toute sa physionomie un air indécis, que démentait immédiatement sa parole, dès qu'il parlait. Parler semble avoir été sa vocation; mais non parler pour ne rien dire. C'était le parlementarisme fait homme. Il était bien né

dans son temps pour être un parlementaire, et il en a rempli jusqu'au bout la fonction admirablement.

J'aurai ainsi vu et connu les derniers survivants des générations qui avaient pris une part si grande dans les événements du milieu de ce siècle, et dont les noms resteront inscrits dans nos annales : Thiers, Mignet, de Lasteyrie, de La Fayette, Rémusat, Malleville, Dufaure, et tant d'autres, illustrations de la science et des arts, qui donnaient un si vif attrait au salon de M. Thiers, pendant sa présidence à Versailles. C'étaient les demeurants, pleins de renommée, de la haute classe et de la grande bourgeoisie qui avait dominé pendant le règne de Louis-Philippe et qui avait maintenu la tradition libérale sous le second Empire.

Ce qui les caractérisait, c'était surtout la supériorité de leur esprit et une éducation achevée. Ils avaient, certes, des préférences, même passionnées, pour certaines idées politiques, et par suite des hostilités contre d'autres idées contraires ; mais ils ne traitaient ni les affaires ni les hommes en hommes de parti, d'esprit étroit, tâtillons, petits despotes, sans vues et sans même la compréhension des idées qu'ils combattent. Presque tous pourtant étaient entachés de la *Doctrine*, avec un goût marqué pour le formalisme des institutions constitutionnelles. En cela, leur libéralisme était un peu de surface. Ils se persuadaient que, du moment où ils faisaient fonctionner le mécanisme, cela suffisait au bonheur des citoyens, dont tous les droits devaient se trouver satisfaits et tous les vœux remplis. Leurs idées philosophiques, qui allaient tout au plus jusqu'à un spiritualisme arrangé chacun à leur mode, les portaient à se tenir dans une sphère un peu isolée, les disposaient peu à envisager la démocratie naissante comme ils l'auraient dû, en fille adoptive qu'il leur fallait éduquer et diriger, puisque c'était eux et les leurs qui avaient fait de la France un État démocratique ; ni à aborder avec ampleur et avec générosité les questions sociales. En disciples qu'ils étaient de la philosophie du XVIIIe siècle, ils ont cultivé l'individualisme jusqu'à ne plus regarder qu'eux et à rompre avec le passé tout entier. Ils ont ainsi fait perdre de vue quelques-unes des meilleures traditions nationales, et, par

exemple, méconnu la valeur des idées religieuses pour la force morale d'un peuple, et, en ce qui concerne la France, l'importance du catholicisme dans les affaires de l'État. Mais ils ne méconnaissaient pas les bienfaits de la religion pour la paix sociale et pour le bien-être des individus pris isolément. C'étaient des hommes d'État inconséquents, mais des hommes d'État. On peut dire toutefois qu'en donnant le pas sur tout le reste à l'intelligence, ils ont été, en un sens, les ancêtres de nos *intellectuels* d'à présent. Ils avaient, dans leurs rapports avec les hommes, de la politesse et de la bonne grâce, et ils ne cherchaient pas à les écraser par la supériorité de leur situation ou de leurs talents. Ils n'affectaient pas non plus de les traiter avec sans-gêne, ce qui est une autre manière de les maltraiter, la manière des malotrus et des gens mal appris. Leurs façons étaient celles d'hommes qui, marchant de pair avec toutes les sommités sociales, savaient se faire leur place et la tenir partout; mais qui faisaient aussi place aux autres, sans crainte des rivalités ou des concurrences. Leur esprit planait habituellement dans les hautes régions de la pensée, naturellement et sans pédanterie. Leur commerce était plein d'enseignement, parce qu'ils avaient sur toutes choses des lumières supérieures. On profitait de leur rayonnement, et on s'y sentait à l'aise.

M. Buffet différait en beaucoup de points de ces anciens des régimes passés; il s'en rapprochait par l'âge et par l'esprit gouvernemental, et on le comptait parmi les demeurants de ces générations si riches en hommes célèbres ou simplement de grand talent. Entré dans la politique en 1848, il était tellement né pour les affaires publiques que, quoique fort jeune alors, il y joua, dès le début, un grand rôle. Il fut ministre de Louis Bonaparte, président de la République. Pendant le second Empire, il disparut de la scène pour ne reparaître qu'à la fin. Il était entré au Corps législatif; il fit partie du ministère Ollivier, formé le 19 janvier 1870; et il en sortit le jour où l'on décréta le plébiscite. Enfin, en 1871, il fut élu, par le département des Vosges, membre de l'Assemblée nationale.

Il siégeait à droite. On le considérait plutôt comme orléa-

niste; mais, au fond, il était surtout monarchiste; et il eût préféré n'importe quelle monarchie à la République. Je présume que l'expérience qu'il en avait pu faire de 1848 à 1851 lui avait inspiré contre cette forme de gouvernement une défiance et une aversion profondes. Dans les conversations que j'ai eues beaucoup plus tard avec lui, je ne lui ai pas trouvé de ces partis pris étroits, de ces passions haineuses qui expliqueraient son éloignement contre une forme de gouvernement après tout acceptable pour un homme imbu, comme il l'était, des principes essentiels de la Révolution française. Mais il jugeait la République en patriote; et il pensait que, pour plusieurs causes, ce régime politique ne pouvait utilement servir les intérêts de la France. La Révolution de 1848 avait pu faire naître chez lui cette opinion. Et, de nos jours, il est certaine façon de concevoir la politique chez des républicains dont la vaine prétention est d'être les seuls à connaître le véritable esprit de la République, qui pourrait inspirer, à cet égard, de graves réflexions. Mais ces réflexions, je ne pouvais les faire, ni mes amis non plus, au début du régime actuel, alors que nous nous trouvions en présence de l'abîme ouvert par une longue série de révolutions et de désastres; alors que, pour rétablir la maison, il y avait trois prétendants au trône, c'est-à-dire la guerre intérieure en perspective: alors enfin que la République nous paraissait être le port de salut dans lequel tout le monde pourrait entrer. C'était, à nos yeux, manquer de patriotisme que de ne pas penser, à ce sujet, comme nous.

M. Buffet avait à un haut degré une qualité rare chez les hommes politiques de tous les temps: il était résolu dans ses idées et tout d'une pièce. Ainsi, pour la République, M. Buffet était nettement un ennemi. Il le disait et il agissait en conséquence, sans détours, mais aussi sans ménagements. Dès qu'il avait vu que M. Thiers était décidé à fonder le nouveau régime, il était devenu l'adversaire résolu de M. Thiers; et, comme il était passionné, son hostilité fut acharnée. Il avait sur l'Assemblée nationale un ascendant qu'il devait à sa renommée, à son caractère et à ses talents. Il fut un des directeurs écoutés et suivis de la Droite tout entière. Il employa son influence, avec la ténacité qui était un de ses traits et une de ses forces,

à combattre la politique de M. Thiers, surtout de 1872 à 1873, après que, les premiers efforts étant faits pour sortir de nos désastres, les partis se reformèrent et reprirent leur rang de bataille. Ce fut lui qui détermina le succès de la journée du 24 mai 1873.

Il avait été élu président de l'Assemblée quelque temps auparavant, lorsque Grévy démissionna à la suite d'un incident assez peu sérieux en lui-même; et tout le monde avait compris que, par ce changement seul, l'Assemblée allait se trouver dans les mains d'un adversaire redoutable de la République. C'était le signe que la majorité était passée à droite. Dans la séance de nuit qui amena la démission de M. Thiers, M. Buffet, par sa présence d'esprit et par sa fermeté lucide, conduisit la bataille jusqu'à la victoire définitive de la Droite, et il ne laissa aucune échappatoire par laquelle on aurait pu revenir sur la démission de M. Thiers. La conspiration avait été menée d'accord avec lui; tout avait été prévu : l'acceptation du maréchal de Mac-Mahon était chose décidée. M. Buffet conduisit toute cette affaire avec une habileté toujours en éveil et avec une volonté inflexible.

Après le 24 mai, il joua naturellement un grand rôle dans la politique de la Droite, et dans le gouvernement du maréchal. Mais il ne put, pas plus lui que d'autres, faire tourner cette aventure du 24 mai au profit de ses idées politiques; et c'est justement ce qui la condamne. La raison d'ailleurs en est simple : c'est qu'il était impossible de fonder une monarchie avec une majorité divisée et partagée en trois tronçons sur cette question même, ou du moins sur la question de savoir quelle monarchie on fonderait; et, encore après, quel serait le monarque, Orléans ou Bourbon, qui serait appelé à régner. Il manquait aussi un chef pour dominer cette armée qui se changeait en cohue dès qu'il s'agissait de prendre un parti. M. Buffet, quoiqu'il fût un homme politique habile, un parlementaire rompu aux menées des groupes et des partis, un orateur écouté, n'était pas un manieur ni un entraîneur d'hommes; et il n'avait pas l'ampleur d'idées, l'énergie dominatrice, ni l'autorité absolue qui appartient aux chefs de faction dépourvus des scrupules de la morale en politique, avec lesquelles il eût pu grouper en un faisceau toute la Droite de l'Assemblée,

l'entraîner et, à lui seul, relever un trône et l'assurer sur sa base. En réalité, le coup du 24 mai était manqué.

Dans deux circonstances capitales, il exerça une action puissante sur la politique du moment. Ce fut, une première fois, à l'époque où les projets de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon furent repris et suivis par la Droite de l'Assemblée. Aux mois d'août, septembre et octobre 1873, on essaya de reprendre l'affaire du 24 mai: et des négociations furent entamées en vue de refaire la monarchie avec son chef naturel, M. le comte de Chambord, à sa tête, et avec les princes d'Orléans réconciliés. On connait maintenant, par le livre si curieux de M. Chesnelong, tous les détails de cette tentative. Quel rôle y joua M. Buffet? on ne le voit pas bien. Sa situation de président de l'Assemblée nationale ne lui permettait guère d'agir ouvertement. Il est à présumer qu'il eut une grande part dans les délibérations de ses amis, parmi lesquels il jouissait d'une autorité considérable. Était-il de ceux qui auraient accepté M. le comte de Chambord avec le drapeau blanc, ou de ceux qui le répudièrent à cause de ce même drapeau? Je n'en sais rien. Mais lorsque les espérances de la Droite eurent définitivement échoué, ce fut lui qui opéra le sauvetage, et dont l'influence prépondérante détermina la création de ce régime hybride qu'on a appelé le septennat, avec la présidence du maréchal, assurée pour une durée de sept ans. C'était la prolongation du provisoire, qui avait, tout au moins, aux yeux de M. Buffet, le mérite d'écarter, pendant ce temps-là, la coupe amère de la République définitive.

Ce fut lui pourtant qui, dans la seconde des circonstances dont j'ai parlé, contribua à la proclamation de cette République, qu'au fond de l'âme il maudissait. Cette contradiction de conduite est à son honneur. C'est qu'il était avant tout bon patriote; et il ne put assister, impassible, de haut et jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la convulsion intérieure, à la continuation d'un provisoire qui devenait visiblement un péril pour l'ordre public et pour la paix sociale.

On avait, pendant deux ans, étudié, préparé, discuté en commission une Constitution dont les principales lignes furent tracées par M. Dufaure. Le jour de la discussion en

séance publique, l'article premier de cette Constitution fut rejeté. C'était le désarroi, l'écrasement, le néant! Tout le monde eut le sentiment et l'effroi d'une débâcle dont on n'apercevait ni le terme ni les conséquences. Ce fut alors que, dans la nuit, quelques amis et moi nous reprîmes l'affaire en sous-œuvre. Ce fait, ignoré du grand public, s'est passé chez moi le soir même de cette séance mémorable. Il en reste des témoins, parmi lesquels M. Gailly, sénateur des Ardennes, et M. Christophle (Albert), député de l'Orne. Nous préparâmes un amendement qui permettrait peut-être de reprendre la discussion de la Constitution, laquelle s'en allait à vau-l'eau. Mais l'apparition de l'un de nous à la tribune eût suffi pour tout perdre. Nous songeâmes à un homme universellement respecté et qui jouissait dans l'Assemblée d'une grande considération, M. Wallon; et l'un de nous, M. Christophle je crois, lui porta notre amendement qu'il se chargea de présenter et de défendre. En bon citoyen qu'il était, M. Wallon, qui avait pris une grande part à l'élaboration des lois constitutionnelles, le présenta en effet. M. Buffet pouvait, en invoquant le règlement de l'Assemblée nationale, refuser de mettre cet amendement en délibération. Le règlement portait, en effet, qu'après le rejet d'une proposition, on ne pourrait la reproduire qu'après six mois écoulés. Mais, cette fois, l'intérêt public dominait tout, même, chez M. Buffet, ses sentiments intimes et ses préférences politiques. Le patriote fut plus fort que le royaliste. Il comprit que le sort de la patrie était, ce jour-là, entre ses mains. Il s'oublia lui-même pour ne penser qu'à elle. Il laissa discuter la motion. Il engagea, par son exemple, et sans doute par ses conseils, ses amis les plus proches à faire comme lui; et la Constitution fut votée à une voix de majorité : on s'en souvient. Ce jour-là, M. Wallon et lui ont rendu au pays, qui allait s'affoler dans l'incertitude et dans l'inextricable, un immense service.

Lorsque cette Constitution de 1875 fut mise en œuvre, M. Buffet avait quitté la présidence de l'Assemblée pour prendre la présidence du Conseil des ministres, avec le portefeuille de l'Intérieur. Aux élections de février 1876, faites pour constituer la Chambre nouvellement créée, il se présenta

dans quatre collèges électoraux ; il ne fut élu dans aucun. Il avait moins bien mené cette bataille que celle du 24 mai ; ou plutôt, il n'avait plus les mêmes armes ni la même armée dans la main ; et enfin il était chargé, plus que de raison peut-être, de l'impopularité qui atteignait alors tous ceux qui avaient pris une part prédominante dans les luttes de l'Assemblée nationale contre la République. Celle-ci avait fait de grands progrès dans l'esprit public ; et elle avait poussé ses racines, en raison même de l'impuissance de la Droite à la remplacer. M. Buffet fut entraîné dans la déroute générale de la Droite ; les électeurs avaient envoyé à la Chambre une majorité considérable de députés résolus à maintenir et à défendre les nouvelles institutions.

Le ministère Dufaure avait été formé avec des membres de cette majorité ; et son programme, dicté par les événements, était de fonder et d'organiser, de mettre en œuvre cette République créée par la Constitution de 1875, et consacrée par les élections générales. Ce ministère, dont je faisais partie, ayant remplacé M. Buffet, ou plutôt M. Ricard (de Niort) qui ne fit que passer, était vu d'un mauvais œil au Sénat et à l'Élysée. Il représentait la victoire du parti républicain sur l'un et sur l'autre ; et quoique, par ses actes, il fît sentir à peine les effets et moins encore la joie du triomphe du parti républicain, on le supportait tout au plus. D'aucun côté, d'ailleurs, on n'avait désarmé.

M. Ricard venait de mourir. Le Sénat jugea bon de le remplacer comme sénateur inamovible par M. Buffet, le vaincu du suffrage universel et de la politique de la veille. Le maréchal avait travaillé ouvertement à cette élection, que nous considérâmes dès lors comme un échec à notre propre politique, et comme un défi, sous forme de revanche, que l'Élysée nous portait. Les esprits s'échauffaient à propos de cet incident ; et telle fut notre impression d'alors. Les passions politiques de cette époque ne pardonnaient rien, pas même cette marque de faveur et de reconnaissance assez naturelle que le maréchal avait sans doute entendu donner à l'homme qui lui avait rendu de si grands services, et dont la place était vraiment indiquée dans les assemblées parlementaires. Nous résolûmes, sur l'heure, de faire un acte qui fût une riposte et une affirmation

du pouvoir ministériel en face du pouvoir présidentiel qui venait de se manifester d'une façon que le parti républicain considérait comme blessante. Je dis à mes collègues que, dès le lendemain, je présenterais au maréchal un décret de révocation de cinq des préfets qui appartenaient notoirement au parti conservateur, et que l'on considérait comme des protégés de l'Élysée. Avec leur assentiment et la promesse de leur appui dans le Conseil, j'apportai le lendemain, en effet, les décrets que je soumis à la signature du maréchal. J'étais très résolu, avec la pensée que j'avais à faire un acte utile au gouvernement qu'il s'agissait de fonder, et d'assurer au ministère l'autorité dont nous avions besoin. Mais, au fond de l'âme, il m'en coûtait de porter au maréchal un coup que je savais lui être sensible, d'exercer sur lui cette contrainte, et de lui imposer le sacrifice de fonctionnaires qu'il avait choisis ou qui l'avaient fidèlement servi. Et pourtant — il faut être juste même envers nous — nous étions pleins de ménagements pour le personnel du 24 mai, tandis que nous, on ne nous épargnait guère!

Le maréchal refusa tout d'abord de signer les décrets. J'insistai, et je fis connaître au Conseil les motifs qui justifiaient la mesure de révocation que je demandais. Ces motifs ne manquaient pas. Les préfets que j'avais désignés avaient manifesté maintes fois leur hostilité contre les institutions républicaines et contre la politique du nouveau gouvernement. Alors s'établit une lutte des plus pénibles entre le maréchal, qui défendait ses hommes, et moi, qui tenais ferme pour la signature des décrets, et qui faisais sentir que le Conseil tout entier en faisait une condition que le Président de la République devait subir. Mes collègues m'appuyaient silencieusement; seul, M. Léon Say vint à la rescousse, sans toutefois trop insister. Je me souviens encore de la véritable souffrance morale que j'éprouvais à tenir tête à ce maréchal de France, qui se trouvait seul contre tous, qui n'avait plus ses conseillers habituels, et qui ne capitulait pied à pied qu'avec un sentiment très visible de douleur et presque d'humiliation. Un dernier nom restait en suspens : c'était celui d'un parent du maréchal, circonstance que j'ignorais alors. Je maintenais encore la nécessité de signer, avec le sentiment tenace que

j'avais d'accomplir un acte nécessaire ; mais mes collègues, non moins émotionnés que moi de cette longue et pénible lutte, me firent signe qu'il fallait céder : ce que je fis, avec un vrai soulagement.

*
* *

M. Buffet était rentré dans la politique en entrant au Sénat ; mais on ne le trouve plus comme un champion actif et militant de la cause monarchique, à laquelle pourtant il est toujours resté fidèle. On ne le vit pas figurer dans cette autre aventure du 16 mai (1877), qui a eu des suites bien plus graves que celle du 24 mai (1873). Il en avait compris sans doute l'inanité, et il en dut prévoir la fin. Mais s'il n'a pas joué au Sénat, comme il l'avait fait à l'Assemblée nationale, le rôle de politique militant, il y a joué excellemment celui de parlementaire achevé. Il s'est révélé là, avec une maîtrise véritable et jusqu'à la fin de sa vie, comme un homme public incomparable et comme un orateur d'affaires de premier ordre.

Toujours exact, assidu à toutes les séances, il remplissait avec scrupule toutes les obligations qui se présentaient à lui, et dont se dispensent si volontiers des hommes qui n'ont aucun titre aux libertés qu'ils s'accordent. Il remplissait son mandat comme un devoir et aussi comme un plaisir. Heureux ceux dont les goûts s'accordent avec leurs devoirs !

Chez beaucoup il est nécessaire que la conscience s'en mêle. Tel n'était pas le cas pour M. Buffet : sa conscience, quoique sévère, avait ici peu d'efforts à faire. Il se plaisait aux séances, et on voyait bien qu'il se délectait aux disputes parlementaires. Le trésor de ses connaissances, en matière gouvernementale, et l'étude qu'il faisait des documents législatifs lui permettaient de suivre toutes les discussions ; et il le faisait avec une attention constante. Il faut bien noter comme un mérite cette application, qui devrait être générale, et qui pourtant est si rare ! C'était pour lui une obligation stricte de son mandat, et aussi son bonheur. Rompu aux affaires, il était prêt sur toutes les questions : il se mêlait à presque tous les débats, toujours disposé à monter à la tribune, et ne

pouvant même, tant il était impatient de parler, contenir ses interruptions, qui lui attiraient parfois, de la part du président, de douces remontrances. Dans les questions de finances, de chemins de fer, d'économie politique, il était passé maître. Sa compétence était faite d'étude et d'une longue expérience. Ayant vécu presque toujours occupé des grandes affaires publiques, rien de la vie nationale ne lui était étranger. Aussi avait-il traversé la dernière moitié du siècle entouré d'une grande notoriété, sans qu'aucune ombre ait été projetée sur lui. Son autorité était dominatrice: elle s'imposait à ses adversaires aussi bien qu'à ses amis.

Pendant la durée de l'Assemblée nationale, il n'était guère possible, ni à lui ni à aucun de nous, de conserver la neutralité dans les luttes ouvertes, si vives alors, ni une belle indifférence et l'impartialité d'un juge à l'égard des personnes. La Gauche voyait en lui un ennemi intraitable et habile: et lui, je le suppose du moins, nous jugeait avec quelque sévérité entachée d'injustice. Du reste, à l'Assemblée nationale, point de rapports personnels entre les deux grandes fractions qui la divisaient, ce qui évitait les manques d'égards; dans les relations officielles, à la tribune, et dans nos salles intérieures, des habitudes mutuelles de politesse qui excluaient toute blessure à la dignité de chacun. Quand, longtemps après, je retrouvai M. Buffet au Sénat, toutes ces querelles d'un passé déjà lointain étaient éteintes. D'autres hommes occupaient le devant de la scène: et ils jetaient dans la politique d'autres brandons de discorde, encore plus funestes que ceux d'autrefois. Parmi les anciens, les uns avaient laissé en chemin, faute d'emploi, leurs ardeurs du temps jadis; les autres avaient laissé en route bien des préventions injustes; et tous souffraient des fautes du temps présent; les rapprochements étaient devenus possibles, et ils se firent naturellement.

Dans la grande salle du trône du Luxembourg, on rencontrait, quelquefois pendant, mais plus souvent après la séance, M. Buffet qui fumait sa cigarette. Il continuait dans de longues causeries les polémiques politiques qu'il aimait tant, et nous profitions auprès de lui de son savoir et de sa grande expérience. Il n'avait aucune pose dans les manières, ni aucune

pédanterie dans sa conversation. Il était digne, sans effort. Il n'avait ni laisser-aller ni abandon, et il imposait naturellement une réserve de tenue et de langage que tout le monde observait avec lui. Son ton était légèrement dogmatique; mesuré quoique toujours combatif; la parole était abondante. Sans aucune affectation d'austérité, il ne se départait guère du genre sérieux. Il n'avait pas le mot pour rire. C'était instructif, souvent intéressant, quelquefois long.

A la tribune, c'était autre chose. Là, il se transformait. C'était le lutteur sans repos ni trêve. Il était tout entier à son affaire, n'accordant rien ni à la grâce ni aux développements; possédé par l'idée, la menant par degrés successifs et sûrs, avec une dialectique serrée, dans une langue sobre, forte et claire, jusqu'au but final; enchaînant l'attention, maîtrisant les objections qui se faisaient jour; s'imposant avec autorité à un auditoire presque toujours mal convaincu par esprit de parti, et parfois violemment hostile à sa thèse. Le geste saccadé et affirmatif scandait les mots. La parole était sèche, ardente quoique contenue, et elle détachait la pensée par de courts paragraphes qui étaient autant d'arguments. Il avait une logique imperturbable. Sa bonne foi perçait dans la poursuite de ce qu'il croyait être la vérité. Et toutefois, comme il était très passionné dans ses opinions, il dépassait parfois le but, et il se laissait aller à des exagérations qui nuisaient au reste de son discours, qui fournissaient des armes faciles à ses adversaires, et qui gênaient même ses amis. Il suscitait la contradiction par le ton tranchant de ses discours; ses opinions irréductibles et toujours hérissées ne laissaient prise à aucun tempérament; et s'il remportait peu de succès de tribune, c'est que la majorité du Sénat refusait à l'homme de parti ce qu'elle eût accordé à l'orateur.

Sa parole n'avait pas l'éclat de la haute éloquence. Elle ne s'égarait presque jamais dans les considérations générales : elle se tenait plutôt dans les régions moyennes, mais d'un français pur et limpide qu'on avait plaisir à entendre. Il eut pourtant de beaux accents, quand la colère et une belle indignation du libéral blessé soulevaient sa pensée; lorsque, par exemple, il combattait l'injustice de lois comme les lois scolaires ou certaines mesures du gouvernement du même ordre.

qu'il jugeait avec raison comme des atteintes profondes à l'intérêt social et des blessures faites à la conscience humaine; quand il signalait les hypocrisies de langage avec lesquelles les auteurs ou les défenseurs de ces lois couvraient, sous le vain prétexte de la tolérance, leurs vrais desseins. Ce fut, il est vrai, un beau défi porté à la droiture et au bon sens, ces deux forces aux couleurs si françaises ; et l'on s'étonnera quelque jour que, dans un tel conflit, ce soit l'esprit de secte qui l'ait emporté. Ce qui se révoltait alors chez M. Buffet, c'était le patriote et le chrétien.

Il était croyant et catholique. Il alliait sa foi religieuse à sa foi patriotique, d'accord en cela avec la tradition nationale. Mais il était intransigeant, et sous ce rapport le caractère de l'homme nuisait au politique. C'est ainsi que, dans la question du ralliement des conservateurs à la République, question qui a si violemment troublé les consciences et aussi les passions du parti monarchiste, M. Buffet ne paraît pas s'être rendu aux directions du pape. Je ne sais rien exactement à cet égard, n'ayant pas eu l'occasion de connaître par lui-même sa pensée à ce sujet. Mais son attitude générale a paru, jusqu'à la fin, contraire à toute idée d'un rattachement quelconque au régime républicain. Il était, je pense, comme plusieurs des hommes distingués du parti orléaniste, frotté de gallicanisme. Sous le prétexte de rester fidèles au vieux libéralisme d'antan, ils se montrent ombrageux à l'égard de Rome, comme s'ils avaient fait les quatre articles de la fameuse déclaration ; et ils côtoient sans cesse le schisme dans lequel faillit tomber Louis XIV. Ils ne paraissent pas se rendre compte des extraordinaires changements déjà opérés, ni de ceux plus grands encore qui se préparent dans les rapports du catholicisme avec le nouvel état du monde, lequel tend, de toutes parts, à la démocratie. Le Docteur suprême qui siège à Rome songe à l'ordre universel ; et son enseignement ne rencontre plus d'évêques extérieurs, c'est-à-dire de rois avec qui il ait à compter. Il s'adresse directement aux nations, parce qu'il n'y a plus d'intermédiaires entre elles et lui, si ce n'est des restes de doctrines surannées, de vieux textes que des gouvernements sectaires ou têtus s'obstinent à maintenir comme des réalités sérieuses et légitimes. Le temps et les événements auront raison des

résistances, surtout lorsqu'on aura compris qu'il y a autre chose en jeu, dans les temps où nous sommes, que le rétablissement des trônes et les étiquettes des régimes politiques; lorsqu'on aura vu et touché du doigt qu'il s'agit de luttes que l'on a déjà vues, mais qui se présentent cette fois sous des formes nouvelles, entre la barbarie à l'intérieur et la civilisation européenne. C'est alors que sonnera le ralliement et qu'il s'imposera à tous ceux qui placent le salut de la France au-dessus des vieilles doctrines gallicanes, et des intransigeances de la politique. Fasse Dieu qu'il ne soit pas trop tard quand on y prendra garde!

Même avec les erreurs dans lesquelles elle peuvent entraîner les hommes de caractère, la fermeté dans les idées, la fidélité à sa cause, l'unité de la vie morale sont encore d'un bel exemple, et l'on ne risque rien à les recommander. M. Buffet aura, sous ce rapport, offert un beau modèle à ses contemporains et à nos neveux. Il aimait son pays et il était fortement attaché aux institutions libérales. S'il s'est trompé parfois, il n'a jamais trompé personne. Sa vie a été belle. C'était un parfait honnête homme, un citoyen sans reproches, un libéral sans tache, un bon Français. Il était enfin de ces adversaires politiques dont il nous plaît d'honorer la mémoire.

E. DE MARCÈRE

Messei (Orne), 10 juillet 1898.

LE TEMPS ET LA VIE

LA FORCE[1]

Comme l'eau s'échappe d'une corbeille, l'armée de la République coulait des bois par fleuves de fantassins, par ruisseaux d'artillerie sautante, par gros bouillons de cavalerie rapide. Cela s'unissait en un lac fumeux, plein d'éclairs et de couleurs vives. L'onde humaine poussait mille flots contre le tonnerre des canons et le peuple empanaché des escadrons adverses. Jeux des drapeaux et des clameurs, spectacle des infanteries en marche, orage des explosions, rythme éblouissant des jambes de chevaux qui trottaient partout sur la verte terre, géométrie mobile des lignes rompues, rattachées, enfoncées, réunies, bandes de baïonnettes lumineuses, floraison des plumets en masse, essors des hussards lancés à tire d'aile! Héricourt sentait la guerre à la fois par la vue, l'ouïe, le tact aussi, puisque son cheval écumeux chauffait ses cuisses et que la dragonne du sabre liait sa main. Toute la bataille se déployait en lui; elle chantait dans la fièvre de son sang. Elle envahit ses narines avec l'odeur de la poudre. Le vent l'apporta de deux pièces françaises instantanément braquées à gauche du tertre où ils soufflaient, bêtes et gens. Bernard s'enivra subitement des colères nationales entrechoquées dans le creux de cette vallée forestière; et tous les cœurs de ses dragons

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet.

avec lui. Les pupilles se dilatèrent, les bouches haletaient. Surchauffée au feu de la canonnade, l'âme de la race s'évaporait des soldats, s'agrégeait au-dessus d'eux en un seul enthousiasme. Les dragons s'en grisèrent au point de bondir, rieurs et fous, à l'ordre du colonel qui survint, l'habit déboutonné, le sabre encore sanglant.

Le trot des sept escadrons frappa d'un seul roulement l'inclinaison du sol. L'avalanche d'hommes s'abattit vers la plaine. Il parut à Bernard que le dur tumulte de fer qui l'enveloppait, qui sonnait derrière lui, l'accolait mieux au corps de l'armée, aux vigueurs françaises. Le pays tourbillonna. Les forêts filèrent aux flancs des colonnes. La batterie de deux pièces s'éclipsa sur le côté avec les panaches rouges de ses artilleurs maniant le refouloir. Après, ce fut la résonance de la route, la nuée de poussière qui aveugla, l'illumination des casques, et les sauts des crinières, et les lueurs levées des sabres, et un hurlement sans nom de mille bouches rauques qui répondirent au déchirement des feux de file. Les ordres criés par les chefs de la division d'Hautpoul se rapprochaient d'escadron en escadron. On fermait les yeux. Affolés, les animaux n'obéirent plus aux genoux ni à la bride. L'âme unique du troupeau précipité les enleva, devant que le colonel eût clamé :

— Dragons, en avant ! Pour charger... Au galop... maarche !...

Comment une demi-conversion put-elle s'exécuter au geste mécanique de Bernard, que répéta Pied-de-Jacinthe ?

— A nous, à nous... maintenant. Assurez vos sabres... Pitouët, tu te baisseras, à droite de l'encolure ; et pointe de bas en haut, mon garçon. Aie pas peur, je te suis !...

Les chevaux volaient, le col tendu. Il y eut un déploiement à droite. « C'est à moi... », se dit Bernard. Ses hommes haussaient la tête, et ouvraient la bouche, en tâchant de voir. Comme les lames subitement dépliées d'un gigantesque éventail, les pelotons s'étalèrent, hors la route, dans un champ de luzerne, et l'on courut à la ligne bruissante d'une cavalerie.

— Les schapskas rouges ! — Les lances ! — Eux ! — Gare au vieil homme ! — Nondain ! — Sainte-Anne ! — En avant !... Dragons, en avant !

Le gros colonel dépassait la ligne, suivi d'un peloton d'officiers. Retroussée, la manche découvrit son bras velu, lié au sabre. Il parut une bête formidable dont la crinière s'échevela. Sa jument pie, vêtue d'une chabraque pourpre, martelait le sol d'un quadruple effort, et s'encapuchonnait; l'homme tirait la rêne, debout sur les étriers. Telle une seule vague robuste précède le large flot qui veut assaillir la plage, la jument pie galopait, le poitrail blanc d'écume, et portait l'homme contre le péril. A le voir affronter l'élan des Impériaux qui grandirent, les dragons cessèrent de craindre. Ils relâchèrent les brides, et s'abandonnèrent. Alors l'héroïsme des ancêtres ressuscita dans les âmes. Nondain, de sa faible voix miraculeusement accrue, proféra un cri propagé le long des lignes, des crinières éparses, des fourreaux balancés, des galops de démence. La contagion du courage acheva d'étourdir.

La charge gronda dans le silence humain. C'était toute la Nation qui bondissait, oublieuse de ses faiblesses individuelles, de ses peurs récentes, forte de ces trois mille bras armés, de ces douze mille sabots défonçant la terre, de ces vaillances unies en une force invincible depuis les cimes boisées jusqu'à la plaine.

Chez l'ennemi, une avant-garde se dissipa, et un régiment de cuirassiers tout à coup s'étendit devant le front de bandière, enfla, déborda, éleva la houle de ses casques, accourut derrière la bestialité de trois cents naseaux tendus et le tumulte de ses galops.

On distingua les culottes blanches derrière les fontes, les longues lames aiguës, les visières sur les bouches. Bernard comprit aussitôt qu'un de ceux-là le « choisissait ».

Ce furent deux yeux d'or à l'ombre de la visière entre les oreilles d'un cheval roux; et la chenille aplatie du casque se recourbait en l'air. Plus on approchait, plus se distendait la ligne ennemie. Les cavaliers s'espacèrent. Quelques-uns, emportés par l'élan de bêtes plus vives, franchirent leur premier rang et formèrent des groupes épars autour de chefs tout chamarrés. D'autres, au contraire, s'attardaient dans la profondeur. Les yeux d'or restèrent au niveau de la ligne, en sorte que, pour se rendre à leur invite, Bernard calcula s'il passerait sans heurt à travers les premiers audacieux dont il put compter

les galons sur les fontes écarlates. Il chercha de l'aide. A côté de lui, le maigre Pitouët écarquillait les paupières, pâle entre ses favoris noirs, et fasciné par l'éclat des cuirasses de bronze. A chaque bond du cheval, il sautait de selle, la poitrine large. Collés ensemble, les Alsaciens présentaient leurs lames basses, des têtes astucieuses protégées par le cuivre des casques. Face au péril, les Flamands allèrent, solides, l'arme haute ; tandis que les Marseillais s'appelaient à tue-tête, hésitaient sur la direction suprême de leur groupe. En un même tourbillon d'habits verts, de doublures rouges, de chevaux lâchés, de sabres au corps parant déjà les coups prévus, Bretons et Tourangeaux suivirent. Bernard se vit seul.

Déjà il passait à vingt toises de deux cuirassiers qui crièrent. Au bout d'un poing, le pistolet claqua. Les yeux d'or arrivaient surmontant les oreilles du gros cheval roux. Bernard, au sabre, préféra le pistolet, il aperçut le revers formidable d'une latte levée, et un gant à crispin qui s'abattit. L'éclair glissa jusque sur le canon de son arme arrachée de sa main ; l'homme de bronze fut loin, emporté par la croupe du cheval roux qui cribla Bernard de terre rejaillie. Immédiatement, une seconde masse équestre s'abîmait vers lui ; elle darda sa lame à la poitrine. Ramassé en soi, Bernard haït la bouche ouverte de l'assassin, et il projeta son âme volontaire dans l'effort de tuer. Des dents craquèrent, au choc de sa lame, et la tête de l'autre se renversa. Vainement l'acier de l'Autrichien piquait le cheval français qui, d'un écart, déroba son maître. Au poing de Bernard, la dragonne ramena le sabre tordu :

— Ah! ah!

La voix de sa victoire éclatait. Le lieutenant brandit le fer contre l'espace où couraient, à distance, des ombres éperdues de cuirassiers ; puis il se trouva presque seul, secoué par son cheval qui voltait sur place. Mais vite, la jument jacobine de Pitouët sortit des cuirassiers blancs traversés, rompus, et qui s'en allèrent au hasard, sur la droite : le libelliste vociférait aussi sa gloire. Pied-de-Jacinthe entraînait un cheval de prise, qu'il défendit d'un dur estoc contre un géant acharné à galoper près de lui. Le géant s'écrasa sur la crinière de sa monture, l'arrêta, et se tordit de douleur sans glisser de selle.

— Rassemblement ! clama Bernard.

Sa meute accourait entière : Bretons et Tourangeaux, en un même groupe d'hommes déchirés, hagards, et les cuisses pleines d'entailles saigneuses ; Alsaciens formidables entourant quatre cuirassiers qu'ils frappaient du plat du sabre ; Flamands furieux de n'avoir plus personne à tailler avec leurs armes qui dégouttaient d'une huile rouge. De toutes parts, ils galopaient. Cependant des duels se terminaient au loin. Le colonel survint et compta son monde :

— Dragons... en bataille !...

Les hommes s'assemblèrent en pelotons qui se rejoignirent, formèrent leurs escadrons ; la ligne se fixa, brune aux chevaux, rouge aux poitrines, lumineuse aux casques, frémissante et bavarde.

Au trot de la forte jument pie, l'ancien écuyer mesura le front. Des chevaux s'ébrouaient. Des hommes se pansaient. Les serre-file faisaient l'appel. Le régiment haletait.

— C'était beau, jugea Pitouët. — Qui manque dans l'escouade ? — Béraud.... Landry... — Morts ? — Qui le sait ? — Haffner !... mort ? — Comment ? — Oui ! — Les b... ! Dragons, garde à vous !

Bernard se haussa, désireux de voir à droite, entre les casques. Les cuirassiers blancs n'étaient plus, là-bas, que multitude lointaine, cinglée par les éclairs des feux d'infanterie. Peu à peu la masse française affluait, en désordre, se reconstituait. Le deuxième régiment s'établit à droite. A gauche, vers les tonnerres des canons, les dolmans rouges des hussards défilaient devant les bicornes du 13e cavalerie rangé en bataille. Sur son grand cheval blanc, le petit général trotta. Il ne semblait point triomphant, mais allait en hâte du côté des hussards. D'un geste sec il écarta le colonel qui voulait l'aborder au galop, et passa outre avec son état-major.

A peine Bernard remarqua-t-il cette inquiétude. Soucieux de panser sa bête, écorchée par le sabre autrichien, il avait mis pied à terre. Les dragons firent de même ; tous croyaient la bataille finie pour eux, puisque leur élan avait rompu la charge des Impériaux, dégagé le flanc de l'infanterie. Ils se montrèrent les pelotons de chasseurs qui refoulaient à droite de la plaine les cuirassiers blancs et les poussaient contre

les feux de salve. La besogne s'achevait de la sorte. Les rangs s'animèrent d'une fièvre loquace. Certains soignaient les entailles béantes jusqu'à l'os sur les cuisses, que l'on dépouillait à demi des culottes. Pied-de-Jacinthe conseilla des bandages mouillés d'eau-de-vie et des compresses d'herbes. On déchirait du linge. Une bosse jaunâtre déparait la plastique nasale de Pitouët. De l'épaule au coude, la pointe d'une latte avait rayé sa chair. On plaisantait les blessures, même le lambeau triangulaire décousu à la joue de Tréheuc, pour qui l'on chercha le chirurgien, occupé dans l'autre escadron. Les Flamands raillaient les vantardises des Provençaux et la fatigue des Bretons qui s'épongeaient le crâne libéré de casque. Les Gascons, du haut de la selle, commentaient la canonnade. Les Alsaciens estimaient les chevaux de prise et fouillaient les porte-manteaux des morts.

Une clameur salua la course du grison qui secouait un hussard refermant à deux poings sa tête fendue. Du sang noircissait la pelisse écarlate. L'homme crispait les genoux, se tenait encore. Les dragons d'ordonnance abandonnèrent fourgons et prisonniers pour l'atteindre. Auparavant, les mains du hussard s'étendirent, s'agriffèrent au vide. Après deux soubresauts qui le rejetèrent de l'encolure à la croupe, il tomba dans sa chevelure de sang. Presque aussitôt, le grand cheval blanc du général, revenu par une pente, rapprocha le petit homme doré : il enjoignit de former les colonnes. Dans le val d'où il sortait, on aperçut les kolbacks des hussards et leurs banderoles écarlates qui s'amassèrent. Des rumeurs se propageaient. Le colonel s'affaissa sur sa jument pie. Il avait retiré son habit vert qui ne tenait plus que par une manche à ses épaules. Son bras gauche nu était bandé de toile.

— M'est avis, garçons, déclara Pied-de-Jacinthe, que le bouillon chauffe encore pour nous. Rassemblez vos rênes. Et ne nous quittons pas dans la bousculade... L'ennemi rapporte le ruban.

En effet, la rumeur continua. Plusieurs hussards accoururent du val, sur le plateau où les deux régiments manœuvraient pour offrir des intervalles entre leurs colonnes. Parvenus là, ces fuyards se groupaient. Sans cavaliers, un tiers des chevaux suivaient l'évolution de leurs escouades. Les pre-

mières se remirent au pas, puis arrivèrent au petit trot, officiers en tête. Ceux-ci annoncèrent à Bernard :

— Les chevau-légers enfoncent tout... On nous a laissé prendre en flanc. Ça vient par la gauche...

A la suite des escouades, une foule de hussards déborda la crête du plateau, précédée d'une longue lamentation qui bientôt se divisa en cris distincts. A coups de poing, les hommes excitaient la course de leurs bêtes. Détournés par le petit général, ils filèrent jusqu'à l'issue ménagée entre les deux régiments de dragons. Là s'engouffrait une cohue de gens qui éperonnaient le troupeau mélangé des alezans, des grisons, des barbes, des pommelés, des arabes aux robes blanches révoltés sous la piqûre. Contre le ciel limpide, les bicornes du 13e cavalerie et les kolbacks de hussards se profilaient, pêle-mêle, parmi des mains hautes, des sabres d'officiers ralliant leurs troupes folles.

Bien que cette déroute parût assez loin, les Marseillais d'abord murmurèrent leurs craintes. On reboutonna précipitamment les uniformes. Les Alsaciens se hissèrent en selle. Tous les yeux regardaient la panique. Le colonel ordonna de renvoyer vers l'infanterie les prisonniers, les chevaux de prise, sous l'escorte des hommes blessés ou démontés. Des convois se formèrent vite, emportant de nouveaux corps ballottés dans les manteaux suspendus aux sabres de cuirassiers.

Bernard comprit que les dragons chargeraient pour couvrir la retraite. De la gauche, en effet, le fleuve des fuyards ne cessa de grossir. Lancés par là, disparus dans une déclivité de la plaine, ils revenaient tous après un demi-cercle pour retrouver l'appui de la droite. Inquiètement, les Alsaciens examinèrent le point où l'ennemi sans doute allait poindre. Le chef d'escadrons fit déployer à gauche en fourrageurs. On arma les carabines, et l'on attendit, espacés. La sensation de solitude effraya les hommes davantage. Ils virent le deuxième régiment préparer ses colonnes de charge derrière son escadron de tir. Maintenant la déroute s'écoulait très loin, sous la protection des deux régiments.

Il en arrivait toujours. Hussards cuirassés de brandebourgs, étreignant des genoux leurs petits chevaux poilus, soldats du 13e cavalerie sur leurs hautes bêtes pommelées. Le sabre

en travers des fontes, ils s'injuriaient, commandaient, frappaient à coups de mousqueton les croupes des bêtes qui se trouvaient devant eux. Un attelage de caisson tenta l'escalade d'une crête, n'y réussit point ; les conducteurs coupèrent les traits ; la voiture retomba dans le fond sur une bagarre de gens écrasés qui hurlèrent de rage impuissante.

— Ma pauvre vieille, — dit Pitouët à sa jument, — on va donc crever pour le Premier Consul ?...

Bernard passait, au pas, derrière son peloton ; il annonça que la charge ennemie serait à son tour facilement ramenée vers le village où roulait la canonnade, où les fusillades se succédaient. Il le croyait, satisfait encore de la lutte victorieuse. Les Gascons le crurent aussi, et les Alsaciens. D'ailleurs, comme le deuxième régiment les dépassa, ils prirent confiance. Les adjudants-majors galopèrent afin de reconnaître le terrain du plateau et les pentes y aboutissant, invisibles, car des buissons le bordaient. Au delà, c'étaient les étages de collines, et le pétillement des feux d'infanterie. La gauche s'appuyait à la route, où plusieurs compagnies de grenadiers, l'arme au bras, formaient une réserve. Mais entre ces compagnies et le premier régiment, il subsistait un vide d'environ quatre cents toises. Le deuxième régiment poussait à droite ses trois colonnes d'escadrons, un peu divergentes, de manière à partir dans trois directions.

Par ce vide entre les dragons et les grenadiers, tout à coup, sautèrent les galops d'autres fuyards menés par un trompette imberbe, pâle de terreur. Des vétérans les suivirent, qui fouettaient leurs bêtes. Quelques-uns en corps de chemise sanglante se tenaient aux arçons avec l'aide d'un ami. Les maréchaux des logis appelaient, menaçaient. Mais un flot nouveau défonça la formation entreprise, et tout s'enfuit criant :

— Les voilà !...

En effet, parmi une vingtaine de hussards sur leurs chevaux éperonnés, les premiers schapskas et les flammes des lances passèrent précipitamment. Des sabres volèrent, s'abattirent. Des feux de pistolets flambèrent court. Des six chevau-légers apparus d'abord, toute une ligne de bataille se développa, rapide, enveloppa circulairement la gauche des dragons. Grenadiers et collines s'effacèrent à l'instant. Le flot des diables

verts occupa l'étendue, sauta les buissons du plateau, poussa devant lui les adjudants-majors et les vedettes françaises qui vinrent hagards, sans voix, donner dans les intervalles des pelotons. L'un culbuta par-dessus la tête de son cheval, et resta sans vie, à terre, voilé par la crinière du casque.

— A droite... Ralliement! clama Bernard. — Le vieil homme! avertit Treheuc. Là! — Là! — Je vois les boucles blanches. Gare à toi! — Gare au sabre, Nondain! — Tiens, le feu de sa bouche..., non! — Hue donc, rosse! — Demi-tour! — En retraite! — Sauve qui peut! — Prends la rêne. — C'est le vieil homme! — Il nous suit — Le voilà! — Appuie sur ma bête! Pitouët!

Les dragons tournèrent bride, et, sans regarder en arrière, frappèrent les flancs de leurs montures.

Alors ce fut la démence. Bernard n'osa se retourner, sûr que la faux du vieil homme menaçait sa nuque. Il regardait en avant un carré de bataillon qui se forma pour les recueillir, et les pièces qu'on dételait sur une petite éminence. Il lui parut certain que le major vert envahissait derrière lui l'immensité du ciel, que ses manches étaient les bois de la montagne, que son souffle seul pouvait refroidir ainsi les os, mouiller de sueur les tempes, les mains. Il consentit à la mort, uniquement désireux de ne permettre point qu'on le dépassâ dans la fuite. A ses oreilles ronflait l'ouragan des galops et des voix. A force de bras, il fouettait son cheval avec le plat de sa lame, il dérobait le mors aux dents de l'animal; il pensa qu'il ne saluerait plus Aurélie ni son père, ni le petit Augustin, et se revit nettement, dans la gloriette du verger, construire des forts en sable, des demi-lunes, des contrescarpes, tandis que Caroline plantait, en guise d'arbres, des brins d'herbes sur les glacis minuscules; Caroline enrobe à fleurs, Caroline accroupie, sérieuse, Caroline elle-même, déjà ordonnatrice et sage... L'ombre du vieil officier gagna cependant une part de soleil, car la lumière s'atténua, ne laissa de clarté au milieu de la plaine que les culottes blanches et les buffleteries croisées, aux poitrines du bataillon qui inclina ses armes.

Comme la terre, vertigineusement, glissa sous les sabots de la bête!

La chair de poule hérissait tous les poils sur les membres du lieutenant. Plus de salive à la bouche; et la peau se racornissait contre les os de la face. Il frissonnait de la taille aux omoplates, entre lesquelles une des lances du fantôme fouillerait sa chair, à l'instant.

Cela dura. Il fermait ses yeux brûlants. Endolori par les heures de cheval, les reins brisés, les cuisses en feu, les mains coupées, il douta s'il serait fâcheux d'obtenir le repos du moribond étendu contre la terre molle... Aurélie s'était moquée. Bonaparte prenait sa place à la tête de la Nation. Moreau l'abandonnait... Il prononça : « Mourir... », sans autre sentiment qu'une douce confiance dans l'accueil de la nature. Il souffrait tant! La selle râpait ses cuisses, ébranlait son échine jusqu'à la nuque, coup sur coup. Le casque cerclait sa migraine d'un métal lourd. Et la foulure du poignet droit lui causait de tels élancements que sans cesse il croyait sentir le sabre du vieil homme vert entamant son bras.

Il souffrait trop. Il renonça, tira la rêne, relâcha l'étreinte des genoux. La bête retint son élan, elle réussit à s'arrêter, renâcla. Bernard alors discerna les sons: il comprit qu'il devançait de bien loin la fuite générale. Détourné, il aperçut des hommes accourir, crinière au vent. D'instinct, il cria l'ordre nécessaire. Pied-de-Jacinthe et Pitouët appuyèrent la bride, accomplirent une conversion. Et les autres, tels les moutons du troupeau, se bousculèrent à leur suite, se soudèrent, s'alignèrent, haletèrent. Ils n'en pouvaient plus. L'ennemi?... Était-ce, là-bas, le bruit de cette multitude hésitante, qui s'éparpillait, ondoyait, surprise du canon tonnant à droite, du carré bastionnant la gauche, des colonnes de hussards reformées et avançant au pas, des feux jaillis d'un buisson, des voix d'artillerie s'assourdissant vers le village, comme si la bataille reculait au nord?...

A peine s'était-il rendu compte; déjà le deuxième escadron s'emboîtait au bout du sien ; et le colonel menait sa jument contre les fuyards qui rétablirent leurs rangs. Bientôt les deux régiments se trouvèrent en ligne face à l'ennemi...

— Dragons!... en avant!

On repartit, au pas. Les chevaux soufflaient. Les hommes étanchaient la sueur. Les chefs multipliaient les ordres.

— Tu as mon estime, citoyen lieutenant... Soldats de ce peloton, qui venez de faire les premiers face à l'ennemi, vous avez bien mérité de la Nation !

Ainsi retentissait l'énorme voix du colonel. Se penchant jusqu'à Bernard, il lui frappa l'épaule de son bras valide. Bernard gémit... On marcha encore un peu. Le jour baissait. Des feux s'allumèrent sur les collines. Devant le front des régiments, la plaine se vidait partout. Des gens à terre geignirent. Des chevaux sur le flanc broutaient l'herbe... Des paroles confuses annoncèrent :

— Le général Lecourbe a vaincu ce matin le prince de Vaudémont à Stockach... et l'armée de M. de Kray bat en retraite : il craint d'être tourné par notre aile droite. Vive la Nation !

Des bouches eurent la force de crier, dans l'ombre crépusculaire, la nouvelle du triomphe :

— Le général Richepanse rejoint... Engen est pris... Le général Moreau est là, au village d'Ehingen... Nous poussons les Autrichiens au Danube...

Il y eut comme un bruit d'aigles battant des ailes : les dragons applaudissaient...

Ensuite tout s'apaisa. Sourdement les chevaux foulèrent le terrain. Des ombres burent à la gourde. Mouvement obscur, la division de cavalerie, sur deux lignes, avançait avec la fatalité d'une mer calme. Le ciel verdit en haut, dans l'évasure des monts. Bernard regarda briller la seconde étoile.

A la halte, il glissa jusqu'au sol, tomba sur les genoux dans une flaque, et s'y endormit.

De minute en minute, un canon grondait à l'occident.

Tout le lendemain, la chevauchée s'égaya de cette gloire. Pitouët chanta, le brin d'aubépine au coin de la bouche. Cahujac énumérait ses prouesses, et Marius décrivait la vigueur des cent cuirassiers occis par son seul glaive. Corbehem désirait conquérir une brasserie allemande, boire au tonneau la fraîche bière mousseuse. Les Tourangeaux sommeillèrent au roulis du cheval. Ulbach flattait sa bête. On marchait à la découverte, par monts, par vaux. Le cadet de Bergerac cassa des branches de lilas qui débordaient un mur. Pitouët plaisanta un paysan timide en bonnet de cuir, et son âne, et sa carriole. De casque en casque se conti-

nuèrent des joies qui firent envoler les mésanges des buissons. Les chevaux burent l'eau vive d'un ruisselet ; Pied-de-Jacinthe cueillit le cresson pour le tasser dans ses fontes. A cause de sa blessure, Tréheuc avait une mentonnière de coton. Les brides pendaient aux encolures. Les animaux patients secouaient doucement leurs crinières. Yvon mâchait un gros pain de seigle ; Flahaut lissait sa longue moustache d'albinos. Les Alsaciens obtinrent que nul ne foulât le blé vert ; et le Parisien fredonnait :

Clairette au frais minois,
Bergère volage,
Pourquoi rester sage
Au fond du bois ?

— Au fond du bois ! reprit le chœur des dragons.

Les voix s'étendirent sur le pays coquet. Bernard écouta d'abord la chansonnette grivoise, qui exprimait la joie des mâles triomphants. Mais il s'intéressa plus encore à lui-même. Donc il était l'envahisseur victorieux ! Aurélie aimerait-elle son attitude sur le cheval bai ? Il redressa le torse. Son poing abîmé la veille et maintenu dans l'entre-bâillement de l'habit lui donnait le prestige d'une blessure noblement dissimulée. L'élégante sœur goûterait-elle ses cheveux sans poudre, ses favoris blonds sous le casque ? Il déplora les taches de sa culotte et la couleur de ses bottes ternies. De cuisantes douleurs renforçaient le désagrément de cette malpropreté. Mais de quelle plaie devait maintenant souffrir le gros garçon germain ? Sa denture avait sauté sous la pointe, lors de la charge. Entraîné par le galop, Héricourt n'avait pu voir la tête renversée d'où sa lame était sortie tordue. Il se félicita d'avoir, en dépit de sa taille moindre, vaincu le géant cuirassé de bronze. Comment s'était produit le choc ? Quelle était la tête du cuirassier ? Il ne sut guère s'en souvenir. Ainsi que dans les campagnes précédentes, il avait agi affolé par la furie collective du régiment. Les dragons, près de lui, rappelèrent des aventures merveilleuses. Leurs sabres, à les entendre, avaient décapité au vol, éventré, fendu les corps de l'épaule à la ceinture. Les Provençaux et les Gascons exagérèrent leurs vantardises admirées des Tourangeaux, raillées par Pitouët, démenties par les Alsaciens.

Mais tous crièrent leurs hauts faits à une compagnie que l'on rencontra sur la lisière d'un champ de trèfle. Les fantassins répliquèrent de même. A Stockach, ils avaient accompli des exploits. Ils montrèrent sur leurs bicornes les traces des coups de sabre, et, dans leurs basques d'habit, les trous des balles. Ils appartenaient aux divisions de Lecourbe, qui venait prendre la tête du mouvement vers le Danube.

Harassés, crottés, sales et victorieux, mordant le pain de ration à pleines dents, ils s'attribuèrent chacun son héroïsme. L'un jeta devant les chevaux un bonnet à poil de grenadier autrichien : il en avait traversé de part en part le propriétaire. D'autres portaient sur leurs sacs des casques de cuivre enlevés à l'ennemi. Dans leurs mains noires beaucoup firent sonner des florins, des ducats, conquis aux poches des morts. Quelques-uns caressaient de riches breloques d'incroyables, suspendues à leurs culottes crevées.

— Dis-moi, dragon, en as-tu vu de pareilles sur la terrasse des Feuillants? — Guigne mes rubis, brigadier! — Cet oignon, mon pays, pour ma bergère! Hein!

Ils riaient. Leurs moustaches dégouttaient d'eau-de-vie. Le sang et la poudre historiaient leurs figures saoules. Il en défila longtemps. Par colonnes à plumets rouges, par nuages de poussière enveloppant les trains d'artillerie et les files d'escadrons, cette multitude envahit des horizons, passa les plaines, escalada les talus, se filtrait à travers les bois, engorgeait les hameaux, refluait autour, s'y rassasiait en chantant. Leur liesse couvrait la campagne. La Nation fourmillait, joyeuse de triompher en des pays inconnus, pleins de soleil.

A la halte, le colonel mena lui-même jusqu'au peloton de Bernard les voitures munitionnaires. On distribua le pain et l'eau-de-vie, l'avoine.

— Ah! monsieur, es-tu content?... je demande pour toi la place d'adjudant-major : le nôtre est aux ambulances, il soigne une fièvre quarte... Parole d'honneur! le citoyen général en chef a choisi un bon garçon : sans toi, monsieur, la brigade courrait encore!... Tu regardes ça? Des riens. Un coup de taille.

On lui avait coupé sa manche en longueur; maintenant des ficelles la nouaient sur le bras emmailloté de toiles.

Jovial, il gonflait de sa large respiration le plastron rouge, et lâchait la bride pour claquer sa culotte de peau.

— Hein !... mes garçons. Tu en bois de la gloire, mon fils !... Regarde-moi tout ça qui s'avance. On va leur en donner, au Danube, de la friandise !... Toi, Ulbach, je t'ai vu ouvrir la gueule d'un cuirassier très proprement : je te complimente... Tu les boules, Tourangeau, là, l'endormi !... Sans avoir l'air, il en a accommodé trois pour sa part... Ne dis pas non... Parisien, toi, tu cries trop, tu manies ton sabre comme si c'était un riflard ! Ça ne fait rien tout de même... Et puis, vous allez me bouchonner gentiment ces oiseaux pendant la pause. Et vous leur laverez les fesses à grande eau. Tu entends, monsieur... l'adjudant-major? Allons, ça va? Cette nuit nous marcherons par la gauche. Vous respecterez les femmes, les filles, les bourses et les barriques... Je suis chargé de vous dire ça... Mais je m'en f... !... Pa-ôle d'honneu !...

Il imita la bouche en cul de poule des incroyables. Les dragons éclatèrent de rire. Le colonel piqua sa jument pie, et derrière lui, peu après, les escadrons trottèrent.

La nuit fut joyeuse, à travers bois. Héricourt chevaucha en compagnie des autres officiers. Le chef d'escadrons était un mélancolique : il pleurait une traîtresse et récitait des vers de Piron, en y ajoutant quelques polissonneries. Des deux capitaines, l'un grand, silencieux, avait conservé la mode des oreilles de chien ; tel un épagneul, il furetait sans cesse, courait le buisson comme si chacun recélait des Impériaux. Sec et noir, l'autre inspectait les équipements, les harnais, les effets des hommes, relevait toutes les fautes, sans jamais punir, du reste, mais soucieux de passer utilement ces heures. En leurs propos, Bernard ne trouvait point de méthode pour affermir son caractère. Si les polissonneries du chef d'escadrons l'amusaient, les élégies sur la maîtresse insensible ne captivaient pas son attention mieux que les préférences littéraires dont cet amateur se flattait, que les minuties du capitaine maigre ou l'agitation de l'épagneul. Cependant, cette nuit-là, ils s'avouèrent leurs bonnes fortunes avec entrain. Héricourt gardait toujours la convoitise de très jeunes filles, mais il n'avait guère bouleversé les jupes que de gaillardes mercenaires. L'épagneul

avoua son inclination pour les amples matrones. Le chef d'escadrons rêvait d'odalisques et de gitanas. L'homme maigre ne limitait pas ses appétits ; il se déclarait le convive de toutes les tables. Quant aux autres lieutenants, ils étaient d'anciens soldats, balourds, exacts et timides. Leurs rires approuvaient tout. On alla par la fraîcheur nocturne, au son des fers battant le sol de la route. Les plaisanteries des soldats accompagnaient les chansons. On se savait, derrière les divisions Lorges et Montrichard, à la poursuite d'adversaires en retraite.

Dès les premières heures du matin, l'ordre vint de trotter ; on côtoya les bivouacs illuminant de mille feux l'ombre des vallons. Les silhouettes des sentinelles veillaient sous le scintillement du ciel. On dépassa les deux divisions, puis l'allure se modéra, jusqu'à ce que le colonel, ayant rejoint Bernard, l'eût expédié en reconnaissance, à travers les bois que coupait la route. Le peloton suivit.

Quand le soleil eut jailli comme un fruit rouge de la broussaille, on reconnut les uniformes verts des chasseurs, puis les dolmans écarlates des hussards. Ces deux régiments s'avançaient aussi, et rabattaient dans la largeur des bois. Plus loin, ce furent les grand'gardes d'infanterie, qui se dissimulaient. Certains signalèrent à voix basse la proximité des Impériaux. Ni Bernard ni ses hommes ne ressentirent d'appréhension, alors : il leur sembla que la chance de la veille persisterait. Les dragons regrettaient de n'avoir pu conquérir les breloques et les florins que les vainqueurs de Stockach leur avaient montrés : ils se promirent d'en gagner aussi. Pitouët lui-même le souhaita. Il contait à son ami Pied-de-Jacinthe comment une somme légère, obtenue soit par la vente des chevaux de prise, soit en retournant les poches des morts, lui permettrait d'ouvrir une imprimerie parisienne, dans les parages du quai. Ses libelles dévoileraient à l'indignation publique les attentats du Premier Consul contre la liberté. Populaire, éloquent, il rétablirait le pouvoir de la Commune et nommerait Pied-de-Jacinthe lieutenant général. Celui-ci hochait la tête affirmativement, ébloui par les gestes maigres et rapides de l'orateur, qu'enflammait la certitude du succès politique. Du haut de sa jument jacobine, il

déclamait pour le maréchal des logis et le colonel qui souriait; il interrompait, de la sorte, les calculs des Flamands. Eux s'associaient pour faire venir le houblon badois jusqu'aux brasseries de Lille, où ils le vendraient à bénéfice, si leurs parts de prise en permettaient l'achat prochain. Les Gascons rêvaient de bagues à leurs mains et de breloques sur leurs ventres; les Provençaux, d'expédier à leurs amis des trophées de victoire, armes et cuirasses, qui attesteraient leurs exploits; les Bretons, les Tourangeaux et les Alsaciens écoutaient cela en fumant avec respect. Tant augmentèrent les illusions qu'au premier poste autrichien reconnu ils se précipitèrent tous sans même tirer le sabre, mais les mains tendues. Aux coups de feu, un cheval s'abattit, et le pouce d'un Gascon fut entamé sur la bride. Pitouët continua de courir aux trousses d'un soldat blanc, qui jeta vite son fusil pour se rendre et ne fut plus, aux mains du victorieux, qu'un pauvre rustre captif couronné d'une plaque de cuivre, en uniforme taché de cambouis. Ulbach lui fit avouer que le prince de Lorraine occupait Messkirch avec ses régiments, dont ce garçon conduisait une patrouille. L'armée autrichienne se retranchait là depuis la veille à midi. Le colonel expédia son prisonnier sous la garde d'un Alsacien et de Pitouët jusqu'au général Lecourbe, avec mission d'avertir tous les officiers qu'ils rencontreraient en chemin.

Ce petit succès enthousiasma le peloton. Le blessé refusa de revenir en arrière. Il emmaillota sa main arrosée d'eau-de-vie, pansée avec de la terre humide. Pied-de-Jacinthe assurait à tous que Lecourbe ou Moreau nommerait le Parisien maréchal des logis. Quant à l'homme dont le cheval crevait au milieu des ronces, il se chargea de la selle, du harnais, du portemanteau, et prétendit suivre la colonne jusqu'à ce qu'on eût enlevé un animal à l'ennemi... Ce pourquoi, d'abord on décrocha les mousquetons, on vérifia les pierres à fusil, puis, d'un seul trot à travers les arbres espacés, on gagna le soleil et la plaine limitée encore par des hauteurs forestières.

Au nord, vers la droite, un amas de petites maisons garnissait le plateau, que bordèrent successivement cinq fumées tonnantes. A gauche, vers l'ouest, les bois montaient

jusqu'à un village tout clair, le dépassaient, envahissaient le ciel. Sous le village, les foules métalliques des Autrichiens s'attroupaient derrière vingt gueules de canons qui aboyèrent.

Car les têtes de colonne françaises débouchaient du sud, en bas. Leurs chasseurs et leurs hussards aussitôt se répandirent sur le terrain nu, par larges vols d'escadrons écarlates, d'escadrons verts, de patrouilles trottantes, d'essaims galopants, de fourrageurs égrenant leur fusillade, afin de conquérir une position favorable à l'artillerie Montrichard, dont les attelages garnirent les grandes routes. Pour la soutenir, les lignes des bataillons s'étalèrent, du sud au nord et à l'ouest, contre les futaies franchies.

Après le peloton de Bernard, son régiment sortit de la forêt. Trois colonnes d'escadron s'étirèrent, obliques, et coururent au nord, vers le plateau et la ville, avec la jument pie du colonel, pour balayer les tirailleurs autrichiens.

— Cahujac... La bague est au doigt de l'officier, là ! — Et ton convoi de houblon dans sa poche ! — Marius, troun de l'air ! voilà le moment de collectionner les bonnets à poil pour la famille. — Pied-de-Jacinthe ! regarde le porte-manteau en maroquin du ci-devant qui trotte à nous. Pense à Pitouët ; le prix de ses presses est au fond ! — Lieutenant, m'est avis qu'il y a des petites filles pour vous dans la ville. — C'est la flèche d'un couvent qu'on aperçoit ! — Et des commères pour toi, capitaine, au fond des boutiques ! — Messieurs, messieurs, faites garder les rangs... — Dragons, au galop... maarche !...

La jument du colonel entoura les pelotons d'une grande volte. « Bâoum ! bâoum ! », firent les canons.

— Par pelotons, en bataille !... Dragons... au trot !...

« Bâoum !... »

On se tut. La voix du canon faisait l'instant solennel. On n'entendit plus que les bonds du régiment sur le terrain. Au soleil, bleuissaient les collines du nord ; les façades des maisons se doraient sur le plateau de Messkirch, qu'on aborda.

Les géométries humaines se modifièrent, selon les cris des ordres. Jusqu'au loin, la cavalerie vola comme une poussière multicolore et pétillante. Bernard regardait l'audace du colonel éperonnant sa bête ; les taches fauves sur la robe claire excitaient l'adresse des tireurs ennemis. Régulièrement,

ceux-ci lâchaient un feu de file, exécutaient un demi-tour pour rétrograder un peu, rechargeaient en marchant, s'arrêtaient ensuite, et faisaient face aux dragons, qu'ils insultaient d'un nouveau tir inoffensif. Cependant on se rapprochait : en perçant l'air, une balle agaça l'oreille de Bernard ; Ulbach eut son fourreau de cuir cassé par une autre. Soudain, près d'eux, le pelage d'un cheval gris s'écorcha, s'ouvrit et saigna, à la naissance du garrot. La bête rua, puis continua le trot, résignée, croyant peut-être à un coup de longe. Marius porta d'instinct son bras en avant, lorsque son casque eut tinté. Il vieillit alors de trente ans. — « Ah! Ah! » Héricourt évoqua l'idée de son caractère, et redressa le torse :

— Dragons, au guide! cria-t-il.

Marius dépassait. — Le lieutenant se força de regarder les horizons bleuis du nord, la petite ville accroupie au soleil sur son plateau vert, la broussaille courte du terrain, où jaillirent d'une touffe vingt papillons blancs... Les bestioles chatoyèrent au jour... se posèrent, repartirent, montèrent dans la lueur que vint déchirer brutalement un feu de file. Elles voltigèrent plus loin, et semèrent de taches blanches la stature équestre du colonel à la crinière éparse. Elles le parèrent de leur essaim suspendu.

Les vingt chevaux en ligne se balançaient au rythme du même trot alerte, qui faisait ensemble tressauter les mèches noires, rousses ou grises des encolures, les plastrons rouges des cavaliers, l'étincellement et les chevelures des casques, les carabines hautes.

Les yeux de tous se fixèrent enfin sur les rangs de grenadiers autrichiens rétrogradant par échelons de compagnies. Bernard se contraignit à compter les gibernes énormes, les sacs de peau, les jambes alternativement visibles et dérobées dans leurs grandes guêtres noires. Il suivit les gestes de toutes les mains droites élevant la baguette, afin de bourrer la cartouche dans le fusil tenu au poing gauche, puis les gestes qui ouvraient le chien, qui remettaient l'arme au bras. Leur capitaine, alors, marchait à reculons plusieurs pas, en examinant la ligne française par-dessus ses hommes. Le vaste chapeau d'incroyable chargeait l'énergie de sa figure raide soutenue par le col de crin. Tout à coup il proclamait le commandement pré-

paratoire. Quelques pas encore, une syllabe rude, et l'ensemble de la compagnie faisait demi-tour mathématiquement, s'arrêtait, présentait cinquante visages blêmes, cinquante bouches bées. Cent bras mécaniques, pour mettre en joue, établissaient sous les mentons la herse horizontale des fusils, derrière lesquels paraissaient les cinquante profils nouveaux du deuxième rang inclinés sur les autres fusils rabattus.

Quels tocsins dans les cœurs ! Ainsi que sous un vent furieux, tous les casques s'inclinaient derrière les oreilles paisibles des bêtes, tous les visages se voilaient des crinières postiches, toutes les bottes se collaient aux chabraques vertes, tous les genoux se recroquevillaient derrière les fontes.

— Dragons... tête haute ! — criait Bernard, à qui seul obéissait Pied-de-Jacinthe offrant son vieux visage fataliste au destin.

Afin de s'estimer noble à cet instant, Bernard n'écouta point les coups dans son cœur, ni les chocs de ses pieds tremblant sur l'étrier. Il s'obligeait encore à ce calcul absurde de compter les guêtres de l'ennemi, les pointes des baïonnettes, le nombre des sergents. Il mesurait la distance d'après le rapetissement des fantassins, que venaient couvrir le brusque zigzag d'un éclair rouge, et la fumée grise d'une longue explosion.

Ruades de chevaux atteints, caracoles de dragons ramenant leurs bêtes en place, arrêt de l'homme qui blasphème avant d'ouvrir son habit sur la chemise qu'une très petite tache ensanglante ; et l'escadron continue la marche au danger, sans voix, sans cris, la carabine immobile, le râle aux bouches sèches...

Les papillons voltigent.

Ils sont deux, trois essaims que délogea la fusillade, et qui s'éparpillent au soleil, qui se posent sur les fleurettes des bruyères, qui tachent la perspective du pays charmant, étendu entre les bois bleuis, à travers de délicieux buissons, où luisent, imprévus, les bronzes des pièces autrichiennes. « Oh ! oh ! » pense Bernard. Il aperçoit, rangés autour, les artilleurs marrons. Le boute-feu fume à l'extrémité d'un bras. L'homme de l'écouvillon est à son poste, face à la roue... Les conducteurs des attelages émergent à mi-corps

d'un sentier creux, et lèvent des figures rosées, curieuses.

— Dragons... en fourrageurs ! A droite et à gauche... déployez ! — hurle le colonel, qui passe devant le front de bandière sur sa jument, parmi l'essor des papillons... et le voici à terre contre une bête ouverte comme à la boucherie, tandis qu'un éclat de tonnerre ébranle les oreilles et les crânes.

— En fourrageurs !... Sur le centre, dragons, déployez ! — crie Bernard ahuri au spectacle du gros homme qui se débat, un genou dans la flaque rouge, une main à terre, et qui trouve le courage de commander.

Les papillons redescendent, la fumée partie, et voltigent.

Oh ! le morceau de viande à l'épaule, qui arrose de sang l'habit vert, la culotte du petit cadet de Bergerac ! Il regarde, crie, se renverse, tombe de cheval et gémit sur le sol qu'il frappe de ses pieds rageurs.

— Feu à volonté !...

Bernard entend à demi dans le fracas des explosions, et répète. A un pli du terrain bondissent les diables à schapskas écarlates, et leurs petits chevaux poilus, et leurs lances. Mais le premier jaillit par-dessus les oreilles de sa bête effondrée, culbute, l'autre lâche son arme pour retenir sa mâchoire rompue; les balles des dragons cognent. Bernard ne sait plus où se tourner, comment agir, si vite se succèdent les aventures... Floum ! une hydre hargneuse, la terre, lui saute au visage, avec des branchettes brisées, des cailloux et des herbes ; le boulet laboure. Comme le soufflet d'un homme, cela le transporte de colère. « Ah, mais !... Ah, mais !... » Il éperonne et galope, le sabre en main.

— Cahujac, à votre poste. Dragons, chargez... arme ! Feu !... C'est ça... Encore deux par terre... Dragons, visez au corps... Dragons, chargez vos armes ! Joue !... Feu !... Trompette, sonnez le rassemblement... Rassemblement !... Cessez le feu !...

Autour de lui, la bousculade du troupeau s'évertue à retrouver des rangs.

— Dragons, en ligne !...

Une trombe retentit, défonce le sol en arrière, arrive et passe. Crinières éparses. Lames droites. C'est le troisième

escadron qui aborde l'hésitation des chevau-légers arrêtés par les corps des bêtes mortes.

— Dragons, en avant... pour charger...

Oh! oui, se précipiter dans ce mouvement de force qui se lance... Être cela, cette puissance tonitruante, aveugle et folle projetée contre l'insulte du canon et les cailloux de la terre.

— A nous, Corbehem! — Flahaut! — Cahujac... Dragons, sabrez! — Ici, mon lieutenant... les voilà. — Gardez-vous à gauche... Dragons, taillez les lances!

Pareils aux figures d'une tapisserie verte, les chevau-légers ondoient et flottent, courent, se plissent, s'étendent, s'éclipsent devant l'horizon lointain et bleu, reparaissent et cachent le soleil. Le galop tape le sol et rejette les pierrailles.

— Sabrez à droite...

Les voix se déchirent l'une l'autre, se répètent :

— Han! Han! crie Flahaut, dont la crosse de mousqueton se lève et s'abaisse, se relève rougie.

— A moi! appelle Nondain, qui fait cabrer son cheval et le dresse contre une pointe.

— Dragons, à droite... Dragons, taillez les lances!

La bouche du capitaine épagneul se double en largeur, après le passage du sabre autrichien qui vient de lui fendre la face. La denture gâtée bâille à travers l'entaille; et voilà que le tueur ricane... Bernard obéit à la colère. Elle le lance derrière l'homme enfui grâce à son étalon pommelé. Vraiment, c'est Bernard que le sabre ennemi injuria. Il devient la riposte du capitaine épagneul, ce que veut la bouche agrandie incapable de crier; et il éperonne, gagne... Il gagne; les grains de terre fouettent le chanfrein de sa bête... Plonger cette lame au centre du dos vert par-dessus lequel un œil s'épouvante dans la tête tournée! Plonger la lame, comme le couteau dans la miche, comme les dents au gâteau, comme les ongles au sein de la fille pâmée! Plonger, enfouir la lame légère!... « Et hue donc, cheval poussif. On toucherait la giberne... Hue donc!... De l'éperon... Voici les coutures de l'habit, l'usure des omoplates, la graisse au col amarante, la queue de cheveux poudrés qui sautille!... Hue encore!... Tue, tue!... Le schapska découvre le crâne. Trop loin!... Ah! le bandit prépare son pistolet, parce qu'il n'ose volter. Hue la rosse! Un bond, un

bond ! Un seul bond... Là ! Tue ! » En la large tache verte, la lame perce, plie, glisse et larde l'homme qui, au hasard, lâche la claque de son pistolet parmi du feu et de la fumée. Le casque, choqué, pénètre la chair du front. Bernard reste aveugle sur la selle, dont les sauts ébranlent son échine, et puis cessent... Le cheval souffle, ses flancs lancent contre les bottes...

Malgré les larmes, le picotement des paupières, voici le triomphe d'apercevoir le vaincu traîné par les étriers, jusqu'à ce que le schapska, arrêté par un caillou, s'arrache du menton. Ensuite, la queue de cheveux, saisie par une ramille de ronce, y reste accrochée. Et l'étalon pommelé s'évade, libre de cavalier. Comme il semble grand, le chevau-léger !...

Mort ? Bien mort... Ses gants noircis par la bride... La poitrine écarlate immobile... La peau déchirée du crâne gris... Bouche rasée, livide... Deux dents s'y ternissent. Les bottes étaient presque neuves. Un gros. Entre la culotte et la veste, le bourrelet de chair enfle la chemise très propre. Il devait prendre soin de mille riens... Trente-cinq ans. Assez vécu. Tête de sot... Et le sang ? Pas de sang ?... Pas de sang. Ses poches doivent contenir de l'argent, car les aiguillettes et la torsade de son grade paraissent en or fin. Bernard le plaint, à présent...

Mais on appelle. L'escadron s'assemble, dans la prairie vide d'adversaires. Corbehem et Flahaut gardent six chevaux de prise. Ils annoncent leur bénéfice. Les Gascons achèvent de ficeler à sa monture le corps du petit cadet de Bergerac ; les genoux maigres bossuent la peau de la culotte. Et les autres rient, s'essuient, retirent leur casque, les pieds hors des étriers. Marius déclame. Les Tourangeaux murmurent. Arrive le colonel, sur un cheval bai. Les bottes restent peintes en rouge par le sang de la bête pie.

— C'était chaud, mes enfants !... En route. Silence !

Au gré des petits chemins la colonne vague, prudente, et parfois s'arrête. Il tonne de toutes parts. Les feux de salve décousent l'air. Plus de papillons aux fleurettes. Héricourt ne peut recouvrer l'aise de sa tête meurtrie par la balle qui frappa le casque. Il lui semble qu'ayant prisé du poivre, il éternua trop fort, et cela pique intérieurement son crâne.

D'autres souffrent aussi qui lavent les balafres de leurs joues, qui emmaillotent leurs mains. On vide les gourdes.

Lui cependant voudrait savoir ce que devient la bataille. N'est-il pas vainqueur de l'homme laissé à terre? Il désirerait agir encore, prouver son excellence par d'autres morts. Où incline la chance? Personne ne répond. Le capitaine aux oreilles de chien, qui porte soigneusement sa tête liée d'un mouchoir, ne peut même pas regagner l'arrière des lignes, tant l'on ignore le succès du combat.

Au sortir d'une combe, on retrouva les géométries lointaines des bataillons. Tout se poussait à l'ouest du pays, sur les pentes, vers le village et les vertes coupoles des bois qui montaient jusqu'au ciel. Les demi-brigades de la division Lorges escaladaient là-bas ; elles éparpillaient des tirailleurs contre un front d'artillerie fulgurante d'où coulaient encore des colonnes autrichiennes. Celles-ci descendaient entre leurs batteries. Et c'était, plus bas, à mi-côte, un choc énorme d'infanteries qui fourmillèrent, enveloppées de tumulte et de feux.

Du nord, la cavalerie de la République se repliait au pas jusqu'aux bois du sud, par où les divisions débouchaient toujours. L'attaque de l'aile droite échouait. Seulement, les hussards, les chasseurs et les dragons avaient nettoyé le terrain devant Messkirch. La place demeurait nette jusqu'au plateau supportant la ville. De là les projectiles arrivèrent. Ils remuaient le sol, et poussaient les pierres dans les jambes des chevaux. L'écorce des arbres éclatait. On se hâta. On repassa une position de l'artillerie française. Plusieurs canonniers étendus, face contre terre, faisaient l'éternel somme à côté des affûts en morceaux, des roues brisées, des chevaux morts. Les vingt pièces autrichiennes tirant à l'ouest, du village, sur la gauche du général Montrichard, avaient détruit immédiatement la batterie : l'effort de la division Lorges tendait à conquérir ces hauteurs qui commandaient le champ de bataille.

Les dragons ne firent qu'une brève station dans des bois. Ils défilèrent, du nord à l'ouest, entre les bataillons qui, derrière les faisceaux, en silence, enfiévrés par la canonnade, attendaient le mouvement de la division Vandamme encore en

route à l'extrême droite pour déborder le plateau et la ville. Les tambours battaient sourdement la caisse, les hommes restaient assis sur les fougères, la tête dans les mains, ou tâchaient de dormir, étendus, ou brossaient leurs bicornes. Ils ne parlaient pas. Cependant, au passage des dragons, ils questionnèrent, anxieux :

— Le canon vous balaye aussi ? — Pas tant. Nous venons de ramener leur cavalerie... — Pourquoi rentrez-vous, alors ? — On ne peut pas tenir sous le feu. Le cheval du colonel a été emporté. — Vous êtes balayés, quoi ? — On te dit que non, sacré Gascon ! Salue des vainqueurs. — Qui reculent ! — Puisque nous allons à l'aile gauche, soutenir la division Lorges, butor !... N'y a que la cavalerie pour remettre l'Autrichien à la raison, et redresser l'épaule aux fanfans. — C'est tout de même pas ton bétail qui en a gagné, de ça, sur le cuir des Impériaux ! — Ni de ça ! — Ni ça !...

Les fantassins montrèrent encore les bijoux conquis à Stockach sur les officiers du prince de Vaudémont, et les écus en poignées dans leurs mains sales. Tous ensemble ils tapèrent leurs poches sonores et qui rendirent des bruits d'argent. La rivalité des armes s'exaspéra. Les dragons répondirent. Bernard supporta mal le ricanement des capitaines, qui encourageait à l'ironie leurs soldats. La démence de la lutte troublait encore ses yeux. L'homme tué par son sabre, les deux dents sous la lèvre rasée, la graisse gonflant la chemise au-dessus de la culotte, il ne cessait pas d'en garder l'image présente à l'esprit. Sur cette image de l'ennemi mort, c'était son caractère qui se dressait, noble, fort, terrible et glorieux. Il examina les capitaines sans douceur, et arrêta même complètement son cheval, laissa passer son peloton. Les officiers cessèrent de rire, mais leurs narines se pincèrent. Bernard dévisagea la méchanceté de ces hommes, qui maniaient leurs armes de manière provocante. Il les trouva médiocres et injustes. Il les prévit à terre : leur graisse aussi déborderait la culotte dans la boursouflure de la chemise blanche ; leurs dents aussi seraient découvertes par le bâillement suprême de la mort. De ses reins à sa nuque la colère frémit.

— Quoi donc, lieutenant ?

C'était le chef d'escadrons élégiaque ; il précédait l'état-major régimentaire. Il toucha le cheval de Bernard et le fit avancer.

— Rejoignez vos hommes, monsieur. On va déboucher du bois. Ne vous occupez pas de ces faquins... Allons, j'ai ordre de reconnaître avec vous le terrain.

Bernard garda le silence. Le chef d'escadrons poursuivit le discours. A son avis, l'affaire se dessinait mal. Ni Vandamme ni Moreau n'arriveraient à temps. On ne pouvait mettre de pièces en position. Lecourbe jurait contre Vandamme. Quinze de ses canons avaient été démontés coup sur coup. A gauche, la division Lorges reculait.

— Il va falloir trotter sous la mitraille, monsieur. Nous y resterons sans doute. Mais la mort n'est-elle pas la fin des maux? Si l'on pouvait seulement se savoir pleuré par de chères larmes!... Heureux jeune homme! Vous ne connaissez pas la honte d'être trahi par une maîtresse adorée... En ce moment, toutes mes peines se réveillent. Mon cœur saigne. Je pense à l'étreinte criminelle qui la réjouit. Peut-être à cette heure favorise-t-elle l'autre de ses transports passionnés... et elle ne songe point à la détresse d'une âme sensible qui entend périr de désespoir... Si vous retournez à Paris, jeune homme, allez lui dire ma dernière pensée. Elle se nomme Charlotte Desvignes. Son hôtel est rue du Regard. Vous trouverez ici, sur ma poitrine, l'anneau de sa chevelure... Promettez-moi de le lui rapporter... Car tout m'avertit que ce jour verra la fin de mes tortures...

L'amant tira cette mèche de son habit et la baisa. Elle reposait dans une poche de satin vert, brodée de paillettes. Cela importunait Héricourt, tout à sa fureur retenue. Comment les capitaines n'avaient-ils pas lu sur sa figure la beauté d'un caractère?... Le chef d'escadrons, vainement, continua l'élégie : Bernard ne l'écouta point.

Ils rejoignirent le peloton. Corbehem encouragea ses camarades : les officiers de M. de Nauendorf, qu'ils allaient combattre, n'étaient pas moins riches que ceux du prince de Vaudémont. Les dragons reviendraient aussi avec des florins et des breloques. Il fallait seulement le courage de vaincre. Cahujac insultait l'infanterie. Flahaut encore s'in-

route à l'extrême droite pour déborder le plateau et la ville. Les tambours battaient sourdement la caisse, les hommes restaient assis sur les fougères, la tête dans les mains, ou tâchaient de dormir, étendus, ou brossaient leurs bicornes. Ils ne parlaient pas. Cependant, au passage des dragons, ils questionnèrent, anxieux :

— Le canon vous balaye aussi ? — Pas tant. Nous venons de ramener leur cavalerie... — Pourquoi rentrez-vous, alors? — On ne peut pas tenir sous le feu. Le cheval du colonel a été emporté. — Vous êtes balayés, quoi ? — On te dit que non, sacré Gascon ! Salue des vainqueurs. — Qui reculent ! — Puisque nous allons à l'aile gauche, soutenir la division Lorges, butor !... N'y a que la cavalerie pour remettre l'Autrichien à la raison, et redresser l'épaule aux fanfans. — C'est tout de même pas ton bétail qui en a gagné, de ça, sur le cuir des Impériaux ! — Ni de ça ! — Ni ça !...

Les fantassins montrèrent encore les bijoux conquis à Stockach sur les officiers du prince de Vaudémont, et les écus en poignées dans leurs mains sales. Tous ensemble ils tapèrent leurs poches sonores et qui rendirent des bruits d'argent. La rivalité des armes s'exaspéra. Les dragons répondirent. Bernard supporta mal le ricanement des capitaines, qui encourageait à l'ironie leurs soldats. La démence de la lutte troublait encore ses yeux. L'homme tué par son sabre, les deux dents sous la lèvre rasée, la graisse gonflant la chemise au-dessus de la culotte, il ne cessait pas d'en garder l'image présente à l'esprit. Sur cette image de l'ennemi mort, c'était son caractère qui se dressait, noble, fort, terrible et glorieux. Il examina les capitaines sans douceur, et arrêta même complètement son cheval, laissa passer son peloton. Les officiers cessèrent de rire, mais leurs narines se pincèrent. Bernard dévisagea la méchanceté de ces hommes, qui maniaient leurs armes de manière provocante. Il les trouva médiocres et injustes. Il les prévit à terre : leur graisse aussi déborderait la culotte dans la boursouflure de la chemise blanche ; leurs dents aussi seraient découvertes par le bâillement suprême de la mort. De ses reins à sa nuque la colère frémit.

— Quoi donc, lieutenant ?

C'était le chef d'escadrons élégiaque ; il précédait l'état-major régimentaire. Il toucha le cheval de Bernard et le fit avancer.

— Rejoignez vos hommes, monsieur. On va déboucher du bois. Ne vous occupez pas de ces faquins... Allons, j'ai ordre de reconnaître avec vous le terrain.

Bernard garda le silence. Le chef d'escadrons poursuivit le discours. A son avis, l'affaire se dessinait mal. Ni Vandamme ni Moreau n'arriveraient à temps. On ne pouvait mettre de pièces en position. Lecourbe jurait contre Vandamme. Quinze de ses canons avaient été démontés coup sur coup. A gauche, la division Lorges reculait.

— Il va falloir trotter sous la mitraille, monsieur. Nous y resterons sans doute. Mais la mort n'est-elle pas la fin des maux? Si l'on pouvait seulement se savoir pleuré par de chères larmes!... Heureux jeune homme! Vous ne connaissez pas la honte d'être trahi par une maîtresse adorée... En ce moment, toutes mes peines se réveillent. Mon cœur saigne. Je pense à l'étreinte criminelle qui la réjouit. Peut-être à cette heure favorise-t-elle l'autre de ses transports passionnés... et elle ne songe point à la détresse d'une âme sensible qui entend périr de désespoir... Si vous retournez à Paris, jeune homme, allez lui dire ma dernière pensée. Elle se nomme Charlotte Desvignes. Son hôtel est rue du Regard. Vous trouverez ici, sur ma poitrine, l'anneau de sa chevelure... Promettez-moi de le lui rapporter... Car tout m'avertit que ce jour verra la fin de mes tortures...

L'amant tira cette mèche de son habit et la baisa. Elle reposait dans une poche de satin vert, brodée de paillettes. Cela importunait Héricourt, tout à sa fureur retenue. Comment les capitaines n'avaient-ils pas lu sur sa figure la beauté d'un caractère?... Le chef d'escadrons, vainement, continua l'élégie : Bernard ne l'écouta point.

Ils rejoignirent le peloton. Corbehem encouragea ses camarades : les officiers de M. de Nauendorf, qu'ils allaient combattre, n'étaient pas moins riches que ceux du prince de Vaudémont. Les dragons reviendraient aussi avec des florins et des breloques. Il fallait seulement le courage de vaincre. Cahujac insultait l'infanterie. Flahaut encore s'in-

dignait en abattant sur les fontes ses gros poings. Marius proposa de revenir en arrière, de charger les offenseurs, qui n'osaient pas quitter l'abri des bois, tandis qu'eux, pour la deuxième fois, allaient sortir à découvert. Pitouët, qui reparut alors, renvoyé par le général Lecourbe, exaspéra les autres en contant quels quolibets l'avaient assailli sur la route. Tous rappelèrent leurs exploits. Les Alsaciens proféraient des injures allemandes. Le colonel ne les calma point. Souillé de sang et de terre, le bras en écharpe, — il se l'était luxé dans la chute, — il vint se mettre à leur tête pour cette reconnaissance du terrain. Lui invectiva l'état-major. On le chargeait d'une besogne commode : traverser, dès le premier avantage, les lignes ennemies, atteindre les bureaux du « Monopole Impérial pour la navigation du Danube », situés dans un village entre Tuttlingen et Sigmaringen, y lever une contribution de guerre et fournir l'escorte qui accompagnerait les fonds jusqu'au quartier de Gouvion-Saint-Cyr. On y attendait cet argent, qui garantirait les délégations de certains fournisseurs. Ainsi l'on allait se battre afin de remplir la poche de ces gens-là, que ne contentait plus le papier de la République !

Il lâcha les rênes pour se claquer librement la cuisse et communiquer sa colère à l'homme sensible, perdu, lui, dans le rêve, et qui tâtait toujours, sous son habit, le sachet vert.

Nulle discussion ne s'interrompit lorsque, subitement, le couvert manqua ; il fallut gravir en ligne de fourrageurs la pente difficile. Le colonel injuria rudement chacun. Corbehem menaçait les hommes, piquait de son sabre leurs chevaux pour les faire courir. Cahujac, les Gascons, criaient sans qu'on les entendît, tant grondait la canonnade, dont le bruit uniforme était de temps à autre décousu par les feux de file. Bernard grognait et préparait tout haut les insolences à dire pour le lendemain, où il provoquerait les capitaines... Mais une branche craqua, se déchira, s'abattit sur des pierrailles, parmi sa jupe de folioles neuves. Un boulet perdu l'arrachait. Bernard revint à la notion du péril. Exaspéré, il galopa, voulut savoir. Sa bête franchit une montée verte ; et, par delà, ce fut l'aspect de la seconde bataille entre deux cadavres de soldats, l'un couché sur le ventre, la tête trouée vers l'oreille ; la moitié des boutons man-

quaient à ses hautes guêtres noires; l'autre, sur la croix de ses buffleteries blanches, vomissait encore du sang frais avec une grimace d'enfant qui tousse ; ses mains inertes restaient sans crispations, et ses yeux écarquillés. Au loin, sur l'occident du pays, vers le village, la fourmilière des infanteries grouillait partout, crachant les éclairs de sa fusillade. Les colonnes françaises, à plumets rouges, reculaient lentement. Des compagnies revenaient en arrière, parmi les clameurs des serre-file, aux sons des tambours. Le long des rangs, des hommes s'écroulaient soudain, tout d'une pièce dans leurs habits bleus, en perdant leurs bicornes. D'autres quittaient l'escouade, s'asseyaient à terre, pour déboutonner leurs guêtres et découvrir la blessure. En haut d'une charrette, un chirurgien donnait des ordres aux aides ; ils hissaient sur la paille un garçon qui poussait des cris atroces et se débattait, gigotait. Vers la charrette se hâtèrent de toutes parts des soldats qui soutenaient leurs bras rompus, qui étanchaient avec la main le sang jailli de leurs faces. C'était une cohue folle de gens à demi nus montrant de loin leurs ventres crevés, les viandes de leurs jambes entaillées, pleurant et se bousculant. Un caporal brandissait le moignon de son bras d'où sautait le sang par les veines coupées, et riait frénétiquement parce qu'il aspergeait ainsi les figures et les épaules.

Héricourt pressa le trot. Bientôt il joignit une bande de combattants. Les poils des poitrines suaient entre les toiles de la chemise ouverte. Tous parlaient ensemble confusément, riaient, jasaient. Aux rainures de leurs baïonnettes, l'huile rouge découlait encore. Il demanda vainement leur colonel, à défaut du général Lorges. Ils haussèrent les épaules, en bondissant comme des gamins joyeux, en dansant. L'un toutefois rechargeait son fusil. Alors ils s'empruntèrent leurs épinglettes et leurs tire-bourres, sans prêter plus d'attention au cavalier. Héricourt avança. Plus loin, des prisonniers autrichiens se gardaient tout seuls. Assis en rond, ils allumaient leurs pipes, à l'abri d'un talus, et desserraient leurs blancs uniformes. Ailleurs, un officier français, un aide de camp, débarrassait son cheval mort de la selle et de la bride. Il vida les fontes de menus objets personnels : tabatière, bourse, flacon de liqueur à goulot d'argent, liasse de lettres.

Il répondit à Bernard que l'on ne savait plus où était personne, qu'on venait de pénétrer dans le village, mais que le canon des hauteurs enfilait les rues et qu'il fallait en sortir. Il le pria de lui dire son nom, et même de signer un papier témoignant de la perte, afin que l'intendance lui remboursât le prix. A la fin, il assura que la cavalerie pourrait certainement se déployer à droite du village, au milieu d'une belle prairie que l'ennemi n'occupait pas. Il offrit d'y conduire les dragons, si on lui prêtait une monture.

Ainsi fut fait. Derrière Bernard, toute la colonne de cavalerie marcha, sans que le colonel, Corbehem, ou Flahaut eussent cessé leurs invectives contre les fantassins. On côtoya deux compagnies de la 38e demi-brigade qui formaient réserve. Les soldats montrèrent ceux de leurs bataillons engagés en avant que huit pièces d'artillerie couvraient de mitraille. Dans les jardins la fusillade pétillait à toutes les haies, sur les murs. Les plaques de cuivre aux bonnets autrichiens faisaient là de belles cibles. On apercevait dans la rue des tonneaux en tas.

— La 67e ! criait-on.

Bernard se retourna. D'un fond, la demi-brigade arrivait, au pas de course. Tous ses plumets rouges dansaient au même rythme des mouvements ; toutes ses guêtres noires sautaient ensemble les troncs d'arbre, toutes ses basques d'habits volaient pareillement, toutes ses baïonnettes s'abaissèrent. Alors, depuis les bois du sud jusqu'au village de l'ouest, la masse humaine afflua, enveloppée dans une même clameur, penchée dans la même direction, sillonnée par les mêmes passages de la mort. Elle monta, se rua, hurlante. Elle crépita de ses feux. Elle écrasa ses premiers rangs contre les murailles ; elle assaillit les maisons, fut entamée par l'artillerie, raclée par les feux de file, défigurée par les salves de mitraille, creusée par un angle d'infanterie blanche qui s'élargit. Les majors, du haut de leur cheval, parurent comme des îlots emportés par le torrent d'habits bleus, de bicornes à plumets rouges, par la rumeur d'une race qui voulut atteindre la crête suprême. Là-haut, des bois meurtriers soufflaient contre la tempête de cette foule des nues de fumée blanche et des langues de flammes. Mains crispées aux armes qu'on enfonce, bouches

béantes, étincelles des yeux, râles des gorges enferrées, abois des chefs, élan des corps poussés par la force panique de l'élément, figures sexagénaires d'enfants tueurs, narines troussées sur les rictus cruels, cris des baïonnettes tordues contre les os, rosée sanglante échappée de crânes ouverts, pleurs des lâches pourfendus, rires fous des assassins assouvis, essors des déments, balafres ouvertes comme des bouches neuves à travers les grimaces des figures stupides : — Bernard les voit. Puis, aux appels des ordres, il éperonne, bondit, dégaine, saisi par le galop des dragons, la querelle des hommes, les voix furieuses et la colère étendue de la Nation. La terre qui tremble fuit sous l'effort de l'escadron. Les casques s'échevellent. Les chevaux rivalisent. Le ciel craque, l'univers tonne d'une seule colère. Passent les arbres, les prés, les champs, les murs des jardins, où pétillent les feux de salve. Le ciel accourt. Les maisons grandissent. La foudre éclate. Pourquoi le troisième dragon a-t-il une soudaine épaulette de sang sur son habit vert ? Quel vent couche à la fois le jeune garçon piqué de taches de rousseurs, le noble visage brun, l'homme à la tête nue, qui vident les arçons, et disparaissent ? Oh ! la rue déserte où toutes les croisées crachent du feu, où caracolent les bêtes sans cavaliers, où Pitouët, de son maigre bras, sabre contre la porte close d'une ferme la bonne figure poupine d'un petit Autrichien recroquevillé derrière sa baïonnette inutile ! Un trait de sang raie ce joufflu qui s'écroule. Et quel ouragan de fer, de bêtes, d'hommes, de cris, le courage de Bernard traîne après lui ! Il se penche, la lame tendue, vers les gaillards blancs qui lèvent la herse de fusils : cela fulgure, tonne et fume. Dans la horde mouvante, des chevaux plongent et s'immergent avec les culbutes des cavaliers aux mains battant l'air. D'un grand coup, Héricourt renverse un homme grave. Un fusil claque encore d'une fenêtre à volets rouges. Et voici la libre route, sous la forêt ombreuse, les sauts blancs des fuyards, à travers les buissons d'où jaillissent les feux épars. Hop ! Hop ! Les bois se succèdent. Le tonnerre s'éloigne. Les senteurs de bêtes suffoquent les narines. Les dragons râlent. Les fusillades lointaines crachotent. La route gronde sous le galop. Quelle chaleur racornit la langue, dessèche les yeux qui voient néanmoins

la pièce autrichienne roulant derrière son attelage au milieu des artilleurs bruns ! Hop ! Hop ! Le sabre brûle la main, et le gant colle à la peau. La selle rompt l'échine et les os. Lequel atteindre ? Le vieux qui assure son tricorne et arme son pistolet, ou l'autre qui fait volter son cheval isabelle ? Gare au vieux dont le regard malicieux menace l'aisselle ! Hop ! Le cheval enlevé se dresse contre l'explosion, et puis rue.

Et le vieil artilleur creuse son ventre pour éviter la pointe qui pourtant crève son habit brun, le jette lui-même à terre, troué comme papier. Hop ! Hop ! Les bois filent et s'abaissent. On descend. Le sol se déroule. Le pays qui tourne fait une couronne autour du galop, autour du cerveau en triomphe. L'air grise. Le ciel brille. Les faibles fuient. Comme on est fort sous le fouet de la crinière échevelée, en haut du cheval excité ! Si la soif ne rendait pas la bouche pareille au cuir brûlé !... On descend sur le pays. Et la maison blanche luit dans les verdures. Ah ! le parti qui se sauve, et ses tricornes dorés, et ses beaux habits blancs doublés d'écarlate, et ses coursiers de prix. Hop ! Hop ! Les pierreries de leurs breloques ! Les montres à sonneries ! Les florins dans les bourses de soie ! Et la valeur des alezans nerveux ! Comme s'approchent leurs dos, leurs chapeaux ! Leurs queues de cheveux sont comiques ; elles ballottent en rubans noirs. Corbehem, ton charroi de houblon ! Pitouët, ton imprimerie ! Marius, tes panoplies ! Cahujac, tes tabatières et tes bagues ! Hop ! Hop ! Il ressemble à l'insolent capitaine, celui dont le parement est chargé d'or ! La canaille a donc partout une figure qui nargue et ne reconnaît point l'excellence du « caractère » ! Il se retourne. A la bouche, ce pli, le même, insulta les dragons. Ton épée ! Jamais ! Pas de quartier. Ça t'apprendra à te moquer. Hop ! Hop ! La Nation couvre le paysage d'un seul cri. Gardons-nous : la lame est longue, et le seigneur avisé. Allons-y du pistolet... Bel homme, monsieur ! Bien des dames roulèrent leurs petites gorges nues, certes, sur ton sourire qu'écrase le feu enfumé de ce pistolet ! Attrape ! Encore ! Hé quoi ? Pare donc celui-là. Ah ! brute... T'y voici... Ce masque de sang sur ton nez cassé te rend laid, monseigneur... Tousse, va, tousse. Tords ta bouche qui verdit. Cahujac a fini le sien aussi. Une jambe remue avec l'éperon doré...

Quand les dragons eurent mis pied à terre devant un grand mur, Héricourt ne les empêcha point de retourner les poches des morts. Sa joie de la gloire l'exaltait, et, tout de suite, il se réjouit de voir les tabatières à miniatures, les bourses pesantes, les montres à doubles cuvettes entre les mains des cavaliers déboutonnant les cadavres. Mais rien ne lui donna tant d'aise que la ressemblance de sa victime avec le plus insulteur des capitaines de la division Montrichard. Ses soupirs lui déchargèrent la poitrine d'une colère douloureuse. Enfin il respirait sans honte. Finie la sensation d'étranglement. Là gisait bien l'insolent, malgré qu'au lieu de l'uniforme bleu à revers, il eût un bel et vaste habit blanc doublé de pourpre, des culottes cramoisies engainées dans les bas qui dépassaient les bottes. Certes il paraissait plus grand; mais c'était le même dédain de la bouche, tordue sous le voile de sang liquoreux qui s'épanchait hors de la plaie nasale, hors d'une autre, ouverte au sourcil. Bernard sentait en lui vibrer son bonheur. Toute haine s'anéantissait. Les nerfs se détendirent. Les muscles se débandèrent. Il goûta la fraîcheur. Un Gascon dépouilla le vaincu de riches bibelots. Plusieurs tirèrent les bottes des morts et les enfilèrent au lieu des leurs. Ils dansaient, les bras en astragales. Ils se criaient des ordures. L'excitation du combat ne passa point. Marius embrassait son cheval qui s'effaroucha. Les Marseillais empaquetèrent les tricornes et les habits blancs, trophées à vendre. Le chef d'escadrons seul restait à cheval et contemplait le sachet vert.

— Eh bien, la mort ne vous a point délivré! lui dit Bernard.

L'homme sensible fit un geste de désespoir, glissa de selle. Aux brigadiers réclamant de la boisson, il conseilla d'enfoncer la porte au milieu du grand mur qui bordait la route. Les langues cherchaient une salive absente. Par le travers du chemin, sous le soleil, les cadavres gonflaient déjà leur linge de batiste, leurs dentelles, leurs culottes cramoisies, leurs bas de soie. Au loin, en arrière, sur les collines, le deuxième peloton restait à cheval, la carabine droite, et d'autres silhouettes équestres allaient par l'épaisseur du bois. Corbehem cassa la serrure; les battants cédèrent. Ce fut un jardin, une courte allée d'ifs. Les chevaux entrèrent aussi.

Les vedettes installées, les bêtes attachées, on gravit un perron, on détacha un volet... Des cris de terreur s'évadèrent de l'ombre. Vingt femmes à genoux se pressaient.

— *Trinken !* dirent les Alsaciens.

Rires des soldats qui se gaussent d'elles. Ils entrent par la fenêtre ; les sabres cognent la pierre.

— Rosalie, faut pas crier, ma belle!... — Hé! bagasse, ma chère!... — Pitchoun, voilà ta Catherine! — Bonjour, Cydalise. — Peste, la jolie fille, brigadier! — De ces dames qui m'embrasse? — Les pécores sont grasses du corsage, Dieu me damne! — Cousine, n'eus-je pas l'heur de vous baiser les doigts à Tivoli? — Aux galeries de Bois! — Je te reconnais, ma tante! — Tu me dois un baiser, friponne! — — Et à moi! — Allons, ma tante, n'aie pas peur. — Fais-lui un enfant, troun de l'air! un enfant de Marseille! — Et un de Cahors! — Étrangle-moi, fille du Danube, mais il faut que je te laisse un petit Parisien! — Bas les pattes! et ris à la France. — Mazette! la gorge de Diane! — Infortunée, viens dans mes bras, je protégerai tes beaux flancs contre cette soldatesque...

Et le chef d'escadrons recueille l'infortunée par les poignets, prestement la dompte, en dépit des griffes, des coups de pied. Pitouët étreint une grosse servante qui l'insulte et le couvre de crachats. Cahujac tient celle dont se voit seule la chevelure noire. Les cris allemands se croisent. Les Français collent leurs visages de sueur et de poussière aux joues pâles, aux tremblements des lèvres. Les mains noircies arrachent les fichus, cassent les lacets, déchirent des linons sur les épaules apparues, dans un bruit de sabre, d'éperons, de quolibets, de râles et de baisers tumultueux.

— Sacrifions à Vénus, enfant! ta pudeur charmante!

Ainsi Bernard récite au hasard un souvenir de roman licencieux, en même temps que sa droite noue deux poignets frêles de fillette, que sa langue boit le sel des larmes jaillies, que ses dents mordent la cerise de lèvres muettes. L'enfant fléchit, pâlit, s'affaisse. Lui tombe à genoux près de la victime inerte. Son ivresse de gloire veut aimer du même élan qui tua.

Les voix se taisent. Un cri cependant, un cri d'adolescente, une

lutte sourde, des jurons crapuleux, et les vaincues résignées sanglotent jusqu'à ce qu'un loustic lance un « cocorico » guttural. Des rires lui répondent.

— Vive la Nation! il sera de Paris, le chérubin! — De Cahors, ici. — Vive la Nation! — Il sera de Tours! — D'Arles en Provence, mon bon! — Vive la Nation! — De Péronne en Picardie!

Du haut en bas de la bâtisse, des corridors, des chambres, des escaliers, des salles et des cuisines, la France salue sa propre vigueur; les dragons trouvent beau de perpétuer ainsi leur race au sein des vaincues! Ils se l'annoncent, plus victorieux qu'après la mort des hommes.

Entre ses mèches défaites, la pâle face de l'adolescente marqua seulement de la douleur. Pieusement presque, Héricourt s'écarte d'elle, qui s'éveille épouvantée. Il regarde les clairs yeux bleus. Il recule et trébuche dans son sabre... Que va-t-elle dire? Rien. Mais sur cette figure viennent de passer toutes les hontes et toutes les haines. Il reprend son casque, et s'en va, incapable de parole, peureux de sa voix qui résonnerait. Il emporte l'image de l'enfant aux cils sombres, mince loque humaine affaissée dans sa robe de percale à raies brunes que dépassent les jambes grêles en bas bleus.

Dehors, les dragons se précipitent vers le son des trompettes. Tout le régiment stationne sur la route. Le ciel tremble sur l'orage énorme de la bataille que roule l'horizon d'occident. Les ceintures se rebouclent sur les gilets. On coiffe les casques.

— A cheval! A cheval!

L'homme sensible décachette le pli d'une estafette et lit haut:

« L'officier commandant l'escadron conduira son détachement jusqu'à la rive du Danube, entre Tuttlingen et Sigmaringen. Il s'informera des bureaux de la navigation, les occupera, s'emparera de la caisse et des fonds qu'il fera mettre dans une voiture réquisitionnée à cet usage, et expédiera le tout, sous bonne escorte, par Tuttlingen, au quartier général du corps Gouvion-Saint-Cyr. Il mentionnera par écrit que cet envoi est destiné, sur l'ordre du général commandant l'armée, au payeur de ce corps qui doit verser, le 20 floréal,

un acompte de trente mille livres aux fournisseurs de blé militaire représentés à Bâle par l'agent de la maison Héricourt. »

— Boire ! Boire ! implorent les hommes.

Personne n'a trouvé les caves ni la source.

— Tant pis ! Par pelotons... Au trot... maarche !

Les sabots soulèvent la poussière de la route blonde. Les crinières sautillent. Les bidons vides heurtent les crosses des mousquetons. Comme les langues râpeuses grattent le palais sec ! L'amour altéra les gorges davantage. « L'argent est pour mon père ! » pense Bernard, qui raisonne malgré la torture de la soif. Là-bas, passé les bois et les collines, le lieutenant aura l'or pour les moulins et l'eau pour sa bouche. La soif ! Mais Cahujac lève au soleil le rubis de sa bague armoriée ; Marius brandit le tricorne à galons dorés ; Corbehem fait de la musique avec la poignée d'or qu'il verse dans ses fontes. Les Alsaciens gardent au poing leurs sabres tordus, tant ils tuèrent. Ils ne peuvent les remettre au fourreau, et ils comptent les crânes fendus selon le nombre de brèches sur les lames. Pitouët propose à sa bête de le porter au jour de son sacre. Pied-de-Jacinthe écoute, ébahi, l'éloge de Gracchus Babeuf, scandé par le trot de la jument jacobine. Elles se voûtent cependant, les vertes épaules harassées ! La poussière jaunit les uniformes. Les casques penchent. Les chevaux bronchent. Les bras s'étirent hors des manches crevées. Le silence clôt les bouches, et la salive poisseuse colle les lèvres.

L'escadron trotte. Les forêts se déroulent. Les fantômes des châteaux s'éclipsent dans le paysage enfui. Au loin s'atténue l'orage de la bataille. « J'ai conquis l'argent pour mon père, pour mes sœurs, pour Praxi-Blassans ! Mon sabre a conquis la gloire et l'or ! » se répète l'âme glorieuse de Bernard, qui revoit le chevau-léger mort dans la prairie. Les deux dents se ternissaient sous la grosse lèvre. La graisse enflait la chemise blanche entre la culotte et le justaucorps. Et comme il ressemblait au capitaine insolent, ce noble seigneur autrichien que le pistolet abattit !... Hé ! sa montre qui sonne ! Quatre heures. Le soleil décline. Les florins de sa bourse font mal à la cuisse endolorie déjà par la selle. Gloire ! Gloire !

Derrière le régiment, qui porte les brassées d'étendards? Le canon gronde par tout l'occident : gloire !

Le joyau sur le doigt de Cahujac : gloire ! Le tricorne doré sur le portemanteau de Marius : gloire !

Les florins qui sonnent dans toutes les fontes : gloire !

Les taches de sang sur les culottes de peau : gloire !

Elle avait de bien jolis yeux bleus : gloire ! Des cils sombres sur les yeux bleus : gloire !

Gloire ! Gloire !

La République projette, au bout de sa force, les dragons, griffe léonine sur la proie des campages où rêvent les blancs villages, où frissonnent les champs de mai, où brillent les fleurettes. La griffe s'allonge : gloire !

Voix de la Nation qui tonnez dans le ciel allemand, — gloire !

Étire plus loin ta griffe, République, plus loin, jusque sur les eaux du fleuve qui abreuve les villes impériales... Gloire ! Gloire !

— Au galop ! — Gloire !

Abaissez-vous, collines. La Nation passe... Gloire !

Et nous aurons l'or d'Autriche, l'or à l'aigle double que pèsera dans son trébuchet l'ancêtre aveugle !... Gloire ! Gloire !

« Gloire ! » scandent les sabots des chevaux, les chocs métalliques des bidons et des éperons... « Gloire ! — chante à tue-tête l'âme d'Héricourt ; — gloire !... »

Or, l'ombre s'étant alourdie sur la terre, ils entrèrent, au soir, dans le bruit du fleuve. Les chevaux trempèrent les crins de leurs encolures. On remplit les casques... Gloire !

Lui put boire au fleuve.

Délice de se rafraîchir avec l'eau de la terre conquise... Boire la gloire !

PAUL ADAM

(A suivre.)

VÉNÉTIE ET TOSCANE

VÉNÉTIE

Trajet, arrivée. — Les champs gris, les maisons grises, le ciel gris : c'est la Champagne à perte de vue, et pour des heures; tantôt plate, tantôt mamelonnée, et toujours grise. Soudain des arbres, une verdure plus franche, puis la plaine grise reprend ; puis de nouveau des arbres, de l'herbe verte; et des arbres et de la verdure encore, et plus d'arbres et plus de verdure; la terre se soulève, s'incline; elle ondule sous le train qui passe: la nature change. Le train se ralentit et geint sur une montée. Une petite pluie crachine contre les vitres. Dans un vallonnement de prairies, un village aux toits de tuile rouge paraît entre les sapins. Station. Il fait plus froid et le jour tombe.

La terre nouvelle, verte de tous les verts, opulente, magnifique, se développe mélancoliquement dans le crépuscule. Il fait froid, toujours plus froid. On frissonne un peu dans les wagons clos. Sur les talus, une neige mi-fondue traîne. Pendant dix minutes encore, des prés, des vallonnements, des sapins, et sur un toit de chaume, de la neige, épaisse, éblouissante, intacte.

Des voies ferrées, rouillées, herbeuses, jetées et comme

abandonnées à travers champs, de toutes parts s'embranchent. Les wagons tressautent sur les rails. Une station passe, une autre, une autre encore. Pourquoi si nombreuses dans cette campagne presque déserte et, surtout, pourquoi si grandes? Les quais ont des développements immenses et sont vastes pour des armées : c'est la frontière. Des bâtiments blancs, qui sont des casernes, s'élèvent en pleine campagne. On sent un pays haut et dur, et fait aux duretés ; Belfort. Sur une maison, au bord de la voie, une inscription française, la dernière.

Le train s'arrête : c'est la douane allemande. Par toutes les portières ouvertes, des gens chargés de paquets descendent. Il fait presque nuit. Une pluie glaciale fouette. Des employés, l'air bonasse, mais casqués de cuir bouilli et raides dans leurs uniformes carrés, nous examinent. On défile, on ouvre les malles; puis, enfermé dans un buffet sale, on attend. On se dévisage avec des yeux inquiets, ennemis et tristes de l'être. Un soldat surveille.

Enfin la porte du quai s'ouvre toute grande. Nous nous précipitons à travers le vent et la pluie. Nous nous installons dans les nouveaux wagons. Le train s'ébranle. Les formes qui s'enfuient au long de la voie, — poignées d'aiguillage, disques et poteaux, — semblent plus lourdes et plus fortes qu'en France. La nuit se fait plus dense, on ne distingue plus rien.

Bâle : une demi-heure d'arrêt. La gare est maussade. La ville bruit au dehors, par delà les vitrages ternis. J'aperçois des maisons noires, de la boue. Je hèle un fiacre, et, pendant un quart d'heure, je roule parmi ces maisons noires et cette boue. La foule est silencieuse, les boutiques riches et sans beauté. Soudain, grands éclats de musique : des tambours, des clairons ; et des masques, arlequins, pierrots paraissent. Des lanternes vénitiennes attachées à des perches se balancent au-dessus des têtes. Tout ce monde, masques, badauds et gamins, marche en cadence, rythmant ses pas sur la musique, et grave jusque dans la joie. — Il faut retourner à la gare.

Nuit, sommeil, arrêts rapides, cris, lumières. Puis marche plus lente, heurts des pistons plus lourds, et, dehors, des ho-

rizons de neige mate, des abîmes incertains disparus dans la nuit. Le wagon est chaud, confortable; l'air entre, glacial, par une portière un instant entr'ouverte. Quelques flocons, rares d'abord, bientôt incessants et drus, frappent la vitre, s'y écrasent et lentement fondent.

Puis, nous descendons dans l'aube incertaine : voici les treilles, les terrasses ; nous longeons l'étendue immobile d'un lac. Enfin, Côme.

***

Mardi. — Une vive clarté glissée jusqu'à mon lit, m'éveille. Je saute à ma fenêtre et je vois l'Italie : l'eau dansante d'un lac battant un quai rose.

L'active petite ville rit au fond de son golfe. Les maisons peinturlurées en couleurs gaies sont lumineuses comme le ciel, et la foule alerte va gaiement dans l'ombre des galeries qui bordent les rues. Je passe devant la cathédrale : j'entre. Là, — comme au dehors les montagnes, le lac, la ville et les cieux, — les grandes toiles de Luini resplendissent avec douceur dans les chapelles. Je traverse le quartier marchand. Les soies balancées à toutes les devantures, chatoient, ondoient ; la foule murmure, dispute et chante. J'avance par des rues plus désertes, plus silencieuses, plus amples. C'est le faubourg des hauts palais tranquilles, et les grilles qui ferment les voûtes dessinent leurs dentelles délicieuses sur des perspectives de jardins fleuris et de cours fraîches. Des siècles indolents et nobles revivent : les héros de la *Chartreuse de Parme*, le vieux marquis, le cafard Ascanio, Fabrice, la duchesse... Mais trois de ces palais, et des plus beaux, appartiennent à deux filateurs enrichis et à un Anglais.

Jeudi. — J'ai volé de ville en ville, de lac en lac, grisé par la rapidité de ma course. En trois jours j'ai vu, dominé, dépassé, Côme, Lecco, Bergame, Brescia, Vérone, le lac de Garde. J'ai lu couché sur l'herbe des remparts de Bergame. J'ai déjeuné dans une petite *osteria* de la campagne de Brescia, sous une treille bourgeonnante à peine, face à

face avec les Alpes neigeuses encore; et le soir du troisième jour, la proue de ma gondole a fendu l'eau des canaux, par son passage un instant troublée.

Vendredi. — Mon voyage rapide m'a grisé, mais meurtri. J'ait fait une chute de quinze cents kilomètres. Je veux maintenant autre chose qu'un hôtel, je veux un « chez moi » où reprendre racine. Sous la conduite d'un agent je vais à la découverte d'une chambre meublée. Nous nous asseyons en gondole, côte à côte, et je regarde les palais qui passent, étonné, incertain où je suis, et si ces façades, dont les reflets féeriques se jouent dans l'eau, sont l'œuvre de génies marins ou vraiment l'œuvre d'hommes. Mon compagnon, loquace et drôle, bavarde :

— Les deux fenêtres avec les rideaux, ce sont les fenêtres de la Duse; elle vient de temps en temps pour quelques jours... et puis ce palais-ci, c'est à un Russe; et puis celui-ci...il est à louer. Nous avons toute l'Europe ici, monsieur: des gens qui vont, qui viennent, mais toute l'Europe. L'autre automne, c'était M. d'Annunzio, le romancier... Nous avons cherché ensemble. Ce qu'il voulait était bien difficile à trouver : il voulait un appartement noir, noir, — « bien vieux », il disait, « avec des boiseries, et bien sombre ». — Enfin nous avons trouvé, dans un petit canal, tout à fait ce qu'il demandait, un palais beau, sombre, *antico*... M. d'Annunzio s'y est installé, seulement il n'a pas pu rester. C'était trop humide, trop noir, voyez-vous !

— Et ce petit palais, dis-je encore, à qui?

— C'est à un prince, voyons... un prince hongrois, non... allemand, non... russe... j'ai oublié. Il avait fait je ne sais pas quoi avec sa femme, et son empereur l'a envoyé ici.

Lundi. — Depuis trois jours, j'erre dans Venise, plus stupéfait encore qu'émerveillé. Ma gondole va, s'arrête soudain et tourne, en frôlant les assises d'un palais. Je palpe les marbres moussus, j'aspire l'odeur de vieille pierre. Des figures grotesques me rient au visage. Le canal est désert; la balustrade d'un pont s'ajoure sur le ciel. La gondole glisse, avance, — faut-il croire?

Heine, penché sur l'avant d'un bateau, regardait un jour ces hautes herbes marines dont seules les pointes extrêmes affleurent à la surface des eaux, et qui disparaissent vite dans les mousses floconneuses où des poissons minuscules virent. Il cherchait, sondait. « Quelles merveilles n'ignorons-nous pas ! s'écria-t-il. Quelles Venises sous-marines ? » L'étrange fantaisie me suit tout au long des canaux déserts. Elle me reprend sur les ponts ouverts aux débouchés des ruelles ; elle m'effraie. Quelle inquiétante merveille me porte ? Quelle miraculeuse fleur de mer, aujourd'hui émergée du fond des abîmes, et qui demain, tout à l'heure peut-être, sombrera ?

Mercredi. — « *Dans l'humilité, la fidélité* », dit le proverbe toscan. Murano a vécu humble et fidèle. A peine née, elle a dépéri, elle n'a pas connu la gloire ; aucun palais, aucune façade de marbre n'a caché la pierre de ses temps primitifs. Les années ne l'ont pas touchée : elle est la même depuis dix siècles.

Son église et son campanile inachevés s'élèvent sur l'herbe d'un pré. Le campanile s'incline : son poids trop lourd a tassé la terre bourbeuse. L'extérieur de l'église est triste et nu. J'écarte le drap flottant de la porte, et droit devant moi, sur l'or de l'abside, une grande Vierge surgit, toute raide, pâle et une main levée, dominant l'autel. Les mosaïques du sol sont curieuses. Dix fois usées, chaque fois réparées négligemment, elles traînent par terre, bigarrées, rapiécées comme un vêtement de pauvre ; des ornementations Renaissance heurtent des verts et des rouges byzantins, entre lesquels s'insèrent les ailes brisées d'un aigle impérial. Des coulées de béton blanc interrompent ce bariolage : c'est le travail du XIXe siècle. Inaltérable, immobile, la Vierge de l'abside veille sur ces reliques vénérables.

Au temps où les barbares dévastaient la Haute Italie, conte la légende, une troupe de fugitifs se trouva un jour acculée aux lagunes. Les malheureux se jetèrent à genoux, et, tandis qu'ils priaient, ils aperçurent une troupe d'oiseaux qui, piquant vers le ciel, tournoya et chanta trois fois au-dessus de la rive, puis s'envola sur les eaux. Ils comprirent alors la volonté de Dieu. Ils s'embarquèrent sur des bacs, des troncs

d'arbres, des radeaux faits à la hâte, et suivirent les oiseaux à force de rames. Ceux-ci se séparèrent bientôt en deux bandes, dont chacune s'abattit sur un groupe d'îlots : comme eux, les hommes se séparèrent, abordèrent. Le premier groupe d'îlots devint Torcello. Le second, Murano. Deux basiliques s'érigèrent parmi les huttes. Mais d'autres fugitifs avaient déjà fondé Venise.

Je me rappelais à moi-même ce vieux conte, tandis que ma gondole filait sur les canaux de Murano. Soudain, elle déboucha dans la lagune. L'eau, plus lumineuse et plus bleue que le ciel, caressée de mille reflets, se jouait et sautillait; Venise étendait sa silhouette capricieuse; tout au loin, les masses grises des montagnes limitaient dans les nuages l'horizon de ce monde féerique. Mais nous rentrâmes bientôt dans le dédale ombreux des canaux, jeté sur les eaux comme une dentelle de pierre.

La *Chiesa della Fava :* il y a un Tiepolo dans cette petite église; ma gondole s'arrête au ras des marches. Une Vierge merveilleuse d'élégance, pâle et de blanc vêtue, est prosternée aux pieds du Christ.

Voici le Palais Sagredo. Sur tous les murs s'étalent les décorations en trompe-l'œil, les immenses et faciles compositions de Lunghi. Une école commerciale est établie dans la vieille demeure.

De petits lits blancs sont rangés dans les salles de fête encore parées de fresques; et dans chacune d'elles le tuyau noir d'un poêle s'élève juste au milieu et perce le plafond. Quatre lits de fer occupent la chambre du doge, toute garnie de boiseries dorées, travaillées et fouillées à l'excès. Je redescends par le grand escalier, où la chute des Titans est peinte, d'une peinture large, heureuse, et comme amusée de sa virtuosité. Mais la fresque est moisie et s'effrite, minée, comme tout Venise, par l'eau qui monte.

Je retrouve ma gondole, et j'hésite, ne sachant où me faire mener. Le ciel, à l'approche du crépuscule, s'est voilé; par ces temps mélancoliques, la lagune est belle.

La gondole franchit la rade, dépasse San Giorgio Maggiore. L'immensité d'eau s'étend jusqu'aux lointains de Malamocco, tout uniforme et grise sous le ciel gris. Le gondolier, de

lui-même, ralentit, et les ondulations que soulève sa course muette rompent seules l'immobilité presque accablante de toutes choses, et seules clapotent dans le silence.

Site imprévu pour une ville de fête! Le palais Sagredo, ses cortèges de déesses nues, son clinquant menteur et gai, sont-ils si proches? Ici je ne conçois plus ni Lunghi, ni Candide, ni Tiepolo; mes pensées vont à des temps plus sombres, plus rudes; aux vols d'oiseaux guidant les fugitifs sur la lagune; à une autre Venise, vieille de dix siècles, laborieuse et sordide; et voici que les souvenirs, d'abord vagues, puis d'instant en instant précisés, d'une triste princesse byzantine dont j'ai lu l'histoire, je ne sais quand, en des livres graves, viennent ranimer, dans mon imagination que l'eau berce, la misérable ville de bois et d'argile, naissante et mal affermie sur la boue. La princesse se nommait Théodora. Un doge la demanda pour femme : on l'envoya de Byzance à Venise, et bientôt son navire aborda la berge puante de la Piazzetta; elle descendit, suivie de dix femmes magnifiquement vêtues, et dont chacune portait une cassolette de parfums. La foule grossière qui se pressait pour la voir, scandalisée par cette pompe inconnue, recula, se signa d'horreur; et le doge, saisissant la princesse par la main, la conduisit droit à sa maison, où il l'enferma dans une salle obscure avec ses dix femmes en larmes.

Des rumeurs inquiétantes parcoururent la cité. On racontait que des parfums trop merveilleux pour être humains, des clameurs continuelles de douleur et de volupté, s'élevaient, la nuit, de la maison du doge; nul n'osait plus en approcher. De jour en jour, les rumeurs augmentaient, s'aggravaient; enfin, la voix réprobatrice du ciel se mêla à la voix de la foule : un incendie attisé par un vent furieux brûla deux quartiers de la ville. Le doge appela la princesse, et lui signifia de renvoyer cinq de ses femmes. La princesse ne répondit pas. Elle pleura et s'inclina. Mais cinq femmes lui restaient encore, et les clameurs, les senteurs nocturnes inquiétaient toujours le peuple qui s'indignait et grondait. Pour la seconde fois, Dieu marqua sa colère :, une tempête brisa sur les côtes de Dalmatie quinze barques vénitiennes. Alors le doge dit à la princesse qu'elle devait renoncer à ses parfums et à ses femmes,

moins une, qu'elle pouvait choisir. La princesse implora trois jours de répit, et, le soir du troisième jour, elle vint se jeter en larmes aux genoux du doge. « Seigneur, dit-elle, j'aime tendrement mes femmes ; néanmoins, je les sacrifie toutes si vous me laissez mes parfums. Ils sont faits avec les roses de Byzance. Je ne pourrais vivre sans eux. » Puis, la princesse vécut dans la solitude et le silence, étendue jour et nuit entre dix cassolettes ouvertes. Elle dépérissait. Enfin, elle mourut; et, le soir même de sa mort, disent les chroniques, une odeur nauséabonde s'exhala de ses narines, ainsi châtiées d'avoir trop aimé les parfums.

Les souvenirs de Théodora, princesse byzantine, m'ont fait oublier la nuit qui tombe sur la lagune. Mon gondolier tourne sur place et me ramène dans la rade, toute scintillante de lumières. Au flanc d'un yacht américain, amarré devant la douane, s'est accroché un bac où des musiciens ambulants, hommes et femmes, chantent un chœur bouffe. Alentour, les gondoles se pressent. La mienne s'insinue parmi elles, et s'arrête. Serré entre une famille anglaise et un jeune ménage français, j'écoute pendant quelques minutes ces refrains de casino. Puis les chanteurs se taisent. Les milliardaires américains, du haut de leur dunette, jettent des poignées de gros sous; les gondoles se dispersent.

Vendredi. — Sur la Piazzetta toute lumineuse, blanche et rose. Midi : le coup de canon de l'Arsenal tonne. De campanile en campanile, les cloches s'animent. Les pigeons s'élèvent des corniches; leurs nuées mobiles tournoient, se disséminent et fuient. Dix minutes passent. La ville déjeune ou dort, et la place désertée grandit dans la solitude.

Personne devant la Basilique : j'entre. Un gouffre de lueurs, d'ombres, de reflets, s'approfondit devant moi. J'avance à pas lents sur les mosaïques somptueuses, soulevées, défoncées, ravinées par les siècles. A droite, à gauche, des colonnes se dressent et montent. Les profondeurs des nefs, obscures et miroitantes, s'abîment, se perdent dans la nuit. De toutes parts, jusque sous mes pieds, des figures étranges se profilent : grands saints émaciés qui prient, martyrs ensanglantés, Jésus-Christ portant la croix. Je lève les yeux : des nauton-

niers raides appareillent sur une mer d'or. Je gravis les degrés abrupts taillés dans l'épaisseur d'un mur, et je vais au long des galeries qui circulent sur les corniches, au bas des voûtes. Les arcs se croisent, se multiplient, tous parés d'images, sertis de pierres éclatantes. Je redescends, je marche encore, errant de chapelle en chapelle, m'arrêtant au seuil des perspectives nouvelles, et m'adossant aux colonnes comme aux arbres géants d'une forêt miraculeuse et sacrée.

Dimanche. — Deux drapeaux italiens ont ondoyé tout le jour aux mâts de la place Saint-Marc, et, sur la Basilique même, flotte l'antique gonfalon de Venise, rouge, à figure de lion. Ce soir, musique et grande foule.

La fanfare est brutale : elle ne prétend pas, comme ses rivales de France, imiter, avec des cors et des trombones, la délicatesse des violons ; elle souffle fort dans ses embouchures de cuivre, elle frappe ses tambours, heurte ses cymbales et retentit par toute la place.

Des consommateurs cosmopolites, individus généralement pâles et blonds, et pourvus d'yeux bleus, dégustent des glaces aux tables des cafés, et regardent la gaie cohue italienne qui déambule en jacassant. C'est une masse mouvante, bruissante, grouillante et colorée, rouge et jaune, noire et rose dans la nuit. De jeunes officiers parlent haut et font les beaux, et leurs sabres relèvent derrière eux leurs amples mantes claires. De jeunes freluquets de la bourgeoisie défilent, chaussés, coiffés, gantés de neuf, vernis et luisants d'astiquage : tout leur argent passe à la tenue du soir. Jamais seules, prises bras à bras par brochettes de trois, quatre ou cinq, serrées comme de petits oiseaux et caquetant comme eux, les filles du peuple, toutes rieuses et coquettes, presque toutes gracieuses, beaucoup jolies, vont, viennent, se dandinent, uniformément vêtues du même grand châle, qui, maintenu au corps par les bras, moule sans un pli le dos, la taille et les hanches. Enfin, parmi cette foule légère, calmes, inaltérables, tels des phares dressés sur les flots, des Anglais raides, de temps en temps, surgissent.

Je m'écarte de la foule, et monte en gondole. Je passe sous le pont des Soupirs, frôlant les murs puissants du Palais

ducal, si hauts qu'ils se perdent dans la nuit. Je glisse en des gouffres obscurs : c'est tout à coup l'autre Venise, la reine morte de la lagune. La petite église des Miracoli dessine dans l'ombre ses lignes de marbre. Je saute à terre. Je tourne autour de l'église, j'en caresse les parois lisses comme les flancs d'un bel animal, je passe les mains sur les pierres ciselées. Puis, de nouveau ma gondole m'entraîne, et parfois, au débouché d'une ruelle, le bruissement du peuple rieur s'élève comme d'un autre monde.

Lundi. — Ce matin, le ciel est gris et il pleut. Je regarde la ville : je ne la reconnais pas. Elle est ridicule et piteuse. Les palais roses et verts, lavés par la pluie, semblent déteindre comme une exhibition de carton-pâte. Les gondoles closes ont des airs de cercueils. Deux heures ; toujours il pleut, toujours la ville déteint. Je sors. L'eau séjourne par flaques sur les dalles. Les petites Vénitiennes ne rient plus ; elles se hâtent. Les étrangers vont deux par deux, groupés sous de grands parapluies qui les abritent mal. Les jolies maisons, au long des canaux, ruissellent. Voici la place Saint-Marc, la Piazzetta : tout afflige. La ville de fête semble humiliée d'être vue en parure mouillée. Quelques gouttes d'eau l'ont trahie : sa beauté n'était qu'artifice, clinquant, maquillage. Je me sens ridicule de son ridicule. Je veux fuir. Un vapeur siffle au quai des Esclavons ; j'y monte ; je m'affranchis, me soulage et respire, à ne plus rien voir devant moi que la lagune illimitée, plombée, lamentable, irisée par la pluie qui la frappe.

Le Lido : de la terre, de l'herbe, des arbres, un cheval ! La terre est misérable, l'herbe pauvre, les arbres rabougris, et, sur l'échine maigre du cheval, la sueur et la pluie se mêlent tristement. N'importe, ces choses simples ravissent : elles manquent toutes au décor de Venise.

Une route battue mène droit de la lagune à la mer. Derrière la haie qui d'un côté la borde, s'alignent des pêchers en fleurs. Les petits pétales roses s'épanouissent à hauteur de main, emperlés de pluie et scintillants. Mais l'île est étroite, la route brève ; voici le casino, puis, à gauche, la mer libre. Morne dans l'air immobile et sous les nuages bas, elle s'étend à perte

de vue, projetant sur le sable gris l'écume des vaguelettes sans forces qui se brisent avec un murmure à peine. Pas une voile à l'horizon, pas âme qui vive sur la berge ; rien que les flots, les nuages, et la pluie entre deux. Elle transperce : il faut partir, regagner la ville de pierres peintes et de ruelles sales.

*
* *

En Romagne. — Toujours la pluie. Allons voir, sentir et fouler la terre : partons pour la Romagne.

Le chemin de fer franchit la lagune ; voici la plaine : depuis neuf jours, le printemps l'a toute vivifiée.

Les feuillages naissants des saules l'estompent, l'herbe a verdi ; elle s'est émaillée de fleurs. Voici Padoue : les six dômes de Sant'Antonio, entrevus un instant, disparaissent dans les arbres. Voici les monts Euganéens ; la terre oscille, se dénude, s'élève ; mais presque aussitôt elle s'abaisse et la plaine reprend, toujours estompée, toujours fleurie.

Pontelagoscuro. — Le chemin de fer traverse le Pô ; il roule près de deux minutes sur l'eau boueuse et puissante ; puis s'arrête ; et voici de grandes fermes, des usines, un gros village, où grouille une foule attroupée aux étalages d'un marché. Je descends. Tout le monde me regarde : jamais un étranger n'a visité Pontelagoscuro. On se détourne pour me suivre ; les enfants trottent dans mes jambes. Une longue galerie, sorte de bazar couvert, mène au fleuve. Je m'y engage, toujours escorté par une bande de femmes et d'enfants. Enfin la galerie ouvre droit sur le fleuve. L'eau lente et silencieuse passe. Un vieux marinier m'aborde et m'offre de m'emmener dans sa barque. J'accepte, nous filons, dérivant avec le flot.

Soudain, montrant une maison blanche au bord du fleuve, à plus d'un kilomètre en aval, mon marinier prononce :

— La douane autrichienne.

Je sursaute. De quel passé romanesque ces deux mots m'ont-ils fait souvenir ? J'interroge :

— La douane autrichienne ?

Le bonhomme, évoquant, avec sa voix cassée, des souvenirs vieux de trente ans, étendit la main vers la rive gauche du fleuve et dit :

— Cette rive-ci est à l'Empereur, et l'autre est à l'Église.

Fleuve trop riche, puissant, mais paresseux, indifféremment livré aux Français, à l'Empereur ou au Pape ! Je sais où j'ai lu son histoire ; c'est dans *la Chartreuse*, de Stendhal. Il n'y avait pas d'Italie alors, mais il y avait des Italiens, et Fabrice payait d'audace à la douane autrichienne.

Mon vieux marinier me berce d'un flux de paroles que j'écoute mal. « L'*Imperatore*.., l'*Imperatore*... », constamment il répète ce mot. Il garde, cloué au-dessus de son lit, le portrait de son *Imperatore*, il vénère son *Imperatore*. Et, pourtant il est Italien. Sans éprouver la moindre gêne, il entremêle son loyalisme à son patriotisme. En 1866, au jour du grand plébiscite, lui, comme tous ceux de son village, avait voté pour l'annexion à la grande Italie. Mais les agents piémontais l'avaient trompé comme tout le monde : ils ne lui avaient pas expliqué que, pour devenir Italien, il fallait cesser d'être un sujet de l'Empereur ; et quand, trop tard, il avait compris, il avait été bien déçu. Mais, néanmoins, il est bon Italien, car son fils est sergent aux bersagliers.

J'écoute cette petite musique pittoresque, harmonieuse et bouffonne, en regardant la douane autrichienne, terreur de Fabrice, et je suis tenté de demander au marinier s'il n'a pas connu Ludovic, le serviteur dévoué de la duchesse, ou Ferrante, le brigand libéral. Mais le temps presse, il faut quitter le fleuve. Remonté dans Pontelagoscuro, je frète une voiture rustique. Le village endimanché m'observe toujours. Je lance des sous aux enfants. On m'acclame. Mon équipage s'ébranle et m'entraîne, content de cette gloire éphémère. Une heure durant, il trottine et cahote vers Ferrare.

Soudain, une route s'ouvre et s'ombrage, puis, de part et d'autre, des palais, puis un grand château, chevaleresque et féodal, tout rose dans la lumière du soir, se dresse hors de ses fossés où l'eau verdoie. La ville, en arrière, par deux larges voies, se développe et s'espace. Partout de nobles demeures, des cours, des jardins classiques.

De Ravenne a Rimini. — Ma valise est arrimée à l'arrière d'une petite *cestina*, voiture campagnarde très usitée ici, basse, à quatre roues et à deux places. J'y monte, et, claquant du fouet, je pars pour Rimini comme le bon président de Brosses.

Les maisons cessent ; les murs et les toits gris de la vieille cité, que de-ci de-là le printemps enguirlande, disparaissent, et c'est tout à coup la même grandeur désolée qui saisit dans la campagne de Rome, les mêmes horizons infinis, les mêmes ruines, la même population sauvage, la même herbe luxuriante et trop verte, comme nourrie par la mort. L'Empire romain a partout laissé la mort derrière lui : autour de ses deux capitales, Rome, puis Ravenne, s'étendent d'interminables espaces fiévreux.

Isolée d'une lieue dans la plaine, une basilique s'élève, unique vestige de l'antique Classis, port militaire au siècle d'Auguste, car la mer couvrit jadis tout ce pays. Ravenne était construite, comme Venise, sur pilotis, dans la lagune, et ses rues étaient des canaux. Saint-Marc en ruine dans un désert : telle est la basilique de Classis. Les murs en sont minés, les revêtements de marbre en ont disparu, mais elle a gardé les deux mosaïques dont les figures mystérieuses peuplent cette solitude : deux longues théories, l'une de femmes, l'autre d'hommes, qui processionnent parallèlement vers l'autel.

Je remonte dans ma *cestina*. Nous roulons sur la route plate. A droite, trente kilomètres de plaine marécageuse, de rizières, de salines, arrêtées au loin par la ligne des Apennins ; à gauche, les grands arbres de la *pineta*. Le spectacle se développe pendant des lieues et des lieues. Contraires en tout à nos aimables et capricieux paysages de l'Ile-de-France, les paysages italiens sont invariables et puissants. Ils peuvent être monotones parce qu'ils sont grands.

Immobile dans la *pineta*, un troupeau de taureaux nous contemple. Un fossé plein d'eau l'isole de la route. Cinq ou six fois l'an, m'explique mon cocher, des hommes à cheval, armés de lances et de lassos, franchissent le fossé et vont chercher les bêtes. Ailleurs, dans cette même *pineta*, ce sont des chevaux qu'on élève.

De loin en loin, on travaille dans la plaine. Des bandes de vingt à trente paysans retournent la boue d'exploitations drainées. L'une de ces bandes nous croise. Romulus et Rémus, les brigands du Latium, les condottieri du moyen âge vivent encore ; mais ils peinent, asservis, sur les rizières de Ravenne.

Puis, des arbres, des maisons ; c'est le gros bourg de Cervia. Une porte architecturale, une grande place carrée, des façades à arcades basses ; dans un coin, une église et des cyprès. Les hommes sont partis à la terre. Quinze femmes nous regardent passer. Mon cocher claque du fouet, pousse des *hou !* prolongés, nous filons à fond de train, et, par une porte architecturale toute semblable à la première, nous sortons de cette place Vendôme édifiée en plein champs.

Alors le paysage invariable se resserre autour de la route. A droite, la montagne plus nette ; à gauche, la mer mugissante derrière les dunes. Nous traversons le petit port de Cesenatico. La mer, la montagne se rapprochent encore. La plaine, plus resserrée est moins marécageuse et mieux cultivée. Elle se parsème de maisons, de vergers, de peupliers grêles. Nous quittons le pays de Ravenne ; la nuit tombe.

Une accumulation de maisons et de murs s'étage de la route jusqu'au ciel : Rimini. Nous franchissons le lit desséché d'un torrent, et nous nous engagons dans une rue montante, triste et sale.

Rimini. — La ville est misérable. J'en sors, et gravis la montagne qui se dresse tout contre. Je regarde, étendue à mes pieds, illimitée vers le nord, la plaine d'où je viens et où je retourne. Au sud, je vois des horizons nouveaux, des chaos infinis de précipices et de cimes.

— Par là, me dit mon cocher, je vous mène en neuf jours à Rome...

Il pleut ; une femme, qui pousse un petit veau devant elle, retire son tablier pour l'en couvrir. La terre mouillée embaume. Je me représente avec ennui les maquillages de la vieille courtisane Venise. Les tièdes gouttes de pluie me mouillent le visage. J'aspire l'odeur riche et profonde, puis je redescends dans la plaine.

Je vais à la mer; je longe la plage étroite, au loin fermée par la chute douce des monts vers les flots. J'entrevois une autre Italie, aujourd'hui barbare, jadis cultivée, l'Italie antique, la Grande Grèce. Mais je tourne le dos à cet inconnu, je remonte vers la ville.

Padoue. — Cité languissante et noble. Places, jardins, statues, voies larges bordées d'arcades. Dans une chapelle élevée sur l'emplacement d'arènes exhumées, les fresques de Giotto. Dans une église voisine, les fresques de Mantegna. Puis la cathédrale : dans la riche pénombre d'un bas-côté, parmi les marbres, les bas-reliefs et les bronzes, la tombe du bon saint Antoine. Il est bien loin de nous, le vieux franciscain qui prêchait aux poissons; elles sont loin, les tragédies de Giotto, les jeunes vigueurs de Mantegna. Des temps plus doux sont venus, ont passé. Au XVIIe, au XVIIIe siècle, Padoue devint une ville de musique : on n'y fit guère que chanter. Les mélodies étaient touchantes, vivantes, joyeuses, passionnées, presque toutes belles, — peut-être un peu trop facilement belles. Aujourd'hui, après la peinture, la musique s'en est allée. Il n'y a plus ni Académie, ni chanteurs dans les rues. Mais il y des militaires partout : la garnison est nombreuse, et rien de plus ne survit aux trente siècles de Padoue, morte, ensevelie au milieu de ses jardins.

Vicence. — Par terre, dans les buissons, sur les arbres encore sans feuilles, les fleurs devancent la verdure et s'ouvrent. La campagne est trop belle, ne rentrons pas à Venise, poussons jusqu'à Vicence.

Le train roule avec une sage lenteur italienne. Aux moindres stations il s'arrête. Les gens rient, causent, on jette un nom chantant, et les carrioles, venues à l'arrivée, s'éloignent au grand trot sur les routes rectilignes. Enfin, nouveaux cris, sifflets, trompettes, on s'ébranle.

Le mur des Alpes qui, de Padoue, semblait lointain, se fonce et se détaille. Vicence : la ville grimpe sur les côtés d'un contrefort qui s'avance dans la plaine comme une jetée sur une mer calme.

Le ciel s'est couvert; il pleut. La pluie sied mal à ces

petites villes italiennes, ornées pour une fête éternelle. Les facades de Palladio, la place, l'archevêché, tout est mouillé et se présente mal. Soudain, resplendissant de beauté, clair dans le jour sombre et sous l'averse dont il ruisselle, voici un minuscule palais de pierre ouvrée. Mes regards l'enveloppent, suivent les lignes des fenêtres, les fins chapiteaux, les corniches, et j'aperçois, presque au ras de la terre exhaussée par les siècles, cette brève légende : *Il n'est rose sans épine*. Alors, je consulte mes livres et j'apprends que ce petit palais fut construit par un commerçant et voyageur français, qui, vieux, vint se fixer à Vicence, et mourir. Mais que signifie l'énigmatique inscription? La rose, est-ce le petit palais? l'épine, serait-ce l'exil?

La pluie cesse. Les nuages effilochés, balayés par le vent, découvrent et recouvrent de grands espaces bleus ; des rayons rapides de soleil se posent et s'évanouissent au fond des rues. Le petit palais s'éclaire, s'obscurcit sous un nuage en fuite, puis de nouveau s'éclaire, et il est si achevé dans ses dimensions enfantines de joyau, qu'on voudrait presque le saisir, le glisser sous son bras, l'emporter avec soi.

De Vicence a Venise. — Maintenant je suis en chemin de fer ; le front collé à la vitre fraîche de mon wagon, je vois la campagne, et je pense sans joie à Venise qui m'attend. Deux Allemands, trois Anglais voyagent avec moi. Ces inconnus, mes compagnons, vont tout à l'heure débarquer à Venise ; je me souviens de mon attente, et je me prépare à observer la leur avec une sympathie quasi paternelle. Bientôt ils s'agitent, s'interrogent ; ils sentent le miracle proche. Padoue passe, puis Mestre. Des prospectus, lancés du dehors, sur nos genoux : *le Moyen de voir Venise en trois jours*, brochure rédigée en français. Le moyen est simple : il faut passer les trois jours entiers dans des cafés, des hôtels et chez des marchands de bric-à-brac spécialement recommandés... Quel phénomène s'annonce ainsi? Est-ce vraiment une antique cité? ne serait-ce pas un casino? Allemands, Anglais sanglent leurs châles, apprêtent leurs paquets ; mais tout à coup ils s'interrompent et regardent : la terre se troue, devient dentelle ; l'eau filtre entre les mottes disjointes, et

s'étend, absorbe tout; le train, avec un bruit plus sourd, roule sur les flots. Enfin une petite île surgit, des baraques, des magasins, des tas de charbon : c'est la gare. Je saute à bas. Je veux être le premier sur le quai et voir s'écarquiller les yeux de ces naïfs barbares. Ils sortent : les voici bouche bée. L'eau miroite devant eux, la perspective des palais tourne et se dérobe, les gondoles se balancent, les gondoliers crient; et tous, Allemands, Anglais, Français, Scandinaves, frères par l'ahurissement, ouvrent tout grands les yeux. Pourtant, les garçons d'hôtel, les porteurs de bagages, les pressent. On les pousse en gondole; et là, comme au sortir d'un rêve, ces vieux enfants comprennent. Ils éclatent en paroles, en cris : ils voient Venise, le joujou prodigieux!

Je les surveille, puis rentre à pied chez moi. Je me faufile de ruelle en ruelle, et parfois, sous un pont que je traverse, une gondole chargée de barbares et de malles, glisse. Mais, bien vite, je rentre en mes ruelles où Venise est à moi seul.

***

Jeudi. — Venise est aimable encore; la voici fraîche, lumineuse, inondée de soleil. La clarté de ses places, l'ombre de ses rues, tout est sourire : il est impossible de ne pas l'aimer.

Vendredi. — Le printemps est ici moins avancé qu'à la campagne. Néanmoins, les bourgeons percent, et, derrière les grilles du Palais Royal, les masses d'arbustes verdoient. J'ai soupesé ce matin les glycines qui mûrissent à mon balcon. Elles sont gonflées, lourdes de sève; à travers une gaine verte éclatée, j'ai vu saillir la pointe mauve d'un pétale.

J'arrive au bout du quai des Esclavons, je m'engage dans la voie populeuse qui mène au jardin public. Pour la première fois, je m'y suis trouvé le soir, à l'heure des dîners. Les familles sordides et gaies mangeaient, groupées au seuil de leurs maisons, et l'atmosphère était empestée par les relents des navets bouillis, les émanations de seiches vidées, d'immondices et de crasse. Sans souci, de porte en porte, on riait, on s'interpellait, on chantait. Les

enfants innombrables poussaient des cris retentissants, et cette pauvreté grouillante avait un air de santé.

Je suis revenu par le quai, jouissant d'un spectacle plus noble. Le ciel rougeoyait encore derrière le dôme de la *Salute;* l'air était tiède de la chaleur du jour, et, par instants, embaumé.

Dimanche.—Un souffle vif, entré par la fenêtre ouverte, me sollicite. Je sors. L'air est joueur, le soleil levant doux : les glycines pendantes au long des murs ont éclaté. Les dalles disjointes, les façades effritées ont verdi, fleuri. Pas un creux de pierre, pas une saillie, pas une boucle d'arabesque, d'où ne s'élève une mousse, une herbe, une plante. Un frisson de vie parcourt les vieux palais. Je marche, je vais en gondole : de toutes parts, des fleurs qui couronnent les murs, des cours closes et des jardins invisibles, montent des senteurs de sèves et de fleurs, dont l'air, si doux, s'adoucit encore, et le pollen épars pénètre d'une griserie presque amoureuse.

Le jour s'épanouit, puis s'éteint et meurt. Jusque très avant dans la nuit, la brise molle et capricieuse m'apporte, avec les parfums des fleurs, le bruit des chants, des éclats de rire, des causeries échangées entre hommes et filles sur les marches du débarcadère voisin, et j'écoute, pris aux sens, et presque au cœur, par le charme de ce printemps imprévu soudain germé d'entre les pierres.

Derniers jours de Venise. — On veut partir : on reste cependant : Venise est la plus forte. On en vient à maudire sa beauté. Les yeux, lassés d'être toujours satisfaits, cherchent, de colonnade en colonnade, une ligne négligée, un détail abandonné au hasard de la vie. Mais Venise est belle, toujours belle.

On s'irrite, on s'attriste, et rien n'est sot comme la tristesse à Venise. Les grands palais imperturbables semblent vous regarder et dire : « Pourquoi êtes-vous triste, puisque nous sommes beaux? »

Venise manque d'humilité, elle est trop héroïque, trop extraordinaire, elle domine la vie de trop haut et nous avons tous besoin d'humilité, au moins une ou deux fois par mois.

On lit sur un de ses cadrans solaires : *Horas non numero, nisi serenas...* Pourtant il y a des heures tristes.

Væ soli! Venise est seule sur les flots; elle se meurt. Elle n'a pas, comme les autres villes, cette auréole de faubourgs, où la vie, par degrés, retourne doucement à la paix des champs ; elle est sublime, ou elle n'est pas. Un double mouvement l'entraîne vers la mort : sous elle, le terrain s'affaisse; autour d'elle, les sables de l'Adriatique montent. *Væ soli!* Venise a voulu être puissante et solitaire : elle est maudite.

On veut partir, on lutte en vain contre le prestige de la mort, le prestige de la beauté. On diffère; on attend un jour de pluie. Enfin, il pleut : c'est le salut; on boucle malles et valises. Mais un rayon de soleil descend à l'improviste; il éclaire, au fond d'un canal, une glycine fleurie et mouillée, pendante au long d'un mur tout rose. Les gondoliers en chantant découvrent leurs gondoles. On déboucle malles et valises.

Et pourtant les jours se succèdent. On rompt avec Venise, lâchement, comme avec une femme, on cherche un prétexte, on fixe un train, on prend son billet à l'avance, on expédie ses bagages devant soi : il faut partir.

DANIEL HALÉVY

(La fin prochainement.)

LE RUISSEAU

La montagne aux âpres murailles,
Qui, dans la nuit de ses entrailles
Où s'élaborent les ruisseaux,
Filtre la pluie et les rosées
Par le calcaire tamisées,
A longtemps retenu mes eaux.

Elles s'éveillent, fourmillantes,
Elles s'échappent, scintillantes,
Claires, mobiles, vives, — mais,
Presque aussitôt, enchevêtrées
Parmi les épaisseurs feutrées
D'un pâturage des sommets,

Elles ne savent plus leur route;
Elles sourcillent goutte à goutte,
Goutte à goutte; le sol herbeux
Lui-même hésite sur sa pente,
Et ma croissance est aussi lente
Que le pas nonchalant des bœufs.

1er Août 1898.

Je m'accrois cependant ; je fouille
Des limons gras, couleur de rouille;
Je creuse un rouge sédiment;
Les corolles des parnassies
Étoilent mes berges fleuries
Et je nais, véritablement.

J'avance. De loin je devine
L'endroit où m'attend la ravine,
Un grand frêne en marque le seuil ;
Son vaste ombrage incliné couvre
Un pli profond du sol qui s'ouvre :
J'y saute comme un écureuil.

Et je bondis, fou de lumière,
A travers taillis et clairière;
Je dégringole dans des trous;
Mon écume retombe en perles ;
J'ai des coins pour le bain des merles,
Je m'apaise entre deux cailloux.

Tour à tour je rêve et je joue;
Un vieux moulin m'offre sa roue
Et je m'apprivoise un moment :
Je fais un tour dans cette cage,
Puis, de nouveau, libre et sauvage,
Je fuis dans un éboulement.

Je me roule au milieu des menthes;
Je mêle mes eaux écumantes
Au désordre délicieux
Des rocs semés dans la broussaille
Que je secoue, et qui tressaille
Ouvrant ses fleurs comme des yeux.

Mais il existe une retraite
Où ma turbulence s'arrête :
Bassin transparent, gouffre étroit
Où passe l'ombre de la truite,
Où la ronce et la clématite
Pendent à la haute paroi;

Secrète chambre de verdure,
Dernier recoin de la nature
Où l'œil du rêveur guette encor
L'Oréade, paisible fée
A la ceinture dégrafée,
Blanche à travers ses cheveux d'or...

Et j'entrevois sa tresse blonde,
Et je fuis... Ma combe profonde
Se voile à présent de forêts;
Adieu, chants d'oiseaux, fleurs des haies!
De silencieuses futaies
M'enveloppent, je disparais.

Midi, là-bas, dardant sa gloire,
Fait éclater la gousse noire
Du genêt sur la terre en feu,
Et la sauterelle surprise
Part, faisant de son aile grise
Un brusque éventail rose ou bleu;

Ici les bruits sont des murmures;
Le jour qui tombe des ramures,
Diffus sous un couvert épais,
Endort l'immobile hêtrée
De crépuscule pénétrée :
Tout est fraîcheur, silence, paix.

Les rocs muets, vêtus de mousse,
Augmentent l'illusion douce
D'un magique sommeil des bois
Où, sur un lit de feuille morte,
Comme en un rêve je m'exhorte
Et je me parle à demi-voix.

Et les arbres me font cortège ;
Je vais, captif d'un sortilège,
Prisonnier de l'enchantement
De la forêt qui se referme
Quand je crois approcher du terme
Et se rouvre, indéfiniment...

Mais j'aperçois des clartés blanches ;
Le soleil a lui sous les branches ;
Ma mystérieuse prison
S'évanouit ; je sens l'haleine
D'une brise : voici la plaine,
Le grand ciel au large horizon !

Voici les moissons, les herbages,
La route où l'ombre des nuages
Vole, comme un essaim d'oiseaux,
Au-dessus des brebis menées
Par des vieilles parcheminées
Qui s'en vont tournant leurs fuseaux.

Peu à peu je me civilise :
Je passe devant une église
Grande ouverte sous son portail,
Dont la nef rustique a, dans l'ombre,
Tout le ciel sur sa dalle sombre
Descendu par un vieux vitrail.

Je me répands parmi les hommes ;
J'entre dans des clos où les pommes
Courbent maints rameaux étayés ;
Je pousse mes eaux ralenties
En des fossés remplis d'orties ;
Je sers de borne aux métayers.

Puis, de nouveau, le sol ondule ;
La colline avance ou recule,
Et je vois descendre et monter,
Aux rayons d'un soleil oblique,
Le mouvement mélancolique
De troupeaux qu'on entend brouter.

Le jour décline, la soirée
Verse une lumière dorée
Bien douce au chaume en fleur des toits,
Et je vais, et sur mon passage
La figure du paysage
Se transforme encore une fois.

Je parcours des lieux solitaires ;
Je traverse de pauvres terres,
Un plateau parsemé d'étangs
Dont l'eau fiévreuse s'extravase
En des canaux remplis de vase,
Verdis de nénuphars flottants.

Quelques bouquets de bouleaux grêles,
Des champs d'avoine que les prêles
Disputent au labeur humain,
Deux ou trois lambeaux de cultures,
Voilà toutes les aventures
Qui me consolent en chemin.

Et je serpente, et la nuit tombe:
Et je me traîne vers ma tombe;
Ce voyage ne finit pas!
Autour de moi la lande est nue;
Je taris et je diminue,
Je diminue à chaque pas;

Et lorsqu'enfin, lassé, j'arrive
Au marais qui m'ouvre sa rive,
Je m'assoupis sous un rideau
De saules à la creuse écorce,
Où je n'ai même plus la force
D'écarter la lentille d'eau

Pour refléter, miroir sans voiles,
Avec les premières étoiles
Le butor sur un pied rêvant,
Obstiné pêcheur de grenouilles,
Et les roseaux, vertes quenouilles
Qui filent les soupirs du vent.

RAPHAEL PÉRIÉ

LE PUBLIC ET LA FOULE[1]

VI

Après avoir montré la naissance et la croissance du Public, marqué ses caractères propres, semblables ou dissemblables à ceux de la foule, et indiqué ses rapports généalogiques avec les différents groupes sociaux, essayons d'esquisser une classification de ses variétés, comparées à celles de la foule.

On peut classer les publics, comme les foules, à des points de vue très divers ; sous le rapport du sexe, il y a des publics masculins et féminins, comme des foules masculines et féminines. Mais les publics féminins, composés de lectrices de romans ou de poésies à la mode, de journaux de modes, de revues féministes, etc., ne ressemblent guère aux foules du même sexe. Ils ont une tout autre importance numérique et une nature plus inoffensive. Je ne parle pas des auditoires de femmes dans les églises ; mais quand, par hasard, elles se rassemblent dans la rue, elles épouvantent toujours par le degré extraordinaire de leur exaltation et de leur férocité. Jannsen et Taine sont à relire à ce sujet. Le premier nous parle de la Hofman, sorcière et virago, qui, en 1529, conduisait des bandes de paysans et de paysannes soulevées par

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

les prédications luthériennes. « Elle ne respirait qu'incendie, pillage et meurtre », et prononçait des sortilèges qui, devant rendre ses bandits invulnérables, les fanatisaient. Le second nous peint la conduite des femmes, même jeunes et jolies, aux journées des 5 et 6 octobre 1789. Elles ne parlent que de dépecer, d'écarteler la reine, de lui « manger le cœur », de faire « des cocardes avec ses boyaux » ; il ne leur vient que des idées de cannibales, idées qu'elles réalisent, paraît-il. — Est-ce à dire que les femmes, malgré leur douceur apparente, recéleraient des instincts sauvages, des virtualités homicides révélées par leurs attroupements ? Non, il est clair qu'il se fait, dans ces rassemblements féminins, une sélection de tout ce qu'il y a de plus effronté, de plus hardi, j'allais dire de plus masculin, parmi les femmes. *Corruptio optimi pessima*. Il ne faut pas, certes, tant d'effronterie, ni de perversité, pour lire un journal, même violent et pervers, et de là, sans doute, la meilleure composition des publics de femmes, en général de nature esthétique plutôt que politique.

Sous le rapport de l'âge, les foules juvéniles — monômes ou émeutes d'étudiants, de gamins de Paris — ont bien plus d'importance que les publics juvéniles, qui, même littéraires, n'ont jamais exercé d'influence sérieuse. En revanche, les publics séniles conduisent le monde des affaires où les foules séniles n'ont aucune part. Par cette *gérontocratie* inaperçue, il s'établit un contrepoids salutaire à l'*éphébocratie* des foules électorales où domine l'élément jeune qui n'a pas encore eu le temps de se dégoûter du droit de suffrage... Les foules séniles sont d'ailleurs extrêmement rares. On pourrait citer quelques conciles tumultueux de vieux évêques dans la primitive Église, ou quelques séances orageuses de Sénats anciens et modernes, comme exemples des excès où des vieillards réunis peuvent être entraînés, et de la juvénilité collective dont il leur arrive de faire preuve en se rassemblant. Il semble que la tendance à s'attrouper aille en grandissant de l'enfance à la pleine jeunesse, puis en décroissant de cet âge à la vieillesse. Il n'en est pas de même du penchant à s'agréger en corporation, lequel prend naissance au début de la jeunesse seulement et va en croissant jusqu'à la maturité.

On peut distinguer les foules d'après la couleur du temps,

la saison, la latitude... Nous avons dit pourquoi cette distinction est inapplicable aux publics. L'action des agents physiques sur la formation et le développement d'un public est à peu près nulle, tandis qu'elle est souveraine sur la naissance et la conduite des foules. Le soleil est un des grands toniques des foules, les foules d'été sont bien plus fiévreuses que celles d'hiver. Peut-être, si Charles X avait attendu décembre ou janvier pour publier ses fameuses ordonnances, le résultat eût été autre. — Mais l'influence de la race, entendue au sens national du mot, sur le public n'est pas négligeable, pas plus que sur la foule, et les « emballements » caractéristiques du public français se ressentent de la *furia francese*.

Malgré tout, la distinction la plus importante à faire entre les divers publics, comme entre les diverses foules, est celle qui est tirée de la nature de leur *but* ou de leur *foi*. Des personnes qui passent dans la rue, allant chacune à ses affaires, des paysans rassemblés dans un champ de foire, des promeneurs, ont beau former un amas très dense, ils ne sont qu'une cohue jusqu'au moment où une foi commune ou un but commun les émeut ou les meut ensemble. Dès qu'un spectacle nouveau concentre leurs regards et leurs esprits, qu'un danger imprévu, une indignation subite, oriente leurs cours vers un même désir, ils commencent à s'agréger docilement, et ce premier degré de l'agrégat social, c'est la foule. — On peut dire de même : les lecteurs, même habituels, d'un journal, tant qu'ils ne lisent que les annonces et les informations pratiques se rapportant à leurs affaires privées, ne forment pas un public; et, si je pouvais croire que, comme on le prétend parfois, le journal-annonces est destiné à grandir aux dépens du journal-tribune, je me hâterais d'effacer tout ce que j'ai écrit plus haut sur les transformations sociales opérées par le journalisme. Mais il n'en est rien, même en Amérique[1].

1. Dans son bel ouvrage sur les *Principes de Sociologie*, l'Américain Giddings parle, incidemment, du rôle capital joué par les journaux dans la guerre de Sécession. Et, à ce propos, il combat l'opinion populaire suivant laquelle « la presse aurait désormais submergé toute influence individuelle sous le déluge quotidien de ses opinions *impersonnelles*... » La presse, dit-il, « a produit son maximum d'impression sur l'opinion publique lorsqu'elle a été le porte-voix d'une personnalité remarquable, un Garrisson, un Greeley. De plus, le public ne se rend pas bien compte que, dans les bureaux des journaux, l'*homme à idées*, ignoré du monde, est connu de ses camarades et imprime son individualité sur leur cerveau et leur ouvrage. »

Or, c'est du moment où les lecteurs d'une même feuille se laissent gagner par l'idée ou la passion qui l'a suscitée, qu'ils composent vraiment un public.

Nous devons donc classer, avant tout, les foules, et aussi bien les publics, d'après la nature du but ou de la foi qui les anime. Mais d'abord, distinguons-les suivant que la part de la foi, de l'idée, ou bien celle du but, du désir, est prépondérante en eux. Il y a les foules croyantes et les foules désireuses, les publics croyants et les publics désireux; ou plutôt, — car chez les hommes rassemblés ou même unis de loin, tout, pensée ou désir, est vite poussé au dernier excès — il y a les foules ou les publics convaincus, fanatiques, et les foules ou les publics passionnés, despotiques. On n'a guère à choisir qu'entre ces deux catégories. Convenons pourtant que les publics sont moins outranciers que les foules, moins despotes ou moins dogmatiques, mais leur despotisme ou leur dogmatisme, s'il est moins aigu, est en revanche tout autrement tenace et chronique que celui des foules.

Croyantes ou désireuses, celles-ci diffèrent d'après la nature de la corporation ou de la secte à laquelle elles se rattachent, et la même distinction est applicable aux publics, qui, nous le savons, procèdent toujours de groupes sociaux organisés dont ils sont la transformation inorganique[1]. Mais occupons-nous un moment des foules seules. La foule, groupe amorphe, né en apparence par génération spontanée, est toujours ameutée, en fait, par un corps social dont quelque membre lui sert de ferment et qui lui donne sa couleur[2]. Ainsi nous ne confondrons pas avec les foules rurales et parentes rassemblées au moyen âge par le prestige d'une famille suzeraine et pour servir ses passions, les foules flagellantes du même temps qui, appelées par des prédications de moines, proclamaient leur foi le long des chemins. Nous ne confondrons pas avec les foules orantes et processionnelles que des membres du clergé conduisent à Lourdes, les foules révolutionnaires et hurlantes soulevées par un jacobin,

1. Nouvelle preuve que le lien organique et le lien social sont différents et que le progrès de celui-ci n'implique nullement le progrès de celui-là.

2. Il en est ainsi, même quand elle est, comme je l'ai dit plus haut, une excroissance d'un public ; car le public lui-même est la transformation d'un groupe social organisé, parti, secte, corporation.

ou les foules pitoyables et affamées de grévistes menées par un syndicat. Les foules rurales, plus difficiles à mettre en mouvement, sont plus redoutables une fois lancées; il n'y a nulle émeute parisienne dont les ravages se comparent à ceux d'une jacquerie. — Les foules religieuses sont les plus inoffensives de toutes; elles ne deviennent capables de crimes que lorsque la rencontre d'une foule dissidente et contre-manifestante offense leur intolérance, non pas supérieure mais seulement égale à celle d'une foule quelconque. Car les individus peuvent être libéraux et tolérants, chacun à part, mais, rassemblés, ils deviennent autoritaires et tyranniques. Cela tient à ce que les croyances s'exaltent par leur mutuel contact, et il n'est pas de conviction forte qui supporte d'être contredite. De là, par exemple, les massacres d'Ariens par des catholiques et de catholiques par des Ariens, qui ont ensanglanté au IVe siècle les rues d'Alexandrie. — Les foules politiques, urbaines pour la plupart, sont les plus passionnées et les plus furieuses; versatiles, par bonheur, passant de l'exécration à l'adoration, d'un accès de colère à un accès de gaieté, avec une facilité extrême. — Les foules économiques, industrielles, sont, comme les foules rurales, beaucoup plus homogènes que les autres, beaucoup plus unanimes et persistantes dans leurs vœux, plus massives, plus fortes, mais moins portées, somme toute, au meurtre qu'aux destructions matérielles dans l'exaspération de leur fureur.

Les foules esthétiques — qui sont, avec les foules religieuses, les seules foules croyantes à signaler — ont été négligées, je ne sais pourquoi. J'appelle ainsi celles que soulève une école ancienne ou nouvelle de littérature ou d'art pour ou contre une œuvre dramatique, ou musicale. Ces foules-là sont peut-être les plus intolérantes, précisément à cause de ce qu'il y a d'arbitraire et de subjectif dans le jugement du goût qu'elles proclament. Elles éprouvent d'autant plus impérieusement le besoin de voir se répandre et se propager leur enthousiasme pour tel ou tel artiste, pour Victor Hugo, pour Wagner, pour Zola, ou, à l'inverse, leur horreur de Zola, de Wagner, de Victor Hugo, que cette propagation de la foi artistique est à peu près la seule justification dont elle soit susceptible. Aussi, quand elles se trouvent en face de contradicteurs qui eux-mêmes

s'attroupent, leur colère peut à l'occasion devenir sanguinaire. Le sang n'a-t-il pas coulé, au XVIIIe siècle, dans les luttes entre partisans et adversaires de la musique italienne ?

Mais, si diverses qu'elles soient par leur origine, comme par tous leurs autres caractères, les foules se ressemblent toutes par certains traits : leur intolérance prodigieuse, leur orgueil grotesque, leur susceptibilité maladive, le sentiment affolant de leur irresponsabilité né de l'illusion de la toute-puissance, et la perte totale du sentiment de la mesure qui tient à l'outrance de leurs émotions mutuellement exaltées. Entre l'exécration et l'adoration, entre l'horreur et l'enthousiasme, entre les cris *vive* et *à mort*, il n'y a pas de milieu pour une foule. *Vive*, cela signifie *vive à jamais*. Il y a là un souhait d'immortalité divine, un commencement d'apothéose. Il suffit d'un rien pour changer la divinisation en damnation.

Or, il me semble que beaucoup de ces distinctions et de ces considérations peuvent être appliquées aux publics divers, à cela près que les traits signalés y sont moins marqués. Les publics comme les foules sont intolérants, orgueilleux, infatués, présomptueux, et, sous le nom d'*opinion*, ils entendent que tout leur cède, même la vérité quand elle les contrarie. N'est-il pas visible aussi que, à mesure que l'esprit de groupe, l'esprit de public, sinon l'esprit de foule, se développe dans nos sociétés contemporaines, par l'accélération des courants de la circulation mentale, le sentiment de la mesure s'y perd de plus en plus ? On y surfait ou on y déprime les gens et les œuvres avec la même précipitation. Les critiques littéraires eux-mêmes, se faisant l'écho complaisant de ces tendances de leurs lecteurs, ne savent presque plus nuancer ni mesurer leurs appréciations : eux aussi ils acclament ou ils *conspuent*. Combien nous sommes loin déjà des jugements miroitants d'un Sainte-Beuve ! En cela les publics, comme les foules, rappellent quelque peu les alcooliques. Et, de fait, la vie collective intense est, pour le cerveau, un terrible alcool.

Mais les publics diffèrent des foules en ce que la proportion des publics de foi et d'idée l'emporte beaucoup, quelle que soit leur origine, sur celle des publics de passion et d'action, tandis que les foules croyantes et idéalistes sont peu de chose comparées aux foules passionnées et remuantes. Ce

n'est pas seulement le public religieux ou le public esthétique, l'un né des églises, l'autre des écoles d'art, qui est mû par un credo et un idéal, c'est encore le public scientifique, le public philosophique, en leurs multiples variétés, c'est même le public économique qui, en traduisant des appétits, les idéalise... Par la transfiguration de tous les groupes sociaux ou publics, donc, le monde va s'intellectualisant. Quant aux publics d'action, on pourrait croire qu'ils n'existent pas, à proprement parler, si l'on ne savait que, nés de partis politiques, ils imposent aux hommes d'État leurs ordres, soufflés par quelques publicistes... En outre, comme elle est plus intelligente et plus éclairée, l'action des publics peut être et est souvent bien plus féconde que celle des foules[1].

VII

Il est facile de le prouver. Qu'elles soient formées principalement par la communion des croyances ou par celle des volontés, les foules sont susceptibles de présenter quatre manières d'être, qui marquent les divers degrés de leur passivité ou de leur activité. Elles sont ou *expectantes*, ou *attentives*, ou *manifestantes*, ou *agissantes*. Les publics présentent les mêmes diversités.

Les foules expectantes sont celles qui, réunies dans un théâtre avant le lever du rideau, ou autour d'une guillotine avant l'arrivée du condamné, attendent que le rideau se lève ou que le condamné arrive; ou bien celles qui, accourues au-devant d'un roi, d'un impérial visiteur, d'un train qui doit apporter un homme populaire, tribun, général victorieux,

1. Autre différence à noter. C'est toujours sous la forme de polémiques de presse que le public manifeste son existence, et alors on assiste au combat de deux publics, qui se traduit si souvent par le duel de leurs publicistes. Mais il est extrêmement rare qu'il y ait des combats de deux foules, comme ces conflits de procession qui, d'après M. Larroumet, ont lieu quelquefois à Jérusalem. La foule se plaît à marcher et à se déployer seule, à étaler sa force et à l'appesantir sur le vaincu, vaincu sans combat. Ce qu'on voit quelquefois, c'est une troupe régulière aux prises avec une foule qui déguerpit si elle est plus faible, qui l'écrase et la massacre si elle est plus forte. On voit aussi, non pas deux foules, mais une seule foule bicéphale, le Parlement, se partager entre deux partis qui se combattent verbalement ou à coups de poing, comme à Vienne... et même à Paris.

attendent le cortège du souverain ou l'arrivée du train. La curiosité collective dans ces foules-là atteint des proportions inouïes, sans le moindre rapport avec son objet, parfois insignifiant. Elle est plus intense encore et plus exagérée que dans les publics expectants, où elle s'élève pourtant si haut quand des millions de lecteurs, surexcités par une affaire à sensation, sont dans l'attente d'un verdict, d'un arrêt, d'une nouvelle quelconque. Le moins curieux, le plus sérieux des hommes, s'il entre dans l'un de ces rassemblements fiévreux, se demande ce qui le retient là malgré ses occupations urgentes, quel besoin étrange il éprouve maintenant, comme tout le monde autour de lui, de voir passer les voitures d'un empereur ou le cheval noir d'un général. Remarque générale : les foules expectantes sont toujours beaucoup plus patientes ou beaucoup plus impatientes que les individus en pareil cas. Pendant les fêtes franco-russes, des multitudes parisiennes stationnaient trois ou quatre heures, immobiles, pressées, sans signe aucun de mécontentement, sur le trajet que le cortège du tsar devait suivre. De temps en temps, une voiture quelconque était prise pour le commencement du cortège, mais, l'erreur reconnue, on se remettait à attendre sans que ces illusions et ces déceptions répétées aient jamais paru produire leur effet ordinaire d'exaspération. On sait aussi le temps indéfini que passent à attendre sous la pluie, la nuit même, les foules curieuses d'une grande revue militaire. A l'inverse, il arrive souvent, au théâtre, que le même public qui s'est tranquillement résigné à un retard abusif, tout à coup s'exaspère et ne peut plus souffrir un délai d'une minute. Pourquoi la foule est-elle ainsi toujours plus patiente ou plus impatiente que l'individu? Cela s'explique, dans les deux cas, par la même cause psychologique, la mutuelle contagion des sentiments parmi les individus rassemblés. Tant que nulle manifestation d'impatience, trépignement, huée, bruit de cannes ou de pieds, ne s'est produite dans un rassemblement — et il ne s'en produit guère, naturellement, quand cela ne servirait à rien, avant une exécution capitale ou une revue — chacun est impressionné par la vue de l'attitude résignée ou gaie de ses voisins et reflète inconsciemment leur résignation ou

leur gaieté. Mais si quelqu'un — quand cela peut servir à diminuer le retard, au théâtre par exemple — prend l'initiative de s'impatienter, il est bientôt imité de proche en proche, et l'impatience de chacun est redoublée par celle des autres. Les individus dans les foules sont à la fois parvenus au plus haut degré de mutuelle attraction morale et de mutuelle répulsion physique (antithèse qui n'existe pas pour les publics). Ils se repoussent des coudes, mais, en même temps, ils sont visiblement désireux de n'exprimer que des idées et des sentiments d'accord avec ceux de leurs voisins, et, dans les conversations qui, parfois, s'engagent entre eux, ils cherchent à se complaire sans distinction de rangs ni de classes.

Les foules attentives sont celles qui se pressent autour d'une chaire de prédicateur ou de professeur, d'une tribune, d'un tréteau, ou devant une scène où se joue un drame pathétique. Leur attention — et aussi bien leur inattention — est toujours plus forte et plus persévérante que ne le serait celle de chacun des individus qui les composent, s'il était seul. Un professeur m'a fait, au sujet des foules dont il s'agit, une remarque qui m'a paru juste. « Un auditoire de jeunes gens, m'a-t-il dit, à l'École de droit ou dans toute autre faculté, est toujours attentif et respectueux quand il n'est pas nombreux ; mais si, au lieu d'être au nombre de vingt ou trente, ils sont une centaine, deux cents, trois cents, ils cessent souvent de respecter et d'écouter leur professeur, et le tapage est fréquent alors. Divisez en quatre groupes, de vingt-cinq chacun, cent étudiants frondeurs et turbulents, vous aurez quatre auditoires pleins d'attention et de respect. » — C'est que l'orgueilleux sentiment de leur nombre enivre les hommes rassemblés et leur fait mépriser l'homme isolé qui leur parle, à moins que celui-ci ne parvienne à les éblouir et à les « charmer ». Mais il faut ajouter que, lorsqu'un auditoire très nombreux s'est laissé capter par l'orateur, il est d'autant plus respectueux et attentif qu'il est plus vaste.

Autre remarque. Dans les foules fascinées par un spectacle ou un discours, un petit nombre seulement de spectateurs et d'auditeurs entendent très bien, beaucoup ne voient ou n'entendent qu'à demi ou presque pas, et cependant, si mal placés qu'ils soient, si cher que leur coûte leur place, ils sont satis-

faits et ne regrettent ni leur temps ni leur argent. Ces gens-là, par exemple, ont attendu deux heures l'arrivée du tsar, qui passe enfin. Mais, massés derrière plusieurs rangs de personnes, ils n'ont rien vu ; pour tout agrément, ils ont pu entendre un bruit de voitures plus ou moins expressif, plus ou moins trompeur. Pourtant, rentrés chez eux, ils ont raconté ce spectacle, de très bonne foi, comme s'ils en avaient été témoins, car, en réalité, ils l'avaient vu par les yeux d'autrui. On les aurait beaucoup étonnés en leur disant que le provincial qui, à deux cents lieues de Paris, regardait dans son journal illustré une photographie instantanée du passage impérial, en avait été plus vraiment spectateur qu'eux-mêmes. Pourquoi sont-ils convaincus du contraire ? Parce que, à vrai dire, c'est la foule surtout, dans ces occasions, qui se sert de spectacle à elle-même. La foule attire et admire la foule.

Entre les foules plus ou moins passives dont nous venons de parler, et les foules actives, les foules manifestantes tiennent le milieu. Qu'elles manifestent leur conviction ou leur passion, leur passion amoureuse ou haineuse, joyeuse ou triste, c'est toujours avec l'outrance qui leur est propre. On peut noter en elles deux caractères qui ont quelque chose de féminin : un symbolisme remarquablement expressif, uni à une grande pauvreté d'imagination dans l'invention de ces symboles toujours les mêmes et répétés à satiété. Promener en procession des bannières ou des drapeaux, des statues, des reliques, parfois des têtes coupées au bout d'une pique, faire entendre des *vivat* ou des vociférations, des cantiques ou des chansons : c'est à peu près tout ce qu'elles ont su inventer pour l'expression de leurs sentiments. Mais, si elles ont peu d'idées, elles y tiennent beaucoup et elles ne se lassent pas de proférer les mêmes cris, de recommencer la même promenade. — Les publics, eux aussi, parvenus à un certain point d'excitation, deviennent manifestants. Ils ne le sont point seulement d'une manière indirecte, par les foules qui naissent d'eux, mais, avant tout, et directement, par l'influence entraînante qu'ils font subir à ceux mêmes qui les ont mis en mouvement et qui ne peuvent plus les retenir, par les torrents de lyrisme ou d'injures, d'adulation ou de diffamation, de délire utopique ou de fureur sanguinaire,

qu'ils font couler de la plume de leurs publicistes obéissants, de maîtres devenus serfs. Aussi leurs manifestations sont-elles bien plus variées et plus dangereuses que celles des foules, et il faut déplorer le génie inventif qui se dépense, dans certains journaux, en mensonges ingénieux, en fables spécieuses, sans cesse démenties, sans cesse renaissantes, pour le simple plaisir de servir à chaque public le mets qu'il désire, d'exprimer ce qu'il croit vrai ou ce qu'il *veut* être vrai.

Arrivons aux foules agissantes. Mais qu'est-ce que les foules peuvent bien faire? Je vois ce qu'elles peuvent défaire, détruire, mais que peuvent-elles produire avec l'incohérence essentielle et l'incoordination de leurs efforts? Les corporations, les sectes, les associations organisées sont productrices aussi bien que destructrices. Les *frères pontifes*, au moyen âge, construisaient des ponts, les moines d'occident ont défriché des régions, fondé des villes; les jésuites ont fait, au Paraguay, le plus curieux essai de vie phalanstérienne qui ait encore été tenté avec succès : des corporations de maçons ont édifié la plupart de nos cathédrales. Mais peut-on citer une maison bâtie par une foule, une terre défrichée et labourée par une foule, une industrie quelconque créée par une foule? Pour quelques maigres arbres de la Liberté qu'elles ont plantés, combien de forêts incendiées, d'hôtels pillés, de châteaux démolis par elles! Pour un prisonnier populaire qu'elles ont parfois délivré, combien de lynchages, combien de prisons forcées par des multitudes américaines, ou révolutionnaires, pour massacrer des prisonniers haïs, enviés ou redoutés!

On peut distinguer les foules d'action en foules d'amour et foules de haine. Mais à quelle œuvre vraiment féconde les foules amoureuses emploient-elles leur activité? On ne sait ce qu'il y a de plus désastreux, des haines ou des amours, des exécrations ou des enthousiasmes de la foule. Quand elle hurle, en proie à un délire cannibale, elle est horrible, c'est vrai; mais quand elle se rue, adoratrice, aux pieds d'une de ses idoles humaines, qu'elle dételle sa voiture, le hisse sur le pavois de ses épaules, c'est le plus souvent un demi-fou comme Masaniello, une bête fauve comme Marat, un général charlatanesque tel que Boulanger, qui est l'objet de son adoration, mère des dictatures et des tyrannies. Même

quand elle entoure d'ovations délirantes un héros naissant tel que Bonaparte revenant d'Italie, elle ne peut que préparer ses désastres par l'excès d'orgueil qu'elle suscite en lui et qui fait crever son génie en démence. Mais c'est pour un Marat surtout qu'elle déploie tout son enthousiasme. L'apothéose de ce monstre, le culte rendu à son « cœur sacré » exposé au Panthéon, est un éclatant spécimen de la puissance de mutuel aveuglement, de mutuelle hallucination, dont les hommes rassemblés sont capables. Dans cet entraînement irrésistible, la lâcheté a eu sa part, mais bien faible, en somme, et comme noyée dans la sincérité générale.

Mais, je me hâte de le dire, il y a une variété des foules d'amour, très répandue, qui joue un rôle social des plus nécessaires et des plus salutaires, et sert de contrepoids à tout le mal accompli par toutes les autres espèces de rassemblements. Je veux parler de la foule de fête, de la foule de joie, de la foule amoureuse d'elle-même, ivre uniquement du plaisir de se rassembler pour se rassembler. Ici je rature avec empressement ce qu'il y a de matérialiste et d'étroit dans ce que j'ai dit plus haut du caractère improductif des foules. Certes, toute production ne consiste pas à bâtir des maisons, à fabriquer des meubles, des vêtements ou des aliments; et la paix sociale, l'union sociale, entretenue par les fêtes populaires, par les frairies, par les réjouissances périodiques de tout un village ou de toute une ville, où toute dissidence s'efface momentanément dans la communion d'un même désir, le désir de se voir, de se coudoyer, de sympathiser, cette paix, cette union sont des produits non moins précieux que tous les fruits de la terre, que tous les articles de l'industrie. Même les fêtes de la Fédération, en 1790, si courte embellie entre deux cyclones, ont eu une vertu passagère de pacification. Ajoutons que l'enthousiasme patriotique — autre variété d'amour et d'amour du soi, du soi collectif, national — a aussi, souvent, inspiré généreusement les foules, et, s'il ne lui a jamais fait gagner de batailles, il a eu parfois pour effet de rendre invincible l'élan des armées exaltées par elles.

Oublierai-je, enfin, après les foules de fête, les foules de deuil, celles qui suivent, sous l'oppression d'une commune

douleur, le convoi d'un ami, d'un grand poète, d'un héros national? Celles-là, pareillement, sont d'énergiques stimulants de la vie sociale; et, par ces tristesses comme par ces joies ressenties ensemble, un peuple s'exerce à former un seul faisceau de toutes les volontés.

En somme, les foules sont loin de mériter dans leur ensemble le mal qu'on en a dit et que j'en ai pu dire moi-même à l'occasion. Si l'on met en balance l'œuvre quotidienne et universelle des foules d'amour, surtout des foules de fête, avec l'œuvre intermittente et localisée des foules de haine, on devra reconnaître, en toute impartialité, que les premières ont beaucoup plus contribué à tisser ou resserrer les liens sociaux que les secondes à déchirer par endroits ce tissu. Qu'on suppose un pays où il n'y ait jamais d'émeute ou de soulèvement haineux d'aucun genre, mais où, en même temps, les fêtes publiques, les manifestations joyeuses de la rue, les enthousiasmes populaires, soient inconnus : ce pays insipide et incolore sera assurément bien moins imprégné du sentiment profond de sa nationalité que le pays le plus agité du monde par des troubles politiques, par des massacres mêmes, mais qui, dans l'intervalle de ces délires, tel que Florence au moyen âge, a gardé l'habitude traditionnelle des grandes expansions religieuses ou profanes, d'allégresse en commun, jeux, processions, scènes carnavalesques. Les foules, donc, les rassemblements, les coudoiements, les entraînements réciproques des hommes, sont beaucoup plus utiles que nuisibles au déploiement de la sociabilité. Mais ici, comme partout, *ce qui se voit* empêche de songer à *ce qui ne se voit pas*. De là, sans doute, la sévérité habituelle du sociologue pour les foules. Les bons effets des foules d'amour et de joie se cachent dans les replis du cœur, où, longtemps après la fête, subsiste un surcroît de disposition sympathique et conciliante qui se traduit sous mille formes inaperçues dans les gestes, dans les paroles, dans les rapports de la vie journalière. Au contraire, l'œuvre anti-sociale des foules de haine frappe tous les yeux, et le spectacle des destructions criminelles qu'elles ont opérées leur survit longtemps pour faire exécrer leur mémoire.

Puis-je maintenant parler des *publics agissants*, sans abu-

ser des métaphores? Le public, cette foule dispersée, n'est-il pas essentiellement passif? En réalité, quand il est monté à un certain ton d'exaltation, dont ses publicistes sont avertis par leur habitude quotidienne de *l'ausculter*, il agit par eux, comme il manifeste par eux, et, par eux, s'impose aux hommes d'État qui deviennent ses exécuteurs. C'est ce qu'on nomme la puissance de l'opinion. Il est vrai qu'elle atteste surtout celle de ses conducteurs qui l'ont mise en mouvement; mais, une fois soulevée, elle les entraîne dans des voies qu'ils n'ont pas prévues. Ainsi, cette action des publics est, avant tout, une réaction, formidable parfois, contre leur publiciste qui subit leur poussée provoquée par ses excitations. Cette action est, d'ailleurs, toute spirituelle comme la réalité même du public. Comme celle des foules, elle est inspirée par l'amour et par la haine, mais, à la différence de celle des foules, elle a souvent, quand l'amour l'inspire, une efficacité de production directe, parce qu'elle est plus réfléchie et plus calculée, même dans ses violences. Le bien qu'elle opère ne se borne pas à l'exercice journalier de la sympathie sociale des individus excitée par les sensations quotidiennement renouvelées de leur contact spirituel. Elle a suscité quelques bonnes lois de mutuelle assistance et de pitié. Si les joies et les deuils du public n'ont rien de périodique et de réglé par la tradition, ils ne possèdent pas moins que les fêtes de la foule le don d'apaiser les luttes et de pacifier les cœurs, et il faut bénir la presse frivole, je ne dis pas pornographique, quand elle entretient le public en une bonne humeur à peu près constante, favorable à la paix. Quant aux publics de haine, nous les connaissons aussi, et le mal qu'ils font ou qu'ils font faire est bien supérieur aux ravages exercés par les foules furieuses. Le public est une foule beaucoup moins aveugle et beaucoup plus durable, dont la rage plus perspicace s'amasse et se soutient pendant des mois et des années.

Aussi suis-je surpris que, après avoir tant parlé des crimes de la foule, on n'ait rien dit des crimes du public. Car il y a assurément des publics criminels, féroces, altérés de sang, comme il y a des foules criminelles: et, si la criminalité des premiers est moins apparente que celle des secondes, combien est-elle plus réelle, plus affinée, plus profonde,

moins excusable! Mais d'ordinaire on n'a pris garde qu'aux crimes et délits commis envers le public, aux mensonges, aux abus de confiance, aux véritables escroqueries sur une échelle immense dont il est si souvent victime de la part de ses inspirateurs. On doit parler de même des crimes et des délits commis envers la foule, et qui ne sont pas moins odieux ni peut-être moins fréquents. On ment aux assemblées électorales, on escroque leurs votes avec des promesses fallacieuses, avec des engagements solennels qu'on est décidé à ne pas tenir, avec des calomnies diffamatoires qu'on invente. Et il est plus facile de tromper les foules que les publics, car l'orateur qui les abuse n'a pas le plus souvent de contradicteur, tandis que les divers journaux se servent à chaque instant d'antidote les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, de ce que le public peut être la victime d'un véritable crime, s'ensuit-il qu'il ne puisse être lui-même criminel?

Puisqu'il vient d'être question des abus de confiance dont le public est l'objet, ouvrons une parenthèse pour remarquer combien la notion toute individualiste du *lien de droit*, tel que les juristes l'ont toujours compris jusqu'ici, est insuffisante et demande à être remaniée pour répondre aux changements sociaux que la naissance et la croissance des publics ont produits dans nos usages et nos mœurs. Pour qu'il y ait *lien de droit* par l'effet d'une promesse, il faut, d'après les idées admises jusqu'ici, qu'elle ait été acceptée par celui ou ceux auxquels elle s'adresse, ce qui suppose une relation *personnelle* entre eux. Cela était bon avant l'imprimerie, quand la promesse humaine ne portait guère plus loin que la voix humaine, et que, vu les limites étroites du groupe social avec lequel on était en rapports d'affaires, le client étant toujours personnellement connu du fournisseur, le donataire du donateur, le débiteur du créancier, le contrat synallagmatique pouvait passer pour la forme éminente et presque exclusive de l'obligation. Mais, depuis les progrès de la Presse, c'est de moins en moins avec des personnes déterminées, c'est de plus en plus avec des collectivités auxquelles on s'adresse par le journal, qu'on est en relations de tout genre, qu'on s'engage commercialement par des réclames, politiquement par des programmes. Le malheur est que ces engagements-là, même

les plus solennels, sont de simples *volontés unilatérales*, non nouées par la réciprocité de volontés simultanées, de simples promesses non acceptées ni susceptibles d'acceptation, et, comme telles, dépourvues de toute sanction juridique[1]. Rien de plus propre à favoriser ce qu'on pourrait appeler le brigandage social. Encore peut-on dire, quand il s'agit d'une promesse faite à une foule, qu'il est difficile de la sanctionner juridiquement, à raison du caractère essentiellement passager de la foule, qui n'est assemblée qu'un instant et ne se retrouve jamais la même. Je sais tel candidat à la députation qui, devant quatre mille personnes, avait juré de se retirer au second tour de scrutin devant son concurrent républicain s'il avait obtenu moins de voix que lui. Il eut moins de voix, en effet, mais il ne se retira point, et il fut élu. Voilà qui peut encourager les charlatans politiques. Et je veux bien qu'ici l'on refuse de consacrer en droit l'effet de cette promesse pour cette raison que, une fois la foule dissipée, il n'est plus personne, même en ayant fait partie, qui puisse prétendre à la représenter, à agir en son nom. Mais le public est permanent, et je ne vois pas pourquoi, après qu'une information volontairement trompeuse a été publiée pour vraie, les lecteurs confiants qui ont été conduits à quelque spéculation malheureuse, à quelque désastre financier, par ce mensonge artificieux, intéressé, vénal, n'auraient pas le droit de citer en justice le publiciste fripon qui les a dupés, pour lui faire rendre gorge. Peut-être alors le caractère public d'un mensonge, au lieu d'être une circonstance atténuante ou absolutoire, comme maintenant, serait-il regardé comme une aggravation d'autant plus forte que le public trompé aurait été plus nombreux[2]. Il est inconcevable que tel écrivain, qui se ferait scrupule de mentir dans la vie privée, mente impudemment, de gaieté de cœur, à cent mille, à cinq cent mille personnes qui le lisent ; et que beaucoup de gens sachent cela et qu'ils continuent à le tenir pour un honnête homme.

Mais laissons là cette question de droit, et revenons aux

1. Voir à ce sujet nos *Transformations du droit*, pp. 116 et 307, ainsi que la thèse de M. René Worms, sur la *Volonté unilatérale*.

2. Car il en est des publics comme des assemblées qui sont d'autant plus aisées à tromper qu'elles sont plus nombreuses, comme les prestidigitateurs le savent à merveille.

crimes et délits du public. Qu'il y ait des publics fous, cela n'est pas douteux; tel était, à coup sûr, le public athénien quand il forçait son gouvernement, il y a deux ans, à déclarer la guerre à la Turquie. Qu'il y ait des publics délinquants, cela n'est pas moins certain : n'est-il pas des ministères qui, sous la pression du public, d'une presse dominante, ont dû — ne voulant pas tomber honorablement — proposer et faire voter des lois de persécution et de spoliation contre telle ou telle catégorie de citoyens? Certes, les crimes des publics ont moins de couleur et d'atrocité apparente que les crimes des foules. Ils diffèrent de ceux-ci par quatre caractères : 1° ils sont moins repoussants; 2° ils sont moins vindicatifs et plus intéressés, moins violents et plus astucieux; 3° ils sont plus largement et plus durablement oppressifs; 4° enfin, ils sont encore plus assurés de l'impunité.

Veut-on un exemple typique des crimes des foules? La *Révolution* de Taine en fournit autant et plus qu'on en peut désirer. En septembre 1789, à Troyes, une légende se forme contre Huez, le maire : il est un *accapareur*, il veut *faire manger du foin au peuple*. Huez est un homme connu par sa bienfaisance, il a rendu de grands services à la ville. N'importe. Le 9 septembre, trois voitures de farine s'étant trouvées mauvaises, le peuple s'amasse et crie : « A bas le maire! » Mort au maire! » Huez, sortant de son tribunal, est renversé, meurtri à coups de pied et de poing, frappé à la tête d'un coup de sabot. Une femme se jette sur le vieillard terrassé, lui foule la figure avec les pieds, lui enfonce des ciseaux dans les yeux à plusieurs reprises. Il est traîné, la corde au cou, jusqu'au pont, lancé dans le gué voisin, puis retiré, traîné de nouveau par les rues dans les ruisseaux, *avec un morceau de foin dans la bouche*. » Suivent des pillages et des démolitions de maisons, et, chez un notaire, « plus de six cents bouteilles sont bues ou emportées[1] ».

Ces assassinats collectifs ne sont pas, comme on le voit, inspirés par la cupidité, comme ceux de nos escarpes, ou comme ceux des publics révolutionnaires qui faisaient, à la

1. *Révolution*, t. I, p. 88; à la même époque, la foule a fait pis à Caen : le major de Belsunce a été dépecé, comme Lapérouse aux îles Fidji, et une femme a mangé son cœur.

même époque, par la voix de leurs journaux, par leurs représentants terrorisés, dresser des listes de proscription ou voter des lois de confiscation pour prendre les dépouilles de leurs victimes. Non, ils sont inspirés par la vengeance, comme les assassinats familiaux des clans barbares, par le besoin de châtier des forfaits réels ou imaginaires, comme les lynchages américains. En tout temps et en tout pays, la foule homicide ou pillarde se croit justicière, et la justice sommaire qu'elle rend rappelle singulièrement, par la nature vindicative des pénalités, par leur cruauté inouïe, par leur symbolisme même — comme le montre le morceau de foin dans la bouche de Huez — la justice des temps primitifs.

Combien tout cela nous éloigne des crimes du public ! Le public, quand il est criminel, l'est par intérêt de parti plus que par vengeance, par lâcheté plus que par cruauté ; il est terroriste par peur, non par accès de colère. Il est capable surtout de complaisance criminelle envers ses chefs, de *manutengolisme*, comme disent les Italiens. Mais à quoi bon s'occuper de ses crimes à lui, puisqu'il est l'opinion, et que, encore une fois, l'opinion est souveraine, irresponsable comme telle ! C'est surtout quand ils sont tentés et non consommés, qu'ils peuvent être poursuivis : encore ne peuvent-ils l'être que contre les publicistes qui les ont inspirés ou contre les meneurs des foules qui, nées du public, se sont livrées à ces tentatives. Quant au public même, il reste dans l'ombre, insaisissable, attendant l'heure de recommencer. Le plus souvent, quand une foule commet des crimes, — à commencer par les parlements, foules à demi corporatives, qui se sont montrés les complices de tant de despotes, — il y a derrière elle un public qui la meut. Est-ce que le public électoral qui a nommé des députés sectaires et fanatiques n'est pour rien dans leurs forfaits, dans leurs attentats contre les libertés, les biens, la vie des citoyens ? Est-ce que, fréquemment, il ne les a pas réélus et n'a pas endossé ainsi leur forfaiture ? Il n'y a pas que le public électoral qui ait été complice de criminels. Le public même non électoral, purement passif en apparence, en réalité agit par ceux qui cherchent à le flatter, à le capter. C'est presque toujours de complicité avec un public scélérat, dès l'époque où le public com-

mençait à naître, que les plus grands crimes historiques ont été commis : la Saint-Barthélemy peut-être, certainement les persécutions contre les protestants sous Louis XIV, et tant d'autres ! Les massacres de Septembre ont eu l'approbation enthousiaste d'un certain public, et, sans l'existence, sans les provocations de ce public, ils n'auraient pas eu lieu. — A un étage inférieur du délit, les fraudes électorales, telles qu'elles se pratiquent couramment et abondamment dans certaines villes, ne sont-elles pas des délits de groupe, accomplis avec la complicité plus ou moins consciente de tout un public ? — Règle générale, ou à peu près : derrière les foules criminelles il y a des publics plus criminels encore, et, à la tête de ceux-ci, des publicistes qui le sont encore plus.

La force des publicistes tient avant tout à la connaissance instinctive qu'ils possèdent de la psychologie du public. Ils savent ses goûts et ses dégoûts ; qu'on peut, par exemple, se permettre avec lui, impunément, une hardiesse de peintures pornographiques que la foule ne supporterait pas : il y a, dans les foules théâtrales, une pudeur collective opposée aux cynismes individuels des gens dont elle se compose[1], et cette pudeur fait défaut au public spécial de certains journaux. On peut dire même qu'il y a pour ce public-là une impudeur collective composée de pudeurs relatives. Mais, public ou foule, toutes les collectivités se ressemblent en un point, par malheur : c'est leur déplorable penchant à subir les excitations de l'envie et de la haine. Pour les foules, le besoin de haïr répond au besoin d'agir. Exciter leur enthousiasme ne mène pas loin ; mais leur offrir un motif et un objet de haine, c'est donner carrière à leur activité, qui, comme nous le savons, est essentiellement destructive, en tant qu'elle s'exprime par des actes précis. De là le succès des listes de proscription dans les émeutes. Ce que réclament les foules en colère, c'est une tête ou des têtes. L'activité du public est heureusement moins simpliste, et elle se tourne vers un idéal

1. La foule présente aussi parfois une honnêteté collective faite d'improbités rassemblées. En 1720, après une fièvre de spéculations financières, le Parlement anglais, « dont presque tous les membres individuellement avaient pris part à cette débauche d'agiotage, la flétrit comme corps et ordonna des poursuites contre ses promoteurs pour avoir corrompu des personnages publics. » (Claudio Jannet, *le Capital*.)

de réformes ou d'utopies aussi facilement que vers des idées d'ostracisme, de persécution, de spoliation. Mais, en s'adressant à sa malignité native, ses inspirateurs ne le conduisent que trop aisément lui-même aux fins de leur méchanceté. Découvrir ou inventer un nouvel et grand objet de haine à l'usage du public, c'est encore un des plus sûrs moyens de devenir un des rois du journalisme. En aucun pays, en aucun temps, l'apologétique n'a eu autant de succès que la diffamation.

Mais je ne voudrais pas finir sur cette réflexion pessimiste. J'incline à croire, malgré tout, que les profondes transformations sociales que nous devons à la presse se sont faites dans le sens de l'union et de la pacification finales. En se substituant ou en se superposant, comme nous l'avons vu, aux groupements plus anciens, les groupements nouveaux, toujours plus étendus et plus massifs, que nous appelons des publics, ne font pas seulement succéder le règne de la mode à celui de la coutume, l'innovation à la tradition; ils remplacent aussi les divisions nettes et persistantes entre les multiples variétés de l'association humaine avec leurs conflits sans fin, par une segmentation incomplète et variable, aux limites indistinctes, en voie de perpétuel renouvellement et de mutuelle pénétration. Telle me paraît être la conclusion de cette longue étude.

Mais j'ajoute que l'erreur serait profonde de faire honneur aux collectivités, même sous la forme la plus spirituelle, du progrès humain. Toute initiative féconde, en définitive, émane d'une pensée individuelle, indépendante et forte ; et pour penser il faut s'isoler non seulement de la foule, comme le dit Lamartine, mais du public. C'est ce qu'oublient les grands louangeurs du peuple pris en masse, et ils ne s'aperçoivent pas d'une sorte de contradiction qui est impliquée dans leurs apologies. Car ils ne témoignent, en général, tant d'admiration pour les grandes œuvres soi-disant anonymes et collectives que pour exprimer leur mépris pour les génies individuels autres que le leur. Aussi est-il à remarquer que ces célèbres admirateurs des seules multitudes, contempteurs en même temps de tous les hommes en particulier, ont été des prodiges d'orgueil. Nul, plus que Wagner, si ce n'est Victor

Hugo, après Chateaubriand peut-être et Rousseau, n'a professé la théorie suivant laquelle « le peuple est la force efficiente de l'œuvre d'art » et « l'individu isolé ne saurait rien inventer, mais peut seulement s'approprier une invention commune ». Il en est de ces admirations collectives, qui ne coûtent rien à l'amour-propre de personne, comme des satires impersonnelles qui n'offensent personne parce qu'elles s'adressent à tout le monde indistinctement.

Le danger des démocraties nouvelles, c'est la difficulté croissante pour les hommes de pensée d'échapper à l'obsession de l'agitation fascinatrice. Il est malaisé de descendre en cloche à plongeur dans une mer très agitée. Les individualités dirigeantes que nos sociétés contemporaines mettent en relief, sont de plus en plus les écrivains qui vivent avec elle en continuel contact; et l'action puissante qu'ils exercent, préférable assurément à l'aveuglement des foules acéphales, est déjà un démenti infligé à la théorie des masses créatrices. Mais ce n'est pas assez, et, comme il ne suffit pas de répandre partout une culture moyenne, et qu'il faut, avant tout, porter toujours plus haut la haute culture, on peut, avec Sumner Maine, se préoccuper déjà du sort qui sera fait dans l'avenir aux derniers *intellectuels*, dont les services à longue échéance ne frappent pas les yeux. Ce qui préserve les montagnes d'être rasées et transformées en terre labourables, en vignes ou en luzernes par les populations montagnardes, ce n'est nullement le sentiment des services rendus par ces châteaux-d'eau naturels; c'est tout simplement la solidité de leurs pics, la dureté de leur substance, trop coûteuse à dynamiter. Ce qui préservera de la destruction et du nivellement démocratique les sommités intellectuelles et artistiques de l'humanité, ce ne sera pas, je le crains, la reconnaissance pour le bien que le monde leur doit, la juste estime du prix de leurs découvertes. Que sera-ce donc?... Je voudrais croire que ce sera leur force de résistance. Gare à elles si elles viennent à se désagréger!

GABRIEL TARDE

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

ET LES ÉTATS BALKANIQUES

Depuis nombre d'années, les États chrétiens des Balkans sont soumis par les chancelleries au régime du protectorat européen. Or, sous quelque rapport qu'on les envisage : — origines politiques, ethnographie, religion, tempérament, intérêts nationaux, — on est frappé de la surabondance des titres qu'un patronage franco-russe aurait à se substituer, vis-à-vis d'eux, à ce régime. La Serbie, la Bulgarie et le Monténégro sont nés, en somme, et ont vécu des chocs quasi périodiques de la Russie contre l'Empire ottoman. Ce lien d'histoire procède lui-même de la communauté de race et de culte; il s'y attache pour la Russie, l'aînée de la famille ethnique, une idée de mission, déjà aux trois quarts réalisée. L'orthodoxie, d'autre part, est un foyer moral assez large pour que les peuples qui ne peuvent se prévaloir de la parenté de sang y trouvent place : c'est à titre d'orthodoxes que les Roumains et les Grecs, héritiers des antiques civilisations, ont fait longtemps partie de la clientèle russe et reçu du Nord l'impulsion qui devait leur rendre l'indépendance. Mais à mesure que ces jeunes États prennent assiette, il est remarquable qu'ils n'empruntent point à la Russie — l'observation est vraie même des Slaves, réserve faite pour le Monténégro — un type d'organisation sociale et gouvernementale. Socialement, ils puisent

dans leur propre fonds. Politiquement, ils s'inspirent des principes de la Révolution française. Ils ont — en théorie tout au moins — des constitutions, le régime représentatif, la liberté de la presse, tout ce que n'a point encore la Russie, dont l'avance sur eux, comme nation, est pourtant incalculable. Leur tempérament se ressent de cette double influence; ils présentent, à l'état embryonnaire, comme de juste, et, comme de juste aussi, perfectible, la transaction la mieux accusée entre le génie russe et le génie français : à la fois traditionnalistes et libertaires, mystiques et peu pratiquants, épris d'autorité et capables d'une « journée » à l'occasion. Le « Balkanien », sous réserve des nuances qui distinguent naturellement le Slave du Grec et le Roumain des deux, se rattache en somme aux deux formes extrêmes de civilisation dont le rapprochement politique est aujourd'hui un fait accompli.

Ses intérêts, vus de haut, l'induisent à chercher un abri dans la combinaison franco-russe, ouverte, semble-t-il, par définition même, à tous les petits États dont l'hégémonie allemande menace l'indépendance. Depuis le traité de Berlin, non seulement la Bosnie-Herzégovine, terre slave, est devenue, sous couleur d' « occupation », une sorte d'Algérie austro-hongroise; on peut bien dire qu'une poussée s'est produite à travers la péninsule, en sens inverse de celle du XIVe siècle : c'est la poussée à l'Est, le *Drang nach Osten*. Poussée méthodique, au service de laquelle ont été mises toutes les ressources d'un grand État comme l'Autriche-Hongrie : la diplomatie, qui impose successivement Stambouloff aux Bulgares, l'ex-roi Milan aux Serbes, et contribue, en Roumanie, à maintenir aux affaires le cabinet Stourdza; la finance, qui, par la *Länderbank* et d'autres puissants prêteurs, s'insinue, à Sofia et surtout à Belgrade, dans les rouages budgétaires; les intrigues et les largesses des consuls en Albanie; la propagande catholique de nom, triplicienne de fait; le colonat en Bosnie, l'infiltration commerciale partout. Travail de vingt ans, dont les résultats vont se consolidant de jour en jour; dont le terme ne paraît être guère moins que l'établissement de l'Autriche à Salonique, adossé à un Balkan pour partie germanisé.

Ces incontestables progrès du *Drang* ne risquent-ils de compromettre que l'avenir des États balkaniques? Ne don-

nent-ils point sujet d'appréhender une rupture de l'équilibre continental, rupture qu'il appartient à une politique nettement « franco-russe » de prévenir? Cette politique enfin, qui trouverait un levier naturel dans l'intérêt même et dans les dispositions de ces jeunes nationalités, a-t-elle suivi la proclamation officielle de l'alliance? Notre dessein est d'apporter une contribution à l'étude de ce complexe problème.

I

En 1869, au lendemain d'une des plus violentes insurrections dont la Crète ait été le théâtre et de la Conférence de Paris, M. Delyannis écrivait à son collègue de Serbie, M. Ristitch, les lignes suivantes[1], qu'on dirait datées d'hier : « *Athènes, 10-22 janvier 1869.* — La Conférence qui s'est réunie à Paris, *que nous n'avons nullement demandée*, et qui s'est constituée non dans notre intérêt, mais dans celui des Puissances, lesquelles ne veulent pas entendre parler d'une guerre, soit parce que les unes ne sont pas prêtes, soit parce que les autres en craignent l'issue pour l'Empire ottoman, *qu'elles chérissent*, vient de terminer ses travaux. Je vous prie de faire connaître à M. N... tout ce qu'il importe que nous sachions de votre part, en vue d'une *action commune* qui pourrait être prochaine. » Si nous avons choisi ce passage, c'est qu'il nous paraît contenir l'expression permanente d'une situation qui n'a fait qu'empirer depuis le traité de Berlin. Le lot traditionnel des États chrétiens du Balkan fut d'être engagés entre le marteau de l'Empire ottoman et l'enclume de quelque concert de Puissances ; à présent des intérêts précis, distincts, ceux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, ajoutent à la dureté de l'enclume. Aussi, toutes les fois que les hommes politiques de la péninsule voient juste, si les

1. La correspondance échangée entre M. Delyannis et M. Ristitch, alors au début de leur carrière, en 1868 et en 1875, vient d'être publiée par M. Ristitch lui-même, en annexes d'un ouvrage qui a paru sous le titre : *Histoire diplomatique de la Serbie pendant les guerres pour la libération et l'indépendance* (1875-1878). Elle jette une vive lueur sur les relations des États balkaniques, avant et pendant cette période, ainsi que sur les causes qui ont isolé la Grèce, au cours du conflit dont elle vient d'être la victime.

circonstances ne leur permettent pas de s'arrêter à l'idée d'action commune, du moins s'attachent-ils à celle d'entente, de syndicat de faibles, d'assurance mutuelle contre les périls de cette situation. Il y a bien des manières de concevoir la *Ligue balkanique*, bien des sujets de disputer s'il convient de lui chercher une base ethnographique ou géographique. Mais le principe s'impose, d'autant plus pressant depuis que, l'Europe n'ayant rien cédé de sa prédilection pour l'Empire ottoman, l'Allemand dissimule à peine ses ambitions sur la partie occidentale de la péninsule.

Plus d'un an avant le dernier conflit gréco-turc, c'est entre Slaves, plus directement menacés par le *Drang nach Osten*, que cet instinct de conservation a pris corps et cherché une formule pratique.

L'initiateur de ces tentatives, à partir de 1896, est le prince Nicolas de Monténégro. C'est lui qui ouvre la série des visites et des toasts sensationnels, qui règle le *scenario* de ces rencontres entre souverains et ministres balkaniques, toujours réconfortantes pour les masses, encore qu'il ne se passe point dans la coulisse autant de choses fécondes que leur idéalisme en entrevoit. Au mois de septembre, il paraît à Belgrade et y prononce, à la table du roi, son hôte, une sorte de discours-programme, dont la hardiesse calculée va remuer dans la foule le vieux ferment d'orgueil et d'enthousiasme de race. « Je t'apporte, mon cher frère, disait-il au roi Alexandre, un gage et une expression de cette concorde si ardemment désirée par le monde serbe. Unie et indivisible, — quoiqu'elle professe trois religions — la *nation* nous bénira et nous suivra. Elle se rangera à la seule croyance salutaire : la foi dans la nationalité. Notre devoir est de la conduire au terme de ses aspirations. Sage et juste, elle ne convoite pas le bien des autres : elle ne demande que ce qui lui appartient. Car c'est elle qui a prononcé : *Bien volé, bien maudit*[1]. Ces aspirations légitimes sont fortifiées par l'affection de nos frères bulgares, avec lesquels tes sujets ont eu la sagesse de se réconcilier, et l'appui moral des nations qui nous sont unies par le sang, la foi et la communauté d'intérêts. »

1. L'allusion à la Bosnie-Herzégovine était claire; on comprend qu'elle ait été sentie par la presse officieuse austro-hongroise.

En somme, derrière les mots sonores — et dont la sonorité même importe à la vulgarisation du dessein — c'est l'esprit, presque la définition de la ligue slave-balkanique. Rien ne manque des idées essentielles que cette formation comporte; rien ne serait à oublier dans le texte ou en marge du traité qui la consacrerait : fraternité ethnique à la base, liquidation des dissentiments d'ordre ou de prétexte religieux, prescription des vieilles querelles serbo-bulgares, allusion au traité de Berlin, évocation — sacramentelle — de l'ombre toujours protectrice des Tsars. Le propos de table est complet. Reste à trouver de bons entendeurs. Sans prétendre à ces effets, le jeune roi Alexandre module une réponse conforme.

Le toast plaît-il ou déplaît-il à Saint-Pétersbourg? On ne sait : pour mieux dire, en pareille matière, on ne sait jamais rien. C'est un fait, en tout cas, qu'avant qu'il fût prononcé, l'ambassadeur de Russie à Vienne en a eu connaissance. Il est suivi d'un resserrement officiel de relations entre la Serbie et le Monténégro. Pour la première fois, au mois d'avril suivant, un agent diplomatique serbe, le général Velimirovitch, est installé à Cettinje. Il ne fait, du reste, que précéder son souverain, qui passe trois jours au Monténégro, la première semaine de mai, au moment même où les troupes turques se massent vers les défilés de la Thessalie. M. Simitch accompagne le roi. Malgré la réserve qu'impose aux milieux officiels l'attitude déjà « concertée » des Puissances, l'*ambiente* sent la poudre. C'est que la poudre ne parle pas qu'en Grèce. A une demi-journée de Cettinje, sur les bords du lac de Scutari, les premières hostilités gréco-turques ont été répercutées, sous forme de coups de fusil, de chrétiens à musulmans. A l'enlèvement d'une croix de cimetière, la tribu des Castrati vient de répondre par l'égorgement d'un porc dans une mosquée et un badigeonnage en règle des murailles avec le sang de l'animal. A Scutari même, la moyenne des *vendettas* a monté brusquement, et le cours de la vie humaine, dont le niveau est déjà si bas dans cette région, tombe encore. — Ce n'est point que cette recrudescence de « choses albanaises », en soi, semble très troublante. Elle n'est telle que par les origines qu'on lui suppose. Les catholiques passent, en très grande majorité, pour dociles aux conseils de l'Autriche; Scutari,

pour une position accessible à un corps de débarquement. On sait déjà que le stationnaire austro-hongrois investi, par le traité de Berlin, de la police des eaux monténégrines, croise avec sollicitude sur la côte albanaise; qu'à Vallona et à Durazzo, où la fermentation est aussi vive, il a débarqué des officiers et de bons avis. En somme, un coup de main qui aurait pour but et pour effet d'assurer un point stratégique de plus au *Drang nach Osten*, sous prétexte de concourir à limiter la guerre, figure, à cette heure, dans l'ordre des éventualités. Voilà ce qui hante ces têtes serbes, pour lesquelles, au fond, le péril n'est qu'à l'Occident. On guette au passage les *perjaniks* circulant du palais au poste tout rural du télégraphe, à travers la place bordée de mâts tricolores, qu'étreignent des serpents de verdure délavés par une bourrasque de printemps. Après tout, bien des fils aboutissent à cette bourgade, où confèrent en ce moment deux souverains, arbitres de la paix dans la partie occidentale de la péninsule, dépendant eux-mêmes d'on ne sait quel arbitrage, confidents d'on ne sait quels intérêts...

Que fait la Bulgarie? C'est à elle, en somme, à donner le ton aux États « frères », plus engagée qu'elle est dans les affaires orientales, plus apte surtout à fomenter l'insurrection de Macédoine, facteur escompté des complications que redoutent les chancelleries. On commente le voyage de Sofia, où, deux mois auparavant, le roi de Serbie a reçu un accueil splendide, ponctué de toasts moins ardents mais presque aussi symptomatiques que celui de Belgrade. Le prince Ferdinand n'a pas seulement salué son hôte par une allusion de courtoisie « à l'accueil enthousiaste et spontané, preuve éclatante des sentiments de la nation bulgare ». Il a ajouté textuellement : « Je suis convaincu, Sire, que la présence de Votre Majesté parmi nous sera l'aurore d'une nouvelle ère de confiance réciproque et d'une politique *unie pour un but commun* » (24 février/8 mars 1897). Et le ministre président, Stoïloff, quelques semaines plus tard, à Pirot, à l'occasion de l'inauguration du nouveau traité de commerce entre la Serbie et la Bulgarie, a évoqué, dans le même esprit que le prince de Monténégro, un plan de *Ligue balkanique*, en disant : « Pour consommer l'unité (*zaiednitza*) serbo-bulgare, il importe qu'aux résultats commerciaux viennent s'en joindre de moraux et de *poli-*

tiques, qui soient ressentis des Serbes et des Bulgares, *où qu'ils se trouvent*. » Assouplie aux exigences du protocole, c'est toujours une formule de revendication, qui désigne à la race slave du Sud les ennemis communs : l'Allemand en Bosnie, le Turc en Macédoine.

Dans ces discours, dans ces toasts, dans les amplifications de la presse qui leur fait écho, y a-t-il autre chose que la vieille cantilène, un peu renforcée par des tenues de circonstance, à l'unité et à la destinée de la race? La rime de cette poésie s'accorde-t-elle avec la raison d'État; est-on bien préparé à sanctionner, par un acte collectif, ce rapprochement qui procède des inquiétudes de chacun? Au fond, et comme d'habitude, le seul point vers lequel le Balkan orthodoxe tienne les yeux fixés, c'est Saint-Pétersbourg, parvis, si l'on ose dire, d'où peut descendre d'un moment à l'autre ce qu'il appelle en son langage pittoresque « la bénédiction de l'oncle blanc ». Toute la question politique, pour la masse des Slaves du Sud, et même peut-être pour ceux qu'on présume initiés aux mystères de chancellerie, se ramène à un dilemme : ou la Russie est *sincèrement* entrée dans le concert européen, — c'est qu'alors elle ajourne sa mission traditionnelle, comme les revanches entrevues par les vaincus de l'Islam et du traité de Berlin, — ou elle ne paraît dans ce concert que pour la forme, et ne tardera pas à faire savoir à sa clientèle ce qu'elle veut. Voilà sur quoi l'on dispute, et pourquoi l'on attend. Tout ce monde sent très bien qu'il n'est encore qu'un instrument, ou une pièce d'échiquier; mais qu'il est déjà cela, qu'il dépend d'une main puissante de contenir ce qui lui reste de chaos, d'utiliser ce qu'il a d'ambitions et de jeunes forces. En somme, la question qu'il se pose, on a sujet de se la poser partout. C'est le nœud gordien d'une situation d'où sortira : ou bien une politique d'action, calquée sur celle de Gortchakoff, qui associera tous les Slaves aux desseins et à la fortune de la Russie; ou bien une politique de réserve qui constituera gardienne du *statu quo* la vieille émancipatrice de l'Orient. En pensant à la Russie, on pense aussi un peu à la France, à cette alliance fondée (on se l'imagine du moins) sur une certaine communauté de vocation et de traditions généreuses, comme sur un égal besoin

de revanche contre le monde allemand. Alliance ouverte au « slavisme » tout entier, qui pourrait produire des conséquences incalculables, par sa répercussion sur les affaires intérieures de l'Austro-Hongrie.... Et le dilemme semble s'imposer de plus en plus : la Russie absorbe-t-elle sa politique dans celle des Puissances, ou fera-t-elle politique à part, avec son alliée d'aujourd'hui et sa clientèle d'hier?

Le dilemme était faux — faux non seulement dans sa formule, mais jusque dans ses prétéritions. L'événement allait, en effet, prouver d'abord : qu'il y avait bien, au sein du concert, des éléments qui y figuraient *pro formâ*, tout disposés à s'en évader, dès qu'ils cesseraient d'y trouver un intérêt provisoire, — mais c'étaient les Puissances de l'Europe centrale; ensuite que la Russie, au contraire, était entrée fort sérieusement dans la combinaison, — mais nullement pour maintenir le *statu quo*, qu'elle sacrifiait, à ce moment même, à une « entente » avec l'Autriche-Hongrie.

II

Vers le 15 mai, un document officiel et péremptoire arrêta net, dans le Balkan comme ailleurs, la germination des hypothèses. L'empereur François-Joseph venait de partir pour Saint-Pétersbourg et conférait avec le Tsar. Il sortit de cet échange de vues la fameuse circulaire Goluchowski-Mouravieff. Par cette note, que reçurent respectivement les cabinets de Belgrade, de Sofia, de Bucarest et de Cettinje, les deux chanceliers faisaient savoir aux États balkaniques que la Russie et l'Autriche, concertées à cet effet spécial, approuvaient leur réserve, la qualifiaient « sagesse », surtout les engageaient à y persévérer. A Bucarest, ce langage ne déroutait ni calculs ni espérances : ce n'est pas bien sérieusement que la Roumanie, ne fût-elle point enchaînée aux consignes de la Triplice, peut prétendre intervenir dans un conflit gréco-turc. Mais en Serbie, en Bulgarie, au Monténégro, partout où est répandu le culte d'une politique propre au monde slave, le réveil fut dur. Non seulement la Russie se défendait de vouloir sonner le branle d'un monde uni à elle par le sang, la religion et une tradition constante, et qui attend d'elle seule son développe-

ment et jusqu'à sa sécurité. Elle admettait en tiers, entre ce monde et elle, l'Autriche, qui tend presque ouvertement à s'en subordonner une partie. Il était déjà pénible, pour les patriotes serbes et bulgares, de manquer, dans l'intérêt supérieur de la « civilisation », une occasion peut-être décisive d'intervenir aux embarras de l'Empire ottoman; de subir le *veto* des Puissances et d'attendre d'elles soit des redressements de frontières, soit la mise en vigueur de ces fabuleuses « réformes » qui peuvent seules rendre la vie tolérable à leurs co-nationaux de Vieille-Serbie et de Macédoine. Mais la soumission exigée allait au delà. Au strict point de vue politique, la note contenait en germe une théorie, celle-là même que devait formuler, un an plus tard, la *Gazette de Francfort* : la fameuse théorie des « sphères d'influence », qui assimile le Balkan à une sorte de Congo européen, et aboutit à placer la moitié des Slaves de la péninsule sous l'hégémonie plus ou moins directe de l'Autriche-Hongrie, en attendant l'absorption.

On le comprit ainsi, jusque dans les chancelleries nanties de ces félicitations comminatoires et astreintes à l'ironique formalité de l'accusé de réception. Il y eut, dans les sphères officielles, dans les milieux parlementaires, dans la presse, dans la foule, d'étranges rumeurs de faible déçu, des pressentiments de l'étreinte qu'on aurait à subir plus tard, entre le Turc qui reste et le Germain qui chemine, et même cette sorte de protestation *sociale* qui donne à tous les commentaires de notre temps une couleur à part. « Décidément, — disait devant nous un agent diplomatique, le jour de la réception de la circulaire, dans une petite Cour des Balkans, — les gens qui ont table servie ne se douteront jamais que les autres puissent avoir faim.... »

Si, du reste, les Slaves de la péninsule eussent pu conserver des illusions sur la portée et les effets probables de la nouvelle entente austro-russe, la seule attitude des hommes d'État et de la presse officieuse d'Autriche-Hongrie eût suffi à les en soulager. L'Autriche n'a jamais brillé par la gratitude : c'est à Saint-Pétersbourg surtout qu'on a sujet de le savoir. De la visite de l'empereur François-Joseph et de la circulaire des deux chanceliers, elle retirait d'énormes avantages : non seulement un blanc-seing de pénétration « pacifique », qu'elle s'est

chargée de remplir, comme nous le verrons tout à l'heure, mais une garantie pour ses intérêts internes, pour son organisme dualiste, qui a commencé à se détraquer depuis. La circulaire équivalait, en effet, non seulement pour les Slaves des Balkans, mais pour tous ceux de la monarchie austro-hongroise et en particulier pour les Serbes, au faire-part d'un enterrement en règle de ces éternelles tendances « nationalistes », dont le synchronisme, des deux côtés de la frontière, s'accuse à chaque réveil de la question d'Orient. M. le comte Goluchowski eut le triomphe peu discret. L'inauguration d'une ère de cordialité, d'intimité même avec la Russie, fut le *Leitmotiv* de son exposé aux Délégations de 1897. Le *Pester Lloyd*, le *Fremdenblatt*, la *Neue freie Presse* prônèrent son succès en des termes décourageants pour les adversaires de la Constitution. On ne fit même pas grâce au monde serbe de cette rumeur, qui circule périodiquement, tantôt en Allemagne, tantôt en Autriche, tantôt en Hongrie, mais toujours dans les mêmes gazettes, et qui fait entrevoir la consolidation humiliante et redoutée de l'œuvre du traité de Berlin : le Tsar n'élèverait plus d'objection à ce que la Bosnie-Herzégovine, d'« occupée » devînt « annexée », et la forme se trouverait bientôt d'accord avec le fond des choses, au point d'engager définitivement ces provinces dans le système de gravitation allemand.

C'était, au fond, remercier la Russie en faisant bien sentir à ses amis, parents de race et coreligionnaires, à quel degré sa politique les abandonnait ; signaler la confiance, aussi, qu'il convenait de placer dorénavant dans ce que les seuls attardés peuvent encore appeler sa grande mission religieuse et émancipatrice. L'écho fut tel à Belgrade, à Novi-Sad, à Agram, à Zara, ponctué de si vifs commentaires dans la presse serbe d'avant-garde, la *Zastava*, l'*Odjek*, le *Pogled*, que la *Gazette de Moscou* crut opportun de faire des réserves dignes. Elle expliqua à cette clientèle morale, qu'on ne protège pas beaucoup, mais que pourtant on serait un peu humilié de perdre, que « l'entente austro-russe n'était au fond que l'entente générale des Puissances, formant la base du concert européen ». Il eût fallu, en d'autres termes, suivant l'organe russe, attacher à cette entente une idée de police et tout à la fois de délégation, l'Autriche et la Russie n'agissant qu'en vue des intérêts

de la paix, par mandat temporaire du concert dont elles faisaient partie. Ce que valaient ces raisons, dignes de figurer dans un exposé de situation de M. Hanotaux au Parlement français, une triple considération le peut faire ressortir : la Russie a consolidé le *statu quo* en mettant la main sur Port-Arthur, et l'Autriche en bouleversant l'économie de la péninsule par la réintégration du roi Milan en Serbie ; — l'entente tient toujours, selon l'affirmation officielle du comte Goluchowski aux Délégations de 1898, quoique la signature de la paix gréco-turque soit depuis longtemps acquise ; — elle a même survécu au « concert européen » dont elle était censée émaner, puisque ce concert est virtuellement dissous, depuis que l'Allemagne et l'Autriche ont retiré leurs contingents de Crète. La version de la *Gazette de Moscou* ne trouva, du reste, dans les Balkans, que des résignés ou des sceptiques. On continua à penser et à dire que la Russie ouvrait largement, et, cette fois, de bon gré, à la politique triplicienne, la porte que, vingt ans plus tôt, elle avait entre-bâillée à contre-cœur au Congrès de Berlin.

L'événement montra, en effet, dès le mois d'octobre 1897, que la porte était large, et qu'on y passait, et qu'on prenait des assurances pour qu'une saute de la politique russe ne la fermât pas. La rentrée à Belgrade du roi Milan inaugura dans la péninsule une ère d'épanouissement pour la politique du *Ballplatz*. C'est peut-être le moment de rappeler les linéaments essentiels, et, pour ainsi dire, les lois de cette politique, à la lumière de quelques faits contemporains et constants. Le caractère de l'œuvre que le roi Milan a su accomplir en huit mois en ressortira ultérieurement d'autant mieux.

III

Les politiques respectives de l'Autriche-Hongrie et de la Russie dans la péninsule balkanique, depuis une vingtaine d'années, offrent une différence spécifique, qui semble expliquer beaucoup d'événements et en faire présager plus encore. De la politique russe nul ne saurait sérieusement se vanter d'avoir surpris les procédés ou même inventorié les ressources. Par vieille habitude, sans doute, dès que surgit quelque événement

où l'on peut supposer qu'elle a mis la main, on se hâte, à Vienne et surtout à Pesth, de dénoncer son machiavélisme. L'événement passé et mieux connu, le plus malveillant des journalistes officieux se trouve dans l'impossibilité de déterminer la part qu'elle y a pu prendre. C'est ainsi qu'en 1885, au moment de la révolution de Philippopoli, d'où sortit l'annexion de la Roumélie orientale à la principauté de Bulgarie, la presse de l'Europe centrale s'indigna, dès l'abord, des « menées » d'Alexandre III : or Alexandre III savait si peu ce qui se préparait entre le prince de Battenberg et les chefs du mouvement rouméliote que le coup d'État le surprit tout le premier, et qu'il dut choisir entre une rupture avec le gouvernement bulgare et le soupçon d'en avoir été le complice. — C'est un cliché très vieux et susceptible, paraît-il, de rajeunissement indéfini, que la Bosnie est « travaillée » par le rouble russe; il semble même, à entendre les confidences de certains agents austro-hongrois, que le sous-sol de cette province, sillonné de mines savantes, se relie à une pile d'électricité politique dissimulée dans un coin de la chancellerie de Saint-Pétersbourg : la Russie est tellement bénigne, dans ses rapports particuliers avec l'administration bosniaque, qu'en 1893 elle a laissé dérober sans protestation le chiffre et la correspondance de son consul Bakounine par la police de Sérajevo[1]. — Quant à ses prétendues intrigues en Serbie, on peut juger de ce qu'elles valent par ce qu'elles empêchent : le fait est qu'elles n'ont jamais empêché de rentrer à Belgrade, quand le *Ballplatz* l'a bien voulu, l'ex-roi Milan, l'homme dont la seule présence suffit pour jeter ce malheureux pays hors de l'orbite du monde slave. Au bref, la politique russe, dans la péninsule, depuis vingt ans, s'interdit avec une telle assiduité tout succès qui risquerait d'accuser ses lignes, qu'on finit par se demander si elle a un objet précis — et lequel. Cette hésitation n'est pas possible, en ce qui touche la politique austro-hongroise. L'art, ici, est dans les procédés, infiniment variés, subtils, d'enchaînement et de répercussions souvent problématiques; cependant les problèmes partiels finissent toujours par s'éclaircir, grâce à la netteté, à l'évidence même du but.

1. La même aventure est arrivée, quelques années auparavant, à M. Davidoff, agent russe en Bulgarie.

C'est sans doute un effet de l'esprit germanique, si constant dans ses fins qu'il devient inhabile à les couvrir; c'en est un aussi de la personnalité de l'homme d'État auquel l'Autriche, *volens*, *nolens*, doit son plan d'expansion dans la péninsule.

En ouvrant à la vaincue de Sadowa des destinées « vers l'Orient », le prince de Bismarck faisait coup double. Il se débarrassait d'une rancune et d'une compétition éventuelle à l'hégémonie de l'Europe centrale, par des compensations de haut prix; il savait aussi que l'Autriche-Hongrie a le génie qu'il faut pour servir dans ces régions les intérêts généraux du monde allemand. Elle a su couvrir en effet des expédients diplomatiques les plus raffinés, et du prétexte spécieux de concours à la grande cause de la civilisation, l'exécution du programme élaboré au Congrès de Berlin; elle s'est refait, en même temps, un équilibre sur une base immédiatement désignée en Bosnie-Herzégovine, et sur d'autres à chercher, en pleine terre balkanique, vers l'Albanie, la Macédoine et la mer Égée. On suit sa politique non seulement aux rentrées sensationnelles du roi Milan, mais aux agissements du moindre de ses consuls. Politique qui porte, en quelque manière, la griffe du lion — empreinte et cicatrice bien visibles.

En tant qu'État polyethnique, l'Autriche a aussi ses raisons propres et de plus en plus pressantes, de mener vivement son *Drang nach Osten*. Il suffit de jeter les yeux sur une carte ethnographique pour constater que toute sa frontière des Balkans passe à travers des nationalités qu'elle disjoint. Des Roumains se font face des deux côtés des Carpathes; des Serbes se considèrent fraternellement, et, en maintes occasions, se tendent la main, par-dessus le Danube, la Save, la Drina et la région de Cattaro. En Transylvanie, sur le territoire hongrois, dans le Banat, le Syrmium, en Slavonie, en Dalmatie, en Bosnie-Herzégovine, dans toutes les provinces de la Monarchie, à base de population serbe, on appelle langue, histoire, littérature, traditions, religion, mœurs, couleurs « nationales », tout justement ce qui est considéré comme tel, soit à Bucarest, soit à Cettinje et à Belgrade. Pour l'instant, il est vrai, les Roumains et les Serbes d'Autriche-Hongrie font honneur à leur qualité de sujets; mais des commotions analogues à celles de 1848 et de 1866 met-

traient à l'épreuve leur loyalisme. D'une guerre continentale, d'une exacerbation de la crise ouverte en Cisleithanie, d'une rupture de rapports entre Vienne et Pesth, de toutes les éventualités, en un mot, qui ouvrent plus ou moins la carrière aux instincts de race, peut résulter une déchirure de la carte austro-balkanique. Pour un homme d'État qui a étudié les prodromes et la marche des grands phénomènes d'unification, — pour un Autrichien surtout, qui sait ce que la mise en valeur du principe des nationalités a coûté à la Monarchie en Italie et en Allemagne, — l'avenir est gros d'un dilemme : ou l'Autriche-Hongrie parviendra à confisquer ce principe en soumettant à son hégémonie les Roumains et les Serbes indépendants ; ou elle finira par en être victime une fois de plus au profit des organismes serbe et roumain déjà constitués. Le Balkan, on le sent bien, n'est pas une matière inerte, figée dans son moule actuel. C'est une matière vivante, qui prête invinciblement, si l'on peut dire, à une extension ou à une restriction de l'Autriche. Loi de vie, loi de guerre. Pour ne rien céder, il faut conquérir.

Quand elle répand le plus d' « Allemagne » possible en courtiers politiques ou commerciaux, à Belgrade, en Macédoine, en Albanie, jusqu'à Sofia (où les Allemands sont au nombre de 35 000), non seulement la monarchie des Habsbourg travaille à l'expansion de ses intérêts matériels ; elle prend donc aussi ses précautions par avance contre cette mortelle question de nationalités que des organismes rivaux, vraiment indépendants et forts, pourraient soulever contre elle. Tout le *Drang nach Osten* est là : il chemine et il dissout ; c'est un pionnier de la « civilisation » qui extirpe souches et sèves nationales sur son passage. Systématisée, cette politique s'accuse par des résultats de prime abord bizarres, en réalité concordants. Chez elle, l'Autriche-Hongrie ne déclare point la guerre aux opinions, qui lui créerait trop d'affaires. Par exemple, elle admet, consacre, garantit par une sorte de charte confessionnelle spéciale — le statut de Karlovtsi — la « nationalité serbe ». Mais en même temps elle se faufile au foyer naturel et extérieur de cette nationalité. Elle pousse aux affaires, à Belgrade, tantôt un parti, qui est son client, tantôt un dictateur de mélodrame, qui est son commandité. Et par

là, au centre des intérêts de la race, là même où devrait s'implanter et rayonner leur formule intégrale — qui, par plusieurs côtés, menace les intérêts autrichiens, et presque par tous les contrecarre — s'établit, au contraire, un esprit de gouvernement qui réduit le patriotisme à un acte constant de déférence et de subordination envers le *Ballplatz*. Des deux côtés de la frontière, la nationalité serbe subsiste; mais la « question serbe », qui en procède, est supprimée.

C'est également hors de chez elle, à Bucarest, que l'Autriche s'applique à résoudre, qu'elle a résolu pour le moment la question transylvaine. Malmenés des Magyars, privés même d'accès au Parlement de Pesth par des violences électorales systématiques, les trois millions de Roumains de Transylvanie ne passent point pour être tous réfractaires à la théorie du « daco-roumanisme » — celle qui supprime les Carpathes, au nom du principe des nationalités. La majorité, en tout cas, sans en appeler à cette réparation suprême, est encore plus réfractaire à l' « idéal d'État » magyar, qui les supprime, eux, — ou peut s'en faut — en tant que groupe national distinct. Mais qui fournira à cette réaction du « nationalisme », sur le territoire hongrois, l'aliment moral et même matériel dont elle a besoin, si, en Roumanie même, un ministre président gagné à la politique du comte Goluchowski la traite d'un peu bien subversive et souligne qu'elle crée des embarras à son gouvernement? La présence aux affaires de M. Stourdza à Bucarest et du roi Milan à Belgrade sert donc presque autant les intérêts internes et défensifs du dualisme austro-hongrois que les ambitions éventuelles du *Drang*; et si cette mainmise sur les États serbe et roumain pouvait s'étendre à la principauté de Monténégro, l'Autriche aurait réussi à faire ses auxiliaires, sur sa frontière balkanique, de tous les gouvernements voués à devenir ses ennemis, pour peu qu'ils se règlent sur un principe national.

L'histoire diplomatique et financière de ces vingt dernières années nous apprendrait comment cette politique s'est imposée aux souverains, aux hommes d'État et à une certaine catégorie d'hommes d'affaires (on en a vu les effets jusqu'en Bulgarie, au temps peu éloigné de Stambouloff). On peut bien indiquer, dès à présent, comment, dans une certaine mesure, cette poli-

tique s'impose à l'opinion. Car enfin, dans ces pays constitutionnels, c'est un facteur à ménager, et des *combinazioni* n'ont pas la puissance de supprimer le « nationalisme », grand ressort, dans le Balkan, grand tremplin électoral. On comprend, au *Ballplatz*, ce besoin de « plus grande patrie » ; on a même la charité de lui désigner le juste point de satisfaction. Le royaume de Serbie, par exemple, occupe à peu près le centre d'une Serbie « extérieure » idéale, héritage imprescriptible de Douchan, dont on apprend les frontières hyperboliques à l'école primaire, même, pensons-nous, sous le règne de fait du roi Milan. Mais où sont les conquêtes immédiates à réaliser, la propagande à soutenir, les grandes vérités ethnographiques à faire prévaloir? Règle générale, chaque fois que l'Autriche-Hongrie reprend assiette à Belgrade (et nous en avons un exemple en ce moment), on s'aperçoit, dans les conseils de l'État, comme dans la presse dévouée, comme aussi même dans certains milieux scientifiques d'où l'on pourrait attendre des opinions plus techniques et plus stables, que la « grande idée serbe » évolue. Elle subit aussi le *Drang* ; elle ne pousse plus sa pointe qu'au sud et à l'est.

Du côté de l'Occident, il semble que toutes les formations soient définitives, qu'il n'y ait désormais plus de Serbes sur la rive gauche du Danube, dans le Banat, dans le Syrmium, en Dalmatie, en Bosnie, en Herzégovine, ou du moins qu'il n'y ait plus, dans ces provinces, que des Serbes « disjoints », acquis à l'empire des Habsbourg, classés et contents. En revanche, du côté de la Bulgarie et de la Macédoine, que de justes soudures à réaliser, que de revendications pressantes! Alors renaissent les questions de savoir si le district de Pirot est serbe ou bulgare ; à qui appartiennent, de droit ethnique, historique et philologique, Prizrend, Uskub, et la vallée du Vardar, et même Salonique. Depuis le mois d'octobre dernier, toute la presse serbe qui pense bien n'est remplie que de ces thèses. Elle a trouvé le vrai débouché à l'idéalisme national. Le désintéressement de l'Autriche-Hongrie, qui le lui signale, est clair. Sur cette voie, les Serbes sont assurés de ne se heurter qu'à l'Albanais, au Turc, au Grec et surtout au Bulgare.

Nous oublions : il y a encore le Valaque — ce même Valaque

désigné, par la même politique, comme un « co-national » aux esprits qui, de l'autre côté du Danube, rêvent à la « plus grande Roumanie ». Il remplace avantageusement, depuis que M. Stourdza est aux affaires, le Transylvain dans les préoccupations du patriotisme officiel. C'est à ses communautés et à ses écoles de Macédoine que le gouvernement roumain réserve ses subventions. Le *Ballplatz* a su persuader à tout le parti qui soutient M. Stourdza que le vrai prosélytisme doit être valaque-macédonien, et entrer bravement en ligne de compétition avec tous les appétits déjà déchaînés autour de cette province.

Dériver et diviser, telle est donc — autant qu'il est possible de ramener à une formule générale la série de faits qui constitue une politique — le principe qui inspire l'Autriche-Hongrie dans la péninsule. Dériver les courants du nationalisme, que leur pente naturelle porte de son côté et qui risquent de dépasser sa propre frontière; diviser les États balkaniques, Serbie contre Bulgarie, Roumanie contre l'une et l'autre, en tournant les aspirations de tous du côté de la Macédoine, où elles ont de grandes chances de se noyer. C'est, en somme, un système d'entraînement général dans la « marche à l'Orient », où les races repoussées par l'Autriche sont assurées, faute de s'entendre et de réagir, de trouver le cul-de-sac. Préconisé et mis en valeur depuis le Congrès de Berlin, il n'avait déjà produit que des résultats trop appréciables avant le conflit gréco-turc. Il convient d'insister maintenant sur la consécration qu'à la faveur de ce conflit et de l'entente austro-russe contemporaine, l'occupation politique de la Serbie vient de lui donner.

IV

Le 15 octobre 1897, une cérémonie patriotique réunit à Belgrade, autour des cendres du grand philologue Vuk, qu'on vient de ramener de Vienne, des délégués, par centaines, de cette Serbie « extérieure » qui cristallise si volontiers en esprit autour d'un anniversaire ou d'un héros : délégués de Novi-Sad et de Raguse, d'Agram et de Mitrovitza, de Bosnie

et d'Herzégovine enfin, ceux-là traités un peu en libérés de prison austro-hongroise et fiers d'arborer leur fez dans le radieux plein air du Kalimegdan. La ville, en l'absence du roi Alexandre, que son père promène à Paris, de l'Élysée et du quai d'Orsay aux tirés du prince Potocki, a je ne sais quel aspect de république provisoire, à la suisse, gérée par des ministres à la fois sérieux et familiers, que la foule coudoie derrière le sarcophage, et dont ils ne se distinguent que par leurs décorations. L'ensemble sent l'ordre, la bonhomie, l'homogénéité réalisée par le culte national; on est à mille lieues de penser qu'une dictature soit nécessaire à ce petit pays, et même qu'elle puisse avoir quelque chose à y faire. Si pourtant, entre initiés, on prononce ce mot de dictature, c'est que, depuis des semaines, le roi Alexandre voyage avec son père, qu'on le sait circonvenu, jusque dans son entourage intime, par des clients du *Ballplatz*, et qu'enfin il y a toujours sujet de redouter les répercussions politiques de ces épanchements de famille. M. Simitch reçoit tous les jours, et même plusieurs fois par jour, des télégrammes qui relatent l'accueil dont bénéficie le roi Milan, dans les sphères officielles, à Paris. L'hypothèse de la rentrée à Belgrade de l'homme qui a livré son pays à la *Länderbank* et conduit l'armée à Slivnitza, commence à prendre consistance. Au bout de quarante-huit heures elle devient réalité, et le cabinet Simitch, l'un des plus éclairés et des plus honnêtes qu'ait eus la Serbie, est acculé à la démission.

De ce jour, sous couleur de rétablir l'ordre moral et de superposer aux partis un pouvoir qui coordonne harmonieusement leurs ressources et leurs qualités respectives (c'est à peu près l'esprit du royal autographe que le nouveau ministère se fait décerner), une dictature s'installe, dont il suffira de résumer les exploits : dissolution de la *Skoupchtina*; main-mise sur l'armée, dont le roi Milan est promu « généralissime »; emprunt forcé de dix millions à la *Banque nationale*; mise en œuvre de toutes les violences et des pires corruptions pour faire élire une représentation docile. Cette période dite « électorale », qui s'étend du commencement d'avril au 4 juin, n'est remplie que de procès de tendance — tel celui qu'on intente à M. Patchitch, maire radi-

cal de Belgrade et ancien ministre, qui purge en ce moment une condamnation à neuf mois de prison; — d'arrestations de journalistes « mis à la disposition de l'autorité militaire » par le généralissime Milan; d'interventions sommaires du gouvernement dans la désignation des électeurs du second degré; de déploiements sensationnels de troupes auxquelles on distribue, avec toute la publicité possible, des cartouches à balle la veille du scrutin. De si belles mesures d'ordre et de salut dynastique, il eût été étrange qu'il ne sortît pas une Chambre *introuvable*. De fait, le parti radical qui comptait, dans l'ancienne *Skoupchtina*, environ cent cinquante sièges sur cent quatre-vingt quatorze pourvus par le corps électoral, est réduit à l'expression mathématique de l'unité. Se trouvant *un*, cet honorable démissionne; et voilà comme quoi, en Serbie, le parti radical, qui représente à peu près les quatre cinquièmes de la nation, est volatilisé jusqu'à nouvel ordre.

On éprouve cette sorte de désarroi, inhérent aux cas de psychologie lamentables, à penser au jeune roi Alexandre, à cette autorité de vingt ans, sous le couvert de laquelle ce brigandage fonctionne. On assure que, plus d'une fois, et notamment à l'occasion du procès Patchitch, il a tenté de tenir tête à son père. Peut-être est-ce un aveu de son impuissance que ce besoin impérieux de déplacement, qui se manifeste pendant la période électorale. En mai, on ne parle que de ses voyages. On annonce son départ tantôt pour Biarritz, où il doit retrouver sa mère, — qui, en l'état de la situation politique, ne se prête pas à le recevoir; — tantôt pour Abazzia, sous couleur de vues à échanger avec le prince de Bulgarie, qui s'empresse de déguerpir, sitôt qu'il a vent de cette visite. En fait, il reste, subit et attend.

Le prince de Bulgarie a des raisons majeures pour se soustraire à des effusions en un pareil moment. Si la présence du roi Milan à Belgrade a pour résultat de mettre les affaires intérieures de la Serbie au point qu'on connaît, elle suffit, par ailleurs, à établir un cordon sanitaire entre ce pays et le reste du monde slave. Le ministre de Russie, M. Iswolsky, a demandé son transfert dès les premiers jours de novembre; son successeur désigné, M. Jadowsky, a reçu ordre de ne pas rejoindre son poste, non plus que l'attaché militaire, le

colonel Taube. En janvier, le roi Alexandre manifeste le désir d'envoyer au Tsar une mission spéciale dont feraient partie M. Ristitch et le métropolite Michel, pour l'assurer de la droiture de ses intentions : le cabinet de Saint-Pétersbourg élude froidement ces ouvertures. Ce n'est pas de quoi, au surplus, impressionner le roi Milan. Cette bouderie diplomatique — qui n'a rien au fond de bien comminatoire[1] — le met d'autant plus à l'aise pour suivre le plan de désagrégation dont il a charge. Les trois agents diplomatiques serbes qui représentaient, en Russie et dans le Balkan, la politique d'union slave, M. Danitch, à Sofia, le général Velimirovitch, à Cettinje, le général Grouitch, à Saint-Pétersbourg, sont successivement rappelés. Une furibonde campagne de presse est improvisée contre le prince de Monténégro : on l'accuse tout uniment d'entretenir en Serbie des assassins à gages et de préméditer l'extension de ses hécatombes « jusqu'à la personne qui doit être chère, comme la prunelle même de l'œil, aux Serbes du royaume et à ceux du dehors ». Ainsi le roi Alexandre laisse-t-il traiter, sous prétexte que les *handjars* monténégrins le guettent, le souverain dont il a été l'hôte moins d'un an auparavant, et avec lequel il a échangé de chaleureuses accolades dans sa propre capitale.

Mais le grand point, l'objectif suprême d'une politique inspirée par l'Autriche-Hongrie — celle qui porte, si l'on peut dire, la marque de fabrique de cette Puissance, et dont le roi Milan est l'instrument depuis 1884 — est d'établir sur un quasi pied de guerre les relations de la Serbie et de la Bulgarie. Au moment où sombre de fait le régime constitutionnel en Serbie, ces rapports n'accusent peut-être plus la même cordialité qu'au printemps. C'est une conséquence assez naturelle du désarroi jeté dans la péninsule par l'entente austro-russe, du soupçon de « politique à part » qu'on se rejette de Sofia à Belgrade et auquel semblent prêter les dessous de ce fait nouveau et déconcertant. C'en est une aussi du réel enchevêtrement des nationalités en Macédoine, qui permet aux dessinateurs de frontières, aux prud'hommes de la

1. Il semblerait qu'à Saint-Pétersbourg on ait fini par s'en apercevoir, si nous en croyons les dernières nouvelles qui annoncent que M. Jadowsky a rejoint son poste.

statistique, aux scoliastes du « droit historique », aux sorbonnisants de la philologie appliquée de se jeter à la tête des arguments presque d'égale valeur. Pendant l'hiver 1897-1898, ce genre de polémique, à l'instigation du ministère Georgevitch, défraie à nouveau la presse serbe. Il trouve tout à la fois un aliment et une répercussion dans des rixes entre Serbes et Bulgares sur le terrain litigieux, à Salonique, à Uskub et dans les environs. En marge de ces faits qui produisent une impression déplorable des deux côtés de la frontière, il y a des procédés officiels d'incorrection et d'hostilité : tel l'incident Naoumof, qui oblige, suivant le *Temps* du 16 mai, le gouvernement bulgare à faire tenir à ses agents diplomatiques la circulaire confidentielle suivante :

Exposez, monsieur l'agent, cet incident au gouvernement auprès duquel vous êtes accrédité; insistez en particulier sur ce fait qu'un paquet confidentiel, adressé au ministère de Sofia par l'agent commercial bulgare d'Uskub, a été dérobé dans les bagages de M. Naoumof pendant leur traversée en Serbie, et déclarez hautement que le gouvernement bulgare est extrêmement révolté contre ce procédé des autorités serbes, lequel constitue une violation flagrante et odieuse des convenances et obligations internationales *(sic)*.

Ajoutez enfin que le gouvernement bulgare est persuadé que les chemins de fer et les postes serbes ne présentent aucune sécurité pour les correspondances et autres envois, soit commerciaux, soit gouvernementaux, etc.

Nous sommes loin, comme on voit, du discours de Pirot — qui pourtant n'est vieux que de quatorze mois, — et le même journal a sujet d'écrire, le 27 suivant : « Tout cela est grave, et justifie de vives appréhensions. Les rapports de la Bulgarie et de la Serbie se sont tendus au point de constituer un danger international. »

Ils en constituent un, assurément, pour les intérêts de l'humanité, dont on ne parle qu'à mi-voix, depuis que le concert européen en a pris la charge. Car les fantaisies des caïmacans, des agas, et des brigands de carrière peuvent se donner beaucoup plus libre cours, sur tout le côté ottoman de cette frontière macédonienne et albanaise, depuis que les gouvernements de Sofia et de Belgrade se regardent en ennemis, et se mettent réciproquement dans l'impossibilité

d'en obtenir réparation. Aussi, en février-mars, on arrête, on torture, on massacre des Bulgares dans le sandjakat d'Uskub, sans autre sanction que l'envoi sur place d'une commission européenne[1], la Bulgarie n'osant risquer une démonstration militaire, dans la crainte d'être prise à revers par sa voisine de l'ouest. En juin, le cabinet Georgevitch lui-même est obligé d'adresser des remontrances de forme à la Porte, à raison de violences subies par des Serbes dans le vilayet de Kossovo. Et vingt-quatre heures après, c'est de la frontière albano-monténégrine, du district de Bénaré que viennent les cris d'autres victimes serbes, auxquelles des bandes d'Albanais musulmans tuent soixante-deux personnes et brûlent quatre cent soixante maisons. Les choses en sont à ce point que la Principauté a dû recueillir et nourrir près de dix mille réfugiés, protéger son territoire par un cordon de troupes renforcé d'artillerie, et charger le voïvode Bojo-Petrovitch — l'ancien candidat au gouvernement de la Crète — d'assurer la sécurité des personnes et la contention des ressentiments (12-16 juin 1898).

Au milieu de cette anarchie grandit le prestige de l'Autriche, qu'on accuse peut-être à tort de fomenter des conflits entre musulmans et chrétiens, mais qui, dans tous les cas, bénéficie trop visiblement des provocations politiques et même des crimes pour qu'on la juge étrangère à l'œuvre du roi Milan. A aucun moment, depuis le traité de Berlin, le Balkan slave n'a été plus près du point de conformation morale et sociale que l'Autriche-Hongrie lui souhaite. Désagrégation de la *Ligue* qui était à la veille de se constituer, au printemps de 1897 ; rupture des rapports respectifs de la Serbie avec la Bulgarie et le Monténégro ; installation à Belgrade d'un proconsulat hostile aux intérêts nationaux ; mainmise sur l'armée serbe, qui passe, en somme, d'un camp à l'autre, et ferait figure, au besoin, d'avant-garde provisoire du *Drang nach Osten ;* par-dessus tout, dispense d'avoir à protéger éventuel-

1. « M. Eliot, deuxième secrétaire d'ambassade d'Angleterre, qui avait été envoyé à Uskub, vient de rentrer à Péra. D'après lui, il n'existe plus aucun doute sur de nombreux cas de tortures infligées à des Bulgares du sandjak d'Uskub. La commission turque d'enquête en a elle-même admis trois cas. » *(Courrier des Balkans* du 17 mars 1898.)

lement la Bosnie-Herzégovine contre une diversion concertée des gouvernements de Cettinje et de Belgrade — tels sont les résultats dont M. le comte Goluchowski aurait sujet d'enrichir son bilan, si l'on parlait d'abondance dans un exposé aux Délégations. Le plus grave est qu'ils tirent leur origine, nous n'osons dire d'un acte de connivence, mais d'une complaisance de la Russie.

Certes, la Russie, jusqu'en avril 1897 n'a jamais paru protestataire, de doctrine et de politique constantes, contre l'intrusion du monde germanique dans la péninsule; ni appliquée à rendre effectif son patronage traditionnel sur les Serbes; ni disposée à exercer un contrôle ombrageux sur l'occupation autrichienne en Bosnie-Herzégovine, contrôle qui est et restera, aux yeux de la plupart des *pravoslaves*[1], le *critérium* par excellence de ses intentions. Mais enfin on pouvait ne voir dans ses relations antérieures avec l'Autriche-Hongrie qu'une situation de fait et de simple tolérance, qui ne préjugeait point l'avenir. Depuis le conflit gréco-turc, il y a quelque chose de plus, soit une « entente », un fait public, ménagé par on ne sait quels pourparlers, reposant sur on ne sait quelle transaction. D'où question, qui intéresse en première ligne les Slaves du Sud, mais qui n'intéresse pas qu'eux : l'entente aurait-elle pris, entre l'Autriche et la Russie, la forme écrite d'une délimitation de « sphères d'influence » — sphères désormais intangibles, tracé au pointillé de la carte de demain?

La *Gazette de Francfort* l'affirme, dans un article sensationnel paru en mai, et donne pour authentiques les clauses suivantes d'un traité qui aurait été signé entre ces deux Puissances, la veille du voyage de l'empereur François-Joseph à Saint-Pétersbourg :

Le but principal du traité est de maintenir la paix et le *statu quo* dans la péninsule. — A cet effet, la péninsule a été divisée en deux sphères d'influence, chacune d'elles étant à son tour subdivisée en sphère de pleine influence et sphère d'influence restreinte.

La sphère de pleine influence de l'Autriche *comprend la Serbie*; la sphère d'influence restreinte comprend la Macédoine, jusqu'à la ligne

1. C'est le nom qu'on donne communément à tous les Slaves du rite orthodoxe, sans exception.

de Salonique-Vranja, *Salonique* et l'*Albanie*, sauf quelques districts avoisinant le Montenegro.

La sphère de pleine influence de la Russie comprend la Bulgarie. La sphère d'influence restreinte comprend le reste de la Turquie d'Europe situé à l'est de la sphère d'influence restreinte de l'Autriche-Hongrie.

Les contractants s'engagent à empêcher toute agitation belliqueuse en Bulgarie et en Serbie, et, si cela est nécessaire, à intervenir, soit isolément, soit en commun.

Si une intervention pacifique en Bulgarie et en Serbie ne donnait pas de résultats, l'État dans la sphère de plein intérêt duquel se trouvent les fomentateurs de troubles, a le droit d'*intervenir militairement* à ses frais et dépens.

Lorsque cette pièce parut, la haute presse allemande — notamment la *Gazette de Cologne* et la *Gazette de l'Allemagne du Nord* — et la presse austro-hongroise se montrèrent incrédules. Au *Fremdenblatt*, organe officieux de M. le comte Goluchowski, on écrivit les mots de : « pure fiction ». Dénégations fondées, nous le voulons croire; mais il faut s'entendre. Nie-t-on le fond des choses, ou seulement qu'un protocole ait été rédigé? Moins bien stylés, ces organes de chancellerie auraient pu dire, à la décharge de leur confrère de Francfort, que jamais pièce apocryphe n'a mieux constitué, *ex postfacto*, l'exposé d'une situation dont on lui impute le règlement. Elle serre les réalités d'assez près pour qu'il soit oiseux de prendre acte de ce qu'elle n'existe pas. On est vraiment tenté, à son endroit, de parodier un mot historique, et de dire qu'ici nous sortons de l'authenticité pour rentrer dans le vrai.

« *La sphère de plein intérêt de l'Autriche comprend la Serbie.* » — Qu'est-ce qu'un traité en due forme pourrait ajouter à l'exercice de l'hégémonie que, par le roi Milan, l'Autriche s'est assurée à Belgrade?

« *La sphère d'influence restreinte comprend la Macédoine, jusqu'à la ligne Salonique-Vranja, Salonique et l'Albanie...* » — Le consul, l'agent commercial, le clergé séculier ou régulier en relations avec le *Ballplatz* ont toute licence, et depuis longtemps, de « travailler » l'Albanie. Quant à la Macédoine, la partie ouest, à gauche de la ligne Salonique-Vranja, est précisément celle que la nouvelle politique serbe revendique

à outrance contre les Bulgares ; de sorte que la coupure poursuivie par cette politique se fait juste sur la ligne de démarcation des sphères « d'influence restreinte ». Et il faut lire, dans le *Nachedoba*, de Novi-Sad — l'unique journal serbe d'Austro-Hongrie qui bénéficie de mensualités gouvernementales, et qui aide à comprendre, par conséquent, les « révélations » de la *Gazette de Francfort* — l'apologie de cette adjudication de la Macédoine en deux lots, l'exposé des avantages immenses qu'elle présente pour la Serbie, le tableau enfin de la sollicitude éclairée de l'Autriche pour sa voisine et nouvelle cliente. La grande erreur du ministère Simitch, enseigne le *Nachedoba*, que nous résumons, est d'avoir *cherché l'entente avec les Bulgares*. « La Bulgarie, appuyée par le cabinet de Saint-Pétersbourg, n'a pas travaillé seulement, au cours de 1897, à obtenir des bérats : elle était sur le point d'arracher à la Porte la constitution, à son profit, d'une autonomie macédonienne. Heureusement, le cabinet austro-hongrois veillait. Pressenti à ce sujet par le Sultan, il a opposé son *veto*, en fidèle ami et protecteur de la Serbie. Son système, tout en faveur des intérêts serbes, est au contraire que la Macédoine doit être divisée en deux provinces distinctes, l'une serbe, à gauche du Vardar, l'autre, bulgare, au delà. » — Ainsi s'exprimaient, en mars, deux mois avant la publication de la *Gazette de Francfort*, les correspondances inspirées. La *Gazette* est-elle si coupable d'avoir couvert cette donnée d'un peu de jargon diplomatique et d'un texte à sensation ?

Qu'elle l'ait fait ou non par ordre, la situation reste entière. En cultivant d'une manière intensive, à l'allemande, le principe déposé dans l'entente austro-russe du printemps de 1897, l'Autriche-Hongrie a donné un essor vigoureux au *Drang nach Osten*, et il serait puéril de contester que la période de difficultés à l'intérieur qui s'est ouverte pour elle coïncide avec l'épanouissement des intérêts essentiels à sa politique extérieure. La Russie ne s'est-elle pas laissé gagner, sur le terrain balkanique, bien au delà de ce qu'elle avait prévu, sans les compensations, surtout, qui devaient être le prix de sa condescendance ? C'est ce que nous avons sujet de croire et ce que nous essaierons de justifier.

V

Dans ces récentes affaires d'Orient, dont la marche générale ne démontre pas, tant s'en faut, que l'influence du cabinet de Saint-Pétersbourg à Constantinople s'accroisse ou même se maintienne, il est un point qu'il paraît avoir pris à cœur, une question qu'il s'est réservée, un succès partiel qu'il a poursuivi avec insistance. Depuis l'échec des candidatures Droz et Schœffer, la Russie tient à ce que le futur gouverneur de la Crète soit un homme de sa main. C'est une forme de rayonnement bien modeste sur la vieille question d'Orient, pour la Puissance surtout qui a campé jadis à San Stefano : telle quelle, elle a paru, à Saint-Pétersbourg, ou seule opportune, ou suffisante. Et c'est pourquoi, — après n'avoir pu décider le prince de Monténégro à consentir à ce que son cousin Bojo Petrovitch assumât le gouvernement des Crétois, — cette chancellerie a pris l'initiative de la candidature Georges de Grèce (février 1898). On se souvient du ton comminatoire des notes qui furent remises, à cet effet, au Sultan par M. Zinovieff; on s'est même pu croire, un instant, en présence d'une résolution inébranlable, n'excluant point le *casus belli*. Ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Italie ne formulaient d'objection. Pourtant, la Porte résista de façon à bien faire comprendre qu'elle trouvait des appuis ailleurs, et à obliger M. de Mouravieff à chercher des circonlocutions très habiles, pour expliquer qu'il n'avait jamais voulu à outrance ce que ses notes représentaient comme l'effet d'une volonté péremptoire.

Dans le courant de mars, les choses s'expliquent. On apprend, en effet, — et on le saura mieux, deux mois plus tard, par les déclarations officielles de M. le comte Goluchowski devant la commission du budget de la Délégation autrichienne, — que ce sont les puissances de l'Europe centrale qui mettent leur *veto* sur la candidature Georges de Grèce. Devant les Délégations, M. le comte Goluchowski s'expliquera avec complaisance et insistance. Pour le moment, il se contente de faire insinuer, par ses organes officieux, le

Pester Lloyd et le *Fremdenblatt*, entre autres, qu'un tel choix « semblerait rompre, au profit de la Grèce, l'équilibre balkanique » (?), et que d'autres États, notamment la Serbie, « pourraient y voir matière à compensation ». On ne joue pas mieux des dispositions prétendues du gouvernement serbe, sur lequel on a mis la main, à la faveur d'une entente avec la Russie, pour contrecarrer tout justement les vues russes. On n'en joue pas plus à point, puisqu'enfin l'Autriche refuse d'agréer en Crète le candidat de Saint-Pétersbourg, six mois après qu'elle a mis, elle, son homme, un peu plus haut que le trône de Serbie.

C'est du reste le moment où l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie commencent à accentuer les lignes de leur politique commune; où, suivant l'expression de M. de Bülow, — qui a ses mots, comme M. Chamberlain — elles affectent de « poser leur petite flûte » et de sortir du concert. Dès la fin de mars, l'une et l'autre Puissance ont retiré de Crète leurs contingents tant maritimes que militaires, laissant aux chancelleries de dévouement les menus plaisirs d'une faction de cuirassés autour de l'île. L'intéressant est de lire entre les lignes des discours prononcés par M. le comte Goluchowski, en mai, devant les Délégations, l'exposé des motifs de cet exode. C'est, jusqu'ici, le document le plus significatif que nous possédions touchant l'esprit de la mise au jeu de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, sur le fameux tapis vert du concert européen. — « Grâce à l'emprunt grec (ainsi s'exprime le ministre austro-hongrois, le 12 mai, devant la commission de la Délégation autrichienne), emprunt garanti par la France, l'Angleterre et la Russie, l'exécution du traité de paix gréco-turc peut s'effectuer désormais sans difficulté... *Moins satisfaisants* sont les progrès de la question crétoise, où l'Autriche veut se borner désormais à une *participation* aux négociations *diplomatiques* du Concert européen. » On ne dit pas mieux : nous déclinons les charges de la liquidation gréco-turque, et nous réservons de n'intervenir à la question crétoise que sous des formes qui n'engageront ni nos finances, ni surtout notre responsabilité.

En se déchargeant des responsabilités sur d'autres Puissances, la chancellerie austro-hongroise leur reconnaît-elle,

en retour, le droit d'initiative, et les dispense-t-elle par avance de son contrôle? En aucune façon, car « l'Autriche a cru devoir s'opposer, et elle l'a fait *avec succès*, à la candidature Georges de Grèce, qui aurait pu avoir sur la situation des Balkans un contre-coup susceptible de compromettre l'œuvre de paix si péniblement consolidée ». On serait fondé à faire observer à M. le comte Goluchowski que cette attitude est un peu leste, vis-à-vis de la chancellerie de Saint-Pétersbourg, dont elle contrarie les vœux les plus clairs, et que l'entente, dont il faisait si grand état aux Délégations antérieures, risque, elle aussi, d'être compromise? Il explique posément que cela n'est pas, et d'ailleurs ne saurait être : « Malgré le *meilleur accord* dans une question principale, surgit parfois entre deux *collaborateurs*, dans certains cas concrets, une divergence de vues, dont l'aplanissement *progressif (sic)* [1] doit rester réservé à la bonne volonté et à la condescendance réciproques. Autrement, toute entente équivaudrait à une soumission absolue de l'opinion de l'un à l'opinion de l'autre, ce que nous ne pourrions pas plus exiger de la Russie que la Russie de nous; car, quoiqu'il soit indubitable que la Russie et nous sommes plus intéressés que les autres Puissances à la situation de l'Orient européen, il ne faut pas oublier que notre Monarchie, étant voisine immédiate du territoire balkanique, est forcée d'y suivre les événements, avec une *attention plus intense*, s'il est possible, que la Russie elle-même. »

C'est complet, et l'on ne met pas plus galamment à la porte de l'hégémonie sur le Balkan la Puissance qui, en somme, l'a émancipé, et dont le patronage moral, au temps d'Ignatieff et de Gortchakoff, passait pour s'étendre aux Croates, aux Slovènes et aux Tchèques, par-dessus la frontière austro-hongroise. Ainsi, de l'entente consentie, l'année dernière, avec sa voisine de l'ouest, la Russie a recueilli : de décevoir et dérouter sa clientèle traditionnelle; de réjouir les bénéficiaires du dualisme; de faire de la Serbie militaire un avant-

1. Que peut bien avoir de progressif l'aplanissement d'une difficulté qui porte sur l'agrément, à donner ou à refuser, à la candidature Georges de Grèce? Toute cette partie de l'Exposé de M. le comte Goluchowski dissimule à peine son persiflage diplomatique, derrière le paravent du lieu commun.

poste austro-hongrois; d'avoir à bouder le gouvernement de Belgrade; de constater l'échec d'un plan d'union balkanique, auquel elle n'a jamais été complètement étrangère, et dont il est difficile qu'elle se désintéresse à fond. Elle n'y a pas même gagné le silence complaisant de son associée, dans la seule question qu'elle paraisse avoir prise à cœur : celle du gouvernement de la Crète. Elle s'entend enfin rappeler, en des termes d'une appropriation d'ailleurs exquise, que le Congrès de Berlin, en conférant des droits à l'Autriche dans la péninsule, lui a en même temps créé des devoirs, dont le principal est de veiller, avec une attention *plus intense* que le cabinet de Saint-Pétersbourg lui-même, aux éventualités qui peuvent s'y produire.

Devant de tels résultats, on est vraiment tenté de se demander si M. Chamberlain, dans sa dernière et retentissante incartade, n'a pas pris une Puissance pour une autre, en formulant cet aphorisme bien anglais « que, pour se mettre à table avec le diable, il faut avoir une cuiller plus longue que lui ». Et cependant, si la Russie a perdu la partie sur ce terrain balkanique, où elle semble en mesure de les gagner toutes, on aperçoit des raisons pour qu'elle s'en console. Peut-être a-t-il fallu rompre ici pour avancer là, donner des gages à l'Autriche-Hongrie dans la péninsule, pour que la complicité, le silence tout au moins des Puissances de l'Europe centrale, fussent acquis au cabinet de Saint-Pétersbourg, préoccupé avant tout de mettre la main sur Port-Arthur. Peut-être sommes-nous en présence d'une simple application du principe qu'il faut savoir perdre pour gagner, et aussi d'un des nombreux symptômes de l'évolution qui porte aux confins de l'Asie le siège de la vraie, de la nouvelle, de la décisive question d'Orient... Le bilan russe, au total, toutes colonnes additionnées, accuse plutôt un excédent, depuis quinze mois. Reste à savoir si les déficits partiels ne retombent pas indirectement sur l'alliée; si la faillite de ce qui aurait dû, de ce qui pourrait être encore la politique franco-russe dans les Balkans, ne fait pas ressortir un dividende humiliant pour les intérêts français?

VI

Les notions les plus élémentaires ont été tellement diluées, chez nous, depuis tantôt deux ans, par certains préparateurs de chimie internationale, penchés sur la cornue du « concert européen », qu'on s'étonne presque d'avoir à rappeler qu'il existe une Triple Alliance. Nom et chose sont pourtant bien familiers à la démocratie française. On est même tenté de dire qu'avant le toast de Cronstadt ils en furent le cauchemar. L'alliance russe, en nous garantissant contre une agression possible — c'est, du moins, tout ce qui transpire d'un traité encore secret pour le pays — a calmé force inquiétudes. Elle ne les a pas, pourtant, toutes supprimées. Elle ne change rien à l'état de paix en armes ; elle laisse la porte entrebâillée à l'éventualité d'une guerre. Bref, elle n'offre point, malgré toute l'estime qu'en peut faire un patriotisme prévoyant, ce caractère de réparation, ni peut-être même d'assurance plénière qu'un autre patriotisme, plus spontané, a cru lui découvrir, dans un jour d'ivresse. Nouée entre deux Puissances qui ont été victimes — inégalement, d'ailleurs — de l'œuvre du prince de Bismarck, l'une à Sedan, l'autre au Congrès de Berlin, elle n'aura prouvé sa fécondité que le jour où elle aura fait définitivement échec à l'hégémonie continentale de l'Allemagne. Pour l'instant, la lutte contre cette hégémonie ne comporte que l'emploi des moyens proprement politiques. Mais, sous cette forme, elle s'impose ; elle est la condition d'une préparation judicieuse aux éventualités. En somme, soit que l'organisme dont la tête est à Berlin s'étende et se fortifie, soit qu'il laisse voir des germes de dissolution, l'intérêt « franco-russe » — tel, du moins, que nous avons le droit de l'envisager — est d'intervenir opportunément à ces phénomènes, pour conjurer les uns et tirer parti des autres.

Les États balkaniques ne sont-ils point destinés, par la force même des choses, à collaborer à cette politique ? Un rôle, en tout état de cause, ne devrait-il pas leur être assigné ? La question, banale il y a quelques années, a été tellement obscurcie par les événements auxquels nous assistons depuis

dix-huit mois, que des précisions sont à nouveau nécessaires.

En cas de conflit international, le rôle de la Serbie — d'une Serbie qui n'aurait pas pour généralissime le roi Milan et dont les plans de mobilisation ne seraient point, comme à cette heure, entre les mains de M. le chef d'état-major de l'armée austro-hongroise, général de Beck — prendrait une importance qui ne se mesure pas aux seuls moyens apparents de l'armée serbe. L'Autriche est intéressée, sans doute, à ne pas avoir à protéger éventuellement sa frontière du Danube et de la Save. Mais le grand point, pour elle — suffisamment acquis, puis perdu, puis regagné, suivant les oscillations de son influence à Belgrade — est de mettre la Bosnie-Herzégovine hors de la sphère présumée des hostilités. Malgré les déclarations optimistes et même philanthropiques que fait chaque année M. de Kallay aux Délégations, la « question bosniaque » subsiste ; près de sept cent mille orthodoxes, parmi lesquels des éléments insurrectionnels qui ont fait leurs preuves en 1876, sont disposés à la rouvrir. On les désarme[1], on soumet à une surveillance ombrageuse leurs églises et leurs écoles, on multiplie les ouvrages d'art militaire tout le long de la frontière et dans l'ancien sandjakat de Novi-Bazar ; c'est la preuve que la conquête morale est mal assise, après vingt ans d'« occupation ». Le Monténégro, qu'une barrière purement politique sépare de l'Herzégovine, constitue, comme la Serbie, une zone naturelle d'assistance, de ravitaillement et de refuge, pour les *guerrillas* qui s'organiseraient dans cette province. Et l'insurrection, tout justement, pourrait être le fait de l'un et l'autre État, ou plutôt de leur conjonction, s'ils venaient à prêcher d'accord la « guerre sainte » et à la porter résolument sur le théâtre même de l'occupation austro-hongroise. Car enfin, Serbie, Monténégro, Bosnie, Herzégovine, constituent, au point de vue national, une sorte d'entité serbe, qui n'est désagrégée que pour un temps par l'œuvre de la force et des Congrès. Là se présente la grande trouée ethnographique qu'une action concertée des gouvernements

1. Des ordonnances de désarmement ont été promulguées, en Bosnie, dès 1883. On les renouvelle de temps à autre. L'année dernière, le gouvernement a entravé jusqu'au commerce des vieilles armes artistiques. La panoplie même, dans cette contrée privilégiée, était suspecte à la raison d'État.

de Cettinje et de Belgrade obligerait l'Autriche à couvrir jusqu'à concurrence, selon des avis compétents, de deux ou trois corps d'armée. Si l'on suppose la Bulgarie alliée à la Serbie et au Monténégro, une Triplice balkanique opposée à l'autre, l'Autriche aurait besoin de sérieux effectifs sur cette frontière.

Les spécialistes apprécieront dans quelle mesure cette éventualité aurait sa répercussion sur les Vosges. Quant aux hommes politiques, ils savent qu'il y a des batailles aussi à gagner en temps de paix et que les États balkaniques peuvent y concourir. La crise austro-hongroise est réouverte ; l'auteur d'un article tout récent[1], grand partisan du *statu quo*, d'ailleurs, est réduit à la peindre en ce tryptique peu rassurant : *Extrême difficulté* pour l'Autriche de continuer à être ce qu'elle est ; *impossibilité* (?) d'être autrement ; nécessité qu'elle soit, — et à adresser une incantation aux génies secrets de la politique, pour obtenir à la Monarchie des Habsbourg une nouvelle « formule d'existence nationale », que lui-même ne se charge pas de découvrir. Au point de vue français, le problème revient à savoir si l'Autriche-Hongrie restera dualiste et triplicienne — ce sont deux aspects du même état constitutionnel, deux caractéristiques solidaires — ou bien fédérative et neutre, transmuée en une sorte de grande Suisse monarchique, ou de monarchie à compartiments, dont l'idée même exclut celle d'inféodation à la politique de Berlin. Cette question, si elle est résolue conformément aux vœux des nationalités dites « secondaires », fait tomber tout le système politique dans lequel M. de Bismarck a cherché la consolidation de son œuvre. Ce n'est pas assez dire : l'association forcée des Slaves de l'Europe centrale à la fortune et aux conquêtes du monde germanique — que la France, depuis des siècles, a essayé d'empêcher — est liquidée, fait place à un régime tout nouveau d'équipollence, sinon même de rivalité de droits.

Toutes les nationalités d'Autriche-Hongrie qui recommencent le combat contre la constitution dualiste ne sont point appelées à y prendre une part également efficace. On a observé avec raison que c'est au nord, chez les Polonais et sur-

1. M. Charles Benoist, *l'Autriche future et la future Europe*.

tout chez les Tchèques, qu'il faut chercher le véritable esprit politique, les ressources financières, la forte culture de la volonté — le principe enfin et les ferments actuels de la dissolution du *statu quo*. Mais les adjuvants sont partout : dans les justes rancunes de race, dans les revendications d'autonomie confessionnelle, même dans l'état de la question sociale, que le vieux système autrichien, vu de haut, a résolu moins encore contre les individus que contre les races faibles. A ce titre, le « serbisme » et le « roumanisme » — ces deux formes spécifiques de la question des nationalités sur la frontière austro-balkanique — ne sont point les plus négligeables des éléments appelés à concourir à l'évolution. Les Roumains de Hongrie, lassés par les violences électorales, ont, il est vrai, déserté le champ de bataille parlementaire : s'ensuit-il qu'ils ne soient point disposés à y paraître, à s'y ruer même d'autant plus, pour peu que la prolongation du conflit entre la Cisleithanie et la Transleithanie détende les ressorts de la Hongrie gouvernementale? Les Serbes de Hongrie, de Croatie, de Dalmatie, soumis à trois statuts politiques différents, ne sont pas parvenus à porter à la tribune un programme commun : mais ne sont-ils pas tous d'accord dans l'affirmation ombrageuse de leur nationalité, et le *Leitmotiv* de leur presse, de leurs congrès, des manifestations politico-littéraires auxquelles ils trouvent une saveur spéciale, n'est-il pas toujours : plus de garanties, plus d'autonomie, plus de place, enfin, au foyer artificiel austro-hongrois? Est-ce que M. de Banffy l'ignore, et M. de Kallay, et même souvent le procureur d'État?

Aux uns et aux autres ce qui manque le plus — et ce qu'indirectement une politique franco-russe leur pourrait valoir — c'est de sentir derrière eux, dans ce Balkan où ils cherchent d'instinct leurs seuls véritables « co-nationaux », une force organisée contre l'hégémonie germano-magyare. Faute de cet à-dos, si l'on peut dire, ils tourbillonnent dans une confusion d'idées et de sentiments dont on prend ensuite argument contre eux. Les Slaves ne savent plus si la Russie s'intéresse encore à leur avenir, et la question devient de plus en plus troublante : ce n'est pas un toast du général Komaroff qui peut faire contrepoids aux sévères méditations que sug-

gère l' « entente » si publiée par M. le comte Goluchowski. Quant aux Roumains, ils manquent d'appui moral et matériel pour lutter, même par l'école, contre l'envahissement de l' « idéal d'État » magyar. A tous on demande ce que signifie ce « nationalisme », que les gouvernements ne paraissent comprendre ni à Belgrade, ni à Bucarest. Et ainsi sont entamées, dissoutes, des forces qui pourraient concourir à la transformation interne de l'Autriche, intervenir aux péripéties d'une lutte dont on ne dira jamais assez que l'avenir de notre pays en dépend.

S'il était besoin de corroborer ces évidences par une contre-épreuve, il suffirait de considérer à quoi tend la politique austro-hongroise, depuis le traité de Berlin, et ce qu'elle a atteint, au cours de ces deux dernières années. Le *Drang*, nous l'avons vu, présente un aspect défensif : c'est la poussée d'un grand corps qui prend les devants, et se ménage, en quelque sorte, le bénéfice de la pente, pour éviter le choc de la question des nationalités. Il a aussi — et surtout — un aspect offensif ; il est le véhicule de la théorie de la « plus grande Allemagne », par voie de subordination des races « inférieures ». Sur l'un et l'autre point, les intérêts de la France lui sont opposés ; sur l'un et l'autre point ils ont été compromis. A l'entente austro-russe que M. Hanotaux semble avoir admise sans objection, notre pays perd et manque de gagner tout à la fois. Il se laisse éliminer par avance de toutes les combinaison diplomatiques et militaires auxquelles peuvent prêter les États balkaniques, pendant que l'Autriche, qui apparaît dans l'histoire comme le moule par excellence à transformer des Slaves en auxiliaires de Germains, trouve occasion de prendre livraison d'un nouveau lot de matière première. Il abandonne son intérêt évident de surveillance et d'assistance, sur tout le pourtour balkanique de cet empire, à la veille, peut-être, d'événements qui en modifieront de fond en comble la fonction internationale.

En la forme, non seulement M. Hanotaux ne s'est point ému de cette situation nouvelle, mais il a prêté aux événements qui l'ont préparée un concours qu'on ne lui demandait pas. Il a renchéri officieusement sur le principe de l'entente austro-russe, au moment où la Russie elle-même se

mettait sur la réserve, à raison du piège que découvrait la rentrée du roi Milan. C'est à Paris, en effet, dans le milieu du mois d'octobre 1897, que l'ex-souverain serbe, muni de tous les viatiques que peuvent conférer des épanchements avec le quai d'Orsay, a pris le chemin de Belgrade. Et, comme par hasard, notre représentant dans cette capitale, M. Patrimonio, estimé de longue date pour la fermeté de son attitude dans les conjonctures difficiles que la présence de Milan a fait supporter à la Serbie, — M. Patrimonio recevait par télégramme l'avis de sa mise à la retraite, quarante-huit heures avant l'arrivée du train royal. Non seulement le ministère français n'avait pas su défendre sa porte à l'aventurier, à l'homme — et ici l'étonnement augmente — qui avait donné sa parole à Alexandre III de ne remettre jamais les pieds en Serbie. Il faisait disparaître devant lui un témoin des vieilles histoires, un observateur qualifié des événements en perspective, — et, pour comble, un collaborateur éclairé de M. Iswolsky, ministre de Russie, qui, quinze jours après, était transféré à Munich.

Telles sont les menues ornières dans lesquelles peut tomber une chancellerie, par excès d'officiosité ou terreur de paraître faire « de grande politique ». Car le point est plutôt là. Contrarier les menées de l'Autriche-Hongrie sur le Balkan passe au quai d'Orsay pour un dessein qui sent son péril et sa mégalomanie. Et l'on n'observe pas assez que, tout au contraire, une politique de contrepoids et de préparation aux éventualités, sur le flanc sud-oriental de l'Autriche, est la plus traditionnelle et la plus classique de celles que les générations de diplomates se peuvent léguer. Elle a été suivie non seulement par nous, sous la Monarchie et jusque sous le second Empire, mais par tous ceux qui ont trouvé un intérêt à contenir les ambitions des Habsbourg, à plus forte raison par les rivaux de leur hégémonie, au premier rang desquels il faut placer leurs alliés d'aujourd'hui. Au temps où il n'y avait pas d'Etats slaves chrétiens, et où la frontière de l'Islam était marquée par la Save, ce même Islam servait de pivot aux combinaisons qui s'ourdissaient à Paris. Et depuis qu'il s'est constitué une sorte d'Orient européen, intermédiaire entre les pays turcs et ceux de race allemande, c'est dans cet Orient

que tout le monde — Allemands du Nord compris — va chercher sans scrupules des instruments d'intimidation ou même d'offensive contre l'Autriche. Napoléon III, au début de la campagne d'Italie, encourage un projet de confédération des « trois États danubiens » (Hongrie, Serbie et Moldo-Valachie), auquel travaillent, d'accord, le prince Couza, pour les Moldo-Valaques, le général Klapka et Kossuth pour les révolutionnaires et les émigrés hongrois[1]. Ce nom de Klapka revient, sept ans plus tard, dans la chronique de la diplomatie à coups d'insurrections, et cette fois c'est le prince de Bismarck, futur ordonnateur du *Drang nach Osten*, qui lui fait sa place et sa réputation, en attirant le général en Bohême à la tête d'un corps de volontaires. La veille de Sadowa, le chancelier prussien est même si préoccupé de créer des ennemis à la maison d'Autriche du côté de l'Orient, qu'il s'adresse aux Serbes et fait miroiter à leurs yeux la constitution d'une Ligue ouverte à tous les peuples de la région carpatho-balkanique : on a trouvé la trace de ses avances et la preuve de ses charitables intentions dans la correspondance politique du prince Michel.

Qu'il s'agisse de mettre la maison d'Autriche hors d'Italie, ou de l'exclure de la Confédération germanique, ou de lui barrer la route sur le Balkan, l'histoire, on le voit, se recommence. Le levier, maniable en temps de paix comme en temps de guerre, est toujours la question des nationalités. A parler franc, il n'a jamais été plus à la disposition des Puissances qui ont intérêt, nous ne disons point à déchirer la carte internationale, mais à la soustraire aux grattages austro-hongrois : nous ne disons point à bouleverser le grand organisme de l'Europe centrale, mais à obtenir qu'il se réforme. Et jamais non plus cette constatation ne paraît avoir moins

1. Les négociations de Napoléon III, au printemps de 1859, avec le prince Couza et les émigrés de Turin, ont été mises en lumière dans une brochure extrêmement intéressante de M. V. Urechia, sénateur, ancien président de la *Ligue roumaine*. *(L'Alliance des Roumains et des Hongrois, en 1869, contre l'Autriche. — Documents inédits. — Bucarest; 1894)*. L'Empereur avait chargé l'agent diplomatique de France à Yassy, M. Victor Place, de s'entendre avec le gouvernement moldo-valaque, à l'effet d'établir des dépôts d'armes sur la frontière des Carpathes, et de soulever contre l'Autriche les Roumains de Transylvanie. Un *adlatus* spécial, le vicomte Olivier de Lalande, avait pour mission, sous couleur d'exploration scientifique, de préparer, sur le territoire des Principautés, les éléments de cette insurrection. — La victoire de Solférino rendit ces préparatifs inutiles.

inspiré, dans les sphères officielles, une idée de « mission », disons plus modestement : *un programme*. — A Saint-Pétersbourg, le commencement d'exécution d'un plan à longue échéance dont l'objet ne paraît être guère moins que l'hégémonie sur l'Empire chinois ; — à Paris, une politique de toasts et de visites ont concouru à ce résultat : l'alliance-franco-russe, dans la péninsule des Balkans et, par répercussion, en Autriche même, a produit moins que le néant. Et il en ressort que cette question du Balkan chrétien — continentale par excellence, puisqu'elle rayonne à la fois sur les affaires d'Orient, sur l'évolution austro-hongroise et sur la mise au point de nos relations avec la Russie — est résolue, pour le moment, dans le sens le plus conforme aux vues du comte Goluchowski et de son collègue de Bulow.

Sommes-nous en présence de l'irréparable ? — Nous voudrions être moins sévères pour la nouvelle politique russe qu'un élève d'Aksakoff, M. Serge Charapoff, qui l'appréciait comme suit dans le numéro du 22 avril du *Russki Trud* : « Si nous permettons que l'annexion de la Bosnie-Herzégovine s'accomplisse, le prestige du nom russe sera obscurci à tout jamais chez les autres Slaves. Il ne nous restera, après avoir gaspillé un patrimoine de co-fraternité de religion et de race, qu'à suivre les conseils de certains journalistes *mongolisés* (*sic*), auxquels s'associent d'obligeants ethnographes étrangers à notre pays, et à rechercher les traces de notre parenté avec les Chinois. » — Mission en Europe ou mission en Asie, nous ne croyons pas, en effet, que ce soient des termes qui s'excluent dans la vocation réservée à l'Empire de Pierre le Grand. Il semble qu'il y ait place pour l'une et l'autre, et que l'infléchissement trop prononcé du colosse du côté de l'Extrême-Orient ne soit qu'une conséquence de l'éclipse universelle de la politique d'idées. La Russie a un rôle immense à remplir vis-à-vis de la civilisation européenne : des opprimés l'attendent, une vaincue espère qu'elle le remplira, l'excès même des ambitions allemandes le provoque.

Le devoir et l'intérêt de la France sont de le lui rappeler.

★★★

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LA SAGESSE & LA DESTINÉE[1]

I

L'ÉGOÏSME NÉCESSAIRE

On vous dit : « Aimez votre prochain comme vous-même », mais, si vous vous aimez d'une manière étroite, puérile et craintive, vous aimerez votre prochain de la même façon. Apprenez donc à vous aimer largement, sainement, sagement et complètement. C'est chose moins facile qu'on ne croit. L'égoïsme d'une âme clairvoyante et forte est plus efficacement charitable que tout le dévouement d'une âme aveugle et faible. Avant d'exister pour les autres, il importe que vous existiez pour vous-même ; avant de vous donner il faut vous acquérir. Soyez certain que l'acquisition d'une parcelle de votre conscience importe mille fois plus, en dernière analyse, que le don de votre inconscience tout entière.

Presque toutes les grandes choses de ce monde ont été faites par des êtres qui ne songeaient nullement à se sacrifier. Platon n'abandonne pas sa pensée pour mêler ses larmes aux larmes de ceux qui pleurent dans Athènes ; Newton ne quitte pas ses spéculations pour sortir à la recherche de sujets de pitié ou de tristesse ; et Marc-Aurèle

1. Les pages qui suivent sont tirées d'un volume qui paraîtra prochainement, sous ce même titre.

surtout (car il s'agit ici du sacrifice moral le plus fréquent et le plus dangereux), Marc-Aurèle n'éteint pas la clarté de son âme, pour rendre plus heureuse l'âme inférieure de Faustine. Or, ce qui est juste dans l'existence de Platon, de Newton ou de Marc-Aurèle, est également juste dans l'existence de toute âme. Car toute âme dans sa sphère a les mêmes devoirs envers soi, que l'âme des plus grands. Il faut se dire, une fois pour toutes, que le premier devoir de l'âme est d'être aussi complète, aussi heureuse, aussi indépendante, aussi grande que possible. Il ne s'agit pas ici d'égoïsme ou d'orgueil. On ne devient efficacement généreux, on ne devient véritablement humble que quand on a un sentiment de soi-même éclairé, confiant et pacifique. On peut sacrifier à ce but la passion même du sacrifice, car le sacrifice ne doit pas être un moyen de s'ennoblir, mais le signe d'un ennoblissement.

Sachons offrir, quand il le faut, à nos frères malheureux, nos richesses, notre temps, notre vie : c'est là le don exceptionnel de quelques heures exceptionnelles ; mais le sage n'est pas tenu de négliger son bonheur et tout ce qui entoure son existence, pour se préparer uniquement à traverser, avec plus ou moins d'héroïsme, une ou deux heures exceptionnelles. En morale, il faut s'attacher avant tout aux devoirs qui reviennent tous les jours, aux actes fraternels qui ne s'épuisent pas. A ce point de vue, dans la marche ordinaire de la vie, la seule chose que nous puissions partager sans cesse avec les âmes heureuses ou malheureuses de ceux qui s'avancent à nos côtés le long des mêmes routes, c'est la force, la confiance, l'indépendance apaisée de notre âme. C'est pourquoi le plus humble des hommes est obligé d'entretenir et d'agrandir son âme, comme s'il savait qu'un jour elle dût être appelée à consoler ou réjouir un Dieu. Quand il s'agit de préparer une âme, il faut toujours la préparer pour une mission divine. En ce domaine seul, et à cette condition, se fait le véritable don de l'homme et s'accomplit le sacrifice par excellence. Et quand son heure sonne, croyez-vous que ce que donne alors Socrate ou Marc-Aurèle, qui vécut mille vies, ayant mille fois fait le tour de

sa vie, ne vaille pas plus de mille fois tout ce que peut donner celui qui n'a pas fait un pas dans sa conscience ; et que, s'il est un Dieu, il pèse seulement le sacrifice au poids du sang de notre corps, et que le sang de l'âme, qui est sa vertu, son sentiment d'elle-même, toute sa vie morale, et toute la force qu'elle a accumulée durant bien des années, n'ait aucune valeur?

Ce n'est pas en se sacrifiant que l'âme devient plus grande ; mais c'est en devenant plus grande qu'elle perd de vue le sacrifice, comme le voyageur qui s'élève perd de vue les fleurs de la vallée. Le sacrifice est un beau signe d'inquiétude, mais il ne faut pas cultiver l'inquiétude pour elle-même. Tout est sacrifice aux âmes qui s'éveillent ; bien peu de choses portent encore le nom de sacrifice pour une âme qui a su trouver une vie dont le dévouement, la pitié et l'abnégation ne sont plus les racines indispensables mais les fleurs invisibles. En vérité, trop d'êtres éprouvent le besoin de détruire, même inutilement, un bonheur, un amour, un espoir qui leur appartient, pour s'apercevoir à la clarté des flammes de l'holocauste. On dirait qu'ils portent une lampe dont ils ne savent pas l'usage ; et, lorsque la nuit tombe, et qu'ils sont avides de lumière, ils en répandent la substance sur un feu étranger.

Évitons d'agir comme ce gardien du phare de la légende, qui distribuait aux pauvres des cabanes voisines l'huile des grandes lanternes qui devaient éclairer l'océan. Toute âme, dans son milieu, est gardienne d'un phare plus ou moins nécessaire. La force immatérielle qui luit dans notre cœur doit luire avant tout pour elle-même. Ce n'est qu'à ce prix-là qu'elle luira pour les autres ; si petite que soit votre lampe, ne donnez jamais l'huile qui l'alimente, mais la flamme qui la couronne.

Il est certain que l'altruisme demeurera toujours le centre de gravité des âmes nobles, mais les âmes faibles se perdent dans les autres, tandis que les âmes fortes s'y retrouvent. Voilà la grande différence. Il y a quelque chose de plus haut que d'aimer son prochain comme soi-même : c'est de s'aimer

soi-même en lui. Il y a une bonté qui précède certaines âmes, il y en a une qui suit certaines autres. Il y a une bonté qui épuise et une autre bonté qui nourrit. N'oublions pas que, dans le commerce des âmes, ce ne sont point celles qui croient donner toujours qui sont les généreuses. Une âme forte prend sans cesse, même aux plus pauvres, une âme faible donne toujours, même aux plus riches, mais il y a une façon de donner qui n'est que de l'avidité qui a perdu courage, et si un Dieu venait faire le compte, peut-être verrions-nous que c'est en prenant que l'on donne et en donnant que l'on enlève. Il arrive souvent qu'une âme médiocre ne commence à grandir que du jour où elle a rencontré une âme qui l'épuise.

Pourquoi ne pas s'avouer que le devoir par excellence, ce n'est pas de pleurer avec tous ceux qui pleurent, de souffrir avec tous ceux qui souffrent, et de tendre son cœur à ceux qui passent, pour qu'ils le meurtrissent ou pour qu'ils le caressent? Les pleurs, les souffrances, les blessures ne nous sont salutaires que pour autant qu'ils ne découragent pas notre vie. Ne l'oublions jamais: quelle que soit notre mission sur cette terre, quel que soit le but de nos efforts et de nos espérances, le résultat de nos douleurs et de nos joies, nous sommes avant tout les dépositaires aveugles de la vie. Voilà l'unique chose absolument certaine, voilà le seul point fixe de la morale humaine. On nous a donné la vie, nous ne savons pourquoi, mais il semble évident que ce n'est pas pour l'affaiblir ou pour la perdre. Nous représentons même une forme toute spéciale de la vie sur cette planète: la vie de la pensée, la vie des sentiments; et c'est pourquoi tout ce qui est propre à diminuer l'ardeur de la pensée, l'ardeur des sentiments, est probablement immoral. Tâchons donc d'activer, d'embellir, d'amplifier cette ardeur; augmentons avant tout notre confiance dans la grandeur, dans la puissance et dans la destinée de l'homme.

Il est vrai que je pourrais dire tout aussi bien: sa petitesse, sa faiblesse et sa misère. Il est aussi passionnant d'être grandement misérable que d'être grandement heureux. Peu importe, après tout, que ce soit l'homme ou l'univers qui nous paraisse admirable, pourvu que quelque chose nous

paraisse admirable, et que nous exaltions notre conscience de l'infini. Une étoile qu'on découvre ajoute plus d'un rayon aux pensées, aux passions, au courage de l'homme. Tout ce que nous voyons de beau dans ce qui nous entoure est déjà beau dans notre cœur, tout ce que nous trouvons d'adorable et de grand en nous-mêmes, nous le trouvons en même temps dans les autres. Si mon âme, en s'éveillant ce matin, a rencontré dans les pensées de son amour une idée qui la rapproche un peu d'un Dieu qui n'est sans doute, comme on pourrait le soutenir, que le plus beau de ses désirs, je vois trembler cette même idée dans le pauvre qui passe l'instant d'après sous mes fenêtres, et je l'aime davantage pour le connaître mieux.

Ne croyons pas qu'il soit inutile d'aimer ainsi ; c'est grâce à quelques-uns qui aimeront ainsi de plus en plus profondément que l'homme saura un jour ce qu'il faut faire. La morale véritable doit naître de l'amour conscient et infini. La grande charité, c'est l'ennoblissement. Mais je ne puis vous ennoblir si je ne me suis pas ennobli le premier, je ne puis pas vous admirer si je n'ai rien trouvé d'admirable en moi-même. Lorsque j'ai fait un acte noble, la meilleure récompense que m'accorde cet acte, c'est la certitude de plus en plus naturelle, de plus en plus invincible que vous pouvez en faire autant. Toute pensée qui augmente mon cœur, augmente en moi l'amour et le respect pour l'homme. A mesure que je monte, vous montez avec moi. Mais si, pour vous aimer, parce que votre amour n'a pas encore d'ailes, je coupe les ailes à mon amour, il y aura deux fois plus de larmes et de plaintes inutiles au fond de la vallée, mais l'amour ne fera pas un pas vers la montagne. Aimons toujours du plus haut point que nous puissions atteindre. N'aimons pas par pitié lorsqu'on peut aimer par amour ; ne pardonnons pas par bonté lorsqu'on peut pardonner par justice ; n'apprenons pas à consoler lorsque l'on peut apprendre à respecter. Il faut être attentif à améliorer sans relâche la qualité de l'amour que nous donnons aux hommes. Une coupe de cet amour prise sur les sommets en vaut cent que l'on puise aux citernes stagnantes de la charité ordinaire. Et si celui que vous n'aimez plus par pitié, ou simplement parce qu'il pleure, doit ignorer jusqu'à la fin que vous l'aimez en ce moment pour l'avoir ennobli

en même temps que vous-même, qu'importe, après tout? Vous avez fait ce qui vous paraissait le meilleur, encore que le meilleur puisse n'être pas utile. Ne faut-il pas toujours agir en cette vie, comme si le Dieu que désire le plus haut désir de notre cœur nous contemplait sans cesse?

II

LE PETIT TROUPEAU

Hier soir, relisant Saint-Simon, où il semble que l'on voie, du haut d'une tour, s'agiter dans la plaine des centaines de destinées humaines, j'ai compris ce que l'instinct de l'homme appelle une belle destinée. Peut-être Saint-Simon ignore-t-il lui-même ce qu'il aime et ce qu'il admire en quelques-uns des héros qu'il entoure d'une sorte de respect résigné et inconscient. Mille vertus sont mortes qu'il vénérait, et mille qualités qu'il prônait en ses grands hommes nous paraissent aujourd'hui bien petites. Mais, sans qu'il s'en occupe spécialement, et bien qu'il désapprouve au fond l'idée qui les anime, quatre ou cinq visages graves, bienveillants et admirables, passent à son insu, pour ainsi dire, dans la foule éclatante qui ruisselle autour du trône du grand roi. C'est Fénelon, ce sont les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers; c'est M. le Dauphin. Ils ne sont pas plus heureux que la plupart des hommes. Ils ne remportent aucun succès définitif, aucune victoire retentissante. Ils vivent comme les autres, dans le trouble et dans l'attente de ce qui ne s'appelle le bonheur que parce qu'on l'attend. Fénelon encourt la disgrâce de cet esprit assez médiocre, mais avisé et perspicace, orgueilleux, mais soupçonnant l'offense la plus cachée avec l'humilité de la plus humble vanité, grand dans les petites choses et petit dans les grandes, qu'était Louis XIV. Il est condamné, persécuté, exilé. Les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, malgré l'importance de leurs charges, vivent à la cour dans une sorte de retraite prudente et volontaire. M. le Dauphin ne jouit pas de la faveur royale. Il est en butte aux intrigues d'une cabale puissante et envieuse, qui parvient à briser sa

jeune gloire militaire. Il est enveloppé de disgrâces, de contretemps et de malheurs qui semblent irréparables à cette cour vaniteuse et servile, car les disgrâces et les malheurs prennent les proportions que les mœurs du moment leur accordent. Il meurt enfin, quelques jours après madame la Dauphine, qu'il avait uniquement et follement aimée. Il meurt, peut-être empoisonné comme elle, et tombe en quelque sorte foudroyé, à l'heure même où les premiers rayons d'une faveur que l'on n'espérait plus venaient dorer le seuil de son palais.

Voilà donc les tristesses, les mécomptes, les désappointements et les troubles que parcoururent ces existences; et pourtant, lorsque l'on considère leur petit groupe silencieux et uni, au milieu de l'éclat intermittent et capricieux des autres, ces quatre destinées semblent vraiment belles et enviables. Une lumière commune les accompagne en toutes leurs vicissitudes. Elle sort de la grande âme de Fénelon. Fénelon est fidèle à de hautes pensées d'admiration, de sainteté, de justice, de douceur et d'amour; et les trois autres sont fidèles à leur maître et à leur ami. Qu'importe ici que les idées mystiques de Fénelon ne soient plus les nôtres, qu'importe que les pensées que nous croyons les plus profondes et les meilleures et sur lesquelles nous établissons notre bonheur moral et toutes les certitudes de notre vie, tombent en ruines derrière nous et fassent sourire un jour ceux qui auront trouvé des pensées qu'ils s'imagineront plus humaines et plus définitives ? Ce qui compte, ce qui ennoblit et éclaire notre vie, c'est bien moins nos pensées que les sentiments qu'elles éveillent en nous. La pensée est peut-être le but; mais il en est de ce but comme du but de bien des voyages : c'est le trajet, ce sont les étapes, c'est ce qu'on rencontre sur la route, c'est ce qui nous arrive par surcroît, qui nous intéresse le plus. Ce qui demeure ici, comme en toutes choses, c'est la sincérité d'un sentiment humain. Une pensée, nous ne savons jamais si elle ne nous trompe pas ; mais l'amour dont nous l'avons aimée retombera sur nous, sans qu'une seule goutte de sa clarté ou de sa force se perde dans l'erreur. Ce qui constitue, ce qui nourrit l'être idéal que chacun de nous s'efforce de former en lui-même,

ce n'est pas tant l'ensemble des idées qui en dessinent le contour, que la passion pure, la loyauté, le désintéressement dont nous enveloppons ces idées. La manière dont nous aimons ce que nous croyons être une vérité a plus d'importance que la vérité même. Ne devient-on pas meilleur par l'amour que par la pensée ? Aimer loyalement une grande erreur vaut souvent mieux que de servir petitement une grande vérité. Cette passion, cet amour peut d'ailleurs se trouver dans le doute comme dans la foi. Il y a des doutes aussi passionnés, aussi généreux que les plus belles convictions. Ce qu'a de meilleur une pensée qui nous paraît très haute, très sûre ou profondément incertaine, c'est qu'elle nous offre l'occasion d'aimer quelque chose sans réserve. Que je me donne à un homme, à un Dieu, à une patrie, à un univers, à une erreur, le métal précieux qu'on trouvera un jour au fond des cendres de l'amour ne proviendra pas de l'objet de cet amour, mais de l'amour lui-même. Ce qui laisse une trace qui ne ne s'efface pas, c'est la simplicité, l'ardeur, la fermeté d'un attachement sincère. Tout passe, se transforme, se perd peut-être, hormis le rayonnement de cette profondeur, de cette fermeté, de cette fécondité de notre cœur.

« Jamais homme ne posséda son âme en paix comme celui-là », dit Saint-Simon en parlant de l'un d'eux environné d'intrigues, de colères et de pièges. Et plus loin, c'est la « sage tranquillité » d'un autre, et cette « sage tranquillité » pénètre ce qu'il appelle « tout le petit troupeau ». C'est en effet le petit troupeau de la fidélité aux meilleures pensées, le petit troupeau de l'amitié, de la loyauté, du respect de soi-même et de la satisfaction intérieure, qui passe dans une lumière simple et paisible au milieu des vanités, des ambitions, des mensonges et des trahisons de Versailles. Ce ne sont pas des saints au sens trop ordinaire de ce mot. Ils ne se sont pas retirés au fond des déserts ou des forêts, ils n'ont pas cherché un égoïste abri en d'étroites cellules. Ce sont des sages ; ils ne sortent pas de la vie ; ils demeurent dans la réalité. Ne croyons pas que leur piété les sauve et que le refuge de leur âme ne se trouve qu'en Dieu. Il ne suffit pas d'aimer Dieu et de le servir du mieux que l'on peut pour que l'âme

s'affermisse et se tranquillise. On ne parvient à aimer Dieu qu'avec l'intelligence et les sentiments qu'on a acquis et développés au contact des hommes. L'âme humaine reste profondément humaine malgré tout. On peut lui apprendre à aimer bien des choses invisibles, mais une vertu, un sentiment complètement et simplement humain la nourrira toujours plus efficacement que la passion ou la vertu la plus divine. Lorsque nous rencontrons une âme vraiment tranquille et saine, soyons sûrs qu'elle doit sa santé et sa tranquillité à des vertus humaines. S'il était permis de lire dans le secret des cœurs qui ne sont plus, peut-être verrait-on que la source de paix où Fénelon allait boire chaque soir en son exil, se trouvait bien plus dans sa fidélité à madame Guyon malheureuse, dans son amour pour le Dauphin méconnu et persécuté, que dans l'attente d'une récompense éternelle ; dans sa conscience humainement tendre, humainement loyale, humainement irréprochable en un mot, que dans ses espérances de chrétien.

Admirable sécurité du « petit troupeau » ! Aucune vertu n'allume ici des feux éblouissants sur la montagne, toutes les flammes restent dans l'âme et dans le cœur. Et pas d'autre héroïsme que celui de la confiance, de la sincérité et de l'amour qui se souviennent et qui patientent. Il est des êtres dont la vertu sort à certains moments avec un bruit de portes qu'on ouvre et qu'on referme. Il en est d'autres en qui elle demeure comme une servante silencieuse qui ne quitte pas la maison, et ceux qui viennent du dehors et qui ont froid la trouvent toujours laborieuse et attentive au coin du feu. Peut-être faut-il dans une belle vie moins d'heures héroïques que de semaines graves, uniformes et pures. Peut-être une âme droite et absolument juste est-elle plus précieuse qu'une âme tendre et dévouée. Si l'on doit en espérer un peu moins d'abandon, un peu moins d'enthousiasme dans les aventures excessives de l'existence, on peut se reposer sur elle avec plus de confiance et plus de certitude dans les circonstances ordinaires, et quel homme, à tout prendre, si étrange, si troublée, si glorieuse que soit sa vie, ne la passe presque tout entière dans des circonstances ordinaires ? Que sont,

lorsqu'on y réfléchit, et surtout lorsqu'on y est mêlé, les instants les plus décisifs des événements les plus resplendissants? N'est-on pas étonné de voir évoluer, dans le grand tourbillon de l'heure la plus sublime, toutes les habitudes et toutes les réflexions de l'heure la plus calme? Il faut toujours en revenir à une vie normale; là se trouvent le sol ferme et le roc primitif. On n'a pas à m'arracher chaque jour à la mort, au déshonneur, au désespoir, mais peut-être est-il indispensable que je puisse me dire à chaque heure attristée de chaque jour, qu'une âme qui s'est approchée de mon âme existe quelque part, silencieuse, fidèle, insensible à tout ce qui ne lui semble pas conforme à la vérité, invariable, inébranlable. Il est, certes, excellent de faire çà et là une action héroïque ou extrêmement généreuse. Mais il est plus louable encore, et cela demande une force plus constante, de ne jamais se laisser tenter par une pensée inférieure, et de mener une vie moins hautaine, mais plus également sûre. Mettons parfois, dans nos méditations, notre désir de perfection morale au niveau de la vérité quotidienne, pour reconnaître qu'il est plus facile de faire par moments un grand bien que de ne jamais faire le moindre mal, de faire quelquefois sourire que de ne jamais faire pleurer.

Ils avaient les uns dans les autres, ils avaient surtout en eux-mêmes leur refuge, « leur rocher ferme », comme dit Saint-Simon, et la partie inébranlable de ce rocher avait exactement l'étendue de ce qui était irréprochable dans leur âme. Mille choses forment les assises du « rocher ferme », mais son plateau central n'est-il pas toujours ce qui nous semble irréprochable en nous? Il est vrai que ce goût de l'irréprochable est souvent bien grossier, et qu'il n'est pas de scélérat qui ne monte un instant chaque soir sur de misérables débris qu'il croit irréprochables. Mais je parle ici d'une vertu un peu plus haute que la vertu strictement nécessaire, et l'être le plus ordinaire sait très bien ce qu'est une vertu qui n'est pas ordinaire. La beauté morale la plus imprévue a ceci de particulier, que l'homme le plus borné ne peut jamais sincèrement prétendre qu'il ne la saisit pas, et l'acte le plus sublime est aussi celui que l'on comprend le plus facilement. Il n'est peut-être pas indispensable de s'élever

jusqu'à la hauteur de ce qu'il nous est donné d'admirer, mais il est nécessaire de ne s'endormir jamais dans les profondeurs de ce qu'on ne peut s'empêcher de blâmer. Mais revenons au refuge de nos sages. Dans la vie, bien des bonheurs, bien des malheurs ne sont dus qu'au hasard; mais la paix intérieure ne dépend jamais du hasard. Je sais qu'il est des âmes bâtisseuses, qu'il en est d'autres amies des ruines, et qu'il en est enfin qui errent toute leur vie d'abris en abris, sous des toits étrangers. Mais s'il est difficile de transformer l'instinct d'une âme, il n'est pas inutile que celles qui ne bâtissent pas sachent la joie que les autres éprouvent à remettre sans cesse les pierres sur les pierres. Pensées, attachements, amours, convictions, déceptions, doutes même, tout leur sert, et ce que la tempête brise en l'arrachant devient plus commode à manier pour reconstruire un peu plus loin un édifice moins orgueilleux, mais mieux approprié aux exigences de la vie. Quelles tristesses, quels regrets, ou quelles désillusions peuvent encore ébranler la maison de celui qui n'a pas rejeté ce qu'il y a de sage et de solide dans les tristesses, les regrets et les désillusions, tandis qu'il choisissait les pierres de sa demeure? Et puis, pour nous servir d'une autre image, n'est-il pas vrai de dire qu'il en est des racines du bonheur intérieur comme de celles des grands arbres? Ce sont les chênes que la tempête tourmente le plus souvent qui finissent par avoir les plus puissantes et les plus nourricières attaches dans le sol éternel; et le destin qui nous secoue injustement ne sait pas plus ce qui a lieu dans l'âme que le vent ne se doute de ce qui se passe sous terre.

Il est intéressant de surprendre ici la puissance et l'attrait mystérieux du bonheur véritable. Quand l'un de ceux qui font partie du « petit troupeau » passe à travers la foule heureuse et triomphante qui encombre d'intrigues, de salutations, de petites amours, de petites victoires, les escaliers de marbre et les appartements magnifiques de Versailles, il se fait parfois une sorte de silence dans le récit tumultueux de Saint-Simon. Sans qu'il ait besoin de le faire remarquer, il semble qu'on mesure un moment ces maigres vanités, ces satisfactions

éclatantes mais provisoires, ces mensonges qui parlent haut mais qui tremblent dans l'ombre, à la hauteur normale d'une âme tranquille et forte. Il arrive à peu près ce qui a lieu quand, au milieu d'enfants qui jouent à des jeux défendus, arrachent ou écrasent des fleurs, se préparent à voler des fruits, torturent un animal inoffensif, un prêtre ou un vieillard s'avance qui ne songe cependant pas à les gronder. Les jeux sont brusquement interrompus ; il y a un réveil de conscience effaré ; et les regards gênés s'arrêtent malgré eux sur le devoir, sur la réalité et sur la vérité. Mais les hommes d'habitude ne s'attardent pas plus longtemps que les enfants à suivre des yeux le vieillard, le prêtre ou la réflexion qui s'éloigne. N'importe, ils ont vu ; car l'âme humaine, en dépit des yeux qui se détournent ou se ferment trop volontairement, est plus noble que la plupart des hommes ne le désirent pour leur tranquillité, et entrevoit sans peine ce qui est supérieur à l'instant inutile auquel on tâche de l'intéresser. On a beau chuchoter le long de la route du sage qui disparaît, il a tracé, sans le savoir, dans les erreurs et dans les vanités, un sillon qui s'effacera moins vite qu'on ne le croit. Il reverdira surtout à l'heure inattendue des larmes. Une âme un peu plus pure, un peu plus vivante que les autres, pleure bien rarement dans le récit de Saint-Simon, sans qu'elle aille pleurer auprès de l'un de ceux qu'elle vit passer ainsi, dans le silence un peu inquiet et l'étonnement presque malveillant qui accompagnent, dans le monde, les pas d'une vie irréprochable. On ne s'interroge guère sur le bonheur durant les jours où l'on se croit heureux ; mais vienne l'instant de la souffrance, et l'on n'a pas de peine à se rappeler le lieu où se cache une paix qui ne dépend pas d'un rayon de soleil, d'un baiser refusé ou d'une improbation royale. On ne va pas alors à ceux qui sont heureux à la manière dont nous avons été heureux, on sait enfin ce qui subsiste à ce bonheur après que le hasard a fait le moindre signe d'impatience. Si vous voulez apprendre où se cache la félicité la plus sûre, ne perdez pas de vue les démarches des misérables en quête de consolations. La douleur ressemble à la baguette divinatoire dont se servaient jadis les chercheurs de trésors ou d'eaux vives ; elle indique à celui qui la porte l'entrée de la demeure où

respire la paix la plus profonde. Et cela est si vrai, que nous devrions nous demander, parfois, jusqu'à quel point nous pouvons avoir confiance en la qualité de notre quiétude, en la tranquillité, en la sincérité de notre assentiment aux grandes lois de l'existence, en la stabilité de notre joie, tant que l'instinct des affligés ne les pousse pas à frapper à notre porte, tant qu'ils ne semblent pas reconnaître, endormi sur le seuil, le beau rayon ferme et paisible de la lampe qui ne s'éteint jamais. Oui ; ceux-là seuls, peut-être, ont le droit de se croire à l'abri, chez qui tous ceux qui pleurent voudraient venir pleurer. Il y a ainsi, de par le monde, des êtres dont nous n'apercevons le sourire intérieur qu'à partir du moment où les larmes, qui lavent nos regards jusqu'en leurs plus mystérieuses sources, nous ont appris à discerner la présence d'un bonheur qui ne naît pas de la bienveillance ou de l'éclat d'une heure, mais de l'acceptation agrandie de la vie. Ici, comme en bien des choses, c'est le désir et la nécessité qui aiguisent nos sens. L'abeille qui a faim trouve le miel caché aux plus profondes cavernes ; et l'âme qui pleure définitivement aperçoit la joie qui se dissimule dans la retraite ou le silence le plus impénétrable.

III

EMILY BRONTE

Dès que la conscience s'éveille et se met à vivre dans un être, c'est sa destinée qui commence. Il ne s'agit pas ici de la conscience appauvrie et passive de la plupart des âmes, mais de la conscience active qui accepte l'événement, quel qu'il soit, comme une reine, alors même qu'on l'a jetée dans une prison, sait accepter un don. S'il ne vous arrive rien, votre conscience peut déjà créer un très grand événement en constatant, d'une certaine façon, l'absence de tout événement. Mais peut-être n'y a-t-il pas un homme à qui n'arrivent plus de choses qu'il n'en faut pour alimenter la conscience la plus avide, la plus infatigable. J'ai en ce moment sous les yeux la biographie d'une de ces âmes puissantes et passion-

nées, à côté de laquelle toutes les aventures qui font le bonheur ou le malheur des hommes semblent avoir passé sans détourner la tête. Il s'agit de la femme de génie la plus étrange, la plus incontestable de la première moitié de ce siècle, Emily Brontë. Elle ne nous a laissé qu'un livre, un roman intitulé : *Wuthering Heights*, titre bizarre que l'on pourrait traduire ainsi : *les Sommets orageux*. Emily était la fille d'un clergyman anglais, le Révérend Patrick Brontë, l'être le plus nul, le plus immobile, le plus prétentieux, le plus égoïste qu'on puisse imaginer. Deux choses lui semblaient importantes dans la vie : la pureté de son profil grec et la sécurité de ses digestions. Quant à la pauvre mère d'Emily, elle parut vivre tout entière dans l'admiration de ce profil et dans le respect de ces digestions conjugales. Au reste, à quoi bon rappeler ici son existence, puisqu'elle mourut deux ans après la naissance d'Emily? Ajoutons, néanmoins, ne fût-ce que pour prouver une fois de plus que, dans la vie médiocre, la femme est presque toujours supérieure à l'homme qu'elle a dû accepter, ajoutons que longtemps après la mort de l'épouse si soumise du vaniteux et végétatif clergyman, on trouva une liasse de lettres, où celle qui s'était toujours tue jugeait très nettement l'indifférence, la fatuité et l'égoïsme de son mari. Il est vrai que pour apercevoir un défaut dans les autres, il ne faut pas en être exempt, tandis que pour découvrir une vertu, il est peut-être nécessaire d'en posséder le germe. Tels étaient les parents d'Emily. Autour d'elle, quatre sœurs et un frère regardaient couler gravement les mêmes heures uniformes. Toute la famille vivait, et toute l'existence d'Emily se passa dans le sombre, le désolé, le solitaire, misérable et stérile petit village de Howorth, au milieu des bruyères du Yorkshire.

Il n'y eut jamais d'enfance ni de jeunesse plus abandonnée, plus attristée, plus monotone que celle d'Emily et de ses quatre sœurs. Pas une de ces petites aventures heureuses ou quelque peu inattendues, qui, agrandies et embellies ensuite par les années, forment au fond de l'âme le seul trésor inépuisable de la mémoire souriante de la vie. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, le lever, les soins du ménage, les leçons, le travail aux côtés d'une vieille tante, les repas, les

promenades, la main dans la main, et presque toujours silencieuses, des graves petites filles sur la bruyère en fleurs ou couverte de neige. Au logis, l'indifférence absolue d'un père qu'on ne voyait presque jamais, qui prenait ses repas dans sa chambre, et ne descendait que le soir pour lire à haute voix dans la salle commune du presbytère les accablants débats du Parlement anglais. Au dehors, le silence du cimetière qui entourait la maison, le grand désert sans arbres, et les collines ravagées du printemps à l'hiver par le terrible vent du Nord.

Les hasards de la vie — car il n'est pas de vie où les hasards ne fassent quelque effort — arrachèrent trois ou quatre fois Emily à ce désert qu'elle avait appris à aimer et à considérer, ainsi qu'il arrive à ceux qui restent trop longtemps aux mêmes lieux, comme le seul endroit où le ciel, la terre, les plantes fussent réels et admirables. Mais, au bout de quelques semaines d'absence, elle languissait, ses beaux yeux ardents s'éteignaient, et l'une ou l'autre de ses sœurs devait la ramener en hâte à la solitaire maison du pasteur.

En 1843, — elle avait alors vingt-cinq ans, — elle y rentra pour ne plus la quitter qu'à la mort. Aucun événement, aucun sourire, aucun espoir d'amour dans toute son existence avant ce retour définitif. Pas même le souvenir de l'un de ces malheurs, de l'une de ces déceptions qui permettent à tant d'êtres, trop faibles ou trop peu exigeants en face de la vie, de s'imaginer que la fidélité passive à ce qui s'est détruit soi-même est un acte de vertu, que l'inaction dans les larmes est une excuse à l'inaction, et qu'on a fait tout ce qu'il y avait à faire quand on a tiré de sa souffrance toutes les tristesses et toutes les résignations qu'on y pouvait trouver.

Ici, il n'y avait même pas de quoi attacher aux parois vierges et lisses d'une âme sans passé le souvenir ou la résignation. Rien avant cette dernière étape, rien après, si ce n'est de pauvres et désolantes aventures de garde-malade, auprès d'un frère dont l'existence fut brisée par la paresse et par une grande passion malheureuse, d'un frère à peu près fou, alcoolique incorrigible et mangeur d'opium. Puis, comme elle allait accomplir sa vingt-neuvième année,

par une après-midi de décembre, dans le parloir blanchi à la chaux du petit presbytère, et tandis qu'elle peignait ses longs cheveux noirs au coin du feu, le peigne tomba dans les flammes, elle n'eut pas la force de le ramasser, et la mort, plus silencieuse encore que sa vie, vint l'enlever sans violence aux pâles étreintes des deux sœurs que le sort lui avait laissées.

« Je n'aperçois pour toi, sur les grands genoux du Destin, ni un signe d'amour, ni une étincelle de gloire, ni une heure souriante », s'écrie, dans un beau mouvement de tristesse, miss Mary Robinson, qui nous raconte cette existence. En effet, vue du dehors, il n'y a pas de vie plus morne, plus incolore, plus vaine, plus glacée que celle d'Emily Brontë. Mais de quel côté envisager la vie pour découvrir sa vérité, pour la juger, pour l'approuver et pour l'aimer? Si nous détournons un instant les regards du petit presbytère isolé dans la lande pour les reporter sur l'âme de notre héroïne, nous voyons un autre spectacle. Il est rare que l'on puisse surprendre ainsi la vie d'une âme dans un corps qui n'eut pas d'aventures, mais il est moins rare qu'on ne pense qu'une âme ait une vie personnelle et à peu près indépendante des incidents de la semaine ou de l'année. Il y a dans *Wuthering Heights*, qui est le tableau des passions, des désirs, des réalisations, des réflexions, et de l'idéal de cette âme, sa véritable histoire, en un mot, plus d'énergie, plus de passion, plus d'aventures, plus d'ardeur, plus d'amour qu'il n'en faudrait pour animer et pour apaiser tour à tour vingt existences héroïques, vingt destinées heureuses ou malheureuses. Aucun événement ne s'arrêta jamais au seuil de sa demeure; mais il n'est pas un événement auquel elle avait droit, qui n'ait eu lieu dans son cœur avec une force, une beauté, une précision et une ampleur incomparables. Il ne lui arrive rien, semble-t-il, mais tout ne lui arrive-t-il pas plus personnellement et plus réellement qu'à la plupart des êtres, puisque tout ce qui se produit autour d'elle, tout ce qu'elle aperçoit et tout ce qu'elle entend se transforme chez elle en pensées, en sentiments, en amour indulgent, en admiration, en adoration pour la vie? Qu'importe qu'un événement tombe sur notre toit ou sur le

toit voisin? L'eau qu'apporte un nuage est à qui la recueille, et le bonheur, la beauté, l'inquiétude salutaire ou la paix qui se trouve dans un geste du hasard n'appartient qu'à celui qui a appris à réfléchir. Elle n'eut jamais d'amour, elle n'entendit pas une seule fois retentir sur la route les pas merveilleux de l'amant, et cependant, elle, qui mourut vierge à vingt-neuf ans, a connu l'amour, a parlé de l'amour, en a pénétré les plus incroyables secrets, au point que ceux qui ont le plus aimé se demandent parfois quel nom donner encore à leur passion quand ils apprennent d'elle les paroles, les élans, les mystères d'un amour à côté duquel tout semble accidentel et pâle. Où a-t-elle entendu, si ce n'est dans son cœur, ces paroles inégalables de l'amante qui parle à sa nourrice de celui que tous autour d'elle persécutent et détestent, et qu'elle seule adore? « Mes grandes misères en ce monde ont été ses misères. Toutes je les ai observées et les ai ressenties depuis le commencement. Ma pensée, quand je vis, c'est lui-même. Si tout le reste périssait et que lui seul demeurât, je continuerais d'exister, et si tout le reste demeurait et qu'il fût anéanti, l'univers ne serait plus pour moi qu'un immense étranger et je n'en ferais plus partie. Mon amour pour l'autre dont tu parles est comme le feuillage des forêts; le temps le changera, comme l'hiver change les arbres, mais mon amour pour lui ressemble aux rocs éternels et souterrains. Ils sont la source de peu de satisfactions visibles, mais ils sont nécessaires. Je suis lui-même. Il est toujours dans ma pensée, non pas comme un plaisir, pas plus que je ne suis toujours un plaisir pour moi-même; je ne l'aime pas parce qu'il me semble beau, mais parce qu'il est *plus moi que tout moi-même*, et, de quelque matière que soient faites nos âmes, la sienne et la mienne ne sont que la même âme... »

Elle tourne autour des réalités extérieures de l'amour avec une innocence qui peut nous faire sourire; mais où a-t-elle appris ces réalités intérieures qui touchent à tout ce que la passion a de plus profond, de plus illogique, de plus inattendu, de plus invraisemblable et de plus éternellement vrai? Il semble qu'il eût fallu vivre durant trente ans dans les chaînes les plus ardentes des plus ardents baisers pour arriver à savoir ce qu'elle sait, pour oser nous montrer avec cette cer-

titude, avec cette exactitude infaillible, dans le délire des deux amants prédestinés de *Wuthering Heights*, les mouvements les plus contradictoires de la douceur qui voudrait faire souffrir et de la cruauté qui voudrait rendre heureux, de la béatitude qui demande la mort et de la détresse qui s'attache à la vie, de la répulsion qui désire et du désir ivre de répulsion, de l'amour plein de haine et de la haine qui chancelle sous le poids de l'amour...

Et cependant, nous le savons, car rien n'est caché dans cette pauvre vie, elle n'aima personne et personne ne l'aima. Il est donc vrai que le dernier mot d'une existence est un mot que le destin chuchote au plus secret de notre cœur? Il est donc vrai qu'il y a une vie intérieure aussi réelle, aussi expérimentée, aussi minutieuse que la vie du dehors? Il est donc vrai qu'on peut vivre sur place, qu'on peut aimer, qu'on peut haïr sans que l'on ait quelqu'un à repousser ou quelqu'un à attendre? Il est donc vrai que l'âme suffit à tout, qu'à une certaine hauteur c'est toujours elle qui décide? Il est donc vrai que les circonstances ne sont tristes ou inféconds que pour ceux dont la conscience dort encore? Tout ce que nous cherchons par les chemins, amour, bonheur, beauté, aventures, ne se donnait-il pas rendez-vous dans le cœur d'Emily? Pas un jour ne lui apporta une de ces joies, une de ces émotions ou l'un de ces sourires que les yeux peuvent voir, que les mains peuvent toucher, et cependant elle eut une destinée complète, rien ne dormit en elle, il y eut toujours de la clarté, de l'allégresse silencieuse, de la confiance, de la curiosité, de l'animation et de l'espérance dans son cœur. Elle fut heureuse, il n'est pas permis d'en douter. En nous ouvrant son âme, elle peut nous montrer la même récolte impérissable que les meilleurs des hommes qui connurent les bonheurs les plus divers, les plus longs, les plus vifs et les plus parfaits. Si elle n'eut rien de ce qui passe dans l'amour, dans la douleur, dans l'angoisse, dans la passion, dans la joie, elle eut tout ce qui reste des émotions humaines après qu'elles ne sont plus. Lequel aura véritablement possédé quelque chose, de l'aveugle qui habite un palais féerique ou de celui qui n'est entré qu'une fois dans ce palais, mais qui y est entré les yeux ouverts?

« Vivre, ne pas vivre. » Ne nous laissons pas égarer par les mots. Il est parfaitement possible d'exister sans réfléchir, mais il n'est pas possible de réfléchir sans vivre. L'essence heureuse ou malheureuse d'un événement se trouve dans l'idée qu'on en tire ; pour les forts, dans l'idée qu'ils en tirent eux-mêmes, pour les faibles, dans l'idée que les autres en tirent. Il se peut que mille événements physiques viennent à votre rencontre, le long de votre route vers le tombeau, et qu'aucun d'eux ne trouve en vous la force qu'il lui faudrait pour se transformer en événement moral. C'est seulement alors que l'homme doit se dire : « Je n'ai peut-être pas vécu. »

Aussi pouvons-nous dire que le bonheur intime de notre héroïne comme celui de tout être est exactement représenté par sa morale et par sa conception de l'univers. Voilà la clairière qu'il faudrait toujours mesurer à la fin d'une vie, dans la forêt des accidents, pour estimer l'étendue d'un bonheur. Et qui pourrait encore verser les petites larmes des déceptions, des inquiétudes et des tristesses quotidiennes, qui sont seules douloureuses, puisque, au lieu de rafraîchir, elles aigrissent les regards, qui pourrait encore les verser sur les hauteurs de la compréhension et de l'apaisement où s'éleva l'âme d'Emily Brontë ? On comprend alors qu'elle n'ait pas pleuré comme la plupart des femmes qui errent toute leur vie de petites joies brisées en petites joies brisées. Une joie brisée n'accable que lorsqu'on la promène sans raison, comme le bûcheron qui ne déposerait jamais son fardeau de bois mort. Mais le bois mort n'est pas fait pour être promené sur nos épaules ; il est fait pour être allumé et transformé en flammes éclatantes. A voir les flammes qui jaillissent dans l'âme d'Emily, on ne songe pas plus longtemps qu'elle n'y songe elle-même aux tristesses du bois mort. Il n'y a pas de malheur sans horizon, il n'y a pas de tristesse sans remède, pour celui qui, tout en souffrant et tout en s'affligeant comme les autres, apprend à suivre, au fond de la tristesse et au fond du malheur, le grand geste de la nature, qui est le seul geste réel. « Le sage ne peut jamais dire absolument qu'il souffre, parce qu'il domine sa vie, — écrivait une femme admirable et qui avait souffert, — il la juge à vol d'oiseau et, s'il souffre aujourd'hui, c'est qu'il a tourné sa pensée vers la partie

inachevée de son âme. » Emily agite sous nos yeux, à côté de l'amour, de la bonté et de la loyauté, la méchanceté, la haine, la vengeance la plus tenace et la plus prévoyante perfidie, et n'a même pas besoin de pardonner, car pardonner ce n'est encore comprendre qu'à demi. Elle regarde, elle admet et elle aime. Elle admet et aime le bien comme le mal, car le mal après tout est le bien qui se trompe. Elle nous apprend — non pas en d'arbitraires formules de moraliste, mais à la manière dont les années et les hommes nous enseignent les vérités que nous avons qualité pour accueillir — l'impuissance finale de la méchanceté devant la vie, l'apaisement de tout dans la nature, et dans la mort « qui n'est que le triomphe de la vie sur une de ses formes particulières ». Elle nous montre l'inutilité du mensonge le plus habile et le plus plein de force et de génie, devant la vérité la plus faible et la plus ignorante, et les déceptions de la haine qui sème sans le savoir le bonheur et l'amour dans l'avenir qu'elle croyait dévaster. La première peut-être, elle nous parle de la grande loi de l'hérédité pour nous enseigner l'indulgence ; et quand, à la fin de son œuvre, elle va, dans le cimetière du village, visiter l'éternelle demeure de ses héros, l'herbe est aussi verte sur la tombe des bourreaux que sur celle des martyrs, et elle s'étonne que quelqu'un puisse s'imaginer qu'un songe malfaisant vienne troubler le repos de ceux qui dorment ainsi dans le sein de la terre indifférente et pacifique.

Je sais bien qu'il s'agit d'un être de génie, mais de tels êtres ne font que nous montrer, avec un peu plus d'éclat, ce qui peut avoir lieu, ce qui a lieu dans tous les êtres, sinon ce n'est plus génie, mais extravagance ou folie. Plus on va, mieux on voit qu'il n'y a guère de génie dans l'extraordinaire et que la véritable supériorité est formée des éléments que tous les jours offrent à tous les hommes. Au reste, il n'est pas question de littérature en ce moment. Ce n'est pas sa littérature, mais sa vie intérieure qui console Emily, car il peut y avoir une littérature très éblouissante sans qu'il y ait la moindre activité morale. Emily se serait tue, n'aurait jamais tenu une plume, qu'il y eût eu en elle la même puissance, la même

vitalité, la même abondance d'amour, le même sourire intérieur de l'être qui a l'air de savoir où il va, la même certitude élargie de l'âme qui a su faire sa paix sur les hauteurs avec les grandes incertitudes et les grandes misères de ce monde. Nous l'aurions ignoré, voilà tout.

Elle nous enseigne plus d'une chose, cette humble vie. Ce n'est pas qu'il faille la donner en exemple à ceux qui sont enclins à la résignation ; ils pourraient s'y tromper. Il semble qu'elle s'écoule tout entière dans l'attente, et tout le monde n'a pas le droit d'attendre. Emily mourut vierge à vingt-neuf ans, et on a tort de mourir vierge. Le premier devoir de tout être n'est-il pas d'offrir à sa destinée tout ce qu'on peut offrir à une destinée humaine? Mieux vaut une œuvre inachevée qu'une vie incomplète. Il est bon de négliger les satisfactions vaniteuses ou inutiles, mais il n'est pas sage d'écarter presque volontairement les principales chances d'un bonheur essentiel. Il n'est pas interdit à l'âme heureuse de nourrir de nobles regrets. Avoir une vue quelque peu étendue de la tristesse de son existence, c'est déjà essayer dans l'ombre les ailes qui nous aideront un jour à planer sur toute cette tristesse.

Peut-être manque-t-il un effort dans la vie d'Emily. Elle avait toutes les audaces, toutes les passions, toutes les indépendances dans son âme, mais dans sa vie toutes les timidités, tous les silences, toutes les inactions, toutes les restrictions, toutes les abstentions et tous les préjugés qu'elle méprisait dans sa pensée. Trop souvent c'est l'histoire des âmes trop pensives. Il est bien difficile de juger une existence en soi, et, pour Emily Brontë notamment, il y aurait beaucoup à dire sur le dévouement avec lequel elle sacrifia les meilleures années de sa jeunesse à un frère indigne, mais malheureux. On ne peut donc parler ici que d'une façon très générale ; mais qu'il est long, qu'il est étroit chez presque tous les êtres, le chemin qui conduit de leur âme à leur vie ! Il en est de nos pensées d'audace, de justice, de loyauté et d'amour comme des glands du chêne dans la forêt : mille et dix mille s'égarent et pourrissent dans la mousse avant qu'un seul arbre naisse. « Elle avait, — disait, en parlant d'une autre femme, la femme dont je citais une parole tout-à-l'heure, —

elle avait une belle âme, une belle intelligence, un cœur sensible, mais tout cela n'arrivait dans la vie qu'après avoir passé par un caractère très étroit. Je remarque presque toujours le même défaut de clairvoyance, et surtout le même manque de retour sur soi-même. Quand un être veut nous montrer sa vie, il commence par nous dire sa manière de voir, de comprendre, de sentir ; on voit alors une noble nature d'âme, puis, à mesure qu'on pénètre avec lui dans son existence, il nous énumère ses actes, ses douleurs et ses joies, et, dans tout cela, il n'y a plus de trace de l'âme qu'on avait aperçue un instant à travers les principes et les idées. Dès qu'il y a action, les instincts interviennent, le caractère s'impose, et l'âme, c'est-à-dire la partie supérieure de l'être, nous semble anéantie : on dirait une princesse qui aime mieux vivre dans une misère hautaine que d'endurcir ses mains à des besognes ordinaires. »

Hélas oui ! rien n'est fait, tant qu'on n'a pas appris à endurcir ses mains, tant qu'on n'a pas appris à transformer l'or et l'argent de ses pensées en une clef qui n'ouvre plus la porte d'ivoire de nos songes, mais la porte même de notre maison, en une coupe qui ne tienne pas seulement l'eau merveilleuse de nos rêves, mais qui ne laisse pas fuir l'eau très réelle qui tombe sur notre toit, en une balance qui ne se contente pas de peser vaguement ce que nous allons faire dans l'avenir, mais qui nous marque avec exactitude le poids de ce que nous avons fait aujourd'hui. L'idéal le plus haut n'est qu'un idéal provisoire tant qu'il ne pénètre pas familièrement tous nos membres, tant qu'il n'a pas trouvé moyen de se glisser pour ainsi dire jusqu'à l'extrémité de nos doigts. Il y a des êtres en qui le retour sur soi-même ne profite qu'à leur intelligence. Il en est d'autres en qui ce même retour ajoute toujours quelque chose à leur caractère. Les uns sont clairvoyants tant qu'il n'est pas question d'eux-mêmes, tant qu'il n'est pas question d'agir : les yeux des autres s'illuminent surtout quand il s'agit d'entrer dans la réalité, quand il s'agit d'un acte. On dirait qu'il y a une conscience intellectuelle, éternellement assise, éternellement couchée sur un trône immobile, et qui ne communique avec la volonté que par la voie d'ambassadeurs infidèles ou tardifs,

et une conscience morale toujours debout sur ses deux pieds, toujours prête à marcher. Il est vrai que celle-ci dépend peut-être de la première, n'est peut-être que la première, qui, fatiguée d'un long repos, ayant appris dans ce repos tout ce qu'elle peut apprendre, se décide à se lever enfin, à descendre les marches inactives, à sortir dans la vie. Tout est bien, pourvu qu'elle ne s'attarde point jusqu'au jour où ses membres refusent de la porter. Qui nous dira s'il n'est pas préférable d'agir parfois contre sa pensée que de n'oser jamais agir selon ses pensées? L'erreur active est rarement irrémédiable; les choses et les hommes se chargent de la redresser tôt. mais que peuvent-ils contre l'erreur passive qui évite tout contact avec la réalité? Au demeurant, tout ceci ne veut pas dire qu'il faille modérer notre conscience intellectuelle et craindre de la trop nourrir en attendant notre conscience morale. N'ayons pas peur d'avoir un idéal trop admirable pour qu'il puisse s'adapter à la vie. Il faut un fleuve de bonne volonté pour mettre en mouvement le moindre acte de justice ou d'amour. Il faut que nos idées soient dix fois supérieures à notre conduite pour que notre conduite soit simplement honnête. Il faut vouloir énormément le bien pour éviter un peu le mal. Aucune force en ce monde ne subit des pertes plus abondantes que l'idée qui doit descendre dans l'existence quotidienne : c'est pourquoi il est nécessaire d'être héroïque dans ses pensées pour être tout au plus acceptable ou inoffensif dans ses actes.

MAURICE MAETERLINCK

LA GENÈSE D'« ANTONY »

Antony, c'était moi, *moins l'assassinat*;
Adèle, c'était elle, *moins la fuite*.
ALEXANDRE DUMAS. (*Mes Mémoires*, t. VIII, p. 118.)

I

LETTRES INÉDITES A MÉLANIE

L'aventure fut banale, comme celles d'où naquirent, plus tard, *la Dame aux Camélias* et *Diane de Lys*. Mélanie W... était mariée à un capitaine d'infanterie. De petite santé, elle n'avait pu supporter la vie de garnison : elle demeurait chez son père, dans une société littéraire et grave. Le capitaine n'y venait qu'en congé, avec la permission de Dumas : celui-ci avait au ministère de la guerre un ami très vigilant. Un jour, le mari demanda la résidence de Courbevoie. « Il faut le faire nommer major, mon ange, écrit l'amant inquiet. Il n'y a que ce moyen-là de nous tirer d'affaire. Courbevoie est beaucoup trop près de Paris. » On trouvera au tome cinquième de *Mes Mémoires* et surtout au premier chapitre du *Testament de M. de Chauvelin*, le récit de la première rencontre entre le fils du « Diable noir » et cette faible femme. Grâce à la bienveillance d'Alexandre Dumas fils, j'ai pu suivre la comédie intime, qui fut l'occasion du drame scénique, et noter avec précision le point de départ et les démarches du génie.

J'ai sous les yeux quarante-trois lettres, quelques-unes datées, plusieurs avec la suscription, toutes de la main de Dumas, signées : « Ton Alex », et apostillées de « mille millions de baisers ». Deux, écrites au début (je ne sais quelle chaleur du style en témoigne), portent le cachet postal : « Septembre 13,

1827 » et « Septembre 27, 1827 ». En travers de l'adresse d'une autre on lit : « Donné quinze sous au porteur. » Prévenance qui est une date ; plus tard, on enverra par la poste de véritables chiffons de papier. La liaison paraît avoir duré un peu plus de trois ans. A un moment, on attendait un fils, qui devait s'appeler Antony. Le drame a pris le nom de ce fils espéré. Tous deux étaient, à la même époque, en préparation. « J'espère en tout cas que son homonyme n'aura rien de cette faiblesse (du drame). Oui, mon amour, j'y songe, à notre Antony. Ce sera un lien ignoré entre nous... » Cette correspondance au jour le jour, à la nuit, et à l'heure, fut probablement beaucoup plus considérable que ce que j'en ai par devers moi. Mais ce peu suffit à nous édifier. Une même lettre, commencée à huit heures du soir, est continuée à minuit, et, achevée à deux heures du matin. Toutes ne portent pas la date du jour ni de l'année ; mais les heures y sont indiquées scrupuleusement. Quelles heures ! Et quel homme ! Il écrit dans l'attente ; il écrit après l'entrevue ; c'est miracle s'il n'écrit pas pendant. Plus fou après qu'avant, dans les premiers mois au moins : car assez vite cette passion s'en va « où s'en vont les vieilles lunes ». Le mot, qui est de lui, n'est point cruel, mais seulement postérieur à ce grand amour.

Un billet, rédigé dans les bureaux du duc d'Orléans, renferme des vers. Chez les Dumas, le tempérament est poétique d'abord, dans la joie des sens.

Oh !... n'abrège jamais ces heures que j'envie ;
De me les accorder Dieu te fit le pouvoir,
T'entendre est mon bonheur et te voir est ma vie :
Laisse-moi t'entendre et te voir.

Pourquoi, lorsque l'amour a joint nos destinées,
Me dire, épouvantée à la fuite du temps :
« Nos instants de bonheur dévorent nos journées,
Nous ne vivons que des instants ? »

On dit que de douleur toute joie est suivie,
Qu'un sourire souvent s'achève dans les pleurs ;
Mais nous, entre nos cœurs nous presserons la vie,
Pour en exprimer nos douleurs.

Ces vers sont suivis de prose : « Appelle-moi fat, voilà un trait caractéristique : penser que de pareils vers valent

la peine d'être lus deux fois. Ah! de la besogne. (On lui apporte des dossiers à copier.) Grand merci! » Repris à un intervalle de deux heures, le même billet dénote un homme qui ne se nourrit pas de la seule poésie : « Quatre heures et demie. Adieu, mon ange, la faim me presse; je me sauve, et je serai chez toi à sept heures moins un quart. Mille et mille baisers. Adieu, mon ange. » De son côté, l'ange taquinait aussi la muse et rimait ses réponses. « Tes vers sont beaux, mon ange! » lui écrivait le bon apôtre, le 6 octobre 1830. — Mais, direz-vous, encore des vers, trois ans après? Et des « anges », et de la passion pure? — Lisez donc ce qui suit, quelques lignes plus loin : « Calme-toi, mon amour, quoique ton *exhaltation* me prouve combien tu m'aimes. Le calme seul peut te remettre; et envers et contre tout, je resterai toujours ton Alex... » Il paraît que l'Alex de 1830 n'était plus tout à fait celui de septembre 1827; que cet amour suivit l'ordinaire progrès et le déclin habituel de ces amours; et qu'à cette heure, Dumas en pouvait tirer parti sur la scène. « Ils ont dit que Childe-Harold, c'était moi. Que m'importe? » Il n'importe, en effet : Childe-Harold, ce n'était plus lui.

Quelle fut l'Adèle de la réalité? Une demi-veuve, trop isolée, et bas bleu. Elle publie, ainsi que son frère, des « poésies fugitives » dans les journaux. Elle fit plus tard (rappellerai-je qu'Alexandre n'assassina point Mélanie?) représenter une pièce : *l'École des jeunes filles*. Ce n'était qu'une école de plus.

En 1827, elle demeurait 84, rue de Vaugirard : Dumas lui fut présenté dans un salon solennel. Elle était du monde où l'on s'ennuie, — déjà; — il pressa l'attaque de toute sa fougue philosophique et lyrique. Il eut le *processus* plutôt vif; et elle opposa une résistance plutôt courte, pour l'honneur. Dumas se réjouit d'abord de découvrir en elle de l'ingénuité, et en lui-même un satanisme très distingué : c'est le goût du jour. « Si tu m'avais dit vrai, insinue-t-il, si j'étais vicieux!... » Et dans une autre lettre : « Oh! oui, tu as en amour la candeur, et je dirai presque l'ignorance d'un enfant de quinze ans. » Mais, dans la même, à minuit : « J'espère que cela ne t'empêchera pas de venir à quatre heures. Oh! oui, mon amour sera idéal... Mais remarque qu'il y a un raffinement de

cruauté à me dire : « J'irai te voir bien belle », et à m'imposer des conditions. » Il est évident que parmi les premiers frôlements Adèle ne souffre point qu'on la chiffonne. Cette crainte des mauvais plis fait un rempart à la vertu, en l'absence du mari. Vainement Dumas jure ses grands dieux : « Oui, oui, je respecterai ta belle toilette, sois tranquille... Je ne te demande rien que d'ôter ton chapeau et ton voile. » Adèle se méfie.

Mélanie-Adèle ne défend plus ses toilettes, depuis le 12 septembre 1827, date fatale et chère au souvenir de son Alex. Le voile est tombé : adieu candeur, ignorance, et tout le cortège des vertus fragiles! Notre Dumas, âgé de vingt-cinq ans, y trouve d'abord des compensations. Elle a des « étouffements », et lui des « palpitations ». « Tu n'en auras plus... », lui écrit-il avec inquiétude. Cette fille de Minerve (c'est le nom qu'il donne à la mère de Mélanie) déconcerte ce mulâtre. Mais bientôt elle s'affaiblit, maigrit, n'est plus confortable. Antony déchante, malgré son air de belle humeur. « Engraisse vite, vite, mon amour : et j'irai te faire maigrir en te tourmentant. » Et la fâcheuse dyspepsie commence ses ravages ; et Mélanie sèche encore, toujours. Il languit, et puis s'impatiente. Il a, lui, un estomac excellent ; le pauvre homme ! « Quatre heures... A la besogne a succédé la besogne. Et me voilà pressé entre quatre heures et mon dîner. Et toi, pauvre amour, penses-tu au tien ? » Il voudrait la guérir et surtout l'étoffer : « Moi, je te serais si bon médecin ! *J'ai suivi les cours de ton cœur ;* et j'aurais de lui si grand soin, je le ménagerais tant, je le mettrais, *excepté sur l'amour*, à un régime d'émotions si douces, que la graisse se glisserait bien vite, comme tu le dis, entre la chair et l'épiderme. » Cette question matérielle, s'il en fut, lui devient un souci. Adèle lui en donne d'autres. Elle est capricieuse, nerveuse, boudeuse : elle a de ces digestions qui tuent l'amour. « Onze heures du soir. Oh! ne me boude jamais... Dis-moi que j'ai tort et prends-moi la main. *Une bouderie de toi me sèche l'âme.* Quand je te vois bouder, je comprends la possibilité que tu ne m'aimes plus. » En effet, il semble que la passion diminue avec l'embonpoint d'Adèle. Antony a des lapsus regrettables : « Je ne comprends rien aux reproches qui terminent ta lettre, sinon que ce sont encore des reproches. Je ne me rappelle plus ce que je t'ai écrit. C'est *bonheur* qu'il

faut lire au lieu de *récréation ;* et la phrase doit être construite ainsi : si l'amour devient un *tourment* au lieu d'un *bonheur*[1]. » Il a beau prier sa chère amie de « s'embrasser elle-même au front », et manifester une vive joie pour un géranium qu'on lui adresse : l'amour n'est plus qu'une *récréation*. Adèle, qui a vu déloger les ris et les roses, se montre de plus en plus inquiète. Il lui faut des lettres à heure fixe, même lorsque Antony est ou se dit souffrant : « Je t'ai écrit avec la plus grande régularité, même quand je ne pouvais pas écrire, même quand une goutte de sueur me tombait à chaque mot, et que j'étais obligé de les écrire deux fois pour tâcher qu'ils fussent une fois lisibles. » Elle veut recevoir une lettre, pendant qu'elle se fait appliquer des sangsues ; et le bon Antony lui adresse cette phrase, qui ne déparerait pas un vaudeville de Labiche : « Laisse-toi mettre toutes les sangsues qu'on voudra au nom de notre amour. » Enfin elle n'est plus qu'un squelette, et d'inquiète elle devient jalouse. Mais est-ce qu'il est jaloux, lui ? Est-ce qu'il n'y a pas « des rapprochements prédestinés » qui excluent à jamais le soupçon ? « Notre amour change de nature, sans doute. Nos sensations sont autres, mais notre amour est toujours notre vie. *Nos sensations sont toujours heureuses.* » Et cela même est un mot de la fin.

Dumas ne « se récréait » plus en l'amour de Mélanie[2]. A cette

1. Voici, dans une lettre précédente, la phrase incriminée, avec le contexte : « Rappelle-toi bien, *mon amie,* qu'on tue un amour, en le tourmentant, que la femme n'a qu'à penser à cet amour, que l'homme a en outre tous les soins matériels de la vie à remplir ; — moi surtout, mon ange, l'existence de tant de personnes se rattache aux soins qui m'occupent que *dans le commencement* où je t'aimais et où je craignais de ne pas être aimé, alors je pouvais tout sacrifier au désir de l'être. Maintenant, je le suis. Eh bien ! laisse tout naturellement les soins matériels de la vie reprendre leur place. *Que l'amour devienne mes heures de récréation, non de travail.* Rapporte-t'en à moi pour t'aimer, mais ne me tourmente pas, je t'en supplie... » La lettre où il rectifie cette phrase significative est datée du *7 juillet.* Elle est de *1830 ;* car on y peut lire : « Il faut que je passe un traité avec le *Théâtre-Français.* Je veux qu'il soit engagé vis-à-vis de moi. » Or, un auteur joué peut seul avoir ces prétentions. Il s'agit donc de la seconde version de *Christine,* ou plutôt d'*Antony :* car dans la même lettre on trouve des développements qui annoncent ce drame, comme nous le verrons : « *Je suis seul au monde,* etc... Rassembler vite de quoi vivre seul, et abandonner mère, enfant et pays pour aller vivre partout ailleurs *comme un bâtard...* »

2. Il ne s'agit pas de fouiller la vie intime de Dumas. Cet indiscret reportage à distance est une misère de notre temps. Mais, pour être édifié sur la sincérité du

heure, son drame était terminé et allait entrer en répétitions. A la vérité, Antony s'amusa d'Adèle ; il exerça sa verve dramatique en cette liaison. Il ne sépara jamais nettement la

lyrisme dans *Antony*, il est nécessaire de ne pas oublier l'état du cœur de l'écrivain au moment où il écrit son drame. Les *lettres inédites* que nous citons et *Mes Mémoires* nous renseignent très suffisamment.

Avant la fin du mois de mai 1830, Dumas avait noué une autre liaison avec une autre Mélanie, dont il eut une fille, Marie, dite Marie-Alexandre Dumas, née en 1831. (Cf. *Mes Mémoires*, t. VI, ch. XCLIII.) Il continuait à voir la mère de son fils Alexandre, né en 1824. Une de ses *lettres à Mélanie* commence par ces mots : « Une heure... Je t'écris près de mon fils qui va de mieux en mieux... » Dans une autre il est question du petit Alexandre, qu'on ne pourra emmener dans une promenade du dimanche, parce que son costume neuf ne sera pas prêt.

On n'oubliera pas qu'en 1829, il s'intéressait fort à mademoiselle Virginie Bourbier, de la Comédie-Française. (Voir Ch. Glinel, *A. Dumas et son œuvre*, ch. IV).

Le chapitre de ses *Mémoires* dans lequel il conte la lecture d'*Antony* qu'il fit à Dorval (t. VII, ch. CLXXVI) ne laisse aucun doute sur le degré d'intimité où il est avec elle depuis le mot imprudent de l'actrice : « Vous faites un peu bien les femmes. » (*Mes mémoires*, t. VI, ch. CXXXVIII.)

Enfin, dans l'une de ces *lettres inédites* il semble que Mélanie W... ait été jalouse de mademoiselle Mars. — Dumas, lui racontant une soirée chez Firmin, de la Comédie-Française, s'empresse de lui dire : « Si tu savais combien toutes ces femmes, avec leurs manières libres et leur danse dégagée, m'ont déplu. Je n'ai voulu danser avec aucune d'elles. Il me semblait qu'en touchant leur main, je profanais la tienne ; *d'ailleurs mademoiselle Mars n'y était pas*. Le souper était fort bien, garni de truffes ; la soirée eût été charmante pour ceux qui eussent été disposés de manière à s'amuser. ». La fin de la lettre explique ces mines pudiques : « Demain, c'est aujourd'hui. Je dormirai trois heures et trois heures dans tes bras ; cela reviendra au même. » Il escompte six heures agréables.

Restent deux lettres où il semble que Mélanie W... l'ait obligé à rompre avec une actrice dont elle était jalouse, et avec qui Dumas avait avoué ses relations. Est-ce Virginie Bourbier, ou Mélanie S..., ou une autre ? Il est probable, au moins, que ces lettres ont trait à la même personne. Le fragment que je vais citer de la première est du *4 octobre 1830* : Hier *elle* est revenue. Je venais de recevoir ta lettre. C'était un véritable palladium. *Je lui en ai fait lire une partie*. Il y a eu, comme tu peux le croire, des larmes en quantité, plus par crainte de son avenir à elle que par véritable amour. Bref, peut-être t'écrira-t-elle : car elle ne peut croire que tu saches tout. Elle pense que tu ignores nos relations et les lettres que je lui ai *écrit* (sic). Mais tu sais tout. Ainsi ne te tourmente de rien. Il a été convenu que nous n'étions plus rien l'un pour l'autre qu'amis. Cependant elle m'a quitté en larmes et en colère. N'en parlons plus. Mais il fallait te dire cela encore une fois. N'en parlons plus, dans cette lettre du moins. Je vais achever ma pièce. *Elle sera engagée et contente*. Tout sera donc fini. » Et un peu plus loin : « Je lui ai remis ton petit mot. Il était fiévreux, et elle a eu grand'peine à y comprendre quelque chose, mais enfin je le lui ai remis. Je ne crois pas, du reste, qu'il y ait en elle amour profond. Il s'évaporera en mots aigres, puis *la certitude que je veillerai toujours à son sort théâtral la consolera de tout*. »

N'allons pas plus loin. Tout cela n'est pas très édifiant. Mais il importait de donner à la partie passionnelle des *Lettres à Mélanie* (à partir de 1828) le caractère expérimental qu'il m'a paru qu'elles ont.

chambre à coucher du laboratoire. A peine débarqué à Paris, à l'âge de vingt-deux ans, il a un enfant d'une voisine : c'est sa première œuvre de génie. La mémoire de son père lui vaut quelques relations. Il distingue, dans une société plutôt sévère, une jeune femme mariée, lettrée et seule : ces trois vertus l'enchantent. Pardonnez-lui : il arrive encore un peu de Villers-Cotterets. Ce fut le 3 juin 1827 ; il ne l'oubliera jamais, au moins de quatre ans : « Le soir, à huit heures, j'étais debout, bien ridicule à tes yeux, contre cette porte d'entrée. » Voilà un souvenir qui fait tableau et qu'il mettra au théâtre. En 1827, il est tout frémissant de ses lectures, les sens et le cerveau en ébullition ; et, malgré tout, il est encore un peu jeune, sinon novice ; il ressent tout l'orgueil de nouer des relations avec une dame, une vraie dame, une femme du monde : le sanctuaire où il la découvre lui en impose. Et comme, chez lui une certaine sensibilité musculaire suit de près l'essor imaginatif, l'amour idéal ne le contente pas longtemps. Si d'abord il écrit à son ange jour et nuit, c'est qu'il prolonge ou prévoit ses sensations, ni plus, ni moins : « Onze heures du soir. Nous n'avons eu qu'une heure, mon ange, mais d'un bonheur bien doux et bien tranquille. Ce sont nos adieux à notre petite chambre, où nous avons été si heureux et que nous ne reverrons probablement jamais ensemble, que des êtres indifférents occuperont, sans savoir ce qui s'est passé, sans que l'air leur apporte une perception *des sensations que nous y avons éprouvées*. Ce ne sera pour eux que quatre murs décorés d'un papier plus ou moins frais et d'une glace plus ou moins belle, qui, *comme le cœur d'une coquette, n'aura rien conservé des tableaux qu'elle a réfléchis*. » Et ailleurs : « A toi, cher amour, que je viens de quitter et que je vais revoir. » Et aussi, dans cette lettre composée de deux fragments :

«... Quel mortel ennui, si tu ne viens pas !... Eh bien ! *je travaillerai* ou *je me coucherai*. Quelle singulière chose ! Toi arrivée, le temps va s'écouler jusqu'à quatre heures et demie avec la rapidité d'un instant ; et, seul, il se traînera, long, ennuyeux, mortel... Il est une heure, mais il n'y a pas encore de temps perdu... Tu... *Ah ! te voilà...*

» *Partie !* Vois donc : les phrases sont comme la vie ; la

même peut servir à exprimer la peine et la joie *Qui dira ce qui s'est écoulé entre ces deux mots ? Quelles émotions sont nées et se sont éteintes ?* »

Qu'il nous suffise de le constater : des émotions et sensations il ne s'agit guère d'autre chose. Dumas n'est ni un André del Sarto, ni un Rosemberg, ni un Lorenzaccio. Les subtiles inerties de Musset le déconcertent. L'amour en buste lui paraît un prélude ou une « préparation » de l'autre. Si on lui reproche de se trop plaire à l'autre, il a une réponse toute prête :

« Crois bien que je ne l'aime autant que parce qu'il semble nous lier davantage encore. Les moments de repos qui le suivent sont délicieux et plus suaves que lui peut-être. »

Et il ajoute, sans perdre haleine :

« Crois que je sais aussi savourer de l'amour tout ce qu'il a de *délicat*, comme je sais éprouver tout ce qu'il a de *délirant*. »

Gourmand et gourmet, il est aussi un habile homme. Ayant affaire à une Égérie frottée de littérature, il pare de belle phraséologie métaphysique son énergique sensualité. Nous touchons à l'éternelle comédie des femmes savantes, à qui le pédantisme vient comme une passion : créatures de chair que l'infini tourmente, et qui couvrent de l'intérêt de la science leurs discrètes pâmoisons. Dumas ne s'y trompe pas : il pousse sa pointe entre Trissotin et Bellac. Au lieu du spiritualisme, il affecte le scepticisme, qui est en faveur. Jeune, poète, il se pose aux yeux de cette Philaminte : « Ne comprends-tu pas que notre éternité, quelles que soient nos pensées en ce monde, sera toujours la même, immortalité ou néant ? Il y aura donc, dans tous les cas, fidélité éternelle ou absence de sensations, et tout cela nous sera commun... Ainsi donc, aimons, aimons encore en cette vie, écartons de nos deux têtes tous les malheurs qu'il sera en notre pouvoir d'écarter, saisissons-en toutes les félicités, et ne ramenons pas nos esprits à de tristes pensées d'un autre monde, celui-ci étant déjà assez mêlé de joie et de douleur. Sache seulement que, s'il y a quelque chose de moi qui me survive, ce quelque chose, ne fût-il qu'une étincelle, t'aimera comme t'aime le corps duquel ce quelque chose sera émané. Ainsi, mon ange, *donne-moi du bonheur dans ce monde, et espérons-en dans*

l'autre sans compter dessus : le désappointement est une trop cruelle chose... » Ce métaphysicien positif est plein d'esprit. Ses déductions le mettent en excellente posture. Il en dînera de meilleur appétit, en attendant mieux. Les post-scriptum de ses lettres poétiques ou philosophiques ne vont pas d'ordinaire sans cette double préoccupation. Et quand il a fait un dîner « copieux comme un dîner de ministre », alors comme alors. « Mille baisers sur tes lèvres, et de ces baisers qui brûlent, qui correspondent par tout le corps, qui font frissonner, et qui contiennent tant de félicité, qu'il y a presque de la douleur. » — Il y a aussi du Diderot là-dessous, mais surtout un auteur de tempérament, qui n'oublie pas ses drames.

Il est transporté? Soit, mais en même temps, il joue un personnage. Il prépare ses rôles. On a, en lisant ces lettres, le sentiment impérieux que la sincérité n'en est pas le péché mignon. Dumas sait *Werther* et les premières amours de Gœthe; il connaît *les Brigands* et le caractère de Franz. Il s'exerce à les égaler : l'effort est visible. Mélanie lui sert à échauffer son imagination et ses souvenirs, sans préjudice du reste. Passion, philosophie, scepticisme, Franz, Werther, Byron; amour, blasphème, misanthropie, haine des préjugés, —il expérimente ardemment tout cela sur Mélanie. Dès la première lettre de la collection, il paraît s'être d'abord posé en amoureux de Charlotte ; puis, il a défié Dieu et les hommes, vrai giaour. Mélanie « a tressailli dans ses bras » : il choisit ce moment pour la convertir à l'athéisme. Tout de même qu'au temps de Ronsard la surdité seyait aux poètes, ainsi Dumas s'avise qu'il est inconvenant d'aimer une femme du monde, pâle et immatérielle, sans avoir au moins un poumon atteint. Il tâche à tousser; il s'évertue à teinter son mouchoir; il se fait prier et quereller pour prendre soin de lui : « Rassure-toi sur ma santé. Il y a deux ans que ce léger accident ne m'était arrivé, et mon mouchoir était à peine coloré. Et comment veux-tu que je meure, tant que tu m'aimeras?... Oh ! c'est alors, mon ange, que je deviendrais athée ou blasphémateur ! Car je ne pourrais croire à Dieu sans le maudire... Dieu me séparerait de toi ! Et si c'était pour toujours ! Oh ! ma vie, plains plutôt mon doute que de le blâmer !... Personne n'en souffre plus

que moi... » Il lui donne, une fois, un rendez-vous galant au Père-Lachaise.

Ce doute qui l'obsède n'est pas maladroit. Ces affres littéraires du scepticisme et du blasphème, il les sait mettre à profit : « Jouissons, dit-il, du bonheur des vivants avant d'aller envier le repos des morts. Ah ! leur couche est bien froide, Mélanie, pour qu'il y reste une étincelle de vie et d'amour... Oh ! n'attendons pas ce moment pour dormir dans les bras l'un de l'autre ; tu n'aurais qu'à t'être trompée... » Au reste, si ce doute refroidit l'âme croyante de Mélanie, alors on n'est pas plus satanique qu'il ne faut : « Car je ne suis pas athée, quoi que tu en dises ; je ne le deviendrai jamais, puisque l'athée est celui qui ne croit en rien, et que, *si je cessais de croire en Dieu, je croirais encore en toi.* » Son athéisme n'est qu'un beau geste, le poing tendu vers Dieu ; cela ne tient point contre le plaisir de faire un madrigal, que nous trouverons textuellement reproduit dans le manuscrit original du drame. Quelques années plus tard, Mélanie pouvait lire dans *Mes Mémoires :* « Jamais, dans le cours d'une vie déjà assez longue, je n'ai eu, aux heures les plus douloureuses de cette vie, ni une minute de doute, ni un instant de désespoir. » La vérité est qu'il *voit* ses effets scéniques, même dans l'intimité, par un mirage de l'imagination qui portait en elle le personnage d'Antony.

S'il aime, sa tête brûle ; il ne peut étouffer les battements de son cœur ; il a la fièvre, le délire. Le type se dessine : « Oh ! oui, je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Oui, cette fièvre m'a passé dans le sang, et il y a plus de passion et de frénésie dans mon amour qu'il n'y en a jamais eu. Ne crains rien. Je t'aime, je t'aime, et ne puis aimer que toi, toi seule au monde... Je t'aime, ô ma Mélanie ; ma tête brûle, et je suis bien plus près, en ce moment, de la folie que de la raison... » Le moment est venu d'être infernal : « Tu m'as enfin compris, tu sais ce que c'est qu'aimer, puisque tu sais ce que c'est que la jalousie... Connais-tu quelque chose de pareil ? Et ces imbéciles de faiseurs de religion qui ont inventé un enfer avec des souffrances physiques ! Qu'ils se connaissaient bien en tortures ! Cela fait pitié ! Un enfer où je te verrais continuellement dans les bras d'un autre ! Malédic-

tion ! Cette pensée ferait naître le crime ! » Il tient son dénoûment, et les traits sataniques du rôle.

Il les essaie, il les répète ; il soigne son style. Il dispute sur la gaieté et la tristesse, la gloire et la fortune, sur l'amour et la jalousie, et autres beaux lieux communs. Cette faculté de dissertation, qui va poindre dans *Antony*, se conservera chez son fils. « Oh ! qu'il y a une grande douceur à ne pas séparer ses sentiments, à dire « nous » au lieu de « je », à ne voir dans l'absence qu'une séparation matérielle, qui ne désunit ni l'âme ni la pensée, à se retrouver comme on s'est quitté, à se quitter en croyant s'aimer davantage encore, à être sûr de son avenir comme d'un passé, et à sourire de mépris en regardant chaque homme, à qui l'on dit tout bas : « Tu ne » peux rien sur nous ! » Il y a là dedans quelque chose de la sérénité et du pouvoir de Dieu, oui, de Dieu ; car je ne suis pas athée, quoi que tu en dises[1]...» Et, déjà, la tirade est dans le mouvement du théâtre.

Cette jalousie même, dont il fait grand bruit (la sienne ; car j'ai dit que celle de Mélanie le fatigue bientôt) semble toute prête pour la scène.

> Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
> Que vous fussiez réduite en un sort misérable,
> Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien,
> Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien...

Ainsi parle Alceste. Et voici le couplet dont Alexandre régale Mélanie : « Deux heures... Ah ! que je voudrais te voir sans fortune, sans famille, abandonnée de tout le monde, pour te tenir lieu de monde, de famille et de fortune, pour être tout pour toi, comme tu serais tout pour moi, et pour pouvoir vivre ou mourir librement, sans éveiller un sourire ou faire répandre une larme, pour vivre au milieu de la société, étranger à elle comme elle serait étrangère à nous ; mais tout cela est un rêve, un songe, une vision. » — Tout cela est imagination pure, et jeu d'esprit à la mode, dont il fait l'expé-

1. Il rencontre d'assez jolies choses : « Il y a un certain plaisir à être heureux d'un coup d'œil, d'un regard au milieu d'indifférents. Ce sont deux personnes qui auraient trouvé moyen d'allumer du feu dans une carrière de neige, et jouiraient, au milieu du froid, d'une température douce. » — « Encore une distraction, cher amour... Tu ne m'as pas remis ta lettre, et j'ai été obligé de me coucher *veuf*. »

rience sur Adèle, quasi femme de lettres, et qu'il jettera vivement sur le théâtre, l'épreuve à huis clos ayant réussi. On s'assurera sans peine qu'Antony redit à peu près les mêmes choses (V, III), et que Dumas ne gaspille point ses effets. Et puis, l'on ne s'étonnera pas trop que la baronne d'Ange dans *le Demi-Monde* tienne à peu près les mêmes propos à M. de Nanjac. Elle est de la famille.

Il va sans dire que l'amour d'Alexandre s'exalte par l'écriture épistolaire jusqu'à la folie et au crime. Ne craignez rien : Dumas ni ne saurait vivre en un désert, ni n'affronterait l'échafaud pour une femme trop maigre et d'humeur chagrine. Mais l'imagination fait rage sur le papier. Voici venir de loin la scène du hasard, de la fatalité, des préjugés. L'orage est dans sa tête ; il éclate en ses lettres à propos de tout et de rien. « Deux heures... Moi raisonnable !... Oh ! non ! Je suis fou, insensé, délirant. Et, quand nous sommes ensemble devant ta mère, il me prend des moments de rage, où je voudrais te serrer dans mes bras... et dire : « *Elle était* » *à moi, avant qu'elle me connût...* » Oh ! non, tu te trompais : jamais mon amour, à moi, n'a été doux, paisible, et je ne comptais tant sur mon influence, *que parce qu'il me semblait aussi impossible que tu y résistasses qu'il est impossible au bois de ne pas être brûlé par le feu.* » — Après le délire, la fatalité : « Ne m'as-tu pas dit que tu croyais à la *fatalité* ? Ce mot me rappelle ce que je te disais un jour en parlant du *hasard* qui nous avait rapprochés et auquel j'appliquais le mot de *fatalité*. « Comment, me dis-tu, vous appel- » leriez *fatalité* notre rencontre dans le monde ? » Eh bien ! n'était-ce pas de la *fatalité*, si ce n'eût été du bonheur ? Et que serais-je devenu, si tu ne m'avais pas aimé ? Et ce n'est pas un amour doux, paisible que celui auquel, dès sa naissance, on applique le mot *fatalité*. » L'auteur se met au point. De cette phraséologie galante, que Firmin appelait « rabâchage », naîtra le lyrisme d'Antony. Il s'échauffe à blanc ; il incite Mélanie, lui malin, à braver les préjugés du monde, un jour qu'il l'a espérée vainement et qu'elle fut sans doute empêchée par sa mère : « Huit heures et demie... *Eh bien, quand je te parlais du monde et de ses lois, de ces misérables concessions à la société, qui se font toujours aux dépens du bonheur particulier,*

dis-moi, avais-je tort de la maudire et de regarder comme heureux l'homme qui pourrait s'en affranchir? Dans une nation civilisée la liberté peut exister pour un peuple ; elle n'existe jamais pour les individus. On fait à tout ce qui nous entoure une foule de petites concessions, auxquelles le temps et l'habitude finissent par imposer le nom de devoir : et, alors qu'on s'en écarte, on est coupable. Certes, personne n'aime plus sa mère et ne la respecte plus que moi ; eh bien ! *je regarde comme un préjugé des nations l'amour et le respect imposé* (sic) *aux parents.* L'un et l'autre doivent naître, selon moi, de leur manière de nous traiter, et non du hasard même qui nous les a donnés pour père *(sic).* Leur devons-nous de la reconnaissance pour la vie qu'ils nous ont donnée ? (Voilà les hardis blasphèmes que le Franz Moor de Schiller brandit, que ramasseront plus tard Jules Vallès et M. Jean Richepin)... Souvent, ce n'était pas leur intention, et plus souvent encore ils nous ont fait un triste présent... » Plus tard, « Alex » et Antony seront dépassés, et *le Fils naturel* ne sera qu'une déduction logique et dramatique de la phrase qui suit : « Nos parents ne le sont que relativement aux soins qu'ils ont pris de nous, et il me semble naturel de mesurer l'amour sur les actions et le respect sur les vertus. »

Enfin si vous voulez être en état de goûter la distinction de l'amour *délirant* et de l'amour *mondain* que fait, à l'acte IV, M. Eugène, poète sensé, ni fou ni fade, une manière de Mérimée dans ce salon où l'on cause, — lisez ce billet : « Midi... Quelle lettre je t'ai écrite !... Si je pouvais la rappeler !... Mais j'espère qu'elle aura été assez mouillée de mes larmes pour que tu ne puisses pas la lire ! J'ai dormi une heure et demie, à peu près comme les damnés peuvent dormir, avec des songes, des visions, du délire ! *Quand je pense à ce qu'on appelle aimer dans le monde ! Quelles marionnettes !* »

L'aventure est banale, je le répète, mais non pas l'homme qui s'y était engagé. Ses lettres à Mélanie nous ont fait voir ses sens et son imagination à l'ouvrage, et ses lectures amalgamées à ses désirs. Tout cela bouillonne. Mais l'imagination l'emporte. Elle transforme cette liaison, dont les ardeurs sensuelles furent bientôt apaisées, en une expérience intime, qui sert d'exercice préparatoire au drame, — drame personnel

et lyrique sans doute à l'origine, — mais singulièrement élargi ensuite par une intuition de génie, d'où se dégagent en action le théâtre, l'homme et la société modernes.

Le mercredi 6 octobre 1830, Dumas écrivait une de ses dernières lettres à Mélanie : « *Antony*, copié et distribué aux acteurs, entrera, je crois, en répétitions samedi. Trois semaines ou un mois lui suffiront. J'ai grand'peur pour lui. *Je ne le trouve pas d'une forte constitution.* »

II

MANUSCRIT ORIGINAL D'*ANTONY*[1]

Cela saute aux yeux d'abord. Le manuscrit original est plus court que la brochure. Le drame y est frémis-

1. Ce manuscrit se compose de quarante-six pages, papier écolier, grand format, reliées en un cahier, une double page servant de couverture. Sur la première feuille est écrit le titre :

ANTONY
DRAME EN CINQ ACTES
en prose.
PREMIER ACTE.

Il se termine un peu avant la fin de la 46e page par ces mots : « Fini le mercredi 9 juin à midi.

« *Premier manuscrit d'Antony.*
» ALEX. DUMAS. »

L'écriture est rapide, très lisible, parfois renversée, — pas du tout l'écriture régulière des romans, mais celle des *Lettres à Mélanie*, — sans ponctuation, avec des fautes d'orthographe nombreuses. A peine quelques ratures, et peu considérables. (Cf. notre *Génie et Métier*. — Manuscrits originaux d'Alexandre Dumas fils.) — Aux pages 13 et 40 sont consignées en travers de la marge, par Dumas lui-même, deux adresses : Grenier, rue Bourbon, nº 11, et M. de Mersanne, boulevard des Italiens, nº 2, galerie de l'Opéra. (Voir le Baron de Marsanne, abonné du *Constitutionnel*, acte IV, sc. VI.) Les actes sont numérotés, mais non les scènes. En revanche, les jeux de scène sont indiqués avec minutie, sauf le coup de couteau du dénoûment. On distingue les reprises de travail aux modifications de l'écriture. L'acte V a été enlevé en trois séances. Enfin, dans ce premier manuscrit, la scène de l'auberge se passe aux environs de Valenciennes. Et voici la liste des personnages, assez différente de ce qu'elle est dans la brochure :

Le colonel baron D'HERVEY.	La vicomtesse D'OSMOND.
ADÈLE D'HERVEY, sa femme.	OLIVIER DELAUNAY, jeune médecin.
CLARA, sœur de la baronne D'HERVEY.	FRÉDÉRIC DESTEIN, lieutenant.
ANTONY.	Une aubergiste.

PAUL, domestique d'Antony.

L'auteur avait oublié EUGÈNE D'HERVILLY et MADAME DE CAMPS, — qu'il écrit *Decamps* dans le manuscrit.

sant : la passion y palpite ; j'y retrouve à peu près tous les mots d'*action* et la plupart des effets scéniques. Ce papier jauni respire la fièvre du théâtre. La matière brute de l'amour y est forgée avec emportement. Les péripéties s'enlèvent en relief sur ce texte rapide : Acte I, accident de voiture. — II, explication et séparation. — III, viol. — IV, scandale. — V, assassinat... Otez d'*Henri III* la couleur locale et d'*Antony* la couleur moderne : c'est le même ouvrier et le même ouvrage. Ce manuscrit primitif semble une esquisse violente et endiablée d'une scène de jalousie qui durerait pendant cinq actes, et dont les lettres à Mélanie donnent la mesure lyrique et philosophique.

Comparer ce manuscrit à la brochure, c'est encore assister à la genèse d'*Antony*. Dans l'intervalle, Dumas s'est avisé de donner une signification plus large à son sujet, d'en étendre le sens et la portée. Non seulement, amené à concevoir une œuvre plus complète, il a mis plus de scrupule à préparer, lier et nuancer ses idées et même son style ; mais il a tranché et taillé dans le vif de la déclamation lyrique, supprimé les grands mouvements où il s'essayait dans ses épîtres, pour faire une part plus importante à l'étude morale et sociale. Le monde ne lui est plus apparu comme un personnage vague et servant de cible aux tirades furieuses d'Antony. Il devient un protagoniste ; il entre directement en lutte avec la passion indépendante et révoltée. La morale de l'œuvre, comme l'intérêt, en est renouvelée du même coup. La pièce sociale perce l'étoffe un peu mince du drame lyrique. Ainsi, le travail qui s'est fait entre la rédaction primitive et le texte *ne varietur* est double : 1° Ce lyrisme à la mode et banal, auquel plusieurs pensent borner le mérite d'*Antony*, est réduit et repoussé à son plan, pendant que la représentation théâtrale du monde, de ses opinions et de ses préjugés s'y substitue et s'établit en belle place sur la scène. 2° Le drame, qui a plus d'ampleur, veut plus de précautions techniques et des ressorts plus minutieux : retouches de métier qu'un dessein plus réaliste exige. — Prenons garde que de ce double soin naît le *drame moderne*, que nous sommes dans le laboratoire : nous ne saurions regarder de trop près.

Acte I. — Le manuscrit commence à ces mots : « Qu'y

a-t-il? » — « Une lettre... » La moitié de scène qui sert de prélude a été ajoutée. La vicomtesse de Lacy en était absente, qui personnifie l'opinion, la morale, et l'amour mondains, et qui servira, au tournant du quatrième acte, à mettre la peinture sociale en pleine valeur. Et aussi cette madame de Camps, malveillante caillette, « qui perdrait vingt réputations par jour ». Le drame passionnel débutait par un éclat de passion. La lettre d'Antony était plus cavalière, et Adèle la soulignait d'un joli mot, qui a disparu : « Je ne crois pas à l'amitié qui suit l'amour. On ne bâtit pas avec des cendres. »

Il est visible que l'effort des corrections tend à expliquer et faire prévoir le quatrième acte, l'*acte du monde*, qui prend une singulière importance dans cette nouvelle conception de la pièce. Pour le troisième, Dumas est sûr de lui : c'est un coup de force ; il y excelle. Mais la crise morale et le drame social qui se dessineront à l'acte suivant, veulent plus de souplesse dans la composition. Il remanie donc la scène du médecin. Antony est blessé ; on l'a porté dans l'appartement d'Adèle : Dumas met en lumière l'inquiétude de la pauvre femme, sa crainte qu'en ouvrant les yeux le blessé ne prononce son nom devant ceux qui le soignent, son désir d'écarter tout le monde, même le docteur. La scène était seulement indiquée dans le manuscrit. Il précise, il détaille, il coupe par vingt réticences d'Adèle le dialogue définitif, tant et si bien qu'Olivier la « regarde » et que la voilà presque compromise, cet Olivier étant du dernier bien avec la vicomtesse, qui n'est point mal avec madame de Camps, la bonne langue. Le « monde » observe Adèle.

Plus cet Antony, naguère distingué par elle, à cette heure blessé pour elle, et soigné chez elle, sera hors de la norme par son tour d'esprit et son amour, plus dramatique apparaîtra le contraste entre la passion délirante, mais sincère, et la coterie bourgeoise ou aristocratique des caprices prudents et des vertus frelatées. Aussi Dumas a-t-il refait presque entièrement la dernière scène de l'exposition. Antony n'était d'abord qu'un prétendant déçu, un Sévère plus sanguin, qui accablait une autre Pauline de ses sarcasmes. « Qui donc, en me regardant, en me voyant vous sourire, oserait dire en ce moment que je ne suis pas heureux ? — Permettez ! —

N'est-ce pas que c'est une merveilleuse faculté donnée à l'homme que celle de composer son visage, de cacher ses blessures sous un sourire, d'ordonner à sa voix de rester calme au milieu des tortures, et, lorsqu'on revoit quelqu'un qu'on a profondément aimé, à qui on a dit qu'on l'aimerait toujours, qu'on revoit cette personne après trois ans de douleurs et de désespoir..., de pouvoir aux yeux mêmes qui croyaient savoir nos pensées aussi vite que nous, en imposer par une tranquillité apparente et par une froideur étudiée. (La regardant fixement.) N'est-ce pas, madame, que c'est une merveilleuse faculté? — Ah! — Mais il est malheureux, n'est-ce pas? que les forces humaines ne puissent pas suffire longtemps, que le cœur, qu'on comprime, menace de se briser, et qu'il faille, en échange de cet instant, des larmes et des cris?... Regardez-moi en face, Adèle. Nous sommes heureux, n'est-ce pas? »

Assurément, il « rabâchait. » Il n'était qu'un dépité qui fait les gros yeux et lâche les grands mots. Le monde en a vu d'autres. Il n'était pas un cas spécial, comme plus tard Montègre avec son hypertrophie du foie. Dans la brochure, il a une hypertrophie d'orgueil, de scepticisme, de misanthropie à la façon de 1830 et du Franz de Schiller. Il est en proie à une passion de tête; c'est un embrasement de l'imagination, des sens et des nerfs, et de tout enfin. Il affecte, dans ses transports, des obscurités d'oracles : « Et c'est pour cela que Dieu a voulu que l'homme ne pût pas cacher le sang de son corps sous ses vêtements... » Il résume en soi une synthèse énorme de mémoire. Mais tout de même le lyrisme appris et postiche est désormais absorbé dans l'action. Antony représente mieux une force passionnelle : l'individu déchaîné, en présence d'une autre force dissolvante : la société moderne. Cette passion était si débordante qu'elle avait inondé tout le drame. L'œuvre retouchée est plus complexe et féconde. L'exposition en témoigne, qui se termine, ou peu s'en faut, sur ces mots : « Oh! dites : *pour le monde,* madame! »

Acte II. — Celui-ci a été bouleversé. Outre un court dialogue, où Clara avertissait Adèle que sa chaise de poste serait

prête à onze heures, il se composait primitivement d'une longue scène de sentiments violents, coupée par l'entrée de la vicomtesse et du docteur Olivier, et, après leur sortie, reprise sur nouveaux frais. A dix heures précises, Clara revenait annoncer que tout était disposé pour le départ. Et je ne dis pas que l'acte ne fût point dramatique, ni que la scène de passion eût manqué à nous émouvoir. Mais Antony faisait d'affilée sa confession générale à son Adèle. D'une phrase il en épuisait l'intérêt :

« ADÈLE. — Vous avez désiré me voir avant de quitter cet hôtel; vous connaissez les motifs qui m'empêchaient de recevoir M. Antony. Vous avez insisté, et je n'ai pas cru pouvoir refuser une si légère faveur à l'homme sans lequel peut-être je n'aurais jamais revu ma fille ni mon mari.

» ANTONY. — Oui, madame, je sais que c'est pour eux seuls que je vous ai conservée. *Je sais tous les devoirs que prescrivent les lois de ce monde,* au milieu duquel vous vivez. *Ses préjugés me coûtent assez pour que je les respecte.* (Adèle lui fait signe de s'asseoir.) Merci. Je ne discuterai pas pour savoir si nous avons tort ou raison de nous en affranchir; seulement, il me semble qu'un homme, jeté par sa position en dehors de la société, peut, en renonçant aux avantages qu'elle accorde aux autres hommes, se refuser aux devoirs qu'elle leur impose... Pardon... C'est une opinion erronée peut-être... J'étais venu pour vous parler de vous et je vous parle de moi... et peut-être ne devrais-je vous parler ni de l'un ni de l'autre.

» ADÈLE. — Je crois que vous auriez raison... »

Il éclaircissait d'un seul coup toutes les énigmes de sa vie et de son cœur, si adroitement voilées dans la pièce. Dans un autre couplet il poussait à bout l'émotion, que l'auteur a graduée plus tard dans la scène v : « J'oubliais tout, près de vous... Un homme vint, et me fit souvenir de tout... »

Au lieu de regarder la société en face, d'engager la lutte contre les opinions et les préjugés, Dumas, qui avait atteint d'abord le paroxysme de la passion dans cette scène d'aveux, s'égarait en une déclamation violente et banale d'Antony contre sa mère, sa patrie, la religion et tout ce qu'on révère, dont nous avons vu que Mélanie avait eu la primeur :

« Les autres hommes du moins... etc... moi je n'ai même pas la pierre d'un tombeau... etc... etc... Oh ! *si ma mère,* quelle qu'elle fût, avait pu savoir, à l'heure de ma naissance, ce que souffrirait un jour le pauvre enfant qu'elle abandonnait... *elle aurait bien mieux fait de lui briser le front contre la muraille. Que Dieu lui pardonne de ne pas l'avoir fait, car moi, je ne le lui pardonnerai pas.* — Oh ! *vous blasphémez !* — Les autres hommes ont une patrie... etc... etc... Dans le monde entier je n'ai qu'un point vers lequel mes yeux se tournent, vers lequel mon cœur vole... c'est celui où vous êtes, et c'est là qu'il m'est défendu de venir... *Ma patrie,* à moi, serait la terre habitée par vous, l'air qui vous environnerait. *Pour moi toutes les félicités du ciel* seraient là, et vous me défendez de fouler le même sol, de respirer le même air, oh ! c'est affreux ! — *Ami, il est un meilleur monde... Là ceux qui se seront aimés, que la terre aura séparés, seront réunis au ciel ! — Oh ! si mon âme croyait ! Si l'éternité m'offrait un espoir, combien vite j'irais t'y attendre... Mais le doute... Oh ! c'est encore un supplice inconnu pour toi !... Combien de fois, quand, tout un jour, j'avais combattu par les fatigues du corps les tortures de l'âme, je suis entré dans une église, et là, le front sur le marbre, j'ai demandé à Dieu, avec les gémissements de mon cœur, la révélation de cet autre monde ! Combien de fois, la nuit, seul, debout sur un tombeau comme un spectre, ai-je interrogé la mort sur le grand secret ; tout était muet, et moi, alors, je me roulais sur cette pierre comme un insensé, en criant : « Je n'ai pas d'autre famille, d'autre patrie, d'autre Dieu, d'autre éternité qu'elle, elle que je ne puis ni revoir ni posséder. Malédiction !* » — Oh ! le malheureux qui ne croit pas ! — Si j'étais près de toi, *oh ! je croirais à tout, car je croirais en toi...*[1] etc. »

Alfred de Vigny, qui ne tenait pas l'athéisme pour un thème de romance, conseilla de supprimer le morceau, un jour qu'il assistait à une répétition de la pièce. Dumas, qui ne laissait rien perdre, conserva le mouvement et y mit autre chose.

Antony lançait encore quelques mots : abandon... solitude... mort... poignard... échafaud. Puis, la vicomtesse

1. Voir plus haut, p. 705.

entrait au bras d'Olivier, et rendait à l'énergumène le service de couper court à ses imprécations. Non qu'il restât boudeur et taciturne comme Alceste ; il en était incapable! « Et maintenant, disait Adèle, du calme, de l'indifférence. — Soyez tranquille... *Ne sais-je pas renfermer la douleur dans mon âme comme un cadavre dans un tombeau? Ne sais-je pas sourire, le cœur tout saignant...?* etc., etc. »

Au reste, la scène des propos mondains était manquée. Dumas avait passé à côté de celle du « hasard » et de celle des « enfants trouvés », qui sont caractéristiques. La vicomtesse papotait ; le docteur pérorait. On plaisantait les médecins, on faisait une incursion dans le moyen âge, on revenait à la phrénologie de Gall, pour conclure qu'Antony avait la bosse du crime. Ce n'était qu'un intermède entre les deux scènes de déclamation amoureuse. On n'y sentait ni que la vicomtesse fût une femme dangereuse, ni que le « monde » eût les yeux fixés sur Adèle. En revanche, on y trouvait des mots de ce goût : « Je serais un confrère à craindre, disait la visiteuse ; dernièrement, j'ai guéri ma perruche d'une ophtalmie et mon épagneul d'une sciatique. » Ou encore : « Oh ! docteur, comme il a l'organe du meurtre développé ! Oh ! mais il tuera quelqu'un, bien sûr. » Antony était palpé, jaugé, jugé.

La visite terminée, la crise de sentiment reprenait sans plus de cérémonie, comme une répétition de théâtre. Adèle revenait « s'asseoir sur un sofa » ; Antony restait « debout près d'elle dans la même position où ils étaient avant d'être interrompus par ceux qui sortent [1]. » Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette

1. Il s'y disait encore :

ADÈLE. — La vicomtesse est vraiment née quatre siècles trop tard ; *c'est la véritable damoiselle du moyen âge*, prête à guérir avec des simples et à panser avec son écharpe les blessures que son chevalier aurait reçues en la proclamant la plus belle. — ANTONY. C'est qu'au fait, c'était une merveilleuse chose pour le blessé que de voir renaître à la vie sous la protection de la femme aimée, de demander la guérison au breuvage préparé et offert par sa main, de sentir se cicatriser sa blessure sous l'écharpe portée par elle... (Voir *Lettres inédites à Mélanie* : au début de la liaison, pendant une absence d'un mois que doit faire la bien-aimée, il lui demande à conserver un souvenir d'elle, une écharpe, comme Saint-Mégrin ou les héros de Walter Scott)... et liée avec des cheveux d'elle... Oh ! alors, je conçois qu'on ne déchire pas l'appareil... — LA VICOMTESSE. Eh mais, il me semble qu'il s'est trompé de siècle aussi. — ANTONY. Non, j'y aurais été trop querelleur. — LA VICOMTESSE. Et dans le nôtre vous n'êtes que misanthrope. » (*Manuscrit original*, II, p. 17.)

scène, bien qu'elle fût une redite, était exécutée de main de maître. Antony s'y montrait caressant et souple, jusqu'au transport effréné de la fin qui préparait le troisième acte. L'émotion dramatique était accrue par l'attente de l'heure où la voiture doit prendre Adèle pour l'emporter vers le mari. Les aiguilles de la pendule jouaient leur rôle. Et Antony insinuant, pressant, murmurait des choses très douces et très rares sous la plume de Dumas. C'était le vers classique :

Pour vivre sous tes lois à jamais asserv*i*...

Et c'était la passion du début de ce siècle, idéale et sensuelle, idolâtre et meurtrière :

« ... Et pourtant, si vous le vouliez, je pourrais être pour vous un frère, un ami (la demie sonne). — Ah ! — Qu'avez-vous ? — N'entendez-vous pas cette pendule ? Elle sonne neuf heures et demie. — Eh, qu'importe la fuite du temps ? Qu'elle sonne un de mes jours à chacune de ses minutes, et que je les passe près de vous ! — Oui, c'est juste, qu'importe ? — Oh ! qu'elle serait délicieuse, cette vie de frère, d'ami ! Vous me diriez vos peines, vos douleurs ; je les consolerais. Et moi, je ne vous parlerais même pas des miennes. Je sourirais à votre arrivée, je sourirais à votre départ ; j'oublierais tout mon passé pour mon avenir ; j'éteindrais petit à petit les battements de mon cœur et les bouillonnements de mon sang. Je ne me souviendrais plus que, lorsque je vous rencontrai, vous étiez libre, que j'aurais pu être tout pour vous, comme vous tout pour moi ; et vous, de temps en temps, *vous me diriez avec votre douce voix : « mon ami ». Vous me tendriez la main, et je ne la retiendrais même pas dans les miennes.* — C'est un rêve impossible. — Pourquoi ? Soyez tranquille, Votre réputation, à vous, ne m'est-elle pas cent fois plus chère que la mienne ? Ne sais-je pas que vous en devez compte à votre mari, à votre fille ? La mienne, à moi, m'appartient tout entière. Oh ! si je pouvais, en la perdant, obtenir un de vos regards ; si un accent plus doux de votre voix ne me coûtait qu'un crime ! Si pour m'entendre dire encore une fois par vous : « Je t'aime », comme je l'ai entendu autrefois, je ne risquais que l'échafaud ! Oh ! je te dirais : « Parle, parle ». Quelque part que coule mon sang inconnu,

il ne rejaillira sur personne et ne tachera que le pavé. — Antony, Antony, est-ce en me parlant ainsi que vous croyez changer ma résolution? Oh! vous êtes insensé! Et moi, moi, vous me rendriez folle! Que cette aiguille va vite! — Eh bien, non. Je serai calme, froid. Je ne parlerai plus de rien. J'oublierai tout, tout jusqu'au bruit de votre pas, que j'aurais reconnu entre mille, jusqu'au froissement de votre robe, qui me faisait frémir en me touchant. Si vous laissez tomber votre bouquet, je ne m'élancerai plus dessus, je ne le presserai plus sur mes lèvres, je ne le cacherai plus dans ma poitrine. Je désapprendrai ces premières sensations si douces d'un amour partagé. — N'avez-vous pas entendu le bruit d'une voiture? — Non, il est trop tard. Dix heures bientôt. Qui viendrait maintenant?... Oh! il m'en coûtera, oui. Ce sera avec peine et lentement que je m'habituerai, le soir, quand nous serons assis l'un près de l'autre, *à ne pas frémir de tout mon corps, quand vos cheveux, vos beaux cheveux, soulevés par le vent, viendront effleurer mon visage*. Et cependant, un jour viendra, oui, un jour... (Il s'approche de manière que les cheveux d'Adèle touchent presque sa figure...) Ah !... (Il la prend dans ses bras.) Non, non, ne crois à rien de ce que je t'ai dit. Je t'aime comme un fou, comme un furieux. Oh! que je ne te revoie jamais, que je meure! Mais que je te serre encore une fois dans mes bras, contre mon cœur, Adèle! — ADÈLE (pâle et debout, montrant la pendule.) Dix heures! (L'heure sonne.). Et Clara qui vient... — ANTONY. Malheur! — ADÈLE. Je vous pardonne, Antony, oui, oui, je vous pardonne; car il faut que vous soyez bien malheureux pour vous oublier ainsi. — ANTONY. Oh! oui, pardon. — ADÈLE. Sois la bienvenue, Clara, je t'attendais. »

Quel dramatiste, et quelle scène ! Comme la passion d'Antony prenait son élan, juste à l'instant qu'il s'efforçait de la contenir! Comme Adèle songeait à la fuite, de toute son âme, et à son corps défendant! Et la lenteur des aiguilles, et la fuite trop rapide du temps!...

Dumas a sacrifié cette scène. Il a reculé la confession d'Antony jusqu'à la fin de l'acte, au moment où la causerie de salon et la part qu'il y a prise ont déjà presque mis à jour son secret. Non seulement la composition est plus forte et

l'intérêt mieux ménagé, mais le sens de cet acte en est modifié entièrement. Après un premier acte de passion, l'auteur n'accorde ici à la passion que sa part, pour lui opposer les conditions, illusions, aspirations, obligations de la société. La scène du « hasard » est comme un écho de la légende napoléonienne ; celle des « enfants trouvés » met sur le théâtre les préventions et préjugés de l'aristocratie nouvelle, et la levée de boucliers de tous les Antonys impatients ou avides. S'il y a du byronisme là-dessous, on voit du moins se dresser le mur d'airain de l'*opinion*, obstacle inéluctable qui exaspère alors les amours en marge et les appétits en liesse. Dans le manuscrit, où la passion parle à peu près seule, Adèle, reconquise, pardonne à Antony et déteste vaguement le monde ; dans la brochure, éperdue, elle se révolte contre la *société*, mais, chancelante, lui obéit. Le moment approche de l'irréparable rébellion.

Acte III. — Peu de retouches. C'est le centre du drame, un attentat dont la rapidité exige plus de décision que de préparation. Dumas a cru devoir ajouter le jeu du poignard qu'Antony fiche dans la table, et cette phrase lapidaire : « Elle est bonne, la lame de ce poignard ! » Le monologue dont cette phrase est un fragment s'égarait en des considérations quelconques sur la destinée. Une apologie métaphysique du suicide en a pris la place ; ce bavardage, fort à la mode, annonçait le dénouement.

Acte IV. — Cet acte a été fort remanié. On assiste à un travail de retouches, couplet par couplet. Ici encore, le drame était sur pied ; les scènes à leur place, les mots de théâtre au bon endroit. Il est manifeste que l'auteur s'est aperçu plus tard que là était la crise morale, et en même temps la portée sociale, de l'œuvre. Aussi le texte de la brochure est-il autrement dramatique et d'un intérêt plus gradué que celui du manuscrit. A présent, c'est l'acte du monde. C'est la revanche de la société. Il y règne comme une progression logique de scandale. La lutte se resserre, le conflit se précise, sans décor, entre deux paravents. L'énergie passionnelle est aux prises avec la force anonyme de l'opinion. Et voilà justement la

fatalité que Dumas a suspendue, après réflexion, sur ses personnages et qui en fait la vérité poignante.

L'*opinion* n'est ni la morale, ni la vertu. Un philosophe ne les confond point. Mais elle représente le minimum de morale et de vertu, dont *le monde* a besoin pour subsister, un faisceau de conventions sociales, qui lui tiennent lieu d'un mérite plus difficile : d'autant plus absolues et impérieuses en principe que, dans l'application par un accord tacite, elles sont plus relatives et flexibles. Orientez-vous dans le salon de la vicomtesse : des amants, point de maris, mais de la dignité à souhait ; c'est déjà le « Demi-Monde ». Si Dumas ne l'a pas observé aussi clairement que son fils, il l'a mis sur la scène ; et c'est bien quelque chose. Il s'est douté que dans cette société nouvelle ni l'aristocratie ni la bourgeoisie n'abdiquent les vices si doux à l'humanité, non plus que les préjugés, qui enveloppent ces douceurs. Or les préjugés sont d'autant plus forts que les vices sont moins élégants ; et l'amour, en butte aux uns et aux autres, va subir dans le cours de ce siècle de rudes traverses. De cette lutte engagée entre la coalition du monde et la passion irréfrénée, il a tiré, refondant cet acte, une gradation de péripéties morales qui s'enchaînent, depuis les chuchotements derrière l'éventail jusqu'au scandale décisif. Cette crise de salon est infiniment plus dramatique que toutes les effusions lyriques et monotones du premier jet. Les scènes y étaient à l'état d'ébauche. Il y manquait le réalisme fécondant.

Il serait superflu de suivre mot à mot le manuscrit. Pour voir à plein le travail de Dumas, il suffira de noter quelques retouches.

La vicomtesse donne ses derniers ordres, avant le bal, à ses domestiques. Puis elle reçoit M. Eugène d'Hervilly, poète dramatique, qui a succédé au docteur Olivier dans ses bonnes grâces. Elle ne parlait que médecine ; elle ne s'intéresse plus qu'à la seule littérature. Et elle rêve de la mettre en action ; elle minaude ; elle est obsédée par les « scènes de feu ». C'est la première femme qui va juger Adèle. L'autre est cette madame de Camps, « cette prude dont on heurte toujours le pied, et qui, lorsqu'on lui fait des excuses, fait semblant de ne pas comprendre, et répond : « Oui, monsieur, pour la

première contredanse ». Ni ce trait, qui porte, ni la contrariété de l'amour mondain et de la passion sincère n'étaient dans le manuscrit. M. Eugène, homme de lettres et homme du monde, qui cède à l'exaltation du romantisme et qui en fait aussi une terrible critique, montre à quel point Antony est en opposition avec les impératifs catégoriques de la société moderne. L'auteur a vigoureusement indiqué ce contraste après coup, et bien lui en a pris : car c'est le germe même de cet acte. D'abord il ne mettait en la bouche de son confrère que de jolies impertinences, presque dignes des Ryons et des Jalin : « Eh, sans doute, il restait dans votre cœur une place entre votre perruche et votre épagneul. Je l'ai prise. Vous nous donnez à tous trois des bonbons, des dragées et des caresses. Et nous nous trouvons heureux tous les trois. » Mais tout cela n'allumait pas la lanterne.

La scène d'entrée de madame de Camps était traitée; mais on n'y parlait que d'Adèle et fort peu d'Antony; à peine son nom était-il prononcé. Dumas a comblé cette lacune. Adroitement, il rappelle les origines de son héros et l'acte II : « Je serai enchantée de le voir, monsieur Antony ; j'aime beaucoup les problèmes. — Comment? — Sans doute; n'est-ce point un problème vivant *au milieu de la société,* qu'un homme riche dont on ne connaît ni la famille ni l'état?... Sans doute; rien n'est dramatique comme le mystérieux au théâtre ou dans un roman. *Mais dans le monde!* » Il est visible que ce qui s'appelle *le monde* épie la liaison d'Adèle et d'Antony, qu'il les attend, et qu'il a toutes raisons de chuchoter, quand ils paraissent l'un après l'autre. Car chez la vicomtesse, qui donne des bals, et qui est *du monde,* se rencontrent M. Olivier, le passé, M. Eugène, le présent, et M. Frédéric, réserve de l'avenir; ces messieurs *du meilleur monde* ont beaucoup d'esprit, notamment celui de ne jamais s'engager à fond et de sauver les apparences.

La scène du feuilleton est une parabase — avant la pièce à thèse. — Dans le manuscrit, elle faisait hors-d'œuvre ; il faut voir, dans le drame, l'habileté avec laquelle l'auteur s'en sert pour atteindre Adèle par un premier coup droit. Elle demande à M. Eugène de développer ses idées. « Et vous aussi, madame, répond-il, faites-y attention... Vous l'exigez, je ne

suis plus responsable de l'ennui. » On ne s'ennuiera pas autour d'elle, pendant cette conférence : il s'agit des passions d'autrefois et de celles d'aujourd'hui. Oh! que non, elles ne s'ennuient pas, les fines amies! Pendant que M. Eugène met à nu le cœur de l'homme, madame de Camps, au nom de la société, et presque de la vertu, perce le cœur d'Adèle et la crible de ses allusions perfides. On sait comme Antony ramasse le gant, brave l'opinion et jette son défi enflammé au milieu de ces vicomtesses d'hier, demain baronnes d'Ange : « Oui, je prendrais cette femme, innocente et pure entre toutes les femmes... » Toutes les femmes du monde, cela s'entend. Et la scène en reçoit une empreinte d'unité singulièrement forte. Au monde bravé de se venger.

Il n'y manque point : jusqu'à la fin de l'acte, le scandale se resserre autour d'Adèle, sans merci. Ni l'obstination de ces diablesses à la consoler, ni l'opiniâtreté de son amant à la compromettre, ne lui épargnent aucun affront. S'il n'avait pas, de première inspiration, trouvé l'unité de la crise, l'auteur n'avait pas davantage rencontré les traits précis, le vrai des mœurs mondaines. « Ma réputation ! » s'écriait Adèle, après la duchesse de Guise. Lisez le texte imprimé : « Mais ma réputation, mon Dieu ! Marie, vous savez si jusqu'à présent elle était pure, si une voix dans le monde avait osé lui porter atteinte... — *Eh bien, mais voilà justement ce qu'elles ne vous pardonneront pas...*, etc. » Et cette réplique affolée : « Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme ! » et le début de la scène finale d'Adèle et d'Antony : « *Je vous l'avais bien dit, qu'on ne pouvait rien cacher à ce monde qui nous entoure de tous ses liens!...* » — tout le dialogue s'est éclairci, quand Dumas a vu ce qu'il pouvait et devait tirer de l'acte même. C'est pourquoi il a été amené à modifier toute cette scène critique entre Adèle et Antony.

Il en avait esquissé le mouvement d'ensemble, et trouvé le mot de valeur : « C'est sa maîtresse ». D'autres mots y ont été ajoutés, qui peignent la cruauté du monde et la douleur profonde d'Adèle : « ... Et ils diront : « Ah ! elle a pleuré... » Mais il la consolera, lui, c'est *sa maîtresse!* » — et d'autres encore, exprimant le doute qui la tue : « ... Vois-tu, il m'est passé là souvent une idée affreuse ; c'est que peut-être une

fois, une seule fois, tu as pu te dire dans ton cœur : « Elle m'a cédé, donc elle pouvait céder à un autre... » Tout le couplet d'angoisse suprême : « Dieu et toi savez qu'une femme ne pouvait résister... » — et pareillement ce cri de la femme déclassée : « Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre, m'épouserais-tu toujours? », tout cela n'est venu qu'ensuite. Au reste, Antony perdait la tête. Il gémissait, rugissait à l'aventure : « Oh! *tais-toi, tais-toi, ne dis pas un mot de plus,* si tu ne veux pas que je meure!... *Oh! dis-moi,* que faut-il faire? Que puis-je pour toi? Mon sang te lavera-t-il? Je puis mourir. Par grâce, je suis à tes pieds. Que veux-tu? Qu'ordonnes-tu? Je t'aime tant! » Ayant, depuis longtemps qu'il remâche sa passion, atteint les bornes du « délire », cet homme fatal était plutôt incohérent. La scène et l'acte se terminaient par l'arrivée de Louis, domestique d'Antony, qui précédait de quelques instants le colonel d'Hervey. C'était un coup de théâtre, mais incomplet. Adèle n'avait pas vidé la coupe d'amertume. Dumas a modifié cette fin d'acte. Il a suspendu l'intérêt ; il ne nous a épargné aucune des humiliations que dévore Adèle amoureuse et révoltée. Antony la console et la tient embrassée. La vicomtesse paraît pour annoncer que le domestique est là. Une amie restait à cette victime, une femme qui ne l'avait pas encore accablée, et qui la surprend en cette posture : et cette suprême arbitre de l'opinion, indubitablement offensée dans sa pudeur et sa délicatesse, n'est autre que la maîtresse de céans, la bonne petite amie ardente et changeante de MM. Olivier, Eugène, Frédéric et Cie. Adèle se sauve sans rien entendre. Le supplice officiel est parachevé[1], comme aussi l'acte qui fut un chemin de croix dans un salon. De cette crise morale, de cet engagement entre la passion et la société, c'est le *monde* qui sort vainqueur, avec ses à peu près de vertu nécessaires.

Acte V. — Un coup de violence, comme au troisième acte. Le manuscrit n'est qu'une ébauche de six pages, presque

1. Cette gradation de l'acte IV a été résumée dans le monologue d'Adèle, entièrement refait,, au début de l'acte suivant (V, sc. II, p. 219). Il commence ainsi : « *Ah! me voilà seule; enfin!* » pour aboutir à cette conclusion : « Une amie encore, une seule au monde, croyait à mon innocence, et me consolait... Elle me trouve dans ses bras... »

une seule scène, dramatique, passionnée, lyrique, brutale et vide. Adèle savait dès la fin du IV le retour du colonel, qu'elle n'apprend qu'au début du suivant, et de la bouche même d'Antony, dans la brochure. Elle débitait un monologue quelconque, fortifié des souvenirs de *Christine :* « Une voiture s'arrête... on frappe... on entre... Oh !... Je tremble... Fermer cette porte ?... non... on monte... » Celui qui s'y est substitué est un résumé de la crise; c'est la dernière étape avant le dénoûment. Puis Antony arrivait; et c'était la scène unique. On en devine les éclats et le lyrisme échevelé. Il fallait renchérir sur toutes les scènes semblables de la pièce. Au moins citons quelques fragments.

« Oh! malheur, malheur à l'homme qui aime la femme d'un autre! car il a toujours un pied sur l'échafaud. — Antony! — Oui, et depuis longtemps je me suis familiarisé avec l'idée d'un crime, que j'ai débattue froidement... — Achève, quoique je tremble. Va, tu peux tout me dire et moi tout entendre. Eh bien? — Si je (« l'*assassinerais* » est raturé)... — Ah! vous me faites peur; je comprends. — L'idée qu'on aurait pu te croire ma complice lui a sauvé la vie et à moi l'échafaud... Tu tressailles!... Ce n'est qu'un mot... Depuis longtemps, j'ai le pressentiment d'une vie courte et d'une mort sanglante. »

Et il « haïssait la société »; il « méprisait les hommes »; « un seul lien l'attachait à ce monde »; il proposait à Adèle de mourir et de « sentir décroître au milieu de leurs baisers les battements de leurs cœurs », et son « dernier cri d'agonie pouvait être des paroles d'amour ». Et des : « oh ! » et des « ah! » et des « écoute », et des « tombeaux » et des « malédictions »! C'était un furieux branle-bas, toutefois avec quelques notes plus douces. Adèle y était même plus femme, plus tendre et résignée que dans la brochure :

« Oh ! non, non, tu es toujours mon Antony, mon amour. Que veux-tu, voyons? Ne suis-je pas à toi? As-tu même besoin de me consulter? Me voilà faible, sans force contre le malheur, sans défense contre toi. Prends-moi, emporte-moi, entraîne-moi. » Au moment d'être entraînée, emportée, prise, elle reconnaissait « la chambre de sa fille ». Elle trouvait de touchantes paroles : « Tu ne peux plus qu'une chose pour

moi, mon Antony, fuir. Laisse-moi seule. Tu te perds sans me sauver. Dieu aura peut-être pitié de moi. Il m'offrira peut-être quelque moyen de salut. Mais Dieu m'abandonnera s'il nous voit ensemble; car être ensemble est encore un crime... »

Elle était plus chrétienne aussi; et je dois noter qu'Antony ne lui disait pas : « *Satan en rirait, tu es folle... Non, non, tu es à moi comme l'homme est au malheur.* » Dumas s'était contenté, au moment où le colonel heurtait, de refaire la scène de la « porte », d'*Henri III*. Et cela se terminait primitivement ainsi :

« Au nom du ciel, à tes genoux, va-t'en! (se relevant tout à coup avec effroi)... Silence... on ouvre... on entre... Malheur! Grâce, mon Dieu, grâce! Oh! ne va pas à cette fenêtre, on peut te voir... sors... Il est temps encore. Ou cache-toi... ici... Oh! non, c'est la chambre de ma fille... Va, va, sors... Il n'est plus temps... on monte l'escalier... C'est sa voix... C'est lui. — ANTONY (se jetant à la porte qu'il ferme) : Ciel et terre! — Ah! ah! — Cette porte ne pourra résister... Mon Dieu, mon Dieu! Comment la sauver? (Il la prend dans ses bras.) — ADÈLE (se dégageant) : Laisse-moi... Laisse... (se jetant à genoux)... Pardon! (se traînant vers la porte.) Pardon, Frédéric! (On n'entend rien, ils écoutent tous deux avec transes. On entend le bruit de la clef qui tourne dans la serrure.) — ANTONY (prend son poignard et se jette au devant) : Eh bien, donc! — ADÈLE (se relève et le prenant au cou) : Par pitié... par pitié, Antony, tue-moi!... Cette porte!... Ah! tu n'en auras bientôt plus le temps. — Eh bien! prie. (UNE VOIX au dehors) : Ouvrez, madame, ouvrez, je sais que vous n'êtes pas... — ADÈLE (élevant ses bras au-dessus de la tête d'Antony) : Dieu bon! Dieu miséricordieux... Pardonne, pardonne-moi! (Un coup plus violent enfonce la porte; Adèle jette deux cris, le premier d'effroi, le second de douleur. Antony ouvre les bras qui la soutenaient. Elle tombe. Le colonel se précipite dans la chambre.) — LE COLONEL. Malheureux! morte? — ANTONY (jetant son poignard aux pieds du colonel) : Elle me résistait, je l'ai assassinée! »

Comparez la brochure. Depuis la crise du quatrième acte. Adèle plie sous le déterminisme de l'adultère. Le cinquième en est l'expression matérielle et scénique, dès les premiers mots : « Qu'est-ce donc que cette fatalité... » jusqu'au coup de poi-

gnard, qui n'est pas un coup de folie, mais la seule conclusion souhaitable pour elle, et qu'elle implore après avoir franchi, comme un calvaire, toute la série des conséquences pitoyables. Compromise dans le monde, devant sa seule amie indulgente, aux yeux de sa domestique, et bientôt de son mari, elle meurt. Cette démence est la raison même. « Oh! malheureuse! où en suis-je venue? Où m'as-tu conduite? Et il n'a fallu que trois mois pour cela!... » Elle cède enfin, non plus seulement à la morale relative des salons, mais à la morale de la société, faute de laquelle la France nouvelle est menacée dans ses fondamentales conventions. A partir de *Diane de Lys* il faudra dire : dans ses lois.

On voit enfin le travail auquel s'est livré Dumas et en quel sens il a fait effort. *Antony,* à sa naissance, ne le rassure point. C'est un drame de jalousie, lyrique, violent, pathétique, et fragile. Et, par suite, monotone dans le paroxysme. D'une main vigoureuse l'auteur a resserré les péripéties d'une autre pièce, qui dura quatre années, qui s'acheva sans effusion de sang ni de larmes, après que son imagination avait ébauché, préparé celle-ci. A Mélanie dyspeptique Adèle, passionnément adultère malgré elle, doit la naissance. Celui qui avait crayonné la duchesse de Guise et Saint-Mégrin était tout prêt à frapper les mêmes coups de théâtre ; mais après avoir exécuté *Antony* aussi fougueusement qu'*Henri III et sa cour*, il s'est remis à son œuvre et l'a refaite. Il avait eu l'intuition du génie.

Ainsi a-t-il engagé Antony dans une lutte réelle avec le *monde*, — non pas ce je ne sais quoi, qui n'est qu'un mot, sous lequel les lyriques romantiques entendent toutes platitudes et niaiseries, — mais la souveraine des temps modernes, l'*opinion*, qui remplace la tradition dans une société à son aurore. Antony sacrifie Adèle à cette puissance, il la tue pour ce préjugé, dans le feu du premier drame social.

HIPPOLYTE PARIGOT

LE TEMPS ET LA VIE

LA FORCE[1]

VII

Ce fut à Gros-Bois, chez le général Moreau, que, l'an XII, vers la fin de nivôse, Bernard aima des cils pareils à ceux de la petite fille violentée pendant la bataille de Messkirch, en cette maison où leur charge avait abouti. Huit ou dix fois, dans l'intervalle, il avait subi ce brusque assaut du souvenir ressuscité par un regard de passante. Ces hasards l'avaient peu surpris. Il se disait que les types ne varient pas à l'excès entre les femmes, et, d'autre part, il ne gardait de la rencontre avec l'enfant stupéfaite que la mémoire gouailleuse d'un accident.

Peut-être la fille du colonel Lyrisse fixa-t-elle davantage son attention par un sourire craintif et par sa pâleur, quand ils furent nommés l'un à l'autre. Elle le séduisit d'emblée, grande sous une jupe et un « mameluk » en drap de nuance brique, garni de cygne. Ses manches longues recouvraient ses gants roses, qui ne sortirent guère d'un vaste manchon en chinchilla. Plus charnue, la bouche différait de la bouche allemande ; le nez aussi différait. Des cheveux très noirs ombra-

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet et 1er août.

geaient un front bas, grec, à la mode. Au reste, les cils et les yeux ne ressemblaient pas autant qu'il l'avait cru d'abord. Cils noirs comme tous les beaux cils. Yeux bleus, — verts, gris, indécis.

Bernard attribua cette pâleur légère à l'aspect de la balafre qui, depuis Hohenlinden, lui traversait le visage; à l'ordinaire, la cicatrice, effacée presque, n'apitoyait plus. Deux ans, elle l'avait enlaidi. A diverses reprises, il avait dû quitter son service de capitaine afin de suivre un traitement. Mais, depuis l'automne, il ne sentait pas la moindre démangeaison au long de la suture. La cicatrice renforçait le caractère grave de sa physionomie. Il n'avait plus à craindre une recrudescence du mal, à prévenir les complications, à visiter les chirurgiens, à expérimenter les remèdes. Il se jugeait maître du sort, passé toutes les mauvaises fortunes... Pourquoi donc sa présence rendait-elle craintive mademoiselle Lyrisse, qui dissimula sa confusion en embrassant la petite Delphine de Praxi-Blassans?

D'Aurélie était issue cette poupée grasse, frétillante et rieuse!

— Hé bonjour, ma mie; ma petite mie! répétait la mère. Saluez... De grâce!... Encore...

Avec une abondance de détails, Aurélie avouait que, durant sa grossesse, Delphine, l'héroïne de madame de Staël, occupait son cœur. Aussi, l'enfant venue, l'avait-on nommée de la sorte.

Par dévotion envers Jean-Jacques, le petit garçon s'appelait Émile. Pour l'aînée, Aurélie espérait l'esprit de Delphine; pour le cadet, une âme large, formée selon les préceptes du philosophe.

Mademoiselle Lyrisse souriait et devenait aussi rouge que le fond de sa capote, coulissé autour de la chevelure et découvrant toute la nuque d'ambre. Orgueilleux de cet émoi, Bernard, pour se faire désirer, les abandonna dans le salon où les dames du « Club Moreau », comme on disait alors, promenaient leurs courtes traînes. Il avisa la redingote olive de Praxi-Blassans qui tournoyait entre les uniformes. Hussards, cuirassiers, dragons, grenadiers, artilleurs, carabiniers, officiers d'infanterie légère, se coudoyaient, déclamant. L'impu-

dence de Buonaparte, qui se faisait offrir le pouvoir héréditaire, emplissait leurs discours. Ils affectaient de venir en uniforme à la réception de Moreau, comme s'ils tenaient prête, entre les grilles du domaine, l'armée capable d'offrir le pouvoir à leur ami. Réellement, certains apportaient du camp de Boulogne des nouvelles favorables. Les officiers, là-bas, blâmaient tout haut l'entreprise de passer en Angleterre sur les « coquilles de noix ». L'escadre britannique noierait tout à deux milles des côtes françaises. Plusieurs assuraient déjà qu'ils ne voueraient pas leurs régiments au désastre. Le colonel Lyrisse, hochant sa tête minuscule du haut de sa taille géante, méprisait avec des paroles sèches les folies stratégiques de Buonaparte.

Il donna rapidement à Bernard des nouvelles d'Augustin, devenu sergent-major, lui apprit que Pichegru, caché à Paris avec Georges Cadoudal, s'était présenté, par surprise, chez Moreau et tentait de l'unir à leur aventure, ce dont le général ne se souciait point. Bernard se récria, comme l'y invitaient les intentions évidentes du colonel. Il ne s'agissait point de ramener aux Tuileries ceux de Coblentz; il fallait que Moreau comptât sur ses amis pour lui-même, et non pour les gens de Pitt et Cobourg. Praxi-Blassans soutint qu'on pouvait faire cause commune; ensuite on débarrasserait Moreau des royalistes. Mais il inspirait des méfiances, en sa qualité de ci-devant. Son agitation perpétuelle, pour utile qu'elle parût, ne plaisait pas à tous.

Moreau déboucha d'une galerie. Maigre en sa redingote bleue, il marchait à grands pas, interrogeant de sa voix basse un petit homme gras, d'allure anglaise, perdu dans son jabot et qui trottinait sur les hauts talons de ses bottes à revers. Le va-et-vient de son chapeau gris, au bout de son bras, soulignait les raisons transmises d'outre-mer.

— Mais, monsieur, on vous trompe! s'écria le général. L'abbé David n'a pu dire que j'étais des vôtres; ni le général Leplais, que je connais à peine. Ou bien ils auraient travesti mes paroles dans le dessein de faire rémunérer des services imaginaires... Si les gazettes de Londres impriment des choses pareilles, c'est la police du Premier Consul qui les inspire. On veut me compromettre et me perdre auprès

des patriotes... Messieurs, je vous le demande : en est-il ainsi ?

La franchise de sa figure, éclairée par les immenses fenêtres, frappa l'attention des groupes, qui l'approuvèrent.

— Le général Decaen, lorsqu'il partit pour Pondichéry, au printemps dernier, nous a tous avertis que le Premier Consul espionnait vos actes et tramait contre vous ! articula nettement le colonel Lyrisse.

— Vous entendez, monsieur Cavendish ? la police du Premier Consul est l'auteur des propos qu'on me prête. Devant ces messieurs, je vous le déclare : ces propos n'ont rien de commun avec la vérité. Que le général Pichegru agisse à sa manière : je ne me mêle en rien à ses espérances ou à ses manœuvres... Je ne puis que déplorer les subterfuges du Premier Consul qui emploie de semblables moyens à l'égard d'un collègue.

— D'un rival, ricana Praxi-Blassans, d'un rival trop glorieux !

— Le vainqueur de Hohenlinden, — assurait un hussard, — n'a point à mettre sa popularité au service des souverains déchus. Il gagnerait la première place dans l'État, sans autre aide que sa renommée, l'amour de la nation et le dévouement de ses amis. Vous pouvez le dire à qui vous envoie, monsieur.

Tout pâle et interloqué, le voyageur s'inclinait en tournant son chapeau dans ses mains. Moreau le reconduisit vivement. Une berline à caisse jaune quitta le perron. Le général rentra plus joyeux. Ses yeux vifs dansaient entre ses favoris rejoignant ses lèvres sensuelles. On l'entoura. Bernard Héricourt s'indignait de ce que Buonaparte, un soldat, fît mentir ainsi les gazettes étrangères. « Et l'honneur ? Et la loyauté ?... » On sourit.

— Décidément, plaisantait Moreau, nous ne valons rien pour conspirer !... Mais je connais un conspirateur auquel Buonaparte n'échappera pas : c'est lui-même. Il va se perdre dans ses bêtises.

— Parbleu ! il outrepasse la naïveté, dans sa haine ! Il dit partout, de notre victoire de Hohenlinden, que nulle combinaison, nul génie militaire ne l'avaient préparée !

— Decaen, qui y était, l'a fait revenir sur cette opinion.

— Decaen a changé peut-être l'opinion de sa conscience, non pas celle de ses paroles, rectifia Praxi-Blassans. Néanmoins, général, je regrette que vous n'ayez pas fait le 18 Brumaire avant qu'il revînt d'Égypte.

— Je le laissais ouvrir les voies.

— Il les ferme, à présent !

— Général ! fit le colonel Lyrisse, si vous nous aviez écoutés à Wels, quand l'archiduc Charles demanda la paix, nous l'aurions éconduit, nous serions entrés à Vienne en triomphe, et Buonaparte ne s'attribuerait pas si aisément le prestige que la mort de Desaix lui a permis de prendre après Marengo.

— Peut-être ! — soupira Moreau, et il fit quelques pas en considérant les lueurs du parquet.

On se tut. Bernard ressentit une crainte religieuse. Que se passait-il dans ces âmes robustes, cuirassées de hausse-cols, de brandebourgs, plastronnées de blanc, d'écarlate, dans ces âmes qui avaient tant de fois raillé les ruses de la mort ? Ils regardaient Moreau en silence, comme s'ils le plaignaient, comme s'ils redoutaient, pour lui, le destin... Et cependant les futaies du domaine s'étendaient au loin, magnifiquement, les rires des femmes étaient clairs, parmi les froufrous du velours, parmi les bruits d'une vaisselle dorée. Le soleil rosé de l'hiver empourprait les hautes salles, les blanches carnations des statues, les panses bleues des grands vases épanouis sur leurs demi-colonnes doriques, les têtes en or des cygnes d'acajou supportant les accoudoirs des fauteuils. Dehors, autour d'un grand feu, cinquante postillons, cochers, jockeys, heiduques fraternisaient, les mains à la flamme. Bernard n'osait point respirer. Moreau revint à eux, et lentement, il dit :

— La conquête de la paix ne valait-elle pas mieux que la gloire d'un nouveau succès ?

Les têtes s'inclinèrent, et l'on reforma les groupes. Il y fut dit que la foule comprend mal ces belles abnégations. Praxi-Blassans, le premier, rejoignit Moreau pour lui exprimer cet avis. Il lui conseilla de ne plus se tenir à l'écart, de se mettre en valeur à côté de Bonaparte, de se montrer avec lui devant le peuple.

— Me rapprocher de lui?... Mais je n'ai rien à lui demander! repartit Moreau.

— Vous devriez cependant le faire, expliqua le diplomate, dans l'intérêt de la patrie... et peut-être aussi pour le juste avantage de tant d'officiers qui ont servi sous vos ordres et qui ne peuvent, eux, se passer du gouvernement, soit du vôtre, soit du sien... Donnez-leur l'espérance de parvenir.

Un murmure d'approbation agita les lèvres rasées de l'assistance.

— Au camp de Boulogne, dit le colonel Lyrisse, on se lasse un peu de notre agitation vaine. Certains finiront par solliciter directement le Premier Consul, quand ils verront cette lassitude générale augmenter.

— Que la nation vienne à moi, si elle me croit digne d'elle; mais je n'emploierai pas les artifices ni les jongleries pour la séduire.

— Vous continuerez alors à bouder? répondit Praxi-Blassans, un peu rageur.

Moreau feignit de s'intéresser à des rires de femmes, et l'on se dispersa.

Entre les dames félicitant la belle-mère et l'épouse du général sur le prochain résultat de toutes les sympathies, l'objet des conversations ne variait point. Pour la millième fois, madame Hulot contait la scène de la Malmaison où son futur gendre, convive de Bonaparte, avait découvert après dîner, sous la pendule du salon, un journal intentionnellement préparé. Il y avait lu : « On dit que le général Moreau doit épouser mademoiselle Hortense Beauharnais. » Aussitôt il avait remis la feuille à sa place, désireux de ne pas s'expliquer sur ce point... Avec le nonchalant mépris de sa nature créole, madame Hulot, en satin blanc, dédaignait cette ruse par le mépris de ses phrases lentes. Autour d'elle, les rires luisaient.

— Alors, voilà que Buonaparté rentre... oui... il rentre... Alors il ouvre, en feignant que ce soit au hasard, la gazette... Et voilà donc qu'il dit : « On parle de nous, là dedans! » et puis qu'il lit tout haut la nouvelle... Oui... hé! hé!... Alors savez-vous comment mon gendre s'en est débarrassé, de l'impudent... hé! hé! Il a répondu : « Je ne veux pas me marier,

cela porte malheur. Voyez Joubert... » Hé! hé!... A présent, voilà le petit Corse qui crève de dépit!... Ce n'était pas pour son Hortense que le four chauffait, mes bonnes!... Pas du tout. Quelques jours après, lors du départ pour l'Allemagne, le général et ma fille se fiançaient, hé! hé!.,.

Les invitées de sourire, en vitupérant l'audace de « Buonaparté. » Cette Hortense, déjà si fâcheusement connue par ses mœurs semblables à celles de sa mère !... Aurélie n'en revenait point; elle s'indignait, tout en déposant sa tasse à thé sur le marbre du guéridon.

— Oui, oui, reprenait Moreau, il me garde rancune parce que je n'ai pas voulu entrer dans sa f... famille!...

— Général, vous seriez cousin des Borghèse, par Pauline Buonaparté!

— Merci, j'esquive les grandeurs. J'ai mieux.

Il admira sa femme aux yeux bruns, dont les doigts gantés de joyaux traînaient aux plis violâtres de sa robe en velours. Elle agita sa jolie tête, alourdie de cheveux en coques. Elle aussi grasseya, timide, se plaignant qu'après Hohenlinden, comme elle s'était rendue à la Malmaison avec sa mère, la Beauharnais se fût permis de les faire attendre. Toutes deux étaient reparties sans la voir. Depuis, Joséphine alléguait, pour sa défense, qu'étant au bain à cette heure-là, elle n'avait pu se vêtir assez vite... Et les suppositions fâcheuses furent échangées. Les innombrables aventures de Joséphine prêtaient matière à la médisance.

Aurélie ouvrait les yeux, curieuse de suivre sur les visages la mimique dont s'accompagnaient les paroles; elle laissait Delphine aux soins de mademoiselle Lyrisse. Même, gourmande de scandales et toute à la joie de frémir dans la soie mordorée de sa robe, la jeune mère repoussait machinalement les gentillesses de sa fille. Autour d'elle, arbitre du goût, les femmes se pressaient, attentives à prolonger son sourire, à se récrier ensemble. Par l'anse des brides, les capotes profondes restaient suspendues à leurs bras. D'aucunes pinçaient élégamment la batiste de leurs mouchoirs. Elles présentaient une délicieuse compagnie de femmes presque nues dans leurs fourreaux de taffetas, noués sous les seins en saillie. Des odeurs tièdes émanaient des épaules, des gorges.

Bernard les dominait de la tête, le sabre retenu par le pli du coude, contre le plastron, et le chapeau de petite tenue sous le bras. Dans la glace d'un trumeau, il admirait ses mèches collées au tempes, au front, ses yeux naïfs, son nez rigide, la carrure volontaire de son menton posé sur le col de crin. Il s'estimait heureux, invincible, beau, et se glissa doucement jusqu'à mademoiselle Lyrisse que Moreau complimentait pour son adresse à verser du chocolat dans une tasse à l'intérieur doré.

Ils demeurèrent tous les trois debout auprès du guéridon et marivaudèrent. La jeune fille ne dissimulait pas son malicieux plaisir. Ses cils sombres clignotaient aux paroles de Bernard. Elle s'absorbait dans sa besogne, avec l'évidente espérance de dissimuler les sympathies de ses regards timides. Moreau s'aperçut du manège : il vanta les mérites du capitaine Héricourt ; il le loua d'appartenir au régiment qui, à Messkirch, avait percé la ligne ennemie pour courir au Danube et rétablir le contact avec le corps de Gouvion-Saint-Cyr... L'homme maigre et gracieusement sévère se raidissait dans sa redingote bleue, à ce souvenir de sa gloire. Il parut subitement s'attrister. Ses larges lèvres sensuelles s'écartèrent pour un soupir. Il regarda plus soigneusement le camée pendu au ruban de sa montre, et les laissa.

Dans la lumière de la haute salle, ils se virent presque isolés. Elle se força de paraître à l'aise en rappelant les campagnes de son père et l'histoire de ses cousines pendant l'émigration. Lui, poussa vite des galanteries. Sur la nudité de la nuque il convoitait de mettre sa bouche qui humerait le duvet brun. Elle, cependant, ne sembla point se déplaire à l'aspect de ce visage mâle. Bernard estima que les sombres cils cherchaient sans hâte à dérober l'expression des yeux ; décidément, ceux-ci avouaient la douceur d'un rêve dont il n'était pas exclu. D'autre part, il la devinait fraîche de peau, voluptueuse et caressante à la bouche qui savourerait le frisson de sa chair d'ambre. Il mesura la capacité du corsage. Un grain de beauté se soulevait avec le sein oppressé. Ils marchèrent : elle allait, souple et grande, parmi les plis entr'ouverts de l'ample « mameluk » bordé de cygne. Assise, elle avait le buste élevé, les jambes longues, une grâce particulière de la main qui

soutenait la fossette du menton. Ses gestes vifs l'animèrent toute, avec une extrême aisance. Les paroles couvraient mal de prétextes variés leur envie de se plaire. Il parla de l'honneur et de la gloire, des Romains, de Scipion et de Moreau, de son beau-frère, Praxi-Blassans, dont il désigna la redingote olive agitée au milieu des uniformes. La voix de mademoiselle Lyrisse était douce; profonde, quand elle plaignait ses cousines, Fidélia, Zélie, Florence. Sur leur compte elle savait des histoires touchantes... Mais Aurélie les interrompit, s'exaltant à propos de la politique. Elle prétendit qu'il n'y avait plus à temporiser. Il fallait que le général se présentât aux troupes, se montrât auprès des consuls, marquât sa place la première. Ensuite il irait au camp de Boulogne... Elle énumérait ses relations à Londres, et adjura le colonel Lyrisse de convaincre Junot, général des grenadiers, pour qu'il marchât au plus tôt sur Paris... A cette turbulence, madame Hulot répondait avec une attitude noble et un langage trivial.

Fidélia, Zélie, Florence! Que ne faisaient-elles point d'admirable ? Bernard continua d'écouter. Elles savaient par cœur les romans. Elles connaissaient les « mystères impénétrables » du triste château, la méchanceté du vampire et l'histoire du moine renégat, qui, sans le savoir, tue son père à la porte du couvent, où le vieillard mendie... Comme tel de ces héros que Zélie vantait, Bernard refuserait-il de reprendre sa parole, si la variole subitement défigurait sa fiancée ? Le capitaine assura qu'il imiterait cette constance... la variole atteignît-elle mademoiselle Lyrisse! De la voir rougir, il ressentit une bonne gaieté. Elle referma sur sa gorge brune les bordures en cygne de son « mameluk ». Vainqueur, il la plaisantait, dans sa joie militaire, violente et qui ne craignait pas d'insister. Elle se défendit gauchement. Il apprit son petit nom : Virginie. On les sépara pour qu'elle fît ses adieux. Le colonel emmenait sa fille dans un cabriolet chocolat, attelé d'une jument isabelle. A l'escalade du marchepied, Virginie découvrit, sur son mollet dodu, un bas blanc rayé de cerise.

Au pas de course, Bernard eût suivi la voiture jusqu'au bout du monde. L'air lui semblait vibrant de son bonheur :

assurément, par toute son attitude, la jeune fille consentait... L'orgueil éclairait en lui. Pareille à une proie timide, ne s'était-elle pas blottie au coin du mur et de la fausse colonne? Ainsi, au passage du Lech, le quartier-maître autrichien, acculé dans un angle de la ferme, qu'il avait pris à la queue de cheveux, pour le désarmer et le conduire au cantonnement, où manquaient les informations... Chez l'une et chez l'autre, le même geste de rassembler les épaules, les bras, vainement! Il se rappelait... Il triompha.

VIII

Les Lyrisse possédaient en Lorraine des terres et un château acquis lors de l'émigration, avec l'argent obtenu par l'humeur aventureuse d'un bisaïeul, aux grandes Indes.

Bernard et Virginie passèrent dans ce domaine leur premier temps d'époux, aux portes de la ville où son régiment tenait garnison. C'est là qu'il dompta la belle stature et maîtrisa les mains, un moment rebelles, de la jeune femme. Elle riait fort, le sang au visage; elle n'était point souvent rassasiée d'amour. Les averses continuelles, en cette fin d'hiver, les emprisonnaient dans les grandes salles enguirlandées de moulures blanches, où les statues se drapaient sous les hautes niches de marbre. Dehors, d'autres statues aussi élevaient des grappes devant la noirceur des massifs dépouillés; et les gouttes du ciel, en tombant, piquaient la surface verdie des bassins. Murailles brunes et humides, les charmilles cernaient partout les pelouses et les parterres, les chemins de sable gras. A deux ils regardaient luire la pluie.

Leur vraie demeure était le lit blanc de la duchesse à qui avait appartenu le château. Ils aimaient y vivre dans leur chaleur mutuelle, sous le petit dais rond, d'où les rideaux s'étalaient contre la muraille comme un manteau d'armoiries. Se voir unis par leurs figures amoureuses, au milieu des oreillers, ne cessa point, ce printemps, de les ravir. Rieurs, ils s'admiraient, les bras hors des manches. Au matin, la malice fraîche d'un sourire les invitait mutuellement à la joie, sans réserve ou lassitude.

En bas se prolongeait une ariette... C'était le violon d'une orpheline que les Lyrisse élevaient : naguère, dans les Hollandes, son père avait courageusement suivi le colonel au danger ; il était mort sur les glacis d'une place qu'on assiégeait. La jeune fille avait appris l'art de faire pleurer ou rire les cordes, au gré de sa fantaisie ; et, toute la matinée, on l'entendait rivaliser avec les modulations du vent, le gazouillis des oiseaux, la voix des pluies battantes.

Devinait-elle que l'amour faisait pâmer deux corps et deux âmes au-dessus d'elle qui prolongeait les sons nerveux de l'instrument ? Cela se plaignait comme un désir douloureux... Cela s'étirait comme une femme paresseuse et nue... Cela tremblait comme le feuillage que pénètre la fougue de l'air... Cela dansait comme les chèvres ivres d'herbe... Cela mourait comme le regret d'une émotion lointaine...

A certains moments, le son évoquait celui des fifres, et Bernard se rappelait soudain ce même cri aigu dominant la canonnade, les ordres clamés, les galops, le retentissement des prolonges ; ce même cri aigu, à la tête des infanteries qui s'avancent, la baïonnette basse ou l'arme au bras. Ses labeurs de guerre, ses effrois, ses peines, ses élans, sa gloire, il les vivait de nouveau par le souvenir rapide ; il revoyait les champs d'Engen et de Messkirch, la jument pie du colonel, les dents ternes du chevau-léger abattu par son sabre, les périls de la charge à travers les rues du bourg, les longs cadavres des seigneurs, tués devant le haut mur, la pitoyable surprise de l'enfant violée à terre, et qui restait là, avec ses jambes maigres dans ses bas bleus... Et la course au Danube ensuite ! Et la soif au bord du fleuve ! Et les sacs d'argent empilés à la lueur des falots, dans le fourgon parti sous escorte jusqu'à l'arrière-garde du corps Gouvion-Saint-Cyr, où attendait le commis de la maison Héricourt !... Les bénéfices de la guerre venaient de lui assurer une dot équivalente à celle de Virginie Lyrisse, — de ces lèvres savoureuses mordues par ses lèvres glorieuses, de ce beau corps ambré qui haletait de bonheur à travers le lit blanc de la duchesse.

Bernard goûtait la grandeur de savoir que sa force avait conquis la richesse et la beauté.

Le violon, aux mains de l'orpheline, lui chantait son bonheur. Bernard et Virginie s'aimaient dans les ondes de cette musique ; leurs murmures de joie s'étouffaient... Puis, aux trois grains de beauté en triangle sur la joue droite de l'épouse, il posait un baiser, comme la pieuse marque de son amour.

Car il aimait bravement, de toute sa santé, ce fier garçon habitué à voir les autres hommes du haut de son cheval d'armes. Là encore, il avait vaincu.

De lui-même, il concevait, chaque jour, une opinion meilleure. Dans la baignoire, il contemplait respectueusement son corps, la musculature solide de ses membres hispano-flamands, de sa poitrine restée blanche, de ses jambes fines. Au miroir, il jugeait martiale la balafre de sa figure sévère, encadrée de cheveux « en coup de vent ». Il se plaisait au demi-sourire des lèvres minces, à la ligned u menton volontaire ; il évoquait les visions rapides des hommes abattus par sa force.

Alors la générosité de Dieu envers lui l'étonnait. Ils étaient presque siens, ce château de brique et de pierre blanche, ces allées d'eau où dormaient les feuilles de nénuphar, ces quatre cygnes naviguant avec ennui jusqu'à la petite cascade écoulée sous la nymphe de marbre qui dormait au faîte de la roche... Maladif et capricieux, le jeune Lyrisse, son beau-frère, ne vivrait peut-être pas ; et lui régnerait sur les bois, les étangs, les vignes, les chimères des gargouilles ouvrant leurs gueules à la bordure des toits pointus, sur les portes de chêne clair aux ferrures ciselées, que surmonte le chardon de Lorraine taillé dans la pierre du linteau.

Pénétré de reconnaissance, il revenait à sa femme endormie : le sommeil, pour elle, occupait la plupart des heures.

Il la trouvait rose, les lèvres en moue ; une sueur fine sourdait sur la peau mate. Ses mèches roulées en cornes de faunesse mêlaient leurs lueurs aux sourcils noirs. Il la contemplait. Il devinait la vigueur de la gorge dans la batiste entr'ouverte, et ce que les bras pouvaient enclore de rêves. Un élan le saisissait, comme lorsque les chevaux de l'escadron couraient ensemble et que les hommes criaient à l'unisson autour de son âme. Des puissances invisibles, des poussées d'énergie amoureuse le lançaient, l'entraînaient, l'enlevaient

et il tombait, étourdi, près du beau corps aussitôt couvert de ses baisers.

— Dis-moi, Virginie, ce qui t'a plu en moi !...

— Sais-je ? Tout.

— Mon allure?

— Oui, ton allure.

— Mon caractère?

— Oui, ce qu'on voit de ton âme sur ton visage: tu respires l'honneur. Aurélie louait tes vertus, sans cesse, avant ton retour à Paris. Elle me disait quel beau caractère tu cultivais en toi, à l'exemple des Romains, et comment tu fus héroïque à la guerre... Elle t'aime bien, ta sœur. Elle me décrivait ta noble face, ton cœur généreux, ton cœur sensible. Elle me répétait : « Je souhaiterais à ma meilleure amie le bonheur d'être sa femme ! » J'ai compris qu'elle le souhaitait pour moi. Quand je t'ai vu enfin, tu m'as paru vraiment ce paladin, avec ta haute taille et ton casque, et ta hardiesse. Je t'ai aimé tout de suite.

— Merci, chère belle !

— Et de moi, qu'est-ce qui t'a plu?

— La crainte que tu semblais avoir de me céder.

— Oui, oui... Tu as deviné juste.

— A Gros-Bois...

— A Gros-Bois... J'ai eu peur de toi, mon grand guerrier, la première fois. !

— Et tu te cachais la figure derrière la petite Delphine, droite sur tes genoux.

— Je ne voulais pas que tu devines... Tu as un regard... Oh !

Virginie chérissait encore des sensations naïves, elle restait volontiers des heures, sur une roche du parc, où se dressait le débris de l'ancien donjon ducal détruit lors des guerres bourguignonnes. Elle pleurait là d'émotion, sans rien dire, quand la lune se levait. Elle tressaillait à l'essor subit d'un oiseau, au passage furtif d'une belette sous le lierre. « O mon guerrier ! » murmurait-elle, puis elle grelottait aux bras de Bernard transi par le froid nocturne. Pour rien au monde elle n'eût consenti à quitter la place où elle récitait complaisamment ses lectures d'histoires fantastiques. Bernard

devait aussi lui en conter d'autres. Ensemble ils frissonnaient, se demandaient de quel être pouvait dépendre l'ombre méditative apparue non loin d'eux, devant un pan de ruines.

Ils se remettaient à peine dans la salle à manger. Les poutres noires à larges filets d'argent, illustrées d'armoiries successives, soutenaient au plafond des lustres insuffisants pour éclairer l'espace. Les laquais s'effaçaient dans la nuit de la salle où clignotaient, de ci de là, les flammes des quinquets, où grésillaient les mèches; des chandelles coulaient sur les candélabres en bronze vert qu'élevaient trois griffes d'aigle aux angles des dressoirs.

Virginie regardait par-dessus son épaule l'approche imaginaire des fantômes. Bien qu'il plaisantât, le capitaine suivait avec inquiétude ce regard. Il se rappelait la terreur d'Engen et le vieil officier de chevau-légers dont les Bretons croyaient la bouche pleine d'incendie. Sa femme l'amusait cependant par sa mine de fillette ouvrant des yeux peureux, comme si l'invisible l'eût grondée.

Moralement, du reste, elle demeurait petite fille, malgré sa taille faite et ses formes pleines. A cheval, l'après-midi, elle essayait toujours de prendre le galop et de courir, vraiment désireuse de ne point voir son mari l'attraper. De la cravache elle fustigeait la jument blanche. Ils se hâtaient à l'envi le long des routes. Le voile vert de Virginie flottait au loin, comme les pans de son écharpe, et le bout de son amazone brune. Elle boudait, si le capitaine, par crainte d'une chute, la rejoignait trop vite. Alors ils rentraient en silence; ils accusaient leur éducation, jusqu'à la minute où une bonne parole, une polissonnerie du soldat, les réconciliait joyeusement.

Fatigués de ces brouilles, un temps, ils renoncèrent à l'équitation. Bernard prétendit la peindre. Il fit venir des pastels, des couleurs, un chevalet. A la deuxième esquisse, comme il achevait les cils sombres sur les yeux clairs, il s'étonna de les trouver tout pareils à ceux de l'adolescente prise dans la chevauchée de guerre; et il termina le dessin d'après le souvenir de Messkirch.

Ce fut exactement, avec ses maigres jambes drapées de gros bas bleus, la petite Bavaroise, qui regardait fixement devant elle le vainqueur épouvantable. Sa bouche demi-ouverte, pa-

reille à une cerise partagée, les frisures longues de ses cheveux, l'ovale épais de sa face laiteuse, il les reproduisit tout à fait, aussi bien que la souffrance tracée par deux rides légères depuis les narines jusqu'aux lèvres.

Il la dessina sans compassion. Cette pauvre figure ne lui rappelait qu'un plaisir violent, renforcé par la vue des larmes et les gestes de défense. Volupté dans le sang et les pleurs, qui lui donnait de l'orgueil pour avoir senti plus vivement alors la victoire sur une race dont il offensait la chair par le fer et l'amour. Oui : un moment de sa vie.

— Ce n'est guère moi ! critiqua Virginie qui se penchait.

— Tes cils, tes yeux...

— Peut-être.

— Ton front, tes cheveux...

— A peine. Je semble une petite fille.

— N'étais-tu pas ainsi, il y a cinq ou six ans ?

— On m'appelait « noiraude » : là-dessus, j'ai le teint blanc.

— Quand tu boudes, ces deux rides se marquent entre tes narines et ta bouche.

— Chez tout le monde aussi !

— Tu ne trouves pas que tu ressembles à ta figure de quinze ans ?

— Un rien, vers les yeux et les sourcils.

— La bouche ?

— Non.

— Si fait !

Il discuta, sans convenir qu'il évoquait de ses crayons l'image d'une autre.

— N'importe, dit-elle pour le consoler, c'est un joli dessin.

— Peuh !

Ils le gardèrent. Ensuite Bernard entreprit une miniature au goût de sa femme. Elle y parut sur un fond de ciel bleu et de feuillages, dans une robe blanche coulissée au-dessous des bras, couverte à demi d'une écharpe orange. Ses cheveux aux boucles pendantes paraient de mélancolie sa tête inclinée. Un cercle d'or encadra le chef-d'œuvre peint sur lame d'ivoire. Elle aima davantage son mari.

Quand la température s'adoucit, ils revinrent à la ruine de

la tour. Suivant leur désir, l'orpheline s'y cacha pour jouer sur le violon des « rêveries » allemandes. Virginie trouvait cela « poétique ». Assis tous deux devant l'arcade rompue de l'ancienne porte, ils philosophaient sur les moineaux qui habitaient les trous de la muraille. Le lierre tombait en rideau sur le jour limpide. Virginie aimait l'univers, les bestioles ; Bernard aussi. Parfois elle se déclarait étourdie, à la suite d'une caresse, et se laissait choir doucement, des larmes aux cils, feignant de s'évanouir. Le capitaine ne s'en effrayait point. Il s'amusait beaucoup de ces petites parades. La musicienne semblait inattentive. Des notes se filaient en sourdine, que provoquaient machinalement ses doigts et l'archet. Elle ne souriait ni ne rougissait, mais droite, au milieu de la sente, elle n'entendait, semblait-il, que le vent. S'ils la questionnaient sur son âme, elle répondait peu de chose. Elle se disait heureuse, puisqu'on écoutait ses mélodies. Un maître de chapelle lui avait appris son art avant de mourir. « Je l'aimais bien, avouait-elle. Il m'a laissé la musique. » Elle ne savait ni lire ni écrire, et retenait seulement les airs exécutés en sa présence sur le clavecin. Envers cette malheureuse, Virginie affectait une compassion tragique. Souvent elle lui démêlait la chevelure de sa main, lorsqu'il venait des visites, pour obtenir des compliments sur sa bonté. Le pauvre qui sonnait à la grille attendait des heures qu'elle arrivât elle-même du fond des allées, munie de pain, de vieilles loques, de rogatons. Elle distribuait cela, sur le bord de la route, heureuse d'être vue et saluée dans cette posture théâtrale.

Bernard était ravi de ces allures châtelaines. Il approuva qu'elle fît construire sous le grand saule un tombeau de plâtre. Il lui plaisait moins qu'elle lût Werther à haute voix. Les histoires de cœur l'intéressaient peu. Aux jours de lectures, il se rappelait mieux ses devoirs militaires. On lui sellait un cheval ; il courait jusqu'à la ville pour échapper aux dissertations sur la vertu de Charlotte. Il retrouvait avec plaisir le quartier de cavalerie, les hommes en culotte de coutil et en bonnet de police, étrillant le poil des chevaux.

Les conscrits apprenaient le maniement de la carabine, sous la surveillance de l'adjudant Cahujac, verbeux et colé-

rique. Imberbes, hâlés par le soleil, blonds comme le froment mûr, ils abattaient ensemble les canons de leurs armes, une jambe en avant. Pitouët, lieutenant, examinait les bêtes soumises au pansage. Il avait belle mine dans son habit vert, sous le bonnet de police à gland d'argent. Son sabre cherchait le pavage à chaque pas.

— Buonaparte a fait arrêter le général Moreau, — murmura-t-il un matin, dès que Bernard fut auprès de lui. — Vous le saviez, mon capitaine ?

— Non.

Héricourt se reprocha son indolence. Il avait parcouru les lettres récentes de Praxi-Blassans et du colonel Lyrisse. Leurs prévisions avaient paru indifférentes à son bonheur d'amoureux. A peine avait-il salué de quelques jurons les phrases qui annonçaient les prétentions de Buonaparte et le désir de restaurer, à son profit « l'Empire d'Occident ». Le Rival triomphait.

— Que savez-vous, Pitouët?

— Motus ! Au Café des Nymphes, nous causerons... La police du Premier Consul a l'œil sur le quartier.

Et le lieutenant morigéna un cavalier pour la façon dont il coupait les crins de sa monture. Alors survint le chef d'escadrons, l'élégiaque officier qui, s'il ne portait plus dans un sachet vert la boucle de sa cruelle, n'avait point quitté ses mines alanguies ni ses soupirs ; les poches fripées de ses yeux montraient assez le prix que son âge mûr payait à l'amour.

— Heureux mortel ! s'écria-t-il. Une épouse sensible et charmante te retient dans ses bras jusque cette heure ! Tu vis au sein de la nature, dans le luxe d'un palais... et moi je pleure l'infortune de mes jours. Une maîtresse inconstante ravage ma vie...

Il narra ses malheurs. Lui ne voulait rien savoir de la politique. Il récitait des vers, en précédant jusqu'aux chambrées le capitaine, pour visiter les paquetages, le contenu des portemanteaux, et vérifier l'état des brides. Sans parler moins de sa Caroline, il infligea des jours de prison au trompette qui avait caché des brochures sous sa paillasse, et conservait du lard au fond d'une botte.

— Tu vois, capitaine, ces jeunes guerriers n'ont plus de

vestes propres et leurs culottes sont trouées pour la plupart. La nation délaisse ses défenseurs. Moi je m'étiole dans une paix oisive. Ah ! quand donc retentiront les trompettes de Bellone, pour que nous puissions conquérir les lauriers qui pansent les blessures de l'âme, ou la mort qui les ferme à jamais !...

Cependant le colonel les appelait au rapport. Ils trouvèrent l'ancien postillon étalé sur une chaise, poussif, et qui fouettait ses bottes de sa cravache. Il annonça l'arrestation de Moreau à ses officiers, et cria qu'il mettrait aux arrêts quiconque parlerait politique dans la ville.

— La police guette, je ne tiens pas à perdre mes officiers... Et tous les jours, manœuvres de régiment ! Le boute-selle à six heures du matin, messieurs !

Il les emmena pourtant au café. Tous espéraient la revanche de Moreau, que les Parisiens porteraient aux Tuileries avant la fin du procès. Ils en jurèrent trop haut, dans la salle blanche que les pipes enfumaient. Les marchands de gazettes apportèrent *le Moniteur*. On le déplia vivement. Il assurait que Moreau et Pichegru, complices de Georges Cadoudal, avaient tramé un complot attentatoire à la vie du Premier Consul, pour rétablir les tyrans avec l'aide de l'étranger... Des bourgeois vociférèrent contre les traîtres en reposant leurs chopes de bière. Pour les convertir, Héricourt, malgré son colonel, déclara que la feuille mentait : Bonaparte désirait se défaire d'un rival glorieux, le perdait par des accusations mensongères.

— A d'autres !... Tout le monde connaît les vieilles histoires du 18 Fructidor ! Moreau s'était bien gardé, jusque-là, de communiquer au Directoire la correspondance de Pichegru, saisie dans les caissons autrichiens !... Ce sont deux têtes dans le même bonnet ! Le général Buonaparte a raison. Il faut écraser les ennemis de la Nation, qui sont vendus à l'or anglais !

Furieux, ils brandissaient leurs pipes. Ils se coiffaient, se décoiffaient, battaient les pans de leurs redingotes, et frappaient les tables avec leurs tabatières, pour affirmer leurs opinions. Ils feignirent de parler entre eux, à l'écart des militaires, par crainte d'une querelle. Sans risques, ils étaient heureux de haïr et couvraient d'injures Moreau, ses amis, en s'exaltant.

Héricourt, au contraire, dévoilait toute la machination du Consul. Il abaissait les mérites du « déserteur d'Égypte », il

attribuait à Desaix la victoire de Marengo, bataille perdue d'abord par Buonaparte. Il se jugeait courageux de crier jusque sur les gens rassemblés devant la porte. Pitouët lui donnait la réplique, tout en agitant la cuiller pour battre le cassis dans le cognac.

— Tu sais, monsieur, dit le colonel, on t'écoute. Et la police?...

Il dévisageait les hommes groupés dans la rue. Des redingotes olive, des redingotes marron s'amassaient en face, des épaules se haussaient ; des figures ironiques grognaient sous les ailes des hauts chapeaux.

— Messieurs les militaires soutiennent la conspiration des Brigands. On les fera monter tous à la guillotine!...

— Et ce sera bien fait! conclut un forgeron qui renoua son tablier de cuir et partit, ricanant.

Les redingotes entrèrent, commandèrent de la limonade. Pitouët s'appuya sur la poignée de son sabre et proclama que des aigrefins soudoyés par les consuls avaient fabriqué de fausses signatures de Moreau et les avaient colportées chez les royalistes de Londres afin de soutirer des sommes à ces naïfs en faveur d'un prétendu complot, purement imaginaire. Mais tous les bourgeois éclatèrent de rire. Ils estimaient l'explication comique :

— Nous n'en voulons plus, des Capets !... Fini, mon capitaine!

Héricourt s'excita ; fort de la vérité, il voulut la faire entendre. Eux montraient les phrases du *Moniteur* :

— C'est écrit, là, peut-être! Je sais lire, mossieur, moi!

Et de ne pouvoir en ces cervelles obscures faire luire l'évidence, il enragea. Ni ses coups de voix, ni ses démonstrations ne les touchaient. Rougeauds, les bajoues lourdes, l'œil malin, ils s'amusaient de le voir convaincu ; et, pour en mieux jouir, s'accoudaient sur leurs grosses jambes à l'aise dans de courtes bottes à revers.

Le colonel se leva et prit sous le bras les deux officiers, les emmena dans un coin. N'étaient-ils pas fous d'ameuter la population? Il leur indiqua deux mitrons en veste blanche, un perruquier, le fer à la main, cinq ou six commères drapées dans leurs écharpes et qui, du ruisseau, écoutaient l'altercation.

—Allons, monsieur, tu sais, il est l'heure de la manœuvre. Je te commande. Au quartier, je te prie !

Il les fit sortir.

Le capitaine obéit, en pâlissant. Pourquoi Bonaparte, son rival, triomphait-il, contre la justice, l'évidence, contre le génie de Moreau ? Ah !... Il tapa, du talon, le pavé humide. C'était l'obstacle, cet homme !... La ville vacilla devant son regard avec les arcades de la place, la statue du roi lauré, les pots à feu des façades. En lui tout se révolta. Pourquoi les gens aimaient-ils à ce point l'homme de Brumaire, jusqu'à ne contrôler aucune de ses affirmations, jusqu'à ne pas reconnaître en ce procès abominable la vengeance d'un émule et d'un lâche ?... Les larmes lui vinrent aux yeux. Il interrogeait le ciel grisâtre où planaient les corneilles. L'homme sensible lui murmura :

— Votre sang généreux bout dans vos veines. Une sainte fureur vous transporte, vous égare. Modérez votre ardeur. Souriez tristement à l'adversité qui menace la patrie. Volez dans les bras d'une épouse vertueuse qu'alarme peut-être votre absence, et cherchez l'oubli de vos justes colères dans sa tendre étreinte. Je vous dispense de manœuvrer ce matin.

Bernard refusa. Il se voulait meilleur, rigide envers soi-même. Au quartier, il se mit en selle, et puis mena ses dragons dans la campagne ; il dériva la force de sa colère dans la vigueur de ses commandements, la promptitude de ses voltes, le souci d'obtenir que les cinquante chevaux de ses hommes arrivassent en ordre au point de direction.

Il avait toujours trouvé dans la violence de cet exercice l'apaisement de ses fureurs. Comme une meute de vénerie, il dressait sa compagnie, bêtes et gens, heureux de constater l'alignement des trousseqquins sur la ligne même de son regard, la propreté des plastrons rouges, des culottes blanches, les lueurs de cinquante sabres, et celles des crosses de mousquetons pendus aux blanches buffleteries immaculées. Les petits plaisirs et les petites infortunes de ses soldats l'intéressaient beaucoup. Il savait que les vaches du père d'Yvon n'enflaient plus ; que la mère Tréheuc n'avait pu vendre son varech, que la sœur de Marius entretenait un commerce d'épicerie, près de La Joliette, que le troupeau de Ca-

hujac multipliait lentement. Il postulait, pour Nondain, un congé de semestre afin de parer sa vigne, car les parents vieillissaient au village de Touraine. Les conscrits, questionnés sans cesse, l'informaient de même sur leur sort. Ainsi, Bernard aimait entendre toutes les provinces de la nation exprimer par des voix libres leurs peines, leurs espoirs. La Bretagne et la Provence, pays de mer, l'attiraient pour ce que vantaient Marius et Tréheuc. Il s'y promit des voyages. Alignée, la compagnie donnait la sensation de toutes ces races fondues en une même âme, uniforme, avec les habits verts, les pompons rouges, les peaux de panthère qui se succédaient aux casques, sous un seul métal clair. Aussi, la moindre piqûre de rouille aux armes, la moindre tache aux culottes, lui semblait une chose néfaste : elle rompait la splendeur une de la nation, détruisait le pur idéal de la patrie, et l'officier punissait rigoureusement les hommes coupables d'avoir terni devant son regard la divinité française.

Ce matin-là, il n'épargna point les négligents. Puisque Buonaparte avilissait la morale du caractère latin, à la face de l'histoire, il fallait que chacun exaltât les autres qualités des citoyens, afin de relever par des mérites nouveaux le jugement futur. Vingt fois, il fit recommencer une conversion d'escadron sur le pivot de sa monture jusqu'à ce que, à trois reprises, le flot des chevaux arrivât sans brisure dans l'axe de son geste, et s'arrêtât net, la ligne fixe. Pour quelques brins de pailles laissés dans les crinières, il envoya l'adjudant Cahujac, qui avait passé l'inspection, réfléchir aux arrêts pendant huit jours, et, parlant sur le front de bandière, il prêcha que chaque dragon devait ressentir l'orgueil de préparer les destins glorieux de la République, devait paraître lui-même, à tout instant, « la noble statue du citoyen vertueux ».

Satisfait de sa phrase, il rendit le commandement de l'escadron à l'homme sensible qui, jusqu'alors, avait contemplé l'eau de la petite rivière bornant le terrain de manœuvres, tandis que son cheval broutait l'écorce d'un saule. Puis, les troupes revenues au quartier, Bernard fut mettre pied à terre au seuil du libraire chez qui logeait le lieutenant Pitouët. Il le trouva le nez dans ses paperasses, et qui ébarbait avec les dents sa plume d'oie. Pied-de-Jacinthe épelait dans un livre

relié en veau. Ils économisaient sou à sou pour leur imprimerie. D'Allemagne ils avaient rapporté de quoi acheter les presses ; mais il leur manquait encore les fonds de roulement. Pied-de-Jacinthe apprenait la composition. Il avait là sa casse sur un tréteau de bois, et, muni de besicles, il assemblait les caractères, difficilement. Le maréchal des logis était devenu l'esclave et le séide, en même temps que l'auditeur de Pitouët. Le lieutenant lui prodiguait l'emphase de ses diatribes, où Bonaparte et Catilina se confondaient sous les épithètes de réprobation.

— Nos hommes marcheraient-ils pour Moreau ? demanda Bernard.

— Ils marcheraient.

— Le reste de la garnison ?

— Les gazettes font du tort. On croit qu'il travaille pour les tyrans...

Le capitaine sentit qu'il n'y avait rien à tenter. Pitouët insulta les sœurs de Buonaparte, raconta des ignominies sur Pauline et sur la Beauharnais. Pied-de-Jacinthe doucement se remit à épeler : « Cé-la-don-ché-ris-sait-la-ten-dre-Sylvie... » Son gros doigt suivait la ligne... Il y avait encore dans la chambre deux sabres sur leurs clous, une selle et ses accessoires, une cuvette étroite, un miroir mobile entre deux colonnettes d'acajou, des pistolets d'arçon sur une chaise de paille, et un pot de basilic flétri, à la fenêtre. Le lit de camp souillé de tabac servait d'étal à quelques pipes... Bernard fut dégoûté, sortit.

IX

2e DIVISION

BUREAU
DES ÉTATS-MAJORS
ET
DES TROUPES A CHEVAL

LE MINISTRE DE LA GUERRE.

A Monsieur HÉRICOURT,
adjudant-major, capitaine au 13e régiment de dragons.

Je vous préviens, Monsieur, que, par arrêté du 7 floréal, le Premier Consul a décidé que vous cesseriez les fonctions

de l'emploi d'adjudant-major que vous occupez au 13e régiment de dragons, et que vous serez rayé du tableau de l'armée.

Vous voudrez bien vous conformer à cette disposition et vous retirer dans vos foyers. En m'accusant réception de cette lettre, vous me ferez connaître le lieu que vous avez choisi pour votre résidence.

Je vous salue.

Signé : BERTHIER.

Pour copie conforme :
Le sous-inspecteur aux Revues.
LEDUC.

Le destin biffait la vie. Il sembla naturel à Bernard que, Buonaparte, cet ennemi à peine entrevu, petit, fort de la poitrine, court de jambes, les cheveux noircis par la pommade, les yeux aigris, que cet ennemi personnel devenu le consul, successeur des Scipions, signifiât son succès en abolissant les ambitions légitimes d'un rival.

Monté dans la bibliothèque, il referma violemment la porte et se mit à rire d'un rire nerveux, furieux. Ah ! ah ! Il avait offert son sang pour la nation, et on le rayait, tel un malfaiteur, des cadres de l'armée ! Ah ! ah ! Il saisit son chapeau, le jeta contre terre, et le défonça. Mais il ne put refuser d'ouvrir à Virginie, qui sut pleurer à la porte. Entre ses larmes elle insinua des reproches. Le colonel Lyrisse gardait son grade, lui ! bien que Moreau l'eût favorisé.

Bernard ne répondit rien. La colère de sa femme s'acheva dans un malaise qui, décidément, certifiait une maternité future.

Le courrier suivant apporta une lettre de Praxi-Blassans, plutôt rassurante. Bernard avait eu l'imprudence de soutenir ses opinions dans les cafés: sur les rapports de police, Buonaparte, dépité d'apprendre que les amis de Moreau se remuaient et qu'on n'arracherait pas aux juges la sentence capitale, voulait interrompre la propagande en frappant partout ; mais plusieurs radiations ne devaient être que temporaires, Praxi-Blassans le savait. Agir vite, obtenir un certificat des officiers du régiment, un autre du maire, solliciter Oudinot et Junot par les Cavrois, — qui avantageraient les revenus de ces généraux acheteurs de farines et de harnais pour les corps cantonnés entre Arras et Ostende, — voilà ce qu'il convenait de faire dans

l'intérêt de la famille. Le Consul aimait particulièrement Junot, qui avait gagné au jeu les trois cent mille livres indispensables au voyage en Italie et à l'équipement de l'état-major : — car, à la suite de ses noces avec la Beauharnais, Buonaparte avait reçu le commandement de l'armée des Alpes sans argent. — En récompense, Junot avait été choisi comme aide de camp, puis nommé général. Or, Augustin lui portait, chaque semaine, les messages d'Oudinot... Le diplomate affirmait que tout s'arrangerait en usant des Cavrois, à qui ces chefs de corps ne pouvaient plus refuser grand'chose, depuis que les affaires de fournitures liaient pécuniairement les uns et les autres : Virginie décida que Bernard partirait le soir même pour Arras. Elle parla de haut :

— Votre faute me donne le droit de commander et de prévoir à votre place ! — déclara-t-elle à son mari, qui la poussa dehors et s'enferma jusqu'à l'heure où serait annoncée la chaise de poste.

Aurélie, qui était venue passer en Lorraine, les premiers mois d'une grossesse, se fit reconnaître, un moment après, en discourant par le trou de la serrure. Son frère brûlait des lettres : elle l'aida. D'abord il restait silencieux, marchait, bousculait les choses. Soudain il éclata en récriminations contre sa femme, âme basse qui ne comprenait point son dévouement à la justice d'une cause.

Elle dormait, mangeait, se plaignait de ses malaises. Outre cela, que valait-elle ? Il ne comprenait plus le caprice de son mariage... Et le jeune beau-frère, cet Edme Lyrisse, débauché, braillard, ivre, étourdi, qui s'installait, depuis une semaine, en maître, dans ce château prêté au gendre en attendant les arrérages de la dot !

Le colonel Lyrisse pourvoyait de sa propre bourse, avec l'espoir de regagner la faveur du Corse, à la remonte de son régiment : ces avances absorbaient toutes ses ressources.

Bernard referma si violemment le cylindre du secrétaire que le thuya se fendit. Ce ne l'empêcha point de se tourner contre sa sœur qui lui avait jeté Virginie dans les bras. Célibataire, il vivait heureux parmi ses chevaux, ses hommes, ses traités d'équitation, ses camarades et ses maîtresses d'une nuit.

— Certainement, je me reproche ce mariage ! murmura la sœur.

Il haussait les épaules. Il entassa du linge dans son porte-manteau ; il appela son domestique pour décommander la chaise : il ferait la route à cheval, et gagnerait ainsi quinze heures.

S'évader de la vie familiale, fuir les habitudes de Virginie, lui paraissait déjà bon. Il n'écoutait pas Aurélie, qui lui conseillait de suivre exactement les avis de la sage Caroline. Il méditait de s'en aller au loin, peut-être pour l'Amérique, d'y reprendre du service. Et l'idée de ne plus appartenir à l'armée, soudain, le désespéra. Il n'accomplirait donc plus la besogne admirable de transformer les lourdauds en guerriers superbes ; d'emboîter les âmes dans les âmes, de façonner l'esprit de l'escadron, différent de l'esprit individuel, de le préparer aux enthousiasmes de la guerre et aux ivresses de la gloire. Lui-même ne serait plus l'honneur !...

Il marcha vers la fenêtre et s'y arrêta, comme pour chercher un conseil dans l'aspect du parc. Les allées d'eau se ridaient autour des feuilles de nénuphars. Les façades des charmilles se doraient de lumière. Un paon traînait sa robe près d'un bassin. Des pigeons roucoulaient sur la tête du Neptune étendu contre les rocailles, sa rame de pierre à la main. Les blanches nymphes, d'un geste gracieux, cueillaient une flèche au carquois de leur épaule, en retenant l'essor du lévrier sur le piédestal. Des boutons d'or et des marguerites se mêlaient aux champs de gazon. Les profondeurs des chemins finissaient dans une ombre bleuâtre qui ne lui suggéra rien.

« Les chefs me rejettent de l'armée ! Ma femme m'insulte !... Mon caractère ! ah ! ah ! mon caractère !... Je compromets la fortune de ma famille en indisposant contre moi les sicaires du Corse, qui emprisonnent Moreau, qui vont le flétrir à la face du peuple... Pourquoi le sabre de Hohenlinden n'a-t-il pas mieux entamé mon front ? »

Il regarda la cicatrice, devenue une simple ride creuse. Il eut l'idée de se tuer, lorsqu'il serait arrivé dans une autre ville. Mais le colonel et Pitouët furent annoncés.

Pour descendre au salon, il dépouilla son uniforme, les larmes aux yeux, et revêtit une redingote brune, à boutons d'ivoire, qui cacha jusqu'aux bottes à l'écuyère sa culotte de peau. En bas, il trouva les deux mains tendues du gros colonel :

— J'ai voulu venir, tu sais, monsieur! Ils peuvent me rayer, aussi, s'ils osent. Je suis venu, moi-même, et le lieutenant... Voici le certificat que me demande ton message, un certificat signé par tous tes camarades, par ton ami, monsieur... moi, s'il vous plaît!... Et on peut s'embrasser, n'est-ce pas, quand on a reçu le feu ensemble à Messkirch, à Naumbourg, à Hohenlinden?... Embrassez votre capitaine, lieutenant Pitouët... Nous sommes le même cœur sur la même main... Eh bien, voilà... autant que je le puis, je déclare que vous êtes un brave homme, capitaine Héricourt, et les soldats m'ont prié de vous faire leurs adieux...

Ému, malade, le gros homme secouait les mains de Bernard, en bredouillant. Il but un grand verre de bordeaux qu'on venait d'apporter avec des biscuits sur un plateau. Cela le remit. Il voulut écrire directement à Junot.

— C'est la plus déplorable des tyrannies! répéta plusieurs fois Pitouët, en dessinant du doigt sur la table.

Mais il blâma la réserve de Moreau, la qualifia de « faiblesse coupable », déclara que si Buonaparte régnait, on le devrait à l'hésitation du général. — Bernard vit bien qu'il exprimait l'opinion commune. Tout le monde accusait le vaincu, afin de justifier la soumission au vainqueur. Le colonel annonça que Pitouët, proposé comme capitaine, prendrait le commandement de la compagnie Héricourt. Un orgueil brilla dans les yeux du folliculaire. Cependant il affecta la modestie : il ne remplirait la fonction qu'à titre d'intérim. Courageux, Bernard vida son verre à la chance du galon neuf.

Il partit moins navré, ayant lu le témoignage de ses camarades qu'il emportait dans son portefeuille :

23e RÉGIMENT DE DRAGONS

Nous soussignés attestons à tous ceux qu'il appartiendra, faisons savoir que M. Bernard Héricourt, adjudant-major audit régiment, s'est comporté en officier d'honneur pendant tout le temps qu'il a servi avec nous, qu'il s'est distingué pendant la guerre de la Révolution, qu'il a en toutes circonstances montré beaucoup d'attachement au Chef suprême de l'État et qu'enfin sa conduite morale et ses connaissances militaires lui ont mérité l'estime et l'affection de ses camarades qui, aujourd'hui, s'empressent de lui rendre ce témoignage.

Nous le prions de recevoir nos regrets bien sincères sur la perte de son emploi et sur son éloignement; nous n'oublierons jamais ce qui l'a fait se distinguer parmi nous.

En foi de quoi nous lui avons délivré la présente pour lui servir et lui valoir ce que de raison.

Signé : LEJAUSIF, GUMETOT, capitaines; DUGARD, CADOSTE, PITOUET, lieutenants; MÉAN, PERDU, BRON, DESRAVINS, LANDRIN, BRIMON, sous-lieutenants; BRIDAULT, adjudant-major; CORMONT, chef d'escadrons; ROTY, colonel.

Bernard reprit de la confiance. Des cœurs nobles admiraient son caractère, en dépit du dictateur, et risquaient la disgrâce pour manifester leur sentiment. Il fut glorieux de susciter une telle sympathie, celle du colonel, venu lui apporter ce document, de manière officielle, en tenue, avec ses galons, son sabre, ses épaulettes. Le voyageur se rappela ensuite la costume civil de Pitouët, revêtu à cette occasion. Il en sourit.

La route fut charmante. Les blés grandis ondoyaient jusqu'aux bois de l'horizon. Dans les villages, l'éclat des jardins égayait les yeux. Les maisons neuves éclairaient tout de leur crépi blanc. Quatre ans de paix intérieure avaient rendu l'aisance aux campagnes. Les lourds chevaux traînaient des charrues neuves. Le bétail affluait aux abreuvoirs, et les jeunes mères allaitaient les nourrissons en filant la quenouille aux seuils enjolivés de vignes vierges. Les maisons de poste regorgeaient de voyageurs réclamant les chevaux de relai; des cortèges de chariots écrasaient les cailloux derrière les quadriges de grands chevaux gris agitant la sonnette de leurs colliers. Non loin des broches, dans les auberges, des abbés renchérissaient, la bouche pleine, sur leurs aventures d'émigration. Bénissant le Concordat, ils se félicitaient de leurs nouvelles cures, qu'ils gagnaient à petites journées; les dévots des villages leur donnaient chère lie. Des nobles, servis par des vieillards tremblants, mangeaient au coin de la table, en leurs nécessaires d'argent bossué, des panades peu coûteuses et des

fruits secs. On rencontrait aussi des marchands de biens enrichis par les confiscations nationales, qui versaient l'or de leurs bourses en cuir vert le long de la nappe, entre les bouteilles antiques et le plat où rissolait encore la dinde gibbeuse, témoin de marchés conclus, d'arrhes transmises. Les manches des redingotes couvraient à demi ces mains qui conservaient les traces des travaux rustiques, habituels à leurs doigts avant l'aubaine de la Révolution. Des militaires se lisaient le *Moniteur* annonçant les péripéties du procès Cadoudal, l'entrée prochaine des troupes françaises sur le territoire anglais de Hanovre, et dénonçant la troisième coalition formée par la Prusse, la Russie et la Suède, sur le conseil des amis de Pitt, avec l'or de la perfide Albion. Une joie universelle animait les figures. — Tous choquèrent le mécontentement de Bernard : les marchands de biens qui essayaient de la chansonnette pour épancher leur griserie, les prêtres et les nobles qui vantaient les sinécures obtenues, les capitaines qui énumeraient les forces de la Grande Armée, escomptaient les victoires futures ou se flattaient d'appartenir à la nouvelle Légion d'honneur. Lui mangeait vite, sans se débotter, tandis que l'on changeait les chevaux de poste et que l'on mettait son portemanteau sur une autre croupe de jument normande. Il ne s'arrêtait que tard dans la nuit pour dormir, sur les cris du foin qui remplissait la paillasse, et malgré le trot des souris à la recherche des taches de chandelle, leur friandise.

A l'aube, il enfourchait de nouveau la bête, évitant le compagnon de route, quelque bavard d'opinion contraire. Il laissait disparaître les maisons des villages, les filles qui plaisantent le postillon, la caisse jaune de la diligence et son attelage tumultueux, ce troupeau qui balance les cornes, ce groupe d'ouvriers en route vers le travail des villes, ce groupe de soldats partis en semestre, le bonnet sur l'oreille et la guêtre poudreuse... Dans son habit de printemps, vert et fleuri, la France en éveil riait à sa richesse. Le vent léger de floréal caressait les tiges d'avoine et des seigle. La face des bois s'égayait au frisselis des feuilles. Dans les herbes chantaient les insectes. Pareils à des montagnes de neige, les gros nuages s'étageaient dans l'azur.

« Ah! pensait le voyageur, voici ton corps fleuri, terre sacrée de la République, et voici tes villages clairs, la fraîcheur odorante de tes bois! Des traces de pas actifs marquent la poussière de la route. Comment peux-tu te réjouir, Nature, lorsque la tyrannie foule les lois humaines?.., lorsque mon caractère va s'avilir jusqu'à mendier une grâce, pour avoir voulu la justice?... Faut-il donc devenir des brutes joyeuses qui acceptent tout ce qui ne gêne pas leur vice?... Vous n'avez pas parlé ainsi, Caton, ni toi, Brutus!... »

Après bien des champs, des bourgs habillés de chaux neuve, des guérets et des jachères, après des chevauchées silencieuses dans l'ombre des forêts légendaires, Bernard atteignit, un soir, les environs d'Arras.

« Salut, ville de mes pères! — pensa-t-il. — La ceinture des remparts protège toujours tes maisons, autour du beffroi que surmonte le Lion des Flandres, dressé pour tenir entre ses pattes la hampe du soleil!... Les gueules des canons s'inclinent dans les embrasures des glacis. La baïonnette du factionnaire oscille entre les chaînes du pont-levis; et les grèbes nagent parmi les roseaux des marais qui baignent les murs de défense... Salut, ville où j'ai pleuré mes premières larmes, où j'ai ri mes premiers rires, où mes lèvres ont effleuré pour la première fois les lèvres chaudes d'une enfant timide!... Je reviens à toi, chargé de plus de douleur... Et cependant ton carillon m'accueille avec la même ariette. Les visages de tes maisons ont à peine jauni. Mon cœur a vieilli bien plus... Arrête, pauvre cheval las, modère ta hâte. Laisse mon esprit s'attendrir. Les sauterelles jettent leur dernier cri hors du gazon. Deux silhouettes amoureuses s'étreignent sur le chemin de ronde, et les tambours de la retraite ébranlent l'air... Ah! batailles, gloire, drapeaux conquis!... Nous t'avons montrée à l'Europe, espérance de la Liberté!... Espérance!... Je n'ose pas entrer dans la ville qu'annoncent les odeurs de grains et de tanneries apportées par le vent. Il me semble que je passerais inconnu devant les yeux des façades, et que cela me causerait une angoisse... Allez-vous reconnaître votre ami, tuiles moussues des toits, battants des pompes sur les citernes, bourgeois graves enfourchant vos chaises de paille,

ménagères en tabliers de cotonnade, grisettes aux fanchons mal nouées?... »

Le jour tombait. Le marteau d'une maréchalerie frappait encore le fer à grands coups stridents, derrière la poterne. Le cavalier s'engagea sur le pont-levis. Dans l'eau marécageuse, les grenouilles coassèrent. A tire-d'aile un vol de corbeaux rentra des champs. Les cimes des hauts peupliers grandis au fond des fossés n'atteignaient point le faîte des contrescarpes, qui élevaient leurs terrains herbus jusqu'aux greniers des maisons étroites. Le pas du cheval résonna sous les détours de sombres voûtes où tonnait l'écho des tambours proches. Et, hors de l'ombre, ce fut un essaim d'enfants joyeux autour d'une branche : ils précédaient la marche de la retraite, deux rangs de petits gars en uniforme qui battaient la caisse à l'ordre du tambour-maître, maniant sa canne guillochée. Les clairons ensuite embouchèrent leurs cuivres. La fanfare emplit l'air, réjouit les figures simples penchées entre les pots de jacinthe et de réséda. Une cohue d'ouvriers en veste, en bas bleus, suivait les bicornes des soldats ; des filles se bousculèrent, pincées par des farceurs. Des exclamations en patois s'échangèrent. Il plana une odeur de pain frais, de bière mousseuse, de tabac humide ; et tout s'engouffra dans la rue, sous les enseignes pendantes, la botte rouge du cordonnier, la touffe de gui de l'herboriste, les panonceaux du notaire, le tableau en tôle de l'hôtellerie, le tonneau verni du brasseur, le fer à cheval du forgeron, le cœur énorme du marchand de pain d'épices. L'enfance de Bernard sonnait en lui, avec cette joie publique. Il revit la fontaine où il lançait de petits bateaux, l'épicier vendeur de gros canons en bois et de marionnettes accrochées parmi les paquets de chiendent. A la place de la lingère Héloïse, le bureau des Droits Réunis était installé sous une pancarte indicatrice. Mais il respira la même odeur de corne brûlée à la porte de Roussel, le maréchal, qui ferrait en ce moment un gros cheval rouge ficelé dans l'échafaudage de bois. Bernard allait toujours. Les boutiquières rabattaient les auvents sur les devantures. Des vieux se saluaient à grands coups de tricornes. Au seuil de son magasin, la confiseuse, dit tout haut :

— A c't'heure, ch'est le fieu des Héricourt, le p'tiot Bernard Héricourt. Comme il est grand! Il a épousé une demoiselle de Paris... Comme ch'a pousse, ma mère!

Il salua en souriant. La Petite Place lui apparut, avec ses maisons assises sur les colonnes trapues des arcades et que terminent des faîtes à gradins. En sa dentelle de pierre, la maison de ville dressait la tour du beffroi. De partout les cloches sonnèrent une demie... La flamme d'un réverbère clignota. Il y avait de la paille à la porte d'un mort. Au coin de la rue des Trois-Visages, le veilleur lança son premier cri nocturne :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les fidèles trépassés !
Huit heures et demie !

— T'as menti! répondit une aigre voix de fillette répétant la plaisanterie séculaire, à l'abri d'un porche obscur.

De fait, la ville s'apprêtait pour la nuit. Des gens bâillaient sur les seuils; des amis se quittaient à la sortie du cabaret. Se tenant par le bras, des grenadiers en goguette occupaient la rue et tiraient les pieds-de-biche des sonnettes. Plus loin, le silence berçait déjà les sommeils. Les dernières lampes s'éteignaient. Un chien flairait le ruisseau. Près de la porte Méaulens, Bernard pensa coucher à l'auberge et reculer l'heure de voir Caroline. Cependant il dépassa les remparts, le pont-levis ; il reprit la route entre les ormes et laissa la ville endormie dans son nid de fortifications.

On ne l'attendait pas encore, aux Moulins Héricourt. Longtemps il dut frapper à la porte cochère encastrée dans les hauts murs. On avait remis dans sa niche, il le remarqua, l'antique Vierge de marbre décapitée par les Jacobins; trois agrafes de fer rattachaient le cou de la statuette aux épaules. C'était une sorte de palladium que les générations successives des Héricourt respectaient pieusement. Enfin des pas craquèrent sur le sable. On retira les barres intérieures, un meunier entr'ouvrit et le reconnut :

— Entrez donc, monsieur Bernard!

Sur le perron, Joseph Cavrois tendit une lampe :

— C'est Bernard, je crois!... Venez donc, Caroline!

— Oh! mon frère! mon pauvre frère! — s'écria-t-elle, en joignant les mains, et ses bras élevèrent son écharpe.

Elle lui parla de leur père qui, toujours plus sévère et intraitable, venait, après une discussion, de s'en aller à Dunkerque, chez ses fils les marins, en reniant Caroline, Aurélie, tous ses enfants mariés.

— Mais, toi, toi, reprit Caroline, tu as perdu ton grade!... Comment as-tu fait? Ah! mon Dieu! Et ta femme? Aurélie?... Entre. Défais ton manteau. Tu coucheras dans ta chambre... Hermance, mettez des draps au lit de mon frère... Augustin verra le général Oudinot... Cavrois a vu Junot, qui donnera un papier aussi... Mon Dieu, que de malheurs! Et le père, hein? *Miserere nobis, Domine!*... Veux-tu des œufs et du jambon? C'est cela... Approche du feu... Cavrois, fais descendre le tire-bottes!... Ah! mon petit Bernard, pourquoi as-tu conspiré? A quoi ça nous avance, hein?

— Mais je n'ai pas conspiré! dit Bernard.

— *Quos vult perdere Jupiter dementat!* — cita Caroline, abusant de son latin. — « Le Ciel rend fols ceux qu'il veut perdre... » Tu avais bien besoin de blâmer Buonaparte!... Tu aurais dû penser à nous autres. Si le général Junot avait eu peur et nous eût enlevé les fournitures, hein? Nous serions tous dans le baquet, avec cent mille livres de cuir sur les bras... La ruine!... *Di, avertite omen!* Mon Dieu, écartez ce présage!

Elle se signa.

Les servantes étalaient la nappe, apportaient le pain, les couteaux, la bière qui moussait au bord d'un broc en terre, cerclé d'argent massif. La salière était une nef d'argent munie de ses mâts, de ses voiles, de son château d'arrière. On y puisait au moyen d'une petite pelle de vermeil. La moutarde remplissait la hotte d'un bonhomme en porcelaine bleue. Bernard reconnut au fond de son assiette la tombe de Mirabeau vernie en brun, dans un saule pleureur. Il donna des nouvelles de Virginie, en reçut lui-même sur la fortune de Praxi-Blassans, occupé à se créer d'innombrables sympathies par le rappel des émigrés, qu'il faisait pourvoir d'emplois administratifs : il réconciliait l'ancien régime et le nouveau.

Cavrois le loua beaucoup. Cet homme froid, le visage posé sur les mousselines de sa cravate, expliquait la situation générale en peu de phrases très ponctuelles. Aux Relations Extérieures, il s'occupait du personnel des ambassades. Sur le caractère de chacun, il gardait un jugement net, qui prévoyait les attitudes, les paroles et les actes du personnage diplomatique, leurs conséquences dans les cours étrangères, amitiés probables, antipathies certaines, le résultat des unes et des autres pour l'influence française et le succès de la mission. Ainsi, féru de certaines qualités mondaines propres au général Junot, il lui faisait visite ; et peut-être le poste d'ambassadeur à Lisbonne conviendrait-il à ce caractère. Ses opinions étaient précises. Il croyait que Pitt rentrerait au gouvernement, qu'une coalition secrète s'achevait entre l'Angleterre et la Russie, que le pape viendrait en personne sacrer Napoléon Bonaparte empereur d'Occident, à l'exemple de Charlemagne. Bernard sourit. Cavrois fit de même ; mais Bernard ne sut point si Cavrois se moquait de lui, du pape ou du Consul.

Le lendemain, on présenta Dieudonné Cavrois, âgé de deux ans, à son oncle ; Héricourt honora d'une pièce d'or cet enfant, sa grosse tête pensive, image de Caroline, et dont les yeux laiteux, émerveillés par la redingote à pèlerine du nouveau venu, s'écarquillaient démesurément. Déjà il montrait de fortes jambes d'homme, un ventre de financier, des joues considérables, et mangeait des soupes copieuses. En cornette tuyautée et camisole de calicot, une écharpe verte aux épaules, Caroline versait de la cassonade dans les bols de café au lait, avec une cuiller de vermeil usée par les bouches de plusieurs générations. Son mari coupait les tranches d'un pain rond, les beurrait, attentif à ne point blanchir de farine sa redingote brune, élimée aux manches et fatiguée vers les boutonnières. Dieudonné engloutissait en silence... Bernard ne savait que dire. Tout le froissait de cette économie. Les peintures en grisailles des murs s'effritaient. Des lézardes traversaient le plafond. Les dorures des bols subsistaient à peine. Il y avait sur les assiettes des taches désagréables, indélébiles, comme une maladie de peau affectant la faïence. Par les fenêtres il aperçut des hangars nouveaux, établis jusqu'au milieu

du jardin. Caroline accaparait le transport des charbons. Les coups de maillet et le grincement des scies à l'ouvrage dénonçaient un important travail : on préparait les charpentes des bateaux qui distribueraient le combustible le long de la Scarpe. Caroline prêtait sur les dépôts de charbons qui attendaient dans ses hangars. Elle énuméra toutes ses entreprises : celle du charbon, celle des cuirs, celle des farines, celle des péniches construites à Dunkerque pour le passage du détroit, lorsque Buonaparte jetterait, en thermidor, 150 000 hommes sur la côte d'Angleterre. Muet, calme, Cavrois l'admirait, bien qu'elle eût enlaidi. Le type germanique de sa mère, l'Autrichienne, s'alourdissait aux joues, prenait de la carrure au front, où se collaient des cheveux sans épaisseur. Bernard comprit l'habitude acquise par Cavrois : occupé la majeure partie du temps à Paris, dans les bureaux de l'État, il laissait en Artois sa femme, pour la voir cinq ou six fois l'an, peu de jours. Cependant elle était bien la sœur d'Aurélie, une sœur massive et dolente :

— Mon Dieu ! tu as perdu ton emploi, Bernard !...

Elle rappela d'autres preuves anciennes d'insubordination. Pour arborer un drapeau tricolore, quand la République l'avait importé dans Arras, n'avait-il pas, au retour de l'école, taillé une robe rouge d'Aurélie, une robe bleue de leur mère, sa robe blanche, à elle ? Sérieusement, elle le lui reprocha. On l'avait vu mener une bande de polissons qui chantaient l'hymne des Marseillais derrière ce drapeau ; et cela, quelques décades avant que le père Héricourt, pour avoir refusé de couper sa queue de cheveux, fût mis en prison. Quelle triste vie, alors ! Personne, aux Moulins, ne connaissait la cachette de l'argent. Lui, Bernard, se souciait bien de ça !...

Parmi ces plaintes, il retrouva les intonations de sa femme. Chacune le méprisait. Et quels tracas il donnait à tous !... En humant son tabac avec science, Cavrois lisait la protestation des officiers, le certificat du maire. Il ne savait comment obtenir l'apostille de Junot, sinon peut-être à la minute où il lui ferait entrevoir l'ambassade... Et il se leva, se mit à marcher. Bernard méprisa les jambes maigres du commis serrées dans une culotte bleuâtre ; un bouton terni la fermait au-dessus de la cheville en bas chinés. Ses

escarpins de fabrication grossière criaient sur le carrelage de la pièce. Il prisait plus énergiquement. Caroline bouscula les servantes ; elle arracha Dieudonné à son écuelle d'argent pour laver sa figure barbouillée de laitage.

— Mon Dieu ! quel sale ! — fit-elle encore, de la même intonation qui avait blâmé son frère ; et le capitaine se vit non moins odieux que le bébé goinfre.

Dans le jardin, le charbon noircissait les allées, craquait sous la botte. Il s'élevait en monceaux partout. Les plants de rosiers n'existaient plus. En outre, les hangars cachaient le pré. Bernard comprit la fuite de son père.

Il passa la journée dans la ville, pleine de grenadiers et de voltigeurs qui musardaient le long des boutiques. A la porte d'un café, il reconnut un camarade de l'armée du Danube, devenu chef de bataillon. Leurs souvenirs s'échangèrent. Bernard cacha sa disgrâce. Il dit quitter l'armée parce que sa femme allait devenir mère : il s'occuperait des moulins Héricourt, dont la direction dépassait les forces de sa sœur.

— Ah! ah! fit l'autre; heureux mortel, tu vis au sein de la prospérité... Plutus pourrait-il prêter cinquante livres à l'amant malheureux de Bellone?

Bernard s'exécuta. Ils sortirent ensemble et gagnèrent la promenade des remparts. A leurs pieds, la ville, ses petites maisons de briques, ses volets verts, ses rues étroites sillonnées d'un ruisseau, ses églises entourées d'un vol de corneilles, ses places herbues, ses clochers en lamentations, les cris du marteau battant le fer sur l'enclume, émurent leur mélancolie. Toute cette vie humaine, la somme de tant d'efforts, se résumait dans les clameurs du fer et la gronderie des tambours qui rythmaient quelque part la marche d'une compagnie.

— Tu te rappelles le tambour dans la forêt, à Hohenlinden, le matin?... Cristi, on gelait! Mais, le soir, on avait chaud !

— Ce pauvre b... de Moreau !

— Pourquoi diable marche-t-il avec les ennemis de la Nation, à cette heure?

— Tu le crois aussi!

— C'est un traître. L'ambition le dévorait. Il enviait Bonaparte. Il a cherché un appui au dehors pour obtenir le consulat. Il n'a pas craint d'appeler à son secours les pires adversaires de la liberté.

— Tu te trompes !

Ils discoururent. Des officiers les croisèrent. On se salua. Bernard, échauffé, déclara son admiration pour Moreau, puis avoua sa radiation provisoire, vengeance du Corse.

— Pourquoi? dit l'autre. Tu as conspiré avec les Brigands... toi ! toi !... Et tu me serres la main sans me prévenir, et tu te promènes avec un honnête homme, sans l'avertir. Et on nous a rencontrés ensemble!... Si on fait un rapport, je suis cassé... moi ! Et je n'ai pas de fortune, moi! Scélérat !... Vous avez menti, monsieur, d'abord. Quant à votre argent, le voici... je ne veux rien d'un brigand, d'un traître à la Nation. Casimir Lanthérol n'est pas à vendre, Pitt et Cobourg missent-ils à cela toute la fortune de l'Angleterre. Sachez-le... Demi-tour!... Demi-tour !...

Suffoqué, Bernard se raidit. Aussitôt la stupidité de cet homme, la menace de son geste l'exaspérèrent. Une fureur bouillonnait en lui, cherchait une issue par les nerfs, les veines, poussait le sang au cœur, jaillissait des yeux. L'autre frappait les revers de son uniforme, pour attester son honneur devant deux capitaines arrêtés à ses cris.

— Un brigand!... Un brigand de Georges, qui m'a offert de l'argent pour me corrompre!... Le voilà, son argent, l'argent de Pitt et Cobourg!...

Il montrait à terre les deux louis et les deux écus. Bernard essuya dans cette insolence toutes les insolences déjà subies, celles des bourgeois, celles des passants, celles des Cavrois, celles de la France réjouie en ce printemps néfaste. Par cet homme gras et vif, tout lui criait la haine, l'outrage, tout insultait à son caractère, publiquement. La foi de ces gens-là réfutait sa vie. Il ne vit plus rien qu'une figure ronde et pâle crachant l'insulte entre des favoris crépus. Alors il leva la main sur ce Lanthérol, et s'avança, plein de démence, désireux de frapper, de détruire. Des cannes s'interposèrent :

— Messieurs!...

Dix hommes les entouraient, militaires, civils... Lanthérol se taisait, droit, les poings fermés, la lèvre tremblante.

— C'est un ancien capitaine de dragons, balbutia-t-il; on l'a rayé des cadres de l'armée, pour l'affaire des Brigands...

— Je suis un ami du général Moreau... glorieux de cette amitié!... Je n'abandonne pas ceux que frappe le malheur ou l'injustice... Je me nomme Bernard Héricourt... Quelqu'un, parmi vous, veut-il me servir de second? Je suis le gendre du colonel Lyrisse commandant le 20e régiment de cuirassiers...

— Un vieillard se présenta. Il connaissait le beau-père, savait le mariage. Un lieutenant de grenadiers se joignit au vieillard. Deux capitaines acceptèrent de représenter Lanthérol; et le quatuor entama des pourparlers. Bernard s'écarta.

Il gravit la banquette d'infanterie et arpenta le gazon. La campagne claire frissonnait au loin, derrière le rideau de peupliers.

« Enfin! » pensait le jeune homme. Malgré ses efforts pour se contenir, il eût voulu frapper tout de suite. Il percevait une telle colère dans son âme que sûrement elle vaincrait, irrésistible. Ses dents inférieures essayaient de broyer les supérieures, tant elles se serraient. Il souffla. L'indignation et la fureur secouaient ses muscles frémissants. Lui, lui, accusé de corruption, de traîtrise, lui! Ah!... Il en eût voulu rire, vraiment; mais les nerfs n'obéissaient point à sa volonté, incapable de raison, hormis de celle qui prépare les coups mortels... Lui, lui, un traître! Ah!... Il se croisait les bras. Il marchait. Les images d'Aurélie, de sa femme, de Caroline, apparues dans sa mémoire, il les bouscula loin de son attention, revint à cette figure ronde et pâle entre des favoris crépus qu'il balafrerait avec son sabre, qu'il exterminerait, qu'il anéantirait, pour que jamais plus cet homme ne pût répéter sur terre qu'il avait accusé de traîtrise et de corruption le caractère de Bernard Héricourt... Non, celui-là ne le pourrait plus bientôt, certainement!

— Le sabre, oui! répondit Bernard à ses témoins. Qu'on aille en chercher à la citadelle...

On le fit descendre par des sentiers difficiles, jusqu'au fond du fossé. C'était un sol uni, solide... Des artilleurs apportèrent une bêche ; ils tracèrent les limites au delà desquelles on ne pourrait plus rompre. Ces détails l'intéressèrent. Il désira que le sort mît l'adversaire le dos au mur de la contrescarpe, en sorte que le corps se détacherait bien sur la brique. Ainsi pourrait-il acculer Lanthérol, le clouer à ce mur... Au reste, les deux places étaient bonnes. Il essaya un moulinet avec sa canne. Lanthérol parut avec ses témoins, et s'assit sur une pierre, en affectant de bâiller.

Les sabres n'arrivaient pas. A coups de pied les artilleurs chassaient les pierres et les tessons, écrasaient les mottes... Bernard étudia sa respiration, expira l'air, l'aspira, en mesure, régla le souffle. Il redevint joyeux, comme aux temps de son enfance, lorsqu'il préparait à un camarade une farce malicieuse. La théorie des feintes et des coups de banderole occupait toute sa mémoire. Il remarqua cependant les boutons d'or et les marguerites dans l'herbe. L'autre, un fantassin, saurait peu manier l'arme de la cavalerie. Il le vit qui se débarrassait de son ceinturon, de son épée. Il ouvrait son habit aux parements blancs, son gilet. Les armes arrivèrent, dans une serge que portait un adjudant. Un chirurgien suivait. Le vieillard ami du colonel Lyrisse mesura les sabres. Ils étaient fraîchement affûtés. Autour, les autres témoins s'assemblèrent. Lanthérol dépouilla son habit, et sortit de son linge pour laisser voir un torse poilu. Bernard retira sa redingote, détortilla sa cravate noire, enleva sa chemise. Chacun maintenant se plantait à sa place.

Il avança jusqu'à une ligne centrale tracée par la bêche, et se dressa, dans une attitude qu'il voulut noble. Ses yeux s'impatientaient de l'attente. Enfin il reçut le sabre, l'empoigna, l'assura dans sa main. Il lui parut d'une légèreté fabuleuse. Son adversaire essaya trois moulinets qui n'étaient pas d'un incapable. Mais Bernard se sentit plus haut que le chef de bataillon, plus alerte aussi. Vaincre, il le désira de tout lui-même. Il avait suffisamment pâti du Rival jusqu'à ce jour : il l'atteindrait dans cet homme au front chauve, dont les cheveux ne partaient que de l'occiput et des oreilles pour s'unir en queue. Le crâne d'ivoire sollicitait le coup : ce serait

là que Bernard frapperait, après avoir attiré la lame de Lanthérol en dehors par une feinte au flanc. Il vit l'homme chanceler déjà, le front ouvert... Et de même en fut-il, presque aussitôt, après trois paroles des témoins, deux pas en avant, une parole encore, un silence entre les officiers en habits bleus et le vieillard coiffé d'un chapeau gris, qui joignait les pointes, sa canne sous le bras, les breloques pendantes contre sa culotte de velours jaune : — Héricourt visa la tête, attendit le commandement, pensa qu'il tenait là, sous son arme, le vil Buonaparté, opposa la garde à un coup porté en tête, et son sabre fila par dessous, menaçant les côtes à droite, où revint la lame adversaire abaissée ; mais alors un preste mouvement ramena le sabre de Bernard dans la ligne intérieure, le haussa d'un élan, puis l'abattit jusqu'au choc ; il dut sauter en arrière pour ne pas recevoir dans la poitrine le coup de Lanthérol qui trébuchait... qui tomba... Bernard vit encore la stupeur des soldats immobiles à dix toises, celle des témoins, avant qu'ils bougeassent, ahuris par la rapidité du combat. Ils accoururent et s'accroupirent devant le blessé, qu'ils retournèrent sur le dos. Le sang commença de rougir la félure, au front partagé.

— Peste ! monsieur, murmura le vieillard, vous faites vite !

Bernard contint son bonheur puéril. Il eût dansé. Il lui sembla que son mauvais destin gisait là, dans le corps de l'homme étourdi, dont le vent agitait les poils sur la poitrine hâlée. En tout, maintenant, il allait réussir. Le soleil était beau, les arbres gracieux, l'air frais, les fleurettes resplendissantes. Il se sentit libre, enfin, tout en se garrottant le cou dans sa cravate... Le vieillard racontait ses jeunes exploits accomplis à côté du colonel Lyrisse, au régiment de Vendôme-Cavalerie. Le chirurgien demanda une civière. Héricourt et ses témoins saluèrent avant de partir.

Il ne s'étonna point que Joseph Cavrois lui remît, le soir même, le document sollicité du général Junot, toutes choses devant désormais se conclure heureusement. Cependant il ne s'était pas vanté de son duel devant Caroline et son mari. — Sur un papier bleuâtre une vignette représentait des barils de poudre, des ancres, des affûts, des armes, des écouvillons,

des boulets, des sacs, un mortier, des ballots de paille ; on lisait :

GRENADIERS DE LA RÉSERVE

Au quartier général, à Arras, le 19 floréal an XII de la République.

J.-A. Junot, général de division, commandant les grenadiers de la réserve,

Certifie qu'il n'est jamais parvenu à sa connaissance aucun rapport contre M. Bernard Héricourt, capitaine adjudant-major au 13e régiment de dragons, ni pour sa conduite, ni sur aucun propos qu'il ait pu tenir contre le gouvernement.

JUNOT

Caroline le pressa de joindre Augustin et de se faire présenter à Oudinot, pour en obtenir une pièce analogue. Bernard décida de partir le lendemain avant que le bruit de la rencontre se fût propagé. Les duels, fréquents parmi les militaires, n'émouvaient pas outre mesure. D'ailleurs, Lanthérol, au dire du chirurgien, pouvait guérir : le cerveau n'était pas entamé. Mais, en apprenant les motifs de la querelle, Junot se fût repenti d'avoir attesté la sagesse politique du capitaine Héricourt.

Le soir, il ne quitta point sa sœur, qui le morigéna sur ses dépenses. Il n'économisait rien. Elle le devinait. Le colonel Lyrisse ne versait pas la dot. Il importait de faire valoir les terres de Lorraine, autour du château, puis de refréner le luxe de Virginie... Vivait-elle dans le luxe, elle qui montra sa robe de cotonnade, sa grosse écharpe tricotée ? Ils devaient songer que sur le bénéfice des moulins, des tanneries, de l'entrepôt à Dunkerque, des bateaux à charbons, la part de chacun n'était pas trop considérable. Si le père exigeait, par procédure, la gestion de la fortune, ce bénéfice se réduirait au tiers en six mois ; à son âge, avec son humeur, il administrerait mal. Praxi-Blassans arrêterait la reconstitution de son domaine héréditaire en Vaucluse ; et mécontenter l'irritable diplomate, c'était peut-être rendre son influence moins active en faveur des moulins et tanneries Héricourt. Talleyrand avait promis de passer quelques jours à Blassans en automne. De cette visite, un bien considérable résulterait sans doute pour la

famille. Il fallait que chacun, pour aider Praxi-Blassans, abandonnât quelque chose de son revenu particulier à l'entreprise.

Du casier elle tira ses livres de compte. Elle lut les chiffres, en se lamentant; elle soupçonnait les comptables, les agents, l'homme de confiance à Ostende, les rouliers et les haleurs de chalands. En outre, les frères de Dunkerque voulaient armer en course la goélette pour courir sus aux navires de commerce anglais. Ils espéraient de bonnes prises. L'affaire ne lui inspirait, à elle, aucune confiance.

Jusqu'à cette dernière plainte, Bernard n'avait écouté qu'en apparence. L'orgueil nourrissait la fièvre de son esprit. Il admirait sa prestesse à férir, la sûreté de sa parade, l'exactitude du geste, dégageant le sabre et l'élevant d'un coup pour lui donner la force d'une pesanteur. Quel rapide et lucide courage! Et l'autre, écroulé sans vie!... Comme la volonté tuait vite!...Comme elle avait tué à Engen, à Messkirch, à Hochstedt, à Hohenlinden!... Comme elle lui avait permis de triompher en guerre, en amour : — Virginie!... Un être nouveau allait surgir de cette belle chair, un être qui perpétuerait cette puissance de vouloir... Lui-même allait reconquérir son grade... Et si la chose semblait difficile, pourquoi ne point s'unir à la croisière de ses aînés? L'aventure deviendrait favorable, lui sur le pont... Caroline avait toujours récriminé ainsi. Bonne, d'ailleurs, elle veillait pour les autres, soignait le bien commun, pourvoyait aux dépenses, tranquillisait les créanciers. Autour de Cavrois, elle édifiait une fortune énorme, sans rien prendre pour elle qu'une graisse précoce, dont hériterait sûrement Dieudonné qui bavait son laitage, assis sur une fourrure, au milieu des lettres d'un abécédaire en bois peint.

Le beau-frère ne souffrait pas de cette négligence, ni des savates éculées aux bas des servantes, ni des tabliers sales sur leurs robes à fleurs, ni des odeurs de vaisselle venues par le corridor. Les chats griffaient l'étoffe des meubles délabrés. La jolie pendule en lyre, que le soleil de cuivre animait de son balancement derrière les cordes dorées, on l'avait recouverte d'un globe en verre... Pendule où l'heure avait sonné des départs pour la guerre, pour les noces, pour la mort, pour la vie, depuis cinquante ans, elle répétait son calme tic-tac, qui mesurait maintenant les doléances de Caroline.

— Si vous allez jusqu'au camp d'Ostende pour voir Oudinot, dit Cavrois, vous devriez, Bernard, vous arrêter à Dunkerque. M. Héricourt vous supporte mieux que ses filles ou ses gendres : peut-être se laisserait-il convaincre de se réconcilier.

— En même temps, tu parlerais à Joseph et à Robert de la goélette... Nous ne sommes pas dans une situation à risquer tout. Je sais bien que ça les fait endêver de ne pouvoir plus entreprendre de voyages, parce que les Anglais bloquent les ports... Tout de même, mieux vaut patience que violence... Ils perdraient la goélette et les deux bricks ; et ils iraient sur les pontons de Plymouth... Voilà ce que je leur prédis... Tu entends, Bernard ?

Elle cita quelques vers d'Horace qui blâmaient l'imprudence des marins. On servit le souper.

— Allons, Cadine, ma fille, trotte, va chercher le vieux bordeaux pour mon frère. Tu sais, les bouteilles du troisième rang, dans le caveau...

Dieudonné se barbouilla de panade. Il avalait lentement ; et le regard de ses gros yeux ne quittait pas la physionomie encore nouvelle de son oncle, qu'il dégoûta. Bernard eut envie de partir immédiatement. Il comprenait que rien, dans cette maison, ne changeait plus. Le tic-tac, derrière la lyre à cordes d'or, rythmait le calcul, l'ordre, l'économie, les froides espérances du commis aux Relations Extérieures, qui ne désirait même point l'avancement, heureux de suivre, « du fond de son trou », disait-il, les labeurs des ambitieux.

— Repassez à Paris, au retour. Il sera bon de se voir, au cas où vous n'obtiendriez pas la réintégration... Praxi-Blassans vous trouverait peut-être une mission. Moi, de mon côté, je cherche.

Il ne s'expliqua point davantage. Sa bouche sans lèvres se referma, et ne s'ouvrit plus que pour boire, manger, en gloussant de satisfaction. Caroline parlait des mines d'Anzin et d'Aniche, où elle engagerait des fonds. On creusait de nouveaux puits aux environs de Béthune. Dieudonné renversa son assiette et s'inonda de mangeaille. On dut fuir au salon ce spectacle. Les meubles disparaissaient sous des enveloppes de serge. Des fruits mûrissaient à terre, le long des plinthes.

On servit de l'eau de pomme pour Caroline, et du vespétro. Cavrois bâillait.

— Bonsoir, dit Bernard. Il faut que je me mette de bonne heure en selle.

— Bonsoir! Fais un bon voyage!... Mon Dieu! dire que tu as perdu ton emploi, et que les généraux auraient pu nous retirer les fournitures!... Que ça t'apprenne, hein? Qu'est-ce que ça te fait, Buonaparte, le roi, ou un autre?... Va, va, tout ça...

Elle n'acheva point sa phrase, mais courut à un meuble dont la housse lui parut fraîchement déchirée, puis appela les servantes. Bernard monta jusqu'à sa chambre pendant qu'elle les grondait.

A Dunkerque, il descendit à l'auberge. Ses frères aînés lui étaient des âmes étrangères. Plus âgés de cinq et six ans, ils avaient, de bonne heure, couru les mers, lorsqu'il étudiait la mathématique. Rarement ils venaient aux Moulins, y demeuraient une semaine, un peu balourds, et fumaient, taciturnes, ou bien contaient des histoires fabuleuses d'Eldorados. Ce qu'ils pratiquaient dans leurs voyages, leur cadet ne le savait guère. Tantôt ils ramenaient des cargaisons de céréales, aux époques de mauvaise récolte; tantôt ils rapportaient des charges d'ivoire, d'huile, de bois précieux, d'épices; tantôt ils débarquaient du sucre, du rhum, du café, des peaux de bêtes fauves. Bernard méprisait leur ignorance et leur gêne devant les visiteurs. Le goudron avait noirci leurs ongles, les cordages râclé leurs mains, les liqueurs fortes enroué leurs gorges. Ils gardaient le roulis dans les jambes. Souvent ils s'étaient aperçus de l'antipathie que manifestaient à leur égard les sœurs, Bernard et Augustin. Fils du premier lit, ils n'aimaient guère les filles du second; ils devaient avoir accueilli le père avec satisfaction, dans leur demeure située près des remparts maritimes. Ils se flattaient, sans doute, de le protéger contre l'ingratitude des autres enfants. Ainsi se donnaient-ils l'apparence de sentiments généreux, que le père reconnaîtrait par quelque donation.

Bernard jugea prudent de ne point se rendre directement chez eux. D'abord, sa présence eût pu effaroucher l'aveugle. En outre, les marins n'auraient pas manqué de lui retourner

en autant de reproches toutes les plaintes du vieillard. Et peut-être lui eussent-ils interdit le seuil : car ils n'avaient point prévenu la famille, à l'arrivée du fugitif. Il préféra les rencontrer sur le port ; il se mit à la recherche de la goélette, des deux bricks, le long de l'estacade. Là s'alignaient les bateaux allégés de toute cargaison depuis que la mer redevenait un lieu de bataille.

Entre les monceaux de barils vides, les collines de cornes arrachées aux buffles de la pampa, les caisses attendant l'heure d'un arrimage, des matelots en groupe causaient de leur sort fâcheux. Ils le renseignèrent : on armait la goélette, décidément... Il dut avancer vers la fraîcheur plus grande de la mer encore invisible, mais qui déferlait sous le rempart, au delà des mâtures immobiles, des toitures de magasins. Ses narines aspiraient l'odeur salée de l'air et des eaux. Il redouta l'entrevue prochaine avec son père.

Attelés à l'affût d'une caronade, des matelots en culotte de grosse toile qui tiraient l'énorme pièce vinrent le distraire de sa pensée. Les hommes criaient : « Ho ! hisse ! » les reins tendus, les jambes arc-boutées ; les roues basses de la machine sautaient les creux du pavage, écrasaient l'herbe et les pissenlits de la chaussée. Derrière, munis d'un levier, d'autres gens aidaient la besogne. Quand ils se relevèrent en sueur, Bernard reconnut Joseph, sous la vareuse bleue et le bonnet de drap.

— Bonjour, mon frère.

— Tiens, c'est toi !... Attention, les garçons... tire à bâbord... à bâbord... hôô... hisse !... Une, hooo, hisse !... deux... Tu vois, on est au travail...

Il s'arrêta comme à regret...

— Alors... tu viens manger un morceau par ici ?... C'est vrai... On rassemble des cent mille hommes sur la côte. Le Petit Gris se figure qu'il va passer la mer à cheval... Toi aussi, tu passes la mer à cheval ?... hein, mon fieu ?

— Et le père ?

— Il ne va pas bien. Tout ça le secoue, tu comprends. Je ne crois pas qu'il aimerait te voir... Chez nous il ne manque de rien. Il y a encore du biscuit dans la soute et du tafia dans le baril... Il se fait moins de bile... Tu ferais bien de lui f... la paix, mon garçon... Voilà mon avis... hein ?

Il se frappait les mains pour en secouer la rouille et la poussière.

— Allons voir *la Belle-Ariadne*.

Bernard protesta contre l'idée de son frère. Ce ton l'accusait d'ingratitude. Il donna des explications comminatoires sur les folies séniles de M. Héricourt, tandis qu'ils parcouraient le pont de la goélette, gratté, lavé ainsi que le pont d'un navire de guerre. Les calfats goudronnaient l'extérieur, suspendus à des cordages. Autour des deux mâts, les pistolets, les mousquets, les sabres et les haches garnissaient des cercles en fer. On enchaînait le canon de chasse à l'avant : le bronze fourbi reluisait. Aux premières ouvertures que fit Bernard, offrant de partir avec ses frères, Joseph le dissuada.

— Tu sais, pour la course, il faut des vrais matelots. Je vais armer les deux bricks aussi, mais je n'emmène que des vrais matelots, des durs ; ça les connaît, la toile et la barre... Tu serais un marin à cheval, toi, mon fieu ; un marin à cheval, ah ! ah !...

Il éclata de rire, trouvant l'image comique. Toutefois, il consentit à persuader le père d'admettre une rencontre avec le voyageur, sur le môle, après dîner.

Les yeux brouillés par l'émotion, Bernard aperçut, à l'heure dite, Joseph et le vieillard qui venaient à lui. Le père marchait mal. Il portait une redingote bleue que gonflait son ventre flottant ; les dentelles des manchettes cachaient ses mains. Plus près, le visage avait assez bonne mine. Bernard avança vite :

— Père, comment vous va?

— Aussi bien que... possible ! répondit M. Héricourt.

Mais il ne put se retenir de pleurer: des larmes noyèrent le voile des pupilles bleuâtres, et la bouche s'ouvrit de coin sur la gencive édentée.

— Pourquoi, mon père, pourquoi vous méprendre ainsi sur nous ?

— Oh ! oh ! gémit péniblement le vieillard.

Et le sanglot s'étrangla dans sa gorge. Il le comprima, s'arrêta pour trouver son mouchoir dans sa poche, et s'essuya les lèvres. De toute cette douleur, malaisément retenue, le

fils ressentit les affres. Sans que M. Héricourt dît mot, Bernard comprit ce qu'il dirait de lamentable.

— Ne parlons point de ces choses, ne parlons point de ces choses, mon père... Laissez-moi seulement vous répéter ceci : je vous aime, Virginie vous aime, et tous nous vous aimons... Rien ne vaut contre cela!

Ils se saisirent les mains. Joseph plaisanta :

— Allons! il ne vous mange pas, vous voyez bien! C'est un bon garçon.

— Oui! reprit Bernard, mes pauvres sœurs sont si tristes de ce que vous croyez!... J'ai vu couler les larmes d'Aurélie.

— Moi aussi, moi aussi, j'ai pleuré, moi! — cria M. Héricourt; et il levait au ciel ses pauvres yeux morts.

— Oui, oui, je pense que vous souffrez, mon père... Et pourtant, où est le crime?

— Le crime! mais c'est le luxe d'Aurélie, ses fêtes qui échappent à mes yeux aveugles, c'est la gaieté de Virginie, c'est l'amour que tu as pour elle !... On me délaisse... Les nouveautés des Cavrois changent mon œuvre, renient mes pensées... Va, va, retourne à tes chevaux, à ton cher argent, à tes folies. Laisse-moi dans ma nuit comme tu m'y laissais hier... On se marie parce que ma vieillesse répugne à votre joie, parce que mes rides font peur, parce que mes yeux aveugles vous déplaisent, et que vous cherchez ailleurs des figures jolies qui rient et qui voient. Caroline amasse par crainte de ma vieillesse qui deviendrait inhabile à gérer le bien... En vous séparant de moi, en vivant d'autre sorte que moi, vous me criez tous que la mort accourt. Notre sainte existence, notre noble existence de travail commun est finie, et je n'ai plus qu'à finir à mon tour... Entre vous et moi, vous mettez des sentiments et des habitudes qui nous rendent plus étrangers que les coutumes différentes des peuples. Va, mon fils, va !... Aujourd'hui, je le sais, je ne comprends plus, je ne vous comprends plus, personne, ni Praxi-Blassans, qui sert un Buonaparté, ni Cavrois qui renie la République, ni toi qui n'as pas su sauver ton général, ni Caroline qui soudoie les commissaires ordonnateurs pour leur vendre nos marchandises... Je ne vous comprends pas!

Cependant ils l'apaisèrent. Il dit sa demeure, son existence

nouvelle fortifiée par le vent de mer, la délicatesse et la fraîcheur du poisson, l'affabilité de ses fils, les marins.

— Invitons le frère à dîner ! pria Joseph.

— Non, non, pas aujourd'hui. Ne me fais pas mentir si vite à mes idées. Sa présence me rappelle trop encore qu'il appartient à une autre famille, à d'autres gens et à d'autres habitudes, et qu'il se détourne de moi... Puisqu'il doit repasser ici, je le recevrai à son retour !... Quand Caroline m'aura rendu mon bien, nous verrons si je puis les comprendre...

Il ne se laissa point fléchir. Et Bernard craignit de ne le revoir plus ; mais Joseph eut des paroles consolantes. Le père semblait heureux dans leur maison. Il reprenait des couleurs. Il pouvait suivre les jetées sans fatigue ; et chaque jour, il allongeait la promenade. Pourquoi contrarier sa manie? Avec eux, il se rétablirait; la santé morale et la santé physique lui reviendraient à la fois. Alors on se réconcilierait tous, on pourrait le conduire à Paris, chez un médecin célèbre, qui peut-être guérirait ses yeux; il fallait seulement attendre l'automne.

— Au revoir, mon fils, va trouver Augustin et le général Oudinot, je t'attends au retour... Au revoir, embrasse-moi..., mon fils...

Bernard mit ses lèvres sur la vieille joue toute fraîche de l'air marin. Par une petite rue latérale, M. Héricourt et Joseph disparurent, les adieux faits. Ils lui laissèrent une immense tristesse, le remords d'un crime : n'était-il pas la cause de la décrépitude et de l'angoisse paternelles? Sa vie nouvelle, sa vie d'amour désolait le vieillard, — sa pitoyable vie d'amour, où ronflait Virginie entre deux nausées !

A Ostende, Augustin lui découvrit la vérité. Sans cesse Oudinot recevait des lettres de leur père. M. Héricourt se plaignait de ses fils qui le dépouillaient, et suppliait le général d'intervenir auprès d'eux. Oudinot avait flétri le jeune homme d'une forte semonce, puis l'avait renvoyé au peloton pour instruire les recrues de la dernière levée. Dès lors, comment obtenir une apostille au certificat des officiers du 23e dragons?... Ils s'exaspérèrent ensemble : leur avenir militaire dépendait d'une lubie sénile. Ils incriminèrent les marins qui auraient pu raisonner le père...

Augustin emmena Bernard chez des amis Flamands, aux environs de la ville. Parmi les chaudrons de cuivre, les faïences bleues, les meubles de chêne poli, s'évertuaient deux cousines fort accortes; la plus jeune y joignait d'être jolie; leurs maris, brasseurs associés, ne remarquaient point tous ces mérites. Dans son frais habit bleu à parements blancs, Augustin se faisait valoir. Il avait de beaux yeux gris, une taille de fille, des jambes nerveuses. Le bicorne convenait à son profil étonné de jeune garçon fiévreux. Il habitait là, dans une chambre qui dominait le potager, ses cloches à melons, ses plants de poireaux. Fièrement il expliqua combien peu lui coûtaient nourriture et logis : la plus jeune des cousines lui voulait du bien. Pour en témoigner, elle n'acceptait point d'argent. Il payait l'hôtesse de prévenances amoureuses, lorsque les maris chariaient au loin les tonneaux de bière ou les sacs de houblon. Il montra sa bourse pleine, des fleurs fanées, un ruban de jarretière en satin rose, et, dans son portemanteau, un trousseau entier de linge fin, don de l'hôtesse.

Bernard, suffoqué, lui représenta la honte de cette conduite. Mais Augustin n'admit pas le blâme. Ses camarades agissaient de même. Lorsqu'on possédait une figure avenante et de la vigueur, bien sot qui n'en profiterait point. Les dragons en usaient comme les fantassins, apparemment!... Bernard se récria. Augustin riposta qu'on était mal venu à lui chercher noise, dans le moment où lui-même se compromettait auprès d'Oudinot pour la cause d'un ami de Georges et des Brigands... Dans les garnisons de la côte, tout le monde reconnaissait le crime de Moreau... Pâle de colère, l'enfant crachait des injures. La folie du père, la conspiration de Bernard embarrassaient son destin. Il ne le voulait pas... Quant à sa conduite, elle ne regardait que lui seul.

Le bruit des voix fit monter les femmes qui entrèrent sous prétexte d'apporter des boissons. Petite, grasse, et brune, la plus jeune s'effara :

— Mignon, qu'est-ce qu'il te fait... qu'est-ce qu'il te dit? mignon?

L'autre, alors, non moins grasse, depuis les chevilles jusqu'aux plis du cou :

— Vous savez, monsieur, il ne faut pas le gronder, parce que nous l'aimons bien... Venez souper, d'abord...

Désireux d'éviter une querelle inutile, Bernard descendit à table.

X

Le 19 brumaire de l'an XIII, en Lorraine, Virginie mit au monde une fille. Comme sa mère, Charlotte eut de sombres cils et des yeux clairs, pareils à d'autres cils, à d'autres yeux que Bernard se rappelait, involontairement. Cette naissance coïncida presque avec la mort soudaine du vieil Héricourt ; il n'avait point voulu revoir son fils ni personne, hormis les marins, ses hôtes. Les cris de sa fille ne consolèrent point Bernard. Furieux, rageur, les larmes aux yeux, il tournait dans les grandes pièces du château. Il ne comprenait rien au sort. Son caractère, cette force vaillante de son esprit éduqué par le stoïcisme latin, son caractère le faisait rejeter de l'armée parce qu'il restait fidèle à l'honneur de son général, maudire par son père lorsqu'il se mariait pour faire souche d'une descendance pleine d'honneur vigoureux! Que, par sa faute, le vieillard eût passé des heures sinistres à la fin de sa vie, Bernard en supportait douloureusement la certitude. Son imagination l'apercevait toujours qui lui reprochait l'amertume de cette agonie désespérée. Lui, lui, le fils, avait eu la honte de maltraiter cette faiblesse, de centupler ce chagrin vénérable, d'abréger les jours du pauvre homme qui avait fondé le bonheur de ses enfants.

Virginie ne l'apaisait point. La souffrance de ses couches l'avait aigrie. A l'exemple de Caroline, elle blâmait son mari d'avoir indisposé l'habile Augustin par des remontrances intempestives. Le résultat n'était que trop évident! Le capitaine attendait encore sa réinscription sur les contrôles de l'armée. Le général Oudinot, sollicité par le frère, l'eût obtenue vite. Ainsi se compromettait la fortune : elle dépendait des commissaires ordonnateurs, soumis eux-mêmes à l'autorité de Bonaparte, qui décidément devenait hostile. Or le Rival devenu empereur par l'acclamation du peuple, le Rival dans la pourpre de César, commandant aux aigles romaines des innombrables

légions victorieuses, le Rival ne poursuivrait-il pas de sa rancune les amis de Moreau exilé en Amérique? Oui, certes, il en serait ainsi. A quoi donc avait-il servi ce voyage coûteux? Virginie manquait de tout; il lui fallait des toilettes fraîches, des filles de chambre : Caroline refusait l'argent, et le colonel Lyrisse n'osait point réclamer les avances qu'il avait risquées pour la remonte de son régiment.

Donc c'était lui, Bernard, qui avait préparé tous ces désastres, avec sa rigueur antique. Le bien et la vertu n'engendraient que le mal. Virginie pleurait devant ses robes aux teintes passées et le délabrement de ses écharpes. L'expérience de la vie désespérait le héros.

De Paris, plusieurs lettres du colonel invitèrent le jeune ménage à venir le rejoindre. Il tentait de ressaisir son argent. Dès que Virginie fut remise de ses couches, ils partirent, trouvèrent Aurélie mère d'un fils. Ce fut un nouveau sujet de peine pour Bernard, qui n'aimait point les filles: le contraste le déçut davantage. Son caractère ne serait point perpétué. Aussi n'aima-t-il guère la petite Charlotte dont les cris emplissaient l'hôtel de la Cité d'Antin. Le colonel Lyrisse y recevait beaucoup de monde, dans le salon aux tentures de drap rouge, bordées de noir. Des cariatides soutenaient les angles du plafond, sur des bras musculeux joints derrière leurs têtes crépues d'Atlas, d'Hercule, de Chiron. En haut de leur piédestal, les muses en plâtre bronzé soulevaient noblement les draperies de leurs tuniques. Par malchance, la nuit de la rue morose obligeait, dès cinq heures, à la lumière des lampes : or l'odeur d'huile chaude donnait à Virginie maint prétexte de migraines.

Serait-ce cette petite chair brune et criante qui le vengerait du Rival, de cet Empereur et de son sacre, payé six millions?... Virginie, obstinément attachée à des traditions, nourrissait elle-même. Autour de l'enfant pendue au sein grossi, les amies bavardes se penchaient avec mille cris joyeux, surprises de voir à la fillette des mains, des yeux, une bouche.

Héricourt préféra les heures passées dans le cabriolet du colonel. L'élan du cheval perçait le rideau de neige fondue. On s'arrêtait aux boutiques, devant les maisons des généraux, des inspecteurs aux revues, des commissaires des guerres. On

était reçu par des hommes raides, en uniformes chamarrés, et qui portaient la nouvelle croix de la Légion d'honneur.

Ainsi connut-il le baron de Cavanon, moulé dans son costume vert de chasseur à cheval. Sur les cuisses, un sextuple trèfle tracé par des galons d'argent, la pointe en bas. La tête massive s'appuyait aux broderies métalliques du haut col éraflant les bajoues. Le plancher criait sous les bottes à glands et à éperons dorés; le fourreau du sabre courbe enchâssait des camées d'agate. Malgré cette magnificence, le personnage sourit affablement de la mésaventure politique qui navrait Bernard, et promit de le faire réinscrire sur les contrôles de l'armée. Lui avait conquis ses grades, avec Joubert, Masséna, Desaix, en Italie, d'Arcole à Marengo. Il se haussait pour convaincre le grand colonel Lyrisse, racontait de drôles d'histoires sur Augereau, qui réquisitionnait, dès l'entrée de ses troupes dans les villes étrangères, toutes les voitures de luxe, et les vendait à son profit, en France. Plus tard, les officiers supérieurs avaient imité leur chef, en sorte qu'on ne trouvait plus à prix d'or aucune berline en Lombardie; mais, à Grenoble et à Lyon, on les achetait au quart de la valeur. Grâce à ce commerce, le baron avait acquis une superbe collection de peaux de tigres agrafées à ses murailles. C'était son orgueil. Il en faisait faire aussi des chabraques pour ses chevaux, des chancelières sous les tables, et se promenait au milieu de tout cela, lui tassé, robuste, galonné d'argent, ligotté de cordons et d'aiguillettes.

Cité d'Antin, il parut à plusieurs reprises avec la baronne de Cavanon, tout imbue du vieux régime et qui venait en chaise jusque dans le salon, comme le Mascarille de Molière, vêtue d'une robe et d'un casaquin de soie carmélite, les cheveux poudrés et enguirlandés de petites roses, un ruban de velours rouge au col. Envers Praxi-Blassans, qui promettait de lui faire rendre ses terres, la dame quadragénaire témoignait de la gratitude, appelait tendrement Aurélie « bichette ! »

Vers ce temps-là, un officier sarde, en mission diplomatique à Paris, prit en haine Praxi-Blassans, qui déjouait ses intrigues dans les ministères. Cet homme allait partout, disant qu'au surplus c'était un ami de Moreau et de Pichegru, que son beau-frère, le capitaine Héricourt, avait conspiré jusqu'à

se faire casser, que tous deux avaient des attaches équivoques. Ces bruits vinrent aux oreilles de l'Empereur, qui gronda Talleyrand.

La situation de Praxi-Blassans devenait fâcheuse. Les mémoires de ses projets, qui tendaient à faire couronner Napoléon à Milan, comme roi d'Italie, à reconstituer ainsi le vieux titre d'Empereur-Roi, étaient tous aux mains du ministre. On pouvait, sans péril, le casser aux gages ou l'expédier en quelque mission désagréable. Et, justement, cette affaire de l'Empereur-Roi devait assurer son avenir!... Bernard, très contrit, s'en fut trouver le baron de Cavanon, qui le détourna de provoquer l'Italien: un duel eût seulement transformé l'aventure en scandale ; mais il lui conseilla de voir l'Empereur, de solliciter sa réinscription sur les contrôles, de lui expliquer le cas et de se confier à sa bienveillance. Cavanon promettait de lui obtenir une audience à l'improviste, en le présentant comme son secrétaire et ami. Bernard demanda quelques heures pour réfléchir.

Jusque-là, il s'était refusé à toute démarche personnelle. L'idée de prendre une attitude humble devant Buonaparte le révoltait trop. Il sauta dans un cabriolet, rentra chez lui. Virginie achevait de mettre son manteau pour conduire sa fille chez Aurélie.

— Que faire?

— Mon pauvre, mon pauvre Bernard!... Et Aurélie! Elle aime tant son mari! S'il perdait sa position!... Ah! elle en ferait une maladie... Mais toi, toi... Moi, je t'aime, tu sais. Pense à nous d'abord. Je ne désire pas te voir partir pour la guerre, moi!... Tu sais, vraiment...

Cette parole acheva de le décider : son caractère n'admettait point que, pour ménager sa vanité personnelle, il pût se dérober au devoir du soldat. Brutus eût sacrifié sa rancune à la grandeur de Rome et à l'honneur de marcher sous les enseignes des légions. L'amitié, le patriotisme et la gloire, la reconnaissance envers l'amitié d'Aurélie, — tout plaidait. Il ne s'endormirait pas dans la mollesse. Il ne resterait pas le seul inactif de la famille.

Le Rival!... Comme il recouvrait l'horizon de son ombre! Comme il ôtait, pour toujours, à Bernard la chance de mener

les armes de la République au triomphe!... Le rêve de jeunesse sombrait... Le soldat se raidit. Il ne pouvait compromettre l'avenir de Praxi-Blassans, ni détruire les espérances d'Aurélie pour son fils Édouard... Donc il se soumettrait. Il se soumettrait devant le Rival, ce coquin dont le bonheur apprenait à l'Europe, avec la gloire de la Nation, l'excellence de la liberté!

Courageux, revêtu de son uniforme, le casque en tête, Bernard se trouva, le lendemain, aux Tuileries, dans le jardin où se succédaient les lignes de grenadiers, l'arme au bras, pour une revue. L'escadron multicolore des Mameluks, occupait la longueur d'une allée encore humide de la pluie matinale. Guêtres noires, la capote bleue close sous la croix des buffleteries blanches, les fantassins battaient le sol de la semelle. Un groupe de généraux et de colonels inconnus conversait au milieu des soldats. Quelques-uns se promenaient en faisant sonner aussi leurs bottes à l'écuyère ou leurs demi-bottes à cœur; leurs oreilles piquées par la bise de ventôse, ils les cachaient dans les broderies dorant les hauts cols de leurs habits sombres, de leurs dolmans écarlates ou bleus. Il y avait de somptueux hussards à pelisses blanches, fourrées d'astrakan, des cuirassiers en manteaux gris, des chasseurs verts à brandebourgs d'argent, la sabretache aux mollets, des géants surmontés de bonnets à poil que terminaient d'immenses panaches rouges, des fantassins étriqués dans des habits justes, mais coiffés de schakos évasés, avec des épées fines en leurs gaines de cuir. Les hausse-cols brillaient sous les mentons ras. Des bicornes vastes chargeaient des têtes maigres et pensives. Un homme au large dos, serré dans un spencer écarlate que traversaient des coutures d'or, que bordait une fourrure de zibeline, gesticulait, étendait ses mains gantées, à crispin blanc. D'autres, plus simples dans des habits noirs serrés sur leurs poitrines osseuses, une plaque de brillants au cœur, des aiguillettes d'or passées à la boutonnière, marchaient silencieux, et contemplaient les miroirs de leurs bottes.

Cavanon en désigna plusieurs. A la fin de leurs noms, c'était la sonorité célèbre d'une victoire, l'évocation d'un héroïsme. Ils acceptaient, eux, par abnégation, par esprit de sacrifice au

destin de la France, ils acceptaient de servir le coquin dont la chance glorifierait les drapeaux. Bernard ne pouvait-il pas les imiter, avec une âme pareillement saine ? Auprès de Cananon, le colonel Lyrisse le lui répétait. Bernard se résigna.

A la gauche des compagnies, les petits tambours de quinze ans avaient des frimousses rougies par le froid. Tout à coup, ils rejoignirent les talons, avant l'ordre que grognait une voix rude. Les baïonnettes se redressèrent d'un bout à l'autre, sur la terrasse des Feuillants. Les sabres des Mameluks sortirent des fourreaux avec un long crissement ; les gourmettes s'agitèrent ; un tambour-major leva sa canne enguirlandée : les cuivres crièrent ; les caisses retentirent. Une explosion de joie triomphale sortit des embouchures d'airain. On battait aux champs. Derrière les grilles, mille figures parisiennes se hissèrent entre les poings agriffés, dans la rue où les voitures s'arrêtèrent. L'Empereur parut.

Bernard l'examina, parmi les officiers d'état-major et quelques fonctionnaires en habits brodés. Trapu, l'air inquiet, il s'avança vite vers le groupe des généraux. Ses joues s'enfonçaient dans le col qui serrait sa courte nuque. Il avait le menton bleui par le rasoir, creusé d'une fossette remuante, les lèvres minces et dédaigneuses, le nez pâle. Le vent retroussait sur sa culotte blanche la doublure en soie grise de sa redingote. Plus près, il fut un simple bonhomme engoncé. L'œil scrutait à droite, à gauche. Il éleva les doigts à la hauteur de son bicorne sans galons. Les généraux et les colonels formèrent le cercle. Il murmura quelque chose. Un colosse casqué d'argent fit un signe de la main. Les tambours se turent. Les claironnades expirèrent.

Il pénétra dans le cercle ; et, par habitude militaire, il sembla vérifier si toutes les mains tombaient dans le rang, si tous les talons étaient joints. Les poings derrière le dos, il commença :

— Je vous recommande les premiers conscrits de l'Empire... On a levé soixante mille hommes. Il faut les instruire promptement... Vous allez rejoindre vos corps... *(Il s'arrêta, considéra les figures.)* Le génie du mal cherchera en vain des prétextes pour mettre le continent en guerre... Il faut être en mesure, cependant. Que tous les hommes aient leurs épin-

glettes, et chaque caporal son tire-bourre. On oublie trop les petites choses... *(Il chercha, se rappela.)* Chaque homme doit avoir deux paires de souliers neufs au magasin : en cas de départ, il en aura une aux pieds et deux dans le sac... Les cavaliers manquent de gants. Je n'aime pas cela... Il faut des gants. On trafique sur les chevaux. J'ai donné des ordres pour que cela n'arrive plus... Cela n'arrivera plus, hein ?...

Il tournait à l'intérieur du cercle, en tapant du talon ; il disait les choses dans l'ordre où sa mémoire les présentait, par phrases brèves de camarade bourru. Malgré son torticolis naturel, il levait les yeux vers les colosses de la cavalerie, sans craindre la médiocrité de sa taille. Bernard le vit arriver sur lui. L'Empereur le dévisagea, passa. Derrière son dos, ses mains nues et potelées se tripotèrent. Il continua, la voix basse :

— Tout le monde trafique. Je n'aime pas ça. On trafique sur les fourrages, sur les selles et sur les brides. On trafique des réquisitions. Il n'y a plus une voiture dans le Milanais. Lannes aime l'argent. Augereau aime l'argent et s'en procure par des moyens que la probité ne peut approuver. Vous aimez tous l'argent. On rançonne les municipalités. On indispose les populations. Prenez garde. J'y mettrai bon ordre... Au camp de Boulogne, les soldats pillent les navires naufragés... Je ferai restituer, tout, tout... On accepte que les fournisseurs corrompent les commissaires... Tout le monde vole. Désormais chaque bataillon aura son caisson de pain, et je rendrai les chefs de brigade responsables...

Les yeux à terre, il tourna quelque temps encore dans le cercle. Ces hommes chamarrés, glorieux, qu'il traitait de voleurs, ne bronchèrent point, ne s'étonnèrent pas. Fixes, ils regardaient droit devant eux, immobiles comme de simples grenadiers. Bernard pensait à l'énorme fortune rapportée d'Italie par ce Buonaparte ; et il s'était enfui là-bas dans un équipage impayé. Que d'argent avait aussi récompensé le coup de Vendémiaire, enrichi les frères, les sœurs du cadet corse !...

Sans doute, Napoléon réfléchit à ses propres faiblesses, car il se laissa sourire, et pinça l'oreille d'un vieil homme un peu ridicule sous le kolback enguirlandé de galons d'argent. L'Empereur songeait à quelque autre chose très lointaine. Il

oubliait ses « voleurs », qui, les talons joints, restaient là, sous leurs brandebourgs, leurs plaques de brillants, leurs plumets, tout leur appareil de gloire. Il regardait le ciel où coururent des nuages grisâtres et que traversèrent des pigeons.

Soudain il parut se rappeler le lieu, les gens, s'arrêta dans le milieu du cercle, et prononça, pour la seconde fois, d'une manière emphatique, la phrase préparée d'avance, qui lui plaisait :

— Le génie du mal cherchera en vain des prétextes pour mettre le continent en guerre...

Son regard perça les consciences. Il ne sembla point mécontent des attitudes. Il récita son mémorandum :

— Le major général reçoit les rapports des commandants de division... Les inspecteurs aux revues sont responsables des mutations et de l'avancement... On n'a point assez d'aides de camp dans les états-majors. Choisissez des jeunes gens instruits pour cette fonction... Achetez des chevaux à l'étranger plutôt que chez nous. N'épuisons pas les réserves de chevaux en France... Il faut être en mesure... Retournez dans vos garnisons. Soignez mes conscrits... Il faut toujours être en mesure, comme si nous devions entrer demain en campagne. Bientôt j'irai en Italie passer des revues, et ensuite sur les côtes de l'Océan... Je veux de la probité... Il ne faut pas que les cours étrangères puissent mettre dans les gazettes que nous sommes des bandits... Allons... je vous dis au revoir. Partez tous le plus tôt possible. Faites diligence. On a réformé beaucoup de vieux officiers. Rejoignez tout de suite...

Brusquement il tourna le dos, un dos carré, tendant la redingote grise qui tombait jusqu'aux bottes; et il se dirigea vers les compagnies. Elles présentèrent les armes. La horde des généraux et des colonels suivait, sans un murmure, impassible. Elle longea les haies d'hommes, leurs poitrines bleues, les bandoulières blanches des fusils. Les tambours battaient aux champs. Statues immuables, les soldats regardaient devant eux un point de mystère. Bernard craignit que la mauvaise humeur du Buonaparte ne fût peu favorable à sa cause. Ni Cavanon ni Lyrisse n'osèrent le rassurer. Humbles et silencieux, ils suivaient le petit homme engoncé dans sa

redingote et dont les mains potelées essayaient la souplesse de leurs ongles.

La revue passée sans anicroche, l'Empereur prit aux mains d'un chambellan une liste qu'il parcourut des yeux. A pas lents, il revint alors vers le groupe des généraux, et tout à coup marcha sur Cavanon, la tête en avant, comme une pierre lancée.

— Aimez-vous toujours les peaux de tigres?

— Oui, Sire...

— Et c'est ce jeune homme?... Votre gendre, colonel?

— Oui, Sire.

— C'est bon. Où êtes-vous né, capitaine?

— A Arras.

— Vous êtes marié?

— Oui, Sire.

— Combien d'enfants?

— Une fille, Sire...

— Quelle dot eut votre femme?

— Soixante mille livres.

— Vous avez de la fortune?

— Oui, Sire : les moulins Héricourt.

— C'est bon. *(L'Empereur sourcilla.)* Le général Oudinot garde votre frère dans son état-major. Vous avez fait campagne?

— Stockach, la campagne du Danube... Une blessure à Hohenlinden. *(L'Empereur grogna.)*

— On dit que vous êtes une mauvaise tête. Je n'aime pas les mauvaises têtes. Le général Moreau était coupable. J'aurais voulu le sauver. Vous êtes jeune, vous croyez les hommes meilleurs qu'ils ne sont; j'ai la preuve écrite de sa trahison... la preuve écrite... Je l'avais lorsque Decaen est parti pour l'Inde. J'ai voulu attendre. Moreau fut averti... Enfin! Mon aide de camp, qui l'a reconduit à la frontière d'Espagne, avait ordre de le ramener à Paris, s'il voulait me promettre fidélité...

Bernard s'étonna que l'Empereur sentît le besoin de se justifier devant le pauvre capitaine en disgrâce. Napoléon parlait sourdement. La fossette de son menton remuait. Certes, il regrettait toute cette affaire. Il contempla ses bottes.

haussa les épaules, comme s'il accusait le seul hasard... Et cependant on savait avec quelle ténacité le consul avait requis du jury une condamnation, l'obligeant à revenir sur le premier verdict qui acquittait, le gardant prisonnier au tribunal jusqu'à ce qu'il exécutât les ordres du général Savary. Il sourcillait toujours, l'esprit ailleurs. Brusquement il dit :

— Vous promettez d'avoir une bonne conduite politique?

— Oui, Sire.

L'Empereur n'entendit pas la réponse : il admirait l'uniforme extraordinaire de Cavanon.

— C'est bon... Eh bien ! colonel Lyrisse, le Trésor vous rembourse-t-il vos avances pour la remonte?...

— J'attends toujours, Sire...

— Notez cela pour Caulaincourt ! dit l'Empereur à un secrétaire...

— Allons... Et vos peaux de tigres, général?... Je veux que vous m'en donniez une... ah ! ah !... Vous me devez ça...

La fossette s'effaça sur le menton volontaire, et l'Empereur montra le rire de ses belles dents, comme s'il voulait faire allusion aux voitures réquisitionnées en Lombardie...

— Je suis confus de cet honneur, répliquait Cavanon : Votre Majesté aura sa peau de tigre.

Napoléon, riant toujours, s'éloigna. Bernard respirait à l'aise. Il sut presque gré au coquin de rester dans son rôle un peu trivial de chef de bande... L'Empereur continuait de satisfaire aux suppliques de ses « voleurs » et de rire à leurs réponses. Entouré d'eux, il traversa tout le jardin jusqu'au perron des Tuileries. La horde bruyait à ses basques. Héricourt, surpris de n'avoir pas souffert davantage en le nommant « Sire », en écoutant la remontrance, ne le quitta plus des yeux. Napoléon recevait les courbettes, les révérences, et le titre de Majesté, comme un qui sait ce que vaut la mascarade, qui se croit tout près d'en sourire. Cela mettait cette confiance entre les autres et lui. Ses compagnons d'armes le sentaient camarade et favorable ; et s'ils restaient à distance, il semblait que ce fût par une convention de jeu.

A mieux réfléchir, Bernard pensait avoir lu dans ce visage, lorsqu'il parlait de Moreau, toute une digression

muette : — « En somme, vous n'êtes pas dupe, et vous savez bien ce qui se passa. Que voulez-vous ? on agit comme on peut. Ce n'est pas si commode ! Je ne suis pas un dieu. J'emploie des moyens de pauvre homme. Je ne suis pas la vertu. Je suis moi, un soldat triomphant qui poursuit l'ambition simple de refaire l'empire de Charlemagne, puisque les choses tournent assez bien. Voilà tout... A ma place, qui sait ce que vous feriez ? Il faut que je suive mon étoile. Je suis le résultat des forces, l'instrument du hasard... Acceptez-moi, si vous ne pouvez faire autrement !... »

L'Empereur avait dissimulé cela sous les phrases de son réquisitoire contre Moreau. Et Bernard inclina vers l'indulgence, cette indulgence à laquelle le conviaient le général baron de Cavanon et le colonel Lyrisse : ils vantèrent la reconstitution administrative de l'État, la puissance donnée aux forces républicaines, victorieuses des monarques, par le petit homme engoncé dans sa redingote grise.

Bernard Héricourt pardonnait au Rival.

PAUL ADAM

(La fin au prochain numéro.)

L'EMBARQUEMENT

DE CHARLES X[1]

— 16 AOUT 1830 —

Les ordres contenus dans la dépêche du ministre de la Marine, en date du 12 de ce mois, me faisant un devoir de mettre la plus grande célérité dans mon voyage à Cherbourg, je suis parti le jour même à onze heures du matin. Le 13, à la pointe du jour, j'étais à Valognes, où Charles X, sa famille et leur suite étaient arrivés la veille, venant de Saint-Lô. Les troupes de l'escorte bivouaquaient sur la place et dans les rues de cette petite ville.

Pensant qu'il était convenable de voir MM. les Commissaires du Gouvernement auprès des princes, afin d'obtenir d'eux quelques renseignements sur les dispositions prises ou à prendre concernant l'arrivée à Cherbourg de la famille royale, je me suis présenté chez MM. de Schonen et Odilon

1. La *Revue* a publié, dans son numéro du 1er février 1897, le récit, fait par M. de Saint-Chamans, des journées des 28 et 29 juillet 1830 et de la retraite de Charles X, de Saint-Cloud à Rambouillet. Nous ajoutons aujourd'hui à ce récit un rapport sur le voyage de Charles X, de Rambouillet à Cherbourg, et sur son embarquement pour l'Angleterre. Ce rapport est l'œuvre de M. Zédé, officier du génie maritime, envoyé le 12 août 1830 par le ministre de la Marine à Cherbourg, pour prendre avec M. Pouyer, préfet maritime, toutes les dispositions relatives au départ des princes. Le 1er septembre, le ministre félicita M. Zédé du zèle avec lequel il avait rempli sa mission, et lui transmit l'expression de la satisfaction du Roi à qui le rapport avait été envoyé. — G. MONOD.

Barrot que je connais et auprès de qui il me semblait plus facile d'excuser ma visite à une heure aussi indue. Voici les détails que ces messieurs m'ont donnés sur la marche de Charles X et de sa famille à travers la Normandie.

Il paraît qu'en conservant une garde nombreuse, les Princes fugitifs avaient bien moins le désir de pourvoir à leur sûreté personnelle que l'espoir de trouver appui et secours dans la population des campagnes représentée par les courtisans comme prête à se soulever. De là, la lenteur des marches, la répugnance à se séparer des corps armés, et l'intention d'attendre le résultat des démarches faites par les agents du Roi dans la Vendée et la Haute-Normandie. Cependant, chaque pas qu'on faisait vers le terme du voyage devait détruire les dernières illusions. La population des campagnes, occupée de la moisson, restait indifférente. Celle des villes, mue par un sentiment de pure curiosité, se montrait plus empressée; mais son attitude sérieuse et son silence témoignaient assez que ce n'était pas là que la Cour devait espérer des partisans. Partout, sur la route, Charles X trouvait la garde nationale organisée et le drapeau tricolore flottant sur tous les clochers et les édifices publics.

J'appris de MM. les commissaires que l'arrivée de Charles X à Cherbourg avait été sur le point d'être entravée par suite d'une démarche imprudente du général Hulot, qui, à la tête de la garnison et de l'artillerie de Cherbourg, auxquelles s'étaient réunies les gardes nationales de cette ville ainsi que celles de Bayeux, Valognes, etc., avait marché sur Carentan dans le but de demander le désarmement de l'escorte ou son licenciement.

Le motif ou le prétexte de cette levée de boucliers était le prétendu danger que présentait l'entrée à Cherbourg d'une troupe armée assez nombreuse pour essayer de s'y maintenir et d'y établir un foyer d'insurrection, ayant la facilité de communiquer par mer avec les départements de l'ouest, et avec l'Angleterre, que les princes croyaient favorable à leur cause. L'autorité du maréchal Maison, qui fit rétrograder sur Cherbourg la petite armée du général Hulot et rentrer dans leurs foyers les gardes nationaux, vint fort à propos pour empêcher un conflit fâcheux qui aurait amené l'effusion du

sang. Car les gardes du corps, inoffensifs dans leur service d'escorte, ne se seraient pas laissé désarmer. Charles X et sa famille avaient paru fort alarmés de ces démonstrations hostiles. Cependant Carentan était complètement évacué lorsque les princes arrivèrent dans cette ville le 14 au matin.

Je fus également informé par MM. de Schonen et Odilon Barrot que pendant tout le voyage Charles X et sa famille avaient été traités avec les plus grands égards. Le roi donnait lui-même l'ordre du jour pour le départ et le séjour. Aucune contrainte n'était employée pour empêcher d'approcher les princes qui, jusqu'au dernier moment, ont conservé toutes les apparences de la royauté. Ces apparences n'étaient que pour eux, ils en ont acquis la triste conviction en comptant le petit nombre de fidèles qui ont courtisé leur malheur. Quelques membres du bas clergé, quelques gentilshommes de campagne et quelques femmes âgées sont les seuls qui ont apporté leur hommage à cette famille aujourd'hui sans puissance.

Il paraît que madame la Dauphine, partie de Rambouillet avec assez de courage, était, en arrivant à Valognes, dans un état d'abattement difficile à décrire. De toute la famille c'est elle qui jugeait le mieux la position.

MM. les Commissaires m'ayant annoncé que Charles X séjournerait à Valognes le 15 et se rendrait à Cherbourg le 16, je pris congé d'eux et, à huit heures, j'étais à Cherbourg.

Mon premier soin, en arrivant, a été de remettre à M. le Préfet maritime la dépêche dont le ministre m'avait chargé. De là, je me suis rendu dans le grand port, à bord des paquebots américains destinés à recevoir Charles X, sa famille et leur suite. On n'avait pas attendu les ordres dont j'étais porteur pour mettre dans les préparatifs d'embarquement toute la célérité et la convenance désirables, ceux qui avaient été donnés antérieurement se trouvaient complètement exécutés. Les logements étaient installés avec une attention et un soin qui font le plus grand honneur à M. Pouyer. Sûr de n'être pas démenti dans tout ce qui pouvait avoir pour but d'adoucir une grande infortune, il avait fait mettre à bord, en vivres frais, vins, etc., tout ce

que Cherbourg et Le Havre avaient offert de plus délicat et, en outre, des provisions pour deux mois. Trois jours ont suffi à M. l'ingénieur Dariel pour faire exécuter les changements d'installation intérieure. Dans le port, on rivalisait de zèle et d'activité. Le 15, tout était disposé pour recevoir deux cents personnes de distinction, ainsi que leurs domestiques. La suite a prouvé que c'était plus que suffisant. Les paquebots pouvaient prendre la mer aussitôt après l'arrivée à bord des passagers.

Ces paquebots sont emménagés avec le plus grand luxe. Les lambris en acajou massif sont incrustés d'érable, les plafonds du carré rehaussés de baguettes dorées, les couchettes drapées avec élégance en soie et mousseline. Il eût été impossible de trouver dans la marine royale deux bâtiments aussi propres à leur destination. Avec beaucoup de temps et les plus grandes dépenses, on aurait obtenu un résultat moins satisfaisant.

L'un de ces navires, le *Charles-Carrol,* est de sept cents tonnes environ. C'est un paquebot construit uniquement pour porter des passagers du Havre aux États-Unis. Il y a dans le carré douze chambres de chaque côté; chaque chambre contient deux couchettes, l'une au-dessus de l'autre. Il est destiné aux officiers de la Suite que leur service n'appelle pas auprès des Princes. Le second navire, le *Great Britain,* est fait pour prendre à la fois des marchandises et des passagers; aussi, a-t-il moins de logements. C'est sur le *Great Britain* que doit s'embarquer Charles X, ainsi que sa famille. Voici les dispositions prises à cet égard, d'après les ordres de l'ex-roi, à qui on a envoyé le plan des emménagements.

Dans la dunette, ou coupé, en arrière du logement des officiers du bord, le duc de Bordeaux et sa sœur et avec eux madame la duchesse de Gontaut et M. le baron de Damas. Un escalier tournant, partant du milieu du carré formé par ces quatre chambres, conduit sur le pont inférieur où sont, à babord, la chambre du roi, ayant à l'avant le poste de son premier valet de chambre, et à l'arrière la chambre d'un grand officier et d'un chapelain. A tribord, en face de la chambre du roi, est celle de M. le Dauphin et de madame la Dauphine, dans laquelle on n'a établi qu'une seule couchette,

d'après les habitudes du prince et de la princesse. A l'arrière, se trouve la chambre de madame la duchesse de Berry et, entre les deux, celle de madame la marquise de Bouillé, dame d'honneur de la duchesse.

Les personnes de service, femmes de chambre, etc., sont logées dans les postes qui sont à l'avant du carré formé par les chambres de la famille royale, les gens dans des postes en toile. La distribution des logements avait été faite à l'avance par le général Talon, et les noms des personnes qui devaient s'embarquer étaient écrits sur la porte de chaque chambre ; la plupart de ces chambres restèrent sans destination, le nombre des dévoués ayant considérablement diminué au moment du départ.

*
* *

Le 16 août, à six heures du matin, dix voitures de la cour sont arrivées à Cherbourg venant de Valognes. Elles ont traversé la ville et, rendues sur le quai de l'avant-port, on les a démontées et mises à fond de cale. Les chevaux sont retournés à Valognes. Il n'en a été embarqué aucun.

Pendant toute la matinée du 16 sont successivement arrivés à Cherbourg et sont allés prendre possession de leurs chambres à bord des paquebots plusieurs personnages en habit bourgeois. J'ai remarqué là le duc de Luxembourg, M. de Choiseul, M. le duc de Polignac, le général Champagny, le secrétaire des commandements de madame la duchesse de Berry, M. et madame de Charette et plusieurs autres. L'embarquement des nombreuses caisses venues de Valognes a duré jusqu'à onze heures et demie. A cette heure on a fait laver les ponts, sortir les ouvriers et pris toutes les dispositions pour que l'appareillage n'éprouvât aucun retard. A midi et demie, messieurs les commissaires du gouvernement sont entrés dans le port sans aucune escorte. On a remarqué qu'à leur arrivée les pavillons tricolores qui, depuis une demi-heure environ avaient disparu, ont été arborés de nouveau au-dessus des forts, sur les môles et à bord des bâtiments amarrés dans le port.

La population entière de Cherbourg ainsi que les ouvriers du port se sont portés en foule sur les lieux par où le cortège

devait passer. La garde nationale a pris les armes pour former différents postes, postes isolés sur les places principales et à l'entrée de la ville ; mais sans border la haie, sans rendre aucuns honneurs. La garnison, réunie dans l'enceinte du port, était masquée par les édifices ; elle ne devait pas se montrer et ne se trouvait là que par mesure de précaution.

Vers une heure et demie, un grand mouvement dans le peuple et le bruit des trompettes ont annoncé l'arrivée des troupes escortant Charles X et les princes. Une compagnie de gardes du corps a fait son entrée dans le port par la porte principale. Ce corps, défilant l'arme haute, est venu se former en bataille sur le quai faisant face au bassin. Après cette compagnie défilaient trois voitures, suivies d'une seconde compagnie de gardes et de gendarmes des chasses. Aux portières de la seconde de ces voitures, plus grande et plus riche que les autres, se trouvaient quelques officiers et quelques pages à cheval. Ces voitures, sans s'arrêter, se sont dirigées vers le point d'embarquement. A l'entrée du pont qui conduisait au *Great Britain*, étaient M. le maréchal Maison en uniforme, M. de Schonen en costume de député, Odilon Barrot en garde national et de la Pommeraye en frac noir. A côté d'eux, M. le préfet maritime en costume.

Au moment où les voitures ont passé devant le front de la compagnie des gardes, elles ont été saluées par les fanfares des trompettes qui seules ont interrompu le silence général. De la première voiture sont descendus M. le duc de Guiche, M. de Ménars, M. le baron de Damas et madame de Gontaut. Ces messieurs se sont immédiatement rendus à bord du paquebot. Madame de Gontaut, en passant devant le maréchal Maison, s'est arrêtée pour lui dire : *Monsieur le maréchal, qu'il est cruel de quitter la France !* L'expression douloureuse répandue sur les traits de cette dame, ses yeux gonflés par l'insomnie et l'abondance des larmes versées donnaient à ses paroles un accent déchirant.

La voiture de cérémonie, conduite par huit chevaux, s'est ensuite avancée, et Monsieur le Dauphin, après avoir salué par la portière, en est descendu pour offrir la main au duc de Bordeaux. Madame la Dauphine les suivait, puis madame la duchesse de Berry et, enfin, le roi Charles X. Avant de

mettre le pied sur le pont, il s'est arrêté un moment; il avait la tête découverte et, s'avançant vers le maréchal Maison, il lui a dit quelques mots qui m'ont paru des remerciements. La figure de Charles X était fatiguée, mais calme, les yeux humides et caves. Il était vêtu d'un frac bleu avec des boutons de métal jaune, sans aucune décoration. Sa démarche était lente et paraissait souffrante. Il a été obligé de s'appuyer sur le bras d'un officier pour descendre les quatre marches qui conduisaient à bord. Madame la Dauphine avait la figure entièrement décomposée, des taches rouges tranchaient sur des joues pâles. Il m'a semblé qu'elle était considérablement maigrie. Elle n'a pas levé les yeux, n'a parlé à personne en quittant la voiture. Le Dauphin paraissait étranger à ce grand événement. Aucune sensation ne se laissait apercevoir sur sa physionomie impassible. Il avait une redingote olive; sur la tête un chapeau gris et un lorgnon dans sa main. Cette sorte d'apathie contrastait d'une manière frappante avec le découragement et la profonde douleur des autres membres de la famille. Les enfants étaient ce qu'on est à leur âge, étonnés et frappés par un grand spectacle. Ils trouvaient un sourire pour les personnes qui les avaient entourés de leurs soins et dont ils se séparaient à regret. Leur mère portait sur des traits altérés l'empreinte d'une sorte de désespoir. Descendue de voiture et prête à monter sur le pont, elle s'est brusquement retournée et, saisissant la main d'un vieil officier, elle l'a pressée d'une manière convulsive, a fixé sur lui un regard prolongé dans lequel il n'y avait pas de larmes, mais une sorte d'exaspération; puis, franchissant rapidement le pont qui mettait en communication le navire avec le quai, la princesse est allée se jeter dans la chambre qui lui était préparée; elle avait pour vêtement une amazone verte et portait sur la tête un chapeau d'homme recouvrant un bonnet de dentelles.

Pendant tout le temps qu'a duré la marche de l'escorte et celle des voitures, ainsi que pendant l'embarquement de la famille royale, aucun cri inconvenant n'a été proféré. La population silencieuse semblait compatir à cette immense infortune; mais il était facile de remarquer partout une sorte de satisfaction causée par la fin du grand drame politique. La

présence des princes sur le sol de la Haute-Normandie avait inspiré des inquiétudes qu'on était heureux de voir cesser.

Pour moi, j'ai été profondément ému de cette grande scène historique. Ce silence d'un peuple qui, peu de mois auparavant, faisait retentir les airs d'acclamations d'enthousiasme en présence des mêmes princes ; cette pompe royale déployée au moment où commence l'exil, ces fanfares, derniers adieux d'une garde inutile ; ces troupes, simulacre vain d'une puissance déchue qui n'est plus, tout donnait à cette cérémonie l'aspect lugubre d'une pompe funèbre.

Aussitôt que les princes ont été rendus à bord du *Great Britain*, plusieurs officiers des gardes du corps sont venus prendre congé et offrir leurs derniers hommages. Ils étaient porteurs des étendards aux fleurs de lys, qu'ils ont déposés entre les mains du Roi. Charles les a reçus avec une dignité empreinte d'une grande tristesse. « Je vous remercie, messieurs, a-t-il dit d'une voix forte, je vous remercie. Je conserverai fidèlement ces étendards : je suis trop vieux pour espérer un jour vous les rapporter moi-même, mais mon petit-fils sera plus heureux que moi. C'est de sa main que vous les recevrez. »

*
* *

Cependant, l'ordre de l'appareillage, donné au moment même où Charles X et sa famille mettaient le pied sur le navire, commençait à recevoir son exécution : M. le capitaine de vaisseau Dumont-Durville dirigeait la manœuvre commandée par un officier américain. Le bateau à vapeur *le Requin* est venu prendre le bâtiment à la remorque pour le conduire hors du port ; un accident survenu à sa machine au moment même où l'amarre était larguée a tout à coup paralysé la marche. Heureusement qu'une brise de sud-ouest a favorisé le départ. Le temps était magnifique, la mer belle, les deux paquebots portant pavillons américains ont franchi l'avant-port, à l'entrée duquel flottaient deux immenses pavillons tricolores ; ils ont gagné la passe d'Est et fait voile pour les côtes d'Angleterre. La corvette de charge *la Seine* met à la voile une demi-heure après les deux paquebots, qu'elle escorte jusqu'à l'île de Wight.

Au moment où les deux bâtiments sortaient de l'avant-port, on s'est aperçu que la provision de pain frais que le préfet maritime avait eu soin de faire acheter pour la consommation présumée des deux premières journées de mer n'était pas embarquée, les boulangers des équipages ayant mis de la négligence dans l'exécution du transport. Aussitôt, M. Pouyer s'est empressé d'envoyer par une embarcation une certaine quantité de pain de luxe pour les besoins probables de vingt-quatre heures ; et l'ordre a été donné immédiatement à bord de *la Seine* pour une fabrication extraordinaire pendant la nuit qui suivait le départ. De cette manière, le service de table s'est trouvé assuré.

A sa rentrée dans le port, le pilote qui avait sorti le *Great Britain* a rapporté que, jusqu'à la hauteur de la digue Louis XVI, Charles X et sa famille, distraits sans doute par le mouvement causé à bord au moment de l'appareillage, avaient conservé assez de fermeté; mais, arrivés en dehors des forts de la rade, au moment où la côte de France a paru s'éloigner, des larmes abondantes ont coulé de tous les yeux. Le roi lui-même fixait douloureusement ses regards humides vers cette terre qu'il ne devait plus revoir et qui le rejetait de son sein.

L'histoire, qui recueillera tous les faits relatifs à cette fuite d'une royale famille, conservera comme fait d'une haute importance l'influence exercée pendant toute la durée de ce triste voyage, tant sur les membres de cette famille que sur l'armée qui lui servait d'escorte. Trois hommes seuls, avec la puissance morale d'une haute mission, ont pu, d'une part, contenir des vœux incendiaires, et, de l'autre, protéger des princes fugitifs contre les populations soulevées par les fatales ordonnances. Charles a dû retirer de cette marche si lente au milieu d'un pays où, sa cause eut à une autre époque de si zélés défenseurs, la conviction bien douloureuse que tous les cœurs leur étaient à jamais fermés. Grande leçon pour les peuples et pour les rois ; puisse-t-elle n'être pas perdue pour le bonheur de notre belle patrie !

ZÉDÉ

UNE COMÉDIE DE SALON

— LA PHILIPPINE —

PERSONNAGES

MARCEL. | RAYMONDE.

PHILOMÈNE.

A Paris, de nos jours.

Un petit salon d'appartement meublé. — A gauche, une porte qui donne sur la chambre à coucher ; au fond, une porte qui donne sur l'antichambre. L'antichambre est un petit carré obscur, avec trois portes : celle du salon, celle de l'escalier, celle de la cuisine.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILOMÈNE seule, puis RAYMONDE.

Philomène entre par la porte du fond, qu'elle laisse ouverte. Elle a un plumeau sous le bras. Elle va vers la cheminée et regarde l'heure à la pendule.

PHILOMÈNE. — Ah !... *(Elle jette son plumeau sur un siège et retourne vers le fond, tout en parlant à un personnage invisible, resté dans la cuisine.)* T'étouffe pas, mon petit gars, prends ton temps. Il n'est que l'heure moins trois. Notre dame s'est annoncée pour rentrer au coup de cinq : ça sera au coup de six, je la connais ! Surtout si, comme je pense, elle s'en est retournée visiter cet appartement qu'elle a idée de louer... *(Un coup de sonnette.)* Tiens ! *(Elle va d'abord fermer la porte de la cuisine. Avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la porte du palier, un second coup de sonnette. Raymonde entre, en coup de vent.)*

RAYMONDE. — Il n'est venu personne ?

PHILOMÈNE. — Pour sûr que non !

RAYMONDE. — A qui parlais-tu ?

PHILOMÈNE. — A moi-même.

RAYMONDE, *tombant assise.* — Ouf ! j'ai couru. J'avais une peur d'être en retard !

PHILOMÈNE. — Madame est en avance.

RAYMONDE, *se levant.* — C'est que je le connais !... Exactitude... insupportable ! *(Elle va vers la cheminée.)* Je parie qu'il va sonner en même temps que la pendule.

PHILOMÈNE. — Qui ? *(Un temps, la pendule sonne.)*

RAYMONDE. — Tiens, non... *(Elle regarde autour d'elle.)* Comme c'est rangé ! Quel taudis !

PHILOMÈNE. — Ça ne vaut guère la peine de faire reluire les choses à neuf, si madame n'est pas pour rester.

RAYMONDE. — Le ménage pourrait être fait. A cinq heures !

PHILOMÈNE. — J'étais en train.

RAYMONDE. — Oui, à preuve... *(Elle ramasse le plumeau et le jette à Philomène, qui le jette dans l'antichambre.)* Ah ! ça n'aura jamais l'air d'autre chose que ce que ça est : un garni !... *(Avec étonnement.)* Cinq heures dix !

PHILOMÈNE. — Madame espère quelqu'un ?

RAYMONDE, *distraite.* — Oui.

PHILOMÈNE. — Une dame ?

RAYMONDE, *de même.* — Non.

PHILOMÈNE. — Un homme donc ?

RAYMONDE, *toujours distraite.* — Apparemment.

PHILOMÈNE. — J'ai une chose à dire à madame... c'est que je retourne à la Friche.

RAYMONDE. — Qu'est-ce qui te prend ?

PHILOMÈNE. — Ce n'est pas mon rôle de voir ça.

RAYMONDE. — Quoi, ça ?

PHILOMÈNE. — Quand madame, après dix mois qu'elle a divorcé, m'a écrit qu'elle me demandait, à moi, sa sœur de lait, de venir la servir, à seule fin de donner du respect à sa maison, j'ai tout quitté. Tant que madame se conduit comme elle doit se conduire, ça va bien. Présentement, madame reçoit des hommes : je ne la critique point, ça ne fait tort à personne. Mais pour moi, ce n'est pas mon rôle de voir ça : alors, je m'en vas.

RAYMONDE. — Tu peux rester, ma bonne Philomène. L'homme que j'espère, comme tu dis si bien, est absolument sans danger pour moi.

PHILOMÈNE. — On croit toujours !...

RAYMONDE. — C'est mon mari.

PHILOMÈNE. — L'ancien!... Madame ne compte point que je vas la laisser seule avec ce gredin-là!

RAYMONDE. — Qui t'a dit que c'est un gredin?

PHILOMÈNE. — C'est madame qui le dit chaque fois qu'elle en parle.

RAYMONDE. — Évidemment! Mais ça n'est pas vrai. Marcel est un homme très séduisant et très distingué. Nous sommes dans les meilleurs termes. Et je l'ai prié de passer me voir parce que j'ai un service à lui demander.

PHILOMÈNE. — Jésus! Madame ne manquera pas de me sonner s'il se met à cogner madame?

RAYMONDE. — Sois tranquille! Il a raté trop de belles occasions, ce n'est pas pour commencer aujourd'hui. *(Philomène sort et laisse la porte ouverte. On entend un bruit de voix au fond.)* A qui parles-tu?

PHILOMÈNE. — Je parle toute seule, des fois. *(Silence.)*

RAYMONDE, *les yeux fixés sur la pendule.* — Cinq heures vingt! C'est extraordinaire!... Est-ce que... *(Un coup de sonnette.)* Ah! mon Dieu! c'est lui. *(Elle se sauve dans sa chambre. La scène reste vide. On voit, au fond, Philomène qui sort de sa cuisine et va ouvrir la porte du palier. Elle revient en scène avec Marcel.)*

SCÈNE II

MARCEL, PHILOMÈNE.

MARCEL. — Madame est rentrée?

PHILOMÈNE, *d'un ton rogue.* — Il y a vingt-cinq minutes.

MARCEL. — Ne me mangez pas. Elle m'a écrit : à cinq heures précises.

PHILOMÈNE, *du même ton.* — Il est cinq heures vingt.

MARCEL, *plutôt à lui-même qu'à Philomène.* — Mazette! Ponctuelle, c'est neuf... *(Un temps.)* Eh bien! allez l'avertir que je suis là.

PHILOMÈNE. — Madame vous a bien entendu sonner: l'appartement n'est pas si grand!

MARCEL, *regardant les choses avec curiosité.* — Non... *(Il dépose sur la cheminée un petit paquet qu'il avait à la main. Il s'aperçoit que Philomène reste plantée là.)* Vous pouvez me laisser. *(Elle ne bouge pas, elle ne répond rien.)* Je ne suis pas un cambrioleur. *(Silence.)* Quels yeux!

PHILOMÈNE, *indignée.* — Monsieur n'a pas à me faire des compliments sur mes yeux. Je ne sais pas où monsieur se croit!

(Raymonde paraît à gauche. Philomène sort aussitôt par le fond.)

SCÈNE III

MARCEL, RAYMONDE.

(Un long silence.)

RAYMONDE, *à distance.* — Bonjour, Marcel.

MARCEL. — Bonjour, Raymonde.

(Un temps.)

RAYMONDE. — Vous allez bien?

MARCEL. — Merci. Et vous-même?

RAYMONDE. — Très bien. Merci. *(Un temps.)* C'est bête, on est gêné.

MARCEL. — Oui.

RAYMONDE. — Ému.

MARCEL, *un peu plus bas.* — Oui.

RAYMONDE. — Il ne faut rien brusquer. Taisons-nous un peu. Ça se remettra.

MARCEL. — Oui. *(Un assez long silence. Puis elle respire, une fois, bien à fond, et se tourne vers lui en souriant.)* Ça y est?

RAYMONDE. — Oui.

MARCEL. — Moi aussi.

RAYMONDE. — Hein! ce que c'est que l'idée! Nous nous intimidions réciproquement, je vous demande un peu pourquoi. Des gens qui ont divorcé comme nous avons divorcé! A l'amiable, sans douleur, en six semaines! On peut se retrouver face à face. On a n'importe quoi à se dire : on s'écrit, on se donne rendez-vous, chez l'un ou chez l'autre, quoi de plus simple?... Asseyez-vous, je vais vous faire connaître l'objet...

MARCEL. — Non, non... Laissez-moi le plaisir d'avoir deviné.

RAYMONDE. — Comment?

MARCEL, *montrant le petit paquet.* — Je vous apporte...

RAYMONDE, *surprise.* — Un cadeau?

MARCEL. — Oh! je ne me serais pas cru autorisé...

RAYMONDE. — C'est ma philippine!

MARCEL. — Votre philippine? Quelle philippine?

RAYMONDE. — Rappelez-vous... Notre dernier déjeuner... Nous mangions des amandes vertes. J'en trouve deux jumelles. Je vous dis: « Veux-tu... » Pardon... « Veux-tu faire philippine avec moi? » Je vous tutoyais...

MARCEL. — Quelquefois.

RAYMONDE. — Oh! ce matin-là, rappelle... rappelez-vous, nous étions si bien!

MARCEL. — Aussi, le lendemain matin...

RAYMONDE. — Oui, notre scène finale a même débuté par mon : « Bonjour, Philippe ». Car j'ai gagné, monsieur.

MARCEL. — Ma foi, je vous avouerai que je n'y pensais plus du tout... Oh ! je suis peut-être excusable... Enfin, ce n'est pas ma rançon que je vous apporte là.

RAYMONDE. — Veine ! Alors vous restez toujours me devoir une discrétion. Moi, justement, qui ai quelque chose à vous demander ! Vous serez forcé de dire oui.

MARCEL. — Comptez que c'est oui d'avance, sans préjudice de la discrétion...

RAYMONDE. — Oh ! on n'est pas plus gentil.

MARCEL. — Allons ! qu'est-ce que vous avez à me demander ? Dites vite.

RAYMONDE, *riant*. — Non, non... Dans un instant.

MARCEL. — Pourquoi pas tout de suite ?

RAYMONDE. — Quelle heure est-il ?

MARCEL. — Cinq heures trente et une minutes.

RAYMONDE. — Alors ?

MARCEL. — Alors, quoi ?

RAYMONDE. — Vous avez l'estomac dans les talons.

MARCEL. — Non, non.

RAYMONDE. — Si, si... Je vous connais, maniaque... Ah ! je vous dis que vous serez comme un crin, tout à l'heure, si vous attendez deux minutes de plus votre petit goûter quotidien : les *cakes* américains du Boston Cracker, le porto rouge, marque trois-étoiles, provenant des caves de la Bodega, et le cigare de Henry Clay, un joli cigare, pas trop clair, pas trop foncé, légèrement humide. Installez-vous dans ce fauteuil. Je sonne. Vous allez être servi.

MARCEL. — Ma chère... Oh ! en vérité, je... Je ne voudrais pas envelopper mon remerciement d'une apparence de reproche ; mais... vous ne m'avez pas habitué... enfin vous n'aviez pas de ces attentions-là pour moi, au temps où nous étions mari et femme.

RAYMONDE. — Tiens ! où aurait été le plaisir ?

MARCEL. — Ah !...

RAYMONDE. — D'ailleurs... ne me remerciez pas trop... Je n'ai pas fait de frais supplémentaires pour vous, mon ami. J'ai toujours ici... pour mon propre usage... Ah ! sauf les cigares, bien entendu... Vous rappelez-vous que, de votre temps, je m'inondais de thé toute l'après-midi ? Vous me disiez : « Tu te ruineras l'estomac ». Je ne vous écoutais pas, naturellement ; et, pourtant, comme vous aviez raison ! Ça m'énervait ! Ça m'énervait !... Je m'en suis bien aperçue toute seule,

quand vous n'avez plus été là pour me le dire. Alors, j'ai renoncé au thé de cinq heures, et, dame! comme il faut bien toujours prendre quelque chose, je prends... je prends ce que je vous voyais prendre : un petit verre de porto rouge, des gâteaux américains...

MARCEL. — Allons, bon!

RAYMONDE. — Quoi?

MARCEL. — C'est que... moi aussi, j'ai... j'ai changé.

RAYMONDE. — Changé?

MARCEL. — Oui... Mon Dieu... je ne sais pas si c'est de vous avoir entendue dire que... ce verre de vin rouge... quotidien... à heure fixe... vous trouviez ça... vilain... répugnant... Je ne peux plus le voir, moi, le porto... Alors, je prends... la moindre chose... une petite tasse de thé...

RAYMONDE. — Ah! ça, c'est drôle... C'est que je ne sais seulement pas s'il y en a encore à la maison, du thé! *(Elle sonne.)*

MARCEL. — Mais je vous en prie...

RAYMONDE. — Dites donc... vous prendrez au moins mes cigares, vous n'allez pas me les laisser pour compte?

MARCEL. — C'est que... on m'a défendu de fumer.

RAYMONDE. — On?

MARCEL, *vivement*. — Mon médecin. *(Philomène entre. Marcel s'écarte.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, PHILOMÈNE.

RAYMONDE. — Est-ce qu'il y a du thé?

PHILOMÈNE. — Oui.

RAYMONDE. — Apporte la boîte, et puis la théière, la bouillotte *(Philomène sort. — A Marcel.)* Pourquoi vous a-t-on défendu de fumer?

MARCEL. — La gorge...

RAYMONDE. — Rien de grave?

MARCEL. — Non. *(Philomène rentre, apportant le service à thé sur un grand plateau, où il y a, en outre, une carafe et deux verres de fort cristal taillé.)* Mais... vous prenez votre porto, vous?...

RAYMONDE. — Non, non... pour une fois, je prendrai du thé avec vous.

MARCEL. — Vous allez vous énerver.

RAYMONDE. — Oh! ne craignez rien, je suis très calmée. *(Il voit Philomène qui s'approche de Raymonde avec des airs mystérieux. Il se détourne, discrètement.)*

PHILOMÈNE, *à demi-voix.* — Madame... Madame n'a pas besoin d'avoir peur.

RAYMONDE. — Peur de quoi ?

PHILOMÈNE. — Si ce monsieur voulait se porter à des violences... Dorémus est là.

RAYMONDE. — Dorémus? Qu'est-ce que c'est que ça, Dorémus?

PHILOMÈNE. — C'est mon pays, qui fait son congé au Château-d'Eau.

RAYMONDE. — Ah bah ! *(Elle rit.)*

PHILOMÈNE, *avec dignité.* — Madame n'a pas besoin de rire. Je ne vois pas qu'il y ait de différence entre Dorémus et ce monsieur. Sauf que ce monsieur n'est plus le mari de madame, tandis que Dorémus n'est pas encore le mien. *(Elle sort.)*

SCÈNE V

MARCEL, RAYMONDE.

(Elle prépare le thé.)

MARCEL. — Vous direz que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... mais votre bonne à tout faire m'a l'air d'un drôle de type.

RAYMONDE. — Oui, c'est une femme de confiance.

MARCEL. — Ah ?

RAYMONDE. — J'avais suffisamment tâté des autres, dont la spécialité est de servir des femmes dans mon cas : car il y a une catégorie de bonnes pour divorcées, comme il y a les bonnes de cocottes.

MARCEL. — C'est les mêmes.

RAYMONDE. — Je le croirais. On a toujours peur qu'elles ne réclament un pourboire aux gens qui sortent... Quand je dis : on a peur... C'est une manière de parler... Comme je ne reçois jamais d'hommes ici... *(Un temps.)* Ah çà !... vous avez l'air d'en douter !

MARCEL. — Non, non... Je sais parfaitement à quoi m'en tenir... Depuis que nous ne sommes plus ensemble, vous êtes brouillée avec tous vos flirts, et c'est avec moi qu'ils sont restés bien.

RAYMONDE. — Je vis très retirée... Vous savez que, pendant le procès, et encore plusieurs mois après, j'ai habité ce petit couvent de la rue de Berne où se retirent toutes les divorcées convenables du quartier de l'Europe et de la plaine Monceau...

MARCEL. — Oui... C'est particulier, l'Église n'admet pas le divorce, et toutes les femmes qui divorcent se retirent dans des couvents.

RAYMONDE. — Sans compter qu'il y en a la moitié de juives ; mais elles sont les enfants gâtés des bonnes sœurs... Il est parfait, ce

couvent... Le cheveu, c'est qu'à dix heures tapant, il faut être rentrée chez soi. Comme c'est pratique quand on dîne en ville! Et la tourière... inflexible! Vous voyez d'ici quelle tête j'ai faite, la première fois que, me ramenant sur le coup de minuit, j'ai trouvé visage de bois. J'ai carillonné. On n'a pas ouvert. Je me suis vue, littéralement, sans domicile pour la nuit, en état de vagabondage!

MARCEL. — Oh!

RAYMONDE. — Je n'ai pas perdu la tête. Je ne suis pas allée coucher sous les ponts. Il y a un petit hôtel dans la même rue, au numéro trois...

MARCEL. — Non?... Trois? Rue de Berne, trois?

RAYMONDE. — Oui.

MARCEL. — Mais... mais c'est fréquenté...

RAYMONDE. — Ah! qu'est-ce que vous voulez, mon cher, il fallait me laisser des adresses!... J'avoue que... Enfin, je n'ai pas récidivé... J'ai quitté le couvent et j'ai loué ce garni modeste, mais où je puis rentrer à mes heures. Et maintenant je vais faire mon installation défi... Tiens... tiens, au fait, c'est à ce sujet-là que je vous ai prié de venir.

MARCEL. — Ah?

RAYMONDE. — Oui, nous y arrivons... Nous y arrivons par le chemin des écoliers, mais enfin nous y arrivons... Pour en finir avec les bonnes, j'ai eu, à ma sortie du couvent, une idée lumineuse. J'ai écrit à maman, qui est à la Friche. Je lui ai demandé si elle ne pourrait pas me procurer une femme décente et de tout repos. Justement, ma sœur de lait... car Philomène...

MARCEL. — Elle s'appelle,..

RAYMONDE. — Oui... Philomène est ma sœur de lait... Elle était libre et grillait de venir à Paris. Je l'ai prise... Qu'en dites-vous? Elle est... bien?...

MARCEL. — Ma pauvre amie! De toutes les bonnes que vous avez pu avoir, c'est la plus « bonne de cocotte ».

RAYMONDE. — Oh!

MARCEL. — Mais oui!... Philomène!... Son bonnet de paysanne!... L'air d'un dragon... Presque une parente... Tout à fait la mine des mères à tout faire de ces dames.

RAYMONDE. — Oh!... Mais voyez un peu comme une femme fait des gaffes quand elle est livrée à elle-même, quand elle n'a pas là un homme qui la dirige!

MARCEL. — Ce n'est qu'un petit moment à passer.

RAYMONDE. — Comment?

MARCEL. — Oui, les conseils d'un homme ne vous feront plus longtemps défaut.

RAYMONDE. — Que voulez-vous dire? Mais c'est très mal, Marcel. Encore une fois, je me tiens comme il faut. Je ne fais rien qui vous permette de supposer...

MARCEL. — Je ne suppose rien... Mais voyons... Il y a tantôt dix-huit mois que nous avons divorcé. Je pense que la date de votre mariage doit être... très prochaine.

RAYMONDE. — Mon mariage! Avec qui voulez-vous que je me marie?

MARCEL. — Comment, avec qui je veux!... D'abord, je ne veux pas, je vous prie de croire que cela m'est tout à fait égal... Mais il me semble que... nous n'avons pas divorcé... pour autre chose... *(Un silence.)* Vous m'avez déclaré que vous éprouviez... pour monsieur de Brettes... un violent amour, auquel vous sentiez bien que vous ne pourriez plus résister longtemps.

RAYMONDE. — Adolphe!... Ah! il y a longtemps que c'est enterré, cette histoire-là! Je n'y pensais même plus. Voyons, mon cher, je vous en fais juge vous-même : peut-on épouser Adolphe?

MARCEL. — Mais... je suis un très mauvais juge.

RAYMONDE. — Possède-t-il aucune de ces qualités solides, qu'on doit exiger d'un mari?... Ah! vous m'avez rendue difficile.

MARCEL. — Merci.

RAYMONDE. — Il est... il est joli garçon, oui... Bien, oui!... encore, ça dépend des goûts... Vous m'avez rendue très difficile également sur ce chapitre-là.

MARCEL. — Ma chère, vous me comblez.

RAYMONDE. — Et puis, pour dire vrai... je ne suis pas du tout dans des idées de me remarier... On y pense toujours au moment même où on se démarie. C'est même la première et la seule chose à laquelle on pense... La vitesse acquise... Ainsi, tenez, vous, vous-même...

MARCEL. — Moi?

RAYMONDE. — Il n'y a pas de honte, avouez-le. Nous étions encore en instance, vous aviez déjà jeté votre dévolu sur madame de Romereux.

MARCEL. — Je vous jure...

RAYMONDE. — Que vous n'y pensez plus, je le sais bien. Et je vous en fais tous mes compliments. Madame de Romereux n'est pas du tout ce qui vous convient.

MARCEL. — Je vous en fais juge vous-même.

RAYMONDE. — Et je suis un très bon juge dans l'espèce, moi. Je vous connais à fond. Vous ne pouvez pas épouser une femme divorcée. Il vous faut une jeune fille, une vraie jeune fille, une jeune fille

comme on n'en fait plus. Ou mieux, il ne faut pas vous remarier, voyez-vous. Le mariage, ça ne vous va pas, ça vous gâte.

MARCEL. — Ah?

RAYMONDE. — Oui, c'est ce que je disais toujours à maman... Ça la scandalisait, ma pauvre mère. Je disais : « Marcel? ça aurait marché à merveille nous deux, s'il ne m'avait pas épousée. C'est un amant, ce n'est pas un mari. »

MARCEL. — Très flatté.

RAYMONDE. — Et puis, et puis, qu'est-ce qui vous presse? Est-ce que vous n'êtes pas heureux comme ça? Qu'est-ce que vous trouverez jamais de mieux que la vie de garçon?

MARCEL. — Ça!

RAYMONDE. — Hein?... Moi aussi, je vis en garçon, c'est le mot. Célibataire n'est pas le mot : le mot, c'est « garçon ». Je trouve qu'il y a dans ma situation je ne sais quoi qui sent le travesti.

MARCEL. — Bah?

RAYMONDE. — Oui... Vous allez rire de mon style, c'est... c'est comme si j'avais l'âme en tenue de bicyclette.

MARCEL. — Je trouve votre style imprévu et charmant.

RAYMONDE. — On n'apprécie pas la vie de garçon, savez-vous pourquoi? Parce qu'on n'a pas l'expérience. Parce que, dans la majorité des cas, on n'est garçon qu'avant d'être marié. Nous autres, qui sommes redevenus garçons après, nous savourons.

MARCEL. — Comme c'est juste!

RAYMONDE. — Il y a des instants divins! Ainsi, la rentrée du soir. Quand on ne sait pas, on s'en fait un épouvantail : cette solitude, ce silence, ce vide, ce froid...

MARCEL. — Brr!

RAYMONDE. — Moi, je trouve au contraire que c'est le meilleur moment. Pourquoi? Parce que, quand on est marié, c'est le pire.

MARCEL. — Merci.

RAYMONDE. — Oh! pardon... je... je n'entendais pas... Enfin rappelez-vous, non, mais rappelez-vous nos rentrées à deux, c'était gai!

MARCEL. — Non.

RAYMONDE. — On revenait du monde ou du théâtre, vanné, éreinté, à des heures indues...

MARCEL. — Ah! à qui la faute?

RAYMONDE. — Oui, oui... Mais tout de même... comme vous me rasiez, là, franchement! Moi, je n'avais qu'une idée, me fourrer au lit...

MARCEL. — Après avoir flanqué toutes vos affaires à droite et à gauche.

RAYMONDE. — C'est convenu, l'ordre et moi... Vous, vous passiez des heures à vérifier les serrures, à chercher des fuites de gaz et à ranger vos effets comme pour une revue. Mon ami, nous avons été mariés quatre ans : vous ne vous êtes pas couché une fois sans mettre votre pantalon sur le tendeur... Oh! ce tendeur!... Après ça, c'était la lecture au lit...

MARCEL. — Oui... Vous oubliez que, si je vérifiais les serrures et si je cherchais des fuites de gaz, c'est parce que vous aviez une peur horrible des voleurs et de l'asphyxie... Ah! maintenant que je ne me sens plus aucune responsabilité, ce n'est pas long, allez, mon petit coucher.

RAYMONDE. — Eh bien, moi, ça traîne, ça traîne! Je m'appesantis. Je fais des dix fois le tour de l'appartement... Pas que j'aie peur! Mais on n'a vraiment la sensation d'être libre que quand on est bien enfermé... Je bavarde avec moi-même, ça ne m'embête pas : j'entends sonner des deux heures, des trois heures du matin... Ou bien je lis. Je lis de ces livres imbéciles, de ces romans-feuilletons, dont c'était vous qui aviez la manie autrefois. Manie que je vous reprochais, car je me piquais alors de littérature... *(Un temps. Un grand soupir.)* Ah! la bonne vie!...

MARCEL. — Exquise !

RAYMONDE. — Tiens, nous sommes d'accord.

MARCEL. — Jamais on ne s'est aussi bien entendu.

RAYMONDE. — Non.

MARCEL. — Des gens qui se sont séparés pour incompatibilité d'humeur!...

RAYMONDE. — Ah! remarquez que nous nous entendons sur une existence dont la première condition est d'être séparés.

MARCEL. — C'est un petit commencement. Si, au lieu de nous tirailler quatre ans, nous étions tout de suite tombés d'accord que nous ne pouvions pas vivre ensemble, qui sait? la réconciliation se serait peut-être faite sur ce terrain-là.

RAYMONDE. — Mais c'est très bête, ce que vous dites !

MARCEL. — Non... Sans compter que, depuis notre divorce, vous me faites l'effet de vous être diantrement réformée. Je vous vois des goûts, des habitudes que, naguère, je m'efforçais vainement de vous donner : ordre, ponctualité...

RAYMONDE. — Lecture au lit, porto rouge, oui, oui, mais... dites donc... je crois m'apercevoir, et c'est drôle ! que ces habitudes-là, ces goûts-là, qui étaient les vôtres, moi je les ai adoptés et vous les avez perdus. J'ai marché dans votre sens, vous avez marché dans le mien. Nous nous sommes croisés. Nous nous sommes dépassés. Alors, maintenant, nous nous retrouvons aussi mal adaptés l'un à l'autre

que précédemment : seulement les rôles sont retournés... Il est six heures, et je ne vous ai toujours pas dit pourquoi je vous ai prié de venir.

MARCEL. — Tiens, non.

RAYMONDE. — Je me laisse aller, je bavarde. Vous devez me trouver pie et assommante.

MARCEL. — Pas du tout. Votre conversation est sautillante et gaie. Vous avouerai-je que c'est une découverte? Jadis vous me boudiez, vous me mettiez au régime du silence.

RAYMONDE. — Non... je n'avais pas de parti pris... La vérité est que nous ne nous voyions pour ainsi dire jamais.

MARCEL. — Comment, jamais?

RAYMONDE. — Aux repas.

MARCEL. — Aux repas!... Enfin... Nous ne faisions même pas chambre à part.

RAYMONDE. — C'est vrai! Hein? est-ce bête, ces conventions bourgeoises! Nous vivions comme chien et chat, avec les apparences de la plus tendre intimité.

MARCEL. — Si cette... cohabitation vous était si déplaisante, pourquoi ne m'aviez-vous pas exprimé plus tôt le désir d'y mettre un terme?

RAYMONDE. — Oh! je n'osais pas même y penser! Ça aurait fait trop de peine à maman.

MARCEL. — Au fait... si je ne vous ai pas demandé de ses nouvelles...

RAYMONDE. — Oui... oui, je sais... vous êtes en correspondance. Elle vous adore toujours, pauvre mère! Elle vous écrit... plus souvent qu'à moi.

MARCEL, *après un temps*. — Vous êtes en froid?

RAYMONDE. — Très en froid.

MARCEL, *encore après un temps*. — Ça vous fait de la peine?

RAYMONDE. — Énormément.

MARCEL. — Voulez-vous que j'essaie un peu de...

RAYMONDE. — Vous feriez ça?

MARCEL. — Dès ce soir.

RAYMONDE. — Oh! que tu es gen... que vous êtes gentil!... Non, vous êtes trop gentil, parole!... C'est pour me donner des remords... Oh!... quand je pense... quand je pense à la vie que je vous ai fait mener!... Vous qui aimez tant votre tranquillité!... Une vie... de bruit... de cris... de scènes continuelles... Oh!...

MARCEL. — De cris? De scènes? Quelles scènes?

RAYMONDE. — Comment, quelles scènes? Mais... mais du matin au soir... Ainsi... ainsi...

MARCEL. — Non, cherchez.

RAYMONDE. — Tiens, c'est vrai. C'est au moins cocasse. On était très mal ensemble. On ne pouvait pas se voir en peinture. On se disait, au besoin, des choses désagréables...

MARCEL. — Pas beaucoup plus que dans les très bons ménages.

RAYMONDE. — Non... Et quant à une scène, une vraie, une scène faite, une scène qui a un commencement, un milieu et une fin, je cherche...

MARCEL. — Vous pouvez chercher.

RAYMONDE. — Même le jour où nous avons reconnu que ce n'était plus tenable... mon Dieu... sauf la petite altercation de la philippine...

MARCEL. — C'était bien anodin.

RAYMONDE. — Oui... Et même... quand il s'est agi de trouver un bon prétexte pour notre divorce... Moi, tout bonnement, je vous proposais les voies de fait. C'est vous qui n'avez pas voulu.

MARCEL. — Vous savez, quand il s'agit de battre, moi, j'aime mieux m'en aller.

RAYMONDE. — Ça, c'est un tort.

MARCEL. — Hein?

RAYMONDE. — Oh! je suis bien désintéressée, mais je vous donne le conseil pour la prochaine fois. C'est un tort. Vous auriez eu la main plus leste que... Ah!

MARCEL. — Quoi donc?

RAYMONDE. — Si, si, si, j'ai trouvé!... La scène, une scène!... J'en retrouve une, la scène du verre.

MARCEL. — Qu'est-ce que c'est que la scène du verre?

RAYMONDE. — Vous ne vous rappelez pas?

MARCEL. — Non.

RAYMONDE. — Ce jour, où, à table, pour vous taquiner, je vous ai déclaré à brûle-pourpoint que j'allais me déteindre les cheveux. Vous avez compris tout de suite que je n'y pensais pas sérieusement. J'allais, j'allais, j'essayais de vous faire mousser. Ah! bien oui! Vous étiez tranquille comme Baptiste, vous me répondiez : « Je te connais, tu ne feras pas ça. » Alors, c'est moi qui ai moussé. J'ai empoigné mon verre et je vous l'ai lancé à la tête. Vous l'avez ramassé, vous l'avez reposé devant moi, il était intact. J'ai cru que j'en deviendrais folle. Ça, voyez-vous, ç'a été le commencement de la fin. Si le verre s'était cassé, j'aurais eu une détente nerveuse, j'aurais pleuré, je serais peut-être tombée dans vos bras et nous étions remis. Mais...

MARCEL. — Oui, ça n'a peut-être dépendu que de ça. Si le verre s'était cassé...

RAYMONDE. — Ah ! sous prétexte qu'on nous saccageait notre verrerie, vous l'aviez remplacée vous-même par du cristal taillé... On taperait dessus à coups de marteau... Tenez, j'en ai encore. *(Elle lui montre un des verres qui sont sur le plateau.)* Toutes les bonnes qui ont défilé chez moi depuis notre divorce n'ont pas réussi à en ébrécher un.

MARCEL, *prenant le verre.* — Sale verre !

RAYMONDE, *lui retirant le verre des mains et le posant sur le plateau.* — Il ne faut pas lui en vouloir, mon ami... Ce qui pouvait nous arriver de pire, c'était de nous réconcilier pour de bon, puisqu'il est avéré que nous ne pouvions pas vivre ensemble.

MARCEL, *pensif.* — Oui... Et ce qui aurait pu nous arriver de mieux, c'eût été de nous en apercevoir à l'avance, à temps...

RAYMONDE. — Ah ! ça, oui, mais...

MARCEL. — Nous aurions *dû* nous en apercevoir. J'y ai bien souvent songé depuis. Nous avions des indices... des indices significatifs... Tenez... une chose... qui était... comme le symbole de notre mésintelligence inévitable...

RAYMONDE. — Quelle chose ?

MARCEL. — Lorsque deux êtres sont vraiment prédestinés à l'intimité du mariage, leur premier accord doit se faire, il me semble, sur le choix du nid où cette intimité se réfugiera. L'harmonie, la parenté de leurs goûts et de leurs désirs doit se révéler pour la première fois, lorsqu'ils cherchent ensemble, amoureusement, leur futur logis

RAYMONDE. — Ah ! que c'est comique !

MARCEL. — Plaît-il ?

RAYMONDE. — Non, allez toujours... C'est que vous me fournissez une transition pour revenir à l'objet de votre visite, que je perdais de vue tout à fait... Mais finissez d'abord.

MARCEL. — Eh bien, ce choix d'un logis est ce qui a causé notre premier dissentiment, au lieu de sceller notre premier accord. Moi, je ne comprenais que les quartiers neufs, aérés, un appartement à grandes pièces, moderne et confortable, tout en haut d'une maison bien blanche, avec un large balcon, entre les Champs-Élysées et le Trocadéro. Vous ne compreniez que le faubourg Saint-Germain. Oh ! vous ne manquiez pas d'excellents prétextes : votre mère, qui y demeure... et qui, d'ailleurs, passe dix mois sur douze à la campagne... La vraie raison, c'est que nous n'étions pas faits pour demeurer sous le même toit, et que, fatalement, le logis commun devait n'être, pour l'un ou pour l'autre... ou pour tous les deux... qu'un lieu d'exil... provisoire... d'où l'on s'échapperait quelque jour avec entrain.

RAYMONDE. — Ah! que c'est comique! Mais que c'est comique!... Mon ami, il paraît que c'est pour les appartements comme pour le porto, comme pour le reste, et voilà encore un de vos goûts que je me suis approprié!

MARCEL. — Je ne comprends pas du tout.

RAYMONDE. — Voici pourquoi je vous ai prié de venir... Ah! comme vous aviez raison! Les Champs-Élysées, le Trocadéro, il n'y a que ça! Je suis convertie. Et j'ai cherché dans ces parages le logis définitif où je veux vivre ma bonne vie de garçon... Maisons neuves, électricité, téléphone, du jour, de l'air, un balcon! Au cinquième : je n'ai pas peur de monter, d'ailleurs il y a des ascenseurs : je ne les crains plus... Jugez de ma joie : avant-hier, je découvre l'appartement de mes rêves. Je le visite trois fois dans la journée. J'en raffolais. Comme je sais très bien faire mes affaires, je dissimulais mon enthousiasme au concierge, mais il y voyait clair, le gueux! Et il me dit : « Madame fera bien de ne pas trop s'attacher à l'appartement. Il y a un monsieur qui est dessus et qui en a l'air aussi toqué que madame. Il a vu le propriétaire ce matin et les paroles sont à peu près échangées, en sorte qu'on lui donnera la préférence ». Je demande le nom du monsieur, et j'apprends avec ahurissement...

MARCEL. — Que?

RAYMONDE. — Que le monsieur, c'est vous.

MARCEL. — Moi!... Mon appartement!... Vous guignez mon appartement de l'avenue d'Antin?

RAYMONDE. — Et je vous ai fait venir pour vous prier de me le céder.

MARCEL. — Ah! non, elle est raide, celle-là!

RAYMONDE. — N'est-ce pas? elle est drôle.

MARCEL. — Vous vous imaginez bonnement...

RAYMONDE. — Vous vous êtes engagé d'avance à dire oui.

MARCEL. — Comment donc!

RAYMONDE. — J'ai des droits : ma philippine.

MARCEL. — Finissons, hein!

RAYMONDE. — Qu'est-ce qui vous prend?

MARCEL, *étranglant de colère*. — Finissons... Restons-en là... Je suis bien bon de m'être prêté... Cette rencontre est pénible et ridicule.

RAYMONDE. — Dites donc, vous devenez grossier.

MARCEL. — Ah! ce que je m'en moque!... Pénible et ridicule... J'en ai assez!

RAYMONDE. — De quoi?

MARCEL. — De vous rencontrer, à tout bout de champ, sur mon chemin.

RAYMONDE. — Qu'est-ce que je dirai, moi?

MARCEL. — Non, c'est un comble ! Après quatre ans d'une existence... Je mentais tout à l'heure. Oui, par politesse, par chevalerie, je mentais : vous m'avez fait mener pendant quatre ans une vie à damner un saint. Je commence à peine à sortir de la stupeur maladive où vous m'avez plongé. Je suis en convalescence de vous !... Il a fallu, pour me remettre, que je trimbale pendant un an et demi mon pauvre moi valétudinaire dans tous les pays où l'on se refait, dans tous les midis, sur toutes les corniches ! Enfin, je me sens solide, je reviens. Je n'ai qu'une idée, me choisir un coin un bon coin, où je serai bien tranquille, bien seul, bien égoïstement heureux. J'en trouve un qui me plaît : v'lan, vous y êtes !

RAYMONDE. — Eh bien, et moi, et moi, et moi, qu'est-ce que je dirai, moi? Croyez-vous que ma vie a été drôle pendant quatre ans? Moi aussi, je mentais ! Moi aussi, j'ai souffert ! Moi aussi, je suis en convalescence, pas même : toute meurtrie encore ! Moi aussi, j'ai besoin de m'installer confortablement, après dix-huit mois de couvent, de pension de famille et d'hôtel meublé. Moi aussi, j'avais choisi ce coin-là. Moi aussi, je vous y trouve. Ce n'est pas plus amusant pour moi que pour vous !

MARCEL. — Vous en serez quitte pour chercher ailleurs : je suis le premier occupant.

RAYMONDE. — Il n'y a encore rien de fait. Rien n'est signé.

MARCEL. — J'y vais.

RAYMONDE. — J'y vais aussi.

MARCEL. — On me donnera la préférence, on vous l'a dit.

RAYMONDE. — J'accepterai une augmentation.

MARCEL. — Alors, aux enchères ?

RAYMONDE. — Parfaitement !

MARCEL, *furieux, saisissant un verre.* — Ah !

RAYMONDE. — Vous pouvez jongler avec mes verres, vous savez bien qu'ils ne se cassent pas.

MARCEL. — Sacrebleu ! *(Il jette le verre sur le parquet ; le verre se brise. — Un temps.)*

RAYMONDE, *bas.* — Il est cassé ?

MARCEL, *de même.* — En miettes.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PHILOMÈNE.

PHILOMÈNE, *entrant.* — Madame appelle ?

RAYMONDE. — Oui. Ramassez ça.

PHILOMÈNE, *à demi-voix.* — Oh !... Il a cassé le verre ! Eh bien, il n'y va pas de main morte ! Je l'avais bien dit à madame.

RAYMONDE. — Laissez-nous tranquilles.

(Philomène ramasse les morceaux du verre. — Silence. — Philomène sort.)

SCÈNE VII

MARCEL, RAYMONDE.

MARCEL. — Je vous demande pardon...

RAYMONDE. — Vous avez plus de chance que moi, vous l'avez cassé.

MARCEL. — Oui, ça va mieux.

RAYMONDE. — Moi aussi. *(Un silence. — Elle va et vient. Elle prend sur la cheminée, le paquet qu'il tenait à la main en entrant. Elle le lui montre.)* Au fait... qu'est-ce que... ?

MARCEL. — Oh ! je... je vous apportais, j'avais cru... Ce n'est pas la peine de vous le dire, c'était une idée stupide. Rendez-le-moi. Adieu.

RAYMONDE. — Nous n'avons toujours rien décidé.

MARCEL, *ayant l'air de ne pas savoir s'il doit partir ou rester.* — Ah ! non...

RAYMONDE, *après un temps.* — Qu'est-ce que vous m'apportiez ?

MARCEL. — Oh ! je m'étais imaginé que... vous vouliez me réclamer... quelques lettres que j'ai de vous... deux écrites pendant nos fiançailles... cinq ou six pendant cette courte absence que j'ai faite...

RAYMONDE. — Oh !...

MARCEL. — Et puis... vos photographies...

RAYMONDE. — Oh !... Oh ! mon ami... Vous avez pu supposer...

MARCEL. — Mon Dieu... il serait naturel...

RAYMONDE. — Naturel !... On fait ça... et encore !... après une liaison qui a mal fini... quand on a peur de se compromettre... quand on veut ensevelir dans l'oubli... Comment voulez-vous que nous « ensevelissions dans l'oubli », puisque c'était officiel et légitime ? Je voudrais faire oublier que vous avez été mon mari, je ne pourrais pas, il y aurait toujours des gens bien informés. Dans le monde, on sait le nom des maris d'une femme comme on sait le nom de ses amants... *(Un temps.)* Et puis... ma photographie... Mais, moi-même, j'ai la vôtre et... je ne pense pas du tout à vous la rendre... Sérieusement, vous me feriez beaucoup de peine si vous me la redemandiez.

MARCEL. — Je n'y songe pas.

RAYMONDE. — Et vous songez à me rendre la mienne! Alors, qu'est-ce qui vous resterait de moi? Je serais effacée de votre liste! Je ne figurerais pas dans votre galerie! Il y aurait un vide à la place qui est la mienne... comme dans la série des portraits de doges à Venise, à la place de Marino Faliero, lequel fut décapité! Oh!...

MARCEL. — Ma galerie! Ma liste!... On dirait que j'ai un catalogue de mille et trois numéros!

RAYMONDE. — Pas encore, mais ça viendra.

MARCEL. — Merci.

RAYMONDE. — Oui, oui... Moi aussi, je sais très bien ce que vous faites... Moi, j'ai congédié tous mes flirts; vous, vous êtes devenu un homme à bonnes fortunes.

MARCEL. — Je suppose d'ailleurs que cela vous est parfaitement égal?

RAYMONDE. — Comment donc! Mais au contraire... Ah! si ç'avai été de mon temps...

MARCEL. — Bah! Même de votre temps...

RAYMONDE. — Oh!...

MARCEL. — Mais si... C'est curieux comme, après le divorce, et surtout au bout de dix-huit mois, on envisage avec calme cette possibilité d'avoir été...

RAYMONDE, *sans conviction.* — Oui, oui...

MARCEL. — Ainsi, moi...

RAYMONDE. — Comment, vous? Ah çà! dites donc... Qu'est-ce que?... Vous savez bien que jamais... *(Le dévisageant.)* Mais c'est qu'il en doute!... Marcel... Voyons, Marcel, tu plaisantes... On t'a fait des potins sur moi... Tu as cru... oh!...

MARCEL. — On ne m'a pas fait de potins. Je n'ai pas cru.

RAYMONDE. — Ah!

MARCEL. — Mais...

RAYMONDE. — Mais?

MARCEL. — Vous rappelez-vous l'unique jour où, depuis notre séparation, vous soyez rentrée... chez nous? Vous y veniez reprendre ce qui vous appartenait en propre. Je m'étais éclipsé discrètement; je suis revenu dès que vous avez eu le dos tourné... Ah! vous avez une façon de déménager que je retiens.

RAYMONDE. — Bon! quel crime ai-je encore...?

MARCEL. — Les chaises renversées au milieu des pièces, un tiroir de commode dans le piano à queue, des tas de papiers brûlés ou déchirés sur les tapis... j'ai eu un bel accès de colère!... Je me suis apaisé en songeant que c'était pour la dernière fois. Alors, comme je me trouvais seul, j'ai pris moi-même le balai, et j'ai remis, avec volupté, un peu d'ordre dans ce capharnaüm.

RAYMONDE. — Je vous vois d'ici.

MARCEL. — Et sous le chiffonnier... le chiffonnier Louis XVI, vous savez?

RAYMONDE. — Oui.

MARCEL. — Sous le chiffonnier Louis XVI, mon balai a heurté ceci, que je vous rapportais avec les photographies et les lettres. *(Il commence à défaire lentement le paquet.)*

RAYMONDE, *impatientée*. — Ceci? quoi, ceci?

MARCEL. — Ce petit livre, acheté dans un magasin anglais, si j'en juge par le mot *Diary* frappé en lettres d'or, avec un beau paraphe, sur le maroquin de la reliure... ce petit agenda où vous écriviez au jour le jour les visites faites et les visites reçues.

RAYMONDE. — Eh bien?

MARCEL. — Vous avez reconnu qu'Adolphe, ce pauvre Adolphe, n'était guère sortable comme mari, mais comme...

RAYMONDE. — Oh!...

MARCEL. — Dame!... Ah! il faut avouer que vous n'êtes pas très prudente... Et puis, vous avez vraiment des idées qui n'appartiennent qu'à vous... A la date du... du 15 janvier... *(Feuilletant.)* 12, 13, 14, 15, voilà. « A... » Ça veut dire : « Adolphe »?

RAYMONDE. — 96? 15 janvier 96?

MARCEL. — 15 janvier 96.

RAYMONDE. — Oui, ça doit vouloir dire Adolphe.

MARCEL. — « A... » Entre parenthèse : « première fois ».

RAYMONDE. — Vous dites?

MARCEL. — Entre parenthèse : « première fois ».

RAYMONDE. — Non?

MARCEL. — Regardez plutôt.

RAYMONDE, *prenant le carnet et regardant*. — « Première fois... » Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?

MARCEL. — Je vous le demande.

RAYMONDE, *lui rendant le carnet*. — Première fois...

MARCEL. — Ce n'est pas tout. Vous vous êtes avisée — il était un peu tard — que ce petit carnet pouvait traîner. A partir du 15 janvier, vous n'avez plus osé inscrire même l'initiale d'Adolphe, lorsque vous le voyiez chez vous ou que vous alliez chez lui.

RAYMONDE. — Je ne suis jamais allée...

MARCEL. — Alors, vous avez remplacé ladite initiale par le nom de ma cousine de Lurçay, qui demeure dans la même rue. Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que vous étiez, à cette époque, brouillée à mort avec ma cousine. Or, à partir du 15 janvier, vous allez... vous êtes censée aller la voir quotidiennement.

RAYMONDE. — Pas possible?

MARCEL. — Voyez plutôt : « 16 janvier, Lurçay ». Entre parenthèse : « deuxième fois ».

RAYMONDE. — Comment?

MARCEL. — « 17 janvier, Lurçay ». Entre parenthèse : « troisième fois... »

RAYMONDE. — Ah! mais, ah! mais... *(Elle prend le carnet, elle lit.)* « 18 janvier, Lurçay »... « quatrième fois »... 19... 20...

MARCEL, *reprenant le carnet.* — Jusqu'au 15 février... *(Silence.)* Allons... J'ai été un mari comme les autres... Vous pouvez le dire tout haut, on ne nous écoute pas. Et puis, j'ai tout de même été un peu moins grotesque que bien d'autres... puisque j'ai découvert le pot aux roses... J'y ai mis le temps, mais je l'ai découvert...

RAYMONDE. — Marcel, écoutez...

MARCEL. — Puisque je vous dis que ça m'est égal !

RAYMONDE. — Mais je ne veux pas que ça vous soit égal!... Oh! il ne me croit pas! Quel intérêt aurais-je à mentir maintenant?... Je l'ai vu... oui, pendant un mois, je l'ai vu, il est venu me voir tous les jours, mais je vous jure que jamais... Je vous jure... Sur quoi? mon Dieu! Qu'est-ce qui pourra vous faire croire? Je ne sais pas où j'ai eu la tête de numéroter ses visites, mais... Oh! oh! mon Dieu! mon Dieu! *(Elle fond en larmes.)*

MARCEL, *ému.* — Raymonde, Raymonde, eh bien, mais qu'est-ce que c'est? Voulez-vous bien ne pas pleurer?

RAYMONDE, *en larmes.* — Ah! par exemple, il ne me manquait plus que ça! Non, c'est trop fort... J'ai assez de choses sur la conscience... J'ai été une sotte, une fille mal élevée... Je n'ai pas su comprendre où était mon devoir, mon bonheur... Je vous ai rendu malheureux comme les pierres. Vous aviez une patience de saint, et, quand même, je vous ai amené au divorce. Ça suffit! Et quant à dire que je vous ai trompé, je ne vous ai pas trompé. Et ce n'est pas vrai, vous ne me soupçonnez pas réellement. Vous savez bien que j'étais insupportable, mais très honnête. Vous savez bien que je ne vous ai jamais trompé. Vous le savez... Tu le sais, tu le sens...

MARCEL, *gravement.* — Oui, Raymonde, je le sens. *(Un silence. Ils se regardent.)*

RAYMONDE, *souriant.* — Ça vous serait égal d'avoir été trompé... Mais ça vous fait tout de même un peu de plaisir de savoir que vous ne l'avez pas été.

MARCEL, *après un temps, un peu honteusement.* — Oui.

RAYMONDE. — Pour vous punir, vous allez le garder, ce méchant cahier, avec mes photographies. Malgré vous, vous le feuilletterez

encore de temps à autre. Ça vous redonnera un petit doute fugitif, et ça vous empêchera de penser à moi avec trop d'indifférence.

MARCEL. — Coquette !

RAYMONDE. — Oh ! de la coquetterie... posthume. *(Un temps.)* Quant à mes lettres, j'aime autant que vous me les rendiez.

MARCEL. — Oh !

RAYMONDE. — Oui... C'est aussi de la coquetterie... J'étais si sèche... si peu affectueuse... Je n'ai jamais dû trouver seulement trois mots gentils à vous écrire.

MARCEL. — Croyez-vous ?

RAYMONDE. — Oh !...

MARCEL, *après un silence, ouvrant une lettre.* — Vous rappelez-vous ce petit voyage de trois jours que j'ai fait ? Nous étions chez votre mère, à la Friche. Je suis allé à Rouen, par le bateau de la Seine. Je suis parti de très bon matin. Il avait fait beau la veille, je n'avais pas retenu de voiture. Il pleuvait à torrents quand je suis parti, et j'ai dû quand même aller à pied jusqu'au bateau. Alors, le lendemain, à Rouen, j'ai reçu de vous ceci : « Mon chéri, quel temps avais-tu pour partir ! Je me suis levée pour voir passer le bateau, et je ne pouvais pas même le voir à travers la pluie. Je t'envoie une lettre qui est arrivée pour toi. Je l'ai décachetée. L'écriture de l'enveloppe ressemblait étonnamment à celle d'une certaine personne. Je ne l'ai pas lue, j'ai simplement regardé la signature. Merci ! j'ai eu trop peur de la colère de monsieur. *Tu ne me manques pas du tout* », — souligné...

RAYMONDE, *très troublée.* — Pourquoi souligné ?

MARCEL. — Par ironie, je pense... « Tu ne me manques pas du tout. C'est ce soir que tu me manqueras... »

RAYMONDE. — Oh !

MARCEL. — Regardez. *(Il lui tend la lettre. Elle lit elle-même.)*

RAYMONDE. — « Pauvre chéri... Si, si, si, je t'aime... Je t'aime bien beaucoup, na ! est-ce clair ?... »

MARCEL. — Oui.

RAYMONDE, *lui rendant la lettre.* — C'est une déclaration.

MARCEL, *lisant.* — « Je t'aime bien, je t'aime beaucoup, je t'aime passionnément, je t'aime pas du tout. Ah ! non, je me trompe, il faut effacer la dernière ligne... »

RAYMONDE, *émue.* — C'est idiot.

MARCEL. — Je ne trouve pas... *(Un temps. Il reprend.)* « Même jour, dix heures. — Mon chéri, je ne veux pas me coucher sans te dire bonsoir. — Onze heures. Je me relève, je ne peux pas dormir. Tu me manques, chéri. Tu me manques beaucoup, et je t'assure que ce dodo si grand me fait un peu de peine, Reviens bien vite, mon petit mari... bien vite... »

RAYMONDE. — Bien vite?

MARCEL. — Je n'ose pas...

RAYMONDE. — Parce que?

MARCEL. — Parce que... ce n'est pas... ce n'est pas convenable.

RAYMONDE. — Ah! *(Un long silence.)*

MARCEL. — Comprenez-vous?... Comprenez-vous quelque chose à ce qui nous est arrivé?... Il est bien clair que l'existence commune n'était pas tolérable... Et cependant... quand nous faisons notre bilan... quand nous recherchons nos épisodes... tragiques... c'est tout juste si nous pouvons trouver une histoire de verre... qui ne s'est pas cassé... Il est clair que nous ne pouvions pas nous voir en peinture et... quand nous allons au fond de nos souvenirs, nous y trouvons à peu près autant d'amour... que des amoureux.

RAYMONDE, *après un temps.* — La haine conjugale... c'est peut-être... de l'amour conjugal qui a mal tourné... Question de chance, de hasard...

MARCEL. — Alors... il ne nous a fichtre pas favorisés, le hasard!... A moins que nous n'ayons été bien aveugles.

RAYMONDE. — Qu'est-ce que vous voulez?... Ça ne fera toujours que deux existences manquées... Ça n'a aucune importance. *(Un silence.)*

MARCEL. — Raymonde... *(Il lui prend la main. Un temps, puis il sourit.)* L'appartement... L'appartement... de discorde...

RAYMONDE. — Eh bien, mon ami?

MARCEL. — Si nous étions des personnages de théâtre, savez-vous quel serait le dénouement de cet entretien? *(Raymonde fait un geste d'ignorance.)* Je vous dirais : « Puisque nous en avons envie tous les deux... prenez mon bras, allons... »

RAYMONDE. — Oh!... Ce serait du théâtre... Du mauvais, du vieux théâtre.

MARCEL. — Aussi, je ne vous le dis pas... Mais il y aurait une façon si moderne d'accommoder ce vieux dénouement!

RAYMONDE. — Quelle façon?

MARCEL. — Je pourrais, moi, prendre l'appartement... Et vous quelquefois... de cinq à sept... *(Il s'arrête. Elle n'a pas l'air de comprendre.)* Au temps du Directoire, où l'on divorçait si aisément, un couple de divorcés tout frais faisait un jour le partage des effets mobiliers. La femme revendiqua ses bijoux, naturellement. « Non, dit l'ex-mari, non. Je les garde... Pour vous les rendre, quand vous serez... ma...

RAYMONDE. — Oh!... *(Un temps.)* C'est plus moderne, mais ce n'est pas encore contemporain... Directoire, pas troisième république.

MARCEL, *après un temps.* — Non?... *(Elle secoue la tête.)* Alors... l'appartement?...

RAYMONDE. — Nous y renoncerons tous les deux. Il y aurait trop de souvenirs... Ce serait comme si l'un ou l'autre de nous avait gardé l'ancien logis, où nous avons vécu ensemble.

MARCEL. — Oui... Vous avez raison... Je vais reprendre ma parole... Adieu... *(Elle lui tend la main. — Un temps.)* La sortie n'est pas commode.

RAYMONDE. — Oh! si... très simple. *(Elle appelle.)* Philomène... *(Philomène entre.)* Accompagnez monsieur.

SCÈNE VIII

RAYMONDE, PHILOMÈNE.

Philomène conduit Marcel à la porte. Raymonde est assise, immobile, mélancolique. Elle s'essuie les yeux, elle pousse un grand soupir. Tout d'un coup, sa physionomie change. Lorsque Philomène rentre en scène, elle est occupée à remettre son chapeau.

PHILOMÈNE. — Madame va encore sortir?

RAYMONDE, *après une longue hésitation, brusquement.* — Oui, je me décide... Tu sais... l'appartement dont je t'avais parlé... Il est libre, je le prends. *(Rideau.)*

ABEL HERMANT

LA VIE PASTORALE

AU PAYS D'ARLES

De même qu'on garde l'image des monuments anciens et curieux que la nécessité condamne à disparaître, de même il faut décrire les vieilles mœurs, avant que l'évolution du temps et des choses les ait complètement effacées. Ce sentiment me porte à rechercher les derniers vestiges subsistant en France de la vie pastorale, qui fut celle de nos lointains ancêtres.

Le Rhône, à dix lieues de ses embouchures, se sépare en deux bras qui enserrent l'île de Camargue. L'île et les terrains plats qui s'étendent à droite et à gauche doivent leur formation au fleuve dont les alluvions continuent à s'étendre dans le golfe de Fos. A la fourche du fleuve et sur sa rive gauche, émerge une colline calcaire qui constituait autrefois une position stratégique et commerciale de premier ordre. C'est là que s'élève la ville d'Arles. Capitale des Gaules sous la domination romaine, république indépendante au XIIIe siècle, Arles conserva pendant tout le moyen âge une importance considérable; mais l'augmentation progressive du tonnage a fermé peu à peu aux navires de mer l'accès du Rhône. La centralisation administrative a réduit toutes les villes secondaires à un rôle effacé. Arles n'est plus qu'une ville agricole,

mais, à ce point de vue, c'est encore un centre d'une réelle importance.

Le pays d'Arles[1], la terre d'Arles, comme disent encore les vieux Arlésiens, se subdivise en trois régions distinctes : la Crau, la Camargue et le Plan du Bourg. J'omets à dessein le quartier du *Trébon* ; moins étendu et plus cultivé que les autres, il ne contient pas de pâturages.

La Crau est un vaste plateau recouvert de cailloux roulés, qui s'étend d'Arles à Miramas et de Salon à la mer. Sa superficie est de cinquante mille hectares environ. Le sol, formé par un diluvium du Rhône recouvert d'une mince couche de terre végétale, ne produit, à l'état naturel, qu'une herbe courte et fine et quelques bouquets de chênes verts, derniers vestiges des antiques forêts, depuis longtemps disparues, que peuplaient jadis les cerfs, les sangliers et les ours. Ce sol en apparence si ingrat devient merveilleusement fertile, lorsqu'il est fécondé par l'irrigation. Des canaux dérivés de la Durance, et dont l'établissement remonte au XVIe siècle, arrosent une partie de la Crau, et ont permis d'y créer de grasses prairies qui ne le cèdent en rien aux plus beaux prés normands. Malheureusement le volume d'eau que la Durance peut fournir aux canaux d'arrosage est absorbé dès à présent, et toute extension nouvelle des irrigations paraît impossible.

Les surfaces irriguées dans la Crau représentent environ onze mille cinq cents hectares. Le reste, sauf quelques vergers d'oliviers et d'amandiers, médiocrement productifs, ne peut être utilisé que pour la dépaissance des moutons sur le plateau, pour la nourriture des bœufs et des chevaux dans la dépression marécageuse de la Coustière, qui sépare la Crau des terres d'alluvions[2].

1. Sous ce nom, je comprends les territoires d'Arles, des Saintes-Maries et de Fos. Un tiers environ de la Camargue appartient aux Saintes-Maries ; une petite portion de la Crau à Fos. La superficie de la commune d'Arles est de 103 050 hectares, plus du double du département de la Seine ; celle des Saintes-Maries, de 35 598 hectares ; celle de Fos, de 11 364 hectares.

2. Jusqu'à ces dernières années, les habitants d'Arles avaient, pendant la moitié de l'année, de la mi-carême à la Saint-Michel, le droit d'*esplèche* ou de vaine pâture sur toutes les terres non ensemencées de la Crau. Mais la commune d'Arles, vers la fin du second Empire, admit les propriétaires à se racheter de cette servitude, et depuis lors, la vaine pâture a cessé d'être une ressource alimentaire appréciable pour les troupeaux.

Le voyageur qui va d'Arles à Marseille par la grande ligne du chemin de fer de Paris à la Méditerranée traverse la Crau de l'ouest à l'est. En sortant de la partie arrosée dont l'aspect verdoyant proteste contre la réputation d'aridité de la Provence, il peut promener ses regards, à droite et à gauche de la voie, sur une immense plaine rousse qui semble un morceau détaché du Sahara. C'est la Crau sauvage, la *pleine Crau*, dans le langage du pays. De rares oasis de verdure la parsèment. Le mirage y déploie sa fantasmagorie. La solitude est complète. Dans la région arrosée, la population s'élève à quatre mille âmes et forme plusieurs villages florissants. Mais dans le reste, c'est à peine si l'on compte un habitant pour trente hectares. Encore cette maigre population est-elle groupée dans quelques fermes. Pendant la saison où les troupeaux de moutons émigrent dans les Alpes, on peut faire plusieurs lieues en Crau sans rencontrer âme qui vive. La poule sultane, la grande outarde, la poule de Carthage hantent ce désert où foisonnent les gangas, et de loin en loin des vols de grands vautours s'abattent sur la dépouille abandonnée d'un cheval ou d'un taureau.

Mistral a rendu d'une façon saisissante l'impression de solitude et d'immensité que produit l'aspect de la Crau :

La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu;
Li ciéune, li fòuco lusento,
Li becaru, qu'an d'alo ardento,
Venien de la clarta mourènto
Saluda, long di clar, li bèu darrié belu.

La Crau était tranquille et muette. — Au lointain, son étendue — se perdait dans la mer, et la mer dans l'air bleu; — les cygnes, les luisantes macreuses, — les flamants aux ailes de feu — venaient, de la clarté mourante... — saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.

La Camargue et la Crau ne sont séparées que par le Rhône; les deux régions diffèrent pourtant essentiellement. En Crau, l'on ne peut poser le pied sans marcher sur un caillou; dans toute la Camargue, on ne rencontre pas une pierre qui n'y ait été apportée. La couche de terre végétale en Crau n'a

qu'une épaisseur variant de vingt à quarante centimètres. En Camargue, la profondeur de la terre atteint plusieurs mètres. Le sol a été successivement formé par les dépôts limoneux du Rhône.

Le delta du Rhône a de frappantes analogies avec le delta du Nil. La terre y est d'une rare fécondité, partout où les efflorescences salines ou la stagnation des eaux ne la condamnent pas à la stérilité. Mais la Camargue est beaucoup moins bien dotée que la Basse-Égypte, pour le desséchement et l'irrigation. Les projets de mise en valeur se comptent à la douzaine, mais aucun n'a été mis à exécution jusqu'à ce jour. Le desséchement n'est assuré que d'une façon partielle et insuffisante par les émissaires que les propriétaires ont pu creuser à leurs frais; l'arrosage n'existe pas. Les quelques canaux qui sillonnent la Camargue n'ont d'autre fonction que de porter de l'eau potable aux fermes éloignées du Rhône.

La vaste étendue de la Camargue et l'infime densité de sa population condamnent ce pays au régime de la grande propriété. La superficie des domaines varie entre plusieurs centaines et plusieurs milliers d'hectares. Les céréales constituent la principale récolte; puis viennent les fourrages, la vigne, le riz. Les terres arables se groupent sur les rives des deux bras du Rhône. Grâce à l'action bienfaisante de l'eau douce, la végétation y est luxuriante. C'est là qu'on trouve, dans les oseraies, les derniers castors qui subsistent en Europe. Le centre de l'île est occupé par un vaste étang salé, d'une superficie de six mille hectares environ, le *Vaccarès* ou *gran mar* (pays des vaches ou grande mer, dans la langue du pays). Le Vaccarès communique avec un chapelet d'étangs dont la surface réunie représente quatre ou cinq mille hectares. Des marécages couverts d'une épaisse végétation de roseaux les bordent sur une étendue de huit mille hectares. Ils donnent asile à toutes les variétés imaginables d'oiseaux aquatiques, cygnes, oies sauvages, canards de toute sorte, sarcelles, bécassines, hérons pourpres et cendrés, etc. Les foulques évoluent par milliers sur les étangs, tandis que les flamants s'alignent en longues files sur les grèves du Vaccarès. C'est l'Eldorado du chasseur au marais.

La Camargue a sa poésie, la poésie de la solitude et des

grands horizons. Elle a inspiré des artistes et des poètes éminents. Mistral y a placé le dernier épisode de son poème de *Mireille*. Gounod est venu y chercher des inspirations pour l'un de ses plus beaux opéras. De grands peintres se sont plu à rendre ses aspects originaux et grandioses. La légende chrétienne y fait débarquer les saintes femmes de l'Évangile, les amies de Jésus, exilées de la Judée, et chaque année des milliers de pèlerins viennent prier sur le tombeau des saintes Maries.

Il n'y a, dans toute la Camargue, qu'une agglomération de quelque importance, le village des Saintes-Marie, *la ville de la mer*, comme l'appellent les vieilles chartes. Six cents habitants s'y groupent autour de l'antique église crénelée qui renferme les châsses des saintes. Quelques hameaux à peine dignes de ce nom sont disséminés dans l'île. La population rurale se répartit entre les grandes fermes qui se partagent le territoire. Elle s'élève, d'après le dernier recensement, à quatre mille habitants, ce qui représente une moyenne de un habitant par dix-huit hectares.

La superficie totale de la grande Camargue est de soixante-treize mille hectares. Il convient d'y ajouter la petite Camargue, d'une contenance de seize mille hectares, plus communément désignée sous le nom significatif du *Sauvage*, et qui ne diffère en rien de la grande île dont elle a été séparée par un déplacement moderne de l'embouchure du petit Rhône. Si, de ce total de quatre-vingt-neuf mille hectares, on retranche douze mille hectares pour les étangs et vingt-sept mille pour les terres arables, il reste quarante mille hectares de pâturages naturels propres à la nourriture de toute espèce de bestiaux et dix mille hectares de marais qui ne peuvent nourrir que des bœufs ou des chevaux.

Sur la rive gauche du grand Rhône, entre la Camargue et la Crau, s'étend, d'Arles à la mer, une lisière de terrains d'alluvions que l'on nomme le *Plan du Bourg*. Les terres du Plan du Bourg diffèrent de celles de la Camargue en ce seul point qu'elles sont mieux desséchées. Des ouvrages très importants, construits au XVIIe siècle par des ingénieurs hollandais, et complétés, il y a soixante ans, par le canal d'Arles à Bouc, conduisent à la mer les eaux d'écoulage. Les cultures sont plus développées qu'en Camargue. Sur une superficie totale

de seize mille hectares, elles en occupent plus de six mille. Le surplus est à l'état d'étangs ou de pâturages naturels.

Dans le Plan du Bourg se trouve un hameau insignifiant, le Mas-Thibert, et une ville en construction, Port-Saint-Louis, située à l'embouchure du grand Rhône, sur le canal de construction récente qui permet aux navires d'entrer dans le Rhône et d'en sortir, en évitant les dangers de la barre. C'est une curieuse ville que Saint-Louis. L'emplacement des rues futures est marquée par des poteaux plantés en pleins champs : rue du Théâtre, rue de la Mairie, etc. Pour le moment, les taureaux sauvages dépaissent l'herbe des rues projetées, et d'humbles cabanes de chasseurs tiennent la place des monuments futurs. La population du bourg est de 1 500 âmes. Le mouvement du port s'est chiffré, en 1895, à l'entrée et à la sortie, par un total de 1 989 navires, jaugeant ensemble 863 131 tonneaux. Il serait beaucoup plus considérable, s'il n'était contrarié par les hauts fonds du Rhône supérieur et l'absurde jalousie qui porte Marseille à combattre *per fas et nefas* le développement de son humble rival.

Ce rapide coup d'œil sur le territoire d'Arles suffit à faire comprendre pourquoi ce pays est demeuré essentiellement pastoral. Les terrains propres à la dépaissance du gros et du menu bétail dans la région arlésienne représentent une superficie de quatre-vingt-treize mille hectares, à laquelle il faut ajouter seize mille hectares au moins de jachères (car les céréales sont cultivées en assolement biennal), ce qui porte à près de cent dix mille hectares la surface du pâturage. Les propriétaires de ces immenses étendues de terres incultes n'ont, encore aujourd'hui, d'autre moyen d'en tirer parti que de les consacrer à l'élevage. Les pacages sont utilisés selon l'espèce de bétail à laquelle ils conviennent. Partout où l'herbe est assez fine pour convenir à l'espèce ovine on entretient des troupeaux de brebis. Les chevaux dépaissent dans les pâturages trop grossiers pour les brebis et dans les marais trop fins pour les bœufs. Les bœufs trouvent leur nourriture dans les terrains les plus bas. La liberté dont jouissent les chevaux et les taureaux dans les vastes parcours qui leur sont attribués et la solitude à peu près complète de ces parages explique l'état de sauvagerie où ces animaux se maintiennent.

***

De temps immémorial, il existe à Arles une race bovine distincte de toutes les races connues. L'origine en est absolument ignorée; on peut donc la considérer comme autochtone. On la désigne par le nom du pays qu'elle habite. Le taureau camargue est de taille moyenne, si ce n'est petite. Sa robe est noire, d'un noir bleuté et brillant. Ses cornes sont lisses, effilées, bien placées et disposées en croissant. Il a le fanon ample, le toupet crépu, l'encolure puissante, les jambes fines, les flancs relevés. L'œil est vif, le port de tête haut, l'aspect général fier et imposant. Ces taureaux sont légers et rapides à la course; ils peuvent courir aussi longtemps et presque aussi vite que les meilleurs chevaux de selle. Dans les pâturages solitaires qu'ils habitent, ils ont rarement occasion de voir l'homme. Lorsqu'ils sont en troupeau, on peut les approcher impunément, à la condition de s'abstenir de tout geste qui pourrait ressembler à une provocation. Mais dès qu'ils sont isolés, ils deviennent dangereux. Ils fondent avec impétuosité sur l'homme et cherchent à le percer de leurs cornes. Élevés avec les chevaux, ils les attaquent rarement et seulement lorsque le cavalier prend l'offensive.

La vache est de formes plus grêles que le taureau. Elle est aussi sauvage, mais moins dangereuse; elle se borne le plus souvent à rouler l'homme, lorsqu'il la provoque. Elle a autant de vitesse à la course, mais moins de fond que le mâle. Sa couleur est la même que celle du taureau. Dans l'un et l'autre sexe, ce n'est que rarement que l'on trouve des animaux de robe fauve. Les couleurs pie, blanche, grise et baie ne se produisent jamais dans cette race.

Les bœufs camargues vivent et se reproduisent en liberté, exposés à toutes les intempéries des saisons. La nuit, ils se réunissent en terre ferme, pour dormir au sec. Le jour, ils se répandent dans le marais, Des gardiens à cheval les surveillent, pour les empêcher de s'approcher des cultures ou de s'éloigner des pâturages qui leur sont assignés.

Au printemps, lorsque les vaches mettent bas, elles choisissent ordinairement, pour déposer leur faix, un îlot isolé

dans le marais. Le petit veau courrait grand risque de se noyer, en suivant sa mère, si l'on ne prenait soin de lui. Deux gardiens vont le chercher, dans un frêle esquif qui ressemble à une pirogue océanienne. L'un d'eux se saisit du nouveau-né, tandis que l'autre contient la vache à coups de bâton. Le veau, amené en terre ferme, est attaché à un piquet où la mère vient l'allaiter trois fois par jour. Il y demeure jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour s'aventurer dans le marais. Dans la journée, lorsque les vaches se sont éloignées pour aller chercher leur nourriture, si l'on s'approche des veaux, ces jeunes animaux courent sus à l'homme, jusqu'à ce que la corde arrête leur élan. Mais il est prudent de ne pas prolonger ce divertissement, car les mugissements des petits veaux auraient bientôt fait d'attirer les mères et tout le troupeau, et qui s'attarderait dans ce voisinage paierait cher son imprudence.

Les bœufs camargues se nourrissent dans des herbages et dans des marais où aucun autre herbivore ne trouverait sa nourriture. Quelquefois, par suite de la rigueur des saisons, ou quand les sauterelles ont dévasté le pays, il faut conduire ces animaux dans de meilleurs herbages et, le plus souvent, leur faire traverser le Rhône. Comme il n'y a pas de pont au-dessous d'Arles, la traversée se fait à la nage. Au jour dit, les gardiens réunissent le troupeau, l'encadrent au milieu de leurs chevaux et le dirigent vers un point du fleuve choisi de façon que la berge soit à pic et que les plus gros animaux perdent pied, en tombant à l'eau. Aux approches de la rive, les animaux aiguillonnés sont lancés à la plus vive allure. Les taureaux qui tiennent la tête arrivent sur le bord du Rhône et, poussés par la masse qui les suit, se jettent à l'eau. Tout le troupeau les imite. Les bœufs nagent en colonne serrée, les cornes renversées et le mufle émergeant seul jusqu'aux yeux. Les gardiens traversent à leur tour en bateau, traînant par la bride leurs chevaux à la nage. Jamais un animal ne se noie, à moins qu'en tombant à l'eau il ne soit étouffé par ceux qui l'entourent. Cette façon de faire passer l'eau à un troupeau se nomme en provençal *gazage*. La largeur du fleuve dans ces parages varie de huit cents à douze cents mètres.

A mesure que l'extension des cultures restreint leur habitat, le nombre des bœufs camargues va diminuant. Au témoignage

d'Antoine de Quiquerau, évêque de Senès, la terre d'Arles ne nourrissait pas moins de seize mille bœufs au XVIe siècle. C'est à peine s'il en reste aujourd'hui quatre mille cinq cents, répartis en troupeaux ou manades de cent à trois cents têtes. Ces manades sont répandues dans les parties basses de la Camargue, du Plan du Bourg et de la Crau.

Les manades sont réputées suivant leur importance, la force et la beauté des animaux et la férocité de leur caractère. Au commencement de ce siècle, les taureaux les plus renommés étaient ceux du marquis de Barras. Ensuite la race du Mas-d'Icard passa longtemps pour la meilleure. Aujourd'hui c'est la manade du fermier Yonnet qui détient le record. Ce troupeau, issu de la race du Mas-d'Icard et amélioré par des croisements espagnols compte deux cents têtes, dont quatre-vingts taureaux de combat. Son séjour ordinaire est le pâturage de l'Esquinau, en Camargue, près de l'embouchure du grand Rhône.

Les propriétaires marquent leurs animaux d'un signe conventionnel. La marque se faisait autrefois par l'application d'un fer rouge sur la cuisse. Aujourd'hui on pratique une entaille à l'oreille. Ce travail, que l'on nomme *ferrade*, a lieu chaque année vers le mois de juin. Au jour désigné, la manade est réunie et maintenue en groupe compact, par les gardiens, armés de tridents. Le *bayle* ou chef des gardiens pénètre à cheval dans les rangs pressés du troupeau et en détache, en le piquant, l'animal qu'il a choisi. L'animal est alors entouré par des cavaliers et dirigé vers une ligne de charrettes qui barre le champ de la ferrade, à mille mètres environ de la manade. Là, il est attendu par des piétons qui, profitant de son essoufflement, le saisissent aux cornes et le terrassent, en lui donnant un croc en jambes. Souvent, c'est le cavalier qui fait rouler la bête par terre, d'un coup vigoureusement appliqué de son trident. La chose ne va pas sans danger, mais c'est un attrait de plus pour les spectateurs et même pour les acteurs. L'allure échevelée des chevaux et des taureaux, les manœuvres des cavaliers, l'ardeur des assistants, la présence des Arlésiennes groupées sur des charrettes ou galopant en croupe de leurs galants donnent à ces fêtes une animation des plus vives, et une couleur locale intense.

Des réunions, moins nombreuses, ont lieu lorsqu'il est nécessaire de hongrer les taureaux impropres aux courses et de sevrer les veaux. Pour sevrer un veau, on engage dans ses naseaux les pointes émoussées d'un croissant en bois. Lorsque le jeune animal veut téter, ce croissant s'interpose entre le pis et ses lèvres. Au contraire, lorsqu'il veut brouter, le croissant se lève et lui laisse toute liberté de happer l'herbe.

Les produits des manades de bœufs sont la location des taureaux pour les courses et la vente des animaux pour la boucherie.

Les bœufs d'Arles sont rebelles à la domestication. On a souvent essayé d'élever des veaux à l'étable. Tant qu'ils sont jeunes, ils se familiarisent assez facilement avec l'homme. Mais dès que les cornes poussent, leur naturel reprend le dessus. Ils deviennent dangereux, si l'on veut les assujettir au travail. Cependant, jusqu'au commencement de ce siècle, on utilisait pour le labour un certain nombre de bœufs camargues. On se saisissait d'un jeune taureau et on le liait à un fort joug qui l'accouplait à un vieux bœuf rompu au travail, on lâchait le couple; l'animal indompté commençait par se livrer à des bonds désordonnés, mais l'inertie de son pacifique compagnon finissait par avoir raison de sa fougue. Au bout de deux ou trois jours, lorsque la fatigue et la faim l'avaient assagi, on l'attelait à la charrue qu'il tirait de plus ou moins bonne grâce. Petit à petit, il s'habituait à se laisser atteler sans résistance; mais le travail terminé, il fallait lui rendre sa liberté. On a renoncé à ce mode de travail pénible et dangereux.

Un bœuf camargue de moyenne taille, livré à la boucherie, rend deux cents francs environ. Ces animaux n'étant jamais engraissés, leur viande est de médiocre qualité; la fibre en est courte et sèche.

Les courses sont le principal produit des manades. On y destine les taureaux les plus vigoureux et les plus méchants. Ils commencent à courir à l'âge de trois ans et peuvent fournir quatre ou cinq ans de courses.

Les taureaux de combat représentent d'ordinaire le quart de l'effectif d'une manade. Quand vient le mois d'avril, on les conduit dans un herbage plus substantiel et moins éloigné

que leur pâturage habituel. De là, ils sont dirigés sur les localités où ils doivent courir. Autrefois, ils faisaient la route à pied, conduits par des gardiens à cheval. Mais, depuis vingt ans, ils ne voyagent ainsi que jusqu'aux portes d'Arles. Arrivés là, on les fait entrer dans de grands wagons qui contiennent sept ou huit taureaux et que de forts attelages de mules conduisent à destination. Ce n'est que rarement et à l'occasion de réjouissances extraordinaires qu'ils font leur entrée, pédestrement et en plein jour, dans les villes ou villages où ils doivent combattre. Ces entrées publiques passionnent les populations. On les désigne sous le nom provençal d'*abrivado* (charge, galopade).

Les courses de taureaux sont usitées à Arles depuis bien des siècles, et c'est d'Arles qu'elles se sont répandues dans une partie de la Provence, du Comtat et du Languedoc. On n'est pas d'accord sur leur origine. Selon les uns, elles ont été importées à Arles, comme en Espagne, par les Maures, lorsqu'ils occupèrent cette ville au VIIe siècle. D'autres croient qu'elles remontent au temps de l'indépendance gauloise. Dans les jeux de l'amphithéâtre à Rome, de jeunes Gaulois combattaient les taureaux sauvages à pied et à cheval. Quoi qu'il en soit, elles figurent de temps immémorial dans les réjouissances publiques arlésiennes. Jadis, elles avaient lieu sur l'une des places de la ville et seulement dans des occasions exceptionnelles, avènements ou passages de souverains, naissances de princes, conclusions de paix, etc. Comme le nombre des courses était très restreint et celui des taureaux très considérable, on ne faisait paraître dans l'arène que des animaux de sept ou huit ans, n'ayant jamais couru, très supérieurs en force à ceux qui courent aujourd'hui. L'amphithéâtre romain d'Arles était alors recouvert de maisons. Il a été déblayé dans le premier tiers de ce siècle, et depuis lors, c'est dans son enceinte qu'ont lieu les courses. Les arènes de Nîmes servent au même usage; quelques villes et quelques gros bourgs possèdent des cirques en pierre, construits et aménagés pour les courses. Dans les villages, on établit des enceintes improvisées, fermées par des charrettes ou des clôtures en planches.

Un taureau est lâché dans l'arène, porteur d'une petite

cocarde de rubans solidement attachée entre ses deux cornes. Les jeunes gens qui prennent part à la course s'efforcent de lui enlever cette cocarde. Celui qui y réussit reçoit une prime qui varie entre cinq et cent francs. Lorsque ce jeu s'est prolongé pendant une vingtaine de minutes, un vieux bœuf dressé à ce métier vient chercher le taureau et le ramène à l'étable. D'ordinaire, six taureaux paraissent dans chaque course.

Le taureau ne se laisse pas enlever aisément sa cocarde; il attaque et poursuit ceux qui prétendent se permettre avec lui cette familiarité, mais ce jeu n'a rien de cruel. Il développe l'adresse et l'agilité de la jeunesse. Les accidents graves sont rares, mais il est peu de courses où l'on ne voie quelques fonds de culotte déchirés par la corne du taureau ou quelque maladroit roulé par ses coups de tête. L'amateur endommagé est salué du refrain populaire :

S'avie resta a soun oustaou,
La bano dou bioù y aurie pa fa maou.

S'il était resté chez lui, — la corne du taureau ne lui aurait pas fait mal.

Quelque chose comme le : *fallait pas qu'il y aille!* des faubouriens de Paris.

Certains amateurs (c'est ainsi qu'on nomme les toréadors du cru) sont d'une adresse remarquable. Quelques-uns jouissent d'un véritable célébrité locale. Tels le *Pouly* et son fils. Mais les plus habiles d'entre eux délaissent la course provençale pour la course espagnole ou pseudo-espagnole, qui leur procure de plus sérieux profits.

Les courses provençales sont très populaires dans l'arrondissement d'Arles, dans celui de Nîmes et sur les confins de ces deux arrondissements. Elles constituent la grande attraction de toutes les fêtes patronales et n'ont lieu que pendant la belle saison, d'avril à octobre. Chaque course est payée de trois à six cents francs au propriétaire des taureaux. Un bon taureau court trois ou quatre fois dans la saison et peut ainsi rapporter deux cents à deux cent cinquante francs par an. La concurrence tend à avilir les prix, et l'avilissement des prix à faire baisser la qualité des produits. On se plaint que les taureaux courent trop jeunes, trop longtemps et trop souvent.

Depuis quelques années, grâce à la tolérance des autorités, le goût des courses espagnoles s'est répandu en Provence, en Languedoc et dans la région voisine de l'Espagne. Ces exercices n'ont rien de commun avec les courses provençales; ils sont d'importation purement étrangère. Sans doute, ils offrent le puissant attrait des émotions violentes, mais ils surexcitent à l'excès le public et l'habituent au spectacle du sang versé et des traitements barbares infligés aux chevaux et aux taureaux. Leur vogue n'est qu'accidentelle; elle passera bientôt. Il est même probable qu'elle se serait déjà éteinte d'elle-même, si les populations méridionales, toujours jalouses de leurs libertés municipales, n'avaient cru voir, dans l'ingérence de la presse parisienne et dans les prohibitions du gouvernement, un attentat contre leurs franchises.

Quant aux courses provençales, elles sont passées à l'état d'institution nationale dans le bassin inférieur du Rhône. La passion des taureaux est dans le sang des Arlésiens et de leurs voisins. Elle exulte dans les courses et dans les ferrades. Elle atteint son paroxysme lorsque les animaux conduits à une course s'échappent dans les rues ou dans les champs. Toute la population du pays, femmes, enfants, se met à leurs trousses, quitte à se sauver à toutes jambes si l'un des taureaux poursuivis tente un retour offensif.

Un conte provençal rend d'une façon plaisante, mais très juste, la passion immodérée des Provençaux pour les taureaux. Jarjaille, un *aficionado* tarasconnais, étant passé de vie à trépas, se présente à la porte du paradis. Comme il n'a pas la conscience bien nette, saint Pierre lui refuse l'entrée. Mais le compère cajole si bien le bon saint qu'il réussit à s'introduire en fraude dans le séjour des élus. Une fois dans la place, il s'y trouve bien et prétend n'en plus sortir. Comment déloger cet intrus? Saint Pierre se creuse en vain la cervelle, mais saint Luc vient à passer. L'évangéliste est expert en tauromachie, car le bœuf est son emblème. A son instigation, de petits anges passent en courant devant la porte du paradis et crient de toutes leurs forces : *li bioù! li bioù!* (les taureaux! les taureaux!) Jarjaille bondit de sa place usurpée et se précipite hors du paradis dont saint Pierre se hâte de verrouiller la porte. « S'il y avait eu vraiment des taureaux, dit Jarjaille pour se

consoler, je ne regretterais pas ma place dans le paradis. »

Au dire d'un autre conte, certain *Franchiman* (homme du nord, de langue française) se rendit un jour à Châteaurenard, pour recueillir chez un notaire une succession. Arrivé dans la riante petite ville, avisant un café rempli de consommateurs, il s'approche et demande le chemin qui conduit chez le notaire ; on lui répond obligeamment : « Pardon, ajoute-t-il, seriez-vous assez bon pour m'expliquer un mot qui m'intrigue? En entrant en ville, j'ai rencontré une bande de jeunes gens qui couraient comme des fous, en criant à plein gosier : « *An escapa!* (ils se sont échappés : sous-entendu, les taureaux). » A peine ce mot était-il prononcé qu'à sa profonde stupéfaction, cafetier, garçons, consommateurs, se précipitent dans la rue en vociférant : « *An escapa! an escapa!* » Notre homme tout ébaubi se rend chez le notaire. Il en reçoit l'accueil aimable dû à un bon client. Mais avant de parler affaire :

— Vous habitez, dit-il, un étrange pays, mon cher maître. J'ai entendu pousser dans les rues un cri que je ne comprenais pas, j'en ai demandé l'explication dans un café, mais à peine avais-je posé la question que tout le monde s'est envolé en poussant le même cri.

— Et quel était ce cri? demande le notaire attentif.

— *An escapa!*

— En êtes-vous sûr? Où, quand l'avez-vous entendu?

— Mais à l'instant, sur le chemin de la gare.

Le notaire ne fait qu'un bond jusqu'au palier de l'escalier.

— Marthe, Toinette, Marius, César! *An escapa!*

Et le voilà dégringolant les marches quatre à quatre et disparaissant dans la rue, suivi de près par sa femme, sa servante et ses clercs qui vocifèrent : « *An escapa! An escapa!* » Le *Franchiman*, resté seul, s'empressa de reprendre le chemin de la gare, convaincu que tous les habitants de Châteaurenard étaient fous à lier. — Ils le sont bien quelque peu, de même que tous leurs voisins, le jour où des taureaux s'échappent dans le pays.

Les taureaux échappés regagnent leurs pâturages avec une merveilleuse sûreté d'instinct. Mais souvent, alléchés par les plantureuses luzernes du pays, ils s'attardent sur le chemin. La terreur règne alors aux alentours. L'imagination méridio-

nale exagère la méchanceté du maraudeur. Les femmes n'osent plus s'aventurer hors des fermes. Au cours des années dernières, à deux reprises, la route du Plan du Bourg à Arles a été interceptée, pendant des journées entières, par des taureaux qui s'y étaient établis, comme des routiers du moyen âge, et qui couraient sus à tout ce qui passait, voitures, chevaux ou piétons. Il fallut les abattre à coups de fusil. C'est la nuit surtout que circulent les taureaux échappés. Le jour, ils se cachent dans les halliers ou se tiennent tapis dans les fossés. Dans le hasard de leurs pérégrinations nocturnes, ils s'engagent parfois sur les voies ferrées. Qu'un train vienne à passer, ils foncent résolument sur le monstre aux yeux rouges. La collision leur coûte la vie, mais ils ont la gloire d'avoir fait dérailler le train.

Le nombre des gardiens de taureaux a diminué, depuis que l'usage s'est introduit de conduire les animaux à destination dans des chars fermés. Il ne dépasse pas la centaine aujourd'hui. On compte d'ordinaire un gardien pour cinquante têtes de bétail. Sur chaque manade, il existe un chef gardien, le *bayle*. Ces hommes ont l'extérieur fruste et les façons rudes. Ils habitent des cabanes de chaume, dans les pâturages, et vivent, d'une vie frugale et solitaire, pendant la plus grande partie de l'année. Lorsqu'ils conduisent les taureaux aux courses, ils sont défrayés et fêtés par les entrepreneurs des courses et par les amateurs de la localité, et passent d'une vie de privation à une vie de bombance. La force, l'adresse, une solidité à cheval à toute épreuve sont indispensables dans leur pénible métier. Il faut un bras de fer pour soutenir, sur la pointe du trident, le choc du taureau, lorsqu'il attaque le cheval, une assiette inébranlable pour franchir tous les obstacles à la poursuite des animaux indociles.

Autrefois, lorsque, pendant une course, un taureau devenu sournois se cantonnait dans un coin de l'arène, les gardiens étaient obligés d'aller, à pied, le déloger de son refuge. Épaule contre épaule et s'arc-boutant fortement sur leurs jarrets, deux gardiens allaient présenter au taureau les croissants réunis de leurs tridents. Parfois l'animal s'enfuyait, mais le plus souvent, il fondait sur ces provocateurs, et quand ceux-ci ne réussissaient pas à soutenir le choc sur la pointe

de leurs piques, ils couraient les plus grands dangers. Le choc était si violent qu'il n'était pas rare que la hampe des tridents fût cassée net. Cette coutume est à peu près abandonnée, depuis que les croisements espagnols ont introduit dans les manades des animaux plus dangereusement armés que les taureaux de pur sang camargue.

Les gardiens de taureaux montent des chevaux du pays, admirablement dressés à leur service. C'est merveille de voir ces chevaux suivre dans toutes ses évolutions et sur tous les terrains le taureau poursuivi, éluder ses attaques ou l'attendre de pied ferme, selon que leur commande le cavalier. La selle en usage chez les gardiens ressemble beaucoup à la selle arabe. Son troussequin très élevé fournit un point d'appui au cavalier pour soutenir le choc du taureau. L'arme offensive et défensive dont ils se servent se compose d'une hampe en bois dur, longue de deux mètres cinquante environ, terminée par un fort croissant d'acier dont les pointes sont écartées de dix centimètres et entre lesquelles se trouve une pointe centrale. Les gardiens tiennent ce trident à deux mains, quand ils attaquent le taureau ou subissent son attaque. Ils le manœuvrent d'une seule main et le font tournoyer au-dessus de leur tête, lorsqu'ils veulent le faire passer d'un côté à l'autre.

Quelques jeunes gens aisés du pays manient le trident et prêtent leur concours gratuit aux gardiens, dans les ferrades. Ce sport était jadis fort en honneur à Arles. Les gentilshommes et les riches bourgeois le pratiquaient avec ardeur; mais l'habitude de monter à cheval se perd de plus en plus. Le mauvais état des routes en faisait autrefois une nécessité. La multiplicité et le bas prix des chevaux les mettaient à la portée de tout le monde dans la terre d'Arles. Aujourd'hui des routes empierrées et praticables en tout temps ont remplacé les chemins défoncés. Les chevaux se font de jour en jour plus rares et plus chers, et les Arlésiens fin de siècle leur préfèrent la commode et disgracieuse bicyclette.

La plupart des gardiens passent indifféremment de la garde des chevaux à celle des bœufs. Les mœurs de ces deux catégories de pâtres équestres se confondent en beaucoup de points. Aussi pourra-t-on faire application aux gardiens de taureaux de presque tout ce que je vais dire des gardiens de chevaux.

Les jours des bœufs de Camargue et de leurs pâtres équestres sont comptés. L'extension des cultures tend à restreindre de plus en plus les pâturages, et il est à prévoir que la vogue des courses ne se soutiendra pas indéfiniment. L'élevage des animaux pour la boucherie n'est pas rémunérateur, car l'espèce donne peu de viande et s'engraisse mal, et d'ailleurs les pâturages actuels sont trop maigres pour se prêter à l'engraissement. De deux choses l'une : ou la race disparaîtra, ou elle se modifiera par des croisements avec des races plus aptes à la production de la viande. Dans ce dernier cas, le mode d'élevage devra être transformé. Ainsi, de toute façon, il est à présumer que les mœurs pastorales si originales que je viens de décrire sont vouées à une disparition prochaine.

*
* *

La race de chevaux particulière au territoire d'Arles, que l'on désigne sous le nom de race camargue, remonte certainement à une haute antiquité. Il y a trois cents ans, elle était déjà considérée comme existant de tout temps dans le pays. D'après la tradition locale, cette race aurait pour auteurs les chevaux barbes abandonnés par les Sarrasins au VIIIe siècle, lorsqu'ils furent chassés d'Arles par Charles Martel. Cette légende est contredite par les dernières observations de la science qui, d'après les principaux caractères de sa conformation, rattachent le cheval camargue au cheval de l'époque quaternaire du type de Solutré.

Le cheval camargue a la tête lourde, les oreilles courtes et bien placées, l'œil largement ouvert et la pupille très dilatable. On attribue à cette dernière qualité la faculté de se diriger la nuit qu'il possède à un degré remarquable. Son encolure est le plus souvent droite ou renversée, son poitrail large et bien ouvert. Il a le ventre bas, les hanches longues, la croupe étroite, la queue bien attachée et très fournie de crins, de même que la crinière. Ses membres sont généralement sains et vigoureux; ses pieds sont excellents. Jamais on ne le ferre, à moins qu'il ne soit destiné à faire un service dans un pays rocailleux ou sur des routes dures. Il n'est

sujet ni aux seimes, ni aux bleimes. Son principal défaut est l'insuffisance de sa taille. Il mesure d'ordinaire au garrot de $1^{m},38$ à $1^{m},43$. C'est à corriger ce défaut que les propriétaires devraient s'appliquer, en pratiquant des croisements intelligents et en donnant quelques soins aux jeunes chevaux. Le blanc est la couleur dominante parmi les chevaux camargues. La robe grise, fréquente chez eux, passe au blanc avec l'âge. L'alezan est à l'état d'exception. Le noir, le rouan, le bai, l'isabelle n'existent pas dans la race pure.

Les chevaux camargues sont ardents, légers, courageux, durs à la fatigue, très sobres et peu sensibles aux intempéries. Quand un gardien rentre au pâturage avec un cheval ruisselant de sueur et recru de fatigue, il le débride, le desselle, l'entrave pour qu'il ne puisse s'éloigner et l'envoie, sans autres soins, chercher sa nourriture dans les champs. La vitesse du cheval camargue est médiocre, mais son fond est très remarquable. Il peut faire, à toutes allures, vingt-cinq lieues en un jour sans être fourbu. Il est doué d'une adresse toute particulière pour se tirer des mauvais pas. Qu'il tombe dans une fondrière, il s'en tire avec intelligence et sang-froid. De jour et de nuit, dans les cailloux de la pleine Crau, sur les rochers des Alpilles, à travers les prairies coupées de fossés jumeaux, lancé à la poursuite d'un lièvre ou d'un taureau, il galope à toute bride, sans broncher une seule fois.

Sans parler des chevaux de service répandus dans le pays, il existe encore dans le pays d'Arles de mille à douze cents chevaux camargues vivant en liberté. Il y a cinquante ans, on en comptait trois fois plus. L'emploi des batteuses à vapeur a supprimé le dépiquage par les chevaux qui était le principal produit des manades de chevaux. L'extension des vignobles dans le Languedoc et les plaines du bas Rhône a fait renchérir le foin naturel et la litière que l'on tire des marais, en sorte que les propriétaires trouvent plus d'avantages à vendre ces produits qu'à les faire consommer sur pied par les chevaux. Dans la première moitié de ce siècle, on estimait à vingt-quatre francs par an le coût de la nourriture d'un cheval de manade. Ce prix de revient a triplé pour le moins. Pour toutes ces raisons, beaucoup de propriétaires ont été amenés à se défaire de leurs chevaux et

l'effectif de la race camargue va diminuant au point que l'on peut craindre sa complète et prochaine disparition.

Laissera-t-on périr cette race, qui n'est pas exempte de défauts, mais possède de précieuses qualités ? Le cheval camargue, lorsqu'on parvient à relever sa taille au niveau de la taille de cavalerie légère, fait un cheval de guerre de premier ordre. Il a l'intelligence, la sobriété, la rusticité et la résistance. Il n'est jamais indisponible. Dans les rares régiments qui en possèdent, on a relevé des totaux de dix jours d'infirmerie, pour des camargues ayant servi dix ans. Notre armée a besoin d'un très fort contingent de chevaux. Le pays d'Arles qui possède en abondance tous les éléments d'un élevage : pâturages naturels, fourrages, grains, pourrait sans peine fournir un millier d'excellents sujets au recrutement de notre cavalerie. L'État a donc le devoir d'encourager la production chevaline à Arles.

Un haras de l'État avait été établi à Arles en 1808. Il y était parfaitement placé. Un caprice injustifiable de l'administration a transféré cet établissement à Perpignan en 1857. Aujourd'hui tout le midi de la France, y compris la Corse, est desservi par le dépôt d'étalons de Perpignan, tandis que les trois départements pyrénéens possèdent trois dépôts : Perpignan, Tarbes et Pau. L'anomalie est criante. Il y a une quinzaine d'années, Arles a été doté d'un dépôt de remonte. Cet établissement peut encourager la production chevaline locale, en pratiquant des achats dans le pays. Jusqu'à présent il s'était abstenu de le faire. Mais l'administration, l'an dernier, a acheté soixante-deux chevaux dans la commune d'Arles. Ce n'est qu'un commencement. Si les éleveurs du pays peuvent compter que la remonte achètera leurs produits, ils augmenteront rapidement la production. Un camargue de cinq ans, sans tares, se vend cinq cents francs. Le même cheval, amélioré par le croisement et par les soins, est payé par la remonte de huit cents à quatorze cents francs. Cette différence de prix décidera les éleveurs à faire les sacrifices nécessaires pour obtenir de meilleurs produits.

Les chevaux camargues sont répartis en troupeaux que l'on désigne sous le nom de manades, comme les troupeaux de bœufs. Une manade compte entre vingt-cinq et cinquante

têtes d'animaux de tout âge. Chaque manade possède un étalon, choisi pour ses qualités et pour la beauté de ses formes. La reproduction s'opère en liberté. Les poulains naissent au mois de février. Beaucoup sont vendus à l'âge d'un an, à la foire du 3 mai, à Arles, ou à dix-huit mois, à la foire du 1er septembre, à Saint-Gilles-du-Gard. Sauf l'étalon et les chevaux dressés à la selle, tous les animaux ont la crinière rasée au printemps. Les crins sont employés à la confection de cordes que les gardiens fabriquent eux-mêmes, et qui, toujours suspendues à l'arçon de la selle, leur servent comme un lasso, à capturer les chevaux dont ils ont besoin. Les chevaux de manade sont marqués sur la fesse montoir au fer rouge, aux initiales de leur propriétaire.

Avant l'introduction des batteuses à vapeur, tous les grains du territoire d'Arles, qui produit la grande quantité de céréales que l'on sait, étaient dépiqués par les chevaux, selon le mode primitif usité dans la Grèce antique. Les chevaux adultes étaient seuls assujettis à ce travail : les juments poulinières et les poulains de moins de trois ans en étaient exempts. Le travail commençait à la Saint-Jean et finissait d'ordinaire à Notre-Dame d'août. Comme toutes les propriétés n'avaient pas de manades, une même manade opérait le dépiquage pour plusieurs domaines. En rémunération du travail de ses chevaux, le propriétaire de la manade recevait en nature 4 p. 100 des blés dépiqués, 5 p. 100 des orges et avoines. Le dépiquage rendait ainsi de trente à trente-cinq francs par tête de cheval.

Les chevaux employés au dépiquage étaient pourvus d'un licol en crin et accouplés deux à deux. Le premier couple portait un collier de sonnettes. Un gardien réunissait dans ses mains les longes des licous et faisait tourner en rond autour de lui six paires de chevaux, les unes derrière les autres, hâtant le pas des retardataires à l'aide d'un aiguillon. Six couples constituait une *roue*, et l'importance des manades se calculait d'après le nombre de roues qu'elles pouvaient fournir.

C'était alors un curieux spectacle sous le ciel torride de l'été provençal, de voir deux ou trois roues de camargues, tournant sans relâche sur l'aire d'un grand domaine, dans la poussière blonde du blé, au tintement des clochettes, entourées d'un essaim d'ouvriers demis-nus, empressés à

rejeter les épis sous les pieds des chevaux. Ces mœurs d'un autre âge ont à peu près disparu, et bien rares sont aujourd'hui les domaines où se pratique encore le dépiquage.

Les juments camargues ne sont généralement pas dressées à la selle. Parmi les chevaux, on choisit les meilleurs pour les dresser. Les gardiens pratiquent le dressage d'une façon barbare, à peu près comme les *gauchos* ou les *cow-boys* du nouveau monde. Un cheval de cinq ans, capturé au lasso, est lié par les quatre membres. Puis on le charge d'un harnachement complet, lourde selle arlésienne, martingale, bride et caveçon de fer. Cela fait, un gardien saute en selle et l'on délie le cheval. L'animal cherche, par des bonds prodigieux, à se débarrasser de son fardeau; le cavalier répond à chaque défense du cheval, en le corrigeant à l'aide du caveçon, des éperons et du cep de vigne qui lui tient lieu de cravache. Ces scènes se renouvellent tous les jours pendant un mois. Au bout de ce temps, la soumission est obtenue, mais elle est précaire. Qu'il réussisse une seule fois à faire prévaloir sa volonté, fût-il monté depuis dix ans, l'animal redevient aussi indiscipliné qu'au premier jour.

Les gardiens camarguais ne connaissent ni les préceptes du comte d'Aure, ni la méthode Baucher. Leur position, à cheval ferait bondir d'indignation un instructeur de Saumur. Ils n'en sont pas moins d'excellents cavaliers, solides comme des rocs et obtenant de leurs chevaux tout le possible. Encastrés dans la selle profonde que j'ai décrite, ils sont, non pas assis, mais droits sur l'enfourchure, comme les chevaliers du moyen âge, comme les picadors d'Espagne. Ne serait-ce pas parce que cette position est la meilleure pour soutenir un choc sur une lance, une pique ou un trident? La partie antérieure de leur pied chausse un étrier fermé. Ils ne se servent pas de filet, mais uniquement d'un mors très dur à branches recourbées. La selle est pourvue de sangles de cuir, d'une croupière et d'une courroie de poitrail. Une martingale fixe empêche le cheval de sortir de la main. Ainsi équipé, le gardien d'Arles est capable de toutes les prouesses équestres. Il passe partout et à toute allure. Nul cheval, si rétif qu'il soit, ne parvient à le désarçonner. Quelques-uns d'entre eux assistaient, en 1889, aux exercices des cow-boys

de Buffalo-Bill. Ils ne pouvaient assez s'étonner du succès qu'obtenaient des prouesses équestres qui leur étaient familièr eset leur semblaient toutes naturelles.

De même que les gardiens de taureaux, les gardiens de chevaux sont tous Arlésiens d'origine et ne parlent d'autre langue que le provençal. Ils habitent toute l'année de petites cabanes de chaume, au milieu des pâturages. Ces cabanes sont surmontées d'un mât de trois ou quatre mètres de hauteur, coupé de barreaux transversaux, comme un perchoir de perroquet. Le gardien grimpe sur ce mât lorsqu'il veut se rendre compte de l'endroit où dépaissent ses chevaux, dans les grands roseaux du marais. Deux pierres plates forment le foyer. Un trou ménagé dans la toiture donne issue à la fumée qui se répand dans la cabane et en chasse les moustiques, vrai fléau de ce pays. Deux couchettes de bois de saule et quelques troncs d'arbres sciés en guise d'escabeaux composent tout le mobilier de cette rustique demeure.

Je viens de nommer les moustiques. La peinture de la Camargue ne serait pas complète si je ne disais un mot de leurs méfaits. C'est au printemps et surtout à l'automne que ces insectes font le tourment de l'homme et des animaux. En certaines années, ils sont tellement incommodes qu'on est obligé de suspendre les labours. Les taureaux, pour se soustraire à leurs piqûres, se plongent jusqu'au mufle dans l'eau du Rhône ou dans la vase des étangs et y séjournent des journées entières. On raconte, en Camargue, que pour punir je ne sais quelle incartade de son *gardianon*, certain gardien de chevaux eut l'infernale idée de l'attacher tout nu au tronc d'un saule du marais et de le laisser ainsi exposé aux piqûres des moucherons pendant toute une nuit. Lorsque, à la pointe du jour, il s'approcha pour le détacher, il crut voir un sourire moqueur sur les lèvres de l'enfant: « Tu ris, coquin! » s'écria-t-il. Le pauvre petit ne riait pas. Il était mort, tué par le venin de myriades de moustiques; c'était un rictus sardonique qui crispait sa face exsangue.

Le gardien vit dans sa cabane, sans autre société que celle de son aide, adolescent que l'on désigne sous le nom de *gardianon*. Sa femme, s'il est marié, reste à la ville : elle ne pourrait supporter le séjour par trop austère et la rude vie de

la cabane. Il ne quitte cette solitude que dans de rares occasions, aux mois de juillet et d'août pour dépiquer, au commencement de mai et de septembre pour conduire aux foires les bêtes à vendre, à Noël et à Pâques pour aller voir en ville ses parents, sa femme et ses enfants. Le reste du temps, il n'a d'autre occupation que de surveiller sa manade, dresser les jeunes chevaux et confectionner des cordes de crins. Sa nourriture se compose de légumes secs qu'on lui envoie de la ferme, avec le pain et le vin du cru, et des poissons du marais qu'il pêche lui-même. Autrefois, les gardiens, comme tous les habitants des marais d'Arles, étaient éprouvés par les fièvres paludéennes. Mais depuis une trentaine d'années, le desséchement des marais a fait à peu près disparaître les fièvres.

Les principales distractions des gardiens sont les ferrades, la chasse au lévrier et la chasse au perdreau à cheval. Ces deux chasses se pratiquent à Arles de temps immémorial. Les prohibitions de la loi sont impuissantes à les empêcher. Comment saisir des chasseurs bien montés dans un pays où le tricorne d'un gendarme se distingue d'une lieue? Les lévriers d'Arles ressemblent beaucoup aux slouguis d'Algérie. Ils sont de haute taille, bien musclés, la poitrine profonde, le ventre évidé, de poil ras et fauve. Ces animaux n'ont aucun nez, mais ils sont très rapides à la course. Lorsque les chasseurs ont fait lever un lièvre ou un renard, ils crient pour appeler l'attention des lévriers. Ceux-ci bondissent alors sur place pour découvrir le gibier et aussitôt qu'ils l'ont aperçu, ils se lancent à sa poursuite avec une vitesse vertigineuse. En quelques minutes, ils l'atteignent, l'étranglent et le dévorent, si les chasseurs n'arrivent pas à temps pour le leur enlever. La chasse aux perdreaux, à cheval, se pratique aux heures les plus chaudes de la canicule. Lorsque les chasseurs ont fait lever devant leurs chevaux une compagnie de perdreaux, chaque cavalier s'attache à suivre un oiseau à toute vitesse, de manière à arriver à la remise en même temps que lui et à le contraindre à repartir sans prendre haleine. A la troisième remise le perdreau est forcé, on le prend à la main.

Ces deux chasses exigent autant d'audace que d'adresse. Le cavalier doit suivre le gibier au triple galop, sans se laisser arrêter par aucun obstacle. C'est une vraie course au

clocher. Les gardiens y excellent. Ils se plaisent aussi à poursuivre à cheval les halbrans, dans les marais qui les ont vu naître, et à les abattre à coups de bâton.

Jusqu'à ces dernières années, les gardiens de chevaux et de taureaux réunis formaient une confrérie, sous le patronage de saint Georges. La fondation de cette confrérie remontait à 1522. Pendant trois cent cinquante ans, les gardiens se réunissaient à Arles chaque année, le lundi de la Pentecôte. Ils assistaient en corps, dans l'une des églises de la ville, à une messe solennelle où étaient bénis des pains qui étaient distribués ensuite aux membres et aux patrons de la confrérie. A l'issue de la messe avait lieu l'élection des dignitaires. A deux heures après midi, la corporation montait à cheval et se rendait sur les boulevards extérieurs, précédée de ses trompettes et de son prieur, portant l'étendard rouge et jaune de saint Georges. Sous les yeux d'une nombreuse affluence de spectateurs, les gardiens se livraient d'abord au jeu de la bague, où ils étaient fort adroits. Puis ils se disputaient les prix de plusieurs courses. Cette fête originale et très populaire dans le pays a été supprimée, il y a une dizaine d'années, à la suite de dissentiments politiques. La maudite politique n'en fait jamais d'autres.

Arles est un des pays du monde où les courses de chevaux existent depuis le plus longtemps. Au XIIIe siècle, ces courses avaient lieu sous les murs de la ville; en 1527, le conseil général de la ville institua une course annuelle aux plaines de Meyran, en Camargue, et attribua à cette course un prix consistant en une pièce de satin. Cette course s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec des fortunes diverses. Très brillante autrefois, alors qu'elle était à peu près unique en France, elle est déchue depuis que les courses se sont multipliées à l'infini. Cette déchéance est d'autant plus à regretter que la principale épreuve offrait un intérêt tout particulier. Elle comportait un parcours de neuf mille mètres au galop.

Avant de quitter les gardiens du pays d'Arles, il n'est que juste de rendre hommage à leur moralité. Leur casier judiciaire est vierge de toute condamnation. S'ils ne se privent pas de courtiser les jolies filles d'Arles, c'est pour le bon motif. Ils se marient de bonne heure et font souche de braves gens

comme eux. Hélas! ces mérites ne les empêcheront pas de disparaître à bref delai, pas plus que les qualités de leurs chevaux ne préserveront la race camargue de la suppression qui la menace. Hommes et chevaux sont appropriés à des modes d'exploitation agricole condamnés par l'inexorable progrès. Leur nom ne représentera bientôt plus qu'un souvenir.

*
* *

La commune d'Arles possède, à elle seule, environ quatre cent mille bêtes à laine. L'ensemble des pâturages de la terre d'Arles (en y comprenant Fos et les Saintes-Maries) représente environ quatre-vingt-dix mille hectares. Sur ce nombre, soixante mille au moins sont affectés aux bêtes à laine. Les terres arables, après l'enlèvement des récoltes, les jachères bisannuelles, les vignes après la vendange, les prairies et les luzernières en hiver fournissent aux animaux d'importantes ressources alimentaires, en sorte qu'on doit évaluer à cent mille hectares au moins la superficie utilisée pour la dépaissance des brebis dans la région d'Arles.

La douceur des hivers en Provence permet de faire paître les animaux presque continuellement en plein air. Tout cela fait de la région du bas Rhône un pays d'élection pour l'industrie pastorale.

La race ovine arlésienne n'avait, à l'origine, qu'une toison maigre et grossière. Depuis un siècle environ, elle a été très heureusement modifiée par des croisements avec la race *mérinos* d'Espagne. C'est à 1802 que remonte l'introduction des premiers béliers mérinos dans les troupeaux d'Arles. Napoléon, dont la sollicitude s'exerçait sur tant d'objets divers, en favorisa la diffusion. Une bergerie modèle fournit des étalons à l'élevage local. L'impératrice Joséphine la prit sous sa protection. Les croisements se multiplièrent. Aujourd'hui, l'ancienne race est remplacée par une race améliorée, où prédomine le sang mérinos.

Le mouton arlésien a soixante centimètres de hauteur au garrot. Il mesure un mètre de l'extrémité du museau à la naissance de la queue. Les cornes sont faibles ou nulles chez la femelle, fortes et recourbées en avant chez le mâle. La toi-

son est courte, fournie et blanche; les toisons rousses ou noires sont très rares. La laine est fine et particulièrement estimée, parce que les animaux vivent presque toujours en plein air; leur toison ne s'imprègne pas de suint, comme celle des animaux nourris dans les bergeries.

Dans la composition d'un troupeau, les béliers entrent pour une proportion de 5 p. 100; les moutons comptent pour 15 p. 100 et les brebis pour 80 p. 100. Un troupeau ordinaire compte de cinq cents à deux mille têtes. Les troupeaux séjournent dans le territoire d'Arles du mois d'octobre au mois de juin. Lorsque le temps est mauvais et pendant les nuits d'hiver, ils s'abritent dans d'immenses cabanes en chaume qui semblent des carènes renversées et suivant un antique et pieux usage, sont surmontées d'une croix. Quand vient l'été, ils émigrent dans les Alpes; le climat de la Provence est trop chaud, pendant la période estivale, pour les bêtes à laine. Cette émigration se nomme *transhumance*. Elle existe en Espagne sous le nom de *Mesta*, et peut-être les Arlésiens l'ont-ils empruntée aux Espagnols, comme leur race ovine.

L'avant-garde du troupeau émigrant est formée par l'escadron noir et barbu des boucs et des chèvres. Puis viennent une vingtaine d'ânes, portant sur les doubles corbeilles dont leur bât est chargé les bagages des bergers. Au retour, ils porteront les agneaux nouveau-nés, trop faibles pour suivre les mères. Paraissent ensuite les cornes à multiples circonvolutions des béliers; de grosses houpes de laine sont ménagées dans leur toison et leurs clochettes sonnent d'un son grave. Puis, c'est le *vulgum pecus*, la compacte troupe bêlante des brebis et des moutons. A l'arrière-garde, les bergers pressent la marche de la lente colonne qui soulève des nuages de poussière. La marche est fermée par les grands chiens des Alpes. Ainsi le patriarche Abraham conduisait ses troupeaux de la contrée de Béthel dans les pâturages de Mamré.

Dans cet ordre invariable, les troupeaux d'Arles se rendaient autrefois à petites journées des bords du Rhône sur les plateaux des Alpes. Aujourd'hui, les propriétaires embarquent leurs moutons en gare d'Arles, et des trains portent en quelques heures le troupeau entier au pied des montagnes.

Les pâturages d'été sont à quinze cents ou deux mille mètres

d'altitude. Ils s'étendent de l'Isère au Var, des bords de la Drôme à ceux de la Doire Ripaire. La vie pastorale continue sur ces hauteurs, comme dans les plaines d'Arles. La surveillance des bergers y redouble d'activité; ils ont à préserver leurs bêtes des chutes dans les précipices et de la dent des loups et des ours. Le loup est plus malfaisant que l'ours. Ce dernier se contente de prélever sa pitance sur les troupeaux, tandis que le loup tue tout ce qu'il peut pour le plaisir de tuer. Il effraie des bandes de moutons et les pousse vers des abîmes où il ira dévorer leurs restes.

Les grands chiens de Camargue protègent les troupeaux. Cette race, issue de celle du Saint-Bernard, produit des chiens énormes que leur épaisse fourrure blanche ou tachée de noir fait paraître plus volumineux encore qu'ils ne sont. Plus forts et plus beaux que ceux des Pyrénées, ce sont les plus grands chiens que nous possédions en France. Redoutables aux malfaiteurs à deux ou à quatre pattes, ils sont incommodes et parfois dangereux pour les passants. Pour cette raison et plus encore parce qu'ils coûtent cher à nourrir, ils sont aujourd'hui beaucoup moins nombreux qu'autrefois.

Dans le courant du mois d'octobre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon que l'hiver s'annonce comme plus ou moins précoce, les troupeaux descendent pour regagner leurs pâturages d'Arles. Vers le mois de décembre, les brebis commencent à mettre bas. L'hiver est ordinairement doux à Arles. La pluie est rare et peu prolongée, la neige exceptionnelle. Aussi les bêtes à laine sont-elles presque toujours dehors. Lorsque les mauvais temps persistent, c'est une calamité pour les propriétaires qui sont alors obligés de nourrir les troupeaux, à chers deniers, dans les bergeries. Une calamité heureusement plus rare encore que la neige est l'inondation. Lorsque le Rhône rompt ses digues ou lorsqu'un raz de marée fait refluer les eaux dans les terrains bas qui avoisinent les embouchures du Rhône, les troupeaux courent risque de périr. Pareil désastre ne s'est pas produit depuis 1856.

Jusqu'au milieu de ce siècle, les troupeaux étaient exposés aux attaques des loups, dans les plaines d'Arles aussi bien que sur les plateaux alpestres. Les grands animaux se défendaient par une tactique instinctive des plus curieuses. Une manade

de bœufs attaquée se formait en cercle compact, les veaux au milieu, les taureaux offrant à l'ennemi un front de bataille hérissé de cornes. Les manades de chevaux adoptaient la même formation, mais en tournant la croupe vers la circonférence, afin d'accueillir les assaillants à coups de pied. Ce n'était que par surprise que les loups réussissaient à égorger quelques veaux ou quelques poulains. Les étalons camargues, de même que les vieux taureaux, les attaquaient et les pourchassaient avec fureur. La gent moutonnière n'avait pas les mêmes moyens de défense. Aussi, qu'un troupeau fût mal gardé au pâturage, qu'une bergerie fût mal fermée la nuit, ses bêtes périssaient par douzaines. Lorsque les loups devenaient trop nombreux, les louvetiers organisaient des battues à cheval. Le goût, autrefois très répandu, de l'équitation, le grand nombre de chevaux permettaient de réunir des centaines de cavaliers. Ces cavaliers, armés de lances, poursuivaient les loups qu'ils surprenaient en terre ferme et les tuaient à l'arme blanche. Il leur était interdit de se servir d'armes à feu, afin de prévenir les accidents qu'aurait pu produire le tir à cheval.

Certains chasseurs de loups ont laissé une réputation légendaire. J'ai conté ailleurs l'histoire du gardien Roustanié qui, après avoir longtemps poursuivi un loup à cheval, l'atteignit dans une cabane abandonnée où il l'étrangla de ses propres mains. L'homme, le cheval et le loup furent trouvés morts côte à côte. Le cheval avait succombé à la fatigue et l'homme aux morsures. Ce fait remonte à 1820. En 1856, la plaine d'Arles fut submergée par une des plus grandes inondations dont l'histoire fasse mention; les loups noyés ou effrayés disparurent du pays. On ne les y a jamais revus depuis.

Le sevrage des agneaux a lieu au mois d'avril. Le lait des brebis est alors employé à fabriquer des fromages gras qui se consomment dans le pays. Vers le même temps, l'on tond le troupeau. Des tondeurs de profession vont de ferme en ferme offrir leurs services. Un animal adulte produit environ deux kilogrammes de laine, soit une valeur de deux francs, au prix actuel de la laine. Après la tonte, les bêtes sont marquées, à la couleur rouge, aux initiales de leur propriétaire.

C'est au mois de mai que se vendent les principaux pro-

duits du troupeau. Deux foires importantes ont lieu à Arles, le 3 et le 20 de ce mois. Selon les années, un mouton se vend de vingt-cinq à trente francs, une brebis pleine de vingt-quatre à trente, un agneau d'un an vingt francs, un agneau de l'année de quatorze à quinze francs. L'année dernière, les ventes ont été très importantes et les prix élevés, parce que nombre d'éleveurs du centre de la France, qui avaient sacrifié leurs bestiaux, à cause de la disette de fourrages, sont venus se remonter à Arles. Cette année, les ventes ont été moins nombreuses et les prix plus faibles. A chacune des foires de mai, trente mille bêtes à laine environ sont amenées sur le marché.

Les laines se vendent à la même époque. Elles sont achetées par les fabricants de Mazamet, de Reims et de Roubaix. Le prix de la laine varie entre cent vingt-cinq et cent cinquante francs les cent kilogrammes. La concurrence des laines australiennes et argentines pèse lourdement sur la production française. Néanmoins l'élevage des bêtes à laine est encore la branche la plus prospère, ou pour mieux dire, la seule prospère de l'agriculture dans le pays d'Arles.

Les bergers d'Arles, à très peu d'exceptions près, sont orinaires des Hautes-Alpes ou des Basses-Alpes. Ces montagnards volontiers quittent leur rude et pauvre pays pour venir chercher fortune dans la basse Provence; ils sont très économes et très âpres au gain. Les Arlésiens, plus affinés et plus dépensiers, font des gorges chaudes de l'avarice des *Gavots :* c'est ainsi qu'ils nomment les Alpins, du nom de la ville de Gap.

Un jour, racontent-ils, le bon Dieu, suivi de saint Pierre, faisait un petit tour de propriétaire dans les Alpes de Provence, encore inhabitées. Saint Pierre s'extasiait sur la hauteur des montagnes, la richesse des pâturages.

— Quel dommage, dit-il, qu'un si beau pays soit désert! Mettez-y donc des hommes, Seigneur.

Le bon Dieu secoua sa tête chenue :

— Pierre, tu ne sais ce que tu dis,

— Mais si, Père Éternel, je le sais fort bien. N'est-il pas triste de ne pas voir âme qui vive dans ces belles vallées? Je vous en prie, peuplez ces montagnes.

— Tu le veux, dit le Seigneur impatienté, eh bien! soit! ne t'en prends qu'à toi-même, si tu as à t'en repentir.

Et frappant la terre du pied, il en fit sortir à l'instant un joli *gavot*, aux joues rouges comme des pommes d'api, un manteau de bure tout flambant neuf sur le dos. Le bon saint Pierre fut si surpris de cette apparition soudaine que, de saisissement, il laissa échapper son bâton qui roula à ses pieds. Saint-Pierre est vieux, comme on sait : il a peine à se courber.

— Mon ami, dit-il au gavot tout frais émoulu, rends-moi le service de ramasser mon bâton.

— *Et quant me dounares, Moussu?* (Combien me donnerez-vous, Monsieur?) demanda le montagnard.

Le gavot thésaurise sou à sou, jusqu'à ce qu'il puisse acheter un petit troupeau et le faire valoir pour son compte. Alors seulement, il songe à s'établir et à chercher femme, soit dans son pays, soit le plus souvent à Arles, car la beauté fine et piquante des Arlésiennes a pour lui des séductions particulières. Et pour peu qu'il ait de chance, nous le retrouverons, vingt ans plus tard, gros propriétaire, mariant ses filles à des bourgeois et destinant ses fils à des carrières libérales.

On compte d'ordinaire trois bergers pour mille bêtes ovines. Le nombre des bergers d'Arles doit osciller entre mille et douze cents. Un *bayle* pour chaque troupeau commande aux autres bergers et administre le troupeau, sous sa responsabilité, qui est sérieuse; il suffit que les brebis soient intempestivement lâchées dans un pâturage encore humide de rosée pour qu'elles périssent toutes de la cachexie aqueuse.

Été comme hiver, dans les herbages de Camargue et de Crau ou sur les hauts plateaux des Alpes, les bergers vivent dans la solitude. Une couche de paille dans un coin de la cabane leur sert de lit. Leur nourriture se compose de légumes et de mouton fumé. Ce dernier mets est atroce : de quelque façon qu'on l'accommode, il conserve un goût de suif répugnant. Ils consomment également, et c'est leur plus grand régal, la viande des animaux qui meurent par accident ou de maladies non contagieuses. Ces hommes aux manières rudes parlent un dialecte guttural qui tranche avec la douceur du parler arlésien. Leurs vêtements sont faits d'un drap grossier de couleur marron. L'hiver ils portent un ample manteau de même étoffe et de hautes guêtres vertes.

La vie solitaire et les grands spectacles de la nature développent chez les bergers l'habitude de la contemplation. Astronomes rustiques, ils connaissent le cours des astres et la prévision des temps. Dans leurs loisirs prolongés, ils fabriquent des ustensiles de ménage en bois, et les décorent, à la pointe du couteau, de naïves et patientes sculptures. Industrieux, probes, quoique finauds, sobres, religieux, ils ne se départent de leur tempérance habituelle que deux fois par an, lorsqu'ils viennent à Arles, à Pâques et à Noël. Comme les matelots après une longue traversée, ils se dédommagent alors de leurs longues privations.

Les principaux d'entre eux se réunissent à la ville pour la fête de leur patron saint Véran (évêque de Cavaillon au VIe siècle), qui se célèbre le mardi de Pâques. Ce jour-là, ils assistent à la messe et à un sermon prêché en provençal et distribuent le pain bénit comme les gardiens. Mais la fête conserve un caractère exclusivement religieux.

Si les manades de bœufs et de chevaux paraissent destinées à disparaître bientôt, il n'en est pas de même des troupeaux de bêtes à laine d'Arles. Les avantages exceptionnels que le pays offre pour l'élève du mouton y maintiendront cette industrie pendant longtemps encore. Ce qui est à prévoir, c'est que l'élevage se transformera. Il a eu, jusqu'à présent, pour principal objet la production de la laine, tandis que la vente des animaux gras était reléguée au second plan. Mais le prix de la laine est en baisse progressive, au lieu que les demandes de viande augmentent tous les jours. Les éleveurs s'attacheront donc de plus en plus à engraisser des moutons pour la boucherie et ils infuseront à la race mérinos, pauvre en viande, le sang de la race anglaise Dishley. Cette transformation de l'élevage amènera le fractionnement des grands troupeaux et l'abandon de la transhumance. Les vieilles mœurs pastorales disparaîtront ainsi, et la moderne banalité étendra son empire sur la terre d'Arles, aussi bien que sur le reste de la France.

L. REMACLE

L'EXIL DE CRÉBILLON FILS

Le nom de Crébillon père et celui de Crébillon fils n'évoquent certes pas à l'esprit les mêmes idées : si l'un se dresse en noir, sur le fond de nos souvenirs, dans l'horreur de quelque sombre tragédie, l'autre s'éclaire dans un trumeau à la Boucher, au milieu des folâtres amours et des guirlandes fleuries, dans quelque coin d'un salon rococo. Le contraste est si frappant qu'il déconcerterait la critique, si l'on ne savait que la sève bourguignonne a poussé, dans son terroir, des jets plus disparates encore, Bossuet, par exemple, et Piron. Et cette divergence singulière entre les deux écrivains n'était pas moindre entre les deux hommes, mais à l'inverse. Le père, le tragique, si terrible la plume à la main, était dans la vie un joyeux compagnon, sorte de colosse, buvant bien, mangeant bien, narrant plaisamment et fumant tout le jour d'innombrables pipes. Le fils, au contraire, « taillé comme un peuplier, haut, long, menu », si léger dans ses écrits et dans ses imaginations, n'avait pas la langue alerte ni le débit amusant. « Il faisait de longues phrases, dit Grimm, et les faisait avec prétention. » Froid en société, il manquait de ce charme naturel qui attire et qui séduit. Bref, le tragique était gai, dans l'ordinaire de la vie, et le petit-maître sec et gourmé.

Ajoutons que ce petit-maître, fils de ce Bourguignon bien râblé, vint au monde quatorze jours seulement après le mariage de ses parents. C'était commencer l'existence comme il devait la continuer : sur les marges de la morale. Né trop tard pour être dit illégitime, il était né trop tôt pour être légitime tout à fait. Le 31 janvier 1707, Prosper Jolyot de Crébillon épousait secrètement, en l'église de La Villette, Marie Péaget, et, le dimanche 13 février suivant, survenait le fruit hâtif de cette union, Claude-Prosper, baptisé le lendemain en l'église Saint-Étienne-du-Mont, paroisse de ses parents, qui demeuraient place Maubert. L'enfant n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit sa mère. Son père ne put le garder auprès de lui, et des amis généreux payèrent sa pension au collège Louis-le-Grand, où il entra peu après et où il fit toutes ses études. Les jésuites, qui dirigeaient alors ce collège, essayèrent, dit-on, de convaincre leur jeune et brillant élève d'entrer dans leur ordre. Crébillon sut résister à ces instances et ne se laissa pas persuader. Peut-être le cas de son contemporain Gresset, qu'il pouvait connaître, fut-il un exemple suffisant de l'inconvénient des vocations fausses dans la Compagnie de Jésus.

Aussitôt libre de ses actions, Crébillon le fils — comme on l'appela dès lors — se mit à fréquenter des sociétés fort peu orthodoxes, pour se prouver sans doute à lui-même qu'il avait bien fait de ne point endosser le froc. Son père lui ouvrit les portes de la Comédie-Française et l'amena avec lui au foyer. Il sut trouver seul le chemin des Italiens, pour lesquels il travailla bientôt et fit des couplets lestes et des parodies. Il aimait surtout la compagnie des femmes faciles, et les succès de boudoirs ou de coulisses flattaient son amour-propre. Il se vantait d'avoir appris ainsi à connaître les femmes et à les mépriser. Celles-ci, d'ailleurs, savaient bien le lui rendre, l'occasion aidant, à preuve cette cruelle mésaventure contée en quelques lignes par l'avocat Mathieu Marais au président Bouhier, confiné à Dijon, et qui s'intéressait fort aux faits et gestes de ses concitoyens à Paris :

Ce petit auteur — disait Marais en parlant de Crébillon — a voulu épouser la Gaussin, comédienne : elle lui avait promis, et lui avait dit de faire dresser le contrat de mariage. Il est revenu de Fon-

tainebleau à Paris, puis retourné à Fontainebleau avec le contrat dans sa poche. Mais, dans l'interrègne, elle avait trouvé un amant riche, et elle a dit froidement qu'ayant un amant elle n'avait plus besoin de mari. (5 décembre 1734.)

Un malheur ne va jamais seul, assure-t-on. Le fait est que Crébillon ne tarda pas à éprouver de nouveaux déboires. Le 8 décembre 1734, il était enfermé au château de Vincennes, comme en fait foi ce laconique billet de l'exempt Roussel au lieutenant de police Hérault :

Suivant l'ordre du Roi anticipé que vous m'avez fait l'honneur de me donner, daté du 7 décembre 1734, pour arrêter et conduire au château de Vincennes Crébillon fils, je l'ai exécuté.

Qu'est-ce qui avait donc pu provoquer brusquement cette mesure de rigueur? L'apparition d'un roman publié sous ce titre : *L'Écumoire ou Tanzaï et Néardané, histoire japonaise.* C'était un livre à clef, fort peu moral, contenant sous des noms supposés des portraits allégoriques dont il n'était pas malaisé de faire application aux originaux. Heureusement pour Crébillon, le châtiment ne fut pas de longue durée : après huit ou dix jours d'emprisonnement à Vincennes, on l'élargit sur l'intervention de la duchesse douairière de Conti.

Elle a obtenu sa liberté et lui a dit : « Vous voyez que toutes les princesses ne sont pas distraites. » C'est qu'il a dit dans son roman en parlant de son héroïne : « distraite comme une princesse ».

« Le reproche ne peut être plus gracieux et plus galant », ajoute Mathieu Marais, qui transmet encore l'anecdote au président Bouhier. Et de tout cela ce qui résulta de pis pour Crébillon fut d'être chansonné par ses confrères les faiseurs de couplets :

Pour un conte de Cendrillon
Agencé de quelque broutille,
Notre pauvre ami Crébillon
Vient d'être mis à la Bastille;
Depuis qu'il est au cabanon
Il s'en faut beaucoup qu'il babille,
Car il est sérieux, dit-on,
Comme un âne que l'on étrille.

Pas si sérieux, hélas! car il avait été étrillé d'une main légère. La leçon avait été trop courte pour demeurer bien profitable. Huit ans après, une nouvelle avanie punissait l'écrivain, qui avait pris de plus en plus goût au libertinage, et n'avait pas assez tâté de la prison pour en garder la crainte salutaire. C'est justement cet épisode que nous voudrions exposer en détail, d'après des documents inédits. La plus grande partie des lettres qui suivent sont conservées à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Nous les publions ici, pour la première fois, sur une copie faite jadis par notre éminent maître, feu M. E. Miller, membre de l'Institut, ancien bibliothécaire du Corps législatif. D'autres lettres, en plus petit nombre, complétant les premières, ont été insérées dans le précieux recueil que M. François Ravaisson a consacré aux Archives de la Bastille, et auquel il faut avoir recours tout d'abord et surtout pour bien connaître les gens du XVIIIe siècle et apprécier sainement leurs démêlés avec le pouvoir.

*
* *

Crébillon fils avait composé *le Sopha, conte moral*, qui, malgré son sous-titre, n'était aucunement un ouvrage moral. Allusions libertines ou médisantes, tout s'y trouvait en un piquant mélange bien fait pour stimuler la curiosité des lecteurs et provoquer la malice des bavards. On n'attend pas de nous l'analyse de ces propos égrillards et de ces situations risquées. Ceux qui les connaissent n'ont pas besoin qu'on les leur rappelle; et, pour les autres, ce petit livre fameux n'est que trop facile à trouver: il a été réimprimé trop souvent. Lorsqu'il vit le jour pour la première fois, avec ou sans la connivence de l'auteur, le pouvoir s'émut. Le chancelier d'Aguesseau jugea qu'un exemple n'était pas inutile, et la requête suivante fut adressée au cardinal de Fleury, alors premier ministre, pour obtenir que le scandaleux écrivain fût exilé de la capitale.

22 mars 1742.

On est instruit que Crébillon fils, nonobstant les défenses qui lui avaient été faites de faire imprimer un livre intitulé *le Sopha*, l'a fait

imprimer, et de plus l'a distribué dans une grande quantité de maisons, à Paris et dans les provinces.

Outre que ce livre est par lui-même très contraire aux bonnes mœurs, l'auteur est dans une contravention manifeste aux arrêts, ordonnances du Roi et règlements de la librairie, n'ayant eu ni privilège ni permission pour l'impression de cet ouvrage.

En sorte que Son Éminence est suppliée d'approuver qu'il soit expédié un ordre du Roi qui exile Crébillon fils à trente lieues de Paris, M. le chancelier désirant cet exemple pour contenir la licence des auteurs.

Le cardinal-ministre ne se fit pas prier, il apostilla ainsi le placet : « *Bon pour exiler à trente lieues de Paris* ». Crébillon fut donc éloigné par un ordre daté du même jour, 22 mars 1742, et contresigné Maurepas. Mais on craignait quelque incartade et que l'écrivain ne se soumît pas avec toute la déférence due à une injonction venant de si haut. Très mêlé aux coteries littéraires, lié étroitement avec les pires railleurs du temps, Crébillon regimberait sans doute sous la mesure qui le frappait. On lui dépêcha le poète Sallé, son confrère du *Caveau*, pour lui faire entendre raison et le détourner au besoin de quelque sottise. La lettre qui suit, adressée par Sallé au lieutenant de police Feydeau de Merville, n'est autre chose que le compte rendu de cette mission :

A Versailles, le 30 mars 1742.

Monsieur, je trouve, à mon retour d'un petit voyage que je viens de faire, une lettre de M. de Crébillon le fils, à qui j'avois fait parler par M. le duc de Duras, suivant ce que vous m'aviez fait l'honneur de me dire. M. de Crébillon me mande que, comme il sçait que la réception d'un ordre du Roy se fait sans bruit de la part du porteur et de celuy à qui elle a été adressée, il attendra celle que vous devez luy envoyer dans sa chambre à l'hôtel des Chiens, sa chambre étant séparée de tout autre appartement, et pouvant facilement recevoir seul cette visite, surtout si vous avez la bonté d'ordonner à celui que vous en chargerez de demander à luy parler en particulier. Il ajoute qu'il a pris en effet des précautions et des arrangemens pour sortir de Paris dans quelques jours ou environ. J'imagine cependant qu'il n'ira pas loin. Mais il s'est déjà renfermé et ne paraît plus. Il me presse de luy mander si vous approuverez qu'il reste cette quinzaine à Paris; mais, quoique je puisse luy répondre, je me garderay bien de luy écrire et, soit qu'il ait reçu ou non sa lettre, je le verrai mercredy

à Paris et je lui prescrirai la conduite qu'il doit tenir, en me renfermant dans ce que vous m'avez dit dernièrement à ce sujet.

J'ay l'honneur d'être respectueusement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

SALLÉ

Comme on le voit, Crébillon fils était dans d'excellentes dispositions. Il sortit de Paris sans faire d'esclandre, et, sitôt qu'il eût obéi de la sorte, il écrivit lui-même à M. de Marville pour lui expliquer son cas. Si vraiment l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, jamais la vertu ne reçut plus éclatant hommage qu'en cette lettre, car jamais lettre ne fut plus hypocrite. On y verra surtout comment les gens de lettres pris en faute cherchaient à s'excuser. Le document est curieux et instructif sur l'état des esprits, non moins que sur la psychologie de celui-là même qui l'écrivit.

Monsieur, j'ay obéi aux ordres du Roy, et me voylà loin de Paris malgré mes infirmités qui auroient pu me faire désirer de n'en être pas éloigné. Je suis criminel sans doute, puisqu on me punit; mais j'ose me flatter que si l'on mesure la peine au crime, mon exil ne sera pas bien long. Vous n'ignorez pas, monsieur, que l'ouvrage qui me fait actuellement voyager a été composé, il y a près de cinq ans, pour une des premières têtes de l'Europe; que n'étant point fait pour lui demander compte de l'usage qu'il luy plaisoit de faire des écrits que je luy envoyois, je n'ay pu empêcher qu'il ne soit répandu beaucoup de copies du *Sopha*; et qu'enfin il est de toute impossibilité, lorsqu'un ouvrage est sorti de nos mains, qu'il ne paraisse pas malgré nous-mêmes. Il est constant que l'on préparoit une édition du mien, ornée (si cependant c'est un ornement) d'estampes abominables. Quand j'ay examiné *le Sopha*, je n'ay pas vu qu'il y eût rien qui pût fournir des sujets licencieux aux graveurs. Mais avant qu'il parût, l'ouvrage passoit pour libre, et sur cette idée les éditeurs avoient cru apparemment, pour ne point tromper l'attente du public, qu'ils devoient le dédommager de la retenue qu'il trouveroit dans ce livre. Ce n'est pas cependant, monsieur, que je me croye à cet égard hors de toute répréhension, mais je crois qu'il étoit difficile de traiter un pareil sujet plus modestement, et que, si dans quelques endroits j'ay donné à ma plume un peu trop de liberté, on voit aisément dans beaucoup d'autres que j'ay évité les détails qui sembloient inséparables d'un fonds de cette nature. Ce n'a pas été, je l'avoue, une médiocre consolation pour moy d'entendre dire que les dames n'y trouvoient pas assez d'obscénités. Un des plus grands vices du livre, et celuy peut-être

que l'on m'a le plus aigrement reproché, a été cette morale que j'ay tenté d'y répandre partout : avec moins de sagesse, j'eusse vraisemblablement trouvé plus de lecteurs ou moins de critiques ; mais ce n'a pas été l'avantage qui m'a flatté le plus, et j'ay mieux aymé plaire moins que de ménager le vice ou de ne le montrer que sous des formes séduisantes. Je suis pourtant exilé, monsieur, comme si je n'eusse pas fait tout ce qu'il falloit pour ne me point attirer d'affaires désagréables. Avant et depuis mon départ, j'ay ouï dire une chose qui m'a étonné et dont il m'est d'autant plus important de montrer la fausseté que l'on prétend que c'est sur elle qu'est fondé mon exil. On prétend qu'il m'avoit été deffendu de la part du Roy de faire paraître *le Sopha*, et que c'est beaucoup moins pour l'avoir donné que pour avoir été contre les ordres que l'on m'avoit signifiés que l'on me punit aujourd'hui. J'ignore absolument si monsieur le Chancelier avoit chargé quelqu'un de me parler sur cet article. Quoy qu'il en soit, il est certain que jamais je n'ai reçu l'ordre de tenir mon livre dans l'obscurité, et que, si c'est ma désobéissance que l'on punit, on me fait subir une peine que je n'ai point méritée. J'ay cru, monsieur, me devoir auprès de vous cette justification ; il m'est important que vous ne me croyiez ni rebelle ni extravagant, et j'ose me flatter que vous ne me refuserez pas d'intercéder pour moy lorsque vous sçaurez que je ne suis pas aussi coupable qu'on le dit. Toute légère que peut paroître la peine qu'on me fait subir aux personnes qui ont cru qu'il était de l'intérest public qu'on m'en infligeât une, je n'ay ny assez de santé ny assez de fortune pour n'en pas être vivement affecté et pour ne pas désirer ardemment mon rappel. Il me seroit bien doux de le devoir à vos bontés.

Je suis, monsieur, avec respect votre très humble et très obéissant serviteur.

CRÉBILLON FILS

On a remarqué sans doute que notre homme ne dit rien du lieu de son exil. Il n'importe guère. C'est comme le lieu de la scène dans une pièce classique : un endroit vague, traversé par des passions diverses, et c'est dans l'âme du personnage que se passe toute l'action. L'homme de lettres éloigné de Paris regrette l'intimité des autres gens de lettres, les coteries, les cénacles, et joue volontiers le rôle d'Ovide exilé chez les Barbares. Le rapprochement n'est vrai qu'à moitié cependant, car la France provinciale d'alors était un milieu intellectuel très ouvert aux idées neuves ou hardies, un ardent foyer d'étude et de bon goût. Crébillon ne gâta point son style, et il sut s'y faire oublier quelque temps. Le pouvoir, d'ailleurs

ne lui gardait pas rancune, lui sachant gré apparemment de la façon discrète dont il s'était éloigné. Après trois mois de cette absence forcée, la situation pécuniaire de Crébillon père offrit à Crébillon fils un prétexte honorable et plausible de solliciter son rappel. Il écrivit à M. de Marville, et voici la lettre :

Mon père vous dira, et, tout extraordinaire que sera la chose, il vous dira vrai, qu'il a eu des biens, et, ce qui sans doute vous surprendra encore moins, que des créanciers discourtois, peu sensibles aux charmes de la poésie, viennent de le faire vendre, après avoir attendu trente ans seulement qu'il lui convînt de les payer ; ils ont été donnés à si bas prix que ce qui valait quarante mille francs au moins, n'en a produit que quinze. Avec des amis qui voudront bien m'aider, je puis en tenter le retrait ; mais de pareilles affaires ne se traitent pas de loin, et les ordres de Sa Majesté m'obligent à vivre loin de Paris : je vous supplie donc de vouloir bien avoir la bonté de vouloir bien intéresser monsieur le Chancelier à la situation dans laquelle je me trouve. Les grâces dont vous m'avez comblé me sont de sûrs garants que vous ne me refuserez pas celle que j'ai l'honneur de vous demander.

Crébillon ne se trompait pas en invoquant ainsi la bienveillance du lieutenant de police ; il avait trouvé dans l'indulgent Marville un patron considérable auprès de l'austère d'Aguesseau. Marville écrivit aussitôt en marge de cette requête : « *Pour en parler à monsieur le Chancelier, en lui disant que les trois mois sont passés, et ensuite prendre l'ordre de monsieur de Maurepas pour le rappel de Crébillon fils.* » Les choses ne traînèrent pas en longueur et d'Aguesseau dut se laisser aisément convaincre, car le lieutenant de police ajoutait ceci, peu après, à l'apostille qui précède : « *Faire, pour le premier travail de monsieur de Maurepas, l'extrait pour le rappel de Crébillon ; monsieur le Chancelier y consent.* » Et, de fait, Crébillon était rappelé, le 8 juillet 1742, par un ordre contresigné de Maurepas, comme l'était la lettre d'exil.

L'écrivain n'ignorait pas tout ce qu'il devait à la bonne grâce du lieutenant de police. Il s'empressa de lui en exprimer sa gratitude :

Monsieur, je connais trop la haine de monsieur le Chancelier pour tout ce qui ne s'appelle ni savant ni commentateur, et son chagrin contre les faiseurs de romans, pour pouvoir imaginer que de lui-même

il eût voulu me rappeler au bout de trois mois, surtout après la vivacité avec laquelle il a demandé que l'on me punît. Il est impossible que je lui doive peu sans vous devoir beaucoup. Permettez-moi donc, monsieur, de vous rendre grâces de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde et de la bonté avec laquelle vous avez sollicité pour moi. J'espère que vous voudrez bien, lorsque je serai de retour de mes pénibles voyages, que vous me permettrez d'aller vous témoigner moi-même combien je suis sensible à tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi, et de vous assurer que je suis, monsieur, avec tout le respect possible, votre très humble et très obéissant serviteur,

CRÉBILLON FILS

Par une dernière habileté, Crébillon, rentrant à Paris, ne courut pas se jeter au milieu des sociétés littéraires, dans les réunions de soupeurs ou de rimeurs où sa place était cependant si bien marquée. Pour se faire mieux voir encore de l'autorité, il demeura quelque temps aux portes de la capitale, avant de pénétrer définitivement dans le paradis de ses rêves. Il resta momentanément à Courbevoie, et c'est de là qu'il écrivait, le 28 juillet 1742, à son protecteur Marville :

Monsieur, j'allai à Paris jeudi dernier, tête levée, grâces à vos bontés, et, quoique j'y eusse quelques affaires, celle qui m'y amenait le plus n'était pas le grand retrait de mes petits biens, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler, mais le désir de vous rendre, s'il m'était possible, tout ce que je vous dois pour tout ce que vous savez. Si j'avais l'honneur d'être poète, je vous remercierais en vers, et je sais plus d'une ode qui a été faite à meilleur marché; mais, monsieur, mon père est le seul poète de la famille, et tout ce que je puis faire est de la prose, encore, comme vous ne l'ignorez pas, ne la trouve-t-on point délicieuse. Je ne suis pas assez nouveau dans le monde pour être la dupe de l'honneur que l'on m'a fait de m'exiler, et je sais fort bien que je n'en valais pas la peine. Aussi, monsieur, n'en serai-je pas plus fier. Dans ces sortes de choses, toutes brillantes qu'elles sont, on doit quelquefois beaucoup plus à son bonheur qu'à son mérite. J'ai vu le temps que je croyais qu'une prison, un exil, étaient des titres recommandables; mais la philosophie m'a guéri de cette opinion et je crois à présent que l'on peut essuyer ces revers sans en être plus estimé dans la société, ni, en effet, en valoir plus. La première fois que j'irai à Paris, si monsieur votre suisse me le permet, j'aurai l'honneur de me présenter devant vous, et de vous assurer que si je fais encore de mauvais livres, ce ne sera pas ma

faute; que je n'oublierai rien pour en faire de bons, ou que je tâcherai du moins de ne rien écrire, chose qui, dans ma famille, n'est pas, dit-on, fort pénible. Je désire extrêmement de me maintenir dans ces bonnes dispositions, et surtout de pouvoir mériter vos bontés. Je les ai senties comme je le devais, et, dût-il m'en coûter plus d'un conte, dussé-je même entreprendre une histoire, enfin, monsieur, il n'y a rien que je ne m'abstienne de faire ou que je ne fasse pour m'en rendre digne.

Je suis, monsieur, avec un respect infini, votre très humble et très obéissant serviteur.

CRÉBILLON FILS

A Courbevoye, le 28 juillet 1742.

*
* *

Toutes ces belles résolutions furent-elles aussi solides qu'elles étaient spirituellement annoncées? De pareils engagements, on les prend volontiers quand la leçon de l'expérience est encore toute proche : comme un gamin pris en faute, l'homme jure ses grands dieux qu'il ne recommencera pas, et puis le vent qui passe emporte les serments. Je ne sais guère d'écrivains que l'exil ait amendés et que la lettre de cachet ait corrigés vraiment. Crébillon fils ne renonça pas aux romans, pas même aux romans licencieux, et si l'autorité semble ne pas l'avoir tracassé davantage, c'est apparemment que le pouvoir devint plus traitable à ce sujet et que les d'Aguesseau ne sont pas toujours là. En 1751, *Ah, quel conte! conte politique et astronomique*; en 1755, *la Nuit et le Moment, ou les Matines de Cythère, dialogue*; en 1763, *le Hasard du coin du feu, dialogue moral*; en 1768, les *Lettres de la duchesse de *** au duc de**** ; en 1771, les *Lettres athéniennes extraites du portefeuille d'Alcibiade*, montrent bien que le ci-devant exilé, loin de renoncer au genre caustique et libertin auquel il devait sa gloire, y persévéra au contraire jusqu'à la fin. Sa verve peu à peu se faisait plus lourde, son style moins pimpant et son imagination moins gracieuse : il n'écouta pas les avertissements de l'âge, et ce vieillard produisait encore, peu d'années seulement avant de mourir, des œuvres plus prétentieuses que naturelles, inférieures de beaucoup en agrément à celles de jadis.

Il est vrai que l'auteur était devenu, entre temps, une sorte de personnage. Les femmes, qui s'étaient joué de lui à ses débuts dans la vie, lui devaient bien quelque dédommagement. Elles le lui donnèrent, sur le tard. Une Anglaise inflammable s'éprit de Crébillon à la lecture de ses romans. Elle se nommait Henriette-Marie de Stafford et louchait terriblement, mais elle était issue d'une vieille famille noble et fille d'un chambellan de Jacques II. L'écrivain se laissa prendre à ces appâts qui séduisaient au moins sa vanité. L'aventure commença par une liaison d'où naquit un enfant, le 2 juillet 1746; et deux ans après, le 23 avril 1748, l'union fut consolidée par un mariage célébré dans l'église paroissiale d'Arcueil. Mais Crébillon ne jouit pas longtemps du bonheur domestique : son fils mourut bientôt, puis sa femme. De ce court hymen, il ne conserva que des prétentions nobiliaires. Lui qui raillait auparavant les idées ambitieuses de son père le tragique, — les déclarant « plus poétiques que vraies », — se donne désormais à lui-même le titre d'*écuyer* et la qualification de *messire*. Cette métamorphose fit sourire à Dijon, où l'on savait ce qu'étaient les Jolyot et où l'on n'ignorait point, d'ailleurs, ce que valait au juste le petit fief de Crébillon, situé à six kilomètres de la ville.

Mieux encore! ce libertin, qui, dans sa jeunesse, n'avait pas voulu être jésuite, finit par être censeur. C'était le moyen le plus commode de faire pénitence sur le dos des autres. Crébillon père avait tenu longtemps cet emploi, et toujours avec une conscience un peu étroite, mais scrupuleuse. Le fils sollicita la survivance dès que les forces du vieillard parurent décliner. Le 19 mars 1749, il écrivait déjà au lieutenant de police Berryer, pour être admis à suppléer son père :

Je viens d'apprendre avec étonnement que mon père, se croyant surchargé des fonctions attachées à sa place de censeur, demande un aide, et que c'est M. Rousseau [1] qu'il propose pour cela. Je dois d'autant plus m'étonner qu'il ne me donne la préférence qu'il y a dix ans que je lui propose de lire, lorsque ses autres préoccupations ne lui permettent pas de le faire, et que je le lui ai proposé gratuitement. M. Rousseau ne paraît pas avoir le même désintéressement, puisque

1. Il s'agit ici du publiciste Pierre Rousseau (1716-1781).

mon père doit lui abandonner six cents francs par an sur son emploi, pour le payer de ses peines. Il ne serait pas juste non plus qu'il aidât mon père pour rien. Mais sait-il que mon père lui donne la préférence lorsqu'elle lui coûte six cents francs, et que je ne lui demande rien? Je vous supplie donc de faire pour moi ce que mon père ne juge pas à propos de faire. Je ne me flatte pas d'écrire aussi bien que le peut faire M. Rousseau, mais comme ce n'est pas là le talent que la police requiert le plus dans un censeur, je me flatte que la supériorité qu'à cet égard il peut avoir sur moi et que je ne lui dispute pas, ne me nuira pas pour ce que je demande. Je ne sais quelles sont les raisons qui obligent mon père à donner à un étranger une préférence si marquée sur son propre fils, je ne crois pas même que le respect que je lui dois me permette de les discuter; je me borne donc à la simple exposition du fait, et de vous supplier de me rendre justice. Ce que je demande est seulement que, si mon père a besoin d'être aidé dans les fonctions de sa place, je sois nommé pour cela, d'autant plus que je ne demande point qu'il lui en coûte rien pour ce que je pourrai faire; je ne crois point blesser la justice par cette prétention et me recommande à la vôtre.

Il y avait alors du froid entre les deux Crébillon : le père n'avait pas approuvé le mariage du fils. Les choses s'arrangèrent plus tard. C'est seulement plus tard aussi que le fils obtint la charge convoitée. En 1759, il fut nommé « censeur royal pour les belles-lettres », à la recommandation, dit-on, de madame de Pompadour. Le nouveau censeur avait la mission d'approuver « tous les ponts-neufs et tous les vers imprimés sur des feuilles volantes : on en faisait alors une quantité effroyable; les héroïdes pleuvaient ». Mais Crébillon avait pris bravement son parti de cette avalanche : « il approuvait tout avec un sang-froid et une politesse charmante ». Il acquit même sur la matière des idées sérieuses :

Une expérience de plusieurs années m'a démontré, disait-il à Sébastien Mercier qui rapporte le propos, que sur vingt auteurs qui arrivent du midi de la France, il y en a dix-neuf qui sont détestables; et que sur le même nombre qui arrive du nord, il y en a la moitié au moins qui ont le germe du talent, et qui sont susceptibles de perfection. Les plus mauvais vers possibles se font depuis Bordeaux jusqu'à Nîmes. Telle est la latitude des plats versificateurs. Tous ces écrivains-là, en général, n'ont que du vent dans la tête, tandis que ceux qui viennent des provinces septentrionales ont du sens et un talent inné qui ne demande que la culture.

Voilà une théorie à noter, chez un homme appelé, par fonction, à juger les poètes. Il ne prévoyait pas les Félibres.

Mais veut-on savoir à quoi ce vertueux censeur ne put jamais s'accoutumer? C'est au relâchement croissant des mœurs, et à l'audace toujours plus vive des écrivains. « Il regrettait le temps de la Régence comme l'époque des bonnes mœurs en comparaison des mœurs régnantes. » C'est encore Sébastien Mercier qui l'affirme, et Mercier ne plaisante pas. Aussi Crébillon se montrait-il sévère là-dessus, comme il convenait à un auteur de sa sorte et au protégé de madame de Pompadour. Parfois les écrivains, ses confrères, avaient beau jeu à lui reprocher sa pruderie.

— Monsieur, — disait un jour Crébillon à Sylvain Maréchal qui lui soumettait pour l'approbation le manuscrit de ses *Odes érotiques*, — je voudrais vous voir retrancher ce mot de *boudoir*, qui revient si souvent dans vos vers.

— Eh quoi? monsieur, riposta Sylvain Maréchal, si vous m'ôtez mon boudoir, où placerai-je votre *Sopha*?

PAUL BONNEFON

LA

GUERRE AUX PHILIPPINES[1]

Mardi 10 mai, soir. — Quelques leçons données par le combat. — De quart, cette nuit, j'ai tout le loisir de songer à ce que j'ai vu, quelques heures plus tôt, dans l'éclatante lumière du jour. Une paix sublime tombe des espaces étoilés. Le chariot de la Grande Ourse, roulant vers les hautes latitudes, rase l'horizon. La Croix du Sud scintille ardemment, penchée sur le monde austral. Et l'on pense, malgré soi, que si, à la place de dix navires naufragés, il y avait là toutes les flottes de la terre englouties, et des myriades d'hommes au fond de cette eau, ni cette nuit ne serait moins calme, ni moins profonde la paix de l'espace...

Jamais la vision n'est plus nette qu'en ces moments-là. Je revois froidement tout ce que je poursuivais tantôt avidement des yeux. Cette guerre ne séduit pas notre sentiment. La raison froide peut y prendre des leçons. En voici quelques-unes; elles ne sont point nouvelles; mais elles le seront, si notre marine les suit. Car, jusqu'ici, elle a été loin de le faire.

En premier lieu, une flotte en bois n'est bonne qu'à faire

1. Voir la *Revue* du 1er août.

du feu. — Quelques-uns prétendent : « Soit ; le navire en bois ne peut servir à la guerre ; mais la guerre est un état contre nature, où l'on ne tombe que par exception. C'est pourquoi, pendant la paix, il est permis de ne pas vivre uniquement pour la guerre. On croise dans toutes les mers ; on veut rompre les officiers et les équipages au métier du marin ; on se montre dans les colonies, et en pays étrangers, sans intention d'attaquer les uns, ni de défendre les autres. Le navire en bois y suffit. » — J'y réponds : L'état de guerre est la nature même ; c'est la paix qui est l'exception. La paix est un miracle ; et, comme un miracle, elle cesse d'un coup. Qui eût dit, à Noël dernier, que les Américains et les Espagnols se battraient à Pâques ? Si la paix n'est pas une préparation continuelle à la guerre, il est tout à fait onéreux et inutile d'entretenir une armée et d'avoir une flotte. Ce souci du combat est, du reste, la raison profonde de l'état militaire : il n'est une profession qu'à cette condition seule, — ou bien ce n'est qu'un métier. Les navires en bois sont, pour les marins, comme les villes de plaisir pour les soldats, quand ils n'ont pas à leur tête un chef laborieux et sévère qui les tient sans cesse en haleine. Les navires en bois ne sont bons que pour voyager à son aise, et y donner à danser : *good for flirtation*, comme l'a dit un Anglais à un de nos amiraux. Voilà pour le temps de paix. Quant à la guerre, comme on ne peut les remplacer tout d'un coup par d'autres, ni les faire rentrer en France du jour au lendemain, loin de rendre aucun service, ils sont d'un immense danger. Ils font la perte des colonies où ils se retirent. Ils sont, où qu'ils soient, un point vulnérable de la patrie ; toute la bravoure n'empêche pas qu'elle ne soit blessée dans leur désastre. Selon moi, un amiral, homme de guerre résolu, dans le cas où il serait menacé d'une attaque par un ennemi de fer, et qu'il lui fallût le combattre avec une flotte en bois, — mon avis est qu'il doit détruire lui-même ses navires, les couler bas, mettre ses canons à terre, n'exposer ni la vie d'un de ses hommes, ni le sort d'une de ses pièces à feu, et ne pas offrir surtout l'occasion d'un triomphe trop facile à l'adversaire. Car le fait est que toute victoire est honorable pour celui qui la remporte ; et, quoi qu'on dise, il n'y

a pas de défaite glorieuse. — Il ne doit pas y avoir un morceau de bois sur un bateau de guerre.

En second lieu, l'artillerie à tir rapide est, pour le moment, la reine des batailles. Elle domine toute la tactique. L'artillerie moyenne, si elle est habilement servie, dans la première heure du combat, peut rendre inutile l'effet des plus puissantes pièces : elle empêche l'ennemi de s'en servir; elle balaie les ponts et les hommes; elle rend la riposte impossible. A Ya-Lou, les gros canons n'ont pas tiré vingt coups.

En troisième lieu, comme la rapidité du tir domine la tactique, la vitesse domine la stratégie.

Enfin, la vulnérabilité des ponts est telle, que le type du navire puissamment armé, et fait pour la défense, le type du cuirassé enfin, doit de plus en plus se confondre avec celui du Monitor, ras sur l'eau. Un amiral habile qui attaque n'a presque pas d'intérêt à diriger son feu sur les œuvres vives de l'ennemi. Il n'a, pour l'anéantir, ou le réduire à l'impuissance, qu'à précipiter un ouragan de fer sur les ponts et les organes des machines. Une division de six croiseurs cuirassés, armés de cent vingt à cent cinquante canons à tir rapide, entre dix et vingt centimètres, jette sur l'ennemi trois mille kilogrammes de projectiles en une fois. Si le tir est précis, l'adversaire qui reçoit une bordée du poids de trois tonnes en mélinite, flambe comme la paille, s'il est en bois, et, s'il est en fer, ne peut plus faire un mouvement.

Plutôt que de mauvais bateaux, mieux vaut n'en avoir pas.

Mercredi 11 mai. — Héroïsme espagnol. — Les Espagnols prétendent faire une résistance désespérée. Ils ne céderont qu'au dernier moment. Manille a peut-être plus de ressources qu'on ne croit. La ville murée se transforme en citadelle, et servira de réduit à la défense. Les officiers de marine échappés au désastre de Cavite prennent du service dans les troupes à terre. Ils ne paraissent pas hommes à ménager leur vie.

Cependant, il suffit de suivre des yeux un Américain ou un Anglais qui regarde ces braves gens, pour sentir qu'il les méprise. La qualité de ce mépris n'est pas fort relevée: c'est celui du riche pour le pauvre, de l'homme bien vêtu pour l'homme débraillé. L'Espagnol, il est vrai, rend son mépris

au Saxon; mais il comprend trop que l'autre n'y est pas sensible, et que toutes les apparences sont pour lui. Certes, l'Anglais fait l'effet d'un être riche, fort, intelligent, mieux armé pour vivre, et même, au bout du compte, qui fait plus honneur à la vie. Mais l'Espagnol, au moment même où je le condamne, donne parfois l'idée d'un être héroïque.

Non, je ne souffrirai plus qu'on calomnie l'Espagne devant moi. Je n'ai rien de commun avec ce peuple : ma raison les repousse, mon sentiment répugne en tout au leur; ma pensée ne leur fait aucune grâce; et je suis persuadé même que leur malheur est un juste châtiment. Mais qu'on ne raille point cet appétit furieux que les Espagnols ont de la mort. Chaque peuple a sa tourbe, qui fait des ridicules et des vices avec les plus belles vertus de la nation. Nous avons nos chauvins graveleux, et nos gâte-sauce tragiques; les Anglais ont leurs boutiquiers hypocrites et leurs usuriers politiques; il n'est pas étonnant que l'Espagne ait ses faux chevaliers. Mais il faudrait ne pas avoir un cœur d'homme, pour ne pas honorer en eux de nobles vaincus. Ces hommes-là aiment leur patrie et leur épée infiniment plus que la vie. Ils souffriront la mort avec une joie grave; ils ne la sentiront même pas. Ils expireront, percés de blessures, sans dire un mot, sans faire un geste, sans implorer cette goutte d'eau qui fait rêver les agonisants des sources du paradis. Peuple surprenant, qu'on ne peut aimer, à qui l'on ne pardonne pas, qui ne marchande rien moins que le sang, qui se baigne dans le sien et dans celui des autres, qui jouit de la mort, cruel avec volupté, félin et mystique, dont la fièvre nerveuse n'a de rémissions qu'à son paroxysme, et dans l'encens des églises, — et que, malgré tout, l'on admire, pour les raisons mêmes qui le font haïr.

Jeudi 12 mai. — Yankees. — J'ai vu manœuvrer des Américains, et j'ai connu des Yankees de toute sorte. Il ne faut attendre de l'Amérique ni justice, ni réserve, ni la moindre modération, ni la moindre générosité. Jusqu'ici ils ont répondu à tout : « *Nous avons le dollar !* » sans soupçonner quel dégoût cette réponse donne d'eux à des esprits un peu grands, et aux âmes fières. Ils vont, maintenant, y ajouter :

« *Nous avons le canon !* » Avec ces deux arguments sous la main, ils se feront des droits de toutes leurs convoitises. Les Yankees sont des Allemands nerveux. Les Allemands ont toujours un texte pour légitimer la violence qui leur profite. Les Yankees auront toujours une machine : soit le peuple, à qui les Présidents déploreront d'être forcés d'obéir, soit même le Dieu du Capitole, qui ne connaît que les siens. Les Républiques du Sud-Amérique l'éprouveront les premières, après leur ancienne métropole. L'Europe aura son tour. Aussi bien, l'Europe s'abdique elle-même, en restant à l'écart de cette guerre, et si jamais elle laisse les États-Unis prendre pied aux Philippines.

L'affaire de Cavite est un violent combat d'artillerie, où l'un des deux partis avait tous les canons, et où l'autre servait de but. Il est constant que les Américains ont prodigué les projectiles. Ils ont tiré près de 3 000 coups de canon. Depuis, les munitions leur manquent. C'est agir plus qu'à la légère. Ils sont plus heureux qu'habiles. Il est certain, d'autre part, qu'un tir déréglé, comme celui-là, a un effet foudroyant, quand l'ennemi n'est pas de taille à y répondre. Il est permis d'en conclure une règle tactique, pour l'artillerie : quand un ennemi est manifestement le plus faible, le tir intense et déréglé, le tir en pluie, où un coup sur dix porte seul, ou même un sur trente, a encore son avantage. Tactique absurde en toute autre circonstance ; mais il faut varier les règles selon les cas.

Avant leur départ de Hong-Kong, les Américains ont embauché des canonniers anglais, déserteurs de leurs navires de guerre. On explique ainsi la sûreté du tir américain pendant l'affaire de Cavite : leurs pièces étaient servies par des *Blue Jackets*. Chaque déserteur a été séduit par une solde de 500 dollars au mois. Traitement d'amiral. Je n'y veux pas encore croire; l'insolence de ces procédés saxons semble trop forte. L'histoire, d'ailleurs, ne choque pas la vraisemblance. Anglais et Américains sont entre eux comme Prussiens et Bavarois : ils s'envient ; mais ils sont de la même famille, et s'entendent contre autrui. Je m'assure que les Américains, le jour même où ils firent leur paix avec l'Angleterre, il y a plus de cent ans, auraient été prêts à les aider, et à chasser

les Français du Canada, si les Anglais en avaient eu besoin.

Il faudra pourtant que je sache si le fait est vrai. L'Angleterre ne se disculpera pas, puisque les États-Unis l'emportent. Dira-t-on que le *Foreign Office* n'est pas responsable des matelots qui désertent? C'est se moquer. Qu'on suppose un seul canonnier anglais ayant prétendu passer au service de l'Espagne : il ne fût pas sorti de Hong-Kong; et, s'entêtant, on l'eût pendu.

La main du consul Williams me semble tenir tous les fils les plus solides de l'entreprise américaine dans la mer de Chine. C'est lui qui la dirige. C'est lui qui mérite des statues. En lui, du reste, on honorera la marine : le consul Williams est un ancien officier de la flotte. Trois douzaines d'hommes de cette trempe, habilement distribués entre tous les pays, et la nation qui les commissionne est, chez les autres, partout chez soi. Le consul Williams, pour Américain soit-il, est le type de cet outil dangereux et admirable, le consul d'Angleterre, — ou, si l'on veut, le publicain de Rome.

Vendredi 13 mai. — Une Prise. — Hier matin, les Américains ont remorqué une prise : la canonnière espagnole *Callao*, qui venait du large. L'*Olympia* l'a arrêtée par des coups de canon, puis a envoyé sa vedette pour l'arraisonner. Le *Callao* est entré dans la baie, sans se douter seulement qu'elle fût bloquée par la flotte américaine. Il arrivait des îles Carolines, et ne savait même pas qu'il y eût la guerre entre l'Espagne et les États-Unis. Le gouvernement de Manille n'a pas pensé à prévenir les colonies voisines d'un fait sans importance comme celui-là. La moindre troupe américaine n'aura, en se dirigeant sur Luçon, qu'à se présenter devant les Mariannes et les Carolines pour y planter le drapeau de l'Union.

Le commandant du *Callao*, à ce que disent les uns, est libre ; d'autres affirment qu'il a été jugé par une cour martiale, pour avoir rendu sa canonnière sans combat, et qu'on l'a fusillé. Chaque jour amène les bruits les plus vagues, les plus incertains. On ne peut se fier qu'à ce qu'on voit. Je ne serais pas surpris, du reste, que Manille souffrît déjà de ces fièvres de violence propres aux villes assiégées. Les indigènes

s'agitent de toutes parts, et ils achèvent sourdement les préliminaires du siège : à mon avis, il est commencé.

Vendredi 13 mai. — L'Avis de ceux de Paimpol et de Léon. — Mon Breton, un grand matelot hâlé, fort et puéril, range mes papiers sur la table et met, à toucher les livres, le même soin, pieux et maladroit, que prend une petite fille, prudente et sage, à faire courir l'aiguille dans une étoffe de prix. S'il a une idée sur cette guerre étrange, qui oppose les uns aux autres tant de raisons complexes, de sentiments et d'intérêts mystérieux, il me la dira ; il me la montrera avec ses voiles, si elle est obscure ; et, s'il n'en a pas, il ne fera pas semblant d'en avoir une, — comme font les hommes d'État.

— Eh bien, quelle est votre opinion ?

— Capitaine, fait-il, moi, c'est comme l'équipage...

— Dites-moi donc ce qu'il pense.

— Capitaine, l'équipage... il dit que les Américains *c'est des traîtres !* Mais que les Espagnols, pour sûr, *n'en mènent pas large !...*

Et il se dandine, non sans dédain pour l'Espagne.

Simple et juste.

Lundi 16 mai. — « Honra. » — Qui croire ? Les dépêches anglaises sont suspectes ; on nous invite à ne pas trop nous y fier ; les Anglais de Hong-Kong ne font de vœux que pour les Américains. Encore moins faut-il ajouter foi aux racontars qui courent la ville. Tous les fonctionnaires de Manille affirment que le gouverneur communique toujours avec la péninsule, par le câble d'Ilo-Ilo à Bornéo, et de là en Europe. A la moindre nouvelle, venue on ne sait d'où, ils chantent victoire ; et le lendemain, consternés, ils démentent eux-mêmes le triomphe de la veille. Ce soir, *de source certaine*, ils savent que l'escadre espagnole de l'amiral Cervera a trompé la surveillance des croiseurs américains, et qu'elle fera sa jonction cette semaine avec les autres bateaux que l'Espagne a dans la Havane. On ne penserait jamais que ces gens-là ont été taillés en pièces, il y a quinze jours. Ils sont d'une insouciance qui effraie. Ils se vantent sans même y tâcher, comme ils respirent. Avoir été battus ne leur a rien

appris. Ils ne se doutèrent jamais qu'une attaque américaine fût possible; et ils semblent l'avoir presque oublié. Il n'existait pas même le projet d'une défense mobile, qu'on aurait dû établir ici depuis fort longtemps. Et ils ne songent pas à s'en plaindre; ils passent sur l'incurie des gouverneurs, et la folle inertie du gouvernement. Tout leur souci est de prouver : 1° qu'ils ne pouvaient rien faire; 2° qu'ils ont fait tout ce qui pouvait être fait. Ils voient, dans la guerre, un moyen de mourir, non pas de vaincre. Ils sont peut-être plus soucieux et plus fiers de la mort que de la victoire. Celui qui ne voit pas ce fond du caractère espagnol, le calomnie. C'est un peuple terrible par là : son emphase, sa vantardise, sa chevalerie, tout, en lui, fût-il déchu, — ce violent amour de la Mort, cet attrait sensuel et mystique, persiste.

Ils ne pouvaient rien faire, et ils en tirent gloire. Ils invoquent le témoignage de ces ennemis détestés, comme s'il n'était pas à leur propre louange de les louer. « Dès le premier moment, disent-ils, la preuve fut faite de la puissance de l'ennemi, de ses canons et de ses bateaux, qui le rendent invulnérable à nos énergies et à nos moyens de combat... *que les hacian invulnerables á nuestras energias y á nuestres medios.* » — *Nos* énergies? *nos* moyens? Il n'y a pas deux bonnes sortes de vouloir et d'agir : il faut vouloir selon la raison, et non contre elle. L'énergie ne consiste pas à s'armer d'un bâton contre un canon de 30, mais à connaître l'effet de cette pièce, à lui en opposer deux ou, pour le moins, une de même calibre; et à la servir plus habilement que les autres ne la servent. L'énergie, c'est aussi le calcul.

« Les curieux, les spectateurs, raconte le *Diario*, n'ont reçu qu'une impression médiocre de l'ennemi... de ces ennemis qui, encore que vaillants, ne cherchent pas à en donner la preuve! » Quelle aberration dans ces jugements! C'est le faux point d'honneur qui triomphe; il flatte la faiblesse, et l'invite à persévérer dans ses torts. On perd tout avec des complaisances pareilles. Que tirer de ces propos, d'où l'idée claire est tout à fait absente? Qu'un peuple fait mieux, qui se laisse battre faute de canons. Telle est leur pensée : c'est une gloire de ne pouvoir se défendre qu'en se condamnant soi-même à périr; et c'est une espèce de honte de s'être rendu assez

fort pour être sûr de vaincre. — Le pis est que ces opinions héroïques reposent sur un grand fonds de paresse.

Enfin, leur suprême argument est « de s'offrir à une mort glorieuse — *de buscar una muerte honrosa* », et ils l'opposent à « la lâcheté passive ». Pour moi, je ne vois point de rôle plus passif que celui de l'Espagne, dans toute cette guerre; et je voudrais bien savoir si ce qui l'est le plus n'est pas de mourir, quand on ne peut faire autrement. Car enfin, que reste-t-il ? Aller au-devant de la mort, au lieu de la subir ? Ce n'est qu'un degré de plus ou de moins dans la passivité. Même quand on la cherche, cette mort, on la subit. Et, d'ailleurs, il n'est pas croyable qu'on tire un si grand honneur de ne pas se rendre. Car ceux-là mêmes qui exaltent le courage d'une troupe qui ne se rend pas, savent bien qu'il n'est séparé que par là de la parfaite honte qui est de ne l'avoir pas. Il n'est donc pas si admirable. Et l'on doit renoncer à mettre si haut une vertu si nécessaire qu'on n'en a aucune, si on ne l'a pas.

Selon mon goût, un homme de guerre, un capitaine digne de commander, ne doit mourir, de son aveu ou non, que la mort dans l'âme. Une nation qui glorifie la mort n'a plus qu'à descendre dans la tombe, et à la faire sceller.

Mardi 17 mai. — Stratégie des Philippines. — Situation stratégique incomparable. Manille est la clef de l'Extrême-Orient. Luçon est le lieu géométrique de tous les points dont la possession importe le plus aux puissances qui ont des intérêts dans le Pacifique. De Manille comme centre, avec un rayon égal à cinq jours de mer, on décrit une circonférence qui enferme toutes les grandes routes du commerce, et toutes les relations du nord de l'Asie avec le sud, de l'Europe avec l'Extrême-Orient, et même de l'Extrême-Orient avec l'Australie et l'Amérique. La ligne de Manille à Hong-Kong est le petit côté commun de deux triangles rectangles dont les hypoténuses vont, pour le triangle du nord, de Hong-Kong au Japon; pour celui du sud, de Hong-Kong à Singapore. Et les deux lignes qui joignent Singapore et le Japon à Manille, sont des côtés égaux.

Les Philippines sont une sorte de Japon tropical; et, de

même que le Japon est l'Angleterre de l'Extrême-Orient, les Philippines sont cette Angleterre méridionale, dont l'Europe n'a que des fragments, aux Açores. La valeur stratégique des Philippines est supérieure même à celle des Açores dans l'Atlantique européen : celle-ci et celle-là sont capitales.

En outre, les Philippines ont l'étendue, la population, des ressources innombrables. L'Espagne avait dans ces îles, et à Cuba, les plus belles colonies du monde, entre celles d'une dimension moyenne. Qu'on ne croie pas, du reste, que les Philippines forment un territoire où l'on soit à l'étroit. L'archipel entier, ses dix ou douze grandes îles, pour ne pas tenir compte de 500 petites, n'a pas moins de 300 000 kilomètres carrés. L'Angleterre n'est pas plus vaste. Quoiqu'on ne sache pas exactement le chiffre de la population, ces terres merveilleuses nourrissent à peu près 10 millions d'hommes, et nourriraient aisément le triple et le quadruple.

Mercredi 18 mai. — Comment les Américains racontent le combat de Cavite aux Anglais. — Quand le *Mac Culloch*, porteur des dépêches du commodore Dewey, a mouillé en rade à Hong-Kong, il a été pris d'assaut par les curieux. Le commandant ne voulut rien dire. Mais un reporter de la *Hong-Kong Daily Press* finit par tirer un récit d'un officier, qu'il lui fit de vive voix, et qu'elle a publié aussitôt. Voici les principaux traits de cet article.

« Comme il faisait nuit, nous ne pouvions apprécier l'effet de nos coups ; mais, évidemment, notre tir eut beaucoup d'effet, puisque nous éteignîmes le feu des batteries, et que nous entrâmes lentement à l'intérieur de la baie...

» L'escadre espagnole comptait au total quatorze bateaux formés en ligne, protégés par derrière et sur les flancs par les batteries de Cavite : ces batteries armées de gros canons, dont quelques-uns de dix pouces...

» Les Espagnols nous reçurent avec énergie, et nous vîmes bientôt que le *D. A. de Ulloa* et la *R. Cristina* avaient des canons pas mal plus gros que nous ne le supposions...

» Guidés par l'*Olympia*, nos vaisseaux traversèrent l'entrée du port, et leurs bordées eurent un effet rapide. D'abord nous envoyâmes la bordée de bâbord ; puis, virant, nous tirions

par tribord ; et nous répétâmes l'opération trois ou quatre fois.

» Au second tour l'amiral espagnol sortit avec la *R. Cristina*, et nous attaqua vaillamment. Il fut chaudement reçu, et je ne m'explique pas comment il est encore en vie. Pendant que le vieil amiral était sur le pont, un de nos projectiles le fit voler en éclats ; l'amiral ne fut pas atteint, puisque, peu après, on le vit se promener sur la couverte ; jugeant que tout était inutile, il revint sur le pont ; mais avant d'avoir pu se garer, un obus de huit pouces, lancé par le *Boston*, toucha la poupe du bateau, qui prit feu et puis coula à pic, avec deux cents hommes. L'amiral se trouva au nombre des survivants.

» Deux torpilleurs sortirent pour attaquer notre escadre. Notre artillerie à tir rapide les força de se retirer. L'un fut coulé par un obus, qui le frappa à l'avant ; l'autre put gagner la plage, et l'équipage se sauva...

» L'heure du déjeuner *(breakfast)* arriva. Ordre fut donné de s'écarter à petite distance, sans mouiller...

» Vers onze heures du matin, nouvelle attaque. Cette fois, nous dirigeâmes notre attention sur les batteries ; car l'escadre espagnole était anéantie totalement. Le *Baltimore* prit la tête avec ordre d'attaquer les batteries de la côte, et réalisa alors l'opération la plus audacieuse de cette journée. Les batteries étaient armées de canons de douze pouces, dont un seul projectile pouvait faire voler le bateau en éclats. Néanmoins, le *Baltimore*, à l'admiration de toute l'escadre, s'approcha très près des batteries, à toute vitesse, puis vira, et se vengea sérieusement : il était surprenant de voir comme il vint sous les bouches des canons et éteignit leur feu...

» Déjà l'escadre et toutes les défenses importantes étaient détruites. Je n'oublierai pas facilement le spectacle du port à ce moment-là : les carcasses fumantes des bateaux espagnols, flottant encore, étaient remplies de cadavres et de blessés : des corps humains flottaient partout...

» Je crois que les Espagnols ont perdu environ mille hommes tués et blessés ; nous autres, au contraire, nous n'avons ni un mort, ni même un homme blessé grièvement.

» A midi un quart, le drapeau espagnol de Cavite fut amené ; à cette vue notre escadre éclata en vifs hourras d'enthou-

siasme. A la nuit, le *Mac Culloch* mouilla sous les canons de Cavite. C'était une position hardie; mais le commodore prévint que, si on tirait un seul coup, il mettrait la ville en cendres; et cette menace produisit son effet...

» Quant à Manille, matériellement, elle est en notre pouvoir. Tous les bateaux, tous les forts ont été détruits, mais la ville ne s'était pas encore rendue lors de notre départ (le 5 mai). J'espère que maintenant elle l'a déjà fait. Les forts de l'entrée du port se sont rendus dès le lendemain. »

Le rédacteur anglais dit alors :

— A propos, et le câble coupé? *Je suppose que les Espagnols en sont responsables?*

L'Américain répond:

— Oh! non! Il fut coupé par ordre du commodore, qui chargea le *Zafiro* de cet office. Nous avions fait dire au directeur de la Compagnie que nous désirions lancer un télégramme; mais les autorités de Manille ne lui permirent pas de venir; et, pensant qu'on allait télégraphier toutes sortes de nouvelles alarmantes, nous crûmes que le mieux était de couper le câble. Je crois que le dernier télégramme transmis fut une dépêche espagnole, qui disait : « *Escadre espagnole très maltraitée. Les Américains se retirent pour enterrer leurs morts.* »

Il faut bien avoir le mot pour rire. Ainsi, l'action la plus hardie de cette journée, c'est d'avoir éteint le feu de batteries terribles — qui comptaient un seul canon. On ne le leur fait pas dire.

Mercredi 18 mai, soir. — Marine et Colonies. — Des fruits admirables, des feuillages plus beaux qu'une corbeille corinthienne, des palmes grandes comme un être humain, nous parlent de la prodigieuse richesse de ces îles. Les Canaries, qui sont un des plus plaisants lieux du monde, Cuba, les grandes Antilles et les Philippines valaient un empire. Comme l'a dit Burke de la vieille Angleterre, opprimant ses colonies d'outre-mer : « Elle n'était pas digne de les garder, elle ne les méritait pas »; — l'Espagne expie plus cruellement encore une faute trois ou quatre fois séculaire. Qu'a-t-elle fait de ces terres merveilleuses? Les Espagnols vont perdre les Philippines, comme les Antilles sans doute, faute

d'avoir une marine. Il aura suffi d'un combat insignifiant pour ruiner une possession de trois cents ans.

Voilà une leçon pour ceux qui, en France, feignent de croire que la marine n'a plus de rôle à jouer. Je les connais trop pour me flatter qu'ils en soient mieux instruits. Le fait est que chaque jour accroît l'importance de la marine dans la guerre. Les Espagnols ont en vain quelques milliers d'hommes aux Philippines. Sans marine, les armées coupées de la métropole sont des corps sans membres; elles périssent sur place. A tout le moins, un pays qui n'a pas une marine puissante ne doit pas avoir de colonies. Car, dans la guerre, une colonie ne se défend pas : c'est les eaux, c'est la mer qui l'entoure et qui y mène qui sont sa défense.

Qu'on prenne garde aux sophistes militaires : une nation forte doit être forte sur terre et sur mer. Il ne faut pas sacrifier la marine à l'armée, ni l'armée à la marine. Les Allemands auront une flotte à considérer, dans cinq ans. L'immense élan qui jette à l'envi toute l'Europe sur tous les points du globe, répandra la guerre sur toutes les mers. On gagnera ou l'on perdra les colonies et d'énormes territoires, non dans les colonies mêmes, mais tantôt dans les grandes batailles d'Europe, à terre; et tantôt, sur mer, dans les combats partiels et incessants qu'une marine puissante livrera à une marine moins forte.

La raison d'être d'une marine croît avec la richesse économique des peuples. La guerre navale est la grande guerre des nations riches, qui veulent se porter des coups décisifs. Avec sa seule flotte, l'Angleterre a tenu tête à Napoléon, que n'ont pu vaincre vingt armées et toute l'Europe. Quand Rome a voulu régner sur le monde, elle a pris la mer. La grandeur de l'Angleterre est hors de toute proportion avec ses ressources propres, et, quoi qu'on veuille dire, avec le génie de son peuple; mais sa puissance politique est, depuis deux cents ans, dans un rapport très exact et très suivi avec sa puissance navale.

Et, pour conclure, selon moi, le problème de la suprématie politique est un problème naval.

Jeudi 19 mai. — Nelson Dewey. — Des nouvelles de Hong-Kong portent jusqu'ici les échos de la gloire de Dewey. Car

elle est plus retentissante à New-York que sur son théâtre même. Dewey peut bien monter, et quatre à quatre, si l'on veut, au capitole de Washington. Il sera l'égal de Nelson, le jour où Washington sera pareille à Rome. Il a eu le talent d'avoir du bonheur, et de bons canons. C'en est un, je l'accorde, mais on n'est pas un grand homme de mer pour si peu. Un exercice de tir bien conduit, une heureuse promenade militaire, en tirant sur des buts à l'ancre, ne font pas une grande victoire. Et quand il aurait détruit, à coups de canon, au lieu d'un arsenal comme Cavite, une ville immense, qui ne se défend pas, il n'en serait ni plus ni moins : le talent d'un chef d'armée, et les résultats d'une action font deux.

Que n'a-t-on pas dit de la vanité française? Du moins, elle craint le ridicule; et elle ne met pas sur la même ligne le Tambour d'Arcole et Bonaparte. Napoléon a de grands mots pour de grandes choses ; en pareil cas l'éloquence du fait est caution à l'emphase des paroles ; et c'est, du reste, un moyen d'action. Le soir d'Austerlitz, il est permis d'élever un peu la voix. Jamais, pourtant, les Français n'ont montré la fatuité grossière d'un peuple qui n'a d'yeux que pour lui-même. Dewey, qui est un bon marin, fait pour commander une division, et non, sans doute, pour mener une guerre, doit savoir à quoi s'en tenir sur son propre génie. Il s'en inspire apparemment pour ne rien faire; en quoi il fait bien : car que ferait-il ?

On rapporte que le maréchal Primo de Rivera aurait dit :

— A moins d'une armée, jamais les Américains n'entreront dans Manille.

C'est en pareil cas que Nelson vaut une armée, et le montre.

Ce travers américain de se vanter avec impertinence m'éloigne de cette nation plus que tout le reste ; et plus d'un Européen partage ce sentiment. Ces gens-là s'en font accroire ; ils ne persuaderont point à des esprits moins barbares que leur or vaut mieux que l'or ; que l'on juge une ville sur le nombre de lieues en long et en large ; et de la grandeur d'un peuple à la hauteur des maisons. En quoi leur forfanterie se distingue-t-elle de l'espagnole ? Uniquement en ce que l'espagnole a le dessous, pour le quart d'heure.

Les esprits libres finiront bien par montrer à l'Amérique qu'on ne les convainc pas à force de bruit. Edison, malgré tout son talent, va paraître un bateleur, le jour où l'Europe s'avisera du ridicule de l'avoir comparé à un Maxwell ou à Ampère. Ne voit-on pas, depuis quatre ou cinq ans, un écrivain militaire, le capitaine Mahan, prôné comme le premier des stratégistes et des hommes de guerre? Le malheur est que les Français et les Anglais tous les premiers se prêtent sottement à ce jeu des louanges, comme s'ils jouaient contre des Yankees les réputations illustres au poker. Ce capitaine Mahan est un critique naval de beaucoup d'érudition et de talent; mais, quand on en fait un Moltke, ou on ne l'a pas lu, ou l'on se tourne en ridicule avec lui. Moltke a ses répondants : il y a là, sur nos frontières, un empire qui nous est garant de ce que Moltke a été, et qu'il a agi, après avoir conçu. Un Mahan est encore assez loin d'un Clausewitz. Et Jomini lui-même ne se croit l'égal de Napoléon qu'en présence de son écritoire. Nous avions, hier encore, l'amiral Aube, qui a eu plus d'idées neuves, et de plus hardies, que trois Mahan.

Le courrier arrive par le *Mac Culloch :* les Américains commençaient à avoir des craintes sérieuses, en ne le voyant pas revenir de Hong-Kong. Les dépêches affluent, sur la guerre aux Antilles. Les Espagnols se défendent, et ne prennent nulle part une initiative hardie : ce manque de décision est déjà une demi-défaite. — Cinq mille hommes partent de San Francisco, pour occuper Manille.

Les officiers du *Mac Culloch* pensaient voir, à leur retour, le drapeau de l'Union flotter sur Manille. Nous verrons ce que va résoudre l'amiral Dewey. Que ferait-il, si une escadre ennemie lui tombait tout à coup sur les bras? Il serait impardonnable de n'avoir pas pris cette ville si facile à prendre, selon lui.

Vendredi 20 mai. — Aguinaldo. — Aguinaldo, le chef de la rébellion, est arrivé, hier, de Hong-Kong. Le bruit en a couru plus d'une fois. Il a dû prendre passage sur le *Mac Culloch*. Le commodore Dewey a fait, paraît-il, un accueil amical au rebelle ; on le traite en allié ; on va lui donner des

armes pour ses troupes : on parle de deux canons et de cinq cents fusils.

Aguinaldo n'est certes pas le premier venu. Il n'a pas trente ans. Comme il est assez ordinaire, il a été jeté dans la révolte par une injure personnelle. Élevé par les prêtres et les jésuites, il a voué une haine inexpiable à la domination cléricale aux Philippines. Il semble doué également de passion, d'astuce et d'énergie. Cet homme m'intéresse trop pour que je n'essaie pas de le mieux connaître. Si je ne peux le voir, ni le joindre, je trouverai toujours de ceux qui l'ont approché ; il a des partisans fanatiques. A Hong-Kong, qui est la capitale de l'insurrection depuis qu'elle a éclaté, il a dû s'entendre avec les Américains. Dans ces sortes de pactes, l'intérêt du moment unit ceux qui se sépareront ensuite, et l'on se jure fidélité, avec le propos, plus ou moins ferme, de se trahir. Ici, les Américains veulent se servir des insurgés et d'Aguinaldo. Et Aguinaldo prétend se servir des Américains, au profit de l'insurrection. Le manifeste lancé de Hong-Kong, en avril 1898, finit sur les cris de :

Vivent les Philippines !

Vivent la liberté et le droit !

Vive la grande République des États-Unis du nord d'Amérique !

Vivent le président Mac Kinley et le contre-amiral Dewey !

Cette proclamation est d'un grand intérêt moral et politique. Il est remarquable que, datée d'avril, elle donne au commodore Dewey le grade que lui a valu sa victoire du 1er mai. Ce seul trait montre que tout était préparé d'avance, entre les Américains et les insurgés, à Hong-Kong même, sous l'œil bienveillant des Anglais.

Voilà donc ce que les Américains attendaient pour agir. Ils vont sortir de leur inaction, maintenant qu'ils ont ramené Aguinaldo sur les lieux. L'or et les fusils américains vont se mettre à la besogne. Je doute qu'avant d'avoir des troupes, le commodore Dewey change rien à son parti pris de ne rien faire. Mais, sous l'air d'attendre, je soupçonne les Américains d'un plan évangélique, renouvelé des Anglais en Égypte : laisser tout faire aux insurgés, et leur en donner les moyens ; les aider à entrer dans Manille ; au besoin leur en permettre le sac pendant deux ou trois jours; puis, une

fois leurs soldats arrivés d'Amérique, les débarquer sous prétexte de rétablir l'ordre. Alors, possession prise de la ville, au nom de la morale chrétienne, rester à Manille, jusqu'à ce qu'on les en déloge : c'est-à-dire toujours.

... Y a-t-il des malades, à bord des navires américains ? On l'affirme, et on le nie. La petite vérole aurait éclaté sur le *Boston*. Il n'est pas possible que ce climat ne fasse pas des victimes. Il règne une chaleur humide, qui énerve, et qui est surtout pernicieuse à des hommes qui s'ennuient. Il faut suivre un régime, y mettre beaucoup de rigueur et de patience ; l'atonie de la volonté devient rapidement mortelle, sous ces climats. Je veux distraire mes matelots, et leur apprendre à former des chœurs, à chanter en mesure des chants de France, de vieux airs du pays. Nulle part, mieux qu'ici, si ce n'est peut-être aux Antilles, je n'ai senti combien le vouloir et la pensée sont de puissants ressorts à la machine humaine : certes, quand elle est ruinée, ils ne suppléent pas à la ruine ; mais, s'ils restent tendus, ils la préviennent ; tout au moins ils en soutiennent la chute, ils la retardent, et, par conséquent, en amortissent l'effet.

Samedi 21 mai. — L'Angleterre et les États-Unis. — Une nouvelle admirable : quand les Américains seront maîtres de Manille, pour s'indemniser de la guerre, ils vendront les Philippines aux Anglais. N'est-ce pas d'un comique excellent ? Encore un coup, que l'Europe ne tarde plus, qu'elle intervienne. On ne rit pas longtemps du léopard ; quand il bouffonne, il donne le coup de dent, et emporte le morceau. Tous les officiers français sont unanimes et, je crois aussi, les Allemands : il est impossible qu'on laisse les Anglais et les Américains disposer à leur gré des Philippines. On raille, d'abord, cet impudent projet de vendre et d'acheter tout un pays, comme un ballot de marchandise. Mais qu'on y réfléchisse : jamais on ne verra publier que les Américains songent à vendre les Philippines à la France ou à l'Allemagne. Il n'est question, dans toutes leurs affaires, que des Anglais.

L'esprit public, à Manille, prendrait peut-être son parti de quelque domination que ce fût, plutôt que de l'anglaise. L'opinion des Espagnols, aux Philippines comme ailleurs,

n'a jamais pardonné Gibraltar à l'Angleterre. Le fait est que l'occupation de Gibraltar est le signe séculaire de la décadence espagnole. Un peuple qui est capable de vivre ne souffre pas une telle honte pendant plus de cent ans; il met plutôt cent ans à la laver. Si jamais l'Espagne ressuscite, le siège de Gibraltar sera la marque de sa résurrection. Quoi qu'il en soit, partout l'Espagnol se défie de l'Angleterre ; ici, c'est à bon droit. Je suis persuadé que les Anglais finiront par tirer quelque avantage de cette guerre — sinon à Luçon même, dans les Philippines, aux Mariannes, ou ailleurs dans l'Archipel.

L'Angleterre et les États-Unis s'entendent à demi-mot. Ils sont destinés à se déchirer, peut-être : mais beaucoup plus tard. Pour le moment, leur pacte instinctif et secret est de nature à changer, une fois de plus, tout l'équilibre du commerce et de la puissance sur mer, et toujours au profit de l'Angleterre. Hong-Kong joue, dans cette guerre, le rôle que la Floride a joué dans la révolte de Cuba. Aussi la rancune des Espagnols est-elle vive, à Manille. Ceux qui connaissent Aguinaldo affirment qu'il a été, de tout temps, l'ami et le partisan bien venu des Anglais : il est admirateur passionné de la force et de la sagesse anglaises. On dit qu'il veut mettre les Philippines sous la protection commune des États-Unis et de l'Angleterre : les Américains accepteront le partage, quoiqu'ils eussent préféré la proie entière ; mais ils sont trop bons comptables pour ne pas aimer mieux la tenir à deux, que la lâcher. Et, quant aux Anglais, ils se laisseront faire une douce violence.

L'Angleterre n'en prendrait pas à son aise avec la même désinvolture, si les Philippines étaient aux Allemands ; et c'est même là où je trouve une raison de douter que l'Allemagne ait des projets arrêtés sur l'archipel. Il est vrai que l'Angleterre semble lasse de cette paix de cinquante ans, qui lui a permis d'annexer la moitié du monde, et de se créer des droits sur l'autre, en y dispersant ses sujets. Peut-être ira-t-elle au-devant d'une guerre le jour où elle la croira inévitable; c'est d'une bonne stratégie. Dans le recueil des discours de Chamberlain, on lit la préface d'un impérialiste décidé, qui dit à peu près : « La doctrine de la paix à tout prix est celle de l'Angleterre, depuis un demi-siècle. » *Il n'y a*

pas de plus grande erreur. J'ai idée que l'Angleterre ferait la guerre pour un objet qui en valût la peine et où elle pût prendre la victoire à trois contre un. Elle la ferait pour l'Égypte. Cependant, si l'Europe entière la sommait d'en sortir, elle y regarderait à deux fois de rester au Caire, — et de payer cinq pour ne gagner qu'un, en jouant son Empire.

La politique anglaise perd chaque jour de son sang-froid. Un peuple d'Europe est impardonnable, qui seconde les États-Unis. On ne peut les aider mieux, qu'en brisant l'unité morale et l'accord si précaire de l'Europe. En pareil cas, où l'on doit intervenir, c'est ne pas être neutre que de n'intervenir pas.

Dimanche 22 mai. — Les Burgraves. — Montojo est un vieillard; les généraux espagnols sont des vieillards; les colonels même sont des vieillards. Braves gens, mais qui n'ont plus la force de vouloir. En eux, l'énergie ne donne plus que quelques étincelles, et retombe aussitôt. Vieux, affaiblis par le climat, plus parleurs que tacticiens : la victoire ne dérangerait pas moins leurs habitudes que la défaite. Leur défense de Manille est bien peu soutenue; tactique molle, parce que les chefs sont mous. Ils sacrifient sans grand effet des troupes qui méritent une meilleure mort.

Oui, je le sais : Moltke avait soixante-dix ans pendant la campagne de 1870; et vous me dites : le grand âge l'a-t-il empêché de vaincre? — Il ne l'y a pas aidé. Et je sais aussi que Bonaparte n'avait pas trente ans en Italie; et qu'à Waterloo il n'en avait pas encore cinquante. En revanche, il a vaincu des octogénaires. J'ai déjà vu bon nombre d'officiers supérieurs et généraux. Il est aussi rare de trouver sous les armes un vieillard supérieur en intelligence et en action à un homme jeune, que d'en rencontrer un qui ait gardé les muscles, l'œil et la santé propres à la force de l'âge.

Rien ne demande un esprit plus clair et plus vigoureux que le commandement à la guerre. Énergie et hardiesse, vivacité à comprendre, promptitude à agir, ne vont presque jamais avec un corps miné ou alourdi. Le rhumatisme et la goutte n'entravent pas que les membres. Je sais des goutteux d'esprit, et des volontés paralytiques. Celui-ci a mal au foie, et son humeur l'empêche de savoir ce qu'il veut. Celui-là,

n'a jamais pardonné Gibraltar à l'Angleterre. Le fait est que l'occupation de Gibraltar est le signe séculaire de la décadence espagnole. Un peuple qui est capable de vivre ne souffre pas une telle honte pendant plus de cent ans; il met plutôt cent ans à la laver. Si jamais l'Espagne ressuscite, le siège de Gibraltar sera la marque de sa résurrection. Quoi qu'il en soit, partout l'Espagnol se défie de l'Angleterre ; ici, c'est à bon droit. Je suis persuadé que les Anglais finiront par tirer quelque avantage de cette guerre — sinon à Luçon même, dans les Philippines, aux Mariannes, ou ailleurs dans l'Archipel.

L'Angleterre et les États-Unis s'entendent à demi-mot. Ils sont destinés à se déchirer, peut-être : mais beaucoup plus tard. Pour le moment, leur pacte instinctif et secret est de nature à changer, une fois de plus, tout l'équilibre du commerce et de la puissance sur mer, et toujours au profit de l'Angleterre. Hong-Kong joue, dans cette guerre, le rôle que la Floride a joué dans la révolte de Cuba. Aussi la rancune des Espagnols est-elle vive, à Manille. Ceux qui connaissent Aguinaldo affirment qu'il a été, de tout temps, l'ami et le partisan bien venu des Anglais : il est admirateur passionné de la force et de la sagesse anglaises. On dit qu'il veut mettre les Philippines sous la protection commune des États-Unis et de l'Angleterre : les Américains accepteront le partage, quoiqu'ils eussent préféré la proie entière ; mais ils sont trop bons comptables pour ne pas aimer mieux la tenir à deux, que la lâcher. Et, quant aux Anglais, ils se laisseront faire une douce violence.

L'Angleterre n'en prendrait pas à son aise avec la même désinvolture, si les Philippines étaient aux Allemands ; et c'est même là où je trouve une raison de douter que l'Allemagne ait des projets arrêtés sur l'archipel. Il est vrai que l'Angleterre semble lasse de cette paix de cinquante ans, qui lui a permis d'annexer la moitié du monde, et de se créer des droits sur l'autre, en y dispersant ses sujets. Peut-être ira-t-elle au-devant d'une guerre le jour où elle la croira inévitable; c'est d'une bonne stratégie. Dans le recueil des discours de Chamberlain, on lit la préface d'un impérialiste décidé, qui dit à peu près : « La doctrine de la paix à tout prix est celle de l'Angleterre, depuis un demi-siècle. » *Il n'y a*

pas de plus grande erreur. J'ai idée que l'Angleterre ferait la guerre pour un objet qui en valût la peine et où elle pût prendre la victoire à trois contre un. Elle la ferait pour l'Égypte. Cependant, si l'Europe entière la sommait d'en sortir, elle y regarderait à deux fois de rester au Caire, — et de payer cinq pour ne gagner qu'un, en jouant son Empire.

La politique anglaise perd chaque jour de son sang-froid. Un peuple d'Europe est impardonnable, qui seconde les États-Unis. On ne peut les aider mieux, qu'en brisant l'unité morale et l'accord si précaire de l'Europe. En pareil cas, où l'on doit intervenir, c'est ne pas être neutre que de n'intervenir pas.

Dimanche 22 mai. — Les Burgraves. — Montojo est un vieillard ; les généraux espagnols sont des vieillards ; les colonels même sont des vieillards. Braves gens, mais qui n'ont plus la force de vouloir. En eux, l'énergie ne donne plus que quelques étincelles, et retombe aussitôt. Vieux, affaiblis par le climat, plus parleurs que tacticiens : la victoire ne dérangerait pas moins leurs habitudes que la défaite. Leur défense de Manille est bien peu soutenue ; tactique molle, parce que les chefs sont mous. Ils sacrifient sans grand effet des troupes qui méritent une meilleure mort.

Oui, je le sais : Moltke avait soixante-dix ans pendant la campagne de 1870 ; et vous me dites : le grand âge l'a-t-il empêché de vaincre ? — Il ne l'y a pas aidé. Et je sais aussi que Bonaparte n'avait pas trente ans en Italie ; et qu'à Waterloo il n'en avait pas encore cinquante. En revanche, il a vaincu des octogénaires. J'ai déjà vu bon nombre d'officiers supérieurs et généraux. Il est aussi rare de trouver sous les armes un vieillard supérieur en intelligence et en action à un homme jeune, que d'en rencontrer un qui ait gardé les muscles, l'œil et la santé propres à la force de l'âge.

Rien ne demande un esprit plus clair et plus vigoureux que le commandement à la guerre. Énergie et hardiesse, vivacité à comprendre, promptitude à agir, ne vont presque jamais avec un corps miné ou alourdi. Le rhumatisme et la goutte n'entravent pas que les membres. Je sais des goutteux d'esprit, et des volontés paralytiques. Celui-ci a mal au foie, et son humeur l'empêche de savoir ce qu'il veut. Celui-là,

qui devrait obtenir de soi de rester sur pied, nuit et jour, pendant quarante-huit heures, a du gravier dans la vessie, et ce caillou l'entraîne ; il ne désire que son lit. Entendez donc qu'il faut le lui donner, et non un bâtiment à conduire. Les burgraves sont de bon conseil ; mais ils sont aveugles ; et leurs avis ne sont pas mauvais, à condition de ne pas les suivre. Les moindres commandements qu'on leur donne font la preuve qu'ils ne les peuvent plus exercer. Combien de trop vieux officiers, je dis des supérieurs et des généraux, dont on ne peut plus, depuis longtemps, discuter les droits au repos ! Un soin impérieux est de rajeunir les cadres. Pour être juste, on doit commencer par en haut. Il importe surtout que la tête soit vigoureuse, encore plus que les membres. Pourquoi deux lois, deux mesures ? une clémente pour les puissants ; et l'autre impitoyable, parce que juste, pour les petits ? Dans toutes les marines, des amiraux, des capitaines de vaisseau continuent à servir, qui ne peuvent plus rendre de services. Ces hommes-là, même s'ils ont été intelligents, perdent tout à la guerre, s'ils ont le malheur d'avoir à prendre des décisions. L'homme du devoir étroit, le subalterne obéissant, très discipliné, admirable modèle de passivité et de servitude militaires, usé par le métier, vieilli sous le harnais, n'a plus une seule de ses qualités le jour, désastreux pour lui et pour les autres, où il lui faut montrer les mérites supérieurs du vrai chef, aux conceptions hardies, à l'action énergique, aux décisions promptes.

Les Anglais et les Allemands donnent ici des leçons assez nettes aux autres, aux Espagnols et aux Américains, comme à nous. Le commodore Dewey a plus de soixante ans. Un capitaine de vaisseau de soixante ans, et huit ans de grade, se trouve moins ancien que le captain Chichester de l'*Immortality*, qui a quarante-sept ans, et neuf de commandement : il a été promu captain à trente-huit ans. Ils sont presque tous ainsi, dans la flotte anglaise. Et, chez les Allemands, c'est mieux encore : un capitaine de vaisseau prend sa retraite à cinquante ans. A la bonne heure : là, du moins, quand un officier a droit à sa retraite, on a le droit aussi de le renvoyer poliment, sans même attacher une défaveur à cette mesure — mais simplement parce qu'il le faut.

... Un croiseur japonais, arrivé cette semaine, avait répandu la nouvelle que les Espagnols ont livré un grand combat, non loin de Key-West, qu'ils avaient eu l'avantage, et qu'ils débarquaient en Floride. C'est trop de bonheur pour l'Espagne, et pour qu'on le croie. Les Japonais sont d'enragés nouvellistes, et, pourvu qu'ils publient la nouvelle, ils ne sont pas précisément difficiles sur la vérité publiée.

Lundi 23 mai, matin. — La canonnière anglaise *Swift* arrive de Hong-Kong. Dépêche saillante : ce n'est plus cinq mille hommes, mais quinze mille que les Américains envoient à Manille. Le premier convoi sera ici dans trois semaines. Les Espagnols ont encore le temps de troubler la fête. Que font-ils ? On ne sait. Il n'est jamais question d'eux. Ce silence recouvre peut-être le néant. Ainsi la gravité tant vantée des Arabes : on croit qu'ils cachent de profondes pensées sous cet air immobile ; et ils ne pensent jamais rien.

Le discours jingoïste de Chamberlain fait le tour de l'Extrême-orient saxon ; et il nous en vient un écho, qui donne à réfléchir. Du parti impérialiste naîtra, peut-être, à la longue, un parti militaire. En Angleterre ou en Amérique, l'expérience serait curieuse à suivre. Je trouve significatif que beaucoup de clubmen raffinés soient jingoes... Et pourquoi pas ? Il n'y a qu'un politique de cabinet pour se figurer que l'homme change de nature en passant le détroit.

Béni soit le *Swift*, qui nous porte aussi notre courrier. Peu de joies valent celle-ci : ouvrir, au bout du monde, en pays étranger, les lettres venues du nôtre. Qu'une chère écriture nous est alors beaucoup plus chère ! L'éloignement et la distance, où les impressions s'effacent à notre insu, en font un portrait à peine affaibli : on dirait que le caractère porte avec lui quelque image de la main qui le trace.

Lundi 23 mai. — Quantité de dépêches, venues d'Amérique et de Hong-Kong à l'adresse du commodore Dewey, où on l'exalte outre mesure, où on le porte aux nues, au-dessus de Ferragut, au-dessus de Nelson, au-dessus de Neptune, seraient tombées, paraît-il, aux mains de l'amiral Montojo. Celui-ci, courtois, galant, beau joueur, — comme on dit assez

sottement, sans trop s'inquiéter si un peuple lui sert de tapis, et s'il joue avec des fiches ou des vies d'hommes, — aurait aussitôt renvoyé à son vainqueur le paquet de félicitations. J'aime à croire qu'il n'a pas manqué d'y ajouter les siennes.

Je me reproche d'être amer, et ne puis m'empêcher de l'être. Manque de sérieux; nulle gravité d'un côté ni de l'autre. Quelle pauvreté de mêler le marivaudage à la guerre! On admire généralement cela; et les têtes frivoles y trouvent un petit grain de chevalerie, dont elles sont ravies de faire sonner leur grelot : car, du reste, il est vide.

Cette histoire des dépêches n'est peut-être qu'un sot conte, comme cent autres. Mais les conteurs se peignent dans les contes qu'ils font. Et ceux qui les croient, dans les contes qu'ils se laissent faire.

Lundi soir 23 mai. — Hégémonie des Anglo-Saxons. — Les mers sont les lieux du commerce. Elles forment, d'un continent à l'autre, des sphères commerciales, où un même mouvement emporte l'activité de tous les hommes. La puissance politique d'un peuple suit ou précède sa puissance économique; mais les deux ne se séparent point. L'Espagne meurt de sa misère. Les grands bassins commerciaux du globe sont encore la Méditerranée et l'Atlantique. L'Angleterre domine dans l'un et dans l'autre. Comme on a vu, il n'y a pas encore trois cents ans, la puissance économique se transporter des pays méditerranéens à ceux de l'Atlantique, on peut voir se créer, dès aujourd'hui, une sphère commerciale nouvelle, dans le Pacifique. L'immense bassin qui s'ouvre entre l'Asie russe, la Chine et l'Australie d'une part, — et les deux Amériques de l'autre, est promis à une fortune incalculable. L'avenir et la vie sont, dès maintenant, assurés aux peuples qui prennent pied sur ces deux rives, et la puissance à ceux qui y dominent. L'aveuglement de l'Europe l'empêche d'apercevoir que, si l'Angleterre et les États-Unis s'accordent pour avoir leur domination à l'ouest et à l'occident du Pacifique, il n'y aura bientôt plus de place pour les autres peuples. Ils seront assujettis de fait ou de nom. L'esclavage économique est le plus lourd, et celui dont le joug

est le plus solide ; c'est encore celui qui détruit le plus sûrement les qualités originales de la race qui le porte.

Je ne sais si les Anglo-Saxons ont des projets si vastes, ni, en tout cas, s'ils sont assez clairement définis dans la politique des États-Unis et de l'Angleterre ; car ces deux pays vivent, comme les autres, au jour le jour. Mais, cette politique ne fût-elle qu'un instinct, il est suivi ; même si leurs hommes d'État n'y ont jamais songé, les deux nations le servent.

La domination de la race anglaise sur le grand océan est déjà, plus qu'à moitié, un fait accompli. En premier lieu, les deux continents qu'unit la diagonale du quadrilatère sont des terres saxonnes : l'Amérique du Nord et l'Australie, toutes les deux puissantes, riches en hommes et en ressources, grandissant chaque jour et pourvues de tous les organes nécessaires à une prospérité indéfinie. L'Amérique du Sud est, pour l'instant, mise de côté par les Américains ; mais, là encore, si l'Europe n'intervient point, les États-Unis trouveront cent prétextes pour un d'intervenir, d'ici trente ans, avec non moins de droits qu'aux Antilles. Quant à la Chine, l'Angleterre s'est assuré, depuis plusieurs années, le cœur même de ce colossal grenier d'êtres humains, d'ouvriers et d'échanges. La vraie Chine, les provinces du Yang-Tze-Kiang, et Shang-Haï, qui en est le port, sont regardées comme des possessions anglaises par les Anglais. Le Japon lui-même, que la crainte de la Russie fascine — sans comprendre que les Russes ne sont menaçants pour personne que pour l'Angleterre — prête les mains à la conquête de ce que j'appelle le continent Pacifique. Le Japon deviendra une province de l'Angleterrre ou des États-Unis : un grand archipel hawaï ou un Dominion jaune.

Voilà pourquoi la possession des Philippines importe si fort aux Anglo-Saxons. Les Anglais se résignent à y voir les Américains, à défaut d'eux-mêmes : l'un des deux peuples, à l'exclusion des autres. En quoi ils ne se trompent point, même si le jour est proche où l'Amérique doit venger l'Europe de la politique anglaise. Car les Anglais commencent à voir que les Américains sont des Anglais sans idéal et sans noblesse : en d'autres termes, qu'un Yankee vaut deux Anglais en politique, ou qu'un Anglais n'est plus qu'un demi-Yankee.

Mardi 24 mai. — « A CERTAIN CONVOCATION OF POLITIC WORMS... » — Faisant allusion à la persévérance étonnante que l'Espagne a souvent montrée dans la défaite et dans la mort, on a dit que l'Espagnol ne sait jamais le moment où il est vaincu. L'Europe nouvelle lui prêtera ses lumières. Anglais, Allemands, Japonais, et nous-mêmes, que faisons-nous ici? Nous surveillons la fortune; nous venons nous assurer que celui de nous que nous abandonnons ne peut pas se défendre et qu'il n'aura pas de brusque retour à la vie. Quelle naïveté de croire que les puissances aient ici leurs navires sur rade pour faire respecter le droit, le pavillon et l'intérêt même de l'Europe! Personne ne voit plus si loin. La politique ne vit désormais que d'expédients; les puissances n'attendent qu'une issue non douteuse de la lutte. Leur jalousie, leur défiance les unes des autres laissent la voie libre aux États-Unis. Le jour prochain où le désastre de l'Espagne sera irréparable, tous les navires qui sont ici prendront le large et laisseront au vainqueur le vaincu en proie. Ils ne sont venus en bon nombre que pour l'attendre. Le torrent des grands mots coulera dans quelques entrevues: on exaltera outre mesure l'héroïsme des vaincus. Une fois de plus, les Allemands auront montré qu'ils n'ont l'hégémonie en Europe que pour ne pas l'exercer, — si ce n'est par une politique misérable, uniquement attachée à l'intérêt personnel, direct et présent. Des Français verront tout ce qui devait être fait, et que la France ne peut plus faire. En réalité, il n'y a point d'alliance : l'esprit de la France est profondément isolé dans le monde, et cet isolement est environné d'ennemis. Les navires de la République lèveront donc l'ancre à leur tour; et les Anglais, qui sont venus les derniers, resteront seuls en force, mouillés à côté des Yankees.

Puisque l'Europe, travaillée d'appétits contraires, ne peut plus rien empêcher, qu'elle en tire au moins son bénéfice. Sous prétexte de prendre la cause de l'Espagne en mains, qu'elle assemble un de ces congrès de vermine politique, comme les conseille Hamlet, qui rongent le cadavre et s'engraissent savamment de lui. Les Philippines valent bien Polonius. Il est d'une meilleure diplomatie de dépouiller, à la fois, le vainqueur et le vaincu, et de traiter les États-Unis comme

on fit le Japon, l'année dernière, avant qu'ils soient assez forts pour qu'on ne se le croie plus permis...

Mercredi 25 mai. — Midi. Une chaleur d'étuve qui dissout la pensée. Cette terre semble ruisseler d'une fièvre qui se renouvelle dans ses rémissions mêmes. Le ciel, l'air, la mer baignent les objets de vapeurs brûlantes. On demeure sans parole et sans mouvement. Les idées qui persistent dans l'esprit tournent à l'idée fixe. Elles hantent l'imagination, elles sont le rêve de la torpeur, qui est le sommeil de cette sieste.

Le corps est plongé dans une lassitude qui énerve. La mollesse l'enveloppe, le lèche lentement, continuement, avec une langueur qui donne le frisson du dégoût, comme la vague, à moitié endormie, qui s'évanouit sur les bords du navire plutôt qu'elle ne s'y brise. Violacées, les ombres étroites semblent fumer et fondre dans l'eau.

Une volupté si molle et qui écœure doit avoir la cruauté pour tonique. La politique espagnole dans les îles, sous le climat tropical, dépend peut-être de ces midis cruels et dissolvants. Ils font souffrir, à force qu'ils engourdissent, et ils conseillent la souffrance. Être sans pitié suppose la paresse de l'âme, au moins autant que sa vigueur. Cette chaleur humide, en anémiant la volonté, la concentre sur de rares désirs, que la satisfaction ne contente même pas, si un désir plus pervers ne l'aiguise. Ainsi, la pente est naturelle d'une vie molle et débile aux excès de la cruauté : elle seule la ranime. Les Espagnols n'ont dû jouir, ici, d'être les maîtres, qu'à la condition de torturer.

Jeudi 26 mai. — A Manille. Plan de campagne. — Manille vit dans l'espoir du secours espagnol. Personne ne doute que l'Espagne n'envoie des navires pour venger l'escadre de Cavite, et des troupes pour tenir tête à Aguinaldo. En ce cas, les Américains n'auront qu'à quitter Manille au plus vite, temporairement, pour le moins. Ils feront bien de ne pas recevoir au mouillage des cuirassés comme le *Pelayo* ou le *Carlos V*. Mais rien ne me semble moins certain. Les Américains n'ont pas un plan plus arrêté que les Espagnols, hormis l'invasion de Cuba, où est l'origine de la guerre.

Quand ils enverraient cinq à dix mille hommes aux Philippines, quand ils en auraient vingt mille même, ils ne les y réuniront pas avant trois mois ou quatre. D'ici là des troupes et une flotte espagnoles ont, en effet, trois fois le temps de survenir, sans avoir rien à craindre en route.

Les Espagnols de Manille n'admettent pas que la mère patrie doive les abandonner et, avec eux, la plus belle, la dernière de ses colonies. Or, jusqu'ici, on a annoncé le départ de l'escadre espagnole pour les Antilles. L'amiral Cervera doit y être arrivé depuis deux ou trois semaines. Il n'est pas question des Philippines; et, selon moi, aucune erreur plus forte ne pouvait être commise.

S'il est vrai que l'Espagne ait deux cent mille hommes à Cuba, quel besoin a-t-elle d'y envoyer son escadre? Elle n'y servira de rien. Elle ne pourra jamais tenir tête à toute l'armée navale des États-Unis. D'un autre côté, une petite escadre ne joue qu'un rôle inutile, quand il s'agit de couvrir un littoral immense, tout un pays : c'est le cas à Cuba. Pendant la paix, alors que tout se faisait subrepticement, que les Espagnols étaient libres de toutes leurs actions, qu'ils tenaient la contrée, ils n'ont jamais pu empêcher les débarquements d'insurgés, les opérations flibustières. Il est absurde de croire qu'avec huit ou dix bâtiments, en temps de guerre, contre un ennemi qui est pour ainsi dire chez lui, à une journée de mer de ses bases stratégiques, inépuisable en hommes et en ressources, qui dispose du triple de navires, et du centuple de transports, et qui a décidé enfin de porter tout son effort sur ce point, — il n'est pas raisonnable de penser qu'on pourra lui interdire les approches de l'île. Il y débarquera où et quand il voudra. La nation la plus faible doit s'enfermer dans la défensive la moins onéreuse pour elle, et choisir l'offensive la plus onéreuse pour l'ennemi. Car il faut faire la part la plus petite possible à la défensive, qui, par elle-même, est désastreuse pour le fort.

A Cuba, l'Espagne n'eût-elle que cent mille hommes, si la Havane et les grandes villes sont pourvues de canons et de projectiles, les Américains auront toute une guerre à soutenir, longue, acharnée, ruineuse, où la flotte ne servira de rien, mais où ils auront contre eux des soldats plus aguerris, des généraux

qui connaissent les lieux, et les redoutables forces du climat, les pluies, les marais, la chaleur, la fièvre jaune et le paludisme. Si, au contraire, les troupes espagnoles sont en petit nombre, les villes non fortifiées, les munitions rares, — si, en un mot, Cuba est à l'abandon comme les Philippines, la flotte n'y pourra rien changer. Avec ou sans elle, l'Espagne sera vaincue. Elle précipitera même la défaite, ou la doublera, en s'en faisant infliger une, et, sans doute, elle donnera par sa présence une importance capitale aux ports où elle se ravitaillera, qui sans elle n'en auraient pas eu. De même, le lieu où elle sera vaincue, ou se fera détruire, deviendra pour l'ennemi un gage de premier ordre.

Une grande loi de la guerre, constamment méconnue, est de ne pas offrir de base à une victoire possible. Ce danger est immense; il doit être prévu. S'il ne l'est pas, un succès, qui n'aurait pas eu de conséquences, en prend de toutes sortes, hors de proportion avec ce que l'ennemi lui-même était en droit d'attendre. Et, comme tout se tient, de là il vole à d'autres. C'est ce que j'appelle *donner une base à la victoire*.

De toutes les manières, il est donc nuisible d'envoyer la flotte à Cuba. Car, lorsqu'on n'a pas le choix des moyens, ce qui est inutile est dangereux. Une flotte ne défend un territoire qu'à deux conditions : qu'elle soit de beaucoup plus puissante que la flotte qui prend l'offensive; et que d'abord ce territoire suffise par lui-même à sa défense. Il est, en particulier, déraisonnable de compter sur les canons d'une flotte pour couvrir une place des canons de l'ennemi. Toujours une place bien défendue aura l'avantage sur une escadre, même la mieux armée : les torpilleurs, s'il y en a, le lui assurent; et, s'ils font défaut, les canons des forts n'auront ni plus ni moins raison des canons d'une escadre.

L'unique plan de campagne qui fût logique était donc de laisser Cuba à elle-même et de se porter sur les Philippines. Quelle est la logique d'un plan de guerre? C'est de faire le plus grand mal possible à l'ennemi, en courant le moindre risque. Cette escadre espagnole qui est peut-être à cette heure dans les eaux de la Floride, elle devrait être ici. Elle n'eût pas eu de peine à se mesurer avec les navires de l'amiral Dewey, — et je dis à les vaincre. Du même coup, elle eût sauvé

les Philippines. Elle eût été à portée des routes de l'Extrême-Orient aux États-Unis. Il s'y fait un commerce américain considérable. Elle aurait eu une base stratégique admirable, à tout prendre, même pour se porter sur le littoral de la Californie. C'est-à-dire qu'ayant fait son charbon dans la mer de Chine, elle eût été libre de courir sur les îles Sandwich et d'y porter un coup terrible à l'arrogance des Américains. Et de là, en cinq jours, il lui était fort aisé de gagner San-Francisco et de bombarder la ville. Quand même les Américains fussent entrés, au même moment, dans la Havane, cette victoire n'eût été presque d'aucun effet, au prix de San-Francisco en flammes et de Honolulu soulevé.

Pour suivre ce plan, le seul logique, il ne fallait rien que le concevoir hardiment, l'exécuter avec rapidité et s'y tenir avec la dernière énergie. Par malheur, la stratégie des vieillards est une continuelle hésitation, et une perpétuelle attente. L'Espagne est une vieille personne morale ; et ces nations-là n'ont plus de quoi nourrir une stratégie.

Une malheureuse erreur est de s'imaginer, qu'à la guerre, on répond coup pour coup, dans le lieu même et de la même manière qu'on a reçu les coups qu'il s'agit de rendre. C'est une idée puérile, et c'est même en quoi la guerre n'est pas un simple jeu d'échecs. On perd Cuba aux Philippines et l'on peut perdre les Philippines à Cuba. Au contraire, l'on garde les unes et l'on recouvre l'autre devant San-Francisco ou Philadelphie.

Ce n'est pas à Strasbourg que la France a perdu son Alsace : c'est à Paris.

Vendredi 27 mai. — Que vont faire les Allemands ? — Les Espagnols espèrent follement en l'Allemagne. Ils fondent leur confiance sur les grands intérêts des Allemands aux Philippines. « Ils nous défendront, non par générosité, disent-ils, mais par la nécessité de défendre leurs nombreux établissements dans les îles. Ils nous donneront la main à la fois contre les Américains et contre Aguinaldo. » Voilà comment ils attendent l'escadre de l'amiral de Diederichs. Ils comptent aussi sur l'arrivée du *Deutschland* avec le prince Henri. Il leur semble qu'elle doive changer la face des choses. D'où

vient ce préjugé? D'abord, de la force acquise par l'Allemagne en Extrême-Orient : ses navires, ses marchands, ses comptoirs sont partout, et l'on a vu qu'elle est prête à les soutenir. En second lieu, l'expédition allemande contre la Chine, la prise de Kiao-Tchéou, la décision, la brutalité raides, l'exécution rapide ont eu un immense retentissement. Et, enfin, l'espérance des Espagnols, d'instinct, répond assez justement au sens intime de la politique allemande. L'Allemagne n'a invoqué d'autre raison de prendre un gage en Chine que la sauvegarde de ses intérêts. Il lui fallait une base d'action et d'établissement solide dans le golfe du Pé-Tchi-Li. Pourquoi ne s'apercevrait-elle pas qu'il lui en faut une aux Philippines?

Il ne paraît pas douteux que les Allemands vont envoyer ici leur escadre de Chine. Depuis la réception faite à Aguinaldo, les Américains semblent retombés dans l'inaction. Aguinaldo doit établir son quartier général à Cavite. Les insurgés ont l'air de rester sur leurs positions, et les Espagnols n'abandonnent pas les leurs. Les Américains laissent le champ libre aux rebelles, mais ne les aident pas de leurs canons. S'ils n'ont pas bombardé, dit-on, c'est que le consul d'Allemagne aurait fait les représentations les plus expresses au sujet du bombardement de Manille. Il aurait exprimé un de ces désirs qui sont une défense. Et c'est sans doute à quoi les Espagnols devront bientôt la présence de l'escadre allemande dans la baie.

Il y aura bien quelques sots en Europe pour admirer l'amiral Dewey de ne rien faire, comme ils l'eussent porté aux nues pour tout ce qu'il eût fait. Il ne voit pas même venir les événements : il lui faut, d'abord, les avoir subis. Aguinaldo m'a l'air le plus habile et le plus résolu de tous. Et il va se servir d'eux tous, j'espère. Cependant, peut-il compter lui-même sur les insurgés? Les Tagals lui seront-ils fidèles, à toute épreuve?

Vendredi 27 mai. — Un dernier mot sur le combat de Cavite. Les faits certains. — L'escadre espagnole ne resta pas à Subig, parce qu'il n'y avait aucune défense de terre. Et l'amiral Montojo la fit revenir à Manille, parce que, selon moi, se sentant perdu, il estimait que les pertes seraient moins sensibles au mouillage de Cavite qu'au

large. Tous les bateaux espagnols allèrent mouiller directement à Cavite, le 30. Cinq d'entre eux, seuls, étaient probablement sous pression : *R. Cristina, D. J. de Austria, I. de Cuba, I. de Luçon, M. del Duero.* N'étaient pas sous pression, et par conséquent n'avaient pas la liberté de leurs mouvements, tous les autres.

La ligne espagnole était à peu près sur un demi-cercle enserrant Canacao. Le plus près de la Punta Sangley était le *D. Antonio de Ulloa*, le plus en dehors, le *Cristina*.

Comme défense de la rade, d'ailleurs, il y avait :

Quelques canons lisses, de petit calibre, de petite portée et en mauvais état à Marivélès, à Punta Gorda, à Boca Chica et à Pulo Caballo ;

A Corregidor, deux canons de 15 et de 16 cent. Armstrong ; ils n'ont pas tiré ;

A El Fraile, trois canons de 16 Trubia : ils ont tiré quelques coups. De même à Punta Restinga ;

A la Lunetta, un canon de 24. Il a tiré trop court et n'a pas atteint l'escadre ;

A la Punta Sangley, deux canons de 16 Trubia, en bon état : une pièce a été démontée presque aussitôt ; l'autre a tiré tout le temps du combat, mais ne paraît pas avoir atteint un seul bateau américain. A cette pièce serait due une avarie du *Boston* et une du *Baltimore :* on en voit quelques traces. D'ailleurs, cette batterie s'est très bien comportée. Le lieutenant d'artillerie Valera la commandait : six tués et quatre blessés.

Il n'y avait aucun torpilleur, aucune torpille ni dans les passes, ni ailleurs ; ni porte-torpilles, ni lance-torpilles nulle part. Les Américains croient avoir coulé, au début, deux chaloupes-torpilles. C'étaient des chaloupes ordinaires.

L'escadre américaine, dont on connaît la composition, partit de Miro-Bay, à Hong-Kong, le 27 avril. Elle avait, à bord du *Baltimore*, le consul américain à Manille, M. Williams, ancien officier de marine, qui connaissait tout et avait renseigné le commodore Dewey sur tout. Elle vint à Subig, en quête de l'escadre espagnole ; elle croyait l'y trouver, parce que la rade de Subig est excellente, et que, défendue par des batteries et des torpilles, elle devait abriter l'escadre,

de préférence à Manille. Ne l'y rencontrant point, l'escadre américaine se dirigea sur Manille. A minuit, le 1er mai, elle était entre Pulo Caballo et El Fraile. Il paraît certain qu'elle fut aperçue par les batteries du côté sud. El Fraile tira sept ou huit coups de canon, sans toucher le but. L'escadre était en face de Manille vers cinq heures du matin.

A la distance d'environ 7 kilomètres, la pièce de 24 de la *Lunetta* tira sur les Américains sans les atteindre.

L'escadre tourna sur la droite et fit route sur Cavite en ligne de file, l'*Olympia* en tête, le *Mac Culloch* en queue. A cinq heures trente cinq, elle ouvrit le feu sur l'escadre espagnole, à une portée de 3 000 mètres par conséquent, avec son artillerie légère, à tir rapide. Le feu fut concentré d'abord sur la *R. Cristina* et la *Castilla*. Arrivée à 1 500 ou 1 800 mètres de l'ennemi, elle vira de bord, fit une route à peu près parallèle à la ligne espagnole, et se maintint à cette distance de mille mètres. Elle fit ainsi trois ou quatre tours jusqu'à sept heures trente environ. A ce moment, les bateaux espagnols en ligne étaient coulés ou en feu. La *R. Cristina* avait eu le feu après vingt minutes de combat. L'amiral avait transporté son pavillon sur l'*I. de Cuba*.

Pendant toute la durée de ce premier combat, la pièce nord de la Punta Sangley tira avec persistance. Seuls, quelques-uns de ses projectiles semblent avoir atteint la flotte américaine. Le feu des Américains se concentra bientôt sur cette pièce et la réduisit avant la fin de la bataille. Il est difficile cependant de décider si cette pièce de 16 a été renversée par les obus américains, ou si elle le fut le mardi, quand ils firent sauter la poudrière au fulmi-coton.

L'escadre américaine quitta le théâtre de la lutte, affirment les officiers américains, pour déjeuner. Elle s'éloigna, en réalité, pour prendre des munitions à bord de ses transports. On tint conseil.

Sept bateaux espagnols se trouvaient à l'intérieur de l'arsenal : les uns n'en étaient pas sortis ; les autres y étaient rentrés. Ils y réparèrent leurs avaries ; ils crurent la journée terminée et se mirent à table. Les officiers en étaient au café, quand le timonier de garde annonça le retour de l'ennemi.

Le second combat se livra à partir de onze heures. Les

Espagnols, immobilisés, voyant que tous les coups américains portaient, que les leurs n'avaient pas le moindre effet, décidèrent qu'il ne restait plus qu'à se couler. Ils ouvrirent les prises d'eau, et évacuèrent leurs bateaux avec les embarcations.

Dans le second combat, les Américains envoyèrent des obus sur l'arsenal et coulèrent le coroner *Mindanao* échoué à la côte. Ils étaient tous revenus en ligne, sauf un, le *Baltimore*, probablement à cause d'avaries. Ils brûlèrent au pétrole les arrières des canonnières et des autres bateaux à l'intérieur de Cavite. Ils s'emparèrent de neuf ou dix remorqueurs, qu'ils ont employés pour leurs services de surveillance. Ils ont enlevé, depuis, les canons des canonnières, et les chargent sur le transport *Manila*, non pour des armements futurs, mais pour les emporter comme trophées, en Amérique, avec le pavillon de l'*Ulloa*.

Les pertes des Espagnols sont les suivantes : tous leurs navires et tous leurs canons.

Le chiffre des morts n'est pas connu exactement. Des deux côtés, on l'enfle. Il doit être de 200. Il doit y avoir eu 450 hommes mis hors de combat.

Sont morts : D. Luis Cadarso, commandant la *R. Cristina*. L'aumônier. Le premier chef de pièce. Et le premier maître de ce bâtiment. — Blessés : D. Alonso Morgada, capitaine de frégate du *Castilla*. D. José Horralde, capitaine de frégate de l'*Ulloa*. D. Mariano Esbert, lieutenant de vaisseau, second du *Cristina*. Sr Diaz Zuazo, lieutenant de vaisseau, du *D. J. d'Autria*. Un commissaire. Deux médecins. Et deux mécaniciens en chef.

Les pertes des Américains sont nulles. Ils avouent les avaries suivantes :

Olympia, 13 projectiles. On aperçoit deux traces : une a traversé la tôle par le travers de la volée d'un canon de tribord ; l'autre à la flottaison de tribord arrière. Quelques traces dans la mâture et sur les superstructures. Trois ou quatre avaries au *Baltimore* ; deux au *Boston* : un projectile a éclaté dans une chambre d'officier ; un au *Raleigh*.

L'escadre américaine a écrasé, en trois heures, l'escadrille espagnole au mouillage. Les Espagnols ont accepté le combat,

ou plutôt se le sont laissé imposer dans une souricière, contre toute espèce de conception de guerre maritime. On ne peut faire preuve, avant la bataille, de plus d'incurie, on ne peut, pendant le combat, montrer moins de talent militaire. Leur artillerie n'était pas bonne : mais leurs artilleurs étaient bien moins bons encore. Il fallait n'avoir aucune idée de la guerre navale, telle que l'ont faite le canon et la vitesse du navire moderne, pour se tenir au fond d'une baie et ne s'y pas même garder avec vigilance, au lieu d'attendre l'ennemi à l'île de Corregidor, ou n'importe où ailleurs, et d'essayer de se faire couler honorablement.

Il est impardonnable d'être vaincu de la sorte. Il faut ôter des esprits ce lâche paradoxe, que toute défaite est honorable en elle-même, où l'on trouve la mort. Non. La défaite, en elle-même, est criminelle ; et elle a besoin d'excuses. Il n'y en a ici aucune. Plus coupable encore que tous, le gouvernement espagnol qui a laissé Manille sans défense.

Les Américains ont fait vite et bien ce qui était facile à faire, mais qu'il y a du talent à avoir bien fait. Ils ont eu, dès le début, la supériorité du feu, et ne l'ont plus perdue. Ils n'ont montré aucune habileté spéciale ; et ils n'en ont pas eu besoin. Ils ont bien tiré le canon ; mais ils ont fait une dépense énorme de projectiles. Cette prodigalité n'eût pas été sans leur coûter cher, s'ils avaient eu affaire à un adversaire capable de leur tenir tête. Sans doute, ils ne l'eussent pas attaqué, ou non de la même manière. Ils ont agi quand il fallait agir, et c'est déjà beaucoup. Ils ont fait preuve de décision et d'énergie.

Les Espagnols ont manqué de l'une et de l'autre. Ils se rabattent en vain sur l'héroïsme de leur défense. En vain ils répètent à satiété les paroles fameuses de Mendez Nuñez, à Callao : « Mieux vaut l'honneur sans bateaux, que des bateaux sans honneur ! *España más quiere honra sin barcos que barcos sin honra !* » — L'un n'empêche pas l'autre, et les deux peuvent sombrer ensemble. Si les batteries ne valaient rien, si les canons n'avaient pas de munitions, s'ils étaient mal servis, si Subig n'était pas défendu, si la défense mobile n'était organisée nulle part, si tout était à l'abandon, il fallait le savoir, et, en tout cas, il n'y a pas lieu de s'en

glorifier outre mesure [1]. Sans aucun doute, même avec la disproportion des forces qui n'est pas niable, les Américains auraient payé cher leur victoire, si les Espagnols avaient combattu au large et s'ils avaient eu autant d'habileté que de bravoure. Les pertes matérielles n'auraient pas été plus fortes, puisqu'ils ont tout perdu ; mais il faut avouer que les équipages se seraient sauvés moins aisément. Qu'on trouve ce jugement sévère, si l'on veut : il faut le confesser juste.

Enfin, il n'est pas légitime de se consoler trop promptement d'avoir été battu. Il n'y a pas de sens à proclamer, comme l'on fait à Manille : « Aujourd'hui, sans bateaux, sans logis, sans rien, mais l'honneur leur restant, les survivants de Cavite sont prêts à partager, avec leurs frères de l'armée, les amertumes et les dangers de la guerre. Paix et gloire aux morts ! L'histoire fera justice [2] ! » Craignez que ce ne soit, en vous faisant disparaître. Ce n'est pas avec la mort que se font les affaires d'un peuple. Savoir mourir n'est rien. Il faut savoir vivre, ou renoncer à la vie. Les braves gens qui ont péri à Cavite n'ont en quelque sorte servi qu'eux-mêmes. Mais ceux qui se vantent, à Madrid, de leur fin héroïque, et pensent par là se laver de les avoir fait périr, trahissent leur pays. La plus belle oraison funèbre ne ressuscite pas un mort. A Cavite, l'Espagne entière a reçu son châtiment. Un peuple, après tout, est responsable du gouvernement qu'il subit ou qu'il se donne. Quand chaque homme sait ce qu'il veut pour lui-même, la nation le sait aussi et l'exécute pour tous. Aujourd'hui, un peuple qui se désintéresse de la politique est un peuple qui n'a plus d'intérêt à soi-même. La torpeur des citoyens fait l'imbécillité des hommes d'État.

La victoire est au plus intelligent.

LIEUTENANT X.

1. Ce sont les termes de la réponse du journal anglais *Hong-Kong Weekly Press* aux articles des journaux de Manille. Toute une polémique s'est engagée là-dessus entre la presse des deux colonies. Et il faut convenir que tout le bon sens, et la sérieuse ironie qui l'accompagne, sont du côté des Anglais.

2. Extrait du journal *Commercio*, de Manille. ANO XXIX, nº 128.

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUÉ.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1898

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
PAUL ADAM	La Force (*Ire partie*)	5
LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS	Une Conversation avec Ferdinand IV	59
ÉMILE FAGUET	Ernest Renan	85
PRINCE B. KARAGEORGEVITCH	Notes sur l'Inde. — I	135
KAETHE SCHIRMACHER	Le Féminisme en Allemagne	151
ALBERT MÉRAT	Le vieux Bureau	177
JEAN BERTHEROY	La Danseuse de Pompéi (*fin*)	181
GEORGES DESJACQUES	Automobilisme	207

LIVRAISON DU 15 JUILLET

HENRI DE RÉGNIER	Michelet	225
PAUL ADAM	La Force (*2e partie*)	247
GABRIEL TARDE	Le Public et la Foule. — I	287
MATHILDE SERAO	Télégraphes; — Section des Femmes	307
RENÉ THIRY	Napoléon en Russie	351
PRINCE B. KARAGEORGEVITCH	Notes sur l'Inde — II	387
CASIMIR STRYIENSKI	Lettres de Mérimée à Stendhal	411
EDMOND CRAMAUSSEL	En Transylvanie	423

LIVRAISON DU 1er AOUT

Pages.

ANTON TCHEKHOV . . . . . La Salle n° 6. 449
LIEUTENANT X. . . . . La Guerre aux Philippines. — I. 512
E. DE MARCÈRE . . . . . M. Buffet 541
PAUL ADAM . . . . . La Force *(3e partie)*. 555
DANIEL HALÉVY . . . . . Vénétie et Toscane. — I. 590
RAPHAEL PÉRIÉ . . . . . Le Ruisseau. 609
GABRIEL TARDE . . . . . Le Public et la Foule *(fin)* 615
*** . . . . . L'Alliance franco-russe et les États balkaniques. 636

LIVRAISON DU 15 AOUT

MAURICE MAETERLINCK . . . . . La Sagesse et la Destinée 673
HIPPOLYTE PARIGOT . . . . . La Genèse d'« Antony » 696
PAUL ADAM . . . . . La Force *(4e partie)* 726
ZÉDÉ . . . . . L'Embarquement de Charles X 785
ABEL HERMANT . . . . . Une Comédie de Salon. 794
COMTE REMACLE . . . . . La Vie pastorale au pays d'Arles 817
PAUL BONNEFON . . . . . L'Exil de Crébillon fils. 848
LIEUTENANT X. . . . . La Guerre aux Philippines *(fin)* 861

5e Année. N° 16. 15 Août 1898.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Maurice Maeterlinck	*La Sagesse et la Destinée*	673
Hippolyte Parigot	*La Genèse d'« Antony »*	696
Paul Adam	*La Force* (4e partie)	726
Zédé	*L'Embarquement de Charles X*	785
Abel Hermant	*Une Comédie de Salon*	794
Comte Remacle	*La Vie pastorale au pays d'Arles*	817
Paul Bonnefon	*L'Exil de Crébillon fils*	848
Lieutenant X.	*La Guerre aux Philippines.* — (fin)	861

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1898

LIVRES NOUVEAUX

LA CHANSON DE BRETAGNE, par **Anatole Le Braz**.

Les lecteurs de la *Revue* savent quel artiste et quel poète s'affirment toujours dans la prose et les vers de M. A. Le Braz. Ils ont connu et admiré ici même quelques-unes de ses plus pures nouvelles, et, tout récemment encore, la *Revue* a publié une de ses plus exquises poésies bretonnes. Ils seront heureux de lire les vers touchants que l'auteur de *Pâques d'Islande* vient de réunir sous le titre de *la Chanson de Bretagne*. Dans tout ce qu'il écrit, M. A. Le Braz reste fidèle à sa terre natale : il chante et raconte tour à tour les landes et la mer, les hardis marins partis à l'aventure, ballottés au loin sur les dangereuses mers de glace, ou, à quelques lieues, dans les barques de pêche, — les jolies Quimperloises, toutes rougissantes sous leur coiffe, les joyeux pardons, la chanson des cloches, plaintive ou gaie, pour les funérailles ou pour les baptêmes et les noces. Son talent a ce charme particulier et pénétrant d'être tour à tour amer et attendri. Certains de ces poèmes sont des merveilles de grâce pittoresque et délicate : d'autres sont ardents et comme en détresse : tous sont émouvants et simples. Voilà de la vraie, de l'immortelle poésie !

VERS LA DESTINÉE, par le **baron Deslandes**.

Aucun titre ne pouvait mieux convenir au nouveau roman du baron Deslandes. L'action se déroule dans la baie de Tourane, en 1858, lors de la guerre avec la Cochinchine. L'auteur y décrit — en homme qui les partagea — les vies austères des marins en station dans les colonies, — existences parfois égayées d'incidents imprévus, — existences de devoir qu'on regrette toujours d'abandonner. C'est un livre plein de mélancolie, comme l'âme de bien des marins. Un sentiment profond de la nature l'anime, et l'auteur fait parfois défiler sous nos yeux des tableaux saisissants de réalité et d'émotion. Ce livre, au style rapide et concis, doit plaire à tous ceux qui aiment la mer.

LE 5e CORPS D'ARMÉE EN 1859, par le **baron R. Du Casse**.

Ce court volume nous fournit l'histoire amusante et généralement peu connue des opérations militaires exécutées en Toscane en 1859 par le corps d'armée du prince Napoléon. M. le baron Du Casse a eu à sa disposition pour écrire ce récit, abondant en piquantes anecdotes, le journal laissé par son père, qui était aide de camp du prince. Il est certain qu'on n'envoya pas le prince en Toscane avec l'idée de lui faire faire une riche moisson de lauriers. Toutefois, le rôle du cinquième corps n'a pas été inutile. Il a paralysé les Autrichiens sur leur gauche, a favorisé l'émancipation de l'Italie centrale, et il aurait pu être appelé à une action importante sans la paix de Villafranca.

TROIS GRANDES FIGURES, par **Stéfane-Pol**.

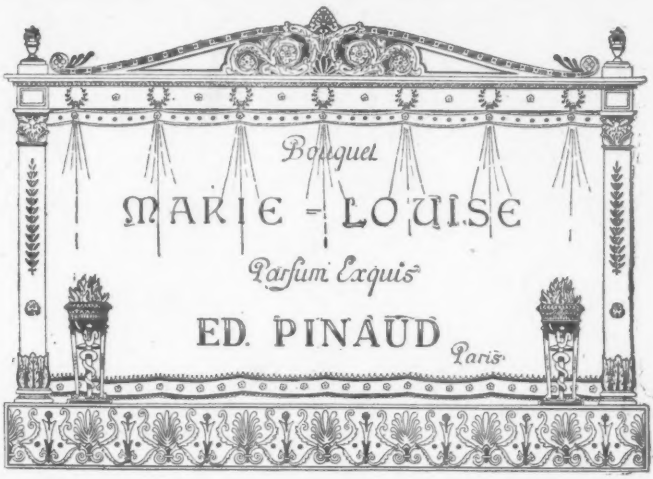
M. Stéfane-Pol vient de publier une série de trois études sur G. Sand, Flaubert et Michelet, — écrivains dissemblables en apparence, mais qui, « tous les trois, avaient un trait commun, le sentiment poétique ». — C'est d'abord un essai sur G. Sand, précédé d'une préface de M. Armand Silvestre, pleine d'émotion, d'éloquence et de ferveur. L'auteur nous fait assister à l'évolution du talent de G. Sand, et sans s'attarder aux détails superflus, insiste surtout sur le sentiment profond qu'elle eut de la nature. Puis c'est une étude sur Gustave Flaubert, l'artisan de la Forme, ce passionné et ce consciencieux, « ce grand martyr de la littérature », à la fois poète et réaliste qui, lorsque « l'Art lui était infidèle, le poursuivait avec opiniâtreté jusqu'à ce qu'il l'eût reconquis ». C'est enfin un aperçu général sur J. Michelet, où l'auteur nous montre combien l'imagination est originale « quand l'écrivain la répand à profusion dans l'histoire », — comment Michelet « de l'ami des hommes devint l'amant des choses », — et comment enfin son œuvre, toute d'amour, est remplie « du sentiment de la France ». Toutes ces pages sont écrites d'un style ardent et passionné. On comprend que l'auteur a révécu ces trois belles vies : son livre est un acte de piété et de gratitude.

L'ALOUETTE, par **Dick May**.

On a souvent prétendu que les œuvres purement romanesques sont ennuyeuses. Le nouveau roman de M. Dick May, *l'Alouette*, prouve qu'il n'en est rien. Ce livre peut être lu par tout le monde et reste pourtant d'une lecture attrayante. Ce n'est point une suite de fatigantes digressions, mais un album de croquis pris sur le vif au Quartier Latin, — scènes toujours vécues, parfois attendries, — histoire simple et simplement racontée des amours d'un étudiant et d'une étudiante. Ce livre est d'une exécution rapide et sûre, d'un style clair et toujours vivant.

RACHEL ET SAMSON, par la **veuve de Samson**.

Les filles de Samson viennent de publier un livre de souvenirs, écrits par la veuve du grand acteur, et pour lequel M. Jules Claretie a composé une charmante préface. C'est, en somme, l'histoire des relations que Rachel eut avec Samson. D'une plume alerte, l'auteur raconte comment Samson s'intéressa à Rachel encore très jeune et déjà si bien douée ; comment il devint son maître, et comment le professeur et l'élève, souvent en désaccord, se réconcilièrent presque toujours. Madame veuve Samson a ajouté, dans le corps du volume, plusieurs lettres de Rachel. Cet ouvrage est un précieux document pour l'histoire du théâtre, en même temps qu'un pieux hommage rendu à la mémoire de Samson.



Le Vin Désiles

Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

Cordial Régénérateur

COMPOSITION

QUINQUINA
COCA
KOLA
CACAO
PHOSPHATE DE CHAUX
SOLUTION IODO-TANNIQUE
Excipient **Spécial** *DÉSILES*

La connaissance de sa composition suffit à indiquer les cas dans lesquels on doit employer ce vin. — Ce sont d'abord toutes les affections de débilitation telles que l'*Anémie*, la *Phtisie*, les *Convalescences (surtout celles de la femme aux époques critiques de sa vie)*; la *Faiblesse musculaire* ou *nerveuse* causée par les *fatigues*, les *veilles*, les *travaux de cabinet*; l'*épuisement prématuré*; la *Spermatorrhée*; les maladies de la *moëlle*; le *Diabète*; les affections de l'*estomac* et de l'*intestin*; puis les altérations constitutionnelles dues à une viciation du *sang*, telles que : *Goutte*, *Rhumatisme*, *Rachitisme*, *Accidents scrofuleux* des enfants, etc.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force**, la **vigueur** et la *santé*. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

PRIX DU FLACON : **5** FRANCS (franco à domicile).

Dépôt Central : Rue du Louvre, 5bis, PARIS

EXIGER: Formule du Docteur A. C., ex-médecin de marine.

A.

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1023 Cinq Centimes — Paris et Départements — Cinq Centimes VENDREDI 22 AVRIL 1892

FERNAND XAU
Directeur
RÉDACTION
100, Rue Richelieu, Paris

Prix des Abonnements

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

FERNAND XAU
Directeur
ADMINISTRATION
100, Rue Richelieu, Paris

Annonces, Réclames et Faits Divers
CHEZ LAGRANGE, CERF ET Cie
6, Place de la Bourse
et dans les bureaux du JOURNAL

TÉLÉPHONE

106, Rue Richelieu, 106

DIRECTEUR : FERNAND XAU

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Étranger.
Trois mois.....	5 50	6 »	10 »
Six mois	10 50	12 »	18 »
Un an.....	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL, N° DU MERCREDI avec son Supplément.

PARIS ET DÉPARTEMENTS..... 6 »

ÉTRANGER, UNION POSTALE.... 8 »

Tarif des
ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne.		Ligne.
Echos 1re page	25 »	Réclames....	7 50
Annonces....	3 »	Faits divers..	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Émile Zola, François Coppée, Mme Séverine,
Paul Bourget, Émile Bergerat, André Theuriet, Catulle Mendès, Armand Silvestre,
Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan,
Paul Hervieu, Marcel Prevost, Octave Mirbeau, Clémenceau, Gustave Geffroy, Joseph Caraguel,
Mentor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Paul Arène,
Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves. A. Saissy, Paul Bonnetain, Paul Adam,
Courteline, Rodolphe Darzens, Alphonse Allais,
Remy de Gourmont, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier,
Adolphe Mayer, Auguste Marin, Georges Docquois, Me Huvlin, Yveling RamBaud, Louis de Robert,
Jules Hoche, Jules Ranson, Évariste Mangin, H. Barthelemy,
André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Alberty, Dr Legué, Édouard Hubert, Eugène Doré,
Jocelyne, Un Domino rose,. Jean de l'Échiquier,
Marcel Pradier, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Aigre, F. Ogier, Émile André,
J.-A. Natali, E. Malher, Recordman,
Louis Labat, Jacques Finance, Pierre Paul, Lefrancier, F.-A. Steenackers, James,
Etc., etc., etc.
Secrétaire de la Rédaction ALEXIS LAUZE.

LE JOURNAL
POUR TOUS
Supplément illustré du JOURNAL paraissant TOUS LES MERCREDIS

LA

REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* accomplit sa cinquième année ; sous la direction de MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères.

On nous dispensera de remonter plus haut ; voici une partie seulement de ce que la *Revue de Paris* a publié depuis le 1er janvier 1897 :

ROMANS, NOUVELLES, THÉATRE

Le Songe d'une Matinée de Printemps, par GABRIEL D'ANNUNZIO ; — Les Déracinés, par MAURICE BARRÈS ; — Le Départ, par HENRY BECQUE ; — L'Alibi, par TRISTAN BERNARD ; — La Danseuse de Pompéi, par JEAN BERTHEROY ; — Parole jurée, par MARIE-ANNE de BOVET ; —Lettres d'une Amoureuse, par BRADA ; — Yachting, par le marquis COSTA DE BEAUREGARD ; — Le Repas du Lion, par FRANÇOIS DE CUREL ; — La plus belle fille du monde, par PAUL DÉROULÈDE ; — Babel, par AUGUSTIN FILON ; — Au Petit Bonheur, par ANATOLE FRANCE ; — Le Prince à la Tête sanglante, par JUDITH GAUTIER ; — Le Mariage de Panurge, par ÉMILE GEBHART ; — La Rançon d'Ève, par GEORGE GISSING ; — Hassin, par JEAN HESS ; — Jean-Gabriel Borkman, par HENRIK IBSEN ; — Entre la Vie et le Rêve (Niels Lyhne), par J.-P. JACOBSEN ; — Le Sang de la Sirène, par A. LE BRAZ ; — L'Image, par VERNON LEE ; — Ramuntcho, par PIERRE LOTI ; — Saint-Cendre, par MAURICE MAINDRON ; — Le Carnaval de Nice, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE ; — Golo, par POL NEVEUX ; — Les Petits Manchons, par JACQUES NORMAND ; — Le Passé, par GEORGES DE PORTO-RICHE ; — Le Roi de Rome, par ÉMILE POUVILLON ; — Contes pour trois Soirs d'Automne, par HENRI DE RÉGNIER ; — La Tentatrice, par J.-H. ROSNY ; — Saint Louis, par ROMAIN ROLLAND ; — La Samaritaine, par EDMOND ROSTAND ; — Aux Lumières, par JEANNE SCHULTZ ; — Terne sec ; Télégraphes « section des femmes », par MATHILDE SERAO ; — Les Noces d'Yolanthe ; l'Automne, par H. SUDERMANN ; — Le Moine noir ; Tête à l'évent ; la Salle n° 6, par ANTON TCHÉKHOV ; — Une Rencontre, par PIERRE VALDAGNE ; — Les Deux Rives, par FERNAND VANDÉREM.

POÉSIE

Des vers du Vicomte DE BORRELLI, de MAURICE BOUCHOR, de HENRI CHANTAVOINE de PIERRE GAUTHIEZ, de FERNAND GREGH, d'EDMOND HARAUCOURT, de LOUIS DE LA SALLE, d'A. LE BRAZ, de VICTOR MARGUERITTE, d'ALBERT MÉRAT, de la Comtesse M. DE NOAILLES, de PIERRE DE NOLHAC, de JACQUES NORMAND, de RAPHAEL PÉRIÉ, d'ANDRÉ RIVOIRE, de GEORGES RODENBACH, d'EDMOND ROSTAND, d'AMÉDÉE ROUQUÉS.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Lettres (1814-1817), par ALEXANDRE Ier et madame de STAËL ; — Lettres à « l'Étrangère, » par H. DE BALZAC ; — 24 Février 1848, par le Général BEDEAU ; — Correspondance d'ERNEST RENAN et M. BERTHELOT ; — Souvenirs de 1872 et de 1876, par BLOWITZ ; — Après Navarin (1828), par le Baron BRENIER ; — Lettres sur l'Algérie, par le Maréchal BUGEAUD ; — Thèbes, par ANDRÉ CHEVRILLON ; — Mission à Berlin : Berlin avant les barricades ; Berlin pendant les barricades (1848), par le Comte AD. DE CIRCOURT ; — Souvenirs et Impressions, par Madame ALPHONSE DAUDET ; — Alphonse Daudet, par LÉON DAUDET ; — Après Waterloo : Paris ; l'Armée de la Loire, par le Maréchal DAVOUT ; — Islandais, par W de DURANTI ; — Souvenirs (1848-1851) ; Après Solférino, par le Général FLEURY ; — Dans la Baie de Cancale, par C. GABILLOT ; — Lettres de 1870-1871, par CH. GOUNOD ; — Chez les Sakalaves, par GROSCLAUDE ; — Vénétie et Toscane, par DANIEL HALÉVY ; — Lettres de Bruxelles, par VICTOR HUGO ; — Notes sur l'Inde, par le prince B. KARAGEORGEVITCH ; — Lettres à Montalembert, par LAMENNAIS ; — Impressions d'Annam, par PIERRE LOTI ; — Lettres sur le Romantisme, par le Prince MAXIMILIEN-JOSEPH et ALFRED DE VIGNY ; — Lettres à Requien, par PROSPER MÉRIMÉE ; — Au pays des Afridis, par GEORGES NOBLEMAIRE ; — Une Conversation avec Ferdinand IV, par LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS ; — Sur le Haut Mékong ; Dernières Étapes, par le Prince HENRI D'ORLÉANS ; — Ma Retraite du pouvoir, par le Duc DE RICHELIEU ; — De Fontainebleau à Fréjus, par le Comte SCHOUVALOFF ; — Madame Cornu et Napoléon III, par NASSAU-W. SENIOR ; — Une Journée à Canton, par ÉMILE VEDEL ; — Lettres à une Puritaine, par ALFRED DE VIGNY ; — Pages inconnues, par J.-J. WEISS ; — Prise de Plevna, par le Colonel WONLARLARSKI.

ÉTUDES HISTORIQUES

Voltaire et l'Affaire Calas, par RAOUL ALLIER ; — La Séparation de l'Église et de l'État 1794 180[illegible]) ; les Origines du Parti républicain, par F.-A. AULARD ; — Couvents du Temps jadis, par ARVÈDE BARINE ; — Les Émigrés français en Amérique, par HENRI CARRÉ ; — La France et l'Indépendance vaudoise, par E. COUVREU ; — Louis XI, par CH.-V. LANGLOIS ; — Le duc d'Aumale, par AUGUSTE LAUGEL ; — Sur les Galères du Roi, par ERNEST LAVISSE ; — Les Bonaparte et le 18 Brumaire ; Les Bonaparte et le Consulat à vie, par FRÉDÉRIC MASSON ; — La Marche de Murat sur Madrid (1808), par le Comte MURAT ; — Les Derniers Conventionnels (1814-1854) ; Bernadotte et les Bourbons (1812-1814), par LÉONCE PINGAUD ; — L'Art de Frédéric II ; l'Art de Napoléon ; L'Art du Maréchal de Moltke, par le commandant ROUSSET ; — Napoléon en Russie, par RENÉ THIRY ; — Athènes et Constantinople en 1859, par L. THOUVENEL ; — Mulhouse (15 mars 1798), par XX.

ÉTUDES POLITIQUES

La Politique du Sultan ; la Macédoine ; les Affaires de Crète par VICTOR BÉRARD ; — — L'Autonomie tunisienne, par EUGÈNE BONHOURE ; — Vues politiques, par LÉON BOURGEOIS ; — Vues politiques, par DENYS COCHIN ; — En Transylvanie, par E. CRAMAUSSEL ; — L'Empire Britannique, par Sir CHARLES W. DILKE ; — La Troisième République, par JULES FERRY ; — Les Pays de France, par P. FONCIN ; — Les Allemands à Constantinople, par G GAULIS ; — Vues politiques, par JEAN JAURÈS. — Questions ; Mauvaise Méthode ; Note sur le Livre Jaune ; Notre Politique orientale ; La Paix d'Orient, par ERNEST LAVISSE ; — La Chambre basse, par LÉOUZON-LEDUC ; — L'Orient, par le Prince MALCOM KHAN ; — M. Buffet, par E. DE MARCÈRE ; — L'Insurrection sicilienne, par H. MEREU ; — La Propagande socialiste en Allemagne, par EDGARD MILHAUD ; — Vues politiques, par RAYMOND POINCARÉ ; — La Crise du Libéralisme en Belgique, par MAURICE VAUTHIER ; — Les Russes devant Constantinople (1877-1878), par * ; — La Puissance économique de l'Allemagne, par *** ; — L'Alliance Franco-Russe et les États balkaniques, par *** ; — Les Affaires du Niger, par ***.**

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Un Mari d'actrice au XVIIe siècle, par N.-M. BERNARDIN ; — Une Héroïne de Gœthe, par MICHEL BRÉAL ; — La Poésie vivante, par ADOLPHE BOSCHOT ; — La Nature dans la Poésie de Shelley, par ANDRÉ CHEVRILLON ; — Ernest Renan (Dernières Années), par MARY-JAMES DARMESTETER ; — Les Déformations de la Langue française, par ÉMILE DESCHANEL ; — Les Poésies de Gabriel d'Annunzio, par JEAN DORNIS ; — Sainte-Beuve ; Ernest Renan, par ÉMILE FAGUET ; — Alphonse Daudet, par ANATOLE FRANCE ; — Nietzsche et Wagner ; Harriet Beecher Stowe, par DANIEL HALÉVY ; — Beaumarchais et Figaro, par ANDRÉ HALLAYS ; — A Waterloo, par GUSTAVE LARROUMET ; — Jules Simon, par LOUIS LIARD ; — Une Amie de Liszt, par D. MELEGARI ; — Le Paradis de la Reine Sibylle ; — La Légende de Tannhauser, par GASTON PARIS ; — La Vie intérieure de Marceline Desbordes-Valmore, par HENRI POTEZ ; — Lettres de Mérimée à Stendhal, par CASIMIR STRYIENSKI ; — La Syntaxe et le Style, par SULLY PRUDHOMME ; — Notes sur Hugo ; Notes sur Alfred de Vigny ; Michelet, par HENRI DE RÉGNIER, — Le Dernier Amour de Lope de Vega, par GUSTAVE REYNIER ; — La Fin d'une Légende, par S. ROCHEBLAVE.

CRITIQUE D'ART

Notes sur l'Art français, par ANTOKOLSKY ; — Les Théâtres en Allemagne et en Autriche, par ALBERT CARRÉ ; — La Peinture et le Public, par ANDRÉ CHEVRILLON et ÉMILE HOVELAQUE ; — L'Art public, par H. FIÉRENS-GEVAERT ; — Les Salons de 1898, par MAURICE HAMEL ; — « Fervaal » et la Musique française, par PIERRE LALO ; — Trois Succès au Théâtre, par GUSTAVE LARROUMET ; — Le Théâtre de Bayreuth est-il en déclin ? par ALBERT LAVIGNAC ; — Impressions de théâtre, par PIERRE LOTI ; — Le Théâtre populaire, par MAURICE POTTECHER ; — La Duse, par le Comte PRIMOLI ; — Portraits de Femmes et d'Enfants ; la Maison des Artistes, par ARY RENAN ; — Charles Gounod, par CAMILLE SAINT-SAENS ; — La Musique de Wagner, par le comte LÉON TOLSTOI.

QUESTIONS DIVERSES

Problèmes algériens, par UN ALGÉRIEN ; — L'Éducation du Peuple en France et en Angleterre, par HENRI BERENGER ; — Qu'est-ce que la Sociologie ? par C. BOUGLÉ ; — Automobilisme, par GEORGES DESJACQUES ; — La Défense contre la Maladie ; la Chimie nouvelle, par E. DUCLAUX ; — La Folie d'Auguste Comte, par GEORGES DUMAS ; — Le Crédit agricole et l'État, par LOUIS DURAND ; — Les Débuts de l'État-Major général, par le Colonel FIX ; — Une Future Capitale, par ALFRED DUMAINE ; — La Musique dans les Universités allemandes, par MAURICE EMMANUEL ; — Les Primes à la Marine marchande, par EUGÈNE FLORNOY ; — Vers le Pôle : Nansen et Andrée ; Sven Hedin dans l'Asie centrale, par O.-G. DE HEIDENSTAM ; — Le Mouvement agraire en France ; l'Effort de l'Italie, par LÉOPOLD MABILLEAU ; — La Peste, par le docteur E. MOSNY ; — Peuples et Patries, par FRIEDRICH NIETZSCHE ; — Le Peuplement français de la Tunisie, par JULES SAURIN ; — Le Féminisme en Allemagne, par KAETHE SCHIRMACHER ; — En Suède, par ERIK SJOESTEDT ; — Le Système français d'Impôts, par RENÉ STOURM ; — Le Public et la Foule, par GABRIEL TARDE ; — Le Quatrième Centenaire de Vasco de Gama, par ÉMILE VEDEL ; — La Guerre industrielle en Angleterre, par SIDNEY WEBB ; — La Frontière de l'Est, par * ; — L'État de notre Marine de guerre, par *** ; — La Crise austro-hongroise, par *** ; — Ce que valent nos forteresses, par ***.**

Dans la REVUE DE PARIS paraîtront :

ROMANS

Le Feu
PAR GABRIEL D'ANNUNZIO

Sainte-Nitouche
PAR GEORGES BEAUME

La Sève
PAR PAUL BOURGET

Le Désir
PAR J.-EUG. DELARD

L'Ile d'Amour
PAR ANATOLE FRANCE

Deux Jeunes Filles
PAR LUDOVIC HALÉVY

Minnie Brandon
PAR LÉON HENNIQUE

Peaux Neuves
PAR PAUL HERVIEU

Le Cilice
PAR MAURICE PALÉOLOGUE

Le Dauphin
PAR FERNAND VANDÉREM

NOUVELLES

Hélène
PAR ADOLPHE ADERER

Le Procès Larroque
PAR HENRY BECQUE

Marko Tinorka
PAR TOLA DORIAN

Moussane
PAR GEORGES DUMAS

Le Nostalgique
PAR GUSTAVE GEFFROY

Florence Monneroy
PAR ANDRÉ GLADÈS

Éric
PAR ABEL HERMANT

Les Cent mille Aigles
PAR PAUL RADIOT

L'Abbraccio
PAR GEORGES SERVIÈRES

Le Lys des Indes
PAR H. SUDERMANN

BULLETIN D'ABONNEMENT A « LA REVUE DE PARIS »

Je déclare souscrire à un abonnement de _____
à date du _____, *pour la somme de* _____
que je joins ci-inclus.

SIGNATURE

Nom : _____

Adresse : _____

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48. »	24. »	12. »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51. »	25.50	12.75
DÉPARTEMENTS	54. »	27. »	13.50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60. »	30. »	15. »

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de
M. le Gérant de **la Revue de Paris**, 85 *bis*, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste, qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse. Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER de la PRESSE,** 19, boulevard Montmartre, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les Journaux du monde, sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER de la PRESSE lit 6.000 Journaux par Jour.**

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 200 MILLIONS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

Die Kritik.

Monatsschrift für öffentl. Leben.

Herausgeber : Dr. jr. Richard Wrede.

Berlin, S. W., Möckernstr. 79.

Erscheint monatl., einzelne Nummer 50 Pfg., im Abonnement vierteljährlich 1.50 Mk. Bestellungen durch jede Buchhandlung od. direkt durch den Verlag, Berlin SW. 47. oder durch d. Post (Postzeitungsl. No. 4122).

Probehefte überallhin gratis u. franko.

58 ANNÉES DE SUCCÈS

ALCOOL DE MENTHE DE **RICQLÈS**

(Le seul ALCOOL DE MENTHE véritable)

CALME instantanément la SOIF et ASSAINIT L'EAU

DISSIPE *les* maux *de* cœur, *de* tête, *d'*estomac, *les* indigestions, *la* dysenterie, *la* cholérine.

PRÉSERVATIF contre les ÉPIDÉMIES

EAU de TOILETTE et DENTIFRICE exquis

EXIGER le nom : **DE RICQLÈS**

VIOLETTE IDÉALE PARFUM NATUREL HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz. 12 »
Savon Borate.. à 10 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, » 12 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, » 24 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, » 18 »
Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 12
Savon Iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz. 24 »
Savon Sulfureux hygiénique parfumé, » 24 »
Savon au Goudron de Norwège Mollard, » 12 »
Savon Glycérine..... de A. Mollard, » 12 »
Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

57e ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 30. — 28 Juillet 1898.

Bauerngüter und Grossbetriebe in der Landwirtschaft.
Makedonien (fin).
Der fünfte Band des Bismarck-Jahrbuchs.
Ungedruckte Briefe von Robert Schumann. Nach den Originalen mitgeteilt von F. Gustav Jansen.
Kunstsammler in Berlin. Von Adolphe Rosenberg.
Der letzte Fusswanderer. Von H. Schilling.
Massgebliches und Unmassgebliches : Atheismus und Christentum. — Ein antisemitischer Bilderbogen. — Das Reichskursbuch.

SOMMAIRE DU N° 31. — 4 août 1898.

Fürst Bismarck tot !
Ein sächsisches Gymnasium während des Krieges 1870/71. Von Otto Kaemmel.
Die einheitliche Regelung des Notariats durch die Reichsgesetzgebung. Von Eugen Joseph.
Friedrich Nietzsche. V. Von Carl Jentsch.
Wilibald Alexis.
Was ist Glück ? Von Gustav Kleinert.
Massgebliches und Unmassgebliches : Der "Streitfall" zwischen dem Kaiser und dem gegenwärtigen Regenten von Lippe.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

DOMAINE DE MONTHORIN

Contre l'envoi d'un mandat-poste de **9 fr. 50 c.** adressé à M. Hurlin, régisseur à Louvigné-du-Désert (Ille-et-Vilaine), il sera expédié un colis postal de **2 kilos 500 de beurre garanti pur** de tout mélange de margarine. Beurre frais de 1re qualité.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

VENTE en l'étude de Me Pitollet, notaire à Oran, le 23 août 1898, à 2 heures, de :
UNE GRANDE PROPRIÉTÉ
dite « Ferme de Guettara »,
Territoire de Guiard,
Canton d'Aïn-Temoucheut,
Arrondissement d'Oran.

Contenance : 247 hectares 34 ares.
Bâtiments d'exploitation.
Matériel vinicole et agricole.
Mise à prix : 200.000 francs.
S'adresser à Mes Ch. Martin et Charneau, avoués à Paris ; Pitollet, notaire à Oran ; Mahot de la Quérantonnais et Cocteau, notaires à Paris.

LYMPHATISME, SCROFULE, RACHITISME

Affections Pulmonaires Chroniques, Maladies de l'Enfance

FUCOGLYCINE DU Dr GRESSY

Sirop *iodo-bromo-phosphoré,* à base d'algues marines fraîchement récoltées; puissant succédané *naturel* de l'Huile de Foie de Morue, sur laquelle il présente l'avantage de ne pas fatiguer l'estomac et de ne pas causer de diarrhées.

LE PERDRIEL et Cie, Paris.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF

Prescrit depuis 30 ans

CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES

Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION

Guérison par la véritable

Poudre Laxative de Vichy

Laxatif sûr, agréable, facile à prendre

Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHens.

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE**

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

ASTHME PAPIER CIGARES SIEGEL

Le meilleur Dépuratif

SIROP BERTHÉ

Dentifrice

SOUBEIRAN

DIABÈTE GLUCOSES DRANES DIABÈTE

VINAIGRE PENDES

VALS

FROID & GLACE

PATE EXPLATOIRE DUSSER

LYMPHATISME, SCROFULE, RACHITISME
Affections Pulmonaires Chroniques, Maladies de l'Enfance

FUCOGLYCINE DU Dr GRESSY

Sirop iodo-bromo-phosphoré, à base d'algues marines fraîchement récoltées, puissant succédané naturel de l'huile de foie de morue, sur laquelle il présente l'avantage de ne pas fatiguer l'estomac et de ne pas causer de diarrhées.

LE PERDRIEL et Cie, Paris.

La PHOSPHATINE FALIÈRES est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Il facilite la dentition, évite la rachitisme et les os.

VIN DE CHASSAING

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy

COMPRIMÉS DE VICHY

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE
(...) aux fonctions, les médicaments ordinaires, les préparations à base

HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens
ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants
Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes
ELIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES
ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

ASTHME OPPRESSION, CATARRHE, TOUX NERVEUSE, soulag^t immédiat. Guérison par le **PAPIER** ou les **CIGARES GICQUEL**
Phie Ire Cl. 4, r. Delaroche, Paris. Seuls recompensés Exp. univ. 1878. 3 Prix Phies.

Bruxelles : DELACRE. Amsterdam : ULOTH. Rotterdam : VAN SANTEN KOLFF. Londres : JOZEAU. Hanovre : RUMP ET LEHNERS. Budapesth : DE TOROCK. Milan : MANZONI ET Cie. Copenhague : BENZON. Madrid : MELCHOR GARCIA. Alexandrie et le Caire : GALETTI, DEL MAR, M. FISHER. Buenos-Ayres : DEMARCHI. Montevideo : DEMARCHI. Santiago (Chili) : MOURGUES. Lima : GALLESSE. Caracas : STURUP. Rio-de-Janeiro : DE OLIVERA. La Havane : JOSE SARA.

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature* Berthé
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de **DELABARRE** et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, Faubg St-Denis, Paris.

DIABÈTE Nouveau Traitement.
RESULTATS REMARQUABLES *obtenus par les* **GLOBULES URANÉS** de LEMAIRE et MONCOUR, Phies (Traitement de 25 jours, 10 francs.)
DÉPOT : 14, Rue de Grammont, Paris.
DIABÈTE Nouveau Traitement.

Rapport favorable de l'Académie de Médecine
VINAIGRE PENNÈS
Antiseptique, Cicatrisant, Hygiénique
Purifie l'air chargé de miasmes.
Preserve des maladies épidémiques et contagieuses.
Précieux pour les soins intimes du corps.
Exiger Timbre de l'État. — TOUTES PHARMACIES

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID LACE
PRODUCTION GARANTI
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco rospectus)

VALS
Eaux Min^les N^les admises dans les Hôpitaux
SAINT-JEAN. Maux d'estomac, appétit, digestions.
PRÉCIEUSE. Bile, calculs, foie, gastralgies.
RIGOLETTE. Appauvrissement du sang, débilités.
DÉSIRÉE. Constipation, coliques néphrétiques, calculs.
MAGDELEINE. Foie, reins, gravelle, diabète.
DOMINIQUE. Asthme, chloro-anémie, débilités.
IMPÉRATRICE. Estomac. Eau de table parfaite.
Très agréables à boire. Une b^lle par jour.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche)
ENVOI DIRECT DE LA SOURCE
CONTRE MANDAT POSTAL ADRESSÉ A LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES EAUX MINERALES DE VALS
PRIX : 15 fr. la caisse de 24 bouteilles / 30 fr. — 50 — prises à VALS

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

B.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 6 AOUT 1898

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Les Chemins de fer d'intérêt local et les Tramways en France; les Tramways et leur avenir. — Le Commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de l'année 1898. — Le Commerce extérieur de l'Angleterre pendant les six premiers mois de l'année 1898. — Le Mouvement économique et social en Allemagne : les grandes banques de Berlin. — Du Repeuplement des étangs et cours d'eau. — L'Enseignement agricole. — La Justice civile et commerciale en France et en Algérie. — Correspondance : la Conférence sucrière; de la Suppression de la taxe des prestations. — Revue économique : les Produits de l'octroi de Paris pendant le mois de juillet 1898; la Chambre de compensation des banquiers de Paris; les Chemins de fer et Tramways électriques en Europe en 1897; les Opérations du *Clearing House* de New-York. — Nouvelles d'outre-mer : Corée. — Bulletin bibliographique.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Mines d'or du Transvaal et de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus de Paris, de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, des Voitures à Paris et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Capital : 100 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Président : M. DENORMANDIE, ✻ ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O. ✻.

Opérations du Comptoir :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair.

BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS

A. 176, boul^d St-Germain;
B. 3, boul^d St-Germain;
C. 2, quai de la Rapée;
D. 11, rue Rambuteau;
E. 16, rue de Turbigo;
F. 21, pl. de la République;
G. 24, rue de Flandre;
H. 2, rue du 4 Septembre;
I. 84, boul^d Magenta;
K. 92, b^d Richard-Lenoir;
L. 36, avenue de Clichy;
M. 87, avenue Kléber;
N. 35, avenue Mac-Mahon;
O. 71, b^d Montparnasse;
P. 27, faub^g St-Antoine;
R. 53, boul^d Saint-Michel;
S. 2, rue Pascal.
T. 1, avenue de Villiers.

BUREAUX DE BANLIEUE

Levallois-Perret : 3, place de la République.
Enghien : 47, Grande-Rue.

AGENCES EN PROVINCE

Abbeville, Agen, Aix-en-Provence, Alais, Amiens, Angoulême, Arles, Avignon, Bagnères-de-Luchon, Bagnols-sur-Sèze, Beaucaire, Beaune, Bergerac, Béziers, Bordeaux, Caen, Calais, Carcassonne, Castres, Cavaillon, Cette, Chagny, Châlon-sur-Saône, Châteaurenard, Clermont-Ferrand, Cognac, Condé-sur-Noireau, Dax, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Epinal, Firminy, Flers, le Havre, Hazebrouck, Issoire, La Ferté-Macé, Lesignan, Libourne, Limoges, Lyon, Manosque, Marseille, Mazamet, Mont-de-Marsan, Le Mont-Dore, Montpellier, Nantes, Narbonne, Nice, Nîmes, Orange, Périgueux, Perpignan, Pont-Lévêque, Remiremont, Rivesaltes, Roanne, Roubaix, Rouen, Royat, Ruffec, Saint-Chamond, Saint-Dié, Saint-Etienne, Saint-Hippolyte-du-Fort, Salon, Toulouse, Tourcoing, Trouville-Deauville, Vichy, Le Vigan, Villeneuve-sur-Lot, Vire.

AGENCES DANS LES PAYS DE PROTECTORAT

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Tanger, Majunga, Tamatave, Tananarive.

AGENCES A L'ÉTRANGER

Londres, Liverpool, Manchester, Bombay, Calcutta, Chicago, San-Francisco, New-Orléans, Melbourne, Sydney.

Intérêts payés sur les sommes déposées :

A 4 ans. . . .	4 %	A 1 an	2 ½ %
A 3 ans. . . .	3 ½ %	A 6 mois . . .	1 ½ %
A 2 ans. . . .	3 %	A vue.	1/2 %

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public

14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra et dans les principales Agences.

Compartiments depuis CINQ *francs par mois.*

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

BILLETS VALABLES POUR 30 JOURS, DÉLIVRÉS DU 1er MAI AU 30 SEPTEMBRE

Avec facilité de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France, soit à l'étranger.

VOYAGE EN BELGIQUE ET DANS LE NORD DE LA FRANCE

1er Itinéraire : Première classe : **88** fr. **30.** — Deuxième classe : **64** fr. **60.**
2e Itinéraire : Première classe : **67** fr. **70.** — Deuxième classe : **49** fr. **45.**
3e Itinéraire : Première classe : **74** fr. **30.** — Deuxième classe : **54** fr. **65.**

On délivre des billets pour ce voyage :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares de Lille, Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin, pour les deux premiers itinéraires, et à Paris-Nord et à Saint-Quentin, pour le troisième itinéraire.

BORDS DE LA MEUSE

Première classe : **72** fr. **70.** — Deuxième classe : **53** fr. **20.**

On délivre des billets pour ces voyages :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux principales gares du réseau du Nord situées sur l'itinéraire.

VOYAGE EN BELGIQUE, HOLLANDE ET LE RHIN

Première classe : **110** fr. **70.** — Deuxième classe : **83** fr. **80.**

On délivre des billets pour ce voyage :

PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

CHAQUE BILLET DONNE DROIT AU TRANSPORT GRATUIT DE 25 KILOS DE BAGAGES SUR TOUT LE PARCOURS

(Excepté sur les chemins de fer de l'État belge.)

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

CINQ DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 9 h. et 11 h. 50 du matin (1re et 2e classe) et à 9 h. du soir (1re, 2e et 3e classe)

2° Par Boulogne et Folkestone :

Trains rapides à 10 h. 30 du matin (1re et 2e classe) et à 3 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e classe)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES POUR UN MOIS, SOIT PAR BOULOGNE, SOIT PAR CALAIS

1re classe : **118** fr. **45** — 2e classe : **87** fr. **25** — 3e classe : **50** fr.

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 Octobre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

PRIX AU DÉPART DE PARIS POUR

	1re cl.	2e cl.	3e cl.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Eu	25.40	20.10	13.70	Boulogne	34. »	25 70	18.90
Le Tréport-Mers	25.75	20.35	13.90	Wimille-Wimereux, (Ambleteuse, Andresselles)	34.55	26 10	19.30
Saint-Valery	27.15	21.35	14.75	Marquise-Rinxent (Wissant)	35.50	26 75	20. »
Cayeux	29.30	23.05	15.95	Calais	37.90	29. »	21.85
Le Crotoy	27.90	21.95	15.15	Gravelines	38.85	29.95	22.60
Quend (Fort-Mahon)	28.30	22.15	15.45	Loon-Plage	38.75	29.90	22.50
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28.80	22.50	15.75	Dunkerque	38.85	29.95	22.60
Berck	31. »	24.15	17. »	Ghyvelde (Bray-Dunes)	39.95	31.15	23.40
Etaples (Paris-Plage)	30.90	23.95	17. »	Woincourt	26.45	20.85	14.35
Dannes-Camiers	31.70	24.40	17.50				

Chemins de fer de l'Ouest

BAINS DE MER

ET EAUX THERMALES

(Jusqu'au 31 Octobre)

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES OU THERMALES SUIVANTES :

1° Billets d'Aller et Retour VALABLES PENDANT 4 JOURS

Aller : *le* **JEUDI** (depuis 5 heures du soir), *le* **VENDREDI**, *le* **SAMEDI** *ou le* **DIMANCHE.**

Retour : *le* **DIMANCHE** *ou le* **LUNDI** seulement.

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
DIEPPE (Pourville, Puys, Berneval)	26fr »	17fr50
PETIT-APPEVILLE (halte) (Pourville)	26 50	18 »
OUVILLE-LA-RIVIÈRE (Quiberville)	28 50	19 »
TOUFFREVILLE-CRIEL	29 »	19 50
EU (Le Bourg-d'Ault, Onival)		
LE TRÉPORT-MERS	29 50	20 »
SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules)	29 »	19 50
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles)		
FÉCAMP, Les Petites-Dalles, Les Grandes-Dalles, Saint-Pierre-en-Port	30 »	21 50
FROBERVILLE-YPORT		
LES LOGES-VAUCOTTES-SUR-MER (Vattetot-sur-Mer)	30 »	22 »
ÉTRETAT (Bruneval)		
LE HAVRE (Sainte-Adresse, Bruneval)		
CAEN	30 »	22 »
HONFLEUR		
TROUVILLE-DEAUVILLE (Villerville)	30 »	21 50
BLONVILLE (halte)	30 »	21 50
VILLERS-SUR-MER	30 »	22 »
BEUZEVAL (Houlgate)	33 »	23 »
DIVES-CABOURG (Le Home-Varaville)		
LUC, Lion-s-Mer, LANGRUNE	Ces Prix comprennent le parcours total par chemin de fer 34 »	25 »
SAINT-AUBIN		
BERNIÈRES	Ces Prix comprennent le parcours total par chemin de fer 35 »	26 »
COURSEULLES (Ver-s-Mer)		

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
BAYEUX (Arromanches, Port-en-Bessin, Saint-Laurent-sur-Mer, Asnelles)	36fr »	26fr »
ISIGNY-SUR-MER (Grandcamp-les-Bains)	40 »	30 »
MONTEBOURG (Quinéville, St-Vaast-de-la-Hougue, Barfleur, (Parcours par le chemin départemental de Montebourg et Valognes à Barfleur, non compris dans le prix du billet)	45 »	32 50
VALOGNES	45 »	33 50
CHERBOURG	50 »	36 »
COUTANCES (Agon, Coutainville, Regneville	45 »	33 50
DENNEVILLE (halte)	50 »	33 50
PORT-BAIL	50 »	34 »
BARNEVILLE (halte)	50 »	34 50
CARTERET	50 »	35 »
GRANVILLE (Donville, Saint-Pair, Bouillon-Jullouville	45 »	32 »
MONTVIRON-SARTILLY (Carolles, Saint-Jean-le-Thomas)	45 »	31 50

EAUX THERMALES

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe	2e classe
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure), ligne de Dieppe par Gournay	18 »	12 »
BAGNOLES-TESSE-LA-MADELEINE, par Briouze	36 »	24 »

2° Billets d'Aller et Retour VALABLES PENDANT 33 JOURS

(Jour de la délivrance non compris).

BAYEUX	56fr »	37fr80
ISIGNY-SUR-MER		
MONTEBOURG et VALOGNES		
CHERBOURG		
COUTANCES		
PORT-BAIL — DENNEVILLE (halte)		
CARTERET — BARNEVILLE (halte)		
GRANVILLE		
MONTVIRON-SARTILLY		
LA GOUESNIÈRE-CANCALE		
SAINT-MALO-SAINT-SERVAN (Paramé, Rothéneuf)		
DINARD (Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux)		

PLANCOET (La Garde-Saint-Cast, Saint-Jacut-de-la-Mer)	56fr »	37fr80
LAMBALLE (Pléneuf, Le Val-André, Erquy)	57 50	38 85
SAINT-BRIEUC (Binic, Portrieux, Saint-Quay)	60 20	40 65
LANNION (Perros-Guirec, Trégastel-les-Grèves)	70 »	47 25
MORLAIX (Saint-Jean-du-Doigt, Plougasnou-Primel)	72 15	48 70
LANDERNEAU (Brignogan)	77 55	52 35
BREST	80 10	54 05
PAIMPOL	69 20	46 70
SAINT-POL-DE-LÉON	75 »	50 60
ROSCOFF (Ile de Batz)	75 95	51 25
SAINT-NAZAIRE	59 70	40 30

NOTA. — Les billets de **33 jours**, peuvent être prolongés une ou deux fois de **30 jours**, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à **10 0/0** du prix du billet.

Chemins de Fer de l'État

En présence des résultats du train rapide qui, pendant la saison d'Été de 1897, a, pour la première fois, circulé chaque semaine entre Paris (Montparnasse) et Royan, l'administration des Chemins de fer de l'État a décidé de réduire à huit heures la durée du trajet de ce train qui était de neuf heures et de le mettre en marche trois fois par semaine à partir du 13 juillet prochain. En outre, en vue de faciliter les relations de Paris avec d'autres plages également très fréquentées de son réseau, elle a crée les trains rapides suivants qui auront lieu une fois par semaine :

1° A partir du 23 juillet :

Entre Paris et les Sables-d'Olonne.

Durée du Trajet : sept heures.

2° A partir du 19 juillet :

Entre Paris, La Rochelle, Châtelaillon, Fouras.

Durée du trajet : sept et huit heures.

Rappelons que ces divers trains sont composés de voitures-couloirs de toutes classes, avec lavabos et water-closets, d'un salon et d'un wagon-restaurant, et que la tentative faite par les Chemins de fer de l'État pour mettre les trains rapides à la portée de toutes les bourses a été la première de ce genre. Elle a été, d'ailleurs, couronnée d'un plein succès.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Services rapides entre PARIS, NUREMBERG, BAYREUTH et les Villes d'Eaux de BOHÊME (Carlsbad, Marienbad, etc.) et entre PARIS et BADEN-BADEN

SAISON DES EAUX 1898

Le voyage de Paris à Nuremberg, Bayreuth et aux villes d'Eaux de la Bohême, Franzensbad, Marienbad, Carlsbad et Teplitz, s'effectue dans des conditions très rapides et très confortables par l'une des combinaisons suivantes :

En partant de la gare de l'Est à 7 h. 10 m. du soir par l'express d'Orient (voitures à lit et wagon-restaurant) on arrive le lendemain matin à 6 h. 50 m. à Stuttgart, on y prend à 7 h. 25 m. un train rapide avec wagon-restaurant qui arrive à Nuremberg à 11 h. 42 m. matin, à Bayreuth à 2 h. 51 m. soir, à Franzensbad à 4 h. 11 m. soir, à Marienbad à 4 h. 55 m., à Carlsbad à 5 h. 22 m., et à Teplitz à 8 h. 53 m. soir.

Les personnes qui ne veulent pas passer la nuit en chemin de fer peuvent quitter Paris par le rapide de 8 h. 30 m. du matin (wagon-restaurant et voitures à couloir) qui les conduit à Stuttgart à 10 h. 33 m. du soir, elles repartent de cette ville le lendemain matin par l'express de 7 h. 25 m. indiqué ci-dessus.

Au retour, le voyage s'effectue dans des conditions analogues, soit directement par l'express d'Orient, soit avec arrêt et coucher à Stuttgart.

Le prix des places en 1re classe est de 101 fr. 10 c. pour Nuremberg (aller et retour 152 fr. 85 c.); 111 fr. 75 c. pour Bayreuth (aller et retour 170 fr. 80 c.); 119 fr. 25 c. pour Franzensbad; 122 fr. 85 c. pour Marienbad, et 125 fr. 75 c. pour Carlsbad. Le supplément perçu pour le parcours dans le train d'Orient entre Paris et Stuttgart est de 19 fr. 70 c.

Le service entre Paris et Baden-Baden a lieu également dans de très bonnes conditions au double point de vue de la rapidité et du confort.

En quittant Paris par le rapide de 8 h. 30 m. du matin (wagon-restaurant entre Paris et Nancy), on arrive à Baden sans changer de voiture à 7 h. 46 m. soir (heure allemande), c'est-à-dire à 6 h. 51 m. (heure française). Au retour, on part de Baden à 8 h. 25 m. matin et on arrive à Paris sans changement de voiture à 6 h. soir.

Si l'on préfère voyager de nuit, on peut utiliser le train d'Orient jusqu'à Oos : départ de Paris à 7 h. 10 m. soir, arrivée à Oos à 4 h. 25 m. matin et à Baden-Baden à 4 h. 40 m. Au retour, on part de Baden à 11 h. 2 m. soir pour atteindre Paris à 7 h. 25 m. matin.

Prix du trajet en 1re classe de Paris à Baden-Baden, billet simple : 65 fr. 20 c.; billet d'aller et retour valable pendant 10 jours : 96 fr. 95 c.

Le supplément pour le parcours dans l'express d'Orient entre Paris et Oos est de 16 fr. 65 c.

Au départ de Paris, il est délivré du 1er mai au 15 octobre, des billets d'aller et retour de saison pour Baden-Baden, valables 60 jours (102 fr. 80 c. en 1re classe; 70 fr. 20 c. en 2e classe).

NOTA. — Pour tous autres renseignements, consulter les affiches et indicateurs en ce qui concerne les relations directes de la Compagnie de l'Est.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Facilités données aux Voyageurs partant de Paris pour aller en vacances sur le réseau d'Orléans.

La Compagnie du Chemin de fer d'Orléans, dans le but de faciliter aux Parisiens les déplacements d'une certaine durée, à la campagne, pendant la saison d'été, vient de soumettre à l'Administration supérieure la proposition d'émettre des billets d'aller et retour de famille en 1re, 2e et 3e classes, dans les conditions suivantes :

Ces billets sont délivrés au départ de Paris pour toute gare du réseau située à 300 kilomètres au moins. Ils comportent une réduction de 50 % sur le double du prix des billets simples pour chaque personne en sus de deux; autrement dit, le prix du billet de famille, aller et retour, s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de deux. L'itinéraire peut ne pas être le même à l'aller qu'au retour, et les domestiques peuvent prendre place dans une autre classe de voiture ou même dans un autre train que la famille. Les voyageurs ont la faculté de s'arrêter dans toutes les gares du parcours.

La durée de validité des billets est d'*un mois,* non compris le jour du départ; elle peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours, moyennant le paiement d'un supplément de 10 % par période.

Les billets sont délivrés du 15 Juillet au 1er Octobre. Les voyageurs peuvent cependant commencer leur parcours après cette date, étant entendu que, dans ce cas, la durée de validité des billets expire le 1er Novembre ou, moyennant prolongation payante, le 15 Novembre au plus tard.

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Mme MARIE DRONSART

LE PRINCE DE BISMARCK

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

G. ROTHAN

L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG

— LE PRÉLUDE DE LA GUERRE DE 1870 —

Un volume grand in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

CINQUANTENAIRE DE CHATEAUBRIAND

Volumes in-8° à 7 fr. 50

M. de Chateaubriand, par Villemain . . . . . 1 vol.
Chateaubriand et son temps, par le Cte de Marcellus . . . . . 1 —
La Duchesse de Duras, par A. Bardoux . . . . . 1 —

Volumes in-18 à 3 fr. 50

Chateaubriand et son groupe littéraire, par Sainte-Beuve . . . . 2 vol.
Madame de Custine, par A. Bardoux . . . . . 1 —
Les Amis de sa Jeunesse, par Mme Récamier . . . . . 1 —
Esquisses d'un Maître, *Souvenirs*, par Ch. Lenormand . . . . . 1 —
Les Correspondants de Joubert, par Paul de Raynal . . . . . 1 —

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

LIVRES NOUVEAUX

LE VŒU, par **Adolphe Aderer**.

Ce sont des nouvelles, ou plutôt de petits romans, sobres et concis. Car, depuis ces dernières années, la nouvelle est, à l'ordinaire, un court récit de quelques pages, une rapide scène, parfois pittoresque, trop souvent insignifiante, composée pour un mot de la fin, ou pour enchâsser de menues observations. M. Adolphe Aderer a pensé que l'ancien genre pouvait être repris, pourvu que ce fût avec talent; et tous ceux qui liront ce volume seront enchantés de toutes les choses délicates et vraies qu'il contient. Très simplement, d'un style ferme et clair, sans vaine recherche de préciosité, l'auteur a su nous raconter, réduite aux détails essentiels, l'histoire touchante et complète de certaines vies et de certains sentiments : un autre, à sa place, en eût fait des romans, surchargés de scènes inutiles et languissantes; il a préféré n'indiquer pour nous que d'un mot tout ce qui n'était pas le fond même de ses sujets, et il faut le remercier d'avoir su émonder ses récits et son style de toutes les floraisons superflues. Il a fait ainsi un livre plein de choses, qui plaira au public et qui ravira les lettrés.

SERMONS LAIQUES, par **A. Claveau**.

Dans ces *Sermons laïques*, M. A. Claveau a écarté « toute idée de prédication et de morale ». Il a simplement réuni en un volume toute une série d'articles qui sont toujours d'actualité; car, depuis leur apparition, on a eu assez de temps pour méditer les questions d'intérêt général qu'ils soulèvent, et pas assez pour les oublier. Ce sont, par exemple, de courtes études sur la *Moralomanie*, les *Snobs*, la *Recherche de la Paternité*, le *Chantage*, — sur certains procès retentissants de l'année, — toutes tracées par un observateur ingénieux sachant apprécier ce qu'il a vu, et en donner une idée très nette en de fines esquisses, à la façon de La Bruyère. Ce livre est écrit d'un style vif et limpide — et il vaut qu'on le lise.

MYRTO, par **Louis Énault**.

Myrto! voilà un nom qu'on ne peut prononcer sans évoquer la jeune Tarentine chantée par André Chénier. La Myrto de M. Louis Énault est une jeune Grecque, une enfant, qu'un musicien a ramenée en France et dont il a fait sa pupille. M. Louis Énault nous montre comment l'affection toute paternelle de Jacques de Lauris se change peu à peu en un amour profond, violent et impérissable. Mais le musicien n'est pas libre; et pendant qu'il fait tout pour le redevenir, jalousies, rancunes d'ennemis, la simple apparence des choses, tout conduit la pauvre Myrto à se croire oubliée — et elle en meurt. Ce simple récit ne laisse pas que d'émouvoir très profondément, et le succès de ce livre est certain.

LÉON GAMBETTA, par le **docteur J.-V. Laborde**.

Le docteur J.-V. Laborde vient de consacrer une monographie à Léon Gambetta envisagé comme sujet médical. Après avoir renseigné avec précision les lecteurs sur les antécédents de famille et sur les facultés cérébrales du grand homme, — mémoire, volonté, conscience de sa force, pouvoir d'assimilation, fonctions de la pensée et sens artistique, — l'auteur fait l'histoire complète et détaillée de la blessure et de la maladie qui amenèrent la mort de Gambetta. Le lecteur peut suivre au jour le jour les progrès du mal, comme s'il était au chevet du malade. Le livre se termine sur un compte rendu exact de l'autopsie. Il est insisté d'une façon spéciale, en ce dernier chapitre, sur le cerveau de Gambetta, dont la structure, à l'examen, confirma une fois de plus la célèbre découverte de Broca. Cette savante brochure met fin aux bruits contradictoires et faux qui ont couru sur la mort du célèbre orateur.

LE CRIME DE JULIETTE, NOËLIE, L'ÉDEN RETROUVÉ, par **Ch. Corbin**.

M. Ch. Corbin vient de publier un curieux volume de nouvelles. *Le Crime de Juliette*, c'est l'histoire de deux amants. L'un d'eux est accusé d'un mystérieux assassinat, et cet épisode — une fois la vérité découverte — ne contribue qu'à rendre leur amour plus étroit. Cette nouvelle, qui rappelle certains récits d'Edgard Poë, est vraiment d'un pathétique étrange, et on en arrive à suivre avec une véritable angoisse les péripéties du drame. *Noëlie* est d'un autre caractère. On pourrait presque dire que c'est une étude de la séduction; en tout cas, c'est l'œuvre d'un habile psychologue. Enfin, *l'Éden retrouvé* est une nouvelle fantaisiste et fantastique dont l'action se déroule en 1900 et dont la grâce toute poétique n'exclut pas toujours une spirituelle ironie. Ces trois nouvelles si différentes montrent combien est souple le talent de leur auteur.

CENT POÈTES, par **Paul Olivier**.

M. Paul Olivier vient de faire paraître un recueil de morceaux choisis : « Cent poètes lyriques, précieux ou burlesques du dix-septième siècle ». Ce sont d'abord les *attardés* du siècle précédent, les *précieux* et les disciples de Malherbe ; — puis ce sont les *goinfres* et les *biberons*, les *précieux* et les *grotesques*, les *extravagants* et les *libertins*. Nous voyons ensuite défiler sous nos yeux les gens de l'*Hôtel de Rambouillet*, *indépendants*, les *faiseurs d'épopées*, la *jeune académie*, et formant l'arrière-garde quelques *érudits* et quelques *délicats*. Beaucoup de vers charmants scintillent dans ces strophes de poètes pour la plupart peu connus. Il faut savoir gré à M. Olivier de les avoir tous réunis en ce volume, auquel un poème de Jean Richepin — vers sonores et rimes éclatantes — sert de préface.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS — 17082-8-98. — (Encre Lorilleux).

9e ANNÉE. — N° 11. Prix du numéro : 1 fr. 25. 15 JUIN 1898.

REVUE GÉNÉRALE

DES SCIENCES

PURES ET APPLIQUÉES

Directeur : LOUIS OLIVIER, Docteur ès sciences

SOMMAIRE :

I. — *Chronique et Correspondance.* — Élection d'un Savant français à l'Académie des Sciences de Vienne. — Procédé mécanique pour la détermination des courbes terminales des Spiraux, par M. **Ch.-Ed. Guillaume.** — Sur une cause d'erreur en Radiographie due à l'emploi des Écrans renforçateurs fluorescents, par M. **A. Londe.** — Le Krypton, nouvel élément constituant de l'air atmosphérique, par MM. **W. Ramsay** et **Morris Travers.**

II. — **M. J. MAREY,** De l'Académie des Sciences, Professeur au Collège de France. — L'Inscription des Phénomènes phonétiques. — Première Partie : Méthodes directes.

M. Hans BUNTE, Professeur de Chimie technologique à l'École technique supérieure de Karlsruhe. — Les Progrès récents de l'Éclairage par les flammes.

M. Aimé WITZ, Doyen de la Faculté libre des Sciences de Lille. — Le Moteur Diesel et le perfectionnement des Moteurs thermiques.

III. — *Bibliographie.* — **H. Bazin** : Étude d'une nouvelle formule pour calculer le Débit des canaux découverts, analysé par M. **Ch. Rabut.** — **F. Kohlrausch** : Manipulations pratiques de Physique. — **A. Granger** : Contribution à l'étude des Phosphures métalliques, analysée par M. **A. Haller.** — **J. Boutilly** : Le Thé, sa Culture et sa Manipulation, analysé par M. **H. Lecomte.** — **Ph. Chaslin** : La Confusion mentale primitive. Stupidité. Démence aiguë. Stupeur primitive, analysé par M. **Léon Marillier.**

IV. — *Sociétés savantes.* — Travaux récents des Académies et Sociétés savantes de la France et de l'Étranger.

V. — *Supplément.* — Sommaires des journaux scientifiques de la France et de l'Étranger.

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
Paris.	20 fr.	11 fr.
Départements et Alsace-Lorraine.	22 »	12 »
Union Postale . .	25 »	13 »

G. CARRÉ ET C. NAUD, ÉDITEURS
3, Rue Racine, 3
PARIS

LA REVUE PARAIT A PARIS LE 15 ET LE 30 DE CHAQUE MOIS

LA REPRODUCTION DES ARTICLES DE LA REVUE EST INTERDITE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. L. OLIVIER, 34, rue de Provence.

Comité de Patronage

DES VOYAGES D'ÉTUDES

DE LA *REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES*

Président : **M. O. GRÉARD,** Membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques, Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

Vice-Président : **M. A. MILNE-EDWARS,** Membre de l'Académie des Sciences, Directeur du Muséum.

Membres du Comité : **MM. BOUQUET de la GRYE,** Ingénieur en chef de la Marine, Membre de l'Académie des Sciences ; **E. BOURGEOIS,** Maître de conférences à l'Ecole normale supérieure ; **P. BROUARDEL,** Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie des Sciences ; **E. CHABRIER,** Administrateur-Délégué de la Cie Générale Transatlantique ; **L. GRANDEAU,** Inspecteur général des Stations agronomiques ; **A. GRANDIDIER,** Président du Comité de Madagascar, Membre de l'Académie des Sciences ; **S. HALFON,** Administrateur de la Cie Générale Transatlantique ; **E. HAMY,** Professeur au Muséum, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ; **T. HOMOLLE,** Directeur de l'Ecole Française d'Athènes, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ; **E. LEVASSEUR,** Professeur au Collège de France, Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques ; **Gabriel MONOD,** Président de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques ; **A. MUSNIER,** Administrateur de la Cie des Messageries Maritimes ; **NOBLEMAIRE,** Directeur de la Cie Paris-Lyon-Méditerranée ; **O. NOEL,** Administrateur de la Cie des Messageries Maritimes ; **L. OLIVIER,** Directeur de la *Revue Générale des Sciences.*

Secrétaire du Comité : **H. LÉONARDON,** Archiviste Paléographe.

Conditions du Voyag

VIe Croisière

DE LA REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES

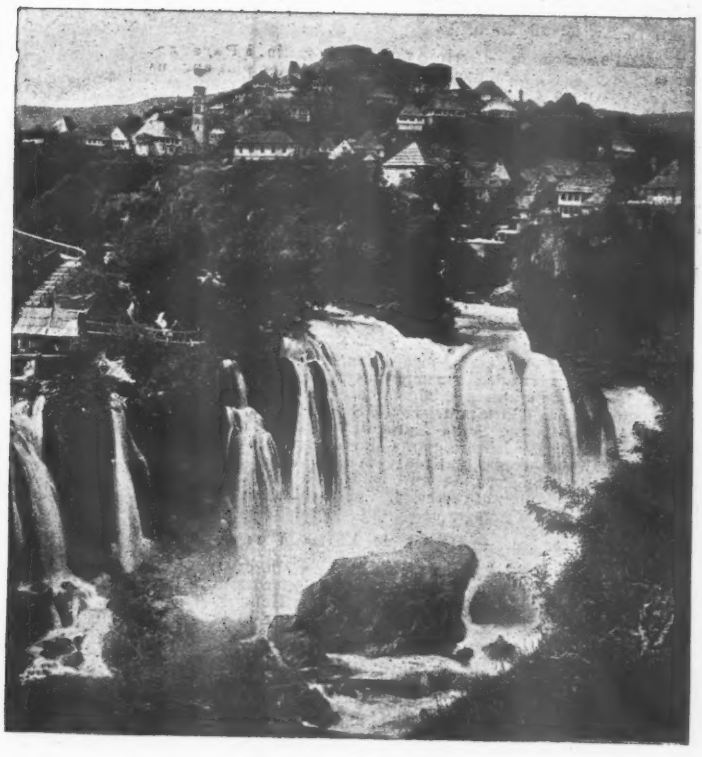
L'ADRIATIQUE

COTE ITALIENNE — COTE DALMATE — BOSNIE-HERZÉGOVINE

VOYAGE organisé avec le Concours de la Cie DES MESSAGERIES MARITIMES Et l'appui bienveillant du Gouvernement de BOSNIE-HERZÉGOVINE

Croisière VIe

Jaïce



CHUTES DE LA PLIVA

age : page suivante

DÉPART DE MARSEILLE LE 3 SEPT

ITINÉRAIRE. **Marseille, Corfou, Ancône** (Excursion à **Ravenne**), **Parenz**
Embouchure de la Narenta. Excursion de six jours en **Bos**
bouches de Cattaro, Montagne Noire, Bari, Marseille.

PRIX DES PLACES, A BORD, DE MARSEILLE A M

ment de l'aménagement des Cabines, de leur situation et du nombre des couchettes qu'elles comp
Ce prix comprend le trajet maritime, la table, le logement à bord du paquebot en marche et p
Pour tous les débarquements et embarquements, le service des barques à Venise, pour les
en Bosnie-Herzégovine (bateau à vapeur, chemin de fer, hôtels, repas), aux Echelles de Cattar
Réduction de moitié à l'aller et au retour sur les chemins de fer français, pour tous les adhér
de départ ou, pour les étrangers, la gare d'accès sur le territoire français.

PRIÈRE DE S'INSCR

A PARIS . . . Au bureau des passages de la **Cie des Messageries maritimes**, 1, rue Vignon.
— . . . Aux bureaux de la **Revue générale des Sciences**, M. AMPHOUX, 34, rue de Provence.
A MARSEILLE. Au bureau des passages de la **Cie des Messageries maritimes**, 16, rue Cannebière.

Le nombre des places étant limité, la liste d'inscription sera close aussitôt ce nombre atteint
passage au moment du règlement définitif, mais qui n'est pas rendu en cas de désistement. — D
ayant versé le droit d'inscription ou le prix de leur place ne pourront prétendre qu'au rembou

Cette croisière sera dirigée par M. Berteaux, Agrégé de l'Université, Surveillant des é
relatifs aux contrées visitées seront mis dans les salons à la disposition des touristes. — Les M
spécialement aménagé avec le plus grand confort. Une chambre noire est installée à bord pou

Le service de la *Revue générale des Sciences* sera fait pendant *un an* aux touristes

AVIS AUX PASSAGERS. —

Bagages. — Chaque passager a droit à 100 k
Pour l'excursion en Bosnie-Herzégovine, l
Escales et excursions — La visite des villes est laissée à la libre initiative des touristes. Avan
quement et de rembarquement, les rendez-vous que le Directeur de la croisière donnera pour
pour chaque excursion, une note affichée donnera le détail des heures de départ, d'arrivée et

PROGRAMME.

Samedi 3 septembre. — Départ de Marseille à *1 h. très précise* de l'après-midi. Les passagers devront être présents à bord une heure au moins avant le départ.
Le dernier train utilisable au départ de Paris, le vendredi, 2 septembre, sera le rapide de 8 h. 25 du soir, arrivant à Marseille le samedi à 9 h. 25 du matin.

Dimanche et lundi 4 et 5 septembre. — De Marseille à Corfou en mer.
Le 4, au matin, le bateau traverse les *Bouches de Bonifacio*, et, dans la journée du 5, le *Détroit de Messine*.

Mardi 6 septembre. — Arrivée à **Corfou** vers 7 h. du matin. Débarquement. Visite de la ville. Montée à la citadelle. Vue du sémaphore. Excursion en voiture à la montagne et aux oliviers de Santi-Deca. Villa de l'Impératrice d'Autriche à Gastouri. Départ le soir à 11 h.

Mercredi 7 septembre. — En mer.

Jeudi 8 septembre. — Arrivée le matin vers 6 h. à **Ancône.** Débarquement. Départ par train spécial pour **Ravenne.** Visite de Ravenne : le Baptistère, San Vitale, Tombeau de Galla Placidia, S. Apollinare Nuovo, palais et tombeau de Théodoric, S. Apollinare in Classe. Retour à Ancône par train spécial. Embarquement. Départ le soir à 8 h

Vendredi 9 septembre.— Arrivée vers 5 h. du matin. à **Parenzo**, sur la côte d'Istrie. Basilique du VIe siècle, un des plus anciens édifices chrétiens encore subsistants; colonnes antiques; mosaïques. — Ruines de l'ancienne ville romaine **Parentium**: théâtres, temples, capitole, forum. — Monuments civils vénitiens; tour San Nicolo. Départ à 11 h. du matin.

Arrivée vers 2 h. du soir à **Trieste.** Port de commerce. Ville moderne, Grand Canal, vieille Bourse. Ville ancienne : le Tergesteo, piazza grande, musée d'antiquités, le Castello (vue) et l'église San-Giusto. Départ à 11 h. du soir.

Samedi 10 septembre. — Arrivée vers 6 h. du matin à **Venise.** Le bateau mouillera dans le port de Venise, à proximité du quai des Esclavons. Un service spécial de gondoles mettra les passagers en relation constante avec la terre, en leur permettant de prendre leurs repas à bord et d'y habiter.

Du samedi 10 au lundi 12 septembre. — Séjour à Venise, visite de la ville. Palais des Doges, palais Vendramin-Calergi, palais Giovanelli, palais royal, Académie des Beaux-Arts, Scuola di San-Rocco, musée municipal, collection Correr. Eglises : Saint-Marc, Santa Maria Gloriosa dei Frari, S. Sebastiano, S. Giorgio Maggiore, S. Stefano, Santa Maria dell' Orto, S. Giovanni e Paolo, S. Zaccaria, Redentore, Santa Maria della Salute, S. Salvatore, Santa Maria formosa, S. Francesco della Vigna, Gesuiti, etc. Arsenal. Jardins publics. Lido Promenade à Torcello : basilique de Santa Fosca. Murano : verreries. Vues générales : du clocher de Saint-Marc, du campanille de S. Giorgio Maggiore.

Lundi 12 septembre. — Départ de Venise à 11 h. du soir.

Mardi 13 septembre. — Arrivée à **Pola**, vers 6 h. du matin. Escale à Pola : grand port militaire autrichien, arsenal. Antiquités : amphithéâtre romain, temple de Diane, temple d'Auguste, porte Dorée, porte d'Hercule, porte Gemina. Place de la Seigneurie (ancien forum) entourée d'édifices de style vénitien. Départ de Pola à midi.

Arrivée vers 3 h. 1/2 de l'après-midi à **Fiume.** Port de commerce important, chantiers de construction. Fabrique de torpilles. Cathédrale : église San Veto. Château des Frangipani et musée d'antiquités.

Mercredi 14 septembre. — Arrivée à **Zara**, vers 6 h. du matin. Zara : porte de mer et porte de terre ferme de l'époque vénitienne, dôme de style romano-lombard, église en rotonde de San Donato, place de la Seigneurie et grande Loggia, place aux Herbes, les Quatre-Puits, vue du haut du Jardin public. Départ de Zara à midi.

AUTRES VOYAGES

Nous rappelons à MM. les Touristes que le départ pour
En outre, la *Revue Générale des Sciences* peut annoncer
Le Caire, la vallée du Nil, (*le Nil* par bateau spécial), voyage qui aura lieu en novembre de ce

Pour les inscriptions et les renseignements : *S'adresser à M. AMPHOUX,*

TEMBRE. RETOUR LE 28 SEPTEMBRE.

enzo, Trieste, Venise, Pola, Fiume, Zara, Sebenico, Spalato (Excursion à **Trau**), **Bosnie-Herzégovine (Metkovic', Mostar, Serajevo, Ilidze, Jaïce, Jezero). Raguse,**

MARSEILLE. Place de Cabine A : **700** fr.— Cabine B : **625** fr.— Cabine C : **525** fr.— Cabine D : **475** fr. par personne. **La différence de prix provient unique-omportent. Il n'y a qu'une classe. La table, qui est de 1re classe, est la même pour tous les passagers.** et pendant les escales.

les excursions organisées à Corfou (voitures), Ravenne (chemin de fer), à Trau (bateau à vapeur), attaro (voitures), **Prix à payer en sus : 280 fr.**

dhérents à ce voyage, à la condition expresse d'indiquer très exactement, en s'inscrivant, la gare

SCRIRE SANS RETARD

A BORDEAUX .	A l'Agence générale de la **Cie des Messag. maritimes, 20, allées d'Orléans.**
A LYON . . .	Chez M. D. MARREL, agent de la Compagnie, 7, place des Terreaux.
Au HAVRE . .	Chez M. R. ODINET, agent de la Compagnie, 14, rue Edouard-Larue.
A LONDRES. .	A l'Agence générale de la Compagnie, 97, Cannon street E. C.
A BRUXELLES .	Chez MM. BONTEMS et BERLEUR, 43, boulevard Anspach.
A GENEVE . .	Chez M. Charles FISCHER.

tteint. Les touristes ont à verser un droit d'inscription de **20** *francs, qui est défalqué du prix du* — Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrites nboursement de la somme versée.

des études à l'Ecole Normale supérieure. Des cartes et des atlas de Géographie, des ouvrages Les Messageries maritimes destinent à cette croisière un de leurs excellents paquebots le **Sénégal,** l pour permettre aux amateurs de photographie de changer les plaques de leur appareil.

stes qui auront pris part à ce voyage.

100 kilos de bagages à bord. L'accès de la soute aux bagages sera rendu aussi aisé que possible. ne, les touristes devront réduire leur bagage à des valises légères, facilement transportables. Avant chaque escale, une note sera affichée à bord, indiquant les heures exactes de débar- pour la visite des monuments principaux, ainsi que les heures des repas à bord. De même rée et, en général, toutes les indications relatives à l'excursion.

Navigation le long de la côte, en vue des Alpes Dinariques.

Arrivée à **Sebenico** vers 3 h. 1/2 de l'après-midi. Sebenico est bâti sur une colline escarpée : dôme, loggia, maisons vénitiennes. Fort Santa Anna et vieux cimetière. Marché fréquenté des paysans dalmates qui gardent encore leur pittoresque costume.

Jeudi 15 septembre. — Départ de Sebenico à midi. Arrivée vers 3 h. 1/2 de l'après-midi à **Spalato.** Palais de Dioclétien, dans l'enceinte duquel la vieille ville entière a trouvé place. Temple octogone de Jupiter, aujourd'hui cathédrale. Mausolée de Dioclétien ou temple d'Esculape. Porte Dorée, porte de Fer, porte d'Airain.

Vendredi 16 septembre. — Dans l'après-midi, par petit vapeur spécial, excursion à la vieille citadelle de **Trau**, de l'autre côté de la baie : fort des Camerlenghi, flanqué d'une tour massive, au bord de la mer; piazza dei Signori, flanqué d'une Loggia vénitienne et de la Basilique, un des plus remarquables monuments religieux de la Dalmatie. Départ de Spalato le soir, à minuit.

Samedi 17 septembre. — Arrivée vers 6 h. du matin à l'embouchure de la Narenta. — Excursion en **BOSNIE-HERZEGOVINE**, par vapeur spécial, par la Narenta jusqu'à **Metkovic'.** — A Metkovic' train spécial. — Arrêt à **Mostar** : visite de la ville, pont romain sur la Narenta; la Carsija. Déjeûner à l'Hôtel Narenta.

Départ l'après-midi par train spécial; traversée du col d'Ivan. — Arrivée pour dîner et coucher à **Serajevo** et **Ilidze.**

Dimanche 18 septembre — Séjour à Serajevo — Les touristes, divisés en groupes, seront conduits, s'ils le désirent, par les soins d'un Comité spécialement formé à Serajevo. — Fabrique de tabac, atelier des Arts-et-Métiers, Cathédrale, Musée, la Carsija, Mosquée Begova, brasserie, Vieille Eglise serbe, Château, fabrique de tapis, Ecole de Droit. — Le soir, Kirathana, danses et chants populaires

Lundi 19 septembre. — Excursion sur le Trebevic. Visite de la station balnéaire d'Ilidze. Ecole d'agriculture de Butmir. Dîner à Ilidze. Coucher à Serajevo.

Mardi 20 septembre. — Matinée à Serajevo. A midi, départ pour **Jaice**. Dîner à l'arrivée. Le soir, illumination des cascades de la Pliva tombant dans le Verbas, par une chute de 30 mètres de hauteur.

Mercredi 21 septembre. — Visite de Jaice. Lac Jezero, catacombes, château de Jezero, tombeau royal. Retour le soir à Serajevo.

Jeudi 22 septembre.— Retour de Sérajevo à Mostar, et de Mostar à Metkovic'. — Rembarquement à l'embouchure de la Narenta et départ à 8 h. du soir.

Vendredi 23 septembre. — Arrivée vers 6 h. du matin à **Raguse.** — Raguse : palais du Recteur, églises et cloîtres des Franciscains et des Dominicains, trésor d'orfévrerie de la Cathédrale, palais vénitien de la Douane. Départ de Raguse à midi.

Arrivée vers 5 h. du soir à **Cattaro**, au fond des bouches de Cattaro, où donne accès un défilé d'un aspect saisissant (gorges du **Montenegro.**)

Samedi, 24 septembre. — Excursion en voiture, le long de la route qui monte en lacets au flanc de la **Montagne Noire** et d'où l'on domine tout le golfe.

Départ de Cattaro, le soir à 8 h.

Dimanche, 25 septembre. — Arrivée à **Bari**, sur la côte italienne, vers 6 h. du matin. — Bari : ville pittoresque, avec des restes de remparts et un vieux château, cathédrale byzantine de San Sabino, église romane de Saint-Nicolas. Départ de Bari dans la journée.

Lundi et Mardi, 26 et 27 septembre. — En mer. Dans la journée du lundi passage du *Détroit de Messine*.

Mercredi, 28 septembre. — Retour à Marseille.

rt pour la Croisière : **EN NORVÈGE ET AU CAP NORD** est fixé au 15 juillet de Dunkerque. noncer dès maintenant la mise à l'étude d'un **VOYAGE EN ÉGYPTE** : *Port-Saïd, le canal de Suez,* re de cette année et dont le programme sera publié prochainement.

HOUX, à la **Revue générale des Sciences,** *34, rue de Provence, à Paris.*

Armand Colin & Cie, Éditeurs

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

5, rue de Mézières, Paris.

P. 5457.

Vient de paraître :

Auprès du Foyer, par M. Charles Wagner.

Sommaire des chapitres. — *Le toit. — L'esprit de famille. — Deux font un. — Paternité, maternité. — Une pépinière d'hommes. — Frères et sœurs. — Têtes blanches, têtes blondes. — Ce que font ceux qui ne font plus rien. — Nos bêtes. — Nos serviteurs. — L'ordre dans la maison. — Mains diligentes et doigts de fée. — Les jours mauvais. — Les beaux jours. — L'hospitalité. — La bonne humeur en famille. — Les relations, les amis. — Nos amis les pauvres. — Quand les oiseaux quittent le nid. — Quand les oiseaux reviennent au nid. — Foyers dévastés. — Veuves et orphelins. — Souvenirs, traditions, reliques. — La religion du foyer.*

Un pareil sujet devait tenter l'auteur de la *Vie simple* et de tant de livres sains et réconfortants. Il l'a traité en moraliste familier et en poète. Il s'adresse à tous les âges, il dit à chacun les choses qui conviennent, il conseille, il encourage, il persuade, il entraîne avec une éloquence simple, où éclatent les mots heureux. Ce bréviaire de la famille sera lu « auprès du foyer » par les grands et les petits, par les jeunes et par les vieux, car M. Wagner a réussi à nous donner, comme il le voulait, un livre destiné à nous conduire, à travers les imperfections de nos existences fragmentaires, sur les sommets de l'idéal, où les choses vraiment humaines deviennent révélatrices des choses divines.

Un vol. in-18 jésus, br. **3 50**

Précédemment paru :

La Vie simple, par M. Charles Wagner.

Le livre de M. Wagner, la *Vie Simple*, est un petit bréviaire alerte, cordial et joyeux, de bons conseils. Lisez-le ; après toutes les boissons frelatées que nous versent la littérature et la vie modernes, une pareille lecture vous semblera salubre et rafraîchissante comme la source vive qui descend de la montagne ou jaillit du rocher. (*Journal des Débats.*)

Au milieu des productions niaises ou alambiquées, corrosives ou malsaines de la littérature du jour, c'est du réconfort et de la joie que nous fait éprouver l'ouvrage de M. Wagner. Ce ne sera pas en diminuer le mérite que de constater que son succès est fait en partie de la lassitude et du dégoût d'un public qu'on a fatigué de paradoxes, de raffinements et d'outrances. La nature reprend ses droits, et l'honneur de M. Wagner est de nous ramener à la littérature simple, en nous prêchant la simplicité de la vie. (*Journal de Genève.*)

Un vol. in-18 jésus, br.. **3 50**

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Vient de paraître :

Les Quissera, par GEORGES BEAUME.

Dans ce roman doux et puissant à la fois, qu'encadrent les horizons merveilleux et si peu connus de la Cerdagne, M. Georges Beaume a fait se dérouler un drame de famille d'une grandeur poignante et simple. Un jeune homme, élevé à Paris et que reconquiert peu à peu la montagne natale, sauve son patrimoine des folles entreprises paternelles, et obtient à force de droiture et de virile fermeté celle qu'il aime. Le pays cerdan, si pittoresque de mœurs et de coutumes, récompense les deux jeunes gens d'avoir cru en lui, en leur livrant ses trésors.

Un vol. in-18 jésus, br.. **3 50**
Avec reliure toile artistique... 4 50

Dans la même Collection, précédemment parus :

Morgane, par CH. LE GOFFIC.
Princesse Esseline, par CHARLES DE ROUVRE.
Les Demoiselles Danaïdes, par ROGER DOMBRE.
Le Mariage de Léonie, par FRÉDÉRIC PLESSIS.
Sans Mari, par Mme V. LE COZ.
La Princesse, par SOPHIE URBANOWSKA (traduction de Mme R. CANDIANI).
Le Château des Airelles, par GABRIEL FRANAY.
Mademoiselle Huguette, par GABRIEL FRANAY.
Monsieur le Neveu, par J. THIÉRY.
Les Trois filles de Pieter Waldorp, par JEAN BERTHEROY.
Tante Rabat-Joie, par ROGER DOMBRE.
Le Médecin de Belle-Maman, par ROGER DOMBRE.
Le Mystère de la rue Carême-Prenant, par A. ROBIDA.

Chaque volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; avec reliure toile artistique, 4 fr. 50.

Pour paraître prochainement :

God save the Queen, par ALLEN UPWARD (traduction G. ELWALL).

PAGES CHOISIES DES AUTEURS CONTEMPORAINS

Vient de paraître :

Pages choisies d'Hector Malot. (GEORGES MEUNIER).

L'œuvre étendue et variée du fécond romancier se prêtait bien à cette sélection de scènes très vivantes et de tableaux saisissants de vérité. Doué d'un sens d'observation très développé, Hector Malot excelle à poser ses personnages, à accuser leurs caractères, à dépeindre les milieux où ils s'agitent. Magistrats, avocats, médecins, artistes, officiers, gens d'affaires, ouvriers à la mine, aux champs, à l'atelier, lui servent tour à tour de modèles. Les misères de l'enfance ont particulièrement le don de l'attendrir. Et si Hector Malot n'est point un prêcheur, une vigoureuse morale se dégage pourtant de son œuvre.

Un vol. in-18 jésus, br.. **3 50**
Relié toile..... 4 »

Dans la même Collection, précédemment parus :

Pages choisies de Jules Claretie (BONNEMAIN).
Pages choisies d'Anatole France (G. LANSON).
Pages choisies de Pierre Loti (BONNEMAIN).
Pages choisies d'André Theuriet (BONNEMAIN).
Pages choisies de Tolstoï (R. CANDIANI).
Pages choisies d'Émile Zola (G. MEUNIER).
Pages choisies d'Edmond et Jules de Goncourt (G. TOUDOUZE).

Chaque volume in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile, 4 fr.

Vient de paraître :

Études de Littérature européenne,

par M. JOSEPH TEXTE.

L'histoire comparée des Littératures. — L'Influence italienne en France. — La Descendance de Montaigne. — Le Néo-hellénisme. — La Poésie lakiste en France. — L'Influence allemande. — Élizabeth Browning. — L'Hégémonie littéraire de la France.

M. Joseph Texte entreprend de démontrer la nécessité du point de vue européen pour la connaissance de l'une quelconque des littératures modernes. Il prouve, dans une série d'études aussi attachantes que solides, que l'idée de la solidarité des littératures doit devenir le principe de leur histoire, comme il est déjà l'un des principes de leur développement. La France fait le centre de ce livre, et c'est par une étude des conditions nécessaires à la vitalité de son influence dans le monde qu'il se termine.

Un vol. in-18 jésus, br. 4 »

Vient de paraître :

M. Brunetière et l'individualisme.

A propos de l'article *Après le Procès*, par M. A. DARLU (*Questions du temps présent*).

On trouvera dans ce petit livre les réflexions d'un philosophe sur un certain nombre de questions du temps présent, qui sont parmi les plus importantes, comme les droits de l'individu dans leurs rapports avec les grands intérêts sociaux.

Chemin faisant, l'auteur s'est plu à soumettre à la critique philosophique les récentes manifestations de M. Brunetière, dans l'ordre des idées sociales et religieuses. Cette polémique incisive intéressera tous ceux qui ont suivi l'évolution du célèbre écrivain et directeur de *la Revue des Deux Mondes*.

Une brochure in-16..... 1 »

Vient de paraître :

Le Féminisme

aux États-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie, par KAETHE SCHIRMACHER (*Questions du temps présent*).

Le féminisme, selon les milieux dans lesquels il naît, présente des aspects fort divers.

Mlle K. Schirmacher résume, avec une connaissance parfaite du sujet et en remontant aux sources mêmes, l'histoire de ce curieux mouvement féministe, dont l'étude s'impose à tous les esprits réfléchis.

Une brochure in-16..... 1 »

Vient de paraître :

Nos Terrains, par M. STANISLAS MEUNIER, professeur de géologie au Muséum d'Histoire naturelle et à l'École nationale d'Agriculture de Grignon (320 figures en noir et 102 *figures en couleur*, dessinées d'après nature, par Gusman, Jacquemin, René-Victor Meunier et Bidault).

TABLE DES CHAPITRES

Les Phénomènes actuels : *La vie du sol. La démolition des terrains. La production des terrains. Les causes de l'activité géologique.* — **Les Phénomènes anciens** : *Les terrains stratifiés. Le terrain fondamental. Les terrains intercalés.* — **Les époques géologiques** : *L'époque primitive. L'époque primaire. L'époque secondaire. L'époque tertiaire. L'époque quaternaire.* — **Les substances utiles du sol et leur exploitation** : *Les métaux et les minerais. Les combustibles. Les matériaux de construction. Les pierres propres à l'agriculture et à l'industrie. Les eaux minérales.*

« Dans ce volume, M. Stanislas Meunier a exposé les traits principaux de la géologie française. C'est une œuvre de large vulgarisation dans laquelle trouveront plaisir et profit même les personnes non encore familiarisées avec l'histoire naturelle. M. S. Meunier n'a pas voulu décrire l'écorce terrestre avec cette sorte de détachement qu'on voit chez certains auteurs qui ne semblent pas se douter des rapports unissant la terre et les hommes. Il s'attache, au contraire, à montrer l'influence du sol sur les êtres qui vivent à sa surface. Plus de 300 figures noires et 24 superbes planches en couleur achèvent de rendre accessible à tous son beau livre ». (*Journal des Débats.*)

Un vol. in-4°, broché. **20** »
Relié toile, tranches dorées... **25** »

Précédemment parus :

Nos Fleurs (*Plantes utiles et nuisibles*), par M. LECLERC DU SABLON. 350 figures en noir, 144 figures en couleur. 1 vol. in-4°, broché **12 50**
Relié toile, tranches dorées... **16** »

Nos Bêtes, par M. H. BEAUREGARD. 527 figures en noir et 45 planches hors texte en couleur :
* *Animaux utiles* : In-4°, br... **20** »
** *Animaux nuisibles* : In-4°, br. **20** »
Chaque vol. rel. t., t. dorées... **25** »

Vient de paraître :

Album historique
(Édition classique)

(Le Moyen âge, du IVe au XIIIe siècle), publié sous la direction de M. ERNEST LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris, par M. A. PARMENTIER, professeur agrégé au collège Chaptal. Un volume in-4°, 400 gravures, *correspondant au programme des classes de 3e classique, 4e moderne et 1re lettres* (Histoire de la Civilisation et Histoire de l'Art).

« La meilleure façon d'enseigner l'histoire à des enfants et à des adolescents serait de leur commenter un livre d'images. Depuis quelques années, d'ailleurs, l'image a pénétré dans les livres scolaires ; il n'y a plus de manuel d'histoire qui ne soit pas illustré. Voici maintenant un livre où l'image n'est plus l'accessoire, mais le principal. Je crois pouvoir dire qu'il rendra service à l'enseignement de l'histoire en donnant au maître la possibilité de faire voir, regarder et comprendre la vie à travers les âges. »
(*Extrait de la Préface de M.* ERNEST LAVISSE).

Un vol. in-4°, cartonné. **2 50**

Paris. — Imp. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.

CONGRÈS INTERNATIONAL

D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

Les Congrès d'histoire diplomatique ont pour but de réunir et de grouper toutes les personnes qui par leur carrière ou leurs études, s'intéressent à l'histoire extérieure des peuples et à la science des précédents internationaux.

Ces Congrès sont organisés et réglementés par un comité international permanent.

Les comités nationaux, institués dans chaque pays par les soins du comité central, recueillent les adhésions, les communications, et assurent aux adhérents des moyens de transport économiques.

Le comité du pays où se réunit le Congrès est chargé, en outre, d'organiser les réceptions, l'installation matérielle du Congrès et de procurer aux adhérents toutes facilités possibles pour leur installation personnelle.

Le Congrès de 1898 se réunira à LA HAYE, *les 1er, 2, 3 et 4 Septembre prochain, à l'occasion du couronnement de S. M.* LA REINE DES PAYS-BAS, *sous la présidence de S. E. M.* DE BEAUFORT, *ministre des Affaires Etrangères, et la présidence de fait de M.* DE MAULDE DE LA CLAVIÈRE, *fondateur, de ces Congrès, secrétaire général de la Société d'histoire diplomatique.*

Les séances se tiendront dans le palais de la Première Chambre des Etats Généraux. — Dès leur arrivée, les membres sont priés de se faire inscrire au secrétariat dirigé par M. le Jonkheer J. J. ROCHUSSEN, *(au ministère des Affaires Etrangères).*

Aucun membre ne sera admis au Congrès sans la justification de s CARTE DE MEMBRE. *Cette carte est envoyée par le trésorier (M. le comte* DE TARADE, *45, rue Cambon, Paris), en échange du paiement de la cotisation (9 fl. 58, ou 20 francs). Prière de transmettre le montant de cette cotisation le plus tôt possible.*

La première réunion des membres aura lieu le jeudi 1er Septembre à 9 heures du matin, sous la présidence de MM. DE BEAUFORT ET DE MAULDE, *assistés des Présidents des Comités nationaux.*

Le français est la langue des assemblées générales. A défaut de cette langue, les membres seront autorisés à s'exprimer en anglais et en allemand.

Les sections entre lesquelles les communications auront été préalablement réparties, se constitueront sur le champ. Chaque section pourra adopter la langue qui lui conviendra.

Les membres du Congrès auront droit d'entrée dans toutes les sections.

NOUVIAN 96, BAC, PARIS

Un volume, contenant les procès-verbaux du Congrès, et les textes ou les résumés des communications, sera distribué dans la suite aux membres du Congrès.

Le 31 août, jour de la majorité de SA MAJESTÉ, les membres sont invités à un concert au Club du Bois.

Une des journées du Congrès sera consacrée à une promenade sur la Meuse, grâce à un bateau spécial offert par un des membres, et à deux trains spéciaux offerts par les Compagnies de Chemins de Fer Néerlandais. On veut bien également laisser pressentir au Congrès une garden-party, des banquets, des concerts au Club du Bois et au Kurhaus de Scheweningue avec feu d'artifice : les membres pourront aussi visiter l'exposition de l'œuvre de Rembrandt et l'exposition des objets d'art relatifs à la Maison d'Orange.

ADHÉSIONS

Les adhésions au Congrès peuvent être recueillies par tous les Membres. On peut aussi s'adresser :

A la Haye. — AU COMITÉ NATIONAL (ministère des Affaires Etrangères). — M. ASSER, conseiller d'Etat, président de la section des Affaires Etrangères, *président;* — M. le jonkheer ROCHUSSEN, sous-chef de bureau au ministère des Affaires Etrangères, *secrétaire;* — MM. le baron DU TOUR DE BELLINCHAVE, ancien ministre de la justice, grand maître des cérémonies de S. M. ; — le comte DE BYLANDT, membre de la deuxième Chambre des Etats Généraux ; — le baron Michiels VAN VERDUYNEN, membre de la deuxième Chambre des Etats Généraux; — le jonkheer VAN DEN BERCH VAN HEEMSTEDE, membre de la deuxième Chambre des Etats Généraux; — RUYSSNAERS, ministre plénipotentiaire, chef du Cabinet du Ministre; — le général VAN DEN BEER PORTUGAEL, ancien ministre de la guerre, conseiller d'Etat; — le jonkheer HORA-SICCAMA, ancien directeur au Ministère des Affaires Etrangères; — le professeur P. L. MULLER, de Leyde; — le professeur BUSSEMAKER de Groningue.

A Paris. A la CHANCELLERIE DE LA LÉGATION DES PAYS-BAS, 6, villa Michon, ou aux Membres du COMITÉ FRANÇAIS : M. R. DE MAULDE, *président*, 10, boulevard Raspail; — MM. le vicomte Maurice BOUTRY, *secrétaire*, 47, rue de l'Université; — André LE GLAY, *secrétaire*, 59, avenue Kléber; — le comte DE TARADE, *trésorier*, 45, rue Cambon; — le comte D'ANTIOCHE, 110, rue de l'Université; — le prince D'ARENBERG, député, 20, rue de la Ville l'Evêque; — AYNARD, député, 4, avenue Van Dyck; — DECRAIS, député, ancien ambassadeur, 62, Avenue du Bois de Boulogne; — le comte DE FRANQUEVILLE, membre de l'Institut de France, château de la Muette; — le marquis DE GABRIAC, ancien ambassadeur, 28, rue Barbet-de-Jouy; — le prince D'HÉNIN, député, 20, rue Washington; — Henry HOUSSAYE, membre de l'Académie Française, 39, avenue Friedland; — LEGRAND, ancien ministre plénipotentiaire, 31, rue de Londres; — F. DE MONNECOVE, 4, rue Saint-Florentin; — E. RODOCANACHI, 54, rue de Lisbonne; — TARGET, ancien député, ancien ministre plénipotentiaire, 9, rue Montaigne ; — TERNAUX-COMPANS, député, 25, rue Jean-Goujon — M. P. CRÉPY, 28, rue des Jardins à Lille.

A Moscou. — A S. E. M. le Conseiller d'Etat actuel WENEVITINOW ; *président du Comité Russe;* — à M. le prince GALITZINE, *secrétaire*, ou à M. le Conseiller de Cour TROUTOWSKI.

A Cambridge. — A M. le professeur Oscar BROWNING (King's college).

A Bruxelles — A M. le baron Jules D'ANETHAN, conseiller de Légation, 95, rue Joseph II.

A Belgrade. — A M. le professeur VESNITCH, ancien ministre.

A Athènes. — A M. BIKELAS.

Pour l'Allemagne. — A M. le professeur ERDMANNSDÖRFFER, *président du Comité Allemand*, Heidelberg; — à M. le professeur LENZ à Berlin; — à M. le professeur G. VON BELOW, *secrétaire*, Marburg in Hessen.

Pour l'Autriche. — A M. le professeur FOURNIER, Prag.

Pour l'Amérique du Nord. — A M. James Gustavus WHITELEY, 223, West Lanvale Street, à Baltimore.

Pour l'Amérique du Sud et du Centre. — A S. Exc. M. Manuel M. DE PERALTA, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de Costa-Rica, en Belgique, en Espagne et en France, 53, Avenue Montaigne, Paris.

Pour l'Espagne. — A S. Exc. M. W. DE VILLA URRUTIA, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Espagne à Bruxelles.

Pour la Hongrie. — A M. le professeur MARKI.

Pour la Roumanie. — A M. Michel HOLBAN, ancien consul.

Pour la Suède. — A M. DE BURENSTAM, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Suède et de Norwège à Bruxelles et à la Haye, à Snaflunda (province de Nericie, Suède).

Pour la Suisse. — A Zurich, à M. le professeur MEYER VON KNONAU; à Genève, à M. le professeur DE CRUE, consul général de Grèce.

Pour la Turquie. — A L. L. Exc. CARATHEODORY-EFENDI, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Turquie à Bruxelles et MISSAK-EFENDI, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Turquie à la Haye.

M. le Marquis DE BARRAL, ancien secrétaire d'ambassade (50, boulevard Haussmann, Paris), se tient aussi à la disposition des personnes qui désireraient des renseignements.

M. DE LA TOURRASSE, (141, boulevard St-Michel, Paris), est chargé des rapports avec la Presse

COMMUNICATIONS

INSCRITES AU 1ER JUILLET 1898

M. ARISTARCHI-BEY (Paris) : Les Protégés en Turquie.

M. le docteur BAILLEU (Berlin) : deux lectures sur les relations extérieures de la France à l'époque de la Révolution.

M. le marquis DE BARRAL-MONTFERRAT (Paris) : le protocole.

M. le professeur VON BELOW (Marburg in Hessen) ; une page de l'histoire sociale d'Allemagne

M. le vicomte Maurice BOUTRY (Paris) : une mystification diplomatique , la trahison du comte Mattioli.

M. COQUELLE (Paris) : l'abbé de la Ville, ministre de France en Hollande, (1743-1746).

M. le professeur H. CORDIER (Paris) : une épisode des relations de la Chine avec l'Occident.

M. le professeur DE CRUE (Genève) : les relations diplomatiques de Genève avec la France sous Henri IV.

M. l'abbé Dedouvres (Angers) : un mémoire du Père Joseph sur la Hollande.

Mgr. Adolphe Giobbi (Rome) ; Les Concordats.

M. le professeur Gothein (Bonn) ? les relations commerciales de l'Allemagne et de la Hollande.

M. le comte du Hamel de Breuil (Paris) ; la formation du royaume de Prusse.

M. le professeur Jonesco-Gion (Bucarest) : les Roumains pendant la guerre de Trente ans.

M. le comte Laforge de Vitanval (le Hâvre) , deux lectures. Le Maréchal de Mac Mahon et l'alliance franco-russe pendant son septennat. — Ordonnance royale inédite touchant le commerce extérieur de la France sous le règne de Louis XIV.

M. de Laigue (Rotterdam), Un petit fils de Louis XIV . (XVIIIe siècle).

M. le professeur Jules Lanczy (Budapest) : note sur une Bulle apocryphe.

M. André Le Glay (Paris) : un effort de la France contre le commerce Hollandais en Perse au XVIIIe siècle.

M. le camérier secret, marquis Mac Swiney de Mashanaglass (Rome) : Une mission diplomatique du Saint-Siège en Portugal en 1691.

M. le professeur H. Marcrati (Budapest) : étude sur la Hongrie et la Dalmatie du XIe au XIIIe siècle.

M. le ministre de Peralta (Costa-Rica) : un projet de percement du canal de Nicaragua par le roi Guillaume Ier des Pays-Bas.

M. Emmanuel Rodocanachi (Paris) : la question des îles Ioniennes de 1799 à 1815.

M. G. van Ryn (Rotterdam) : du rôle des monuments figurés dans l'enseignement contemporain de l'histoire.

M. G. Salles (Paris) : une méditation des protestants d'Allemagne entre la France et l'Angleterre au milieu du XVIe siècle.

M. le docteur Slotower (Rotterdam) : un effort pour la formation d'un Fürstenbund en 1728.

M. le professeur Gabriel Syveton (Reims) : un épisode du commerce des Indes au XVIIIe siècle.

M. de la Tourrasse, (Paris) : négociations de Roch de Sorbiers, seigneur des Pruneaux, ambassadeur du duc d'Anjou, avec Guillaume le Taciturne et les Etats-Généraux des Pays-Bas, de 1578 à 1585.

M. le professeur Vesnitch (Belgrade) : le Prince Michel Obrenovitch, ses idées sur la confédération Balkanique.

M. Wenevitinow (Moscou) : Pierre le Grand dans les Pays-Bas.

M. le comte Waliszewski (Paris) : deux lectures. La diplomatie du XVIIIe siècle à la cour de Russie. — L'héritage de Pierre-le-Grand.

QUESTIONS MISES A L'ORDRE DU JOUR

Vœu pour la coordination des publications rétrospectives des divers ministères des Affaires Etrangères (M. de Maulde).

Vœu pour la modification du type des monnaies au point de vue de l'histoire (M. de Laigue).

Les Sociétés historiques dans les divers pays ; leurs travaux et leurs devoirs (M. Witheley).

HACHETTE & Cie, 79, Bd ST-GERMAIN, PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE
DE LA FAMILLE

Nouvelle Collection de Romans
pour les Jeunes Filles, pour les Jeunes Femmes.

Des romans pour les « grandes personnes », il en est à foison. Des romans pour les « jeunes personnes », ce n'est pas non plus ce qui manque.

Mais le roman intéressant à la fois pour les unes et pour les autres, qui charme la femme, dont le goût et le bon sens répugnent aux invraisemblances, — et qui charme autant la jeune fille enthousiaste, au seuil de la vie entr'aperçue, — voilà qui est plus rare, et l'on dira, presque introuvable dans notre littérature contemporaine.

Il ne faut pas que toujours le roman que la mère a entre les mains soit, pour sa fille, le livre défendu. Il ne faut pas que le récit d'imagination où la fille aura pris plaisir soit, pour la mère, le livre dédaigné.

Créer dans chaque foyer des lectures qui plaisent tout ensemble aux jeunes gens et aux plus âgées ; multiplier entre les âmes ces intimités d'intelligence, ces curiosités partagées, ces occasions de contact et d'entretien qui sont des liens nouveaux et précieux : telle est notre ambition. Et, comme il se reflète toujours quelque chose de l'âme des gens sur leur physionomie, dans leur maintien, l'âme de ces petits livres se révèle dans leur enveloppe élégante fine et délicate sans mièvrerie.

Leur format oblong, où ne transperce point la banalité du livre courant, leur donne, à l'image des lectrices pour lesquelles ils sont faits, une sveltesse, une distinction natives : et, ce qui ne gâte rien, — car tout en cherchant à affiner les choses, il convient de ne pas perdre de vue l'usage pratique qui en doit être fait, — ce format allongé permet de les glisser facilement dans la poche d'un manteau de voyage, où ils se retrouveront opportunément aux heures un peu longues du trajet. On a même songé à éviter à la lectrice l'ennui et l'embarras d'en couper les pages, qui sont rognées d'avance, de façon à ne lui laisser que la peine de les effeuiller.

Sur la reliure couverte d'une toile charmante, d'un bleu d'argent, s'étend la ramure rose d'un pommier fleuri, frais symbole de renouveau et de grâce tendre. Et cette robe de printemps d'un goût discret et d'une élégance permise où se traduit comme un parfum de jeunesse, est bien l'enveloppe qui convient à ces livres.

VOLUMES PARUS :

BROCHÉS : 3 FR. 50 — CARTONNÉS : 5 FR.

Un Peu, Beaucoup, Passionnément par Mme Lescot, 1 volume.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Au Lys d'Argent, par Fr. Deschamps, 1 volume.

Ordre du Roi, par G. de Beauregard, 1 volume.

Insaisissable Amour, par Marion Crawford, 1 volume.

Le Beau Fernand, par Mme de Bovet, 1 volume.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Un Petit Monde d'Autrefois, par Antonio Fogazzaro, 1 volume.

Les Retours du Cœur, par J. H. Rosny, de l'Académie des Goncourt, 1 volume.

Mademoiselle Mignon, par J. S. Winter, 1 volume.

Un Peu, Beaucoup Passionnément

Par Mme LESCOT

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Roman illustré

de 40 Gravures d'après Tofani.

LE rêve de M. et Mme Mignet, braves marchands enrichis, en acquérant le château de Varsange, est de ménager à leur fille Michelette un mariage aristocratique. Mais celle-ci s'éprend d'un simple roturier, le notaire Onésime Dupuis. Elle l'aime d'abord un peu, puis beaucoup, et quand le notaire, pour obtenir sa main, s'en est allé aux colonies chercher une fortune qui, hélas ! lui échappe, cet amour chez Michelette, devient une passion. Un ami, heureusement, se charge d'assurer le bonheur de la jeune fille et de son fiancé : dénouement plein de charme, d'un roman délicat.

Au Lys d'Argent

Par FR. DESCHAMPS

Roman illlustré

de 43 Gravures d'après Sauber.

DEUX frères ennemis que finissent par réconcilier leurs enfants, tel est le thème de cet alerte récit, qui commence avec la monarchie de Juillet et s'achève aux bruits de l'émeute de juin 1848.

Que de traverses contrarient ce dénouement jusqu'à l'heure sanglante où, en présence du héros blessé devant une barricade, les deux frères sacrifient leur rancune au bonheur de Roméo et de Juliette !

Ordre du Roi

Par G. DE BEAUREGARD

Roman illustré

de 59 Gravures d'après Vernay.

LE héros de cette fiction romanesque, qui a pour cadre les dernières années de la monarchie, est un gentilhomme, le duc Claude de Frontenay, qui, épris de la fille d'un simple marchand, Rose Ramon, refuse d'obéir à Louis XVI et d'épouser Mlle de Polastron, qui l'aime cependant d'un sincère amour. Récit plein d'émotion et dont l'intrigue se déroule au milieu de scènes de cour palpitantes.

Broché, 3 fr. 50. — Cartonné, 5 fr.

Insaisissable Amour

Par MARION CRAWFORD

Roman illustré

de 50 Gravures d'après Vogel.

INSAISISSABLE *amour*, est un drame psychologique en partie double, dont la scène est en partie dans le monde littéraire de New-York. Plein de sentiment et de délicatesse, il met aux prises deux types de jeunes filles singulièrement caractéristiques au cours d'une intrigue à demi voilée où un testament mystérieux joue son rôle.

Le Beau Fernand

Par Mme DE BOVET

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Roman illustré

de 40 Gravures d'après Vulliemin.

LE *Beau Fernand*, que nous devons à Mme DE BOVET est le type de ces égoïstes inconscients que crée l'aveuglement des mères.

Une note tendre et sentimentale domine dans cet ouvrage amusant et mouvementé, où l'auteur a tracé vigoureusement des études de caractères fort curieux, mais malheureusement trop réels, à côté du portrait de la séduisante héroïne. Toutes les jeunes filles et les jeunes femmes pour qui *le Beau Fernand* a été écrit liront avec plaisir cet attachant récit.

Un Petit Monde d'Autrefois

Par A. FOGAZZARO

Roman illustré

de 50 Gravures d'après Vulliemin.

IL faut renoncer à rendre compte en quelques lignes du roman de M. FOGAZZARO : *Un petit monde d'autrefois*. Ce petit monde, c'est celui des fonctionnaires et de la petite noblesse dans la région italienne du lac de Lugano, pendant les dernières années de la domination autrichienne.

Dans ce paysage admirable, dans ce milieu si particulier, se déroulent, en s'entremêlant, deux drames : l'un est un drame intime, d'un intérêt saisissant dans sa simplicité. L'autre, qui sert comme d'arrière-plan au récit et qui en agrandit parfois la proportion jusqu'au sublime, est la lutte du patriotisme italien contre l'Autriche, contre sa tyrannie et sa police.

Broché, 3 fr. 50. — Cartonné, 5 fr.

Les Retours du Cœur

Par J. H. ROSNY
DE L'ACADÉMIE DES GONCOURT

Roman illustré
de 56 gravures d'après H. Vogel.

UN jeune sculpteur de talent, François Tindel, a pris en grippe la vie de garçon et aspire à se marier, surtout depuis qu'il a rencontré, chez un sien ami, la fille d'un riche financier, la douce et charmante Thérèse Baillergeot. Celle-ci n'est pas demeurée insensible aux aveux de Tindel et l'a autorisé à demander sa main ; malheureusement, notre soupirant a contre lui le père et la tante de Thérèse, qui rêvent pour elle une bien plus brillante union. Repoussé de ce côté Tindel se dépite, oublie ses serments et se tourne vers un autre parti, vers Jeanne Davreux, chez qui il pressent une secrète sympathie. Tout semble se décider en faveur de Jeanne ; c'est elle qui va devenir la femme de Tindel ; mais alors survient ce que l'auteur a si bien nommé « les retours du cœur ». Grâce à des amis communs, grâce surtout à la clairvoyance et au dévoûment d'une aimable et vaillante jeune fille, Marthe Vray, un revirement s'opère : Tindel épousera Thérèse ; le riche prétendant que M. Baillergeot convoitait pour sa fille, c'est à Marthe qu'il échoit, en récompense du courage qu'elle a montré ; Jeanne Davreux, non plus, n'est pas oubliée ; elle a aussi son « retour du cœur » ; c'est au frère de Marthe qu'elle accorde sa main. Tout est donc bien qui finit bien.

Cette ingénieuse et émouvante étude de mœurs mondaines, qui confirme une fois de plus le talent d'observation et la puissance d'écrivain de M. J.-H. Rosny, peut être lue par toutes les jeunes filles, et elle intéressera et charmera tous les lecteurs.

Mademoiselle Mignon

Par J.-S. WINTER

Roman illustré
de 56 gravures d'après Sauber.

L'AUTEUR de *Mademoiselle Mignon* nous initie à la vie militaire en Angleterre, et les détails qu'il nous donne sur la caserne d'Idleminster et les lanciers rouges qui l'occupent sont du plus vif intérêt et surtout d'une bonne humeur et d'une gaieté — une gaieté qui n'a rien de *shocking* — dont tout le récit se trouve comme imprégné. On ne s'ennuie vraiment pas dans ce corps des lanciers rouges, et le mess de ses officiers est particulièrement un lieu propice aux joyeuses parties et aux retentissants éclats de rire.

L'un de ces militaires, le capitaine Bootles, un charmant garçon et un brave cœur trouve, certain soir, une petite fille encore au maillot, abandonnée par une mère malheureuse. Mademoiselle Mignon — c'est le nom qu'on a donné à ce bébé — est aussitôt adoptée par le capitaine, et peu s'en faut qu'elle ne devienne « la fille du régiment », tant tout chacun officiers, sous-officiers et soldats, l'a prise en affection. Mais le capitaine Bootles' n'entend céder à personne son droit de priorité ; c'est lui, d'ailleurs, que miss Mignon préfère à tous et à tout, et rien de plus gracieux, rien de plus attrayant et de plus amusant que l'existence de cette fillette près de son père adoptif et au milieu de tous ces braves gens.

Broché, 3 fr. 50. — Cartonné, 5 fr

Corbeil. Imprimerie Éd. Crété. — 7-98. — 100.000.

Corbeil, Imprimerie Ed. Crété. — 7-98. — 100.000.